

Les fables égyptiennes et grecques dévoilées

et réduites au même principe

AVEC UNE EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES
ET DE LA GUERRE DE TROIE

TOME PREMIER



par

Dom Antoine-Joseph Pernety

RELIGIEUX RÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit. Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous



© Arbre d'Or, Genève, mars 2006

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

LES FABLES ÉGYPTIENNES ET
GRECQUES DÉVOILÉES
et réduites au même principe,
avec une explication des hiéroglyphes
et de la guerre de Troie

Par Dom Antoine-Joseph Pernety
RELIGIEUX BÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

Populum Fabulis pascebant Sacerdotes Ægyptii;
ipsi autem sub nomimbus
Deorum patriorum philosophabantur.
Orig. l. I. Contra Celsum.

TOME I



1786

PRÉFACE

La Philosophie considérée en général a pris naissance avec le monde, parce que de tout temps les hommes ont pensé, réfléchi, médité ; de tout temps, le grand spectacle de l'Univers a dû les frapper d'admiration, et piquer leur curiosité naturelle. Né pour la société, l'homme a cherché les moyens d'y vivre avec agrément et satisfaction ; le bon sens, l'humanité, la modestie, la politesse des mœurs, l'amour de cette société, ont donc dû être les objets de son attention. Mais quelque admirable, quelque frappant qu'ait été pour lui le spectacle de l'Univers, quelque avantage qu'il ait cru pouvoir tirer de la société, toutes ces choses n'étaient pas lui. Ne dut-il pas sentir, en se repliant sur lui-même, que la conservation de son être propre n'était pas un objet moins intéressant ; et penserait-on qu'il se soit oublié, pour ne s'occuper que de ce qui était autour de lui ? Sujet à tant de vicissitudes, en butte à tant de maux, fait d'ailleurs pour jouir de tout ce qui l'environne, il a sans doute cherché les moyens de prévenir ou de guérir ces maladies, pour conserver plus longtemps une vie toujours prête à lui échapper. Il ne lui a pas fallu méditer beaucoup pour concevoir et se convaincre que le principe qui constitue son corps et qui l'entretient, était aussi celui qui devait le conserver dans sa manière d'être.

L'appétit naturel des aliments le lui indiquait assez : mais il s'aperçut bientôt que ces aliments, aussi périssables que lui, à cause du mélange des parties hétérogènes qui les constituent, portaient dans son intérieur un principe de mort avec le principe de vie. Il fallut donc raisonner sur les êtres de l'Univers, méditer longtemps pour découvrir ce fruit de vie, capable de conduire l'homme presque à l'immortalité.

Ce n'était pas assez d'avoir aperçu ce trésor à travers l'enveloppe qui le couvre et le cache aux yeux du commun. Pour faire de ce fruit l'usage qu'on se proposait, il était indispensable de le débarrasser de son écorce, et de l'avoir dans toute sa pureté primitive. On suivit la Nature de près ; on épia les procédés qu'elle emploie dans la formation des individus, et dans leur destruction. Non seulement, on connut que ce fruit de vie était la base de toutes ses générations, mais que tout se résolvait enfin en ses propres principes.

On se mit donc en devoir d'imiter la Nature ; et sous un tel guide pouvait-on ne pas réussir ? à quelle étendue de connaissances cette découverte ne conduisit-elle pas ? Quels prodiges n'errait-on pas en état d'exécuter, quand on voyait la Nature comme dans un miroir, et qu'on l'avait à ses ordres ?

Peut-on douter que le désir de trouver un remède à tous les maux qui affligent l'humanité, et d'étendre, s'il était possible, les bornes prescrites à la durée de la vie, n'ait été le premier objet des ardues recherches

des hommes, et n'ait formé les premiers Philosophes ? Sa découverte dut flatter infiniment son inventeur, et lui faire rendre de grandes actions de grâces à la Divinité pour une faveur si signalée. Mais il dut penser en même temps que Dieu, n'ayant pas donné cette connaissance à tous les hommes, il ne voulait pas sans douce qu'elle fût divulguée. Il fallut donc n'en faire participants que quelques amis ; aussi Hermès Trismégiste, ou trois fois grand, le premier de tous les Philosophes connus avec distinction, ne le communiqua-t-il qu'à des gens d'élite, à des personnes dont il avait éprouvé la prudence et la discrétion. Ceux-ci en firent part à d'autres de la même trempe et cette découverte se répandit dans tout l'Univers. On vit les Druides chez les Gaulois, les Gymnosophistes dans les Indes, les Mages en Perse, les Chaldéens en Assyrie, Homère, Thalès, Orphée, Pythagore, et plusieurs autres Philosophes de la Grèce avoir une conformité de principes et une connaissance presque égale des plus rares secrets de la Nature. Mais cette connaissance privilégiée demeura toujours renfermée dans un cercle très étroit de personnes, et l'on ne communiqua au reste du monde que des rayons de cette source abondance de lumière.

Cet agent, cette base de la Nature une fois connue, il ne fut pas difficile de l'employer suivant les circonstances des temps et l'exigence des cas. Les métaux, les pierres précieuses entrèrent dans les arrangements de la société, les uns par le besoin qu'on en

eut, les autres pour la commodité et l'agrément. Mais comme ces derniers acquirent un prix par leur beauté et leur éclat, et devinrent précieux par leur rareté, on fit usage de ses connaissances Philosophiques pour les multiplier. On transmua les métaux imparfaits en or et en argent, on fabriqua des pierres précieuses, et l'on garda le secret de ces transmutations avec le même scrupule que celui de la panacée universelle, tant parce qu'on ne pouvait dévoiler l'un sans faire connaître l'autre, que parce qu'on sentait parfaitement qu'il résulterait, de sa divulgation, des inconvénients infinis pour la société.

Mais comment pouvoir se communiquer d'âge en âge ces secrets admirables, et les tenir en même temps cachés au Public ? Le faire par tradition orale, cela eut été risquer d'en abolir jusqu'au souvenir ; la mémoire est un meuble trop fragile pour qu'on puisse s'y fier. Les traditions de cette espèce s'obscurcissent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, au point qu'il est impossible de débrouiller le chaos ténébreux, où l'objet et la matière de ces traditions se trouvent ensevelis. Confier ces secrets à des tablettes en langues et en caractères familiers, c'était s'exposer à les voir publics par la négligence de ceux qui auraient pu les perdre, ou par l'indiscrétion de ceux qui auraient pu les voler. Bien plus, il fallait ôter jusqu'au moindre soupçon, sinon de l'existence, au moins de la connaissance de ces secrets. Il n'y avait donc d'autre ressource que celle des hiéroglyphes, des symboles, des

allégories, des fables, etc., qui, étant susceptibles de plusieurs explications différentes, pouvaient servir à donner le change, et à instruire les uns, pendant que les autres demeureraient dans l'ignorance. C'est le parti que prit Hermès, et après lui tous les Philosophes hermétiques du monde. Ils amusaient le Peuple par des fables, dit Origène, et ces fables, avec les noms des Dieux du pays, servaient de voile à leur Philosophie.

Ces hiéroglyphes, ces fables présentaient aux yeux des Philosophes, et de ceux qu'ils instruisaient pour être initiés dans leurs mystères, la théorie de leur Art sacerdotal, et aux autres diverses branches de la Philosophie, que les Grecs puisèrent chez les Égyptiens.

Les usages, les modes, les caractères, quelquefois même la façon de penser varient suivant les pays. Les Philosophes des Indes, ceux de l'Europe inventèrent des hiéroglyphes et des fables à leur fantaisie, toujours cependant pour le même objet. On écrivit sur cette matière dans la suite des temps, mais dans un système énigmatique ; et ces ouvrages, quoique composés en langues connues, devinrent aussi intelligibles que les hiéroglyphes mêmes. L'affectation d'y rappeler les fables anciennes, en a fait découvrir l'objet ; et c'est ce qui m'a engagé à les expliquer suivant leurs principes. On les trouve assez développés dans leurs livres, quand on veut les étudier avec une attention opiniâtre, et qu'on a assez de courage pour vouloir se donner la peine de les combiner, de

les rapprocher les uns des autres. Ils n'indiquent la matière de leur Art que par ses propriétés, jamais par le nom propre sous lequel elle est connue. Quant aux opérations requises pour la mettre en œuvre philosophiquement, ils ne les ont pas cachées sous le sceau d'un secret impénétrable ; ils n'ont point fait de mystère des couleurs ou signes démonstratifs qui se succèdent dans tout le cours des opérations. C'est ce qui leur a fourni particulièrement la matière à imaginer, à feindre les personnages des Dieux et des Héros de la Fable, et les actions qu'on leur attribue ; on en jugera par la lecture de cet Ouvrage. Chaque chapitre est une espèce de dissertation, ce qui lui ôte beaucoup d'agréments, et l'empêche d'être aussi amusant que la matière semblait le porter. Je ne me suis pas proposé d'écrire des fables, mais d'expliquer celles qui sont connues. On verra dans le discours préliminaire les raisons qui m'ont déterminé à mettre en tête des principes généraux de Physique, et un Traité de Philosophie hermétique. Il était indispensable de mettre par là le Lecteur au fait de la marche et du langage des Philosophes, dès que je me proposais de le faire entrer dans leurs idées. Il y verra les énigmes, les allégories, les métaphores dont leurs écrits fourmillent. S'il en désire une explication plus détaillée, il peut avoir recours au [*Dictionnaire Mytho-Hermétique*](#), que j'ai mis au jour en même temps.

On demande si la Philosophie hermétique est une science, un art, ou un pur être de raison ? Le pré-

jugé tient pour ce dernier ; mais le préjugé ne fait pas preuve. Le Lecteur sans prévention se décidera après la lecture réfléchie de ce Traité, comme bon lui semblera. On peut sans honte risquer de se tromper avec tant de savants, qui dans tous les temps ont combattu ce préjugé. N'aurait-on pas plus à rougir de combattre avec mépris la Philosophie hermétique sans la connaître, que d'en admettre la possibilité si bien fondée sur la raison, et même l'existence sur les preuves rapportées par un si grand nombre d'Auteurs, dont la bonne foi n'est pas suspecte ? Au moins ne peut-on raisonnablement contester que l'idée d'une médecine universelle, et celle de la transmutation des métaux, n'aient été assez flatteuses pour échauffer l'imagination d'un homme, et lui faire enfanter des fables pour expliquer ce qu'il en pensait. Orphée, Homère, et les plus anciens Auteurs parlent d'une médecine qui guérit tous les maux ; ils en font mention d'une manière si positive qu'ils ne laissent aucun doute sur son existence. Cette idée s'est perpétuée jusqu'à nous : les circonstances des fables se combinent, s'ajustent avec les couleurs et les opérations dont parlent les Philosophes, s'expliquent même par-là d'une manière plus vraisemblable que dans aucun autre système : qu'exigera-t-on de plus ? Sans doute une démonstration ; c'est aux Philosophes hermétiques à prendre ce moyen de convaincre les incrédules ; et je ne le suis pas.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Le grand nombre d'Auteurs qui ont écrit sur les Hiéroglyphes des Égyptiens, et sur les Fables auxquelles ils ont donné lieu, sont si contraires les uns aux autres, qu'on peut avec raison regarder leurs ouvrages comme de nouvelles Fables. Quelque bien imaginés, quelque bien concertés que soient, au moins en apparence, les systèmes qu'ils ont formé, on en voit le peu de solidité à chaque pas qu'on y fait, quand on ne se laisse pas aveugler par le préjugé. Les uns y croient trouver l'histoire réelle de ces temps éloignés, qu'ils appellent malgré cela les temps fabuleux. Les autres n'y aperçoivent que des principes de morale, et il ne faut qu'ouvrir les yeux pour y voir partout des exemples capables de corrompre les mœurs. D'autres enfin, peu satisfaits de ces explications, ont puisé les leurs dans la Physique. Je demande aux Physiciens naturalistes de nos jours, s'ils ont lieu d'en être plus contents.

Les uns et les autres n'ayant pas réussi, il est naturel de penser que le principe général sur lequel ils ont établi leurs systèmes, ne fut jamais le vrai principe de ces fictions. Il en fallait un, au moyen duquel on pût expliquer tout, et jusqu'aux moindres circonstances des faits rapportés, quelques bizarres, quelques incroyables, et quelques contradictoires

qu'ils paraissent. Ce système n'est pas nouveau, et je suis très éloigné de vouloir m'en faire honneur, je l'ai trouvé par lambeaux épars dans divers Auteurs, tant anciens que modernes ; leurs ouvrages sont peu connus ou peu lus, parce que la science qu'ils y traitent est la victime de l'ignorance et du préjugé. La plus grande grâce qu'on croie devoir accorder à ceux qui la cultivent ou qui en prennent la défense, est de les regarder comme des fous, au moins dignes des Petites-maisons. Autrefois ils passaient pour les plus sages des hommes, mais la raison, quoique de tous les temps, n'est pas toujours la maîtresse ; elle est obligée de succomber sous la tyrannie du préjugé et de la mode.

Ce système est donc l'ouvrage de ces prétendus fous, aux yeux du plus grand nombre des modernes, c'est celui que je leur présente ; mais ne dois-je pas craindre que mes preuves établies sur les paroles de ces fous, ne fassent regarder mes raisonnements comme ceux dont parle Horace ?

*...Isti tabulæ fore librum Persimilem, cujus velut agri
somnia, vanæ fingentur species: ut nec pes, nec
caput uni reddatur formæ. Art. Poet.*

Je m'attends bien à ne pas avoir l'approbation de ces génies vastes, sublimes et pénétrants qui embrassent tout, qui savent tout sans avoir rien appris, qui disputent de tout, et qui décident de tout sans connaissance de cause. Ce n'est pas à de tels gens

qu'on donne des leçons ; à eux appartient proprement le nom de Sage, bien mieux qu'aux Démocrite, aux Platon, aux Pythagore et aux autres Grecs qui furent en Égypte respirer l'air hermétique, et y puisèrent la folie dont il est ici question. Ce n'est pas pour des Sages de cette trempe qu'est fait cet ouvrage : cet air contagieux d'Égypte y est répandu partout ; ils y courraient les risques d'en être infectés, comme les Geber, les Synésius, les Moriens, les Arnaud de Villeneuve, les Raymond Lulle et tant d'autres, assez bons pour vouloir donner dans cette Philosophie. À l'exemple de Diodore de Sicile, de Pline, de Suidas, et de nombre d'autres anciens, ils deviendraient peut-être assez crédules pour regarder cette science comme réelle, et pour en parler comme réelle. Ils pourraient tomber dans le ridicule des Borrichius, des Kunckel, des Beccher, des Stalh, assez fous pour faire des traités qui la prouvent, et en prennent la défense.

Mais si l'exemple de ces hommes célèbres fait quelque impression sur les esprits exempts de prévention, et vides de préjugés à cet égard, il s'en trouvera sans doute d'assez sensés pour vouloir, comme eux, s'instruire d'une science, peu connue à la vérité, mais cultivée de tous les temps. L'ignorance orgueilleuse et la fatuité sont les seules capables de mépriser et de condamner sans connaissance de cause. Il n'y a pas cent ans que le nom seul d'Algèbre éloignait de l'étude de cette science, et révoltait ; celui de Géométrie eût été capable de donner des vapeurs à nos petits

Maîtres scientifiques d'aujourd'hui. On s'est peu à peu familiarisé avec elles. Les termes barbares dont elles sont hérissées ne font plus peur ; on les étudie, on les cultive, l'honneur a succédé à la répugnance, et je pourrais dire au mépris qu'on avait pour elles.

La Philosophie hermétique est encore en disgrâce, et par là même en discrédit. Elle est pleine d'énigmes, et probablement ne sera pas de longtemps débarrassée de ces termes allégoriques et barbares dont si peu de personnes prennent le vrai sens. L'étude en est d'autant plus difficile, que les métaphores perpétuelles donnent le change à ceux qui s'imaginent entendre les Auteurs qui en traitent, à la première lecture qu'ils en font. Ces Auteurs avertissent néanmoins qu'une science telle que celle-là ne veut pas être traitée aussi clairement que les autres, à cause des conséquences funestes qui pourraient en résulter pour la vie civile. Ils en font un mystère, et un mystère qu'ils s'étudient plus à obscurcir qu'à développer. Aussi recommandent-ils sans cesse de ne pas les prendre à la lettre, d'étudier les lois et les procédés de la nature, de comparer les opérations dont ils parlent, avec les siennes, de n'admettre que celles que le Lecteur y trouvera conformes.

Aux métaphores, les Philosophes hermétiques ont ajouté les Emblèmes, les Hiéroglyphes, les Fables et les Allégories, et se sont rendus par ce moyen presque intelligibles à ceux qu'une longue étude et un travail opiniâtre n'ont pas initiés dans leurs mystères.

Ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine de faire les efforts nécessaires pour les développer, ou qui en ont fait d'inutiles, ont cru n'avoir rien de mieux à faire que de cacher leur ignorance à l'abri de la négative de la réalité de cette science, ils ont affecté de n'avoir pour elle que du mépris ; ils l'ont traitée de chimère et d'être de raison.

L'ambition et l'amour des richesses sont le seul ressort qui met en mouvement presque tous ceux qui travaillent à s'instruire des procédés de cette science ; elle leur présente des monts d'or en perspective, et une santé longue et solide pour en jouir. Quels appas pour des cœurs attachés aux biens de ce monde ! on s'empresse, on court pour parvenir à ce but, et comme on craint de n'y pas arriver assez tôt, on prend la première voie qui paraît y conduire plus promptement, sans vouloir se donner la peine de s'instruire suffisamment du vrai chemin par lequel on y arrive. On marche donc, on avance, on se croit au bout ; mais comme on a marché en aveugle, on y trouve un précipice, on y tombe. On croit alors cacher la honte de sa chute, en disant que ce prétendu but n'est qu'une ombre qu'on ne peut embrasser ; on traite ses guides de perfides ; on vient enfin à nier jusqu'à la possibilité même d'un effet, parce qu'on en ignore les causes. Quoi ! parce que les plus grands naturalistes ont perdu leurs veilles et leurs travaux à vouloir découvrir quels procédés la Nature emploie pour former et organiser le fœtus dans le sein de sa mère, pour faire

germer et croître une plante, pour former les métaux dans la terre, aurait-on bonne grâce à nier le fait ? regarderait-on comme sensé un homme dont l'ignorance serait le fondement de sa négative ? On ne daignerait même pas faire les frais de la moindre preuve pour l'en convaincre.

Mais des gens savants, des Artistes éclairés et habiles ont étudié toute leur vie, et ont travaillé sans cesse pour y parvenir ; ils sont morts à la peine : qu'en conclure ? que la chose n'est pas réelle ? non. Depuis environ l'an 550 de la fondation de Rome jusqu'à nos jours, les plus habiles gens avaient travaillé à imiter le fameux miroir ardent d'Archimède, avec lequel il brûla les vaisseaux des Romains dans le port de Syracuse, on n'avait pu réussir, on traitait le fait d'histoire inventée à plaisir, c'était une fable, et la fabrique même du miroir était impossible. M. de Buffon s'avise de prendre un chemin plus simple que ceux qui l'avaient précédé ; il en vient à bout, on est surpris, on avoue enfin que la chose est possible.

Concluons donc, avec plus de raison, que ces savants, ces habiles Artistes faisaient trop de fond sur leurs prétendues connaissances. Au lieu de suivre les voies droites, simples et unies de la Nature, ils lui supposaient des subtilités qu'elle n'eut jamais. L'Art hermétique est, disent les Philosophes, un mystère caché à ceux qui se fient trop en leur propre savoir : c'est un don de Dieu, qui jette un œil favorable et propice sur ceux qui sont humbles, qui le craignent, qui mettent

toute leur confiance en lui, et qui, comme Salomon, lui demandent avec instance et persévérance cette sagesse, qui tient à sa droite la santé¹, et les richesses à sa gauche, cette sagesse que les Philosophes préfèrent à tous les honneurs, à tous les royaumes du monde, parce qu'elle est l'arbre de vie à ceux qui la possèdent².

Tous les Philosophes hermétiques disent que quoique le grand Œuvre soit une chose naturelle, et dans sa matière, et dans ses opérations, il s'y passe cependant des choses si surprenantes, qu'elles élèvent infiniment l'esprit de l'homme vers l'Auteur de son être, qu'elles manifestent sa sagesse et sa gloire, qu'elles sont beaucoup au-dessus de l'intelligence humaine, et que ceux-là seuls les comprennent, à qui Dieu daigne ouvrir les yeux. La preuve en est assez évidente par les bévues et le peu de réussite de tous ces Artistes fameux dans la Chimie vulgaire, qui, malgré toute leur adresse dans la main-d'œuvre, malgré toute leur prétendue science de la Nature, ont perdu leurs peines, leur argent, et souvent leur santé dans la recherche de ce trésor inestimable.

Combien de Beccher, de Homberg, de Boherrave, de Geoffroy et tant d'autres savants Chimistes ont par leurs travaux infatigables forcé la Nature à leur découvrir quelques-uns de ses secrets ! Malgré toute leur attention à épier ses procédés, à analyser ses pro-

¹ Proverb. 3. v. 16.

² *Ibid.* v. 18

ductions, pour la prendre sur le fait, ils ont presque toujours échoué, parce qu'ils étaient les tyrans de cette Nature, et non ses véritables imitateurs. Assez éclairés dans la Chimie vulgaire, et assez instruits de ses procédés, mais aveugles dans la Chimie hermétique, et entraînés par l'usage, ils ont élevé des fourneaux sublimatoires³, calcinatoires, distillatoires ; ils ont employé une infinité de vases et de creusets inconnus à la simple Nature ; ils ont appelé à leur secours le fratricide du feu naturel, comment avec des procédés si violents auraient-ils réuni ? Ils sont absolument éloignés de ceux que suivent les Philosophes hermétiques. Si nous en croyons le Président d'Espagnet⁴, « les Chimistes vulgaires se sont accoutumés insensiblement à s'éloigner de la voie simple de la Nature, par leurs sublimations, leurs distillations, leurs solutions, leurs congélations, leurs coagulations, par leurs différentes extractions d'esprits et de teintures, et par quantité d'autres opérations plus subtiles qu'utiles. Ils sont tombés dans des erreurs, qui ont été une suite les unes des autres, ils sont devenus les bourreaux de cette Nature. Leur subtilité trop laborieuse, loin d'ouvrir leurs yeux à la lumière de la vérité, pour voir les voies de la Nature, y a été un obstacle, qui l'a empêchée de venir jusqu'à eux. Ils s'en sont éloignés de plus en plus. La seule espérance qui leur reste, est dans un guide fidèle, qui dissipe les

³ Novum lumen chemicum. Tract. I.

⁴ Arcan. Herm. Philosophiæ opus. Canone 6.

ténèbres de leur esprit et leur fasse voir le soleil dans toute sa pureté. »

« Avec un génie pénétrant, un esprit ferme et patient, un ardent désir de la Philosophie, une grande connaissance de la véritable Physique, un cœur pur, des mœurs intègres, un sincère amour de Dieu et du prochain, tout homme, quelque ignorant qu'il soit dans la pratique de la Chimie vulgaire, peut avec confiance entreprendre de devenir Philosophe imitateur de la Nature. »

« Si Hermès, le vrai père des Philosophes, dit le Cosmopolite⁵, si le subtil Geber, le profond Raymond Lulle, et tant d'autres vrais et célèbres Chimistes revenaient sur la terre, nos Chimistes vulgaires non seulement ne voudraient pas les regarder comme leurs maîtres, mais ils croiraient leur faire beaucoup de grâces et d'honneur de les avouer pour leurs disciples. Il est vrai qu'ils ne sauraient pas faire toutes ces distillations, ces circulations, ces calcinations, ces sublimations, enfin toutes ces opérations innombrables que les Chimistes ont imaginées pour avoir mal entendu les livres des Philosophes. »

Tous les vrais Adeptes parlent sur le même ton, et s'ils disent vrai, sans prendre tant de peines, sans employer tant de vases, sans consumer tant de charbons, sans ruiner sa bourse et sa santé, on peut travailler de concert avec la Nature, qui, aidée, se prê-

⁵ Nov. lum. chem. Tract. I.

tera aux désirs de l'Artiste, et lui ouvrira libéralement ses trésors. Il apprendra d'elle, non pas à détruire les corps qu'elle produit, mais comment, avec quoi elle les compose, et en quoi ils se résolvent. Elle leur montrera cette matière, ce chaos que l'Être suprême a développé, pour en former l'Univers. Ils verront la Nature comme dans un miroir, dont la réflexion leur manifestera la sagesse infinie du Créateur qui la dirige et la conduit dans toutes ses opérations par une voie simple et unique, qui fait tout le mystère du grand œuvre.

Mais cette chose appelée pierre Philosophale, Médecine universelle, Médecine dorée, existe-t-elle autant en réalité qu'en spéculation ? Comment, depuis tant de siècles, un si grand nombre de personnes, que le Ciel semblait avoir favorisés d'une science et d'une sagesse supérieure à celles du reste des hommes, l'ont-ils cherchée en vain ? Mais d'un autre côté tant d'Historiens dignes de foi, tant de savants hommes en ont attesté l'existence, et ont laissé par des écrits énigmatiques et allégoriques la manière de la faire, qu'il n'est guère possible d'en douter, quand on sait adapter ces écrits aux principes de la Nature.

Les Philosophes hermétiques diffèrent absolument des Philosophes ou Physiciens ordinaires. Ces derniers n'ont point de système assuré. Ils en inventent tous les jours, et le dernier semble n'être imaginé que pour contredire et détruire ceux qui l'ont précédé. Enfin, si l'un s'élève et s'établit, ce n'est que sur

les ruines de son prédécesseur, et il ne subsiste que jusqu'à ce qu'un nouveau vienne le culbuter, et se mettre à sa place.

Les Philosophes hermétiques au contraire sont tous d'accord entre eux : pas un ne contredit les principes de l'autre. Celui qui écrivait il y a trente ans, parle comme celui qui vivait il y a deux mille ans. Ce qu'il y a même de singulier, c'est qu'ils ne se lassent point de répéter cet axiome que l'Église⁶ adopte comme la marque la plus infaillible de la vérité dans ce qu'elle nous propose à croire : *Quod ubique, quod ab omnibus, et quod semper creditum est, id firmissime credendum puta*. Voyez, dirent-ils, lisez, méditez les choses qui ont été enseignées dans tous les temps, et par tous les Philosophes, la vérité est renfermée dans les endroits où ils sont tous d'accord.

Quelle apparence, en effet, que des gens qui ont vécu dans des siècles si éloignés, et dans des pays si différents pour la langue, et j'ose le dire, pour la façon de penser, s'accordent cependant tous dans un même point ? Quoi ! des Égyptiens, des Arabes, des Chinois, des Grecs, des Juifs, des Italiens, des Allemands, des Américains, des Français, des Anglais, etc., seraient-ils donc convenus sans se connaître, sans s'entendre, sans s'être communiqué particulièrement leurs idées, de parler et d'écrire tous conformément d'une chimère, d'un être de raison ? Sans faire entrer en

⁶ Vincent de Lerin. *Commonit.*

ligne de compte tous les ouvrages composés sur cette matière, que l'histoire⁷ nous apprend avoir été brûlés par les ordres de Dioclétien, qui croyait ôter par là aux Égyptiens les moyens de faire de l'or, et les priver de ce secours pour soutenir la guerre contre lui, il nous en reste encore un assez grand nombre dans toutes les langues du monde, pour justifier auprès des incrédules ce que je viens d'avancer. La seule Bibliothèque du Roi conserve un nombre prodigieux de manuscrits anciens et modernes, composés sur cette science dans différentes langues. Michel Maïer disait à ce sujet, dans une Épigramme que l'on trouve au commencement de son Traité, qui a pour titre *Symbola aureæ mensæ*:

*Unum opus en priscis hæc usque ad tempora seclis
confina diffusis gentibus ora dedit.*

Qu'on lise Hermès Égyptien ; Abraham, Isaac de Moïros Juifs, cités par Avicenne ; Démocrite, Orphée, Aristote⁸, Olympiodore, Héliodore⁹, Étienne¹⁰, et tant d'autres Grecs ; Synésius, Théophile, Abuga-

⁷ Postquam (inquit paulus Diac. in vita Diocletiani) Achillem Ægyptiorum Ducem octo-menses in Alexandria Ægypti obsessum prosligasset Diocletianus omnes Chymicæ artis libros diligenti studio requisitos conflagravit, ne reparatis opibus Romanis repugnarent. *Orose dit la même chose*, ch. 16. l. 7.

⁸ De Secretis Secretorum.

⁹ De rebus Chemicis ad Theodosium Imperatorem.

¹⁰ De magna et sacra scientia, ad Heraclium Cæsarem.

zal, etc. Africains; Avicenne¹¹, Rhasis, Geber, Arté-
phius, Alphidius, Hamuel surnommé Senior, Rosi-
nus, Arabes; Albert le Grand¹², Bernard Trévisan,
Basile Valentin, Allemands; Alain¹³, Isaac père et fils,
Pontanus, Flamands ou Hollandais; Arnaud de Vil-
leneuve, Nicolas Flamel, Denis Zachaire, Christophe
Parisien, Gui de Montanor, d'Espagnet, Français;
Morien, Pierre Bon de Ferrare, l'Auteur anonyme du
mariage du Soleil et de la Lune, Italiens. Raymond
Lulle Majorquain; Roger Bacon¹⁴, Hortulain, Jean
Dastin, Richard, George Riplée, Thomas Norton, Phi-
lalèthe et le Cosmopolite Anglais ou Écossais, enfin
beaucoup d'Auteurs anonymes¹⁵, de tous les pays et
de divers siècles: on n'en trouvera pas un seul qui ait
des principes différents des autres. Cette conformité
d'idées et de principes ne forme-t-elle pas au moins
une présomption, que ce qu'ils enseignent à quelque
chose de réel et de vrai? Si toutes les Fables anciennes
d'Homère, d'Orphée et des Égyptiens ne sont que des
allégories de cet Art, comme je prétends le prouver
dans cet ouvrage, par le fond des Fables mêmes, par

¹¹ De re recta. Tractatulus Chemicus. Tractatus ad Assem
Philosophum. De anima artis.

¹² De Alchymia. Concordantia Philosophorum. De composi-
tione compositi, etc.

¹³ Liber Chemiæ.

¹⁴ Speculum Alchemiæ.

¹⁵ Turba Philosophorum, seu Codex veritatis. Clangor Buc-
cinæ. Scala Philosophorum. Aurora consurgens. Ludus puero-
rum. Thesaurus Philosophiæ, etc.

leur origine, et par la conformité qu'elles ont avec les allégories de presque tous les Philosophes, pourra-t-on se persuader que l'objet de cette science n'est qu'un vain fantôme, qui n'eut jamais d'existence parmi les productions réelles de la Nature ?

Mais si cette science a un objet réel, si cet Art a existé, et qu'il faille en croire les Philosophes sur les choses admirables qu'ils en rapportent, pourquoi est-elle si méprisée, pourquoi si décriée, pourquoi si discréditée ? Le voici : la pratique de cet Art n'a jamais été enseignée clairement. Tous les Auteurs tant anciens que modernes qui en traitent, ne l'ont fait que sous le voile des Hiéroglyphes, des Énigmes, des Allégories et des Fables, de manière que ceux qui ont voulu les étudier, ont communément pris le change. De là s'est formée une espèce de Secte, qui pour avoir mal entendu et mal expliqué les écrits des Philosophes, ont introduit une nouvelle Chimie, et se sont imaginé qu'il n'y en avait point de réelle que la leur. Nombre de gens se sont rendus célèbres dans cette dernière. Les uns, très habiles suivant leurs principes ; les autres, extrêmement adroits dans la pratique, et particulièrement pour le tour de main requis pour la réussite de certaines opérations, se sont réunis contre la Chimie Hermétique, ils ont écrit d'une manière plus intelligible, et plus à la portée de tout le monde. Ils ont prouvé leurs sentiments par des arguments spécieux, à force de faire souvent au hasard des mélanges de différentes matières, et de les travailler à l'aveugle,

sans savoir ce qu'il en résulterait, ils ont vu naître des monstres, et le même hasard qui les avait produits, a servi de base et de fondement aux principes établis en conséquence. Les mêmes mélanges réitérés, le même travail répété, ont donné précisément le même résultat ; mais ils n'ont pas fait attention que ce résultat était monstrueux, et qu'il n'était analogue qu'aux productions monstrueuses de la Nature, et non à celles qui résultent de ces procédés, quand elle se renferme dans les espèces particulières à chaque règne. Toutes les fois qu'un âne couvre une jument, il en vient un animal monstrueux appelé mulet ; parce que la nature agit toujours de la même manière quand on lui fournit les mêmes matières, et qu'on la met dans le même cas d'agir, soit pour produire des monstres, soit pour former des êtres conformes à leur espèce particulière. Si les mulets nous venaient de quelque île fort éloignée, où l'on garderait un secret inviolable sur leur naissance, nous serions certainement tentés de croire que ces animaux forment une espèce particulière, qui se multiplie à la manière des autres. Nous ne soupçonnerions pas que ce fussent des monstres. Nous sommes affectés de la même façon par les résultats de presque toutes les opérations Chimiques, et nous prenons des productions monstrueuses pour des productions faites dans l'ordre commun de la Nature. De sorte qu'on pourrait dire de cette espèce de Chimie, que c'est la science de détruire méthodiquement les mixtes produits par la Nature, pour en former des

monstres, qui ont à peu près la même apparence et les mêmes propriétés que les mixtes naturels. En fallait-il davantage pour se concilier les suffrages du Public ? Prévenu et frappé par ces apparences trompeuses ; inondé par des écrits subtilement raisonnés, fatigué par les invectives multipliées contre la Chimie Hermétique, inconnue même à ses agresseurs, est-il surprenant qu'il la méprise ?

Basile Valentin¹⁶ compare les Chimistes aux Phari-siens, qui étaient en honneur et en autorité parmi le Public, à cause de leur extérieur affecté de religion et de piété. C'étaient, dit-il, des hypocrites attachés uniquement à la terre et à leurs intérêts ; mais qui abusaient de la confiance et de la crédulité du peuple, qui se laisse ordinairement prendre aux apparences, parce qu'il n'a pas la vue assez perçante pour pénétrer jusqu'au-dessous de l'écorce. Qu'on ne s'imagine cependant pas que, par un tel discours, je prétende nuire à la Chimie de nos jours. On a trouvé le moyen de la rendre utile, et l'on ne peut trop louer ceux qui en font une étude assidue. Les expériences curieuses, que la plupart des Chimistes ont faites, ne peuvent que satisfaire le Public. La Médecine en retire tant d'avantages, que ce serait être ennemi du bien des Peuples, que de la décrier. Elle n'a pas peu contribué aussi aux commodités de la vie, par les méthodes qu'elle a données pour perfectionner la Métallurgie

¹⁶ Azot des Philosophes.

et quelques autres Arts. La porcelaine, la faïence, sont des fruits de la Chimie. Elle fournit des matières pour les teintures, pour les verreries, etc. Mais parce que son utilité est reconnue, doit-on en conclure qu'elle est la seule et vraie Chimie ? et faut-il pour cela rejeter et mépriser la Chimie Hermétique ? Il est vrai qu'une infinité de gens se donnent pour Philosophes et abusent de la crédulité des sots. Mais est-ce la faute de la science hermétique ? Les Philosophes ne crient-ils pas assez haut pour se faire entendre à tout le monde, et pour le prévenir contre les pièges que lui tendent ces sortes de gens ? Il n'en est pas un qui ne dise que la matière de cet Art est de vil prix, et même qu'elle ne coûte rien ; que le feu, pour la travailler, ne coûte pas davantage ; qu'il ne faut qu'un vase, ou tout au plus deux, pour tout le cours de l'œuvre. Écoutons d'Espagnet)¹⁷ : « L'œuvre Philosophique demande plus de temps et de travail que de dépenses, car il en reste très peu à faire à celui qui a la matière requise. Ceux qui demandent de grandes sommes pour le mener à sa fin ont plus de confiance dans les richesses d'autrui que dans la science de cet Art. Que celui qui en est amateur se tienne donc sur ses gardes, et qu'il ne donne pas dans les pièges que lui tendent des fripons, qui en veulent à sa bourse dans le temps même qu'ils leur promettent des monts d'or. Ils demandent le Soleil pour se conduire dans les opérations de cet Art, parce qu'ils n'y voient goutte. » Il ne faut donc pas

¹⁷ Can. 35.

s'en prendre à la Chimie Hermétique, qui n'en est pas plus responsable que la probité l'est de la friponnerie. Un ruisseau peut être sale, puant par les immondices qu'il ramasse dans son cours, sans que sa source en soit moins pure, moins belle et moins limpide.

Ce qui décrie encore la science hermétique, ce sont ces bâtards de la Chimie vulgaire, connus ordinairement sous les noms de souffleurs et de chercheurs de pierre Philosophale. Ce sont des idolâtres de la Philosophie hermétique. Toutes les recettes qu'on leur propose sont pour eux autant de Dieux, devant lesquels ils fléchissent le genou. Il se trouve un bon nombre de cette sorte de gens très bien instruits des opérations de la Chimie vulgaire ; ils ont même beaucoup d'adresse dans le tour de main, mais ils ne sont pas instruits des principes de la Philosophie hermétique et ne réussiront jamais. D'autres ignorent jusqu'aux principes mêmes de la Chimie vulgaire et ce sont proprement les souffleurs. C'est à eux qu'il faut appliquer le proverbe : *alchemia est ars, cujus initium laborare, medium mentiri, finis mendicare*.

La plupart des habiles Artistes dans la Chimie vulgaire ne nient pas la possibilité de la pierre Philosophale ; le résultat d'un grand nombre de leurs opérations la leur prouve assez clairement. Mais ils sont esclaves du respect humain ; ils n'oseraient avouer publiquement qu'ils la reconnaissent possible, parce qu'ils craignent de s'exposer à la risée des ignorants et des prétendus savants que le préjugé aveugle. En

public, ils en badinent comme bien d'autres, ou en parlent au moins avec tant d'indifférence, qu'on ne les soupçonne même pas de la regarder comme réelle, pendant que les essais qu'ils font dans le particulier tendent presque tous à sa recherche. Après avoir passé bien des années au milieu de leurs fourneaux sans avoir réussi, leur vanité s'en trouve offensée, ils ont honte d'avoir échoué, et cherchent ensuite à s'en dédommager ou à s'en venger en disant du mal de la chose donc ils n'ont pu obtenir la possession. C'étaient des gens qui n'avaient pas leurs semblables pour la théorie et la pratique de la Chimie, ils s'étaient donnés pour tels; ils l'avaient prouvé tant bien que mal; mais à force de le dire ou de le faire dire par d'autres, on le croyait comme eux. Que, sur la fin de leurs jours, ils s'avisent de décrier la Philosophie hermétique, on n'examinera pas s'ils le font à tort; la réputation qu'ils s'étaient acquise répond qu'ils ont droit de le faire, et l'on n'oserait ne pas leur applaudir. Oui, dit-on, si la chose avait été faisable, elle n'eût pu échapper à la science, à la pénétration et à l'adresse d'un aussi habile homme. Ces impressions se fortifient insensiblement; un second, ne s'y étant pas mieux pris que le premier, a été frustré de son espérance et de ses peines; il joint sa voix à celle des autres; il crie même plus fort s'il le peut; il se fait entendre; la prévention se nourrit, on vient enfin au point de dire avec eux que c'est une chimère, et qui plus est, on se le persuade sans connaissance de

cause. Ceux à qui l'expérience a prouvé le contraire, contents de leur sort, n'envient point les applaudissements du peuple ignorant. *Sapientiam et doctrinam stulti*¹⁸ *descipiunt*. Quelques-uns ont écrit pour le désabuser¹⁹; il n'a pas voulu secouer le joug du préjugé, ils en sont restés là.

Mais enfin en quoi consiste donc la différence qui se trouve entre la Chimie vulgaire et la Chimie Hermétique? La voici. La première est proprement l'art de détruire les composés que la Nature a faits; et la seconde est l'art de travailler avec la Nature pour les perfectionner. La première met en usage le tyran furieux et destructeur de la Nature; la seconde emploie son agent doux et bénin. La Philosophie Hermétique prend pour matière de son travail les principes secondaires ou principiés des choses, pour les conduire à la perfection dont ils sont susceptibles, par des voies et des procédés conformes à ceux de la Nature. La Chimie vulgaire prend les mixtes parvenus déjà au point de leur perfection, les décompose et les détruit. Ceux qui seront curieux de voir un parallèle plus étendu de ces deux Arts, peuvent avoir recours à l'ouvrage qu'un des grands antagonistes de la Philosophie hermétique, le P. Kircher Jésuite, a composé, et que Mangée a inséré dans le premier volume de sa Bibliothèque de la chimie curieuse. Les

¹⁸ Proverbe c. I.

¹⁹ Beccher, Stalh, M. Potth, M. de Justi dans ses Mémoires, en prennent ouvertement la défense.

Philosophes hermétiques ne manquent guère de marquer dans leurs ouvrages la différence de ces deux Arts. Mais la marque la plus infaillible à laquelle on puisse distinguer un Adepté d'avec un Chimiste, est que l'Adepté, suivant ce qu'en disent tous les Philosophes, ne prend qu'une seule chose, ou tout au plus deux de même nature, un seul vase ou deux au plus, et un seul fourneau, pour conduire l'œuvre à sa perfection ; le Chimiste au contraire travaille sur toutes sortes de matières indifféremment. C'est aussi la pierre de touche à laquelle il faut éprouver ces fripons de souffleurs, qui en veulent à votre bourse, qui demandent de l'or pour en faire, et qui, au lieu d'une transmutation qu'ils vous promettent, ne font en effet qu'une translation de l'or de votre bourse dans la leur. Cette remarque ne regarde pas moins les tourneurs de bonne foi et de probité, qui croient être dans la bonne voie, et qui trompent les autres en se trompant eux-mêmes. Si cet ouvrage fait assez d'impression sur les esprits pour persuader la possibilité et la réalité de la Philosophie hermétique, Dieu veuille qu'il serve aussi à désabuser ceux qui ont la manie de dépenser leurs biens à souffler du charbon, à élever des fourneaux, à calciner, à sublimer, à distiller, enfin à réduire tout à rien, c'est-à-dire en cendre et en fumée. Les Adeptes ne courent point après l'or et l'argent. Morien en donna une grande preuve au Roi Calid. Celui-ci ayant trouvé beaucoup de livres qui traitaient de la science hermétique, et ne pouvant

y rien comprendre, fit publier qu'il donnerait une grande récompense à celui qui les lui expliquerait²⁰. L'appas de cette récompense y conduisit un grand nombre de souffleurs. Morien, l'Hermite Morien sortit alors de son désert, attiré non par la récompense promise, mais par le désir de manifester la puissance de Dieu, et combien il est admirable dans ses œuvres. Il fut trouver Calid, et demanda, comme les autres, un lieu propre à travailler, afin de prouver par ses œuvres la vérité de ses paroles. Morien ayant fini ses opérations, laissa la pierre parfaite dans un vase, autour duquel il écrivit : ceux qui ont eux-mêmes tout ce qu'il leur faut, n'ont besoin ni de récompense, ni du secours d'autrui. Il délogea ensuite sans dire mot, et retourna dans sa solitude. Calid ayant trouvé ce vase, et lu l'écriture, sentit bien ce qu'elle signifiait ; et après avoir fait l'épreuve de la poudre, il chassa ou fit mourir tous ceux qui avaient voulu le tromper.

Les Philosophes disent donc avec raison que cette pierre est comme le centre et la source des vertus, puisque ceux qui la possèdent méprisent toutes les vanités du monde, la sotte gloire, l'ambition, qu'ils ne font pas plus de cas de l'or, que du sable et de la vile poussière²¹, et l'argent n'est pour eux que de la boue. La sagesse seule fait impression sur eux, l'envie, la jalousie et les autres passions tumultueuses n'excitent point de tempêtes dans leur cœur ; ils n'ont

²⁰ Entretien du Roi Calid.

²¹ Sapiënt. cap. 7.

d'autres désirs que de vivre selon Dieu, d'autre satisfaction que de se rendre en secret utile au prochain et de pénétrer de plus en plus dans l'intérieur des secrets de la Nature. La Philosophie hermétique est donc l'école de la piété et de la Religion. Ceux à qui Dieu en accorde la connaissance étaient déjà pieux, ou ils le deviennent²². Tous les Philosophes commencent leurs ouvrages par exiger de ceux qui les lisent, avec dessein de pénétrer dans le sanctuaire de la Nature, un cœur droit et un esprit craignant Dieu : *Initium sapientiæ, timor domini* ; un caractère compatissant, pour secourir les pauvres, une humilité profonde, et un dessein formel de tout faire pour la gloire du Créateur, qui cache ses secrets aux superbes et aux faux sages du monde, pour les manifester aux humbles²³.

Lorsque notre premier Père entendit prononcer l'arrêt de mort pour punition de sa désobéissance, il entendit en même temps la promesse d'un Libérateur qui devait sauver tout le genre humain. Dieu tout miséricordieux ne voulut pas permettre que le plus bel ouvrage de ses mains pérît absolument. La même sagesse qui avait disposé avec tant de bonté le remède pour l'âme, n'oublia pas sans doute d'en indiquer un contre les maux qui devaient affliger le corps. Mais comme tous les hommes ne mettent pas à profit les moyens de salut que Jésus-Christ nous a mérité et que Dieu offre à tous, de même tous les hommes ne

²² Flamel, Hiéroglyph.

²³ Matth. c. II.

savent pas user du remède propre à guérir les maux du corps, quoique la matière dont ce remède se fait soit vile, commune, et présente à leurs yeux, qu'ils la voient sans la connaître, et qu'ils l'emploient à d'autres usages qu'à celui qui lui est véritablement propre²⁴. C'est ce qui prouve bien que c'est un don de Dieu, qui en favorise celui qu'il lui plaît. *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc*. Quoique Salomon, le plus sage des hommes, nous dise : *Altissimus de terra, creavit medicinam : et posuit deus super terram medicamentum quod sapiens non despiciet*²⁵.

C'est cette matière que Dieu employa pour manifester sa sagesse dans la composition de tous les êtres. Il l'anima du souffle de cet esprit, qui était porté sur les eaux, avant que sa toute-puissance eût débrouillé le chaos de l'Univers. C'est elle qui est susceptible de toutes les formes, et qui n'en a proprement aucune qui lui soit propre²⁶. Aussi la plupart des Philosophes comparent-ils la confection de leur pierre à la création de l'Univers. Il y avait, dit l'Écriture²⁷, un chaos confus, duquel aucun individu n'était distingué. Le globe terrestre était submergé dans les eaux : elles semblaient contenir le Ciel, et renfermer dans leur sein les semences de toutes choses. Il n'y avait point de lumière, tout était dans les ténèbres. La lumière

²⁴ Basile Valentin, Azot des Phil., et le Cosmopol.

²⁵ Eccl. c. 38.

²⁶ Bas. Val.

²⁷ Genes. c. I.

parut, elle les dissipa, et les astres furent placés au firmament. L'œuvre Philosophique est précisément la même chose. D'abord, c'est un chaos ténébreux, tout y paraît tellement confus qu'on ne peut rien distinguer séparément des principes qui composent la matière de la pierre. Le Ciel des Philosophes est plongé dans les eaux, les ténèbres en couvrent toute la surface ; la lumière enfin s'en sépare ; la Lune et le Soleil se manifestent, et viennent répandre la joie dans le cœur de l'Artiste et la vie dans la matière.

Ce chaos consiste dans le sec et l'humide. Le sec constitue la terre, l'humide est l'eau. Les ténèbres sont la couleur noire, que les Philosophes appellent le noir plus noir que le noir même, *nigrum nigro nigrius*. C'est la nuit Philosophique, et les ténèbres palpables. La lumière dans la création du monde parut avant le Soleil, c'est cette blancheur tant désirée de la matière qui succède à la couleur noire. Le Soleil paraît enfin de couleur orangée, dont le rouge se fortifie peu à peu jusqu'à la couleur rouge de pourpre : ce qui fait le complément du premier œuvre.

Le Créateur voulut ensuite mettre le sceau à son ouvrage : il forma l'homme en le pétrissant de terre, et d'une terre qui paraissait inanimée : il lui inspira un souffle de vie. Ce que Dieu fit alors à l'égard de l'homme, l'agent de la Nature, que quelques-uns nomment son *Archée*²⁸, le fait sur la terre ou limon

²⁸ Paracelse, Van Helmont.

Philosophique. Il la travaille par son action intérieure, et l'âme de manière qu'elle commence à vivre, et à se fortifier de jour en jour jusqu'à sa perfection. Morien²⁹ ayant remarqué cette analogie, a expliqué la confection du Magistère par une comparaison prise de la création et de la génération de l'homme. Quelques-uns même prétendent qu'Hermès parle de la résurrection des corps, dans son Pymandre, parce qu'il la conclut de ce qu'il voyait se passer dans le progrès du Magistère. La même matière qui avait été poussée à un certain degré de perfection dans le premier œuvre, se dissout et se putréfie ; ce qu'on peut très bien appeler une mort, puisque notre Sauveur l'a dit du grain que l'on sème³⁰, *nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet*. Dans cette putréfaction, la matière Philosophique devient une terre noire volatile, plus subtile qu'aucune autre poudre. Les Adeptes l'appellent même cadavre lorsqu'elle est dans cet état, et disent qu'elle en a l'odeur : non, dit Flamel, que l'Artiste sente une odeur puante, puisqu'elle se fait dans un vase scellé ; mais il juge qu'elle est telle par l'analogie de sa corruption avec celle des corps morts. Cette poudre ou cendre, que Morien dit qu'il ne faut pas mépriser, parce qu'elle doit revivre et qu'elle renferme le diadème du Roi Philosophe, reprend en effet vigueur peu à peu, à mesure qu'elle sort des bras de la mort,

²⁹ *Loc. cit.*

³⁰ Flamel.

c'est-à-dire de la noirceur : elle se revivifie et prend un éclat plus brillant, un état d'incorruptibilité bien plus noble que celui qu'elle avait avant sa putréfaction.

Lorsque les Égyptiens observèrent cette métamorphose, ils en prirent occasion de feindre l'existence du Phénix, qu'ils disaient être un oiseau de couleur de pourpre, qui renaissait de ses propres cendres. Mais cet oiseau absolument fabuleux, n'est autre que la pierre des Philosophes parvenue à la couleur de pourpre après sa putréfaction.

Plusieurs anciens Philosophes éclairés par ces effets admirables de la Nature en ont conclu avec Hermès, dont ils avaient puisé les principes en Égypte, qu'il y avait une nouvelle vie après que la mort nous avait ravi celle-ci. C'est ce qu'ils ont voulu prouver, quand ils ont parlé de la résurrection des plantes de leurs propres cendres en d'autres plantes de même espèce. On n'en trouve point qui ait parlé de Dieu et de l'homme avec tant d'élévation et de noblesse. Il explique même comment on peut dire des hommes qu'ils sont des Dieux. *Ego dixi dii estis, et filii excelsi omnes*, dit David, et Hermès³¹ : « L'âme, ô Tat, est de la propre essence de Dieu. Car Dieu a une essence, et telle qu'elle puisse être, lui seul se connaît. L'âme n'est pas une partie séparée de cette essence divine, comme on sépare une partie d'un tout matériel, mais elle en est comme une effusion ; à peu près comme la

³¹ Pymand. c. II.

clarté du Soleil n'est pas le Soleil même. Cette âme est un Dieu dans les hommes, c'est pourquoi l'on dit des hommes qu'ils sont des Dieux, parce que ce qui constitue proprement l'humanité confine avec la Divinité. »

Quelles doivent donc être les connaissances de l'homme ? est-il surprenant qu'éclairé par le Père des lumières, il pénètre jusque dans les replis les plus sombres et les plus cachés de la Nature ? qu'il en connaisse les propriétés, et qu'il sache les mettre en usage ?

Mais Dieu est maître de distribuer ses dons comme il lui plaît. S'il a été assez bon pour établir un remède contre les maladies qui affligent l'humanité, il n'a pas jugé à propos de le faire connaître à tout le monde. Morien dit, en conséquence³², « que le Magistère n'est autre que le secret des secrets du Dieu très-haut, grand, sage et créateur de tout ce qui existe, et que lui-même a révélé ce secret à ses saints Prophètes, dont il a placé les âmes dans son saint Paradis. »

Si ce secret est un don de Dieu, dira quelqu'un, il doit sans doute être mis dans la classe des talents que Dieu confie et que l'on ne doit pas enfouir. Si les Philosophes sont des gens si pieux, si charitables, pourquoi voit-on si peu de bonnes œuvres de leur part ? Un seul Nicolas Flamel en France a bâti et doté des Églises et des Hôpitaux. Ces monuments subsistent

³² Entret. de Calid. et de Morien.

encore aujourd'hui au milieu et à la vue de tout Paris. S'il y a d'autres Philosophes, pourquoi ne suivent-ils pas un si bon exemple ? pourquoi ne guérissent-ils pas les malades ? pourquoi ne relèvent-ils pas des familles d'honnêtes gens que la misère accable ? Je réponds à cela qu'on ne sait pas tout le bien qui se fait en secret. On ne doit pas le faire en le publiant à son de trompe, la main gauche, selon le précepte de Jésus-Christ notre Sauveur, ne doit pas savoir le bien que la droite fait. On a même ignoré jusqu'après la mort de Flamel qu'il était l'auteur unique de ces bonnes œuvres. Les figures hiéroglyphes qu'il fit placer dans les Charniers des Saints Innocents, ne présentaient rien que de pieux et de conforme à la Religion. Il vivait lui-même dans l'humilité, sans faste, et sans donner le moindre soupçon du secret dont il était possesseur. D'ailleurs, il pouvait avoir dans ce temps-là des facilités que l'on n'a pas eues depuis longtemps pour faire ces bonnes œuvres.

Les Philosophes ne sont pas si communs que les Médecins. Ils sont en très petit nombre. Ils possèdent le secret pour guérir toutes les maladies, ils ne manquent pas de bonne volonté pour faire du bien à tout le monde ; mais ce monde est si pervers, qu'il est dangereux pour eux de le faire. Ils ne le peuvent sans courir risque de leur vie. Guériront-ils quelqu'un comme par miracle ? on entendra s'élever un murmure parmi les Médecins et le Peuple, et ceux mêmes qui doutaient le plus de l'existence du remède Philo-

sophique le soupçonneront alors existant. On suivra cet homme, on observera ses démarches, le bruit s'en répandra ; des avarés, des ambitieux le poursuivront pour avoir son secret. Que pourra-t-il donc espérer, que des persécutions, ou l'exil volontaire de sa patrie ?

Les exemples du Cosmopolite et de Philalèthe en sont une preuve bien convaincante. « Nous sommes, dit ce dernier³³ comme enveloppés dans la malédiction et les opprobres : nous ne pouvons jouir tranquillement de la société de nos amis ; quiconque nous découvrira pour ce que nous sommes, voudra ou extorquer notre secret, ou machiner notre perte, si nous le lui refusons. Le monde est si méchant et si pervers aujourd'hui, l'intérêt et l'ambition dominent tellement les hommes, que toutes leurs actions n'ont d'autre but. Voulons-nous, comme les Apôtres, opérer des œuvres de miséricorde ? on nous rend le mal pour le bien. J'en ai fait l'épreuve depuis peu dans quelques lieux éloignés. J'ai guéri comme par miracle quelques moribonds abandonnés des Médecins, et pour éviter la persécution, je me suis vu obligé, plus d'une fois en pareil cas, de changer de nom, d'habit, de me faire raser les cheveux et la barbe, et de m'enfuir à la faveur de la nuit ». À quels dangers encore plus pressants ne s'exposerait pas un Philosophe qui ferait la transmutation ? Quoique son dessein ne fût que d'en faire usage pour une vie fort simple, et pour

³³ Introit. Apert, c. 13.

en faire-part à ceux qui sont dans le besoin. Cet or plus fin, et plus beau que l'or vulgaire, suivant ce qu'ils en disent, sera bientôt reconnu. Sur cet indice seul, on soupçonnera le porteur, et peut-être de faire la fausse monnaie. Quelles affreuses conséquences n'aurait pas à craindre pour lui un Philosophe chargé d'un tel soupçon ?

Je sais qu'un bon nombre de Médecins n'exercent pas leur profession, tant par des vues d'intérêt, que par envie de rendre service au Public, mais tous ne sont pas dans ce cas là. Les uns se réjouiront de voir faire du bien à leur prochain, d'autres seront mortifiés de ce qu'on les prive de l'occasion de grossir leurs revenus. La jalousie ne manquerait pas de s'emparer de leur cœur, et la vengeance tarderait-elle à faire sentir ses effets ? La science hermétique ne s'apprend pas dans les écoles de Médecine, quoiqu'on ne puisse guère douter qu'Hippocrate ne l'ait sue, lorsqu'on pèse bien les expressions éparses dans ses ouvrages, et l'éloge qu'il fit de Démocrite aux Abdéritains, qui regardaient ce Philosophe comme devenu insensé, parce qu'au retour d'Égypte, il leur distribua presque tous les biens de patrimoine qui lui restaient, afin de vivre en Philosophe dans une petite maison de campagne éloignée du tumulte.

Cette preuve serait cependant bien insuffisante pour l'antiquité de la science hermétique, mais il y en a tant d'autres, qu'il faut n'avoir pas lu les Auteurs

anciens pour la nier. Que veut dire³⁴ Pindare, lorsqu'il débite que le plus grand des Dieux fit tomber dans la ville de Rhodes une neige d'or, faite par l'art de Vulcain ? Zosime Panopolite, Eusèbe, et Synésius nous apprennent que cette science fut longtemps cultivée à Memphis en Égypte. Les uns et les autres citent les ouvrages d'Hermès.

Plutarque³⁵ dit que l'ancienne Théologie des Grecs et des Barbares n'était qu'un discours de Physique caché sous le voile des Fables. Il essaye même de l'expliquer, en disant que par Latone ils entendaient, la nuit ; par Junon, la terre ; par Apollon, le soleil ; et par Jupiter, la chaleur.

Il ajoute peu après que les Égyptiens disaient qu'Osiris était le Soleil, Isis la Lune, Jupiter l'esprit universel répandu dans toute la Nature, et Vulcain le feu, etc. Manéthon s'étend beaucoup là-dessus.

Origène³⁶ dit que les Égyptiens amusaient le peuple par des fables, et qu'ils cachaient leur Philosophie sous le voile des noms des Dieux du pays. Coringius³⁷, malgré tout ce qu'il a écrit contre la Philosophie hermétique, s'est vu contraint par des preuves solides d'avouer que les Prêtres d'Égypte exerçaient

³⁴ Olymp. 6.

³⁵ Théolog. Physico Græcor.

³⁶ L. I. Contre Celse.

³⁷ *Omino tatem, et ipse et existimo Ægyptiorum Hierophantas, omnium mortalium principes κρυσσω σιησιν jactisasse, et ab in chimiaeprofluxisse exordia.*

l'art de faire de l'or, et que la Chimie y a pris naissance. Saint Clément d'Alexandrie fait dans ses *Stromates* un grand éloge de six ouvrages d'Hermès sur la Médecine. Diodore de Sicile parle assez au long³⁸ d'un secret qu'avaient les Rois d'Égypte pour tirer de l'or d'un marbre blanc qui se trouvait sur les frontières de leur Empire. Strabon³⁹ fait aussi mention d'une pierre noire dont on faisait beaucoup de mortiers à Memphis. On verra dans la suite de cet ouvrage, que cette pierre noire, ce marbre blanc et cet or n'étaient qu'allégoriques, pour signifier la pierre des Philosophes parvenue à la couleur noire, que les mêmes Philosophes ont appelée *mortier*, parce que la matière se broie et se dissout. Le marbre blanc était cette même matière parvenue à la blancheur, appelée marbre, à cause de sa fixité. L'or était l'or Philosophique qui se tire et naît de cette blancheur, ou la pierre fixée au rouge : on trouvera ces explications plus détaillées dans le cours de cet ouvrage.

Philon Juif⁴⁰ rapporte que Moïse avait appris en Égypte l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique, et la *Philosophie symbolique*, qui ne s'y écrivait jamais que par des caractères sacrés, l'Astronomie et les Mathématiques. S. Clément d'Alexandrie s'exprime dans les mêmes termes que Philon, mais il ajoute la Médecine et la connaissance des Hiéroglyphes, que les Prêtres

³⁸ Antiq. l. 4. c. 2.

³⁹ Geogr. l. 17.

⁴⁰ Lib. I. de vita Mosis.

n'enseignaient qu'aux enfants des Rois du pays et aux leurs propres⁴¹.

Hermès fut le premier qui enseigna toutes ces sciences aux Égyptiens, suivant Diodore de Sicile⁴², et Strabon⁴³. Le P. Kircher, quoique fort déchaîné contre la Philosophie hermétique, a prouvé lui-même⁴⁴ qu'elle était exercée en Égypte. On peut voir aussi Diodore (*Antiq.* I. c. 11.) et Julius Maternus Firmicus (*Lib.* 3. c. I.). S. Clément d'Alexandrie⁴⁵ s'exprime ainsi à ce sujet : Nous avons encore quarante-deux ouvrages d'Hermès très utiles et très nécessaires. Trente-six de ces livres renferment toute la Philosophie des Égyptiens ; et les autres six regardent la Médecine en particulier : l'on traite de la construction du corps ou anatomie ; le second, des maladies ; le troisième, des instruments ; le quatrième, des médi-

⁴¹ *Cum autem Moses jam esset ætate grandior, Arithmeticam et Geometriam, Rhythmicam et Harmonicam, et præterea medicinam et musicam ab iis (Ægyptiis) edoctus est, qui inter Ægyptios erant insigniores ; præterea eam, quæ traditur per symbola et signa Philosophiam, quam in litteris ostendunt hieroglyphicis Alium autem doctrinæ orbem tanquam puerum regium Græci eum docere in ægypto, ut dicit Philo in vita Mosis. Ditiorum, et rerum cœlestium scientiam à Chaldeis et ab Ægyptiis. Unde in ejus gestis dicitur eruditus fuisse in omni scientia Ægyptiorum. Clemens Alexand. L. I. Strom.*

⁴² Lib. 2. c. I.

⁴³ Lib. 17.

⁴⁴ *Œdyp. Ægypt*, T. 2. p. 2.

⁴⁵ Strom. l. 6.

caments ; le cinquième, des yeux ; et le sixième, des maladies des femmes.

Homère avait voyagé en Égypte⁴⁶ et y avait appris bien des choses dans la fréquentation qu'il eut avec les Prêtres de ce pays-là. On peut même dire que c'est là qu'il puisa ses Fables. Il en donne de grandes preuves dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et en particulier dans son Hymne III à Mercure, où il dit que ce Dieu fut le premier qui inventa l'art $\delta\upsilon\ \phi\epsilon\upsilon.\ \pi\upsilon\rho\omicron\varsigma\ \delta'\ \acute{\epsilon}\omega\ \epsilon\mu\acute{\alpha}\iota\epsilon\tau\omicron\ \tau\acute{\epsilon}\kappa\nu\eta\nu.$ α. 108 ετ α. 111. Ἑβμῆς τοι πρῶτισα πòφκία, πῦρ τ' ἀνέδωκε. Homère parle même d'Hermès comme de l'auteur des richesses, et le nomme en conséquence. χρουσόββαωις, δᾱτορ ἑάαν. (*Ibid.* v. 149.) C'est pour cela qu'il dit⁴⁷ qu'Apolon ayant été trouver Hermès pour avoir des nouvelles des bœufs qu'on lui avait volés, il le vit couché dans son antre obscur, plein de nectar, d'ambroisie, d'or et d'argent, et d'habits de Nymphes rouges et blancs. Ce nectar, cette ambroisie et ces habits de Nymphes seront expliqués dans le cours de cet ouvrage.

Esdras, dans son quatrième liv. chap. 8. s'exprime ainsi: *Quomodo interrogabis terram, et dicet tibi quoniam dabit terram multam magis, unde fiat sictile, parvum autem pulverem unde aurum sit.*

Étienne de Byzance était si persuadé qu'Hermès était l'auteur de la Chimie, et en avait une si grande

⁴⁶ Diod. de Sic. l. I. c. 2.

⁴⁷ *Ibid.* v. 249.

idée, qu'il n'a pas fait difficulté de nommer l'Égypte même Ἐρμoκύμιοs, et Vossius (de Idol.) a cru devoir corriger ce mot par celui "Ἐρμoκήμιοs. C'est sans doute ce qui avait aussi engagé Homère à feindre que ces plantes *Moly* et *Nepenthes*, qui avaient tant de vertus, venaient d'Égypte. Pline⁴⁸ en rend témoignage en ces termes : *Homerus quidem primus doctrinarum et antiquitatis parens, multus alias in admiratione circes, gloriam herbarum Ægypto tribuit. Herbas certe Ægyptias a regis uxore traditas suæ Helenæ plurimas narrat, ac nobile illud nepenthes, oblivionem tristitiæ veniamque afferens, ab Helena utique omnibus mortali bus propinandum.*

Il est donc hors de doute que l'Art Chimique d'Hermès était connu chez les Égyptiens. Il n'est guère moins constant que les Grecs qui voyagèrent en Égypte, l'y apprirent, au moins quelques-uns, et que l'ayant appris sous des hiéroglyphes, ils l'enseignèrent ensuite sous le voile des fables. Eustathius nous le donne assez à entendre dans son commentaire sur l'Iliade.

L'idée de faire de l'or par le secours de l'Art n'est donc pas nouvelle ; outre les preuves que nous en avons donné, Pline⁴⁹ le confirme par ce qu'il rapporte de Caligula. « L'amour et l'avidité que Caius Caligula avait pour l'or, engagèrent ce Prince à travailler pour s'en procurer. Il fit donc cuire, dit cet Auteur,

⁴⁸ Lib. 13. c. 2.

⁴⁹ Lib. 33. c. 4.

une grande quantité d'orpiment, et réussit en effet à faire de l'or excellent, mais en si petite quantité, qu'il y avait beaucoup plus de perte que de profit.» Caligula savait donc qu'on pouvait faire de l'or artificiellement, la Philosophie hermétique était donc connue.

Quant aux Arabes, personne ne doute que la Chimie Hermétique et la vulgaire n'aient été toujours en vigueur parmi eux. Outre qu'Albusaraius nous apprend⁵⁰ que les Arabes nous ont conservé un grand nombre d'ouvrages des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs par les traductions qu'ils en avaient faites en leur langue, nous avons encore les écrits de Geber, d'Avicenne, d'Abudali, d'Alphidius, d'Alchindis et de beaucoup d'autres sur ces matières. On peut même dire que la Chimie s'est répandue dans toute l'Europe par leur moyen. Albert le Grand, Archevêque de Ratisbonne, est un des premiers connus depuis les Arabes. Entre les autres ouvrages pleins de science et d'érudition sur la Dialectique, les Mathématiques, la Physique, la Métaphysique, la Théologie et la Médecine, on en trouve plusieurs sur la Chimie, dont l'un porte pour titre de *Alchymia* : on l'a farci dans la suite d'une infinité d'additions et de sophistications. Le second est intitulé, de *concordantia Philosophorum*, le troisième, de *compositione compositi*. Il a fait aussi un traité des minéraux, à la fin duquel il met un article

⁵⁰ Dynastiâ nonâ.

particulier de la matière des Philosophes sous le nom de *electrum minerale*.

Dans le premier de ces Traités il dit : « L'envie de m'instruire dans la Chimie Hermétique, m'a fait parcourir bien des Villes et des Provinces, visiter les gens savants pour me mettre au fait de cette science. J'ai transcrit, et étudié avec beaucoup de soins et d'attention les livres qui en traitent, mais pendant longtemps je n'ai point reconnu pour vrai ce qu'ils avancent. J'étudiai de nouveau les livres pour et contre, et je n'en pus tirer ni bien ni profit. J'ai rencontré beaucoup de Chanoines, tant savants qu'ignorants dans la Physique, qui se mêlaient de cet Art, et qui y avaient fait des dépenses énormes ; malgré leurs peines, leurs travaux et leur argent, ils n'avaient point réussi. Mais tout cela ne me rebuta point ; je me mis moi-même à travailler ; je fis de la dépense, je lisais, je veillais ; j'allais d'un lieu à un autre, et je méditais sans cesse sur ces paroles d'Avicenne : *Si la chose est, comment est-elle ? Si elle n'est pas, comment n'est-elle pas ?* Je travaillais donc, j'étudiai avec persévérance, jusqu'à ce que je trouvai ce que je cherchais. J'en ai l'obligation à la grâce du Saint-Esprit qui m'éclaira, et non à ma science ». Il dit aussi dans son Traité des minéraux⁵¹ : « Il n'appartient pas aux Physiciens de déterminer et de juger de la transmutation des corps métalliques, et du changement de l'un dans l'autre : c'est là le fait

⁵¹ Lib. 3. c. I.

de l'Art, appelé Alchimie. Ce genre de science est très bon et très certain, parce qu'elle apprend à connaître chaque chose par sa propre cause ; et il ne lui est pas difficile de distinguer des choses mêmes les parties accidentelles qui ne sont pas de sa nature ». Il ajoute ensuite dans le chapitre second du même livre : « La première matière des métaux est un humide onctueux, subtil, incorporé, et mêlé fortement avec une matière terrestre. » C'est parler en Philosophe, et conformément à ce qu'ils en disent tous, comme on le verra dans la suite.

Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle son disciple, et Flamel parurent peu de temps après ; le nombre augmenta peu à peu, et cette science se répandit dans tous les Royaumes de l'Europe. Dans le siècle dernier, on vit le Cosmopolite, d'Espagnet, et le Philalèthe, sans doute qu'il y en avait bien d'autres, et qu'il en existe encore aujourd'hui ; mais le nombre en est si petit ou ils se trouvent tellement cachés, qu'on ne saurait les découvrir. C'est une grande preuve qu'ils ne cherchent pas la gloire du monde, ou du moins qu'ils craignent les effets de sa perversité. Ils se tiennent même dans le silence, tant du côté de la parole, que du côté des écrits. Ce n'est pas qu'il ne paraisse de temps en temps quelques ouvrages sur cette matière ; mais il suffit d'avoir lu et médité ceux des vrais Philosophes, pour s'apercevoir bientôt qu'ils ne leur ressemblent que par les termes barbares et le style énigmatique, mais nullement pour le fond. Leurs Auteurs avaient

lu de bons livres ; ils les citent assez souvent, mais ils le font si mal à propos qu'ils prouvent clairement, ou qu'ils ne les ont point médités, ou qu'ils l'ont fait de manière à adapter les expressions des Philosophes aux idées fausses que la prévention leur avait mises dans l'esprit à l'égard des opérations et de la matière, et non point en cherchant à rectifier leurs idées sur celle des Auteurs qu'ils lisaient. Ces ouvrages des faux Philosophes sont en grand nombre ; tout le monde a voulu se mêler d'écrire, et la plupart sans doute pour trouver dans la bourse du Libraire une ressource qui leur manquait d'ailleurs, ou du moins pour se faire un nom qu'ils ne méritent certainement pas. Un Auteur souhaitait autrefois que quelque vrai Philosophe eût assez de charité envers le Public pour publier une liste de bons Auteurs dans ce genre de sciences, afin d'ôter à un grand nombre de personnes la confiance avec laquelle ils lisent les mauvais qui les induisent en erreur. Olaus Borrichius, Danois, fit imprimer en conséquence, sur la fin du siècle dernier, un ouvrage qui a pour titre : *Conspectus Chymicorum celebriorum*. Il fait des articles séparés de chacun, et dit assez prudemment ce qu'il en pense. Il exclut un grand nombre d'Auteurs de la classe des vrais Philosophes : mais tous ceux qu'ils donnent pour vrais le sont-ils en effet ? D'ailleurs, le nombre en est si grand, qu'on ne sait lesquels choisir préférentiellement à d'autres. On doit être par conséquent fort embarrassé quand on veut s'adonner à cette étude. J'aimerais donc mieux

m'en tenir au sage conseil de d'Espagnet, qu'il donne en ces termes dans son *Arcanum Hermeticæ Philosophiæ opus*, can. 9. « Celui qui aime la vérité de cette science doit lire peu d'Auteurs ; mais marqués au bon coin. » Et can. 10 : « Entre les bons Auteurs qui traitent de cette Philosophie abstraite et de ce secret Physique, ceux qui en ont parlé avec le plus d'esprit, de solidité et de vérité sont, entre les anciens, Hermès⁵² et Morien Romain⁵³, entre les modernes, Raymond Lulle, que j'estime et que je considère plus que tous les autres, et Bernard, Comte de la Marche Trévisanne, connu sous le nom du bon Trévisan⁵⁴. Ce que le subtil Raymond Lulle a omis, les autres n'en ont point fait mention. Il est donc bon de lire, relire et méditer sérieusement son testament ancien et son codicille, comme un legs, d'un prix inestimable, dont il nous a fait présent ; à ces deux ouvrages, on joindra la lecture de ses deux pratiques⁵⁵. On y trouve tout ce qu'on peut désirer, particulièrement la vérité de la matière, les degrés du feu, le régime au moyen duquel on parfait l'œuvre ; toutes choses que les Anciens se sont étudiés de cacher avec plus de soins. Aucun autre n'a parlé si clairement et si fidèlement des causes cachées des choses, et des mouvements secrets de la

⁵² Table d'Émeraude et les sept chapitres.

⁵³ Entretien du Roi Calid et de Morien.

⁵⁴ La Philosophie des Métaux, et sa Lettre à Thomas de Boulogne.

⁵⁵ La plupart des autres livres de Raymond Lulle qui ne sont pas cités ici sont plus qu'inutiles.

Nature. Il n'a presque rien dit de l'eau première et mystérieuse des Philosophes ; mais ce qu'il en dit est très significatif. »

« Quant à cette eau limpide⁵⁶ recherchée de tant de personnes, et trouvée de si peu, quoiqu'elle soit présente à tout le monde et qu'il en fait usage. Un noble Polonais⁵⁷ homme d'esprit et savant, a fait mention de cette eau qui est la base de l'œuvre, assez au long dans ses Traités qui ont pour titre : *Novum lumen, chemicum ; Parabola ; enigma ; de Sulfure*. Il en a parlé avec tant de clarté, que celui qui en demanderait davantage, ne serait pas capable d'être contenté par d'autres. »

« Les Philosophes, continue le même Auteur⁵⁸, s'expliquent plus volontiers et avec plus d'énergie par un discours muet, c'est-à-dire, par des figures allégoriques et énigmatiques, que par des écrits ; tels sont, par exemple, la table de Senior ; les peintures allégoriques du Rosaire ; celles d'Abraham Juif, rapportées par Flamel, et celles de Flamel même. De ce nombre sont aussi les emblèmes de Michel Maïer, qui y a renfermé, et comme expliqué si clairement les mystères

⁵⁶ Can. II.

⁵⁷ Le Cosmopolite. Lorsque d'Espagnet écrivait cela, le Public n'était pas encore détrompé de son erreur au sujet de l'Auteur de ce livre que Michel Sendivogius Polonais mit au jour sous son nom, par anagramme ; mais on a reconnu depuis qu'il l'avait eu en manuscrit de la veuve du Cosmopolite.

⁵⁸ Can. 12.

des Anciens, qu'il n'est guère possible de mettre la vérité devant les yeux avec plus de clarté.»

Tels font les seuls Auteurs loués par d'Espagnet, comme suffisants sans doute pour mettre au fait de la Philosophie hermétique, un homme qui veut s'y appliquer. Il dit qu'il ne faut pas se contenter de les lire une ou deux fois, mais six fois et davantage sans se rebuter ; qu'il faut le faire avec un cœur pur et détaché des embarras fatigants du siècle, avec un véritable et ferme propos de n'user de la connaissance de cette science que pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, afin que Dieu puisse répandre ses lumières et sa sagesse dans l'esprit et le cœur ; parce que la sagesse, suivant que dit le Sage, n'habitera jamais dans un cœur impur et souillé de péchés.

D'Espagnet exige encore une grande connaissance de la Physique ; et c'est pour cet effet que j'en mettrai à la suite de ce Discours un traité abrégé qui en renfermera les principes généraux tirés des Philosophes hermétiques, que d'Espagnet a recueillis dans son enchyridion. Le traité hermétique qui est à la suite est absolument nécessaire pour disposer le Lecteur à l'intelligence de cet ouvrage. J'y joindrai les citations des Philosophes, pour faire voir qu'ils sont tous d'accord sur les mêmes points.

On ne saurait trop recommander l'étude de la Physique, parce qu'on y apprend à connaître les principes que la Nature emploie dans la composition et la formation des individus des trois règnes animal, végétal

et minéral. Sans cette connaissance, on travaillerait à l'aveugle, et l'on prendrait pour former un corps, ce qui ne serait propre qu'à en former un d'un genre ou d'une espèce tout à fait différente de celui qu'on se propose. Car l'homme vient de l'homme, le bœuf du bœuf, la plante de sa propre semence, et le métal de la sienne. Celui qui chercherait donc, hors de la nature métallique, l'art et le moyen de multiplier ou de perfectionner les métaux, serait certainement dans l'erreur. Il faut cependant avouer que la Nature ne saurait par elle seule multiplier les métaux, comme le fait l'art hermétique. Il est vrai que les métaux renferment dans leur centre cette propriété multiplicative, mais ce sont des pommes cueillies avant leur maturité, suivant ce qu'en dit Flamel. Les corps ou métaux parfaits (Philosophiques) contiennent cette semence plus parfaite et plus abondante ; mais elle y est si opiniâtrement attachée, qu'il n'y a que la solution hermétique qui puisse l'en tirer. Celui qui en a le secret a celui du grand œuvre, si l'on en croit tous les Philosophes. Il faut, pour y parvenir, connaître les agents que la Nature emploie pour réduire les mixtes à leurs principes ; parce que chaque corps est composé de ce en quoi il se résout naturellement. Les principes de Physique détaillés ci-après sont très propres à servir de flambeau pour éclairer les pas de celui qui voudra pénétrer dans le puits de Démocrite, et y découvrir la vérité cachée dans les ténèbres les plus épaisses. Car ce puits n'est autre que les énigmes, les allégories, et

les obscurités répandues dans les ouvrages des Philosophes, qui ont appris des Égyptiens, comme Démocrite, à ne point dévoiler les secrets de la sagesse, dont il avait été instruit par les successeurs du père de la vraie Philosophie.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PHYSIQUE, SUIVANT LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

Il n'est pas donné à tous de pénétrer jusqu'au sanctuaire des secrets de la Nature: très peu de gens savent le chemin qui y conduit. Les uns, impatientes, s'égarent en prenant des sentiers qui semblent en abrégier la route; les autres trouvent presque à chaque pas des carrefours qui les embarrassent, prennent à gauche, et vont au Tartare, au lieu de tenir la droite qui mène aux champs Élysées, parce qu'ils n'ont pas, comme Énée⁵⁹, une Sibylle pour guide. D'autres enfin ne pensent pas se tromper en suivant le chemin le plus battu et le plus fréquenté. Tous s'aperçoivent néanmoins, après de longues fatigues, que, loin d'être arrivés au but, ils ont ou passé à côté, ou lui ont tourné le dos.

Les erreurs ont leur source dans le préjugé, comme dans le défaut de lumières et de solides instructions. La véritable route ne peut être que très simple, puisqu'il n'y a rien de plus simple que les opérations de la Nature. Mais, quoique tracée par cette même Nature, elle est peu fréquentée, et ceux mêmes qui y passent se font un devoir jaloux de cacher leurs traces

⁵⁹ Éneïd. l. VI.

avec des ronces et des épines. On n'y marche qu'à travers l'obscurité des fables et des énigmes, il est très difficile de ne pas s'égarer, si un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

Il faut donc connaître la Nature avant que de se mettre en devoir de l'imiter, et d'entreprendre de perfectionner ce qu'elle a laissé dans le chemin de la perfection. L'étude de la Physique nous donne cette connaissance, non de cette Physique des Écoles, qui n'apprend que la spéculation, et qui ne meuble la mémoire que de termes plus obscurs, et moins intelligibles que la chose même que l'on veut expliquer. Physique, qui prétendant nous définir clairement un corps, nous dit que c'est un composé de points ou de parties, de points qui menés d'un endroit à un autre formeront des lignes, ces lignes rapprochées, une surface ; de là l'étendue et les autres dimensions. De la réunion des parties résultera un corps, et de leur désunion, la divisibilité à l'infini, ou, si l'on veut, à l'indéfini. Enfin, tant d'autres raisonnements de cette espèce, peu capables de satisfaire un esprit curieux de parvenir à une connaissance palpable et pratique des individus qui composent ce vaste Univers. C'est à la Physique Chimique qu'il faut avoir recours. Elle est une science pratique, fondée sur une théorie, dont l'expérience prouve la vérité. Mais cette expérience est malheureusement si rare, que bien des gens en prennent occasion de douter de son existence.

En vain des Auteurs, gens d'esprit, de génie, et très

savants dans d'autres parties, ont-ils voulu inventer des systèmes, pour nous représenter, par une description fleurie, la formation et la naissance du monde. L'un s'est embarrassé dans des tourbillons, donc le mouvement trop rapide l'a emporté : il s'est perdu avec eux. Sa première matière, divisée en matière subtile, rameuse et globuleuse, ne nous a laissé qu'une vaine matière à raisonnements subtils, sans nous apprendre ce que c'est que l'essence des corps. Un autre, non moins ingénieux, s'est avisé de soumettre tout au calcul, et a imaginé une attraction réciproque, qui pourrait tout au plus nous aider à rendre raison du mouvement actuel des corps, sans nous donner aucune lumière sur les principes dont ils sont composés. Il sentait très bien que c'était faire revivre, sous un nouveau nom, les qualités occultes des Péripatéticiens, bannies de l'école depuis longtemps ; aussi n'a-t-il débité son attraction que comme une conjecture, que ses sectateurs se font fait un devoir de soutenir comme une chose réelle.

La tête du troisième, frappée du même coup dont sa prétendue comète heurta le Soleil, a laissé prendre à ses idées des routes aussi peu régulières que celles qu'il fixe aux planètes, formées, selon lui, des parties séparées par ce choc du corps igné de l'Astre qui préside au jour.

Les imaginations d'un Telliamed, et celles d'autres Écrivains semblables sont des rêveries qui ne méritent que du mépris ou de l'indignation. Tous ceux enfin

qui ont voulu s'écarter de ce que Moïse nous a laissé dans la Genèse, se sont perdus dans leurs vains raisonnements.

Qu'on ne nous dise pas que Moïse n'a voulu faire que des Chrétiens, et non des Philosophes. Instruit par la révélation de l'Auteur même de la Nature ; versé d'ailleurs très parfaitement dans toutes les sciences des Égyptiens, les plus instruits et les plus éclairés dans toutes celles que nous cultivons, qui, mieux que lui, était en état de nous apprendre quelque chose de certain sur l'histoire de l'Univers ?

Son système, il est vrai, est très propre à faire des Chrétiens, mais cette qualité, qui manque à la plupart des autres, est-elle donc incompatible avec la vérité ? Tout y annonce la grandeur, la toute-puissance, et la sagesse du Créateur ; mais tout en même temps y manifeste à nos yeux la créature telle qu'elle est. Dieu parla, et tout fut fait, *dixit, et facta sunt*⁶⁰. C'était assez pour des Chrétiens, mais ce n'était pas assez pour des Philosophes. Moïse ajoute d'où ce monde a été tiré, quel ordre il a plu à l'Être suprême de mettre dans la formation de chaque règne de la Nature. Il fait plus : il déclare positivement quel est le principe de tout ce qui existe, et ce qui donne la vie et le mouvement à chaque individu. Pouvait-il en dire davantage en si peu de paroles ? Exigerait-on de lui qu'il eût décrit l'anatomie de toutes les parties de

⁶⁰ Gen. I.

ces individus ? et quand il l'aurait fait, s'en serait-on mieux rapporté à lui ? On veut examiner ; on le veut, parce qu'on doute ; on doute par ignorance, et sur un tel fondement, quel système peut-on élever, qui ne tombe bientôt en ruine ?

Le Sage ne pouvait mieux désigner cette espèce d'Architectes, ces fabricateurs de systèmes, qu'en disant que Dieu a livré l'Univers à leurs vains raisonnements⁶¹. Disons mieux : il n'est personne, versé dans la science de la Nature, qui ne reconnaisse Moïse pour un homme inspiré de Dieu, pour un grand Philosophe, et un vrai Physicien. Il a décrit la création du monde et de l'homme avec autant de vérité que s'il y avait assisté en personne. Mais avouons en même temps que ses écrits sont si sublimes, qu'ils ne sont pas à la portée de tout le monde, et que ceux qui le combattent, ne le font que parce qu'ils ne l'entendent pas, que les ténèbres de leur ignorance les aveuglent, et que leurs systèmes ne sont que des délires mal combinés d'une tête bouffie de vanité, et malade de trop de présomption.

Rien de plus simple que la Physique. Son objet, quoique très composé aux yeux des ignorants, n'a qu'un seul principe, mais divisé en parties les unes plus subtiles que les autres. Les différentes proportions employées dans le mélange, la réunion et les combinaisons des parties plus subtiles avec celles qui

⁶¹ Eccles. c. 3. v. II.

le sont moins, forment tous les individus de la Nature. Et comme ces combinaisons sont presque infinies, le nombre des mixtes l'est aussi.

Dieu est un Être éternel, une unité infinie, principe radical de tout : son essence est une immense lumière, sa puissance une toute-puissance, son désir un bien parfait, sa volonté absolue un ouvrage accompli. À qui voudrait en savoir davantage, il ne reste que l'étonnement, l'admiration, le silence, et un abîme impénétrable de gloire.

Avant la création il était comme replié en lui-même et se suffisait. Dans la création il accoucha, pour ainsi dire, et mit au jour ce grand ouvrage qu'il avait conçu de toute éternité. Il se développa par une extension manifeste de lui-même, et rendit actuellement matériel ce monde idéal, comme s'il eût voulu rendre palpable l'image de sa Divinité. C'est ce qu'Hermès a voulu nous faire entendre lorsqu'il dit que Dieu changea de forme ; qu'alors le monde fut manifesté et changé en lumière⁶².

Il paraît vraisemblable que les Anciens entendaient quelque chose d'approchant, par la naissance de Pallas, sortie du cerveau de Jupiter avec le secours de Vulcain ou de la lumière.

Non moins sage dans ses combinaisons que puissant dans ses opérations, le Créateur a mis un si bel ordre dans la masse organique de l'Univers, que les

⁶² Pymand. c. I.

choses supérieures sont mêlées sans confusion avec les inférieures, et deviennent semblables par une certaine analogie. Les extrêmes se trouvent liés très étroitement par un milieu insensible, ou un nœud secret de cet adorable ouvrier, de manière que tout obéit de concert à la direction du Modérateur suprême, sans que le lien des différentes parties puisse être rompu que par celui qui en a fait l'assemblage. Hermès avait donc raison de dire⁶³ que ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut, pour parfaire toutes les choses admirables que nous voyons.

De la première matière

Quelques Philosophes ont supposé une matière pré-existante aux éléments, mais comme ils ne la connaissaient pas, ils n'en ont parlé que d'une manière obscure et très embrouillée. Aristote, qui paraît avoir cru le monde éternel, parle cependant d'une première matière universelle, sans oser néanmoins s'engager dans les détours ténébreux des idées qu'il en avait. Il ne s'est exprimé à cet égard que d'une manière fort ambiguë. Il la regardait comme le principe de toutes les choses sensibles, et semble vouloir insinuer que les éléments se sont formés par une espèce d'antipathie ou de répugnance qui se trouvait entre les parties de

⁶³ Tab. Smarag.

cette matière⁶⁴. Il eût mieux philosophé s'il n'y avait vu qu'une sympathie et un accord parfait, puisqu'on ne voit aucune contrariété dans les éléments mêmes, quoiqu'on pense ordinairement que le feu est opposé à l'eau. On ne s'y tromperait pas, si l'on faisait attention que cette opposition prétendue ne vient que de l'intention de leurs qualités, et de la différence de subtilité de leurs parties, puisqu'il n'y a point d'eau sans feu.

Thalès, Héraclite, Hésiode ont regardé l'eau comme la première matière des choses. Moïse paraît dans la Genèse⁶⁵ favoriser ce sentiment, en donnant les noms d'abîme et d'eau à cette première matière, non qu'il entendît l'eau, élément que nous buvons, mais une espèce de fumée, une vapeur humide, épaisse et ténébreuse, qui se condense dans la suite plus ou moins, selon les choses plus ou moins compactes qu'il a plu au Créateur d'en former. Ce brouillard, cette vapeur immense se concentra, s'épaissît, ou se raréfia en une eau universelle et chaotique, qui devint par là le principe de tout pour le présent et pour la suite⁶⁶.

Dans son commencement, cette eau était volatile, telle qu'un brouillard, la condensation en fit une matière plus ou moins fixe. Mais quelle que puisse être cette matière, premier principe des choses, elle fut créée dans des ténèbres trop épaisses et trop obs-

⁶⁴ De ortu et interitu, l. 2. c. I. et 2.

⁶⁵ Gen. c. I.

⁶⁶ Cosmop. Tract. 4.

cures pour que l'esprit humain puisse y voir clairement. L'Auteur seul de la Nature la connaît, et en vain les Théologiens et les Philosophes voudraient-ils déterminer ce qu'elle était.

Il est cependant très vraisemblable que cet abîme ténébreux, ce chaos était une matière aqueuse ou humide, comme plus propre et plus disposée à être atténuée, raréfiée, condensée, et servir par ces qualités à la construction des Cieux et de la Terre.

L'Écriture sainte nomme cette masse informe tantôt terre vide, et tantôt eau, quoiqu'elle ne fût actuellement ni l'une ni l'autre, mais seulement en puissance. Il serait donc permis de conjecturer qu'elle pouvait être à peu près comme une fumée, ou une vapeur épaisse et ténébreuse, stupide et sans mouvement, engourdie par une espèce de froid, et sans action ; jusqu'à ce que la même parole qui créa cette vapeur, y infusa un esprit vivifiant, qui devint comme visible et palpable par les effets qu'il y produisit.

La séparation des eaux supérieures d'avec les inférieures, dont il est fait mention dans la Genèse, semble s'être faite par une espèce de sublimation des parties les plus subtiles, et les plus ténues, d'avec celles qui l'étaient moins, à peu près comme dans une distillation où les esprits montent et se séparent des parties les plus pesantes, plus terrestres, et occupent le haut du vase, pendant que les plus grossières demeurent au fond.

Cette opération ne put se faire que par le secours de

cet esprit lumineux qui fut infusé dans cette masse. Car la lumière est un esprit igné, qui, en agissant sur cette vapeur, et dans elle, rendit quelques parties plus pesantes en les condensant, et devenues opaques par leur adhésion plus étroite ; cet esprit les chassa vers la région inférieure, où elles conservent les ténèbres dans lesquelles elles étaient premièrement ensevelies. Les parties plus ténues, et devenues homogènes de plus en plus par l'uniformité de leur ténuité et de leur pureté, furent élevées et poussées vers la région supérieure, où, moins condensées, elles laissèrent un passage plus libre à la lumière qui s'y manifesta dans toute sa splendeur.

Ce qui prouve que l'abîme ténébreux, le chaos, ou la première matière du monde, était une masse aqueuse et humide, c'est qu'outre les raisons que nous avons rapportées, nous en avons une preuve assez palpable sous nos yeux. Le propre de l'eau est de couler, de fluer tant que la chaleur l'anime et l'entretient dans son état de fluidité. La continuité des corps, l'adhésion de leurs parties est due à l'humeur aqueuse. Elle est comme la colle ou la soudure qui réunit et lie les parties élémentaires des corps. Tant qu'elle n'en est point séparée entièrement, ils conservent la solidité de leur masse. Mais si le feu vient à échauffer ces corps au-delà du degré nécessaire pour leur conservation dans leur manière d'être actuelle, il chasse, raréfie cette humeur, la fait évaporer, et le corps se réduit

en poudre, parce que le lien qui en réunissait les parties n'y est plus.

La chaleur est le moyen et l'instrument que le feu emploie dans ses opérations ; il produit même par son moyen deux effets qui paraissent opposés, mais qui sont très conformes aux lois de la Nature, et qui nous représentent ce qui s'est passé dans le débrouillement du chaos. En séparant la partie la plus ténue et la plus humide de la plus terrestre, la chaleur raréfie la première, et condense la seconde. Ainsi par la séparation des hétérogènes se fait la réunion des homogènes.

Nous ne voyons en effet dans le monde qu'une eau plus ou moins condensée. Entre le Ciel et la Terre, tout est fumée, brouillards, vapeurs poussées du centre et de l'intérieur de la terre, et élevées au-dessus de sa circonférence dans la partie que nous appelons air. La faiblesse des organes de nos sens ne nous permet pas de voir les vapeurs subtiles, ou émanations des corps célestes, que nous nommons influences, et se mêlent avec les vapeurs qui se subliment des corps sublunaires. Il faut que les yeux de l'esprit viennent au secours de la faiblesse des yeux du corps.

En tout temps les corps transpirent une vapeur subtile, qui se manifeste plus clairement en Été. L'air échauffé sublime les eaux en vapeurs, les pompe, les attire à lui. Lorsqu'après une pluie les rayons du Soleil dardent sur la terre, on la voit fumer et s'exhaler en vapeurs. Ces vapeurs voltigent dans l'air en forme de brouillards, lorsqu'elles ne s'élèvent pas beaucoup

au-dessus de la superficie de la terre : mais quand elles montent jusqu'à la moyenne région, on les voit courir ci et là sous la forme de nuées. Alors, elles se résolvent en pluie, en neige, en grêle, etc., et tombent pour retourner à leur origine.

L'ouvrier le sent à sa grande incommodité, quand il travaille avec action. L'homme oisif même l'éprouve dans les grandes chaleurs. Le corps transpire toujours, et les sueurs qui ruissellent souvent le long du corps le manifestent assez.

Ceux qui ont donné dans les idées creuses des Rabbins, ont cru qu'il avait existé, avant cette première matière, un certain principe plus ancien qu'elle, auquel ils ont donné fort improprement le nom d'*Hylé*. C'était moins un corps qu'une ombre immense, moins une chose, qu'une image très obscure de la chose, que l'on devrait plutôt nommer un fantôme ténébreux de l'Être, une nuit très noire, et la retraite ou le centre des ténèbres, enfin une chose qui n'existe qu'en puissance, et telle seulement qu'il serait possible à l'esprit humain de se l'imaginer dans un songe. Mais l'imagination même ne saurait nous le représenter autrement que comme un aveugle-né se représente la lumière du Soleil. Ces sectateurs du Rabbanisme ont jugé à propos de dire que Dieu tira de ce premier principe un abîme ténébreux, informe comme la matière prochaine des éléments et du monde. Mais enfin, tout de concert nous annonce l'eau comme première matière des choses.

L'esprit de Dieu qui était porté sur les eaux⁶⁷, fut l'instrument dont le suprême Architecte du monde se servit pour donner la forme à l'Univers. Il répandit à l'instant la lumière, réduisit de puissance en acte les semences des choses auparavant confuses dans le chaos, et par une altération constante de coagulations et de résolutions, il entretint tous les individus. Répandu dans toute la masse, il en anime chaque partie et, par une continuelle et secrète opération, il donne le mouvement à chaque individu, selon le genre et l'espèce auquel il l'a déterminé. C'est proprement l'âme du monde, et qui l'ignore ou le nie, ignore les lois de l'Univers.

De la Nature

À ce premier moteur ou principe de génération et d'altération, s'en joint un second corporifié, auquel nous donnons le nom de Nature. L'œil de Dieu, toujours attentif à son ouvrage, est proprement la Nature même, et les lois qu'il a posées pour sa conservation, sont les causes de tout ce qui s'opère dans l'Univers. La Nature que nous venons d'appeler un second moteur corporifié, est une Nature secondaire, un serviteur fidèle qui obéit exactement aux ordres de

⁶⁷ Gen. I.

son maître⁶⁸, ou un instrument conduit par la main d'un ouvrier incapable de se tromper. Cette Nature ou cause seconde est un esprit universel, qui a une propriété vivifiante et fécondante de la lumière créée dans le commencement, et communiquée à toutes les parties du macrocosme. Zoroastre avec Héraclite l'ont appelé un esprit igné, un feu invisible, et l'âme du monde. C'est de lui que parle Virgile, lorsqu'il dit⁶⁹ : Dès le commencement un certain esprit igné fut infusé dans le ciel, la terre et la mer, la lune, et les astres Titaniens ou terrestres⁷⁰. Cet esprit leur donne la vie et les conserve. Âme répandue dans tout le corps, elle donne le mouvement à toute la masse, et à chacune de ses parties. De là sont venues toutes les espèces d'êtres vivants, quadrupèdes, oiseaux, poissons. Cet esprit igné est le principe de leur vigueur : son origine est céleste, et il leur est communiqué par la semence qui les produit.

L'ordre qui règne dans l'Univers n'est qu'une suite développée des lois éternelles. Tous les mouvements des différentes parties de sa masse en dépendent. La Nature forme, altère et corrompt sans cesse, et son modérateur, présent partout, répare continuellement les altérations de l'ouvrage.

On peut partager le monde en trois régions, la supé-

⁶⁸ Cosmopol. Tract. 2.

⁶⁹ Éneid. l. vi.

⁷⁰ C'est-à-dire les minéraux et les métaux auxquels on a donné les noms de planètes.

rieure, la moyenne et l'inférieure. Les Philosophes hermétiques donnent à la première le nom d'*intelligible*, et disent qu'elle est spirituelle, immortelle ou inaltérable ; c'est la plus parfaite.

La moyenne est appelée *céleste*. Elle renferme les corps les moins imparfaits et une quantité d'esprits⁷¹. Cette région étant au milieu participe de la supérieure et de l'inférieure. Elle sert comme de milieu pour réunir ces deux extrêmes, et comme de canal par où se communiquent sans cesse à l'intérieur les esprits vivifiants qui en animent toutes les parties. Elle n'est sujette qu'à des changements périodiques.

L'inférieure ou élémentaire comprend tous les corps sublunaires. Elle ne reçoit des deux autres les esprits vivifiants que pour les leur rendre. C'est pourquoi tout s'y altère, tout s'y corrompt, tout y meurt ; il ne s'y fait point de génération qui ne soit précédée de corruption ; et point de naissance, que la mort ne s'ensuive.

Chaque région est soumise, et dépend de celle qui lui est supérieure, mais elles agissent de concert. Le Créateur seul a le pouvoir d'anéantir les êtres, comme lui seul a eu le pouvoir de les tirer du néant. Les lois de la Nature ne permettent pas que ce qui porte le

⁷¹ Il faut remarquer que les Philosophes n'entendent pas par ces esprits, des esprits immatériels ou esprits angéliques, mais seulement des esprits physiques, tels que l'esprit igné répandu dans l'univers. Telle est aussi la spiritualité de leur région supérieure.

caractère d'être ou de substance soit assujetti à l'anéantissement. Ce qui a fait dire à Hermès⁷² que rien ne meurt dans ce monde, mais que tout passe d'une manière d'être à une autre. Tout mixte est composé d'éléments, et se résout enfin dans ces mêmes éléments, par une rotation continuelle de la Nature, comme l'a dit Lucrèce :

*Huic accedit uti quicque in sua corpora rursum
Dissolvat natura ; neque ad nihilum interimat res.*

Il y eut donc dès le commencement deux principes, l'un lumineux, approchant beaucoup de la Nature spirituelle ; l'autre tout corporel et ténébreux. Le premier pour être le principe de la lumière, du mouvement et de la chaleur ; le second comme principe des ténèbres, d'engourdissement et de froid⁷³. Celui-là actif et masculin, celui-ci passif et féminin. Du premier vient le mouvement pour la génération dans notre monde élémentaire, et de la part du second procède l'altération, d'où la mort a pris commencement.

Tout mouvement se fait par raréfaction et condensation⁷⁴. La chaleur, effet de la lumière sensible ou insensible, est la cause de la raréfaction, et le froid produit le resserrement ou la condensation. Toutes les générations, végétations et accrétions ne se font que par ces deux moyens ; parce que ce sont les deux pre-

⁷² Pymand.

⁷³ Cosmop. Tract. I.

⁷⁴ Beccher. Phys. subt.

mières dispositions dont les corps aient été affectés. La lumière ne s'est répandue que par la raréfaction ; et la condensation, qui produit la densité des corps, a seule arrêté le progrès de la lumière, et conservé les ténèbres.

Lorsque Moïse dit que Dieu créa le ciel et la terre, il semble avoir voulu parler des deux principes formel et matériel, ou actif et passif que nous avons expliqués, et il ne paraît pas avoir entendu par la terre, cette masse aride qui parut après que les eaux s'en furent séparées. Celle dont parle Moïse est le principe matériel de tout ce qui existe, et comprend le globe terra-aque-aérien. L'autre n'a pris proprement son nom que de sa sécheresse ; et pour la distinguer de l'amas des eaux, *et vocavit Deus aridam terram, congregationesque aquarum maris*⁷⁵

L'air, l'eau et la terre ne sont qu'une même matière plus ou moins ténue et subtilisée, selon qu'elle est plus ou moins raréfiée. L'air, comme le plus proche du principe de raréfaction, est le plus subtil ; l'eau vient ensuite, et puis la terre.

Comme l'objet que je me propose, en donnant ces principes abrégés de Physique, est seulement d'instruire sur ce qui peut éclairer les amateurs de la Philosophie hermétique, je n'entrerai point dans le détail de la formation des astres et de leurs mouvements.

⁷⁵ Gen. c. I.

De la lumière, et de ses effets

La lumière, après avoir agi sur les parties de la masse ténébreuse qui lui étaient plus voisines, et les avoir raréfiées plus ou moins à proportion de leur éloignement, pénétra enfin jusqu'au centre, pour l'animer dans son tout, le féconder, et lui faire produire tout ce que l'Univers présente à nos yeux. Il plut alors à Dieu d'en fixer la source naturelle dans le Soleil, sans cependant l'y ramasser tout entière. Il semble que Dieu l'en ait voulu établir comme l'unique dispensateur, afin que la lumière créée de Dieu unique, lumière incréée, elle fût communiquée aux créatures par un seul, comme pour nous indiquer sa première origine.

De ce flambeau lumineux tous les autres empruntent leur lumière et l'éclat qu'ils réfléchissent sur nous ; parce que leur matière compacte produit à notre égard le même effet qu'une masse sphérique polie, ou un miroir sur lequel tombent les rayons du Soleil. Nous devons juger des corps célestes comme de la Lune, dans laquelle la vue seule nous découvre de la solidité, et une propriété commune aux corps terrestres d'intercepter les rayons du Soleil, et de produire de l'ombre, ce qui ne convient qu'aux corps opaques. On ne doit pas en conclure que les Astres et les Planètes ne sont pas des corps diaphanes ; puisque les nuages, qui ne sont que des vapeurs ou de l'eau,

font également de l'ombre en interceptant les rayons solaires.

Quelques Philosophes ont appelé le Soleil âme du monde, et l'ont supposé placé au milieu de l'univers, afin que comme d'un centre il lui fût plus facile de communiquer partout ses bénignes influences. Avant que de les avoir reçues, la terre était comme dans une espèce d'oisiveté, ou comme une femelle sans mâle. Sitôt qu'elle en fut imprégnée, elle produisit aussitôt, non des simples végétaux comme auparavant, mais des êtres animés et vivants, des animaux de toutes sortes d'espèces.

Les éléments furent donc aussi le fruit de la lumière ; et ayant tous un même principe, comment pourraient-ils, suivant l'opinion vulgaire, avoir entre eux de l'antipathie et de la contrariété ? C'est de leurs unions que sont formés tous les corps selon leurs espèces différentes ; et leur diversité ne vient que du plus ou du moins de ce que chaque élément fournit pour la composition de chaque mixte.

La première lumière avait jeté les semences des choses dans les matrices qui étaient propres à chacune ; celle du Soleil les a comme fécondées, et fait germer. Chaque individu conserve dans son intérieur une étincelle de cette lumière qui réduit les semences de puissance en acte. Les esprits des êtres vivants sont des rayons de cette lumière, et l'âme seule de l'homme est un rayon ou comme une émanation de la lumière incréée. Dieu, cette lumière éternelle, infinie,

incompréhensible, pouvait-il se manifester au monde autrement que par la lumière ; et faut-il s'étonner s'il a infusé tant de beautés et de vertus dans son image, qu'il a formée lui-même, et dans laquelle il a établi son trône : *In sole posuit tabernaculum suum*⁷⁶.

De l'Homme

Dieu en se corporifiant, pour ainsi dire, par la création du monde, ne crut pas que c'était assez d'avoir fait de si belles choses, il voulut y mettre le sceau de sa Divinité, et se manifester encore plus parfaitement par la formation de l'homme. Il le fit pour cet effet à son image et à celle du monde. Il lui donna une âme, un esprit et un corps, et de ces trois choses réunies dans un même sujet, il en constitua l'humanité.

Il composa ce corps d'un limon extrait de la plus pure substance de tous les corps créés. Il tira son esprit de tout ce qu'il y avait de plus parfait dans la Nature, et il lui donna une âme faite par une espèce d'extension de lui-même. C'est Hermès qui parle⁷⁷.

⁷⁶ Psal. 18.

⁷⁷ Mens ô Tat, ex propria essentia Dei est aliqua siquidem est Dei essentia. Qualicumque tamen ille sit, hæc ipsum sola absolute novit. Mens itaque ab essentiæ Dei habitu non est precisa. Quin etiam velut diffusa, solis splendoris instar. Hæc autem mens in hominibus quidem Deus est ; ea de causa homines dii sunt, ac ipsorum humanitas divinitati est confinis. Pymand.

Le corps représente le monde sublunaire, composé de terre et d'eau ; c'est pour cela qu'il est composé de sec et d'humide, ou d'os, de chair et de sang.

L'esprit infiniment plus subtil, tient comme le milieu entre l'âme et le corps, et leur sert comme de lien pour les unir, parce qu'on ne peut joindre deux extrêmes que par un milieu. C'est lui qui, par sa vertu ignée, vivifie et meut le corps sous la conduite de l'âme dont il est le ministre, quelquefois rebelle à ses ordres, il suit ses propres fantaisies et son penchant. Il représente le firmament, dont les parties constituantes sont infiniment plus subtiles que celles de la terre et de l'eau. L'âme enfin est l'image de Dieu même, et le flambeau de l'homme.

Le corps tire sa nourriture de la plus pure substance des trois règnes de la Nature, qui passent successivement de l'un dans l'autre pour aboutir à l'homme, qui en est la fin, le complément et l'abrégé. Ayant été fait de terre et d'eau, il ne peut se nourrir que d'une manière analogue, c'est-à-dire d'eau et de terre, et ne saurait manquer de s'y résoudre.

L'esprit se nourrit de l'esprit de l'Univers, et de la quintessence de tout ce qui le constitue, parce qu'il en a été fait. L'âme enfin de l'homme s'entretient de la lumière divine dont elle tire son origine.

La conservation du corps est confiée à l'esprit. Il travaille les aliments grossiers que nous prenons des

végétaux et des animaux, dans les laboratoires pratiqués dans l'intérieur du corps. Il y sépare le pur de l'impur, il garde et distribue dans les vaisseaux défectueux la quintessence analogue à celle dont le corps a été fait, soit pour en augmenter le volume, soit pour l'entretenir, renvoie et rejette l'impur et l'hétérogène par les voies destinées à cet usage.

C'est là le véritable archée de la Nature, que Van Helmont⁷⁸ suppose placé à l'orifice de l'estomac ; mais dont il ne paraît pas avoir eu une idée nette, puisqu'il en a parlé d'une manière si embrouillée qu'il s'est rendu presque incompréhensible.

Cet archée est un principe igné, principe de chaleur, de mouvement et de vie, qui anime le corps, et conserve sa manière d'être autant de temps que la faiblesse de ses organes le permet. Il se nourrit des principes analogues à lui-même qu'il attire sans cesse par la respiration : c'est pourquoi la mort succède à la vie, presque aussitôt que la respiration est interceptée.

Le corps est par lui-même un principe de mort, analogue à cette masse informe, froide et ténébreuse de laquelle Dieu forma le monde. Il représente les ténèbres. L'esprit tient et participe de cette matière animée par l'esprit de Dieu, qui au commencement était porté sur les eaux, et qui, par la lumière qu'il répandit, infusa dans la masse cette chaleur qui donne le mouvement et la vie à toute la nature, et

⁷⁸ Traité des Mal.

cette vertu fécondante, principe de génération, qui fournit à chaque individu l'envie et le moyen de multiplier son espèce.

Infusé dans la matrice avec la semence même qu'il anime, il y travaille à former et à perfectionner la demeure et le logement qu'il doit habiter, suivant l'espèce et la qualité des matériaux fournis, suivant la disposition des lieux et la spécification de la matière. Si les matériaux sont de bonnes qualités, le bâtiment en sera plus solide, le tempérament plus fort et plus vigoureux. S'ils sont mauvais, le corps en sera plus faible et moins propre à résister aux assauts perpétuels qu'il aura à soutenir tant qu'il subsistera. Si la matière est susceptible d'une organisation plus déliée, plus combinée et plus parfaite, l'esprit la fera de manière qu'il puisse y exercer dans la suite son action avec toute la liberté et l'aisance possible. Alors, l'enfant qui en viendra sera plus alerte, plus vif, et l'esprit se manifestera dans les actions de la vie avec plus de brillant et d'éclat. Mais s'il manque quelque chose ; si la matière est grossière et terrestre, si cet esprit est faible par lui-même, par son peu de force ou de quantité, les organes seront défectueux ou viciés, l'esprit ne pourra travailler à sa demeure que faiblement ; l'enfant sera plus ou moins pesant, stupide. L'âme qui y sera infusée n'en sera pas moins parfaite, mais son ministre n'y pouvant alors exercer ses fonctions que difficilement, à cause des obstacles qu'il rencontre à chaque pas, elle ne paraîtra pas avec

toute sa splendeur, et ne pourra se manifester telle qu'elle est. Une cabane de paysan, une maison même bourgeoise n'annoncerait pas la demeure d'un Roi, quoiqu'un Roi y fit son séjour. En vain aura-t-il toutes les qualités requises pour régner glorieusement ; en vain son Ministre sera-t-il entendu et capable de seconder son Souverain, si la constitution de l'État est mauvaise, s'ils ne peuvent pas se faire obéir, s'il n'y a aucun remède, l'État ne sera point brillant, tout ira mal, tout languira ; il tendra à sa perte sans qu'on puisse nier l'existence du Souverain, ou rejeter sur lui le défaut de gloire et de splendeur. On rendra même au Roi et à son Ministre la justice qui leur est due.

On voit par là pourquoi la raison ne se manifeste dans les enfants qu'à un certain âge, et dans les uns plutôt que dans les autres ; pourquoi, à mesure que les organes s'affaiblissent, la raison paraît aussi s'affaiblir. *Corpus quod corrumpitur aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum multa, cogitantem*⁷⁹. Il faut un certain temps aux organes pour se fortifier et se perfectionner. Ils s'usent enfin ; ils tombent en décadence et se détruisent. L'État fût-il au plus haut degré de gloire, s'il commence à décliner, si sa perte est inévitable, le Roi et son Ministre avec toute l'attention et toute la capacité possible, ne pourront tout au plus que faire, de temps en temps, quelques efforts qui manifesteront leurs talents, mais

⁷⁹ Sap. 9.

faiblement, de manière à ne pouvoir arrêter la ruine de l'État.

Si peu qu'un homme sensé se replie sur lui-même, et qu'il fasse l'anatomie de son composé, il y reconnaîtra bientôt ces trois principes de son humanité réellement distincts, mais réunis dans un seul individu⁸⁰.

Que les prétendus esprits forts, que les Matérialistes ignorants, et peu accoutumés à réfléchir sérieusement, rentrent de bonne foi en eux-mêmes, et suivent pas à pas ce petit détail de l'homme, ils reconnaîtront bientôt leur égarement et la faiblesse de leurs principes. Ils y verront que leur ignorance leur fait confondre le Roi avec le Ministre et les Sujets, l'âme avec l'esprit et le corps. Enfin qu'un Prince est responsable et de ses propres actions et de celles de son Ministre, lorsque celui-ci les fait par son ordre, ou de son consentement et avec son approbation.

Salomon confond l'erreur des Matérialistes de son temps, et nous apprend en même temps qu'ils raisonnaient aussi follement que ceux de nos jours. « Ils ont, dit-il⁸¹, parlé en insensés, qui pensent mal, et ont dit : Le temps de la vie est court et ennuyeux ; nous n'avons ni biens ni plaisirs à espérer après notre mort ; personne n'est revenu de l'autre monde pour nous apprendre ce qu'on dit qui s'y passe, parce que nous sommes nés de rien, et qu'après notre mort nous

⁸⁰ Nicolas Flamel. Explic. des figures, chap. 7.

⁸¹ Sap. c. 2.

serons comme si nous n'avions pas existé ; c'est une fumée que nous respirons, et une étincelle qui donne le mouvement à notre cœur : cette étincelle une fois éteinte, notre esprit se dissipera dans les airs, et notre corps ne sera plus qu'une cendre et une poussière... Venez donc, mes amis ; profitons des biens présents ; jouissons des créatures, divertissons-nous pendant que nous sommes jeunes... C'est ainsi qu'ils ont pensé, et qu'ils sont tombés dans l'erreur, parce que leurs passions et la malice de leur cœur les ont aveuglés. Ils ont ignoré les promesses fermes et stables de Dieu ; ils n'ont point espéré la récompense promise à la justice, et n'ont pas eu assez de bon sens et de jugement pour reconnaître l'honneur et la gloire qui est réservée aux âmes saintes et pieuses, puisque Dieu a créé l'homme à son image, et l'a fait *inexterminable*. »

On voit clairement dans ce chapitre la distinction de l'esprit et de l'âme. Le premier est une vapeur ignée, une étincelle, un feu qui donne la vie animale et le mouvement au corps, et qui se dissipe dans l'air quand les organes se détruisent. L'âme est le principe des actions volontaires et réfléchies, et survit à la destruction du corps, et à la dissipation de l'esprit.

Ce chapitre détermine par conséquent le sens de ces paroles du même Auteur⁸² : « La condition de l'homme est la même que celle des bêtes : les uns et

⁸² Ecclesiast. c. __. v. I_. et suiv.

les autres respirent, et la mort des bêtes est la même que celle de l'homme. ».

Cette vapeur ignée, cette parcelle de lumière anime donc le corps de l'homme et en fait jouer tous les ressorts. En vain cherche-t-on le lieu particulier où l'âme fait sa résidence, où elle commande en maître. C'est le séjour particulier de cet esprit qu'il faudrait chercher ; mais inutilement voudrait-on le déterminer. Toutes les parties du corps sont animées ; il est répandu partout. Si la pression de la glande pinéale ou du corps calleux arrête l'action de cet esprit, ce n'est pas qu'il y habite en particulier ; c'est que les ressorts que l'esprit emploie pour faire jouer la machine, aboutissent là médiatement ou immédiatement. Leur jeu est empêché par cette pression : et l'esprit, quoique répandu partout, ne peut plus les faire agir.

La ténuité de cette vapeur ignée est trop grande pour être aperçue des sens, autrement que par ses effets. Ministre de Dieu et de l'âme dans les hommes, elle fuit uniquement dans les animaux les impressions et les lois que le Créateur lui a imposées pour les animer, leur donner le mouvement conforme à leurs espèces. Il se fait tout à tout, et se spécifie dans l'homme et les animaux, suivant leurs organes. De là vient la conformité qui se remarque dans un très grand nombre des actions des hommes et des bêtes. Dieu s'en sert comme d'un instrument au moyen duquel les animaux voient, goûtent, flairent, entendent. Il l'a constitué sous ses ordres le guide de

leurs actions. Il le spécifie dans chacun d'eux, selon la différente spécification qu'il lui a plu de donner à leurs organes. De là la différence de leurs caractères, et leurs manières d'agir différentes, mais néanmoins toujours uniformes quant à chacun en particulier, prenant toujours le même chemin pour parvenir au même but, quand il ne s'y trouve pas d'obstacles.

Cet esprit, que l'on appelle ordinairement instinct, quand il s'agit des animaux, déterminé et presque absolument spécifié dans chaque animal, ne l'est pas dans l'homme, parce que celui de l'homme est l'abrégé et la quintessence de tous les esprits des animaux. Aussi l'homme n'a-t-il pas un caractère particulier qui lui soit propre, comme l'a chaque animal. Tout chien est fidèle ; tout agneau est doux ; tout lion est hardi, entreprenant ; tout chat est traître, sensuel ; mais l'homme est tout ensemble, fidèle, indiscret, traître, gourmand, sobre, doux, furieux, hardi, timide, courageux ; les circonstances ou la raison décident toujours de ce qu'il est à chaque instant de la vie, et l'on ne voit jamais dans aucun animal ces variétés que l'on trouve dans l'homme, parce qu'il possède lui seul le germe de tout cela. Chaque homme le verrait développer, et le réduirait de puissance en acte comme les animaux, toutes les fois que l'occasion s'en présente, si cet esprit n'était subordonné à une autre substance fort supérieure à la sienne. L'âme, purement spirituelle, tient les rênes : elle le guide et le conduit dans toutes les actions réfléchies. Quelquefois, il ne

lui laisse pas le temps de donner ses ordres et d'exercer son empire. Il agit de lui-même ; il met les ressorts du corps en mouvement, et l'homme alors fait des actions purement animales. Telles sont celles que l'on appelle *premier mouvement*, et celles que l'on fait sans réflexion, comme aller, venir, manger, lorsqu'on a la tête pleine de quelque affaire sérieuse qui l'occupe tout entière.

L'animal obéit toujours infailliblement à son penchant naturel, parce qu'il tend uniquement à la conservation de son être mortel et passager, dans laquelle gisent tout son bonheur et sa félicité. Mais l'homme ne suit pas toujours cette pente ; parce que, s'il est porté à conserver ce qu'il y a en lui de mortel, il sent aussi un autre penchant qui le porte à travailler pour la félicité de sa partie immortelle, à laquelle il est très persuadé qu'il doit la préférence.

Dieu a donc créé l'homme à son image, et l'a formé comme l'abrégé de tous ses ouvrages, et le plus parfait des êtres corporels. On l'appelle avec raison *Microcosme*. Il est le centre où tout aboutit : il renferme la quintessence de tout l'Univers. Il participe aux vertus et aux propriétés de tous les individus. Il a la fixité des métaux et des minéraux, la végétabilité des plantes, la faculté sensitive des animaux et, de plus, une âme intelligente et immortelle. Le Créateur a renfermé dans lui, comme dans une boîte de Pandore, tous les dons et les vertus des choses supérieures et inférieures. Il finit son ouvrage de la créa-

tion par la formation de l'homme, parce qu'il fallait créer tout l'Univers en grand avant d'en faire l'abrégé. Et comme l'Être Suprême n'ayant point eu de commencement, était néanmoins le commencement de tout, il voulut mettre le sceau à son ouvrage par un individu, qui, ne pouvant être sans commencement, fût au moins sans fin comme lui-même.

Que l'homme ne déshonore donc point le modèle dont il est l'image. Il doit penser qu'il n'a pas été fait pour vivre seulement suivant son animalité, mais suivant son humanité proprement dite. Qu'il boive, qu'il mange ; mais qu'il prie, qu'il modère ses passions, qu'il travaille pour la vie éternelle, c'est en quoi il différera des animaux, et sera proprement homme.

Le corps de l'homme est sujet à l'altération et à la dissolution entière, comme les autres mixtes. L'action de la chaleur produit ce changement dans la manière d'être de tous les individus sublunaires, parce que leur masse étant un composé de parties plus grossières, moins pures, moins liées, et plus hétérogènes entre elles que celles des Astres ou des Planètes, elle est plus susceptible des effets de la raréfaction.

Cette altération est dans son progrès une vraie corruption qui se fait successivement, et qui, par degrés, dispose à une nouvelle génération, ou nouvelle manière d'être ; car l'harmonie de l'Univers consiste dans une diverse et graduée information de la matière qui le constitue.

Ce changement de forme n'arrive qu'aux corps de

ce bas monde. La cause n'est pas, comme plusieurs l'ont pensé, la contrariété ou l'opposition des qualités de la matière, mais sa propre essence ténébreuse, et purement passive, qui n'ayant pas d'elle-même de quoi se donner une forme permanente, est obligée de recevoir ces formes différentes et passagères du principe qui l'anime, toujours selon la détermination qu'il a plu à Dieu de donner aux genres et aux espèces.

Pour suppléer à ce défaut originel de la matière, dont le corps même de l'homme a été formé, Dieu mit Adam dans le Paradis terrestre, afin qu'il pût combattre et vaincre cette caducité par l'usage du fruit de l'arbre de vie, dont il fut privé en punition de sa désobéissance, et condamné à subir le sort des autres individus que Dieu n'avoir pas favorisés de ce secours.

La première matière dont tout a été fait, celle qui sert de base à tous les mixtes semble avoir été tellement fondue et identifiée dans eux, après qu'elle eut reçu sa forme de la lumière, qu'on ne saurait l'en séparer sans les détruire.

La Nature nous a laissé un échantillon de cette masse confuse et informe dans cette eau sèche, qui ne mouille point, que l'on voit sortir des montagnes, ou qui s'exhale de quelques lacs, imprégnée de la semence des choses, et qui s'évapore à la moindre chaleur. Cette eau sèche est celle qui fait la base du grand œuvre, suivant tous les Philosophes. Qui saurait marier cette matière toute volatile avec son mâle, en extraire les éléments, et les séparer philosophique-

ment, pourrait se flatter, dit d'Espagnet⁸³, d'avoir en sa possession le plus précieux secret de la Nature, et même l'abrégé de l'essence des cieux.

Des Éléments

La Nature n'employa donc dès le commencement que deux principes simples, dont tout ce qui existe fut formé ; savoir, la matière première passive, et l'agent lumineux qui lui donna la forme. Les éléments sortirent de leur action, comme principes secondaires, du mélange desquels se forma une matière seconde, sujette aux vicissitudes de la génération et de la corruption.

En vain s'imaginera-t-on pouvoir, par le secours de l'art Chimique, acquérir et séparer les éléments absolument simples et distincts les uns des autres. L'esprit humain ne les connaît même pas. Ceux à qui le vulgaire donne le nom d'éléments, ne sont point réellement simples et homogènes : ils sont tellement mêlés et unis ensemble, qu'ils sont inséparables.

Les corps sensibles de la terre, de l'eau, de l'air, qui dans leurs sphères sont réellement distincts, ne sont pas les premiers et simples éléments que la Nature emploie dans ses diverses générations. Ils semblent n'être que la matrice des autres. Les éléments simples

⁸³ Enchirid. Phys restit. can. 49.

sont imperceptibles et insensibles, jusqu'à ce que leur réunion constitue une matière dense, que nous appelons corps, à laquelle se joignent les éléments grossiers comme parties intégrantes. *Ex insensibilibus namque omnia confiteare principiis constare*⁸⁴. Les éléments qui constituent notre globe sont trop crus, impurs et indigestes pour former une parfaite génération. Mal à propos aussi les Chimistes et les Physiciens leur attribuent-ils les propriétés des vrais éléments principes. Ceux-ci sont comme l'âme des mixtes, ceux-là n'en sont que les corps. L'art ignore les premiers, et travaillerait en vain à y réduire les mixtes : c'est l'ouvrage de la Nature seule.

Sur ces principes, les anciens Philosophes distinguèrent les éléments en trois seulement, et feignirent l'Univers gouverné par trois frères, enfants de Saturne, qu'ils dirent fils du ciel et de la terre. Les Égyptiens, chez qui les anciens Philosophes Grecs avaient puisé leur philosophie, regardaient Vulcain comme père de Saturne, si nous en croyons Diodore de Sicile. C'est sans doute la raison qui put les déterminer à ne pas mettre le feu au nombre des éléments. Mais comme ils supposaient que le feu de la Nature, principe du feu élémentaire, avait sa source dans le Ciel, ils en donnèrent l'empire à Jupiter ; et pour sceptre et marque distinctive, ils l'armèrent d'une foudre à trois pointes, et lui associèrent pour femme

⁸⁴ Lucret. lib. 2.

sa sœur Junon, qu'ils feignirent présider à l'air. Neptune fut constitué sur la mer, et Pluton sur les enfers. Les Poètes adoptèrent ces idées des Philosophes qui, connaissant parfaitement la Nature, jugèrent à propos de la distinguer seulement en trois, persuadés que les accidents, qui distinguent la basse région de l'air de la supérieure, ne fournissaient pas une raison suffisante pour en faire une distinction réelle. Ils n'y remarquaient qu'une différence de sec et d'humide, de chaud et de froid mariés ensemble ; ce qui leur fit imaginer les deux sexes dans le même élément.

Chacun des trois frères avait un sceptre à trois pointes pour marque de son empire, et pour donner à entendre que chaque élément, tel que nous le voyons, est un composé des trois. Ils étaient proprement frères, puisqu'ils étaient sortis du même principe, fils du ciel et de la terre, c'est-à-dire la première matière animée dont tout a été fait.

Pluton est appelé le Dieu des richesses et le Maître des enfers, parce que la terre est la source des richesses, et que rien ne tourmente les hommes comme la soif des richesses et l'ambition.

Il n'est pas plus difficile d'appliquer le reste de la Fable à la Physique. Plusieurs Auteurs se sont exercés sur cette matière, et ont comme démontré que les Anciens ne se proposaient que d'instruire par l'invention de ces fables. Les Philosophes hermétiques, qui se flattent d'être les vrais disciples et les imitateurs de la Nature, firent une double application de ces

principes, voyant dans les procédés et les progrès du grand œuvre les opérations de la Nature, comme dans un miroir ; ils ne se distinguèrent plus les uns des autres, et les expliquèrent de la même manière. Ils comparèrent alors tout ce qui se passe dans l'œuvre aux progrès successifs de la création de l'Univers, par une certaine analogie qu'ils crurent y remarquer. Est-il surprenant que toutes leurs fictions aient eu ces deux choses pour objet ? Si l'on y faisait réflexion, on ne trouverait pas tant de ridicule dans leurs Fables. S'ils personnifiaient tout, c'était pour rendre leurs idées plus sensibles ; et l'on reconnaîtrait bientôt que les actions ridicules et licencieuses qu'ils attribuaient à ces prétendus Dieux, n'étaient que les opérations de la Nature que nous voyons tous les jours sans y faire assez d'attention. Voulant ne s'expliquer que par allégories, pouvaient-ils supposer les choses autrement faites et par d'autres acteurs ? Notre ignorance dans la Physique ne nous donne-t-elle point le sot privilège de nous moquer d'eux, et de leur imputer le ridicule, qu'ils feraient peut-être aisément retomber sur nous s'ils étaient sur la terre, pour s'expliquer dans le goût du siècle présent ?

L'analyse des mixtes ne nous donne que le sec, et l'humide ; d'où l'on doit conclure qu'il n'y a que deux éléments sensibles dans le composé des corps ; savoir, la terre et l'eau. Mais la même expérience nous montre que les deux autres y sont cachés. L'air est trop subtil pour frapper nos yeux : l'ouïe et le toucher

sont les seuls sens qui nous démontrent son existence. Quant au feu de la Nature, il est impossible à l'art de le manifester autrement que par ses effets.

De la Terre

La terre est froide de sa nature, parce qu'elle participe plus de la première matière opaque et ténébreuse. Cette froideur en fait le corps le plus pesant, comme le plus dense ; et cette densité la rend moins pénétrable à la lumière, qui est le principe de la chaleur. Elle a été créée au milieu des eaux, avec lesquels elle est toujours mêlée ; et le Créateur semble ne l'avoir rendue aride dans sa superficie, que pour la rendre propre au séjour des végétaux et des animaux.

Le Créateur a fait la terre spongieuse, afin que l'air, l'eau et le feu y eussent un accès plus libre, et que le feu interne, qui lui fut infusé par l'esprit de Dieu avant la formation du Soleil⁸⁵, pût du centre à la superficie pousser par ses pores les vertus des éléments, et exhaler ces vapeurs humides qui corrompent les semences des choses par une légère putréfaction et les préparent à la génération. Ces semences ainsi disposées reçoivent alors la chaleur céleste et vivifiante, l'attirent même par un amour magnétique ; le germe se développe et la semence produit son fruit.

⁸⁵ Cosmop. Tract. 4.

La chaleur propre au sein de la terre n'est propre qu'à la corruption. Son humidité l'affaiblit et ne saurait rien produire, si elle n'est aidée de la chaleur céleste, pure et sans mélange, qui mène à la génération, en excitant l'action du feu interne, en le développant, en le dilatant, et en le tirant, pour ainsi dire, du centre des semences, où il est comme engourdi et caché. Ces deux chaleurs, par leur homogénéité, travaillent de concert à la génération et à la conservation des mixtes.

Tout froid est contraire à la génération. Lorsqu'une matière est de cette nature, elle devient passive, et n'y est propre qu'autant qu'elle est aidée et corrigée par un secours étranger. L'Auteur de la Nature, voulant que la terre fût la matrice des mixtes, l'échauffe en conséquence continuellement par la chaleur des feux célestes et central, et y joint la nature humide de l'eau ; afin qu'aidée des deux principes de la génération, le chaud et l'humide, elle ne soit pas stérile, et devienne le vase où se font toutes les générations⁸⁶. On dit, par cette raison, que la terre contient les autres éléments.

Elle peut être divisée en terre pure et terre impure. La première est la base de tous les mixtes et produit tout par le mélange de l'eau et l'action du feu. La seconde est comme l'habit de la première ; elle entre comme partie intégrante dans la composition

⁸⁶ Cosmop. *Ibid.*

des individus. La pure est animée d'un feu qui vivifie les mixtes, et les conserve dans leur manière d'être, autant de temps que le froid de l'impure ne le domine point, ou qu'il n'est point trop excité et tyrannisé par le feu artificiel et élémentaire son fraticide. Ce qui est visible dans la terre est fixe, et ce qui est invisible est volatil.

De l'Eau

L'eau est d'une nature de densité qui tient le milieu entre celle de l'air et celle de la terre. Elle est le mens-true de la Nature et le véhicule des semences. C'est un corps volatil qui semble fuir les atteintes du feu et s'exhale en vapeurs à la chaleur la plus légère. Il est susceptible de toutes les figures, et plus changeant que Prothée. L'eau est un mercure, qui prenant tantôt la nature d'un corps terra-aqueux, tantôt celle d'un corps aqua-aérien, attire et va chercher les vertus des choses supérieures et inférieures. Il devient par ce moyen le messager des Dieux et leur médiateur ; c'est par lui que s'entretient le commerce entre le ciel et la terre.

Un phlegme onctueux est répandu dans l'eau⁸⁷. M. Eller l'a fort bien reconnu dans ses observations. Une eau, dit-il, très purifiée et très dégagée de toutes

⁸⁷ Mém. de l'Acad. de Berlin.

les parties hétérogènes (à la manière des Chimistes vulgaires) peut suffire à la végétation. Elle fournit la terre, base de la solidité des plantes : elle répand même dans elle cette partie inflammable, huileuse ou résineuse qu'on y trouve.

Que l'on prenne une terre, après avoir été lessivée et desséchée au feu, dans laquelle on sera assuré qu'il n'y a aucune semence de plantes ; qu'on l'expose à l'air dans un vase, et que l'on ait soin de l'arroser d'eau de pluie, elle produira des petites plantes en grand nombre ; preuve qu'elle est le véhicule des semences.

Comme l'eau est d'une nature plus approchante de la nature de la première matière du monde, elle en devient aisément l'image. Le chaos, d'où tout est sorti, était comme une vapeur, ou une substance humide. Semblable à une fumée subtile. La lumière l'ayant raréfiée, les cieux se formèrent de la portion la plus subtilisée ; l'air, de celle qui l'était un peu moins ; l'eau élémentaire, de celle qui était un peu plus grossière ; et la terre, de la plus dense, et comme des fèces⁸⁸. L'eau, participant donc de la nature de l'air et de la terre, se trouve placée au milieu. Plus légère que la terre et moins légère que l'air, elle est toujours mêlée avec l'un et l'autre. À la moindre raréfaction, elle semble abandonner la terre pour prendre

⁸⁸ Raymond Lulle, Testam. Anc. Théor.

la nature de l'air ; est-elle condensée par le moindre froid, elle quitte l'air, et va se réunir à la terre.

La nature de l'eau est plutôt humide que froide, parce qu'elle est plus rare et plus ouverte à la lumière que n'est la terre. L'eau a conservé l'humidité de la matière première et du chaos : la terre en a retenu la froideur.

La siccité est un effet du froid comme de la chaleur, et l'humide est le principal sujet sur lequel le chaud et le froid agissent. Lorsque celui-ci est vif, il condense, il dessèche l'humide ; nous le voyons dans la neige, la glace, la grêle : de là vient la chute des feuilles en automne. Le froid augmente-t-il, l'hiver succède, l'humide se coagule dans les plantes, les pores se resserrent, la tige devient faible faute de nourriture : elles sèchent enfin. Si l'hiver est rigoureux, il porte la siccité jusque dans les racines : il attaque l'humide vital, les plantes périssent. Comment peut-on dire après cela que le froid est une qualité de l'eau, puisqu'il est son ennemi, et que la Nature ne souffre pas qu'un élément agisse sur lui-même ? On parle, ce semble, un peu plus correctement, quand on dit que le froid a brûlé les plantes. Le froid et le chaud brûlent également, mais d'une manière différente ; la chaleur en dilatant, et le froid en resserrant les parties du mixte.

Ce que l'eau nous présente de visible est volatil, son intérieur est fixe. L'air tempère son humidité. Ce que l'air reçoit du feu, il le communique à l'eau ; celle-ci à la terre.

On peut diviser cet élément en trois parties ; le pur, le plus pur et le très pur⁸⁹ ; de celui-ci les cieux ont été faits ; du plus pur l'air, et le simplement pur est demeuré dans sa sphère : c'est l'eau ordinaire, qui ne forme qu'un même globe avec la terre. Ces deux éléments réunis sont tout, parce qu'ils contiennent les deux autres. De leur union naît un limon, dont la Nature se sert pour former tous les corps. Ce limon est la matière prochaine de toutes les générations. C'est une espèce de chaos où les éléments sont comme confondus. Notre premier père a été formé de limon, de même que toutes les générations qui s'en sont suivies. Du sperme et du menstrue se forme un limon, et de ce limon un animal.

Dans la production des végétaux, les semences se putréfient et se changent en limon avant de germer. Il se consolide ensuite et se raffermir en corps végétal. Dans la génération des métaux, le soufre et mercure se résolvent en une eau visqueuse, qui est un vrai limon. La décoction coagule cette eau, la fixe plus ou moins, et il en résulte des minéraux et des métaux. Dans l'œuvre philosophique, on forme d'abord un limon de deux substances ou principes, après les avoir bien purifiés. Comme les quatre éléments s'y trouvent, le feu préserve la terre de submersion et de dissolution entière ; l'air entretient le feu, l'eau conserve la terre contre les atteintes vio-

⁸⁹ Cosmopol., De l'eau.

lentes de ce dernier ; et agissant ainsi les uns sur les autres de concert, il en résulte un tout harmonique, qui compose ce qu'ils appellent la pierre Philosophale et le Microcosme.

De l'air

L'air est léger et n'est point visible, mais il contient une matière qui se corporifie, qui devient fixe. Il est d'une nature moyenne entre ce qui est au-dessus et au-dessous de lui ; c'est pourquoi il prend facilement les qualités de ses voisins. De là viennent les changements que nous éprouvons dans la basse région, tant du froid que de la chaleur.

L'air est le réceptacle des semences de tout, le crible de la Nature, par lequel les vertus et les influences des autres corps nous sont transmises. Il pénètre tout. C'est une fumée très subtile, le sujet propre de la lumière et des ténèbres, du jour et de la nuit ; un corps toujours plein, diaphane, et le plus susceptible des qualités étrangères, comme le plus facile à les abandonner. Les Philosophes l'appellent esprit, quand ils traitent du grand œuvre. Il contient les esprits vitaux de tous les corps ; il est l'aliment du feu, des végétaux et des animaux, qui meurent quand on le leur soustrait. Rien ne naîtrait dans le monde sans

sa force pénétrante et altérante, et rien ne peut résister à sa raréfaction.

La région supérieure de l'air, voisine de la Lune, est pure sans être ignée, comme on l'a longtemps enseigné dans les écoles, sur l'opinion de quelques Anciens. Sa pureté n'est souillée par aucune des vapeurs qui s'élèvent de la basse.

La moyenne reçoit les exhalaisons sulfureuses les plus subtiles, débarrassées des vapeurs grossières. Elles y errent, et s'y allument de temps en temps par leurs mouvements et les différents chocs qu'elles subissent entre elles. Ce sont les divers météores que nous y apercevons.

Dans la basse région s'élèvent et se ramassent les vapeurs de la terre. Elles s'y condensent par le froid et retombent par leur propre poids. La Nature rectifie ainsi, l'eau, et la purifie, pour la rendre propre à ses générations. C'est pourquoi on distingue les eaux en supérieures et en inférieures. Celles-ci sont contiguës à la terre, y sont appuyées comme sur leur base, et ne forment qu'un même globe avec elle. Les supérieures occupent la basse région de l'air où elles se sont élevées en forme de vapeurs et de nuages, et où elles errent au gré des vents. L'air en est rempli en tout temps ; mais elles ne se manifestent à notre vue qu'en partie, lorsqu'elles se condensent en nuées. C'est une suite de la création. Dieu répara les eaux du firmament de celles qui étaient au-dessous. Il ne doit pas être surprenant que toutes ces eaux rassemblées

aient pu couvrir toute la surface de la terre, et former un déluge universel, puisqu'elles la couvraient avant que Dieu les en eût séparées⁹⁰. Ces masses humides, qui volent sur nos têtes, sont comme des voyageurs qui vont recueillir les richesses de tous les pays, et reviennent en gratifier leur patrie.

Du Feu

Quelques Anciens plaçaient le feu comme quatrième élément, dans la plus haute région de l'air, parce qu'ils le regardaient comme le plus léger et le plus subtil. Mais le feu de la Nature ne diffère point du feu céleste ; c'est pourquoi Moïse n'en fait aucune mention dans la Genèse, parce qu'il avait dit que la lumière fut créée le premier jour.

Le feu dont on use communément est en partie naturel et artificiel en partie. Le Créateur a ramassé dans le Soleil un esprit igné, principe de mouvement et d'une chaleur douce, telle qu'il la faut à la Nature pour ses opérations. Il la communique à tous les corps, et en excitant et développant le feu qui leur est inné, il conserve le principe de la génération et de la vie. Chaque individu y participe plus ou moins. Qui cherche dans la Nature un autre élément du feu, ignore ce que c'est que le Soleil et la lumière.

⁹⁰ Gen. c. 5.

Il est logé dans l'humide radical, comme dans le siège qui lui est propre. Chez les animaux, il semble avoir établi son domicile principal dans le cœur, qui le communique à toutes les parties, comme le Soleil le fait à tout l'Univers.

Le feu de la nature est son premier agent. Il réduit les semences de puissance en acte. Sitôt qu'il n'agit plus, tout mouvement apparent cesse, et toute action vitale. Le mouvement a la lumière pour principe, et le mouvement est la cause de la chaleur. C'est pourquoi l'absence du Soleil et de la lumière font de si grands effets sur les corps. La chaleur pénètre dans l'intérieur des plus opaques et des plus durs, et y anime la nature cachée et engourdie. La lumière ne pénètre que les corps diaphanes, et son propre est de manifester les accidents sensibles des mixtes. Le Soleil est donc le premier agent naturel et universel.

En partant du Soleil, la lumière frappe les corps denses, tant célestes que terrestres; elle met leurs facultés en mouvement, les emporte, les réfléchit avec elle, et les répand tant dans l'air supérieur que dans l'inférieur. L'air, ayant une disposition à se mêler avec l'eau et la terre, devient le véhicule de ces facultés, et les communique aux corps qui en sont formés, ou qui en sont susceptibles par l'analogie qu'ils ont avec elles. Ce sont ces facultés que l'on appelle influences. Nombre de Physiciens en nient l'existence, parce qu'ils ne les connaissent pas.

On divise le feu en trois, le céleste, le terrestre ou

central, et l'artificiel. Le premier est le principe des deux autres et se distingue en feu universel, et feu particulier. L'universel répandu partout excite et met en mouvement les vertus des corps ; il chauffe et conserve les semences des choses infusées dans notre globe, destiné à leur servir de matrice. Il développe le feu particulier ; il mêle les éléments, et donne la forme à la matière.

Le feu particulier est inné et implanté dans chaque mixte avec sa semence. Il n'agit guère que lorsqu'il est excité ; il fait alors, dans la partie de l'Univers, ce que le Soleil, son père, fait dans le tout.

Partout où il y a génération, il y a nécessairement du feu, comme cause efficiente. Les Anciens le pensaient comme nous⁹¹. Mais il est surprenant qu'ils aient admis une contrariété et une opposition entre le feu et l'eau, puisqu'il n'y a point d'eau sans feu, et qu'ils agissent toujours de concert dans les générations des individus.

Tout œil un peu clairvoyant doit au contraire remarquer un amour, une sympathie qui fait la conservation de l'Univers, le cube de la Nature, et le lien le plus solide pour unir les éléments, et les choses supérieures avec les inférieures. Cet amour même est, pour ainsi dire, ce que l'on devrait appe-

⁹¹ Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Quæ marmoreo sert monstra sub æquore pontus.
Igneus est illis vigor, et cœlestis origo
Seminibus. *Virg. Æneid.* l. 6.

ler la Nature, le ministre du Créateur, qui emploie les éléments pour exécuter ses volontés, selon les lois qu'il lui a imposées. Tout se fait dans le monde en paix et en union, ce qui ne peut être un effet de la haine et de la contrariété. La Nature ne serait pas si semblable à elle-même dans la formation des individus de même espèce, si tout chez elle ne se faisait pas de concert. Nous ne verrions que des monstres sortir de la semence hétérogène de pères perpétuellement ennemis, et qui se combattraient sans cesse. Voyons-nous les animaux travailler par haine et par contrariété à la propagation de leurs espèces ? Jugeons des autres opérations de la Nature par celle-là : ses lois sont simples et uniformes.

Que la Philosophie cesse donc d'attribuer l'altération, la corruption, la caducité, la décadence des mixtes à la contrariété prétendue entre les éléments : elle se trouve dans la pénurie et la faiblesse propre à la matière première ; car dans le chaos, *Frigida non pugnabant calidis, humentia siccis*. Tout y était froid et humide, qualités qui conviennent à la matière, comme femelle. Le chaud et le sec, qualités masculines et formelles, lui sont venus de la lumière, dont elle a reçu la forme. Aussi n'est-ce qu'après la retraite des eaux que la terre fût appelée aride ou sèche.

Nous voyons sans cesse que le chaud et le sec donnent la forme à tout. Un Potier ne réussirait jamais à faire un vase, si la sécheresse ne donne à sa terre un certain degré de liaison et de solidité. La terre

est-elle trop mouillée, trop molle, c'est de la boue, c'est un limon qui n'a aucune forme déterminée.

Tel était le chaos, avant que la chaleur de la lumière l'eût raréfié, et fait évaporer une partie de l'humidité. Les parties se rapprochèrent, le limon du chaos devint terre, et une terre d'une consistance propre à servir de matière à la formation de tous les mixtes de la Nature.

Le chaud et le sec ne sont donc que des qualités accidentelles à la première matière ; elle n'en a été douée qu'en recevant sa forme⁹². Aussi n'est-il point dit dans la Genèse, que Dieu trouva le chaos très bon, comme il l'assure de la lumière et des autres choses. L'abîme semble n'avoir acquis un degré de perfection que lorsqu'il commença à produire. La confusion, la difformité, une densité opaque, une froideur, une humidité indigeste et une impuissance étaient son apanage, qualités qui indiquent un corps languissant, malade, disposé à la corruption. Il a conservé quelque chose de cette tache originelle et primitive, et en a infecté tous les corps qui en sont sortis pour être placé dans cette basse région. C'est pourquoi tous les mixtes y ont une manière d'être passagère, quant à la détermination de leur forme individuelle et spécifiée.

Quelque opposées que semblent être la lumière et les ténèbres, depuis qu'elles ont concouru, l'une comme agent, l'autre comme patient, à la formation

⁹² Genes. ch. I.

de l'Univers, elles ont fait, dans ce concours de leurs qualités contraires, un traité de paix presque inaltérable, qui a passé dans la famille homogène des éléments, d'où s'en est suivi la génération paisible de tous les individus. La Nature se plaît dans la combinaison, et fait tout par proportion, poids et mesure, et non par contrariété.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

HOR. ART. POËT.

Chaque élément a en propre une des qualités dont nous parlons. Le chaud, le sec, le froid et l'humide sont les quatre roues que la Nature emploie pour produire le mouvement lent, gradué et circulaire qu'elle semble affecter dans la formation de tous ses ouvrages.

Le feu, son agent universel, est le principe du feu élémentaire. Celui-ci se nourrit de toutes les choses grasses, parce que tout ce qui est gras est de la nature humide et aérienne. Quoiqu'à l'extérieur il nous paraisse sec, tel que le soufre, la poudre à canon, etc., l'expérience nous apprend que cet extérieur cache un humide gras, onctueux, huileux, qui se résout à la chaleur.

Ceux qui ont imaginé qu'il se formait dans l'air des corps durs, tels que les pierres de foudre, se sont trompés, s'ils les ont regardés comme des corps proprement terrestres. C'est une matière qui appartient

à l'élément grossier de l'eau : une humeur grasse, visqueuse, renfermée dans les nuages comme dans un fourneau, où elle se condense en se mêlant avec des exhalaisons sulfureuses, par conséquent chaudes et très aisées à s'enflammer. L'air, qui s'y trouve renfermé et trop resserré par la condensation, s'y raréfie par la chaleur et y fait le même effet que la poudre à canon dans une bombe : le vaisseau éclate, le feu répandu dans l'air, débarrassé de ses liens par le mouvement, produit cette lumière et ce bruit qui étonnent souvent les plus intrépides.

Notre feu artificiel et commun a des propriétés tout à fait contraires au feu de la Nature, quoiqu'il l'ait pour père. Il est ennemi de toute génération ; il ne s'entretient que de la ruine des corps ; il ne se nourrit que de rapine ; il réduit tout en cendre et détruit tout ce que l'autre compose. C'est un parricide, le plus grand ennemi de la Nature ; et si l'on ne savait opposer des digues à sa fureur, il ravagerait tout. Est-il surprenant que les souffleurs voient périr tout entre ses mains, leurs biens et leur santé s'évanouir en fumée, et une cendre inutile pour toute ressource ?

M. Stahl n'est pas le premier, comme le veut M. Pott, qui ait donné des idées raisonnables et liées sur la substance du feu qui se trouve dans les corps ; mais il est le premier qui en a raisonné sous le nom de Phlogistique. On a vu ci-devant le sentiment des Philosophes hermétiques à ce sujet. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être convaincu qu'ils connaissaient

parfaitement cet agent de la Nature ; et que M. Pott avance mal à propos que les Auteurs antérieurs à M. Stahl se perdaient dans des obscurités continuelles et des contradictions innombrables. Peut-être ne parle-t-il que des Chimistes et des Physiciens vulgaires ; mais, dans ce cas, il aurait dû faire une exception des Chimistes Hermétiques, qu'il a sans doute lus, et avec lesquels il s'est du moins si heureusement rencontré, dans son *Traité du feu et de la lumière*, imprimé avec la Traduction française de sa *Lithogéognosie*. M. Stahl les avait étudiés avec beaucoup d'attention. Il en fournit une grande preuve, non seulement pour avoir raisonné comme eux sur cette matière, mais par le grand nombre de citations qu'il en fait dans son *Traité* qui a pour titre : *Fundamenta chemiæ dogmaticæ et experimentalis*. Il y donne au mercure le nom d'*eau sèche*, nom que les Philosophes hermétiques donnent au leur. Basile Valentin, Philalèthe et plusieurs autres sont cités à cet égard. Il distingue même les Chimistes vulgaires des Chimistes Hermétiques (part. I. p. 124) en nommant les premiers *Physici communes*, et les Seconds *chymici alii*. Dans la même partie du même ouvrage (pag. 2), il dit qu'Isaac Hollandais, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Basile Valentin, Trithème, Paracelse, etc. se sont rendus recommandables dans l'Art Chimique.

Loin de mépriser, comme tant d'autres, et de rejeter comme faux ce que ces Auteurs disent, cet habile homme se contente de parler comme eux, et dit

(p. 183) qu'ils se sont exprimés par énigmes, allégories, etc., pour cacher leur secret au Peuple, et semblent n'avoir affecté des contradictions que pour donner le change aux Lecteurs ignorants. Il s'étend encore davantage sur cette matière (p. 219 et suiv.) où il appelle les Chimistes Hermétiques du nom de *Philosophes*. On peut, après un si grand homme, employer cette dénomination. Nous aurons occasion de parler encore de M. Pott, en traitant de la lumière et de ses effets.

La proximité de l'eau et de la terre fait qu'ils sont presque toujours mêlés. L'eau délaye la terre ; celle-ci épaissit l'eau ; il s'en forme du limon. Si l'on expose ce mélange à une chaleur vive, chaque élément visible retourne à sa sphère et la forme du corps se détruit.

Placée entre la terre et l'air, l'eau est proprement la cause des révolutions, du désordre, du trouble, de l'agitation et du renversement que l'on remarque dans l'air et la terre. Elle obscurcit l'air par de noires et dangereuses vapeurs, elle inonde la terre : elle porte la corruption dans l'un et dans l'autre, et, par son abondance ou sa disette, elle trouble l'ordre des saisons et de la Nature. Elle fait enfin autant de maux que de biens.

Quelques Anciens disaient que le Soleil présidait particulièrement au feu, et la Lune à l'eau, parce qu'ils regardaient le Soleil comme la source du feu de la Nature, et la Lune comme le principe de l'humide.

Ce qui a fait dire à Hippocrate⁹³ que les éléments du feu et de l'eau pouvaient tout, parce qu'ils renfermaient tout.

Des opérations de la Nature

La sublimation, la descension et la coction sont trois instruments ou manières d'opérer que la Nature emploie pour parfaire ses ouvrages. Par la première, elle évacue l'humidité superflue, qui suffoquerait le feu, et empêcherait son action dans la terre sa matrice.

Par la descension, elle rend à la terre l'humidité dont les végétaux ou la chaleur l'ont privée. La sublimation se fait par l'élévation des vapeurs dans l'air, où elles se condensent en nuages. La seconde se fait par la pluie et la rosée. Le beau temps succède à la pluie, et la pluie au beau temps à l'alternative; une pluie continuelle inonderait tout, un beau temps perpétué dessécherait tout. La pluie tombe gouttes à gouttes, parce que, versée trop abondamment, elle perdrait tout, comme un Jardinier qui arroserait ses graines à pleins seaux. C'est ainsi que la Nature distribue ses bienfaits avec poids, mesure et proportion.

La coction est une digestion de l'humeur crue instillée dans le sein de la terre, une maturation, et une

⁹³ Lib. I°. De Diœta.

conversion de cet humeur en aliment, au moyen de son feu secret.

Ces trois opérations sont tellement liées ensemble que la fin de l'une est le commencement de l'autre. La sublimation a pour objet de convertir une chose pesante en une légère ; une exhalaison en vapeurs ; d'atténuer le corps crasse et impur et de le dépouiller de ses fèces ; de faire prendre à ces vapeurs les vertus et propriétés des choses supérieures, et enfin de débarrasser la terre d'une humeur superflue qui empêcherait ses productions.

À peine ces vapeurs sont-elles sublimées, qu'elles se condensent en pluie, et de spiritueuses et invisibles qu'elles étaient, elles deviennent, un instant après, un corps dense et aqueux, pour retomber sur la terre, et l'imbiber du nectar céleste dont il a été imprégné pendant son séjour dans les airs. Sitôt que la terre l'a reçu, la Nature travaille à le digérer et le cuire.

Chaque animal, le plus vil vermisseau est un petit monde où toutes ces choses se font. Si l'homme cherche le monde hors de lui-même, il le trouvera partout.

Le Créateur en a fabriqué une infinité de la même matière ; la forme seule en est différente. L'humilité donc convient parfaitement à l'homme, et la gloire à Dieu seul.

L'eau contient un ferment, un esprit vivifiant, qui découle des natures supérieures sur les inférieures

dont elle s'est imprégnée en errant dans les airs, et qu'elle dépose ensuite dans le sein de la terre. Ce ferment est une semence de vie, sans laquelle l'homme, les animaux et les végétaux ne vivraient et n'engendreraient point. Tout respire dans la Nature ; et l'homme ne vit pas de pain seul, mais de cet esprit aérien qu'il aspire sans cesse.

Dieu seul, et la Nature son ministre, savent se faire obéir des éléments matériels principes des corps. L'art n'y saurait atteindre ; mais les trois qui en résultent, deviennent sensibles dans la résolution des mixtes. Les Chimistes les nomment soufre, sel et mercure. Ce sont les éléments principiés. Le mercure se forme par le mélange de l'eau et de la terre ; le soufre, de la terre et de l'air ; le sel, de l'air et de l'eau condensés. Le feu de la Nature s'y joint comme principe formel. Le mercure est composé d'une terre grasse visqueuse et d'une eau limpide. Le soufre, d'une terre très sèche, très subtile, mêlée avec l'humide de l'air. Le sel, enfin d'une eau crasse, pontique, et d'un air cru qui s'y trouve embarrassé⁹⁴.

Démocrite a dit que tous les mixtes étaient composés d'arômes, ce sentiment ne paraît point éloigné de la vérité, quand on fait attention à ce que la raison nous dicte, et à ce que l'expérience nous démontre. Ce Philosophe a voilé, comme les autres, sous cette manière obscure de s'expliquer, le vrai mélange des

⁹⁴ Voyez la Physique souterraine de Beccher.

éléments, qui, pour être conforme aux opérations de la Nature, doit se faire intimement, ou, comme on dit, *per minima, et actu indivisibilia corpuscula*. Sans cela les parties ne seraient pas un tout continu. Les mixtes se résolvent en une vapeur très subtile par la distillation artificielle; et la Nature n'est-elle pas une ouvrière bien plus adroite que l'homme le plus expérimenté? C'est tout ce que Démocrite a voulu dire.

Des manières d'être générales des Mixtes

On remarque trois façons d'être⁹⁵, qui constituent trois genres, ou trois classes appelées règnes, l'animal, le végétal, et le minéral. Les minéraux s'engendrent dans la terre seulement, les végétaux ont leurs racines dans la terre, et s'élèvent dans l'eau et l'air; les animaux prennent naissance dans l'air, l'eau et la terre; et l'air est pour tous un principe de vie.

Quelque différence que les mixtes paraissent avoir quant à leurs formes extérieures, ils ne diffèrent point de principes⁹⁶; la terre et l'eau leur servent de base à tous, et l'air n'entre presque dans leur composition que comme instrument, de même que le feu. La lumière agit sur l'air, l'air sur l'eau, l'eau sur la terre. L'eau devient souvent l'instrument du mélange

⁹⁵ Cosmop. Nov. lum. Chem. Tr. 7.

⁹⁶ *Cosmop. Tract. 2.*

dans les ouvrages de l'art, mais ce mélange n'est que superficiel, comme nous le voyons dans le pain, la brique, etc. Il y a une autre mixtion intime que Beccher appelle *centrale*⁹⁷. C'est celle par laquelle l'eau est tellement mêlée avec la terre, qu'on ne peut les séparer sans détruire la forme du mixte. Nous n'entrerons point dans le détail des différents degrés de cette cohésion, afin d'être plus court. On peut voir tout cela dans l'ouvrage que nous venons de citer.

De la différence qui se trouve entre ces trois Règnes

Le Minéral

On dit communément des minéraux qu'ils existent, et non pas qu'ils vivent, comme on le dit des animaux et des végétaux; quoiqu'on puisse dire que les métaux tirent en quelque façon leur vie des minéraux, soit parce que dans leur génération il y a comme une jonction du mâle et de la femelle sous les noms de soufre et de mercure, qui par une fermentation, une circulation, et une cuisson continuée, se purifient avec le secours de sel de nature, se cuisent et se forment enfin en une masse que nous appelons métal, soit parce que les métaux parfaits contiennent

⁹⁷ Phys. sub. sect. I. c. 4.

un principe de vie, ou feu inné, qui devenu languissant, et comme sans mouvement sous la dure écorce qui le renferme, y est caché comme un trésor, jusqu'à ce qu'étant mis en liberté par une solution philosophique de cette écorce, il se développe et s'exalte par un mouvement végétatif, au plus haut degré de perfection que l'art puisse lui donner.

Le Végétal

Une âme ou esprit végétatif anime les plantes, c'est par lui qu'elles croissent et se multiplient; mais elles sont privées du sentiment et du mouvement des animaux. Leurs semences sont hermaphrodites, quoique les Naturalistes aient remarqué les deux sexes dans presque tous les végétaux. L'esprit végétatif et incorruptible se développe dans la fermentation et la putréfaction des semences. Quand le grain pourrit en terre sans germer, cet esprit va rejoindre sa sphère.

L'animal

Les animaux ont, de plus que les minéraux et les végétaux, une âme sensitive, principe de leur vie et de leurs mouvements. Ils sont comme le complément de la Nature quant aux êtres sublunaires. Dieu a distingué et séparé les deux sexes dans ce règne, afin que de deux il en vînt un troisième. Ainsi dans les choses les

plus parfaites se manifeste plus parfaitement l'image de la Trinité.

L'homme est le Prince souverain de ce bas monde. Toutes ses facultés sont admirables. Les troubles qui s'élèvent dans son esprit, ses agitations, ses inquiétudes, sont comme des vents, des éclairs, des tonnerres, des tourbillons, et des météores qui s'élèvent dans le grand monde. Son cœur, son sang, tout son corps même en sont quelquefois agités, mais ce sont comme des tremblements de terre, et tout prouve en lui qu'il est véritablement l'abrégé de l'Univers. David n'avait-il donc pas raison de s'écrier que Dieu est infiniment admirable dans ses ouvrages⁹⁸ ?

De l'âme des Mixtes

Tous les mixtes parfaits qui ont vie, ont une âme, un esprit, et un corps. Le corps est composé de limon, ou de terre et d'eau, l'âme qui donne la forme au mixte, est une étincelle du feu de la Nature, ou un rayon imperceptible de la lumière, qui agit dans les mixtes, suivant la disposition actuelle de la matière, et la perfection des organes spécifiés dans chacun d'eux. Si les bêtes ont une âme, elle ne diffère guère de leur esprit que du plus au moins.

⁹⁸ *Psal. 91. 6. et 138. 14.*

Les formes spécifiques des mixtes, ou, si l'on veut, leur âme, conserve une je ne sais quelle connaissance de leur origine. L'âme de l'homme se réfléchit souvent sur la lumière divine par la contemplation. Elle semble vouloir pénétrer dans ce sanctuaire accessible à Dieu Seul : elle y tend sans cesse, et y retourne enfin. Les âmes des animaux, sorties du secret des Cieux et des trésors du Soleil, semblent avoir une sympathie avec cet Astre, par les différents présages de son lever, de son coucher, du mouvement même des cieux, et des changements de température de l'air, que les mouvements des animaux nous annoncent.

Fournies par l'air, et presque entièrement aériennes, les âmes des végétaux poussent tant qu'elles peuvent la tête de leur tige en haut, comme empressées de retourner à leur patrie.

Les rochers, les pierres, formés d'eau et de terre, se cuisent dans la terre comme un ouvrage de poterie, c'est pourquoi ils tendent à la terre, comme en faisant partie. Mais les pierres précieuses et les métaux sont plus favorisés des influences célestes ; les premières sont comme des larmes du Ciel, et une rosée céleste congelée, c'est pourquoi les Anciens leur attribuaient tant de vertus. Le Soleil et les Astres semblent avoir aussi une attention particulière pour les métaux, et l'on dirait que la Nature leur laisse le soin de leur imprimer la forme. L'âme des métaux est comme emprisonnée dans leur matière ; le feu des Philosophes sait l'en tirer pour lui faire produire un fils

digne du Soleil, et une quintessence admirable, qui rapproche le Ciel de nous.

La lumière est le principe de la vie, et les ténèbres sont celui de la mort. Les âmes des mixtes sont des rayons de lumière, et leurs corps sont des abîmes de ténèbres. Tout vit par la lumière, et tout ce qui meurt en est privé. C'est de ce principe, auquel on fait si peu d'attention, qu'on dit communément d'un homme mort, qu'il a perdu le jour, la lumière ; et que Saint Jean dit⁹⁹, *la lumière est la vie des hommes*.

Chaque mixte a des connaissances qui lui sont propres. Quant aux animaux, il suffit de réfléchir sur leurs actions pour en être convaincu. Le temps de s'accoupler qui leur est si bien connu ; la juste distribution des parties dans les petits qui en viennent ; l'usage qu'ils font de chaque membre ; l'attention et le soin qu'ils se donnent, tant pour la nourriture de leurs petits que pour leur défense ; leurs différentes affections de plaisir, de crainte, de bienveillance envers leurs maîtres, leurs dispositions à en recevoir les instructions ; leur adresse à se procurer les besoins de la vie ; leur prudence à éviter ce qui peut leur nuire, et tant d'autres choses qu'un observateur peut remarquer, prouvent que leur âme est douée d'une espèce de raisonnement.

Les végétaux ont aussi une faculté vitale, et une manière de connaître et de prévoir. Les facultés vitales

⁹⁹ Évang. c. I.

sont chez eux le soin d'engendrer leurs semblables, les vertus multiplicatives, nutritives, augmentatives, sensitives et autres. Leur notion se manifeste dans le présage du temps et la connaissance de la température qui leur est favorable pour germer et pousser leurs tiges. Leurs observations strictes des changements, comme lois de la Nature dans le choix de l'aspect du Ciel qui leur est propre ; dans la manière d'enfoncer leurs racines, d'élever leurs tiges, d'étendre leurs brandies, de développer leurs feuilles, de configurer et de colorer leurs fruits, de transmuier les éléments en nourriture, d'infuser dans leurs semences une vertu prolifique.

Pourquoi certaines plantes ne poussent-elles que dans certaines saisons, quoiqu'elles se sèment d'elles-mêmes par la chute naturelle de leurs graines, ou qu'on les sème sitôt qu'elles sont en maturité ? Elles ont dès lors leur principe végétatif, et néanmoins elles ne le développeront que dans un temps marqué, à moins que l'art ne leur fournisse ce qu'elles trouveraient dans la saison qui leur est propre. Pourquoi une plante semée dans une mauvaise terre tout joignant une bonne, poussera-t-elle ses racines du côté de cette dernière ? Qu'est-ce qui apprend à un oignon mis en terre le germe en bas, à le diriger vers l'air ? Comment le lierre, et autres plantes de telle espèce, dirigent-elles leurs faibles branches vers les arbres qui peuvent les soutenir ? Pourquoi la citrouille allongea-t-elle son fruit de tout son possible vers un vase plein

d'eau, placé auprès ? Qu'est-ce qui enseigne aux plantes dans lesquelles on remarque les deux sexes, à se placer communément le mâle auprès de la femelle, et même assez souvent inclinés l'un vers l'autre ? Avouons que tout cela passe notre entendement ; que la Nature n'est pas aveugle, et qu'elle est gouvernée par la sagesse même.

De la génération et de la corruption des Mixtes

Tout retourne à son principe. Chaque individu est en puissance dans le monde matériel avant que de paraître au jour sous sa forme individuelle, et retournera dans son temps, et à son rang au même point d'où il est sorti, comme les fleuves dans la mer, pour renaître à leur tour¹⁰⁰. C'était peut-être ainsi que Pythagore entendait sa métempsycose, que l'on n'a pas comprise.

Lorsque le mixte se dissout, par le vice des éléments corruptibles qui le composent, la partie éthérée l'abandonne, et va rejoindre sa patrie.

Il se fait alors un dérangement, un désordre et une confusion dans les parties du cadavre, par l'absence de celui qui y conservait l'ordre. La mort, la corruption s'en emparent, jusqu'à ce que cette matière reçoive de nouveau les influences célestes qui, réunissant les

¹⁰⁰ Eccles. I. 7.

éléments épars et errants, les rendra propres à une nouvelle génération.

Cet esprit vivifiant ne se sépare pas de la matière pendant la putréfaction générative, parce qu'elle n'est pas une corruption entière et parfaite, comme celle qui produit la destruction du mixte. C'est une corruption combinée, et causée par cet esprit même, pour donner à la matière la forme qui convient à l'individu qu'il doit animer. Il y est quelquefois dans l'inaction, tel qu'on le voit dans les semences ; mais il n'attend que d'être excité. Sitôt qu'il l'est, il met la matière en mouvement, et plus il agit, plus il acquiert de nouvelles forces jusqu'à ce qu'il ait achevé de perfectionner le mixte.

Que les Matérialistes, les partisans ridicules du hasard dans la formation des mixtes et leur conservation, examinent et réfléchissent un peu sérieusement et sans préjugés sur tout ce que nous avons dit, et qu'ils me disent ensuite comment un être imaginaire peut être la cause efficiente de quelque chose de réel et de si bien combiné. Qu'ils suivent cette Nature pas à pas. Ses procédés, les moyens qu'elle emploie, et ce qui en résulte. Ils verront, s'ils ne veulent pas fermer les yeux à la lumière, que la génération des mixtes a un temps déterminé ; que tout se fait dans l'Univers par poids et mesure, et qu'il n'y a qu'une sagesse infinie qui puisse y présider.

Les éléments commencent la génération par la putréfaction, comme les aliments la nutrition. Ils se

résolvent en nature humide ou première matière ; le chaos se fait alors, et de ce chaos la génération. C'est donc avec raison que les Physiciens disent que la conservation est une création continuée, puisque la génération de chaque individu répond analogiquement à la création et à la conservation du macrocosme. La Nature est toujours semblable à elle-même ; elle n'a qu'une voie droite, donc elle ne s'écarte que par des obstacles insurmontables, alors elle fait des monstres.

La vie est le résultat harmonique de l'union de la matière avec la forme, ce qui constitue la perfection de l'individu. La mort est le terme préfixe où se fait la désunion, et la séparation de la forme et de la matière. On commence à mourir dès que cette désunion commence, et la dissolution du mixte en est le complément.

Tout ce qui vit, soit végétal soit animal, a besoin de nourriture pour sa conservation, et ces aliments sont de deux sortes. Les végétaux ne se nourrissent pas moins d'air que d'eau et de terre. Les mamelles mêmes de celle-ci tariraient bientôt, si elles n'étaient continuellement abreuvées du lait éthéréen. C'est ce que Moïse nous exprime parfaitement par les termes de la bénédiction qu'il donna aux fils de Joseph : *De benedictione domini terra ejus ; de pomis cœli et rore atque abyssu subjacente ; de pomis fructuum Solis et Lunæ ; de pomis collium æternorum ; de vertice antiquo-*

*rum montium; et de frugibus terræ, et de plenitudine ejus, etc.*¹⁰¹.

Serait-ce seulement pour rafraîchir le cœur, que la Nature aurait pris soin de placer auprès de lui les poumons, ces admirables et infatigables soufflets ? Non, ils ont un usage plus essentiel : c'est pour aspirer et lui transmettre continuellement cet esprit éthéréen qui vient au secours des esprits vitaux, et répare leur perte et les multiplie quelquefois. C'est pourquoi l'on respire plus souvent quand on se donne beaucoup d'agitation, parce qu'il se fait alors une plus grande déperdition d'esprits, que la Nature cherche à remplacer.

Les Philosophes donnent le nom d'*esprits*, ou *natures spirituelles*, non seulement aux êtres créés sans être matière, et qui ne peuvent être connues que par l'intellect, telles que les Anges, les Démons ; mais celles-là mêmes qui, quoique matérielles, ne peuvent être aperçues des sens, à cause de leur grande ténuité. L'air pur ou Éther est de cette nature, les influences des corps célestes, le feu inné, les esprits séminaux, vitaux, végétaux, etc. Ils sont les ministres de la Nature, qui semble n'agir sur la matière que par leur moyen.

Le feu de la Nature ne se manifeste dans les animaux que par la chaleur qu'il excite. Lorsqu'il se retire, la mort prend sa place, le corps élémentaire ou

¹⁰¹ Deuter. 33.

le cadavre reste entier jusqu'à ce qu'il commence à se résoudre. Ce feu est trop faible dans les végétaux, pour y devenir sensible au sens même du toucher.

On ne sait pas quelle est la nature du feu commun ; sa matière est si ténue, qu'elle ne se manifeste que par les autres corps auxquels elle s'attache. Le charbon n'est pas feu, ni le bois qui brûle, ni la flamme, qui n'est qu'une fumée enflammée. Il paraît s'éteindre et s'évanouir quand l'aliment lui manque. Il faut qu'il soit un effet de la lumière sur les corps combustibles.

De la Lumière

L'origine de la lumière nous prouve sa nature spirituelle. Avant que la matière commençât à recevoir sa forme, Dieu forma la lumière ; elle se répandit aussitôt dans la matière, qui lui servit comme de mèche pour son entretien. La manifestation de la lumière fut donc comme le premier acte que Dieu exerça sur la matière ; le premier mariage du créateur avec la création, et celui de l'esprit avec le corps.

Répandue d'abord partout, la lumière sembla se réunir dans le Soleil, comme plusieurs rayons se réunissent dans un point. La lumière du Soleil est par conséquent un esprit lumineux, attaché inséparablement à cet Astre, dont les rayons se revêtent des parties de l'Éther pour devenir sensibles à nos yeux.

Ce sont des ruisseaux qui coulent sans cesse d'une source inépuisable, et qui se répandent dans la vaste étendue de tout l'Univers.

Il ne faut cependant pas en conclure que ces rayons sont purement spirituels. Ils se corporifient avec l'Éther comme la flamme avec la fumée. Fournissons dans nos foyers un aliment perpétuellement fumeux, nous aurons une flamme perpétuelle.

La nature de la lumière est de fluer sans cesse ; et nous sommes convenus d'appeler rayons ces éfluxions du Soleil mêlées avec l'Éther. Il ne faut donc pas confondre la lumière avec le rayon, ou la lumière avec la splendeur et la clarté. La lumière est la cause, la clarté est l'effet.

Quand une bougie allumée s'éteint, l'esprit igné et lumineux qui enflamme la mèche, ne se perd pas, comme on le croit communément. Son action seule disparaît quand l'aliment lui manque, ou qu'on l'en retire. Il se répand dans l'air, qui est le réceptacle de la lumière et des natures spirituelles du monde matériel.

De même que les corps retournent, par la résolution, à la matière d'où ils tirent leur origine ; de même aussi les formes naturelles des individus retournent à la forme universelle, ou à la lumière, qui est l'esprit vivifiant de l'Univers. On ne doit pas confondre cet esprit avec les rayons du Soleil, puisqu'ils n'en sont que le véhicule. Il pénètre jusqu'au centre même de la terre, lorsque le Soleil n'est pas sur notre horizon.

La lumière est pour nous une vive image de la Divinité. L'amour Divin ne pouvant, pour ainsi dire, se contenir dans lui-même, s'est comme répandu hors de lui, et multiplié dans la création. La lumière ne se renferme pas non plus dans le corps lumineux : elle se répand, elle se multiplie, elle est comme Dieu une source inépuisable de biens. Elle se communique sans cesse sans aucune diminution ; elle semble même prendre de nouvelles forces par cette communication, comme un maître qui enseigne à ses disciples les connaissances qu'il a, sans les perdre, et même en les imprimant davantage dans son esprit.

Cet esprit igné porté dans les corps par les rayons, s'en distingue fort aisément. Ceux-ci ne se communiquent qu'autant qu'ils ne trouvent dans leur chemin point de corps opaques qui en arrêtent le cours. Celui-là pénètre même les corps les plus denses, puisqu'on sent la chaleur au côté d'un mur opposé au côté où tombent les rayons, quoiqu'ils n'y aient pu pénétrer. Cette chaleur subsiste même encore après que les rayons sont disparus avec le corps lumineux.

Tout corps diaphane, le verre particulièrement, transmet cet esprit igné et lumineux sans transmettre les rayons : c'est pourquoi l'air qui est derrière, en fournissant un nouveau corps à cet esprit, devient illuminé et forme des rayons nouveaux, qui se répandent comme les premiers. D'ailleurs, tout corps diaphane, en servant de milieu pour transmettre cet esprit, se trouve non seulement éclairé, mais devient

lumineux ; et cette augmentation de clarté se manifeste aisément à ceux qui y font un peu d'attention. Cette augmentation de splendeur n'arriverait pas si le corps diaphane transmettait les rayons tels qu'il les a reçus.

M. Pott paraît avoir adopté ces idées des Philosophes hermétiques sur la lumière, dans son essai d'observations chimiques et Physiques sur les propriétés et les effets de la lumière et du feu. Il s'est parfaitement rencontré avec d'Espagnet, dont j'analyse ici les sentiments, et qui vivait il y a près d'un siècle et demi. Les observations que ce savant Professeur de Berlin rapporte, concourent toutes à prouver la vérité de ce que nous avons dit jusqu'ici. Il appelle la lumière *le grand et merveilleux agent de la Nature*. Il dit que sa substance, à cause de la ténuité de ses parties, ne peut être examinée par le nombre, par la mesure ni par le poids, que la Chimie ne peut exposer sa forme extérieure, parce que dans aucune substance elle ne peut être conçue, encore moins exprimée ; que sa dignité et son excellence sont annoncées dans l'Écriture sainte, où Dieu se fait appeler du nom de lumière et de feu : puisqu'il y est dit que Dieu est une lumière, qu'il demeure dans la lumière ; que la lumière est son habit ; que la vie est dans la lumière, qu'il fait ses Anges flammes de feu, etc., et enfin que plusieurs personnes regardent la lumière plutôt comme un être spirituel que comme une substance corporelle.

En réfléchissant sur la lumière, la première chose, dit cet Auteur, qui se présente à mes yeux et à mon esprit, c'est la lumière du Soleil ; et je présume que le Soleil est la source de toute la lumière qui se trouve dans la Nature ; que toute la lumière y rentre comme dans son cercle de révolution, et que de là elle est de nouveau renvoyée sur notre globe.

Je ne pense pas, ajoute-t-il, que le Soleil contienne un feu brûlant, destructif, mais il renferme une substance lumineuse, pure, simple et concentrée, qui éclaire tout. Je regarde la lumière comme une substance qui réjouit, qui anime, et qui produit la clarté ; en un mot, je la regarde comme le premier instrument que Dieu mit et met encore en œuvre dans la Nature. De là vient le culte que quelques Païens ont rendu au Soleil ; de là la fable de Prométhée qui déroba le feu dans le Ciel, pour le communiquer à la terre.

M. Pott n'approuve cependant pas en apparence, mais il le fait en réalité, le sentiment de ceux qui font de l'Éther un véhicule de la matière de la lumière, parce qu'ils multiplient, dit-il, les êtres sans nécessité. Mais si la lumière est un être si simple qu'il l'avoue, pourra-t-elle le manifester autrement que par quelque substance sensible ? Elle a la propriété de pénétrer très subtilement les corps par sa ténuité, supérieure à celle de l'air, et par son mouvement progressif, le plus rapide qu'on puisse imaginer, mais il n'ose déterminer s'il est dû à une substance spiri-

tuelle, quoiqu'il soit certain que le principe moteur est aussi ancien que cette substance même.

Le mouvement, comme mouvement, ne produit pas la lumière, mais il la manifeste dans les matières convenables. Elle ne se montre que dans les corps mobiles, c'est-à-dire dans une matière extrêmement subtile, fine et propre au mouvement précipité, soit que cette matière s'écoule immédiatement du Soleil, ou de son atmosphère et qu'elle pénètre jusqu'à nous ; soit, ce qui paraît, dit-il, plus vraisemblable, que le Soleil mette en mouvement ces matières extrêmement subtiles dont notre atmosphère est remplie.

Voilà donc un véhicule de la lumière, et un véhicule qui ne diffère point de l'Éther ; puisque ce Savant ajoute plus bas : *c'est donc aussi là la cause du mouvement de la lumière qui agit sur notre éther, et qui nous vient principalement, et plus efficacement, du Soleil*. Ce véhicule n'est donc pas, même selon lui, un être multiplié sans nécessité.

Il distingue très bien le feu de la lumière et marque la différence de l'un et de l'autre ; mais, après avoir dit que la lumière produit la clarté, il confond ici cette dernière avec le principe lumineux, comme on peut le conclure des expériences qu'il rapporte. J'en aurais conclu qu'il y a un feu et une lumière qui ne brûlent pas, c'est-à-dire qui ne détruisent pas les corps auxquels ils sont adhérents ; mais non pas qu'il y a une lumière sans feu. Le défaut de distinction entre le principe ou la cause de la splendeur et de la clarté et

l'effet de cette cause est la source d'une infinité d'erreurs sur cette matière.

Peut-être n'est-ce que la faute du Traducteur qui aura employé indifféremment les termes de lumière et clarté comme synonymes. Je serais assez porté à le croire, puisque M. Pott, immédiatement après avoir rapporté divers phénomènes des matières phosphoriques, le bois pourri, les vers lumineux, l'argile calcinée et frottée, etc., dit que la matière de la lumière, dans sa pureté ou séparée de tout autre corps, ne se laisse pas apercevoir, que nous ne la traitons qu'entourée d'une enveloppe, et que nous ne connaissons sa présence que par induction. C'est distinguer proprement la lumière de la clarté qui en est l'effet. Avec cette distinction, il est aisé de rendre raison d'une infinité de phénomènes très difficiles à expliquer sans cela.

La chaleur, quoiqu'effet du mouvement, est comme identifiée avec lui. La lumière, étant le principe du feu, l'est du mouvement et de la chaleur. Celle-ci n'étant qu'un moindre degré de feu, ou le mouvement produit par un feu plus modéré, ou plus éloigné du corps affecté. C'est à ce mouvement que l'eau doit sa fluidité, puisque sans cette cause elle devient glace.

On ne doit donc pas confondre le feu élémentaire avec le feu des cuisines ; et observer que le premier ne devient un feu actuel brûlant que lorsqu'il est combiné avec des substances combustibles ; il ne donne par lui-même ni flamme, ni lumière. Ainsi, le phlo-

gistique ou substance huileuse, sulfureuse, résineuse n'est pas le principe du feu, mais la matière propre à l'entretenir, à le nourrir et à le manifester.

Les raisonnements de M. Pott prouvent que le sentiment de d'Espagnet et des autres Philosophes hermétiques sur le feu et la lumière est un sentiment raisonné, et très conforme aux observations Physico-chimiques les plus exactes, puisqu'ils sont d'accord avec ce savant Professeur de Chimie dans l'Académie des Sciences et Belles Lettres de Berlin. Ces Philosophes connaissaient donc la Nature; et, s'ils la connaissaient, pourquoi ne pas plutôt essayer de lever le voile obscur sous lequel ils ont caché ses procédés par leurs discours énigmatiques, allégoriques, fabuleux, que de mépriser leurs raisonnements, parce qu'ils paraissent intelligibles; ou de les accuser d'ignorance et de mensonge?

De la conservation des Mixtes

L'esprit igné, le principe vivifiant donne la vie et la vigueur aux mixtes; mais ce feu les consumerait bientôt, si son activité n'était modérée par l'humeur aqueuse qui les lie. Cet humide circule perpétuellement dans tous. Il s'en fait une révolution dans l'Univers, au moyen de laquelle les uns se forment, se nourrissent, augmentent même de volume pendant

que son évaporation et son absence font dessécher et périr les autres.

Toute la machine du monde ne compose qu'un corps, dont toutes les parties sont liées par des milieux qui participent des extrêmes. Ce lien est caché, ce nœud est secret ; mais il n'en est pas moins réel, et c'est par son moyen que toutes ces parties se prêtent un secours mutuel, puisqu'il y a un rapport et un vrai commerce entre elles. Les esprits émissaires des natures supérieures sont et entretiennent cette communication ; les uns s'en vont quand les autres viennent ; ceux-ci retournent à leur source quand ceux-là en descendent ; les derniers venus prennent la place, ceux-ci partent à leur tour, d'autres leur succèdent ; et, par ce flux et reflux continuels, la Nature se renouvelle et s'entretient. Ce sont les ailes de Mercure, à l'aide desquelles le messager des Dieux rendait de si fréquentes visites aux habitants du Ciel et de la Terre.

Cette succession circulaire d'esprits se fait par deux moyens, la raréfaction et la condensation, que la Nature emploie pour spiritualiser les corps et corporifier les esprits ; ou, si l'on veut, pour atténuer les éléments grossiers, les ouvrir, les élever même à la nature subtile des matières spirituelles, et les faire ensuite retourner à la nature des éléments grossiers et corporels. Ils éprouvent sans cesse de telles métamorphoses. L'air fournit à l'eau une substance ténue éthérée qui commence à s'y corporifier ; l'eau la

communiquée à la terre où elle se corporifie encore plus. Elle devient alors un aliment pour les minéraux et les végétaux. Dans ceux-ci, elle se fait tige, écorce, feuilles, fleurs, fruit ; en un mot, une substance corporelle, palpable.

Dans les animaux, la Nature sépare le plus subtil, le plus spirituel du boire et du manger pour le tourner en aliment. Elle change et spécifie la plus pure substance en semence, en chair, en os, etc., et laisse la plus grossière et la plus hétérogène pour les excréments. L'art imite la Nature dans ses résolutions et ses compositions.

De l'humide radical

La vie et la conservation des individus consiste dans l'union étroite de la forme et de la matière. Le nœud, le lien qui forme cette union consiste dans celle du feu inné avec l'humide radical. Cet humide est la portion la plus pure, la plus digérée de la matière et comme une huile extrêmement rectifiée par les alambics de la Nature. Les semences des choses contiennent beaucoup de cet humide radical, dans lequel une étincelle de feu céleste se nourrit ; et, mis dans une matrice convenable, il opère, quand il est aidé constamment, tout ce qui est nécessaire à la génération.

On trouve quelque chose d'immortel dans cet

humide radical ; la mort des mixtes ne le fait évaporer ni disparaître. Il résiste même au feu le plus violent, puisqu'on le trouve encore dans les cendres des cadavres brûlés.

Chaque mixte contient deux humides, celui donc nous venons de parler, et un humide élémentaire, en partie aqueux, aérien en partie. Celui-ci cède à la violence du feu ; il s'envole en fumée, en vapeurs, et lorsqu'il est tout à fait évaporé, le corps n'est plus que cendres, ou parties séparées les unes des autres.

Il n'en est pas ainsi de l'humide radical ; comme il constitue la base des mixtes, il affronte la tyrannie du feu, il souffre le martyre avec un courage insurmontable, et demeure attaché opiniâtrement aux cendres du mixte ; ce qui indique manifestement sa grande pureté.

L'expérience a montré aux Verriers, gens communément très ignorants dans la connaissance de la Nature, que cet humide est caché dans les cendres. Ils ont trouvé à force de feu le secret de le manifester autant que l'art et la violence du feu artificiel en sont capables. Pour faire le verre, il faut nécessairement mettre les cendres en fusion, et il ne saurait y avoir de fusion où il n'y a pas d'humide.

Sans savoir que les sels extraits des cendres contiennent la plus grande vertu des mixtes, les laboureurs brûlent les chaumes et les herbes pour augmenter la fertilité de leurs champs : preuve que cet humide radical est inaccessible aux atteintes du

feu ; qu'il est le principe de la génération, la base des mixtes, et que sa vertu, son feu actif ne demeurent engourdis que jusqu'à ce que la terre, matrice commune des principes, en développe les facultés, ce qui se voit journellement dans les semences.

Ce baume radical est le serment de la Nature, qui se répand dans toute la masse des individus. C'est une teinture ineffaçable, qui a la propriété de multiplier, et qui pénètre même jusque dans les plus sales excréments, puisqu'on les emploie avec succès pour fumer les terres et augmenter leur fertilité.

On peut conjecturer avec raison que cette base, cette racine des mixtes, qui survit à leur destruction, est une partie de la première matière, la portion la plus pure, et indestructible, marquée au coin de la lumière dont elle reçut la forme. Car le mariage de cette première matière avec sa forme est indissoluble, et tous les éléments corporifiés en individus tirent d'elle leur origine. Ne fallait-il pas en effet une telle matière pour servir de base incorruptible, et comme de racine cubique aux mixtes corruptibles, pour pouvoir en être un principe constant, perpétuel, et néanmoins matériel, autour duquel tourneraient sans cesse les vicissitudes et les changements que les êtres matériels éprouvent tous les jours ?

S'il était permis de porter ses conjectures dans l'obscurité de l'avenir, ne pourrait-on pas dire que cette substance inaltérable est le fondement du monde matériel et le ferment de son immortalité, au

moyen duquel il subsistera même après sa destruction, après avoir passé par la tyrannie du feu et avoir été purgé de sa tache originelle, pour être renouvelé et devenir incorruptible et inaltérable pendant toute l'éternité ?

Il semble que la lumière n'a encore opéré que sur lui, et qu'elle a laissé le reste dans les ténèbres ; aussi en conservent-ils toujours une étincelle, qui n'a besoin que d'être excitée.

Mais le feu inné est bien différent de l'humide. Il tient de la spiritualité de la lumière, et l'humide radical est d'une nature moyenne entre la matière extrêmement subtile et spirituelle de la lumière, et la matière grossière, élémentaire, corporelle. Il participe des deux et lie ces deux extrêmes. C'est le sceau du traité visible et palpable de la lumière et des ténèbres et le point de réunion et de commerce entre le Ciel et la Terre.

On ne peut donc confondre sans erreur cet humide radical avec le feu inné. Celui-ci est l'habitant, celui-là l'habitation, la demeure. Il est dans tous les mixtes le laboratoire de Vulcain ; le foyer où se conserve ce feu immortel, premier moteur créé de toutes les facultés des individus ; le baume universel, l'élixir le plus précieux de la Nature, le mercure de vie parfaitement sublimé et travaillé, que la Nature distribue par poids et par mesure à tous les mixtes. Qui saura extraire ce trésor du cœur et du centre caché des productions de ce bas monde, le dépouiller de l'écorce épaisse, élé-

mentaire, qui le cache à nos yeux, et le tirer de la prison ténébreuse où il est renfermé et dans l'inaction, pourra se glorifier de savoir-faire la plus précieuse médecine pour soulager le corps humain.

De l'harmonie de l'Univers

Les corps supérieurs et les inférieurs du monde, ayant une même source et une même matière pour principe, ont conservé entre eux une sympathie qui fait que les plus purs, les plus nobles, les plus forts, communiquent à ceux qui le sont moins toute la perfection dont ils sont susceptibles. Mais lorsque les organes des mixtes se trouvent mal disposés naturellement ou par accident, cette communication est troublée ou empêchée, l'ordre établi pour ce commerce se déränge; le faible moins secouru s'affaiblit, succombe, et devient le principe de sa propre ruine, *mole ruit sua*.

Les quatre qualités des éléments, le froid, le chaud, le sec et l'humide, sont comme les tons harmoniques de la Nature¹⁰². Ils ne sont pas plus contraires entre eux que le ton grave dans la musique l'est à l'aigu; mais ils sont différents, et comme séparés par des intervalles, ou tous moyens, qui rapprochent les deux extrêmes. De même que, par ces tons moyens, on

¹⁰² Cosmop. Tract. 2.

compose une très belle harmonie, la Nature sait aussi combiner les qualités des éléments, de manière qu'il en résulte un tempérament qui constitue celui des mixtes.

Du Mouvement

Il n'y a point de repos réel et proprement dit dans la Nature¹⁰³. Elle ne peut rester oisive ; et, si elle laissait succéder le repos réel au mouvement pendant un seul instant, toute la machine de l'Univers tomberait en ruine. Le mouvement l'a comme tiré du néant ; le repos l'y replongerait. Ce à quoi nous donnons le nom de repos n'est qu'un mouvement moins accéléré, moins sensible. Le mouvement est donc continu dans chaque partie comme dans le tout. La Nature agit toujours dans l'intérieur des mixtes : les cadavres mêmes ne sont point en repos, puisqu'ils se corrompent, et que la corruption ne peut se faire sans mouvement.

L'ordre et l'uniformité règnent dans la manière de mouvoir la machine du monde ; mais il y a divers degrés dans ce mouvement, qui est inégal, et différent dans les choses différentes et inégales. La Géométrie exige même cette loi d'inégalité, et l'on peut dire que les corps célestes ont un mouvement égal en

¹⁰³ *Ibid.* Tr. 4.

raison géométrique ; savoir, eu égard à la différence de leur grandeur, de leur distance et de leur nature.

Nous apercevons aisément dans le cours des saisons, que les voies que la Nature emploie ne diffèrent entre elles qu'en apparence. Pendant l'hiver, elle paraît sans mouvement, morte, ou du moins engourdie. C'est cependant durant cette morte saison qu'elle prépare, digère, couve les semences, et les dispose à la génération. Elle accouche pour ainsi dire au printemps ; elle nourrit et élève en été, elle mûrit même certains fruits, elle en réserve d'autres pour l'automne, quand ils ont besoin d'une plus longue digestion. À la fin de cette saison, tout devient caduque, pour se disposer à une nouvelle génération.

L'homme éprouve dans cette vie les changements de ces quatre saisons. Son hiver n'est pas le temps de la vieillesse, comme on le dit communément, c'est celui qu'il passe dans le ventre de sa mère sans action, et comme dans les ténèbres, parce qu'il n'a pas encore joui des bienfaits de la lumière Solaire. À peine a-t-il vu le jour, qu'il commence à croître : il entre dans son printemps, qui dure jusqu'à ce qu'il soit capable de mûrir ses fruits. Son été succède alors ; il se fortifie, il digère, il cuit le principe de vie qui doit la donner à d'autres. Son fruit est-il mûr l'automne s'en empare, il devient sec, il flétrit, il penche vers le principe où sa nature l'entraîne ; il y tombe, il meurt, il n'est plus.

De la distance inégale et variée du Soleil procède particulièrement la variété des saisons. Le Philosophe

qui veut s'appliquer à imiter les procédés de la Nature dans les opérations du grand œuvre, doit les méditer très sérieusement.

Je n'entrerais point ici dans le détail des différents mouvements des corps célestes. Moïse n'a presque expliqué que ce qui regarde le globe que nous habitons. Il n'a presque rien dit des autres créatures. Sans doute afin que la curiosité humaine trouvât plutôt matière à l'admiration, qu'à former des arguments pour la dispute. L'envie désordonnée de tout savoir tyrannise cependant encore le faible esprit de l'homme. Il ne sait pas se conduire, et il est assez fou pour prescrire au Créateur des règles pour conduire l'Univers. Il forge des systèmes, et parle avec un ton si décisif, qu'on dirait que Dieu l'a consulté pour tirer le monde du néant, et qu'il a suggéré au Créateur les lois qui conservent l'harmonie de son mouvement général et particulier. Heureusement, les raisonnements de ces prétendus Philosophes n'influent en rien sur cette harmonie. Nous aurions lieu d'en craindre des conséquences aussi fâcheuses pour nous, que celles qu'on tire de leurs principes sont ridicules. Tranquillons-nous : le monde ira son train autant de temps qu'il plaira à son Auteur de le conserver. Ne perdons pas le temps d'une vie aussi courte que la nôtre à disputer des choses que nous ignorons. Appliquons-nous plutôt à chercher le remède aux maux qui nous accablent ; à prier celui qui a créé la médecine de la terre de nous la faire connaître ; et qu'après nous

avoir favorisé de cette admirable connaissance, nous n'en usons que pour l'utilité de notre prochain, par amour pour le souverain Être, à qui seul soit rendu gloire dans tous les siècles des siècles.

TRAITÉ DE L'ŒUVRE HERMÉTIQUE

La source de la santé et des richesses, deux bases sur lesquelles est appuyé le bonheur de cette vie, sont l'objet de cet art. Il fut toujours un mystère ; et ceux qui en ont traité, en ont parlé dans tous les temps comme d'une science dont la pratique a quelque chose de surprenant, et dont le résultat tient du miracle, dans lui-même et dans ses effets. Dieu auteur de la Nature que le Philosophe se propose d'imiter, peut seul éclairer et guider l'esprit humain dans la recherche de ce trésor inestimable et dans le labyrinthe des opérations de cet art. Aussi tous ces Auteurs recommandent-ils de recourir au Créateur, et de lui demander cette grâce avec beaucoup de ferveur et de persévérance.

Doit-on être surpris que les possesseurs d'un si beau secret l'aient voilé des ombres des hiéroglyphes, des fables, des allégories, des métaphores, des énigmes, pour en ôter la connaissance au commun des hommes ? Ils n'ont écrit que pour ceux à qui Dieu daignerait en accorder l'intelligence. Les décrier, déclamer forcément contre la science même, parce qu'on a fait d'inutiles efforts pour l'obtenir, c'est une vengeance basse ; c'est faire tort à sa propre réputation, c'est afficher son ignorance, et l'impuissance où l'on est d'y parvenir. Que l'on élève sa voix contre les

souffleurs, contre ces brûleurs de charbons, qui, après avoir été dupes de leur propre ignorance, cherchent à faire d'autres dupes, à la bonne heure. Je me joindrais volontiers à ces sortes de critiques ; je voudrais même avoir une voix de stentor pour me faire mieux entendre. Mais qui sont ceux qui se mêlent de parler et d'écrire contre la Philosophie hermétique ? Des gens qui en ignorent, je gagerais, jusqu'à la définition ; gens dont la mauvaise humeur n'est excitée que par le préjugé. J'en appelle à la bonne foi ; qu'ils examinent sérieusement s'ils sont au fait de ce qu'ils critiquent ; ont-ils lu et relu vingt fois et davantage les bons Auteurs qui traitent cette matière ? qui d'entre eux peut se flatter de savoir les opérations et les procédés de cet art ? quel Œdipe leur a donné l'intelligence de ses énigmes et de ses allégories ? quelle est la Sibylle qui les a introduits dans son sanctuaire ? qu'ils demeurent donc dans l'étroite sphère de leurs connaissances : *ne sutor ultra crepidam*. Ou, puisque c'est la mode, qu'il leur soit permis d'aboyer après un si grand trésor dont ils désespèrent la possession. Faible consolation, mais la seule qui leur reste ! Et plutôt à Dieu que leurs cris se fassent entendre de tous ceux qui dépensent mal à propos leurs biens dans la poursuite de celui-ci qui leur échappe, faute de connaître les procédés simples de la Nature.

Monsieur de Maupertuis en pense bien autrement (Lettres) : « Sous quelque aspect qu'on considère la pierre Philosophale, on ne peut, dit ce célèbre Aca-

démicien, en prouver l'impossibilité ; mais son prix, ajoute-t-il, ne suffit pas pour balancer le peu d'espérance de la trouver. » M. de Justi, Directeur général des mines de l'Impératrice Reine de Hongrie, en prouve non seulement la possibilité, mais l'existence actuelle, dans un discours qu'il a donné au public, et dont les arguments sont fondés sur sa propre expérience.

Conseils Philosophiques

Adorez Dieu seul ; aimez-le de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. Proposez-vous toujours la gloire de Dieu pour fin de toutes vos actions ; invoquez-le, il vous exaucera ; glorifiez-le, il vous exaltera.

Soyez tardif dans vos paroles et dans vos actions. Ne vous appuyez pas sur votre prudence, sur vos connaissances, ni sur la parole et les richesses des hommes, principalement des Grands. Ne mettez votre confiance qu'en Dieu. Faites valoir le talent qu'il vous a confié. Soyez avare du temps ; il est infiniment court pour un homme qui sait l'employer. Ne remettez pas au lendemain, qui n'est pas à vous, une chose nécessaire que vous pouvez faire aujourd'hui. Fréquentez les bons et les savants. L'homme est né pour apprendre ; sa curiosité naturelle en est une preuve bien palpable, et c'est dégrader l'humanité que de

croupir dans l'oisiveté et l'ignorance. Plus un homme a de connaissances, plus il approche de l'Auteur de son être, qui sait tout. Profitez donc des lumières des savants ; recevez leurs instructions avec douceur, et leurs corrections toujours en bonne part. Fuyez le commerce des méchants, la multiplicité des affaires, et la quantité d'amis.

Les Sciences ne s'acquièrent qu'en étudiant, en méditant, et non dans la dispute. Apprenez peu à la fois : répétez souvent la même étude ; l'esprit peut tout quand il est à peu, et ne peut rien quand il est en même temps à tout.

La Science jointe à l'expérience forme la vraie sagesse. On est contraint, à son défaut, de recourir à l'opinion, au doute, à la conjecture, et à l'autorité.

Les sujets de la science sont Dieu, le grand monde, et l'homme. L'homme a été fait pour Dieu, la femme pour Dieu et l'homme, et les autres créatures pour l'homme et la femme¹⁰⁴, afin qu'ils fissent usage pour leurs occupations, leur propre conservation, et la gloire de leur Auteur commun. Après tout, faites en sorte que vous soyez toujours bien avec Dieu et votre prochain. La vengeance est une faiblesse dans les hommes. Ne vous faites jamais aucun ennemi ; et si quelqu'un veut vous faire du mal, ou vous en a fait, vous ne sauriez mieux et plus noblement vous venger qu'en lui faisant du bien.

¹⁰⁴ Sap. 9. v. 2. et suiv.

Aphorisme de la vérité des sciences

Deux sortes de sciences, et non plus. La Religion et la Physique, c'est-à-dire la Science de Dieu et celle de la Nature : tout le reste n'en est que les branches. Il y en a même de bâtardes ; mais elles sont plutôt des erreurs que des sciences.

Dieu donne la première dans sa perfection aux Saints et aux enfants du Ciel. Il éclaire l'esprit de l'homme pour acquérir la seconde, et le Démon y jette des nuages pour insinuer les bâtardes.

La Religion vient du Ciel, c'est la vraie science, parce que Dieu, source de toute vérité, en est l'auteur. La Physique est la connaissance de la Nature ; avec elle l'homme fait des choses surprenantes. *Mens humana mirabilium effectrix.*

La puissance de l'homme est plus grande qu'on ne saurait l'imaginer. Il peut tout par Dieu, rien sans lui, excepté le mal.

La clef des Sciences

Le premier pas à la sagesse est la crainte de Dieu, le second la connaissance de la Nature. Par elle on monte jusqu'à la connaissance de son Auteur¹⁰⁵. La

¹⁰⁵ S. Paul. Rom. I. 20.

Nature enseigne aux clairvoyants la Physique hermétique. L'ouvrage long est toujours de la Nature; elle opère simplement, successivement, et toujours par les mêmes voies pour produire les mêmes choses. L'ouvrage de l'art est moins long; il avance beaucoup les démarches de la Nature. Celui de Dieu se fait en un instant. L'Alchimie proprement dite est une opération de la Nature, aidée par l'art. Elle nous met en main la clef de la magie naturelle ou de la Physique, et nous rend admirables aux hommes, en nous élevant au-dessus du commun.

Du Secret

La statue d'Harpocrates, qui avait une main sur sa bouche, était chez les anciens sages l'emblème du secret, qui se fortifie par le silence, s'affaiblit et s'évanouit par la révélation. Jésus-Christ notre Sauveur ne révélait nos mystères qu'à ses Disciples, et parlait toujours au peuple par allégories et par paraboles. *Vobis datum est noscere mysteria regni cœlorum... sine parabolis non loquebatur eis*¹⁰⁶.

Les Prêtres chez les Égyptiens, les Mages chez les Persans, les Mécubales et les Cabalistes chez les Hébreux, les Brahmanes aux Indes, les Gymnosophistes en Éthiopie, les Orphées, les Homères, les

¹⁰⁶ Mat. 13. v. II. Marc. 4. v. II. Matth. 13. v. 34.

Pythagores, les Platons, les Porphyres parmi les Grecs, les Druides parmi les Occidentaux, n'ont parlé des sciences secrètes que par énigmes et par allégories ; s'ils avaient dit quel en était le véritable objet, il n'y aurait plus eu de mystères et le sacré aurait été mêlé avec le profane.

Des moyens pour parvenir au Secret

Les dispositions pour arriver au secret sont : la connaissance de la Nature et de soi-même. L'on ne peut avoir parfaitement la première et même la seconde que par l'aide de l'Alchimie, l'amour de la sagesse, l'horreur du crime, du mensonge, la fuite des Cacochimistes, la fréquentation des sages, l'invocation du Saint-Esprit, ne pas ajouter secret sur secret, ne s'attacher qu'à une chose, parce que Dieu et la Nature se plaisent dans l'unité et la simplicité.

L'homme étant l'abrégé de toute la Nature, il doit apprendre à se connaître comme le précis et le raccourci d'icelle. Par sa partie spirituelle, il participe à toutes les créatures immortelles ; et par sa partie matérielle, à tout ce qui est caduc dans l'Univers.

Des clefs de la Nature

De toutes choses matérielles, il se fait de la cendre ; de la cendre, on fait du sel, du sel on sépare l'eau et le mercure, du mercure on compose un élixir ou une quintessence. Le corps se met en cendres pour être nettoyé de ses parties combustibles, en sel pour être séparé de ses terrestréités, en eau pour pourrir et se putréfier, et en esprit pour devenir quintessence.

Les sels sont donc les clefs de l'Art et de la Nature ; sans leur connaissance, il est impossible de l'imiter dans ses opérations. Il faut savoir leur sympathie et leur antipathie avec les métaux et avec eux-mêmes. Il n'y a proprement qu'un sel de nature, mais il se divise en trois sortes pour former les principes des corps. Ces trois sont : le nitre, le tartre et le vitriol ; tous les autres en sont composés.

Le nitre est fait du premier sel par atténuation, subtilisation, et purgation des terrestréités crues et froides qui s'y trouvent mélangées. Le Soleil le cuit, le digère en toutes ses parties, y fait l'union des éléments, et l'imprègne des vertus séminales qu'il porte ensuite avec la pluie dans la terre qui est la matrice commune.

Le Sel de tartre est ce même nitre plus cuit, plus digéré par la chaleur de la matrice où il avait été déposé, parce que cette matrice sert de fourneau à la Nature. Ainsi, du nitre et du tartre se forment

les végétaux. Ce sel se trouve partout où le nitre a été déposé, mais particulièrement sur la superficie de la terre, où la rosée et la pluie le fournissent abondamment.

Le vitriol est le même sel nitre, qui ayant passé par la nature du tartre, devient sel minéral par une cuisson plus longue, et dans des fourneaux plus ardents. Il se trouve en abondance dans les entrailles, les concavités et les porosités de la terre, où il se réunit avec une humeur visqueuse qui le rend métallique.

Des Principes métalliques

Des sels dont nous venons de parler et de leurs vapeurs se fait le mercure que les Anciens ont appelé semence minérale. De ce mercure et du soufre, soit pur soit impur, sont faits tous les métaux dans les entrailles de la terre et à sa superficie.

Lorsque les éléments corporifiés par leur union prennent la forme de salpêtre, de tartre et de vitriol, le feu de la Nature, excité par la chaleur Solaire, digère l'humidité que la sécheresse de ces sels attire et, séparant le pur de l'impur, le sel de la terre, les parties homogènes des hétérogènes, elle l'épaissit en argent-vif, puis en métal pur ou impur, suivant le mélange et la qualité de la matrice.

La diversité du soufre et du mercure plus ou moins

purs, et plus ou moins digérés, leur union et leurs différentes combinaisons forment la nombreuse famille du règne minéral. Les pierres, les marcassites, les minéraux diffèrent encore entre eux, suivant la différence de leurs matrices, et le plus ou moins de cuisson.

De la matière du grand œuvre en général

Les Philosophes n'ont, ce semble, parlé de la matière que pour la cacher, au moins quand il s'est agi de la désigner en particulier. Mais quand ils en parlent en général, ils s'étendent beaucoup sur ses qualités et ses propriétés ; ils lui donnent tous les noms des individus de l'Univers, parce qu'ils disent qu'elle en est le principe et la base. « Examinez, dit le Cosmopolite¹⁰⁷, si ce que vous vous proposez de faire, est conforme à ce que peut faire la Nature. Voyez quels sont les matériaux qu'elle emploie et de quel vase elle se sert. Si vous ne voulez que faire ce qu'elle fait, suivez-la pas à pas. Si vous voulez faire quelque chose de mieux, voyez ce qui peut servir à cet effet ; mais demeurez toujours dans les natures de même genre. Si, par exemple, vous voulez pousser un métal au-delà de la perfection qu'il a reçue de la Nature, il faut prendre vos matériaux dans le genre métallique,

¹⁰⁷ Tract. I.

et toujours un mâle et une femelle. Sans quoi vous ne réussirez pas. Car en vain vous proposeriez-vous de faire un métal avec de l'herbe, ou une nature animale, comme d'un chien ou de toute autre bête, vous ne sauriez produire un arbre... »

Cette première matière est appelée plus communément soufre et argent-vif. Raymond Lulle¹⁰⁸ les nomme les deux extrêmes de la pierre et de tous les métaux. D'autres disent en général que le Soleil est son père et la Lune sa mère ; qu'elle est mâle et femelle ; qu'elle est composée de quatre, de trois, de deux et d'un, et tout cela pour la cacher. Elle se trouve partout, sur terre et sur mer, dans les plaines, sur les montagnes, etc. Le même Auteur dit que leur matière est unique, et dit ensuite que la pierre est composée de plusieurs principes individuels. Toutes ces contradictions ne sont cependant qu'apparentes, parce qu'ils ne parlent pas de la matière dans un seul point de vue, mais quant à ses principes généraux, ou aux différents états où elle se trouve dans les opérations.

Il est certain qu'il n'y a qu'un seul principe dans toute la Nature, et qu'il l'est de la pierre comme des autres choses. Il faut donc savoir distinguer ce que les Philosophes disent de la matière en général, d'avec ce qu'ils en disent en particulier. Il n'y a aussi qu'un seul esprit fixe, composé d'un sel très pur, et combustible, qui fait sa demeure dans l'humide radical

¹⁰⁸ Codicil. c. 9.

des mixtes. Il est plus parfait dans l'or que dans toute autre chose, et le seul mercure des Philosophes a la propriété et la vertu de le tirer de sa prison, de le corrompre et de le disposer à la génération. L'argent-vif est le principe de la volatilité, de la malléabilité, et de la minéralité; l'esprit fixe de l'or ne peut rien sans lui. L'or est humecté, réincrudé, volatilisé et soumis à la putréfaction par l'opération du mercure: et celui-ci est digéré, cuit, épaissi, desséché et fixé par l'opération de l'or philosophique, qui le rend par ce moyen une teinture métallique.

L'un et l'autre sont le mercure et le soufre philosophique. Mais ce n'est pas assez qu'on fasse entrer dans l'œuvre un soufre métallique comme levain; il en faut aussi un comme sperme ou semence de nature sulfureuse, pour s'unir à la semence de substance mercurielle. Ce soufre et ce mercure ont été sagement représentés chez les Anciens par deux serpents, l'un mâle et l'autre femelle, entortillés autour de la verge d'or de Mercure. La verge d'or est l'esprit fixe où ils doivent être attachés. Ce sont les mêmes que Junon envoya contre Hercule, dans le temps que ce héros était encore au berceau.

Ce soufre est l'âme des corps, et le principe de l'exubération de leur teinture, le mercure vulgaire en est privé; l'or et l'argent vulgaires n'en ont que pour eux. Le mercure propre à l'œuvre doit donc première-

rement être imprégné d'un soufre invisible¹⁰⁹, afin qu'il soit plus disposé à recevoir la teinture visible des corps parfaits, et qu'il puisse ensuite la communiquer avec usure.

Nombre de Chimistes suent sang et eau pour extraire la teinture de l'or vulgaire ; ils s'imaginent qu'à force de lui donner la torture, ils la lui feront dégorger, et qu'ensuite ils trouveront le secret de l'augmenter et de la multiplier, mais *Spes tandem agricolas vanis eludit aristis*. Virg. Georg.

Car il est impossible que la teinture solaire puisse être entièrement séparée de son corps. L'art ne saurait défaire dans ce genre ce que la Nature a si bien uni. S'ils réussissent à tirer de l'or une liqueur colorée et permanente, par la force du feu ou par la corrosion des eaux fortes, il faut la regarder seulement comme une portion du corps, mais non comme sa teinture ; car ce qui constitue proprement la teinture ne peut être séparé de l'or. C'est ce terme de teinture qui fait illusion à la plupart des Artistes. Je veux bien encore que ce soit une teinture, au moins conviendront-ils qu'elle est altérée par la force du feu, ou les eaux fortes, qu'elle ne peut être utile à l'œuvre, et qu'elle ne saurait donner aux corps volatils la fixité de l'or dont elle aurait été séparée. C'est pour ces raisons que d'Espagnet¹¹⁰ leur conseille de ne pas dépen-

¹⁰⁹ D'Espagnet, Can. 30.

¹¹⁰ D'Espagnet, Can. 34.

ser leur argent et leur or dans un travail si pénible et dont ils ne pourraient tirer aucun fruit.

***Des noms que les anciens Philosophes
ont donnés à la matière***

Les anciens Philosophes cachaient le vrai nom de la matière du grand œuvre avec autant de soins que les modernes. Ils n'en parlaient que par allégories et par symboles. Les Égyptiens la représentaient dans leurs hiéroglyphes sous la forme d'un bœuf, qui était en même temps le symbole d'Osiris et d'Isis, qu'on supposait avoir été frère et sœur, l'époux et l'épouse, l'un et l'autre petits-fils du Ciel et de la Terre. D'autres lui ont donné le nom de Vénus. Ils l'ont aussi appelé Androgyne, Andromède, femme de Saturne, fille du Dieu Neptune ; Latone, Maïa, Sémélé, Lédà, Cérès, et Homère l'a honorée plus d'une fois du titre de mère des Dieux. Elle était aussi connue sous les noms de Rée ἀπὸ τῆς ρεῖν, terre coulante, fusible, et enfin d'une infinité d'autres noms de femmes, suivant les différences circonstances où elle se trouve dans les diverses et successives opérations de l'œuvre. Ils la personnifiaient, et chaque circonstance leur fournissait un sujet pour je ne sais combien de fables allégoriques, qu'ils inventaient comme bon leur semblait :

on en verra des preuves dans tout le cours de cet ouvrage.

Le Philosophe Hermétique veut que le Laiton (nom qu'il lui a plu aussi de donner à leur matière) soit composé d'un or et d'un argent crus, volatils, immûrs, et plein de noirceur pendant la putréfaction, qui est appelé ventre de Saturne, dont Vénus fut engendrée. C'est pourquoi elle est regardée comme née de la mer Philosophique. Le Sel, qui en était produit, était représenté par Cupidon, fils de Vénus et de Mercure ; parce qu'alors Vénus signifiait le soufre, et Mercure argent-vif, ou le mercure philosophique.

Nicolas Flamel a représenté la première matière dans ses figures hiéroglyphiques sous la figure de deux Dragons, l'un ailé, l'autre sans ailes, pour signifier, dit-il¹¹¹, « le principe fixe, ou le mâle, ou le soufre ; et par celui qui a des ailes, le principe volatil, ou l'humidité, ou la femelle, ou l'argent-vif. Ce sont, ajoute-t-il, le Soleil et la Lune de source mercurielle. Ce sont ces Serpents et Dragons que les anciens Égyptiens ont peints en cercle, à la tête mordant la queue, pour dire qu'ils étaient sortis d'une même chose, et qu'elle seule était suffisante à elle-même, et qu'en son contour et circulation elle se parfaisait. Ce sont ces Dragons que les anciens Philosophes Poètes ont mis à garder sans dormir les pommes dorées des jardins des Vierges Hespérides. Ce sont ceux sur les-

¹¹¹ Explicat. des fig. ch. 4.

quels Jason, en l'aventure de la Toison d'or, versa le jus préparé par la belle Médée ; des discours desquels les livres des Philosophes sont si remplis, qu'il n'y a point de Philosophe qui n'en ait écrit depuis le véridique Hermès Trismégiste, Orphée, Pythagore, Artéphijs, Morienus et les autres suivants jusqu'à moi. »

« Ce sont ces deux serpents envoyés par Junon, qui est la nature métallique, que le fort Hercule, c'est-à-dire le Sage doit étrangler en son berceau : je veux dire vaincre et tuer, pour les faire pourrir, corrompre et engendrer au commencement de son œuvre. Ce sont les deux Serpents attachés autour du caducée de Mercure, avec lesquels il exerce sa grande puissance, et se transfigure et se change comme il lui plaît. »

La Tortue était aussi chez les Anciens le symbole de la matière, parce qu'elle porte sur son écaille une espèce de représentation de cette figure de ♄ Saturne. C'est pourquoi Vénus était quelquefois représentée¹¹² assise sur un Bouc dont la tête, comme celle du Bélier, présente à peu près cette figure ♃ de Mercure, et le pied droit appuyé sur une Tortue. On voit aussi dans un emblème Philosophique un Artiste faisant une sauce à une Tortue avec des raisins. Et un Philosophe interrogé quelle était la matière, répondit *testudo solis cum pinguedine vitis*.

Chez les Aborigènes, la figure ♄ de Saturne était en grande vénération ; ils la mettaient sur leurs médailles,

¹¹² Plutarchus in præceptis connub.

sur leurs colonnes, obélisques, etc. Ils représentaient Saturne sous la figure d'un vieillard, ayant cependant un air mâle et vigoureux, qui laissait couler son urine en forme de jet d'eau ; c'était dans cette eau qu'ils faisaient consister la meilleure partie de leur médecine et de leurs richesses. D'autres y joignaient la plante appelée *Molybdenos*, ou plante Saturnienne, dont ils disaient que la racine était de plomb, la tige d'argent et les fleurs d'or. C'est la même dont il est fait mention dans Homère¹¹³ sous le nom de Moly. Nous en parlerons fort au long dans les explications que nous donnerons de la descente d'Énée aux enfers, à la fin de cet ouvrage.

Les Grecs inventèrent aussi une infinité de fables à cette occasion, et formèrent en conséquence le nom de *Mercure* de Μηρὸς, *inguin* et de Κῶος *puer*, parce que le Mercure philosophique est une eau, que plusieurs Auteurs, et particulièrement Raymond Lulle¹¹⁴ ont appelé *urine d'enfant*. De-là aussi la fable d'Orion, engendré de l'urine de Jupiter, de Neptune et de Mercure.

La matière est une et toute chose

Les Philosophes, toujours attentifs à cacher tant

¹¹³ Odyss. I. 10. v. 302, et suiv.

¹¹⁴ Lib. Secretorum et alii.

leur matière que leurs procédés, appellent indifféremment leur matière, cette même matière dans tous les états où elle se trouve dans le cours des opérations. Ils lui donnent pour cet effet bien des noms en particulier qui ne lui conviennent qu'en général, et jamais mixte n'a eu tant de noms. Elle est une et toutes choses, disent-ils, parce qu'elle est le principe radical de tous les mixtes. Elle est en tout et semblable à tout, parce qu'elle est susceptible de toutes les formes, mais avant qu'elle soit spécifiée à quelque espèce des individus des trois règnes de la Nature. Lorsqu'elle est spécifiée au genre minéral, ils disent qu'elle est semblable à l'or, parce qu'elle en est la base, le principe et la mère. C'est pourquoi ils l'appellent or cru, or volatil, or immûr, or lépreux. Elle est analogue aux métaux, étant le mercure dont ils sont composés. L'esprit de ce mercure est si congelant qu'on le nomme le père des pierres tant précieuses que vulgaires. Il est la mère qui les conçoit, l'humide qui les nourrit, et la matière qui les fait.

Les minéraux, en sont aussi formés ; et comme l'antimoine est le Prothée de la Chimie, et le minéral qui a le plus de propriétés et de vertus, Artéphiüs a nommé la matière du grand œuvre, *Antimoine des parties de Saturne*. Mais quoiqu'elle donne un vrai mercure, il ne faut pas s'imaginer que ce mercure se tire de l'antimoine vulgaire, ni que ce soit le mercure commun.

Philalèthe nous assure¹¹⁵ que de quelque façon qu'on traite le mercure vulgaire, on n'en fera jamais le mercure Philosophique. Le Cosmopolite dit que celui-ci est le vrai mercure, et que le mercure commun n'est que son frère bâtard¹¹⁶. Lorsque le mercure des Sages est mêlé avec l'argent et l'or, il est appelé l'électre des Philosophes, leur airain, leur laiton, leur cuivre, leur acier ; et dans les opérations, leur venin, leur arsenic, leur orpiment, leur plomb, leur laiton qu'il faut blanchir, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, la Lune et le Soleil.

Ce mercure est une eau ardente, qui a la vertu de dissoudre tous les mixtes, les minéraux, les pierres ; et tout ce que les autres menstrues ou eaux fortes ne sauraient faire, la faux du vieillard Saturne en vient à bout, ce qui lui a fait donner le nom de dissolvant universel.

Paracelse, en parlant de Saturne, s'exprime ainsi¹¹⁷ : « Il ne serait pas à propos que l'on se persuadât, encore moins que l'on fût instruit des propriétés cachées dans l'intérieur de Saturne et tout ce qu'on peut faire avec lui et par lui. Si les hommes le savaient, tous les Alchimistes abandonneraient toute autre matière pour ne travailler que sur celle-là. »

Je finirai ce que j'ai à dire sur la matière du grand œuvre, par l'exclusion que quelques Philo-

¹¹⁵ Introitus apertus, etc.

¹¹⁶ Dialog. Mercur. Alkemiſtæ et Naturæ.

¹¹⁷ Cœluro Philoſoph. Can. de Saturno.

sophes donnent à certaine matière que les Souffleurs prennent communément pour faire la médecine dorée, ou pierre Philosophale. « J'ai, dit Riplée, fait beaucoup d'expériences sur toutes les choses que les Philosophes nomment dans leurs écrits, pour faire de l'or et de l'argent, et je veux vous les raconter. J'ai travaillé sur le cinabre, mais il ne valait rien, et sur le mercure sublimé qui me coûtait bien cher. J'ai fait beaucoup de sublimations d'esprits, de ferments, des sels du fer, de l'acier et de leur écume, croyant par ce moyen et ces matières parvenir à faire la pierre ; mais je vis bien enfin que j'avais perdu mon temps, mes frais et mes peines. Je suivais pourtant exactement tout ce qui m'était prescrit par les Auteurs ; et je trouvais que tous les procédés qu'ils enseignaient étaient faux. Je fis ensuite des eaux fortes, des eaux corrosives, des eaux ardentes, avec lesquelles j'opérais de diverses manières, mais toujours à pure perte. J'eus recours, après cela, aux coques d'œufs, au soufre, au vitriol, que les Artistes insensés prennent pour le Lion vert des Philosophes, à l'arsenic, à l'orpiment, au sel ammoniac, au sel de verre, au sel alkali, au sel commun, au sel gemme, au salpêtre, au sel de soude, au sel attincar, au sel de tartre, au sel alembroth ; mais, croyez-moi, donnez-vous de garde de toutes ces matières. Fuyez les métaux imparfaits rubéfiés, l'odeur du mercure, le mercure sublimé ou précipité, vous y seriez trompé comme moi. J'ai éprouvé tout, le sang, les cheveux, l'âme de Saturne, les marcassites,

l'æs ustum, le safran de Mars, les écailles et l'écume du fer, la litharge, l'antimoine ; tout cela ne vaut pas une figue pourrie. J'ai travaillé beaucoup pour avoir l'huile et l'eau de l'argent ; j'ai calciné ce métal avec un sel préparé, et sans sel, avec de l'eau-de-vie ; j'ai tiré des huiles corrosives ; mais tout cela était inutile. J'ai employé les huiles, le lait, le vin, la présure, le sperme des étoiles qui tombe sur la terre, la chélioïne, les secondines, et une infinité d'autres choses, et je n'en ai tiré aucun profit. J'ai mélangé le mercure avec des métaux, je les ai réduits en cristaux, m'imaginant faire quelque chose de bon, j'ai cherché dans les cendres mêmes : mais, croyez-moi, pour Dieu, fuyez, fuyez de telles sottises. Je n'ai trouvé qu'un seul œuvre véritable. »

Le Trévisan¹¹⁸ s'explique à peu près dans le même sens. « Et par ainsi, dit-il, nous en avons vu et connu plusieurs et infinis besognant en ces amalgamations et multiplications au blanc et au rouge, avec toutes les matières que vous sauriez imaginer, et toutes peines, continuations et constances que je crois qu'il est possible ; mais jamais nous ne trouvions notre or ni notre argent multiplié ni du tiers, ni de moitié, ni de nulle partie. Et si nous avons vu tant de blanchissements et rubifications, de recettes, de sophistications par tant de pays, tant en Rome, Navarre, Espagne, Turquie, Grèce, Alexandrie, Barbarie,

¹¹⁸ Philosoph. des Métaux.

Perse, Messine ; en Rhodes, en France, en Écosse, en la Terre Sainte et ses environs ; en toute l'Italie, en Allemagne, en Angleterre, et quasi circulant tout le monde. Mais jamais nous ne trouvions que gens besognant de choses sophistiquées et matières herbales, animales, végétales et plantables, et pierres minérales, sels, aluns et eaux fortes, distillations et séparations des éléments, et sublimations, calcinations, congélations d'argent-vif par herbes, pierres, eaux, huiles, fumiers, et feu et vaisseaux très étranges, et jamais nous ne trouvions labourants sur matière due. Nous en trouvions bien en ces pays qui savaient bien la pierre, mais jamais ne pouvions avoir leur accointance... et je me mis donc à lire les livres savants que de besogner davantage, pensant bien en moi-même que par homme je n'y pouvais parvenir ; partant que s'ils le savaient, jamais ne le voudraient dire... ainsi, je regardai là où plus les livres s'accordaient ; alors, je pensais que c'était là la vérité ; car ils ne peuvent dire vérité qu'en une chose. Et par ainsi, je trouvais la vérité. Car, où plus ils s'accordent, cela était la vérité ; combien que l'un le nomme en une manière et l'autre en une autre ; toutefois, *c'est toute une substance* en leurs paroles. Mais je connus que la fausseté était en diversité, et non point en accordance ; car, si c'était vérité, *ils n'y mettraient qu'une matière*, quelques noms et quelques figures qu'ils baillassent... Et en mon Dieu, je crois que ceux qui ont écrit paraboliquement et figurativement leurs livres, en parlant

de cheveux, d'urine, de sang, de sperme, d'herbes, de végétales, d'animaux, de plantes, et des pierres et des minéraux, comme sont sels, aluns et couperose, atraments, vitriols, borax et magnésie, et pierres quelconques, et eaux, je crois, dis-je, qu'oncques il ne leur coûta guère, ou qu'ils n'y ont pris guère de peines, ou qu'ils sont trop cruels... Car, sachez que nul livre ne déclare en paroles vraies, sinon par paraboles, comme figure. Mais l'homme y doit aviser et réviser souvent le possible de ce qu'ils disent, et regarder les opérations que Nature adresse en ses ouvrages. »

« Par quoi je conclus, et me croyez. Laissez sophistications et tous ceux qui y croient : fuyez leurs sublimations, conjonctions, séparations, congélations, préparations, disjonctions, connexions, et autres déceptions... Et se taisent ceux qui afferment autre teinture que la nôtre, non vraie, ne portant quelque profit. Et se taisent ceux qui vont disant et sermonnant autre soufre que le nôtre, qui est caché dedans la magnésie (Philosophique), et qui veulent tirer autre argent-vif que du serviteur rouge, et autre eau que la nôtre, qui est permanente, qui nullement ne se conjoint qu'à sa nature, et qui ne mouille autre chose sinon chose qui soit la propre unité de sa nature... »

« Laissez aluns, vitriols, sels et tous attraments, borax, eaux fortes quelconques, animaux, bêtes, et tout ce que d'eux peut sortir ; cheveux, sang, urine, spermes, chairs, œufs, pierres et tous minéraux. Laissez tous métaux seuls : car combien que d'eux soit

l'entrée, et que notre matière, par tous les dits des Philosophes, doit être composée de vif-argent; et vif-argent n'est en autres choses qu'ès métaux, comme il appert par Geber, par le grand Rosaire, par le code de toute vérité, par Morien, par Haly, par Calib, par Avicenne, par Bendegid, Esid, Serapion, par Sarne, qui fit le livre appelé Lilium, par Euclide en son septantième chapitre des Rétractations, et par le Philosophe (Aristote) au troisième des météores... et pour ce disent Aristote et Démocrite au livre de la Physique, chapitre troisième des Météores: fassent grande chère les Alchimistes; car ils ne mueront jamais la forme des métaux, s'il n'y a réduction faite à leur première matière... Or sachez, comme le dit Noscus, en la Tourbe, lequel fut Roi d'Albanie, que d'homme ne vient qu'homme; de volatil que volatil, ni de bête brute que bête brute, et que Nature ne s'amende qu'en sa propre nature, et non point en autre.»

Ce que nous venons de rapporter de ces deux Auteurs est une leçon pour les Souffleurs. Elle leur indique clairement qu'ils ne sont pas dans la bonne voie, et pourra servir en même temps de préservatif à ceux qu'ils auraient envie de duper, parce que toutes les fois qu'un homme promettra de faire la pierre avec les matières ci-dessus exclues, on peut en conclure que c'est ou un ignorant, ou un fripon. Il est clair aussi, par tout ce raisonnement du Trévisan, que la matière du grand œuvre doit être de nature miné-

rale et métallique ; mais quelle est cette matière en particulier ? aucun ne la dit précisément.

La clef de l'Œuvre

Basile Valentin¹¹⁹ dit que celui qui a de la farine fera bientôt de la pâte, et que celui qui a de la pâte trouvera bientôt un four pour la cuire. C'est comme s'il disait que l'Artiste qui aurait la véritable matière philosophique, ne sera pas embarrassé pour la mettre en œuvre : il est vrai, si l'on en croit les Philosophes, que la confection de l'œuvre est une chose très aisée, et qu'il faut plus de temps et de patience que de frais ; mais cela ne doit sans doute s'entendre que de certaines circonstances de l'œuvre, et lorsqu'on est parvenu à un certain point. Flamel¹²⁰ dit, que *la préparation des agents est une chose difficile sur toute autre au monde*. Augurelle¹²¹ nous assure qu'il faut un travail d'Hercule :

*Alter inauratam nota de vertice pellem
Principium velut ostendit, quod sumere possis :
Alter onus quantum subeas.*

Et d'Espagnet ne fait pas difficulté de dire qu'il y a

¹¹⁹ Addition aux Douze Clefs.

¹²⁰ Explicat. des fig. hiéroglyph.

¹²¹ Chrysop. l. 2.

beaucoup d'ouvrage à faire¹²². « Dans la sublimation philosophique du mercure, ou la première préparation, il faut un travail d'Hercule, car sans lui Jason n'aurait jamais osé entreprendre la conquête de la Toison d'or. » Il ne faut pas cependant s'imaginer que cette sublimation se fasse à la manière des sublimations chimiques, aussi a-t-il eu soin de l'appeler Philosophique. Il fait entendre, par ce qu'il dit après, qu'elle consiste dans la dissolution et la putréfaction de la matière ; parce que cette sublimation n'est autre chose qu'une séparation du pur de l'impur, ou une purification de la matière, qui est de nature à ne pouvoir être sublimée que par la putréfaction. D'Espagnet cite en conséquence les paroles suivantes de Virgile. Le Poète, dit-il, semble avoir touché quelque chose de la nature, de la qualité, et de la culture de la terre philosophique par ces termes :

*Pingue solum primis extemplo a mensibus anni
Fortes invertant Tauri :
...Tunc zephyro putris se gleba resolvit.*

GEORG. I.

C'est donc la solution qui est la clef de l'œuvre. Tous les Philosophes en conviennent, et tous parlent de la même manière à ce sujet. Mais il y a deux travaux dans l'œuvre, l'un pour faire la pierre, l'autre pour faire l'élixir. Il faut d'abord commencer à pré-

¹²² Can. 42.

parer les agents ; et c'est de cette préparation que les Philosophes n'ont point parlé, parce que tout dépend d'elle, et que le second œuvre n'est, suivant leurs dires, qu'un jeu d'enfant et un amusement de femmes. Il ne faut donc pas confondre les opérations du second œuvre avec celles du premier, quoique Morien¹²³ nous assure que le second œuvre, qu'il appelle disposition, n'est qu'une répétition du premier.

Il est à croire cependant que ce n'est pas une chose si pénible et si difficile, puisqu'ils n'en disent mot, ou n'en parlent que pour la cacher. Telle que puisse être cette préparation, il est certain qu'elle doit se commencer par la dissolution de la matière, quoique plusieurs lui aient donné le nom de calcination ou de sublimation ; et puisqu'ils n'en ont pas voulu parler clairement, on peut au moins, des opérations de la seconde disposition, tirer des introductions pour nous éclairer sur les opérations de la première.

Il s'agit d'abord de faire le mercure philosophique ou le dissolvant avec une matière qui renferme en elle deux qualités, et qui soit en partie volatile, et fixe en partie. Ce qui prouve qu'il faut une dissolution, c'est que le Cosmopolite nous dit de chercher une matière de laquelle nous puissions faire une eau qui dissolve l'or naturellement et sans violence. Or une matière ne peut se réduire en eau que par la dissolution, quand

¹²³ Entretien du Roi Calid.

on n'emploie pas la distillation de la Chimie vulgaire, qui est exclue de l'œuvre.

Il est bon de remarquer ici que tous les termes de la Chimie vulgaire, que les Philosophes emploient dans leurs livres, ne doivent pas être pris dans le sens ordinaire, mais dans le sens philosophique. C'est pour-quoi le Philalèthe nous avertit¹²⁴ que les termes de distillation, sublimation, calcination, assation, réverbération, dissolution, descension, coagulation, ne sont qu'une et même opération, faite dans un même vase, c'est-à-dire une cuisson de la matière ; nous en ferons voir les différences dans la suite, lorsque nous parlerons de chacune en particulier.

Il faut encore remarquer que les signes démonstratifs de l'œuvre, desquels les Philosophes font mention, regardent particulièrement le second œuvre. On observera aussi que le plus grand nombre des Auteurs hermétiques commencent leurs traités à cette seconde opération, et qu'ils supposent leur mercure et leur soufre déjà fait, que les descriptions qu'ils en font dans leurs énigmes, leurs allégories, leurs fables, etc. sont presque toutes tirées de ce qui se passe dans cette seconde disposition de Morien ; et que de là viennent les contradictions apparentes qui se trouvent dans leurs ouvrages, où l'un dit qu'il faut deux matières, l'autre une seulement, l'autre trois, l'autre quatre, etc.

¹²⁴ Enarratio method. trium Gebri medicin. 12 Loco cit.

Ainsi, pour s'exprimer conformément aux idées des Philosophes, il faut donc les suivre pas à pas ; et comme je ne veux point m'éloigner en rien de leurs principes, ni de leur manière de les déduire, je les copierai mot pour mot, afin que le Lecteur ne regarde pas les explications que je donnerai des fables, comme une pure production de mon imagination. Basile Valentin est un de ceux qui en fait le plus d'applications, dans son Traité des 12 Clefs ; mais il les emploie pour former ses allégories, et non pour faire voir quelle était l'intention de leurs Auteurs, Flamel au contraire en cite de temps en temps quelques-unes dans le sens de leurs Auteurs ; c'est pourquoi je le citerai ici plus souvent que les autres ; et ce traité sera dans la suite composé, pour la plus grande partie, de ses propres paroles.

Les deux Dragons, qu'il a pris pour symbole hiéroglyphique de la matière, sont, dit-il¹²⁵, « les deux Serpents envoyés par Junon, qui est la nature métallique, que le fort Hercule, c'est-à-dire le Sage, doit étrangler en son berceau : je veux dire vaincre et tuer pour les faire pourrir, corrompre et engendrer *au commencement de son œuvre* ». Voilà la clef de l'œuvre ou la dissolution annoncée ; les Serpents, les Dragons, la Chimère, le Sphinx, les Harpies et les autres montres de la fable que l'on doit tuer ; et comme la putréfaction succède à la mort, « Flamel dit qu'il faut les faire

¹²⁵ Loco. cit

pourrir et corrompre. Étant donc mis ensemble dans le vaisseau du sépulcre, ils se mordent tous deux cruellement, et par leur grand poison et rage furieuse, ne se laissent jamais depuis le moment qu'ils se sont pris et entre-saisis (si le froid ne les empêche) que tous deux, de leur bavant venin et mortelles blessures, ne se soient ensanglantés par toutes les parties de leur corps, et finalement s'entre tuant, ne se soient étouffés dans leur venin propre, qui les change, après leur mort, en eau vive et permanente. Cette eau est proprement le mercure des Philosophes. Ce sont, ajoute-t-il, ces deux spermes masculins et féminins, décrits au commencement de mon sommaire philosophique, qui sont engendrés (dit Rasis, Avicenne, et Abraham Juif) dans les reins, entrailles, et des opérations des quatre éléments. Ce sont l'humide radical des métaux, soufre et argent-vif; non les vulgaires, et qui se vendent par les Marchands droguistes; mais ce sont ceux que nous donnent ces deux beaux et chers corps que nous aimons tant. Ces deux spermes, disait Démocrite, ne se trouvent point sur la terre des vivants. Avicenne le dit aussi, mais il ajoute qu'ils se recueillent de la fiente, ordure et pourriture du Soleil et de la Lune. »

La putréfaction est déclarée par les termes suivants: « La cause pourquoi j'ai peint ces deux spermes en forme de Dragons, c'est parce que leur puanteur est très grande, comme est celle des Dragons, et les exhalaisons qui montent dans le matras, sont obs-

cures, noires, bleues et jaunâtres... le Philosophe ne sent jamais cette puanteur, s'il ne casse ses vaisseaux ; mais seulement, il la juge telle par la vue et le changement des couleurs qui proviennent de la pourriture de ses confections. » Que les Chimistes ou Souffleurs qui cherchent la pierre philosophale dans leurs calcinations et leurs creusets, jugent, de ces paroles de Flamel, si leurs opérations sont conformes aux siennes, et s'ils ont raison de s'exposer à respirer les vapeurs des matières puantes et arsenicales sur lesquelles ils opèrent.

La putréfaction de la matière dans le vase est donc le principe et la cause des couleurs qui se manifestent, et la première un peu permanente ou de durée qui doit paraître, est la couleur noire, qu'ils appellent simplement le noir, et d'une infinité d'autres noms que l'on verra ci-après dans le cours de cet ouvrage, ou dans le dictionnaire des termes propres à la Philosophie Hermétique, qui le suit immédiatement.

Cette couleur signifie donc la putréfaction et la génération qui s'ensuit, et qui nous est donnée par la *dissolution* de nos corps parfaits. Ces dernières paroles indiquent que Flamel parle de la seconde opération, et non de la première. « Cette dissolution vient de la chaleur externe, qui aide, et de l'ignéité politique, et vertu aigre admirable du poison de notre mercure, qui met et résout en pure poussière, même en poudre impalpable, ce qu'il trouve qui lui résiste. Ainsi, la chaleur agissant sur et contre l'humidité radicale

métallique, visqueuse et oléagineuse, engendre sur le sujet la noirceur. » Elle est ce voile noir avec lequel le navire de Thésée revint victorieux de Crète, et qui fut cause de la mort de son père. Aussi faut-il que le père meure afin que, des cendres de ce Phœnix, il en renaisse un autre, et que le fils soit Roi. »

La véritable clef de l'œuvre est cette noirceur au commencement de ses opérations ; et s'il paraît une autre couleur rouge ou blanche avant celle-là, c'est une preuve qu'on n'a pas réussi, ou, comme le dit notre Auteur, « on doit toujours souhaiter cette noirceur, et certes, qui ne la voit durant les jours de la pierre, quelle autre couleur qu'il voie, il manque entièrement au magistère, et ne le peut plus parfaire avec ce chaos... Et véritablement, je te dis derechef que quand même tu besognerais sur les vraies matières, si au commencement, après avoir mis les confections dans l'œuf philosophique, c'est-à-dire, quelque temps après que le feu les a irritées, si tu ne vois cette tête de corbeau, noire du noir très noir, il te faut recommencer ; car cette faute est irréparable. Surtout on doit craindre une couleur orangée ou demi-rouge, parce que si, dans ce commencement, tu la vois dans ton œuf, sans doute tu brûles, ou as brûlé la verdure et la vivacité de la pierre. »

La couleur bleuâtre et jaunâtre indiquent que la putréfaction et la dissolution n'est point encore achevée. La noirceur est le vrai signe d'une parfaite solution. Alors, la matière se dissout en poudre plus

menue, pour ainsi dire, que les atomes qui voltigent aux rayons du Soleil, et ces atomes se changent en eau permanente. les Philosophes ont donné à cette dissolution les noms *de mort, destruction et perdition, enfer, tartare, ténèbres, nuit, veste ténébreuse, sépulcre, tombeau, eau venimeuse, charbon, fumier, terre noire, voile noir, terre sulfureuse, mélancolie, magnésie noire, boue, menstrue puant, fumée, noir de fumée, feu venimeux, nuée, plomb, plomb noir, plomb des Philosophes, Saturne, poudre noire, chose méprisable, chose vile, sceau d'Hermès, esprit puant, esprit sublime, soleil éclipsé, ou éclipse du soleil et de la lune, fiente de cheval, corruption, écorce noire, écume de la mer, couverture du vase, chapiteaux de l'alambic, naphte, immondice du mort, cadavre, huile de Saturne, noir plus noir que le noir même*. Ils l'ont enfin désignée par tous les noms qui peuvent exprimer ou désigner la corruption, la dissolution et la noirceur. C'est elle qui a fourni aux Philosophes la matière à tant d'allégories sur les morts et les tombeaux. Quelques-uns l'ont même nommée calcination, dénudation, séparation, trituration, assation, à cause de la réduction des matières en poudre très menues. D'autres, *réduction en première matière, mollification, extraction, commixtion, liquéfaction, conversion des éléments, subtilisation, division, humation, impastation et distillation*. Les autres *xir, ombres cimmériennes, gouffre, génération, ingestion, submersion, complexion, conjonction, imprégnation*. Lorsque la chaleur agit sur ces matières, elles se

changent d'abord en poudre, et eau grasse et gluante, qui monte en vapeur au haut du vase, et redescend en rosée ou pluie, au fond du vase¹²⁶, où elle devient à peu près comme un bouillon noir un peu gras. C'est pourquoi on l'a appelée sublimation, et volatilisation, ascension et descension. L'eau se coagulant ensuite davantage devient comme de la poix noire, ce qui la fait nommer terre fétide et puante. Elle donne une odeur de relent, de sépulcres et de tombeaux. Hermès l'a appelée la terre des feuilles. « Mais son vrai nom, dit Flamel, est le *laiton ou laton, qu'il faut blanchir*. Les anciens Sages, ajoute-t-il, l'ont décrite sous l'histoire du Serpent de Mars, qui avait dévoré les compagnons de Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa lance contre un chêne creux. » Remarques ce chêne.

Mais pour parvenir à cette putréfaction, il faut un agent ou dissolvant analogue au corps qu'il doit dissoudre. Celui-ci est le corps dissoluble, appelé semence masculine ; l'autre est l'esprit dissolvant, nommé semence féminine. Quand ils sont réunis dans le vase, les Philosophes leur donnent le nom de *Rebis* ; c'est pourquoi Merlin, a dit :

Res rebis est bina conjuncta, sed tamen una.

Philalèthe¹²⁷ s'exprime ainsi au sujet de ce dissolvant. « Cette semence féminine est un des principaux principes de notre magistère ; il faut donc méditer

¹²⁶ Artéphijs.

¹²⁷ Vera confect. lapid. Philosop. p. 13. et suiv.

profondément dessus, comme sur une matière sans laquelle on ne peut réussir, puisque quoiqu'argent-vif, il n'est pas en effet un argent-vif naturel dans sa propre nature, mais un certain autre mercure propre à une nouvelle génération, et qui, outre sa pureté, demande une longue et admirable préparation, qui lui laisse sa qualité minérale, homogène, saine et sauve. Car si l'on ôte à cet esprit dissolvant sa fluidité et sa mercurialité, il devient inutile à l'œuvre philosophique, parce qu'il a perdu par là sa nature dissolvante; et s'il était changé en poudre, de quelque espèce qu'elle puisse être, si elle n'est pas de la nature du corps dissoluble, il le perd; il n'a plus de relation ni de proportion avec lui, et doit être rejeté de notre œuvre. Ceux-là pensent donc follement et fausement qui altèrent l'argent-vif, avant qu'il soit uni avec les espèces métalliques. Car cet argent-vif, qui n'est pas le vulgaire, est la matière de tous les métaux, et comme leur eau, à cause de son homogénéité avec eux. Il se revêt de leur nature dans son mélange avec eux, et prend toutes leurs qualités, parce qu'il ressemble au mercure céleste, qui devient semblable aux qualités des planètes avec lesquelles il est en conjonction.»

Aucune eau ne peut dissoudre radicalement et naturellement les espèces métalliques, si elle n'est de leur nature, et si elle ne peut être congelée avec elles. Il faut qu'elle passe dans les métaux comme un aliment qui s'incorpore avec eux, et ne fasse plus qu'une et même substance. Celui qui ôtera donc à

l'argent-vif son humidité avec les sels, les vitriols, ou autres choses corrosives, agit en insensé. Ceux-là ne se trompent pas moins, qui s'imaginent extraire du mercure naturel une eau limpide et transparente, avec laquelle ils puissent faire des choses admirables. Quand même ils viendraient à bout de faire une telle eau, elle ne vaudrait rien pour l'œuvre.

Définitions et propriétés de ce Mercure

Le mercure est une chose qui dissout les métaux d'une dissolution naturelle, qui conduit leurs esprits de puissance en acte.

Le mercure est cette chose qui rend la matière des métaux lucide, claire et sans ombre, c'est-à-dire qui les nettoie de leurs impuretés, et tire de l'intérieur des métaux parfaits leurs nature et semence qui y est cachée.

Le mercure dissolvant est une vapeur sèche, nullement visqueuse, ayant beaucoup d'acidité, très subtile, très volatile au feu, ayant une grande propriété de pénétrer et de dissoudre les métaux en le préparant ; et, en faisant cette dissolution, outre la longueur du travail, on court un très grand danger, dit Philalèthe. Il recommande en conséquence de préserver ses yeux, ses oreilles et son nez.

La confection de ce mercure, ajoute le même

Auteur, est le plus grand des secrets de la Nature ; on ne peut guère l'apprendre que par la révélation de Dieu, ou d'un ami ; car on n'en viendra presque jamais à bout par les instructions des livres.

Le mercure dissolvant n'est point mercure des Philosophes avant sa préparation, mais seulement après, et il est le commencement de la Médecine du troisième ordre. Voyez ce qu'on entend par ces médecines, dans le Dictionnaire ci-joint.

Ceux qui, à la place de ce mercure, emploient pour l'œuvre philosophique le mercure naturel, ou sublimé, ou en poudre calcinée ou précipitée, se trompent lourdement.

Le mercure dissolvant est un élément de la terre, dans lequel il faut semer le grain de l'or. Il corrompt le Soleil, le putréfie, le résout en mercure, et le rend volatil, et semblable à lui-même. Il se change en Soleil et Lune, et devient comme les mercures des métaux. Il tire au dehors les âmes des corps, les enlève et les cuit. C'est ce qui a donné lieu aux anciens Sages de dire que le Dieu Mercure tirait les âmes des corps vivants et les conduisait au Royaume de Pluton. C'est pourquoi Homère nomme très souvent mercure Ἀργειφόντης *Argicida*.

Le mercure dissolvant ne doit pas être sec, car s'il est tel, tous les Philosophes nous assurent qu'il ne sera pas propre à la dissolution, il faut donc prendre une semence féminine en forme semblable et prochaine à celle des métaux. L'art le rend menstrue des métaux ;

et, par les opérations de la première médecine, ou de sa préparation imparfaite, il passe par toutes les qualités des métaux, jusqu'à celles du Soleil. Le soufre des métaux imparfaits le coagule, et il prend les qualités du métal dont le soufre l'a coagulé ; si le mercure dissolvant n'est point animé, en vain l'emploiera-t-on pour l'œuvre universelle, ni pour le particulier.

Le mercure dissolvant est le vase unique des Philosophes, dans lequel s'accomplit tout le magistère. Les Philosophes lui ont donné divers noms, dont voici les plus usités. *Vinaigre des Philosophes, champ, aludel, eau, eau de l'art, eau ardente, eau divine, eau de fontaine, eau purifiante, eau permanente, eau première, eau simple, bain, ciel, prison, paupière supérieure, crible, fumée, humidité, feu, feu artificiel, feu corrodant, feu contre nature, feu humide, jourdain, liqueur, liqueur végétale crue, lune, matière, matière lunaire, première vertu, mère, mercure cru, mercure préparant, ministre premier, serviteur fugitif, nymphes, bacchantes, muses, femme ; mer, esprit cru, esprit cuit, sépulcre, sperme de mercure, eau stygienne, estomac d'autruche, vase, vase des Philosophes, inspecteur de choses cachées, argent-vif cru tiré simplement de sa minière, mais on ne doit point oublier que ce n'est pas celui qui se vend dans les boutiques des Apothicaires ou Droguistes.*

Lorsque la conjonction du mercure est faite avec le corps dissoluble, les Philosophes ne parlent des deux que comme d'une seule chose ; et alors, ils disent que les Sages trouvent dans le mercure tout ce qu'il

leur faut. On ne doit donc pas se laisser tromper à la diversité des noms ; et pour prévenir les erreurs en ce genre, en voici quelques-uns des principaux. *Eau épaisse, notre eau, eau seconde, arcane, argent-vif, bien, bien qui a plusieurs noms, chaos, hylé, notre compost ; notre confection, corps confus, corps mixte, cuivre, Æs des Philosophes, laiton, fumier, fumée aqueuse, humidité brûlante, feu étranger, feu innaturel, pierre, pierre minérale, pierre unique, matière unique, matière confuse des métaux, menstrue, menstrue second, minière, notre minière, minière des métaux, mercure, mercure épaissi, pièce de monnaie, œuf, œuf des Philosophes, racine, racine unique, pierre connue dans les chapitres des livres.* C'est enfin à ce mélange ou mercure que la plupart des Auteurs commencent leurs livres et leurs traités sur l'œuvre.

Du vase de l'Art, et de celui de la Nature

Trois sortes de matrices, la première est la terre, la matrice universelle du monde, le réceptacle des éléments, le grand vase de la Nature, le lieu où se fait la corruption des semences, le sépulcre et le tombeau vivant de toutes les créatures. Elle est en particulier la matrice du végétal et du minéral.

La seconde matrice est celle de l'utérus dans l'animal ; celle des volatiles est l'œuf ; et le seul rocher, celle de l'or et de l'argent.

La troisième, celle du métal, est connue de peu de personnes ; la matrice étant, avec le sperme, la cause de la spécification du métal.

La connaissance de ce vase précieux, et de l'esprit fixe et saxifique implanté dans lui, était un des plus grands secrets de la cabale des Égyptiens. Il a donc fallu chercher un vase analogue à celui que la Nature emploie pour la formation des métaux ; un vase qui devînt la matrice de l'arbre doré des Philosophes ; et l'on n'en a point trouvé de meilleur que le verre. Ils y ont ajouté la manière de le sceller, à l'imitation de la Nature, afin qu'il ne s'en exhalât aucun des principes. Car, comme dit Raymond Lulle, la composition qui se fait de la substance des vapeurs exhalées, et rabattues sur la matière qui se corrompt, pour l'humecter, la dissoudre, est la putréfaction. Ce vase doit donc avoir une forme propre à faciliter la circulation des esprits, et doit être d'une épaisseur et d'une consistance capable de résister à leur impétuosité.

Noms donnés à ce vase par les Anciens

Les Philosophes faisaient en sorte de faire entrer ce vase dans leurs allégories, de manière qu'on n'eût pas le moindre soupçon sur l'idée qu'ils en avaient. Tantôt c'était une tour, tantôt un navire ; ici un coffre ; là une corbeille. Telle fut la tour de Danaé ; le coffre de

Deucalion, et le tombeau d'Osiris ; la corbeille, l'outre de Bacchus et sa bouteille ; l'amphore d'or ou vase de Vulcain ; la coupe que Junon présenta à Thétis, le vaisseau de Jason, le marais de Lerne, qui fut ainsi appelé *λάρναξ*, *capsa*, *loculus* ; le panier d'Erichthonius ; la cassette dans laquelle fut enfermé Tennis Triodite avec sa sœur Hémithée ; la chambre de Lédæ, les œufs d'où naquirent Castor, Pollux, Clytemnestre et Hélène ; la ville de Troie ; les cavernes des monstres ; les vases dont Vulcain fit présent à Jupiter. La cassette que Thétis donna à Achille, dans laquelle on mit les os de Patrocle, et ceux de son ami. La coupe avec laquelle Hercule passa la mer pour aller enlever les bœufs de Géryon. La caverne du mont Hélicon, qui servait de demeure aux Muses et à Phœbus ; tant d'autres choses enfin accommodées aux fables que l'on inventait au sujet du grand œuvre. Le lit où Vénus fut trouvée avec Mars ; la peau dans laquelle Orion fut engendré ; le clepsydre ou corne d'Amalthée de *κλέπτω*, je cache, *ὕδωρ*, eau. Les Égyptiens enfin n'entendaient autre chose par leurs puits, leurs sépulcres, leurs urnes, leurs mausolées en forme de pyramide.

Mais ce qui a trompé davantage ceux qui ont étudié la Philosophie hermétique dans les livres, c'est que le vase de l'Art et celui de la Nature n'y sont pas communément distingués. Ils parlent tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant que le sujet les amène. Sans qu'aucun en fasse la distinction. Ils font mention

pour l'ordinaire d'un triple vaisseau. Flamel l'a représenté dans ses Hiéroglyphes, sous la figure d'une écritoire. « Ce vaisseau de terre, en forme d'écritoire dans une niche, est appelé, dit-il, le triple vaisseau ; car dans son milieu il y a un étage, sur lequel il y a une écuelle pleine de cendres tièdes, dans lesquelles est posé l'œuf Philosophique, qui est un matras de verre, que tu vois peint en forme d'écritoire, et qui est plein de confection de l'art, *c'est-à-dire de l'écume de la mer rouge et de la graisse du vent mercuriel.* » Mais il paraît, par sa description qu'il donne de ce triple vaisseau, qu'il parle non seulement du vase, mais du fourneau.

Il est absolument nécessaire de connaître le vase et sa forme pour réussir dans l'œuvre. Quant à celui de l'art, il doit être de verre, de forme ovale ; mais pour celui de la Nature, les Philosophes nous disent qu'il faut être instruit parfaitement de sa quantité et de sa qualité. C'est la terre de la pierre, ou la femelle, ou la matrice dans laquelle la semence du mâle est reçue, se putréfie et se dispose à la génération. Morien parle de celui-ci en ces termes : « Vous devez savoir, ô bon Roi, que ce magistère est le Secret des Secrets de Dieu très grand ; il l'a confié et recommandé à ses Prophètes, dont il a mis les âmes dans son paradis. Que si les Sages, leurs successeurs, n'eussent compris ce qu'ils avaient dit de la *qualité* du vaisseau dans lequel se fait le Magistère, ils n'auraient jamais pu faire l'œuvre. » Ce vase, dit Philalèthe « est un aludel, non de verre, mais de terre ; il est le réceptacle des teintures ; et res-

pectivement à la pierre, il doit contenir (la première année des Chaldéens) vingt-quatre pleines mesures de Florence, ni plus, ni moins. »

Les Philosophes ont parlé de différents vases pour tromper les ignorants. Ils ont même cherché à en faire un mystère comme de tout le reste. C'est pour-quoi ils lui ont donné divers noms, suivant les différences dénominations qu'il leur a plu donner aux divers états de la matière. Ainsi ils ont fait mention d'alambic, de cucurbite, de vases sublimatoires, calcinatoires, etc. Mais il n'y a qu'un vase de l'art que d'Espagnet¹²⁸ décrit ainsi : « Pour dire la vérité, et parler avec ingénuité, on n'a besoin que d'un seul vase pour perfectionner les deux soufres ; il en faut un second pour l'élixir. La diversité des digestions ne demande pas un changement de vase ; il est même nécessaire de ne point l'ouvrir, ni le changer jusqu'à la fin du premier œuvre. Ce vase sera de verre, ayant le fond rond ou ovale, et un cou long au moins d'une palme, mais étroit comme celui d'une bouteille ; il faut que le verre soit épais également dans toutes ses parties, sans nœuds ni fêlures, afin qu'il puisse résister à un feu long et quelquefois vif. »

« Le second vase de l'art sera fait de deux hémisphères creux de chêne, dans lesquelles on mettra l'œuf, pour le faire couvrir. » Le Trévisan fait aussi mention de ce tronc de chêne, en ces termes¹²⁹ :

¹²⁸ Can. 112. et suiv.

¹²⁹ Philosoph. des métaux. 4. part.

« Après, afin que la fontaine fût plus forte, et que les chevaux n'y marchassent, ni autres bêtes brutes, il y éleva un creux de chêne tranché par le milieu, qui garde le Soleil et l'ombre de lui. »

Le troisième vase, enfin est le fourneau qui renferme et conserve les deux autres vases et la matière qu'ils contiennent. Flamel dit qu'il n'aurait jamais pu deviner sa forme, si Abraham Juif ne l'avait dépeint avec le feu proportionné, dans ses figures hiéroglyphiques. En effet, les Philosophes l'ont mis au nombre de leurs secrets, et l'ont nommé Athanor à cause du feu qu'on y entretient continuellement, quoiqu'inégalement quelquefois, parce que la capacité du fourneau et la quantité de la matière demandent un feu proportionné. Quant à sa construction, on peut voir ce qu'en dit d'Espagnet.

Du Feu en général

Quoique nous ayons parlé du feu assez au long dans les principes de Physique qui précèdent ce traité, il est à propos d'en dire encore deux mots, pour ce qui regarde l'œuvre. Nous connaissons trois sortes de feux, le céleste, le feu de nos cuisines, et le feu central. Le premier est très pur, simple, et non brûlant par lui-même ; le second est impur, épais, et brûlant ; le central est pur en lui-même, mais il est mélangé

et tempéré. Le premier est ingénérant, et luit sans brûler ; le second est destructif, et brûle en luisant, au lieu d'engendrer ; le troisième engendre et éclaire quelquefois sans brûler et brûle quelquefois sans éclairer. Le premier est doux, le second âcre et corrosif, le troisième est salé et doux. Le premier est par lui-même sans couleur et sans odeur ; le second, puant et coloré, suivant son aliment ; le troisième est invisible, quoique de toutes couleurs et de toutes odeurs. Le céleste n'est connu que par ses opérations ; le second par les sens, et le central par ses qualités.

Le feu est très vif dans l'animal, stupide et lié dans le métal, tempéré dans le végétal, bouillant et très brûlant dans les vapeurs minérales.

Le feu céleste a pour sa sphère la région éthérée, d'où il se fait sentir jusqu'à nous. Le feu élémentaire a pour demeure la superficie de la terre et notre atmosphère ; le feu central est logé dans le centre de la matière. Ce dernier est tenace, visqueux, glutineux, et est inné dans la matière ; il est digérant, mûrissant, ni chaud, ni brûlant au toucher ; il se dissipe et consume très peu, parce que sa chaleur est tempérée par le froid.

Le feu céleste est sensible, vital, actif dans l'animal, plus chaud au toucher, moins digérant, et s'exhale sensiblement.

L'élémentaire est destructif, d'une voracité incroyable ; il blesse les sens, il brûle ; il ne digère, ne cuit, et n'engendre rien. Il est dans l'animal ce que les

Médecins appellent *chaleur fébrile* et contre nature, il consume ou divise l'humeur radicale de notre vie.

Le céleste passe en la nature du feu central; il devient interne, engendrant; le second est externe et séparant; le central est interne, unissant et homogénant.

La lumière ou le feu du Soleil habillé des rayons de l'Éther, concentrés et réverbérés sur la superficie de la terre, prend la nature du feu élémentaire, ou de nos cuisines. Celui-ci passe en la nature du feu céleste à force de se dilater, et devient central à force de se concentrer dans la matière. Nous avons un exemple de ces trois feux dans une bougie allumée; sa lumière dans son expression représente le feu céleste; sa flamme le feu élémentaire, et la mèche le feu central.

Comme le feu de l'animal est d'une dissipation incroyable, dont la plus grande se fait par la transpiration insensible, les Philosophes se sont étudiés à chercher quelque moyen de réparer cette perte; et sentant bien que cette réparation ne pouvait se faire par ce qui est impur et corruptible comme l'animal même, ils ont eu recours à une matière, où cette chaleur requise fût concentrée abondamment. L'art de la Médecine ne pouvant empêcher cette perte, et ignorant les moyens abrégés de la réparer, s'est contentée d'aller aux accidents qui détruisent notre substance, qui viennent ou des vices des organes, ou de l'intempérie du sang, des esprits, des humeurs, de leur abondance ou disette, d'où suit infailliblement la

mort, si l'on n'y apporte un remède efficace, que les Médecins avouent eux-mêmes ne connaître que très imparfaitement.

Du Feu Philosophique

La raison, qui engageait les anciens sages à faire un mystère de leur vase, était le peu de connaissance que l'on avait, dans ces temps reculés, de la fabrique du verre. On a découvert dans la suite la manière de le faire ; c'est pourquoi les Philosophes n'ont plus tant caché la matière et la forme de leur vase. Il n'en est pas ainsi de leur feu secret ; c'est un labyrinthe dont le plus avisé ne saurait se tirer.

Le feu du Soleil ne peut être ce feu secret ; il est interrompu, inégal ; il ne peut soutenir une chaleur en tout semblable dans ses degrés, sa mesure et sa durée. Sa chaleur ne saurait pénétrer l'épaisseur des montagnes, ni échauffer la froideur des marbres et des rochers, qui reçoivent les vapeurs minérales dont l'or et l'argent sont formés.

Le feu de nos cuisines empêche l'union des miscibles, et consume ou fait évaporer le lien des parties constituantes des corps ; il en est le tyran.

Le feu central ou inné dans la matière a la propriété de mêler les substances, et d'engendrer ; mais il ne peut être cette chaleur Philosophique tant vantée,

qui fait la corruption des semences métalliques ; parce que ce qui est de soi-même principe de corruption, et ne le peut être de génération que par accident : je dis par accident ; car la chaleur qui engendre est interne et innée à la matière, et celle qui corrompt est externe et étrangère.

Cette chaleur est fort différente dans la génération des individus des trois règnes. L'animal l'emporte de beaucoup en activité au-dessus de la plante. La chaleur du vase dans la génération du métal doit répondre et être proportionné à la qualité de la semence dont la corruption est très difficile. Il faut donc conclure que n'y ayant point de génération sans corruption, et point de corruption sans chaleur, il faut proportionner la chaleur à la semence que l'on emploie pour la génération.

Il y a donc deux chaleurs, une putrédinale externe, et une vitale, ou générative interne. Le feu interne obéit à la chaleur du vase jusqu'à ce que, délié et délivré de sa prison, il s'en rend le maître. La chaleur putrédinale vient à son secours, elle passe en la nature de la chaleur vitale, et toutes deux travaillent ensuite de concert.

C'est donc le vase qui administre la chaleur propre à corrompre, et la semence qui fournit le feu propre à la génération ; mais comme la chaleur de ce vase n'est pas si connue pour le métal comme elle l'est pour l'animal et la plante, il faut réfléchir sur ce que nous avons dit du feu en général pour trouver cette cha-

leur. La Nature l'a si proportionnellement mesurée dans sa matrice quant aux animaux, qu'elle ne peut guère être augmentée ni diminuée ; la matrice est dans ce cas un véritable Athanor.

Quant à la chaleur du vase pour la corruption de la graine des végétaux, il la faut très petite ; le Soleil la lui fournit suffisamment ; mais il n'en est pas de même dans l'art hermétique. La matrice, étant de l'invention de l'Artiste, veut un feu artistement inventé et proportionné à celui que la Nature implante au vase pour la génération des matières minérales. Un Auteur anonyme dit que pour connaître la matière de ce feu, il suffit de savoir comment le feu élémentaire prend la forme du feu céleste, et que, pour sa forme, tout le secret consiste dans la forme et la structure de l'athanor par le moyen duquel ce feu devient égal, doux, continu, et tellement proportionné que la matière puisse se corrompre, après quoi la génération du soufre doit se faire, qui prendra la domination pour quelque temps et régira le reste de l'œuvre. C'est pourquoi les Philosophes disent que la femelle domine pendant la corruption, et le mâle chaud et sec pendant la génération.

Artéphijs est un de ceux qui a traité le plus au long du feu Philosophique ; et Pontanus avoue avoir été redressé, et reconnu son erreur dans la lecture du traité de ce Philosophe. Voici ce qu'il en dit : « Notre feu est minéral, il est égal, il est continu, il ne s'évapore point, s'il n'est trop fortement excité ; il participe

du soufre ; il est pris d'autre chose que de la matière, il détruit tout, il dissout, congèle et calcine ; il y a de l'artifice à le trouver et à le faire ; il ne coûte rien, ou du moins fort peu. De plus, il est humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, subtil, aérien, non violent, incomburant, ou qui ne brûle point, environnant, contenant et unique. Il est aussi la fontaine d'eau vive, qui environne et contient le lieu où se baignent et se lavent le Roi et la Reine. Ce feu humide suffit en toute l'œuvre au commencement, au milieu et à la fin ; parce que tout l'art consiste en ce feu. Il y a encore un feu naturel, un feu contre nature, et un feu innaturel, et qui ne brûle point, enfin, pour complément, il y a un feu chaud, sec, humide, froid. Pensez bien à ce que je viens de dire, et travaillez droitement, sans vous servir d'aucune matière étrangère. » Ce que le même Auteur ajoute ensuite est dans le fond une véritable explication de ces trois feux ; mais comme il les appelle *feu de lampes, feu de cendres, et jeu naturel de notre eau* ; on voit bien qu'il a voulu donner le change ; ceux qui voudront voir un détail plus circonstancié du feu Philosophique, peuvent avoir recours au Testament de Raymond Lulle et à son Codicille ; d'Espagnet en parle aussi fort au long depuis le 98^e Canon jusqu'au cent huitième. Les autres Philosophes n'en ont presque fait mention que pour le cacher, ou ne l'ont indiqué que par ses propriétés. Mais quand il s'est agi d'allégories ou de fables, ils ont donné à ce feu les noms d'épée, de lance, de flèches, de jave-

lot, de hache, etc., telle fut celle dont Vulcain frappa Jupiter pour le faire accoucher de Pallas ; l'épée que le même Vulcain donna à Pelée père d'Achille ; la mas-sue dont il fit présent à Hercule ; l'arc que ce héros reçut d'Apollon ; le cimenterre de Persée ; la lance de Bellerophon, etc. C'est le feu que Prométhée vola au Ciel ; celui que Vulcain employait pour fabriquer les foudres de Jupiter et les armes des Dieux, la ceinture de Vénus, le trône d'or du Souverain des Cieux, etc. C'est enfin le feu de Vesta, entretenu si scrupuleusement à Rome, qu'on punissait de mort les Vierges vestales auxquelles on avait confié le soin de l'entretenir, lorsque par négligence ou autrement elles le laissaient éteindre.

Principes opératifs

La préparation est composée de quatre parties. La première est la solution de la matière en eau mercurielle ; la seconde est la préparation du mercure des Philosophes ; la troisième est la corruption ; la quatrième, la génération et la création du soufre Philosophique. La première se fait par la semence minérale de la terre ; la seconde volatilise et spermatise les corps ; la troisième fait la séparation des substances et leur rectification ; la quatrième les unit et les fixe, ce qui est la création de la pierre. Les Philosophes ont comparé la préparation à la création du monde,

qui fut d'abord une masse, un chaos, une terre vide, informe et ténébreuse qui n'était rien en particulier, mais tout en général ; la seconde est une forme d'eau pondéreuse et visqueuse, pleine de l'esprit occulte de son soufre ; et la troisième est la figure de la terre qui parut aride après la séparation des eaux.

Dieu dit, la lumière fut faite ; elle sortit de son limbe et se plaça dans la région la plus élevée. Alors, les ténèbres disparurent devant elle ; le chaos et la confusion firent place à l'ordre, la nuit au jour, et pour ainsi dire, le néant à l'être.

Dieu parla une seconde fois ; les éléments confus se séparèrent, les plus légers se logèrent en haut et les plus pesants en bas ; alors la terre dégagée de ses moites abîmes parut, et parut capable de tout produire.

Cette séparation d'eau de la terre, où l'air se trouva et le feu se répandit, n'est qu'un changement successif de la matière sous cette double forme ; ce qui a fait dire aux Philosophes que l'eau est tout le fondement de l'œuvre, sans laquelle la terre ne pouvait être dissoute, pourrie, préparée, et que la terre est le corps où les éléments humides se terminent, se congèlent, et s'ensevelissent en quelque façon, pour reprendre une plus noble vie.

Il se fait alors une circulation, dont le premier mouvement sublime la matière en la raréfiant, le second l'abaisse en la congelant ; et le tout se termine enfin en une espèce de repos, ou plutôt un mouvement interne, une coction insensible de la matière.

La première roue de cette rotation d'éléments, comme l'appelle d'Espagnet, consiste dans la réduction de la matière en eau, où la génération commence ; l'éclipse du Soleil et de la Lune se fait ensuite. La seconde est une évacuation de l'humidité superflue, et une coagulation de la matière sous forme d'une terre visqueuse et métallique, la troisième roue opère la séparation et la rectification des substances ; les eaux se séparent des eaux. Tout se spiritualise ou se volatilise ; le Soleil et la Lune reprennent leur clarté et la lumière commence à paraître sur la terre. La quatrième est la création du soufre.

« Par la première digestion, dit l'Auteur que je viens de citer¹³⁰, le corps se dissout ; la conjonction du mâle et de la femelle, et le mélange de leurs semences se font, la putréfaction succède, et les éléments se résolvent en une eau homogène. Le Soleil et la Lune s'éclipsent à la tête du Dragon ; et tout le monde enfin retourne et rentre dans le chaos antique et dans l'abîme ténébreux. Cette première digestion se fait, comme celle de l'estomac, par une chaleur pépantique et faible, plus propre à la corruption qu'à la génération. »

« Dans la seconde digestion, l'esprit de Dieu est porté sur les eaux ; la lumière commence à paraître et les eaux se séparent des eaux ; la Lune et le Soleil reparaissent, les éléments ressortent du chaos pour constituer un nouveau monde, un nouveau ciel, et une terre nouvelle. Les petits corbeaux changent de

¹³⁰ Can. 68. et suiv.

plumes, et deviennent des colombes ; l'aigle et le lion, se réunissent par un lien indissoluble. »

« Cette régénération se fait par l'esprit igné qui descend, sous la forme d'eau, pour laver la matière de son péché originel, et y porter la semence aurifique, car l'eau des Philosophes est un feu. Mais donnez toute votre attention pour que la séparation des eaux se fasse par poids et mesure, de crainte que celles qui sont sous le ciel n'inondent la terre, ou que, s'élevant en trop grande quantité, elles ne laissent la terre trop sèche et trop aride. »

« La troisième digestion fournit à la terre naissante un lait chaud, et y infuse toutes les vertus spirituelles d'une quintessence qui lie l'âme avec le corps au moyen de l'esprit. La terre alors cache un grand trésor dans son sein et devient premièrement semblable à la Lune, puis au Soleil. La première se nomme terre de la Lune, la seconde terre du Soleil, et sont nées pour être liées par un mariage indissoluble ; car l'une et l'autre ne craignent plus les atteintes du feu. »

« La quatrième digestion achève tous les mystères du monde ; la terre devient, par son moyen, un ferment précieux, qui fermente tout en corps parfaits, comme le levain change toute pâte en sa nature : elle avait acquis cette propriété en devenant quintessence céleste. Sa vertu, émanée de l'esprit universel du monde, est une panacée ou médecine universelle à toutes les maladies des créatures qui peuvent être guéries. Le fourneau secret des Philosophes vous

donnera ce miracle de l'Art et de la Nature, en répétant les opérations du premier œuvre.»

Tout le procédé Philosophique consiste dans la solution du corps et la congélation de l'esprit, et tout se fait par une même opération. Le fixe et le volatil se mêlent intimement, mais cela ne peut se faire si le fixe n'est auparavant volatilisé. L'un et l'autre s'embrassent enfin, et par la réduction ils deviennent absolument fixes.

Les principes opératifs, que l'on appelle aussi les clefs de l'œuvre, ou le régime, sont donc au nombre de quatre : le premier est la solution ou liquéfaction ; le second l'ablution ; le troisième la réduction ; et le quatrième la fixation. Par la solution, les corps retournent en leur première matière, et se réincruent par la coction. Alors, le mariage se fait entre le mâle et la femelle, et il en naît le corbeau. La pierre se résout en quatre éléments confondus ensemble ; le ciel et la terre s'unissent pour mettre Saturne au monde. L'ablution apprend à blanchir le corbeau, et à faire naître Jupiter de Saturne : cela se fait par le changement du corps en esprit. L'office de la réduction est de rendre au corps son esprit que la volatilisation lui avait enlevé, et de le nourrir ensuite d'un lait spirituel, en forme de rosée, jusqu'à ce que le petit Jupiter ait acquis une force parfaite.

« Pendant ces deux dernières opérations, dit d'Espagnet, le Dragon descendu du ciel, devient furieux contre lui-même ; il dévore sa queue et s'engloutit

peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin il se métamorphose en pierre. » Tel fut le Dragon dont parle Homère¹³¹ : il est la véritable image ou le vrai symbole de ces deux opérations. « Pendant que nous étions assemblés sous un beau platane, disait Ulysse aux Grecs, et que nous étions là pour faire des hécatombes, auprès d'une fontaine qui sourdait de cet arbre, il apparut un prodige merveilleux. Un horrible Dragon dont le dos était tacheté, envoyé par Jupiter même, sortit du fond de l'autel, et courut au platane. Au haut de cet arbre étaient huit petits moineaux avec leur mère qui voltegeait autour d'eux. Le Dragon les saisit avec fureur, et même la mère qui pleurait la perte de ses petits. Après cette action le même Dieu qui l'avait envoyé, le rendit beau, brillant, et le changea en pierre à nos yeux étonnés. » Je laisse au Lecteur à en faire l'application.

Principes opératifs en particulier

La calcination

La calcination vulgaire n'est autre chose que la mort et la mortification du mixte, par la séparation de l'esprit, ou de l'humide, qui liait ses parties. C'est, à proprement parler, une pulvérisation par le feu

¹³¹ Iliad. l. 2. v. 306. et suiv.

et une réduction du corps en chaux, cendre, terre, fleurs, etc.

La Philosophique est une extraction de la substance de l'eau, du sel, de l'huile, de l'esprit, et le reste de la terre, et un changement d'accidents, une altération de la quantité, une corruption de la substance, de manière cependant que toutes ces choses séparées puissent se réunir pour qu'il en vienne un corps plus parfait. La calcination vulgaire se fait par l'action du feu de nos cuisines, ou des rayons concentrés du Soleil ; la Philosophique a l'eau pour agent, ce qui a fait dire aux Philosophes : *Les chimistes brûlent avec le feu, et nous brûlons avec l'eau* ; d'où l'on doit conclure que la Chimie vulgaire est aussi différente de la Chimie Hermétique, que le feu diffère de l'eau.

Solution

La solution, chimiquement parlant, est une atténuation ou liquéfaction de la matière sous forme d'eau, d'huile, d'esprit ou d'humeur. Mais la Philosophique est une réduction du corps en sa première matière ou une désunion naturelle des parties du composé, et une coagulation des parties spirituelles. C'est pourquoi les Philosophes l'appellent une solution du corps et une congélation de l'esprit. Son effet est d'aquéfier, dissoudre, ouvrir, réincruder, décuire et évacuer les substances de leur terrestréités, de décorporifier le mixte pour le réduire en sperme.

Putréfaction

La putréfaction est en quelque façon la clef de toutes les opérations, quoiqu'elle ne soit pas proprement la première. Elle nous découvre l'intérieur du mixte : elle est l'outil qui rompt les liens des parties ; elle fait, comme le disent les Philosophes, l'occulte manifeste. Elle est le principe du changement des formes, la mort des accidentelles, le premier pas à la génération, le commencement et le terme de la vie ; le milieu entre le non-être et l'être.

Le Philosophe veut qu'elle se fasse, quand le corps dissous par une résolution naturelle, est soumis à l'action de la chaleur putrédinale. La distillation et la sublimation n'ont été inventées qu'à l'imitation de celles de la Nature à l'égard des éléments, dont l'inclination ou la disposition à se raréfier et s'élever, à se condenser et à descendre, sont tout le mélange et les productions de la Nature.

La distillation diffère de la sublimation, en ce que la première se fait par l'élévation des choses humides, qui distillent ensuite goutte à goutte, au lieu que la sublimation et l'élévation d'une matière sèche s'attache au vaisseau. L'une et l'autre sont vulgaires.

La distillation et la sublimation, philosophiquement parlant, sont une purgation, subtilisation, rectification de la matière.

La coagulation et la fixation sont les deux grands instruments de la Nature et de l'Art.

Fermentation

Le ferment est dans l'œuvre ce que le levain est dans la fabrique du pain. On ne peut faire du pain sans levain et l'on ne peut faire de l'or sans or. L'or est donc l'âme et ce qui détermine la forme intrinsèque de la pierre. Ne rougissons pas d'apprendre à faire de l'or et de l'argent, comme le boulanger fait le pain, qui n'est qu'un composé d'eau et de farine pétrie, fermentée, qui ne diffère l'un de l'autre que par la cuisson. De même, la médecine dorée n'est qu'une composition de terre et d'eau, c'est-à-dire de soufre et de mercure fermentés avec l'or ; mais avec un or réincrudé. Car, comme on ne peut faire du levain avec du pain cuit, on ne peut en faire un avec l'or vulgaire, tant qu'il demeure or vulgaire,

Le mercure ou eau mercurielle est cette eau, le soufre cette farine, qui par une longue fermentation s'aigrissent et sont faits levain, avec lequel l'or et l'argent sont faits. Et comme le levain se multiplie éternellement, et sert toujours de matière à faire du pain, la médecine Philosophique se multiplie aussi, et sert éternellement de levain pour faire de l'or.

Signes ou principes démonstratifs

Les couleurs qui surviennent à la matière Philoso-

phique pendant le cours des opérations de l'œuvre sont des signes démonstratifs qui font connaître à l'Artiste qu'il a procédé de manière à réussir. Elles se succèdent immédiatement et par ordre, si cet ordre est dérangé, c'est une preuve qu'on a mal opéré. Il y a trois couleurs principales ; la première est la noire, appelée tête de corbeau, et de beaucoup d'autres noms que nous avons rapportés ci-devant dans l'article intitulé *Clef de l'œuvre*.

Le commencement de cette noirceur indique que le feu de la Nature commencé à opérer et que la matière est en voie de solution ; lorsque cette couleur noire est parfaite, la solution l'est aussi et les éléments sont confondus. Le grain se pourrit pour se disposer à la génération. « Celui qui ne noircira point, ne saurait blanchir, dit Artéphiüs ; parce que la noirceur est le commencement de la blancheur, et c'est la marque de la putréfaction et de l'altération. Voici comment cela se fait. En la putréfaction qui se fait dans notre eau, il paraît premièrement une noirceur qui ressemble à du bouillon gras sur lequel on a jeté du poivre. Cette liqueur s'étant ensuite épaissie, devient comme une terre noire ; elle se blanchit en continuant de la cuire... et de même que la chaleur, agissant sur l'humide, produit la noirceur, laquelle est la première couleur qui paraît ; de même la chaleur continuant toujours son action, elle produit la blancheur qui est la seconde principale de l'œuvre. »

Cette action du feu sur l'humide fait tout dans

l'œuvre, comme il fait tout dans la Nature, pour la génération des mixtes. Ovide l'avait dit :

*...Ubi temperiem sumpsere humorque calorque
Conciunt : et ab his oriuntur cuncta duobus.*

MÉTAM. L. I.

Pendant cette putréfaction, le mâle Philosophique ou le soufre est confondu avec la femelle, de manière qu'ils ne font plus qu'un seul et même corps, que les Philosophes nomment Hermaphrodite : « C'est, dit Flamel¹³², l'androgyné des Anciens, la tête du corbeau, et les déments convertis. En cette façon, je te peins ici que tu as deux natures réconciliées, qui peuvent former un embryon en la matrice du vaisseau, et puis t'enfanter un Roi très puissant, invincible, et incorruptible... Notre matière dans cet état est le Serpent Python, qui ayant pris son être de la corruption du limon de la terre, doit être mis à mort, et vaincu par les flèches du Dieu Apollon, par le blond Soleil ; c'est-à-dire par notre feu, égal à celui du Soleil. Celui qui lave ou plutôt ces lavements qu'il faut continuer avec l'autre moitié, ce sont les dents de ce serpent que le Sage opérateur, le prudent Cadmus, sèmera dans la même terre, d'où naîtront des soldats, qui se détruiront eux-mêmes, se laissant résoudre en la même nature de terre... Les Philosophes envieux ont appelé cette confection, Rebis, et encore *Numus, ethelia*,

¹³² Loco cit.

arene, Boritis, corsufle, cambar, albar æres, duenech, Bauderce, Kukul, Thabitris, ebisemeth, Ixir, etc., c'est ce qu'ils ont commandé de blanchir. » J'ai parlé assez au long de cette noirceur dans l'article des principes opératifs : le Lecteur pourra y avoir recours.

Le second signe démonstratif ou la deuxième couleur principale est le blanc. Hermès¹³³ dit : Sachez, fils de la science, que le vautour crie du haut de la montagne : « Je suis le blanc du noir » ; parce que la blancheur succède à la noirceur. Morien appelle cette blancheur la fumée blanche. Alphidius nous apprend que cette matière ou cette fumée blanche est la racine de l'art et l'argent-vif des Sages. Philalèthe¹³⁴ nous assure que cet argent-vif est le vrai mercure des Philosophes. « Cet argent-vif, dit-il, extrait de cette noirceur très subtile, est le mercure tingeant Philosophique avec son soufre blanc et rouge naturellement mêlé ensemble dans leur minière. »

Les Philosophes lui ont entre autres noms donné ceux qui suivent. *Cuivre blanc, agneau, agneau sans tache, aibathest, blancheur, aiborach, eau bénite, eau pesante, talc, argent-vif animé, mercure coagulé, mercure purifié, argent, zoticon, arsenic, orpiment, or, or blanc, azoch, baurach, borax, bœuf, cambar, caspa, céruse, cire, chaia, comerisson, corps blanc, corps improprement dit, Décembre, E, électre, essence, essence blanche, Euphrate, Ève, sada, savonius, le fondement*

¹³³ Sept. chap.

¹³⁴ Narrat. method. p. 36.

de l'art, pierre précieuse de givinis, diamant, chaux, gomme blanche, hermaphrodite, hæ, hypostase, hylé, ennemi, insipide, lait, lait de vierge, pierre connue, pierre minérale, pierre unique, lune, lune dans son plan, magnésie blanche, alun, mère, matière unique des métaux, moyen dispositif, menstrue, mercure dans son couchant, huile, huile vive, légume, œuf, phlegme, plomb blanc, point, racine, racine de l'art, racine unique, rebis, sel, sel alkali, sel alerot, sel alembrot, sel fusible, sel de nature, sel gemme, sel des métaux, savon des sages, seb, secondine, sedine, vieillesse, seth, serinech, serf fugitif, main gauche, compagnon, sœur, sperme des métaux, esprit, étain, sublimé, suc, soufre, soufre blanc, soufre onctueux, terre, terre feuillée, terre féconde, terre en puissance, champ dans le quel il faut semer l'or, tevós, tincar, vapeur, étoile du soir, vent, virago, verre, verre de Pharaon, vingt-un, urine d'enfant, vautour, zibach, ziva, voile, voile blanc, narcisse, lys, rose blanche, os calciné, coque d'œuf, etc.

Artéphiüs dit que la blancheur vient de ce que l'âme du corps surnage au-dessus de l'eau comme une crème blanche ; et que les esprits s'unissent alors si fortement qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, parce qu'ils ont perdu leur volatilité.

Le grand secret de l'œuvre est donc de blanchir le laiton, et laisser là tous les livres, afin de ne point s'embarrasser par leur lecture, qui pourrait faire naître des idées de quelque travail inutile et dispendieux. Cette blancheur est la pierre parfaite au blanc ;

c'est un corps précieux, qui, quand il est fermenté, et devenu élixir au blanc, est plein d'une teinture exubérante, qu'il a la propriété de communiquer à tous les autres métaux. Les esprits volatils auparavant sont alors fixes. Le nouveau corps ressuscite beau, blanc, immortel, victorieux. C'est pourquoi on l'a appelé *résurrection*, *lumière*, *jour*, et de tous les noms qui peuvent indiquer la blancheur, la fixité et l'incorruptibilité.

Flamel a représenté cette couleur dans ses figures Hiéroglyphiques, par une femme environnée d'un rouleau blanc, « pour te montrer, » dit-il, « que Rebis commencera de se blanchir de cette même façon, blanchissant premièrement aux extrémités tout à l'entour de ce cercle blanc. L'échelle des Philosophes¹³⁵ dit : « Le signe de la première partie de la blancheur, est quand l'on voit un certain petit cercle capillaire ; c'est-à-dire, passant sur la tête, qui apparaîtra à l'entour de la matière aux côtés du vaisseau, en couleur tirant sur l'orangé. »

Les Philosophes, suivant le même Flamel, ont représenté aussi cette blancheur sous la figure d'une épée nue brillante. « Quand tu auras blanchi, » ajoute le même Auteur, « tu as vaincu les Taureaux enchantés qui jetaient feu et fumée par les narines. Hercule a nettoyé l'étable pleine d'ordure, de pourriture et de noirceur. Jason a versé le jus sur les Dragons de

¹³⁵ Scala Philosop.

Colchos, et tu as en ta puissance la corne d'Amalthée, qui, encore qu'elle ne soit que blanche, te peut combler tout le reste de ta vie, de gloire, d'honneur et de richesses. Pour l'avoir, il t'a fallu combattre vaillamment et comme un Hercule. Car cet Achéloüs, ce fleuve humide (qui est la noirceur, l'eau noire du fleuve Esep) est doué d'une force très puissante, outre qu'il se change très souvent d'une forme en une autre. »

Comme le noir et le blanc sont, pour ainsi dire, deux extrêmes, et que deux extrêmes ne peuvent s'unir que par un milieu, la matière, en quittant la couleur noire, ne devient pas blanche tout à coup ; la couleur grise se trouve intermédiaire, parce qu'elle participe des deux.

Les Philosophes lui ont donné le nom de Jupiter, parce qu'elle succède au noir, qu'ils ont appelé Saturne. C'est ce qui a fait dire à d'Espagnet, que l'air succède à l'eau après qu'elle a achevé ses sept révolutions, que Flamel a nommées inhibitions. La matière, ajoute d'Espagnet, s'étant fixée au bas du vase, Jupiter, après avoir chassé Saturne, s'empare du Royaume, et en prend le gouvernement. À son avènement l'enfant Philosophique se forme, se nourrit dans la matrice, et vient enfin au jour avec un visage beau, brillant, et blanc comme la Lune. Cette matière au blanc est dès lors un remède universel à toutes les maladies du corps humain.

Enfin, la troisième couleur principale est la rouge :

elle est le complément et la perfection de la pierre. On obtient cette rougeur par la seule continuation de la cuisson de la matière. Après le premier œuvre, on l'appelle *sperme masculin, or philosophique, feu de la pierre, couronne royale, fils du Soleil, minière de feu céleste*.

Nous avons déjà dit que la plupart des Philosophes commencent leurs traités de l'œuvre à la pierre au rouge. Ceux qui lisent ces ouvrages ne sauraient faire trop d'attention à cela. Car c'est une source d'erreurs pour eux, tant parce qu'ils ne sauraient deviner de quelle matière parlent alors les Philosophes, qu'à cause des opérations, des proportions des matières qui sont dans le second œuvre, ou la fabrique de l'élixir, bien différentes de celles du premier. Quoique Morien nous assure que cette seconde opération n'est qu'une répétition de la première, il est bon cependant de remarquer que ce qu'ils appellent feu, air, terre et eau dans l'un, ne sont pas les mêmes choses que celles auxquelles ils donnent les mêmes noms dans l'autre. Leur mercure est appelé mercure, tant sous la forme liquide que sous la forme sèche. Ceux, par exemple, qui lisent Alphidius, s'imaginent, quand il appelle la matière de l'œuvre, minière rouge, qu'il faut chercher, pour le premier commencement des opérations, une matière rouge ; les uns en conséquence travaillent sur le cinabre, d'autres sur le minium, d'autres sur l'orpiment, d'autres sur la rouille de fer ; parce qu'ils ne savent pas que cette minière rouge est la pierre

parfaite au rouge, et qu'Alphidius ne commence son ouvrage que de là. Mais afin que ceux qui liront cet ouvrage, et qui voudront travailler, n'y soient pas trompés, voici un grand nombre des noms donnés à la pierre au rouge. *Acide, aigu, adam, aduma, almagra, altum* ou élevé, *azernard, âme, béliet, or, or vif, or altéré, cancer, cadmie, camereth, bile, chibur, cendre, cendre de tartre, corsufte, corps, corps proprement dit, corps rouge, droite, deeb, déhab, Été, fer, forme, forme de l'homme, frère, fruit, coq, crête de coq, gabricius, gabrius, gophrith, grain d'éthiopie, gomme, gomme rouge, hageralzarnard, homme, feu, feu de nature, infini, jeunesse, hebrit, pierre, pierre indienne, pierre indradême, pierre lasule, pierre rouge, litharge d'or, litharge rouge, lumière, matin, Mars, marteck, mâle, magnésie rouge, métros, minière, neusi, huile de Mars, huile incombustible, huile rouge, olive, olive perpétuelle, orient, père, une partie, pierre étoilée, phison, roi, réezon, résidence, rougeur, rubis, sel, sel rouge, semence, sericon, soleil, soufre, soufre rouge, soufre vif, tamne, troisième, treizième, terre rouge, thériaque, thelima, thion, thita, toarech, vare, veine, sang, pavot, vin rouge, vin, virago, jaune d'œuf, vitriol rouge, chalcitis, colchotar, cochenille, verre, zaaph, zahau, zit, zumech, zume-lazuli, sel d'urine, etc.*

Mais tous ces noms ne lui ont pas été donnés pour la même raison ; les Auteurs dans ces différentes dénominations n'ont eu égard qu'à la manière de l'envisager, tantôt par rapport à sa couleur, tantôt à ses quali-

tés. Ceux, par exemple, qui ont nommé cette matière ou pierre au rouge, acide, adam, Été, almagra, âme, bélier, or, cancer, camereth, cendre de tartre, corsufle, déeb, frère, fruit, coq, jeunesse, kibrit, pierre indradême, marteck, mâle, père, soleil, troisième, neusis, olive, thion, verre, zaaph, ne l'ont nommée ainsi qu'à cause de l'altération de sa complexion. Ceux qui n'ont eu en vue que sa couleur, l'ont appelée gomme rouge, huile rouge, rubis, séricon, soufre rouge, jaune d'œuf, vitriol rouge, etc. « En cette opération de rubifiement, dit Flamel, encore que tu imbibes, tu n'auras guère de noir, mais bien du violet, bleu, et de la couleur de la queue du paon : car notre pierre est si triomphante en siccité, qu'incontinent que ton mercure la touche, la nature se réjouissant de sa nature, se joint à elle, et la boit avidement ; et partant le noir qui vient de l'humidité ne se peut montrer qu'un peu sous ces couleurs violettes et bleues, d'autant que la siccité gouverne maintenant absolument... Or souviens-toi de commencer la rubification par l'apposition du mercure orangé rouge, mais il n'en faut guère verser, et seulement une ou deux fois, selon que tu verras : car cette opération se doit faire par feu sec, sublimation et calcination sèche. Et vraiment je te dis ici un secret que tu trouveras bien rarement écrit. »

Dans cette opération le corps fixe se volatilise ; il monte et descend en circulant dans le vase, jusqu'à ce que le fixe ayant vaincu le volatil, il le précipite au fond avec lui pour ne plus faire qu'un corps de nature

absolument fixe. Ce que nous avons rapporté de Flamel doit s'entendre de l'élixir donc nous parlerons ci-après ; mais, quant aux opérations du premier œuvre, ou de la manière de faire le soufre Philosophique, d'Espagnet la décrit ainsi¹³⁶ : « Choisissez un Dragon rouge, comateux, qui n'ait rien perdu de sa force naturelle : ensuite sept ou neuf Aigles vierges, hardies, dont les rayons du Soleil ne soient pas capables d'éblouir les yeux : menez-les avec le Dragon dans une prison claire transparente, bien close, et par-dessus un bain chaud, pour les exciter au combat. Ils ne tarderont pas à en venir aux prises ; le combat sera long et très pénible jusqu'au quarante-cinquième ou cinquantième jour, que les Aigles commenceront à dévorer le Dragon. Celui-ci en mourant infectera toute la prison de son sang corrompu, et d'un venin très noir, à la violence duquel les Aigles ne pouvant résister, expireront aussi. De la putréfaction de leurs cadavres naîtra un corbeau, qui élèvera peu à peu sa tête ; et par l'augmentation du bain, il déploiera ses ailes, et commencera à voler ; le vent, les nuages l'emporteront çà et là ; fatigué d'être ainsi tourmenté, il cherchera à s'échapper : ayez donc soin qu'il ne trouve aucune issue. Enfin lavé et blanchi par une pluie constante, de longue durée, et une rosée céleste, on le verra métamorphosé en cygne. La naissance du corbeau vous indiquera la mort du Dragon. »

¹³⁶ Lum. 109.

« Si vous êtes curieux de pousser jusqu'au rouge, ajoutez l'élément du feu qui manque à la blancheur : sans toucher ni remuer le vase, mais en tonifiant le feu par degrés, poussez son action sur la matière jusqu'à ce que l'occulte devienne manifeste, l'indice sera la couleur citrine. Gouvernez alors le feu du quatrième degré toujours par les degrés requis, jusqu'à ce que par l'aide de Vulcain, vous voyiez éclore des roses rouges qui se changeront en amaranthes, couleur de sang. Mais ne cessez de faire agir le feu par le feu, que vous ne voyiez le tout réduit en cendres très rouges et impalpables. »

Ce soufre Philosophique est une terre d'une ténuité, d'une ignéité et d'une sécheresse extrêmes. Elle contient un feu de nature très abondant, c'est pourquoi on l'a nommé *feu de la pierre*. Il a la propriété d'ouvrir, de pénétrer les corps des métaux et de les changer en sa propre nature : on le nomme en conséquence père et semence masculine.

Les trois couleurs noire, blanche et rouge doivent nécessairement se succéder dans l'ordre que nous les avons décrites ; mais elles ne sont pas les seules qui se manifestent. Elles indiquent les changements essentiels qui surviennent à la matière : au lieu que les autres couleurs presque infinies et semblables à celles de l'arc-en-ciel, ne sont que passagères et d'une durée très courte. Ce sont des espèces de vapeurs qui affectent plutôt l'air que la terre, qui se chassent les

unes et les autres et qui se dissipent pour faire place aux trois principales donc nous avons parlé.

Ces couleurs étrangères sont cependant quelquefois des signes d'un mauvais régime, et d'une opération mal conduite ; la noirceur répétée en est une marque certaine : car les petits corbeaux, dit d'Espagnet¹³⁷, ne doivent point retourner dans le nid après l'avoir quitté. La rougeur prématurée est encore de ce nombre ; car elle ne doit paraître qu'à la fin, comme preuve de la maturité du grain et du temps de la moisson.

De l'Élixir

Ce n'est pas assez d'être parvenu au soufre Philosophique que nous venons de décrire ; la plupart y ont été trompés, et ont abandonné l'œuvre dans cet état-là, croyant l'avoir poussé à sa perfection. L'ignorance des procédés de la Nature et de l'Art sont la cause de cette erreur. En vain voudrait-on tenter de faire la projection avec ce soufre ou pierre au rouge. La pierre Philosophale ne peut être parfaite qu'à la fin du second œuvre qu'on appelle *Élixir*.

De ce premier soufre on en fait un second, que l'on peut ensuite multiplier à l'infini. On doit donc

¹³⁷ Can. 66.

conserver précieusement cette première minière de feu céleste pour l'usage requis.

L'élixir, suivant d'Espagnet, est composé d'une matière triple ; savoir, d'une eau métallique, ou du mercure sublimé philosophiquement, du ferment blanc, si l'on veut faire l'élixir au blanc, ou du ferment rouge pour l'élixir au rouge, et enfin du second soufre ; le tout selon les poids et proportions Philosophiques. L'élixir doit avoir cinq qualités, il doit être fusible, permanent, pénétrant, *tingeant* et *multipliant* ; il tire sa teinture et sa fixation du ferment ; sa fusibilité de l'argent-vif, qui sert de moyen pour réunir les teintures du ferment et du soufre ; et sa propriété multiplicative lui vient de l'esprit de la quintessence qu'il a naturellement.

Les deux métaux parfaits donnent une teinture parfaite, parce qu'ils tiennent la leur du soufre pur de la Nature ; il ne faut donc point chercher son ferment ailleurs que dans ces deux corps. Teignez donc votre élixir blanc avec la Lune, et le rouge avec le Soleil. Le mercure reçoit d'abord cette teinture et la communique ensuite. Prenez garde à vous tromper dans le mélange des ferments, et ne prenez pas l'un pour l'autre, vous perdriez tout. Ce second œuvre se fait dans le même vase, ou dans un vase semblable au premier, dans le même fourneau, et avec les mêmes degrés de feu ; mais il est beaucoup plus court.

La perfection de l'élixir consiste dans le mariage et l'union parfaite du sec et de l'humide, de manière

qu'ils soient inséparables, et que l'humide donne au sec la propriété d'être fusible à la moindre chaleur. On en fait l'épreuve en en mettant un peu sur une lame de cuivre ou de fer échauffée, s'il fond d'abord sans fumée, on a ce qu'on souhaite.

Pratique de l'élixir suivant d'Espagnet

« Terre rouge ou ferment rouge trois parties, eau et air pris ensemble six parties ; mêlez le tout, et broyez pour en faire un amalgame, ou pâte métallique, de consistance de beurre, de manière que la terre soit impalpable, ou insensible au tact ; ajoutez-y une partie et demie de feu, et mettez le tout dans un vase, que vous scellerez parfaitement. Donnez-lui un feu du premier degré, pour la digestion ; vous ferez ensuite l'extraction des éléments par les degrés de feu qui leur sont propres, jusqu'à ce qu'ils soient tous réduits en terre fixe. La matière deviendra comme une pierre brillante, transparente, rouge, et sera pour lors dans sa perfection. Prenez-en à volonté, mettez-le dans un creuset sur un feu léger, et imbiblez cette partie avec son huile rouge, en l'incérant goutte à goutte jusqu'à ce qu'elle se fonde et coule sans fumée. » Ne craignez pas que votre mercure s'évapore, car la terre boira avec plaisir et avidité cette humeur qui est de sa nature. Vous avez alors en possession votre élixir parfait. Remerciez Dieu de la faveur qu'il vous a faite, faites en usage pour sa gloire, et gardez le secret. »

L'élixir blanc se fait de même que le rouge ; mais avec des ferments blancs, et de l'huile blanche.

Quintessence

La quintessence est une extraction de la plus spiritueuse et radicale substance de la matière ; elle se fait par la séparation des éléments qui se terminent en une céleste et incorruptible essence dégagée de toutes les hétérogénéité. Aristote la nomme une substance très pure, incorporée en certaine matière non mélangée d'accidents. Héraclite l'appelle une essence céleste, qui prend le nom du lieu d'où elle tire son origine. Paracelse la dit : l'être de notre ciel centrique ; Pline, une essence corporelle, séparée néanmoins de toute matérialité et dégagée du commerce de la matière. Elle a été nommée en conséquence un corps spirituel, ou un esprit corporel, fait d'une substance éthérée. Toutes ces qualités lui ont fait donner le nom de quintessence, c'est-à-dire une cinquième substance, qui résulte de l'union des parties les plus pures des éléments.

Le Secret Philosophique consiste à séparer les éléments des mixtes, à les rectifier et, par la réunion de leurs parties pures, homogènes et spiritualisées, faire cette quintessence, qui en renferme toutes les propriétés, sans être sujette à leur altération.

La Teinture

Lorsque les ignorants dans la Philosophie hermétique lisent le terme de teinture dans les ouvrages qui traitent de cette Science, ils s'imaginent qu'on doit l'entendre seulement de la couleur des métaux, telle que l'orangée pour l'or, et la blanche pour l'argent. Et, comme il est dit, dans ces mêmes ouvrages, que le soufre est le principe de la teinture, on travaille à extraire ce soufre par des eaux fortes, des eaux régales, par la calcination et les autres opérations de la Chimie vulgaire. Ce n'est pas là proprement l'idée des Philosophes, non seulement pour les opérations, mais pour la teinture prise en elle-même. La teinture de l'or ne peut être séparée de son corps, parce qu'elle en est l'âme ; et qu'on ne pourrait l'en extraire sans détruire le corps ; ce qui n'est pas possible à la Chimie vulgaire, comme le savent très bien tous ceux qui ont voulu tenter cette expérience.

La teinture, dans le sens Philosophique, est l'élixir même, rendu fixe, fusible, pénétrant et tingeant, par la corruption et les autres opérations dont nous avons parlé. Cette teinture ne consiste donc pas dans la couleur externe, mais dans la substance même qui donne la teinture avec la forme métallique. Elle agit comme le safran dans l'eau ; elle pénètre même plus que l'huile ne fait sur le papier ; elle se mêle intimement comme la cire avec la cire, comme l'eau avec l'eau, parce que l'union se fait entre deux choses de

même nature. C'est de cette propriété que lui vient celle d'être une panacée admirable pour les maladies des trois règnes de la Nature ; elle va chercher dans eux le principe radical et vital, qu'elle débarrasse, par son action, des hétérogènes qui l'embarrassent, et le tiennent en prison ; elle vient à son aide, et se joint à lui pour combattre ses ennemis. Ils agissent alors de concert, et remportent une victoire parfaite. Cette quintessence chasse l'impureté des corps, comme le feu fait évaporer l'humidité du bois ; elle conserve la santé, en donnant des forces au principe de la vie pour résister aux attaques des maladies, et faire la séparation de la substance véritablement nutritive des aliments d'avec celle qui n'en est que le véhicule.

La Multiplication

On entend par la multiplication Philosophique, une augmentation en quantité et en qualités, et l'une et l'autre au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Celle de la qualité est une multiplication de la teinture par une corruption, une volatilisation et une fixation réitérées autant de fois qu'il plaît à l'Artiste. La seconde augmente seulement, la quantité de la teinture, sans accroître ses vertus.

Le second soufre se multiplie avec la même matière dont il a été fait, en y ajoutant une petite partie du premier, selon les poids et mesures requises. Il y a

néanmoins trois manières de faire la multiplication si nous en croyons d'Espagnet, qui les décrit de la manière suivante. La première est de prendre une partie de l'élixir parfait rouge que l'on mêle avec neuf parties de son eau rouge ; on met le vase au bain pour faire dissoudre le tout en eau. Après la solution on cuit cette eau jusqu'à ce qu'elle se coagule en une matière semblable à un rubis ; on insère ensuite cette matière à la manière de l'élixir ; et, dès cette première opération, la médecine acquiert dix fois plus de vertus qu'elle n'en avait. Si l'on réitère ce même procédé une seconde fois, elle augmentera de cent ; une troisième fois de mille, et ainsi de suite, toujours par dix.

La seconde manière est de mêler la quantité que l'on veut d'élixir avec son eau, en gardant cependant les proportions entre l'un et l'autre et, après avoir mis le tout dans un vase de réduction bien scellé, le dissoudre au bain, et suivre tout le régime du second en distillant successivement les éléments par leurs propres feux, jusqu'à ce que le tout devienne pierre. On insère ensuite, comme dans l'autre, et la vertu de l'élixir augmente de cent dès la première fois, mais cette voie est plus longue. On la réitère, comme la première, pour accroître sa force de plus en plus.

La troisième enfin est proprement la multiplication en quantité. On projette une once de l'élixir multiplié en qualité sur cent onces de mercure commun purifié ; ce mercure, mis sur un petit feu, se changera bientôt en élixir. Si on jette une once de ce nouvel

élixir sur cent onces d'autre mercure commun purifié, il deviendra or très fin. La multiplication de l'élixir au blanc se fait de la même manière, en prenant l'élixir blanc et son eau, au lieu de l'élixir rouge.

Plus on réitérera la multiplication en qualité, plus elle aura d'effet dans la projection ; mais non pas de la troisième manière de multiplier dont nous avons parlé ; car sa force diminue à chaque projection. On ne peut cependant pousser cette réitération que jusqu'à la quatrième ou cinquième fois, parce que la médecine serait alors si active et si ignée que les opérations deviendraient instantanées ; puisque leur durée s'abrège à chaque réitération ; sa vertu d'ailleurs est assez grande à la quatrième ou cinquième fois pour combler les désirs de l'Artiste, puisque dès la première un grain peut convertir cent grains de mercure en or, à la seconde mille, à la troisième dix mille, à la quatrième cent mille, etc. On doit juger de cette médecine comme du grain, qui multiplie à chaque fois qu'on le sème.

Des poids dans l'Œuvre

Rien de plus embrouillé que les poids et les proportions requis dans l'œuvre Philosophique. Tous les Auteurs en parlent, et pas un ne les explique clairement. L'un dit qu'il faut mesurer son feu clibanique-

mement¹³⁸ ; l'autre géométriquement¹³⁹. Celui-là, suivant la chaleur du Soleil depuis le printemps jusqu'en automne ; celui-ci, qu'il faut une chaleur fébrile, etc. Mais le Trévisan nous conseille de donner un feu lent et faible plutôt que fort, parce qu'on ne risque alors que de finir l'œuvre plus tard, au lieu qu'en forçant le feu, on est dans un danger évident de tout perdre.

Le composé des mixtes et leur vie ne subsistent que par la mesure et le poids des éléments combinés et proportionnés de manière que l'un ne domine point sur les autres en tyran. S'il y a trop de feu, le germe se brûle ; si trop d'eau, l'esprit séminal et radical se trouve suffoqué, si trop d'air et de terre, le composé aura ou trop, ou trop peu de consistance, et chaque élément n'aura pas son action libre.

Cette difficulté n'est pas cependant si grande qu'elle le paraît d'abord à la première lecture des Philosophes ; quelques-uns nous avertissent¹⁴⁰ que la Nature a toujours la balance à la main pour peser ces éléments et en faire ses mélanges tellement proportionnés qu'il en résulte toujours les mixtes qu'elle se propose de faire, à moins qu'elle ne soit empêchée dans ses opérations par le défaut de la matrice où elle fait ses opérations, ou par celui des semences qu'on lui fournit, ou enfin par d'autres accidents. Nous voyons même, dans la Chimie vulgaire, que deux corps hété-

¹³⁸ Flamel.

¹³⁹ D'Espagnet et Artéphiüs.

¹⁴⁰ Le Trévisan.

rogènes ne se mêlent point ensemble, ou ne peuvent rester longtemps unis, que lorsque l'eau a dissous une certaine quantité de sel, elle n'en dissout pas davantage ; que plus les corps ont d'affinité ensemble, plus ils semblent se chercher, et quitter même ceux qui en ont le moins pour se réunir à ceux qui en ont le plus. Ces expériences sont connues, particulièrement entre les minéraux et les métaux.

L'Artiste du grand œuvre se propose la Nature pour modèle ; il faut donc qu'il étudie cette Nature pour pouvoir l'imiter. Mais comment trouver ses poids et ses combinaisons ? Quand elle veut faire quelque mixte, elle ne nous appelle pas à son conseil, ni à ses opérations, tant pour voir ses matières constituantes, que son travail dans l'emploi qu'elle en fait. Les Philosophes hermétiques ne se lassent point de nous recommander de suivre la Nature ; sans doute qu'ils la connaissent, puisqu'ils se flattent d'être ses disciples. Ce serait donc dans leurs ouvrages qu'on pourrait apprendre à l'imiter. Mais l'un¹⁴¹ dit « qu'il ne faut qu'une seule chose pour parfaire l'œuvre, qu'il n'y a qu'une pierre, qu'une médecine, qu'un vaisseau, qu'un régime, et qu'une seule disposition ou manière pour faire successivement le blanc et le rouge. Ainsi, quoi que nous disions, ajoute le même Auteur, mets ceci, mets cela, nous n'entendons pas qu'il faille prendre plus d'une chose, la mettre une seule fois

¹⁴¹ Artéphiüs.

dans le vaisseau, et le fermer ensuite jusqu'à ce que l'œuvre soit parfaite et accomplie... que l'Artiste n'a autre chose à faire qu'à préparer extérieurement la matière comme il faut, parce que d'elle-même elle fait intérieurement tout ce qui est nécessaire pour se rendre parfaite... ainsi prépare et dispose seulement la matière, et la Nature fera tout le reste. »

Raymond Lulle nous avertit que cette chose unique n'est pas une seule chose prise individuellement, mais deux choses de même nature, qui n'en font qu'une ; s'il y a deux ou plusieurs choses à mêler, il faut le faire avec proportion, poids et mesure. Nous en avons parlé dans l'article des signes démonstratifs, sous les noms d'Aigle et de Dragon ; et nous avons aussi donné les proportions des matières requises pour la multiplication. On doit voir par là que les proportions des matières ne sont pas les mêmes dans le premier et le second œuvre.

Règles générales très instructives

Il ne faut presque jamais prendre les paroles des Philosophes à la lettre, parce que tous leurs termes ont double entente, et qu'ils affectent d'employer ceux qui sont équivoques. Ou s'ils font usage des termes connus et usités dans le langage ordinaire (Geber, d'Espagnet, et plusieurs autres), plus ce qu'ils disent

paraît simple, clair et naturel, plus il faut y soupçonner de l'artifice. *Timeo danaos, et dona ferentes*. Dans les endroits au contraire où ils paraissent embrouillés, enveloppés, et presque inintelligibles, c'est ce qu'il faut étudier avec plus d'attention. La vérité y est cachée.

Pour mieux découvrir cette vérité, il faut les comparer les uns avec les autres, faire une concordance de leurs expressions et de leurs dires, parce que l'un laisse échapper quelquefois ce qu'un autre a omis à dessein¹⁴². Mais, dans ce recueil de textes, on doit bien prendre garde à ne pas confondre ce que l'un dit de la première préparation, avec ce qu'un autre dit de la troisième.

Avant de mettre la main à l'œuvre, on doit avoir tellement combiné tout, que l'on ne trouve plus dans les livres des Philosophes¹⁴³ aucune chose qu'on ne soit en état d'expliquer par les opérations qu'on se propose d'entreprendre. Il faut, pour cet effet, être assuré de la matière que l'on doit employer; voir si elle a véritablement toutes les qualités et les propriétés par lesquelles les Philosophes la désignent, puisqu'ils avouent qu'ils ne l'ont point nommée par le nom sous lequel elle est connue ordinairement. On doit observer que cette matière ne coûte rien, ou peu de chose; que la médecine, que le Philalèthe¹⁴⁴, après

¹⁴² Philalèthe.

¹⁴³ Zachaire.

¹⁴⁴ Enarr. Meth. Trium. Gebr. medic.

Geber, appelle médecine du premier ordre, ou la première préparation, se parfait sans beaucoup de frais, en tous lieux, en tout temps, par toutes sortes de personnes, pourvu qu'on ait une quantité suffisante de matière.

La Nature ne perfectionne les mixtes que par des choses qui sont de même nature¹⁴⁵ ; on ne doit donc pas prendre du bois pour perfectionner le métal. L'animal engendre l'animal, la plante produit la plante, et la nature métallique les métaux. Les principes radicaux du métal sont un soufre et un argent-vif, mais non les vulgaires ; ceux-ci entrent comme complément, comme principes même constituants, mais comme principes combustibles, accidentels et séparables du vrai principe radical, qui est fixe et inaltérable. On peut voir sur la matière ce que j'en ai rapporté dans son article, conformément à ce qu'en disent les Philosophes.

Toute altération d'un mixte se fait par dissolution en eau ou en poudre, et il ne peut être perfectionné que par la séparation du pur d'avec l'impur. Toute conversion d'un état à un autre se fait par un agent, et dans un temps déterminé. La nature n'agit que successivement ; l'Artiste doit faire de même.

Les termes de conversion, dessiccation, mortification, inspissation, préparation, altération, ne signifient que la même chose dans l'Art Hermétique. La

¹⁴⁵ Cosmopolite.

sublimation, descension, distillation, putréfaction, calcination, congélation, fixation, cération, sont, quant à elles-mêmes, des choses différentes ; mais elles ne constituent dans l'œuvre qu'une même opération continuée dans le même vase. Les Philosophes n'ont donné tous ces noms qu'aux différentes choses ou changements qu'ils ont vus se passer dans le vase. Lorsqu'ils ont aperçu la matière s'exhaler en fumée subtile et monter au haut du vase, ils ont nommé cette ascension, *sublimation*. Voyant ensuite cette vapeur descendre au fond du vase, ils l'ont appelée *descension*, *distillation*. Morien dit en conséquence : toute notre opération consiste à extraire l'eau de sa terre et à l'y remettre jusqu'à ce que la terre pourrisse et se purifie. Lorsqu'ils ont aperçu que cette eau, mêlée avec sa terre, se coagulait ou s'épaississait, qu'elle devenait noire et puante, ils ont dit que c'était la putréfaction, principe de génération. Cette putréfaction dure jusqu'à ce que la matière soit devenue blanche.

Cette matière, étant noire, se réduit en poudre lorsqu'elle commence à devenir grise ; cette apparence de cendre a fait naître l'idée de la calcination, incération, incinération, déalbation ; et, lorsqu'elle est parvenue à une grande blancheur, ils l'ont nommée calcination parfaite. Voyant que la matière prenait une consistance solide, qu'elle ne fluait plus, elle a formé leur *congélation*, leur *induration* ; c'est pour-

quoi ils ont dit que tout le magistère consiste à dissoudre et à coaguler naturellement.

Cette même matière, congelée et endurcie de manière qu'elle ne se résolve plus en eau, leur a fait dire qu'il fallait la sécher et la fixer ; ils ont donc donné à cette prétendue opération, les noms de *desiccation*, *fixation*, *cération*, parce qu'ils expliquent ce terme d'une union parfaite de la partie volatile avec la fixe sous la forme d'une poudre ou pierre blanche.

Il faut donc regarder cette opération comme unique, mais exprimée en termes différents. On saura encore que toutes les expressions suivantes ne signifient aussi que la même chose. Distiller à l'alambic, séparer l'âme du corps ; brûler ; aquéfier, calciner ; cé rer ; donner à boire ; adapter ensemble ; faire manger ; assembler ; corriger ; cribler ; couper avec des tenailles ; diviser ; unir les éléments ; les extraire ; les exalter ; les convertir ; les changer l'un dans l'autre ; couper avec le couteau ; frapper du glaive, de la hache, du cimeterre ; percer avec la lance, le javelot, la flèche ; assommer ; écraser ; lier ; délier ; corrompre ; folier ; fondre ; engendrer ; concevoir ; mettre au monde ; puiser ; humecter ; arroser ; imbiber ; empêter ; amalgamer ; enterrer ; incérer ; laver ; laver avec le feu ; adoucir ; polir ; limer ; battre avec le marteau ; mortifier ; noircir ; putréfier ; tourner au tour ; circuler ; rubéfier ; dissoudre ; sublimer ; lessiver ; inhumer, ressusciter, réverbérer, broyer ; mettre en poudre ; piler dans le mortier ; pulvériser sur le marbre, et tant

d'autres expressions semblables : tout cela ne veut dire que cuire par un même régime, jusqu'au rouge foncé. On doit donc se donner de garde de remuer le vase, et de l'ôter du feu ; car si la matière se refroidissait, tout serait perdu.

Des vertus de la Médecine

Elle est, suivant le dire de tous les Philosophes, la source des richesses et de la santé ; puisqu'avec elle on peut faire l'or et l'argent en abondance, et qu'on se guérit non seulement de toutes les maladies qui peuvent être guéries, mais que, par son usage modéré, on peut les prévenir.

Un grain seul de cette médecine ou élixir rouge, donné aux paralytiques, hydropiques, goutteux, lépreux, les guérira, pourvu qu'ils en prennent la même quantité pendant quelques jours seulement. L'épilepsie, les coliques, les rhumes, fluxions, phrénésie et toute autre maladie interne ne peuvent tenir contre ce principe de vie.

Quelques Adeptes ont dit qu'elle donnait l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles ; qu'elle est un remède assuré contre toutes sortes de maladies des yeux, tous apostèmes, ulcères, blessures, cancers, fistule, nolimetangere, et toutes maladies de la peau, en en faisant dissoudre un grain dans un verre de vin ou

d'eau, dont l'on bassine les maux extérieurs, qu'elle fond peu à peu la pierre dans la vessie ; qu'elle chasse tout venin et poison en en buvant comme ci-dessus.

Raymond Lulle¹⁴⁶ assure qu'elle est en général un remède souverain contre tous les maux qui affligent l'humanité, depuis les pieds jusqu'à la tête ; qu'elle les guérit en un jour, s'ils ont duré un mois, en douze jours, s'ils sont d'une année ; et en un mois, quelque vieux qu'ils soient.

Arnaud de Villeneuve¹⁴⁷ dit que son efficacité est infiniment supérieure à celle de tous les remèdes d'Hippocrate, de Galien, d'Alexandre, d'Avicenne et de toute la Médecine ordinaire ; qu'elle réjouit le cœur, donne de la vigueur et de la force, conserve la jeunesse, et fait reverdir la vieillesse. En général, qu'elle guérit toutes les maladies tant chaudes que froides, tant sèches qu'humides.

Geber¹⁴⁸, sans faire l'énumération des maladies que cette médecine guérit, se contente de dire qu'elle surmonte toutes celles que les Médecins ordinaires regardent comme incurables. Qu'elle rajeunit la vieillesse et l'entretient en santé pendant de longues années, même au-delà du cours ordinaire, en prenant seulement gros comme un grain de moutarde deux ou trois fois la semaine à jeun.

¹⁴⁶ Testam. antiq.

¹⁴⁷ Rosari.

¹⁴⁸ Summâ.

Philalèthe¹⁴⁹ ajoute à cela qu'elle nettoie la peau de toutes caches, rides, etc. ; qu'elle délivre la femme en travail d'enfant, fût-il mort, en tenant seulement la poudre au nez de la mère ; et cite Hermès pour son garant. Il assure avoir lui-même tiré des bras de la mort bien des malades abandonnés des Médecins. On trouve la manière de s'en servir particulièrement dans les ouvrages de Raymond Lulle et d'Arnaud de Villeneuve.

Des maladies des Métaux

Le premier vice des métaux vient du premier mélange des principes avec l'argent-vif, et le second se trouve dans l'union des soufres et du mercure. Plus les éléments sont épurés, plus ils sont proportionnellement mêlés et homogènes, plus ils ont de poids, de malléabilité, de fusion, d'extension, de fulgidité, et d'incorruptibilité permanente.

Il y a donc deux sortes de maladies dans les métaux, la première est appelée originelle et incurable, la seconde vient de la diversité du soufre, qui fait leur imperfection et leurs maladies, savoir, la lèpre de Saturne, la jaunisse de Vénus, l'enrhumement de Jupiter, l'hydropisie de Mercure, et la galle de Mars.

L'hydropisie du mercure ne lui arrive que de trop

¹⁴⁹ Introit. Apert. et Enarrat. Method.

d'aquosité et de crudité qui trouvent leur cause dans la froideur de la matrice où il est engendré, et de défaut de temps pour se cuire. Ce vice est un péché originel dont tous les autres métaux participent. Cette froideur, cette crudité, cette aquosité ne peuvent être guéries que par la chaleur et l'ignéité d'un soufre bien puissant.

Outre cette maladie, les autres métaux ont de plus celle qui leur vient de leur soufre tant interne qu'externe. Ce dernier n'étant qu'accidentel peut être aisément séparé, parce qu'il n'est pas du premier mélange des éléments. Il est noir, impur, puant, il ne se mêle point avec le soufre radical, parce qu'il lui est hétérogène. Il n'est point susceptible d'une décoction qui puisse le rendre radical et parfait.

Le soufre radical purge, épaissit, fixe en corps parfait le mercure radical ; au lieu que le second le suffoque, l'absorbe et le coagule avec ses propres impuretés et ses crudités ; il produit alors les métaux imparfaits. On en voit une preuve dans la coagulation du mercure vulgaire fait par la vapeur du soufre de Saturne, éteint par celle de Jupiter.

Ce soufre impur fait toute la différence des métaux imparfaits. La maladie des métaux n'est donc qu'accidentelle ; il y a donc un remède pour les guérir, et ce remède est la poudre Philosophique, ou pierre Philosophale, appelée pour cette raison *poudre de projection*. Son usage est pour les métaux, d'en enfermer dans un peu de cire proportionnellement à la quantité

du métal que l'on veut transmuier, et de la jeter sur du mercure mis dans un creuset sur le feu, lorsque le mercure est sur le point de fumer. Il faut que les autres métaux soient en fonte et purifiés. On laisse le creuset au feu jusqu'après la détonation, et puis on le retire, ou on le laisse refroidir dans le feu.

Des temps de la Pierre

« Les temps de la pierre sont indiqués, dit d'Espagnet, par l'eau Philosophique et Astronomique. Le premier œuvre au blanc doit être terminé dans la maison de la Lune, le second, dans la seconde maison de Mercure. Le premier œuvre au rouge, dans le second domicile de Vénus ; et le Second ou le dernier, dans la maison d'exaltation de Jupiter ; car c'est de lui que notre Roi doit recevoir son sceptre et sa couronne ornée de précieux rubis. »

Philalèthe¹⁵⁰ ne se lasse point de recommander à l'Artiste de bien s'instruire du poids, de la mesure du temps et du feu ; qu'il ne réussira jamais s'il ignore, quant à la médecine du troisième ordre, les cinq choses suivantes.

Les Philosophes réduisent les années en mois, les mois en semaines, et les semaines en jours.

¹⁵⁰ Loco cit. p. 156.

Toute chose sèche boit avidement l'humidité de son espèce.

Elle agit sur cette humidité, après qu'elle en est imbibée, avec beaucoup plus de force et d'activité qu'auparavant.

Plus il y aura de terre, et moins d'eau, la Solution sera plus parfaite. La vraie solution naturelle ne peut se faire qu'avec des choses de même nature ; et ce qui dissout la Lune, dissout aussi le Soleil.

Quant au temps déterminé et à sa durée pour la perfection de l'œuvre, on ne peut rien conclure de certain de ce qu'en disent les Philosophes, parce que les uns, en le déterminant, ne parlent point de celui qu'il faut employer dans la préparation des agents : les autres ne traitent que de l'élixir ; d'autres mêlent les deux œuvres ; ceux qui font mention de l'œuvre au rouge ne parlent point toujours de la multiplication ; d'autres ne parlent que de l'œuvre au blanc ; d'autres ont leur intention particulière. C'est pourquoi on trouve tant de différence dans les ouvrages sur cette matière. L'un dit qu'il faut douze ans, l'autre dix, sept, trois, un et demi, quinze mois ; tantôt c'est un tel nombre de semaines, un Philosophe a intitulé son ouvrage : *L'œuvre de trois jours*. Un autre a dit qu'il n'en fallait que quatre. Pline le Naturaliste dit que le mois Philosophique est de quarante jours. Enfin, tout est un mystère dans les Philosophes.

Conclusion

Tout ce traité est tiré des Auteurs ; je me suis servi presque toujours de leurs propres expressions. J'en ai cité de temps en temps quelques-uns, afin de mieux persuader que je n'y parle que d'après eux. Quand je n'ai point cité leurs ouvrages, c'est que je ne les avais pas alors sous ma main. On a dû y remarquer un accord parfait, quoiqu'ils ne parlent que par énigmes et par allégories. J'avais d'abord dessein de rapporter beaucoup de traits tirés des douze clefs de Basile Valentin, parce qu'il a plus souvent que les autres employé les allégories des Dieux de la Fable, et qu'elles auraient eu en conséquence un rapport plus immédiat avec le traité suivant ; mais des énigmes n'expliquent pas des énigmes ; d'ailleurs, cet ouvrage est assez commun ; il n'en est pas de même des autres.

Pour entendre plus aisément les explications que je donne dans le traité des Hiéroglyphes, on saura que les Philosophes donnent ordinairement le nom de mâle ou père, au principe sulfureux, et le nom de femelle au principe mercuriel. Le fixe est aussi mâle ou agent, le volatil est femelle ou parient. Le résultat de la réunion des deux, est l'enfant Philosophique, communément mâle, quelquefois femelle, quand la matière n'est parvenue qu'au blanc, parce qu'elle n'a pas encore toute la fixité dont elle est susceptible ; aussi les Philosophes l'ont nommée Lune, Diane ; et le rouge, Soleil, Apollon, Phœbus. L'eau mercurielle et

la terre volatile sont toujours femelle, souvent mère, comme Cérès, Latone, Sémélé, Europe, etc. L'eau est ordinairement désignée sous des noms de filles, Nymphes, Naïades, etc. Le feu interne est toujours masculin, et dans l'action. Les impuretés sont indiquées par des monstres.

Basile Valentin, que j'ai cité ci-devant, introduit les Dieux de la Fable, ou les Planètes, comme interlocuteurs, dans la pratique abrégée qu'il donne au commencement de son Traité des douze clefs. En voici la substance.

Dissous du bon or comme la Nature l'enseigne, dit cet Auteur, tu trouveras une semence qui est le commencement, le milieu et la fin de l'œuvre, de laquelle notre or et sa femme sont produits ; savoir, un subtil et pénétrant esprit, une âme délicate, nette et pure, et un corps ou sel qui est un baume des Astres.

Ces trois choses sont réunies dans notre eau mercurielle. On mena cette eau au Dieu Mercure son père, qui l'épousa ; il en vint une huile incombustible. Mercure jeta ses ailes d'aigle, dévora sa queue de dragon et attaqua Mars, qui le fit prisonnier, et constitua Vulcain pour son Geôlier. Saturne se présenta, et conjura les autres Dieux de le venger des maux que Mercure lui avait faits. Jupiter approuva les plaintes de Saturne, et donna ses ordres, qui furent exécutés. Mars alors parut avec une épée flamboyante, variée de couleurs admirables, et la donna à Vulcain pour

qu'il exécutât la sentence prononcée contre Mercure, et qu'il réduisît en poudre les os de ce Dieu.

Diane ou la Lune se plaignit que Mercure tenait son frère en prison avec lui, et qu'il fallait l'en retirer ; Vulcain n'écouta point sa prière, et ne se rendit même pas à celle de la belle Vénus qui se présenta avec tous ses appas. Mais enfin, le Soleil parut couvert de son manteau de pourpre et dans tout son éclat.

Je finis ce traité par la même allégorie que d'Espagne. La Toison d'or est gardée par un Dragon à trois têtes ; la première vient de l'eau, la seconde de la terre, la troisième de l'air.

Ces trois têtes doivent enfin, par les opérations, se réunir en une seule, qui sera assez forte et assez puissante pour dévorer tous les autres Dragons. Invoquez Dieu pour qu'il vous éclaire ; s'il vous accorde cette Toison d'or, n'en usez que pour sa gloire, l'utilité du prochain, et votre salut.

LES FABLES ET LES HIÉROGLYPHES DES ÉGYPTIENS

LIVRE PREMIER

Introduction

Tout chez les Égyptiens avait un air de mystère, suivant le témoignage de Saint Clément d'Alexandrie¹⁵¹. Leurs maisons, leurs temples, leurs instruments, les habits qu'ils portaient tant dans les cérémonies de leur culte que dans les pompes et les fêtes publiques, leurs gestes mêmes étaient des symboles et des représentations de quelque chose de grand. Ils avaient puisé ce goût dans les instructions du plus grand homme qui ait jamais paru. Il était Égyptien lui-même, nommé *Thoth* ou *Phtath* par ses compatriotes, *Taut* par les Phéniciens¹⁵², et *Hermès Trismégiste* par les Grecs. La Nature semblait l'avoir choisi pour son favori et lui avait en conséquence prodigué toutes les qualités nécessaires pour l'étudier et la connaître parfaitement ; Dieu lui avait, pour ainsi dire, infusé les

¹⁵¹ Stromat. 1. 6.

¹⁵² Euseb. l. I. c. 7.

arts et les sciences, afin qu'il en instruisît le monde entier.

Voyant la superstition introduite en Égypte, et qu'elle avait obscurci les idées que leurs pères leur avaient données de Dieu, il pensa sérieusement à prévenir l'idolâtrie, qui menaçait de se glisser insensiblement dans le culte Divin. Mais il sentit bien qu'il n'était pas à propos de découvrir les mystères trop sublimes de la Nature et de son Auteur à un peuple aussi peu capable d'être frappé de leur grandeur qu'il était peu susceptible de leur connaissance. Persuadé que tôt ou tard ce peuple les tournerait en abus, il s'avisa d'inventer des symboles si subtils, et si difficiles à entendre que les Sages ou les génies les plus pénétrants seraient les seuls qui pourraient y voir clair, pendant que le commun des hommes n'y trouverait qu'un sujet d'admiration. Ayant cependant dessein de transmettre ses idées claires et pures à la postérité, il ne voulut pas les laisser deviner, sans déterminer leur signification, et sans les communiquer à quelques personnes. Il fit choix pour cet effet d'un certain nombre d'hommes qu'il reconnut les plus propres à être les dépositaires de son secret, et seulement entre ceux qui pouvaient aspirer au trône. Il les établit Prêtres du Dieu vivant, après les avoir rassemblés, et les instruisit de toutes les sciences et les arts, en leur expliquant ce que signifiaient les symboles et les hiéroglyphes qu'il avait imaginés. L'Auteur Hébreu du livre qui a pour titre *la Maison*

de *Melchisedech*, parle d'Hermès en ces termes : « La maison de Canaan vit sortir de son sein un homme d'une sagesse consommée, nommé *Adris* ou Hermès. Il institua le premier des écoles, inventa les lettres et les sciences Mathématiques, il apprit aux hommes l'ordre des temps ; il leur donna des lois, il leur montra la manière de vivre en société, et de mener une vie douce et gracieuse, ils apprirent de lui le culte Divin et tout ce qui pouvait contribuer à les faire vivre heureusement ; de manière que tous ceux, qui après lui se rendirent recommandables dans les arts et les sciences, ambitionnaient de porter le même non d'*Adris*. »

Dans le nombre de ces arts et sciences, il y en avait un qu'il ne communiqua à ces Prêtres qu'à condition qu'ils le garderaient pour eux avec un secret inviolable. Il les obligea par serment à ne le divulguer qu'à ceux qui, après une longue épreuve, auraient été trouvés dignes de leur succéder : les Rois leur défendirent même de le révéler, sous peine de la vie. Cet art était appelé l'*Art des Prêtres*, comme nous l'apprenons de Salamas¹⁵³, de Mahumet Ben Almaschaudi dans Gelaldinus¹⁵⁴, d'Ismaël Sciachinscia, et de Gelaldinus lui-même¹⁵⁵. Alkandi fait mention d'Hermès dans

¹⁵³ De mirabil. Mundi.

¹⁵⁴ *Fuit autem Nacraus artis sacerdotalis et magiaeperitus ; fecit autem ope magia mirabilia multa et magna.... Et cum Nacraus fuisset mortuus, successit filius ejus Nathras ; fuitque sicut pater artis sacerdotalis et magiaeperitus.* Hist. Egypt.

¹⁵⁵ *Et cum mortuus esset Natharas, regnavit post eum frater*

les termes suivants : « Du temps d'Abraham vivait en Égypte Hermès ou Idris second ; que la paix soit sur lui ; et il fut surnommé Trismégiste, parce qu'il était Prophète, Roi et Philosophe. Il enseigna l'Art des métaux, l'Alchimie, l'Astrologie, la Magie, la science des Esprits... Pythagore, Bentecele (Empédocle), Archélaüs le Prêtre ; Socrate, Orateur et Philosophe ; Platon Auteur politique, et Aristote le Logicien, puisèrent leur science dans les écrits d'Hermès. » Eusèbe déclare expressément, d'après Manéthon, qu'Hermès fut l'instituteur des Hiéroglyphes ; qu'il les réduisit en ordre, et les dévoila aux Prêtres ; que Manéthon, Grand Prêtre des Idoles, les expliqua en Langue grecque à Ptolémée Philadelphie. Ces Hiéroglyphes étaient regardés comme sacrés ; on les tenait cachés dans les lieux les plus secrets des Temples¹⁵⁶.

Le grand secret qu'observèrent les Prêtres, et les hautes sciences qu'ils professaient, les firent consi-

ejus Mesram, fuitque sicut cæteri peritus artis sacerdotalis et magia, ibid.

¹⁵⁶ Ex scriptis Manethonis sebennitæ, qui tempore Ptolomæi Philadelphi Archisacerdos idolorum, quæ sunt in Ægypto, oraculo doctus imaginum jacentium in terris Syradica, sacra dialecto inscriptorum, sacrisque litteri insculptorum à Thoyt primo Hermete, quas interpretatus est post Catalysmum ex sacra dialecto in linguam Græcam litteris hieroglyphicis, et posuit eas in libro Agatho dæmon secundus Hermès, pater Tat, in adystis templorum Ægyptiorum, quas pronunciavit ipsi Philadelpho Regi secundo Ptolomæo, qui in libros sothios, ita scribit : Regi magno Ptolomæo, etc. Euseb. In Sozomenis.

dérer et respecter de toute l'Égypte, tant pendant les longues années qu'ils n'eurent point de communication avec les étrangers, qu'après qu'ils leur eurent laissé la liberté du commerce. L'Égypte fut toujours regardée comme le séminaire des sciences et des arts. Le mystère que les Prêtres en faisaient irritait encore davantage la curiosité. Pythagore¹⁵⁷, toujours envieux d'apprendre, consentit même à souffrir la circoncision, pour être du nombre des initiés. Il était en effet flatteur pour un homme de se trouver distingué du commun, non par un secret dont l'objet n'aurait été que chimérique, mais par des sciences réelles, qu'on ne pouvait apprendre sans cela, puisqu'elles ne se communiquaient que dans le fond du sanctuaire¹⁵⁸, et seulement à ceux que l'on en trouvait dignes par l'étendue de leur génie et par leur probité.

Mais comme les lois les plus sages trouvent toujours des prévaricateurs, et que les choses les mieux instituées sont sujettes à ne pas durer toujours dans le même état, les figures hiéroglyphiques, qui devaient servir de fondement inébranlable pour appuyer la véritable Religion et la soutenir dans toute sa pureté, furent une occasion de chute pour le peuple ignorant. Les Prêtres, obligés au secret pour ce qui concernait certaines sciences, craignirent de le violer en expliquant ces Hiéroglyphes quant à la Religion, parce qu'ils s'imaginèrent sans doute, qu'il se trouverait

¹⁵⁷ Clém. d'Alexand. l. I. Strom.

¹⁵⁸ Justin. Quæst. ad orthod.

des gens du commun assez clairvoyants pour soupçonner que ces mêmes Hiéroglyphes servaient en même temps de voile à quelques autres mystères et qu'ils viendraient enfin à bout d'y pénétrer. Il fallut donc quelquefois leur donner le change, et ces explications forcées tournèrent en abus. Ils ajoutèrent même quelques symboles arbitraires à ceux qu'Hermès avait inventés ; ils fabriquèrent des fables qui se multiplièrent dans la suite, et l'on s'accoutuma insensiblement à regarder comme Dieux les choses qu'on ne présentait au peuple que pour lui rappeler l'idée du seul et unique Dieu vivant.

Il n'est pas surprenant que le peuple ait donné aveuglément dans des idées aussi bizarres. Peu accoutumé à réfléchir sur les choses qui ne tendent pas à la ruine de ses intérêts ou au risque de sa vie, il laisse à ceux qui ont plus de loisir, le soin de penser et de l'instruire. Les Prêtres ne raisonnaient guère avec lui que symboliquement, et le peuple prenait tout à la lettre. Il eut, dans les commencements, les idées qu'il devait avoir de Dieu et de la Nature ; il est même vraisemblable que le plus grand nombre les conservèrent toujours. Les Égyptiens, qui passaient pour les plus spirituels et les plus éclairés de tous les hommes, auraient-ils pu donner dans des absurdités aussi grossières et dans des puérités aussi ridicules que celles qu'on leur attribue ? On ne doit pas même le croire de ceux d'entre les Grecs qui furent en Égypte pour se mettre au fait de ces sciences qu'on n'apprenait que

par hiéroglyphes. Si les Prêtres ne leur dévoilèrent pas à tous le Secret de l'*Art sacerdotal*, au moins ne leur cachèrent-ils pas ce qui regardait la Théologie et la Physique. Orphée se métamorphosa, pour ainsi dire, en Égypte, et s'appropriâ leurs idées et leurs raisonnements, au point que les hymnes, et ce qu'elles renferment¹⁵⁹, annoncent plutôt un Prêtre d'Égypte qu'un Poète grec. Il fut le premier qui transporta dans la Grèce les fables des Égyptiens ; mais il n'est pas probable qu'un homme, que Diodore de Sicile appelle *le plus savant des Grecs*, recommandable par son esprit et ses connaissances, ait voulu débiter dans sa patrie ces fables pour des réalités. Les autres Poètes, Homère, Hésiode, auraient-ils voulu de sang-froid tromper les peuples, en leur donnant, pour de véritables histoires, des faits controuvés et des acteurs qui n'existerent jamais en effet ?

Un disciple, devenu maître, donne communément ses leçons et ses instructions de la manière et suivant la méthode qu'il les a reçues. Ils avaient été instruits, par des fables, des hiéroglyphes, des allégories, des énigmes, ils en ont usé de même. Il s'agissait de mystères ; ils ont écrit mystérieusement. Il n'était pas nécessaire d'en avertir les Lecteurs ; les moins clair-

¹⁵⁹ *Quod vel inde patet, quod Orphei Hymni nescio quid Ægyptiacum oleant ; imo hieroglyphicam doctrinam mysteriosis suis allegoriis ita exactè exhibeant ; ut non à Græco sed Ægyptio sacerdote compositi videantur.* Kircher. Ob Pamph. L. 2. c. 3. Ce témoignage du P. Kircher n'a pu persuader les savants, qui regardent les ouvrages d'Orphée comme supposés.

voyants pouvaient s'en apercevoir. Qu'on fasse seulement attention aux titres des ouvrages d'Eumolpe, de Ménandre, de Melanthius, de Jamblique, d'Evanthe, et de tant d'autres qui sont remplis de fables, on sera bientôt convaincu qu'ils avaient dessein de cacher les mystères sous le voile de ces fictions, et que leurs écrits renferment bien des choses qui ne se manifestent pas au premier coup d'œil, même à une lecture faite avec attention.

Jamblique s'en explique ainsi au commencement de son ouvrage : « Les Écrivains d'Égypte, pensant que Mercure avait tout inventé, lui attribuaient tous leurs ouvrages. Mercure préside à la sagesse et à l'éloquence ; Pythagore, Platon, Démocrite, Eudoxe et plusieurs autres se rendirent en Égypte pour s'instruire par la fréquentation des savants Prêtres de ce pays-là. Les livres des Assyriens et des Égyptiens sont remplis des différentes sciences de Mercure et les colonnes les présentent aux yeux du public. Elles sont pleines d'une doctrine profonde ; Pythagore et Platon y puisèrent leur Philosophie. »

La destruction de plusieurs villes, et la ruine de presque toute l'Égypte par Cambyse, Roi de Perse, dispersa beaucoup de Prêtres dans les pays voisins et dans la Grèce. Ils y portèrent leurs sciences ; mais ils continuèrent sans doute à les enseigner à la manière usitée parmi eux, c'est-à-dire mystérieusement. Ne voulant pas les prodiguer à tout le monde, ils les enveloppèrent encore dans les ténèbres des fables et

des hiéroglyphes, afin que le commun, en voyant, ne vît rien, et en entendant, ne comprît rien. Tous puisèrent dans cette source ; mais les uns n'en prenaient que l'eau pure et nette, pendant qu'ils la troublaient pour les autres, qui n'y trouvèrent que de la boue.

De là cette source d'absurdités qui ont inondé la terre pendant tant de siècles. Ces mystères cachés sous tant d'enveloppes, mal entendus, mal expliqués, se répandirent dans la Grèce, et de là par toute la terre.

Ces ténèbres, dans le sein desquelles l'idolâtrie prit naissance, s'épaissirent de plus en plus. La plupart des Poètes, peu au fait de ces mystères quant au fond, enchérèrent encore sur les fables des Égyptiens, et le mal s'accrut jusqu'à la venue de Jésus-Christ notre Sauveur, qui détrompa les peuples des erreurs où ces fables les avaient jetés.

Hermès avait prévu cette décadence du culte Divin, et les erreurs des fables qui devaient prendre sa place¹⁶⁰ : « Le temps viendra, dit-il, où les Égyptiens paraîtront avoir inutilement adoré la Divinité avec la piété requise, et avoir observé en vain son culte avec tout le zèle et l'exactitude qu'ils devaient... O Égypte ! ô Égypte ! il ne restera de ta Religion que les fables ; elles deviendront même incroyables à nos descendants ; les pierres gravées et sculptées seront les seuls monuments de ta piété. » Il est certain qu'Hermès ni

¹⁶⁰ In Asclepio.

les Prêtres d'Égypte ne reconnaissaient point la pluralité des Dieux.

Qu'on lise attentivement les Hymnes d'Orphée, particulièrement celle de Saturne, où il dit que ce Dieu est répandu dans toutes les parties qui composent l'Univers, et qu'il n'a point été engendré ; qu'on réfléchisse sur l'Asclépius d'Hermès, sur les paroles de Parménide le Pythagoricien, sur les ouvrages de Pythagore même, on y trouvera partout des expressions qui manifestent leur sentiment sur l'unité d'un Dieu, principe de tout, sans principe lui-même ; et que tous les autres Dieux dont ils font mention ne sont que des différentes dénominations, soit de ses attributs, soit des opérations de la Nature.

Jamblique¹⁶¹ seul est capable de nous en convaincre,

¹⁶¹ *Ego vero causam inrimis tibi dicam, ob quam sacri et antiqui Ægyptiorum scriptores de his varia senserint, et insuper hujus sæculi sapientes non eâdem de his ratione loquantur. Cum enim multæ in universo sint essentiæ, ac simul multifariam inter se diffeant, merito earum, et multa erum tradita sunt principia habentia ordines differentes... Mercurius ipse tradit 20000, voluminibus, vel sicut Manethon refert 30000, et in his perfectè omnia demonstravit. Oportet igitur de his omnibus veritatem breviter declarare, atque primum quæd primo quæritis. Primus Deus ante ens et solus, pater est primi Dei, quem gignit manens in unitate sua solitaria, atque id est superintelligibile, atq. Exemplar illius, quod dicitur sui pater, sui filius, unipater et Deus vere bonus ; ille enim major et primus, et fons omnium, et radix eorum quæ prima intelliguntur et intelligunt, scilicet idearum. Ab hoc utique unus Deus per se sufficiens, sui pater, sui princeps. Est enim hic principium, Deus Deorum, unitas ex uno super essentiam essentiæ principium, ab eo enim essentia, propterea pater*

par ce qu'il dit des mystères des Égyptiens, lorsque ses disciples lui demandèrent quelle il pensait que fût la première cause et le premier principe de tout.

Hermès et les autres Sages ne présentèrent donc aux peuples les figures des choses comme des Dieux, que pour leur manifester un seul et unique Dieu dans toutes choses ; car celui qui voit la Sagesse¹⁶², la providence et l'amour de Dieu manifestés dans ce monde, voit Dieu même ; puisque toutes les créatures ne sont que des miroirs qui réfléchissent sur nous les rayons de la Sagesse divine. On peut voir là-dessus l'ouvrage de M. Paul Ernest Jablonski, où il justifie parfaitement les Égyptiens de l'idolâtrie ridicule qu'on leur impute¹⁶³.

Les Égyptiens et les Grecs ne prirent pas toujours ces hiéroglyphes pour de purs symboles d'un seul Dieu ; les Prêtres, les Philosophes de la Grèce, les Mages de la Perse, etc., furent les seuls qui conservèrent cette idée ; mais celle de la pluralité des Dieux s'accrédita tellement parmi le peuple que les principes de la Sagesse et de la Philosophie ne furent pas toujours assez forts pour vaincre la timidité de la faiblesse humaine dans ceux qui auraient pu désabuser ce peuple et lui faire connaître son erreur. Les Phi-

essentiæ nominatur. Ipsa enim est ens intelligibilium principium ; hæc sunt principia omnium antiquissima ; quæ Mercurius pronit de Diis Æthæreis, etc.

¹⁶² S. Denis l'Aréopag.

¹⁶³ Panthéon Ægyptiorum. Francofurti, 1751.

losophes paraissaient même en public adopter les absurdités des fables, ce qui fit qu'un Prêtre d'Égypte, gémissant sur la puérile crédulité des Grecs, dit un jour à quelques-uns : *Les Grecs sont des enfants et seront toujours enfants*¹⁶⁴.

Cette manière d'exprimer Dieu, ses attributs, la nature, ses principes et ses opérations, fut usitée de toute l'Antiquité et dans tous les Pays. On ne croyait pas qu'il fût convenable de divulguer au peuple des mystères si relevés et si sublimes. La nature de le hiéroglyphe et du symbole, est de conduire à la connaissance d'une chose, par la représentation d'une autre tout à fait différente. Pythagore, selon Plutarque¹⁶⁵, fut tellement saisi d'admiration, quand il vit la manière dont les Prêtres d'Égypte enseignaient les sciences, qu'il se proposa de les imiter ; il y réussit si bien que ses ouvrages sont pleins d'équivoques ; et ses sentences sont voilées sous des détours et des façons de s'exprimer très mystérieuses. Moïse, si nous en voulions croire Rambam¹⁶⁶, écrivit ses livres d'une manière énigmatique : « Tout ce qui est contenu dans la loi des Hébreux, dit cet Auteur, est écrit dans un sens allégorique ou littéral, par des termes qui résultent de quelques calculs arithmétiques, ou de quelques figures géométriques, des caractères changés, ou transposés, ou rangés harmoniquement sui-

¹⁶⁴ Plato, in Timæo.

¹⁶⁵ De Osir. et Isid.

¹⁶⁶ In exordio Geneseos.

vant leur valeur. Tout cela résulte des formes des caractères, de leurs jonctions, de leurs séparations, de leur inflexion, de leur courbure, de leur droiture, de ce qui leur manque, de ce qu'ils ont de trop, de leur grandeur, de leur petitesse, de leur ouverture, etc. »

Salomon regardait les hiéroglyphes, les proverbes et les énigmes comme un objet digne de l'étude d'un homme sage ; on peut voir les louanges qu'il leur donne dans tous ses ouvrages. *Le Sage s'adonnera¹⁶⁷ à l'étude des paraboles, il s'appliquera à interpréter les expressions, les sentences et les énigmes des anciens Sages. Il pénétrera¹⁶⁸ dans les détours et les subtilisés des paraboles ; il discutera les proverbes pour y découvrir ce qu'il y a de plus caché, etc.*

Les Égyptiens ne s'exprimaient pas toujours par des hiéroglyphes ou des énigmes ; ils ne le faisaient que quand il s'agissait de parler de Dieu ou de ce qui se passa de plus secret dans les opérations de la Nature ; et les hiéroglyphes de l'un n'étaient pas toujours les hiéroglyphes de l'autre. Hermès inventa l'écriture des Égyptiens ; on n'est pas d'accord sur l'espèce de caractère qu'il mit d'abord en usage ; mais on sait qu'il y en avait de quatre sortes : la¹⁶⁹ première était les caractères de l'écriture vulgaire, connue de tout le monde, et employés dans le commerce de la vie. La seconde n'était en usage que parmi les Sages,

¹⁶⁷ Prov. c. I.

¹⁶⁸ Abenephi.

¹⁶⁹ Eccles. c. 39.

pour parler des mystères de la Nature ; la troisième était un mélange de caractères et de symboles ; et la quatrième était le caractère sacré, connu des Prêtres, qui ne s'en servaient que pour écrire sur la Divinité et ses attributs. Il ne faut donc pas confondre toutes ces différentes façons que les Égyptiens avaient pour peindre et corporifier leurs pensées. Ce défaut de distinction a occasionné les erreurs où sont tombés nombre d'Antiquaires, qui n'ayant qu'un objet en vue, expliquaient tous les monuments antiques conformément à cet objet. De là les dissertations multipliées faites par différents Auteurs qui ne sont point d'accord entre eux. Il faudrait, pour réussir parfaitement, avoir des modèles de tous ces différents caractères. Ce qui serait écrit dans les Antiques d'une espèce de caractère, serait expliqué des choses que l'on exprimait par ce caractère. Si c'était le premier des Égyptiens, on pourrait assurer que les choses déduites regarderaient le commerce de la vie, l'histoire, etc. ; si c'était le second, les choses de la Nature ; le quatrième ce qui concerne Dieu, son culte, ou les fables. On ne se trouverait pas alors dans le cas de recourir à la conjecture, et d'expliquer un monument antique d'une chose, pendant qu'il avait un tout autre objet. Mais il ne nous reste proprement de certain sur tout cela que les fables, comme l'avait prévu Hermès dans l'Asclépius d'Apulée que nous avons cité à ce sujet.

Tout homme sensé qui veut de bonne foi faire réflexion sur les absurdités des fables, ne saurait

s'empêcher de regarder les Dieux comme des êtres imaginaires ; puisque les Divinités Païennes tirent leur origine de celles que les Égyptiens avaient inventées. Mais Orphée et ceux qui transportèrent ces fables dans la Grèce, les y débitèrent de la manière et dans le sens qu'ils les avaient apprises en Égypte. Si, dans ce dernier pays, elles ne furent imaginées que pour expliquer symboliquement ce qui se passe dans la Nature, ses principes, ses procédés, ses productions, et même quelque opération secrète d'un art qui imiterait la Nature pour parvenir au même but, on doit sans contredit expliquer les fables Grecques, au moins les anciennes, celles qui ont été divulguées par Orphée, Mélampe, Lin, Homère, Hésiode, etc., dans le même sens, et conformément à l'intention de leurs Auteurs, qui se proposaient les Égyptiens pour modèle. La plupart des ouvrages fabuleux sont parvenus jusqu'à nous, on peut en faire une analyse réfléchie, et voir s'ils n'y ont point glissé quelques traits particuliers qui démasquent l'objet qu'ils avaient en vue. Toutes les puérilités, les absurdités qui frappent dans ces fables, montrent que le dessein de leurs Auteurs n'était pas de parler de la Divinité réelle. Ils avaient puisé dans les ouvrages d'Hermès et dans la fréquentation des Prêtres d'Égypte, des idées trop pures et trop relevées de Dieu et de ses attributs, pour en parler d'une manière en apparence si indécente et si ridicule. Lorsqu'il s'agit de traiter les hauts mystères de Dieu, ils le font avec beaucoup d'éléva-

tion d'idées, de sentiments et d'expressions, comme il convient. Il n'est point alors question d'incestes, d'adultères, de parricides, etc. Ils ne pouvaient donc avoir que la Nature en vue ; ils ont personnifié, à la manière des Égyptiens, les principes qu'elle emploie et ses opérations ; ils les ont représentés sous différentes faces, et enveloppés sous différents voiles, quoiqu'ils n'entendissent que la même chose. Ils ont eu l'adresse d'y mêler des leçons de politique, de morale, des traits généraux de Physique, ils ont quelquefois pris occasion d'un fait historique pour former leurs allégories ; mais toutes ces choses ne sont qu'accidentelles et n'en faisaient pas la base et l'objet. En vain se mettra-t-on donc en frais pour expliquer ces hiéroglyphes fabuleux par leur moyen. Ceux qui ont cru devoir le faire par l'histoire ont été dans la nécessité d'admettre la réalité de ces Dieux, Déesses, Héros et Héroïnes, au moins comme des Rois, Reines et des gens dont on raconte les actions. Mais la difficulté de ranger le tout suivant les règles de la saine chronologie, présente à leur travail un obstacle invincible : c'est un labyrinthe dont ils ne se tireront jamais. L'objet de l'histoire fut dans tous les temps de proposer des modèles de vertu à suivre et des exemples pour former les mœurs ; on ne peut guère penser que les Auteurs de ces fables se soient proposé cet objet ; puisqu'elles sont remplies de tant d'absurdités et de traits si licencieux qu'elles sont infiniment plus propres à corrompre les mœurs qu'à les former. Il

serait donc pour le moins aussi inutile de se donner la torture pour leur trouver un sens moral.

On peut cependant probablement distinguer quatre sortes de sens donnés à ces hiéroglyphes, tant par les Égyptiens, que par les Grecs et les autres Nations où ils furent en usage. Les ignorants, dont le commun du peuple est composé, prenaient l'histoire des Dieux à la lettre, de même que les fables qui avaient été imaginées en conséquence : voilà la source des superstitions auxquelles le peuple est si enclin. La seconde classe était de ceux qui, sentant bien que ces histoires n'étaient que des fictions, pénétraient dans les sens cachés et mystérieux des fables et des hiéroglyphes, et les expliquaient des causes, des effets et des opérations de la Nature. Et comme ils en avaient acquis une connaissance parfaite, par les instructions secrètes qu'ils se donnaient les uns aux autres successivement, suivant celles qu'ils avaient reçues d'Hermès, ils opérèrent des choses surprenantes en faisant jouer les seuls ressorts de la Nature, dont ils se proposèrent d'imiter les procédés pour parvenir au même but. Ce sont ces effets qui formaient l'objet de l'art sacerdotal ; cet Art sur lequel ils s'obligeaient par serment de garder le secret, et qu'il leur était défendu, sous peine de mort, de divulguer en aucune manière à d'autres qu'à ceux qu'ils jugeraient dignes d'être initiés dans l'Ordre Sacerdotal, d'où les Rois étaient tirés. Cet Art n'était autre que celui de faire une chose qui put être la source du bonheur et de la félicité de l'homme

dans cette vie, c'est-à-dire la source de la santé et des richesses et de la connaissance de toute la, Nature. Ce secret si recommandé ne pouvoir pas avoir d'autres objets. Hermès, en instituant les hiéroglyphes, n'avait pas dessein d'introduire l'idolâtrie, ni de tenir secrètes les idées que l'on devait avoir de la Divinité, son but était même de faire connaître Dieu, comme l'unique Dieu, et d'empêcher que le peuple n'en adorât d'autres ; il s'efforça de le faire connaître dans tous les individus, en faisant remarquer dans chacun des traits de la sagesse divine. S'il voila, sous l'ombre des hiéroglyphes, quelques mystères sublimes, ce n'était pas tant pour les cacher au peuple que parce que ces mystères n'étaient pas à sa portée, et que, ne pouvant les contenir dans les bornes d'une connaissance prudente et sage, il ne manquerait pas d'abuser des instructions qu'on leur donnerait à cet égard. Les Prêtres étaient les seuls à qui cette connaissance était confiée après une épreuve de plusieurs années. Il fallait donc que ce secret eût un autre objet. Plusieurs Anciens nous ont dit qu'il consistait dans la connaissance de ce qu'avaient été Osiris, Isis, Horus et les autres prétendus Dieux ; et qu'il était défendu, sous peine de perdre la vie, de dire qu'ils avaient été des hommes. Mais ces Auteurs étaient-ils bien certains de ce qu'ils avançaient ? et quand même ce qu'ils disent serait vrai, ce secret n'aurait pas pour objet Dieu, les mystères de la Divinité, et son culte ; puisqu'Hermès, qui obligea les Prêtres à ce secret, savait bien qu'Osi-

ris, Isis, etc., n'étaient pas des Dieux, et il ne les eût pas donnés comme tels aux Prêtres, qu'il aurait instruits de la vérité, en même temps qu'il aurait induit le peuple en erreur. On ne peut pas soupçonner un si grand homme d'une conduite si condamnable, et qui ne s'accorde en aucune façon avec le portrait qu'on nous en fait.

Le troisième sens dont ces hiéroglyphes étaient susceptibles, fut celui de la morale ou des règles de conduite. Et le quatrième enfin était proprement celui de la haute sagesse. On expliquait, par ces prétendues histoires des Dieux, tout ce qu'il y avait de sublime dans la Religion, dans Dieu, et dans l'Univers. C'est là où les Philosophes puisèrent tout ce qu'ils ont dit de la Divinité. Ils n'en faisaient pas un secret à ceux qui pouvaient le comprendre. Les Philosophes grecs en furent instruits dans la fréquentation qu'ils eurent avec les Prêtres, et l'on en a de grandes preuves dans tous leurs ouvrages. Tous les Auteurs en conviennent ; on nomme même ceux de qui ces Philosophes prirent des leçons. Eudoxe eut, dit-on, pour maître Conophée de Memphis ; Solon, Sonchis de Saïs ; Pythagore, Œnuphée d'Héliopolis, etc. Mais, quoiqu'ils n'eurent rien de caché pour la plupart de ces Philosophes, quant à ce qui regardait la Divinité et la Philosophie tant morale que physique, ils ne leur apprirent cependant pas à tous cet *Art sacerdotal* donc nous avons parlé. Qui dit *Art*, dit une chose pratique. La connaissance de Dieu n'est pas un art, non plus que la connaissance

de la morale, ni même de la Philosophie. Les anciens Auteurs nous apprennent qu'Hermès enseigna aux Égyptiens l'Art des métaux et l'*Alchimie*. Le P. Kircher avoue lui-même, sur le témoignage de l'Histoire et de toute l'Antiquité, qu'Hermès avait voilé l'art de faire de l'or sous l'ombre des énigmes et des hiéroglyphes ; et des mêmes hiéroglyphes qui servaient à ôter au peuple la connaissance des mystères de Dieu et de la Nature. « Il est si constant, dit cet Auteur¹⁷⁰, que ces premiers hommes possédaient l'art de faire l'or, soit en le tirant de toutes sortes de matières, soit en transmuant les métaux, que celui qui en douterait, ou qui voudrait le nier, se montrerait parfaitement ignorant dans l'histoire. Les Prêtres, les Rois et les Chefs de famille en étaient les seuls instruits. Cet Art fut toujours conservé dans un grand secret, et ceux qui en étaient possesseurs gardèrent toujours un profond silence à cet égard, de peur que les laboratoires et le sanctuaire les plus cachés de la Nature, étant découverts au peuple ignorant, il ne tournât cette connaissance au détriment et à la ruine de la République. L'ingénieux et prudent Hermès, prévoyant ce danger qui menaçait l'État, eut donc raison de cacher cet Art de faire de l'or sous les mêmes voiles et les mêmes obscurités hiéroglyphiques dont il se servait pour cacher au peuple profane la partie de la Philosophie qui concernait Dieu, les Anges et l'Univers. » Le P. Kircher n'est point suspect sur cet article, puisqu'il

¹⁷⁰ Œdypus. Egypt. T. II. p. 2. De Alchym. c. I.

a combattu la pierre Philosophale dans toutes les circonstances où il a eu occasion d'en parler. Il faut donc que l'évidence et la force de la vérité lui aient arraché de tels aveux ; sans cela il est assez difficile de le concilier avec lui-même. Il dit dans sa Préface sur l'Alchimie des Égyptiens : « Quelque Aristarque s'élèvera sans doute contre moi de ce que j'entreprends de parler d'un Art que bien des gens regardent comme odieux, trompeur, sophistique, plein de supercheries, pendant que beaucoup d'autres personnes en ont une idée comme d'une science qui manifeste le plus haut degré de la sagesse divine et humaine. Mais qu'il sache que m'étant proposé d'expliquer, en qualité d'Œdipe, tout ce que les Égyptiens ont voilé sous leurs hiéroglyphes, je dois traiter de cette science qu'ils avaient ensevelie dans les mêmes ténèbres des symboles. Ce n'est pas que je l'approuve, ou que je pense qu'on puisse tirer de cette science aucune utilité quant à la partie qui concerne l'art de faire de l'or ; mais parce que toute la respectable Antiquité en parle, et nous l'a transmise sous le sceau d'une infinité de hiéroglyphes et de figures symboliques. Il est certain que de tous les arts et de toutes les sciences qui irritent la curiosité humaine, et auxquelles l'homme s'applique, je n'en connais point qui aie été attaquée avec plus de force, et qui ait été mieux défendue. » Il rapporte dans le cours de l'ouvrage un grand nombre de témoignages d'Auteurs anciens, pour prouver que cette science était connue chez les Égyptiens ; qu'Hermès

l'enseigna aux Prêtres ; et qu'elle était tellement en honneur dans ce pays-là, que c'était un crime digne de mort¹⁷¹ de la divulguer à d'autres qu'aux Prêtres, aux Rois et aux Philosophes de l'Égypte.

Le même Auteur conclut, malgré tous ces témoignages¹⁷², que les Égyptiens ne connaissaient point la pierre Philosophale, et que leurs hiéroglyphes n'avaient point sa pratique pour objet. Il est surprenant que s'étant donné la peine de lire les Auteurs qui en traitent, pour expliquer par eux le hiéroglyphe hermétique dont il donne la figure, et que les copiant, pour ainsi dire, mot pour mot à cet effet, tels que sont les douze traités du Cosmopolite, et l'*Arcanum Hermeticæ Philosophiæ opus* de d'Espagnet, etc., le

¹⁷¹ *Major hujus arcanæ scientiæ honor habebatur Ægyptiis, qui præter Reges, Sacerdotes et Philosophos summo et acuto ingenio præditos homines, nullum alium hominum eam callere, crimen rebantur non nisi mortè piandum ; unde non fine ratione to tantis abstrusis symbolorum notis candem obvelabant, ne in plebeie insipientiæ abusum eam cum notabili regni Præjudico, imo ruinâ, verti contingerent.* Kirch. Loc. cit.

Fuit autem datâ operâ summo silentio à possessoribus ideo suppressa, ne arcaniora naturæ gazophilacia ignaræ plebi aperta in conclamatum Reipublicæ pzniciem, regnoque ultimam merito ruinam adducerent. Unde non sine ratione ingeniosissimus Mercurius tanta damna prævidens, sicut diviniorem de Deo, Angelis, Mundo, Philosophiæ portionem, reconditiddimis symbolis, ne communi usui paterent, obvelavit ; sic et hanc artem auriferam inter eas scientias quæ sublunaris subterraneique mundi œconomiam contemplantur, arcanissimam, divinissimamque merito iisdem hieroglyphicarum notarum obscuritatibus à profanorum lectione longe semotissimam obtexit. Ibid. cap. I.

¹⁷² De Alchym. Ægypt. c. 7.

P. Kircher ose soutenir que cette figure et les autres hiéroglyphes ne regardent pas la pierre Philosophale, dont les Auteurs que je viens de citer traitent, comme on dit, *ex professo*. Puisque tout ce que ces Auteurs disent concerne la pierre Philosophale, le P. Kircher n'a dû employer leurs raisonnements que pour cet objet. « Les Égyptiens, dit-il¹⁷³, n'avaient point en vue la pratique de cette pierre ; et s'ils touchent quelque chose de la préparation des métaux, et qu'ils dévoilent les trésors les plus secrets des minéraux ; ils n'entendaient pas pour cela ce que les Alchimistes anciens et modernes entendent ; mais ils indiquaient une certaine substance du monde inférieur analogue au Soleil ; douée d'excellentes vertus, et de propriétés si surprenantes, qu'elles sont fort au-dessus de l'intelligence humaine, c'est-à-dire une quintessence cachée dans tous les mixtes, imprégnée de la vertu de l'esprit universel du monde, que celui qui, inspiré de Dieu et éclairé de ses divines lumières, trouverait le moyen d'extraire, deviendrait par son moyen exempt de toutes infirmités, et mènerait une vie pleine de douceur et de satisfactions. Ce n'était donc pas de la pierre Philosophale qu'ils parlaient, mais de l'élixir dont je viens de parler. »

Si ce que nous venons de rapporter du Père Kircher n'est pas précisément la pierre Philosophale, je ne sais pas en quoi elle consiste. Si l'idée qu'il en avait

¹⁷³ *Loc. cit.*

n'était pas conforme à celle que nous en donnent les Auteurs, tout ce qu'il dit contre elle ne la regarde pas. On peut en juger, tant par ce que nous avons dit jusqu'ici, que par ce que nous en dirons dans la suite. L'objet des Philosophes hermétiques anciens ou modernes, fut toujours d'extraire d'un certain sujet, par des voies naturelles, cet élixir ou cette quintessence dont parle le P. Kircher ; et d'opérer, en suivant les lois de la Nature, de manière à le séparer des parties hétérogènes dans lesquelles il est enveloppé, afin de le mettre en état d'agir sans obstacles, pour délivrer les trois règnes de la nature de leurs infirmités ; ce qu'on ne saurait guère nier être possible ; puisque cet esprit universel, étant l'âme de la Nature et la base de tous les mixtes, il leur est parfaitement analogue, comme il l'est par ses effets et ses propriétés avec le Soleil ; c'est pourquoi les Philosophes disent que le Soleil est son père et la Lune sa mère.

Il ne faut pas confondre les Philosophes hermétiques ou les vrais Alchimistes avec les Souffleurs : ceux-ci cherchent à faire de l'or immédiatement avec les matières qu'ils emploient ; et les autres cherchent à faire une quintessence, qui puisse servir de panacée universelle pour guérir toutes les infirmités du corps humain, et un élixir pour transmuier les métaux imparfaits en or. C'est proprement les deux objets que se proposaient les Égyptiens, suivant tous les Auteurs tant anciens que modernes. C'est cet Art sacerdotal dont ils faisaient un si grand mystère ; et que les Phi-

losophes tiendront toujours enveloppé dans l'obscurité des symboles et les ténèbres des hiéroglyphes. Ils se contenteront de dire avec Haled¹⁷⁴ : « Qu'il y a une essence radicale, primordiale, inaltérable dans tous les mixtes, qu'elle se trouve dans toutes les choses et en tous lieux ; heureux celui qui peut comprendre et découvrir cette secrète essence et la travailler comme il faut ! Hermès dit aussi que l'eau est le secret de cette chose, et l'eau reçoit sa nourriture des hommes. Marcunes ne fait pas de difficulté d'assurer que tout ce qui est dans le monde se vend plus cher que cette eau ; car tout le monde la possède, tout le monde en a besoin. Abuamil dit, en parlant de cette eau, qu'on la trouve en tous lieux, dans les plaines, les vallées, sur les montagnes ; chez le riche et le pauvre, chez le fort et le faible. Telle est la parabole d'Hermès et des Sages, touchant leur pierre ; c'est une eau, un esprit humide, dont Hermès a enveloppé la connaissance sous des figures symboliques les plus obscures, et les plus difficiles à interpréter. »

La matière d'où se tire cette essence renferme un feu caché et un esprit humide ; il n'est donc pas surprenant qu'Hermès nous l'ait représentée sous l'emblème hiéroglyphique d'Osiris, qui veut dire *feu caché*¹⁷⁵, et d'Isis, qui, étant prise pour la Lune, signifie une nature humide. Diodore de Sicile confirme cette vérité, en disant que les Égyptiens qui regardent Osi-

¹⁷⁴ Comment. in Hermet.

¹⁷⁵ Kirch. Œdip. Ægypt. T. I. p.176.

ris et Isis comme des Dieux, disent qu'ils parcourent le monde sans cesse ; qu'ils nourrissent et font croître tout, pendant les trois saisons de l'année, le Printemps, Été et Hiver ; et que la nature de ces Dieux contribue infiniment à la génération des animaux, parce que l'un est igné et spirituel, l'autre humide et froid ; que l'air est commun à tous deux ; enfin que tous les corps en sont engendrés, et que le Soleil et la Lune perfectionnent la nature des choses¹⁷⁶. Plutarque¹⁷⁷ nous assure, de son côté, que tout ce que les Grecs nous chantent et nous débitent des Géants, des Titans, des crimes de Saturne et des autres Dieux, du combat d'Apollon avec Python, des courses de Bacchus, des recherches et des voyages de Cérès, ne diffèrent point de ce qui regarde Osiris et Isis ; et que tout ce qu'on a inventé de semblable avec assez de liberté dans les fables que l'on divulgue, doit être entendu

¹⁷⁶ *Hos Deos arbitrati (Ægyptii) dicunt eos universum circum ire orbem, aut nutrite augereque corpora tribus anni temporibus motu continuo persicientes orbem, Vere, Æstate ac Hyeme ; quorum Deorum natura plurimum conferat ad omnium animantium generationem ; cum alter igneus ac spiritalis existat, altera humida et frigida, aër utique communis : ab eis itaq, generari, atque nutriri corpora omnia, rerumque naturam à Sole et Luna perfici.* Diodor. l. I. c. I.

¹⁷⁷ *Quæ de Gigantibus et Titanibus apud Græcos cantantur, et Saturni scelera, Pythonis certamen cum Apolline, exilia Bacchi, Cereris errores, non absunt ab Osidiris et Isidis eventu, aliisq. similibus, quæ ab hominibus sunt licutiosè conficta ; eadem quoque earum ratio, quæ in mysticis sacris odultè aguntur, et efferi ad vulgus, aut ab eo videri nefas dicitur.* Plutarchus de Iside.

de la même manière, comme ce qui s'observe dans les mystères sacrés, et que l'on dit être un crime de le dévoiler au peuple.

Tout étant dans la Nature engendré du chaud et de l'humide, les Égyptiens donnèrent à l'un le nom d'Osiris, à l'autre celui d'Isis, et dirent qu'ils étaient frère et sœur, époux et épouse. On les prit toujours pour la Nature même, comme nous le verrons dans la suite.

Quand on voudra ne pas recourir à des subtilités, il sera aisé de découvrir ce que les Égyptiens, les Grecs, etc., entendaient par leurs hiéroglyphes et leurs fables. Ils les avaient si ingénieusement imaginés qu'ils cachaient plusieurs choses sous la même représentation, comme ils n'entendaient aussi qu'une même chose par divers hiéroglyphes et divers symboles : les noms, les figures, les histoires mêmes étaient variés ; mais le fond et l'objet n'étaient point différents.

On sait, et il ne faut qu'ouvrir les ouvrages des Philosophes hermétiques, pour voir au premier coup d'œil qu'ils ont, dans tous les temps, non seulement suivi la méthode des Égyptiens pour traiter de la pierre Philosophale, mais qu'ils ont aussi employé les mêmes hiéroglyphes et les mêmes fables en tout ou en partie, suivant la manière dont ils étaient affectés. Les Arabes ont imité de plus près les Égyptiens, parce qu'ils traduisirent dans leur langue un grand nombre des traités Hermétiques et autres, écrits en langue et

style Égyptiens. La proximité du pays, et, par conséquent, la fréquentation et le commerce plus particulier des deux Nations peut aussi y avoir beaucoup contribué. Cette unanimité d'idées, et cet usage non interrompu depuis tant de siècles forment, sinon une preuve sans réplique, du moins une présomption que les hiéroglyphes des Égyptiens et les fables avaient été imaginés en vue du grand œuvre, et inventés pour instruire de sa théorie et de sa pratique quelques personnes seulement, pendant qu'à cause des abus et des inconvénients qui en résulteraient, on tiendrait l'une et l'autre cachées au peuple et à ceux qu'on n'en jugerait pas dignes.

Je ne suis donc pas le premier qui ait eu l'idée d'expliquer ces hiéroglyphes et ces fables par les principes, les opérations et le résultat du grand œuvre, appelé aussi pierre Philosophale et Médecine dorée. On les voit répandus presque dans tous les ouvrages qui traitent de cet Art mystérieux. Quelques Chimistes ont même fait des traités dans la même vue que moi. Fabri de Castelnau donna dans le siècle dernier quelque chose sur les travaux d'Hercule, sous le titre d'*Hercules Philochymicus* ; Jacques Tolle voulut embrasser toute la fable dans un petit ouvrage intitulé : *fortuita*. Il n'est pas surprenant que l'un et l'autre n'aient pas réussi parfaitement. Le premier paraît avoir lu les Philosophes Hermétiques, mais assez superficiellement, pour n'avoir pas été en état d'en faire une concordance judicieuse et de pénétrer

dans leurs véritables principes. Le second trop entêté de la Chimie vulgaire ne jurait que par Basile Valentin, qu'il n'en entendait sans doute pas, puisqu'il l'explique presque toujours à la lettre, quoique suivant Olaus Borrichius¹⁷⁸, Basile Valentin soit un des Auteurs hermétiques des plus difficiles à entendre, tant à cause des altérations qu'on a mises dans ses traités, que par le voile obscur des énigmes, des équivoques, et des figures hiéroglyphiques dont il les a farcis.

Michel Maïer a fait un grand nombre d'ouvrages sur cette matière ; on peut en voir l'énumération dans le Catalogue des Auteurs Chimistes, métallurgistes, et Philosophes hermétiques que M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy a inséré dans son Histoire de la Philosophie hermétique. D'Espagnet estimait entre autres ouvrages de Maïer son Traité des emblèmes, parce qu'ils représentent, dit-il, avec assez de clarté aux yeux des clairvoyants ce que le grand œuvre a de plus secret, et de plus caché. J'ai lu avec attention plusieurs des traités de Michel Maïer, et ils m'ont été d'un si grand secours, que celui qui a pour titre *Arcana Arcanissima*, a servi de canevas à mon ouvrage, au moins pour sa distribution, car je n'ai pas toujours suivi ses idées. Cet Auteur embrouillait ses raisonnements quand il ne voulait ou ne pouvait pas expliquer certains traits de la fable, soit que le secret

¹⁷⁸ Prospect. Chym. Celebr.

si recommandé aux Philosophes lui tint fort à cœur, et qu'il craignît d'être indiscret, soit (comme on pourrait le croire) que sa discrétion fût forcée.

Les Philosophes hermétiques qui ont employé les allégories de la fable, sont pour le moins aussi obscurs que la fable même, pour ceux qui ne sont pas Adeptes ; ils n'ont répandu de lumière sur elle qu'autant qu'il en fallait pour nous faire comprendre que ses mystères n'étaient pas des mystères pour eux. « Souvenez-vous bien de ceci, dit Basile Valentin¹⁷⁹ : travaillez de manière que Pâris puisse défendre la belle et noble Hélène ; empêchez que la ville de Troie ne soit ravagée de nouveau par les Grecs ; faites en sorte que Priam et Ménélas ne soient plus en guerre et en affliction ; Hector et Achille seront bientôt d'accord ; ils ne combattront plus pour le sang royal ; ils auront alors une Monarchie qu'ils laisseront même en paix à tous leurs descendants. » Cet Auteur introduit tous les principaux Dieux de la fable dans ses douze clefs. Raymond Lulle parle souvent de l'Égypte et de l'Éthiopie. L'un enfin emploie une fable, l'autre une autre ; mais toujours allégoriquement.

Toutes les explications que je donnerai sont prises de ces Auteurs, ou appuyées sur leurs textes et leurs raisonnements ; elles seront si naturelles qu'il sera aisé d'en conclure que la véritable Chimie fut la source des fables, qu'elles en renferment tous les principes et

¹⁷⁹ Traité du Vitriol.

les opérations, et qu'en vain se donne-t-on la torture pour les expliquer nettement par d'autres moyens. Je ne pense pas que tout le monde en convienne ; l'usage s'est introduit d'expliquer les Antiquités par l'histoire et la morale ; cet usage a même prévalu, et s'est accrédité au point que le préjugé fait regarder toute autre application comme des rêveries. On regardera celles-ci dans tel point de vue qu'on voudra, peu m'importe. J'écris pour ceux qui voudront me lire, pour ceux qui, ne pouvant sortir du labyrinthe où ils se trouvent engagés en suivant les systèmes ci-dessus, chercheront ici un fil d'Ariane, qu'ils y trouveront certainement ; pour ceux qui, versés dans la lecture assidue des Philosophes hermétiques, sont plus en état de porter un jugement sain et désintéressé. Ils y trouveront de quoi fixer leurs idées vagues et indéterminées sur la matière du grand œuvre et sur la manière de la travailler. Quant à ceux qui, aveuglés par le préjugé ou par de mauvaises raisons, prêtent aux Égyptiens, aux Pythagore, aux Platon, aux Socrate et aux autres grands hommes des idées aussi absurdes que celles de la pluralité des Dieux, je les prie seulement de concilier, avec ce sentiment, l'idée de la haute Sagesse que l'on remarque dans tous leurs écrits et qu'on leur accorde avec raison. Je les renverrai à une lecture de leurs ouvrages plus sérieuse et plus réfléchie pour y trouver ce qui leur avait échappé. Je n'ai garde d'ambitionner les applaudissements de ceux à qui la Philosophie hermétique est tout à fait inconnue. Ils ne

pourraient guère juger de cet ouvrage que comme un aveugle juge des couleurs.

Chapitre I : Des hiéroglyphes des Égyptiens

Lorsqu'on prend à la lettre les fables d'Égypte, et qu'on les explique de la Divinité, rien de plus bizarre, rien de plus ridicule, rien de plus extravagant. Les Antiquaires ont suivi communément ce système dans leurs explications des monuments qui nous restent. J'avoue que ce sont très souvent des marques de la superstition, qui prévalut parmi le peuple dans les temps postérieurs à celui où Hermès imagina les hiéroglyphes ; mais pour dévoiler ce qu'ils ont d'obscur, il faut nécessairement remonter à leur institution et le mettre au fait de l'intention de ceux qui les ont inventés. Ni les idées que le peuple y attachent, ni celles qu'en avaient même des Auteurs grecs ou latins, quoique très savants sur d'autres choses, ne doivent nous servir de guide dans ces occasions-là. S'ils n'ont fréquenté que le peuple, ils n'ont pu avoir à cet égard que des idées populaires. Il faut être assuré qu'ils avaient été initiés dans les mystères d'Osiris, d'Isis, etc., et instruits par les Prêtres à qui l'intelligence de ces hiéroglyphes avait été confiée. Hermès dit plus d'une fois, dans son dialogue avec Asclépius, que Dieu ne peut être représenté par aucune figure ; qu'on ne peut lui donner de nom, parce qu'étant seul,

il n'a pas besoin d'un nom distinctif; qu'il n'a point de mouvement parce qu'il est partout, qu'il est enfin son propre principe, et son père à lui-même. Il n'y a, donc pas d'apparence qu'il ait prétendu le représenter par des figures, ni le faire adorer sous les noms d'Osiris, d'Isis, etc.

Plusieurs Anciens, peu au fait des vrais sentiments d'Hermès et des Prêtres ses successeurs, ont donné occasion à ces fausses idées, en débitant que les Égyptiens disaient de la Divinité, ce qu'ils ne disaient en effet que de la Nature. Hermès voulant instruire les Prêtres qu'il avait choisis, leur disait qu'il y avait deux principes des choses, l'un bon, et l'autre mauvais; et si nous en croyons Plutarque, toute la Religion des Égyptiens était fondée là-dessus. Nombre d'autres Auteurs ont pensé comme Plutarque, sans trop examiner si ce sentiment était fondé sur une erreur populaire, et si les Prêtres, chargés d'instruire le peuple, pensaient réellement ainsi de la Divinité, ou des principes des mixtes, l'un principe de vie, l'autre principe de mort. Sur ce sentiment de Plutarque, appuyé par d'autres Auteurs, des Antiquaires ont hasardé des explications de plusieurs monuments que le temps a épargnés, et l'on a adopté leurs idées parce qu'on n'en trouvait pas de plus vraisemblables. Il est cependant vrai que bien des Antiquaires ont assez de discrétion pour avouer qu'ils ne parlent dans plusieurs cas que par conjectures, et qu'on ne peut expliquer certains

monuments qu'en devinant¹⁸⁰. Le premier qui se présente dans l'antiquité expliquée de D. de Montfaucon en est un exemple, suivant le système reçu : ce savant nous avertit qu'il s'en trouve bien d'autres de cette espèce dans le cours de son ouvrage. Il n'y a cependant dans ce monument rien de difficile à entendre, et il en est très peu qui présentent les choses plus au naturel. Tout homme, un peu versé dans la Science hermétique, l'aurait compris au premier coup d'œil ; et n'aurait pas eu besoin de recourir à un Œdipe, ou à la conjecture pour en donner l'explication. On en jugera, en comparant l'explication que D. de Montfaucon en a donnée, avec celle que je donnerai. « Ce monument, dit notre Auteur, est une pierre sépulcrale, qu'on appelait *Ara*, que A. Herennuleius Hermès a fait pour sa femme, pour lui, pour ses enfants, et pour sa postérité. Il est représenté lui-même au milieu de l'inscription, sacrifiant aux mânes. De l'autre côté de la pierre sont deux serpents, dressés sur leur queue, et mis de face l'un contre l'autre, dont un tient un œuf dans sa bouche, et l'autre semble vouloir le lui ôter. »

M. Fabreti, à qui ce monument appartenait, avait voulu expliquer ce symbole ; mais comme il ne satisfaisait pas D. de Montfaucon, celui-ci l'explique dans les termes suivants. « Avant que d'avancer ma conjecture sur ce monument, il faut remarquer qu'on trouve

¹⁸⁰ A. p. du T. II. pag. 271. Planche 105.

à Rome et dans l'Italie quantité de ces marques des superstitions égyptiennes que les Romains avaient adoptées. Celle-ci est du nombre : c'est une image dont la signification ne peut être que symbolique. Les anciens Égyptiens reconnaissaient un bon principe qui avait fait le monde ; ce qu'ils exprimaient allégoriquement par un serpent qui tient un œuf à la bouche ; cet œuf signifiait le monde créé. Ce serpent donc qui tient l'œuf à la bouche sera le bon principe qui a créé le monde et qui le soutient. Mais, comme les Égyptiens admettaient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, il faudra dire que l'autre serpent qui dressé sur sa queue, est opposé au premier, sera l'image du mauvais principe qui veut ôter le monde à l'autre. »

Pour mettre le Lecteur en état de juger si mon explication sera plus naturelle que celle de D. de Montfaucon, je vais donner une description de cette pierre prétendue sépulcrale. Les deux serpents sont dressés sur leur queue repliée en cercle ; l'un tient l'œuf entre ses dents, l'autre a la tête appuyée dessus, la bouche un peu ouverte, comme s'il voulait mordre l'autre, et lui disputer cet œuf. Tous deux ont une crête à peu près carrée. Sur l'autre côté de la pierre, est la figure d'un homme debout, en habit long, les manches retroussées jusqu'au coude ; il tient le bras droit étendu, et une espèce de cerceau à la main, au centre duquel paraît un autre petit cercle, ou un poing. De la main gauche, il relève sa robe, en la tenant appuyée sur la hanche. Autour de cette figure

sont gravées les paroles suivantes : *A Herennuleius Hermès fecit conjugii bene merenti Julia L. F. Latinæ sibi et suis posterque eor.*

Il n'est pas nécessaire de recourir à la Religion des Égyptiens pour expliquer ce monument. Les deux principes qu'admettaient les Prêtres d'Égypte ne doivent s'entendre que des deux principes bons et mauvais de la Nature, qui se trouvent toujours mêlés dans ses mixtes, et qui concourent à leur composition ; c'est pourquoi ils disaient qu'Osiris et Typhon étaient frères, et que ce dernier faisait toujours la guerre au premier. Osiris était le bon principe, ou l'humeur radicale, la base du mixte, et la partie pure et homogène, Typhon était le mauvais principe, ou les parties hétérogènes, accidentelles, et principe de destruction et de mort, comme Osiris l'était de vie et de conservation.

Les deux serpents du monument dont il s'agit, représentent à la vérité deux principes, mais les deux principes que la Nature emploie dans la production des individus : on les appelle, par analogie, l'un mâle et l'autre femelle ; tels sont les deux serpents entortillés autour du caducée de Mercure, l'un mâle et l'autre femelle, qui sont aussi représentés tournés l'un contre l'autre, et entre leurs deux têtes une espèce de globe ailé qu'ils semblent vouloir mordre. Les crêtes carrées des deux serpents du monument dont nous parlons, sont un symbole des éléments, dont le grand et le petit monde sont formés, et l'œuf est le résul-

tat de la réunion de ces deux principes de la Nature. Mais comme dans la composition des mixtes il y a des principes purs et homogènes, et des principes impurs et hétérogènes, il se trouve une espèce d'inimitié entre eux ; l'impur tend toujours à vouloir corrompre le pur : c'est ce qui se voit représenté par le serpent qui semble vouloir disputer l'œuf à celui qui en est en possession. La destruction des individus n'est produite que par ce combat mutuel.

Voilà ce qu'on peut dire pour expliquer en général cette partie du monument dont nous parlons. Mais son Auteur avait sans doute une intention moins générale ; il est certain qu'il voulait signifier quelque chose de particulier. Rapprochons toutes les parties symboliques de ce monument : le rapport qu'elles ont entre elles nous dévoilera cette intention particulière.

Celui qui fait faire ce monument se nomme *Herennuleius Hermès*, et il porte un habit long comme les Philosophes ; il y a donc grande apparence que cet Herennuleius était un de ces savants initiés dans les mystères hermétiques ; (ce qui est désigné par son surnom d'Hermès), qui, comme je l'ai dit ci-devant, étant instruit de ces mystères, prenait le nom d'Aris ou Hermès. Il tient à la main droite une espèce de cerceau, que D. de Montfaucon a pris sans doute pour une *patère* ou tasse, et a décidé, en conséquence de cette erreur, qu'Herennuleius faisait un sacrifice aux mânes ; rien autre ne peut y désigner cette action. Ce cerceau n'est point une patère ; c'est le signe symbo-

lique de l'or, ou du Soleil terrestre et hermétique, que les Chimistes mêmes vulgaires représentent encore aujourd'hui de cette manière ☉. C'est à cette face du monument qu'il faut rapporter en particulier le hiéroglyphe des deux serpents et de l'œuf, qui se trouvent sur la face opposée, pour n'en faire qu'un tout, dont le résultat consiste dans cet or Philosophique que présente Herennuleius. Voici donc comment il faut expliquer ce monument en particulier.

Les deux serpents sont les deux principes de l'art sacerdotal ou hermétique, l'un mâle ou feu, terre fixe, et soufre ; l'autre femelle, eau volatile et mercurielle, qui concourent tous deux à la formation et génération de la pierre hermétique, que les Philosophes appelaient œuf et petit monde, qui est composé des quatre éléments, représentés par les deux crêtes carrées, mais dont deux seulement sont visibles, la terre et l'eau. On peut aussi expliquer l'œuf du vase, dans lequel l'œuf se forme, par le combat du fixe et du volatil, qui se réunissent enfin l'un et l'autre et ne font plus qu'un tout fixe, appelé or Philosophique, ou soleil Hermétique. C'est cet or qu'Herennuleius montre au spectateur comme le résultat de son art. Le plus grand nombre des Philosophes qui ont traité de cette science, ont représenté ses deux principes sous le symbole de deux serpents. On en trouve une infinité de preuves dans cet ouvrage. L'inscription de ce monument nous apprend seulement qu'Herennuleius a fait cet or comme une source de santé et de

richesses, pour lui, pour son épouse qu'il aimait tendrement, pour ses enfants et sa postérité.

J'ai apporté cet exemple pour faire voir combien il est aisé d'expliquer les hiéroglyphes de certains monuments Égyptiens, Grecs, etc. quand on les rappelle à la Philosophie hermétique, sans les lumières de laquelle ils deviennent inintelligibles et inexplicables. Je ne prétends cependant pas qu'on puisse par son moyen les expliquer tous. Quoiqu'elle ait été la source, la base et le fondement des hiéroglyphes, elle n'a pas été l'objet de tous les monuments hiéroglyphiques qui nous restent. La plupart sont historiques, ou représentent quelques traits de la fable, souvent ajustés suivant la fantaisie de celui qui les commandait à l'Artiste, ou celle de l'Artiste même, qui n'étant pas initiés dans les mystères des Égyptiens, des Grecs, des Romains, etc., conservaient seulement le fond, selon les instructions fort défectueuses et peu éclairées qu'ils en avaient; ils suivaient pour le reste leur goût et leur imagination.

... Pictoribus atque Poëtis

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

HORAT, IN ART. POËT.

Et Cicéron dans son Traité de Natura deorum, dit que les Dieux nous présentent les figures qu'il a plu aux Peintres et aux Sculpteurs de leur donner. *Nos deos omnes ea facie novimus, qua pictores fictoresque voluerunt.* Lib. 2, de Nat. Deor.

Il nous reste donc des monuments hiéroglyphiques de toutes les espèces ; et ceux des Égyptiens ont ordinairement pour fondement Osiris, Isis, Horus et Typhon, avec quelques traits de leur histoire fabuleuse. Les uns sont défigurés par les Artistes ignorants, les autres conservent la pureté de leur invention, quand ils ont été faits ou conduits par des Philosophes ou des personnes bien instruites. Nous avons encore aujourd'hui sous nos yeux des exemples de cela. Un Sculpteur fait un groupe de statues, un Peintre fait un tableau ; l'un et l'autre a un sujet déterminé ; mais pourvu qu'ils représentent ce sujet de manière à le faire reconnaître au premier coup d'œil, et qu'ils gardent le costume, quant à tout ce qui est nécessaire pour les figures et l'action, combien se trouve-t-il d'Artistes qui y ajoutent des figures inutiles, et pour le dire en termes de l'Art, *figures à louer* ? combien y mettent-ils des ornements arbitraires et de fantaisies, des coquillages, des fleurs, quelquefois des animaux, des rochers, etc. ? Si les Artistes instruits tombent quelquefois dans ce défaut, que doit-on penser des ignorants qui n'ont souvent qu'une bonne main et une fougue d'imagination qui enfante tout ce qu'ils mettent au jour ? Folie que vouloir se mettre en tête d'expliquer toutes leurs productions. Y en a-t-il moins à faire des dissertations pleines de recherches et d'érudition sur des bagatelles et des choses très peu intéressantes, qui se rencontrent dans beaucoup de monuments antiques ?

Il est constant que les hiéroglyphes ont pris naissance en Égypte; et la plus commune opinion en regarde Hermès comme l'inventeur, quoique les plus anciens Écrivains de l'histoire d'Égypte ne nous apprennent rien d'absolument certain sur l'origine des caractères de l'écriture et des sciences. On ne trouve même rien de positif, sur les premiers Rois du monde, qui ne soit susceptible de contradiction. Des Auteurs ont été assez peu sensés pour dire que les premiers hommes sont sortis de la terre comme des champignons, d'autres se sont imaginé que les hommes avaient été formés en Égypte, conjecturant sans doute qu'ils sont venus de la terre, comme ces rats que l'on voit sortir en grand nombre des crevasses du limon du Nil, après que le Soleil en a desséché l'humidité. Diodore de Sicile¹⁸¹, après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Égypte, avoue qu'il n'a pu découvrir rien de certain sur les premiers Rois de tous ces pays. Ce qui nous reste de plus constant, sont les hiéroglyphes Égyptiens, pour ce qui regarde l'écriture; mais pour ce qui concerne leurs Rois, nous n'avons que des fables. Le même Diodore dit¹⁸² que les premiers hommes ont adoré le Soleil et la Lune comme des Dieux éternels; qu'ils ont appelé le Soleil Osiris et la Lune Isis, ce qui convient parfaitement aux idées qu'on nous donne du peuple d'Égypte. Pour nous qui avons appris plus cer-

¹⁸¹ L. I. c. I.

¹⁸² Ch. 2.

tainement, de l'Écriture Sainte, quel est l'unique vrai Dieu des autres Dieux ; quel fut le premier homme et la terre qu'il habita, nous gémissons sur la vanité des Égyptiens, qui leur faisait pousser l'antiquité de leur Nation et la généalogie de leurs Rois jusqu'au-delà de vingt mille ans.

Ce n'est pas que les Savants d'Égypte adoptassent ce sentiment ; ils savaient trop bien qu'il n'y avait qu'un Dieu unique. D'ailleurs, comment auraient-ils pu accorder l'éternité d'Osiris et d'Isis avec la paternité de Saturne ou de Vulcain, desquels, selon eux, Osiris et Isis étaient fils ? Preuve trop évidente que Diodore n'était instruit que des idées populaires. Les Égyptiens entendaient toute autre chose par ces fils de Saturne ; nous avons des indices sans nombre, qui démontrent que l'on cultivait en Égypte la Science de la Nature ; que la Philosophie hermétique y était connue et pratiquée par les Prêtres et les plus anciens Rois de ce pays-là ; et l'on ne doute plus que pour la communiquer aux Sages leurs successeurs, à l'insu du peuple, ils n'aient inventé les hiéroglyphes pris des animaux, des hommes, etc. et qu'enfin pour expliquer ce que signifiaient ces caractères, ils imaginèrent des allégories et des fables, prises de personnes feintes, et des actions prétendues de ces personnes.

Nous parlerons plus au long de ces hiéroglyphes dans la suite de cet Ouvrage.

Chapitre II : Des dieux de L'Égypte

On ne peut révoquer en doute que la pluralité des Dieux n'aie été admise par le peuple d'Égypte. Les plus anciens Historiens nous assurent même que les Grecs et les autres Nations n'avaient d'autres Dieux que ceux des Égyptiens ; mais sous des noms différents. Hérodote¹⁸³ comptait douze principaux Dieux que les Grecs avaient pris des Égyptiens avec leurs noms mêmes, et ajoute que ces derniers Peuples dressèrent les premiers des autels, et élevèrent des temples aux Dieux. Mais il n'est pas moins constant que quelque superstitieuse que fût cette Nation, on y voyait bien des traces de la véritable Religion. Une partie même considérable de l'Égypte, la Thébaidé, dit Plutarque, ne reconnaissait point de Dieu mortel ; mais un Dieu sans commencement et immortel, qui en la langue du pays s'appelait *Cneph*, et selon Strabon *Knuphis*. Ce que nous avons rapporté d'Hermès, de Jamblique, etc., prouve encore plus clairement que les mystères des Égyptiens n'avaient point pour objet les Dieux comme Dieu, et leur culte comme culte de la Divinité.

Isis et Osiris, sur lesquels roule presque toute la Théologie égyptienne, étaient, à recueillir les sentiments de divers Auteurs, tous les Dieux du paganisme. Isis, selon eux, était Cérès, Junon, la Lune, la

¹⁸³ Lib. 2.

Terre, Minerve, Proserpine, Thétis, la mère des Dieux ou Cybèle, Vénus, Diane, Bellone, Hécate, Rhamnusia, la Nature même : en un mot, toutes les Déesses. C'est ce qui a donné lieu de l'appeler *Myrionyme*, ou la Déesse à mille noms. De même qu'Isis se prenait pour toutes les Déesses, on prenait aussi Osiris pour tous les Dieux ; les uns disent qu'Osiris était Bacchus ; d'autres le font le même que Sérapis, le Soleil, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan ; d'autres¹⁸⁴ font d'Osiris : Attis, Adonis, Apis, Titan, Apollon, Phœbus, Mithras, l'Océan, etc. Je n'entrerai point dans un détail qu'on peut voir dans beaucoup d'autres Auteurs. Les interprétations mal entendues des hiéroglyphes inventés par les Philosophes et les Prêtres, ont donné lieu à cette multitude de Dieux, qu'Hésiode¹⁸⁵ fait monter à 30 000. Trismégiste, Jamblique, Psellus et plusieurs autres n'en ont point déterminé le nombre ; mais ils ont dit que les cieux, l'air et la terre en étaient remplis. Maxime de Tyr disait, en parlant d'Homère, que ce Poète ne reconnaissait aucun endroit de la terre qui n'eût son Dieu. La plupart des Païens regardaient même la Divinité comme ayant les deux sexes, et la nommaient Hermaphrodite ; ce qui a fait dire à Valerius Soranus :

*Jupiter omnipotens, regum, rerumque deumque
Progenitor, genitrixque deum, deus unus et omnis.*

¹⁸⁴ Hésychius.

¹⁸⁵ Théogon.

Cette confusion, tant dans les noms que dans les Dieux mêmes, doit nous convaincre que ceux qui les ont inventés, ne pouvaient avoir en vue que la Nature, ses opérations et ses productions. Et comme le grand œuvre est un de ses plus admirables effets, les premiers qui le trouvèrent ayant considéré sa matière, sa forme, les divers changements qui lui survenaient pendant les opérations, ses effets surprenants ; et qu'en tout cela elle participait en quelque sorte avec les principales parties de l'Univers¹⁸⁶ telles que le Soleil, la Lune, les étoiles, le feu, l'air, la terre, l'eau, ils en prirent occasion de lui donner tous ces noms. Tout ce qui se forme dans la Nature, ne se faisant que par l'action de deux, l'un agent, l'autre patient, qui sont analogues au mâle et à la femelle dans les animaux ; le premier chaud, sec, igné ; le second froid et humide. Les Prêtres d'Égypte personnifièrent la matière de leur art sacerdotal, et appelèrent Osiris, ou feu caché, le principe actif qui fait les fonctions de mâle, et Isis le principe passif qui tient lieu de femelle. Ils désignèrent l'un par le Soleil, à cause du principe de chaleur et de vie que cet astre répand dans toute la Nature ; et l'autre par la Lune, parce qu'ils la regardaient comme d'une nature froide et humide. Le fixe et le volatil, le chaud et l'humide étant les parties constituantes des mixtes, avec certaines parties hétérogènes qui s'y trouvent toujours mêlées, et qui sont la cause de la destruction des indi-

¹⁸⁶ Maïer. Arcana Arcaniss.

vidus, ils y joignirent un troisième, à qui ils donnèrent le nom de Typhon, ou mauvais principe. Mercure fut donné pour adjoint à Osiris et à Isis, pour les secourir contre les entreprises de Typhon, parce que Mercure est comme le lien et le milieu qui réunit le chaud et le froid, l'humide et le sec, qu'il est comme le nœud au moyen duquel le subtil et l'épais, le pur et l'impur se trouvent associés ; et qu'enfin il ne se fait point de conjonction du Soleil avec la Lune, sans que Mercure, voisin du Soleil, y soit présent.

Osiris et Isis furent donc regardés comme l'époux et l'épouse, le frère et la sœur, enfants de Saturne, selon les uns¹⁸⁷, fils de Cœlus selon d'autres¹⁸⁸ ; Typhon passait seulement pour leur frère utérin, parce que la liaison des parties homogènes, inaltérables et radicales avec les parties hétérogènes, impures et accidentelles des mixtes se fait dans la même matrice, ou dans les entrailles de la terre. Toutes les mauvaises qualités qu'on attribuait à Typhon, nous découvrent parfaitement ce que l'on avait dessein de signifier par lui. Nous en dirons quelque chose de plus détaillé dans la suite.

Ces quatre personnes, Osiris, Isis, Mercure et Typhon, étaient chez les Égyptiens les principales et les plus célèbres, trois passaient pour des Dieux, et Typhon pour un esprit malin. Mais pour des Dieux de la nature de ceux dont Hermès parle à Asclépius, je

¹⁸⁷ Diodor. de Sicile.

¹⁸⁸ Kirch. p. 179.

veux dire des Dieux fabriqués artistement par la main des hommes¹⁸⁹. À ces quatre, ils joignirent Vulcain, inventeur du feu, que Diodore fait père de Saturne, parce que le feu Philosophique est absolument nécessaire dans l'œuvre hermétique. Ils leur associèrent aussi Pallas ou la sagesse, la prudence et l'adresse dans la conduite du régime pour les opérations. L'Océan, père des Dieux, et Thétis leur mère vinrent ensuite avec le Nil, c'est-à-dire l'eau, et enfin la Terre, mère de toutes choses ; parce que suivant Orphée, la terre nous fournit les richesses. Saturne, Jupiter, Vénus, Apollon, et quelques autres Dieux furent enfin admis, et Horus, comme fils d'Osiris et d'Isis.

Non seulement les choses, mais leurs vertus et propriétés physiques devinrent des Dieux dans l'esprit du peuple, à mesure qu'on s'efforçait de lui en démontrer l'excellence. S. Augustin¹⁹⁰, Lactance, Eusèbe et beaucoup d'autres Auteurs Chrétiens et Païens nous le disent dans différents endroits ; Cicéron¹⁹¹, Denis d'Halicarnasse¹⁹², pensent que la variété et la multitude des Dieux du Paganisme ont pris naissance dans les observations qu'avaient faites les savants sur les propriétés du Ciel, les essences des Éléments, les

¹⁸⁹ *Asclépius, et horum, ô Trismegiste, Deorum, qui terreni habentur, cujusmodi est qualitas ? Trism. Constat, o Asclepi, de herbis, de lapidibus, et aromatibus vim Divinitatis naturalem habentibus in se.* Hermès in Asclepio.

¹⁹⁰ De Civit. Dei. 4.

¹⁹¹ L. 2. de Nat. Deor.

¹⁹² L. 2. Antiquit, Rom.

influences des Astres, les vertus des mixtes, etc. Ils s'imaginèrent qu'il n'y avait pas une plante, un animal, un métal ou une pierre spécifiée sur terre, qui n'eût son étoile ou son génie dominant¹⁹³.

Outre les Dieux donc nous avons parlé ci-devant, qu'Hérodote¹⁹⁴ appelle les *grands dieux*, et que les Égyptiens regardaient comme célestes suivant Diodore, « ils avaient encore, dit cet Auteur¹⁹⁵, des Génies, qui ont été des hommes ; mais qui, pendant leur vie, ont excellé en sagesse et se sont rendus recommandables par leurs bienfaits envers l'humanité. Quelques-uns d'entre eux, disent-ils, ont été leurs Rois, et se nommaient comme les Dieux célestes ; d'autres avaient des noms qui leur étaient propres. Le Soleil, Saturne, Rhée, Jupiter, appelé Ammon, Junon, Vulcain, Vesta, et enfin Mercure. Le premier se nommait Soleil, de même que l'astre qui nous éclaire. Mais plusieurs de leurs Prêtres soutenaient que c'était Vulcain l'inventeur du feu ; et que cette invention avait engagé les Égyptiens à le faire leur Roi. » Le même Auteur ajoute qu'après Vulcain, Saturne régna ; qu'il

¹⁹³ *Videtis-ne igitur ut à Physicis rebus benè et utiliter inventis, ratio sit tracta ad commentios Deos ? quæ res genuit falsas opiniones, erroresque turbulentos, et superstitiones penè anites.* Eusebius. *Non est tibi ulla herba, aut planta, aut aliud inferius, cui non sit stella in firmamento, qui sulciat eam, et dicat ei cresce.* Rab. Mos. Ou Rambam in Moreh Nebuchim. Cité par Kircher Obelisc. de Pamph. p. 187.

¹⁹⁴ L. 2.

¹⁹⁵ L. I. c. 2.

épousa sa sœur Rhée ; qu'il fut père d'Osiris, d'Isis, de Jupiter et de Junon ; que ces deux derniers obtinrent l'empire du monde par leur prudence et leur valeur.

Jupiter et Junon, si nous en croyons Plutarque¹⁹⁶, engendrèrent cinq Dieux, suivant les cinq jours intercalaires des Égyptiens ; savoir, Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus. Osiris fut surnommé Denis, et Isis Cérès. Presque tous les Auteurs conviennent qu'Osiris était frère et mari d'Isis, comme Jupiter était frère et mari de Junon ; mais Lactance et Minutius Félix disent qu'il était fils d'Isis ; Eusèbe l'appelle son mari, son frère et son fils.

S'il est difficile de concilier toutes ces qualités et tous ces titres dans une même personne, il ne l'est pas moins d'expliquer comment, suivant les Égyptiens, Osiris et Isis contractèrent mariage dans le ventre de leur mère, et qu'Isis en sortit enceinte d'Arueris¹⁹⁷, ou l'ancien Horus, qui a passé pour leur fils. De quelque manière qu'on puisse interpréter cette fiction, elle paraîtra toujours extravagante à tout homme qui ne la verra que par les yeux des Mythologues, qui voudront l'expliquer historiquement, politiquement ou moralement : elle ne peut convenir à aucun de ces systèmes ; et celui de la Philosophie hermétique la développe très clairement, comme nous le verrons dans la suite.

Les Égyptiens, selon le même Plutarque, racon-

¹⁹⁶ De Isid. et Osir.

¹⁹⁷ Manethon, apud Plutar.

taient beaucoup d'autres histoires qui sont marquées au même coin d'obscurité et de puérilité ; que Rhée, après avoir connu Saturne en cachette, eut ensuite affaire au Soleil, puis à Mercure ; et qu'elle mit au monde Osiris ; que l'on entendit au moment de sa naissance¹⁹⁸ une voix qui disait : *Le Seigneur de tout est né*. Le lendemain naquit Arueris, ou Apollon, ou Horus l'ancien. Le troisième jour, Typhon, qui ne vint pas au monde par les voies ordinaires, mais par une côte de sa mère arrachée par violence, Isis parut la quatrième, et Néphré le cinquième.

Quoi qu'il en soit de toutes ces fables, Hérodote nous apprend qu'Isis et Osiris étaient les Dieux les plus respectables de l'Égypte, et qu'ils étaient honorés dans tous les pays ; au lieu que beaucoup d'autres ne l'étaient que dans des Nomes particuliers¹⁹⁹. Ce qui jette beaucoup d'embarras et d'obscurité sur leur histoire, c'est que dans les temps postérieurs à ceux qui imaginèrent ces Dieux, et ce qu'on leur attribue, des savants, mais peu instruits des intentions et des idées de Mercure Trismégiste, regardèrent ces Dieux comme des personnes qui avaient autrefois gouverné l'Égypte avec beaucoup de sagesse et de prudence ; et d'autres, comme des Êtres immortels de leur nature, qui avaient formé le monde et arrangé la matière dans la forme qu'elle conserve aujourd'hui.

¹⁹⁸ Diodore de Sicile.

¹⁹⁹ Ce mot signifie les différentes Préfectures, ou les différents Gouvernements de l'Égypte.

Cette variété de sentiments fit perdre de vue l'objet qu'avait eu l'inventeur de ces fictions, qui les avait d'ailleurs tellement ensevelies dans l'obscurité et les ténèbres des hiéroglyphes, qu'elles étaient intelligibles et inexplicables, dans leur vrai sens, pour tout autre que pour les Prêtres, seuls confidents du secret de l'Art sacerdotal. Quelque crédule que soit le peuple, il faut cependant lui présenter les choses d'une manière vraisemblable. Il s'agissait pour cela de fabriquer une histoire suivie : on le fit ; et ce qu'on y mêla de peu conforme à ce qui se passe communément dans la Nature, ne fut pour le peuple qu'un motif d'admiration.

Cette histoire mystérieuse, ou plutôt cette fiction, devint dans la suite le fondement de la Théologie égyptienne, qui se trouvait cachée sous les symboles de ces deux Divinités, pendant que les Philosophes et les Prêtres y voyaient les plus grands secrets de la Nature. Osiris était pour les ignorants le Soleil ou l'Astre du jour, et Isis la Lune ; les Prêtres y voyaient les deux principes de la Nature et de l'art hermétique. Les étymologies de ces deux noms concouraient même à donner le change. Les uns, comme Plutarque, prétendaient qu'Osiris signifiait *très Saint* ; d'autres, avec Diodore, Horus-Apollô, Eusèbe, Macrobe, disaient qu'il voulait dire, *qui a beaucoup d'yeux, celui qui voit clair* ; on prenait en conséquence Osiris pour le Soleil. Mais les Philosophes voyaient dans le nom de ce Dieu, le Soleil terrestre, le feu caché de la Nature, le prin-

cipe igné, fixe et radical qui anime tout. Isis pour le commun n'était que l'ancienne ou la Lune ; pour les Prêtres, elle était la Nature même, le principe matériel et passif de tout. C'est pourquoi Apulée²⁰⁰ fait parler ainsi cette Déesse : *Je suis la Nature, mère de toutes choses, maîtresse des éléments, le commencement des siècles, la Souveraine des dieux, la reine des Mânes, etc.* Mais Hérodote nous apprend que les Égyptiens prenaient aussi Isis pour Cérès, et croyait qu'Apollon et Diane étaient ses enfants. Il dit ailleurs qu'Apollon et Orus, Diane ou Bubastis, et Cérès ne sont pas différences d'Isis ; preuve que le secret des Prêtres avait un peu transpiré dans le public ; puisque, malgré cette contradiction apparente, tout cela se voit en effet dans l'œuvre hermétique, ou la mère, le fils, le frère et la sœur, l'époux et l'épouse sont réunis dans un même sujet. C'est ainsi que les Prêtres avaient trouvé l'art de voiler leurs mystères, soit en présentant Osiris comme un homme mortel dont ils racontaient l'histoire, soit en disant que c'était, non un homme mortel, mais un astre qui comblait tout l'Univers, et l'Égypte en particulier, de tant de bienfaits, par la fécondité et l'abondance qu'il procure. Ils savaient même donner le change à ceux qui, soupçonnant quelque chose de mystérieux, cherchaient à s'en instruire, et à y pénétrer. Comme les principes théoriques et pratiques de l'art sacerdotal ou hermétique pouvaient s'appliquer à la connaissance générale de la Nature et de ses pro-

²⁰⁰ Métam. l. I.

ductions, que cet art se propose pour modèle ; ils donnaient à ces gens curieux, des leçons de Physique ; et bien des Philosophes grecs puisèrent leur Philosophie dans ces sortes d'instructions.

Chapitre III : Histoire d'Osiris

Osiris et Isis devenus époux, donnèrent tous leurs soins à faire le bonheur de leurs sujets. Comme ils vivaient dans une parfaite union, ils y travaillèrent de concert ; ils s'appliquèrent à polir leur peuple, à leur enseigner l'agriculture, à leur donner des lois, et à leur apprendre les arts nécessaires à la vie²⁰¹, ils leur apprirent entre autres l'usage des instruments et la mécanique, la fabrique des armes, la culture de la vigne et de l'olivier, les caractères de l'écriture, dont Mercure, ou Hermès, ou Thaut les avait instruits. Isis bâtit, en l'honneur de ses pères Jupiter et Junon, un Temple célèbre par sa grandeur et sa magnificence. Elle en fit construire deux autres petits d'or, l'un en l'honneur de Jupiter le céleste, l'autre moindre en l'honneur de Jupiter le terrestre, ou Roi son père, que quelques-uns ont appelé Ammon. Vulcain était trop recommandable pour être oublié : il eut aussi un Temple superbe, et chaque Dieu, continue Diodore,

²⁰¹ Diodore de Sicile, l. I. c. I. et Plutarque, de Iside et Osiride.

eut son Temple, son culte, ses Prêtres, ses sacrifices. Isis et Osiris instruisirent aussi leurs sujets de la vénération qu'ils doivent avoir pour les Dieux, et l'estime qu'ils devaient faire de ceux qui avaient inventé les arts, ou qui les avaient perfectionnés. On vit dans la Thébaïde des ouvriers en toutes sortes de métaux. Les uns forgeaient les armes pour la chasse des bêtes ; les instruments et les outils propres à la culture des terres et aux autres arts ; des Orfèvres firent des petits Temples d'or, et y placèrent des statues des Dieux, composées de même métal. Les Égyptiens prétendent même, ajoute notre Auteur, qu'Osiris honora et révéra particulièrement Hermès, comme l'inventeur de beaucoup de choses utiles à la vie. C'est Hermès, disent-ils, qui le premier a montré aux hommes la manière de coucher par écrit leurs pensées, et de mettre leurs expressions en ordre, pour qu'il en résultât un discours suivi. Il donna des noms convenables à beaucoup de choses ; il institua les cérémonies que l'on devait observer dans le culte de chaque Dieu. Il observa le cours des astres, inventa la musique, les différents exercices du corps, l'arithmétique, la médecine, l'art des métaux, la lyre à trois cordes ; il régla les trois tons de la voix, l'aigu pris de l'Été ; le grave pris de l'Hiver, et le moyen du Printemps. Le même apprit aux Grecs la manière d'interpréter les termes, d'où ils lui donnèrent le nom d'*Hermès*, qui signifie *interprète*. Tous ceux enfin qui du temps d'Osiris firent usage des lettres sacrées, l'apprirent de Mercure.

Osiris ayant ainsi disposé tout avec sagesse, et rendu ses États florissants, conçut le dessein de rendre tout l'Univers participant du même bonheur. Il assembla pour cet effet une grande armée, moins pour conquérir le monde par la force des armes, que par la douceur et l'humanité, persuadé qu'en civilisant les hommes, et leur apprenant la culture des terres, l'éducation des animaux domestiques, et tant d'autres choses utiles, il lui en resterait une gloire éternelle.

Avant que de partir pour son expédition, il régla tout dans son Royaume. Il en donna la régence à Isis, et laissa près d'elle Mercure pour son conseil, avec Hercule, qu'il constitua intendant des Provinces. Il partagea ensuite son Royaume en divers gouvernements. La Phénicie et les côtes maritimes échurent à Busiris ; la Lybie, l'Éthiopie, et quelques pays circonvoisins à Anthée. Il partit ensuite, et fut si heureux dans son expédition, que tous les pays où il alla se soumirent à son empire.

Osiris emmena avec lui son frère que les Grecs appellent Apollon, l'inventeur du laurier. Anubis et Macédon, fils d'Osiris, mais d'une valeur bien différente, suivirent leur père ; le premier avait un chien pour enseigne, le second un loup. Les Égyptiens prirent de là occasion de représenter l'un avec une tête de chien, l'autre avec une tête de loup ; et d'avoir beaucoup de respect et de vénération pour ces animaux. Osiris se fit aussi accompagner de Pan,

en l'honneur duquel les Égyptiens bâtirent dans la suite une ville dans la Thébaïde, à laquelle ils donnèrent le nom de *Chemnim*, ou *Ville du pain*. Maron et Triptolême furent encore de la partie ; l'un pour apprendre aux peuples la culture de la vigne, l'autre, celle des grains.

Osiris partit donc, et l'on a soin de faire remarquer qu'il eut une attention particulière pour l'entretien de sa chevelure, jusqu'à son retour. Il prit son chemin par l'Éthiopie, où il trouva des Satyres dont les cheveux descendaient jusqu'à la ceinture. Comme il aimait beaucoup la musique et la danse, il mena avec lui un grand nombre de musiciens ; mais on remarquait particulièrement neuf jeunes filles sous la conduite d'Apollon, que les Grecs appelèrent les neuf Muses, et disaient qu'Apollon avait été leur maître ; d'où ils lui donnèrent le nom de musicien et d'inventeur de la musique.

Dans ce temps-là, disent les Auteurs, le Nil à la naissance du Chien Syrius, c'est-à-dire au commencement de la canicule, inonda la plus grande partie de l'Égypte, et celle en particulier à laquelle Prométhée présidait. Ce sage Gouverneur, outré de douleur à la vue de la désolation de son pays et de ses habitants, voulait de désespoir se donner la mort. Hercule vint heureusement au secours, et fit tant par ses conseils et ses travaux, qu'il fit rentrer le Nil dans son lit. La rapidité de ce fleuve, et la profondeur de ses eaux, lui firent donner le nom d'*Aigle*.

Osiris était alors en Éthiopie, où voyant que le danger d'une telle inondation menaçait tout ce pays, il fit élever des digues sur les deux rives du fleuve, de manière qu'en contenant les eaux dans leur lit, ces digues laissaient néanmoins échapper autant d'eau qu'il en fallait pour féconder le terrain. De là il traversa l'Arabie, et parvint jusqu'aux extrémités des Indes, où il bâtit plusieurs villes, à l'une desquelles il donna le nom de *Nysa*, en mémoire de celle où il avait été élevé, et y planta le lierre, le seul arbrisseau qu'on élève dans ces deux villes. Il parcourut beaucoup d'autres pays de l'Asie et vint ensuite en Europe par l'Hellespont. En traversant la Thrace, il tua Lycurge, Roi barbare, qui s'opposait à son passage, et mit le vieillard Maron à sa place. Il établit Macédon le fils Roi de Macédoine, et envoya Triptolème dans l'Attique pour y enseigner l'agriculture. Osiris laissa partout des marques de ses bienfaits, ramena les hommes, alors entièrement sauvages, aux douceurs de la société civile ; leur apprit à bâtir des villes et des bourgs, et revint enfin en Égypte par la mer Rouge, comblé de gloire, après avoir fait élever dans les lieux où il avait passé, des colonnes et d'autres monuments sur lesquels étaient gravés ses exploits. Ce grand Prince quitta enfin les hommes pour aller jouir de la société des Dieux. Isis et Mercure lui en décernèrent les honneurs et instituèrent des cérémonies mystérieuses dans le culte qu'on devait lui rendre pour donner une grande idée du pouvoir Osiris.

Telle est l'histoire de l'expédition de ce prétendu Roi d'Égypte, suivant ce qu'en rapporte Diodore de Sicile, qui la raconte sans doute de la manière qu'on la débitait dans le pays. Le genre de la mort de ce Prince n'est pas moins intéressant ; nous en ferons mention ci-après, lorsque nous aurons fait quelques remarques sur les principales circonstances de sa vie.

Il n'est pas surprenant que l'on ait supposé Osiris²⁰² très religieux et plein de vénération envers Vulcain et Mercure ; il tenait de ces Dieux tout ce qu'il était. Suivant l'Auteur cité, Vulcain était son aïeul, inventeur du feu, et le principal agent de la Nature, pendant qu'Osiris était lui-même un feu caché. Mais de quel feu Vulcain était-il supposé l'inventeur ? Pense-t-on que ce soit celui dont Diodore parle en ces termes ? « La foudre ayant mis le feu à un arbre pendant l'hiver, la flamme se communiqua aux arbres voisins. Vulcain y accourut, et se sentant réchauffé, recréé et ranimé par la chaleur, fournit au feu de nouvelles matières combustibles, et l'ayant entretenu par ce moyen, il fit venir d'autres hommes pour être témoins de ce spectacle, et s'en préconisa l'inventeur. » Je ne crois pas qu'on adopte ce sentiment de Diodore. Ce feu n'est autre que celui de nos cuisines, qui était très connu même avant le Déluge. Caïn et Abel l'employèrent dans leurs sacrifices ; Tubalcain en fit usage dans les ouvrages de fer, de cuivre et autres métaux. On ne

²⁰² Diod. *Loc. cit.*

saurait dire que par Vulcain, Diodore ou les Égyptiens aient eu en vue Caïn ou Abel. Ce feu, dont on attribue l'invention à Vulcain, était donc différent de celui de nos forges, quoiqu'on regarde communément Vulcain comme le Dieu des Forgerons. Ce feu, suivant les idées d'Hermès, était le feu dont les Philosophes font un si grand mystère ; ce feu dont l'invention, selon Artéphiüs, demande un homme adroit, ingénieux et savant dans la Science de la Nature ; ce feu qui doit être administré géométriquement suivant le même Artéphiüs et d'Espagnet ; clibaniquement, si nous en croyons Flamel, et par poids et mesure au rapport de Raymond Lulle. On peut dire d'un tel feu qu'il a été inventé, et non de celui de nos cuisines, qui est connu de tous, et qui, selon toutes les apparences, le fut dès le commencement du monde. Le peuple d'Égypte, duquel Diodore avait sans doute emprunté ce qu'il disait de Vulcain, ne connaissait pas d'autre feu que le commun ; il ne pouvait donc parler que de celui-là. Les Prêtres, les Philosophes instruits par Hermès, connaissaient cet autre feu qui est le principal agent de l'Art sacerdotal ou hermétique ; mais il se donnait bien de garde de s'expliquer à son sujet, parce qu'il faisait partie du secret qui leur était confié. Vulcain était ce feu-là même, personnifié par eux, et se trouvait en effet par ce moyen aïeul d'Osiris, ou du feu caché dans la pierre des Philosophes, que d'Espagnet appelle *minièrre de feu*.

Pour concilier toutes les contradictions appa-

rentes des Auteurs sur la généalogie d'Osiris, il faut se mettre devant les yeux ce qui se passe dans l'œuvre hermétique, et les noms que les Philosophes ont donnés dans tous les temps aux différents états et aux diverses couleurs principales de la matière dans le cours des opérations. Cette matière est composée d'une chose qui contient deux substances, l'une fixe et l'autre volatile, ou eau et terre. Ils ont appelé l'un mâle, l'autre femelle, de ces deux réunis naît un troisième, qui se trouve leur fils, sans différer de son père et de sa mère, qu'il renferme en lui, quant à la substance radicale. Le second œuvre est semblable au premier.

Cette matière mise dans le vase au feu Philosophique appelé Vulcain, ou inventé, dit-on, par Vulcain, se dissout, se putréfie et devient noire par l'action de ce feu. Elle est alors le Saturne des Philosophes, ou Hermétique, qui devient en conséquence fils de Vulcain, comme l'appelle Diodore. Cette couleur noire disparaît, la blanche et la rouge prennent la place successivement, la matière se fixe, et forme la pierre de feu de Basile Valentin²⁰³, la minière de feu de d'Espagnet, *le feu caché* signifié par Osiris. Voilà donc Osiris fils de Saturne. Il n'est pas moins aisé d'expliquer le sentiment de ceux qui le font fils de Jupiter, et voici comment. Lorsque la couleur noire s'évanouit, la matière passe par la grise avant d'arriver à la blanche,

²⁰³ Char. triomph. de l'Antim.

et les Philosophes ont donné le nom de Jupiter à cette couleur grise. Si l'on réfléchit un peu sérieusement sur ce que je viens de dire, on ne trouvera point d'embarras ni de difficultés à concevoir comment Osiris et Isis pouvaient être frère et sœur, mari et femme, fils de Saturne, fils de Vulcain, fils de Jupiter, comment même Osiris a pu être père d'Isis, puisqu'Osiris étant le feu caché de la matière, c'est lui qui lui donne la forme, la consistance et la fixité qu'elle acquière dans la suite. En deux mots, les Égyptiens entendaient par Isis et Osiris tant la substance volatile et la substance fixe de la matière de l'œuvre, que la couleur blanche et la rouge qu'elle prend dans les opérations.

Ces explications, dira quelqu'un, ne s'accordent point avec la fable, qui fait Vulcain fils de Jupiter et de Junon, et qui par conséquent ne saurait être père de Saturne. Je réponds à cela que ces contradictions ne sont qu'apparentes ; on en sera convaincu lorsqu'on aura lu le chapitre qui regarde Vulcain en particulier, auquel je renvoie le Lecteur, pour retourner à Osiris et à son expédition.

Au seul récit de cette histoire, il n'est point d'homme sensé qui ne la reconnaisse pour une fiction. Former le dessein d'aller conquérir toute la terre, assembler pour cela une armée composée d'hommes et de femmes, de satyres, de musiciens, de danseuses ; se mettre en tête d'apprendre aux hommes ce qu'ils savaient déjà : cela n'est pas déjà trop bien concerté. Mais supposer qu'un Roi, avec une armée de cette

espèce, ait parcouru l'Afrique, l'Asie, l'Europe jusqu'à leurs extrémités ; qu'il n'y ait même pas un endroit où il n'ait été, suivant cette inscription : *Je suis le fils aîné de Saturne, sorti d'une tige illustre, et d'un sang généreux ; cousin du jour : il n'est point de lieu où je n'aie été, et j'ai libéralement répandu mes bienfaits sur tout le genre humain*²⁰⁴.

Le fait n'est pas vraisemblable, et l'on ne concevrait pas comment M. l'Abbé Banier²⁰⁵ peut l'avoir raconté d'un aussi grand sang froid, si l'on ne savait pas qu'il adopte volontiers, sans beaucoup de critique, tout ce qui est favorable à son système, et même ce que rapportent des Auteurs dont il dit en plus d'un endroit qu'il ne faut pas faire beaucoup de cas.

Il est au moins inutile de recourir à l'expédition d'Osiris pour fixer le temps où l'on a commencé à cultiver les terres dans l'Attique, et les autres pays de l'Asie et de l'Europe. Les saintes Écritures, le livre le plus ancien et le plus vrai de toutes les histoires, nous apprennent que l'agriculture était connue avant le Déluge même. Sans relever le faux et le ridicule d'une telle histoire prise à la lettre, il suffit de la présenter à un homme un peu versé dans la lecture des Philosophes hermétiques, pour qu'il décide, au premier récit, qu'elle en est un symbole palpable. Mais comme je dois supposer que bien des lecteurs n'ont pas toutes les opérations de cet art assez présentes, je

²⁰⁴ Diodore de Sicile.

²⁰⁵ Mytholog. T. I.

vais passer en revue toutes les circonstances principales de cette histoire.

Isis et Osiris sont, comme nous l'avons dit, l'agent et le patient dans un même sujet. Osiris part pour son expédition, et dirige sa route d'abord par l'Éthiopie, pour parvenir à la mer Rouge, qui bordait l'Égypte, de même que l'Éthiopie. Ce n'était pas le chemin le plus court, mais c'est la route qu'il est nécessaire de tenir dans les opérations du grand œuvre, où la couleur noire et la couleur rouge sont les deux extrêmes. La noirceur se manifeste d'abord dans le commencement des opérations signifiées par le voyage d'Osiris dans les Indes ; car, soit que d'Espagnet, Raymond Lulle, Philalèthe, etc., aient fait allusion à ce voyage d'Osiris, ou à celui de Bacchus, soit pour d'autres raisons, ils nous disent qu'on ne peut réussir dans l'œuvre, si l'on ne parcourt les Indes. Il faut donc passer d'abord en Éthiopie, c'est-à-dire voir la couleur noire, parce qu'elle est l'entrée et la clef de l'art hermétique. « Ces choses sont créées dans notre terre d'Éthiopie, disent Flamel²⁰⁶ et Rasis²⁰⁷, blanchissez votre corbeau ; si vous voulez le faire avec le Nil d'Égypte, il prendra, après avoir passé par l'Éthiopie, une couleur blanchâtre ; puis le conduisant par les secrets de la Perse avec cela et avec cela, la couleur rouge se manifestera telle qu'est celle du pavot dans le désert. »

Osiris étant en Éthiopie, fit élever des digues pour

²⁰⁶ Désir désiré.

²⁰⁷ Liv. des lumières.

préserver le pays, non pas du débordement du Nil, mais d'une inondation capable de ravager le pays : car l'eau de ce fleuve est absolument nécessaire pour rendre le pays fertile. D'Espagnet dit à ce sujet²⁰⁸ : « Le mouvement de ce second cercle (de la circulation des éléments, qui se fait pendant la solution et la noirceur) doit être lent particulièrement au commencement de sa révolution, de peur que les petits corbeaux ne se trouvent inondés et submergés dans leur nid, et que le monde naissant ne soit détruit par le déluge. » Ce cercle doit distribuer l'eau sur le terrain par poids, par mesure et en proportion géométrique²⁰⁹. Il faut donc élever des digues, soit pour faire rentrer le fleuve dans son lit, comme fit Hercule dans le territoire de Prométhée, soit pour l'empêcher d'inonder, comme fit Osiris en Éthiopie.

L'Auteur de l'histoire feinte d'Osiris n'a rien oublié de ce qui était nécessaire pour donner hiéroglyphiquement une idée tant de ce qui compose l'œuvre, que des opérations requises et des signes démonstratifs. Il fait d'abord remarquer que pendant le séjour d'Osiris en Éthiopie, le Nil déborda, et que ce Prince fit élever des digues pour garantir le pays des dégâts que son inondation aurait occasionnés. Cet Auteur a voulu désigner par là la résolution de la matière

²⁰⁸ Can. 88.

²⁰⁹ *Hic circulus aquæ ponderator et mensurarum explorator ; aquam enim ex geometricarum rationum præceptis distribuit.* D'Espagnet, *idid*.

en eau, de même que par le débordement du Nil en Égypte, dans le territoire duquel Prométhée était Roi ou Gouverneur. L'Artiste du grand œuvre doit faire attention que l'Éthiopie ne fût point inondée, et que le Gouvernement de Prométhée le fut. C'est que la partie de la matière terrestre qui se putréfie et noircit, surnage la dissolution ; au lieu que la fixe qui renferme le feu inné, que Prométhée vola au ciel pour en faire part aux hommes, demeure dans le fond du vase, et se trouve submergée. Les attentions que doit avoir dans cette occasion l'Artiste signifié par Hercule sont très bien exprimées dans la note ci-dessous²¹⁰. Nous expliquerons dans le chapitre de Bacchus (liv. 5.) ce qu'on doit entendre par les Satyres ; et l'on trouvera dans celui d'Oreste ce qui concerne la chevelure d'Osiris. Les neuf Nymphes ou Muses, et les Musiciens qui sont à la suite d'Osiris, sont les parties volatiles, ou les neuf Aigles que Senior dit être requises avec une partie fixe désignée par Apollon. Nous en

²¹⁰ Leges motus hujus circuli sunt ut lente et paulatim decurrat, ac parce effundat, ne festinando a mensura cadat, et aquis obrutus ignis insitus, operis architectus hebescat, aut etiam extinguatur : ut alternis vicibus cibus et potus administrentur quo melior fiat digestio, ac optimum sicci et humidi temperamentum ; indissolubilis enim utriusque colligatio finis ac scopus est operis ; propterea vide ut tantum irrigando adjicias, quantum assando defecerit, quo restauratio corroborando deperditarum virium tantum restituat, quantum evacuatio debilitando abstulerit. *D'Espagnet, Can. 89.*

parlerons plus au long dans le chapitre de Persée, où nous expliquerons leur généalogie, et leurs actions.

Triprolême préside à la semence des grains ; il est chargé par Osiris d'instruire les peuples de tout ce qui concerne l'Agriculture. Il n'est point d'allégories plus communes dans les ouvrages qui traitent de l'art hermétique, que celle de l'Agriculture. Ils parlent sans cesse du grain, du choix qu'il faut en faire, de la terre où il faut le semer et de la manière de s'y prendre. On en verra des exemples lorsque nous parlerons de l'éducation de Triptolême par Cérès dans le quatrième livre. Raymond Lulle²¹¹, Riplée et beaucoup d'autres Philosophes appellent leur eau mercurielle, *vin blanc* et *vin rouge*.

Quoiqu'Osiris connût parfaitement la prudence et la capacité d'Isis pour gouverner ses États pendant son expédition, il laissa cependant Mercure auprès d'elle pour son conseil. Il sentait la nécessité d'un tel conseiller, puisque Mercure est le mercure des Philosophes, sans lequel on ne peut rien faire au commencement, au milieu et à la fin de l'œuvre ; c'est lui qui, de concert avec Hercule ou l'Artiste constitué Gouverneur général de tout l'empire, doit tout diriger, tout conduire et tout faire. Le mercure est le principal agent intérieur de l'œuvre ; il est chaud et humide ; il dissout, il putréfie, il dispose à la génération ; et l'Artiste est l'agent extérieur. On trouvera ceci expliqué

²¹¹ Testam. Codic. liv. de la quintess. et ailleurs.

en détail dans tout le cours de cet ouvrage, particulièrement dans le chapitre de Mercure, livre troisième, et dans le cinquième où nous traiterons des travaux d'Hercule.

Si l'on examine avec soin toutes les particularités de l'expédition d'Osiris, on verra clairement qu'il n'en est pas une seule qui n'ait été placée à propos et à dessein, jusqu'aux cérémonies mêmes du culte rendu à Osiris, instituées, dit-on, par Isis, aidée des conseils d'Hermès. On aurait dit plus vrai, si l'on n'avait attribué cette institution qu'à Hermès seul, puisqu'il y a toute apparence qu'il fut l'inventeur et de l'histoire d'Isis et d'Osiris et du culte mystérieux qu'on leur rendait en Égypte. Mais à quoi bon ce mystère, s'il ne s'agissait que de raconter une histoire réelle et d'instituer des cérémonies pour en rappeler le souvenir ? Le simple récit des faits, les fêtes, les triomphes auraient plus que suffi pour immortaliser l'un et l'autre. Il eût été bien plus naturel d'en rappeler la mémoire par des représentations prises du fond de la chose même. Puisqu'on voulait que tout le peuple en fût instruit, il fallait mettre tout à sa portée et ne pas inventer des hiéroglyphes dont les seuls Prêtres auraient la clef. Ce mystère devait donc faire soupçonner quelque secret caché sous ces hiéroglyphes, qu'on ne dévoilait qu'aux initiés, ou à ceux que l'on voulait initier dans l'Art sacerdotal.

Les deux œuvres qui sont l'objet de cet Art sont compris, le premier dans l'expédition d'Osiris ; le

second dans sa mort et son apothéose. Par le premier, on fait la pierre ; par le second, on forme l'élixir. Osiris dans son voyage parcourut l'Éthiopie, puis les Indes, l'Europe, et retourna en Égypte par la mer Rouge, pour jouir de la gloire qu'il s'était acquise ; mais il y trouva la mort. C'est comme si l'on disait : dans le premier œuvre, la matière passe d'abord par la couleur noire, ensuite par des couleurs variées, la grise, la blanche, et enfin survient la rouge, qui est la perfection du premier œuvre, et celle de la pierre ou du soufre Philosophique. Ces couleurs variées ont été déclarées plus ouvertement, et désignées plus clairement par les Léopards et les Tigres que la Fable suppose avoir accompagné Bacchus dans un voyage semblable à celui d'Osiris ; car tout le monde convient qu'Osiris et Bacchus ne sont qu'une même personne, ou, pour mieux dire, deux symboles d'une même chose.

Le second œuvre est très bien représenté par le genre de mort d'Osiris et les honneurs qu'on lui rendit. Écoutons Diodore à ce sujet. On a, dit-il, découvert dans les anciens écrits secrets des Prêtres qui vivaient du temps d'Osiris, que ce Prince régnait avec justice et équité sur l'Égypte ; que son frère impie et scélérat, nommé Typhon, l'ayant assassiné, l'avait coupé en 26 parties, qu'il avait distribuées à ses complices, afin de les rendre plus coupables, se les attacher davantage et les avoir pour détenteurs et pour soutiens dans son usurpation. Qu'Isis, sœur et femme

d'Osiris, pour venger la mort de son mari, appela à son secours son fils Horus ; tua dans un combat Typhon et ses complices et se mit avec son fils en possession de la couronne. La bataille se donna le long d'un fleuve, dans la partie de l'Arabie où est située la ville qui prit le nom d'Anthée, après qu'Hercule, du temps d'Osiris, y eût tué un Prince tyran qui portait le nom de cette ville. Isis ayant trouvé les membres épars du corps de son époux, les ramassa avec soin, mais ayant cherché inutilement certaines parties, elle en consacra les représentations ; de là l'usage du Phallus devenu si célèbre dans les cérémonies religieuses des Égyptiens. De chaque membre Isis forma une figure humaine, en y ajoutant des aromates et de la cire. Elle assembla les Prêtres d'Égypte et leur confia à chacun en particulier un de ces dépôts, en les assurant que chacun avait le corps entier d'Osiris ; leur recommandant expressément de ne jamais découvrir à personne qu'ils possédaient ce trésor, et de lui rendre et faire rendre le culte et les honneurs qu'on leur prescrivait. Afin de les y engager plus sûrement, elle leur accorda la troisième partie des champs cultivés de l'Égypte.

Soit que les Prêtres, convaincus des mérites d'Osiris (c'est toujours Diodore qui parle), soit que ces bienfaits d'Isis les y eussent engagés, ils firent tout ce qu'elle leur avait recommandé ; et chacun d'eux se flatte encore aujourd'hui d'être le possesseur du tombeau d'Osiris. Ils honorent les animaux qu'on avait consacrés à ce Prince dès le commencement ; et

lorsque ces animaux meurent, les Prêtres renouvellent les pleurs et le deuil que l'on fit à la mort d'Osiris. Ils lui sacrifient les Taureaux sacrés, donc l'un porte le nom d'Apis, l'autre celui de Mnevis ; le premier était entretenu à Memphis, le second à Héliopolis : tout le peuple révère ces animaux comme des Dieux.

Isis, suivant la tradition des Prêtres, jura, après la mort de son mari, qu'elle ne se remarierait pas. Elle tint parole, et régna si glorieusement qu'aucun de ceux qui portèrent la couronne après elle ne l'a surpassé. Après sa mort, on lui décerna les honneurs des Dieux, et elle fut enterrée à Memphis, dans la forêt de Vulcain, où l'on montre encore son tombeau. Bien des gens, ajoute Diodore, pensent que les corps de ces Dieux ne sont pas dans les lieux où l'on débite au peuple qu'ils sont ; mais qu'ils ont été déposés sur les montagnes d'Égypte et d'Éthiopie, auprès de l'île qu'on appelle *les portes du Nil*, à cause du champ consacré à ces Dieux. Quelques monuments favorisent cette opinion ; on voit dans cette île un Mausolée élevé en l'honneur d'Osiris, et tous les jours les Prêtres de ce lieu remplissent de lait trois cent soixante urnes, et rappellent le deuil de la mort de ce Roi et de cette Reine, en leur donnant les titres de Dieu et de Déesse. C'est pour cela qu'il n'est permis à aucun étranger d'aborder dans cette île. Les habitants de Thèbes, qui passe pour la plus ancienne ville d'Égypte, regardent comme le plus grand serment celui qu'ils font par Osiris qui habite dans les nues ;

prétendant avoir en possession tous les membres du corps de ce Roi qu'Isis avait ramassés. Ils comptent plus de dix mille ans, quelques-uns disent près de vingt-trois mille, depuis le règne d'Osiris et d'Isis, jusqu'à celui d'Alexandre de Macédoine, qui bâtit en Égypte une ville de son nom.

Plutarque²¹² nous apprend de quelle manière Typhon fit perdre la vie à Osiris. Typhon, dit-il, l'ayant invité à un superbe festin, proposa après le repas aux conviés, de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui serait de même grandeur. Osiris s'y étant mis à son tour, les conjurés se levèrent de table, fermèrent le coffre et le jetèrent dans le Nil.

Isis, informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps ; et ayant appris qu'il était dans la Phénicie, caché sous un tamarin où les flots l'avaient jeté, elle alla à la Cour de Byblos, où elle se mit au service d'Astarté, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Elle le trouva enfin, et fit de si grandes lamentations que le fils du Roi de Byblos en mourut de regret ; ce qui toucha si fort le Roi son père, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps, et de se retirer en Égypte. Typhon, informé du deuil de sa belle-sœur, se saisit du coffre, l'ouvrit, mit en pièces le corps d'Osiris, et en fit porter les membres en différents endroits de l'Égypte. Isis ramassa avec soin

²¹² De Iside et Osir.

ces membres épars, les enferma dans des cercueils, et consacra la représentation des parties qu'elle n'avait pu trouver. Enfin, après avoir répandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville située à l'occident du Nil. Que si les Anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari, dans le lieu même où elle l'avait trouvé.

Je n'ai rapporté ceci d'après Plutarque, que pour faire voir que les Auteurs sont d'accord sur le fond, quoiqu'ils varient sur les circonstances. Cette servitude d'Isis chez le Roi de Byblos pourrait bien avoir donné lieu à celle de Cérès chez le père de Triptolème à Eleusis ; puisqu'on convient qu'Isis et Cérès ne sont qu'une même personne.

Avouons-le de bonne foi : quand même l'Écriture sainte et les Historiens ne nous convaindraient pas de la fausseté du calcul chronologique des Égyptiens, le reste de cette histoire a-t-il un air de vraisemblance ? Y a-t-il apparence qu'une Reine aussi illustre et aussi connue qu'Isis, eût été se mettre en service chez un Roi son voisin ? Que le fils de ce Roi meurt de regret de la voir se lamenter sur le corps de son mari perdu ? Qu'enfin elle le trouve sous un tamarin, et le reporte en Égypte, etc. ? De semblables histoires ne méritent pas d'être réfutées ; leur absurdité est si palpable, qu'il est surprenant que Plutarque ait daigné nous la conserver, et encore plus étonnant que de savants Auteurs la soutiennent. Mais loin que ces

circonstances de la mort d'Osiris, et ce qui la suivit, présentent rien d'absurde, si on les prend dans le sens allégorique de l'Art sacerdotal, elles renferment au contraire de très grandes vérités. En voici la preuve, par la simple exposition de ce qui se passe dans l'opération de l'élixir.

Cette seconde opération étant semblable à la première, sa clef est la solution de la matière, ou la division des membres d'Osiris en beaucoup de parties. Le coffre où ce Prince est enfermé est le vase Philosophique scellé hermétiquement. Typhon et ses complices sont les agents de la dissolution ; nous verrons pourquoi ci-après dans l'histoire de Typhon. La dispersion des membres du corps d'Osiris est la volatilisation de l'or Philosophique, la réunion de ces membres indique la fixation. Elle se fait par les soins d'Isis, ou la Terre, qui, comme un aimant, disent les Philosophes, attire à elles les parties volatilisées ; alors, Isis, avec le secours de son fils Horus, combat Typhon, le tue, règne glorieusement, et se réunit enfin à son cher époux dans le même tombeau ; c'est-à-dire que la matière dissout, se coagule et se fixe dans le même vase, parce qu'un axiome des Philosophes est : *solutio corporis est coagulatio spiritus*.

Horus, fils d'Osiris et d'Isis, est reconnu de tous les Auteurs pour être le même qu'Apollon ; on sait aussi qu'Apollon tua le serpent Python à coup de flèches, Python n'est que l'anagramme de Typhon. Mais cet Apollon doit s'entendre du Soleil ou or Philosophique,

qui est la cause de la coagulation et de la fixation. On trouvera ceci expliqué plus en détail dans le troisième livre de cet Ouvrage, chapitre d'Apollon.

Osiris fut enfin mis au rang des Dieux par Isis son épouse, et par Mercure qui institua les cérémonies de son culte. Il faut remarquer deux choses à cet égard :

1. Que les Dieux, au rang desquels Osiris fut mis, ne peuvent être que des Dieux fabriqués par la main des hommes ; c'est-à-dire les Dieux Chimiques ou Hermétiques. Mercure Trismégiste le dit positivement²¹³ ; nous avons déjà rapporté ses paroles à ce sujet.

2. Que *Mercure* est également le nom du Mercure des Philosophes, et d'Hermès Trismégiste.

L'un et l'autre ont travaillé avec Isis à la déification d'Osiris ; le Philosophique en agissant dans le vase de concert avec Isis, et le Philosophe en conduisant extérieurement les opérations ; c'est ce qui a fait donner à l'un et à l'autre le titre de Conseiller d'Isis qui n'entreprenait rien sans eux. Ce fut donc Trismégiste qui détermina son culte, et qui institua les cérémonies mystérieuses, pour être des symboles et des allégories permanentes tant de la matière que des opérations de l'Art Hermétique ou Sacerdotal, comme nous le verrons dans la suite.

²¹³ In Asclepio.

Chapitre IV : Histoire d'Isis

Quand on fait la généalogie d'Osiris, on est au fait de celle d'Isis son épouse, puisqu'elle était sa sœur. On pense communément qu'elle était le symbole de la Lune, comme Osiris était celui du Soleil ; mais on la prenait aussi pour la Nature en général, et pour la Terre, suivant Macrobe. Delà vient, dit cet Auteur, qu'on représentait cette Déesse ayant le corps tout couvert de mamelles. Apulée est du même sentiment que Macrobe, et en fait la peinture suivante²¹⁴, « Une chevelure longue et bien fournie tombait par ondes sur son cou divin : elle avait en tête une couronne variée par sa forme et par les fleurs donc elle était ornée. Au milieu sur le devant paraissait une espèce de globe, en forme presque de miroir, qui jetait une lumière brillante et argentine, comme celle de la Lune. À droite et à gauche de ce globe s'élevaient deux ondoyantes vipères, comme pour l'enchâsser et le soutenir ; et de la base de la couronne sortaient des épis de blé. Une robe de fin lin la couvrait tout entière. Cette robe était si éclatante, tantôt par sa grande blancheur, tantôt par son jaune safrané, enfin par une couleur de feu si vive, que mes yeux en étaient éblouis. Une simarre remarquable par sa grande noirceur passait de l'épaule gauche au-dessous du bras droit et flottait à plusieurs plis en descendant jusqu'aux pieds ; elle

²¹⁴ Métam. l. II.

était bordée de nœuds et de fleurs variées, et parsemée d'étoiles dans toute son étendue. Au milieu de ces étoiles se montrait la Lune avec des rayons ressemblant à des flammes. Cette Déesse avait un cistre à la main droite, qui, par le mouvement qu'elle lui donnait, rendait un son aigu, mais très agréable ; de la gauche elle portait un vase d'or dont l'anse était formée par un aspic, qui élevait la tête d'un air menaçant ; la chaussure qui couvrait ses pieds exhalant l'ambrosie, était faite d'un tissu de feuilles de palme victorieuse. Cette grande Déesse dont la douceur de l'haleine surpasse tous les parfums de l'Arabie heureuse, daigna me parler en ces termes : Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse des éléments ; le commencement des siècles, la Souveraine des Dieux, la Reine des mânes, la première des natures célestes, la face uniforme des Dieux et des Déeses : c'est moi qui gouverne la sublimité lumineuse des cieux, les vents salutaires des mers, le silence lugubre des enfers. Ma divinité unique est honorée par tout l'Univers, mais sous différentes formes, sous divers noms, et par différentes cérémonies. Les Phrygiens, les premiers-nés des hommes m'appellent la Pessinontienne mère des Dieux, les Athéniens, Minerve Cécropienne ; ceux de Chypre, Vénus Paphienne, ceux de Crète, Diane Dictynne ; les Siciliens qui parlent trois langues, Proserpine Scygyenne ; les Eléusiens, l'ancienne Déesse Cérès, d'autres, Junon ; d'autres, Bellone ; quelques-uns, Hécate ; quelques autres, Rhamnusie. Mais les

Égyptiens, qui sont instruits de l'ancienne doctrine, m'honorent avec des cérémonies qui me sont propres et convenables, et m'appellent de mon véritable nom, la Reine Isis. »

Isis était plus connue sous son propre nom dans les pays hors de l'Égypte que ne l'était Osiris, parce qu'on la regardait comme la mère et la nature des choses. Ce sentiment universel aurait dû faire ouvrir les yeux à ceux qui la regardent comme une véritable Reine d'Égypte, et qui prétendent en conséquence adapter son histoire feinte à l'histoire réelle des Rois de ce pays-là. Les Prêtres d'Égypte comptaient, suivant le témoignage de Diodore, vingt mille ans depuis le règne du Soleil jusqu'au temps où Alexandre le Grand passa en Asie. Ils disaient aussi que leurs anciens Dieux régnèrent chacun plus de douze cents ans, et que leurs successeurs n'en régnèrent pas moins de trois cents : ce que quelques-uns entendent du cours de la Lune, et non de celui du Soleil, en comptant même les mois pour des années. Eusèbe, qui fait mention de la chronologie des Rois d'Égypte, place Océan, le premier de tous, vers l'an du monde 1802, temps auquel Nemrod commença le premier à s'arroger la supériorité sur les autres hommes. Eusèbe donne à Océan pour successeurs, Osiris et Isis. Les Pasteurs régnèrent ensuite pendant 103 ans, puis la Dynastie des Polytans pendant 348 ans, dont le dernier fut Miris ou Pharaon, dit Menophis, environ l'an du monde 2550. À cette Dynastie succéda celle des

Larthes, qui dura 194 ans ; puis celle des Diapolytans qui fut de 177 ans.

Mais, si nous ôtons mille et vingt ans des années du monde jusqu'au règne d'Alexandre, le règne du Soleil ou d'Horus qui succéda à Isis, tombera à l'an du monde environ 2608, temps auquel, selon Eusèbe, régnait Zérus, successeur immédiat de Miris. Ainsi, par ce calcul, on ne trouve aucune place pour mettre les règnes d'Osiris, d'Isis, du Soleil, de Mercure, de Vulcain, de Saturne, de Jupiter, du Nil et d'Océan. Je sais cependant, dit Diodore, que quelques Écrivains placent les tombeaux de ces Rois Dieux dans la ville de Nysa en Arabie, d'où ils ont donné à Denys le surnom de Nisée. Comme la chronologie des Rois d'Égypte n'entre point dans le dessein de cet Ouvrage, je laisse à d'autres le soin de lever toutes ces difficultés de chronologie ; et je retourne à Isis, comme principe général de la Nature, et principe matériel de l'art hermétique.

Le portrait d'Isis, que nous avons donné d'après Apulée, est une allégorie de l'œuvre, palpable à ceux qui ont lu attentivement les ouvrages qui en traitent. Sa couronne et les couleurs de ses habits indiquent tout en général et en particulier. Isis passait pour la Lune, pour la Terre et pour la Nature. Sa couronne, formée par un globe brillant comme la Lune, l'annonce à tout le monde. Les deux serpents qui soutiennent ce globe sont les mêmes que ceux dont nous avons parlé dans le chapitre premier de ce livre, en

expliquant le monument d'A. Herennuleius Hermès. Le globe est aussi la même chose que l'œuf du même monument. Les deux épis qui en sortent marquent que la matière de l'art hermétique est la même que celle que la Nature emploie pour faire tout végéter dans l'Univers. Les couleurs qui surviennent à cette matière pendant les opérations, ne sont-elles pas expressément nommées dans l'énumération de celles des vêtements d'Isis ? Une simarre ou longue robe frappante par sa grande noirceur, *palla nigerrima splendescens atro nitore*, couvre tellement le corps d'Isis, qu'elle laisse seulement apercevoir par le haut une autre robe de fin lin, d'abord blanche, puis safranée, enfin de couleur de feu. *Multicolor bysso tenui prætecta, nunc albo candore lucida, nunc croceo flore lutea, nunc roseo rubore flammea*. Apulée avait sans doute copié cette description d'après quelque Philosophe ; car ils s'expriment tous de la même manière à ce sujet. Ils appellent la couleur noire, le noir plus noir que le noir même, *nigrum nigro nigrius*. Homère en donne un semblable à Thétis, lorsqu'elle se dispose à aller solliciter les faveurs et la protection de Jupiter pour son fils Achille²¹⁵. Il n'y avait point dans le monde, dit ce Poète, d'habillement plus noir que le sien. La couleur blanche succède à la noire, la safranée à la blanche, et la rouge à la safranée, précisé-

²¹⁵ *Sic fata velum accepit augustissima Dearum
Atrum, eoque nullum nigrius erat vestimentum
Perrexit autem ire. Iliad. l. 24. v. 93.*

ment comme le rapporte Apulée. On peut consulter là-dessus le traité de l'œuvre que j'ai donné ci-devant. D'Espagnet en particulier est parfaitement conforme à cette description d'Apulée, et nomme ces quatre couleurs les moyens démonstratifs de l'œuvre²¹⁶. Il semble qu'Apulée ait voulu nous dire que toutes ces couleurs naissent les unes des autres ; que le blanc est contenu dans le noir, le jaune dans le blanc, et le rouge dans le jaune ; c'est pour cela que le noir couvre les autres. On pourrait peut-être m'objecter que cette robe noire est le symbole de la nuit ; et que la chose est assez indiquée par le croissant de la Lune placé au milieu avec les étoiles dont elle est toute parsemée ; mais les autres accompagnements n'y conviennent point du tout. Il n'est pas étonnant qu'on ait mis sur la robe d'Isis un croissant, puisqu'on la prenait pour la Lune, mais comme la nuit empêche de distinguer la couleur des objets, Apulée aurait dit fort mal à propos que les quatre couleurs du vêtement d'Isis le distinguaient et jetaient, chacune en particulier, un si grand éclat qu'il en était ébloui. D'ailleurs, cet Auteur ne fait aucune mention de la nuit ni de la Lune, mais

²¹⁶ Media sive signa demonstrativa sunt colores successivè ex ordine materiam afficientes, ejusque affectiones et passionis demonstrantes... Primus est niger... nox autem illa nigrerrima perfectionem liquefactionis, et confusionis elementorum indicat... nigro colori succedit albus... tertius color est citrimus... est que veluti croceis aurora capillis solis prænuncia. Quartus color rubeus sive sanguineus ab albo solo ingne extrahitur. *Arcanum Hermeticæ Philosop. Opus. Can. 64.*

seulement d'Isis comme principe de tout ce que la Nature produit ; ce qui ne saurait convenir à la Lune céleste, mais seulement à la Lune Philosophique ; puisqu'on ne remarque dans la céleste que la couleur blanche et non la safranée et la rouge.

Les épis de blé prouvent qu'Isis et Cérès n'étaient qu'un même symbole ; le cistre et le vase ou petit sceau sont les deux choses requises pour l'œuvre, c'est-à-dire le laiton Philosophique et l'eau mercurielle ; car le cistre était communément un instrument de cuivre, et les verges qui le traversaient étaient aussi de cuivre, quelquefois de fer.

Les Grecs inventèrent ensuite la fable d'Hercule, qui chasse les oiseaux du lac Stymphale, en faisant du bruit avec un instrument de cuivre. L'un et l'autre doivent s'expliquer de la même manière.

Nous en parlerons dans les travaux d'Hercule, au cinquième livre.

On représentait ordinairement Isis non seulement tenant un cistre, mais avec un sceau ou autre vase à la main, ou auprès d'elle, pour marquer qu'elle ne pouvait rien faire sans l'eau mercurielle, ou le mercure qu'on lui avait donné pour conseil.

Elle est la terre ou le *laiton* des Philosophes ; mais le laiton ne peut rien par lui-même, disent-ils, s'il n'est purifié et blanchi par l'azot ou l'eau mercurielle. Par la même raison, Isis était très souvent représentée avec une cruche sur la tête ; souvent aussi avec

une corne d'abondance à la main, pour signifier en général la Nature qui fournit tout abondamment, et en particulier la source du bonheur, de la santé et des richesses, que l'on trouve dans l'œuvre hermétique. Dans les monuments Grecs²¹⁷, on la voit quelquefois environnée d'un serpent, ou accompagnée de ce reptile, parce que le serpent était le symbole d'Esculape, Dieu de la Médecine, dont les Égyptiens attribuaient l'invention à Isis. Mais nous avons plus de raisons de la regarder comme la matière même de la Médecine Philosophique ou universelle, qu'employaient les Prêtres d'Égypte, pour guérir toutes sortes de maladies, sans que le peuple sût comment²¹⁸ ni avec quoi ; parce que la manière de faire ce remède était contenue dans les livres d'Hermès, que les seuls Prêtres avaient droit de lire, et pouvaient seuls entendre, à cause que tout y était voilé sous les ténèbres des hiéroglyphes. Trismégiste nous apprend lui-même²¹⁹, qu'Isis ne fut pas l'inventrice de la Médecine, mais que ce fut l'aïeul d'Asclépius ou Hermès donc il portait le nom.

²¹⁷ Ce que je dis ici des attributs d'Isis se prouve par les monuments antiques rapportés dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon.

²¹⁸ Qui quidem libri (Medici) nonnisi ab iis qui sacerdotalis ordinis erant legebantur ; unde et hieroglyphicis variis obvelati, morbo quidem oppressis applicati ad salutem ita conferebant, ut ration tamen eorum ipsam plebem lateret ut insequentibus probaturi sumus. Kircher, *Œdyp. Ægypt.* T. II. 2. Part. cl. ix. p. 347.

²¹⁹ In Asclepio.

Il ne faut donc pas en croire Diodore, ni la tradition populaire d'Égypte, d'après laquelle il dit qu'Isis inventa non seulement beaucoup de remèdes pour la cure des maladies ; mais qu'elle contribua infiniment à la perfection de la Médecine, et qu'elle trouva même un remède capable de procurer l'immoralité dont elle usa pour son fils Horus, lorsqu'il fut mis à mort par les Titans, et le rendit en effet immortel. On conviendra avec moi que tout cela doit s'expliquer allégoriquement ; et que, suivant l'explication que nous fournit l'art hermétique, Isis contribua beaucoup à la perfection de la Médecine, puisqu'elle était la matière dont on faisait le plus excellent remède qui fût jamais dans la Nature. Mais il ne serait point tel si Isis était seule ; il faut nécessairement qu'elle soit mariée avec Osiris, parce que les deux principes doivent être réunis dans un seul tout, comme dès le commencement de l'œuvre ils ne formaient qu'un même sujet, dans lequel étaient contenues deux substances, l'une mâle, l'autre femelle.

Le voyage d'Isis en Phénicie pour y aller chercher le corps de son mari ; les pleurs qu'elle verse avant de le trouver, l'arbre sous lequel il était caché, tout est marqué au coin de l'Art sacerdotal. En effet, Osiris étant mort, est jeté dans la mer, c'est-à-dire submergé dans l'eau mercurielle, ou la mer des Philosophes ; Isis verse, dit-on, des larmes, parce que la matière qui est encore volatile, représentée par Isis, monte en forme de vapeurs, se condense et retombe

en gouttes. Cette tendre épouse cherche son mari avec inquiétude, avec des pleurs et des gémissements, et ne peut le trouver que sous un tamarin ; c'est que la partie volatile ne se réunit avec la fixe que lorsque la blancheur survient ; [s'ensuit] alors, la rougeur où Osiris est caché sous le tamarin, parce que les fleurs de cet arbre sont blanches et les racines rouges. Cette dernière couleur est même indiquée plus précisément par le nom même de Phénicie, qui vient de foϛnix, rouge, couleur de pourpre.

Isis survécut à son mari, et après avoir régné glorieusement, elle fut mise au nombre des Dieux. Mercure détermina son culte, comme il avait fait celui d'Osiris ; parce que dans la seconde opération appelée le second œuvre, ou la seconde disposition par Morien²²⁰, la Lune des Philosophes, ou leur Diane, ou la matière au blanc, signifiée aussi par Isis, paraît encore après la solution ou la mort d'Osiris ; elle se trouve par-là mise au rang des Dieux, mais des Dieux Philosophiques, puisqu'elle est leur Diane ou la Lune, une des principales Déesses de l'Égypte ; on voit bien pourquoi on attribue cette déification à Mercure.

Mais si toute cette histoire n'est pas une fiction, comme le prétend M. l'Abbé Banier²²¹, puisqu'il dit qu'il croit qu'Osiris est le même que Mesraïm, fils de Cham, qui peupla l'Égypte quelque temps après le Déluge. Il ajoute même que, malgré l'obscurité qui

²²⁰ Entr. du Roi Calid.

²²¹ Mythol. T. I. p.483. 484. et ailleurs.

règne dans l'histoire d'Osiris, les savants sont obligés de convenir qu'il a été un des premiers descendants de Noé par Cham, et qu'il gouverna l'Égypte où son père s'était retiré... que Diodore de Sicile nous assure que ce Prince est le même que Menès, le premier Roi d'Égypte, et que c'est là qu'il faut s'en tenir ; je prierais tous ces savants de me dire pourquoi tous les Auteurs anciens qui ont parlé de Mesraïm et de Menès, n'ont fait aucune mention, en parlant d'eux, du fameux voyage ou célèbre expédition que le prétendu Osiris fit en Afrique, en Asie et par tout le monde, suivant cette inscription trouvée sur d'anciens monuments, rapportée par Diodore et tous les Auteurs qui depuis lui ont parlé d'Osiris, et par M. l'Abbé Banier lui-même, mais qui ne l'a pas rapportée exactement.

Saturne, le plus jeune de tous les dieux, était mon père, je suis Osiris, Roi ; j'ai parcouru tout l'univers, jusqu'aux extrémités des déserts de l'Inde, de là vers le septentrion jusqu'aux sources de l'Ister ; ensuite d'autres parties du monde jusqu'à l'Océan :

Je suis le fils aîné de Saturne, sorti d'une tige illustre, et d'un sang généreux, qui n'avait point de semence. Il n'est point de lieu ou je n'aie été. J'ai visité toutes les nations pour leur apprendre tout ce dont j'ai été l'inventeur.

Je ne crois pas qu'on puisse attribuer à aucun Roi d'Égypte tout ce que porte cette inscription, particulièrement la génération sans semence, au lieu que ce

dernier article même se trouve dans l'œuvre hermétique, où l'on entend par Saturne la couleur noire, de laquelle naissent la blanche ou Isis, et la rouge ou Osiris : la première appelée *Lune*, la seconde *Soleil* ou *Apollon*.

Il n'est pas moins difficile, ou plutôt il est impossible de pouvoir appliquer à une Reine, l'inscription suivante tirée d'une colonne d'Isis, et rapportée par les mêmes Auteurs.

Moi, Isis, suis la reine de ce pays d'Égypte, et j'ai eu Mercure pour premier ministre. Personne ne pourra révoquer les lois que j'ai faites, et empêcher l'exécution de ce que j'ai ordonné.

Je suis la fille aînée de Saturne, le plus jeune des dieux.

Je suis la sœur et la femme d'Osiris.

Je suis la mère du roi Orus.

Je suis la première inventrice de l'agriculture.

Je suis le chien brillant parmi les astres.

La ville de Bubaste a été bâtie en mon honneur.

Réjouis-toi, ô Égypte ! qui m'as nourrie.

Mais si on explique cela de la matière de l'Art sacerdotal ; si l'on compare ces expressions avec celles des Philosophes hermétiques, on les trouvera tellement conformes qu'on sera, pour ainsi dire, obligé de convenir que l'Auteur de ces Inscriptions a eu en vue le même objet que les Philosophes. Diodore dit qu'on ne pouvait lire de son temps que ce que nous avons

rapporté, parce que le reste était effacé de vétusté. Il n'est même pas possible, ajoute-t-il, d'avoir aucun éclaircissement là-dessus ; car les Prêtres gardent inviolablement le secret sur ce qui leur a été confié, aimant mieux que la vérité soit ignorée du peuple que de courir les risques de subir les peines imposées à ceux qui divulgueraient ces secrets. Mais encore une fois, quels étaient donc ces secrets si fort recommandés ? Ceux qui, avec Cicéron, disent qu'il consistait à ne pas dire qu'Osiris avait été un homme, pensent-ils bien à ce qu'ils disent ? La conduite prétendue d'Isis à l'égard des Prêtres était seule capable de trahir ces secrets ; celle des Prêtres envers le peuple le découvrait encore davantage. Quoi ! on voudra me faire croire qu'Osiris ne fut jamais un homme et l'on me montre son tombeau ? Crainte même que je ne doute de sa mort, et comme si l'on voulait ne pas me la faire perdre de vue, on multiplie ce tombeau ? Chaque Prêtre me dit qu'il en est le possesseur ? Avouons que ce secret serait bien mal concerté. Et à quoi bon, après tout, ce secret inviolable au sujet du tombeau d'un Roi ardemment aimé de ses sujets ? Quel intérêt de cacher le tombeau d'Osiris ? Si l'on disait qu'Hermès eût conseillé à Isis de cacher le tombeau de son mari, afin d'ôter au peuple une occasion d'idolâtrie, parce qu'il sentait bien que le grand amour qu'avait conçu le peuple pour Osiris, à cause des bienfaits qu'il en avait reçus, pourrait le conduire à l'adorer par reconnaissance ; ce sentiment serait très conforme aux

idées que nous devons avoir de la vraie piété d'Hermès. Mais loin de cacher ce tombeau, Isis en faisant un pour chaque membre, et voulant persuader que tout le corps d'Osiris était dans chacun de ces tombeaux, cela eût été au contraire multiplier la pierre de scandale et d'achoppement. L'Écriture sainte nous apprend que Josué tint une tout autre conduite à l'égard des Israélites, lorsque Moïse mourut²²², pour empêcher sans doute que les Hébreux n'imitassent encore les Égyptiens en ce genre d'idolâtrie.

Ce n'était donc pas pour cacher au peuple l'humanité prétendue d'Osiris que l'on faisait un secret de son tombeau ; si l'on défendait sous des peines rigoureuses de dire qu'Isis et son mari avaient été des hommes, c'est qu'ils ne le furent jamais en effet. Cette défense qui ne s'accordait nullement avec la démonstration publique de leur tombeau, aurait dû faire soupçonner quelque mystère caché sous cette contradiction ; le grand secret qu'observaient les Prêtres aurait encore dû irriter la curiosité. Mais le peuple ne s'avise pas de sonder si scrupuleusement les choses ; il les prend telles qu'on les lui donne sans beaucoup d'examen. Et de quel secret d'ailleurs qui puisse avoir rapport à un tombeau et à ce qu'il renferme ? Prenons la chose allégoriquement ; lisons les Philosophes, et nous y verrons des tombeaux aussi mystérieux. Basile Valentin²²³ emploie cette allégo-

²²² Deuter. 34.

²²³ Douze Clefs.

rie deux ou trois fois : Norton²²⁴ dit qu'il faut faire mourir le Roi et l'ensevelir. Raymond Lulle, Flamel, le Trévisan, Aristée, dans la Tourbe, et tant d'autres s'expriment à peu près dans ce sens-là ; mais tous cachent avec beaucoup de soin le tombeau et ce qu'il renferme ; c'est-à-dire le vase et la matière qui y est contenue. Trévisan dit²²⁵, que le Roi vient se baigner dans l'eau d'une fontaine ; qu'il aime beaucoup cette eau, et qu'il en est aimé, parce qu'il en est sorti, qu'il y meurt, et qu'elle lui sert de tombeau. Il serait trop long de rapporter toutes les allégories des Auteurs qui prouvent à ceux qui ne se laissent pas aveugler par le préjugé, que ce secret était celui de l'Art sacerdotal, si fort recommandé à tous les Adeptes.

Les Prêches instruits par Hermès avaient donc un autre but en vue que celui de l'histoire, avec laquelle ne pouvaient pas s'accorder toutes les qualités différentes de mère et de fils, d'époux et d'épouse, de frère et sœur, de père et fille, que l'on trouve dans les diverses histoires d'Osiris et d'Isis ; mais qui conviennent très bien à l'œuvre hermétique, quand on prend son unique matière sous différents points de vue. Qu'on réfléchisse un peu sur certains traits de cette histoire. Pourquoi Isis ramasse-t-elle tous les membres du corps d'Osiris, excepté les parties naturelles ? Pourquoi, après la mort de son mari, jure-t-elle de ne pas en épouser d'autres ? Pourquoi se fait-

²²⁴ Ordinale.

²²⁵ Philosoph. des Métaux.

elle enterrer dans la forêt de Vulcain ? Quelles sont ces parties naturelles, sinon les terrestres noires et féculentes de la matière philosophique dans lesquelles elle s'est formée, où elle a pris naissance, qu'il faut rejeter comme inutiles, et avec lesquelles elle ne peut se réunir, parce qu'elles lui sont hétérogènes ? Si Isis tient le serment, c'est qu'après la solution parfaite, désignée par la mort, elle ne peut plus, par aucun artifice, être séparée d'Osiris. Nous verrons dans la suite pourquoi l'on dit qu'elle fut inhumée dans la forêt de Vulcain. On saura, en attendant, que²²⁶ l'inhumation philosophique n'est autre chose que la fixation, ou le retour des parties volatilisées, et leur réunion avec les parties fixes et ignées desquelles elles avaient été séparées ; c'est pour cela qu'Isis et Osiris sont dits petits-fils de Vulcain.

Est-il surprenant, après ce que nous avons dit jusqu'ici, qu'on ait supposé qu'Osiris et Isis avaient Vulcain et Mercure en grande vénération ? On regarde Mercure comme inventeur des arts et des caractères hiéroglyphiques, parce qu'Hermès les a inventés au sujet du mercure philosophique. Il a enseigné la Rhétorique, l'Astronomie, la Géométrie, l'Arithmétique et la Musique, parce qu'il a montré la manière de parler de l'œuvre, les astres qui y sont contenus, les proportions, les poids et les mesures qu'il faut y observer pour imiter ceux de la Nature. Ce qui a fait

²²⁶ Voyez là-dessus Philalèthe, *Enarratio methodica*, et d'Espagnet cité si souvent.

dire à Raymond Lulle²²⁷ : « La Nature renferme en elle-même la Philosophie et la Science des sept arts libéraux, elle contient toutes les formes géométriques et leurs proportions ; elle termine toutes choses par le calcul arithmétique, par l'égalité d'un nombre certain ; et, par une connaissance raisonnée et rhétorique, elle conduit l'intellect de puissance en acte. »

Voilà comment Mercure fut l'interprète de tout, et servait de conseil à Isis. Elle ne pouvait rien faire sans Mercure, parce qu'il est la base de l'œuvre, et que sans lui on ne peut rien faire. On ne peut pas raisonnablement attribuer à Mercure ou Hermès l'invention de tout dans un autre sens, puisqu'on sait que les arts étaient connus avant le Déluge ; et, après le Déluge, la Tour de Babel en est une nouvelle preuve.

Isis, suivant Diodore, bâtit des Temples tout d'or, *delubra aurea*, en l'honneur de Jupiter et des autres Dieux. En quel lieu du monde, et en quel siècle l'histoire nous apprend-elle qu'on en ait élevé un seul de semblable ? Jamais l'or de mine ne fut si commun qu'il l'est aujourd'hui ; et, malgré cette abondance, quel est le peuple qui pût y suffire ? N'a-t-on pas voulu dire que ces Temples étaient de même nature que les Dieux qu'ils renfermaient ? Et n'est-il pas à croire qu'ils n'étaient autres que des Temples et des Dieux hermétiques, c'est-à-dire la matière aurifique et les couleurs de l'œuvre qu'Isis bâtit en effet, puisqu'elle

²²⁷ Théor. Métam. c. 50.

en est la matière même ? Par cette même raison on dit qu'Isis considérait infiniment les Artistes en or et en autres métaux. Elle était une Déesse d'or, la Vénus dorée de toute l'Asie.

Quant à la Chronologie des Égyptiens, elle est également mystérieuse. Ils ne paraissent pas d'accord entre eux, non qu'ils ne le soient pas en effet, mais parce qu'ils l'ont voulu cacher et embarrasser à dessein ; et non pas, comme plusieurs ignorants le prétendent, parce qu'ils voulaient établir l'éternité du monde. Il en est d'eux comme il en a été des Adeptes dans tous les temps, parce que ceux-ci ont toujours suivi les errements des premiers. L'un dit qu'il ne faut que quatre jours pour faire l'œuvre ; l'autre assure qu'il faut un an ; celui-là un an et demi, celui-ci fixe ce temps à trois ans, un autre pousse jusqu'à sept, un autre jusqu'à dix ans ; à les entendre parler si différemment, ne croirait-on pas qu'ils sont tous contraires ? Mais celui qui est au fait saura bien les accorder, dit Maïer. Qu'on fasse seulement attention que l'un parle d'une opération, l'autre traite d'une autre ; que dans certaines circonstances les années des Philosophes se réduisent en mois. Suivant Philalèthe²²⁸, les mois en semaines, les semaines en jours, etc. ; que les Philosophes comptent les jours tantôt à la manière vulgaire, tantôt à la leur : qu'il y a quatre saisons dans l'année commune, et quatre dans l'année

²²⁸ Enarrat. method. 3. Médecin. Gebri.

philosophique : qu'il y a trois opérations pour pousser l'œuvre à sa fin ; savoir, l'opération de la pierre ou du soufre, celle de l'élixir, et la multiplication ; que ces trois ont chacune leurs saisons ; qu'elles composent chacune une année ; et que les trois réunies ne font aussi qu'un an, qui finit par l'automne, parce que c'est le temps de cueillir les fruits et de jouir de ses travaux.

Chapitre V : Histoire d'Horus

Plusieurs Auteurs ont confondu Horus ou Orus avec Harpocrates ; mais je ne discuterai pas ici les raisons qui ont pu les y déterminer. Le sentiment le plus reçu est qu'Horus était fils d'Osiris et d'Isis, et le dernier des Dieux d'Égypte, non qu'il le fût en mérite, mais pour la détermination de son culte, et parce qu'il est en effet le dernier des Dieux Chimiques, étant l'or hermétique, ou le résultat de l'œuvre. C'est cet Orus ou Apollon, pour lequel Osiris entreprit un si grand voyage, et essuya tant de travaux et de fatigues. C'est le trésor des Philosophes, des Prêtres et des Rois d'Égypte ; l'enfant Philosophique né d'Isis et d'Osiris, ou si mieux aimé, Apollon né de Jupiter et de Latone. Mais des Auteurs, dira-t-on, ont regardé Apollon, Osiris et Isis comme enfants de Jupiter et de Junon ; Apollon ne peut donc pas être fils d'Isis et d'Osiris. Quelques Auteurs disent même que le Soleil

fut le premier Roi d'Égypte, ensuite Vulcain, puis Saturne, enfin Osiris et Horus. Tout cela, je l'avoue, pourrait causer de l'embarras, et présenter des difficultés insurmontables dans un système historique ; mais quant à l'œuvre hermétique, il ne s'en trouve aucune ; nouvelle preuve qu'elle était l'objet de toutes ces fictions. L'agent et le patient dans l'œuvre étant homogènes, se réunissent pour produire un troisième semblable à eux, procédant des deux ; le Soleil et la Lune sont ses père et mère, dit Hermès, et les autres Philosophes après lui. Ces noms de Soleil et de Lune donnés à plusieurs choses, causent une équivoque qui occasionne toutes ces difficultés ; c'est de cette source que sont sorties toutes les qualités de père, de mère, fils, fille, aïeul, frère, sœur, oncle, époux et épouse ; et tant d'autres noms semblables, qui servent à expliquer les prétendus incestes, et les adultères si souvent répétés dans les Fables anciennes, il faudrait être Philosophe hermétique ou Prêtre d'Égypte pour développer tout cela ; mais Harpocrates recommande le secret, et l'on ne doit pas espérer qu'il soit violé au moins clairement. Ce qu'on peut conclure de la bonne foi et de l'ingénuité plutôt que de l'indiscrétion de quelques Adeptes, est que la matière de l'œuvre est le principe radical de tout ; mais qu'elle est en particulier le principe actif et formel de l'or ; c'est pourquoi elle devient or Philosophique par les opérations de l'œuvre imitées de celles de la Nature. Cette matière se forme dans les entrailles de la terre,

et y est portée par l'eau des pluies animées de l'Esprit universel, répandu dans l'air, et cet esprit tire sa fécondité des influences du Soleil et de la Lune, qui par ce moyen deviennent le père et la mère de cette matière. La terre est la matrice où cette semence est déposée, et se trouve par là sa nourrice. L'or qui s'en forme est le Soleil terrestre. Cette matière ou le sujet de l'œuvre est composée de deux substances, l'une fixe, l'autre volatile : la première ignée et active ; la seconde humide et passive, auxquelles on a donné les noms de Ciel et Terre, Saturne et Rhée ; Osiris et Isis ; Jupiter et Junon ; et le principe igné ou feu de nature qui y est renfermé, a été nommé Vulcain, Prométhée, Vesta, etc. De cette manière, Vulcain et Vesta, qui est le feu de la partie humide et volatile, sont proprement les père et mère de Saturne, de même que le ciel et la terre, parce que les noms de ces Dieux ne se donnent pas seulement à la matière encore crue et indigeste prise avant la préparation que lui donne l'Artiste de concert avec la Nature ; mais encore pendant la préparation et les opérations qui la suivent. Toutes les fois que cette matière devient noire, elle est le Saturne Philosophique, fils de Vulcain et de Vesta, qui sont eux-mêmes enfants du Soleil, par les raisons que nous avons dites. Quand la matière devient grise après le noir, c'est Jupiter : devient-elle blanche, c'est la Lune, Isis, Diane ; et lorsqu'elle est parvenue au rouge, c'est Apollon, Phœbus, le Soleil, Osiris. Jupiter est donc fils de Saturne, Isis et Osiris fils de Jupiter.

Mais comme la couleur grise n'est pas une des principales de l'œuvre, la plupart des Philosophes n'en font pas mention, et passant tout d'un coup de la noire à la blanche, Isis et Osiris sont rapprochés de Saturne, et deviennent naturellement ses enfants premiers-nés ; conformément aux inscriptions que nous avons rapportées, Isis et Osiris sont donc frère et sœur, soit qu'on les regarde comme principes de l'œuvre, soit qu'on les considère comme enfants de Saturne ou de Jupiter. Isis se trouve même mère d'Osiris, puisque la couleur rouge naît de la blanche. Mais, dira-t-on, comment sont-ils époux et épouse ? Si on fait attention à tout ce que nous avons dit, on verra qu'ils le sont tous sous les points de vue où l'on peut les considérer ; mais ils le sont plus ouvertement dans la production du Soleil philosophique appelé Horus, Apollon, ou Soufre des Sages ; puisqu'il est formé de ces deux substances fixe et volatile, réunies en un tout fixe et nommé Orus.

Lorsqu'on fait abstraction de la préparation, ou première opération de l'œuvre, (ce qui est assez d'usage parmi les Philosophes, qui ne commencent leurs traités de l'Art sacerdotal, ou hermétique, qu'à la seconde opération) comme l'or philosophique est déjà fait, et qu'il faut l'employer pour base du second œuvre ; alors, le Soleil se trouve premier Roi d'Égypte ; il contient le feu de nature dans son sein : et ce feu, agissant sur les matières, produit la putréfaction et la noirceur, voilà de nouveau Vulcain fils du Soleil,

et Saturne fils de Vulcain. Osiris et Isis viendront ensuite ; enfin Orus, pour la réunion de son père et de sa mère.

C'est à cette seconde opération qu'il faut appliquer ces expressions des Philosophes : *il faut marier la mère avec le fils* ; c'est-à-dire, qu'après la première coction on doit le mêler avec la matière crue donc il est sorti, et le cuire de nouveau jusqu'à ce qu'ils soient réunis et ne fassent qu'un. Pendant cette opération, la matière crue dissout et putréfie la matière digérée : c'est la mère qui tue son enfant et le met dans son ventre pour renaître et ressusciter. Pendant cette dissolution, les Titans tuent Orus, et sa mère le ramène ensuite de la mort à la vie. Le fils alors moins affectionné envers sa mère, qu'elle ne l'était envers lui, disent les Philosophes²²⁹, fait mourir sa mère, et règne en sa place. c'est-à-dire que le fixe ou Orus fixe le volatil ou Isis qui l'avait volatilisé ; car tuer, lier, fermer, inhumer, congeler, coaguler ou fixer, sont des termes synonymes dans le langage des Philosophes ; de même que donner la vie, ressusciter, ouvrir, délier, voyager, signifient la même chose que volatiliser.

Isis et Osiris sont donc à juste titre réputés les principaux Dieux de l'Égypte avec Horus qui règne en effet le dernier, puisqu'il est le résultat de tout l'Art sacerdotal. C'est peut-être ce qui l'a fait confondre par quelques-uns avec Harpocrate, Dieu du secret,

²²⁹ La Tourbe.

parce que l'objet de ce secret n'était autre qu'Orus, qu'on avait aussi raison d'appeler le Soleil ou Apollon, puisqu'il est le Soleil ou l'Apollon des Philosophes. Si les Antiquaires avaient étudié la Philosophie hermétique, ils n'auraient pas été embarrassés pour trouver la raison qui engageait les Égyptiens à représenter Horus sous la figure d'un enfant, souvent même emmailloté. Ils y auraient appris qu'Orus est l'enfant Philosophique né d'Isis et d'Osiris, ou de la femme blanche et de l'homme rouge²³⁰ ; c'est pour cela qu'on le voit souvent dans les monuments entre les bras d'Isis qui l'allaita.

Ces explications, serviront de flambeaux aux Mythologues, pour pénétrer dans l'obscurité des Fables qui font mention d'adultères, d'incestes du père avec sa fille, tel que celui de Cynire avec Myrrha ; du fils avec sa mère, tel qu'on le rapporte d'Œdipe ; du frère avec la sœur, comme celui de Jupiter et Junon, etc. Les parricides, matricides, etc., ne seront plus que des allégories intelligibles et dévoilées, et non des actions qui font horreur à l'humanité, et qui n'auraient point dû trouver place dans l'histoire. Les amateurs de la Philosophie hermétique y trouveront comment il faut entendre les textes suivants des Adeptes. « Faites les noces, dit Geber, mettez l'époux avec l'épouse au lit nuptial ; répandez sur eux une rosée céleste : l'épouse concevra un fils qu'elle allaitera ;

²³⁰ Le code de vérité.

quand il sera devenu grand, il vaincra ses ennemis, et sera couronné d'un diadème rouge ». « Venez, fils de la Sagesse, dit Hermès²³¹, et réjouissons-nous dès ce moment, la mort est vaincue, notre fils est devenu Roi, il a un habit rouge, et il a pris sa teinture du feu. » « Un monstre disperse mes membres²³² après les avoir séparés, mais ma mère les réunit. Je suis le flambeau des miens ; je manifeste en chemin la lumière de mon père Saturne. » « J'avoue la vérité, dit l'Auteur du Grand secret, je suis un grand pécheur ; j'ai coutume de courtiser et de m'amuser avec ma mère qui m'a porté dans son sein ; je l'embrasse avec amour ; elle conçoit et multiplie le nombre de mes enfants, elle augmente mes semblables, suivant ce que dit Hermès ; mon père est le Soleil, et ma mère est la Lune. » « Il faut, dit Raymond Lulle²³³, que la mère qui avait engendré un fils soit ensevelie dans le ventre de ce fils, et qu'elle en soit engendrée à son tour. »

Si Osiris se flatte d'une excellence bien supérieure à celle des autres hommes, parce qu'il a été engendré d'un père sans semence, l'enfant Philosophique a la même prérogative, et sa mère, malgré sa conception et son enfantement, demeure toujours vierge, suivant ce témoignage de d'Espagnet²³⁴ : « Prenez, dit-il, une vierge ailée, engrossée de la semence spirituelle

²³¹ Sept. chap.

²³² Belin, dans la Tourbe.

²³³ Codic. 4.

²³⁴ Can. 58.

du premier mâle, conservant néanmoins la gloire de sa virginité intacte, malgré sa grossesse. » Je ne finirais pas, si je voulais donner tous les textes des Philosophes qui ont un rapport palpable avec les particularités de l'histoire d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Ceux-ci suffiront à ceux qui voudront se donner la peine de les comparer et d'en faire l'application.

Chapitre VI : Histoire de Typhon

Diodore²³⁵ fait naître Typhon des Titans. Plutarque²³⁶ le dit frère d'Osiris et d'Isis : quelques autres avancent qu'il naquit de la Terre, lorsque Junon irritée la frappa du pied ; que la crainte qu'il eut de Jupiter, le fit sauver en Égypte, où ne pouvant supporter la chaleur du climat, il se précipita dans un lac où il périt. Hésiode nous en fait une peinture des plus affreuses²³⁷, qu'Appollodore semble avoir copiée. La Terre, disent-ils, outrée de fureur de ce que Jupiter avait foudroyé les Titans, se joignit avec le Tartare, et faisant un dernier effort, elle enfanta Typhon. Ce monstre épouvantable avait une grandeur et une force supérieure à tous les autres ensemble. Sa hauteur était si énorme, qu'il surpassait de beaucoup les

²³⁵ L. I. c. 2.

²³⁶ De Iside et Osiride.

²³⁷ Theog.

plus hautes montagnes et sa tête pénétrait jusqu'aux astres. Ses bras étendus touchaient de l'orient à l'occident, et, de ses mains, sortaient cent dragons furieux, qui dardaient sans cesse leur langue à trois pointes. Des vipères sans nombre sortaient de ses jambes et de ses cuisses, et se repliant par différentes circonvolutions, s'étendaient sur toute la longueur de son corps avec des sifflements si horribles qu'ils étonnaient les plus intrépides. Sa bouche n'exhalait que des flammes; ses yeux étaient des charbons ardents, avec une voix plus terrible que le tonnerre; tantôt il meuglait comme un taureau, tantôt il mugissait comme un lion et quelquefois il aboyait comme un chien. Tout le haut de son corps était hérissé de plumes et la partie inférieure était couverte d'écailles. Tel était ce Typhon, redoutable aux Dieux mêmes, qui osa lancer contre le Ciel des rochers et des montagnes en faisant des hurlements affreux; les Dieux en furent tellement épouvantés que, ne se croyant pas en sûreté dans le Ciel, ils se sauvèrent en Égypte et se mirent à l'abri des poursuites de ce monstre en s'y cachant sous la forme de divers animaux.

On a cherché à expliquer moralement, historiquement et physiquement ce que les anciens Auteurs ont dit de Typhon. Les applications qu'on en a faites ont été quelquefois assez heureuses; mais il n'a jamais été possible aux Mythologues d'expliquer sa fable en entier dans le même système. Son mariage avec Echidna, le rendit père de divers monstres, dignes de

leur origine, tels que la Gorgone, le Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, l'Aigle qui dévorait le malheureux Prométhée, les Dragons gardiens de la Toison d'or et du Jardin des Hespérides, etc.

Les Mythologues, pour se tirer de l'embarras où les jetait cette fable, qui devenait pour eux un des mystères des plus obscurs de la Mythologie²³⁸, se sont avisés de dire que les Grecs et les Latins ignorants l'origine de cette fable, n'ont fait que l'obscurcir davantage, en voulant la transporter, selon leur coutume, de l'histoire d'Égypte dans la leur. Fondés sur les traditions qu'ils avaient apprises par leur commerce avec les Égyptiens, ils firent de Typhon un monstre également horrible et bizarre que la jalouse Junon avait fait sortir de terre pour se venger de Latone sa rivale.

Ce que nous en rapportent Diodore²³⁹ et Plutarque²⁴⁰ n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier; sans doute parce qu'ils ne sont point en cela favorables à son système. Ces deux Auteurs, dit-il²⁴¹, « n'ont pas laissé, selon le génie de leur nation, de mêler dans ce qu'ils rapportent plusieurs fictions ridicules; et d'ailleurs peu exacts dans la chronologie, et ne sachant que fort confusément les premières histoires du monde renouvelé après le Déluge, au nombre desquelles est

²³⁸ M. l'Abbé Banier, *Mythol.* T. I. p. 468.

²³⁹ *Liv.* I.

²⁴⁰ *In Iside.*

²⁴¹ T. I. p. 468.

sans doute celle que j'explique (de Typhon), ce sont des guides qu'il ne faut suivre qu'avec de grands ménagements.» Quoique M. l'Abbé Banier ait raison de penser que ces Auteurs n'étaient pas au fait du fond de l'histoire de Typhon, il n'en est pas moins vrai qu'ils avaient recueilli ce qu'ils en disent de la tradition conservée chez les Égyptiens. S'ils y ont mêlé quelques circonstances pour l'adapter aux fables de leur pays, ils en ont conservé le fond, qui se trouve également fabuleux. En vain Gérard Vossius²⁴² prétend-il qu'Og, Roi de Basan, est le même que Typhon, sur la ressemblance des deux noms ; car, dit-il, celui de Typhon vient de Τύφω, *uro*, *accendo*, et celui de Og, signifie *ussit*, *ustulavit*. En vain M. Huet²⁴³ en fait-il le législateur des Hébreux, devenu odieux aux Égyptiens, par la perte de leurs fils aînés : M. l'Abbé Sevin n'a pas plus raison de le mettre à la place de Chus ; ni M. l'Abbé Banier à celle de Sebon, en suivant dans cette occasion le sentiment de Plutarque, qui s'appuie de l'autorité de Manéthon. Il ne serait pas possible de concilier Plutarque avec lui-même. Bochart a mieux réussi²⁴⁴ que tous les Auteurs ci-dessus, en pensant que Typhon est le même qu'Encelade ; mais il a deviné sans savoir pourquoi, puisqu'il ignorait la raison qui engageait les Poètes à les nommer indifféremment l'un pour l'autre, et à les faire périr tous deux de la

²⁴² De Idol. l. I. 26.

²⁴³ Demonst. Ev. prop. 4.

²⁴⁴ Chan.

même manière. Les Poètes, bien mieux que les Historiens, nous ont conservé le vrai fond des fables, et les ont, à proprement parler, moins défigurées que les Historiens, parce qu'ils se contentaient de les rapporter, en les embellissant, à la vérité quelquefois, mais sans s'embarrasser de discuter pourquoi, comment et dans quel temps ces choses avaient pu se faire ; au lieu que les Historiens, cherchant à les accommoder à l'histoire, en ont supprimé des traits, y ont mêlé leurs conjectures, ont quelquefois substitué d'autres noms, etc.

Mais enfin que conclure de tant de sentiments différents ? Qu'il faut chercher ce que nous devons penser de Typhon dans les traits dont les Historiens, les Poètes et les Mythologues sont d'accord, ou dans lesquels ils diffèrent peu. Les Poètes et les Mythologues disent tous de concert que Typhon fut précipité sous le mont Etna, et les Anciens qui n'ont pas placé là son tombeau ont choisi pour cela des lieux sulfureux, et connus par les feux souterrains, comme dans la Campanie, ou près du mont Vésuve, ainsi que le prétend Diodore²⁴⁵, ou dans les champs Phlégéens, comme le raconte Strabon²⁴⁶, ou dans un lieu de l'Asie, d'où il sort de terre quelquefois de l'eau, d'autres fois du feu, au rapport de Pausanias²⁴⁷. En un mot, dans toutes les montagnes, et tous les autres lieux où il y avait des

²⁴⁵ L. 4.

²⁴⁶ L. 5.

²⁴⁷ In Arcad.

exhalaisons sulfureuses. Les Égyptiens racontaient enfin qu'il avait été foudroyé, et qu'il était péri dans un tourbillon de feu.

Rapprochons tout cela avec quelques circonstances de la vie de Typhon ; et, à moins que de vouloir fermer opiniâtrement les yeux à la lumière, on sera obligé de convenir que toute l'histoire de ce prétendu Monstre n'est qu'une allégorie, qui fait partie de celles que les Prêtres Égyptiens, ou Hermès lui-même, avaient inventées pour voiler l'Art sacerdotal ; puisque, suivant M. l'Abbé Banier même²⁴⁸, les Poètes et les Historiens grecs et latins nous ont conservé, parmi leurs fables les plus absurdes, les traditions de l'Égypte, c'est à ces traditions primitives qu'il faut nous en tenir. Elles nous apprennent que Typhon était frère d'Osiris ; qu'il le persécuta jusqu'à le faire mourir de la façon dont nous l'avons dit ; qu'il fut ensuite vaincu par Isis, secourue par Horus ; et qu'il périt enfin par le feu. Les Historiens rapportent aussi que les Égyptiens avaient la Mer en abomination, parce qu'ils croyaient qu'elle était elle-même Typhon, et l'appelaient *écume ou salive de Typhon*²⁴⁹, noms qu'ils donnaient aussi au sel marin. Pythagore, instruit par les Égyptiens, disait que la Mer était une larme de Saturne. La raison qu'ils en avaient, était que la Mer, selon eux, était un principe de corruption, puisque le Nil qui leur procurait tant de biens, se viciait par son mélange avec elle.

²⁴⁸ Mythol. T. I. p. 478.

²⁴⁹ Kirch. Obelis. Pamph. p. 155.

Ces traditions nous apprennent encore que Typhon fit périr Orus dans la Mer où il le précipita, et qu'Isis sa mère le ressuscita après l'en avoir retiré.

Nous avons dit qu'Osiris était le principe igné, doux et génératif que la Nature emploie dans la formation des mixtes et qu'Isis en était l'humide radical ; car il ne faut pas confondre l'un avec l'autre, puisqu'ils diffèrent entre eux comme la fumée et la flamme, la lumière et l'air, le soufre et le mercure. L'humeur radicale est, dans les mixtes, le siège et la nourriture du chaud inné, ou feu naturel et céleste, et devient comme le lien qui l'unit avec le corps élémentaire ; cette vertu ignée est comme la forme et l'âme du mixte. C'est pourquoi elle fait l'office de mâle, et l'humeur radicale fait, en tant qu'humide, la fonction de femelle ; ils sont donc comme frère et sœur, et leur réunion constitue la base du mixte. Mais ces mixtes ne sont pas composés de la seule humeur radicale ; dans leur formation, des parties homogènes, impures et terrestres se joignent à lui pour compléter le corps des mixtes ; et ces impuretés grossières et terrestres sont le principe de sa corruption, à cause de leur soufre combustible, âcre et corrosif, qui agit sans cesse sur le soufre pur et incombustible. Ces deux soufres ou feux sont donc deux frères, mais des frères ennemis ; et par la destruction journalière des individus, on a lieu de se convaincre que l'impur l'emporte sur le pur. Ce sont les deux principes bons et mauvais

dont nous avons parlé dans les chapitres premier et second de ce livre.

Cela posé, il n'est pas difficile de concevoir pourquoi on faisait de Typhon un monstre effroyable, toujours disposé à faire du mal, et qui avait l'audace même de faire la guerre aux Dieux. Les métaux abondent en ce soufre impur et combustible, qui les ronge en les faisant tourner en rouille chacun dans son espèce. Les Dieux avaient donné leurs noms aux métaux ; et c'est pourquoi Hérodote²⁵⁰ dit que les Égyptiens ne comptaient d'abord que huit grands Dieux, c'est-à-dire les sept métaux, et le principe dont ils étaient composés. Typhon était né de la terre, mais de la terre grossière, étant le principe de la corruption. Il fut la cause de la mort d'Osiris, parce que la corruption ne se fait que par la solution que nous avons expliquée en parlant de la mort de ce Prince. Les plumes qui couvraient la partie supérieure du corps de Typhon, et sa hauteur qui portait sa tête jusqu'aux nues, indiquent sa volatilité et sa sublimation en vapeurs. Ses cuisses, ses jambes couvertes d'écailles et les serpents qui en sortent de tous côtés, sont le symbole de son aquosité corrompante et putréfactive. Le feu qu'il jette par la bouche, marque son adustibilité corrosive, et désigne sa fraternité prétendue avec Osiris, parce que celui-ci est un feu caché naturel et vivifiant, l'autre est un feu tyrannique et destructif. C'est pourquoi d'Espa-

²⁵⁰ In Euterpe.

gnet l'appelle *le tyran de la Nature*, et le *fratricide* du feu naturel, ce qui convient parfaitement à Typhon. Les serpents sont chez les Philosophes le hiéroglyphe ordinaire de la dissolution et de la putréfaction, aussi convient-on que Typhon ne diffère point du serpent Python, tué par Apollon. On sait aussi qu'Apollon et Horus étaient pris pour le même Dieu.

Ce Monstre ne se contenta pas d'avoir fait mourir son frère Osiris, il précipita aussi son neveu Horus dans la mer, après s'en être saisi par le secours d'une Reine d'Éthiopie. On ne pouvait désigner plus clairement la résolution en eau de l'Horus ou l'Apollon philosophique, qu'en le disant précipité dans la mer ; la noirceur qui est la marque de la solution parfaite, et de la putréfaction appelée mort par les Adeptes, se voit dans cette Reine d'Éthiopie. Cette matière corrompue et putréfiée est précisément cette écume ou salive de Typhon, dans laquelle Orus fut précipité et submergé. Elle est véritablement une larme de Saturne, puisque la couleur noire est le Saturne Philosophique. Isis ressuscita enfin Horus ; c'est-à-dire que l'Apollon philosophique, après avoir été dissous, putréfié et devenu noir, passa de la noirceur à la blancheur appelée résurrection et vie, dans le style hermétique. Le père et la mère se réunirent alors ensemble pour combattre Typhon, ou la corruption, et après l'avoir vaincu ils régnèrent glorieusement, d'abord la mère ou Isis, c'est-à-dire la blancheur, et après elle Orus son fils, ou la rougeur. Sans recourir à tant d'ex-

plications, les seuls tombeaux supposés de Typhon nous font entendre ce qu'on pensait de ce Monstre, père de tant d'autres, que nous expliquerons dans les chapitres qui les concernent. Les uns disent que Typhon se jeta dans un marais où il périt ; d'autres qu'il fut foudroyé par Jupiter, et qu'il périt par le feu. Ces deux genres de mort sont bien différents ; et il n'y a que la Chimie Hermétique qui puisse accorder cette contradiction ; Typhon y périt en effet, et par l'eau et par le feu en même temps : car l'eau philosophique, ou le menstrue fétide, ou la mer des Philosophes, qui n'est qu'une même eau formée par la dissolution de la matière, est aussi un marais, puisqu'étant enfermée dans le vase elle n'a point de cours. Cette eau est un vrai feu, disent presque tous les Philosophes, puisqu'elle brûle avec bien plus de force et d'activité que ne fait le feu élémentaire. *Les chimistes brûlent avec le feu, et nous brûlons avec l'eau*, disent Raymond Lulle et Riplée. *Notre eau est un feu*, ajoute ce dernier²⁵¹, *qui brûle et tourmente les corps bien plus que le feu d'enfer*. Quand on dit que Jupiter le foudroya, c'est que la couleur grise ou le Jupiter des Philosophes est le premier Dieu Chimique qui triomphe des Titans, ou qui sort victorieux de la noirceur et de la corruption. Alors, le feu naturel de la pierre commence à dominer. Horus vient au secours de sa mère, et Typhon demeure vaincu. Il suffit de comparer l'histoire, ou plutôt, la fable de Python avec celle de Typhon, pour

²⁵¹ Douze Port.

voir clairement que les explications que je viens de donner expriment la véritable intention de celui qui a inventé ces allégories. En effet, le Serpent Python naît dans la boue et le limon, et Typhon naquit de la terre ; le premier périt dans la fange même qui le vit naître, après avoir combattu contre Apollon ; le second meurt, dit-on, dans un marais, après avoir fait la guerre aux Dieux, et particulièrement à Horus qui est le même qu'Apollon, et par lequel il fut vaincu. Ces faits ne demandent point d'explications.

Chapitre VII : Harpocrate

Il n'y a qu'un sentiment dans tous les Auteurs au Sujet d'Harpocrate pris pour le Dieu du silence ; il est vrai que dans tous les monuments où il est représenté, son attitude est de porter le doigt sur la bouche, pour marquer, dit Plutarque²⁵² que les hommes qui connaissaient les Dieux, dans les temples desquels Harpocrate était placé, ne devaient pas en parler témérairement. Cette attitude le distingue de tous les autres Dieux de l'Égypte, avec lesquels il a souvent quelque rapport par les symboles dont il est accompagné. De là vient que beaucoup d'Auteurs l'ont confondu avec Horus, et l'ont dit fils d'Isis et d'Osiris. Dans tous les temples d'Isis et de Sérapis on voyait une autre idole

²⁵² De Isid. et Osir.

portant le doigt sur la bouche, et cette idole est sans doute celle dont parle S. Augustin²⁵³ d'après Varron, qui disait qu'il y avait une loi en Égypte pour défendre sous peine de la vie, de dire que ces Dieux avaient été des hommes. Cette idole ne pouvait être qu'Harpocrate, qu'Ausone appelle Σιγαλεον ἄωο τῷ σιγάω καὶ λεῶς.

En confondant Horus avec Harpocrate, on s'est trouvé dans la nécessité de dire qu'ils étaient l'un et l'autre des symboles du Soleil; et, à dire le vrai, quelques figures d'Harpocrate ornées de rayons, ou assises sur le lotus, ou qui portent un arc et une trousse ou carquois, ont donné lieu à cette erreur. Dans ce cas-là, il faudrait dire que les Égyptiens avaient de la discrétion du Soleil une tout autre idée que n'en avaient les Grecs. Si Harpocrate était le Dieu du silence, et était en même temps le symbole du Soleil chez les premiers, il ne pouvait être l'un et l'autre chez les seconds; puisqu'Apollon ou le Soleil, selon les Grecs, ne put garder le secret sur l'adultère de Mars et de Vénus. Ils avaient cependant les uns et les autres la même idée d'Harpocrate, et le regardaient comme le Dieu du secret qui se conserve dans le silence et s'évanouit par la révélation. Harpocrate par conséquent n'était pas le symbole du Soleil, mais les hiéroglyphes, dont on accompagnait sa figure, avaient un rapport symbolique avec le Soleil; c'est-à-

²⁵³ De Civ. Dei. l. 18. c. 5.

dire le Soleil philosophique dont Horus était aussi un hiéroglyphe.

Les Auteurs qui nous apprennent qu'Harpocrate était fils d'Isis et d'Osiris, disent vrai, parce qu'ils le tenaient des Prêtres d'Égypte ; mais ces Auteurs prenaient cette génération dans le sens naturel, au lieu que les Prêtres Philosophes le disaient dans un sens allégorique. Puisque tous les Grecs et les Latins étaient convaincus que ces Prêtres mêlaient toujours du mystérieux dans leurs paroles, leurs gestes, leurs actions, leurs histoires et leurs figures, qu'on regardait toutes comme des symboles, il est surprenant que ces Auteurs aient pris à la lettre tant de choses qu'ils nous rapportent des Égyptiens. Leurs témoignages propres les condamnent à cet égard. Nos Mythologues et nos Antiquaires auraient dû faire cette attention. Le secret dont Harpocrate était le Dieu, était à la vérité le secret en général que l'on doit garder sur tout ce qui nous est confié. Mais les attributs d'Harpocrate nous indiquent l'objet du secret particulier dont il était question chez les Prêtres d'Égypte. Isis, Osiris, Horus, ou plutôt ce qu'ils représentaient symboliquement, étaient l'objet de ce secret. Ils en furent la matière ; ils en fournirent le sujet, ils le firent naître ; il tirait donc son existence d'eux ; et l'on pouvait dire par conséquent qu'Harpocrate était fils d'Isis et d'Osiris.

Si, comme l'a prétendu prouver l'illustre M. Cuper dans son Traité sur Harpocrate, on ne doit regarder

ce Dieu que comme une même personne avec Orus, pourquoi tous les Anciens les distinguaient-ils ? Pourquoi Orus n'a-t-il jamais passé pour Dieu du silence ? Et pourquoi ne le voit-on dans aucun monument représenté de la même manière et avec les mêmes symboles ? Je n'y vois qu'une seule ressemblance ; c'est que l'un et l'autre se trouvent sous la figure d'un enfant ; mais encore différent-ils, en ce qu'Orus est presque toujours emmailloté, ou sur les genoux d'Isis qui l'allaita ; au lieu qu'Harpocrate est très souvent un jeune homme, et même un homme fait.

Le chat-huant, le chien, le serpent ne furent jamais des symboles donnés à Orus ; et tout ce qu'ils pourraient avoir de commun sont les rayons qu'on a mis autour de la tête d'Harpocrate, et la corne d'abondance, tels qu'on en voit plusieurs dans l'Antiquité expliquée de Dom Bernard de Montfaucon. Mais il est bon de remarquer que jamais Harpocrate ne se trouve représenté la tête rayonnante, sans qu'on y ait joint quelque autre symbole. Quoi qu'il en soit, le serpent, le chat-huant et le chien sont tous des symboles qui conviennent parfaitement au Dieu du secret, et nullement à Orus pris pour le Soleil. Le chathuant était l'oiseau de Minerve, Déesse de la sagesse : le serpent fut toujours un symbole de prudence, et le chien un symbole de fidélité. Je laisse au Lecteur à en faire l'application.

Les autres symboles donnés à Harpocrate, signifiaient l'objet même du secret qu'il recommandait en

mettant le doigt sur la bouche ; c'est-à-dire l'or ou le Soleil hermétique, par la fleur de lotus sur lequel on le trouve quelquefois assis, ou qu'il porte sur la tête, par les rayons dont sa tête est environnée, et enfin par la corne d'abondance qu'il tient ; puisque le résultat du grand œuvre ou l'élixir philosophique est la vraie corne d'Amalthée, étant la source des richesses et de la santé.

Plutarque a raison de dire qu'Harpocrate était placé à l'entrée des temples, pour avertir ceux qui connaissaient quels étaient ces Dieux, de n'en pas parler témérairement ; cela ne regardait donc pas le peuple, qui prenait à la lettre ce que l'on racontait de ces Dieux et qui ignorait par conséquent de quoi il s'agissait. Les Prêtres avaient toujours le Dieu du silence devant les yeux, pour leur rappeler qu'il fallait se donner de garde de divulguer le secret qui leur était confié. On les y obligeait d'ailleurs sous peine de la vie, et il y avait de la prudence à faire cette loi. L'Égypte aurait couru de grands dangers si les autres Nations avaient été informées avec certitude que les Prêtres égyptiens possédaient le secret de faire de l'or, et de guérir toutes les maladies qui affligent le corps humain. Ils auraient eu des guerres sanglantes à soutenir. Jamais la paix n'y aurait fait sentir ses douceurs. Les Prêtres même auraient été exposés à perdre la vie de la part des Rois en divulguant le secret, et de la part de ceux du peuple à qui ils auraient refusé de le dire, quand on les aurait pressés de le faire. On sen-

tait d'ailleurs les conséquences d'une semblable révélation qui seraient devenues extrêmement fâcheuses pour l'État même.

Il n'y aurait plus eu de subordination, plus de société ; tout l'ordre aurait été bouleversé. Ces raisons bien réfléchies ont, dans tous les temps, fait une si grande impression sur les Philosophes hermétiques que tous les Anciens n'ont pas même voulu déclarer quel était l'objet de leurs allégories et des fables qu'ils inventaient. Nous avons encore une grande quantité d'ouvrages où le grand œuvre est décrit énigmatiquement ou allégoriquement ; ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, et les seuls Philosophes hermétiques y lisent dans le sens de l'Auteur, pendant que les autres ne s'avisent même pas de le soupçonner. De là, tant de Saumaises ont épuisé leur érudition pour y faire des commentaires qui ne satisfont point les gens sensés, parce qu'ils sentent bien que tous les sens qu'on leur présente sont forcés. Il faut juger de même de presque tous les anciens Auteurs qui nous parlent du culte des Dieux de l'Égypte. Ils ne nous parlent que d'après le peuple qui n'était pas au fait. Ceux même, comme Hérodote et Diodore de Sicile, qui avaient interrogé les Prêtres, et qui parlent d'après leurs réponses, ne nous donnent pas plus d'éclaircissements. Les Prêtres leur donnaient le change, comme ils le donnaient au peuple ; on rapporte même qu'un Prêtre égyptien, nommé Léon, en

usa de cette manière envers Alexandre qui voulait se faire expliquer la Religion d'Égypte.

Il répondit que les Dieux que le peuple adorait n'étaient que des anciens Rois d'Égypte, hommes mortels comme les autres hommes. Alexandre le crut comme on le lui disait, et le manda, dit-on, à sa mère Olympias, en lui recommandant de jeter sa lettre au feu, afin que le peuple de la Grèce, qui adorait les mêmes Dieux, n'en fût pas instruit, et que la crainte qu'on lui avait inculquée de ces Dieux, le retînt dans l'ordre et la subordination.

Ceux qui avaient fait les lois pour la succession au trône, avaient eu par toutes les raisons que nous avons déduites, la sage précaution d'obvier à tous ces désordres en ordonnant que les Rois seraient pris du nombre des Prêtres, qui ne communiquaient ce secret qu'à ceux de leurs enfants, et aux autres seulement,

Prêtres comme eux, ou qui en seraient jugés dignes après une longue épreuve. C'est encore ce qui les engageait à défendre l'entrée de l'Égypte aux étrangers pendant si longtemps, ou à les obliger par affronts et par les dangers qu'ils couraient pour leur vie, d'en sortir, lorsqu'ils y avaient pénétré.

Psammetichus fut le premier Roi qui permit le commerce de ses sujets avec les étrangers; et dès ce temps-là quelques Grecs, désireux de s'instruire, se transportèrent en Égypte, où après les épreuves requises ils furent initiés dans les mystères d'Isis, et

les portèrent dans leur patrie sous l'ombre des fables et des allégories imitées de celles des Égyptiens.

C'est ce que firent aussi quelques Prêtres d'Égypte, qui à la tête de plusieurs colonies furent s'établir hors de leur pays ; mais tous gardèrent scrupuleusement le secret qui leur était confié, et sans en changer l'objet, ils varièrent les histoires sous lesquelles ils le voilaient. De là sont venues toutes les fables de la Grèce et d'ailleurs, comme nous le ferons voir dans les livres suivants.

Le secret fut toujours l'apanage du sage, et Salomon nous apprend qu'on ne doit pas révéler la sagesse à ceux qui en peuvent faire un mauvais usage, ou qui ne sont pas propres à la garder avec prudence et discrétion²⁵⁴. C'est pourquoi tous les Anciens ne parlaient que par énigmes, par paraboles, par symboles, par hiéroglyphes, etc., afin que les Sages seuls pussent y comprendre quelque chose.

²⁵⁴ Sapientes abscondunt scientiam. *Prov.* 10. v. 14.
 Homo versutus celat scientiam. *Ib.* c. 12. v. 23.
 Secretum extraneo ne reveles. *Ib.* c. 25. v. 2.
 Qui revelat mysteria ambulat fraudulenter. *Ib.* c. 20. v. 19.
 Gloria Dei est celare verbum, et gloria Regum investigare sermonem. *Ib.* c. 25. v. 2.

Chapitre VIII : Anubis

Diodore de Sicile²⁵⁵ dit qu'Anubis fut un de ceux qui accompagnèrent Osiris dans son expédition des Indes ; qu'il était fils de ce même Osiris ; qu'il portait pour habillement de guerre une peau de chien, et qu'il était, suivant l'interprétation de M. l'Abbé Banier²⁵⁶, Capitaine des Gardes de ce Prince. Le premier de ces Auteurs rapporte ce qu'il avait appris en Égypte, et dit vrai ; mais le second a tort d'accuser la Mythologie grecque d'avoir confondu *Anubis avec Mercure Trismégiste, si célèbre en Égypte par ces belles découvertes, par l'invention des caractères, et par le nombre prodigieux de livres qu'il composa sur toutes sortes de sciences.* Ceux qui transportent la Mythologie des Égyptiens chez les Grecs, tels que Musée, Orphée, Mélampe, Eumolpe, Homère, etc., ne s'écarterent point des idées des Égyptiens, et ne confondirent jamais Anubis avec Trismégiste, mais avec un autre Mercure inconnu à M. l'Abbé Banier, au moins dans le sens que ces promulgateurs de la Mythologie en avaient. Le peu de connaissance qu'on avait de ce Mercure, qui accompagna en effet Osiris dans son voyage, a occasionné les faux raisonnements que la plupart des Auteurs ont faits sur Anubis ; ce n'est donc pas sur leur témoignage qu'il faut établir ses

²⁵⁵ Lib. I.

²⁵⁶ Mythol. T. I. p. 496.

conjectures et fonder ses jugements. Le P. Kircher²⁵⁷, est un de ceux qui a mal à propos confondu, avec le ton décisif qui lui est ordinaire, Mercure Trismégiste avec Anubis, et qui s'est persuadé faussement que les Égyptiens le représentaient sous la figure d'Anubis. *Unde posterī virum tam admiranda scientia præditum inter deos relatum divinis honoribus coluerunt, eum anubin vocantes, hoc est, canem, ob admirabilem hujus in rebus, qua inveniendis, qua investigandis sagacitatem* : il a été sans doute trompé par les explications des hiéroglyphes égyptiens, données par Horapollon²⁵⁸, qui dit que le chien était le symbole d'un Ministre, d'un Conseiller, d'un Secrétaire d'État, d'un Prophète, d'un Savant, etc. Plutarque peut aussi avoir contribué à tromper nos Mythologues, en donnant à ce Dieu le nom d'*Herm-Anubis*, qui signifie Mercure Anubis. Apulée aurait cependant pu les tirer d'erreur, s'ils avaient fait réflexion sur la description qu'il en fait en ces termes : « Anubis est l'interprète des Dieux du Ciel, et de ceux de l'enfer. Il a la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or. Il tient élevée sa grande tête de chien, portant de la main gauche un caducée, et de la droite une palme verte, qu'il semble agiter. » Un Antique, que Boissard nous a conservé, que l'on trouve aussi dans le P. Kircher²⁵⁹, dans l'antiquité expliquée de Dom de Montfaucon (T. II. p. II. p. 314

²⁵⁷ Lib. I. 2_6 Mythol. T. I. p. 496. 2_7 Obelisc. Pamph. p. 292.

²⁵⁸ Liv. I. Explicat. 39.

²⁵⁹ *Loc. cit.* p. 294.

et ailleurs.), et, suivant l'inscription, dédiée par un grand Prêtre, nommé Isias, montre clairement ce que les Égyptiens entendaient par Anubis. Cet Isias dédie ce hiéroglyphe *aux dieux frères*, Θεοὶ ἀδελφοί, et dit que ces Dieux, c'est-à-dire Sérapis ou Osiris, Apis et Anubis sont les *Dieux synthrônes de l'Égypte*, ou participants au même trône en Égypte. Isias montre par cette inscription qu'il était plus au fait de la nature de ces Dieux et de leur généalogie que ne l'étaient beaucoup d'anciens Auteurs grecs et latins, et que ne le sont encore aujourd'hui nos Mythologues. La fraternité de ces trois Dieux sape les fondements de toutes leurs explications; elle contredit Plutarque, qui croit qu'Anubis était fils de Nephté, qui en accoucha, selon lui, avant terme, par la terreur qu'elle eut de Typhon son mari, et que ce fut lui qui, quoiqu'encore fort jeune, apprit à Isis sa tante la première nouvelle de la mort d'Osiris. Elle ne s'accorde pas avec Diodore, qui fait Anubis fils d'Osiris. Mais si nos Mythologues pénétraient dans les idées d'Isias, ils verraient bientôt que ces contradictions ne sont qu'apparentes et que ces trois Auteurs parlent réellement d'un seul et unique sujet, quoiqu'ils s'expriment diversement. Diodore et Plutarque rapportent les traditions égyptiennes, telles qu'ils les avaient apprises sans savoir ce qu'elles signifiaient, au lieu qu'Isias était instruit des mystères qu'elles renfermaient. On en jugera par l'explication suivante.

Il y avait deux Mercures en Égypte, l'un surnommé

Trismégiste, inventeur des hiéroglyphes des Dieux de l'Égypte, c'est-à-dire des Dieux fabriqués par les hommes, et qui faisaient l'objet de l'Art Sacerdotal; l'autre Mercure appelé Anubis, qui était un de ces Dieux, en vue desquels ces hiéroglyphes furent inventés. L'un et l'autre de ces Mercures furent donnés pour conseil à Isis; Trismégiste pour gouverner extérieurement, et Anubis pour le gouvernement intérieur. Mais comment cela put-il se faire, dira-t-on, puisque Diodore rapporte qu'Anubis accompagna Osiris dans son expédition? Voici le moyen d'accorder ces contradictions; et l'on verra qu'Anubis est fils, de même que frère d'Osiris.

Nous avons dit qu'Osiris et Isis étaient le symbole de la matière de l'Art hermétique; que l'un représentait le feu de la Nature, le principe igné et générant, le mâle et l'agent; que l'autre ou Isis signifiait l'humeur radicale, la terre, ou la matrice et le siège de ce feu, le principe passif ou la femelle; et que tous deux ne formaient qu'un même sujet composé de ces deux substances. Osiris était le même que Sérapis ou, Amun, que quelques-uns disent Amon et Ammon, représenté par une tête de Bélier, ou avec des cornes de Bélier; parce que cet animal, suivant les Auteurs²⁶⁰ cités par le P. Kircher, est d'une nature chaude et humide. On voyait Isis avec une tête de Taureau, parce qu'elle était prise pour la Lune, dont le croissant est repré-

²⁶⁰ Kirch. Obél. Pamph. p. 295.

senté par les cornes de cet animal ; et que d'ailleurs il est pesant et terrestre. Anubis dans l'antique de Boissart, se trouve placé entre Sérapis et Apis, pour faire entendre qu'il est composé des deux, ou qu'il en vient ; il est donc fils d'Osiris et d'Isis, et voici comment. Cette matière de l'Art sacerdotal, mise dans le vase, se dissout en eau mercurielle ; cette eau forme le Mercure Philosophique ou Anubis. Plutarque dit que, quoique fort jeune, il fut le premier qui annonça à Isis la mort d'Osiris, parce que ce Mercure ne paraît qu'après la dissolution et la putréfaction désignées par la mort de ce Prince. Et comme Typhon et Nephté sont les principes de destruction et les causes de cette dissolution, on dit qu'Anubis est fils de ce monstre et de sa femme. Voilà donc Anubis fils d'Osiris et d'Isis en réalité, et né d'eux générativement. Typhon et Nephté sont aussi ses père et mère, mais seulement comme causes occasionnelles. Raymond Lulle s'exprime dans ce sens-là²⁶¹, lorsqu'il dit : *Mon fils, notre enfant a deux pères et deux mères. Cette eau est appelée eau de la sagesse, parce qu'elle est toute or et argent, et en elle réside l'esprit de la quintessence qui fait tout, et sans elle on ne peut rien faire.* Ce feu, cette terre et cette eau qui se trouvent dans cette même matière de l'œuvre, sont frères comme les éléments le sont entre eux, ce qui fait qu'Isias les appelle de ce nom. Il dit aussi qu'ils sont Dieux synthrônes de l'Égypte, ou des Dieux également révéérés par les Égyptiens, partici-

²⁶¹ Vade mecum.

pants au même trône et au même honneur, pour nous faire entendre que les trois ne sont qu'un, et qu'ils ne signifient que la même chose, quoiqu'ils aient différents noms. Cette unité ou ces trois principes qui se réunifient pour ne faire qu'un tout, est déclaré palpablement par le triangle qui se voit dans ce monument.

Ayant dit ce que c'est qu'Anubis, on devine aisément comment il put accompagner Osiris dans son voyage, puisque le Mercure Philosophique est toujours dans le vase ; qu'il passe par le noir ou l'Éthiopie, le blanc, etc. ; on a vu le reste dans le chapitre d'Osiris. Quant à la tête de chien qu'on donne à Anubis, nous avons vu que les Égyptiens prenaient le chien pour symbole d'un Ministre d'État ; ce qui convient très bien au Mercure des Philosophes, puisque c'est lui qui conduit tout l'intérieur de l'œuvre. Le caducée seul le fait connaître pour Mercure ; la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or que lui donne Apulée, n'indique-t-elle pas clairement les couleurs de l'œuvre ? Le texte de Raymond Lulle que nous avons cité, fait voir qu'Osiris, Isis et Anubis, ou Sérapis, Apis et Anubis sont renfermés dans un même sujet, puisqu'Osiris, symbole du Soleil, et Isis, symbole de la Lune, se trouvent dans l'eau mercurielle ; car les Philosophes appellent indifféremment Soleil ou or leur soufre parfait au rouge, et Lune ou argent, leur matière fixée à blancheur. Le crocodile, animal amphibie, sur lequel Isias a fait représenter Anubis debout, désigne que Mercure ou le Dieu Anubis est

composé ou naît de la terre et de l'eau ; et, afin qu'on ne s'y méprît pas, il a fait mettre auprès un préséticule et une patère, qui sont des vases où l'on met de l'eau ou d'autres liqueurs. Le ballot que le P. Kircher n'a pas expliqué, et que D. de Montfaucon prend pour un *coussin bandé*, en avouant qu'il n'en sait pas l'usage, signifie le commerce qui se fait par le moyen de l'or, dont le globe qu'Anubis porte à la main droite est le symbole. On voit assez souvent le globe dans les hiéroglyphes égyptiens, parce qu'ils avaient l'Art sacerdotal pour objet. Lorsque ce globe est joint à une croix, c'est pour faire voir que l'or est composé des quatre éléments si bien combinés qu'ils ne se détruisent point l'un et l'autre. Quand le globe est ailé, c'est l'or qu'il faut volatiliser pour parvenir à lui donner la vertu transmutative. Un globe environné d'un serpent, ou un serpent appuyé sur un globe, est un signe de la putréfaction par laquelle il doit passer avant d'être volatilité. On le trouve même quelquefois ailé, avec un serpent attaché au-dessous²⁶², et alors il désigne la putréfaction et la volatilisation qui en est une suite. Mais il faut faire attention que je parle de l'or philosophique, ou Soleil hermétique, je crois devoir faire cette observation, crainte que quelque souffleur n'en prenne occasion de chercher par les eaux fortes ou quelques dissolvants semblables, le moyen de distiller l'or commun, et ne s'imagine avoir

²⁶² Kirch. Obel. Pamph. p. 399.

touché au but quand il fera parvenu à les faire passer ensemble dans le récipient.

Chapitre IX : Canope

Les Mythologues ont hasardé bien des conjectures physiques, astronomiques et morales sur les Canopes ; il s'en trouve même d'assez ingénieuses : mais on n'est pas plus éclairci après cela, et chacun a tourné l'allégorie du côté qui frappait le plus son imagination, sans néanmoins qu'aucun ait touché le but que s'étaient proposé les Égyptiens dans l'invention et les représentations du Dieu Canope. S'ils avaient suivi mon système, ils n'auraient pas eu besoin de se mettre l'esprit si fort à la torture, pour deviner ce que pouvait signifier ce Dieu cruche. Il ne leur aurait fallu que des yeux, et ils n'auraient pas perdu leur temps à subtiliser en vain. Qu'on montre à un Philosophe Hermétique un Canope, il n'hésitera pas à dire ce que c'est, n'eût-il jamais entendu parler du Canope d'Égypte, ni des hiéroglyphes donc ils sont couverts ; parce qu'il y reconnaîtra une représentation symbolique de tout ce qui est nécessaire à l'œuvre des Sages. En effet, ce Dieu n'est-il pas toujours représenté dans les monuments Égyptiens sous la forme d'un vase surmonté d'une tête d'homme ou de femme, toujours coiffée, et la coiffure serrée d'un bandeau, à peu près comme on coiffe une bouteille, pour empêcher

la liqueur de s'éventer ou de s'évaporer ? Faut-il donc être un Œdipe pour deviner une chose qui se manifeste par elle-même ? Un Canope n'est autre chose que la représentation du vase dans lequel on met la matière de l'Art sacerdotal ; le col du vase est désigné par celui de la figure humaine ; la tête et la coiffure montrent la manière dont il doit être scellé, et les hiéroglyphes, dont sa superficie est remplie, annoncent aux spectateurs les choses que ce vase contient, et les différents changements de formes, de couleurs et de manières d'être de la matière. « Le vase de l'Art, dit d'Espagnet²⁶³, doit être de forme ronde ou ovale, ayant un col de la hauteur d'une palme ou davantage, l'entrée sera étroite. Les Philosophes en ont fait un mystère et lui ont donné divers noms. Ils l'ont appelé cucurbite, ou vase aveugle, parce qu'on lui ferme l'œil avec le sceau hermétique, pour empêcher que rien d'étranger ne s'y introduise, et que les esprits ne s'en évaporent. »

Les Mythologues se sont persuadé mal à propos que le Dieu Canope était uniquement le hiéroglyphe de l'élément de l'eau. Ceux qui sont percés de petits trous, ou qui ont des mamelles par lesquels l'eau s'écoule, ont été faits à l'imitation des Canopes, non pour représenter simplement l'élément de l'eau, mais pour indiquer que l'eau mercurielle des Philosophes, contenue dans les Canopes, est le principe humide et

²⁶³ Can. 113.

fécondant de la Nature. C'est de cette eau que l'on parlait, quand on dit à Plutarque que Canope avait été le pilote du vaisseau d'Osiris ; parce que l'eau mercurielle conduit et gouverne tout ce qui se passe dans l'intérieur du vase. La morsure d'un serpent, dont Canope fut atteint, marque la putréfaction du mercure et la mort qui s'ensuivit indique la fixation de cette substance volatile. Tout cela est très bien signifié par les hiéroglyphes des Canopes. Comme je les ai déjà expliqués pour la plupart dans les chapitres précédents, le Lecteur pourra y avoir recours. Quant aux animaux, nous en parlerons dans la suite.

À une des embouchures du Nil était une ville du nom Canope, où ce Dieu avait un temple superbe. S. Clément d'Alexandrie²⁶⁴ dit qu'il y avait dans cette ville une Académie des sciences, la plus célèbre de toute l'Égypte : qu'on y apprenait toute la Théologie égyptienne, les Lettres hiéroglyphiques ; qu'on y initiait les Prêtres dans les mystères sacrés, et qu'il n'y avait pas un autre lieu où on les expliquât avec plus d'attention et d'exactitude ; c'est pour cette raison que les Grecs y faisaient de si fréquents voyages. Sans doute qu'en donnant des instructions sur le Dieu Canope, on se trouvait dans la nécessité d'expliquer en même temps tous les mystères voilés sous l'ombre des hiéroglyphes, dont la superficie de ce Dieu était remplie ; au lieu que dans les autres villes où l'on ado-

²⁶⁴ Strom. l. 6. 266

rait Osiris et Isis, etc., on ne se trouvait que dans le cas de faire l'histoire que du Dieu ou de la Déesse qui y étaient révéérés en particulier.

Voilà les principaux Dieux de l'Égypte, dans lesquels on comprend tous les autres. Hérodote²⁶⁵ nomme aussi Pan comme le plus ancien de tous les Dieux de ce pays ; et dit qu'en langue égyptienne on le nommait *Mendès*. Diodore²⁶⁶ nous assure qu'il était en si grande vénération dans ce pays-là qu'on voyait sa statue dans tous les temples et qu'il fût un de ceux qui accompagnèrent Osiris dans son expédition des Indes. Mais comme ce Dieu n'indique autre chose que le principe générant de tout, et qu'on le confond en conséquence avec Osiris, je n'en dirai rien de plus. Nous dirons ces deux mots de Sérapis dans la troisième section. On décerna aussi les honneurs du culte à Saturne, Vulcain, Jupiter, Mercure, Hercule, etc. Nous en traiterons dans les livres suivants, lorsque nous expliquerons la Mythologie des Grecs.

²⁶⁵ L. 2.

²⁶⁶ L. I. p. 16.

SECTION SECONDE : ROIS D'ÉGYPTE ET MONUMENTS ÉLEVÉS DANS CE PAYS-LÀ

L'histoire ne nous apprend sur les premiers Rois d'Égypte, rien de plus certain que sur ceux de la Grèce et des autres Nations. La Royauté n'était pas héréditaire chez les Égyptiens, suivant Diodore. Ils élisait pour Rois ceux qui s'étaient rendus recommandables, soit par l'invention de quelques arts utiles, soit par leurs bienfaits envers le peuple. Le premier dans ce genre, si nous en voulons croire les Arabes, fut *Hanuch* ; le même qu'*Henoc*, fils de Jared, qui fut aussi nommé *Idris* ou *Idaris*, et que le P. Kircher dit²⁶⁷ être le même qu'Osiris, sur le témoignage d'Abenéphi et de quelques autres Arabes. Mais sans nous amuser à discuter si ces Arabes et Manéthon I, ou le Sybenite disent la vérité pour ce qui a précédé le Déluge, c'est de cette époque remarquable que nous devons dater. Plusieurs Auteurs sont même persuadés que Manéthon, qui était Prêtre d'Égypte, n'a formé ses Dynasties, et n'a écrit beaucoup d'autres choses que conformément aux fables qui avaient été inventées et divulguées longtemps avant lui. Ce sentiment est d'autant mieux fondé que ces fables contenaient

²⁶⁷ Œdip. Ægypt. T. I. p. 66. et suiv.

l'histoire de la succession prétendue des Rois du pays, pour cacher leur véritable objet, dont les Prêtres faisaient un mystère et un secret qu'il leur était défendu de révéler sous peine de la vie. Manéthon, comme Prêtre, fut donc obligé d'écrire conformément à ce que l'on débitait au peuple. Mais le secret auquel il était tenu, ne l'obligeant pas à défigurer ce qu'il y avait de vrai dans l'histoire, il a bien pu nous le conserver au moins en partie. La discussion de la succession des Rois d'Égypte m'entraînerait dans une dissertation qui n'entre point dans le plan que je me suis proposé. Je laisse ce soin à ceux qui veulent entreprendre l'histoire de ce pays-là. Il suffit, pour remplir mon objet, de rapporter les Rois que les Auteurs citent comme ayant laissé des monuments qui prouvent que l'Art sacerdotal ou hermétique était connu et en vigueur dans l'Égypte.

Le premier qui s'y établit après le Déluge fut Cham, fils de Noé, qui, suivant Abénéphi²⁶⁸, fut nommé Zoroastre et Osiris, c'est-à-dire, *feu répandu dans toute la Nature*. À Cham succéda Mesraïm. La chronique d'Alexandre²⁶⁹ donne le surnom de Zoroastre à celui-ci, et Opmecrus le nomme Osiris. Le portrait que les Auteurs font de Cham et de Mesraïm ou Misraïm, est celui d'un Prince idolâtre, sacrilège, adonné à toutes sortes de vices et de débauches, et ne peut convenir à Osiris, qui n'était occupé qu'à remettre le vrai culte

²⁶⁸ Kirch. *Loc. cit.* p. 85.

²⁶⁹ L. I.

de Dieu en vigueur, à faire fleurir la Religion et les Arts, et à rendre ses peuples heureux sous la conduite prudente, sage et religieuse de l'incomparable Hermès Trismégiste. Ce seul contraste devrait faire abandonner l'opinion de ceux qui soutiennent que Cham, ou Misraïm son fils étaient les mêmes qu'Osiris. Il est bien plus naturel de penser que le prétendu Zoroastre ou Osiris, qui signifient feu caché ou, feu répandu dans tout l'Univers, n'eut jamais d'autre Royauté que l'empire de la Nature, que de regarder ce nom comme surnom d'un homme, fût-il Roi, puisqu'il ne saurait même convenir à toute l'humanité réunie.

La chronique d'Alexandrie fait Mercure successeur de Misraïm, et dit qu'il régna 35 ans; elle ajoute qu'il quitta l'Italie pour se rendre en Égypte, où il philosophait sous un habit tressé d'or; qu'il y enseigna une infinité de choses²⁷⁰, que les Égyptiens le proclamèrent Dieu, et l'appelaient le *Dieu d'or*, à cause des grandes richesses qu'il leur procurait. Plutarque²⁷¹

²⁷⁰ Convasato ingenti auri pondere Italiâ excessit, atque in Ægyptum se contulit ad stirpam à Chamo Noëmi filio patruo suo oriundam, à quâ per honorificè exceptus est, qui dum ibi ageret, præ se contempsit omnes, aureumque amiculum indutus philosophabatur apud Ægyptios, multa mirabilia docens eos, et multa eis prædicebat eventura, naturâ enim erat ingeniosus. Ægyptii ergo eum Mercurium Deum proclamaverunt, ut qui futura prænunciaret, illisque à Deo oracula et responsa de futuris, veluti internuncius reserret, aurumque subministraret, quem opum largitorem appellabant, aureumque Deum vocabant.

²⁷¹ De Iside et Osiride.

donne à Mercure 38 ans de règne. C'est sans doute ce même Mercure qui, suivant Diodore, fut donné pour conseil à Isis.

Mais, si les choses sont ainsi, où placera-t-on le règne des Dieux ? Si Vulcain, le Soleil, Jupiter, Saturne, etc., ont été Rois d'Égypte, et que chacun n'ait pas régné moins de douze cents ans, comme nous l'avons dit ci-devant ; il n'est pas possible de concilier tout cela, quand même on dirait que ces noms des Dieux n'étaient que des surnoms donnés à de véritables Rois. La chose deviendra encore moins vraisemblable, si l'on veut s'en rapporter à la chronique d'Alexandrie, qui donne Vulcain pour successeur à Mercure, et le Soleil pour successeur à Vulcain. Après le Soleil elle met Sosin, ou Sothin, ou Sochin. Après Sosin, Osiris, puis Horus, ensuite Thulen, qui pourrait être le même qu'Eusèbe nomme Thuois, et Hérodote Thonis. Diodore bouleverse tout l'ordre de cette prétendue succession ; et la confusion, qui naît de-là, forme un labyrinthe de difficultés donc il n'est pas possible de se tirer. Mais enfin, il faut s'en tenir à quelque chose ; c'est pourquoi nous dirons, avec Hérodote et Diodore²⁷², que le premier Roi qui régna en Égypte, après les Dieux, fut un homme appelé Ménas ou Mènes, qui apprit aux peuples le culte des Dieux et les cérémonies qu'on devait y observer.

Ainsi commença donc le règne des hommes en

²⁷² Diod. l. I. p. 2. c. I.

Égypte, qui dura, suivant quelques-uns, jusqu'à la cent quatre-vingtième Olympiade, temps auquel Diodore fut en Égypte, et auquel régnait Ptolémée IX, surnommé Denis.

Ménas donna aux Égyptiens des lois par écrit, qu'il disait avoir promulguées par ordre de Mercure, comme le principe et la cause de leur bonheur. On voit que Mercure se trouve partout, soit pendant le règne des Dieux que les Auteurs font durer un peu moins de huit mille ans, et dont le dernier fut Horus, soit pendant le règne des hommes, qui commença à Ménas; d'où l'on doit conclure, contre le sentiment du P. Kircher²⁷³, que ce Ménas ne peut être le même que Mythras et Osiris, puisque ce dernier fut le père d'Horus. Mais suivons Diodore. La race de Ménas donna 52 Rois en 1040 ans. Busiris fut ensuite élu, et huit de ses descendants lui succédèrent. Le dernier des huit, qui se nommait aussi Busiris, fit bâtir la ville de Thèbes, ou la ville du Soleil. Elle avait cent quarante stades d'enceinte; Strabon lui en donne quatre-vingts de longueur: elle avait cent portes, deux cents hommes passaient par chacune avec leurs chariots et leurs chevaux²⁷⁴. Tous les édifices en étaient superbes

²⁷³ Œdip. T. I. p. 93.

²⁷⁴ Nec quot Orchomenon advenium necquot Thebas
 Ægyptias ubi plurimæ in domibus opes conditæ jacent,
 Quæ centum habent portas, ducenti autem per
 unamquenque
 Viri egrediuntur cum equi et curribus
 Neque mihi si tot daret. Homer. *Iliad.* 9. v. 381.

et d'une magnificence au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les successeurs de ce Busiris se firent une gloire de contribuer à l'ornement de cette ville. Ils la décorèrent de temples, de statues d'or, d'argent, d'ivoire de grandeur colossale. Ils y firent élever des obélisques d'une seule pierre, et la rendirent enfin supérieure à toutes les villes du monde. Ce sont les propres termes de Diodore de Sicile, qui est en cela d'accord avec Strabon.

Cette ville, devenue célèbre dans tout le monde, et dont les Grecs, ne sachant rien pendant longtemps que par ouï-dire, n'ont pu en parler que d'une manière fort suspecte, fut bâtie en l'honneur d'Orus ou Apollon, le même que le Soleil, dernier des Dieux qui furent Rois en Égypte ; et non pas en l'honneur de l'astre qui porte ce nom, comme les monuments qu'on y voyait le témoignent. Une ville si opulente, si remplie d'or et d'argent, apportés en Égypte par Mercure, qui, comme nous l'avons dit d'après les Auteurs, apprit aux Égyptiens la manière de le faire, n'est-elle pas une preuve convaincante de la science des Égyptiens, quant à la Philosophie ou l'Art hermétique ? Il y avait dans cette même ville, continue Diodore, quarante-sept mausolées de Rois, dont dix-sept subsistaient encore du temps de Ptolémée Lagus. Après les incendies arrivés du temps de Cambyse, qui en transporta l'or et l'argent dans la Perse, on y trouva encore 300 talents pesant d'or et 2 300 d'argent.

Busiris, fondateur de cette ville, était fils de Roi,

par conséquent Philosophe instruit de l'Art sacerdotal; il était même Prêtre de Vulcain. L'entrée en était défendue aux étrangers. Ce fut sans doute une des raisons qui engagèrent les Grecs à décrier si hautement ce Busiris, le même dont il est fait mention dans les travaux d'Hercule. Mais de quoi n'est pas capable l'envie, la jalousie? Les Grecs ne pouvaient qu'aboyer après ces richesses qu'ils ne voyaient qu'en perspective.

Les Obélisques seuls suffiraient pour prouver que ceux qui les faisaient élever, étaient parfaitement au fait de l'Art hermétique. Les hiéroglyphes dont ils étaient revêtus, les dépenses excessives qu'il fallait faire, et jusqu'à la matière, ou plutôt le choix affecté de la pierre, décèlent cette science. Je n'apporterai même pas en preuves ce que dit le P. Kircher²⁷⁵, que l'on doit la première invention des Obélisques à un fils d'Osiris, qu'il nomme *Mesramuthisis*, qui faisait sa résidence à Héliopolis, et qui en éleva le premier, parce qu'il était instruit des sciences d'Hermès, et qu'il fréquentait habituellement les Prêtres. Je dirai seulement avec le même Auteur²⁷⁶, qu'afin que tout fût mystérieux dans ces Obélisques, les inventeurs

²⁷⁵ Obelisc. pamph. p. 48.

²⁷⁶ Ne quicquam mysteriorum tam arcanæ Obeliscorum machinationi deesset ; materiam lapidis, primi illi hieroglyphicæ literaturæ inventores elegerunt, mysteriis quæ continebant congruam. *Ibid.* p. 49.

des caractères hiéroglyphiques firent même choix d'une matière convenable à ces mystères.

« La pierre de ces Obélisques, dit le même Auteur²⁷⁷, était une espèce de marbre dont les couleurs différentes semblaient avoir été jetées goutte à goutte ; sa dureté ne le cédaient point à celle du porphyre, que les Grecs appellent πυροποικίλος, les Latins *Pierres de Thèbes*, et les Italiens *Granito rosso*. La carrière d'où l'on tirait ce marbre était près de cette fameuse ville de Thèbes, où résidaient autrefois les Rois d'Égypte, auprès des montagnes qui regardaient l'Éthiopie et les sources du Nil, en tirant vers le midi. Il n'est point de sortes de marbres que l'Égypte ne fournisse ; je ne vois pas par quelle raison les *Hiéromyste* choisissaient pour les Obélisques celle-là plutôt qu'une autre. Il y avait certainement quelque mystère caché là-dessous, et c'était sans doute en vue de quelque secret de la Nature. » On dira peut-être que la dureté, la ténacité faisait préférer ce marbre à tout autre, parce qu'il était propre à résister aux injures du temps. Mais le porphyre, si commun dans ce pays-là, était bien aussi solide, et par conséquent aussi durable. Pourquoi d'ailleurs n'y regardait-on pas de si près quand il s'agissait d'élever d'autres monuments plus grands ou plus petits que les Obélisques, et l'on employait alors d'autres espèces de marbres ? Je dis donc, ajoute le même Auteur, que ces Obélisques étant élevés en

²⁷⁷ *Loc. cit.*

l'honneur de la Divinité solaire, on choisissait, pour les faire, une matière dans laquelle on connaissait quelques propriétés de cette Divinité, ou qui avait quelque analogie de ressemblance avec elle.

Le P. Kircher avait raison de soupçonner du mystère dans la préférence que l'on donnait à ce marbre, dont les couleurs étaient constamment au nombre de quatre. Il n'a même pas mal rencontré lorsqu'il dit que c'était à cause d'une espèce d'analogie avec le Soleil ; il aurait pu assurer la chose, s'il avait suivi notre système, pour le guider dans ses explications. Car il aurait vu clairement que les couleurs de ce marbre font précisément celles qui surviennent à la matière que l'on emploie dans les opérations du grand œuvre, pour faire le soleil philosophique, en l'honneur et en mémoire duquel on élevait ces Obélisques. On en jugera par la description suivante qu'en fait le même Auteur²⁷⁸ : « La Nature a mélangé quatre substances pour la composition de ce Pyrite égyptienne ; la principale, qui en fait comme la base et le fond, est d'un rouge éclatant, dans laquelle sont comme incrustés des morceaux de cristal, d'autres d'améthystes, les uns de couleur cendrée, les autres bleus, d'autres enfin noirs, qui sont semés çà et là dans toute la substance de cette pierre. Les Égyptiens ayant donc observé ce mélange, jugèrent cette matière comme la plus propre à représenter leurs mystères. » Un Phi-

²⁷⁸ *Ibid.* p. 50.

losophe hermétique ne s'exprimerait pas autrement que le P. Kircher ; mais il aurait des idées bien différentes. On sait, et nous l'avons répété assez souvent, que les trois couleurs principales de l'œuvre sont la noire, la blanche et la rouge. Ne sont-ce pas celles de ce marbre ? La couleur cendrée n'est-elle pas celle que les Philosophes appellent Jupiter, qui se trouve intermédiaire entre la noire nommée Saturne et la blanche appelée Lune ou Diane ? La rouge qui domine dans ce marbre ne désigne-t-elle pas clairement celle qui, dans les livres des Philosophes Hermétiques, est comparée à la couleur des pavots des champs, et constitue la perfection du Soleil ou Apollon des Sages ? La bleue n'est-elle pas celle qui précède la noirceur dans l'œuvre, que Flamel²⁷⁹ et Philalèthe²⁸⁰ disent être un signe que la putréfaction n'est pas encore parfaite ? Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de Cérès au IVe Livre, lorsque nous expliquerons ce que c'était que le lac Cyanée, par lequel se sauva Pluton en enlevant Proserpine.

Voilà tout le mystère dévoilé. Voilà le motif de la préférence que les Égyptiens donnèrent à ce marbre pour en former les Obélisques, et c'était, comme l'on voit, avec raison, puisqu'il s'agissait de les élever en l'honneur d'Horus ou du Soleil philosophique, et de représenter sur leurs surfaces des hiéroglyphes, sous les ténèbres desquels étaient ensevelies et la matière

²⁷⁹ Explic. des fig. hiéroglyp.

²⁸⁰ Enarrat. Method. 3. Gebri Medic.

dont Horus se faisait et les opérations requises pour y parvenir. Je ne prétends cependant pas que ce fût l'objet unique de l'érection de ces Obélisques et des Pyramides. Je sais que toute la Philosophie de la Nature y était hiéroglyphiquement renfermée en général, et que Pythagore, Socrate, Platon, et la plupart des autres Philosophes grecs puisèrent leur Science dans cette source ténébreuse, où l'on ne pouvait pénétrer, à moins que les Prêtres d'Égypte n'y portassent le flambeau de leurs instructions ; mais je sais aussi que les Philosophes disent²⁸¹ que la connaissance du grand œuvre donne celle de toute la Nature, et qu'on y voit toutes ses opérations et ses procédés comme dans un miroir.

Pline n'est pas d'accord avec Diodore sur le Roi d'Égypte qui le premier fit élever des Obélisques.

Pline²⁸² en attribue l'invention à Mitrès ou Mitras : *Trabes ex os fecere reges, quodam certamine Obeliscos vocantes Solis Numini sacratos ; radiorum ejus argumentum in effigie est, et ita significat in nomine Ægyptio. Primus omnium id instituit Mitres, qui id urbe Solis (Heliopoli seu Thebis intellige) primus regnabat, somnio jussus, et hoc ipsum scriptum in eo.*

Mais sans doute que cette différence ne vient que de ce que Mitrès ou Mithras signifiait le soleil, et Ménas la Lune. Il y a même grande apparence que

²⁸¹ Cosmop. novum lumen Chemic. d'Espagnet, Raymond Lulle, etc.

²⁸² L. 36. c. 8.

ce Mithras et ce Ménas étaient les mêmes qu'Osiris et Isis ; non qu'ils aient en effet fait élever des Obélisques, puisqu'ils n'ont jamais existé sous forme humaine ; mais parce que c'est en leur honneur qu'on les éleva. On ne prouve pas mieux leur existence réelle en disant qu'ils bâtirent Memphis²⁸³ ou quelque autre ville d'Égypte ; puisque Vulcain, Neptune et Apollon ne sont pas moins des personnages fabuleux pour avoir bâti la ville de Troie, comme nous le prouverons dans le cours de cet Ouvrage, et particulièrement dans le VI^e Livre.

Sans m'attacher scrupuleusement à la succession chronologique des Rois d'Égypte, puisque leur histoire entière n'entre point dans mon plan, je passe à quelques-uns de ceux qui ont laissé des monuments particuliers de l'œuvre Hermétique, et je m'en tiens à Diodore de Sicile pour éviter les discussions.

Simandius, au rapport d'Hécatée et de Diodore, fit des choses surprenantes à Thèbes, et surpassa ses prédécesseurs en ce genre. Il fit ériger un monument admirable par sa grandeur, et par l'art avec lequel il était travaillé. Il avait dix stades, la porte par où l'on y entraient, avait deux arpents de longueur, et quarante-cinq coudées de hauteur. Sur ce monument était une inscription en ces termes :

Je suis Simandius roi des rois. Si quelqu'un

²⁸³ Hérodote, in Euterp.

désire savoir ce que j'ai été et où je suis, qu'il considère mes ouvrages.

J'omets la description de ce superbe monument ; on peut la voir dans les Auteurs cités ; je dirai seulement, avec eux, qu'entre les peintures et les sculptures placées sur un des côtés de ce fameux péristyle, on voyait Simandius offrant aux Dieux l'or et l'argent qu'il faisait tous les ans ; la somme en était marquée, et montait à 131 200 000 000 mines, suivant le même Diodore.

Auprès de ce monument, on voyait la Bibliothèque Sacrée, sur la porte de laquelle était écrit REMÈDE DE L'ESPRIT. Sur le derrière était une belle maison, où l'on voyait 20 couffins ou petits lits dressés pour Jupiter et Junon, la statue du Roi et son tombeau. Autour étaient distribués divers appartements ornés de peintures, qui représentaient tous les animaux révéérés en Égypte, et tous semblant diriger leurs pas vers le tombeau. Ce monument était environné d'un cercle d'or massif, épais d'une coudée, et sa circonférence était de 365. Chaque coudée était un cube d'or, et marquée par des divisions. Sur chacune étaient gravés les jours, les années, le lever et le coucher des Astres, et tout ce que cela signifiait suivant les observations astrologiques des Égyptiens. Ce cercle fut enlevé, dit-on, du temps que Cambyse et les Perses régnèrent en Égypte.

Ce que nous venons de rapporter de la magnifi-

cence de Simandius, montre assez, tant par la matière dont ces choses étaient faites, que par la forme qu'on leur donnait, pour quelle raison et à quel dessein on les avait ainsi faites. Quelque interprétation que les Historiens puissent y donner, comment pourront-ils supposer que Simandius ait pu tirer, soit des mines, soit des impôts une si prodigieuse quantité d'or ? Et quand on pourrait le supposer, Simandius aurait-il eu droit de s'en faire une gloire particulière, et d'en parler comme de son ouvrage ? Si les autres Rois avaient le même revenu, ils pouvaient s'en glorifier comme lui. Il y eût eu de la folie à faire graver sur son tombeau qu'il ne tenait ces richesses que de ses exactions, et de la puérilité à faire marquer la somme des richesses qu'il tirait annuellement de la terre. Une si grande somme paraît à la vérité incroyable ; mais elle ne l'est pas à ceux qui savent ce que peut transmuier un gros de poudre de projection multipliée en qualité autant qu'elle peut l'être.

L'inscription mise au-dessus de la porte de la Bibliothèque, annonce combien la lecture est utile ; mais elle ne paraît y avoir été placée que pour marquer le trésor qui y était renfermé ; c'est-à-dire les livres que les Égyptiens appelaient *sacrés*, ou ceux qui contenaient en termes allégoriques, et en caractères hiéroglyphiques toute la Philosophie hermétique ou l'art de faire l'or, et le remède pour guérir toutes les maladies ; puisque la possession de cet art fait évanouir la source de toutes les maladies de l'esprit, l'ambition,

l'avarice, et les autres passions qui le tyrannisent. Cette science étant celle de la Sagesse, on peut dire avec Salomon²⁸⁴, l'or n'est que du sable vil en comparaison de la sagesse, et l'argent n'est que de la boue. Son acquisition vaut mieux que tout le commerce de l'or et de l'argent ; son fruit plus précieux que toutes les richesses du monde : tout ce qu'on y désire ne peut lui être comparé. La santé et la longueur de la vie est à sa droite²⁸⁵, la gloire et des richesses infinies sont à sa gauche. Ses voies sont des opérations belles, louables et nullement à mépriser ; elles ne se font point avec précipitation ni à la hâte, mais avec patience et attention pendant un long travail : c'est l'arbre de vie à ceux qui la possèdent et heureux sont ceux qui l'ont en leur pouvoir !

On explique communément ces paroles, de la sagesse et de la piété, mais quoiqu'on possède tout quand on possède Jésus-Christ, et que l'on est fidèle à observer sa loi, l'expérience de tous les temps nous démontre que la santé, la longueur de la vie, la gloire et les richesses ne sont pas l'apanage de tous les Saints. Pourquoi Salomon ne l'aurait-il pas dit de la sagesse hermétique, puisque tout y convient parfaitement, et en est proprement la définition ?

Le huitième Roi d'Égypte après Simandius, ou Smendes, appelé aussi Osymandrias, fut Uchorens,

²⁸⁴ Sap. 7.

²⁸⁵ Prov. c. 3.

suivant Diodore²⁸⁶, que je me suis proposé de suivre. Il fit bâtir Memphis, lui donna cent cinquante stades de circuit, et la rendit la plus belle ville de l'Égypte ; les Rois ses successeurs la choisirent pour leur séjour. Miris, le douzième de sa race, régna dans la suite, et fit construire à Memphis le vestibule septentrional du temple, dont la magnificence n'était point inférieure à ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Il fit aussi creuser le lac Mœris de trois mille six cents stades de tour et de cinquante brasses de profondeur, afin de recevoir les eaux du Nil, lorsqu'elles débordaient avec trop d'abondance, et de pouvoir les distribuer dans les champs des environs, quand les eaux manquaient d'inonder le pays. Chaque fois qu'on donnait issue ou entrée à ces eaux, il en coûtait cinquante talents. Au milieu de cette espèce de lac, Miris fit élever un mausolée à deux pyramides de la hauteur d'un stade chacune, l'une pour lui, l'autre pour son épouse, à laquelle il accorda, pour sa toilette, tout le produit de l'impôt mis sur le poisson qui se pêchait dans ce lac. Sur chaque pyramide était une statue de pierre, assise sur un trône, le tout d'un ouvrage exquis.

Sésostris prit ensuite la couronne, et surpassa tous ses prédécesseurs en gloire et en magnificence. Après qu'il fut né, Vulcain apparut en songe à son père, et lui dit que Sésostris son fils commanderait à tout l'Univers. Il le fit en conséquence élever avec

²⁸⁶ Lib. I. p. 2. c. I.

nombre d'autres enfants du même âge ; l'obligea aux mêmes exercices fatigants, et ne voulut pas qu'il eût d'autre éducation qu'eux, tant afin que la fréquentation les rendît plus liés, que pour l'endurcir au travail. Pour se concilier l'attachement de tout le monde, il employa les bienfaits, les présents, la douceur, l'impunité même à l'égard de ceux qui l'avaient offensé. Assuré de la bienveillance des chefs et des soldats, il entreprit cette grande expédition, dont les Historiens nous ont conservé la mémoire. De retour en Égypte, il fit une infinité de belles choses à grands frais, afin d'immortaliser son nom. Il commença par construire dans chaque ville de ses États un temple magnifique en l'honneur du Dieu qui y était adoré ; et fit mettre une inscription dans tous les temples, qui annonçait à la postérité qu'il les avait fait tous élever à ses frais, sans avoir levé aucune contribution sur ses peuples. Il fit amonceler des terres en forme de montagnes, bâtir des villes sur ces élévations, et les peupla des habitants qu'il tira des villes basses, trop exposées à être submergées dans les débordements du Nil. On creusa par ses ordres un grand nombre de canaux de communication, tant pour faciliter le commerce que pour défendre l'entrée de l'Égypte à ses ennemis. Il fit construire un navire de bois de cèdre, long de 280 coudées, tout doré en dehors, et argenté en dedans, qu'il offrit au Dieu qu'on révérait particulièrement à Thèbes. Il plaça dans le temple de Vulcain à Memphis sa statue et celle de son épouse, faites

d'une seule pierre, haute de trente coudées, et celles de ses enfants hautes de vingt. Il s'acquît enfin tant de gloire, et sa mémoire fut en telle vénération, que plusieurs siècles après, Darius, père de Xerxès, ayant voulu faire placer sa statue avant celle de Sésostris dans le temple de Memphis, le Prince des Prêtres s'y opposa, en lui représentant qu'il n'avait pas encore fait tant et de si grandes choses que Sésostris. Darius, loin de se fâcher de la liberté du Grand Prêtre, lui répondit qu'il donnerait tous ses soins pour y parvenir, et que si le ciel lui conservait la vie, il ferait en sorte de ne lui céder en rien.

Sésostris ayant régné trente-trois ans mourut, et son fils qui lui succéda, ne fit rien de remarquable en fait de magnificence, sinon deux obélisques chacun d'une même pierre, haute de cent coudées et large de huit, qu'il fit dresser en l'honneur du Dieu d'Héliopolis, c'est-à-dire du Soleil ou d'Horus. Hérodote²⁸⁷ nomme Pheron ce fils de Sésostris, et lui donne Prothée pour successeur, au lieu que Diodore en met plusieurs entre eux, et n'en nomme aucun jusqu'à Amasis, qui eut pour successeur Actisanes Éthiopien, ensuite Ménides, que quelques-uns appellent Marus. C'est lui qui fit faire ce célèbre labyrinthe, dont Dédale fut si enchanté qu'il en construisit un semblable à Crète pendant le règne de Minos. Ce dernier

²⁸⁷ L. 2. c. 3.

n'existait plus du temps de Diodore et celui d'Égypte subsistait dans tout son entier.

Cétès, que les Grecs nomment Prothée, régna après Ménide, Cétès était expert dans tous les arts. C'est le Prothée des Grecs, qui se changeait en toutes sortes de figures et qui prenait les formes tantôt de lion, puis de taureau, de dragon, d'arbre, de feu. Nous expliquerons pourquoi dans les livres suivants.

Le neuvième qui porta la couronne en Égypte après Prothée, fut Chembis, qui régna cinquante ans, et fit élever la plus grande des trois pyramides, que l'on met au nombre des merveilles du monde. La plus grande couvre de sa base sept arpents de terrain, sa hauteur en a six, et sa largeur de chacun des quatre côtés, qui diminue à mesure que la pyramide s'élève, a soixante-cinq coudées. Tout l'ouvrage est d'une pierre extrêmement dure, très difficile à travailler. On ne peut revenir de l'étonnement qui saisit à la vue d'un édifice si admirable. Quelques-uns assurent, continue Diodore, qu'il y a plus de trois mille ans que cette masse énorme de bâtisse a été élevée, elle subsiste néanmoins encore dans tout son entier. Ces Pyramides sont d'autant plus surprenantes, qu'elles sont dans un terrain sablonneux, fort éloigné de toutes sortes de carrières, et que chaque pierre de la plus grande de ces Pyramides n'avait pas moins de trente pieds de face, selon le rapport d'Hérodote²⁸⁸. La tra-

²⁸⁸ Lib. 2.

dition du pays était qu'on avait fait transporter ces pierres des montagnes de l'Arabie. Une inscription gravée sur cette Pyramide apprenait que la dépense faite en oignons, ails et raves donnés pour vivre aux ouvriers qui avaient travaillé à sa construction, montait à seize cents talents d'or ; que trois cent soixante mille hommes y furent employés pendant vingt ans, et qu'il en coûta douze millions d'or pour transporter les pierres, les tailler et les poser. Suivant Ammien Marcellin, on ne fit pas moins de dépenses pour le Labyrinthe. Combien en dût-il coûter, dit Hérodote, pour le fer, les vêtements des ouvriers, et les autres choses requises ?

Chabrée et Mycerin, qui régnèrent après Chembis, firent aussi élever des Pyramides superbes, avec des frais proportionnés, mais immenses. Bocchorus vint ensuite ; Sabachus, qui abdiqua la couronne, et se retira en Éthiopie. L'Égypte après cela fut gouvernée par douze Pairs pendant quinze ans, au bout desquels un des douze, nommé Psammeticus, se fit Roi. Il attira le premier les étrangers en Égypte²⁸⁹ et leur procura toute la sûreté dont ils n'avaient point joui sous ses prédécesseurs, qui les faisaient mourir, ou les réduisaient en servitude. La cruauté que les Égyptiens exercèrent envers les étrangers sous le règne de Busiris, donna occasion aux Grecs, dit Diodore, d'invectiver contre ce Roi, de la manière qu'ils l'ont fait

²⁸⁹ Herodot. I. 2. c. 154.

dans leurs fables, quoique tout ce qu'ils en rapportent soit contraire à la vérité.

Après la mort de Psammeticus commença la quatrième race des Rois d'Égypte, c'est-à-dire d'Apries, qui ayant été attaqué par Amasis, chef des Égyptiens révoltés, fut pris et étranglé. Amasis fut élu à sa place environ l'an du monde 3390, qui fut celui du retour de Pythagore dans la Grèce sa patrie. Pendant le règne du successeur d'Amasis, Cambyses, Roi de Perse, subjuga l'Égypte vers la troisième année de la soixante-troisième Olympiade. Des Éthiopiens, des Perses, des Macédoniens portèrent aussi la couronne d'Égypte ; et, parmi ceux qui y ont régné, on compte six femmes.

Quelques réflexions sur ce que nous avons rapporté, d'après Diodore, ne seront pas hors de propos. Les superbes monuments que le temps avait détruits, ou qui subsistaient encore lorsque cet Auteur fut en Égypte ; les frais immenses avec lesquels on les avait élevés ; l'usage de choisir les Rois dans le nombre des Prêtres, et tant d'autres choses qui se présentent à l'esprit, sont des preuves bien convaincantes de la science Chimico-Hermétique des Égyptiens. Diodore parle en Historien, et ne peut être suspect quant à cet Art sacerdotal, à cette Chimie qu'il ignorait, selon les apparences, avoir été en vigueur dans ce pays-là. Il ne soupçonnait même pas qu'on pût avoir de l'or d'ail-

leurs que des mines. Ce qu'il dit²⁹⁰ de la manière de le tirer des terres frontières de l'Arabie et de l'Éthiopie ; le travail immense qui était requis pour cela, le grand nombre de personnes qui y étaient occupées, donne assez à entendre qu'il ne croyait pas qu'on en tirât d'ailleurs. Aussi n'avait-il pas été initié dans les mystères de ce pays. Il ne paraît même pas qu'il ait eu une liaison particulière avec les Prêtres. Il ne rapporte que ce qu'il avait vu ou appris de ceux qui, comme lui, n'y soupçonnaient sans doute rien de mystérieux : il avoue cependant quelquefois, que ce qu'il rapporte a tout l'air de fable ; mais il ne s'avise pas de vouloir pénétrer dans leur obscurité. Il dit que les Prêtres conservaient inviolablement un secret qu'ils se confiaient successivement. Mais il était du nombre de ceux qui pensaient voir clair où ils ne voyaient goutte ; et qui s'imaginaient que ce secret n'avait d'autre objet que le tombeau d'Osiris, et peut-être ce qu'on entendait par les cérémonies du culte de ce Dieu, de Vulcain et des autres. S'il avait fait attention au culte particulier que l'on rendait à Osiris, Isis, Horus, qui ne passaient que pour des hommes ; celui de Vulcain, dont tous les Rois se firent un devoir d'embellir le temple à Memphis, les cérémonies particulières que l'on observait dans ce culte ; que les Rois étaient appelés *Prêtres de Vulcain*, pendant que chez les autres Nations, Vulcain était regardé comme un misérable Dieu, chassé du ciel à cause de sa laide figure, et condamné à tra-

²⁹⁰ Rer. Antiq. l. 3. c. 2.

vailler pour eux. Si Diodore avait réfléchi sur l'attention qu'avaient les Rois d'Égypte, avant Psamméticus, d'empêcher l'entrée de leur pays aux autres Nations, il aurait vu sans peine qu'ils ne le faisaient pas sans raison. Le commerce des étrangers, pouvant apporter dans l'Égypte les richesses abondantes qu'il porte dans les autres pays, il y eût eu de la folie aux Égyptiens de l'interdire, Diodore convient cependant, avec tous les Auteurs, que les Égyptiens étaient les plus sages de tous les Peuples ; et cette idée ne peut convenir à ces puérités introduites dans leur culte, à moins qu'on ne suppose qu'elles renfermaient des mystères sublimes et conformes à l'idée que l'on avait de leur haute sagesse. Puisque le commerce ne portait en Égypte ni l'or, ni l'argent, ils avaient sans doute une autre ressource pour trouver ces métaux chez eux ; mais, en supposant avec Diodore qu'on tirait au moins l'or d'une terre noire et d'un marbre blanc, peut-on penser qu'ils en fournissaient assez pour ces dépenses excessives que les Rois firent pour la construction de ces merveilles du monde ? ces métaux pouvaient-ils devenir assez communs pour que le peuple en eût cette abondance dont l'écriture fait mention, au sujet de la fuite des Hébreux de l'Égypte ? Si ces mines avaient été si riches, eût-il fallu tant de travail pour les exploiter ? Je serais tenté de croire que Diodore ne parle de ces mines que par ouï-dire. Cette terre noire, ce marbre blanc d'où l'on tirait de l'or, m'ont bien l'air de n'être autres que la terre noire et le marbre

blanc des Philosophes hermétiques ; c'est-à-dire la couleur noire, de laquelle Hermès et ceux qu'il avait instruits, savaient tirer l'or philosophique. C'était là le secret de l'Art sacerdotal, de l'Art des Prêtres d'où l'on tirait les Rois ; aussi Diodore dit-il que l'invention des métaux était fort ancienne chez les Égyptiens, et qu'ils l'avaient apprise des premiers Rois du pays. Que les Métallurgistes de nos jours suivent dans le travail des mines la méthode que Diodore détaille si bien, et qu'ils nous disent ensuite quelle réussite aura eu leur travail. Le P. Kircher sentait bien son insuffisance et l'impossibilité de la chose, lorsque, pour prouver que la Philosophie hermétique ou l'art de faire de l'or n'était pas connue des Égyptiens, il apporte le témoignage de Diodore en preuve que ces peuples le tiraient des mines, et se voit enfin obligé de recourir à un secret qu'ils avaient de tirer ce métal de toutes sortes de matières. Ce secret suppose donc que l'or se trouve dans tous les mixtes. Les Philosophes hermétiques disent, il est vrai, qu'il y est en puissance ; c'est pourquoi leur matière, selon eux, se trouve partout et dans tout ; mais le P. Kircher ne l'entendait pas dans ce sens-là ; et le secret d'extraire en réalité l'or de tous les mixtes est une supposition sans fondement. La science hermétique, l'Art sacerdotal, était la source de toutes ces richesses des Rois d'Égypte, et l'objet de ces mystères si cachés sous le voile de leur prétendue Religion.

Quel autre motif aurait pu les engager à ne s'ex-

pliquer que par des hiéroglyphes ? une chose aussi essentielle que la Religion demande-t-elle à être enseignée par des figures inintelligibles à d'autres qu'aux Prêtres ?

Que le fond de la Religion ou plutôt l'objet soient des mystères, il n'y a rien d'étonnant : tout le monde sait que l'esprit humain est trop borné pour concevoir clairement tout ce qui regarde Dieu et ses attributs ; mais loin de vouloir les rendre encore plus incompréhensibles en les présentant sous les ténèbres presque impénétrables des hiéroglyphes.

Hermès et les Prêtres qui se proposaient de donner au peuple la connaissance de Dieu, auraient pris des moyens plus à sa portée, ce qui ne s'accordait en aucune façon, et qui eût été même contradictoire avec ce secret qui leur avait été recommandé, et qu'ils gardaient si inviolablement. Cela eût été prendre précisément les moyens de ne pas réussir dans leur dessein.

Je sais que, de quelques-unes des fables égyptiennes, on pouvait former un modèle de morale ; mais les autres n'y convenaient nullement. Il y a donc grande apparence qu'elles avaient un autre objet que celui de la Religion. On a inventé une infinité de systèmes pour expliquer et les hiéroglyphes et les fables ; M. Peluche²⁹¹, en suivant les idées de quelques autres, a prétendu qu'ils n'avaient d'autres rapports qu'avec les saisons, et qu'ils n'étaient que des instructions

²⁹¹ Hist. du Ciel.

que l'on donnait au peuple pour la culture des terres ; mais quelle connexion peut avoir cela avec tous ces superbes monuments, ces richesses immenses dont nous avons parlé, ces Pyramides où les Auteurs nous assurent que les anciens Philosophes grecs puisèrent leur Philosophie ?

Ces sages y voyaient donc ce que les inventeurs de ces hiéroglyphes n'avaient pas eu dessein d'y mettre, disons plutôt que les fabricateurs du système de M. Peluche n'y voyaient eux-mêmes goutte.

Un peuple qui n'eût été occupé que de la culture des terres, et qui n'exerçait aucun commerce avec les autres Nations, aurait-il trouvé, en labourant, ces trésors qui fournissaient à tant de dépenses ?

Comment M. Peluche adaptera-t-il ce secret si recommandé à son système ? y aurait-il eu du mystère à représenter hiéroglyphiquement ce que l'on aurait ensuite expliqué ouvertement à tout le monde ? Peut-on en même temps cacher et découvrir une même chose ?

Cela eût été le secret de la comédie. Il n'est pas vraisemblable que l'on eût non seulement fait un mystère de ce que tout le monde savait, mais qu'on eût défendu sous peine de la vie de le divulguer.

Voyons quelques-uns de ces hiéroglyphes, et par les explications que nous en donnerons, tirées de la Philosophie hermétique, on aura lieu de se convaincre de l'illusion de M. Peluche et de tant d'autres.

SECTION TROISIÈME : DES ANIMAUX RÉVÉRÉS EN ÉGYPTES ET DES PLANTES HIÉROGLYPHIQUES

Chapitre I : Du bœuf Apis

Tous les Historiens qui parlent de l'Égypte font mention du Bœuf sacré. « Nous ajouterons à ce que nous avons rapporté du culte rendu aux animaux, les attentions et le soin que les Égyptiens ont pour le Taureau sacré, qu'ils appellent *Apis*. Lorsque ce Bœuf est mort²⁹², et qu'il a été magnifiquement inhumé, des Prêtres commis pour cela en cherchent un semblable, et le deuil du peuple cesse lorsque ce Taureau est trouvé. Les Prêtres, à qui l'on confie ce soin, conduisent le jeune animal à la ville du Nil, où ils le nourrissent pendant quarante jours. Ils l'introduisent ensuite dans un vaisseau couvert, dans lequel on lui a préparé un logement d'or, et l'ayant conduit à Memphis avec tous les honneurs dus à un Dieu, ils le logent dans le temple de Vulcain. Pendant tout ce temps-là, les femmes seules ont permission de voir le Bœuf; elles se tiennent debout devant lui d'une manière très indécente. C'est le seul temps où elles

²⁹² Diodor. l. i. c. 4.

puissent le voir. » Strabon²⁹³ dit que ce Bœuf doit être noir, avec une seule marque blanche formée en croissant de lune, au front ou sur l'un des côtés. Pline est du même sentiment²⁹⁴. Hérodote²⁹⁵, en parlant d'Apis, que les Grecs nomment *Epaphus*, dit qu'il doit avoir été conçu par le tonnerre ; qu'il doit être tout noir, ayant une marque carrée au front, la figure d'une aigle sur le dos, celle d'un escarbot au palais, et le poil double à queue²⁹⁶.

Pomponius Méla est d'accord avec Hérodote, quant à la conception d'Apis, de même qu'Élien. « Les Grecs, dit ce dernier, le nomment *epaphus*, et prétendent qu'il tire son origine d'Io l'Argienne, fille d'Inaque ; mais les Égyptiens le nient, et en prouvent le faux, en assurant que l'*Epaphus* des Grecs est venu bien des siècles après Apis. Les Égyptiens le regardent comme

²⁹³ Geogr. l. dernier.

²⁹⁴ Bos ad Ægyptiis numinis vice cultus Apis vocatur, ac candicanti maculâ in dextro latere, ac cornibus lunæ crescentis insignibus, nodum sub lingua habet quem cantharum appellant. Hunc Bovem certis vitæ annis transactis, mersum in sacerdotum fonte enecant ; interim luctu alium quem substituant quæsituri, donec inveniant derasis capitibus lugent, inventus deducitur à sacerdotibus Memphim. L. 8. c. 46.

²⁹⁵ L. III. c. 28.

²⁹⁶ Est aurem hic Apis, idemque Epaphus, è vacca genitus quæ nullum dum alim potest concipere fœtum : quam Ægyptii aiunt fulgure ictam concipere ex eo Apim. Habet autem hic vitulus, qui appellatur Apis hæc signa. Toto corpore est niger, in fronte habens candorem figuræ quadratæ : in tergo effigiem Aquilæ, cantharum in palato, duplices in cauda pilos. *Herod.* l. 3. c. 28.

un grand Dieu, conçu d'une Vache par l'impression de la foudre. » On nourrissait ce Taureau pendant quatre ans, au bout desquels on le conduisait en grande solennité à la fontaine des Prêtres, dans laquelle on le faisait noyer, pour l'enterrer ensuite dans un magnifique tombeau.

Plusieurs Auteurs font mention des Palais superbes et des appartements magnifiques que les Égyptiens bâtissaient à Memphis pour loger le Taureau sacré. On sait les soins que les Prêtres se donnaient pour son entretien, et la vénération que le peuple avait pour lui. Diodore nous apprend que de son temps le culte de ce Bœuf était encore en vigueur, et ajoute qu'il était fort ancien. Nous en avons une preuve dans le Veau d'or que les Israélites fabriquèrent dans le désert. Ce peuple sortait de l'Égypte, et avait emporté avec lui son penchant pour l'idolâtrie égyptienne. Il s'était écoulé bien des siècles, depuis Moïse jusqu'à Diodore, qui vivait, suivant son propre témoignage, du temps de Jules César, et fut en Égypte sous le règne de Ptolomée Aulète, environ 55 avant la naissance de J.-C.

Les Égyptiens, du temps du voyage de cet Auteur, ignoraient probablement la véritable origine du culte qu'ils rendaient à Apis, puisque leurs sentiments variaient sur cet article. Les uns, dit-il, pensent qu'ils adorent ce Bœuf, parce que l'âme d'Osiris, après sa mort, passa dans le corps de cet animal, et de celui-ci dans ses successeurs. D'autres racontent qu'un certain Apis ramassa les membres épars d'Osiris tué

par Typhon, les mit dans un Bœuf de bois, couvert de la peau blanche d'un Bœuf, et que pour cette raison on donne à la ville le nom de Busiris. Cet Historien rapporte les sentiments du peuple ; mais il avoue lui-même²⁹⁷ que les Prêtres avaient une autre tradition secrète, conservée même par écrit. Les raisons que Diodore déduit, d'après les Égyptiens, du culte qu'ils rendaient aux animaux, lui ont paru fabuleuses à lui-même, et sont en effet si peu vraisemblables que j'ai cru devoir les passer sous silence. Il n'est pas surprenant que le Peuple et Diodore n'en aient pas su le vrai, puisque les Prêtres, obligés à un secret inviolable sur cet article, s'étaient bien donné de garde de les leur déclarer. Ce sont ces mauvaises raisons qui ont jeté un si grand ridicule sur le culte que les Égyptiens rendaient aux animaux. Regardés dans tous les temps comme les plus sages, les plus avisés, les plus industrieux des hommes, la source même où les Grecs et les autres Nations puisèrent toute leur Philosophie et leur Sagesse, comment les Égyptiens auraient-ils donné dans de si grandes absurdités ? Pythagore, Démocrite, Platon, Socrate, etc., savaient bien sans

²⁹⁷ Mulla alia de Api fabulantur, quæ longum effect singulatim referre. Omnia vero miranda et fide majora de hujusmodi animalium honore differentes Ægyptii, dubitationem haud parvam quærentibus causas injecerunt. Sacerdotes secretiora quædam scripta, ut jam diximus habent. Multi Ægyptorum tres causas reddunt, quarum prima præfertim, omnino fabulosa est, et antiquorum simplicitate digna. L. I. *rerum Antiq.* c. 4.

doute qu'elles renfermaient quelques mystères que le peuple ignorait, mais dont les Prêtres étaient parfaitement instruits. Ce culte était par lui-même si puéril, qu'il ne pouvait être tombé dans l'esprit d'un aussi grand homme que l'école Hermès Trismégiste son inventeur, s'il n'avait eu des vues ultérieures, qu'il ne jugea pas à propos de manifester à d'autres qu'aux Prêtres, pensant que les instructions qu'on donnait d'ailleurs au peuple pour lui faire connaître le vrai Dieu, et en conserver le culte, suffiraient pour l'empêcher de tomber dans l'idolâtrie. Hé, malgré les instructions journalières que l'on donne de la vraie Religion, et du culte religieux qui doit l'accompagner, combien les peuples n'y introduisent-ils pas de superstitions ? Je ne crois pas, dit M. l'Abbé Banier²⁹⁸, qu'il y eut de Religion dans le monde qui fut exempte de ce reproche. Si l'on n'avait égard qu'aux pratiques populaires, qui ne sont souvent qu'une superstition peu éclairée.

Le secret confié aux Prêtres d'Égypte n'avait donc pas pour objet le culte du vrai Dieu ; et le culte des animaux était relatif à ce secret. Intimidés par la peine de mort, et connaissant d'ailleurs les conséquences funestes de la divulgation de ce Secret, ils le gardaient inviolablement. Le peuple ignorant les vraies causes de ce prétendu culte des animaux, ne pouvait en donner que des raisons frivoles, conjectu-

²⁹⁸ Myth. T. I. p. 512.

rales et fabuleuses. Il eût fallu les apprendre de ceux qui avaient été initiés, et ils ne les disaient pas. Les Historiens qui n'étaient pas de ce nombre se sont trouvés dans le même cas que Diodore. L'on entrevoit seulement, à travers les nuages de ces traditions fabuleuses, quelques rayons de lumière que les Prêtres et les Philosophes avaient laissé échapper. Horus Apollo n'a suivi lui-même que les idées populaires dans l'interprétation qu'il a donné des hiéroglyphes Égyptiens. Ce n'est donc pas aux explications qu'en donnent ces Auteurs, qu'il faut s'en tenir, puisqu'on sait très bien qu'ils n'étaient pas du nombre des initiés, et que les Prêtres ne leur avaient pas dévoilé leur secret. Il faut examiner seulement le simple récit qu'ils font des choses, et voir s'il y a moyen de trouver une base sur laquelle tout cela puisse rouler, un objet auquel et les animaux pris en eux-mêmes, et les cérémonies de leur culte prétendu, puissent tendre et se rapporter en tout, au moins dans leur institution primitive. Tous ceux qui, comme le P. Kircher, ont voulu donner dans leurs propres idées, ou fonder leurs interprétations sur celle des Historiens qui n'étaient pas au fait, ont prouvé clairement par leurs explications forcées, qu'il ne faut pas s'en rapporter à eux. La base dont j'ai parlé est la Philosophie hermétique ; et l'objet de ce culte n'est autre que la matière requise de l'Art sacerdotal, et les couleurs qui lui surviennent pendant les opérations, lesquelles, pour la plupart, sont indiquées par la nature des animaux, et par les

cérémonies qu'on observait dans leur culte. Afin d'en convaincre ceux qui voudraient encore en douter, examinons chaque chose en particulier.

Il fallait un Taureau noir, ayant une marque blanche au front ou à l'un des côtés du corps, cette marque devait avoir la forme d'un croissant, selon quelques Auteurs ; ce Taureau devait même avoir été conçu par les impressions de la foudre. On ne pouvait mieux désigner la matière de l'Art hermétique que par tous ces caractères. Quant à sa conception, Haymon²⁹⁹ dit en termes exprès qu'elle s'engendre parmi la foudre et le tonnerre. Le noir est le caractère indubitable de la vraie matière, comme le disent unanimement tous les Philosophes hermétiques, parce que la couleur noire est le commencement et la clef de l'œuvre. La marque blanche en forme de croissant, était le hiéroglyphe de la couleur blanche qui succède à la noire, et que les Philosophes ont nommé *Lune*. Le Taureau, par ces deux couleurs, avait un rapport avec le Soleil et la Lune, qu'Hermès³⁰⁰ dit être le père et la mère de la matière. Porphyre³⁰¹ confirme cette idée,

²⁹⁹ Jam ostendam vobis fideliter locum ubi lapidem nostrum tolletis. Ite secretè et moroè cum magno silentio, et accedite posteriora mundi, et audietis tonitrum sonantem, sensietis ventum flatem, et videnbitis grandinem et pluviam cadentem, et hæc est res quam desideratis. *Epist.*

³⁰⁰ Table d'Emeraude.

³⁰¹ Lunæ præterea taurum dedicarunt Ægyptii, quem Apim nuncupant, nigrum præ cæteris et signa Solis et Lunæ habentem ; mutuatur autem ex Sole Luna lumen, solis symbolum est nigredo ; nam et solis ardor nigriora reddit corpora

en disant que les Égyptiens avaient consacré le Taureau Apis au Soleil et à la Lune, parce qu'il en portait les caractères dans ses couleurs noires et blanches, et le scarabée qu'il devait avoir sur la langue. Apis était plus en particulier le symbole de la Lune, tant à cause de ses cornes qui représentent le croissant, que parce que la Lune, n'étant pas dans son plein, a toujours une partie ténébreuse indiquée par le noir, et l'autre partie blanche, claire et resplendissante, caractérisée par la marque blanche, ou en forme de croissant.

Ces raisons étaient suffisantes pour faire choisir un Taureau de cette espèce pour caractère hiéroglyphique, préférablement à tout autre animal ; mais les Prêtres en avaient d'autres encore, dont le motif n'était pas moins raisonnable. Le Soleil produit cette matière, la Lune l'engendre ; la terre est la matrice où elle se nourrit, c'est elle qui nous la fournit, comme les autres choses nécessaires à la vie, et le Bœuf est le plus utile à l'homme, par sa force, sa docilité, son travail dans l'agriculture, dont les Philosophes emploient sans cesse l'allégorie pour exprimer les opérations de l'Art hermétique. C'est pour cette raison que les Égyptiens disaient allégoriquement qu'Isis et Osiris avaient inventé l'agriculture ; et qu'ils en faisaient les Symboles du Soleil et de la Lune. Osiris et Isis n'étaient pas mal désignés par le Bœuf, même suivant les idées que quelques Auteurs attribuent aux Égypt-

humana, et qui sub lingua est scarabæus. Lunæ vero coloris divisio. *Porph. lib. de abstinencia.*

tiens à cet égard. Osiris signifie feu caché, le feu qui anime tout dans la Nature, et qui est le principe de la génération et de la vie des mixtes. Les Égyptiens pensaient, suivant le témoignage d'Abénéphi³⁰², que le génie et l'âme du monde habitaient dans le Bœuf ; que tous les signes ou marques distinctives d'Apis étaient autant de caractères symboliques de la Nature ; les Égyptiens, au rapport d'Eusèbe, disaient aussi qu'ils remarquaient dans le Bœuf beaucoup de propriétés solaires, et qu'ils ne pouvaient mieux représenter Osiris, ou le Soleil, que par cet animal.

Mais s'il est vrai, dira-t-on, que les Prêtres d'Égypte ne prétendaient pas donner au peuple Apis pour un Dieu, pourquoi lui décerner un culte et des cérémonies ? je réponds à cela que le culte n'était pas un culte de latrie ou une véritable adoration, mais seulement relatif, et des cérémonies telles que celles qui sont en usage dans les fêtes publiques, ou à peu près comme l'on donne de l'encens aux personnes vivantes, ou aux figures qui sont représentées sur leurs tombeaux. C'est une pure marque de vénération pour leur rang, ou pour leur mémoire, et l'on ne prétend pas leur rendre les mêmes honneurs qu'à la Divinité. Les Prêtres avaient d'ailleurs deux raisons plausibles d'en agir ainsi. Pénétrés de reconnais-

³⁰² Dicebant autem Ægyptii quod sub Bove habitaret genius, ipse est anima mundi ; et omne signum, quod observabant in corpore ejus, illud putabant signum quoddam et characterem Naturæ. *Abenephius, de cultu Ægypt.*

sance envers le Créateur, pour une grâce si spéciale que celle de la connaissance de l'Art sacerdotal, ils voulaient non seulement lui en rendre des actions de grâce en particulier, mais ils voulaient aussi engager le peuple à y joindre les siennes, puisqu'il profitait de cette grâce, quoique sans le savoir, par les avantages qu'il retirait des productions de l'Art hermétique. On présentait en conséquence à ce peuple, qui ne se conduit guère que par les sens, l'animal le plus utile et le plus nécessaire, pour l'engager à penser au Créateur et à recourir à lui, en lui donnant occasion de réfléchir sur ses bienfaits. Il ne pouvait voir Dieu. Tout occupé des choses terrestres, il lui fallait un objet sensible qui le lui rappelât sans cesse, et en particulier dans certains temps, c'est-à-dire les jours de fêtes et de pompes instituées pour cela. C'est l'idée que l'on doit avoir des Prêtres d'Égypte à cet égard ; et je crois que l'on doit penser avec le P. Kircher³⁰³ et bien d'autres savants, que ces Prêtres qui furent les maîtres de ces Philosophes, à qui la postérité a consacré le nom de sages par excellence, étaient trop

³⁰³ Quicquid igitur portentorum coluit Ægyptus : quicquid fabularum de Diis fuis, Osiride, Iside, Typhone, Horo aliisque tradidit, iis sacerdotes sapientissimos, nequam existimandum est, vel fidem habuisse ; aut stolidâ quâdam, ac insipiente persuasionem (uti plebs faciebat) inducto, simulachra veluti numina quædam adorasse ; hoc enim quam ab animo sapienti alienum esse nemo non novit. Sed magna iis mysteria significasse, neque hæc ratione carere, sed certas causas habere, vel historiâ, vel naturâ introductas, symbolis istis tam multiformibus luculenter confessi sunt. *Kirch. Mystag. Ægypt.* l. 3. c. 3.

sensés pour croire à la lettre les fables d'Osiris, Isis, Horus, Typhon, etc., et pour rendre un culte aussi extravagant à des animaux ou autres symboles de la Divinité. Les témoignages d'Hermès Trismégiste même, de Jamblique sur les mystères des Égyptiens, ce que disent Plotinus dans son troisième livre des Hypostases, Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, etc., sont plus que suffisants pour fixer ce que nous devons en penser. Défions-nous des Auteurs grecs et latins, qui n'étaient pas toujours assez bien instruits des mystères des Égyptiens, que les Prêtres leur cachaient comme à des profanes.

La seconde raison est que le secret de l'Art sacerdotal étant d'une nature à ne pas être communiqué sans avoir éprouvé la discrétion et la prudence de ceux que l'on se proposait d'initier, les jeunes Prêtres que l'on y disposait par des instructions, ayant toujours ces hiéroglyphes devant les yeux, sentaient réveiller leur curiosité, et se trouvaient animés, par leur présence, à la recherche de ce qu'ils pouvaient signifier. Ils passaient leur noviciat de sept ans à recevoir ces instructions, et à s'exercer sur ce que ces animaux représentaient, afin de savoir parfaitement la théorie avant que de s'adonner à la pratique.

Il fallait aussi avoir égard au peuple, qu'on ne voulait pas instruire du fond du mystère, et employer des explications feintes, mais avec un air de vraisemblance, qui peut du moins l'empêcher de soupçonner le vrai fond de la chose. Sans cette adresse,

les Prêtres n'auraient pu garder tranquillement un secret dont le peuple aurait senti tout l'avantage. Les idées de Religion, que ce peuple y accommoda dans la suite, devinrent aussi un frein qu'il posa lui-même à sa curiosité. Le feu entretenu perpétuellement dans le temple de Vulcain aurait bien pu l'irriter ; mais les explications simulées, les fables allégoriques que l'on débitait à ce sujet, empêchaient de faire attention à son véritable objet.

La matière de l'Art philosophique était donc désignée par Osiris et Isis, dont le symbole hiéroglyphique était le Taureau, dans lequel les Égyptiens disaient que les âmes de ces Dieux avaient passé après leur mort ; ce qui lui faisait donner le nom de Sérapis, et les engageait à lui rendre les mêmes honneurs qu'à Osiris et Isis. Nous en dirons deux mots ci-après.

Les Grecs, instruits par les Égyptiens, représentaient aussi la matière Philosophique par un ou plusieurs Taureaux, comme on le voit dans la fable du Minotaure, renfermé dans le Labyrinthe de Crète, vaincu par Thésée, avec le secours du filet d'Ariane ; par les Bœufs qu'Hercule enleva à Gérion ; ceux d'Au-gias ; par les Bœufs du Soleil, qui paissaient en Trinacrie, ceux que Mercure vola ; par les Taureaux que Jason fut obligé de mettre sous le joug, pour parvenir à enlever la Toison d'or, et bien d'autres qu'on peut voir dans les Fables. Tous ces Bœufs n'étaient pas noirs et blancs comme devait l'être Apis, puisque ceux de Gérion étaient rouges ; mais il faut observer que la

couleur noire et la blanche qui lui succède dans les opérations de l'œuvre, ne sont pas les deux seules qui surviennent à la matière ; la couleur rouge vient aussi après la blanche, et ceux qui ont inventé ces fables ont eu en vue ces différentes circonstances. Les voiles du vaisseau de Thésée étaient noires, même après qu'il eût vaincu le Minotaure, et celles du vaisseau d'Ulysse l'étaient aussi, lorsqu'il partit pour reconduire Chryséis à son père ; mais il en prit de blanches pour son retour, parce que les deux circonstances étaient bien différentes, comme nous le verrons dans leurs histoires.

Apis devait être un Taureau jeune, sain, hardi ; c'est pourquoi les Philosophes disent qu'il faut choisir la matière fraîche, nouvelle et dans toute sa vigueur ; ne la prenez point si elle n'est fraîche et crue dit Haimon³⁰⁴. On n'entretenait Apis que pendant quatre ans et son logement était dans le temple de Vulcain. Après ce temps-là, on le faisait noyer dans la fontaine des Prêtres et l'on en cherchait un nouveau tout semblable pour lui succéder, c'est que la première œuvre étant finie dans le fourneau Philosophique, il faut commencer la seconde semblable à la première. Suivant le témoignage de Morien³⁰⁵, le fourneau secret des Philosophes est le temple de Vulcain, où l'on entretenait un feu perpétuel, pour indiquer que le feu Philosophique doit être aussi conservé sans

³⁰⁴ Épître.

³⁰⁵ Entretien du Roi Calid.

interruption, c'est pourquoi ils ont donné à leur fourneau secret le nom d'*Athantor*. On sait que Vulcain ne signifie que le feu. Si ce feu s'éteignait un instant, et que la matière sentit le moindre froid, Philalèthe, Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve et tous les Philosophes assurent que l'œuvre serait perdue. Ils apportent à ce sujet l'exemple de la poule qui couve : si les œufs se refroidissent un instant seulement, le poussin périra. Les quatre saisons des Philosophes et les quatre couleurs principales, qui doivent paraître dans chaque œuvre, sont indiquées par les quatre années d'entretien d'Apis ; ces quatre ans, pris même dans le sens naturel, signifiaient aussi quelque chose ; mais lorsque les Philosophes parlent du temps que dure chaque *disposition*, pour me servir du terme de Morien, ils en parlent aussi mystérieusement que du reste, et ne veulent pas déclarer pourquoi on noie le Taureau dans la cinquième année. Nous donnerons quelques éclaircissements là-dessus, lorsque nous traiterons des fêtes et des jeux des Anciens, dans le quatrième livre de cet Ouvrage.

De même que le Taureau était le Symbole du chaos Philosophique, de même aussi les autres animaux signifiaient ou les différentes qualités de la matière, comme sa fixité, sa volatilité, sa ponticité, sa vertu résolutive, dévorante, ses couleurs variées, suivant les différents progrès de l'œuvre, ses propriétés relatives aux éléments et à la nature de ces animaux. Le peuple les ayant vus sculptés ou peints auprès d'Osi-

ris, d'Apis, d'Isis, de Typhon, d'Horus, etc., commencent d'abord à n'avoir qu'un certain respect pour eux, relatif aux prétendus Dieux auprès desquels il les voyaient. Ce respect se fortifia peu à peu ; la superstition se mit de la partie, et l'on crut qu'ils méritaient un culte particulier comme Apis avait le sien. On ne vit pas plus de difficultés, et l'on ne trouva pas plus d'extravagance à adorer un Bélier qu'à rendre un culte à un Bœuf ; le Lion valait bien le Bélier, on lui décerna le sien, et ainsi des autres, selon que le peuple était affecté. Les superstitions se couvent à la sourdine, elles s'enracinent au point qu'il n'est presque pas possible de les détruire. Les Prêtres n'en sont souvent instruits que lorsque le remède deviendrait capable d'aigrir le mal.

Le progrès va toujours son train, il se fortifie de plus en plus. Les successeurs d'Hermès pouvaient bien désabuser le peuple d'Égypte de ces erreurs ; ils le faisaient sans doute : nous en avons une preuve dans la réponse que le Grand Prêtre fit à Alexandre, dans les instructions qu'ils donnèrent aux Grecs et aux autres Nations, qui furent prendre des leçons en Égypte : mais il fallait, à ces Prêtres, de la circonspection et de la prudence ; en détrompant le peuple, ils couraient risque de dévoiler leur secret.

Si, par exemple, en expliquant l'expédition d'Osi-
ris, ils avaient dit qu'on ne devait pas l'entendre d'une
expédition réelle, et que les prétendus enseignements
qu'il donnait aux différentes Nations sur la manière

de cultiver les terres, de les ensemercer, et d'en cueillir les fruits, devaient s'entendre de la culture d'un champ bien différent que celui des terres communes, on leur aurait demandé quel était ce champ.

Auraient-ils dit, sans violer leur serment, que ce champ était la terre feuillée des Philosophes³⁰⁶, où tous les Adeptes disent qu'il faut semer leur or ? Basile Valentin en a fait l'emblème de sa huitième clef. Ils auraient été ensuite dans la nécessité de dire ce qu'ils entendaient par cette terre feuillée. C'est dans le même sens que les Grecs parlaient de Cérès, de Triptolême, de Denis, etc.

Cette erreur du peuple, à l'égard des animaux, le conduisit insensiblement dans ces cultes ridicules qu'on reproche aux Égyptiens. L'ignorance fit prendre le symbole pour la réalité ; ainsi de superstition en superstition, d'erreur en erreur, le mal s'accrut toujours et infecta presque tout le monde ; chaque ville prit occasion de se choisir un Dieu à sa fantaisie, et en prit le nom, comme si quelque Dieu, sous la forme de cet animal, en avait été le fondateur. On vit alors Bubaste, ainsi nommée de Bœuf, Léoncopolis de Lion, Lycopolis de Loup, etc. Strabon³⁰⁷, parlant du culte que les Égyptiens rendaient aux animaux, dit que les Saïtes et les Thébains adoraient particulièrement le Bœuf ; les Latopolitains, le Latus, poisson du Nil ; les Lycopolitains, le Loup ; les Hermopolitains, le Cyno-

³⁰⁶ Maïer. Atalanta fugiens. Embl. VI.

³⁰⁷ Georg. l. 17.

céphale, les Babyloniens, la Baleine. Ceux de Thèbes adoraient aussi l'Aigle ; les Mendesiens, le Bouc et la Chèvre ; les Atribites, le Rat, l'Araignée. Nous ne parlerons que de quelques-uns, tels que le Chien, le Loup, le Chat, le Bouc, l'Ichneumon, le Cynocéphale, le Crocodile, l'Aigle, l'Épervier, et l'Ibis : on pourra juger des autres par ceux-ci.

Chapitre II : Du chien et du loup

Cet animal était consacré à Mercure, à cause de sa fidélité, de sa vigilance et de son industrie. Il était même le caractère hiéroglyphique de ce Dieu ; c'est pourquoi on le représentait avec une tête de chien, et on l'appelait anubis ; ce qui a fait dire à Virgile : *Omnigenumque deum monstra et latrator anubis*.

Horus-Apollo donne une raison pour laquelle les Égyptiens prenaient le Chien pour symbole de Mercure ; c'est, dit-il³⁰⁸, que cet animal regarde fixement les simulacres des Dieux, ce que ne font pas les autres animaux ; et que le Chien est chez eux le hiéroglyphe d'un Secrétaire ou Ministre. Quoique cette première raison ne paraisse pas avoir un rapport visible et palpable avec l'Art sacerdotal, les Philosophes hermétiques ne s'exprimeraient guère autrement dans leur style énigmatique. Ils disent tous que leur Mercure

³⁰⁸ L. I. c. 40

est le seul qui puisse avoir action sur leurs métaux, auxquels ils donnent les noms des Dieux ou des Planètes ; que leur Mercure est un Aigle qui regarde le soleil fixement sans cligner les yeux et sans en être ébloui ; ils donnent à leur Mercure les noms de *Chien de Corascene*, et *Chiennes d'Arménie*. Nous en avons apporté d'autres raisons dans le chap. d'Anubis.

Le Loup ayant beaucoup de ressemblance avec le Chien, et n'étant, pour ainsi dire, qu'un Chien sauvage, il n'est pas surprenant qu'il ait participé aux mêmes honneurs que le Chien. Il avait aussi quelque rapport avec Osiris, puisque les Égyptiens pensaient qu'Osiris avait pris la forme de Loup pour venir au secours d'Isis et d'Horus contre Typhon. Cette fable paraît ridicule à un homme qui n'y cherche que l'histoire ; mais elle ne l'est nullement dans le sens Philosophique, puisque les Philosophes hermétiques cachent, sous le nom de *Loup*, leur matière perfectionnée à un certain degré. Basile Valentin³⁰⁹ dit qu'il faut prendre un Loup ravissant et affamé qui court dans le désert, en cherchant toujours de quoi dévorer. Celui qui fera attention à ce que nous avons dit dans le chapitre d'Osiris, et du combat d'Isis contre Typhon, verra aisément l'analogie qui se trouve entre Osiris et le Loup dans certaines circonstances de l'œuvre ; et pourquoi les Égyptiens débitaient cette fiction. Il suffit, pour remettre sur les voies, de faire observer que

³⁰⁹ Douze Clefs. Clef I.

le Loup était consacré à Apollon ; ce qui le fit nommer *Apollo Lycius*. La Fable disait aussi, selon le rapport de quelques Auteurs, que Latone, pour éviter les poursuites et les effets de la jalousie de Junon, s'était cachée sous la forme d'une Louve, et avait, sous cette forme, mis Apollon au monde. On sait qu'Osiris et Horus étaient des hiéroglyphes d'Apollon ; ce qui doit s'entendre du Soleil ou or Philosophique. « Notre Loup, dit Rhasis³¹⁰, se trouve en Orient, et notre Chien en Occident. Ils se mordent l'un et l'autre, deviennent enragés, et se tuent. De leur corruption se forme un poison, qui dans la suite se change en thériaque. » L'Auteur anonyme des Rimes Allemandes dit aussi : « Le Philosophe Alexandre nous apprend qu'un Loup et un Chien ont été élevés dans cette argile, et qu'ils ont tous deux la même origine. » Cette origine est marquée dans la fiction de l'expédition d'Osiris, où l'on dit que ce Prince s'y fit accompagner de ses deux fils, Anubis sous la forme de Chien, et Macedon sous celle de Loup. Ces deux animaux ne représentent donc hiéroglyphiquement que deux choses prises d'un même sujet, ou d'une même substance, dont l'une est plus traitable, l'autre plus féroce. Isis, suivant l'inscription de sa colonne, dit elle-même, qu'elle est ce Chien brillant parmi les Astres que nous appelons la Canicule.

³¹⁰ Épître.

Chapitre III : Du Chat ou Ælurus

Le Chat était en grande vénération chez les Égyptiens, parce qu'il était consacré à Isis. On représentait communément cet animal sur le haut du cistre, instrument que l'on voit souvent à la main de cette Déesse.

Lorsqu'un Chat mourait, les Égyptiens l'embaumaient, et le portaient en grand deuil dans la ville de Bubaste, où Isis était particulièrement révérée. Il serait surprenant que le Chat n'eut pas eu les mêmes honneurs que bien d'autres animaux chez un peuple qui avait fait une étude si particulière de la nature des choses, et des rapports qu'elles ont, ou paraissent avoir entre elles, Isis étant le symbole de la Lune, pouvaient-ils choisir un animal qui eût plus de rapport avec cet Astre, puisque tout le monde sait que la figure de la prunelle des yeux du Chat semble suivre les différents changements qui arrivent à la Lune, dans son accroissement ou son déclin. Les yeux de cet animal brillent la nuit comme les Astres du firmament. Quelques

Auteurs ont voulu même nous persuader que la femelle du Chat faisait dans l'année autant de petits qu'il y avait de jours dans un mois lunaire. Ces traits de ressemblance donnèrent sans doute occasion de dire que la Lune ou Diane se cacha sous la forme du Chat, lorsqu'elle se sauva en Égypte avec les autres

Dieux, pour se mettre à couvert des poursuites de Typhon. *fele soror Phæbi*³¹¹.

Tous ces traits de ressemblance étaient plus que suffisants pour déterminer les Égyptiens à prendre le Chat pour symbole de la Lune céleste ; mais les Prêtres qui avaient une intention ultérieure, spécifiaient ce symbole par des attributs dont le sens mystérieux n'était connu que d'eux seuls. Ce Dieu Chat est représenté dans des différents monuments, tantôt tenant un cistre d'une main, et portant, comme Isis, un vase à anses de l'autre, tantôt assis, et tenant une croix attachée à un cercle. On sait que la croix chez les Égyptiens était le symbole des quatre éléments ; quant aux autres attributs nous les avons expliqués dans le chapitre d'Isis.

Chapitre IV : Du Lion

Cet animal tenait un des premiers rangs dans le culte que les Égyptiens rendaient aux animaux. Il passe pour leur Roi par sa force, son courage, et ses autres qualités fort supérieures à celles des autres. Le trône d'Horus avait des Lions pour supports. Élien dit que les Égyptiens consacraient les Lions à Vulcain, parce que cet animal est d'une nature ardente et pleine de feu. L'idée qu'il donne de Vulcain confirme

³¹¹ Ovid. Metam. l. 5.

celle que nous en avons donnée. *Eos ideo vulcano consecrant (est autem vulcanus nihil aliud, nisi ignea quædam solis subterranei virtus, et fulgure elucescens), quod sint naturæ vehementer ignita, atque ideo exteriorem ignem, ob inferioris vehementiam ægerrime intuentur.* Cette interprétation d'Élien montre assez quelle était l'idée des Prêtres d'Égypte, en consacrant le Lion à Vulcain. Toutes les explications que je pourrais donner s'y rapportent entièrement, puisque nous avons dit que Vulcain était le feu Philosophique. Le Lion a été pris par presque tous les Philosophes pour un symbole de l'Art hermétique. Il n'est guère d'animal dont il soit fait mention si souvent dans les ouvrages qui en traitent, et toujours dans le sens d'Élien. Nous aurons si souvent occasion d'en parler dans la suite qu'il est inutile de nous étendre ici plus au long sur cet article.

Chapitre V : Du Bouc

Toutes les Nations se sont accordées à regarder le Bouc comme le symbole de la fécondité, il était celui de Pan, ou le principe fécondant de la Nature ; c'est-à-dire le feu inné, principe de vie et de génération. Les Égyptiens avaient, pour cette raison, consacré le Bouc à Osiris. Eusèbe³¹², en nous rapportant un hiéroglyphe

³¹² De præp. Ev. l. 2. c. I.

égyptien, nous donne à entendre les idées que ce peuple en avait. Selon l'interprétation qu'il en donne ; mais, en faisant un peu d'attention à la description qu'il fait de ce hiéroglyphe, on doit voir dans notre système le sens caché que les Prêtres y attachaient. « Lorsqu'ils veulent, dit-il, représenter la fécondité du Printemps, et l'abondance dont il est la source, ils peignent un enfant assis sur un Bouc, et tourné vers Mercure. » J'y verrais plutôt avec les Prêtres l'analogie du Soleil avec Mercure, et la fécondité dont la matière des Philosophes est le principe dans tous les êtres ; c'est cette matière esprit universel corporifié, principe de végétation, qui devient huile dans l'olive, vin dans le raisin, gomme, résine dans les arbres, etc. Si le soleil par sa chaleur est un principe de végétation, ce n'est qu'en excitant le feu assoupi dans les semences, où il reste comme engourdi jusqu'à ce qu'il soit réveillé et animé par un agent extérieur. C'est ce qui arrive aussi dans les opérations de l'Art hermétique, où le mercure Philosophique travaille par son action sur la matière fixe, où est comme en prison ce feu inné ; il le développe en rompant ses liens et le met en état d'agir pour conduire l'œuvre à sa perfection. C'est là cet enfant assis sur le Bouc, et en même temps la raison pourquoi il se tourne vers Mercure. Osiris étant ce feu inné ne diffère pas de Pan ; aussi le Bouc était-il consacré à l'un et à l'autre. C'était aussi un des attributs de Bacchus, par la même raison.

Chapitre VI : De l'Ichneumon et du Crocodile

On regardait cet animal comme l'ennemi juré du Crocodile, et ne pouvant le vaincre par la force, n'étant qu'une espèce de Rat, il employait l'adresse. Lorsque le Crocodile dort, l'ichneumon s'insinue, dit-on, dans sa gueule béante, descend dans ses intestins et les ronge. Il arrive quelque chose à peu près semblable dans les opérations de l'œuvre. Le fixe, qui ne paraît d'abord que peu de chose, ou plutôt le feu qu'il renferme semble n'avoir aucune force, il paraît pendant longtemps dominé par le volatil ; mais à mesure qu'il se développe, il s'y insinue de manière qu'il prend enfin le dessus, et le tue, c'est-à-dire le fixe comme lui. Nous avons parlé du Crocodile dans le chapitre d'Anubis ; mais nous en dirons encore deux mots.

Le Crocodile était un hiéroglyphe naturel de la matière Philosophique, composée d'eau et de terre, puisque cet animal est amphibie : aussi le voit-on souvent pour accompagnement des figures d'Osiris et d'Isis. Eusèbe³¹³ dit que les Égyptiens représentaient le soleil dans un navire comme Pilote, et ce navire porté par un Crocodile, pour signifier, ajoute-t-il, le mouvement du soleil dans l'humide ; mais bien plutôt pour marquer que la matière de l'Art hermétique est le principe ou la base de l'or ou Soleil Philosophique ; l'eau où nage le Crocodile est ce mercure ou

³¹³ Præpar. Evang. l. 3. c. 3

cette matière réduite en eau ; le navire représente le vase de la Nature, dans lequel le Soleil ou le principe igné et sulfureux est comme Pilote, parce que c'est lui qui conduit l'œuvre par son action sur l'humide ou le mercure. Le Crocodile était aussi le hiéroglyphe de l'Égypte même, et particulièrement de la basse, parce que ce pays-là est marécageux.

Chapitre VII : Du Cynocéphale

Rien parmi les hiéroglyphes des Égyptiens n'est plus fréquent que le Cynocéphale, parce que c'était proprement la figure d'Anubis ou de Mercure : car cet animal a le corps presque semblable à celui d'un homme, et la tête à celle d'un chien. S. Augustin³¹⁴ en fait mention et Thomas de Valois dit³¹⁵ que saint Augustin entendait parler de Mercure ou Hermès égyptien par le Cynocéphale. Isidore³¹⁶ dit qu'Hermès avait une tête de chien. Virgile, Ovide, Properce, Prudence, Ammien, lui donnent tous l'épithète d'*aboyeur*. Les Égyptiens avaient remarqué tant de rapport du Cynocéphale avec le Soleil et la Lune, qu'ils l'employaient souvent pour symbole de ces deux Astres, si nous en croyons Horapollo. Cet animal urinait une

³¹⁴ De la Cité de Dieu, ch. 14.

³¹⁵ Liv. 3. ch. 12. et 16.

³¹⁶ L. 8. c. dern.

fois à chaque heure du jour et de la nuit dans le temps des équinoxes³¹⁷. Il devenait triste et mélancolique pendant les deux ou trois premiers jours de la Lune, parce qu'alors ne paraissant pas à nos yeux, il la pleurait comme si elle nous avait été ravie. Les Égyptiens supposant aussi que le Cynocéphale avait indiqué à Isis le corps d'Osiris qu'elle cherchait, mettaient souvent cet animal auprès de ce Dieu et de cette Déesse. Tous ces raisonnements ne sont proprement qu'allégoriques ; le vrai de tout cela, est que le Cynocéphale était le hiéroglyphe de Mercure et du mercure Philosophique, qui doit toujours accompagner Isis, comme son Ministre, parce que, comme nous l'avons dit dans les chapitres de ces Dieux, sans le mercure, Isis et Osiris ne peuvent rien faire dans l'œuvre. Hermès ou Mercure Philosophe ayant donné occasion, par son nom, de le confondre avec le mercure Philosophique, dont on le suppose l'inventeur, il n'est pas étonnant que les Égyptiens et les Auteurs qui n'étaient pas au fait, aient confondu la chose inventée avec son inventeur, puisqu'ils portaient le même nom ; et qu'ils aient en conséquence pris le hiéroglyphe de l'un pour le hiéroglyphe de l'autre. Lorsque le Cynocéphale est représenté avec le caducée, quelques vases, ou avec un croissant, ou avec la fleur de lotus, ou quelque chose d'aquatique, ou volatile, il est alors un hiéroglyphe du mercure des Philosophes ; mais quand on le voit avec un roseau, ou un rouleau de papier, il représente

³¹⁷ L. I. c. 16.

Hermès, qu'on dit être l'inventeur de l'écriture et des sciences, et de plus secrétaire et Conseiller d'Isis. L'idée de prendre cet animal pour symbole d'Hermès est venue de ce que les Égyptiens pensaient que le Cynocéphale savait naturellement écrire les lettres qui étaient en usage dans leur pays ; c'est pourquoi quand on apportait aux Prêtres un Cynocéphale pour être nourri avec les autres dans le Temple, on lui présentait un morceau de canne ou de jonc propre à former les caractères de l'écriture, avec de l'encre et du papier, afin de connaître s'il était de la race de ceux qui connaissaient l'écriture, et qui savaient écrire. Horapollo fait mention de cet usage dans le 14^e chapitre du premier livre de son interprétation des Hiéroglyphes Égyptiens, et dit que c'est pour cette raison que le Cynocéphale était consacré à Hermès.

Chapitre VIII : Du Bélier

La nature du Bélier, qu'on regardait comme chaude et humide, répondant parfaitement à celle du mercure Philosophique, les Égyptiens n'oublièrent pas de mettre cet animal au nombre de leurs principaux hiéroglyphes. Ils débitèrent dans la suite la fable de la fuite des Dieux en Égypte, où ils dirent que Jupiter se cacha sous la forme de Bélier, et l'ayant représenté en conséquence avec une tête de cet animal, ils lui donnèrent le nom d'*Amun* ou Ammon.

*Duxque gregis dixit, sit Jupiter, unde recurvis
Nunc quoque formatus Lybis est, cum cornibus
ammon.*

OVID. MÉTAMORPH. L. 5.

Toutes les autres fables que les Anciens ont débitées à ce sujet, ne méritent pas d'être rapportées. Une d'entre toutes suffira pour faire voir qu'elles ne furent inventées en effet que pour indiquer le mercure des Philosophes. Bacchus, dit-on, étant dans la Libye avec son armée, se trouva extrêmement pressé de la soif, et invoqua Jupiter pour en avoir du secours contre un mal si pressant. Jupiter lui apparut sous la forme d'un Bélier, et le conduisit à travers les déserts à une fontaine où il se désaltéra, et où, en mémoire de cet événement, on éleva un Temple en l'honneur de Jupiter, sous le nom de *Jupiter Ammon*, et on représenta ce Dieu avec une tête de Bélier. Ce qui confirme mon sentiment est que cet animal était un des symboles de Mercure³¹⁸. Le Bélier apparaît à Bacchus dans la Libye ; parce que la Libye signifie une pierre d'où découle de l'eau, de λῑψ venant de λειβω, je distille, le mercure dont la nature est chaude et humide ne se forme que par la résolution de la matière Philosophique en eau. « Cherchez, dit le Cosmopolite³¹⁹, une matière de laquelle vous puissiez tirer une eau qui puisse dissoudre l'or sans violence et sans corrosion,

³¹⁸ Pausan. in Corint.

³¹⁹ Nov. Lum. Chim.

mais naturellement. Cette eau est notre mercure, que nous tirons au moyen de notre aimant qui se trouve dans le ventre du Bélier. » Hérodote³²⁰ dit que Jupiter apparut à Hercule sous la même forme ; et que c'est pour cela qu'on consacra le Bélier à ce père des Dieux et des hommes, et qu'on le représente ayant la tête de cet animal. Cette faveur que Jupiter accorda aux instantes prières d'Hercule, caractérise précisément le violent désir qu'ont tous les Artistes hermétiques de voir le Jupiter Philosophique, qui ne peut se montrer que dans la Libye, c'est-à-dire lorsque la matière a passé par la dissolution ; parce qu'ils ont alors le mercure après lequel ils ont tant soupiré. Nous prouverons, dans le cinquième Livre, que tant en Égypte que dans la Grèce, Hercule fut toujours le symbole de l'Artiste ou Philosophe hermétique. L'allégorie de la fontaine a été employée par plusieurs Adeptes, et en particulier par le Trévisan³²¹, et par Abraham Juif, dans ses figures hiéroglyphiques rapportées par Nicolas Flamel. Nous parlerons encore du Bélier dans le livre 2, lorsque nous expliquerons la fable de la Toison d'or. Le Bélier était une victime que l'on sacrifiait

³²⁰ Ita que Thebani, et quicumque proper illos ovibus parcum, aiunt ideo fibi conditam hanc legem, quod Jupiter, quam ab Hercule cernere eum volente, cerni nollet, tandem exoratus, hoc commentus sit, ut amputato arietis capite, pelleque villosâ, qua milli detraxerat, indutasibi, ita fese Herculi ostenderet : et ob id Ægyptios instituisset jovis simulacrum facere arietino capite. L. 2 c. 42.

³²¹ Philoso. des Métaux.

presque à tous les Dieux, parce que le Mercure, dont il était le symbole, les accompagne tous dans les opérations de l'Art sacerdotal ; mais l'on disait que Mercure, quoique Messenger des Dieux, l'était plus spécialement de Jupiter, et en particulier pour les messages gracieux, au lieu qu'Isis n'était guère envoyée que pour des affaires tristes, pour des guerres, des combats, etc. La raison en est toute naturelle pour un Philosophe, qui sait qu'on ne doit entendre par Isis que les couleurs variées de l'arc-en-ciel, qui ne se manifestent sur la matière que pendant la dissolution de la matière, temps auquel se donne le combat du fixe et du volatil.

Chapitre IX : De l'Aigle et de l'Épervier

Ces deux oiseaux ont assez de rapport par leur nature ; l'un et l'autre sont forts, hardis, entreprenants, d'un tempérament chaud, igné, bouillant ; et les raisons qui, selon Horus, avaient déterminé les Égyptiens à insérer l'Épervier dans leurs hiéroglyphes, conviennent très bien avec celles qui ont engagé les Philosophes à emprunter le nom de cet oiseau pour le donner à leur matière parvenue à un certain degré de perfection, où elle acquiert une ignéité qui la caractérise particulièrement ; je veux dire : lorsqu'elle est devenue soufre Philosophique ; c'est dans cet état que

Raymond Lulle³²² l'appelle *notre épervier*, ou la première matière fixe des deux grands luminaires.

L'Aigle est le Roi des oiseaux, et consacré à Jupiter, parce qu'elle fut d'un heureux présage pour ce Dieu, lorsqu'il fut combattre son père Saturne, et qu'elle fournit des armes au même Jupiter, lorsqu'il vainquit les Titans, etc. Son char est attelé de deux Aigles, et l'on ne représente presque jamais ce Dieu sans mettre cet oiseau auprès de lui. Si peu qu'on ait lu les ouvrages des Philosophes Hermétiques, on est au fait de l'idée de ceux qui ont inventé ces fictions. Tous appellent *Aigle* leur mercure, ou la partie volatile de leur matière.

C'est le nom le plus commun qu'ils lui aient donné dans tous les temps. Les Adeptes de toutes les Nations sont d'accord là-dessus. Chez eux, le Lion est la partie fixe et l'Aigle la partie volatile. Ils ne parlent que des combats de ces deux animaux. Il est donc inutile d'en rapporter les textes : je suppose parler à des personnes qui les ont au moins feuilletés.

On a feint avec raison que l'Aigle fut d'un bon augure à Jupiter, puisque la matière se volatilise dans le temps que Jupiter remporte la victoire sur Saturne, c'est-à-dire lorsque la couleur grise prend la place de la noire.

Elle fournit par la même raison des armes à ce Dieu contre les Titans, comme nous le prouverons dans le

³²² Lib. Experim. 13.

troisième livre au chapitre de Jupiter, où nous renvoyons l'explication de ce fait. Le même motif a fait dire que le char de ce Dieu était attelé de deux Aigles.

Mais pourquoi représentait-on Osiris avec une tête d'Épervier ? Ceux qui ont fait attention à ce que nous avons dit de ce Dieu le devineront aisément. L'Épervier est un oiseau qui attaque tous les autres, qui les dévore et les transforme en sa nature, en les changeant en sa propre substance puisqu'ils lui servent d'aliments.

Osiris est un principe igné et fixe, qui fixe les parties volatiles de la matière désignées par les oiseaux. Le texte que j'ai cité de Raymond Lulle prouve la vérité de mon interprétation. J'ai dit aussi qu'Osiris était l'or, le Soleil, le Soufre des Philosophes, et l'Épervier est un symbole du Soleil. Homère³²³ l'appelle le Messager d'Apollon, lorsqu'il raconte que Télémaque étant prêt de retourner à Ithaque, en aperçut un qui dévorait une colombe ; d'où il conjectura qu'il aurait le dessus sur ses rivaux. Les Égyptiens donnaient pour raison du culte rendu à cet oiseau, qu'il était venu des pays inconnus à Thèbes, où il avait apporté aux Prêtres un livre écrit en lettres rouges, dans lequel étaient toutes les cérémonies de leur culte religieux.

Il n'est personne qui ne voie combien un tel fait est fabuleux ; mais on doit bien sentir qu'on ne l'a pas inventé sans raison. On dira sans doute que les Prêtres

³²³ Odyss.

débitaient une telle fable, pour donner plus de respect au peuple, en lui faisant croire que quelque Dieu avait envoyé cet oiseau chargé de cette commission. Mais ils n'auraient pas été d'accord avec eux-mêmes, puisqu'ils publiaient en même temps qu'Hermès avec Isis étaient les inventeurs et les instituteurs de ce culte et des cérémonies qu'on y observait. Il y aurait eu une contradiction, au moins apparente ; car dans le fond tout s'accordait parfaitement. Le livre prétendu était écrit en lettres rouges, parce que le magistère Philosophique, l'Élixir parfait de l'Art sacerdotal, Osiris, dont l'épervier était le symbole, ou l'Apollon des Philosophes, est rouge, et d'un rouge de pavot des champs. Les cérémonies de leur culte y étaient écrites, puisqu'elles étaient une allégorie des opérations, et de tout ce qui se passe depuis le commencement de l'œuvre jusqu'à sa perfection, temps auquel se montre l'épervier ; c'est pourquoi l'on disait que cet oiseau avait apporté ce livre, voilà la fiction. Hermès, d'un autre côté, avait institué ces cérémonies et avait établi des Prêtres, auxquels il avait confié son secret, pour les observer, voilà le vrai. Isis était mêlée dans cette institution, parce qu'elle y avait en effet bonne part, en étant l'objet, et comme matière, elle y avait donné lieu. Ceux qui chez les Égyptiens étaient chargés d'écrire ce qui regardait ce culte, portaient, au rapport de Diodore³²⁴, un chapeau rouge avec une aile d'Épervier, pour les raisons ci-dessus.

³²⁴ L. I. c. 4.

Il semble qu'il y a une autre contradiction dans ce que je viens de dire, de conforme cependant à ce que disaient les Égyptiens. Osiris et Horus n'étaient pas le même, puisque l'un était le père, l'autre le fils. On convient cependant que l'un et l'autre étaient le symbole du Soleil, ou d'Apollon. Je demande aux Mythologues comment, suivant leurs différents systèmes, ils pourront résoudre cette difficulté. Deux personnes différentes, deux Rois qui ont régné successivement, de manière qu'il y a même eu le règne d'Isis intermédiaire, peuvent-ils être censés une même personne ? L'histoire même fabuleuse du règne des Dieux en Égypte, ne nous apprend pas que le Soleil ait régné deux fois. Elle nous dit qu'Osiris mourut par la perfidie et la manœuvre de Typhon ; mais elle ne dit pas qu'il ressuscita. Osiris était cependant le même que le Soleil, Horus le même qu'Apollon, et le Soleil ne diffère pas d'Apollon. Je ne vois donc pas comment nos Mythologues pourraient se tirer de ce labyrinthe. Mais ce qui prouve bien clairement la vérité de mon système, c'est qu'en le suivant, les Égyptiens ne pouvaient pas combiner cette histoire d'une autre manière, sans s'écarter de la vérité, je veux dire, sans changer l'ordre de ce qui se passe successivement dans le progrès de l'œuvre. En effet, il y a deux opérations, ou, si l'on veut, deux œuvres qui se succèdent immédiatement. Dans le premier, dit d'Espagnet³²⁵, on crée le soufre, et dans le second on fait l'élixir, le

³²⁵ Can. 121.

soufre et l'or vif des Philosophes, leur Soleil ou Osiris. Dans le second œuvre, il faut faire mourir cet Osiris, par la dissolution et la putréfaction, après laquelle règne Isis ou la Lune, c'est-à-dire la couleur blanche, appelée Lune par les Philosophes. Cette couleur disparaît pour faire place à la jaune safranée et c'est Isis qui meurt et Horus qui règne, ou l'Apollon de l'Art hermétique, il est inutile de s'étendre davantage là-dessus, nous l'avons expliqué assez au long, tant dans le traité de cet Art, que dans les chapitres de ce livre qui concernent ces Dieux.

Chapitre X : De l'Ibis

Hérodote³²⁶ rapporte qu'il y a en Égypte deux

³²⁶ Est autem Arabiæ locus, ad Butum urbem ferè positus : ad quem ego me contuli, quod audirem volucres esse serpentes. Eo quum perveni ossa serpentum aspexi, et spinas multitudine supra si lem ad enarrandum, quarum acervi erant magni, et his alii atque alii minores ingenti numero. Est autem hic locus ubi spinæ projectæ jacebant, hujusmodi. Exarctis montibus exporrigitur in vastam planitiem Ægyptiæ contiguam. Fertur ex Arabia serpentes alatos ineunte statim vere in Ægyptum volare, sed eis ad ingressum planitiei occurrentes aves *Ibides*, non permittere, sed ipsos interimere : et ob id opus Ibin in magno honore ab Ægyptiis haberi Arabès aiunt, confitentibus et ipsis Ægyptiis. Ejus avis species talis est : nigra tota vehementer est, cruribus gruinis, rostro maximâ ex parte adunco, eadem qua crex magnitudine. Et hæc quidem species est nigratum quæ cum serpentibus pugnant. At earum quæ pedes

espèces d'Ibis, l'une toute noire qui combat contre les serpents ailés et les empêche de pénétrer dans le pays, lorsqu'au printemps ils viennent en troupes de l'Arabie ; l'autre est blanche et noire. C'est cette seconde espèce que l'on emploie pour représenter Isis. Hérodote ne dit pas avoir vu ces serpents ailés ; mais seulement des tas de squelettes de serpents. Il ne rapporte donc que ces reptiles sont ailés que sur un oui-dire. Il pourrait bien se faire que la chose ne fût pas réelle quant à cette circonstance : mais, quand elle le serait, l'allégorie n'en serait que plus juste. Élien, Plutarque, Horapollo, Abénéphi, Platon, Cicéron, Pomponius Méla, Diodore de Sicile et tant d'autres Auteurs parlent de l'Ibis et disent les rapports qu'elle a avec la Lune et Mercure, qu'il est inutile de se mettre en devoir de les prouver.

Les grands services que cet oiseau rendait à toute l'Égypte, soit en tuant les serpents dont nous avons parlé, soit en cassant les œufs des crocodiles, étaient bien propres à déterminer les Égyptiens à lui rendre les mêmes honneurs qu'aux autres animaux. Mais ils avaient d'autres raisons de l'insérer parmi leurs hiéroglyphes. Mercure, en fuyant devant Typhon, prit la forme d'Ibis : d'ailleurs, Hermès sous cette forme

humanis similes habent, gracile caput ac totum colum pennæ candidæ, præter caput cervicemque, et extrema alarum et natium, quæ omnia quæ dixi sunt vehementer nigra, crura et rostrum alteri consentanea serpentis porto figura qualis hydrarum, alas peenatas non gerit, sed glabras et alis vispertilionum valde similes. *Lib. 2. c. 75 et 76.*

veillait, suivant Abénéphi³²⁷, à la conservation des Égyptiens, et les instruisait de toutes les sciences. Ils remarquaient aussi, dans sa couleur, son tempérament et ses actions, beaucoup de rapport avec la Lune dont Isis était le symbole. Voilà pourquoi ils donnaient à cette Déesse une tête d'Ibis ; et pourquoi elle était en même temps consacrée à Mercure. Car on voit entre Isis et Mercure une si grande analogie et un rapport si intime, qu'on ne les séparait presque jamais ; aussi supposait-on qu'Hermès était le conseiller de ce Prince et qu'ils agissaient toujours de concert : c'était avec raison, puisque la Lune et le Mercure Philosophique ne sont dans certains cas qu'une même chose, et les Philosophes les nomment indifféremment l'un pour l'autre. « Celui qui dirait que la Lune des Philosophes, ou, ce qui est la même chose, leur Mercure est le Mercure vulgaire, voudrait tromper avec connaissance de cause, dit d'Espagnet³²⁸, ou se tromperait lui-même. Ceux qui établissent, pour matière de la pierre, le soufre et le mercure, entendent l'or et l'argent commun par le Soufre, et par le mercure la Lune des Philosophes. »

Par les couleurs noires et blanches de l'Ibis, elle voit avec la Lune le même rapport que le Taureau Apis, et devenait par là le symbole de la matière de l'Art sacerdotal.

L'Ibis toute noire qui combattait et tuait les ser-

³²⁷ De cultu Ægypt.

³²⁸ Can. 44 et 24.

pents ailés, indiquait le combat qui se fait entre les parties de la matière pendant la dissolution ; la mort de ces serpents signifiait la putréfaction qui est une suite de cette dissolution, où la matière devient noire. Flamel a supposé dans ce cas le combat de deux Dragons, l'un ailé, l'autre sans aile, d'où résulte le mercure.

Plusieurs autres ont employé des allégories semblables. Après cette putréfaction la matière devient en partie noire, en partie blanche, temps auquel le mercure se fait ; c'est la seconde espèce d'ibis, dont Mercure emprunta la forme.

Telles sont les raisons simples et naturelles que les Prêtres égyptiens avaient d'introduire les animaux dans leur culte apparent de Religion et dans leurs hiéroglyphes. Ils inventèrent une quantité d'autres figures, telles qu'on les voit sur les pyramides et les autres monuments égyptiens.

Mais toutes avaient quelque rapport prochain ou éloigné avec les mystères de l'Art hermétique. En vain fera-t-on de grands commentaires pour expliquer ces hiéroglyphes dans un autre sens que le Chimique.

Si Vulcain et Mercure ne sont pas la base de toutes ces explications, on trouvera à chaque pas des difficultés insurmontables, et quand, à force de s'être donné la torture pour en trouver de vraisemblables, à l'imitation de Plutarque, de Diodore, et d'autres Grecs anciens et modernes, on sentira toujours qu'elles sont

tirées de loin, qu'elles sont forcées, enfin qu'elles ne satisfont pas.

On aura toujours devant les yeux cet Harpocrate avec le doigt sur la bouche, qui nous annoncera sans cesse que tout ce culte, ces cérémonies, ces hiéroglyphes renfermaient des mystères qu'il n'était pas permis à tout le monde de pénétrer, qu'il fallait les méditer en silence, que le peuple n'en était pas instruit, et qu'on ne les dévoilait pas à ces gens que les Prêtres étaient persuadés n'être venus en Égypte que pour satisfaire leur curiosité.

Les Historiens sont de ce nombre, et ils ne sont pas plus croyables, dans les interprétations qu'ils donnent, que l'était le peuple d'Égypte, qui rendait les honneurs du culte aux animaux, parce qu'on lui avait dit que les Dieux en avaient pris la figure.

*Huc quoque terrigenam venisse Typhona narrat,
Et se mentitis superos celasse figuris.
Duxque gregis dixit, sit Jupiter, unde recurvis
Nunc quoque formatur Libyci cum cornibus Ammon,
Delius in corvo est, proles Semeleia capro,
Fele soror Phœbi, nivei Saturnia vacca,
Pisce Venus latuit, Cyllenius Ibidis alis.*

OVID. METAM. L. 5.

Chapitre XI : Du Lotus et de la fève d'Égypte

Le Lotus est une espèce de lys qui croît en abondance après l'inondation du Nil³²⁹. Les Égyptiens, après l'avoir coupé, le faisaient sécher au Soleil, et d'une partie de cette plante, qui ressemble au pavot, ils faisaient du pain. Sa racine est ronde, de la grosseur d'une pomme, et fort bonne à manger.

Le même Auteur dit³³⁰ que le fruit du Lotus ressemble à celui du lentisque, aussi agréable au goût que celui du palmier. Les Lotophages, ainsi nommés de ce qu'ils usaient de ce fruit pour toute nourriture, en faisaient du vin. Les Égyptiens, au rapport de Plutarque³³¹, peignaient le Soleil naissant de la fleur de Lotus, non pas, dit-il, qu'ils croyaient qu'il soit né ainsi, mais parce qu'ils représentent allégoriquement la plupart des choses.

M. Mahudel lut à l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres, en 1716, un Mémoire fort judicieux et très circonstancié sur les différentes plantes d'Égypte que l'on trouve dans les monuments de ce pays-là, et

³²⁹ Cæterum ad victûs facilitatem alia sunt eis excogitata. Siquidem quum fluvius plenus campos inundavit, in ipsa aqua exoritur ingens copia liliorum, quæ loton Ægyptii vocant... est autem hujus loti radix quoque esculenta, etiam suavitate præstanti orbiculata, mali magnitudine. Sunt et alia lilia rosis similia, et ipsa in flumine nascentia. *Herod.* l. 2. c. 92.

³³⁰ Liv. 4. c. 177

³³¹ De Isis et Osir.

qui servent d'ornements ou d'attributs à Osiris, Isis, etc. Suivant lui, le Lotus est une espèce de *Nymphæa*, qui ne diffère de la Fève d'Égypte que par la couleur de sa fleur, qui est blanche, pendant que l'autre est d'un rouge incarnat, ce qui convient à l'idée que nous en donne Hérodote dans l'endroit que nous avons cité. Il est inutile d'en chercher la description dans Théophraste, Pline et Dioscoride, qui n'avaient pas vu ces plantes dans leur lieu natal. Si M. Mahudel avait soupçonné que la couleur du fruit et de la racine du Lotus et de la Fève d'Égypte eussent mérité qu'il en fît mention, il n'aurait pas oublié d'en faire le détail ; mais il ne voyait que le fruit et la fleur dans les monuments ; il ne s'est attaché particulièrement qu'à cela. La feuille entraînait aussi pour quelque chose dans les idées hiéroglyphiques des Égyptiens, puisqu'elle représente en quelque façon le Soleil par sa rondeur, et par ses fibres, qui d'un petit cercle, placé au centre de cette feuille, se répandent de tous côtés comme des rayons jusqu'à la circonférence. La fleur épanouie représente à peu près la même chose. Mais cette fleur est, de toutes les parties de la plante, celle qui se remarque le plus communément sur la tête d'Isis, d'Osiris et des Prêtres mêmes qui étaient à leur service. Le rapport que les Égyptiens croyaient que la fleur du Lotus avait avec le Soleil, parce qu'au lever de cet Astre elle se montrait à la surface de l'eau, et s'y replongeait dès qu'il était couché, n'était pas précisément le seul qui la lui avait fait consacrer. Si les

Antiquaires avaient pu distinguer, ou du moins s'ils avaient eu l'attention d'examiner quelle était la couleur des fleurs qu'on mettait sur la tête d'Osiris, et de celles qu'on mettait sur celle d'Isis, ils auraient vu sans doute que la fleur incarnate de la Fève d'Égypte ne se trouvait jamais sur la tête d'Isis, mais seulement la fleur blanche du Lotus, et qu'on affectait la première à Osiris. La ressemblance entière de ces deux plantes a empêché de soupçonner du mystère dans le choix et de remarquer cette différence. On pourra trouver dans la suite, ou l'on a peut-être déjà quelques monuments égyptiens colorés, sur lesquels on verra cette distinction.

Les inventeurs des hiéroglyphes n'en admirent aucun qui n'eût un rapport avec la chose signifiée. Plutarque³³² l'a entrevu dans la couleur du fruit des plantes donc nous parlons, qui a la forme d'une coupe de ciboire, et qui en portait le nom chez les Grecs. Voyant un enfant représenté assis sur ce fruit, il a dit que cet enfant était le crépuscule, par rapport à la ressemblance de la couleur de ce beau moment du jour avec celle de ce fruit. Il était donc à propos de faire attention à la couleur même de ces attributs pour pouvoir en donner des interprétations justes et conformes aux idées de leurs instituteurs. On a dû remarquer jusqu'ici que la couleur jaune et la rouge étaient particulièrement celles d'Horus et d'Osiris, et

³³² *Loc. cit.*

la blanche celle d'Isis ; parce que les deux premières étaient les couleurs du Soleil, et la blanche celle de la Lune, dans le système hermétique même. Il est donc vraisemblable que les Égyptiens employèrent le Lotus et la Fève d'Égypte dans leurs hiéroglyphes, à cause de leur couleur différente, puisqu'étant semblables pour tout le reste, une de ces deux plantes aurait suffi. La plupart des vases, sur la coupe desquels on voit un enfant assis, sont le fruit du Lotus.

Chapitre XII : Du Colocasia

Le Colocasia est une espèce d'Arum ou de pied de veau, qui croît dans les lieux aquatiques. Ses feuilles sont grandes, nerveuses en dessous, attachées à des queues longues et grosses : sa fleur est du genre des fleurs de pied de veau, fait en forme d'oreilles d'âne ou de cornet, dans lequel est placé le fruit, composé de différentes baies rouges, entassées comme en grappe tout le long d'une espèce de pilon qui s'élève du fond de la fleur. Les Arabes font un grand commerce de sa racine qui est bonne à manger.

On reconnaît cette fleur sur la tête de plusieurs Divinités, et plus souvent sur celle de quelques Harpocrates ; non qu'elle fût un symbole de fécondité, comme le disent quelques-uns ; mais parce que la couleur rouge de ses fruits représentait Horus Her-

métique, avec lequel on a souvent confondu Harpocrate, et que ce Dieu du silence ne fut inventé que pour marquer le silence que l'on devait garder au sujet de ce même Horus.

Chapitre XIII : Du Persea

C'est un arbre qui croît aux environs du grand Caire. Ses feuilles sont très semblables à celles du laurier, excepté qu'elles sont plus grandes. Son fruit a la figure d'une poire et renferme un noyau qui a le goût d'une châtaigne.

La beauté de cet arbre qui est toujours vert, la ressemblance de ses feuilles à une langue, et celle de son noyau à un cœur, l'avaient fait consacrer au Dieu du silence, sur la tête duquel on le voit plus ordinairement que sur celle d'aucune autre Divinité. Il y est quelquefois entier, d'autres fois ouvert pour faire paraître l'amande ; mais toujours pour annoncer qu'il faut savoir conduire sa langue, et conserver dans le cœur le secret des mystères d'Isis, d'Osiris, et des autres Divinités dorées de l'Égypte. C'est pour cette raison qu'on le voit quelquefois sur la tête d'Harpocrate rayonnante, ou posé sur un croissant³³³.

³³³ Antiq. Explicat. De Montfaucon, T. II. p. 2. pl. 124. fig. 8. et 10.

Chapitre XIV : Du Musca ou Amusa

Quelques Botanistes et plusieurs Historiens l'ont qualifié d'arbre, quoiqu'il soit sans branches. Son tronc est ordinairement gros comme la cuisse d'un homme, spongieux, couvert de plusieurs écorces ou feuilles écailleuses, couchées les unes sur les autres ; ses feuilles sont larges, obtuses, et leur longueur surpasse quelquefois sept coudées³³⁴. Elles sont afferemies par une côte grosse et large, qui règne au milieu tout du long ; du sommet de la tige naissent des fleurs rouges ou jaunâtres. Les fruits qui leur succèdent sont d'un goût agréable, et ressemblent assez à un concombre doré. Sa racine est longue, grosse, noire en dehors, charnue et blanche en dedans. Quand on fait des incisions à cette racine, elle rend un suc blanc, mais qui devient ensuite rouge.

M. Mahudel, avec plusieurs Antiquaires, ne voient dans cette plante que sa seule beauté, capable d'avoir déterminé les Égyptiens à la consacrer aux Divinités locales de la contrée où elle croissait avec plus d'abondance ; mais, puisque tout était mystère chez ce peuple, puisqu'il l'employait dans ses hiéroglyphes, sans doute qu'il y attachait quelque idée particulière et qu'il avait remarqué dans cette plante quelque rapport avec ces Divinités. Les panaches d'Osiris et de ses Prêtres ; ceux d'Isis, où ces feuilles se trouvent

³³⁴ Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell. Lett. T.III.

quelquefois ; le fruit coupé qui se fait voir entre les deux feuilles qui forment le panache ; Isis enfin qui présente la tige fleurie de cette plante à son époux, sont des choses que la Table Isiaque nous met plus d'une fois devant les yeux, croira-t-on que la seule beauté de cette plante en soit le motif ? n'est-il pas plus naturel de penser qu'un peuple aussi mystérieux ne le faisait pas sans avoir quelque autre objet en vue ? Il pouvait donc y avoir du mystère là-dessous, et il s'y en trouvait en effet ; mais un mystère très aisé à dévoiler pour celui qui, après avoir fait quelques réflexions sur ce que nous avons dit, verra dans la description de cette plante les quatre couleurs principales du grand œuvre. Le noir se trouve dans la racine, comme la couleur noire est la racine, la base, ou la clef de l'œuvre ; si l'on enlève cette écorce noire, on découvre le blanc ; la pulpe du fruit est aussi de cette dernière couleur ; les fleurs qu'Isis présente à Osiris sont jaunes et rouges, et la pelure du fruit est dorée. La Lune des Philosophes est la matière parvenue au blanc ; la couleur jaune safranée et la rouge qui succèdent à la blanche, sont le Soleil ou l'Osiris de l'art ; on avait donc raison de représenter Isis dans la posture d'une personne qui offre une fleur rouge à Osiris. On peut enfin observer que les attributs d'Osiris participent tous, en tout ou en partie, de la couleur rouge ou de la jaune, ou de la safranée ; et ceux d'Isis, du noir et du blanc pris séparément, ou mélangés, parce que les monuments Égyptiens nous

représentent ces Divinités, suivant les différents états où se trouve la matière de l'œuvre pendant le cours des opérations. On peut donc rencontrer des Osiris de toutes les couleurs ; mais il faut alors faire attention aux attributs qui l'accompagnent. Si l'Auteur du monument était au fait des mystères d'Égypte, et qu'il ait voulu représenter Osiris dans sa gloire, les attributs seront rouges ou du moins safranés ; dans son expédition des Indes, ils seront variés de différentes couleurs ; ce qui était indiqué par les tigres et les léopards qui accompagnaient Bacchus en Éthiopie, ou mort, les couleurs seront ou noires ou violettes, mais jamais on y trouvera du blanc sans mélange, comme on ne verra jamais aucun attribut d'Isis purement rouge. Il serait à souhaiter, quand on trouve quelque ancien monument coloré, que l'on recommandât au Graveur de blasonner tout ce qui y est représenté ; ou que celui qui en donne la description au Public, eut l'attention d'en désigner exactement les couleurs. Il ne serait pas moins à propos d'obliger le Graveur à représenter les monuments tels qu'ils sont, ne pas leur laisser la liberté de changer les proportions et les attitudes des figures, sous prétexte de suppléer à l'ignorance des anciens Artistes, et de donner une forme plus gracieuse à ces figures. L'exactitude est d'une très grande conséquence, particulièrement pour les attributs. Un ouvrage sur les Antiques, mis au jour depuis peu d'années, m'oblige à faire cette observation.

Les Grecs et les Romains qui regardaient comme barbare tout ce qui n'était pas né à Rome ou à Athènes, exceptèrent les Égyptiens d'une imputation si injuste ; et leurs meilleurs Auteurs, loin d'imiter Juvénal, Virgile, Martial, et surtout Lucien, qui déploient les railleries les plus fines contre les superstitions des Égyptiens, sont remplis des éloges qu'ils donnent à leur politesse et à leur savoir. Ils avouaient que leurs grands hommes y avaient puisé toutes ces belles connaissances, dont ils ornèrent dans la suite leurs ouvrages. Si l'on ne peut absolument justifier le peuple d'Égypte sur l'absurdité et le ridicule du culte qu'il rendait aux animaux, n'attribuons pas aux Prêtres et aux savants de ce pays-là des excès donc leur sagesse et leurs connaissances les rendaient incapables. Les traditions s'obscurcissent quelquefois à mesure qu'elles s'éloignent de leur source. Les hiéroglyphes si multipliés peuvent dans la suite des temps avoir été interprétés par des gens peu ou point instruits de leur véritable signification. Les Auteurs qui ont puisé dans cette source impure n'ont pu le transmettre que de la manière qu'ils l'ont reçue, ou peut-être encore plus défigurée. Il semble même Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, et quelques autres cherchent à excuser les Égyptiens, en apportant des raisons vraisemblables du culte qu'ils rendaient aux animaux. Ils disent qu'ils adoraient dans ces animaux la Divinité dont les attributs se manifestaient dans chaque animal, comme le Soleil dans une goutte

d'eau qui est frappée de ses rayons³³⁵. Il est certain d'ailleurs que tout culte n'est pas un culte religieux, et encore moins une vraie adoration ; et tout ce qui est placé dans les temples, même pour être l'objet de la vénération publique, n'est pas au rang des Dieux. Les Historiens ont donc pu se tromper dans le récit qu'ils ont fait des Dieux de l'Égypte, même quant à ce qui regardait le culte du peuple, et à plus forte raison pour ce qui regardait les Prêtres et les Philosophes, dont ils ignoraient les mystères.

L'écriture symbolique, connue sous le nom de hiéroglyphes, n'était pas contraire au dessein que les Égyptiens avaient de travailler pour la postérité. M. le Comte de Caylus³³⁶ n'est pas entré dans leurs idées à cet égard. Ces hiéroglyphes furent un mystère dans le temps même de leur institution, comme ils le sont encore, et le seront toujours pour ceux qui cherchent à les expliquer par d'autres moyens que ceux que je propose. Le dessein de leurs instituteurs n'était pas d'en rendre la connaissance publique, et, en les gravant sur leurs monuments pour les conserver à la postérité, ils ont agi comme les Philosophes hermétiques qui n'écrivent en quelque façon que pour être entendus de ceux qui sont au fait de leur science, ou pour donner quelques traits de lumières absorbés, pour ainsi dire, dans une obscurité si grande, que les

³³⁵ Plutarq. de Isid. et Osir.

³³⁶ Recueil. d'Antiq. pag. 2.

yeux les plus clairvoyants n'en sont frappés qu'après de longues recherches et de profondes méditations.

La plupart des antiquités égyptiennes sont donc de nature à ne pouvoir nous flatter de les éclaircir parfaitement. Toutes les explications qu'on voudra tenter de donner pour les ramener à l'histoire, se réduiront à des conjectures, parce que tout se ressent du mystère qui régnait dans ce pays, et que, pour fonder ses raisonnements sur l'enchaînement des faits, on trouve que le premier anneau de la chaîne qui les lie, aboutit à des fables.

C'est donc à ces fables qu'il faut avoir recours ; et, en les regardant comme telles, faire ses efforts pour en pénétrer la véritable signification. Quand on trouve un système qui les développe naturellement, il faut le prendre pour guide. Tous ceux que l'on a suivis jusqu'ici sont reconnus insuffisants par tous les Auteurs qui ont écrit sur les Antiquités.

On y trouve à chaque pas des obstacles qu'on ne peut surmonter. Ils ne sont donc pas les vrais filets d'Ariane qui nous serviront à nous tirer de ce labyrinthe ; il faut par conséquent les abandonner. En se conduisant sur les principes de la Philosophie hermétique, et en les étudiant assez pour se mettre en état d'en faire de justes applications, il est peu de hiéroglyphes qu'on ne puisse expliquer. On ne serait pas dans le cas d'admettre comme faits historiques ceux qui sont purement fabuleux, et de rejeter de ces faits des circonstances qui les caractérisent particulière-

ment, sous prétexte qu'elles y ont été cousues pour embellir la narration, et en augmenter le merveilleux.

Cette dernière méthode a été suivie par M. l'Abbé Banier dans sa *Mythologie* ; et quelque facilité qu'elle lui ait procuré, il se trouve souvent dans la fâcheuse nécessité d'avouer qu'il lui est impossible de débrouiller ce chaos.

SECTION QUATRIÈME : DES COLONIES ÉGYPTIENNES

La Philosophie hermétique ne fut pas toujours renfermée dans les Bornes de l'Égypte, où il semble qu'Hermès l'avait fait fleurir. Les habitants de ce pays-là s'étant trop multipliés, quelques-uns prirent le parti d'en sortir pour aller s'établir d'abord dans le voisinage, et puis dans les pays plus éloignés. Plusieurs chefs de famille y conduisirent des colonies et emmenèrent des Prêtres instruits avec eux. Bélus qui fixa son séjour près de l'Euphrate, en établit à Baby-lone, qui furent surnommés Chaldéens. Ils devinrent célèbres par les connaissances qu'ils acquirent en observant les Astres à la manière d'Égypte. Des savants croient que le *Sabisme*, ou cette sorte d'idolâtrie, qui a pour objet de son culte les Astres et les Planètes, commença dans la Chaldée, où ces Philosophes égyptiens s'étaient fixés ; mais il est bien plus vraisemblable qu'ils l'y portèrent de l'Égypte d'où ils sortaient, et où le Soleil et la Lune étaient adorés sous le nom d'Osiris et d'Isis ; puisqu'Hérodote dit que l'Astrologie prit naissance en Égypte, où l'on convient qu'elle y était cultivée dès les temps les plus reculés. Le nom de science Chaldaïque qu'elle a porté depuis longtemps, prouve tout au plus que les Astrologues de la Chaldée devinrent plus célèbres que ceux des

autres Nations. Babylone, capitale du pays, quoique la plus idolâtre de toutes les villes du monde, suivant l'idée que nous en donne le Prophète Jérémie³³⁷, en l'appelant une terre d'Idoles, *terra sculptilium*, paraît avoir tiré ses Dieux de l'Égypte, dont elle avait conservé jusqu'aux monstres ; et *in portentis gloriantur*. Les Prêtres, instruits dans les mêmes sciences que ceux dont ils venaient de se séparer, savaient aussi sans doute à quoi s'en tenir au sujet du culte de ces Idoles ; mais obligés au même secret que ceux d'Égypte, ils se firent successivement un devoir de ne pas le divulguer. Les noms de Saturne et de Jupiter donnés à Bélus, prouvent assez clairement qu'on connaissait dans la Chaldée la généalogie des Dieux hermétiques des Égyptiens.

Danaüs tenta aussi un établissement hors de son pays. Il quitta l'Égypte sa patrie, et partit avec cinquante filles qu'il avait eues de plusieurs femmes, avec tous ses domestiques et quelques Égyptiens qui voulurent bien le suivre. Il relâcha, dit-on, d'abord à Rhodes, où, après avoir consacré une statue à Minerve, une des grandes Divinités de l'Égypte, il s'embarqua et arriva dans la Grèce, où, si nous en croyons Diodore, il fit bâtir la ville d'Argos et en Lydie celle de Chypre, dans laquelle il fit élever un Temple à Minerve, et y établit sans doute des Prêtres pour le service du même culte qu'on rendait en Égypte à

³³⁷ Ch. 50.

cette Déesse. Le nom de Béléides donné aux filles de Danaüs, prouve qu'il avait quelque affinité avec Bélus; et quelques Auteurs ont en effet regardé ce Bélus comme le père de Danaüs. Les allégories que les Poètes ont faites sur le supplice des Danaïdes, et sur le massacre de leurs époux, est une nouvelle preuve qu'elles furent imitées d'Égypte, où Diodore raconte³³⁸ que 360 prêtres d'Achante avaient coutume de puiser de l'eau dans un vaisseau percé. Nous expliquerons ces allégories dans les Livres suivants.

Cécrops venu d'Égypte s'établit dans l'Attique. Il y porta avec les lois de son pays le culte des Dieux qu'on y adorait, et surtout celui de Minerve, honorée à Saïs sa patrie, celui de Jupiter et des autres Dieux d'Égypte: ce fait est attesté par toute l'Antiquité. Eusèbe³³⁹ dit que ce fut lui qui le premier donna le nom de Dieu à Jupiter, lui éleva un autel, et érigea une statue en l'honneur de Minerve.

S. Épiphane répète la même chose, et Pausanias l'avait dit avant eux; mais ce dernier³⁴⁰ remarque qu'il n'offrait dans ses sacrifices que des choses inanimées. Athènes, le triomphe des arts et des sciences, le siège de la politesse et de l'érudition, doit donc ses commencements à l'Égypte.

Quoi qu'il en soit de cette histoire, les Athéniens en convenaient, et se glorifiaient d'être descendus

³³⁸ L. 2. c. 6.

³³⁹ Prep. Evang. l. 10. c. 9.

³⁴⁰ In Attic. l. 8.

des Saïtes ; quelques-uns disaient que Dipetes, père de Mnestée, Roi d'Athènes, était Égyptien, de même qu'Erichthée, qui le premier leur apporta les grains d'Égypte, et la manière de les cultiver, ce qui le fit établir Roi. Il leur enseigna aussi les cérémonies de Cérès Eléusine, suivant celles qu'observaient les Égyptiens ; c'est pourquoi les Athéniens pensaient que ce Roi était contemporain de Cérès. Diodore, en rapportant ceci, ignorait sans doute que Cérès et Isis n'étaient qu'une même Divinité. Il aurait dû se souvenir qu'il avait raconté la même chose de Triptolème. Nous parlerons de la nature de ces grains, et de toute cette histoire dans le quatrième Livre.

Les habitants de la Colchide étaient aussi une colonie d'Égypte, suivant Diodore et Hérodote³⁴¹, qui apporte en preuve beaucoup de raisons, entre autres qu'ils font circoncire leurs enfants, comme ayant apporté cet usage d'Égypte. Il ignorait sans doute l'Écriture sainte qui nous marque si positivement l'origine de la circoncision. Diodore concluait, par la même raison, que les Juifs, habitants entre l'Arabie et la Syrie, étaient venus d'Égypte, mais il ne parle de ces Juifs qu'après leur servitude dans ce pays, et c'est l'occasion de son erreur. Cette fuite des Juifs est remarquable par tous les événements qui la précédèrent et la suivirent ; celui qui a le plus de rapport à notre sujet, est la quantité prodigieuse d'or et d'argent

³⁴¹ L. 2. c. 104. et suiv.

qui se trouvait alors parmi les Égyptiens. Moïse signifia aux Juifs d'emprunter de leurs Hôtes tous les vases d'or et d'argent qu'ils pourraient en obtenir. Et quels étaient ces Hôtes ? des gens du commun. À qui prêtaient-ils ces vases ? à des Juifs esclaves, méprisés, haïs, sans ressource, gens qu'on ne pouvait guère ignorer avoir le dessein de quitter le pays, et de s'enfuir pour se soustraire à la servitude ; et si le peuple en était si bien fourni, combien devaient en avoir le Roi et les Prêtres qui, comme nous l'apprend Hérodote, faisaient construire des bâtiments pour le conserver ?

Cadmus était originaire de Thèbes d'Égypte. Ayant été envoyé à la recherche de sa sœur par Agénor son père, Roi de Phénicie, il se trouva exposé à une furieuse tempête, qui l'obligea de relâcher à Rhodes, où il érigea un Temple en l'honneur de Neptune, et en confia le service à des Phéniciens qu'il laissa dans cette île. Il offrit à Minerve un vase de cuivre très beau, et de forme antique, sur lequel était une inscription, qui portait que l'île de Rhodes serait ravagée par les serpents. Cette inscription seule indique que toute cette histoire est une allégorie de l'Art sacerdotal. Car pourquoi offrir à Minerve un vase antique, et de cuivre ? Cadmus doit être supposé avoir vécu dans des temps bien reculés : quelle pouvait donc être l'antiquité de ce vase ? Il y a apparence qu'il faut avoir égard à la matière, et non à la forme.

Cette matière est la terre de Rhodes, ou la terre rouge Philosophique, qui doit être ravagée par des

serpents, c'est-à-dire dissoute par l'eau des Philosophes, qui est souvent appelée serpent. Cadmus, au fait de ces mystères, n'eut pas beaucoup de peine à prédire cette dévastation. Le présent d'un vase de cuivre, même antique, était-il d'une si grande conséquence qu'il eût le mérite d'être présenté à la Déesse de la Sagesse ? L'or, les pierreries auraient été plus dignes d'elle. Mais sans doute il y avait du mystère là-dessous ; il fallait un vase de cuivre, non du vulgaire, mais de l'airain Philosophique, que les favoris de Minerve, les Sages Philosophes appellent communément laton pour leton. Blanchissez le laton, dit Morien³⁴², et déchirez vos livres. L'azot et le laton vous suffisent.

Toute l'histoire de Cadmus sera toujours considérée comme une fable pure, qui paraîtra ridicule à tout homme de bon sens, dès qu'il ne l'expliquera pas conformément à la Chimie hermétique. Quelle idée en effet de suivre un Bœuf de différentes couleurs, de bâtir une ville où ce Bœuf s'arrête, d'envoyer ses compagnons à une fontaine, qui y sont dévorés par un horrible dragon, fils de Typhon et d'Échidna ; lequel dragon est ensuite tué par Cadmus, qui lui arrache les dents, les sème dans un champ comme on sème du grain, d'où naissent des hommes qui attaquent Cadmus ; et qui enfin, à l'occasion d'une pierre jetée entre eux, se détruisent les uns et les autres sans qu'il

³⁴² Entret. du Roi Calid.

en reste un seul ? Nous prouverons, dans la suite de cet ouvrage, que cette histoire est une allégorie suivie de tout ce qui se passe dans le cours des opérations de l'œuvre Philosophique.

M. l'Abbé Banier³⁴³ dit que Cadmus porta en Grèce les mystères de Bacchus et d'Osiris. La Fable nous apprend cependant que Bacchus était petit-fils de Cadmus. Il est vrai que ce Mythologue introduit un autre Bacchus, fils de Sémélé, afin d'ajuster son histoire ; mais sur quel fondement ? Est-il permis d'introduire ainsi de son propre chef des personnages nouveaux pour se tirer d'embarras ? Orphée, en transposant dans la Grèce les Fables égyptiennes, les habilla à la Grecque, et supposa un Denis, qui ne diffère point de l'Osiris des Égyptiens, et du Bacchus des Latins : mais ce Denis ou Osiris était célèbre en Égypte longtemps avant qu'il fût question de Cadmus. C'est pourquoi les Égyptiens se moquaient des Grecs, lorsqu'ils entendaient ceux-ci dire que Denis était né parmi eux.

D'autres attribuent à Mélampe l'institution des cérémonies du culte de Denis dans la Grèce, l'histoire de Saturne et la guerre des Titans. Dédale fut, dit-on, l'Architecte du fameux vestibule du Temple élevé à Memphis en l'honneur de Vulcain. Mais les Grecs, dit Diodore, ayant appris les histoires et les allégories des Égyptiens, en prirent occasion d'en inventer d'autres

³⁴³ Mythol. T. I. p. 67. et T. II. p. 262.

sur ces modèles. En effet, les Poètes et les Théologiens du Paganisme semblent n'avoir copié que ces fables d'Égypte, transportées dans la Grèce par Orphée, Musée, Mélampe, et Homère. Les Législateurs ont formé leurs lois sur celles de Lycurgue ; les Princes des sectes philosophiques ont puisé leur système dans Pythagore, Platon, Eudoxe et Démocrite. Et s'ils ont été si différents entre eux, c'est qu'ils n'étaient pas tous au fait des mystères égyptiens et qu'ils en ont, en conséquence, mal expliqué les allégories.

Les colonnes de Mercure, desquelles ces premiers Philosophes tirèrent leur science, par les explications que les Prêtres d'Égypte leur en donnèrent, pourraient bien être celles d'Osiris et d'Isis, dont nous avons parlé ; peut-être les obélisques qu'on voit encore à Rome, qu'on sait y avoir été transportés d'Égypte, et dont la surface est remplie de triangles, de cercles, de carrés et de figures hiéroglyphiques. Plus d'un Auteur s'est donné la torture pour les expliquer : le P. Kircher à fait un traité exprès ; mais, malgré son ton décisif, soutenu d'une science fort étendue, on ne l'a pas cru sur sa parole. C'est dans les Auteurs anciens, qui puisèrent leur science en Égypte, qu'il faudrait en chercher l'interprétation ; mais pour entendre la plupart d'entre eux, on aurait aussi besoin du secours d'un Œdipe, parce qu'ils ont écrit allégoriquement comme leurs maîtres.

N'ayant donc point de guides assurés, les plus

célèbres Auteurs sont tous différents entre eux. Selon Bochard, Mercure est le même que Chanaan, et selon

M. Huet, le même que Moïse. L'un dit qu'Hercule est Samson, et l'autre que c'est Josué ; l'un que Noé est Saturne, l'autre que c'est Abraham. L'un soutient que Cérès fut une Reine de Sicile ; l'autre qu'elle ne diffère point d'Isis qui ne fut jamais dans ce pays-là. Les plus anciens Auteurs ne sont pas même d'accord entre eux ; et outre les contradictions qu'on y trouve, combien y voit-on de choses gratuites, pour ne rien dire de plus. Quant aux parallèles dont les livres de quelques savants modernes sont remplis, je demanderais si l'on est reçu à dire que Thamas-Kouli-Cham est le même que Tamerlan, parce qu'on trouve beaucoup de ressemblance dans l'humeur et dans les actions de ces deux Princes ?

Je crois qu'on peut tirer beaucoup de lumières des anciens Auteurs grecs, pour pénétrer dans l'obscurité des fables ; non pas qu'on doive précisément s'en rapporter à eux sur la véritable origine des anciens peuples, puisque ce qu'ils en disent est presque tout fabuleux ; mais parce qu'ils ont copié les Égyptiens, qui furent les premiers inventeurs des Fables, et qu'en faisant le parallèle des Fables anciennes de la Grèce avec celles de l'Égypte, on y remarque aisément qu'elles sont toutes sorties de la même source et qu'elles ressemblent à un voyageur qui s'habille, dans chaque pays qu'il parcourt, suivant la mode qui y est en usage. Les ouvrages Égyptiens, qui auraient pu

nous donner quelques idées de leur façon de penser, ceux d'Hermès et des autres Philosophes nous ont échappé avec le temps, et nous pleurerons toujours sur les tristes cendres de la Bibliothèque d'Alexandrie. Nous n'avons plus d'autre ressource que celle des Grecs, disciples des savants Prêtres d'Égypte ; c'est donc à eux qu'il faut avoir recours, persuadés qu'ils sont entrés dans les idées des maîtres dont ils avaient reçu des leçons.

Je suis surpris que M. l'Abbé Banier soit à cet égard si peu d'accord avec lui-même, qu'après avoir dit³⁴⁴ et avoir même employé toutes les raisons possibles pour prouver que ce n'est pas chez les Écrivains Grecs qu'il faut chercher l'origine des anciens Peuples, ni des autres monuments de l'Antiquité, ce savant les apporte en preuves de ce qu'il établit dans tout le cours de son ouvrage. Il est vrai qu'il a une attention toute particulière à choisir tout ce que les Auteurs ont avancé de favorable à son système, et à rejeter comme fable tout ce qui peut y être contraire. Il décide même sur cela avec le ton d'un juge en dernier ressort ; mais, comme il n'est pas toujours conforme à lui-même et qu'il déclare en plus d'un endroit qu'il faut tenir ses garants pour suspects, il nous rétablit dans nos droits et nous laisse la liberté d'en penser ce que nous voudrons.

Je serais assez du sentiment de Diodore, quant aux

³⁴⁴ *Ibid.* p. 55. et suiv.

noms de quelques anciennes villes, des montagnes, des fleuves, etc. Cet Auteur dit que les anciens Philosophes tirèrent de leur doctrine la plupart de ces noms, et dénommèrent les lieux suivant les rapports qu'ils y voyaient avec quelques traits de cette science. Il s'agit donc de savoir quelle était cette doctrine. Or personne ne doute que ce ne soit celle qu'ils apprirent en Égypte ; Jamblique³⁴⁵ nous assure que cette science était gravée sur les colonnes d'Hermès. Josèphe³⁴⁶ parle de deux colonnes, l'une de pierre, l'autre de brique, élevées avant le Déluge, sur lesquelles les principes des Arts étaient gravés. Bernard, Comte de la Marche Trévisane³⁴⁷, instruit par la lecture des livres anciens, dit qu'Hermès trouva sept tables dans la vallée d'Hébron, sur lesquelles étaient gravés les principes des Arts libéraux. Mais qu'Hermès les ait trouvées ou qu'il les ait inventées, il y a grande apparence que ces principes n'y étaient qu'en hiéroglyphes ; que cette manière d'enseigner marquait que le fond de cette science était un mystère qu'on ne voulait pas dévoiler à tout le monde : par conséquent que les termes et les noms employés faisaient aussi partie de ce mystère, d'où nous devons conclure que les noms donnés aux lieux par les anciens Philosophes, tenaient par quelque endroit aux mystères des Égyptiens.

³⁴⁵ Des mystères des Égyptiens.

³⁴⁶ Des Antiq. des Juifs.

³⁴⁷ Philos. des Métaux.

Tout esprit qui ne voudra pas demeurer opiniâtrement attaché à son préjugé doit voir dans ce que nous avons dit quel était l'objet de ces mystères. La magnificence des Rois d'Égypte, qui, si nous en croyons Pline³⁴⁸, ne faisaient élever ces merveilles du monde qu'afin d'employer leurs richesses immenses, est une preuve bien palpable de l'Art hermétique. Sémiramis fit élever à Babylone un Temple en l'honneur de Jupiter, au haut duquel elle plaça trois statues d'or, l'une de ce Dieu, la seconde de Junon, et la troisième de la Déesse Ops. Celle de Jupiter, au rapport de Diodore, subsistait encore de son temps, avait quarante pieds de hauteur, et pesait mille talents babyloniens. La statue d'Ops, du même poids, se voit encore dans la salle dorée. Deux lions, ajoute cet Auteur, et des serpents d'argent d'une grosseur énorme sont placés auprès. Chaque figure est du poids de trente talents. La Déesse tient à la main droite une tête de serpent, et de la gauche un sceptre de pierre. Dans la même salle se trouve aussi une table d'or de quarante pieds de longueur, large de douze, et pesant cinquante talents. La statue de Junon est du poids de huit cents.

Diodore et les autres Historiens rapportent beaucoup de choses qui prouvent les richesses immenses des Égyptiens et des Babyloniens, qui, par Bélus, en tiraient leur origine. Mais ce qui aurait dû frapper ces Historiens, et tous ceux qui voyaient la statue d'Ops,

³⁴⁸ L. 26. ch. 12.

c'est son attitude et ses attributs. Je voudrais que nos savants m'expliquassent pourquoi on avait mis un sceptre de pierre à l'une des mains de cette Déesse, et un serpent à l'autre ? Fait-on des sceptres de pierre à une statue d'or ? une telle idée ne passerait-elle pas pour ridicule aux yeux de ceux qui n'y verraient rien d'allégorique ? Mais la Déesse Ops étant prise hermétiquement, il était naturel de la représenter ainsi, parce que l'or des Philosophes est appelé *pierre*, et leur mercure *serpent*. Ops ou la Terre qui en était la matière, tenait ces deux symboles à la main pour indiquer qu'elle contenait ces deux principes de l'Art. Et comme cet Art était la source des richesses, Ops en fut re-gardée comme la Déesse. On avait même désigné la chose plus particulièrement en mettant, auprès d'Ops, deux lions et deux serpents, parce que les Philosophes employaient pour l'ordinaire l'allégorie de ces animaux, pour signifier les principes matériels de l'œuvre, pendant le cours des opérations.

Jupiter et Junon, frère et sœur, époux et épouse, se trouvaient dans cette salle avec leur grand-mère, et devant eux une table d'or commune aux trois, parce qu'ils sortent du même principe aurifique, duquel l'on extrait deux choses, une humidité aérienne et mercurielle, et une terre fixe, ignée, qui réunies ne sont qu'une et même chose, appelée or hermétique, commun aux trois, puisqu'il en est composé ; et le vrai remède de l'esprit, dont nous avons parlé, auquel Diodore donne le nom de *Nepentes*, parce qu'il est

fait de l'herbe prétendue de ce nom, dont Homère³⁴⁹ dit qu'on compose en Égypte le remède qui fait oublier tous les maux, et fait mener à l'homme une vie exempte de douleur et de chagrin ; propriétés tant vantées de l'or hermétique. Le même Poète ajoute que ce remède était celui d'Hélène, fille de Jupiter, celle qui occasionna la guerre de Troie. Nous en verrons ses raisons dans le sixième Livre. L'origine égyptienne, et du remède et de la manière de le faire, est une preuve qu'Homère nous donne en passant, qu'il était instruit de la nature de ce remède, de ses propriétés, et du lieu où il était en vogue. Il a donc pu le prendre pour sujet de son allégorie de la prise de la ville de Troie, ou tout au moins avoir pris occasion d'une guerre, d'un siège réel, pour en former une allégorie du grand œuvre, comme nous le prouverons en discutant toutes les circonstances de ce siège ; je ne vois guère sur quoi est fondé M. l'Abbé Banier, pour dire³⁵⁰ qu'il y avait eu, avant Homère, des Poètes qui avaient traité le sujet de la guerre de Troie, et qui avaient fait des Iliades ; la seule raison que ce savant en apporte, c'est que la Poésie grecque n'aurait pas commencé par des chefs-d'œuvre. Je laisse au Lecteur à juger de la bonté de ce raisonnement. L'ouvrage de cet Abbé, quoique très savant et très bien concerté, fourmille de preuves de cette trempe. Si Homère, pour donner un air de vraisemblance à sa fiction, a introduit des noms de

³⁴⁹ Odyss. l. 4. v. 221. et suiv.

³⁵⁰ *Ibid.* T. I. p. 67.

viles et de peuples existants, on est obligé d'avouer qu'on ne connaît Ithaque, les Cimmériens, l'île de Calypso, et beaucoup d'autres choses, que dans ses ouvrages. Où vit-on jamais les Arimaspes, les Issedons, les Hyperboréens, les Acéphales, etc. ? Mais on convient que les fables tirent leur origine d'Égypte et de la Phénicie ; c'est donc par celles qui se débitaient dans ces pays-là qu'il faut juger des autres, au moins des plus anciennes.

Je ne pense pas trouver des contradicteurs sur cet article ; mais conviendra-t-on avec moi que tous les monuments dont j'ai parlé soient une preuve convaincante que l'Art hermétique était connu et pratiqué chez les Égyptiens ? Les savants, quelque peu d'accord qu'ils soient entre eux, ont fortifié par leurs ouvrages le préjugé qui a pris naissance dans le récit des anciens Historiens. On a cru qu'étant plus près que nous ne le sommes de ces temps obscurs, on ne pouvait mieux faire que de suivre le chemin qu'ils nous ont tracé, persuadé qu'ils étaient au fait de tout cela. On savait cependant, et ces Anciens le disent eux-mêmes, que les Prêtres d'Égypte gardaient un secret inviolable sur la véritable signification de leurs Hiéroglyphes ; mais on n'a pas fait assez de réflexions là-dessus. Il s'agirait donc de dépouiller tout préjugé à cet égard ; d'examiner les choses sans prévention, et de comparer les explications que les Antiquaires ou les Mythologues ont donné des Hiéroglyphes et des Fables égyptiennes, avec celle que j'en donne, et

juger ensuite de la vérité des unes et des autres. Par cette méthode, on se trouvera en état de décider si la Morale, la Religion, la Physique et l'Histoire ont fourni matière à ces Fables et à ces Hiéroglyphes ; ou s'il n'est pas plus simple de leur donner un seul et unique objet, tel qu'un secret aussi précieux, et d'une aussi grande conséquence que peut l'être celui qui conserve l'humanité dans tout l'état parfait dont elle est susceptible, en lui procurant la source des richesses et de la santé.

LIVRE II : DES ALLÉGORIES QUI ONT UN RAPPORT PLUS PALPABLE AVEC L'ART HERMÉTIQUE

Jamais pays ne fut plus fertile en fables que la Grèce. Celles qu'elle avait reçues d'Égypte ne lui suffisaient pas, elle en inventa un nombre infini. Les Égyptiens ne reconnaissaient proprement pour Dieux qu'Osiris, Isis et Orus, mais ils en multiplièrent les noms, et se trouvèrent engagés par là à en multiplier les fictions historiques. De là vinrent douze Dieux principaux, Jupiter, Neptune, Mars, Mercure, Vulcain, Apollon, Junon, Vesta, Cérès, Vénus, Diane et Minerve, six mâles et six femelles. Ces douze seuls regardés comme grands Dieux étaient représentés en statues d'or. Dans la suite, on en imagina d'autres, auxquels on donna le nom de demi-Dieux, qui n'étaient pas connus du temps d'Hérodote, ou du moins dont il ne fait pas mention sous ce titre. Leurs figures étaient sculptées en bois, ou en pierre, ou en terre. Le même Hérodote dit³⁵¹ que les Égyptiens imposèrent les premiers ces douze noms et que les Grecs les reçurent d'eux.

Les premiers des Grecs qui passèrent en Égypte, sont, suivant Diodore de Sicile, Orphée, Musée,

³⁵¹ In Euterp. c. 50.

Mélampe, et les autres dont nous avons parlé dans le livre précédent. Ils y puisèrent les principes de la Philosophie et des autres sciences et les transportèrent dans leur pays, où ils les enseignèrent de la manière dont ils les avaient apprises ; c'est-à-dire sous le voile des allégories et des fables. Orphée y trouva le sujet de ses Hymnes sur les Dieux, et les Orgies³⁵². Que ces solennités tirent leur origine de l'Égypte, c'est un fait dont conviennent également les Mythologues et les Antiquaires, et qu'on n'a pas besoin de prouver. Ce Poète introduisit dans le culte de Denys les mêmes cérémonies qu'on observait dans le culte d'Osiridis. Celles de Cérès se rapportaient à celles d'Isis. Il fit mention le premier des peines des impies, des Champs Élysées, et fit naître l'usage des statues. Il feignit que Mercure était destiné à conduire les âmes des défunts, et devint l'imitateur des Égyptiens dans une infinité d'autres fictions.

Lorsque les Grecs virent que Psamméticus protégeait les étrangers, et qu'ils pourraient voyager en Égypte sans risque de leur vie ou de leur liberté, ils y abordèrent en assez grand nombre, les uns pour satisfaire leur curiosité sur les merveilles qu'ils avaient apprises de ce pays-là, les autres pour s'instruire. Orphée, Musée, Linus, Mélampe et Homère y passèrent successivement. Ces cinq avec Hésiode furent les propagateurs des Fables dans la Grèce, par

³⁵² M. l'Abbé Banier, *Myth. T. II.* p. 273.

les Poèmes pleins des fictions qu'ils y répandirent. Sans doute que ces grands hommes n'auraient pas adopté et répandu de sang-froid tant d'absurdités apparentes, s'ils n'avaient au moins soupçonné un sens caché, raisonnable, et un objet réel enveloppé dans ces ténèbres. Auraient-ils, par dérision et malicieusement, voulu tromper les Peuples ? et s'ils pensaient sérieusement que ces personnages étaient des Dieux qu'ils devaient représenter comme des modèles de perfection et de conduite, leur auraient-ils attribué des adultères, des incestes, des parricides, et tant d'autres crimes de toute espèce ? Le ton sur lequel Homère en parle suffit pour donner à entendre quelles étaient ses idées à cet égard. Il est donc bien plus probable qu'ils ne pressentaient ces fictions que comme des symboles et des allégories, qu'ils voulurent rendre plus sensibles en personnifiant et déifiant les effets de la Nature. Ils assignèrent en conséquence un office particulier à chacun de ces personnages déifiés, réservant seulement l'Empire universel de l'Univers à un seul et unique vrai Dieu. Orphée s'explique assez clairement là-dessus, en disant que tous ne sont qu'une même chose comprise sous divers noms. Car tels sont ses termes : « Le Messenger interprète Cyllenien est à tous. Les Nymphes sont l'eau ; Cérès les grains ; Vulcain est le feu ; Neptune la mer ; Mars la guerre ; Vénus la paix ; Thémis la justice ; Apollon, dardant ses flèches, est le même que le Soleil rayonnant, soit que cet Apollon soit regardé comme agissant de loin ou de

près, soit comme Devin, Augure, ou comme le Dieu d'Epidaure, qui guérit les maladies. Toutes ces choses ne sont qu'une, quoiqu'elles aient plusieurs noms. » Hermésianax dit que Pluton, Perséphone, Cérès, Vénus et les Amours, les Tritons, Nérée, Thétis, Neptune, Mercure, Junon, Vulcain, Jupiter, Pan, Diane et Phœbus ne sont que le même Dieu.

Tous les offices de la Nature devinrent donc des Dieux entre leurs mains ; mais des Dieux soumis à un seul Dieu suprême, suivant ce qu'ils en avaient appris en Égypte. Ces différents attributs de la Nature regardaient cependant des effets particuliers, ignorés du Peuple, et connus seulement des Philosophes.

Si quelques-unes de ces fictions eurent l'Univers en général pour objet, on ne saurait nier que le plus grand nombre n'ait eu une application particulière ; et plusieurs d'entre elles sont si spécialement déterminées qu'on ne saurait s'y méprendre. Il suffit de passer les principales en revue, pour mettre en état de porter son jugement sur les autres. Je parlerai donc en premier lieu de l'expédition de la Toison d'or, des pommes d'or, du jardin des Hespérides, et quelques autres qui manifestent plus clairement que l'intention des Auteurs de ces fictions était d'y envelopper les mystères de l'Art hermétique.

Orphée est le premier qui ait fait mention de l'expédition de la Toison d'or, si l'on veut admettre les ouvrages d'Orphée comme appartenant à ce premier des Poètes Grecs ; mais je n'entre pas dans cette dis-

cussion des savants : que ces ouvrages soient vrais ou supposés, peu m'importe ; il me suffit qu'ils soient partis d'une plume très ancienne, savante, et au fait des mystères des Égyptiens et des Grecs. S. Justin en son Parenet ; Lactance, et S. Clément d'Alexandrie, dans son discours aux Gentils, parlent d'Orphée sur ce ton-là.

Ce Poète a donné à cette fiction un air d'histoire qui l'a fait regarder comme telle par nos Mythologues modernes mêmes, malgré l'impossibilité où ils se trouvent d'en ajuster les circonstances. Ils ont mieux aimé y échouer, que d'y voir le sens caché et mystérieux qu'elle présente, et que l'Auteur même a manifesté assez visiblement en citant, dans le cours de cette fiction, quelques autres de ses ouvrages ; savoir, un *Traité des petites pierres*, et un autre de *l'ancre de Mercure comme source de tous les biens*. Il est aisé de voir de quel Mercure il entend parler, puisqu'il le présente comme faisant partie de l'objet que se proposait Jason dans la conquête de la Toison d'or.

Chapitre I : Histoire de la conquête de la Toison d'Or

Il y a peu d'Auteurs anciens qui ne parlent de cette fameuse conquête. Elle a exercé l'esprit de nos savants, qui ont fait beaucoup de dissertations sur ce

sujet, et M. l'Abbé Banier, qui en a inséré plusieurs dans les Mémoires de l'académie des Belles Lettres, regarde ce fait comme si constant, qu'on ne peut, dit-il³⁵³, le détacher de l'histoire ancienne de la Grèce, sans renverser presque toutes les généalogies de ce temps-là. Nous avons un Poème là-dessus sous le nom d'Orphée ; mais Vossius prétend que ce Poète n'en est pas l'Auteur, et que ce Poème n'est pas plus ancien que Pisistrate³⁵⁴.

On l'attribue à Onomacrite, et l'on dit qu'il fut composé vers la 55^e Olympiade. Il pourrait bien se faire que cet Onomacrite n'en fût pas l'Auteur, mais seulement le restaurateur, ou qu'il en eut recueilli tous les fragments dispersés, comme Aristarque ceux d'Homère. Apollonius de Rhodes en composa un sur la même matière vers le temps des premiers Ptolomées. Pindare en fait un assez long détail dans la quatrième Olympique et dans la troisième Isthmique ; beaucoup d'autres Poètes font de fréquentes allusions à cette conquête. Mais ce qui prouve l'antiquité de cette fable, c'est qu'Homère en dit deux mots dans le douzième Livre de l'Odyssée. M. l'Abbé Banier trouve une erreur dans cet endroit de ce dernier Poète, et dit qu'il fait parler Circé de certaines roches errantes comme situées sur le détroit qui

³⁵³ Mytholog T. III. p. 198.

³⁵⁴ Quæ vero nunc Orphei nomen sunt, non sunt antiquiora Pisistrati temporibus. Vossius. de Poëtis Græcis et Latinis Cap. 9.

sépare la Sicile de l'Italie, et qu'elles sont en effet à l'entrée du Pont-Euxin. Pour ajuster cette expédition aux idées de M. l'Abbé Banier, ces roches ne sauraient à la vérité se trouver au lieu marqué dans Homère ; mais j'aurais cru qu'il était plus à propos de chercher les moyens d'accorder M. l'abbé Banier avec Homère, que d'accuser ce Poète d'erreur, pour éluder les difficultés que cet endroit faisait naître. Il est aisé de se tirer d'embarras quand on a recours à de semblables ressources. Homère avait sans doute ses raisons pour placer là ces roches errantes ; car la plupart des erreurs que l'on trouve dans ce Poète, et dans les autres inventeurs des fables, semblent y être mises avec affectation, comme pour indiquer à la postérité que ce sont des fictions pures qu'ils débitent et non de véritables histoires. Les lieux que l'on fait parcourir aux Argonautes, les endroits où on les fait aborder sont si éloignés de la route qu'ils auraient dû et pu tenir ; il y a même une impossibilité si manifeste qu'ils aient tenu celle dont Orphée parle, qu'on voit clairement que l'intention de ce Poète n'était que de raconter une fable.

Les difficultés qui se présentent en foule à un Mythologue qui veut trouver une véritable histoire dans cette fiction, n'ont pas rebuté la plupart des savants. Eustathe³⁵⁵ parmi les Anciens, l'a regardé comme une expédition militaire, laquelle, outre l'ob-

³⁵⁵ Sur le vers 686 de Denys Periégète.

jet de la Toison d'or, c'est-à-dire, selon lui, le recouvrement des biens que Phryxus avait emportés dans la Colchide, avait encore d'autres motifs, comme celui de trafiquer sur les côtes du Pont-Euxin et d'y établir quelques colonies pour en assurer le commerce.

Ceux qui ont voulu ramener la plupart des Fables anciennes à l'Histoire sainte, comme le P. Thomasin et M. Huet, se sont imaginé y voir l'histoire d'Abraham, d'Agar et de Sara, de Moïse et de Josué. En suivant de pareilles idées, il n'est point de fables, si palpablement fables qu'elles soient, qu'on ne puisse y faire venir.

Eustathe, pour accréditer son sentiment, dit qu'il y avait un nombre de vaisseaux réunis en une flotte, dont le Navire Argo en était comme l'Amiral ; mais que les Poètes n'ont parlé que d'un seul vaisseau, et n'ont nommé que les seuls chefs de cette expédition. Je ne pense pas qu'on en croie cet Auteur sur sa parole, puisqu'il n'en a d'autre garant que la raison de convenance, qui exigeait que les choses fussent ainsi pour que son sentiment pût se soutenir.

M. l'Abbé Banier, qui suit assez bien Eustathe dans ce genre de preuves, décide hardiment que cette expédition n'est point le mystère du grand œuvre. A-t-il prononcé avec connaissance de cause ? Avait-il lu les Philosophes ? Avait-il même du grand œuvre l'idée qu'il faut en avoir ? Je répondrais bien qu'il n'en connaissait que le nom, mais nullement les principes.

Pour donner une idée juste de cette fiction, il faut

drait prendre la chose dès son origine, expliquer comment cette prétendue Toison d'or fut portée dans la Colchide, et faire toute l'histoire d'Athamas, d'Ino, de Nephelée, d'Hellé et de Phryxus, de Léarque et de Méléagère ; mais comme nous aurons occasion d'en parler dans le quatrième Livre, en expliquant les Jeux Isthmiques, nous entrerons seulement dans le détail de cette expédition, en suivant ce qu'Orphée et Apollonius en ont rapporté.

Jason eut pour père Éson, Créthée pour aïeul, Éole pour bisaïeul, et Jupiter pour trisaïeul. Sa mère fut Polimède, fille d'Autolycus, d'autres disent Alcimède, ce qui convient également pour le fond de l'histoire, suivant mon système. Tyro, fille de Salmonée, élevée par Créthée, frère de celui-ci, plut à Neptune, et en eut Nélée et Pélias ; elle ne laissa pas ensuite d'épouser Créthée son oncle, dont elle eut trois fils, Éson, Phérès et Amithaon. Créthée bâtit la ville d'Iolcos, dont il fit la capitale de ses États, et laissa en mourant la couronne à Éson. Pélias, à qui Créthée n'avait point donné d'établissement, comme ne lui appartenant pas, se rendit puissant par ses intrigues et détrôna Éson. Jason qui vint au monde sur ces entrefaites, donna de la jalousie et de l'inquiétude à Pélias qui chercha en conséquence tous les moyens de le faire périr. Mais Éson, avec son épouse, ayant pénétré les mauvais desseins de l'usurpateur, portèrent le jeune Jason, qui s'appelait alors Diomède, dans l'ancre de Chiron, fils de Saturne et de la Nymphé Philyre, qui

habitait sur le Mont Pélion, et lui confièrent son éducation. Le Centaure passait pour l'homme le plus sage et le plus habile de son temps. Jason y apprit la Médecine et les Arts utiles à la vie.

Ce jeune Prince, devenu grand, s'introduisit dans la cour d'Iolcos, après avoir exécuté de point en point tout ce que l'Oracle lui avait prescrit. Pélias ne douta pas que Jason ne s'acquît bientôt la faveur du Peuple et des Grands. Il en devint jaloux et, ne cherchant qu'un honnête prétexte pour s'en défaire, il lui proposa la conquête de la Toison d'or, persuadé que Jason ne refuserait pas une occasion si favorable d'acquérir de la gloire. Pélias, qui en connaissait tous les risques, pensait qu'il y périrait. Jason prévoyait lui-même tous les dangers qu'il avait à courir. La proposition fut néanmoins de son goût, et son grand courage ne lui permit pas de ne point l'accepter.

Il disposa donc tout pour cet effet, et suivant les conseils de Pallas, il fit construire un vaisseau, auquel il mit un mât fait d'un chêne parlant de la forêt de Dodone. Ce vaisseau fut nommé le Navire Argo ; et les Auteurs ne sont pas d'accord sur le motif qui le fit nommer ainsi. Apollonius, Diodore de Sicile, Servius et quelques autres prétendent que ce nom lui fut donné parce qu'Argus en proposa le dessein ; et l'on varie encore beaucoup sur cet Argus, les uns le prenant pour le même que Junon employa à la garde

d'Io, fils d'Arustor ; mais Meziriac³⁵⁶ veut qu'on lise dans Apollonius de Rhodes, *fils d'Alector*, au lieu de *fils d'Arestor*. Sans entrer dans le détail des différents sentiments au sujet de la dénomination de ce vaisseau, que l'on peut voir dans plusieurs Auteurs, je dirai seulement qu'il fut construit du bois du Mont Pélion, suivant l'opinion la plus commune des Anciens.

Ptolémée Ephestion dit, au rapport de Photius, qu'Hercule lui-même en fut le constructeur. La raison que M. l'Abbé Banier apporte pour rejeter cette opinion, n'est point du tout concluante à cet égard. Quant à la forme de ce vaisseau, les Auteurs ne sont pas plus d'accord entre eux. Les uns disent qu'il était long, les autres rond ; ceux-là, qu'il avait vingt-cinq rames de chaque côté ; ceux-ci qu'il en avait trente ; mais on convient en général qu'il n'était pas fait comme les vaisseaux ordinaires. Orphée et les plus anciens Auteurs qui en ont parlé, n'ayant rien dit de cette forme, tout ce que les autres en rapportent n'est fondé que sur des conjectures.

Toutes les circonstances de cette expédition prétendue souffrent contradiction. On varie et sur le Chef et sur le nombre de ceux qui l'accompagnèrent. Quelques-uns assurent qu'Hercule fut d'abord choisi pour Chef, et que Jason ne le devint qu'après qu'Hercule eut été abandonné dans la Troade, où il était

³⁵⁶ Sur l'Ep. d'Hypsiphile à Jason.

descendu à terre pour aller chercher Hylas. D'autres prétendent qu'il n'eut aucune part à cette entreprise ; mais le sentiment ordinaire est qu'il s'embarqua avec les Argonautes. Quant au nombre de ceux-ci, on ne peut rien établir de certain, puisque des Auteurs en nomment dont les autres ne font aucune mention. On en compte communément cinquante, tous d'origine divine. Les uns fils de Neptune, les autres de Mercure, de Mars, de Bacchus, de Jupiter. On peut en voir les noms et l'histoire abrégée dans le Tome troisième de la Mythologie de M. l'Abbé Banier³⁵⁷ où il explique le tout conformément à ses idées, et décide à son ordinaire qu'il faut rejeter ce qu'il ne peut y ajuster. Il admet, par exemple, dans le nombre de ces Argonautes, Acaste, fils de Pélias, et Nélée, frère de celui-ci. Y a-t-il apparence, si cette expédition était un fait véritable, qu'on eût supposé que Pélias, persécuteur et ennemi juré de Jason, ce Pélias même qui n'engageait ce neveu dans cette expédition périlleuse, que parce qu'il regardait sa perte comme assurée, eût permis à Acaste de l'y accompagner, lui qui ne cherchait à faire périr Jason que pour conserver la couronne à ce fils ? On ne manquerait pas de raison pour en rejeter d'autres que ce savant Mythologue admet sur la foi d'autres Auteurs ; et il serait aisé de prouver qu'ils ne pouvaient s'y être trouvés, suivant le système de ce savant ; mais il faudrait une discussion qui n'entre pas dans mon plan.

³⁵⁷ Page 211 et suiv.

Lorsque tout fut prêt pour le voyage, la troupe de Héros s'embarqua, et le vent étant favorable on mit à la voile, on aborda en premier lieu à Lemnos, afin de se rendre Vulcain favorable. Les femmes de cette île ayant, dit-on, manqué de respect à Vénus, cette Déesse, pour les en punir, leur avoir attaché une odeur insupportable, qui les rendit méprisables aux hommes de cette île. Les Lemniennes piquées complotèrent entre elles de les assassiner tous pendant leur sommeil. La seule Hypsipyle conserva la vie à son père Thoas, qui pour lors était Roi de l'île, Jason s'acquitta des bonnes grâces d'Hypsipyle, et en eut des enfants.

Au sortir de Lemnos, les Tyrréniens leur livrèrent un sanglant combat, où tous ces Héros furent blessés, excepté Glaucus qui disparut, et fut mis au nombre des Dieux de la mer³⁵⁸. De là ils tournèrent vers l'Asie, abordèrent à Marsias, à Cius, à Cyzique, en Ibérie : ils s'arrêtèrent ensuite dans la Bébrycie, qui était l'ancien nom de la Bithynie, s'il faut en croire Servius³⁵⁹. Amycus qui y régnait, avait coutume de défier au combat du ceste ceux qui arrivaient dans ses États. Pollux accepta le défi et le fit périr sous ses coups. Nos voyageurs arrivèrent après cela vers les Syrtes de la Lybie, par où l'on va en Égypte. Le danger qu'il y avait à traverser ces Syrtes, fit prendre à Jason et à ses compagnons le parti de porter leur vaisseau sur leurs

³⁵⁸ Pausan. dans Athen. l. 7. c. 12.

³⁵⁹ Sur le 3e liv. de l'Enéide, v. 373.

épaules pendant douze jours, à travers les déserts de la Lybie ; au bout duquel temps, ayant retrouvé la mer, ils le remirent à flots. Ils furent aussi rendre visite à Phinée, Prince aveugle, et sans cesse tourmenté par les Harpies, dont il fut délivré par Calaïs et Zéthès, enfants de Borée, qui avaient des ailes. Phinée, devin et plus clairvoyant des yeux de l'esprit que de ceux du corps, leur indiqua la route qu'ils devaient tenir. Il faut, leur dit-il, aborder premièrement aux îles Cyanées, que quelques-uns ont appelé *Symplegades*, ou écueils qui s'entre-heurtent. Ces îles jettent beaucoup de feu ; mais vous éviterez le danger en y envoyant une colombe. Vous passerez de là en Bithynie, et laisserez à côté l'île Thyniade. Vous verrez Mariandynos, Achéruse, la Ville des Enetes, Carambim, Halym, Iris, Thémiscyre, la Cappadoce, les Calybes, et vous arriverez enfin au fleuve Phasis, qui arrose la terre de Circée, et de là en Colchide où est la Toison d'or. Avant d'y arriver, les Argonautes perdirent leur Pilote Tiphis, et mirent Ancée à sa place.

Toute la troupe débarqua enfin sur les terres d'Ætes, fils du Soleil et Roi de Colchos, qui leur fit un accueil très gracieux. Mais, comme il était extrêmement jaloux du trésor qu'il possédait, lorsque Jason parut devant lui, et qu'il eut été informé du motif qui l'amenait, il parut consentir de bonne grâce à lui accorder sa demande ; mais il lui fit le détail des obstacles qui s'opposaient à ses désirs. Les conditions qu'il lui prescrivit étaient si dures qu'elles auraient été capables

de faire désister Jason de son dessein. Mais Junon qui chérissait Jason, convint avec Minerve qu'il fallait rendre Médée amoureuse de ce jeune Prince, afin qu'au moyen de l'art des enchantements dont cette Princesse était parfaitement instruite, elle le tirerait des périls où il s'exposerait pour réussir dans son entreprise. Médée prit en effet un tendre intérêt à Jason; elle lui releva le courage et lui promit tous les secours qui dépendaient d'elle, pourvu qu'il s'engageât à lui donner sa foi.

La Toison d'or était suspendue dans la forêt de Mars, enceinte d'un bon mur, et l'on ne pouvait y entrer que par une seule porte gardée par un horrible Dragon, fils de Typhon et d'Echidna. Jason devait mettre sous le joug deux Taureaux, présent de Vulcain, qui avaient les pieds et les cornes d'airain et qui jetaient des tourbillons de feu et de flammes par la bouche et les narines; les atteler à une charrue, leur faire labourer le champ de Mars, et y semer les dents du Dragon qu'il fallait avoir tué auparavant. Des dents de ce Dragon semées devaient naître des hommes armés, qu'il fallait exterminer jusqu'au dernier, et que la Toison d'or serait ainsi la récompense de sa victoire.

Jason apprit de son amante quatre moyens pour réussir. Elle lui donna un onguent dont il s'oignit tout le corps pour se préserver contre le venin du Dragon et le feu des Taureaux. Le second fut une composition somnifère qui assoupirait le Dragon sitôt que Jason la

lui aurait jetée dans la gueule. Le troisième, une eau limpide pour éteindre le feu des Taureaux ; le quatrième enfin, une médaille sur laquelle le Soleil et la Lune étaient représentés.

Dès le lendemain Jason muni de tout cela se présente devant le Dragon, lui jette la composition enchantée ; il s'assoupit, s'endort, devient enflé et crève. Jason lui coupe la tête et lui arrache les dents. À peine a-t-il fini, que les Taureaux viennent à lui en faisant jaillir une pluie de feu. Il s'en garantit en leur jetant son eau limpide. Ils s'apprivoisent à l'instant ; Jason les saisit, les met sous le joug, laboure le champ et y sème les dents du Dragon. Tout aussitôt on voit sortir des combattants ; mais, suivant toujours les bons conseils de Médée, il s'en éloigne un peu, leur jette une pierre qui les met en fureur ; ils tournent leurs armes les uns contre les autres et s'entretuent tous. Jason, délivré de tous ces périls, court se saisir de la Toison d'or, revient victorieux à son vaisseau, et part avec Médée, pour retourner dans sa patrie.

Telle est en abrégé la narration d'Orphée, ou, si l'on veut, d'Onomacrite.

M. l'Abbé Banier dit que l'Argonaute Orphée avait écrit une relation de ce voyage en langue phénicienne. Je ne vois pas sur quoi ce Mythologue fonde cette supposition. Orphée n'était pas Phénicien ; il accompagnait des Grecs, et il écrivait pour des Grecs. Brochart lui aura sans doute fourni cette idée, parce qu'il prétendait trouver l'explication de ces fictions

dans l'étymologie des noms phéniciens. Mais ce système ne peut avoir lieu à l'égard de l'expédition des Argonautes, dont tous les noms sont Grecs et non Phéniciens. Si Onomacrite a fait son Poème grec sur le Poème phénicien d'Orphée, et qu'il n'entendît pas cette dernière langue, comme le prétend M. l'Abbé Banier, Onomacrite aura-t-il pu suivre Orphée ? Si l'on me présentait un Poème chinois que je n'entendisse pas, pourrais-je le traduire ou l'imiter ?

La relation d'Apollonius de Rhodes, et celle de Valérius Flaccus ne diffèrent guère de celle d'Orphée ; mais plusieurs Anciens y ont ajouté des circonstances qu'il est inutile de rapporter. Ceux qui ont lu ces Auteurs y ont vu que Médée, en se sauvant avec Jason, massacra son frère Absyrthe, le coupa en morceaux, et répandit ses membres sur la route, pour retarder les pas de son père et de ceux qui la poursuivaient ; qu'étant arrivée dans le pays de Jason, elle rajeunit Éson, père de son amant et fit beaucoup d'autres prodiges. Ils y auront lu que Phryxus traversa l'Hellespont sur un Bélier, arriva à Colchos, y sacrifia ce Bélier à Mercure et en suspendit la Toison, dorée par ce Dieu, dans la forêt de Mars ; qu'enfin de tous ceux qui entreprirent de s'en emparer, Jason fut le seul à qui Médée prêta son secours, sans lequel on ne pouvait réussir.

Avant d'entrer dans le détail des explications hermétiques de cette fiction, voyons en peu de mots ce qu'en ont pensé quelques savants accrédités. Le plus grand nombre l'a regardée comme la relation d'une

expédition réelle, qui contribuait beaucoup à éclaircir l'histoire d'un siècle, dont l'étude est accompagnée de difficultés sans nombre. M. le Clerc³⁶⁰ l'a prise pour le récit d'un simple voyage de Marchands grecs, qui entreprirent de trafiquer sur les côtes orientales du Pont-Euxin. D'autres prétendent que Jason fut à Colchos pour revendiquer les richesses réelles que Phryxus y avait emportées, d'autres enfin que c'est une allégorie. Plusieurs ont imaginé que cette prétendue Toison d'or devait s'entendre de l'or des mines emporté par les torrents du pays de Colchos, que l'on ramassait avec des toisons de Bélier; ce qui se pratique encore aujourd'hui en différents endroits. Strabon est de ce dernier sentiment. Mais Pline pense avec Varron que les belles laines de ce pays-là ont donné lieu à ce voyage et aux fables que l'on en a faites. Paléphate, qui voulait expliquer tout à sa fantaisie, a imaginé que sous l'emblème de la Toison d'or, on avait voulu parler d'une belle statue de ce métal, que la mère de Pélops avait fait faire, et que Phryxus avait emportée avec lui dans la Colchide. Suidas croit que la Toison d'or était un livre de parchemin qui contenait l'Art hermétique ou le secret de faire de l'or. Tollius a voulu, dit M. l'Abbé Banier, faire revivre cette opinion, et a été suivi par tous les Alchimistes. Il est vrai que Jacques Tollius dans son *Traité Fortuita*, a adopté ce sentiment; mais M. l'Abbé Banier, en disant que tous les Alchimistes pensent comme lui, donne une

³⁶⁰ Bibliot. Univ. c. 21.

preuve bien convaincante qu'il n'a pas lu les ouvrages des Philosophes hermétiques, qui regardent la fable de la Toison d'or, non pas comme Suidas et Tollius, mais comme une allégorie du grand œuvre et de ce qui se passe dans le cours des opérations de cet Art. On en sera convaincu si l'on veut prendre la peine de lire les ouvrages de Nicolas Flamel, d'Augurelle, de d'Espagnet, de Philalèthe, etc. Quelques Auteurs ont tenté de donner à cette fable un sens purement moral, mais ils ont échoué ; d'autres enfin, forcés par l'évidence, ont avoué que c'était une allégorie faite pour expliquer les secrets de la Nature et les opérations de l'Art hermétique, Noël le Comte est de ce sentiment³⁶¹, quant à cette fiction, sans cependant l'admettre pour les autres. Eustathius parmi les Anciens l'explique de la même sorte dans des notes sur Denis le Géographe.

Examinons légèrement ces différentes opinions, le Lecteur pourra, juger en-suite quelle est la mieux fondée. Quelque différentes et extravagantes que soient, au moins en apparence, les relations des Auteurs, tant de l'allée que du retour des Argonautes, on prétend tirer de l'existence réelle de ces lieux qu'on leur fait parcourir une preuve de la réalité de cette expédition. De graves Historiens les ont en conséquence adoptées en tout ou en partie, tels qu'Hécatée de Milet, Timagète, Timée, etc. Strabon même, qui n'y ajoute pas foi, fait mention des monuments trouvés dans les lieux

³⁶¹ Mythol. l. 6. c. 8.

cités par les Poètes. Mais ne sait-on pas qu'une fiction, un roman, n'ont de grâce qu'autant que ce qu'ils mettent sur la scène approche du vrai ? Le vraisemblable les fait prendre pour des histoires ; sans cette qualité, on n'y verrait qu'une fable pure, aussi puérile et aussi insipide que les Contes des Fées. L'existence réelle des lieux de ces pays-là ne saurait d'ailleurs former une preuve, pas même une présomption pour établir la réalité de cette histoire, puisque Diodore de Sicile³⁶² assure positivement que la plupart des lieux de la Grèce ont tiré leurs noms de la doctrine de Musée, d'Orphée, etc. Or la doctrine de ces Poètes était celle qu'ils apprirent des Prêtres d'Égypte, et l'on a vu ci-devant que celle des Prêtres d'Égypte était la Philosophie d'Hermès, ou l'Art sacerdotal, appelé depuis l'Art Hermétique.

Mais ce qui prouve clairement que l'histoire des Argonautes n'est pas véritable, c'est que le temps, les personnes et leurs actions, jointes aux circonstances qu'on en rapporte, ne sont point du tout conformes à la vérité. Si l'on fait attention au temps, il sera aisé de voir combien se sont trompés ceux qui ont voulu en déterminer l'époque.

Les savants ont trouvé un si grand embarras à ce sujet, qu'ils n'ont pu s'accorder entre eux. Presque tous ont pris pour point fixe l'événement de la guerre de Troie, parce qu'Homère dans son Iliade nomme

³⁶² Liv. 2. ch. 6.

quelques-uns de ces guerriers, ou leurs fils, ou leurs petits-fils comme ayant assisté à cette seconde expédition. Mais pour avoir un pôle fixe, avec lequel on pût faire comparaison, il eût fallu que l'époque même de la guerre de Troie fût déterminée ; ce qui n'est pas, comme nous le démontrerons dans le sixième livre. Ces deux époques étant donc aussi incertaines l'une que l'autre, elles ne peuvent se servir de preuves réciproques ; et tous les raisonnements que nos savants font en conséquence tombent d'eux-mêmes. Toute l'érudition que l'on étale à ce sujet, n'est que de la poudre que l'on nous jette devant les yeux. Que Castor et Pollux, Philoctète, Euryalus, Nestor, Ascalaphus, Jalmenus et quelques autres soient supposés s'être trouvés aux deux expéditions, on prouverait tout au plus par-là qu'elles ne furent pas beaucoup éloignées l'une de l'autre ; mais cela n'en déterminerait pas l'époque précise. Les uns, avec Eusèbe, mettent entre ces deux événements une distance de 96 ans, les autres, avec Scaliger, en comptent seulement 20 ; et M. l'Abbé Banier, pour partager le différend, ne met qu'environ trente-cinq ans.

Apollodore fait mourir Hercule 53 ans avant la guerre de Troie³⁶³. Hérodote ne compte qu'environ 400 ans depuis Homère jusqu'à lui, et près de 500 depuis Hercule jusqu'à Homère, quoiqu'il ne mette qu'environ 160 ans d'intervalle entre ce dernier et

³⁶³ Clem. d'Alex. Strom. l. I.

le siège de Troie. Hercule, suivant Hérodote, serait mort plus de 300 ans avant ce siège ; il faut donc en conclure qu'Hercule ayant été du nombre des Argonautes, cette expédition doit avoir précédé de 300 ans la prise de Troie. Mais, suivant ce calcul, comment quelques-uns des Argonautes, ou leurs fils auraient-ils pu se trouver à cette dernière expédition ? Hélène, qu'on dit en avoir été le sujet, eût été alors une beauté bien surannée, et peu capable d'être la récompense du jugement de Pâris. Cette difficulté a paru si difficile à lever, que quelques Anciens, pour se tirer d'embarras, ont imaginé qu'Hélène, comme fille de Jupiter, était immortelle. Tous les Argonautes étant fils de quelque Dieu, ou descendus d'eux, ne pouvaient-ils pas avoir eu le même privilège ? Hérodote parle à la vérité de ce siège de Troie ; mais les difficultés et les objections qu'il se fait à lui-même sur sa réalité, et les réponses qu'il y donne, prouvent assez qu'il ne le croyait pas véritable. Nous discuterons tout cela dans le sixième Livre.

Une autre difficulté non moins difficile à résoudre, se présente dans Thésée et sa mère Æthra. Thésée avait enlevé Ariane, et l'abandonna dans l'île de Naxos, où, Bacchus l'ayant épousée, en eut Thoas, qui devint Roi de Lemnos et père d'Hypsiphile, qui reçut Jason dans cette île ; Thésée eut donc pu alors avoir été l'aïeul d'Hypsiphile, Æthra sa bisaïeule. Comment celle-ci aura-t-elle pu se trouver esclave d'Hélène dans le temps de la prise de Troie ? Il n'est

pas possible d'accorder tous ces faits, en n'admettant même avec M. l'Abbé Banier que 35 ans de distance entre ces deux événements.

Thésée avait au moins 30 ans, lorsqu'il entreprit le voyage de l'île de Crète, pour délivrer sa patrie du tribut qu'elle payait à Minos ; puisqu'il avait déjà fait presque toutes les grandes actions qu'on lui attribue ; et qu'il avait été reconnu Roi d'Athènes. Æthra devait par conséquent en avoir au moins 45. Depuis ce voyage de Thésée jusqu'à celui des Argonautes, il doit s'être écoulé environ 40 ans ; puisque Thoas naquit d'Ariane, devint grand, régna même dans l'île de Lemnos, et eut entre autres enfants Hypsipyle, qui régnait dans cette île lorsque Jason y aborda. Les Auteurs disent même que Jason racontait à Hypsipyle l'histoire de Thésée, comme une histoire du vieux temps.

Nouvelle difficulté. Toute l'Antiquité convient que Thésée, âgé au moins de cinquante ans, et déjà célèbre par mille belles actions, ayant appris des nouvelles de la beauté d'Hélène, résolut de l'enlever. Il fallait bien qu'elle fût nubile, puisque d'anciens Auteurs assurent que Thésée, après l'avoir enlevée, la laissa grosse entre les mains de sa mère Æthra ; d'où elle fut ensuite retirée par ses frères Castor et Pollux. Ce fait doit avoir nécessairement précédé la conquête de la Toison d'or, à laquelle ces deux frères assistèrent. Que nos Mythologues lèvent toutes ces difficultés, et tant d'autres qu'il serait aisé de leur faire. Et, quand

même ils en viendraient à bout d'une manière à satisfaire les esprits les plus difficiles, pourraient-ils se flatter d'avoir déterminé l'époque précise du voyage des Argonautes ? Loin que M. l'Abbé Banier, dans ses Mémoires présentés à l'académie des Belles Lettres et dans sa Mythologie, ait touché le but à cet égard, il semble n'avoir écrit que pour rendre cet événement plus douteux.

Venons à la chose même. Peut-on regarder comme une histoire véritable, un événement qui ne semble avoir été imaginé que pour amuser des enfants ? Persuadera-t-on à des gens sensés que l'on ait construit un vaisseau de chênes parlants ; que des Taureaux jettent des tourbillons de feu par la bouche et les narines ; que, des dents d'un Dragon semées dans un champ labouré, il en naisse aussitôt des hommes armés qui s'entre-tuent pour une pierre jetée au milieu d'eux ; enfin, tant d'autres puérilités qui sont sans exception toutes les circonstances de cette célèbre expédition ? Y en a-t-il une seule en effet qui ne soit marquée au coin de la Fable, et d'une Fable même assez mal concertée, et très insipide, si l'on ne l'envisage pas dans un point de vue allégorique ? C'est sans doute ce qui a frappé ceux qui ont regardé cette relation comme une allégorie prise des mines qu'on supposait être dans la Colchide. Ils ont approché plus près du vrai, et plus encore ceux qui l'ont interprétée d'un livre de parchemin qui concernait la manière de faire de l'or. Mais quel est l'homme qui pour un tel

objet voulût s'exposer aux périls que Jason surmonta ? De quelle utilité pouvaient leur être les conseils de Médée, ses onguents, son eau, ses pharmaques enchantés, sa médaille du Soleil et de la Lune, etc. ? Quel rapport avaient des Bœufs vomissant du feu, un Dragon gardien de la porte, des hommes armés qui sortent de terre, avec un livre écrit en parchemin, ou de l'or que l'on ramasse avec des Toisons de Brebis ? Était-il donc nécessaire que Jason (qui signifie Médecin) fût élevé pour cela sous la discipline de Chiron ? Quelle relation aurait encore avec cela le rajeunissement d'Éson par Médée après cette conquête ?

Je sais que les Mythologues se sont efforcés de donner des explications à toutes ces circonstances. On a expliqué le char de Médée traîné par deux Dragons, d'un vaisseau appelé Dragon ; et quand on n'a pu réussir à y donner un sens, même forcé, on a cru avoir tranché le nœud de la difficulté en disant avec M. l'Abbé Banier³⁶⁴ : *c'est encore ici une fiction dénuée de tout fondement*. Ressource heureuse ! pouvait-on en imaginer une plus propre à faire disparaître tout ce qui se trouve d'embarrassant pour un Mythologue ? Mais est-elle capable de contenter un homme sensé, qui doit naturellement penser que les Auteurs de ces fictions avaient sans doute leurs raisons pour y introduire toutes ces circonstances ? Presque toutes les explications données par les Mythologues, ou ne

³⁶⁴ Mythol. T. III. p.259.

portent sur rien, ou sont imaginées pour éluder les difficultés.

Il est donc évident qu'on doit regarder la relation de la conquête de la Toison d'or comme une allégorie. Examinons chaque chose en particulier. Quel fut Jason ? Son nom, son éducation, et ses actions l'annoncent assez. Son nom signifie Médecin, et guérison. On le mit sous la discipline de Chiron, le même qui prit soin aussi de l'éducation d'Hercule et d'Achille, deux Héros, dont l'un se montra invincible à la guerre de Troie, et l'autre fait pour délivrer la terre des monstres qui l'infestaient. Ainsi, Jason eut deux maîtres, Chiron et Médée. Le premier lui donna les premières instructions et la théorie, le second le guida dans la pratique par ses conseils assidus. Sans leur secours, un Artiste ne réussirait jamais et tomberait d'erreur en erreur. Le détail que Bernard Trévissan, et Denis Zachaire³⁶⁵ font des leurs, serait capable de faire perdre à un Artiste l'espérance de parvenir à la fin de la pratique de cet Art, s'ils ne donnaient en même temps les avertissements nécessaires pour les éviter.

Jason était de la race des Dieux. Mais comment a-t-il pu être élevé par Chiron, si Saturne, père de celui-ci, et Phyllire sa mère n'ont jamais existé en personne ?

On dit que Médée, épouse de Jason, était petite-fille du Soleil et de l'Océan, et fille d'Ætes, frère de

³⁶⁵ Philos. des Métaux. Opuscule.

Pasiphaé, et de Circé l'enchanteresse. Avouons que de tels parents convenaient parfaitement à Jason pour toutes les circonstances des événements de sa vie. Tout chez lui tient du divin, jusqu'aux compagnons mêmes de son voyage.

Il y a, de plus, bien des choses à observer dans cette fiction. Le Navire Argo fut construit, selon quelques-uns, sur le Mont Pélion, des chênes parlants de la forêt de Dodone ; au moins y en mit-on un, soit pour servir de mât, soit à la poupe ou à la proue. Pallas ou la sagesse présida à sa construction. Orphée en fut désigné le Pilote, avec Typhus et Ancée, suivant quelques Auteurs. Les Argonautes portèrent ce Navire sur leurs épaules pendant douze jours à travers les déserts de la Libye. Jason s'étant mis à l'abri du Navire Argo, qui tombait de vétusté, fut écrasé, et périt sous ses ruines. Le Navire enfin fut mis au rang des Astres.

Toutes ces choses indiquent évidemment qu'Orphée en fut le constructeur et le Pilote ; c'est-à-dire que ce Poète se déclare lui-même pour Auteur de cette fiction, et qu'il plaça le Navire au rang des Astres, afin de mieux en conserver la mémoire à la postérité. S'il la gouverna au son de sa lyre, c'était pour donner à entendre qu'il en composa l'histoire en vers que l'on chantait. Il la construisit suivant les conseils de Pallas, parce que Minerve ou Pallas était regardée comme la Déesse des Sciences, et qu'il ne faut point, comme on dit, se mettre en tête de vou-

loir *rimer malgré Minerve*. Le chêne qu'on employa à la construction de ce Navire, est le même que celui contre lequel Cadmus tua le serpent qui avait dévoré ses compagnons ; c'est ce chêne creux, au pied duquel était planté le rosier d'Abraham Juif, dont parle Flamel³⁶⁶ ; le même encore qui environnait la fontaine du Trévisan³⁶⁷, et celui donc d'Espagnet fait mention au 114^e Canon de son Traité. Il faut donc que ce tronc de chêne soit creux ; ce qui lui a fait donner le nom de *Vaisseau*. On a feint aussi que Typhis fût un des Pilotes, parce que le feu est le conducteur de l'œuvre ; car τῶφω, *sumum excito in flammo*. On lui donna Ancée pour adjoint, afin d'indiquer que le feu doit être le même que celui d'une poule qui couve, comme le disent les Philosophes ; car Ancée vient d'ἄλκαι, *ulnæ*.

Suivons à présent Jason dans son expédition. Il aborde premièrement à Lemnos, et pourquoi ? pour se rendre, dit-on, Vulcain favorable. Quel rapport et quelle relation a le Dieu du feu avec Neptune Dieu de la mer ? Si le Poète avait voulu nous faire entendre

³⁶⁶ Au cinquième feuillet, il y avait un beau rosier fleuri au milieu d'un beau jardin, appuyé contre un *chêne creux* ; au pied desquels bouillonnait d'une fontaine d'eau très blanche, qui s'allait précipiter dans des abîmes. *Explicat. Des Hiéroglyphes*.

³⁶⁷ Une nuit advint que je devais étudier pour le lendemain disputer : je trouvai une petite fontenelle, belle et claire, toute environnée d'une belle pierre. Et cette pierre-là était au-dessus d'un vieux chêne creux. Voilà la fontaine de Cadmus, et le chêne creux contre lequel il perça le Dragon. *Philos. des Métaux*, 4. part.

que la relation qu'il nous donnait était en effet celle d'une expédition de mer, serait-il tombé dans une méprise si grossière. Il n'ignorait pas sans doute que c'était au Dieu des eaux qu'il fallait adresser ses vœux. Mais c'était Vulcain qu'il était nécessaire de se rendre favorable, parce que le feu est absolument requis, et quel feu ? Un feu de corruption et de putréfaction. Les Argonautes en reconnurent les effets à Lemnos ; ils y trouvèrent des femmes qui exhalaient une odeur puante et insupportable. Telle est celle de la matière Philosophique, lorsqu'elle est tombée en putréfaction. Toute putréfaction étant occasionnée par l'humidité et le feu interne qui agit sur elle, on ne pouvait mieux la signifier que par les femmes, qui dans le style hermétique en sont le symbole ordinaire. Morien dit³⁶⁸ que l'odeur de la matière est semblable à celle des cadavres ; et quelques Philosophes ont donné à la matière dans cet état le nom d'*Assa fætida*. Le massacre que ces femmes avaient fait de leurs maris, signifie la dissolution du fixe par l'action du volatil communément désigné par des femmes. La volatilisation est indiquée plus particulièrement dans cette circonstance du voyage des Argonautes, car Thoas père d'Hypsiphile, qui vient de θοος, celer, θοαζω, *celeriter moveo*. Et par sa fille dont le nom signifie, qui aime les hauteurs. C'est ainsi que M. l'Abbé Banier et plusieurs autres la nomment toujours, quoiqu'Homère³⁶⁹

³⁶⁸ Entretien du Roi Calid.

³⁶⁹ Iliad. l. 7. v. 469.

et Apollonius³⁷⁰ l'appellent Hypsiphile ὑψιφύλεια. Ce qui convient aussi à la partie volatile de la matière, qui s'élève jusqu'à l'entrée ou l'embouchure du vase scellée, et fermée comme une porte murée et bien clause.

Les Argonautes se plaisaient dans cette île, et semblaient avoir oublié le motif de leur voyage, lorsqu'Hercule les réveilla de cet assoupissement et les détermina à quitter ce séjour³⁷¹. À peine eurent-ils quitté le rivage, que les Tyrrhéniens leur livrèrent un combat sanglant, où tous furent blessés, et Glaucus disparut. C'est le combat du volatil et du fixe, auquel succède la noirceur qui a été précédée de la couleur bleue. Aussi Apollonius ajoute-t-il v. 922 :

*Illinc profunda nigri pelagi remis transmiserunt.
Ut hac Thracum tellurem, hac contrariam
Haberent superius imbrum.*

Et comme les Philosophes donnent aussi les noms de *nuit, ténèbres* à cette noirceur, le même Auteur continue :

*...at sole commodum
Occaso devenerunt ad procurrentem peninsulam.*

Les Argonautes ayant abordé en une certaine île, ils dressèrent un Autel de petites pierres³⁷² en l'honneur

³⁷⁰ Argonaut. l. I. v. 637.

³⁷¹ Apoll. *ibid.* v. 864.

³⁷² *Ibid.*, v. 112_ et suiv.

de la mère des Dieux ou Cybèle Dindymène, c'est-à-dire la Terre. Titye et Mercure, qui seuls avaient secouru et favorisé nos Héros, ne furent pas oubliés. Ce n'était pas sans raison. Lorsque la matière commence à se fixer, elle se change en terre, qui devient la mère des Dieux hermétiques. Dans l'état de noirceur, c'est Saturne le premier de tous. Cybèle ou Rhée son épouse est cette première terre Philosophique, qui devient mère de Jupiter ou de la couleur grise que cette terre prend. Titye était ce Géant célèbre, fils de Jupiter et de la Nymphé Elate, que Jupiter cacha dans la terre pour le soustraire au courroux de Junon. Homère dit Titye fils de la Terre même :

*Et Tityum vidi, terræ gloriosæ filium,
Prestratum in solo.*

ODYS. L. II. v. 575.

Comme le volume de la terre Philosophique augmente toujours à mesure que l'eau se coagule et se fixe, les Poètes ont feint que ce Titye allait toujours en croissant, de manière qu'il devint d'une grandeur énorme. Il voulut, dit-on, attenter à l'honneur de Latone, mère d'Apollon et de Diane, qui le tuèrent à coup de flèche. C'est-à-dire que cette terre Philosophique, qui n'est pas encore absolument fixée, et qui est désignée par Latone, comme nous le verrons dans le Livre suivant, devient fixe, lorsque la blancheur, appelée Diane ou la Lune des Philosophes, et la rougeur ou Apollon paraissent. Quant aux honneurs ren-

dus à Mercure, on en sait la raison, puisqu'il est un des principaux agents de l'œuvre. Apollonius ne met que ces trois comme les seuls protecteurs et les seuls guides des Argonautes³⁷³ : en effet, il n'y a que ces trois choses, la Terre, le fils de cette Terre, et l'eau ou Mercure dans cette circonstance de l'œuvre.

Après que nos Héros eurent parcouru les côtes de la petite Mysie et de la Troade, ils s'entêtèrent en Bebrycie, où Pollux tua Amycus qui l'avait défié au combat du ceste ; c'est-à-dire que la matière commença à se fixer après sa volatilisation désignée par le combat. Elle est encore plus particulièrement indiquée par les Harpies, qui avaient des mains crochues et des ailes d'airain, chassées par Calaïs et Zétès fils de Borée ; car les Philosophes donnent le nom d'airain ou laton ou leton à leur matière dans cet état : *De albate latonem et rumpite libros, ne corda vestra disrumpantur*³⁷⁴. Les Argonautes ayant quitté la Bebrycie, abordèrent dans le pays où Phinée, fils d'Agénor, devin et aveugle, était molesté sans cesse par ces Harpies. Elles enlevaient les viandes qu'on lui servait, et infectaient celles qu'elles laissaient. Volatiliser, c'est enlever. Calaïs, qui est le nom d'une pierre, et Zétès les chassèrent et les confinèrent dans l'île Plote, c'est-à-dire qui flotte ou qui nage, parce que la matière, en se coa-

³⁷³ ... *Prætereaque Tityam et Cyllenum,
Qui soli de multis duces cohortis et assessores
Martis Idææ audierunt.* Lib. I. v. 1125.

³⁷⁴ Morien et presque tous les Adeptes.

gulant, forme une île flottante, comme celle de Délos, où Latone accoucha de Diane. Les deux fils de Borée sont exprimés dans Basile Valentin en ces termes³⁷⁵. « Deux vents doivent alors souffler sur la matière, l'un appelé Vulturnus, ou vent d'Orient, l'autre Notus, ou vent du Midi. Ces vents doivent donc souffler sans relâche, jusqu'à ce que l'air soit devenu eau ; alors ayez confiance, et comptez que le spirituel deviendra corporel, c'est-à-dire que les parties volatiles se fixeront. » Tous les noms donnés aux Harpies expriment quelque chose de volatil et de ténébreux. Suivant Brochart, *Occipete*, qui vole ; *Celeno*, obscurité, nuage ; *Aello*, tempête ; d'où il a conclu qu'elles ne signifiaient que des sauterelles. Elles étaient filles de Neptune et de la Terre ; c'est-à-dire de la terre et de l'eau mercurielle des Philosophes. On dit les Harpies sœurs d'Isis, et l'on a raison ; puisqu'Isis n'est autre que les couleurs de l'arc-en-ciel qui paraissent sur la matière, après sa putréfaction, et quand elle commence à se volatiliser.

Suivant Apollonius, Phinée était fils d'Agénor, et faisait son séjour sur une côte opposée à la Bithynie. M. l'Abbé Banier le dit fils de Phœnix, Roi de Salmidesse, sans nous apprendre d'où descendait ce Phœnix. Il serait assez difficile que Phinée eût vécu jusqu'au temps des Argonautes, et même qu'il se fût trouvé en Thrace, car il devait s'être écoulé deux

³⁷⁵ 12 Clefs. Cl. 6.

siècles, selon le calcul même de M. l'Abbé Banier, depuis Agénor jusqu'à la guerre de Troie ; par conséquent, selon lui, Phinée aurait eu alors au moins 165 ans. Si on le dit petit-fils d'Agénor par Phœnix, ce Mythologue ne fera pas moins embarrassé, puisqu'il dit³⁷⁶, d'après Hygin³⁷⁷, que Phœnix s'établit en Afrique, lorsqu'il cherchait sa sœur Europe. Phinée était aveugle ; ce qui a été ajouté pour marquer la noirceur appelée nuit et ténèbres, puisqu'il est toujours nuit pour un aveugle. Les Harpies ne le tourmentèrent qu'après que Neptune lui eut ôté la vue ; c'est-à-dire que l'eau mercurielle eut occasionné la putréfaction. Ces monstres, symboles des parties volatiles, avaient des ailes et une figure de femme, pour marquer leur légèreté, puisque, suivant un Ancien :

*Quid levius fumo ? flamen. Quid flamine ? ventus.
Quid vento ? mulier. Quid mulisre ? nihil.*

Quand on dit que Phinée était devin, c'est que la noirceur étant la clef de l'œuvre, elle annonce la réussite à l'Artiste, qui sachant la théorie du reste des opérations, voit tout ce qui arrivera dans la suite.

Pour convaincre le Lecteur de la justesse et de la vérité des explications que je viens de donner, il suffit de lui mettre devant les yeux ce que dit Flamel à ce sujet³⁷⁸ ; il y verra ces Harpies sous le nom de Dragons

³⁷⁶ T. III. p. 67.

³⁷⁷ Fab. 178.

³⁷⁸ Explicat. de ses fig. ch. 4.

ailés ; l'infection et la puanteur qu'elles produisaient sur les mets de Phinée, et enfin leur fuite. Il pourra en faire la comparaison avec les portraits que Virgile³⁷⁹ et Ovide³⁸⁰ en font ; il en conclura que le nom de Dragon leur convient parfaitement.

« La cause pourquoi j'ai peint ces deux spermes en forme de Dragon, dit Flamel, c'est parce que leur puanteur est très grande, comme est celle des Dragons, et les exhalaisons qui montent dans le matras sont obscures, noires et bleues, jaunâtres, ainsi que sont ces Dragons peints ; la force desquels et des corps dissous est si venimeuse que véritablement il n'y a point au monde de plus grand venin ; car il est capable par sa force et sa puanteur de faire mourir et tuer toute chose vivante. Le Philosophe ne sent jamais cette puanteur s'il ne casse ses vaisseaux ; mais seulement, il la juge telle par la vue et le changement des couleurs qui proviennent de la pourriture de ses confections. »

« Au même temps la matière se dissout, se corrompt, noircit et conçoit pour engendrer, parce que toute corruption est génération, et l'on doit toujours souhaiter cette noirceur. Elle est aussi ce voile noir,

³⁷⁹ Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame. (*Æn.* l. 3).

³⁸⁰ Grande caput, stantes oculi, rostra apta rapinis,
Canicies pennis, unguibus humus inest.
Nocte volant, puerosque petunt nutricis egentes,
Et vitiant cunis corpora rapta suis. (*Fast.* l. 6.)

avec lequel le Navire de Thésée revint victorieux de Crète, qui fut cause de la mort de son père. Aussi faut-il que le père meure, afin que des cendres de ce Phœnix, il en renaisse un autre, et que le fils soit Roi. »

« Certes qui ne voit cette noirceur au commencement de ses opérations, durant les jours de la pierre ! quelle autre couleur qu'il voie, il manque entièrement au magistère, et ne le peut plus parfaire avec ce chaos. Car il ne travaille pas bien, ne putréfiant point, d'autant que si l'on ne pourrit, on ne corrompt ni n'engendre point : et véritablement je te dis derechef que, quand même tu travaillerais sur les vraies matières, si au commencement, après avoir mis les confections dans l'œuf philosophique, c'est-à-dire quelque temps après que le feu les a irritées, tu ne vois cette *tête de corbeau noire du noir très noir*, il te faut recommencer. Que donc ceux qui n'auront point ce *présage* essentiel se retirent de bonne heure des opérations, afin qu'ils évitent une perte assurée... Quelque temps après, l'eau commence à s'engrossir et coaguler davantage, venant comme de la poix très noire ; et enfin vient corps et terre, que les envieux ont appelée *terre fétide et puante*. Car alors, à cause de la parfaite putréfaction qui est aussi naturelle que toute autre, cette terre est puante, et donne une odeur semblable au relent des sépulcres remplis de pourritures et d'ossements encore chargés d'humeur naturelle. Cette terre a été appelée par Hermès la *terre des feuilles* ; néanmoins, son plus propre et vrai nom est le *laton* ou *laiton* qu'on

doit puis après blanchir. Les anciens sages Cabalistes l'ont décrite dans les métamorphoses sous différentes histoires, entre autres sous celle du serpent de Mars qui avait dévoré les compagnons de Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa lance contre un chêne creux. »
Remarque ce chêne.

On ne peut donc avoir un plus heureux présage dans les quarante premiers jours, que cette noirceur ou Phinée aveugle ; c'est-à-dire la matière qui, dans la première œuvre, avait acquis la couleur rouge et tant de splendeur et d'éclat, qu'elle avait mérité les noms de Phœnix et de Soleil, se trouve dans le commencement du second, obscurci, éclipsé et sans lumière ; ce qui ne pouvait être guère mieux exprimé que par la perte de la vue. Phinée avait, dit-on, reçu le don de prophétie d'Apollon ; parce que Phinée était lui-même l'Apollon des Philosophes dans le premier œuvre, ou la première préparation. Flamel dit positivement que ce que je viens de rapporter de lui doit s'entendre de la seconde opération. « Je te peins donc ici deux corps, un de mâle et l'autre de femelle continue-t-il au commencement du chapitre V, pour t'enseigner qu'en cette *seconde opération* tu as véritablement, mais non pas encore parfaitement, deux natures conjointes et mariées, la masculine et la féminine, ou plutôt les quatre éléments. »

Orphée, ou l'inventeur de cette relation du voyage des Argonautes, étant au fait de l'œuvre, il ne lui fut pas difficile de leur faire dire par Phinée la route qu'ils

devaient tenir, et ce qu'ils devaient faire dans la suite ; aussi le sage et prudent Pilote Orphée les conduisit-il au son de sa guitare, et leur dit ce qu'il faut faire pour se garantir des dangers dont ils sont menacés par les Syrtes, les Sirènes, Scylla, Carybde, les Roches Cyanées et tous les autres écueils. Ces deux derniers sont deux amas de rochers à l'entrée du Pont-Euxin, d'une figure irrégulière, dont une partie est du côté de l'Asie, l'autre de l'Europe ; et qui ne laissent entre eux, selon Strabon³⁸¹, qu'un espace de vingt stades. Les Anciens disaient que ces rochers étaient mobiles, et qu'ils se rapprochaient pour engloutir les vaisseaux, ce qui leur fit donner le nom de *Symplegades*, qui signifie qu'ils s'entrechoquaient.

Ces deux écueils avaient de quoi étonner nos Héros ; le portrait que leur en avait fait Phinée eût été capable de les intimider, s'il ne leur avait en même temps appris comment ils devaient s'en tirer. C'était de lâcher une colombe de ce côté-là, et, si elle volait au-delà, ils n'avaient qu'à continuer leur route, sinon ils devaient prendre le parti de s'en retourner.

On ne peut que trop louer l'inventeur de cette fiction de l'attention qu'il a eue de ne pas omettre presque une seule circonstance remarquable de ce qui se passe dans le progrès des opérations. Lorsque la couleur noire commence à s'éclaircir, la matière se revêt d'une couleur bleu foncé, qui participe du

³⁸¹ Liv. 7.

noir et du bleu ; ces deux couleurs, quoique distinctes entre elles, semblent cependant, à une certaine distance, n'en former qu'une violette. C'est pourquoi Flamel dit³⁸² : « J'ai fait peindre le champ où sont ces deux figures azuré et bleu, pour montrer que la matière ne fait que commencer à sortir de la noirceur très noire. Car l'azuré et bleu est une des premières couleurs que nous laisse voir l'obscurer femme, c'est-à-dire l'humidité, cédant un peu à la chaleur et à la sécheresse... Quand la sécheresse dominera, tout sera blanc. » Peut-on ne pas voir, dans cette description, les roches Cyanées, puisqu'on sait que leur nom même de Κυάνειος, ou Κυάνος veut dire une couleur bleue noirâtre. Il fallait, avant de les traverser, y faire passer une colombe par-dessus ; c'est-à-dire volatiliser la matière ; c'était l'unique moyen, parce qu'on ne peut réussir sans cela.

Au-delà des roches Cyanées, nos Héros devaient laisser à droite la Bithynie, toucher seulement à l'île Thyérée, et aborder chez les Mariandiniens. Les tombeaux des Paphlagoniens, sur lesquels Pélops avait régné autrefois, et dont ils se flattent d'être descendus, ne sont pas loin de là, leur dit Phinée³⁸³. Il avait raison ; puisque la matière ne fait alors que quitter la couleur noire, désignée là par Pélops de πελος *niger*, et d'ὄψ, *oculus*. C'est aussi de cette couleur, qui vient de la putréfaction, que les Philosophes ont pris occa-

³⁸² *Loc. cit.*

³⁸³ Apol. Argon. l. 2. v. 356.

sion, dit Flamel, de faire leurs allégories des tombeaux, et de lui en donner le nom. À l'opposite, vers la grande Ourse, s'élevait dans la mer une montagne nommée Carambim, au-dessus de laquelle l'Aquilon excitait des orages.

Abraham Juif a employé ce symbole pour signifier la même chose ; on le trouve dans ses figures hiéroglyphiques, rapportées par Flamel³⁸⁴ : « À l'autre côté du quatrième feuillet, était une belle fleur au sommet d'une montagne très haute, que l'Aquilon ébranlait fort rudement. Elle avait la tige bleue, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons et Griffons Aquiloniens faisaient leur nid et leur demeure. » Non loin de là, continue Apollonius le petit fleuve Iris roule ses eaux argentées, et va se jeter dans la mer. Après avoir passé l'embouchure du Termodon, les terres des Calybes, qui sont tous ouvriers en fer, et le promontoire de Jupiter l'hospitalier, vous descendrez dans une île inhabitée, de laquelle vous chasserez tous les oiseaux qui y sont en grand nombre. Vous y trouverez un Temple que les Amazones Otrera et Antiope ont fait construire en l'honneur de Mars, après leur expédition. N'y manquez pas, je vous en conjure, car on vous y présentera de la mer une chose d'une valeur inexprimable. De l'autre côté, habitent les Philyres, au-dessus les Macrones, puis les Byzeres,

³⁸⁴ Explic. des fig. Avant-propos.

et enfin vous arriverez en Colchide. Vous y passerez par le territoire Cytaique, qui s'étend jusqu'à la montagne de l'Amaranthe, en-suite par les terres qu'arrose le Phasis, de l'embouchure duquel vous apercevez le palais d'Ætes, et la forêt de Mars, où la Toison d'or est suspendue.

Voilà toute la route que leur prescrit Phinée, et ce n'est pas à tort qu'il les assure n'avoir rien oublié³⁸⁵. Après la couleur noire vient la grise, à laquelle succède la blanche ou l'argent, la Lune des Philosophes; Phinée l'indique par les eaux argentées du petit fleuve Iris; il en marque la qualité ignée par le fleuve Thermodon. Après la blanche, vient la couleur de rouille de fer, que les Philosophes appellent Mars. Phinée la désigne par la demeure des Calybes ouvriers en fer, par l'île et le Temple de Mars élevé par les Amazones Otrera et Antiope, c'est-à-dire par l'action des parties volatiles sur le fixe, que l'on doit reconnaître au terme d'expédition qui avait précédé. Il fallait chasser de cette île tous les oiseaux, c'est-à-dire qu'il faut fixer tout ce qui est volatil; car lorsque la matière a acquis la couleur de rouille, elle est absolument fixe, et il ne lui manque plus que de se fortifier en couleur; c'est pourquoi Phinée dit qu'ils passeront par le territoire Cytaique, ou de couleur de la fleur de grenade, qui conduit au Mont Amaranthe. On sait que l'amaranthe est une fleur de couleur de pourpre, et qui est une

³⁸⁵ Apollonius, l. 2. v. 392.

espèce d'immortelle. C'est la couleur qui indique la perfection de la pierre ou du soufre des Philosophes. Toutes ces couleurs sont annoncées en peu de mots par d'Espagnet³⁸⁶ : « On doit, dit-il, chercher et nécessairement trouver trois sortes de très belles fleurs dans le Jardin des sages. Des violettes, des lys et des amaranthes immortelles de couleur de pourpre. Les violettes se trouvent dès l'entrée. Le fleuve doré qui les arrose leur fait prendre une couleur de saphir ; l'industrie et le travail font ensuite trouver le lys, auquel succède insensiblement l'amaranthe. » Ne reconnaît-on pas dans ce peu de mots tout ce voyage des Argonautes ? Que leur restait-il de plus à faire ? Il fallait entrer dans le fleuve Phasis, ou qui porte de l'or. Ils y entrèrent en effet, les fils de Phryxus accueillirent parfaitement nos Héros ; Jason fut conduit à Ætes, fils du Soleil, qui avait épousé la fille de l'Océan, de laquelle il avait eu Médée. Le fils du Soleil est donc le possesseur de ce trésor, et sa petite-fille fournit les moyens de l'acquérir ; c'est-à-dire que la préparation parfaite des principes matériels de l'œuvre est achevée ; et que l'Artiste est parvenu à la génération du fils du Soleil des Philosophes. Mais il y a trois travaux pour achever l'œuvre en entier ; le premier est représenté par le voyage des Argonautes en Colchide ; le second par ce que Jason y fit pour s'emparer de la Toison d'or, et le troisième par leur retour dans leur patrie.

³⁸⁶ Can. 53.

Nous avons expliqué le premier assez au long pour donner une idée des autres ; c'est pourquoi nous serons plus courts sur les deux suivants.

Une infinité d'obstacles et de périls se présentent sur les pas de Jason. Un Dragon de la grandeur d'un navire à cinquante rames est le gardien de la Toison d'or ; il faut le vaincre, et qui oserait l'entreprendre sans la protection de Pallas et l'arc de Médée ? C'est ce Dragon dont parlent tant de Philosophes, et desquels il suffit de rapporter seulement quelques textes. « Il faut, dit Raymond Lulle³⁸⁷, extraire, de ces trois choses, le grand Dragon, qui est le commencement radical et principal de l'altération permanente. » Et plus bas³⁸⁸ : « Par cette raison il faut dire allégoriquement que ce grand Dragon est sorti des quatre éléments³⁸⁹. » « Le grand Dragon est rectifié dans cette liqueur³⁹⁰. » « Le Dragon habite dans toutes choses, c'est-à-dire le feu dans lequel est notre pierre aérienne. Cette propriété se trouve dans tous les individus du monde³⁹¹. Le feu contre nature est renfermé dans le menstrue fétide, qui transmue notre pierre en un certain Dragon venimeux, vigoureux et vorace, qui engrosse sa propre mère. »

Il est peu de Philosophes qui n'emploient l'allégo-

³⁸⁷ Théor. ch. 6.

³⁸⁸ Chap. 10.

³⁸⁹ Chap. 9.

³⁹⁰ Chap. 52.

³⁹¹ Chap. 54.

rie du Dragon : on en trouvera des preuves plus que suffisantes dans tout cet ouvrage. Ce Dragon étant un feu, suivant l'expression de Raymond Lulle, il n'est pas surprenant qu'on ait feint que celui de la Toison d'or en jetait par la bouche et les narines. On ne peut réussir à le tuer qu'en lui jetant dans la gueule une composition narcotique et somnifère ; c'est-à-dire qu'on ne peut parvenir à la putréfaction de la matière fixée que par le secours et l'action de l'eau mercurielle, qui semble l'éteindre en la dissolvant. Ce n'est que par ce moyen qu'on peut lui arracher les dents, c'est-à-dire la semence de l'or Philosophique, qui doit être ensuite semée.

Chaque opération n'étant qu'une répétition de celle qui l'a précédée, quant à ce qui se manifeste dans le progrès, il est aisé d'expliquer l'une quand on a l'intelligence de l'autre. Celle-ci commence donc, comme la précédente, par la putréfaction ; le genre de mort de ce Dragon, et les accidents qui l'accompagnent sont exprimés dans le Testament d'Arnaud de Ville-neuve³⁹². D'Espagnet dit³⁹³ aussi qu'on ne peut venir

³⁹² Lapis Philosophorum de terre scaturiens, in igne perficitur ; exahatur limpidissimæ aquæ potu satitus ; sopitur et ad minus horis duodecim unique visibiliter tumescit. Deinde in furno aëris mediocriter calidi decoquitur, quo usque in pulverem redigi, et sit aptus contritioni. Quibus peractis lac virgineum exprimitur ex purissimis ejus partibus ; quod protinus in ovum Philosophorum positum tandiu ab igne variatur, dum varii colores cessent in candore fixo ; et tandem purpureo diademate infans coronetur.

³⁹³ Can. 50.

à bout du Dragon Philosophique qu'en le baignant dans l'eau. C'est cette eau limpide que Médée donna à Jason.

Mais ce n'est pas assez d'avoir tué le Dragon ; des Taureaux se présentent aussi en vomissant du feu ; il faut les dompter par le même moyen, et les mettre sous le joug. J'ai assez expliqué dans le chapitre d'Apis ce qu'on doit entendre par les Taureaux, c'est-à-dire la véritable matière primordiale de l'œuvre ; c'est avec ces animaux qu'il faut labourer le champ Philosophique et y jeter la semence préparée qui convient. Jason usa du même stratagème pour venir à bout du Dragon et des Taureaux ; mais le principal moyen qu'il employa fut de se munir de la médaille du Soleil et de la Lune. Avec ce pantacule, on est sûr de réussir. C'est dans les opérations précédentes qu'on le trouve ; et il n'est rien dont les Philosophes fassent plus de mention que de ces deux luminaires.

À peine les dents du Dragon sont-elles en terre, qu'il en sort des hommes armés qui s'entretuent. C'est-à-dire, qu'aussitôt que la semence aurifique est mise sur la terre, les natures fixes et volatiles agissent l'une sur l'autre ; il se fait une fermentation occasionnée par la matière fixée en pierre ; le combat s'engage ; les vapeurs montent et descendent, jusqu'à ce que tout se précipite, et qu'il en résulte une substance fixe et permanence, dont la possession procure

celle de la Toison d'or. Virgile parle de ces Taureaux³⁹⁴ en ces termes :

Hæc loca non Tauri spirantes naribus ignem

Invertere, satis immanis dentibus hydri,

Nec galeis, densisque virum, seges horruit hastis.

Les uns disent que cette Toison était blanche, les autres de couleur de pourpre ; mais la Fable nous apprend qu'elle avait été dorée par Mercure, avant qu'elle fût suspendue dans la forêt de Mars. Elle avait par conséquent passé de la couleur blanche à la jaune, puis à la couleur de rouille, et enfin à la couleur de pourpre. Mercure l'avait dorée, puisque la couleur citrine qui se trouve intermédiaire entre la blanche et la rouillée, est un effet du mercure.

Il est à propos de faire remarquer, avec Apollonius³⁹⁵, que Médée et Ariane, l'une et l'autre petites-filles du Soleil, fournissent à Thésée et à Jason les moyens de vaincre les monstres contre lesquels ils veulent combattre. La ressemblance qui se trouve entre les expéditions de ces deux Princes, prouve bien que ces deux fictions furent imaginées en vue du même objet. Ils s'embarquent tous deux avec quelques compagnons, Thésée arrivé trouve un monstre à combattre, le Minotaure ; Jason a aussi des

³⁹⁴ Georg. 2.

³⁹⁵ Argonaut. l. 3. v. 996.

Taureaux à vaincre. Thésée, pour parvenir au Minotaure, est obligé de passer par tous les détours d'un labyrinthe toujours en danger d'y périr ; Jason a une route à faire non moins difficile, à travers des écueils et des ennemis. Ariane se prend d'amour pour Thésée, et contre les intérêts de son propre père, fournit à son amant les moyens de sortir victorieux des dangers auxquels il doit s'exposer ; Médée se trouve dans le même cas ; et dans une semblable circonstance, elle procure à Jason tout ce qu'il lui faut pour vaincre ; Ariane quitte son père, sa patrie, et s'enfuit avec Thésée, qui l'abandonne ensuite dans l'île de Naxos, pour épouser Phèdre, dont il eut Hippolyte et Démophon, après avoir eu, selon quelques Auteurs, Œnopion et Staphilus d'Ariane. Médée se sauve aussi avec Jason qui, en ayant eu deux enfants, la laissa pour prendre Créuse. Les enfants des uns et des autres périrent misérablement comme leurs mères ; Thésée mourut précipité du haut d'un rocher dans la mer, Jason périt sous les ruines de la Navire Argo. Médée, abandonnée de Jason épousa Egée, Ariane Bacchus. Il est enfin visible que ces deux fictions ne sont qu'une même chose expliquée par des allégories, dont on a voulu varier les circonstances pour en faire deux différentes histoires. Si les Mythologues voulaient se donner la peine de réfléchir sur cette ressemblance, pourraient-ils s'empêcher d'ouvrir les yeux sur leur erreur ; et se donneraient-ils tant de peines pour rapporter à l'histoire ce qui n'est palpablement qu'une fiction toute

pure ? Ce ne sont pas les deux seules fables qui aient un rapport immédiat ; celle de Cadmus ne ressemble pas moins à celle de Jason. Même Dragon qu'il faut faire périr, mêmes dents qu'il faut semer, mêmes hommes armés qui en naissent et s'entretuent : là est un Taureau que Cadmus suit ; ici des Taureaux que Jason combat. Si l'on voulait enfin rapprocher toutes les Fables anciennes, on verrait sans peine que j'ai raison de les réduire toutes à un même principe, parce qu'elles n'ont réellement qu'un même objet.

Retour des Argonautes

Les Auteurs sont encore moins d'accord sur la route que les Argonautes tinrent pour retourner en Grèce qu'ils le sont sur les autres circonstances de cette expédition ; aussi n'est-ce pas à de simples Historiens, ou à des Poètes qui ne sont pas au fait de la Philosophie hermétique, à décrire ce qui se passe dans le progrès des opérations de cet Art.

Hérodote³⁹⁶ n'en fait pas un assez long détail pour que M. l'Abbé Banier puisse dire³⁹⁷ avec raison que cet Historien fournit seul de quoi rectifier la relation des autres ; on pourrait seulement conjecturer, de ce qu'il en dit, que les Argonautes suivirent en s'en retournant à peu près la même route qu'ils avaient

³⁹⁶ L. 4.

³⁹⁷ T. III. p. 242.

tenue en allant. Hécatee de Millet veut que, du fleuve Phasis, ces Héros soient passés dans l'Océan, de là dans le Nil, ensuite dans la mer de Tyrrhène, ou Méditerranée, et enfin dans leur pays. Artémidore d'Éphèse réfute cet Auteur, et apporte pour preuve que le Phasis ne communique point à l'Océan. Timagète, Timée et plusieurs autres soutiennent que les Argonautes ont passé par tous les endroits cités par Orphée, Apollonius de Rhodes, etc., parce qu'ils prétendent que de leur temps on trouvait encore dans ces lieux des monuments qui attestaient ce passage. Comme si de tels monuments, imaginés sans doute sur les relations mêmes, ou cités par ces Poètes, parce qu'ils venaient à propos aux circonstances qu'ils inséraient dans leurs fictions, pouvaient rendre possible ce qui ne l'est pas.

Orphée fait parcourir aux Argonautes les côtes Orientales de l'Asie, traverser le Bosphore Cimmérien, les Palus Méotides, puis un détroit qui n'exista jamais, par lequel ils entrèrent après neuf jours dans l'Océan septentrional ; de là, ils arrivèrent à l'île Peuceste, connue du Pilote Ancée ; puis à celle de Circé, ensuite aux colonnes d'Hercule, rentrèrent dans la Méditerranée, côtoyèrent la Sicile, évitèrent Scylla et Carybde, par le secours de Thétis, qui s'intéressait pour la vie de Pelée son époux, abordèrent au pays des Phéaciens, après avoir été sauvés des Sirènes par l'éloquence d'Orphée ; au sortir de là ils furent jetés sur les Syrtes d'Afrique, desquels un Triton les garan-

tit moyennant un trépied. Enfin, ils gagnèrent le cap Malée, et puis la Thessalie.

Il semble qu'Orphée ait voulu déclarer ouvertement que sa relation était absolument feinte, par le peu de vraisemblance qu'il y a mis ; mais Apollonius de Rhodes a beaucoup encore enchéri sur Orphée. Les Argonautes, selon lui, s'étant ressouvenus que Phinée leur avait recommandé de s'en retourner dans la Grèce par une route différente de celle qu'ils avaient tenue en allant à la Colchide, et que cette route avait été marquée par les Prêtres de Thèbes en Égypte, entrèrent dans un grand fleuve qui leur manqua. Ils furent obligés de porter leur vaisseau pendant douze jours jusqu'à ce qu'ils retrouvèrent la mer, avec Absyrthe, frère de Médée, qui les poursuivait, et dont ils se défirent, en le coupant en morceaux. Alors, le chêne de Dodone prononça un oracle qui prédisait à Jason qu'il ne reverrait pas sa patrie avant qu'il se fût soumis à la cérémonie de l'expiation de ce meurtre. Les Argonautes prirent en conséquence la route de *Æea*, où Circé, sœur du Roi de Colchos, et tante de Médée, faisait son séjour. Elle fit toutes les cérémonies usitées dans les expiations et puis les renvoya.

Leur navigation fut assez heureuse pendant quelque temps ; mais ils furent jetés sur les Syrtes d'Afrique, d'où ils ne se retirèrent qu'avec peine, et aux conditions rapportées par Orphée.

Il est évident que ces relations sont absolument fausses. On excuse ces Auteurs sur le défaut de

connaissance de la géographie et de la navigation qui n'était pas encore assez perfectionnée dans ces temps-là. Mais ces erreurs sont si grossières et si palpables, que M. l'Abbé Banier, avec beaucoup d'autres Mythologues qui admettent la vérité de cette expédition, n'ont pu s'empêcher de dire³⁹⁸ que c'était le comble de l'ignorance et une fiction puérile, que ces Auteurs n'ont employée que pour étaler ce qui se savait de leur temps sur les Peuples qui habitaient ces contrées éloignées. Ce savant Mythologue avoue aussi que la plupart de ces Peuples sont inconnus, et n'existaient même pas au temps d'Orphée, ou d'Onomatrice. Il était cependant nécessaire de trouver dans ces Poètes quelques choses sur lesquelles M. l'Abbé Banier pût établir son système historique. Apollonius lui a fourni un fondement bien peu solide à la vérité. Ce sont des prétendues colonnes de la Colchide, sur lesquelles ce Poète dit que toutes les routes connues en ce temps-là étaient gravées. Sésostris est précisément celui qui, suivant ce Mythologue, avait fait élever ces colonnes. Malheureusement, Sésostris ne vint au monde que longtemps après cette prétendue expédition, en admettant même la réalité de ce voyage au temps où ce savant en fixe l'époque. Mais cette difficulté n'était pas de conséquence pour lui. Apollonius, dit-il, *possédait sans doute l'histoire de Sésostris ; et quoiqu'elle fût postérieure à l'expédition des argonautes, il a pu par anticipation parler des monu-*

³⁹⁸ T. III. p. 242.

ments que ce conquérant laissa dans la Colchide. Je laisse au Lecteur à juger de la solidité de cette preuve. Pour moi, j'aime mieux expliquer Apollonius par lui-même, et dire avec lui que la route qu'il fait tenir aux Argonautes est la même qui leur avait été marquée par les Prêtres d'Égypte. C'est insinuer assez clairement que le tout n'est qu'une pure fiction, et une relation allégorique de ce qui se passe dans les opérations de l'art sacerdotal ou hermétique. C'était de ces Prêtres mêmes qu'Orphée, Apollonius, et beaucoup d'autres avaient appris la route qu'il faut tenir pour parvenir à la fin que l'on se propose dans la pratique de cet Art. Il y a donc grande apparence que ces prétendues colonnes étaient de même nature que celles d'Osiris, de Bacchus, d'Hercule ; c'est-à-dire la pierre au blanc et la pierre au rouge, qui sont les deux termes des voyages de ces Héros. Les fautes contre la Géographie qu'on reproche à ces Poètes, ne sont des fautes que lorsqu'on les envisage dans le point de vue qui présenterait une histoire véritable, mais nullement dans une allégorie de ce genre, puisque tout y convient parfaitement. Les lieux qui se seraient trouvés naturellement sur la route de la Colchide en Grèce, n'auraient pas été propres à exprimer les idées allégoriques de ces Poètes, qui, sans se soucier beaucoup de se conformer à la Géographie, en ont sacrifié la vérité à celle qu'ils avaient en vue. En allant de la Grèce à la Colchide, tout se trouvait disposé comme il le fallait ; Lemnos se présentait d'abord, après cela

venaient les Cyanées, et tout le reste ; mais Phinée avait eu raison de leur prescrire une autre route pour le retour, parce que l'opération figurée par ce retour, devant être semblable à celle qui était figurée par le voyage à Colchos, ils n'auraient pas trouvé un Lemnos au sortir du Phasis, ni les roches Cyanées. C'eût été renverser l'ordre de ce qui doit arriver dans cette dernière opération. La dissolution de la matière, la couleur noire qui doit lui succéder, et la putréfaction ayant été désignées par Lemnos et la mauvaise odeur des femmes de cette île, se seraient trouvées alors dans la relation à la fin de l'œuvre, au lieu qu'elles doivent paraître dès le commencement, puisqu'elles en sont la clef. Il a donc fallu imaginer une autre allégorie, au risque de s'écarter du vraisemblable quant à la Géographie. Cette dissolution a été désignée, dans le retour, par le meurtre d'Absyrthe, et la division de ses membres, par le présent qu'Eurypile fit à Jason ; c'est-à-dire une motte de terre qui tomba dans l'eau, où Médée, l'ayant vu dissoudre, prédit beaucoup de choses favorables aux Argonautes. Cette terre est celle des Philosophes, qui s'est formée de l'eau ; il faut, pour réussir, la réduire en sa première matière, qui est l'eau ; c'est pourquoi l'on a feint qu'un fils de Neptune avait fait le présent, et qu'il avait été donné en garde à Euphème, fils du même Dieu, et de Mécioni, ou Oris, fille du fleuve Eurotas ; d'autres lui donnent pour mère Europe, fille du fameux Titye. Apollonius

de Rhodes et Hygin³⁹⁹ vantent beaucoup Euphème pour sa légèreté à la course, qui était telle, disaient-ils, qu'en courant sur la mer, à peine mouillait-il ses pieds. Pausanias⁴⁰⁰ lui attribue une grande habileté à conduire un char. Apollonius en faisait un si grand cas, qu'il l'honore des mêmes épithètes qu'Homère donne à Achille dans l'Iliade ; aussi étaient-ils fils, l'un de Thétis, fille de Nérée, l'autre, d'Oris, fille du fleuve Eurotas, c'est-à-dire de l'eau. La preuve que ces deux Poètes avaient la même idée de ces Héros, est qu'Apollonius fait aussi venir Thétis, pour sauver les Argonautes des écueils de Scylla et de Carybde, à cause de son mari Pélée qui se trouvait parmi eux.

La manière dont ce Poète raconte l'événement de la motte de terre, prouve clairement, à ceux qui ont lu avec attention les explications précédentes, que c'est une allégorie toute pure de ce qui se passe dans l'œuvre depuis la dissolution de la matière jusqu'à ce qu'elle redevient terre et qu'elle prend la couleur blanche. Les Argonautes étant dans l'île d'Anaphé, l'une des Sporades, voisine de celle de Thera, Euphème se ressouvint d'un songe qu'il avait eu la nuit d'après l'entrevue du Triton, et d'Eurypile, qui lui avait confié la motte de terre, et le raconta à Jason et aux autres Argonautes. Il avait vu en songe qu'il tenait la motte de terre dans ses bras, et qu'il voyait couler de son sein sur elle, quantité de gouttes de lait,

³⁹⁹ Fab. 14.

⁴⁰⁰ In Eliac.

qui, à mesure qu'elles la détrempaient, lui faisaient prendre insensiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en était devenu amoureux aussitôt qu'elle lui parut parfaite, et n'avait eu aucune peine à la faire consentir à ce qu'il voulait ; mais il s'était repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyait incestueux. La fille l'avait rassuré en lui disant qu'il n'était pas son père ; qu'elle était fille du Triton et de la Libye, et qu'elle serait un jour la nourrice de ses enfants. Elle avait ajouté qu'elle demeurerait aux environs de l'île d'Anaphé, et qu'elle paraîtrait sur la surface des eaux, lorsqu'il en serait temps. Pour mettre le Lecteur au fait, il suffit de lui rappeler ce que nous avons dit ci-devant de l'île flottante, de celle de Délos où Latone accoucha de Diane. Quand on sait que la matière commence à se volatiliser après sa dissolution, on voit pourquoi l'on dit qu'Euphème était si léger à la course, qu'il ne mouillait presque pas ses pieds en courant sur les eaux.

Il est à propos de remarquer que le Trépied dont Jason fit présent au Triton, était de cuivre, qu'il le mit dans son Temple. Je fais cette observation pour montrer combien toutes ces circonstances s'accordent avec les opérations de l'Art hermétique, lorsqu'elles sont parvenues au point dont nous parlons, puisque les Philosophes donnent aussi le nom de cuivre à leur matière dans cet état, en disant *blanchissez le leton*.

Les Déesses de la mer et les Génies qu'Apollonius fait apparaître aux Argonautes, ne sont donc pas les

habitants des côtes de la Libye ; et le cheval ailé dételé du char de Neptune, un vaisseau d'Eurypile⁴⁰¹ ; mais les parties aqueuses et volatiles qui se subliment. Le navire Argo n'étant que la matière qui nage dans ou sur la mer des Philosophes, c'est-à-dire leur eau mercurielle, il ne leur était pas difficile de porter leur vaisseau, et de se conformer en même temps aux ordres qu'ils avaient de suivre les traces de ce cheval ailé qui allait aussi vite que l'oiseau le plus léger. Pour rapprocher ici les fables, qu'on se souvienne qu'un Héros fit aussi présent à Minerve d'un vase antique de cuivre. Diodore de Sicile, qui parle aussi du Trépied, dit qu'il portait une inscription en caractères fort antiques. Les Auteurs racontent beaucoup d'autres choses du retour des Argonautes, mais je crois que les explications que j'ai données me dispensent d'entrer dans un plus long détail ; il faudrait, pour ainsi dire, faire un commentaire, avec des notes sur tout ce qu'avancent ces Auteurs. Je me restreins donc à dire deux mots de ce qui se passa après le retour de Jason.

Tous conviennent que Médée, étant arrivée dans la patrie de son amant, y rajeunit Éson, après l'avoir coupé en morceaux, et fait cuire. Eschyle en dit autant des nourrices de Bacchus. On raconte la même chose de Denys et d'Osiris. Les Philosophes hermétiques sont d'accord avec ces Auteurs, et attribuent

⁴⁰¹ M. l'Abbé Banier, T. III, p. 245.

à leur médecine la propriété de rajeunir ; mais on les prend à la lettre, et l'on tombe dans l'erreur.

Balgus⁴⁰² va nous apprendre quel est ce Vieillard : « Prenez, dit-il, l'arbre blanc, bâtissez-lui une maison ronde, ténébreuse et environnée de rosée ; mettez dedans avec lui un Vieillard de cent ans, et ayant fermé exactement la maison de manière que la pluie ni le vent même n'y puissent entrer, laissez-les-y 80 jours. Je vous dis avec vérité que ce Vieillard ne cessera de manger du fruit de l'arbre jusqu'à ce qu'il soit rajeuni. O que la Nature est admirable qui transforme l'âme de ce Vieillard en un corps jeune et vigoureux, et qui fait que le père devient fils ! Béni soit Dieu notre Créateur. »

Ces dernières paroles expliquent le fait de Médée à l'égard de Pélias, rapporté par Ovide et Pausanias⁴⁰³ ; savoir, que Médée, pour tromper les filles de Pélias, après avoir rajeuni Éson, prit un vieux Bélier qu'elle coupa en morceaux, le jeta dans une chaudière, le fit cuire, et le retira transformé en un jeune Agneau. Les filles de Pélias, persuadées qu'il en arriverait autant à leur père, le disséquèrent, le jetèrent dans une chaudière d'eau bouillante, où il fut tellement consumé, qu'il n'en resta aucune partie capable de sépulture. Médée après ce coup monta sur son char attelé de deux Dragons ailés, et se sauva dans les airs. Voilà les Dragons ailés de Nicolas Flamel ; c'est-à-dire les

⁴⁰² La Tourbe.

⁴⁰³ In Arcad.

parties volatiles. C'est pour cela qu'on a fait précéder cette fuite par la mort de Pélias, pour marquer la dissolution et la noirceur, de *πηλός*, boue, ou *πελός*, noir. Une expédition aussi périlleuse, une navigation aussi pénible, la route que les Argonautes ont tenue soit en allant, soit en revenant, demandaient plus de temps que quelques Auteurs n'en comptent. Les uns assurent que tout fut achevé en une année; ce qui ne saurait s'accorder avec les deux ans de séjour que Jason fit dans l'île de Lymnos. Il faudrait alors compter trois ans; temps que les vaisseaux de Salomon employaient pour aller chercher l'or dans l'île d'Ophir. Mais en vain les Mythologues voudraient-ils essayer de déterminer la durée de la navigation des Argonautes. Si Jason était jeune quand il partit pour la Colchide, il est certain qu'Éson n'était pas vieux, non plus que Pélias. Les Auteurs nous les représentent cependant comme des vieillards décrépits au retour des Argonautes. La preuve en est toute simple par la table généalogique qui suit.

Éole eut pour fils	Créthéus eut de Tyro	Æson eut de d'Alcimède	Jason	
	Athamas de Néphélé	Phryxus, Hellé	Argos, Phrontis, Mélias, Cylindus	
	Salmonée eut	Tyro eut de Neptune	Nélée, Pelias	Acaste

On voit par là que Pélidas, Éson et Phryxus devaient être à peu près du même âge. Calciope, femme de Phryxus, était sœur de Médée, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour favoriser la passion de Jason pour sa sœur. Phryxus était jeune lorsqu'il épousa Calciope, qui ne devait pas être vieille, lorsque Jason, âgé d'une vingtaine d'années, arriva à Colchos, puisque Médée sa sœur était jeune aussi. Il faut donc que les Mythologues concluent ou que l'expédition des Argonautes a duré beaucoup d'années, ou que Pélidas et Éson n'étaient pas si vieux que les Auteurs le disent.

Cette difficulté, mise dans tout son jour, ne serait pas facile à résoudre pour les Mythologues. Mais il paraît que les Auteurs des relations du voyage de la Colchide ne se sont pas mis beaucoup en peine de celles qui pourraient en résulter. Ceux qui étaient au fait de l'Art hermétique savaient bien que ces prétendues difficultés disparaîtraient aux yeux des Philosophes, dont la manière de compter les mois et les années est bien différente de celle du commun des Chronologistes. On a vu, dans le Traité de cet Art sacerdotal, que les Adeptes ont leurs saisons, leurs mois, leurs semaines, et que leur manière de compter la durée du temps varie même suivant les différentes dispositions ou opérations de l'œuvre. C'est pourquoi ils ne paraissent pas d'accord entre eux, quand ils fixent la durée de l'œuvre les uns à un an, les autres à quinze mois, d'autres à dix-huit, d'autres à trois ans. On en voit même qui la poussent jusqu'à dix et douze

années. On peut dire en général que l'œuvre s'achève en douze mois ou quatre saisons qui font l'année Philosophique ; mais cette durée, quoique composée des mêmes saisons, est infiniment abrégée dans le travail de la multiplication de la pierre, et chaque multiplication est plus courte que celle qui l'a précédée. Nous expliquerons ces saisons dans le dictionnaire Mytho-Hermétique, qui forme une suite nécessaire à cet ouvrage. C'est dans ce sens-là qu'il faut expliquer la durée des voyages d'Osiris, de Bacchus ; il faut aussi faire attention que chaque Fable n'est pas toujours une allégorie entière de l'œuvre complet. La plupart des Auteurs n'en ont qu'une partie pour objet, et plus communément les deux œuvres du soufre et de l'élixir, mais particulièrement ce dernier, comme étant la fin de l'œuvre avant la multiplication, qu'on peut se dispenser de faire, quand on veut s'en tenir là.

Avouons-le de bonne foi, quand on a lu les histoires d'Athamas, d'Ino, de Néphélé, de Phryxus et d'Hellé, de Léarque et de Mélicerte, qui donnèrent lieu à la conquête de la Toison d'or ; quand on a réfléchi sur celles de Pélias, d'Éson, de Jason et du voyage des Argonautes ; trouve-t-on dans la tournure même de M. l'Abbé Banier, et dans les explications que ce Mythologue et les autres savants en ont données, de quoi satisfaire un esprit exempt de préjugés ? Il semble que les doutes se multiplient à mesure qu'ils s'efforcent de les lever. Ils se voient sans cesse forcés d'avouer que telles et telles circonstances sont de

pures fictions ; et si l'on ôtait de ces histoires tout ce qu'ils déclarent fiction, il ne resterait peut-être pas une seule circonstance qui pût raisonnablement s'expliquer historiquement. En voici la preuve. L'histoire de Néphélé est une fable, dit M. l'Abbé Banier⁴⁰⁴. Celle du transport de la Toison d'or dans la Colchide l'est aussi, puisqu'il dit : « Pour expliquer des circonstances si visiblement fausses, les anciens Mythologues inventèrent une nouvelle fable, et dirent, etc.⁴⁰⁵. » On ne peut douter que le voyage de Jason du mont Pélion à Iolcos, la perte de son soulier, son passage du fleuve Anaure ou Enipée, suivant Homère⁴⁰⁶, sur les épaules de Junon, ne soient aussi marqués au même coin. On ne croira certainement pas que le navire Argo ait été construit de chênes parlants. Presque tous les traits qui composent l'histoire des compagnons de Jason, chacun en particulier, sont reconnus fabuleux, soit dans leur généalogie, puisqu'ils sont tous ou fils des Dieux, ou leurs descendants. Il serait trop long d'entrer dans le détail à cet égard. Voilà ce qui a précédé le départ ; voyons la navigation. L'infection générale des femmes de Lemnos, occasionnée par le courroux de Vénus, n'est pas vraisemblable, en faisant même disparaître le courroux de la Déesse ; ou ce serait avoir bien mauvaise idée de la délicatesse des Argonautes, qui valaient bien les Lemniens ; et loin de faire dans

⁴⁰⁴ Tom. III. p. 203.

⁴⁰⁵ *Ibid.*

⁴⁰⁶ Odys. l. II. v. 237.

cette île un séjour de deux ans, comment y auraient-ils passé deux jours ? L'abandonnement d'Hercule dans la Troade, qui va chercher Hylas enlevé par les Nymphes ; les Géants de Cyzique qui avaient chacun six bras et six jambes ; la fontaine que la mère des Dieux y fit sortir de terre, pour que Jason pût expier le meurtre involontaire de Cyzicus.

La visite rendue à Phinée, molesté sans cesse par les Harpies, chances par le fils de Borée, *est une fiction qui cache sans doute quelque vérité*⁴⁰⁷ ; l'entrechoque des rochers Cyanées, ou Symplegades, est une fable⁴⁰⁸. La fixation de ces rochers, la colombe qui y perd sa queue dans le trajet, ne sont pas plus vrais. Les oiseaux de l'île d'Arécie, qui lançaient de loin des plumes meurtrières aux Argonautes, n'existèrent jamais.

Enfin les voilà dans la Colchide ; et tout ce qui s'y passa sont *des fables aussi extraordinaires que difficiles à expliquer*⁴⁰⁹. L'enchanteresse Médée, le Dragon et les Taureaux aux pieds d'airain, les hommes armés qui sortent de terre, les herbes enchantées, le breuvage préparé, la victoire de Jason, son départ avec Médée ; *on peut dire seulement que toutes ces fables ne sont qu'un pur jeu de l'imagination des Poètes*⁴¹⁰.

Venons au retour des Argonautes. *Les Poètes ont*

⁴⁰⁷ M. l'Abbé Ban. *Loc. cit.* p. 229.

⁴⁰⁸ *Ibid.* p. 231.

⁴⁰⁹ *Ibid.* p. 233.

⁴¹⁰ *Ibid.* p. 235.

*imaginé le meurtre d'absyrthe*⁴¹¹. Les relations de ce retour sont extravagantes. Celle d'Onomacrite n'est pas vraisemblable, et celle d'apollonius l'est encore moins⁴¹². c'est une fiction⁴¹³. Les peuples cités par ces auteurs sont ou inconnus, ou n'existaient pas du temps de ces Poètes, ou sont placés à l'aventure⁴¹⁴. Ce qui se passa au lac Tritonide est un conte sur lequel l'on doit faire peu de fond⁴¹⁵. L'histoire de Jason et celle de Médée sont enfin mêlées de tant de fictions, qui se détruisent même les unes et les autres, qu'il est bien difficile d'établir quelque chose de certain à leur sujet⁴¹⁶.

Ne doit-on pas être surpris qu'après de tels aveux, M. l'Abbé Banier ait entrepris de donner ces fables pour des histoires réelles, et qu'il ait voulu se donner la peine de faire les frais des preuves qu'il en apporte ? Je ne me suis pas proposé de discuter toutes ses explications ; je les abandonne au jugement de ceux qui ne se laissent point éblouir par la grande érudition.

⁴¹¹ *Ibid.* p. 238..

⁴¹² *Ibid.* p. 240.

⁴¹³ *Ibid.* p. 241.

⁴¹⁴ *Ibid.* p. 242.

⁴¹⁵ *Ibid.* p. 244.

⁴¹⁶ *Ibid.* p. 253.

Chapitre II : Histoire de l'enlèvement des pommes d'or du jardin des Hespérides

Après l'histoire de la conquête de la Toison d'or, il n'en est guère qui vienne mieux à notre sujet que celle de l'expédition d'Hercule pour se mettre en possession de ces fameux fruits connus de si peu de personnes, que les Auteurs qui en ont parlé n'ont pas même été d'accord sur leur vrai nom.

Les anciens Poètes ont donné carrière à leur imagination sur ce sujet ; et les Historiens qui n'en ont parlé que d'après ces pères des fables, après avoir cherché en vain le lieu où était ce Jardin, le nom et la nature de ces fruits, sont presque tous contraires les uns aux autres. Et comment auraient-ils pu dire quelque chose de certain sur un fait qui n'exista jamais ?

Il est inutile de faire des dissertations pour favoriser le sentiment de l'un plutôt que de l'autre, puisqu'ils sont tous également dans l'erreur à cet égard.

C'est donc avec raison qu'on peut regarder comme des idées creuses et chimériques les explications de la plupart des Mythologues qui ont voulu tout rapporter à l'histoire, quelque ingénieuses et quelque brillantes qu'elles soient, et quoiqu'elles aient d'illustres garants. Je ne fais ici que rétorquer contre les Mythologues l'argument qu'un d'entre eux⁴¹⁷ a fait contre

⁴¹⁷ M. l'Abbé Massieu, Mémoires des Belles-Lettres, T. III. p. 49.

Michel Maïer ; l'on jugera si je suis fondé à le faire par les explications que nous donnerons ci-après.

Il ne faut pas juger des premiers Poètes grecs comme de ceux qui n'ont été, pour ainsi dire, que leurs imitateurs, soit pour n'avoir traité que les mêmes sujets, soit pour avoir travaillé sur d'autres, mais dans le goût des premiers. Ceux-ci, instruits par les Égyptiens, prirent chez ce Peuple les sujets de leurs Poèmes, et les travestirent à la grecque, suivant le génie de leur langue et de leur nation. Frappés de la grandeur de l'objet qu'ils avaient en vue, mais qu'ils ne voulaient pas dévoiler aux Peuples, ils s'attachèrent à le traiter par des allégories, dont le merveilleux excitât l'admiration et la surprise, souvent sans nul égard pour le vraisemblable, afin que les gens sensés ne prissent pas pour une histoire réelle ce qui n'était qu'une fiction ; et qu'ils sentissent en même temps que ces allégories portaient sur quelque chose de réel.

Les Poètes qui parurent dans la suite, et qui ignoraient le point de vue des premiers, ne virent dans leurs ouvrages que le merveilleux. Ils traitèrent les matières suivant leur génie, et abusèrent du privilège qu'ils avaient de tout oser.

... Pictoribus atque Poëtis

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

HOR. ART. POËT.

Sur ce principe, quand ils choisirent pour matière

de leurs ouvrages des sujets déjà traités, ils en conservèrent le fond, mais ils y ajoutèrent, ou en retranchèrent des circonstances, ou y firent quelques changements à leur fantaisie, et ne s'appliquèrent, pour ainsi dire, qu'à exciter l'admiration et la surprise, par le merveilleux qu'ils y répandaient, sans avoir d'autre but que celui de plaire. Il n'est donc pas surprenant que l'on trouve chez eux des traits qui peuvent s'expliquer de l'objet que s'étaient proposés leurs prédécesseurs. Mais comme un sujet est susceptible de mille allégories différentes, chaque Poète l'a traité à sa manière. Je ne prétends donc pas que toutes les Fables puissent être expliquées par mon système, mais seulement les anciennes, qui ont pour base les fictions égyptiennes et phéniciennes ; puisqu'on sait que les plus anciens Poètes grecs y ont puisé les leurs, comme il serait aisé de le prouver en en faisant une concordance, qui prouverait clairement qu'elles ont toutes le même objet.

Les fables ne sont donc pas toutes des mensonges ingénieux, mais celles-là seulement qui n'ont d'autre objet que de plaire. Celle dont il est ici question, et presque toutes celles d'Orphée, d'Homère et des plus anciens Poètes sont des allégories qui cachent des instructions sous le voile de la généalogie et des actions prétendues des Dieux, des Déeses ou de leurs descendants.

Lorsqu'on veut réduire la fable des Hespérides à l'histoire, on ne sait comment s'y prendre pour déter-

miner quelque chose de précis. Chaque Historien prétend qu'on doit l'en croire préférablement à tout autre, et ne donne cependant aucune preuve solide de son sentiment. Ils sont partagés en tant d'opinions différentes, qu'on ne sait à laquelle se fixer. Hérodote, le plus ancien des Historiens, et très instruit de toutes les fables, ne fait pas mention de celle des Hespérides, ni de beaucoup d'autres; sans doute parce qu'il les regardait comme des fictions. Les traditions étant toujours plus pures à mesure qu'elles approchent de leur source, il eût été plus en état que les autres Historiens de nous laisser quelque chose de moins douteux, quoiqu'on l'accuse d'avoir été un peu trop crédule. Sera-ce à Paléphate qu'il faudra s'en rapporter? Tous les Mythologues conviennent que c'est un Auteur très suspect, accoutumé à forger des explications, et à donner à sa fantaisie l'existence à des personnes qui n'ont jamais été⁴¹⁸.

Il dit⁴¹⁹ qu'Hespérus était un riche Milésien, qui alla s'établir dans la Carie. Il eut deux filles, nommées Hespérides, qui avaient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appelait *Brebis d'or*, à cause de leur beauté. Elles en confiaient la garde à un Berger, nommé *Dragon*; mais Hercule, passant par le pays, enleva le Berger et les troupeaux. Il n'y aurait rien de plus simple que cette explication de Paléphate; toute admiration, tout le merveilleux de cette fable

⁴¹⁸ M. l'Abbé Banier, Myth. T. III. p. 283.

⁴¹⁹ Chap. 19.

se réduirait à si peu de chose qu'elle ne mériterait certainement pas d'être mise au nombre des célèbres travaux du fils de Jupiter et d'Alcmène.

Il n'est point de fables qu'on ne puisse expliquer aussi facilement, en imitant Paléphate ; mais est-il permis de changer les noms, les lieux, les circonstances des faits, et la nature même des choses ? Malgré le peu de solidité du raisonnement de cet Auteur ; malgré le peu de conformité qui se trouve entre son explication et le fait rapporté par les Poètes, Agroe-tas, autre Historien cité par les anciens Scholiastes, semble avoir suivi Paléphate, et dit au troisième livre des choses libyques, que ce n'était point des Pommes, mais des Brebis, qu'on appelait *Brebis d'or*, à cause de leur beauté. Et le Berger qui en avait la garde, n'était point un *Dragon*, mais un homme ainsi nommé, parce qu'il avait la vigilance et la férocité de cet animal. Varron et Servius ont adopté ces idées. Cette opinion n'a cependant pas eu autant de partisans que celle de ceux qui s'en sont tenus aux termes propres des Poètes. Ceux-ci ont prétendu que les autres avaient été trompés par l'équivoque du terme μάλα, qui signifie également *Brebis* et *Pomme*, et l'on ne voit pas d'autres raisons qui aient pu leur faire prendre le change. Ceux qui ont regardé ces fruits comme de vrais fruits, n'ont été guère moins embarrassés quand il a fallu en déterminer l'espèce. Des pommes d'or ne croissent pas sur des arbres ; mais on les a, disent-ils, appelées ainsi, parce qu'elles étaient excellentes ; ou

parce que les arbres qui les portaient, étaient d'un grand rapport ; ou enfin parce que ces fruits avaient une couleur approchante de celle de l'or.

Diodore de Sicile⁴²⁰, incertain sur le parti qu'il devait prendre, laisse la liberté de penser ce qu'on voudra, et dit que c'étaient des fruits ou des Brebis. Il fabrique une histoire à cet égard absolument contraire à ce qu'en avaient dit les Poètes.

M. l'Abbé Massieu⁴²¹ regarde cette histoire comme ce qui nous reste de plus solide sur le sujet que nous examinons, quoiqu'il n'y soit fait aucune mention des ordres d'Eurystée, ni de ce qui a précédé l'enlèvement de ces fruits, ni d'aucunes des circonstances de cette expédition.

Selon Diodore, le hasard conduisit Hercule sur le rivage de la mer Atlantide, au retour de quelques-unes de ses expéditions. Il y trouva les filles d'Atlas qu'un Pirate avait enlevées par ordre de Busiris ; il tua les corsaires et ramena les Hespérides chez leur père, qui par reconnaissance fit présent à Hercule des fruits, ou des Brebis que ses filles gardaient ou cultivaient avec un soin extrême.

Atlas, qui était très versé dans la Science des Astres, voulut aussi initier le Héros dans les principes de l'Astronomie, et lui donna une sphère. Voilà en substance l'histoire que fait Diodore, qui place ce fait

⁴²⁰ Bibliot. l. 5. c. 13.

⁴²¹ Mém. des Belles-Lettres, T. III p. 31.

dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, au lieu que Paléphate le met dans la Carie.

Pline le Naturaliste⁴²² ne sait où le placer ; comme il suit le sentiment de ceux qui admettaient des fruits, il fallait aussi trouver le jardin où ils croissaient. De son temps, les uns le mettaient à Bérénice, ville de Libye, les autres à Lixé, ville de Mauritanie. Un bras de mer qui serpente autour de cette ville, a donné, dit-il, aux Poètes l'idée de leur Dragon. Les savants tiennent pour ce dernier lieu.

Cette différence de sentiments prouve l'incertitude des Historiens à ce sujet. On ne sait quel parti prendre, même après avoir rapproché et confronté leurs témoignages. Paléphate n'admet que deux Hespérides, filles d'Hespérus Milésien ; Diodore dit qu'elles étaient sept filles d'Atlas dans la Mauritanie. Selon quelques-uns, Hercule se présenta à main armée pour enlever les pommes d'or. Selon d'autres, il n'y parut que comme libérateur. Il y en a qui prétendent qu'un homme féroce et brutal gardait ces Brebis : si l'on en croit les autres, c'était non un homme, ni un dragon, mais un bras de mer. S'il y avait donc quelque chose d'historique à conclure de tout cela, tout se réduirait au plus à dire qu'il y a eu des sœurs nommées Hespérides, qui cultivaient de beaux fruits, ou qui prenaient soin de belles Brebis, et qu'Hercule en emporta ou en emmena dans la Grèce. Ce peu de

⁴²² Liv. 5.

chose ne serait même pas sans difficulté ; il s'agirait alors de savoir si le fils d'Alcmène fut jamais en Mauritanie ; s'il vivait du temps d'Atlas, et même si Atlas vivait du temps de Busiris. Chaque article demanderait encore une dissertation, d'où l'on ne conclurait rien de plus certain.

En admettant pour un moment que ces pommes d'or furent des fruits, les savants, aussi incertains sur leur espèce que sur le lieu où ils croissaient, ont élevé de grandes contestations entre eux. Budée⁴²³ prétend que ce sont des coings ; Saumaise et Spanheim, que c'était des oranges, et plusieurs savants, que c'était des citrons.

Le premier fonde son opinion sur le terme de χρυσομήλα qui veut dire pommes d'or, nom qui a été souvent donné aux coings. Mais ce nom ne prouve pas plus pour les coings que pour les oranges et les citrons, qui ont aussi la couleur d'or ; et ceux qui sont pour ces derniers fruits s'appuient de la même preuve ; ils y en ajoutent quelques autres aussi peu solides, c'est pourquoi je ne les rapporterai pas. Et d'ailleurs ces fruits étaient-ils donc si rares, qu'il fallût les confier à la garde d'un Dragon monstrueux ?

Il est surprenant que Paléphate, et ceux qui ont adopté son opinion, se soient avisés d'une explication si peu naturelle. L'équivoque du terme ne saurait l'excuser, puisque les brebis ne naissent pas sur les

⁴²³ Comment. sur Théophr.

arbres, comme les fruits. Quant à ceux qui prennent ces pommes pour des oranges ou des citrons, ils auraient dû faire attention que les Poètes ne disent pas que c'était des pommes de couleur d'or, mais des pommes d'or, et jusqu'aux arbres mêmes qui les portaient.

*Arborea frondes, dit Ovid., auro radiante nitentes,
Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.*

MÉTAM. L. 4.

Voyons donc ce que les Poètes ont dit de ce Jardin célèbre : le lieu qu'habitaient les Hespérides était un jardin où tout ce que la Nature a de beau se trouvait rassemblé. L'or y brillait de toutes parts ; c'était le séjour des délices et des Fées. Celles qui l'habitaient chantaient admirablement bien⁴²⁴. Elles aimaient à prendre toutes sortes de figures, et à surprendre les spectateurs par des métamorphoses subites. Si nous en croyons le même Poète, les Argonautes rendirent visite aux Hespérides ; ils s'adressèrent à elles en les conjurant de leur montrer quelque source d'eau, parce qu'ils étaient extrêmement pressés par la soif. Mais au lieu de leur répondre, elles se changèrent à l'instant en terre et en poussière :

Ταὶ δ' αἴψα κόνις καὶ γαῖα κiónται
Εσσυμενῶς ἐγενοντο καταυτόθι⁴²⁵.

⁴²⁴ Apoll. Argonaut. l. 4. v. 1396.

⁴²⁵ *Ibid.* v. 1408.

Orphée qui était au fait du prodige n'en fut point déconcerté ; il conjura de nouveau ces filles de l'Océan, et redoubla ses prières. Elles l'écoutèrent favorablement ; mais avant de les exaucer, elles se métamorphosèrent d'abord en herbes, qui croissaient peu à peu de cette terre. Ces plantes s'élevèrent insensiblement, il s'y forma des branches et des feuilles, de manière qu'en un moment Hespera devint Peuplier, Erytheis un Ormeau, Eglé se trouva un Saule. Les autres Argonautes, saisis d'étonnement à ce spectacle, ne savaient que penser ni que faire, lorsque Eglé, sous la forme d'arbre, les rassura, et leur dit, qu'heureusement pour eux un homme intrépide était venu la veille, qui sans respect pour elles avait tué le Dragon gardien des pommes d'or, et s'était sauvé avec ces fruits des Déesses, que cet homme avait le coup d'œil fier, la physionomie dure, qu'il était couvert d'une peau de Lion, armé d'une massue et d'un arc avec des flèches, dont il s'était servi pour tuer le monstrueux Dragon. Cet homme brûlait aussi de soif, et ne savait où trouver de l'eau. Mais enfin soit par industrie, soit par inspiration, il frappa du pied la terre, et il en jaillit une source abondante, dont il but à longs traits. Les Argonautes s'étant aperçus qu'Eglé pendant son discours avait fait un geste de la main, qui semblait leur indiquer la source d'eau sortie du rocher, ils y coururent, et s'y désaltérèrent, en rendant grâces à Hercule de ce qu'il avait rendu un si grand service à ses compagnons, quoiqu'il ne fût pas avec eux.

Après avoir fait des enchanteresses de ces filles d'Atlas, il ne restait plus aux Poètes qu'à en faire des Divinités ; les Anciens n'en avaient peut-être pas eu l'idée, mais Virgile y a suppléé⁴²⁶. Il leur a donné un Temple et une Prêtresse, redoutable par l'empire souverain qu'elle exerce sur toute la Nature. C'est elle qui est la gardienne des rameaux sacrés, et qui nourrit le Dragon ; elle commande aux noirs chagrins, elle arrête les fleuves dans leur course, elle fait rétrograder les astres, et oblige les morts à sortir de leurs tombeaux.

Tel est le portrait que les Poètes font des Hespérides, et s'ils ne conviennent pas tous soit du nombre de ces Nymphes, soit du lieu où était situé ce célèbre Jardin, au moins s'accordent-ils tous à dire que c'était des pommes d'or et non des Brebis ; que le Jardin était gardé par un Dragon, qu'Hercule le tua et enleva ces fruits. Junon, dit-on, apporta pour dot de son mariage avec Jupiter des arbres qui portaient ces pommes d'or. Ce Dieu en fut enchanté ; et comme il les avait infiniment à cœur, il chercha les moyens de les mettre à l'abri des atteintes de ceux à qui ces fruits feraient envie, il les confia pour cet effet aux soins

⁴²⁶ Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos
 Hesperidum templi custos, epulasque Draconi
 Quæ dabat, et sacros sevabat in arbore ramos.
 Spargens humidas mella, soporiferumque papaver.
 Hæc se carminibus promittit solvere mentes
 Quas velit, ast aliis duras immitere curas :
 Sistere aquam fluviis, et sidera vertere retro.
 Nocturnosque ciet manes. *Æneid.* l. 4

des Nymphes Hespérides, qui firent enclore de murs le lieu où ces arbres étaient plantés, et placèrent un Dragon pour en garder l'entrée.

On n'admet communément que trois Nymphes Hespérides, filles d'Hespérus, frère d'Atlas, et leurs noms étaient Eglé, Aréthuse et Hespéréthuse. Quelques Poètes en ajoutent une quatrième qui est Hespéra; d'autres une cinquième qui est Erytheis, et d'autres enfin une sixième sous le nom de Vesta, Diodore de Sicile les fait monter jusqu'à sept. Hésiode⁴²⁷ leur donne la nuit pour mère;

M. l'Abbé Massieu est surpris, et ne saurait, dit-il, *deviner pourquoi ce Poète donne une mère si laide à des filles si belles*. On en trouvera une bonne raison ci-après. Chérécrate les fait filles de Phorcys et de Céro, deux Divinités de la mer. Pour ce qui est du Dragon, Phérécyde le dit fils de Thyphon et d'Echidna, et Pisandre de la terre, ce qui est la même chose dans mon système. Le peu d'accord qu'il y a entre les Auteurs sur la situation du Jardin des Hespérides, prouve en quelque manière qu'il n'a jamais existé.

La plupart des Poètes le placent vers le mont Atlas, sur les côtes occidentales de l'Afrique.

*Oceani finem juxta, solemque cadentem
Ultimus Æthyopum locus est, ubi maximus atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.*

ÆNEID. L. 4.

⁴²⁷ Théogon. v. 215.

Les Historiens les mettent près de Lixé, ville de Mauritanie sur les confins de l'Éthiopie ; quelques-uns à Tingi, avec Pline⁴²⁸. Mais Hésiode le transporte au-delà de l'Océan, et d'autres, à son exemple, le placent dans les Canaries ou Îles fortunées, sans doute par la raison qui a fait conjecturer à Bochart⁴²⁹ que ces Pommes ou Brebis ne signifiaient que les richesses d'Atlas ; parce que le mot phénicien *Melon*, dont les Grecs ont fait *Malon*, signifie également des richesses et des pommes. Ce dernier sentiment approche un peu plus de la vérité que les autres, parce qu'il a un rapport plus immédiat avec le vrai sens de l'allégorie. Mais enfin, puisque les Historiens ne peuvent rien conclure de certain de cette variété d'opinions, ils devraient donc convenir que c'est une fiction. Ils en ont une bonne raison, puisque les Historiens n'en parlent que d'après les Poètes ; et que, quand même il se trouverait quelque chose d'historique dans ceux-ci, il est tellement absorbé par ce qui n'est que pure fiction, qu'il est impossible de l'en débrouiller. L'affec-tation que l'on remarque chez eux à rendre les faits peu vraisemblables, doit naturellement faire penser qu'ils n'ont jamais eu dessein de nous conserver la mémoire de faits réellement historiques.

Parmi ceux qui ont regardé cette fable comme une allégorie, Noël le Conte y a vu la plus belle moralité

⁴²⁸ L. 5. c. 5.

⁴²⁹ Myth. I. 7. c. 7.

du monde. Il prétend⁴³⁰ que le Dragon surveillant qui gardait les Pommes d'or est l'image naturelle des avarés, hommes durs, et impitoyables, qui ne ferment l'œil ni jour ni nuit ; et qui, rongés par leur folle passion, ne veulent pas que les autres touchent à un or dont ils ne font aucun usage.

Tzetzès, et après lui Vossius⁴³¹, trouvent dans cette fable le Soleil, les Astres et tous les corps lumineux du firmament. Les Hespérides sont les dernières heures de la journée. Leur Jardin est le firmament. Les Pommes d'or sont les étoiles. Le Dragon est ou l'horizon, qui excepté sous la ligne, coupe l'équateur à angles obliques, ou le zodiaque, qui s'étend obliquement d'un tropique à l'autre. Hercule est le soleil, parce que son nom, venant de Ἡρᾶ κλεος, signifie la gloire de l'air. Le Soleil en paraissant sur l'horizon en fait disparaître les étoiles, c'est Hercule qui enlevé les Pommes d'or.

Quand on fait tant que d'expliquer une chose, il faut faire en sorte que l'explication convienne à toutes les circonstances. Quelque ingénieuse et quelque brillante qu'elle soit, elle manque de fondement et de solidité, si quelques-unes de ces circonstances ne peuvent y convenir. Voilà précisément le cas où se trouvent les Mythologues et les Historiens par rapport à la fable dont il est ici question, comme on le verra ci-après. On aurait tort de blâmer ceux qui

⁴³⁰ Chan. l. I. c. I.

⁴³¹ De orig. et progr. Idol. l. 2. p.

se donnent la peine de chercher les moyens d'expliquer les fables : leur motif est très louable ; les Moralistes travaillent à former les mœurs ; les Historiens à éclaircir quelques points de l'Histoire ancienne. Les uns et les autres concourent à l'utilité publique, on doit donc leur en savoir gré. Quoiqu'on n'aperçoive pas de rapport entre des Pommes d'or, qui croissent sur des arbres, et des étoiles placées au firmament, entre Hercule qui tue un Dragon, et le soleil qui parcourt le Zodiaque ; entre ces Pommes portées à Eurysthée, et les Astres qui restent au Ciel, Tzetzes n'est pas plus blâmable que ceux qui coupent et tranchent cette fable en morceaux pour n'en prendre que ceux qui peuvent convenir à leur système. Si c'est un préjugé défavorable contre la vérité de leurs explications, l'attention que j'aurai de ne pas laisser une seule circonstance de cette fable sans être expliquée, doit faire pencher la balance du côté de mon système. Entrons en matière.

Thémis avait prédit à Atlas qu'un fils de Jupiter enlèverait un jour ces Pommes⁴³² : cette entreprise fut tentée par plusieurs, mais il était réservé à Hercule d'y réussir. Ne sachant où était situé ce Jardin, il prit le parti d'aller consulter quatre Nymphes de Jupiter

⁴³² ... Memor vetustae
Sortis erat. Themis hanc dederat Parnassia fortem
Tempus, Atla, veniet, tua quo spoliabitur auro
Arbor, et hunc praedae titulum Jove natus habebit.
Ovid. Métam. l. 4.

et de Thémis, qui faisaient leur séjour dans un antre. Elles l'adressèrent à Nérée ; celui-ci le renvoya à Prométhée, qui, selon quelques Auteurs, lui dit d'envoyer Atlas chercher ces fruits, et de se charger de soutenir le Ciel sur ses épaules jusqu'à son retour, mais suivant d'autres, Hercule ayant pris conseil de Prométhée, fut droit au Jardin, tua le Dragon, s'empara des pommes et les porta à Eurysthée, suivant l'ordre qu'il en avait reçu. Il s'agit donc de découvrir le noyau caché sous cette enveloppe, de ne pas prendre les termes à la lettre, et de ne pas confondre ces Pommes du Jardin des Hespérides avec celles dont parle Virgile dans ses églogues :

Aurea mala decem misi, cras altera mittam.

Les Pommes dont il est ici question croissent sur les arbres que Junon apporta pour sa dot, lorsqu'elle se maria avec Jupiter. Ce sont des fruits d'or, et qui produisent des semences d'or, des arbres dont les feuilles et les branches sont de ce même métal ; les mêmes rameaux dont Virgile fait mention dans le sixième livre de son Énéide, en ces termes :

*Accipe quæperagenda prius latet arbore opaca,
Aureus et solii, et lento vimine ramus,
Junoni inferne dictus sacer,*

.....

*... Primo avulso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.*

Nous avons vu ci-devant qu'Ovide en dit autant des Pommiers du Jardin des Hespérides. Il est donc inutile de recourir à des citrons, à des oranges, à des coings, à des brebis, pour avoir une explication simple et naturelle de cette fable, qui, comme beaucoup d'autres, fut imitée des Fables égyptiennes. Pour montrer le faux de l'histoire que Diodore a fabriquée, il suffit sur cela de dire que Busiris étant contemporain d'Osiris, il n'est pas possible, qu'il le fût aussi de l'Hercule Grec, auquel on attribue cette expédition, puisque celui-ci ne vint au monde que bien des siècles après Busiris. On répondra sans doute que ce Tyran, tué par Hercule, était différent de celui qui voulut faire enlever les filles d'Atlas ; mais il y a grande apparence que Diodore, et nos modernes après lui, ayant transporté Atlas⁴³³ de la Phénicie ou des pays voisins sur les côtes occidentales de l'Afrique, il ne leur était pas plus difficile d'en faire venir Busiris, et de l'établir Roi d'Espagne. Diodore est le premier des Anciens qui en fasse mention. Mais enfin le mont Atlas, célèbre dans ce temps-là, comme il l'est encore, produit bien des espèces de minéraux, et abonde en cette matière de laquelle se forme l'or. Il n'est donc pas surprenant qu'on y ait placé le Jardin des Hespérides. La même raison a fait dire que Mercure était fils de Maïa, l'une des filles d'Atlas : car le mercure des Philosophes se compose de cette matière primitive de l'or. Il fut pour cela surnommé *Atlantiade*.

⁴³³ M. l'Abbé Banier, Myth. T. II. p. 111.

Le Sommet du mont Atlas est presque toujours couvert de nuages, de manière que, ne pouvant être aperçu, il semble que la cime s'élève jusqu'au Ciel ; en fallait-il davantage pour le personnifier, et feindre qu'il portait le Ciel sur ses épaules ? Ajoutez à cela que l'Égypte et l'Afrique jouissent d'un Ciel serein, et qu'il n'est point dans le monde de lieu plus propre à l'observation des Astres, particulièrement le mont Atlas, à cause de la grande élévation. Il n'est donc pas nécessaire d'en faire un Astronome, inventeur de la sphère ; et l'on feint, avec encore moins de vraisemblance, qu'il fut Roi de Mauritanie, métamorphosé en cette montagne à l'aspect de la tête de Méduse que Persée lui présenta. Je donnerai la raison de cette fiction quand je parlerai de Persée.

Plusieurs Auteurs ont confondu les Pléiades avec les Hespérides, et les ont toutes regardées comme filles d'Atlas ; mais les premières au nombre de sept, dont les noms étaient Maïa, mère de Mercure, Electere, mère de Dardanus, Taygete, Astérope, Mérope, Alcyone et Céléno, sont proprement filles d'Atlas, et les Hespérides filles d'Hespérus. Je trouve dans cette généalogie une nouvelle preuve qui montre bien clairement que cette histoire prétendue des Hespérides n'est qu'une fiction. Tous les Mythologues conviennent qu'Électre fut mère de Dardanus, fondateur de Dardanie, et premier Roi des Troyens. Atlas était donc aïeul de Dardanus. Ce qui s'accorderait

presque avec le calcul de Théophile d'Antioche⁴³⁴, au rapport de Tallus, qui dit positivement que Chronos ou Saturne, frère d'Atlas, vivait 321 ans avant la prise de Troie. Si l'on ne veut pas accorder que cette Électre fut la même qu'Électre fille d'Atlas, parce que la mère de Dardanus est dite Nymphé, fille d'Océan et de Thétis, on conviendra du moins que la fille d'Atlas était nièce de Saturne⁴³⁵. M. l'Abbé Banier assure⁴³⁶ qu'il croit devoir s'en tenir au témoignage de Diodore à cet égard. Ce savant Mythologue reconnaît néanmoins qu'Électre, mère de Dardanus, était fille d'Atlas; et dit⁴³⁷ que le Jupiter qui eut affaire avec elle, devait vivre environ 150 ans avant la guerre de Troie. Ainsi quand nous abandonnerions Théophile d'Antioche pour suivre le calcul de Diodore, ou même celui de M. l'Abbé Banier, il ne serait pas possible qu'Hercule, fils d'Alcmène, eût été l'Auteur de l'enlèvement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides, puisque, suivant ce Mythologue, le Jupiter, père d'Alcide, *quel qu'il soit, vivait 60 ou 80 ans seulement avant la prise de Troie*⁴³⁸. Il est vrai que cet Auteur est sujet à tomber en contradiction avec lui-même, et que l'on ne doit pas beaucoup compter sur ce qu'il assure même positivement; car, si on veut l'en croire sur l'article d'Hercule, ce Héros n'est mort qu'environ 30 ans

⁴³⁴ M. l'Abbé Banier, Myth. T. II. p. 111.

⁴³⁵ Diod. de Sicile.

⁴³⁶ T. II. p. 111.

⁴³⁷ *Ibid.* p. 15.

⁴³⁸ *Ibid.*

avant la prise de cette ville, et n'ayant vécu que 52 ans, pourrait-il avoir vu Atlas et les Hespérides ? Mais passons une discussion qui nous mènerait trop loin : nous ne finirions pas si nous voulions comparer toutes les époques qu'il détermine.

Le mont Atlas comprend presque toutes les montagnes qui règnent le long de la côte occidentale de l'Afrique, comme on nomme en général le Mont Taurus, les Alpes, le Mont d'Or, les Pyrénées, etc., une chaîne de montagnes, et non une montagne seule ; les petits monts qui se trouvent adjacents aux monts Atlas et Hespérus, semblent naître de ceux-ci, ce qui peut avoir donné lieu de les regarder comme leurs enfants ; c'est pourquoi on les appelle *Atlantides*. Mais Maïer s'est trompé, lorsqu'il a dit⁴³⁹, en expliquant cette fable, qu'on appelait ces montagnes Hespérides, et qu'on les disait gardiennes des Pommes d'or, parce que la matière propre à former ce métal se trouve sur ces petites montagnes. Il ne serait pas tombé dans cette erreur, s'il eut fait attention que le Mercure des Philosophes, fils de Maïa, l'une d'entre elles, ne naît point sur ces montagnes, mais dans le vase de l'Art sacerdotal ou hermétique. Les trois noms des Hespérides ne leur ont été donnés que parce qu'ils signifient les trois principales choses qui affectent la matière de l'œuvre avant qu'elle soit proprement l'or Philosophique. Hespéra est fille d'Hespérus, ou

⁴³⁹ Arcana arcaniss. l. 2.

de la fin du jour, par conséquent la nuit ou la noirceur. Hespéréthuse ou Hesperthuse, a pris ce nom de la matière qui se volatilise pendant et après cette noirceur, d'ἑσπερος, diei finis, et de θωω, *impetu feror*. Eglé signifie la blancheur qui succède à la noirceur, d'αἰγλή, *splendor, fulgor*, parce que la matière étant parvenue au blanc, est brillante et a beaucoup d'éclat. On voit par là pourquoi Hésiode dit que la nuit fut mère des Hespérides ; mais M. l'Abbé Massieu n'avait garde d'en deviner la raison, puisqu'il ne savait sans doute que le nom de l'Art hermétique et nullement ce qui se passe dans ses opérations. En accusant Maïer de chimère, il annonce à tout le monde son ignorance dans cet Art, et prouve, en jugeant ainsi sans connaissance de cause, qu'il se laissait conduire par le préjugé.

Apollonius de Rhodes n'a confédéré dans les noms qu'il donne aux Hespérides, que les trois couleurs principales de l'œuvre, la noire sous le nom d'Hespéra, la blanche sous celui d'Eglé, et la rouge sous celui d'Erytheis, qui vient d'ἔρρυθως, *rubor*. Il semble même avoir voulu l'indiquer plus particulièrement par les métamorphoses qu'il rapporte d'elles. De Nymphes qu'elles étaient, elles se changèrent en terre et en poussière à l'abord des Argonautes. Hermès⁴⁴⁰ dit que la force ou puissance de la matière de l'œuvre est entière, si elle est convertie en terre. Tous

⁴⁴⁰ Table d'Émeraude.

les Philosophes hermétiques assurent qu'on ne réussira jamais si l'on ne change l'eau en terre. Apollonius fait mention d'une seconde métamorphose. De cette terre pullulèrent, dit-il, trois plantes, et chaque Hespéride se trouva insensiblement changée en un arbre qui convenait à sa nature. Ces arbres croissent plus volontiers dans les lieux humides, le peuplier, le saule et l'ormeau. Le premier ou peuplier noir est celui dont Hespéra prit la figure, parce qu'elle indique la couleur noire. L'Auteur de la fable de la descente d'Hercule aux enfers, a feint aussi que ce Héros y trouva un peuplier, dont les feuilles étaient noires d'un côté et blanches de l'autre, afin de faire entendre que la couleur blanche succède à la noire ; Apollonius a désigné cette blancheur par Eglé changée en saule, parce que les feuilles de cet arbre sont lanugineuses et blanchâtres. Erytheis, ou la couleur rouge de la pierre des Philosophes, ne pouvait être guère mieux indiquée que par l'orme, dont le bois est jaune quand il est vert, et prend insensiblement une couleur rougeâtre à mesure qu'il sèche. C'est ce qui arrive dans les opérations de l'œuvre, où le citrin succède au blanc et le rouge au citrin, suivant le témoignage d'Hermès. Ceux enfin qui ont mis une Vesta au nombre des Hespérides, ont eu égard à la propriété ignée de l'eau mercurielle des Philosophes, qui leur a fait dire : *nous lavons avec le feu, et nous brûlons avec l'eau*. « Notre feu humide, dit Riplée⁴⁴¹, ou le feu per-

⁴⁴¹ Douze Port.

manent de notre eau, brûle avec plus d'activité et de force que le feu ordinaire, puisqu'il dissout et calcine l'or, ce que le feu commun ne saurait faire. »

Les Pléiades, filles d'Atlas, annoncent le temps pluvieux dans le cours ordinaire des saisons, et les Pléiades Philosophiques sont en effet les vapeurs qui s'élèvent de la matière, se condensent au haut du vase, et retombent en pluie, que les Philosophes appellent rosée de Mai ou du Printemps, parce qu'elle se manifeste après la putréfaction et la dissolution de la matière, qu'ils appellent leur Hiver. Une de ces Pléiades, Électre, femme de Dardanus, se cacha au temps de la prise de Troie, et ne parut plus, dit la Fable ; non qu'en effet une de ces Pléiades célestes ait disparu un peu avant le siège de Troie, qui n'eut jamais lieu ; mais parce qu'une partie de cette pluie, ou rosée Philosophique, se change en terre, c'est disparaître que de ne plus se montrer sous une forme connue. Cette terre est l'origine de la ville de Troie. Lorsqu'elle était encore sous la forme d'eau, elle était mère de Dardanus, fondateur de l'empire Troyen. Le temps même, où l'eau se change en terre, est le temps du siège ; nous expliquerons tout cela plus au long dans le sixième Livre. Mais l'on observera que cette terre est désignée par le nom même d'Électre, puisque les Philosophes l'appellent leur Soleil, lorsqu'elle est devenue fixe et qu'on fait venir d'Ἡλεκτρὸς d'Ἡλεκτρῶν, soleil. Plusieurs Auteurs hermétiques, entre

autres Albert le Grand et Paracelse, donnent le nom d'*Électre* à la matière de l'Art.

L'entrée du Jardin des Philosophes est gardée par le Dragon des Hespérides, dit d'Espagne⁴⁴². Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce Dragon était fils de Typhon et d'Echidna, par conséquent frère de celui qui gardait la Toison d'or ; frère de celui qui dévora les compagnons de Cadmus ; de celui qui était auprès des bœufs de Géryon, du Cerbère, du Sphinx, de la Chimère, et de tant d'autres monstres dont nous parlerons dans leurs lieux. Tous ces événements se sont cependant passés en des pays bien différents, et en des temps bien éloignés les uns des autres. Comment les inventeurs de ces fictions se seraient-ils si bien accordés, et auraient-ils feint précisément la même chose dans des circonstances semblables, s'ils n'avaient eu le même objet en vue ? Cette raison seule aurait dû faire faire quelques réflexions aux Mythologues et les déterminer à s'accorder aussi dans leurs explications. Mais quand ils auraient voulu le faire, auraient-ils pu réussir ? Les sentiments différents entre lesquels ils se sont partagés ne le leur permettaient pas. Ils sont trop divisés entre eux pour pouvoir s'accorder ; ils se combattent les uns et les autres ; aussi leurs opinions ne sauraient-elles se soutenir ; tout État divisé tend à sa ruine. Pour savoir la nature de ces monstres, il eût fallu connaître celle de leur père commun. En consi-

⁴⁴² Can. 52.

dérant Typhon comme un Prince d'Égypte, il n'était pas possible qu'on pût le regarder comme père de ces monstres, quelque explication que l'on put imaginer. Ils ont donc été contraints d'avouer que tout cela n'était que fictions. Il suffisait de lire la Théogonie d'Hésiode pour en être convaincu. La généalogie qu'il fait de Typhon, d'Echidna et de leurs enfants, n'est susceptible d'aucune explication historique, même un peu vraisemblable.

Il n'en est pas ainsi d'une explication Philosopho-Hermétique. On y voit dans Typhon un esprit actif, violent, sulfureux, igné, dissolvant, sous la forme d'un vent impétueux et empoisonné qui détruit tout. On reconnaît dans Echidna une eau corrompue, mêlée avec une terre noire, puante, sous le portrait d'une Nympe aux yeux noirs. De tels pères pouvaient-ils engendrer autre chose que des monstres, et des monstres de même nature qu'eux ; c'est-à-dire une Hydre de Lerne, engendrée dans un marais ; des Dragons vomissant du feu, parce qu'ils sont d'une nature ignée comme Typhon ; enfin la peste, et la destruction des lieux qu'ils habitent, pour marquer leur vertu dissolvante, résolutive, et la putréfaction qui en est une suite.

C'est de là que les Philosophes hermétiques, d'accord avec les Poètes qu'ils entendaient bien, ont tiré leurs allégories. C'est le Dragon Babylonien de Fla-

mel⁴⁴³, les deux Dragons du même Auteur, l'un ailé, comme ceux, de Médée et de Cérès, l'autre sans ailes, tel que celui de Cadmus et de la Toison d'or, des Hespérides, etc. C'est encore le Dragon de Basile Valentin⁴⁴⁴, et de tant d'autres qu'il serait trop long de rapporter.

Quelques Chimistes ont cru voir ces Dragons dans les parties arsenicales des minéraux et les ont, en conséquence, regardés comme la matière de la pierre des Philosophes. Philalèthe en a confirmé plusieurs dans cette idée, par ce qu'il dit à ce sujet dans son *Introitus apertus ad occlusum regis palatium, cap. de investigatione Magisterii*, dans lequel il paraît désigner clairement l'antimoine ; mais Artéphius, Synésius, et beaucoup d'autres Philosophes se contentent de dire que cette matière est un antimoine, parce qu'elle en a les propriétés. « Ils ont soin d'avertir que l'arsenic, les vitriols, les atraments, les borax, les aluns, le nitre, les sels, les grands, les moyens et les bas minéraux, et les métaux seules, dit le Trévisan⁴⁴⁵, ne sont point la matière requise pour le Magistère. » En vain les souffleurs tourmentent-ils donc ces matières par le feu et l'eau pour en faire l'œuvre d'Hermès, ils n'en retirent que de la cendre, de la fumée, du travail et de la misère : *car les Philosophes qui en parlent, ajoute le même Auteur, ou ont voulu tromper, ou n'étaient pas*

⁴⁴³ Désir désiré.

⁴⁴⁴ Douze Clefs.

⁴⁴⁵ Philos. des Métaux.

encore au fait quand ils y ont travaillé, et n'y ont guère dépendu de biens quand ils l'ont su.

On ne peut guère voir de description, ou plutôt de tableau peint avec des couleurs plus vives que celui qu'Apollonius fait du Dragon des Hespérides expirant⁴⁴⁶. « Ladus, dit-il, ce serpent qui gardait encore hier les Pommes d'or, dont les Nymphes Hespérides prenaient un si grand soin, ce monstre, percé des traits d'Hercule, est étendu au pied de l'arbre ; l'extrémité de sa queue remue encore ; mais le reste de son corps est sans mouvement et sans vie. Les mouches s'assemblent par troupes sur son noir cadavre, pour sucer le sang corrompu de ses plaies, et le fiel amer de l'Hydre de Lerne, dont les flèches étaient teintes. Les Hespérides, désolées à ce triste spectacle, appuient sur leurs mains leur visage couvert d'un voile blanc tirant sur le jaune, et pleurent en poussant des cris lamentables. »

Si la description d'Apollonius plaît par la beauté du tableau qu'elle présente aux yeux de ceux qui ne sont pas au fait de l'objet de cette allégorie, combien ne doit-elle pas plaire à un Philosophe hermétique qui y voit, comme dans un miroir, ce qui se passe dans le vase de son Art pendant et après la putréfaction de la matière ? Hier encore ce Ladus, ce serpent terrestre, *χθόνιος ὄφις*, qui gardait les pommes d'or, et que les Nymphes alimentaient, est étendu mort, percé

⁴⁴⁶ Argonaut. l. 4. v. 1400. et suiv.

de flèches. N'est-ce pas comme si l'on disait : cette masse terrestre et fixe, si difficile à dissoudre, et qui par cette raison gardait opiniâtrement et avec soin la semence aurifique ou le fruit d'or qu'elle renfermait, se trouve aujourd'hui dissoute par l'action des parties volatiles. L'extrémité de sa queue remue encore, mais le reste de son corps est sans mouvement et sans vie ; les mouches s'assemblent en troupes sur son noir cadavre, pour sucer le sang *corrompu* de ses plaies ; c'est-à-dire peu s'en faut que la dissolution ne soit parfaite ; la putréfaction et la couleur noire paraissent déjà ; les parties volatiles circulent en grand nombre, et volatilisent avec elles les parties fixes dissoutes. Les Nymphes désolées pleurent et se lamentent, la tête couverte d'un voile blanc jaunâtre. La dissolution en eau est faite, ces parties aqueuses volatilisées retombent en gouttes comme des larmes, et la blancheur commence à se manifester.

Le portrait et le pouvoir que Virgile prête à la Prêtresse des Hespérides, nous annoncent précisément les propriétés du mercure des Philosophes. C'est lui qui nourrit le Dragon Philosophique ; c'est lui qui fait rétrograder les Astres, c'est-à-dire qui dissout les métaux, et les réduit à leur première matière. C'est lui qui fait sortir les morts de leurs tombeaux, ou qui, après avoir fait tomber les métaux en putréfaction, appelée *mort*, les ressuscite en les faisant passer de la couleur noire à la blanche appelée *vie* ; ou en volatilisent le fixe, puisque la fixité est un état de mort

dans le langage des Philosophes, et la volatilité un état de vie : nous trouverons une infinité d'exemples de l'un et l'autre dans cet ouvrage.

Mais suivons cette fable dans toutes ces circonstances. Hercule va consulter les Nymphes de Jupiter et de Thémis, qui faisaient leur séjour dans un antre sur les bords du fleuve Éridan, connu aujourd'hui sous le nom du Pô en Italie. "Επίς, ἴδο veut dire dispute, débat. Au commencement de l'œuvre, les parties aqueuses mercurielles excitent une fermentation, par conséquent un débat, voilà les Nymphes du fleuve Éridan.

Ces Nymphes étaient au nombre de quatre, à cause des quatre éléments, dont les Philosophes disent que leur matière est comme l'abrégé quintessencié par la nature, suivant ses poids, ses mesures et ses proportions, que l'Artiste ou Hercule doit prendre pour modèles. C'est pourquoi elles sont appelées Nymphes de Jupiter et de Thémis. Or, qu'un Artiste doive consulter la Nature⁴⁴⁷, et imiter ses opérations pour réussir dans celles de l'Art hermétique, tous les Philosophes en conviennent, et assurent même qu'on travaillerait en vain sans cela. Geber et les autres disent que tout homme qui ignore la Nature et ses procé-

⁴⁴⁷ Denique nolite vobis res adeo subtiles imaginari, de quibus natura nihil scit ; sed manete, manete inquam in via naturae simplici ; quia in simplicitate rem citius palpare, quam eandem in subtilitate videre poteritis. *Cosmop. Praefat. In Aenigma Philosophicum.*

dés ne parviendra jamais à la fin qu'il se propose, si Dieu ou un ami ne lui révèle le tout. Et quoique Basile Valentin⁴⁴⁸ dise : « Notre matière est vile et abjecte, et l'œuvre, que l'on conduit seulement par le régime du feu, est aisé à faire... Tu n'as pas besoin d'autres instructions pour savoir gouverner ton feu, et bâtir ton fourneau, comme celui qui a de la farine ne tarde guère à trouver un four, et n'est pas beaucoup embarrassé pour faire cuire du pain. » Le Cosmopolite nous dit aussi⁴⁴⁹ que, quand les Philosophes assurent que l'œuvre est facile, ils auraient dû ajouter, à *ceux qui le savent*. Et Pontanus⁴⁵⁰, nous apprend qu'il a erré plus de deux cents fois en travaillant sur la vraie matière, parce qu'il ignorait le feu des Philosophes. L'embaras est donc de trouver cette matière, et c'est sur cela qu'Hercule va consulter les Nymphes, qui le renvoient à Nérée, le plus ancien des Dieux, suivant Orphée, fils de la Terre et de l'Eau, ou de l'Océan et de Thétis ; celui-là même qui prédit à Pâris la ruine de Troie, et qui fut père de Thétis, mère d'Achille. Homère⁴⁵¹ l'appelle le *vieillard* ; et son nom signifie *humide*. Voilà donc cette matière si commune, si vile, si méprisée. Lorsqu'Hercule se présentait à lui, il ne pouvait le reconnaître et avoir raison de lui, parce qu'il le trouvait chaque fois sous une nouvelle forme ; mais enfin,

⁴⁴⁸ Deuxième addit. aux Douze Clefs.

⁴⁴⁹ Nov. Lum. Chemic.

⁴⁵⁰ Epist.

⁴⁵¹ Iliad. l. 18. v. 36.

il le reconnut, et le pressa avec tant d'instances, qu'il l'obligea à lui déclarer tout. Ces métamorphoses sont prises de la nature même de cette matière, que Basile Valentin⁴⁵², Haimon⁴⁵³ et beaucoup d'autres disent n'avoir aucune forme déterminée, mais qu'elle est susceptible de toutes ; qu'elle devient huile dans la noix et l'olive, vin dans le raisin, amère dans l'absinthe, douce dans le sucre, poison dans un sujet, thériaque dans l'autre. Hercule voyait Nérée sous toutes ces formes différentes ; mais ce n'était pas sous celles-là qu'il voulait le voir. Il fit donc tant qu'enfin il le découvrit sous cette forme, qui ne présente rien de gracieux ni de spécifié, telle qu'est la matière Philosophique. Il est donc nécessaire d'avoir recours à Nérée ; mais, comme ce n'est pas assez d'avoir trouvé la matière vraie et prochaine de l'œuvre pour parvenir à sa fin, Nérée envoie Hercule à Prométhée, qui avait volé le feu du Ciel pour en faire part aux hommes, c'est-à-dire au feu Philosophique, qui donne la vie à cette matière, sans lequel on ne pourrait rien faire. Prométhée fut toujours regardé comme le Titan igné, ami de l'Océan. Il avait un Autel commun avec Pallas et Vulcain, parce que son nom signifie *prévoyant, judicieux* ; ce qui convient à Pallas, Déesse de la sagesse et de la Prudence ; et que le feu de Prométhée était le même que Vulcain. On a aussi voulu marquer par là

⁴⁵² Douze Clefs.

⁴⁵³ Epit.

la prudence et l'adresse qu'il faut à un Artiste pour donner à ce feu le régime convenable.

Ce Titan judicieux engagea Jupiter à détrôner Saturne son père. Jupiter suivit ses conseils, et réussit. Mais il crut néanmoins devoir le punir du vol qu'il avait fait, et le condamna dans la suite à être attaché à un rocher du mont Taurus, et à avoir le foie déchiré sans cesse par un Vautour, de manière cependant que son foie renaîtrait à mesure que le Vautour le dévorait. Mercure fut chargé de cette expédition ; et le supplice dura jusqu'à ce qu'Hercule par reconnaissance tuât le Vautour, ou l'Aigle, selon quelques-uns, et l'en délivra. Comme cette fable forme un épisode, et qu'elle se trouve expliquée dans un autre endroit de cet ouvrage, nous n'en dirons que deux mots. Prométhée ou le feu Philosophique est celui qui opère toutes les variations des couleurs que la matière prend successivement dans le vase. Saturne est la première ou la couleur noire ; Jupiter est la grise qui lui succède. C'est donc par le conseil et le secours de Prométhée, que Jupiter détrône son père ; mais ce Titan vole le feu du Ciel, et en est puni. Ce feu volé est celui qui est inné dans la matière. Elle en a été imprégnée comme par attraction ; il lui a été infusé par le Soleil et la Lune ses père et mère, selon l'expression d'Hermès⁴⁵⁴, *pater ejus est Sol, et mater ejus Luna* ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de feu céleste. Prométhée

⁴⁵⁴ Tab. Samarag.

est ensuite attaché à un rocher : n'est-ce pas comme si l'on disait que ce feu se concentre, et s'attache à la matière qui commence à se coaguler en pierre après la couleur grise, et que cela se fait par l'opération du mercure des Philosophes ? La partie volatile qui agit sans cesse sur la partie ignée et fixée, pour ainsi dire, pouvait-elle être mieux désignée que par une Aigle, ou un Vautour, et ce feu concentré, que par le foie ? Ces oiseaux sont carnassiers et voraces, le foie est, pour ainsi dire, le siège du feu naturel dans les animaux. Le volatil agit donc jusqu'à ce que l'Artiste, dont Hercule est le symbole, ait tué cette Aigle, c'est-à-dire fixé le volatil.

Ces couleurs qui se succèdent sont les Dieux et les Métaux des Philosophes, qui leur ont donné les noms des Sept Planètes. La première entre les principales est la noire, le plomb des Sages, ou Saturne. La grise qui vient après est affectée à Jupiter et porte son nom. La couleur de la queue de Paon à Mercure, la blanche à la Lune, la jaune à Vénus, la rougeâtre à Mars, et la pourprée au Soleil ; ils ont même appelé *règne* le temps que dure chaque couleur. Tels sont les métaux Philosophiques, et non les vulgaires, auxquels les Chimistes ont donné les mêmes noms. Faisons une réflexion à ce sujet. Un composé de deux choses, l'une aqueuse et volatile, l'autre terrestre et fixe, étant mise dans un vase, s'il y survient une fermentation et une dissolution, il apparaîtra des couleurs ou qui se succéderont, ou qui se manifesteront

mélangées comme celles de la queue de Paon ou de l'Arc-en-ciel. Je suppose qu'un homme d'esprit, de génie, d'une imagination féconde, se mette en tête de personnifier la matière du composé et les couleurs qui y surviennent, qu'étant ensuite parfaitement au fait, par ses observations, des combats qui se donnent entre le fixe et ce volatil, et des différents changements, ou des variations de couleurs qu'ils produisent, il lui prenne envie d'en fabriquer une fable, une fiction allégorique, un roman, qu'il remplira des actions de personnes feintes, que son imagination lui fournira ; lui sera-t-il difficile de donner à cette fiction l'air d'une histoire vraisemblable ? puisque suivant le témoignage d'Horace :

*... cui lecta patenter erit res ;
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*

IN ART. POET.

Ne suffira-t-il pas, pour parvenir à ce but, d'y faire entrer les lieux connus, qui conviendront d'une manière ou d'autre à ce que l'on veut exprimer allégoriquement ? qui empêchera même de supposer l'expédition dans un lieu éloigné et inconnu ? et si l'Auteur de la Fable veut qu'elle ne soit prise que pour une allégorie, il ne sera plus alors gêné par le vraisemblable ; il pourra donner dans le merveilleux tant qu'il lui plaira. Il supposera s'il veut des lieux et des peuples qui n'existent jamais, et ne s'attachera qu'à plaire, en conservant cependant toujours une allusion

exacte dans les événements feints, tant dans le caractère convenable aux acteurs que dans la suite des variations d'état et de couleurs que subit sa matière dans les opérations.

Voilà l'origine des Fables ; et comme une fiction de cette espèce peut être variée à l'infini par une ou plusieurs personnes de génie, les Fables se sont extrêmement multipliées. De là tant d'ouvrages allégoriques composés sur la théorie et la pratique de l'Art hermétique. Le Cosmopolite sentait bien combien il est facile d'inventer sur une matière aussi féconde, lorsqu'il dit⁴⁵⁵ : *Vobis dico ut sitis simplices, et non nimium prudentes, donec arcanum inveneritis, quo habito necessario aderit prudentia, tunc vobis non deerit libros infinitos, scribendi facilitas*. Le Lecteur excusera, s'il lui plaît, cette digression ; si elle est hors de sa place, elle n'est pas hors de propos.

Revenons à la fable des Hespérides ; elle a tous les caractères dont je viens de parler. Hercule, ayant vu et pris conseil de Nérée et de Prométhée, n'est plus embarrassé pour réussir ; il prend le chemin du Jardin des Hespérides et, instruit de ce qu'il doit faire, il se met en devoir d'exécuter son entreprise. À peine y est-il arrivé qu'un Dragon monstrueux se présente à l'entrée. Il l'attaque, le tue, et cet animal tombe en putréfaction de la manière que je l'ai rapporté. L'allusion n'aurait pas été exacte, si ce monstre n'avait pas

⁴⁵⁵ Præsat, in Ænigma Philosop.

été supposé tué à l'entrée, la noirceur, suite de la corruption, étant la clef de l'œuvre, comme le prouvent Synésius⁴⁵⁶ : « Quand notre matière Hylé commence à ne plus monter et descendre, qu'elle tient de la substance, fumeuse, et se putréfie, elle devient ténébreuse, ce qui s'appelle robe noire, ou la tête du corbeau... Cela fait aussi qu'il n'y a que deux éléments formels en notre pierre, savoir, la terre et l'eau ; mais la terre contient en sa substance la vertu et la siccité du feu ; et l'eau comprend l'air avec son humidité... Remarquez que la noirceur est le signe de la putréfaction (que nous appelons Saturne) ; et que le commencement de la dissolution est le signe de la conjonction des deux matières... Or, mon fils, vous avez déjà par la grâce de Dieu, un élément de notre pierre, qui est la tête noire, la tête de corbeau, qui est le fondement et la clef de tout le Magistère, sans lesquels vous ne réussirez jamais. » Morien s'exprime dans le même sens, et dit⁴⁵⁷ : « Sachez maintenant, ô magnifique Roi, qu'en ce Magistère rien n'est animé, rien ne naît, et rien ne croît qu'après la noirceur de la putréfaction, et après avoir souffert, par un combat mutuel, de l'altération et du changement. Ce qui a fait dire au sage, que toute la force du Magistère n'est qu'après la pourriture. »

Nicolas Flamel⁴⁵⁸, qui a employé l'allégorie du Dra-

⁴⁵⁶ De l'œuv. des Sages.

⁴⁵⁷ Entret. du Roi Calid.

⁴⁵⁸ Explicat. des fig.

gon, dit aussi : « Au même temps la matière se dissout, se corrompt, noircit, et conçoit pour engendrer ; parce que toute corruption est génération, et l'on doit toujours souhaiter cette noirceur... Certes qui ne voit cette noirceur durant les premiers jours de la pierre, quelle autre couleur qu'il voie, il manque entièrement au Magistère, et ne le peut plus parfaire avec ce chaos ; car il ne travaille pas bien, ne putréfiant point. » Basile Valentin en traite dans ses douze clefs ; Riplée dans ses douze Portes, enfin tous les autres Philosophes qu'il serait trop long de citer. Les Anciens ayant observé que la dissolution se faisait par l'humidité et la putréfaction, ou le noir étant leur Saturne, ils avaient coutume de mettre un Triton sur le Temple de ce fils du Ciel et de la Terre ; et l'on sait que Triton avait un rapport immédiat avec Nérée. Maïer⁴⁵⁹ nous assure que les premières monnaies furent frappées sous les auspices de Saturne, et qu'elles portaient pour empreinte une brebis et un vaisseau ; ce qui faisait allusion à la Toison d'or et au navire Argo.

Les Auteurs qui ont prétendu qu'Hercule n'employa point la violence pour emporter les Pommes d'or, mais qu'il les reçut de la main d'Atlas, n'ont pas sans doute fait attention que la Fable dit positivement qu'il fallait, pour y parvenir, tuer ce Dragon effroyable qui gardait l'entrée du Jardin. Mais, et ceux qui sont de ce sentiment et ceux qui sont d'une opinion contraire

⁴⁵⁹ Arcana arcanissima.

ont également raison. Les rôles pleins de supercherie que Pérécide⁴⁶⁰ fait jouer à Hercule et à Atlas dans cette occasion, sont trop indignes d'eux, et trop mal combinés pour mériter qu'on en fasse mention. Hercule usa de violence en tuant le Dragon, dans le sens et de la manière que nous l'avons dit ; et l'on peut dire aussi qu'il reçut les Pommes de la main d'Atlas, en ce que ce prétendu Roi de Mauritanie ne signifie autre chose que le rocher dans lequel il fut changé, c'est-à-dire le rocher ou la pierre des Philosophes, de laquelle se forme l'or des Sages, que quelques Philosophes ont appelé fruit du Soleil ou Pommes d'or.

Mais quelle raison les Philosophes anciens et modernes ont-ils pu avoir de feindre des Pommes d'or ? Cette idée doit venir assez naturellement à un homme qui sait que les filons des mines s'étendent sous terre à peu près comme les racines des arbres. Les substances sulfureuses et mercurielles se rencontrant dans les pores et les veines de la terre et des rochers, se coagulent pour former les minéraux et les métaux, de même que la terre et l'eau imprégnées de différents sels fixes et volatils, concourent au développement des germes et à l'accroissement des végétaux. Cette allégorie des arbres métalliques est donc prise de la nature même des choses.

Presque tous les Philosophes hermétiques ont parlé de ces arbres minéraux. Les uns se sont expli-

⁴⁶⁰ Schol. Apollon. I. 4. Argon.

qué d'une façon, les autres d'une autre ; mais de manière que tous concourent à toucher au même but. « Le grain fixe, dit Flamel⁴⁶¹, est comme la pomme, et le mercure est l'arbre ; il ne faut donc pas séparer le fruit de l'arbre avant sa maturité, parce qu'il ne pourrait y parvenir faute de nourriture... Il faut transplanter l'arbre, sans lui ôter son fruit, dans une terre fertile, grasse et plus noble, qui fournira plus de nourriture au fruit dans un jour, que la première terre ne lui en aurait fourni en cent ans, à cause de l'agitation continuelle des vents. L'autre terre étant proche du Soleil, perpétuellement échauffée par ses rayons, et abreuvée sans cesse de rosée, fait végéter et croître abondamment l'arbre planté dans le Jardin Philosophique. » Quelque marqué que soit le rapport de cette allégorie de Flamel, avec celle du Jardin des Hespérides, celle du Cosmopolite est encore plus précise. « Neptune, dit-il⁴⁶², me conduisit dans une prairie, au milieu de laquelle était un Jardin planté de divers arbres très remarquables. Il m'en montra sept entre les autres qui avaient leurs noms particuliers, et m'en fit remarquer deux de ces sept, beaucoup plus beaux et plus élevés : l'un portait des fruits qui brillaient comme le Soleil, et ses feuilles étaient comme de l'or ; l'autre produisait des fruits d'une blancheur qui surpasse celle des lys, et ses feuilles ressemblaient à l'argent le plus fin. Neptune appelait le premier *Arbre*

⁴⁶¹ *Loc. cit.*

⁴⁶² Parabole.

solaire, et l'autre *Arbre lunaire*. » Un autre Auteur a intitulé son traité sur cette matière : *Arbor solaris*. On le trouve dans le sixième Tome du Théâtre chimique.

Après un rapport, si palpable, pourrait-on se persuader que ces allégories anciennes et modernes n'aient pas le même objet ? et si elles ne l'avaient pas en effet, comment serait-il arrivé que les Philosophes hermétiques les ayant employées pour expliquer leurs opérations et la matière du Magistère, elles soient entre elles si conformes ? On dira peut-être, ce ne sont pas les Poètes qui ont puisé leurs fables chez les Philosophes ; ce sont ces derniers qui ont pris leurs allégories dans les fables des Poètes. Mais si les choses étaient ainsi, et que les Poètes n'aient eu en vue que l'histoire ancienne, ou la morale, comment la suite successive de toutes les circonstances des actions rapportées par les Poètes, et les circonstances de presque toutes les fables se trouvent-elles précisément propres à expliquer allégoriquement tout ce qui se passe successivement dans les opérations de l'œuvre ? et comment peut-on expliquer l'un par l'autre ? S'il n'y avait qu'une ou deux fables qui pussent s'y rapporter, on dirait peut-être qu'en leur donnant la torture à la manière des Mythologues portés pour l'historique ou le moral, on pourrait les faire venir au grand œuvre tant bien que mal ; mais qu'il n'y en ait pas une seule des anciennes Égyptiennes et Grecques qui ne puissent s'expliquer, jusqu'aux circonstances mêmes qui paraissent les moins intéres-

santes aux autres Mythologues, et qui se trouvent nécessaires dans mon système ; c'est un argument que nos Mythologues auraient bien de la peine à résoudre.

Orphée et les anciens Poètes ne se sont cependant pas proposé de décrire allégoriquement la suite entière de l'œuvre dans chaque fable, et plusieurs Philosophes hermétiques n'en ont aussi décrit que la partie qui les frappait le plus. L'un n'a eu en vue que de faire allusion à ce qui se passe dans l'œuvre du soufre ; l'autre dans les opérations de l'élixir ; un troisième n'a parlé que de la multiplication. Quelquefois, pour donner le change, ces derniers ont entremêlé des opérations de l'un et de l'autre œuvre. C'est ce qui les rend si inintelligibles à ceux qui ne savent pas faire cette distinction ; c'est aussi ce qui fait qu'on trouve souvent des contradictions apparentes dans leurs ouvrages, lorsqu'on les compare les uns avec les autres. Par exemple, un Philosophe hermétique, en parlant des matières qui entrent dans la composition de l'élixir, dit qu'il en faut plusieurs, et celui qui parle de la composition du soufre, assure qu'il n'en faut qu'une. Ils ont raison tous deux ; il suffirait pour les accorder, de faire attention qu'ils ne parlent pas des mêmes circonstances de l'œuvre. Ce qui contribue à confirmer l'idée de contradiction que l'on y remarque, c'est que la description des opérations est souvent la même dans l'un et dans l'autre ; mais ils ont encore raison en cela, puisque Morien, l'un d'entre eux, nous assure avec beaucoup d'autres Philosophes, que le

second œuvre, qu'il appelle disposition, est tout semblable au premier quant aux opérations.

On doit juger des fables de la même façon. Les travaux d'Hercule pris séparément, ne font pas allusion à tous les travaux de l'œuvre ; mais la conquête de la Toison d'or le renferme dans son entier. C'est pourquoi l'on voit reparaître plusieurs fois dans cette dernière fiction des faits différents en eux-mêmes quant aux lieux et aux actions, mais qui, pris dans le sens allégorique, ne signifient que la même chose. Les lieux par lesquels il était tout naturel que les Argonautes passassent pour retourner dans leur pays, n'étant plus propres à exprimer ce qu'Orphée avait en vue, il en a feint d'autres qui n'ont jamais existé, ou a feint qu'ils avaient passé par des lieux connus, mais qu'il leur était impossible de trouver sur leur route. Cette remarque a lieu pour les autres, comme nous le verrons dans la suite. La propriété que Midas avait reçue de Bacchus de changer en or tout ce qu'il touchait, n'est qu'une allégorie de la projection ou transmutation des métaux en or. L'art nous fournit tous les jours dans le règne végétal des exemples de transmutation, qui prouve la possibilité de celle des métaux. Ne voyons-nous pas qu'un petit œil pris sur un arbre franc, et enté sur un sauvageon, porte des fruits de la même espèce que ceux de l'arbre d'où l'œil a été tiré ? Pourquoi l'art ne réussirait-il pas dans le règne minéral en fournissant aussi l'œil métallique au sauvageon de la Nature, et en travaillant avec elle.

La Nature emploie un an entier pour faire produire à un pommier des feuilles, des fleurs et des fruits. Mais si, au commencement de décembre avant les gelées, on coupe d'un pommier une petite branche à fruit, et que l'ayant mise dans de l'eau dans une étuve, on la verra dans peu de jours pousser des feuilles et des fleurs. Que font les Philosophes ? ils prennent une branche de leur pommier hermétique ; ils la mettent dans leur eau, et dans un lieu modérément chaud : elle leur donne des fleurs et des fruits dans son temps. La Nature, aidée de l'art, abrège donc la durée de ses opérations ordinaires. Chaque règne a ses procédés, mais ceux que la Nature met en usage pour l'un justifient ceux de l'autre, parce qu'elle agit toujours par une voie simple et droite ; l'art doit l'imiter : mais il emploie divers moyens quand il s'agit de parvenir à des buts différents.

La fable des Hespérides est une preuve que le Philosophe hermétique doit consulter la Nature avant de travailler, et imiter les procédés dans ses opérations, s'il veut, comme Hercule, réussir à enlever les Pommes d'or. C'est dans ce même Jardin que fut cueillie la pomme, première semence de la guerre de Troie. Vénus y prit aussi celles dont elle fit présent à Hippomène pour arrêter Atalante dans sa course. Nous expliquerons cette dernière fable dans le Chapitre suivant, et nous réservons l'autre pour le sixième Livre.

Chapitre III : Histoire d'Atalante

La fable d'Atalante est tellement liée avec celle du Jardin des Hespérides, qu'elle en dépend absolument, puisque Vénus y prit les Pommes qu'elle donna à Hippomène ; Ovide avait sans doute appris de quelque ancien Poète, que Vénus avait cueilli ces pommes dans le champ Danuséen de l'île de Chypre⁴⁶³. L'inventeur de cette circonstance a fait allusion, à l'effet de ces pommes, puisque le nom du champ où l'on suppose qu'elles croissent, signifie, vaincre, dompter, de δαμαω, *subigo, domo* ; qualité qu'ont les Pommes d'or du Jardin philosophique ; ce qui est pris de la nature même de la chose, comme nous le verrons ci-après.

On a varié sur les parents de cette Héroïne, les uns la disant, avec Apollodore, fille de Jasus, et les autres filles de Schænée, Roi d'Arcadie. Quelques Auteurs ont même supposé une autre Atalante, fille de Métalion, qu'ils disent avoir été si légère à la course, qu'aucun homme, quelque vigoureux qu'il fût, ne pouvait l'atteindre.

M. l'Abbé Banier semble la distinguer de celle qui assista à la chasse du Sanglier de Calydon, mais les Poètes la font communément fille de Schænée, Roi de Schytre. Elle était vierge, et d'une beauté surprenante. Elle avait résolu de conserver sa virginité⁴⁶⁴,

⁴⁶³ Métam. l. 10. Fab. 11.

⁴⁶⁴ Ovid. *Loc. cit.*

parce que, ayant consulté l'Oracle pour savoir si elle devait se marier, il lui répondit qu'elle ne devait pas se lier avec un époux, mais qu'elle ne pourrait cependant l'éviter. Sa beauté lui attira beaucoup d'amants ; mais elle les éloignait tous par les conditions dures qu'elle imposait à ceux qui prétendaient à l'épouser. Elle leur proposait de disputer avec elle à la course, à condition qu'ils courraient sans armes ; qu'elle les suivrait avec un javelot, et que ceux qu'elle pourrait atteindre avant d'être arrivés au but, elle les percerait de cette arme ; mais que le premier qui y arriverait avant elle, serait son époux. Plusieurs le tentèrent, et y périrent. Hippomène, arrière-petit-fils du Dieu des Eaux⁴⁶⁵, frappé lui-même de la valeur connue de la beauté d'Atalante, ne fut point rebuté par le malheur des autres poursuivants de cette valeureuse fille. Il invoqua Vénus, et en obtint trois pommes d'or. Muni de ce secours, il se présenta pour courir avec Atalante aux mêmes conditions que les autres. Comme l'amant, suivant la convention, passait devant, Hippomène en courant laissa tomber adroitement ces trois pommes à quelque distance l'une de l'autre, et Atalante s'étant amusée à les ramasser, il eut toujours l'avance, et arriva le premier au but. Ce stratagème l'ayant ainsi rendu vainqueur, il épousa cette Princesse. Comme elle aimait beaucoup la chasse, elle prenait souvent cet exercice. Un jour qu'elle s'y était beaucoup fatiguée, elle se sentit atteinte d'une soif violente auprès

⁴⁶⁵ Ovid. *Loc. cit.*

d'un Temple d'Esculape. Elle frappa un rocher, dit la fable, et en fit saillir une source d'eau fraîche, dont elle se désaltéra. Mais ayant dans la suite profané avec Hippomène un Temple de Cybèle, il fut changé en Lion, et Atalante en Lionne.

Quelque envie que l'on puisse avoir de regarder cette fiction comme une histoire véritable, toutes les circonstances ont un air si fabuleux, que M. l'Abbé Banier lui-même s'est contenté de rapporter ce qu'en disent divers Auteurs, sans en faire aucune application. Ceux qui trouvent dans toutes les fables des règles pour les mœurs, réussissent-ils mieux en disant que celle-ci est le portrait de l'avarice et de la volupté ? Que cette vitesse à la course indique l'inconstance qui ne peut être fixée que par l'appât de l'or ? Et que leur métamorphose en animaux, fait voir l'abrutissement de ceux qui se livrent sans modération à la volupté ? Quelque peu vraisemblables que soient ces explications, combien d'autres circonstances trouve-t-on dans cette fiction qui les démentent, et qui ne sauraient s'y ajuster ? Mais il n'en est aucune qui devienne difficulté dans mon système.

Atalante a Schænée pour père, ou une plante qui croît dans les marais, de *σχοινος*, *juncus* ; elle était vierge et d'une beauté surprenante, si légère à la courte, qu'elle parut à Hippomène courir aussi vite que vole une flèche ou un oiseau ;

... *Dum talia secum*

*Exigit Hyppomenes, passu volat alite virgo.
Quæquanquam Scythica non segnius ire sagitta,
Aonio visa est juvenis.*

OVID. *LOC. CIT.*

L'eau mercurielle des Philosophes a toutes ces qualités ; c'est une vierge ailée, extrêmement belle⁴⁶⁶, née de l'eau marécageuse de la mer, ou du lac Philosophique. Elle a des joues vermeilles, et se trouve issue de sang royal, telle qu'Ovide, dans l'endroit cité, nous représente Atalante :

*Inque puellari corpus candore, ruborem
Traxerat.*

Rien de plus volatil que cette eau mercurielle ; il n'est donc pas surprenant qu'elle surpasse tous ses Amants à la course. Les Philosophes lui donnent même souvent les noms de flèches et d'oiseaux. C'était avec de telles flèches qu'Apollon tua le Serpent Python ; Diane les employait à la chasse, et Hercule dans les combats qu'il avait à soutenir contre certains monstres ; la même raison a fait supposer qu'Atalante tuait avec un javelot, et non avec une pique, ceux qui couraient devant elle, Hippomène fut le seul qui la vainquit, non seulement parce qu'il était descendu du Dieu des Eaux, par conséquent de même race qu'Atalante, mais avec le secours des pommes d'or du Jar-

⁴⁶⁶ Recipe Virginem alatum, optime lotam et nundatam... tinctae puniceo colore genae pro-dent. *Espagnet. Can.* 58.

din des Hespérides, qui ne sont autre chose que l'or ou la matière des Philosophes fixée et fixative. Cet or est seul capable de fixer le mercure des Sages en le coagulant, et le changeant en terre. Atalante court ; Hippomène court à cause d'elle, parce que c'est une condition sans laquelle il ne pouvait l'épouser. En effet, il est absolument requis dans l'œuvre que le fixe soit premièrement volatilisé, avant de fixer le volatil ; et l'union des deux ne peut par conséquent se faire avant cette succession d'opérations ; c'est pourquoi l'on a feint qu'Hippomène avait laissé tomber ses pommes de distance en distance.

Atalante enfin devenue amoureuse de son vainqueur, l'épouse, et ils vivent ensemble en bonne intelligence ; ils sont même inséparables, mais ils s'adonnent encore à la chasse ; c'est-à-dire qu'après que la partie volatile est réunie avec la fixe, le mariage est fait ; ce fameux mariage dont les Philosophes parlent dans tous leurs Traités⁴⁶⁷. Mais comme la matière n'est pas alors absolument fixe, on suppose Atalante et Hippomène encore adonnés à la chasse. La soif dont Atalante est atteinte, est la même que celle dont brûlaient Hercule et les Argonautes auprès du Jardin des Hespérides ; et ce prétendu Temple d'Esculape n'en diffère tout au plus que de nom. Her-

⁴⁶⁷ D'Espagnet. Can. 58. Morien, entretien du Roi Calid. 2. parties. Flamel. Désir désiré. L'Auteur anonyme du *Traité, Consilium conjugii massæ Solis et Lunæ; Thesaurus Philosophiæ* et tant d'autres.

culé dans le même cas fit sortir, comme Atalante, une source d'eau vive d'un rocher, mais à la manière des Philosophes, dont la pierre se change en eau. Car, comme dit Synésius⁴⁶⁸, tout notre art consiste à savoir tirer l'eau de la pierre ou de notre terre, et à remettre cette eau sur sa terre. Riplée s'explique à peu près dans les mêmes termes : « Notre art produit l'eau de la terre, et l'huile du rocher le plus dur. » « Si vous ne changez notre pierre en eau, dit Hermès⁴⁶⁹, et notre eau en pierre, vous ne réussirez pas. » Voilà la fontaine du Trévisan, et l'eau vive des Sages. Synésius, que nous venons de citer, avait reconnu dans l'œuvre une Atalante et un Hippomène, lorsqu'il dit⁴⁷⁰ : « Cependant, s'ils pensaient m'entendre sans connaître la nature des éléments et des choses créées, et sans avoir une notion parfaite de notre riche métal, ils se tromperaient, et travailleraient inutilement. Mais, s'ils connaissent les natures qui fuient, et celles qui *suivent*, ils pourront, par la grâce de Dieu, parvenir où tendent leurs désirs. » Michel Maïer a fait un traité d'emblèmes hermétiques, qu'il a intitulé en conséquence *Atalanta fugiens*, etc.

Ceux d'entre les Anciens qui ont dit qu'Hippomène était fils de Mars, ne sont point contraires dans le fond à ceux qui le disent descendu de Neptune⁴⁷¹

⁴⁶⁸ Sur l'œuvre des Philosophes.

⁴⁶⁹ Sept Chap.

⁴⁷⁰ *Loc. cit.*

⁴⁷¹ Jam solitos poscunt cursus, populusque paterque,

puisque le Mars Philosophique se forme de la terre provenue de l'eau des Sages, qu'ils appellent aussi leur mer. Cette matière fixe est proprement le Dieu des Eaux ; d'elle est composée l'île de Délos que Neptune, dit-on, fixa pour favoriser la retraite et l'accouchement de Latone, qui y mit au monde Apollon et Diane ; c'est-à-dire la pierre au blanc et la pierre au rouge, qui sont la Lune et le Soleil des Philosophes, et qui ne diffèrent point d'Atalante changée en Lionne, et d'Hippomène métamorphosé en Lion. Ils sont l'un et l'autre d'une nature ignée, et d'une force à dévorer les métaux imparfaits représentés par les animaux plus faibles qu'eux, et à les transformer en leur propre substance, comme fait la poudre de projection au blanc et au rouge, qui transmue ces bas métaux en argent ou en or, suivant sa qualité. Le Temple de Cybèle, où se fit la profanation qui occasionna la métamorphose, est le vase Philosophique, dans lequel est la terre des Sages, mère des Dieux Chimiques.

Quoique Appollodore ait suivi une tradition un peu différente de celle que nous venons de rapporter, le fond en est le même, et s'explique aussi facilement. Suivant cet Auteur, elle fut exposée dès sa naissance dans un lieu désert, trouvée et élevée par des chasseurs ; ce qui lui fit prendre beaucoup de goût pour la

Cum me sollicita prole Neptunia voce
 Invocat Hyppomenes. *Ovid. Metam.* l. X. fab XI.
 Namque mihi genitor Megareus, Onchestus, et illi
 Est Neptunus avus, pronepos ego regis aquarum. *Ibid.*

chasse. Elle se trouva à celle du monstrueux Sanglier de Calydon, et ensuite aux combats et aux jeux institués en l'honneur de Pélidas, où elle lutta contre Pelée, et remporta le prix. Elle trouva depuis ses parents, qui la pressant de se marier, elle consentit d'épouser celui qui pourrait la vaincre à la course, ainsi qu'on l'a dit.

Le désert où Atalante est exposée, est le lieu même où se trouve la matière des Philosophes, fille de la Lune, suivant Hermès⁴⁷² : *In depopulatis terris invenitur, Sol est ejus pater, et mater Luna, comme Atalante avait Ménalion pour mère, qui semble venir de mnhh, Luna, et de lhikn, seges*. Les chasseurs qui la trouvèrent, sont les Artistes auxquels Raymond Lulle⁴⁷³ donne le nom de Chasseurs dans cette circonstance même. *Cum venatus fueris eam (materiam) a terra noli ponere in ea aquam, aut pulverem, aut aliam quamcumque rem*. L'Artiste en prend soin, il la met dans le vase, et lui donne le goût de la chasse, c'est-à-dire la dispose à la volatilisatation ; quand elle fut en âge de soutenir la fatigue, et qu'elle fut exercée, elle assista à la chasse du Sanglier de Calydon, c'est-à-dire au combat qui se donne entre le volatile et le fixe, où le premier agit sur le second, et le surmonte comme Atalante blessa le premier d'une flèche le fier animal, et fut cause de sa prise, c'est pourquoi on lui en adjugea la hure et la peau. À ce combat succède la dis-

⁴⁷² Tab. Smarag.

⁴⁷³ Theorica Testam. c. 18.

solution et la noirceur, représentées par les combats institués en l'honneur de Pélidas, comme nous le verrons dans le quatrième Livre. Enfin après y avoir remporté le prix contre Pelée, elle retrouva ses parents ; c'est-à-dire qu'après que la couleur noire a disparu, la matière commence à se fixer, et à devenir Lune et Soleil des Philosophes, qui sont les père et mère de leur matière. Le reste a été expliqué ci-devant. Ce que je viens de dire de la guerre de Calydon semblerait exiger que j'entrasse dans un plus grand détail à ce sujet ; mais cette fable n'étant pas de la nature de celles que ne me suis proposé d'expliquer dans ce second Livre, à cause de leur rapport plus apparent avec l'Art hermétique, je n'en ferai pas une mention plus étendue.

Chapitre IV : La biche aux cornes d'or

L'histoire de la prise de la Biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, est si manifestement une fable, qu'aucun Mythologue, je pense, ne se mettra en tête de la traiter autrement. M. l'Abbé Banier⁴⁷⁴ a bien senti lui-même que des cornes, et qui plus est des cornes d'or données à une Biche, qui n'en porte d'aucune espèce, formaient une circonstance qui rend l'histoire au moins allégorique, et que les pieds d'ai-

⁴⁷⁴ T. III. p. 276.

rain devaient faire allusion à quelque chose ; mais il a rapporté simplement le fait des cornes sans y donner aucune explication, quelque envie qu'il eût de donner cette fiction pour une histoire véritable. Il aurait bien fait de se taire aussi sur les pieds d'airain. « Hercule, dit-il, ayant poursuivi pendant un an une Biche qu'Eurysthée lui avait ordonné de lui amener en vie, on publia dans la suite qu'elle avait les pieds d'airain ; expression figurée, qui marquait la vitesse avec laquelle elle courait. » Le Lecteur pensera-t-il, avec ce Mythologue, que des pieds d'airain soient très propres à donner de la légèreté à un animal et à augmenter sa vitesse ? Pour moi, si je voulais expliquer cette fable dans le système de ce savant, j'aurais supposé, au contraire, que l'Auteur de cette fiction avait feint ces pieds d'airain pour rendre le fait plus croyable ; non pas quant aux pieds d'airain en eux-mêmes, mais pour donner à entendre figurativement, que cette Biche était d'une nature beaucoup plus pesante que les Biches ne le sont communément ; par conséquent bien moins légère à la course, et plus facile à être prise par un homme qui la poursuivait.

Mais, cette difficulté levée, il reste encore celle des cornes d'or, celle de la poursuite d'une année entière ; celle de ne pouvoir être tuée par aucune arme, ni prise à la course par aucun homme qu'un Héros tel qu'Hercule, enfin toutes les autres circonstances de cette fiction. Une histoire de cette espèce deviendrait un conte puéril, et un fait très peu digne d'être mis au

nombre des travaux d'un si grand Héros, s'il ne renfermait quelques mystères.

Cette Biche était, dit-on, consacrée à Diane. Elle habitait le mont Ménale ; il n'était pas permis de la chasser aux chiens, ni à l'arc ; il fallait la prendre à la course, en vie, et sans perte de son sang. Eurystée commanda à Hercule de la lui amener. Hercule la poursuivit sans relâche un an entier, et l'attrapa enfin dans la forêt d'Artémise, consacrée à Diane, lorsque cet animal était sur le point de traverser le fleuve Ladon.

La Biche est un animal des plus vite à la course, et aucun homme ne pourrait se flatter de l'atteindre. Mais celle-ci avait des cornes d'or et des pieds d'airain ; elle en était moins leste, et par conséquent plus aisée à prendre ; et malgré cela, il fallait un Hercule. Dans toute autre circonstance, celui qui se serait avisé de prendre une Biche consacrée à Diane, dans les bois de cette Déesse, etc., aurait infailliblement encouru l'indignation de la sœur d'Apollon, extrêmement jalouse de ce qui lui appartenait, et punissant sévèrement ceux qui lui manquaient. Mais dans celle-ci, Diane semble avoir agi de concert avec l'Alcide, quoiqu'elle parût faire pour fournir matière aux travaux de ce Héros. Le Lion Néméen, le Sanglier d'Erymante en sont des preuves. Hercule, qui lançait des flèches contre le Soleil même, aurait-il à craindre le courroux de Diane ? Mais quelque téméraire qu'il eût pu être, lui qui était dans le monde pour le pur-

ger des monstres et des malfaiteurs qui l'infestaient, aurait-il osé s'en prendre aux Dieux, s'il avait regardé ces Dieux comme réels, et s'il n'avait su qu'ils étaient de nature à pouvoir être attaqués impunément par des hommes ? Il brave Neptune, Pluton, Vulcain, Junon. Tous cherchent à lui nuire, à lui donner de l'embaras, et il s'en tire. Mais, tels sont les Dieux fabriqués par l'Art hermétique : ils donnent de la peine à l'Artiste ; mais celui-ci les poursuit tout à coup de flèches ou de massue, et vient à bout d'en faire ce qu'il se propose. Dans la poursuite qu'il fait de cette Biche, il n'emploie pas de telles armes ; mais l'or même dont les cornes de cet animal sont faites, et ses pieds d'airain favorisent son entreprise. C'est en effet ce qu'il faut dans l'Art chimique, où la partie volatile, figurée par la course légère de la Biche, est volatile au point, qu'il ne faut rien moins qu'une matière fixe comme l'or pour la fixer. L'Auteur du rosaire a employé figurativement des expressions qui signifient la même chose, lorsqu'il a dit : « L'argent-vif volatil ne sert de rien, s'il n'est mortifié avec son corps, ce corps est de la nature du *Soleil*. » « Deux animaux sont dans notre forêt, dit un ancien Philosophe Allemand⁴⁷⁵, l'un vif, léger, alerte, beau, grand et robuste ; c'est un Cerf ; l'autre est la Licorne. »

Basile Valentin, dans une allégorie sur le Magistère des sages, s'exprime ainsi : « Un âne, ayant été

⁴⁷⁵ Rythmi German.

enterré, s'est corrompu et putréfié; il en est venu un cerf ayant des cornes d'or et des pieds d'airain beaux et blancs; parce que la chose dont la tête est rouge, les yeux noirs et les pieds blancs, constitue le Magistère.»

Les Philosophes parlent souvent du *laton* ou leton qu'il faut blanchir. Ce la-ton ou la matière parvenue au noir par la putréfaction, est la base de l'œuvre. Blanchissez le *laton*, et déchirez vos livres, dit Morien; l'azoth et le *laton* vous suffisent. On a donc feint avec raison que cette Biche avait des pieds d'airain. De cet airain étaient ces vases antiques que quelques Héros de la fable offrirent à Minerve; le Trépied dont les Argonautes firent présent à Apollon; l'instrument au bruit duquel Hercule chassa les oiseaux du lac Stymphale; la tour dans laquelle Danae fut renfermée, etc.

Tout dans cette fable a un rapport immédiat avec Diane. La Biche lui est consacrée; elle habite sur le mont Ménale, ou pierre de la Lune, de μηνη, *luna*, et de λαας, *lapis*; elle fut prise dans la forêt Artémise qui signifie aussi Diane. La Lune et Diane ne sont qu'une même chose, et les Philosophes appellent *Lune* la partie volatile ou mercurielle de leur matière. *Lunam Philosophorum sive eorum mercurium, qui mercurium vulgarem dixerit, aut sciens fallit, aut ipse fallitur*⁴⁷⁶. Ils nomment aussi diane leur matière parvenue au blanc: *Viderunt illam sine veste dianam hisce*

⁴⁷⁶ D'Espagn. Can. 44.

elapsis annis (sciens loquor) multi et supremæ et infinæ sortis homines, dit le Cosmopolite dans la Préface de ses douze Traités. C'est alors que la Biche se laisse prendre, c'est-à-dire la matière de volatile qu'elle était devient fixe. Le fleuve Ladon fut le terme de sa course, parce qu'après la circulation longue elle se précipite au fond du vase dans l'eau mercurielle, où le volatil et le fixe se réunissent. Cette fixité est désignée par le présent qu'Hercule en fait à Eurysthée ; car Eurysthée vient de Εὐρύς, *latus, amplius*, et de σταω, *sto, maneo*. Comme on a fait Εὐρυσθηνς, *firmiter, stans, ou potens*, de Εὐρύς, *latus*, et de σθενος, *robur*. C'est donc comme si l'on disait que l'Artiste, après avoir travaillé à fixer la matière lunaire pendant le temps requis, qui est celui d'un an, il réussit à en faire leur Diane, ou à parvenir au blanc, et lui donne ensuite le dernier degré de fixité signifié par Eurystée. Ce terme d'un an ne doit pas s'entendre d'une année commune, mais d'une année Philosophique, dont les saisons ne sont pas non plus les saisons vulgaires. J'ai expliqué ce que c'était dans le Traité hermétique qui se trouve au commencement de cet Ouvrage, et dans le Dictionnaire qui lui sert de Table.

Cette poursuite d'un an aurait dû faire soupçonner quelque mystère caché sous cette fiction. Mais les Mythologues, n'étant pas au fait de ce mystère, n'ont pu y voir que du fabuleux. Chaque chose a un temps fixe et déterminé pour parvenir à sa perfection. La Nature agit toujours longuement, et quoique

l'Art puisse abrégér les opérations, il ne réussirait pas s'il en précipitait trop les procédés. Au moyen d'une chaleur douce, mais plus vive que celle de la Nature, on peut prématurer une fleur ou un fruit ; mais une chaleur trop violente brûlerait la plante, avant qu'elle eût pu produire ce qu'on en attendait. Il faut plus de patience et de temps dans l'Artiste, que de travail et de dépense, dit d'Espagnet⁴⁷⁷. Riplée nous assure d'ailleurs⁴⁷⁸, et beaucoup d'autres, qu'il faut un an pour parvenir à la perfection de la pierre au blanc, ou la Diane des Philosophes, que cet Auteur appelle chaux. « Il nous faut, dit-il, un an, pour que notre chaux devienne fusible, fixe, et prenne une couleur permanente. » Zacharie et le plus grand nombre des Philosophes disent qu'il faut 90 jours, et autant de nuits pour pousser l'œuvre au rouge après le vrai blanc, et 275 jours pour parvenir à ce blanc ; ce qui fait un an entier, auquel Trévisan ajoute sept jours.

Quelques Mythologues ont fait de cette fable une application assez extraordinaire. Hercule, disent-ils, figure le Soleil, qui fait son cours tous les ans. Mais quand il faut dire quelle est cette Biche que le Soleil poursuit, ils restent en chemin, tant il est vrai que toute explication fausse cloche toujours par quelque endroit.

⁴⁷⁷ Can. 35.

⁴⁷⁸ Douze Portes.

Chapitre V : Midas

Quoique la fable de Midas ne renferme pas une seule circonstance qu'on puisse avec fondement regarder comme historique, M. l'Abbé Banier prétend que tout en est vrai⁴⁷⁹. « C'est ainsi, dit ce Mythologue, que les Grecs se plaisaient à travestir l'histoire en fables ingénieuses. Je dis l'histoire, car c'en est une véritable. » Les Auteurs de cette fiction ne pourraient-ils pas dire de M. l'Abbé Banier avec plus de raison : C'est ainsi que ce savant travestit en histoire ce qui ne fut jamais qu'un fruit de notre imagination ; car l'histoire prétendue de Midas est une fable pure. En effet, tous les Acteurs de la pièce ne sont-ils pas imaginaires ? Nous avons donné Cybèle, mère de Midas, pour mère des Dieux, et il plaît à ce Mythologue d'en faire une Reine de Phrygie, fille de Dindyme et de Méon, Roi de Phrygie et de Lydie. Silène était pour nous le nourricier du Dieu Bacchus qui n'exista jamais, il le métamorphose en Philosophe aussi célèbre par sa science que par son ivrognerie. Je sais bien que plusieurs anciens Auteurs sont de son sentiment, et qu'ils ne regardent cette ivresse dont on a tant parlé, que comme une ivresse mystérieuse, qui signifiait que Silène était profondément enseveli dans ses spéculations. Cicéron, Plutarque et bien d'autres encore avaient conçu de lui une idée à peu près semblable ; mais les uns ne

⁴⁷⁹ Mythol. T. II. p. 396.

parlent que d'après les autres, et lorsqu'on remonte à la source, on ne voit Silène que comme un véritable ivrogne, père nourricier du Dieu Bacchus.

La singularité même de l'aventure qui livra Silène, à Midas, et ce qui en résulta ne peut être regardé que comme une pure fiction. Y a-t-il apparence que Midas, en tant que le plus avare des hommes, eût prodigué du vin jusqu'à en remplir une fontaine pour engager Silène d'en boire avec excès, et l'avoir en sa possession ? Un avare n'aurait-il pas trouvé un moyen plus conforme à son avarice, et fallait-il user d'un stratagème aussi coûteux pour obtenir une chose aussi aisée ? Les façons dont Midas en usa envers Silène, suivant ce qu'en rapporte M. l'Abbé Banier⁴⁸⁰, détruisent même absolument l'idée de réalité. « Silène, dit ce Mythologue, rôdait dans le pays, monté sur son âne, et s'arrêtait souvent près d'une fontaine pour cuver son vin et se reposer de ses fatigues. L'occasion parut favorable à Midas : il fit jeter du vin dans cette fontaine, et mit quelques paysans en embuscade. Silène but un jour de ce vin avec excès, et ces paysans, qui le virent ivre, se jetèrent sur lui, le lièrent avec des guirlandes de fleurs et le menèrent ainsi au Roi. Ce Prince, qui était lui-même initié aux mystères de Bacchus, reçut Silène avec de grandes marques de respect, et après avoir célébré avec lui les Orgies pendant dix jours et dix nuits consécutives,

⁴⁸⁰ *Loc. cit.* p, 391.

et l'avoir entendu discourir sur plusieurs matières, le ramena à Bacchus. Ce Dieu, charmé de revoir son père nourricier, dont l'absence lui avait causé beaucoup d'inquiétudes, ordonna à Midas de lui demander tout ce qu'il voudrait. Midas qui était extrêmement avare, souhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucherait ; ce qui lui fut accordé. »

Si l'on en croit le même Auteur, Silène était donc un Philosophe très savant, dont Midas employa les lumières pour l'établissement de la Religion et les changements qu'il fit dans celle des Lydiens. Et pour avoir un garant de la vérité de cette histoire prétendue, il cite Hérodote⁴⁸¹, à qui il fait dire ce qu'il ne dit pas en effet. Les autres explications sont si peu naturelles, et s'éloignent si fort du vraisemblable, que je ne crois pas devoir les rapporter.

Si Silène était un Philosophe, quelle raison peut avoir engagé de le supposer nourricier de Bacchus ? La Philosophie n'est-elle pas incompatible avec l'ivresse ? Un homme adonné habituellement à ce vice, n'est aucunement propre aux profondes spéculations que demande cette Science. puisque ce Philosophe prétendu avait coutume d'aller cuver son vin auprès de la fontaine où il fut pris, était-il nécessaire de prendre tant de mesures pour s'en saisir ? Pensera-t-on avec le Scholiaste d'Aristophane et M. l'Abbé Banier, qu'on n'a feint que Midas avait des

⁴⁸¹ L. I. c. 14.

oreilles d'âne, que parce que ce Prince avait partout des espions qu'il interrogeait et écoutait avec attention ? Dira-t-on, avec ce Mythologue, qu'il communiqua sa vertu aurifique au fleuve Pactole, parce qu'il obligeait ses sujets à ramasser l'or que les eaux de ce fleuve entraînaient ? Et s'il est vrai qu'il était extrêmement grossier et stupide⁴⁸², comment avait-il assez d'esprit pour entreprendre de donner des lois aux Lydiens et d'instituer des cérémonies religieuses⁴⁸³ ? Pour s'accréditer parmi les peuples et se faire regarder comme un second Numa ? Pour conduire un commerce de manière à devenir si opulent, qu'on ait feint qu'il changeait tout en or ?

Telles sont les explications, ou plutôt les contradictions de ce savant Mythologue, qui sait ingénieusement faire usage de tous les Auteurs pour parvenir à son but. Dans un endroit Midas, règne le long du fleuve Sangar ; dans l'autre, c'est le long du fleuve Pactole.

Là, c'est un homme grossier et stupide qui mérite en conséquence qu'on feigne qu'il avait des oreilles d'âne ; ici, c'est un homme d'esprit, un génie vaste et étendu, capable de grandes entreprises, digne d'être comparé à Numa ; et qui, ayant trouvé le secret de savoir tout par ses espions, avait par là donné lieu de feindre qu'il portait des oreilles d'âne.

⁴⁸² T. II, p. 227.

⁴⁸³ *Ibid.* p. 398.

Les Poètes n'avaient pas trouvé un dénouement si ingénieux à cette fiction. Ovide⁴⁸⁴ nous dit qu'Apollon ne crut pas pouvoir mieux punir Midas, que de lui faire croître des oreilles d'âne, pour faire connaître à tout le monde le peu de discernement de ce Roi, qui avait adjugé la victoire à Pan sur ce Dieu de la Musique ; ce qui prouve assez clairement que les Historiens sont assez mal entrés dans l'esprit des Poètes en voulant nous donner Midas pour un homme d'esprit et de génie. Mais prenons la chose de la manière que les Poètes la racontent. Midas était, disent-ils, un Roi de Phrygie qu'Orphée avait initié dans le secret des Orgies. Bacchus allant un jour voir ce pays-là, Silène son père nourricier se sépara de lui, et s'étant arrêté auprès d'une fontaine de vin dans un jardin de Midas, où croissaient d'elles-mêmes les plus belles roses du monde, Silène s'y enivra, et s'endormit. Midas s'en étant aperçu, et sachant l'inquiétude où l'absence de Silène avait jeté le fils de Sémélé ; il se saisit de Silène, l'environna de guirlandes de fleurs de toutes espèces, et après lui avoir fait l'accueil le plus gracieux qu'il lui fut possible, il le reconduisit vers Bacchus. Il fut enchanté de revoir son père nourricier ; et voulant reconnaître ce bienfait de Midas, il lui promit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait devînt or : ce qui lui fut accordé. Mais une telle propriété lui étant devenue onéreuse, parce que les mets qu'on lui ser-

⁴⁸⁴ Métam. l. II. Fab. 4.

vait pour sa nourriture, se convertissaient en or dès qu'il les touchait, et qu'il était sur le point de mourir de faim, il s'adressa au même Dieu pour être délivré d'un pouvoir si incommode. Bacchus y consentit, et lui ordonna pour cet effet d'aller laver ses mains dans le Pactole. Il le fit, et communiqua aux eaux de ce fleuve la vertu fatale dont il se débarrassait.

Quand on sait ce qui se passe dans l'œuvre hermétique, lorsqu'on travaille à l'élixir, la fable de Midas le représente comme dans un miroir. On peut se rappeler que quand Osiris, Denys ou Bacchus des Philosophes se forme, il se fait une terre. Cette terre est Bacchus que l'on feint visiter la Phrygie, à cause de sa vertu ignée, brûlante et sèche, parce que φρυγία veut dire *terra torrida et arida*, de φρύγα, *torreo, arefacio*. On suppose que Midas y règne ; mais pour indiquer clairement ce qu'on doit entendre par ce Roi prétendu, on le dit fils de Cybèle ou de la Terre, la même qu'on regardait comme mère des Dieux, mais des Dieux Philosophico-Hermétiques. Ainsi Bacchus, accompagné de ses Bacchantes et de ses Satyres, dont Silène était le Chef, et Satyre lui-même, quitte la Thrace pour aller vers le Pactole qui descend du mont Θρήκη ; c'est précisément comme si l'on disait le Bacchus Philosophique, ou le soufre, après avoir été dissous et volatilisé, tend à la coagulation ; puisque Thracia, vient de τρέχω, *curro*, ou de Θρέω, *tumultuando clamo*, ce qui désigne toujours une agitation violente, telle que celle de la matière fixe quand elle

se volatilité après sa dissolution. On ne pouvait guère mieux exprimer la coagulation que par le nom de Pactole, qui vient naturellement de *πακτός*, *πακτώω*, *compactus*, *compingo*, assembler, lier, joindre l'un à l'autre. Par cette réunion se forme cette terre Phrygienne, ou ignée et aride, dans laquelle règne Midas. Ce qui était alors volatil est arrêté par le fixe, ou cette terre. C'est Silène sur le territoire de Midas. La fontaine auprès de laquelle ce Satyre se repose, est l'eau mercurielle. On feint que Midas y avait mis du vin, dont Silène but avec excès, parce que cette eau mercurielle, que le Trévisan appelle aussi fontaine⁴⁸⁵, et Raymond Lulle⁴⁸⁶ vin, devient rouge à mesure que cette terre devient plus fixe. Le sommeil de Silène marque le repos de la partie volatile, et les guirlandes de fleurs dont on le ceignit pour le mener à Midas, sont les différentes couleurs par lesquelles la matière passe avant d'arriver à la fixation. Les Orgies qu'ils célébrèrent ensemble avant de joindre Bacchus, sont les derniers jours qui précèdent la parfaite fixation, qui est elle-même le terme de l'œuvre. On pourrait même croire qu'on a voulu exprimer ce terme par le nom de Denys donné à Bacchus; puisqu'il peut venir de *Διὸς*, et de *νόσσα*, *meta*, le Dieu qui est la fin ou le terme.

Les Poètes font des descriptions admirables du Pactole; lorsqu'ils veulent peindre une région for-

⁴⁸⁵ Philosoph. des Métaux.

⁴⁸⁶ Dans presque tous tes Ouvrages.

tunée, ils la comparent au pays qu'arrose le Pactole, dans les eaux duquel Midas déposa le don funeste qui lui avait été communiqué. Crésus n'eût été sans le Pactole qu'un Monarque borné dans la puissance, et incapable de piquer la jalousie de Cyrus.

Suivant M. l'Abbé Barthelemi⁴⁸⁷, le Pactole n'a jamais été qu'une rivière très médiocre, sortie du Mont Tmolus, dirigée dans son cours au travers de la plaine, et même de la ville de Sardes, terminée par le fleuve Hemus. Homère, voisin de ces contrées, n'en parle pas, non plus qu'Hésiode, quoiqu'il soit attentif à nommer les rivières de l'Asie Mineure. Longtemps avant Strabon, le Pactole ne roulait plus d'or, et tous les siècles postérieurs n'ont point reconnu de richesses dans ce ruisseau si fortuné sous la plume des Poètes. Quoique plusieurs Historiens graves lui attribuent cette propriété, je ne vois pas sur quoi M. l'Abbé Barthelemi peut fixer l'époque de cette fécondité du Pactole au huitième siècle avant l'Ère Chrétienne, sous les ancêtres de Crésus, qui perdit son Royaume ____ ans avant Jésus-Christ. La Lydie pouvait être riche en or, indépendamment du Pactole, et les richesses que Cyrus y trouva ne prouvent point du tout qu'elles venaient de ce fleuve. On n'a jamais trouvé d'or sur le mont Tmolus; aucun Historien ne parle des mines de ce Mont. Je conclus donc de ces raisons que le tout est une fable.

⁴⁸⁷ Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres pour l'année 1747. Jusque et compris l'année 1748. T. XXI.

Bacchus est charmé de revoir son père nourricier, et récompense Midas par le pouvoir qu'il lui donne de convertir en or tout ce qu'il toucherait. Ce Dieu ne pouvait donner que ce qu'il possédait lui-même ; il était donc un Dieu aurifique. Cette propriété aurait dû occasionner aux Mythologues quelques réflexions, mais comme ils n'ont lu les fables qu'avec un esprit rempli de préjugés pour l'histoire ou la morale, ils n'y ont vu que cela. L'or est l'objet de la passion des avaricieux ; on feint que Midas demande à Denys le pouvoir d'en faire tout ce qu'il voudra ; on conclut qu'il est un avare, et le plus avare des hommes. Mais si l'on avait fait attention que c'est à Denys qu'il fait cette demande, et que ce Dieu la lui accorde de sa pleine autorité, sans recourir ni à Jupiter son père, ni à Pluton Dieu des richesses ; on aurait pensé naturellement que Bacchus était un Dieu d'or, un principe aurifique, qui peut transmuier lui-même, et communiquer à d'autres le même pouvoir de convertir tout en or, au moins tout ce qui est transmutable. Lorsque les Poètes nous disent que tout devenait or dans les mains de Midas, jusqu'aux mets qu'on lui servait pour sa nourriture, on sait bien qu'on ne peut l'entendre qu'allégoriquement. Aussi est-ce une suite naturelle de ce qui avait précédé. Midas ayant conduit Silène à Bacchus ; c'est-à-dire la terre Phrygienne ayant fixé une partie du volatil, tout est devenu fixe, et par conséquent pierre transmuante des Philosophes. Il reçoit de Bacchus le pouvoir de transmuier, il l'avait

quant à l'argent ; mais il ne pouvait obtenir cette propriété quant à l'or, que de Bacchus, parce que ce Dieu est la pierre au rouge, qui seule peut convertir en or les métaux imparfaits. Je l'ai expliqué assez au long dans le premier Livre, en parlant d'Osiris, que tout le monde convient être le même que Denys ou Bacchus.

On peut aussi se rappeler que j'ai expliqué les Satyres et les Bacchantes des parties volatiles de la matière, qui circulent dans le vase. C'est la raison qui a fait dire aux inventeurs de ces fictions, que Silène était lui-même un Satyre fils d'une Nymphé ou de l'Eau, et le père des autres Satyres ; car on ne pouvait, ce semble, mieux indiquer la matière de l'Art hermétique, que par le portrait que l'on nous fait du bonhomme Silène. Son extérieur grossier, pesant, rustique et fait, ce semble, pour être tourné en ridicule, propre à exciter la risée des enfants, cachait cependant quelque chose de bien excellent, puisque l'idée qu'on a voulu nous en donner est celle d'un Philosophe consommé. Il en est de même de la matière du Magistère, méprisée de tout le monde, foulée aux pieds, et quelquefois même servant de jouet aux enfants, comme le disent les Philosophes ; elle n'a rien qui attire les regards. On la trouve partout comme les Nymphes, dans les prés, les champs, les bois, les montagnes, les vallées, les jardins : tout le monde la voit, et tout le monde la méprise, à cause de son apparence vile, et qu'elle est si commune, que le pauvre peut en

avoir comme le riche, sans que personne s'y oppose, et sans employer de l'argent pour l'acquérir.

Il faut donc imiter Midas, et faire un bon accueil à ce Silène, que les Philosophes disent fils de la Lune et du Soleil, et que la Terre est sa nourrice. Aussi σελήνη signifie la Lune, et l'on peut très bien avoir fait Silène de *Selène*, en changeant le premier *e* en *i*, comme on a fait *lira* de λῆρος, *plico* de πλέκω, aries d'Ἀρεος et cent autres mots semblables⁴⁸⁸. Les Ioniens changeaient même assez souvent le *e* en *i*, et disaient ἐπίσιος pour ἐφέσιος, *domesticus*, *familiaris*; il n'y aurait donc rien de surprenant qu'on eût fait ce changement pour le nom de Silène.

Cette matière étant le principe de l'or, on a raison de regarder Silène comme le père nourricier d'un Dieu aurifique. Elle est même le nectar et l'ambroisie des Dieux. Elle est, comme Silène, fille de Nymphé, et Nymphé elle-même, puisqu'elle est eau; mais une eau, disent les Philosophes, qui ne mouille pas les mains. La terre sèche, aride et ignée, figurée par Midas, boit cette eau avidement; et, dans le mélange qui se fait des deux, il survient différentes couleurs. C'est l'accueil que Midas fait à Silène, et les guirlandes de fleurs dont il le lie. Au lieu de nous donner Silène pour un grand Philosophe, on aurait mieux rencontré, et l'on serait mieux entré dans l'esprit de celui qui a inventé cette fiction, si l'on avait dit que

⁴⁸⁸ Vossius, Etymolog.

Silène était propre à faire des Philosophes, étant la matière même sur laquelle raisonnent et travaillent les Philosophes hermétiques. Et si Virgile⁴⁸⁹ le fait raisonner sur les principes du monde, sa formation et celles des êtres qui le composent ; c'est sans doute parce que si l'on en croit les disciples d'Hermès, cette matière est la même dont tout est fait dans le monde. C'est un reste de cette masse première et informe qui fut le principe de tout⁴⁹⁰. C'est le plus précieux don de la Nature, et un abrégé de la quintessence céleste. Élien⁴⁹¹ disait en conséquence, que quoique Silène ne fût pas au nombre des Dieux, il était cependant d'une nature supérieure à celle de l'homme. C'est-à-dire, en bon français, qu'on devait le regarder comme un être aussi imaginaire que les Dieux de la fable et que les Nymphes dont Hésiode⁴⁹² dit que tous les Satyres sont sortis.

Enfin, Midas se défait du pouvoir incommode de changer tout en or, et le communique au Pactole

⁴⁸⁹ Eglog. 6.

⁴⁹⁰ *Antiquæ illius massæ confusæ, seu materiæ primæ specimen aliquod nobis natura reliquit in aquâ siccâ non made-ficiente, quæ ex terræ vomitis, aut etiam lacubus scaturiens, multiplici rerum femine prægnans effluit, tota calore etiam levissimo volatis ; ex quâ cum suo masculo copulatâ qui intrinseca elementa eruere, et ingeniosè separare, ac iterum conjungere noverit, pretiosissimum naturæ et artis arcanum, imo cœlestis essentiæ compendium adeptum se jacet.* D'Espagnet *Ench. Phys. resti. Can.* 49.

⁴⁹¹ *Variar. Hist.* l. 3 c. 12.

⁴⁹² Théog.

en se lavant dans ses eaux. C'est précisément ce qui arrive à la pierre des Philosophes, lorsqu'il s'agit de la multiplier. On est alors obligé de la mettre dans l'eau mercurielle, où le Roi du pays, dit Trévisan⁴⁹³, doit se baigner. Là, il dépouille sa robe de drap de fin or. Et cette fontaine donne ensuite à ses frères cette robe, et sa chair sanguine et vermeille, pour qu'ils deviennent comme lui. Cette eau mercurielle est véritablement une eau pactole, puisqu'elle doit se coaguler en partie, et devenir or Philosophique.

Chapitre VI : De l'âge d'or

Tout est embarras, tout est difficulté, et tout présente aux Mythologues un labyrinthe dont ils ne sauraient se tirer quand il s'agit de rapporter à l'histoire ce que les Auteurs nous ont transmis sur les temps fabuleux. Il n'en est pas un seul qui n'attribue l'âge d'or au règne de Saturne ; mais, quand il faut déterminer et l'endroit où ce Dieu a régné, et l'époque de ce règne, et les raisons qui ont pu engager à le faire nommer le *Siècle d'or*, on ne sait plus comment s'y prendre. On aurait bien plutôt fait d'avouer que toutes ces prétendues histoires ne sont que des fictions ; mais on veut y trouver de la réalité, comme s'il intéressait beaucoup de justifier aujourd'hui le trop de crédulité

⁴⁹³ Philoso. des Métaux, 4. part.

de la plupart des Anciens. Et l'on ne fait pas attention qu'en s'étayant de l'autorité de plusieurs d'entre eux, que l'on tient même pour suspects, on prouve aux Lecteurs qu'on ne mérite pas d'être cru davantage. Si l'on avait pour garants des Auteurs contemporains, ou qui eussent du moins travaillé d'après des monuments assurés, et dont l'authenticité fut bien avérée, on pourrait les en croire ; mais on convient que toutes ces histoires nous viennent des Poètes, qui ont imité les fictions égyptiennes. On sait que ces Poètes ont presque tous puisé dans leur imagination, et que les Historiens n'ont parlé de ces temps-là que d'après eux. Hérodote, le plus ancien que nous connaissions, n'a écrit que plus de 400 ans après Homère, et celui-ci longtemps après Orphée, Lin, etc. Aucun de ceux-ci ne dit avoir vu ce qu'il rapporte, ailleurs que dans son imagination. Leurs descriptions mêmes sont absolument poétiques. Celle qu'Ovide nous fait⁴⁹⁴ du siècle d'or, est plutôt un portrait d'un Paradis terrestre et de gens qui l'auraient habité, que d'un temps postérieur au Déluge, et d'une terre sujette aux variations des saisons. « On observait alors, dit-il, les règles de la bonne foi et de la justice, sans y être contraint par les lois. La crainte n'était point le motif qui faisait agir les hommes : on ne connaissait point encore les supplices. Dans cet heureux siècle, il ne fallait point graver sur l'airain, ces lois menaçantes, qui ont servi dans la suite de frein à la licence. On ne voyait point,

⁴⁹⁴ Métam. l. I. fab. 3.

en ce temps-là, de criminels trembler en présence de leurs Juges ; la sécurité où l'on vivait n'était pas l'effet de l'autorité que donnent les lois. Les arbres tirés des forêts, n'avaient point encore été transportés dans un monde qui leur était inconnu : l'homme n'habitait que la terre où il avait pris naissance et ne se servait point de vaisseaux pour s'exposer à la fureur des flots. Les villes, sans murailles ni fossés, étaient un asile assuré. Les trompettes, les casques, l'épée étaient des choses qu'on ne connaissait pas encore, et le soldat était inutile pour assurer aux citoyens une vie douce et tranquille. La terre, sans être déchirée par la char-rue, fournissait toutes sortes de fruits ; et ses habitants, satisfaits des aliments qu'elle leur présentait sans être cultivée, se nourrissaient de fruits sauvages, ou du gland qui tombait des chênes. Le Printemps régnait toute l'année ; les doux zéphyrS animaient de leur chaleur les fleurs qui naissaient de la terre : les moissons se succédaient sans qu'il fût besoin de labourer ni de semer. On voyait de toutes parts couler des ruisseaux de lait et de nectar ; et le miel sortait en abondance du creux des chênes et des autres arbres. »

Vouloir admettre avec Ovide un temps où les hommes aient vécu de la manière que nous venons de le rapporter, c'est se repaître de chimères, et d'êtres de raison. Mais quoique ce Poète l'ait dépeint tel qu'il devait être pour un siècle d'or, ce portrait n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier. Des gens qui auraient vécu

de cette manière, auraient été, selon lui⁴⁹⁵, des gens qui menaient une vie sauvage, sans lois et presque sans religion. Janus se présente, il les assemble, leur donne des lois ; le bonheur de la vie se manifeste, on voit naître un siècle d'or. La crainte, la contrainte qu'occasionnent des lois menaçantes avaient paru à Ovide contraires au bonheur de la vie. Elles sont une source de félicité pour M. l'Abbé Banier. Mais enfin quelles raisons peuvent avoir eu les Anciens pour attribuer au règne de Saturne, la vie d'un siècle d'or ? Jamais règne ne fut souillé de plus de vices ; les guerres, le carnage, les crimes de toutes espèces inondèrent la terre pendant tout ce temps-là. Saturne ne monta sur le trône qu'en en chassant son père, après l'avoir mutilé. Que fit Jupiter de plus que Saturne, pour avoir mérité qu'on ne donnât pas à son règne le nom d'âge d'or ? Jupiter le traita à la vérité précisément et de la même manière que Saturne, avait traité son père. Jupiter était un adultère, un homicide, un incestueux, etc. Mais Saturne valait-il davantage ? N'avait-il pas aussi épousé sa sœur Rhée ? N'eut-il pas Philyre pour concubine, sans compter les autres ? Vit-on un Roi plus inhumain que celui qui dévore ses propres enfants ? Il est vrai qu'il ne dévora pas Jupiter ; mais il y allait à la bonne foi, et l'on ne doit pas lui en savoir gré : on lui présenta un caillou ; il l'avalait, et ne pouvant le digérer, il le rendit. Cette pierre, suivant Hésiode, fut placée sur le Mont Hélicon, pour

⁴⁹⁵ Mythol. T. II. p. 110.

servir de monument aux hommes. Beau monument bien propre à rappeler le souvenir d'un siècle d'or !

N'est-il pas surprenant qu'un tel paradoxe n'ait pas fait ouvrir les yeux aux Anciens, et que tous soient convenus d'attribuer un âge d'or au règne de Saturne ? M. l'Abbé Banier le donne à celui de Janus, qui régna conjointement avec Saturne. « Ce Prince, dit ce Mythologue⁴⁹⁶, adoucit la férocité de leurs mœurs, les rassembla dans les villes et dans les villages, leur donna des lois, et sous son règne, ses sujets jouirent d'un bonheur qu'ils ne connaissaient pas : ce qui fit regarder le temps où il avait régné comme un temps heureux, et un siècle d'or. » Mais il n'y a pas moins de difficultés en prenant les choses de ce côté-là. Il n'est même pas possible de faire vivre Saturne avec Janus. Les temps ne s'y accordent point du tout. Théophile d'Antioche nous assure, sur l'autorité de Tallus⁴⁹⁷, que Chronos, appelé Saturne par les Latins, vivait trois cent vingt et un ans avant la prise de Troie ; ce qui, en admettant le calcul des Historiens mêmes, supposerait plus d'un siècle et demi entre lui et Janus. D'où il faudrait conclure, ou que Saturne n'alla jamais en Italie ou qu'il y alla longtemps avant le règne de Janus.

Toute l'Antiquité atteste cependant la contemporanéité de ces deux Princes. On pourrait supposer, dit M. l'Abbé Banier avec quelques autres, qu'il s'agit d'un autre Saturne, et que celui qui était contempo-

⁴⁹⁶ *Loc. cit.*

⁴⁹⁷ Lib. 3. adv. Ant.

rain de Janus, était Stercès, père de Picus, qui, après son apothéose, fut nommé Saturne. Mais ces Auteurs ne font pas attention que Janus ne partagea pas sa couronne avec Stercès ; que la fable dit que Janus régnait déjà, lorsque Saturne vint en Italie. On ne peut donc le dire de Stercès, puisqu'il régna avant Janus. Ce Saturne même qui, suivant Virgile⁴⁹⁸, rassembla ces hommes sauvages, cette race indocile, dispersée sur les montagnes, qui leur donna des lois, et qui appela cette terre *latium*, parce qu'il s'y était caché, pour éviter la fureur de son fils, ne peut-être Stercès, père de Picus, puisque celui-ci était dans un âge fort tendre, lorsque son père mourut. Il l'entendait donc de Saturne, père de Jupiter.

Puisqu'il n'est pas possible de concilier tout cela, il est naturel de penser que l'inventeur de cette fable n'avait pas l'histoire en vue, mais quelque allégorie, dont les Historiens n'ont pas soupçonné le sens. Non, Saturne, Janus, Jupiter n'ont jamais régné ; parce que pour régner, il faut être homme, et tous ces Dieux dont nous parlons n'existèrent jamais que dans l'esprit des inventeurs de ces fables, que la plupart des

⁴⁹⁸ Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo
Arma jovis fugiens, et regnis exul adeptis,
Is genus indocile, ac dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit ; latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris,
Auroaque ut perhibent, illo sub rege fuere
Sæcula, sic placida populos in pace regebat.
Æneid. l. 8.

Peuples regardaient comme histoires réelles, parce que leur amour-propre s'en trouvait extrêmement flatté. Il leur était infiniment glorieux d'avoir des Dieux pour les premiers de leurs ancêtres, ou pour Rois, ou enfin pour fondateurs de leurs villes. Chaque Peuple s'en flattait à l'envi, et se croyait supérieur aux autres, à proportion de la grandeur du Dieu et de son antiquité. Il faut donc chercher d'autres raisons qui aient fait donner au prétendu règne de Saturne le nom de siècle ou d'âge d'or. J'en trouve plus d'une dans l'Art hermétique, où ces Philosophes appellent *règne de Saturne* le temps que dure la noirceur, parce qu'ils nomment Saturne cette même noirceur ; c'est-à-dire lorsque la matière hermétique, mise dans le vase, est devenue comme de la poix fondue. Cette noirceur étant aussi, comme ils le disent, l'entrée, la porte et la clef de l'œuvre, elle représente Janus, qui règne par conséquent conjointement avec Saturne. On a cherché et l'on cherchera longtemps encore la raison qui faisait ouvrir la porte du Temple de Janus, lorsqu'il s'agissait de déclarer la guerre, et qu'on la fermait à la paix. Un Philosophe hermétique la trouve plus simplement que tous ces Mythologues. La voici. La noirceur est une suite de la dissolution ; la dissolution est la clef et la porte de l'œuvre. Elle ne peut se faire que par la guerre qui s'élève entre le fixe et le volatil, et par les combats qui se donnent entre eux. Janus étant cette porte, il était tout naturel qu'on ouvrît celle du Temple qui lui était consacré, pour annoncer

une guerre déclarée. Tant que la guerre durait, elle demeurait ouverte, et on la fermait à la paix, parce que cette guerre du fixe et du volatil dure jusqu'à ce que la matière soit absolument devenue toute fixe. La paix se fait alors. C'est pourquoi la Tourbe dit, *fac pacem inter inimicos, et opus completum est*. Les Philosophes ont même dit figurativement, ouvrir, délier, pour dire *dissoudre*, et fermer, lier, pour dire fixer. Macrobe dit que les Anciens prenaient Janus pour le Soleil. Ceux qui entendaient mal cette dénomination l'attribuaient au Soleil céleste qui règle les saisons ; au lieu qu'il fallait l'entendre du Soleil Philosophique ; et c'est une des raisons qui firent appeler son règne *siècle d'or*.

Pendant la noirceur dont nous avons parlé, ou le règne de Saturne, l'âme de l'or, suivant les Philosophes, se joint avec le mercure ; et ils appellent en conséquence ce Saturne, *le tombeau du roi*, ou du Soleil. C'est alors que commence le règne des Dieux, parce que Saturne en est regardé comme le père ; c'est donc en effet l'âge d'or, puisque cette matière devenue noire contient en elle le principe aurifique et l'or des Sages. L'Artiste se trouve d'ailleurs dans le cas des sujets de Janus et de Saturne ; dès que la noirceur a paru, il est hors d'embarras et d'inquiétude. Jusqu'à là il avait travaillé sans relâche, et toujours incertain de la réussite. Peut-être avait-il *erré* dans les bois, les forêts, et sur les montagnes, c'est-à-dire travaillé sur différentes matières peu propres à cet Art ; peut-être

même avait-il *erré* près de deux cents fois en travaillant comme Pontanus⁴⁹⁹ sur la vraie matière, il commence alors à sentir une joie, une satisfaction et une véritable tranquillité, parce qu'il voit ses espérances fondées sur une base solide. Ne serait-ce donc pas un âge vraiment d'or, dans le sens même d'Ovide, où l'homme vivrait content, et le cœur et l'esprit pleins de satisfaction ?

Chapitre VII : Des pluies d'or

Les Poètes ont souvent parlé des pluies d'or, et quelques Auteurs païens ont eu la faiblesse de rapporter comme vrai, qu'il tomba une pluie d'or à Rhodes, lorsque le Soleil y coucha avec Vénus. On pardonnerait cela aux Poètes ; mais que Strabon nous dise⁵⁰⁰ qu'il plut de l'or à Rhodes, lorsque Minerve naquit du cerveau de Jupiter, on ne saurait la lui passer. Plusieurs Auteurs nous assurent à la vérité, qu'en tel ou tel temps il plut des pierres, du sang, ou quelque liqueur qui lui ressemblait, des insectes. Bien des gens protestent même encore aujourd'hui avoir vu pleuvoir des petites grenouilles ; qu'elles tombaient en abondance sur leurs chapeaux, mêlées avec une pluie d'orage ; qu'ils en avaient vu une si grande

⁴⁹⁹ Epist.

⁵⁰⁰ Liv. 14.

quantité, que la terre en était presque couverte. Sans entrer dans la recherche des causes physiques de tels phénomènes, et sans vouloir les contredire ou les approuver, parce qu'ils ne viennent pas au sujet que je traite, je dirai seulement que cela peut être ; mais quant à une pluie d'or, on aurait beau le certifier, je ne crois personne assez crédule pour le croire sans l'avoir vu. Il faut donc regarder cette histoire comme une allégorie.

On peut appeler en effet *pluie d'or*, une pluie qui produirait de l'or, ou une matière propre à en faire, comme le Peuple dit assez communément qu'il pleut du vin, lorsqu'il vient une pluie dans le temps qu'on la désire, soit pour attendrir le raisin, soit pour le faire grossir. C'est précisément ce qui arrive par la circulation de la matière Philosophique dans le vase où elle est renfermée. Elle se dissout, et ayant monté en vapeurs au haut du vase, elle s'y condense, et retombe en pluie sur celle qui reste au fond. C'est pour cela que les Philosophes ont donné quelquefois le nom d'*eau de nuée* à leur eau mercurielle. Ils ont même appelé Vénus cette partie volatile, et Soleil la matière fixe. Rien n'est si commun dans leurs ouvrages que ces noms. « Notre Lune, dit Philalèthe, qui fait dans notre œuvre la fonction de femelle, est de race de Saturne ; c'est pourquoi quelques-uns de nos Auteurs envieux l'ont appelé *Vénus*. » D'Espagnet a parlé plusieurs fois de cette eau mercurielle sous le nom de *Lune* et de *Vénus*, et a parfaitement exprimé cette conjonction

du Soleil et de Vénus, lorsqu'il a dit⁵⁰¹ : « La génération des enfants est l'objet et la fin du légitime mariage. Mais pour que les enfants naissent sains, robustes et vigoureux, il faut que les deux époux le soient aussi, parce qu'une semence pure et nette produit une génération qui lui ressemble. C'est ainsi que doivent être le Soleil et la Lune avant d'entrer dans le lit nuptial. Alors se consommera le mariage, et de cette conjonction naîtra un Roi puissant, dont le Soleil sera le père, et la Lune la mère. » Il avait dit⁵⁰² que la Lune des Philosophes est leur Mercure, et qu'ils lui ont donné plusieurs noms⁵⁰³, entre autres ceux de terre subtile, d'eau-de-vie, d'eau ardente et permanente, d'eau d'or et d'argent, enfin de *Vénus* Hermaphrodite. Cette épithète seule explique assez clairement de quelle nature et substance était formée cette prétendue Déesse, et l'idée qu'on devait y attacher, puisque le nom d'Hermaphrodite a été fait selon toutes les apparences de

⁵⁰¹ Can. 27.

⁵⁰² Lunam Philosophorum sive eorum mercurium qui mercurium vulgare dixerit ; aut sciens sallit, aut ipse sallitur. Can. 44.

⁵⁰³ Variis nominibus mercurius ille Philosophorum enunciat ; modo terra, modo aqua diversa ratione dicitur, tum etiam quia ex utrâque naturaliter conslatur, alba sulfurea, in quâ elementa figuntur, et aurum Philosophorum seminatur. Illa est aqua vitæ, sive ardens, aqua permanens, aqua limpidissima, aqua auri et argenti nuncupata. Hic vero mercurius, quia suum in se habet sulfur, quod artificio multiplicatur, sulfur argenti vivi vocari meruit. Denique substantia illa pretiosissima est Venus priscorum hermaphrodita utroque sexu polens. *D'Espagnet*, Can. 46.

Εἰρμῆς, Mercurius, et d'Αφρὸς, Spuma, comme si l'on disait écume de mercure. C'est sans doute pour cela que la Fable dit Hermaphrodite fils de Mercure et de Vénus. On a feint que cette conjonction du Soleil et de Vénus se fit à Rhodes, parce que l'union du Soleil et du Mercure Philosophiques ne se fait que quand la matière commence à rougir ; ce qui est indiqué par le nom de cette île, qui vient de ῥόδον, *rosa*. La matière fixe ou l'or Philosophique, qui après s'être volatilisée retombe alors en forme de pluie, a donc pris avec raison le nom de pluie d'or ; sans cette pluie l'enfant Hermétique ne se formerait pas.

Une pluie semblable se fit voir lorsque Pallas naquit du cerveau de Jupiter, et cela par la même raison ; car Jupiter n'aurait pu accoucher d'elle, si Vulcain ou le feu Philosophique ne lui avait servi de sage-femme. Si l'on regarde Pallas dans cette occasion comme la Déesse des Sciences et de l'Étude, on peut dire, quant à l'Art Hermétique, qu'on aurait en vain la théorie la mieux raisonnée, et la matière même du Magistère appelée Vierge, fille de la Mer, ou de l'Eau, ou de Neptune, et du marais Tritonis, on ne réussira jamais à faire l'œuvre si l'on n'emploie le secours de Vulcain ou du feu Philosophique. Quelques Poètes ont feint en conséquence que Pallas ayant résisté vigoureusement à Vulcain, qui voulait lui faire violence, la semence de celui-ci étant tombée à terre, il en naquit un monstre, qui fut nommé Ericthon, ayant la figure humaine depuis la tête jusqu'à la ceinture, et celle

d'un Dragon dans toute la partie inférieure. Cet Ericthon est le résultat des opérations des Artistes ignorants, qui mettent la main à l'œuvre sans savoir les principes, et veulent travailler malgré Minerve. Ils ne produisent que des monstres, même avec le secours de Vulcain.

M. l'Abbé Banier prétend⁵⁰⁴ que cet Erichthonius fut réellement un Roi d'Athènes, qui succéda à un nommé Amphiction son compétiteur, par lequel il avait été vaincu. Cet Amphiction avoir succédé à Cranaus, et celui-ci à Cécrops, qui vivait, suivant les interprètes des marbres d'Arondel, la chronologie de Censorin, et de Denys d'Halycarnasse, 400 ans avant la prise de Troie. M. l'Abbé Banier rejette cette chronologie, parce qu'elle n'est pas propre à confirmer son système, et assure que ces Auteurs reculent trop l'arrivée de Cécrops dans la Grèce. Il détermine donc cette arrivée à 330 ans avant la guerre de Troie⁵⁰⁵. Mais ce Mythologue a oublié son propre calcul quelques pages après, où parlant de l'arrivée de Deucalion dans la Thessalie, il en fixe l'époque à la neuvième année du règne de Cécrops, *c'est-à-dire*, dit notre Auteur⁵⁰⁶, *vers l'an 215 ou 220 avant la guerre de Troie*. Ce qui fait une erreur de 110 ans au moins dans sa chronologie même. Mais, quand on lui passerait cela, l'en croira-

⁵⁰⁴ T. III. p. 39.

⁵⁰⁵ *Ibid.* p. 37

⁵⁰⁶ *Ibid.* p. 42.

t-on sur sa parole, lorsqu'il dit⁵⁰⁷ qu'Erichthonius n'avait passé pour être fils de Minerve et de Vulcain, que parce qu'il avait été exposé dans un Temple qui leur était consacré ? Une telle exposition pouvait-elle fournir matière à la Fable, qui donne à Erichthonius une origine tout à fait infâme ? Il n'est dans cette fiction aucune circonstance qui ait le moindre rapport à cette exposition. La suite même de la Fable, qui dit que Minerve voyant cet enfant né avec des jambes de serpents, en donna le soin à Aglaure, fille de Cécrops, qui, contre la défense de Minerve, eut la curiosité de regarder dans la corbeille où il était enfermé, et en fut punie par une passion de jalousie contre sa sœur, dont Mercure était amoureux. Qu'ayant un jour voulu empêcher ce Dieu d'entrer dans la chambre où sa Sœur Hersé était, il la frappa de son caducée et la changea en rocher. Cette fuite de la fiction montre bien que c'est une pure fable, qu'on ne peut expliquer qu'allégoriquement. Pallas, Vulcain, Mercure et les filles de Cécrops ne peuvent être supposés avoir vécu ensemble, quand même on regarderait les uns et les autres comme des personnes réelles : je crois qu'on n'exigera pas que j'en donne la preuve. Mais si l'on fait attention au rapport que cette fable peut avoir avec l'Art hermétique, on y trouve d'abord deux Dieux et une Déesse qui lui appartiennent tellement, qu'ils y font absolument requis, savoir la science de cet Art, et la prudence pour la conduite du régime du

⁵⁰⁷ *Ibid.* p. 40.

feu et des opérations ; en second lieu, le feu Philosophique, ou Vulcain ; ensuite le mercure des Sages. Si l'Artiste anime et pousse trop ce feu, c'est Vulcain qui veut faire violence à Pallas, que les Philosophes ont souvent pris pour la matière. Malgré la résistance de cette vierge, Vulcain agit toujours, il ouvre la matière des Philosophes, et la dissout. Cette dissolution ne peut se faire que par cette espèce de combat entre la matière Philosophique, appelée Vierge, comme nous l'avons prouvé plus d'une fois, et le feu. Mais qu'en résulte-t-il ? un monstre, qu'on nomme Ericthonius, parce que ce nom même désigne la chose, c'est-à-dire la contestation et la terre. On ne sera pas étonné que ce soit un monstre, quand on se rappellera tous les autres de la Fable, Cerbère, l'Hydre de Lerne, les différents Dragons dont il est fait mention dans les autres Fables, et qui signifient la même chose qu'Ericthonius ; c'est-à-dire la dissolution, et la putréfaction, qu'on dit avec raison fils de Vulcain et de la Terre, puisque cette putréfaction est celle de la terre Philosophique même, et un effet de Vulcain, ou du feu des Sages.

C'est donc la semence de Vulcain qui produit Ericthonius. Et si l'on dit qu'Aglaure fut chargée par Minerve d'en avoir soin, sans qu'il lui fût permis de regarder ce que la corbeille contenait, on sent bien qu'une condition telle que celle-là, qui rendait la chose impossible, ne peut avoir été inventée qu'en vue d'une allégorie, de même que sa métamorphose

en rocher. C'est en effet une suite de l'allusion au progrès de l'œuvre hermétique. Aglaure signifie éclat, splendeur, et les Philosophes appellent de ce nom leur matière parvenue au blanc à mesure qu'elle quitte la noirceur ; cet intervalle du blanc au noir est le temps de l'éducation d'Ericthonius. Et si Mercure la changea en rocher, c'est que la matière même se coagule, et devient pierre lorsqu'elle parvient à cet état de blancheur éclatante dont nous venons de parler ; c'est pourquoi les Philosophes l'appellent alors leur *Pierre au blanc*, leur *Lune*, etc. Le Mercure étant l'agent principal, produit cette métamorphose. On suppose ce Dieu amoureux d'Hersé, sœur d'Aglaure, parce que hersé signifie la rosée, et que le Mercure Philosophique circule alors dans le vase, et retombe comme une rosée.

D'une troisième pluie d'or naquit un Héros ; mais un Héros bien plus fameux qu'Ericthonius. Danaé fut renfermée dans une tour d'airain par son père Acrise, parce qu'il avait appris de l'Oracle que l'enfant qui naîtrait de sa fille le priverait de la couronne et de la vie, et il ne voulut entendre à aucune proposition de mariage pour elle. Jupiter fut épris d'amour pour cette belle prisonnière. La tour était bien fermée et bien gardée ; mais l'amour est ingénieux. Jupiter, accoutumé aux métamorphoses, se transforma en pluie d'or, et se glissa par ce moyen dans le sein de Danaé, qui de cette visite conçut Persée.

Persea quem pluvio danæ conceperat auro.

OVID. MÉTAM. L. 6.

Ce fils de Jupiter étant devenu grand, entre autres exploits, coupa la tête à Méduse, et s'en servit pour pétrifier tout ce à quoi il la présentait. Des gouttes du sang qui découlait de la plaie de Méduse naquit Chrysaor, père de Géryon, à trois corps ; quelques-uns disent à trois têtes.

L'explication de cette fable sera très aisée à qui voudra se rappeler celles que nous avons données des autres pluies d'or. On conçoit aisément que Danaë et la tour sont la matière et l'airain des Philosophes qu'ils appellent *cuivre*, *laton*, ou *laiton* ; que la pluie d'or sont les gouttes d'eau d'or, ou la rosée aurifique qui montent dans la circulation, et retombent sur la terre, qui est au fond du vase. On pourrait dire même, avec les Mythologues, que Jupiter est pris pour l'air ; mais il faut l'entendre ici de la couleur grise appelée Jupiter, parce que la pluie d'or se manifeste pendant le temps que la matière passe de la couleur noire à la grise. Persée est le fruit qui naît de cette circulation. Je ne vois pas trop sur quel fondement M. l'Abbé Banier tire l'étymologie de Persée du mot hébreu *Paras* ; il est vrai qu'il signifie *Cavalier* ; et que Persée monta sur un cheval. Mais pourquoi les Grecs auraient-ils été chercher dans la langue Hébraïque les noms que la langue Grecque leur fournissait abondamment ? Des gouttes du sang de Méduse naquit

Chrysaor, et de celui-ci Géryon. C'est comme si l'on disait que de l'eau rouge des Philosophes, que Pythagore nomme *sang*⁵⁰⁸, avec bien d'autres Adeptes, et Raymond Lulle avec Riplée, *vin rouge*, naît l'or, ou le soufre philosophique. On sait d'ailleurs que Chrysaor vient du grec χρυσός, *aurum*. Cet or dissous dans sa propre eau rouge comme du sang, produit l'élixir ou Géryon, à trois corps ou trois têtes, parce qu'il est composé de la combinaison exacte des trois principes soufre, sel et mercure. J'expliquerai plus au long cette fable dans le chapitre de Persée. J'aurais pu en mettre quelques autres dans ce second Livre ; mais, par celles-ci, on peut juger des autres. Je ne me suis pas proposé de faire une Mythologie entière ; il suffit, pour prouver mon système, d'expliquer les principales et les plus anciennes. J'aurai d'ailleurs occasion d'en passer en revue un grand nombre dans le Livre suivant, qui traitera de la généalogie des Dieux.

Fin de la première Partie et du second Livre.

⁵⁰⁸ Et des quatre parts s'élève airain, rouille, fer, safran, or, sang et pavot. Et la Tourbe : Sachez que notre œuvre a plusieurs noms : fer, airain, argent, rouge sanguin et rouge très hautain, etc. *La Tourbe*.

Table des matières

PRÉFACE	4
DISCOURS PRÉLIMINAIRE	11
PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PHYSIQUE, SUIVANT LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE	56
De la première matière	62
De la Nature	68
De la lumière, et de ses effets	73
De l'Homme	75
Des Éléments	87
De la Terre	91
De l'Eau	93
De l'air	97
Du Feu	99
Des opérations de la Nature	108
Des manières d'être générales des Mixtes	111
De la différence qui se trouve entre ces trois Règnes	112
Le Minéral	112
Le Végétal	113
L'animal	113
De l'âme des Mixtes	114
De la génération et de la corruption des Mixtes	118
De la Lumière	122
De la conservation des Mixtes	129
De l'humide radical	131
De l'harmonie de l'Univers	135
Du Mouvement	136
TRAITÉ DE L'ŒUVRE HERMÉTIQUE	140
Conseils Philosophiques	142
Aphorisme de la vérité des sciences	144

La clef des Sciences	144
Du Secret	145
Des moyens pour parvenir au Secret	146
Des clefs de la Nature	147
Des Principes métalliques	148
De la matière du grand œuvre en général	149
Des noms que les anciens Philosophes ont donnés à la matière	153
La matière est une et toute chose	156
La clef de l'Œuvre	164
Définitions et propriétés de ce Mercure	175
Du vase de l'Art, et de celui de la Nature	178
Noms donnés à ce vase par les Anciens	179
Du Feu en général	183
Du Feu Philosophique	186
Principes opératifs	190
Principes opératifs en particulier	195
La calcination	195
Solution	196
Putréfaction	197
Fermentation	198
Signes ou principes démonstratifs	198
De l'Élixir	210
Pratique de l'éllixir suivant d'Espagnet	212
Quintessence	213
La Teinture	214
La Multiplication	215
Des poids dans l'Œuvre	217
Règles générales très instructives	220
Des vertus de la Médecine	225
Des maladies des Métaux	227
Des temps de la Pierre	229
Conclusion	231
 LES FABLES ET LES HIÉROGLYPHES DES ÉGYPTIENS	 234
LIVRE PREMIER	234
Introduction	234

Chapitre I : Des hiéroglyphes des Égyptiens	265
Chapitre II : Des dieux de L'Égypte	276
Chapitre III : Histoire d'Osiris	286
Chapitre IV : Histoire d'Isis	308
Chapitre V : Histoire d'Horus	326
Chapitre VI : Histoire de Typhon	333
Chapitre VII : Harpocrate	343
Chapitre VIII : Anubis	351
Chapitre IX : Canope	358

SECTION SECONDE : ROIS D'ÉGYPTE ET MONUMENTS ÉLEVÉS DANS CE PAYS-LÀ	362
--	------------

SECTION TROISIÈME : DES ANIMAUX RÉVÉRÉS EN ÉGYPTE ET DES PLANTES HIÉROGLYPHIQUES	388
---	------------

Chapitre I : Du bœuf Apis	388
Chapitre II : Du chien et du loup	404
Chapitre III : Du Chat ou Ælurus	407
Chapitre IV : Du Lion	408
Chapitre V : Du Bouc	409
Chapitre VI : De l'Ichneumon et du Crocodile	411
Chapitre VII : Du Cynocéphale	412
Chapitre VIII : Du Bélier	414
Chapitre IX : De l'Aigle et de l'Épervier	417
Chapitre X : De l'Ibis	422
Chapitre XI : Du Lotus et de la fève d'Égypte	427
Chapitre XII : Du Colocasia	430
Chapitre XIII : Du Persea	431
Chapitre XIV : Du Musca ou Amusa	432

SECTION QUATRIÈME : DES COLONIES ÉGYPTIENNES	439
---	------------

LIVRE II : DES ALLÉGORIES QUI ONT UN RAPPORT PLUS PALPABLE AVEC L'ART HERMÉTIQUE	455
---	------------

Chapitre I : Histoire de la conquête de la Toison d'Or	459
Retour des Argonautes	502

Chapitre II : Histoire de l'enlèvement des pommes d'or du jardin des Hespérides	518
Chapitre III : Histoire d'Atalante	561
Chapitre IV : La biche aux cornes d'or	569
Chapitre V : Midas	576
Chapitre VI : De l'âge d'or	588
Chapitre VII : Des pluies d'or	596



© Arbre d'Or, Genève, mars 2006

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : David Roberts, *Sous le grand portique de Philae*, D.R.

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS

Les fables égyptiennes et grecques dévoilées

et réduites au même principe

AVEC UNE EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES
ET DE LA GUERRE DE TROIE

TOME SECOND



par

Dom Antoine-Joseph Pernety

RELIGIEUX RÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit. Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous



© Arbre d'Or, Genève, septembre 2007

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

LES FABLES ÉGYPTIENNES ET
GRECQUES DÉVOILÉES
et réduites au même principe,
avec une explication des hiéroglyphes
et de la guerre de Troie

Par Dom Antoine-Joseph Pernety
RELIGIEUX BÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

Populum Fabulis pascebant Sacerdotes Ægyptii;
ipsi autem sub nomimbus
Deorum patriorum philosophabantur.
Orig. l. I. Contra Celsum.

TOME II



1786

LIVRE III :
LA GÉNÉALOGIE DES DIEUX

Chapitre premier

Nous l'avons dit, les fictions des Grecs viennent pour la plupart d'Égypte et de Phénicie. On ne saurait en douter, après le témoignage formel des plus anciens auteurs. Les fables étaient le fondement de la religion : elles avaient introduit ce grand nombre de dieux qu'on avait substitués à la place du véritable. Ainsi, en apprenant la religion des Égyptiens, les Grecs apprenaient aussi leurs fables. Il est certain, par exemple, dit M. l'Abbé Banier¹ que le culte de Bacchus était formé sur celui d'Osiris ; Diodore le dit en plus d'un endroit². Les représentations obscènes de leur Hermès et de leur Priape, n'étaient-elles pas les mêmes que le *Phallus* des Égyptiens ? Cérès et Cybèle, les mêmes qu'Isis ? Le Mercure des Latins, l'Hermès des Grecs, le Teutat des Gaulois, différaient-ils du Thot ou Thaut d'Égypte ? Enfin, ni les Pélasges, qu'Hérodote³ dit avoir introduit en Grèce le culte et les infamies du *Phallus*, ni les Grecs mêmes ne sont à beaucoup près si anciens que les Égyptiens. S'il y a donc quelques différences et dans les noms et dans les circonstances des fables, c'est que les Grecs qui avaient un penchant marqué pour les fictions, et

¹ Myth. Tom. I, p. 84.

² Lib. I.

³ Lib. 2.

qui d'un autre côté voulaient passer pour anciens, changeaient les noms et les aventures, pour qu'on ne reconnût pas d'abord qu'ils descendaient des autres peuples, et qu'ils avaient appris d'eux les cérémonies de la religion. De là vient sans doute que l'on trouve chez les Grecs les fables Égyptiennes si défigurées, et qu'il y a tant de différence entre ce qu'Hérodote, Diodore de Sicile et Plutarque disent d'Isis et d'Osiris d'après les prêtres d'Égypte, et ce que les poètes racontent de Cérès, de Cybèle, de Diane, de Bacchus et d'Adonis, qu'on serait tenté de croire que ce ne sont pas les mêmes divinités.

Si nonobstant toutes ces différences, les mythologues, qui ne soupçonnaient pas le véritable objet de ces fictions, y ont reconnu le même fond, quoique habillé différemment, ils auraient dû n'en pas varier si fort les explications, et les faire envisager toutes dans le même point de vue : mais, et les historiens et les mythologues sont si peu d'accord entre eux, qu'on ne sait à quoi s'en tenir. Car enfin, si toutes ces fables ont été inventées pour le même objet ; si celles des Grecs ne diffèrent de celles des Égyptiens que par l'habillement et les noms, quand on a expliqué ces dernières, on ne devrait pas donner des premières des explications différentes des autres. Si les voyages de Bacchus sont les mêmes que ceux d'Osiris, quand on sait ce que signifient ceux du prétendu roi d'Égypte,

on sait aussi à quoi s'en tenir pour ce qui regarde ceux de Bacchus.

Homère et Hésiode sont en quelque manière les pères des fables, parce qu'ils les ont réduites en corps, et qu'ils les ont divulguées d'une façon assez constante ; mais ils n'en sont pas les inventeurs : l'idolâtrie était plus ancienne que ces deux poètes. Orphée, Mélampe, etc. en avaient rempli leurs ouvrages, et l'on n'ignore pas que ces poètes et bien d'autres, de même qu'Homère, avaient puisé ces fictions en Égypte et dans la Phénicie.

Entreprendre de réfuter les poètes et les historiens sur l'existence réelle des dieux et des déesses, comme tels, c'est l'ouvrage d'un chrétien, qui n'envisage ces dieux que par rapport à la religion. Ce n'est pas l'objet que je me propose.

Le sentiment de plusieurs mythologues qui les regardent comme des personnes réelles, et qui adoptent cette existence comme celle des personnes que les peuples ont divinisées, mais qui ont un rapport nécessaire et direct à l'Histoire ; et ceux qui pensent que les fables font des allégories pour la morale, ne pensent même pas qu'elles puissent avoir eu un autre objet. Les uns et les autres m'engagent à examiner cette théogonie, et à prouver qu'ils se sont également trompés : car enfin si ces dieux, ces déesses, ces héros n'ont jamais existé personnellement, le chrétien prendrait aujourd'hui une peine fort

inutile pour combattre au milieu du Christianisme un être actuel de raison. L'historien chronologique établirait son histoire sur des époques chimériques, telle qu'est l'Histoire du Monde de M. Samuel Shuckford, quant au profane de ces siècles appelés fabuleux. Et comment le moraliste trouverait-il des règles pour les bonnes mœurs dans des exemples qui ne sont propres qu'à les corrompre ?

M. l'Abbé Banier a recueilli avec un travail immense tout ce que les poètes et les historiens nous ont transmis des dieux, et en a fait trois volumes de Mythologie, dans lesquels il s'est proposé de démontrer que toutes les fables ne sont que des traits d'histoire, défigurés par une quantité prodigieuse de fictions qu'on y a mêlées. Il est surprenant que ce savant, après s'être vu forcé d'avouer que toutes les anciennes fables des Grecs sont des imitations d'autres fables pures d'Égypte, il ait malgré cela pris le parti d'en regarder les personnes feintes comme des hommes qui ont réellement existé.

« C'est dans ce livre, dit-il⁴, qu'après avoir rapporté les sentiments des philosophes anciens sur la divinité, je prouverai par tout ce que l'antiquité a de plus respectable, que malgré leurs raffinements, on a cru toujours que la plupart des dieux avaient été des hommes, sujets à la mort, comme ceux qui les adoraient ; et j'es-

⁴ Liv. 5, du tome I.

père que cet article de la théologie païenne sera prouvé d'une manière qui ne souffrira point de réplique.»

Ce n'est cependant pas un petit embarras que de débrouiller dans ce sens-là la généalogie des dieux ; et ne pourrait-on pas lui dire avec Horace :

Verum quid tanto feret promissor hiatu ?

ART POET.

Cet auteur, pour tenir sa promesse a employé tous les textes des Anciens qui favorisent son système, et suivant les circonstances où il en avait besoin. Il est arrivé de là que ce qu'il dit dans un chapitre détruit souvent ce qu'il avait dit dans un autre, et que son ouvrage est rempli de contradictions. J'en donne des preuves dans celui-ci, lorsque je traite la même matière, et l'on pourrait faire un volume des exemples dont je ne ferai point mention. Quelquefois même il donne pour une véritable histoire ce que, dans quelques autres endroits, il traite de fable pure. Il avoue que Paléphate et beaucoup d'autres auteurs sont très suspects, et il ne laisse pas de s'étayer de leur autorité toutes les fois qu'il trouve leurs textes propres à son projet. Quel fond peut-on faire après cela sur les explications qu'il donne des fables ? Et pensera-t-on avec lui qu'elles ne souffriront point de réplique ? Je laisse au lecteur sensé et attentif, à juger si cette grande confiance était bien fondée.

Les fables nous ont été transmises dans les écrits de plusieurs anciens auteurs qui nous restent. Hésiode dans sa Théogonie, Ovide dans ses Métamorphoses, Hygin et plusieurs autres en ont traité assez au long. Homère⁵ parle de cette généalogie des dieux sous l'allégorie d'une chaîne d'or, à laquelle tous les dieux s'étaient suspendus pour chasser Jupiter du Ciel, et dit que leurs efforts furent inutiles. La plupart des païens regardaient Jupiter comme le plus grand des dieux, mais comme ils ne disaient pas qu'il n'avait point d'autre origine que lui-même, nous examinerons quels étaient son père, sa mère et ses aïeux.

Chapitre II : Du Ciel et de la Terre

Les auteurs des généalogies des dieux n'ont eu que des connaissances fort confuses sur la véritable origine du Monde ; on pourrait même dire qu'ils l'ont absolument ignorée. Éclairés par les seules lumières de la raison, ils se sont égarés dans leurs vaines spéculations, comme l'Apôtre saint Paul le leur reproche, et ils se sont en conséquence formés des idées diverses et de Dieu et de l'Univers. Cicéron, qui avait recueilli

⁵ Iliad. lib. 8.

toutes ces idées dans son Livre de la nature des Dieux, nous en a fait voir lui-même le peu de solidité.

Quelques-uns ont entrevu un être indépendant de la matière, une intelligence infinie et éternelle qui donne au Monde le mouvement, qui lui a donné la forme, et qui le conserve dans sa manière d'être ; mais ils ont aussi supposé la matière co-éternelle à cette intelligence. Aristote et les Péripatéticiens paraissent l'avoir pensé ainsi. Platon et ses sectateurs reconnaissent un Dieu éternel comme cause efficiente de tout ce qui existe, et l'Univers comme un effet de cette cause, produit par ce Dieu, quand il lui a plu et non de toute éternité comme lui. D'autres, avec Épicure, ont pensé que le Monde était formé par le concours fortuit d'une infinité d'atomes, qui, après avoir longtemps voltigé dans le vide, se seraient réunis ou coagulés comme le beurre ou le fromage se forme du lait, sans nous dire quelle a été ou pu être l'origine de ces atomes.

Thalès, Héraclite et Hésiode ont regardé l'eau comme la première matière des choses, et ils seraient en cela d'accord avec la Genèse, s'ils avaient ajouté que le chaos ou cet abîme n'existait pas de lui-même, et qu'une suprême intelligence et éternelle lui avait donné l'être, la forme et l'ordre que nous y voyons.

La création de l'Univers s'est faite dans des ténèbres trop épaisses, pour que nous puissions voir comment les choses s'y sont passées. C'est temps perdu que de

raisonner là-dessus, et de vouloir imaginer des systèmes. Tous ceux qui en ont formé, ou qui ont voulu raffiner sur le peu que Moïse nous en a dit, n'ont rien donné de satisfaisant, et sont quelquefois tombés dans le ridicule. Je laisse aux physiciens la discussion de tous ces sentiments ; je ferai seulement observer que le Créateur de tout ce qui existe, n'étant pas assez connu des anciens philosophes, ils n'ont peut-être étudié la nature des dieux que par rapport aux choses sensibles, dont ils cherchaient à connaître l'origine et la formation, et qu'au lieu de soumettre la physique à la théologie, comme le dit fort bien M. l'Abbé Banier, ils ne fondaient leur théologie que sur la physique.

Ces idées se formèrent des conséquences mal entendues, mais puisées dans les principes philosophiques que les Grecs furent étudier chez les Égyptiens. Thaut, suivant le témoignage de Philon de Byblos, traducteur de Sanchoniathon, avait écrit l'histoire des anciens dieux ; mais c'était des dieux dont nous avons parlé dans le premier livre ; et le même Philon avoue que des auteurs mêmes des siècles suivants ne les avaient regardés que comme des allégories. Nous avons assez prouvé que Thaut ou Mercure Trismégiste ne reconnaissait qu'un seul Dieu, et s'il n'a parlé et écrit de quelques autres dieux, il ne croyait ni ne voulait pas que l'on croit qu'ils avaient été des hommes véritables et mortels, qu'on avait déifiés dans la suite, puisqu'il était défendu, sous peine de la vie, de dire

qu'ils avaient existé sous forme humaine ; non qu'ils eussent été en effet des hommes, mais pour les raisons que nous avons déduites assez au long, lorsque nous avons expliqué les idées des prêtres égyptiens sur Isis et Osiris. Ainsi, tous les témoignages des auteurs que l'on apporte pour prouver que les dieux avaient été de vrais hommes, prouvent seulement qu'ils n'étaient pas au fait du secret des prêtres d'Égypte, et qu'ils avaient pris à la lettre ce qu'on n'avait donné que pour des allégories.

Les philosophes et les poètes se sont souvent moqués de ces dieux. Rien de plus indigne et de plus choquant que la manière dont ils en parlent. Ils en font des monstres, dit le célèbre A. Bossuet⁶ ; ils en représentent de ronds, de carrés, de triangulaires, de boiteux, d'aveugles : ils parlent d'une manière bouffonne des amours d'Anubis avec la Lune ; ils disent que Diane eut le fouet ; ils font battre les dieux, et les font blesser par des hommes ; ils les font fuir en Égypte, où ils sont obligés, pour se cacher, de se métamorphoser en animaux. Apollon pleure Esculape, Cybèle Atys : l'un, chassé du Ciel, est obligé de garder des troupeaux ; l'autre, réduit à travailler à des ouvrages de maçonnerie, n'a pas le crédit de se faire payer : l'un est musicien, l'autre forgeron, l'autre sage-femme. En un mot, on leur donne des emplois indignes ; ce

⁶ Discours sur l'histoire universelle.

qui sent plutôt la bouffonnerie du Théâtre que la majesté des dieux. Peut-on en effet trouver rien de plus indécent que le rôle qu'Homère leur fait jouer dans ses ouvrages ? Et si ces dieux avaient été des rois, ou même des héros, en aurait-il parlé avec si peu de respect ? Lucien, dans ses Dialogues, ne se joue-t-il pas aussi des dieux ? Juvénal dit⁷ que les enfants seuls le croient.

Nec pueri credunt, nisi qui nondum are lavantur.

Nombre d'anciens philosophes et poètes reconnaissaient cependant un Dieu unique, une intelligence suprême, de laquelle tout dépendait, qui gouvernait tout⁸ : mais comme peu de gens avaient assez réfléchi

⁷ Sat. 6.

⁸ Il y avait à l'entrée du Temple de Delphes une ancienne inscription comprise dans ces deux lettres grecques ei : sur quoi Plutarque fait dire à Ammonius, principal interlocuteur dans le Dialogue qui a cette inscription pour objet, que ce mot ei était le titre le plus auguste que l'on pouvait donner à la Divinité ; qu'il signifie tu es, et exprime l'existence nécessaire de l'Être suprême ; que comme ce titre ne peut convenir à aucune créature, et qu'il n'y en a aucune dont on puisse dire dans un sens, absolu, ei, tu es, parce que leur existence est empruntée, incertaine, dépendante, sujette au changement et momentanée, ce nom peut, dans son sens le plus propre, être donné à la Divinité, parce que Dieu est indépendant, incréé, immuable, éternel, toujours le même, et par conséquent que c'est de lui seul qu'on peut dire qu'il est. Plutarque conclut encore mieux de ce seul mot ei, l'unité de Dieu, sa simplicité, et les droits qu'il a sur nos hommages.

pour connaître le vrai Dieu, et en avoir une idée juste, ne trouvant rien de plus parfait que le ciel et la terre, il était tout naturel de les regarder comme les premiers dieux. Ils imaginèrent de là que l'air et le ciel, la mer et la terre, les fleuves, les fontaines, les montagnes, les vents doivent être parents ou alliés, ou du moins contemporains, ou même, ce qui était plus croyable, tous frères et sœurs jumeaux⁹. Mais comme le Soleil et la Lune étaient les deux objets les plus beaux et les plus frappants qui se présentent à nos yeux, ces deux astres devinrent les dieux de presque tous les peuples. Si nous en croyons les Anciens, le Soleil était l'Osiris des Égyptiens, l'Ammon des Lybiens, le Saturne des Carthaginois¹⁰; l'Adonis des Phéniciens, le Bal ou le Belus des Assyriens, le Moloch des Ammonites, le Denys ou l'*Urotal* des Arabes, le Mithra des Perses, le Belenos des Gaulois. Apollon, Bacchus, Liber ou Denys, étaient la même chose que le Soleil chez les Grecs, Macrobe¹¹ le prouve d'une manière qui ne laisse point de réplique, dit M. l'Abbé Banier¹². De même, la Lune était Isis en Égypte, Astarté en Phénicie, Alilat chez les Arabes, Mylitta chez les Perses; Artémis, Diane, Dictynne, etc. en Grèce, dans l'île de Crète, dans celle de Délos et ailleurs. Macrobe va

⁹ Voy. Hésiode, Théog. v. 125 et suiv.

¹⁰ Servius, in 2 *Æneid*.

¹¹ Sat. l. I, c. 10.

¹² Myth. T. I, p. 451.

même jusqu'à dire que tous les dieux du paganisme devaient rapporter et rapportaient en effet leur origine au Soleil et à la Lune. Après un tel aveu de M. l'Abbé Banier, n'est-il pas surprenant qu'il veuille en faire des hommes ?

Mais enfin, on convenait que le Soleil et la Lune devaient leur origine à quelqu'un plus ancien qu'eux, et l'on établissait en conséquence une succession généalogique, dont le Ciel et la Terre étaient la première racine.

Uranus, dont le nom dans la langue grecque signifie le Ciel, épousa Titée ou la Terre, sa sœur, et en eut plusieurs enfants. Voilà le Ciel et la Terre reconnus comme source des dieux. C'est donc eux et leur race que nous allons passer en revue à l'imitation d'Hésiode¹³.

Ces dieux eurent pour enfants, Titan, Océan, Hypérion, Japet, Saturne, Rhéa, Thémis et les autres que ce poète rapporte. De Saturne et Rhéa naquirent Jupiter, Junon, Neptune, Glaucé et Pluton : de Saturne et Philyre, Chiron le Centaure. Des suites d'une opération violente que Jupiter fit à Saturne, naquit Vénus. De Junon seule vint Hébé. De Jupiter et de Métis, que ce dieu avait engloutie, sortit Pallas. Jupiter eut de Junon, sa sœur, Vulcain et Mars, de Latone, Apol-

¹³ Salvete natæ Jovis, date vero amabilem cantilenam. Celebrate quoque immortalia divinum genus semper existentium. Qui tellure prognati sunt, et Cœlo stellato. *Théog.* v. 104.

lon et Diane ; de Maïa, Mercure ; de Sémélé, Denys ou Bacchus ; de Coronis, Esculape ; de Danaé, Persée ; d'Alcmène, Hercule ; de Lédà, Castor et Pollux, Hélène et Clytemnestre ; d'Europe, Minos et Rhadamante ; d'Antiope, Amphion et Zethe ; les Palisques de Thalie, et Proserpine de Cérès.

Nous ne ferons mention que de Saturne, Jupiter et ses enfants que nous venons de nommer, et nous y ajouterons seulement quelques-uns de ses petits-fils ; car nous ne finirions pas, si nous voulions parler de tous. Au reste, ce que nous dirons de ceux-ci sera plus que suffisant pour apprendre à interpréter ce qui regarde ceux que nous omettrons.

Comme la généalogie du Ciel et de la Terre ne s'étend pas au-delà d'eux, à moins qu'avec quelques auteurs on ne les dise enfants du Chaos, il est inutile d'en parler plus au long. Voyons ce que c'était que Saturne, afin d'avoir quelque connaissance du père par le fils.

Chapitre III : Histoire de Saturne

Saturne fut le dernier et le plus méchant des fils du Ciel et de la Terre. Les Anciens, pour s'accommoder aux procédés que la Nature emploie dans toutes ses

générations, se sont trouvés dans la nécessité de personnifier ces deux parties qui composent l'Univers : et comme toute génération suppose un accouplement du mâle et de la femelle dans les êtres animés, ou de l'agent et du patient dans ceux qui ne le sont pas, on a donné à Saturne, supposé animé et intelligent, un père et une mère de même espèce.

Il n'y a pas d'apparence qu'en supposant le Ciel qui est sur nos têtes, et la Terre sur laquelle nous marchons, père et mère de Saturne, Hésiode et les autres aient prétendu nous faire croire que le Ciel et la Terre se soient accouplés à la manière des êtres animés ; c'est donc comme agent et patient, comme forme et matière ; le Ciel faisant la fonction de mâle, et la Terre l'office de femelle ; le premier comme agent, donnant la forme ; la seconde comme patiente, et fournissant la matière. Il ne faut donc pas s'imaginer que les Anciens aient déliré au point de supposer en réalité au Ciel et à la Terre des parties animales propres à la génération d'individus animés.

Les mythologues qui ont voulu rapporter les fables à l'Histoire, ont été obligés d'en fabriquer une, sans s'inquiéter beaucoup si elle était conforme à ce que les plus anciens poètes nous ont dit de Saturne, quoique ce fut d'eux seuls que l'on pouvait apprendre l'histoire de ce dieu, puisqu'ils sont plus anciens que les historiens. On a donc feint qu'Ouranos ou le Ciel était un prince, qui surpassa tellement tout ce que

son père et ses prédécesseurs avaient fait de remarquable, qu'il effaça dans le souvenir de la postérité jusqu'aux noms mêmes de ceux dont il descendait¹⁴. On ajoute qu'il passa le Bosphore, porta ses armes dans la Thrace, conquît plusieurs îles, se jeta rapidement sur les autres provinces de l'Europe, pénétra jusqu'en Espagne, et passant le détroit qui la sépare de l'Afrique, il parcourut la côte de cette partie du Monde, d'où revenant sur ses pas¹⁵, il alla du côté du nord de l'Europe, dont il soumit tout le pays à sa puissance. On dit même qu'il ne fut nommé *Urane*, que par le soin qu'il eut de s'appliquer à la science du Ciel, à en connaître la nature, les révolutions et les divers mouvements des astres.

Si Uranus n'a pris son nom que de là, il faudra donc dire aussi que Titée n'a pris le sien que de l'application qu'elle s'est donnée à connaître la nature de la Terre et ses propriétés. Mais ne voit-on pas que de telles explications sont peu satisfaisantes ? On ne s'est pas avisé de celle du nom de *Titée*, elle eût cependant été nécessaire pour former une explication vraisemblable. Car comment serait-il arrivé que la femme d'Uranus se serait précisément nommée Titée ? Et s'ils n'avaient l'un et l'autre ces noms que, par des raisons aussi peu solides que celles que nous venons de déduire, comment les Titans, leurs enfants,

¹⁴ M. l'Abbé Banier, T. II, p. 22.

¹⁵ Diod. De Sic. l. I.

en auraient-ils pris occasion de *publier qu'ils étaient les enfants du Ciel et de la Terre, croyant se rendre aussi respectables par cette origine, qu'ils étaient redoutables par leur force et leur valeur*¹⁶ ?

Les Titans que nous venons de nommer, ne furent pas les seuls enfants de la Terre. Irritée de la victoire que les dieux avaient remportée sur eux, elle fit un dernier effort, et fit sortir de son sein le redoutable Typhon, qui seul donna plus de peine aux dieux que tous ses autres frères ensemble : mais nous en avons déjà parlé dans le premier livre ; revenons à Saturne.

« Ouranos, père de Saturne, dit Hésiode¹⁷, ayant jeté les Titans, ses fils, liés et garrottés dans le Tartare, qui est le lieu le plus ténébreux des enfers, ce fut, ajoute cet auteur, dans cette occasion que Titée, indignée du malheureux sort de ses enfants, engagea les autres Titans à dresser des embûches à son mari, et qu'elle donna à Saturne, le plus jeune de tous ses fils, cette faux de diamant avec laquelle il le mutila. »

En feignant Ouranos et Titée enfants du Chaos, comme ont fait les Anciens, il n'est pas naturel de les regarder comme des personnes réelles, et cette mutilation d'Ouranos ne peut en conséquence avoir lieu, et être prise dans le sens naturel. Si on les prend pour le Ciel et la Terre, qu'auraient-ils engendré ?

¹⁶ M. l'Abbé Banier, T. II, p. 22.

¹⁷ Théog.

Sans doute un autre Ciel et une autre Terre, puisque chaque individu engendre son semblable dans son espèce. Saturne, Rhéa et leurs enfants auraient donc été autant de nouveaux Ciel ou de nouvelles Terres. Les mythologues n'ont pas fait cette réflexion. De Saturne ils ont fait le Temps, de Thétis une déesse marine, de Thémis la déesse de la Justice, de Cérès la déesse des grains, de Titan, de Japet, etc. je ne sais trop quoi. Selon les Atlantides, ces enfants du Ciel et de la Terre étaient au nombre de dix-huit, et suivant les Crétois, cette famille n'était composée que de six garçons et de cinq filles.

Du nombre des garçons, Saturne fut le plus célèbre. On le représentait anciennement sous la figure d'un vieillard pâle, et courbé sous le poids des années, tenant une faux à la main, avec un dragon qui se mordait la queue, et de l'autre un enfant qu'il portait à sa bouche béante, comme pour le dévorer. Sa tête était couverte d'une espèce de casque, et ses habits sales et déchirés, la tête nue et presque chauve. On plaçait à ses côtés ses quatre enfants, Jupiter mutilant son père, et Vénus naissant de ce qu'il avait coupé. Saturne, quoique le plus jeune des enfants d'Oura-nos, s'empara du royaume, qui appartenait par droit d'aînesse à Titan. Les enfants de celui-ci eurent beau s'opposer à la puissance naissante de leur oncle, tout plia sous elle ; mais il ne mit fin à cette guerre que par une paix, dont les conditions étaient que Saturne

ferait mourir tous les enfants mâles qu'il aurait de Rhéa, son épouse et sa sœur. Scrupuleux observateur du traité, Saturne les dévorait lui-même à mesure qu'ils naissaient. Jupiter eut éprouvé le même sort, si Rhéa n'avait usé de stratagème pour le soustraire à la voracité filicide de son père. Elle présenta à son mari un caillou emmaillotté, et tout couvert de langes. Saturne sans examiner l'avala, pensant que c'était Jupiter.

Rhéa ayant ainsi trompé son époux, mit Jupiter en nourrice chez les Corybantes, et leur confia son éducation, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à un âge propre à régner. Neptune et Pluton furent aussi sauvés par quelque autre ruse. Saturne devint ensuite sensible aux appâts de Philyre, fille de l'Océan, et se voyant pris sur le fait par Ops, il se métamorphosa en cheval : c'est pourquoi Philyre mit au monde Chiron, le plus juste et le plus prudent des Centaures, à qui fut confiée l'éducation d'Hercule, celles de Jason, d'Achille, etc. Jupiter en usa ensuite impitoyablement avec Saturne, comme celui-ci en avoir usé avec le Ciel, son père.

On dit même que dans une des imprécations que la colère dicte aux pères et aux mères contre un fils ingrat, Ouranos et Titée annoncèrent à Saturne que ses enfants le traiteraient comme il les avait traités lui-même et qu'intimidé par cette menace, il prit le parti de faire périr tous ses enfants.

Saturne mutilé et détrôné, errant du Ciel, se retira en Italie, où il se cacha ; et c'est de là, ajoute-t-on, que l'Italie prit le nom de *Latium*, de *latere*, se cacher¹⁸.

Il est en vérité bien surprenant qu'une si petite portion de la Terre ait pu contenir et cacher le fils d'un père si vaste et si étendu. Il a plu aux auteurs de s'égayer ainsi, sans doute dans le dessein de donner à leurs villes et à leur pays un relief qui les mît au-dessus des autres peuples.

Saturne était un des principaux dieux de l'Égypte, de même que Rhéa son épouse. Quelques auteurs ont même avancé qu'il fut père d'Isis et d'Osiris. Hérodote, et après lui beaucoup d'historiens, et presque tous les mythologues, conviennent que les Grecs ont pris des Égyptiens le culte des dieux. Il est constant d'ailleurs que le culte de Saturne était établi en Égypte avant que les Phéniciens prissent le parti de conduire des colonies dans la Grèce. Il est certain encore, comme l'assure le même Hérodote, que les Égyptiens n'ont point emprunté le Saturne ni le Jupiter des Grecs. Quoique l'antiquité nous ait laissé peu de lumière sur le temps auquel Saturne et Jupiter ont

¹⁸ *Primus ab Æthereo venit Saturnus Olympo,
Arma Jovis fugiens et regnis exul ademptis.
Is genus indocile, ac dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit, Latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris.
Virg. Æneid. I. 8.*

régné, M. l'Abbé Banier¹⁹ pense qu'on peut le déduire de la généalogie de Deucalion, dont les marbres de Paros placent le règne en la neuvième année de celui de Cécrops. Enfin, tout calcul fait, ce savant mythologue croit qu'on peut fixer la mort de Jupiter à l'an 1780 avant l'ère vulgaire, et le règne de Saturne vers l'an 1914 avant Jésus-Christ. Il s'agit de savoir si le Saturne dont il parle, est le même que celui d'Égypte : Hérodote²⁰ parle des huit grands dieux des Égyptiens ; et puis des douze ; et l'on sait que Saturne et Jupiter étaient du nombre des premiers. On les disait même l'un et l'autre pères d'Osiris, comme nous l'avons rapporté dans le premier livre. M. l'Abbé Banier pense aussi²¹ qu'Osiris est le même que Mesraïm, fils de Cham, qu'il dit être Ammon. Mais de quelque manière qu'on regarde la chose, il restera pour constant que Saturne était un des grands dieux d'Égypte, et que s'il fut roi dans ce pays-là, on a tort de supposer son règne dans la Grèce ou dans l'Italie, puisque les meilleurs et les plus anciens auteurs soutiennent que les Grecs empruntèrent des Égyptiens le culte des dieux, dont celui-ci était du nombre.

Au reste, tout ce que les Grecs disaient de leur Saturne, convenait très bien au Saturne d'Égypte, et il y a grande apparence que l'amour-propre et la vanité

¹⁹ T. II, p. 130.

²⁰ Liv. 2.

²¹ T. I, p. 484.

seule avaient engagé les Grecs à feindre que Saturne et Jupiter avaient pris naissance chez eux ; parce que, comme nous l'avons dit, ils ne voulaient pas qu'on crût qu'ils tiraient leur origine d'autres que des dieux. Si M. l'Abbé Banier et la plupart des Anciens avaient fait cette réflexion, ils ne se seraient pas tant mis l'esprit à la torture pour chercher l'époque du règne de Saturne et des autres Titans, et auraient vu sans peine que toutes ces fables étaient des fables purement allégoriques, et non de véritables histoires racontées fabuleusement. Il suffit même, pour en être convaincu, de lire avec un peu d'attention l'histoire de ces dieux dans la Mythologie du savant Abbé que nous citons si souvent. Quelqu'ingénieuses que soient les explications qu'il en donne, on sent combien il est difficile de suivre, ou plutôt de faire promener Saturne dans différents cantons de la Grèce, de l'Espagne, ensuite de l'Italie ; combien il en coûte au Jugement pour se persuader qu'il y a eu un autre Saturne que celui d'Égypte, fils comme lui du Ciel et de la Terre, frère et époux de Rhéa, et père de Jupiter ! Cérès même, fille de Saturne, suivant les Grecs, n'est point différente d'Isis. Vesta, autre fille de Saturne, était aussi une déesse de l'Égypte. Typhon enfin, qui causa tant de peines et d'embarras aux dieux Saturne, Jupiter, etc. était un Titan, et un Titan Égyptien, de même que Prométhée, fils de Japet, et neveu de Saturne, puisqu'Osiris le constitua gouverneur d'une

partie de ses États pendant le voyage qu'il fit aux Indes. Il suffirait donc de rapprocher toutes ces histoires, pour voir d'un coup d'œil, sur les explications que nous avons donné dans le premier livre et sur ce que nous venons de dire, que ces prétendus princes Titans ne sont que des êtres fabuleux et allégoriques.

Par Saturne, plusieurs ont interprété le Temps, à cause de son nom *Chronos*. Il est unique, dit-on, il paraît engendré, ou, si l'on veut, combiné et mesuré par le mouvement des Cieux ; cette filiation unique a fait imaginer qu'il avait mutilé son père. On se fonde encore dans ce sentiment, sur ce que le temps dévore tout ; ce qui se fait dans le temps est comme son enfant, et s'il épargne quelque chose, c'est tout au plus les cailloux et les pierres les plus dures : c'est pourquoi l'on feint qu'il vomit le caillou qu'il avait avalé, croyant avoir dévoré Jupiter. *Tempus edax rerum*, dit Horace.

Telle est l'explication de quelques autres mythologies, appuyée sur le témoignage de Cicéron même, qui dans son Livre de la nature des Dieux, fait parler deux philosophes, dont un des interlocuteurs dit que c'était ce dieu qui gouvernait le cours du temps et des saisons.

Il faut avouer que cette explication n'est pas mal trouvée : mais malheureusement, elle cloche par quelque endroit, et laisse à côté plusieurs circonstances de cette fable. Que le Ciel soit père de Saturne,

passé ; mais que la Terre soit sa mère, cela ne cadre pas tout à fait bien. La Terre aurait-elle donc conçu le Temps ? Et que fait la Terre à sa production ? Qu'y fait même le Ciel ? à moins que l'on n'y considère que le cours et le mouvement des planètes et des astres. Pour moi, j'aurais plutôt imaginé le Soleil que Saturne pour père du Temps ; on ne le regarde cependant que comme le petit-fils de ce premier des dieux. C'est sur le cours du Soleil que se règlent le jour et la nuit, l'année, l'été, l'hiver et les autres saisons. Je l'aurais même pris pour le Temps même, plutôt que le fils du Ciel.

Pourquoi en effet représenter le Temps sous la figure d'un vieillard pâle, languissant, courbé sous le poids des années, par conséquent très pesant et très tardif, lui qui vole plus vite que le vent, lui dont rien n'égale la célérité, lui qui ne vieillit jamais, et qui se renouvelle à chaque instant ?

On dit que le dragon ou serpent, que l'on met à la main de Saturne, signifie l'année et ses révolutions, parce qu'il mord sa queue ; mais il représenterait mieux, il me semble, le symbole de la jeunesse, parce que le serpent semble rajeunir toutes les fois qu'il change de peau, au lieu qu'une année passée ne revient plus. Je ne vois même aucune différence entre ce serpent et ceux que l'on donne à Mercure, à Esculape, ceux mêmes qui étaient constitués gardiens de la Toison d'or et du jardin des Hespérides. Pourquoi

serait-il donc là le symbole de la révolution annuelle, ici celui de la concorde et de la réunion des contraires, là celui de la médecine, et ici celui de la prudence et de la vigilance ?

Pour trouver la véritable signification de ce serpent, c'est des Égyptiens, les pères des symboles et des hiéroglyphes, qu'il faut l'apprendre. Horappollo²² nous dit que ces peuples voulant représenter hiéroglyphiquement la naissance des choses, leur résolution dans la même matière, et les mêmes principes dont elles sont faites, mettaient devant les yeux la figure d'un serpent qui dévore sa queue.

Le même auteur dit que pour représenter l'Éternité, les Égyptiens peignaient le Soleil et la Lune, ou un Basilic, appelé par les Égyptiens *Urée*, parce qu'ils regardaient ces astres comme éternels, et cet animal comme immortel²³. Il ajoute (art. 3.) que la figure d'Isis était le symbole de l'année, comme le palmier :

²² Quod vero velut cibo, suo (serpens) corpore, significat, quæcumque Dei providentiâ in mundo gignuntur, ea rursum in eandem materiam resolvi, et tanquam imminutionem sumere. *Lib. I. cap. 2.*

Porro annum demonstrare volentes, isin, hoc est mulierem pingunt : quo etiam signo Deam significat... Aliter quoque annum indicantes palmam pingunt, quod arbor hæc sola ex omnibus ad singulos Lunæ ortus, singulos etiam ramos procreet, ita ut duodecim ramorum productione annus expleatur. *Horappollo, l. I. c. 3.*

²³ *Ibid.* chap. I.

mais il ne dit en aucun endroit, que le serpent mordant sa queue, en fut la figure.

Le Père Kircher²⁴ semble avoir voulu généraliser l'idée d'Horapollo, en disant que les Égyptiens voulant désigner le Monde, représentaient un serpent mordant sa queue, comme s'ils eussent voulu indiquer que tout ce qui se forme dans le monde, tend peu à peu à sa dissolution en sa première matière, suivant cet axiome, *in id resolvimur ex quo sumus*. Il apporte même en témoignage le sentiment d'Eusèbe, qui en parlant de la nature du serpent, suivant l'idée qu'en avaient les Phéniciens, dit : καὶ εἰς ἑαυτὸν αναλύεται ὃ περιῶρόκοιται.

Le Père Kircher approche même de l'idée que les philosophes hermétiques attachent à la figure et au nom du serpent, lorsqu'il dit²⁵ que les Égyptiens figuraient les quatre éléments par ce reptile : car les philosophes prennent le serpent, tantôt pour symbole de la matière du Magistère, qu'ils disent être l'abrégé des quatre éléments, tantôt pour cette matière terrestre réduite en eau, et enfin pour leur soufre ou terre ignée, qu'ils appellent la minière du feu céleste, et le réceptacle dans lequel abonde cette vertu ignée qui produit tout dans le monde.

Cette matière, disent-ils, composée des quatre élé-

²⁴ Ideæ Hierog. lib. 4°.

²⁵ Loc. cit.

ments, doit se résoudre en ses premiers principes, c'est-à-dire en eau, et c'est par son action que les corps sont réduits en leur première matière. Si vous voulez savoir quelle est notre matière, ajoutent-ils, cherchez celle en quoi tout se résout ; car les choses retournent toujours à leurs principes, et sont composées de ce en quoi ils le résolvent. Bernard Trévisan²⁶ explique cette résolution, et avertit qu'il ne faut pas s'imaginer que les philosophes entendent parler des quatre éléments sous les noms de première matière, ou de premiers principes ; mais les principes secondaires ou principiés des corps, c'est-à-dire eau mercurielle.

Les philosophes ont souvent pris le serpent ou le dragon pour symbole de leur matière. Nicolas Flamel y est précis. Maïer²⁷ en a fait le quatorzième de ses emblèmes, avec ces vers au-dessous :

*Dira fames polypos docuit sua rodere crura,
Humanaque homines se nutriisse dape.
Dente draco caudam dum mordet et ingerit alvo,
agna parte sui sit cibus ipse sibi.
Ille domandus erit ferro, fame, carcere, donec
Se voret et revomat, se necet et pariat²⁸.*

²⁶ Philos. des Métaux.

²⁷ Atalanta fugiens.

²⁸ Aiguillonné par la sinistre faim, le poulpe
Ronge ses membres, et l'homme se repaît de l'homme.
Tandis que le dragon mord et mange sa queue,

Les Disciples d'Hermès ont donc suivi les idées de leur maître sur l'hiéroglyphe du serpent. Ils en ont donné à Cadmus, à Saturne, à Mercure, à Esculape, etc. Ils ont dit qu'Apollon avait tué le serpent Python, pour dire que l'or philosophique avait fixé leur matière volatile. Ils en ont fait Typhon, l'anagramme de Python, et lui ont donné pour enfants tous ces dragons et ces monstres dont il est parlé dans les fables. Les philosophes plus modernes se sont conformés aux anciens, et par le serpent qui dévore sa queue, ils entendent proprement leur soufre, comme nous l'apprend une infinité d'entre eux, particulièrement Raymond Lulle, en ces termes²⁹ : « Mon fils, c'est le soufre ou la couleuvre qui dévore sa queue, le lion rugissant, l'épée tranchante qui coupe, mortifie et dissout tout. » Et l'auteur du Rosaire : « On dit que le dragon dévore sa queue, lorsque la partie volatile, vénéneuse et humide semble se consumer, car la volatilité du serpent dépend beaucoup de sa queue. » D'Espagnet fait aussi mention de ce serpent en ces termes : *In ambabus his posterioibus operationibus savit in seipsum draco, et caudam suam devorando totum se exhaurit, ac tandem in lapidem convertitur.*

Quant au serpent simplement considéré en lui-

Il a pour aliment une part de lui-même.
 Dompte-le par le feu, la faim et la prison ;
 Qu'il se mange et vomisse, et se tue et s'enfante.

²⁹

Codic. c. 31.

même, les philosophes en ont donné le nom à leur eau mercurielle, parce qu'on dit communément que les eaux serpentent en s'écoulant, et que les ondes imitent les inflexions que le serpent fait en rampant. D'ailleurs, dans la seconde opération du Magistère, le serpent philosophique commence à se dissoudre par sa queue, au moyen de sa tête, c'est-à-dire de son premier principe.

Ces explications ne sont pas de moi. Il ne faut qu'avoir tant soit peu lu les ouvrages des philosophes, pour en être convaincu. « Considérez bien ces deux dragons, dit Flamel³⁰ ; car ce sont les vrais principes de la philosophie, que les sages n'ont pas osé montrer et nommer clairement à leurs enfants propres. Celui qui est dessous sans ailes, c'est le fixe ou le mâle ; celui qui est dessus avec des ailes, c'est le volatil, ou la femelle noire et obscure, qui prendra la domination pendant plusieurs mois. Le premier est appelé soufre, ou bien *calidité* et *siccité* et le second, argent-vif, ou *frigidity* et *humidité*. Ce sont le Soleil et la Lune de source mercurielle et origine sulfureuse, qui par le feu continuel s'ornent d'habillements royaux pour vaincre toute chose métallique, solide, dure et forte, lorsqu'ils seront unis ensemble, et puis changés en quintessence. Ce sont ces serpents et dragons que les anciens Égyptiens ont peints en cercle, la

³⁰ Explic. des Fig. chap. 4.

tête mordant la queue, pour dire qu'ils étaient sortis d'une même chose, et qu'elle seule était suffisante à elle-même, et qu'en son contour et circulation elle se par faisait. Ce sont ces dragons que les anciens poètes ont mis à garder, sans dormir, les pommes dorées des jardins des vierges Hespérides. Ce sont ceux sur lesquels Jason, en l'aventure de la Toison d'or, versa le jus préparé par la belle Médée ; des discours desquels les livres des philosophes sont si remplis, qu'il n'y en a point qui n'en ait écrit, depuis le véridique Hermès Trismégiste, Orphée, Pythagore, Artéphi us, Morien et les autres suivants jusqu'à moi. Ce sont, etc. »

Le portrait que Basile Valentin fait de Saturne³¹ convient très bien avec celui de la fable. « Moi Saturne, dit ce philosophe, la plus élevée des planètes du firmament, je confesse et proteste devant vous tous, mes seigneurs, que je suis le plus vil et le moindre d'entre vous ; j'ai un corps infirme et corrompible, de couleur noire, sujet à beaucoup d'afflictions, et à toutes les vicissitudes de cette vallée de misère. C'est moi cependant qui vous éprouve tous ; je n'ai point une demeure fixe, et en m'envolant, j'enlève tout ce que je trouve de semblable à moi. Je ne rejette la faute de ma misère que sur l'inconstance de Mercure, qui par sa négligence et son peu d'attention, m'a causé tous ces malheurs. » Un auteur anonyme,

³¹ Préf. de ses Douze Clefs.

en parlant de la génération de Saturne, dit³² : « Il est sujet à beaucoup de vices par le défaut de sa nourrice, boiteux, mais cependant d'un génie doux, aisé, sage, prudent ; et même si rusé, qu'il est le vainqueur de tous, excepté de deux. Sa mauvaise digestion, ajoute-t-il, le rend pâle, infirme, courbé ; il porte la faux, parce qu'il éprouve les autres. On lui donne un serpent, parce qu'il les renouvelle et les rajeunit, pour ainsi dire, en se renouvelant lui-même. »

Je ne prétends pas nier que la plupart des Anciens n'aient pris Saturne pour le symbole du Temps. Cicéron, assez bien instruit de la théologie païenne, dit positivement dans son second livre de la nature des Dieux : « Les Grecs prétendaient que Saturne est celui qui contient le cours et la conversion des espaces et du temps. Ce dieu s'appelle en grec, *Chronos*, mot qui signifie le temps. Il est appelé Saturne, parce qu'il est *saoul d'années* : et l'on feint qu'il a dévoré ses propres fils, parce que l'âge dévore les espaces du temps, et se remplit insatiablement des années qui s'écoulent. Il a été lié par Jupiter, de peur que sa course ne fût immo-dérée : voilà pourquoi Jupiter s'est servi des étoiles, comme de liens pour le garrotter. »

Si cet endroit de Cicéron prouve pour ceux qui prétendent avec lui que Saturne ne signifie que le Temps, au moins prouve-t-il également que Saturne ne fût

³² Philos. Occ. ch. 2.

jamais un prince réel de la Grèce, mais seulement un personnage feint, et son histoire une allégorie. Et si c'était le sentiment même des Grecs, en vain

M. l'Abbé Banier et quelques autres mythologues se mettent-ils en frais de raisonnements et de preuves tirées de Diodore de Sicile et de plusieurs Anciens, pour en fabriquer une histoire dont ils prétendent nous soutenir la réalité. Varron lui-même, après bien d'autres philosophes qui avaient raisonné sur la nature des dieux, trouvèrent tant d'absurdités dans le fond même de leurs histoires, qu'ils sentirent la nécessité indispensable de recourir à l'allégorie, pour trouver quelques explications au moins vraisemblables : mais la grande diversité de leurs interprétations prouve qu'ils n'étaient pas au fait des objets que les auteurs de ces allégories avaient en vue. Saint Augustin les trouvait si peu satisfaisantes, qu'il dit que par leurs explications, ils veulent faire honneur à ces fables ridicules, extravagantes, en les appliquant aux opérations de la Nature et de l'Univers, et aux différences parties de l'un et de l'autre. Il suffit en effet de lire tout l'endroit que nous venons de citer de Cicéron, pour voir clairement que ces explications sont absolument forcées. Car qui prendra jamais des étoiles pour des liens de laine ? Qui pourra penser avec lui que Saturne a été ainsi nommé, de ce qu'il est *saoul d'années*, *quod saturetur annis*, puisque le Temps en est au contraire insatiable ? L'en croira-t-on sur

sa parole, quand il ajoute que l'on feint que Saturne a dévoré ses propres fils, parce que l'âge dévore les espaces du temps ? Si cela était ainsi, comment aurait-on pu dire qu'il revomit le caillou et le reste qu'il avait dévoré, au moyen d'une boisson qu'on lui fit prendre, puisque le temps une fois passé ne revient pas, et ne rend jamais ce qu'il a englouti ?

L'histoire de Saturne renferme même une infinité de circonstances qui ne peuvent convenir au Temps. Ses guerres, par exemple, avec les Titans, sa mutilation, son détrônement, sa fuite, et sa retraite en Italie pour s'y cacher, son règne avec Janus, sa parenté même ; car que ferait-on de Titan, de Japet, d'Atlas, de Rhéa et des autres ? à quelles parties du Temps les attribuera-t-on ? Et si le Temps le plus ancien est l'aîné des choses, comment pourra-t-on dire que Saturne était le plus jeune des enfants du Ciel et de la Terre ?

Quant à son nom grec Κρόνος, qu'on dit être le même que χρόνος, τεμπυσ, je croirais que cette ressemblance de noms a été la cause de l'erreur de ceux qui ont pris Saturne pour le Temps. Si l'on avait fait attention aux autres noms que les Grecs donnaient à ce dieu, on aurait reconnu que Κρόνος pouvait ne pas signifier le Temps, puisque celui d'Ίλος, que Philon de Byblos interprète de Sanchoniathon, donne à Saturne, suivant le témoignage d'Eusèbe, l. I.

προῶρασκευ, n'a aucun rapport avec le Temps. Ἴλον τὸν καὶ Κρόνον καὶ Βετυλον, etc.

On sait qu'Ἴλος veut dire du limon, de la boue, et qu'il a été fait d'ἑλος, *palus*, duquel on peut également avoir fait Ἴλος, qui est le nom de Saturne ; et alors Κρόνος pourrait venir de Κράνα, ας, que les Doriens disaient pour Κρήνη, *fons* ; car on n'ignore pas que les Grecs changeaient assez souvent l'a en o : peut-être viendrait-il encore de Κρυνός, *fons scaturiens*, qui a été fait aussi de Κρήνη, et dans ce cas on aurait dit Κρόνος par syncope pour Κρουνός. Cette étymologie paraît d'autant plus naturelle, que la plupart des Anciens admettaient, avec les philosophes hermétiques, l'eau comme premier principe, ou le chaos, qu'ils regardaient comme une boue et un limon duquel tout était sorti. Quelques-uns ont même dit que l'Océan ou l'eau était le plus ancien et le père des dieux. D'autres ont dit qu'Océan était seulement frère de Saturne, sans doute parce que l'eau et la boue sont toujours ensemble. L'eau serait alors l'Océan, et le limon Saturne ; ce qui serait désigné par son nom Ἴλος.

Les philosophes hermétiques ont toujours eu cette idée de leur Saturne, puisqu'ils ont donné ce nom à leur chaos ou matière dissoute, et réduite en boue noire, qu'ils ont appelée *plomb* des Sages. Mais comme ces noms de *plomb* et de *Saturne* pouvaient induire en erreur les chimistes, Riplée les en avertit,

en disant³³ : « Notre racine est renfermée dans une chose vile, méprisée, et à laquelle la vue ne met point de prix (qu'y a-t-il en effet de plus méprisable que la boue ?) ; mais prenez garde de vous tromper sur notre Saturne. Le plomb, croyez-moi, sera toujours plomb. »

Telle est la véritable idée que nous devons avoir de Saturne, ce dieu couvert de haillons, ou d'habits sales et déchirés ; puisque la matière du Magistère est dans cet état de dissolution et de noirceur, un objet vil méprisé comme de la boue, qui paraît à l'œil sous un dehors sale, et plus capable de la faire rejeter et fouler aux pieds, que d'attirer des regards.

Les philosophes, toujours attentifs à ne s'exprimer que par énigmes, ou par des allégories ont parlé de cette matière, tantôt en général tantôt en particulier, et l'ont appelée *Saturnie végétale, race de Saturne* ; ils en ont parlé dans cet état de confusion et de chaos comme de la matière de laquelle se formait ce chaos et cette boue.

Raymond Lulle dit en conséquence³⁴ : « Elle paraît à nos yeux sous un habit sale, puant, infecté, et venimeux. » Et l'auteur du *Sæculum aureum redivivum* : « Le lait et le miel coulent de ses mamelles. L'odeur de ses vêtements est pour le Sage comme celle des

³³ Philorii, cap. 20.

³⁴ Theor. c. 18.

parfums du Liban et les fous l'ont en horreur et en abomination. »

C'est proprement cette dissolution, appelée par les philosophes, *réduction des corps en leur première matière*, qui a fait donner le serpent et la faux pour symbole à Saturne, comme nous l'avons dit ci-devant, conformément à l'idée qu'en avaient les Égyptiens, desquels les Grecs avaient emprunté la plupart des leurs. Et si l'on a feint que Saturne avait dévoré ses propres enfants, c'est qu'étant le premier principe des métaux, et leur première matière, il a seul la propriété et la vertu de les dissoudre radicalement, et de les rendre de sa propre nature. Aussi Avicenne dit-il avec les autres philosophes : *Vous ne réussirez jamais, si vous ne réduisez les métaux (philosophiques) en leur première matière*³⁵.

De tous les enfants que Saturne dévora, aucun n'est nommé jusqu'à Jupiter ; et les philosophes n'en nomment aucun jusqu'à la noirceur, ou leur Saturne. Avant que cette couleur paroisse, ils appellent leur matière chaos. « Elle est, dit Synésius³⁶, le nœud et le lien de tous les éléments qu'elle contient en soi, comme elle est l'esprit qui nourrit et vivifie toutes choses et par le moyen duquel la Nature agit dans l'Univers. » Cette matière, dit un Anonyme, est la semence du Ciel et de la Terre premier principe radi-

³⁵ Avicen. Epist. de recta.

³⁶ Sur l'œuvre des Philosophes.

cal de tous les êtres corporels. Saturne est le dernier des enfants du Ciel et de la Terre et règne néanmoins au préjudice de Titan, son frère aîné ; mais il n'obtient pas la Couronne sans guerres et sans combats ; car la dissolution ne peut se faire sans une fermentation. Les Titans, fils de la Terre, sont les parties de la terre philosophique qui se combattent avant la putréfaction ; de cette putréfaction naît la noirceur appelée Saturne : et comme cette noirceur est aussi appelée *Tartare*, à cause du mouvement et de l'agitation des parties de la matière pendant qu'elle est dans cet état on a feint que Saturne avait précipité les Titans dans le Tartare, qui vient de *αράσσο*, *turbo*, *commoveo*.

Le règne de Saturne dure donc autant que la noirceur. Il semble alors dévorer tout jusqu'au caillou même qu'on lui présente au lieu de Jupiter, puisque tout est dissous ; mais le caillou est de trop dure digestion et sitôt qu'on aura fait boire à Saturne une certaine liqueur que la fable ne nomme pas, c'est-à-dire après que les parties aqueuses et volatiles auront commencé à monter au haut du vase en forme de vapeur et après s'être condensées en eau elles retomberont sur la matière terrestre et noire, appelée Saturne, comme pour lui donner à boire dans le sens que Virgile dit :

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt.

Ou, comme on dit que la rosée et la pluie *abreuvent*

la terre : alors Saturne rendra le caillou qu'il avait englouti la matière des philosophes, qui était terre avant d'être réduite en eau par sa dissolution, recommencera à paraître, sitôt que la couleur grise commencera à se manifester. Alors, Jupiter, qui n'est autre que cette couleur grise, par conséquent fils de Saturne et de Rhéa puisqu'il est formé de la noirceur, lavée par la pluie, dont nous venons de parler. Cette pluie est parfaitement désignée par Rhéa qui vient de *τεω*, *fluo*, *fundo*. Jupiter alors détrônera son père ; c'est-à-dire que la couleur grise succédera à la noire. Les quatre enfants de Saturne et de Rhéa sont tous formés dans cette occasion. Jupiter est cette couleur grise ; Junon est cette vapeur ou humidité de l'air renfermé dans le vase ; Neptune est l'eau mercurielle ou la mer philosophique, venue de la putréfaction ; Pluton ou le dieu des richesses est la terre même qui se trouve au fond du vase : ce qui a fait dire aux anciens poètes que l'enfer ou le royaume de Pluton était au fond de la Terre. Jupiter et Junon se trouvent par conséquent les plus élevés et occupent le Ciel parce que cette couleur grise se manifeste sur la superficie de la matière qui surnage ; c'est là le Ciel des philosophes, où nous verrons que sont tous les dieux Neptune ou l'eau se trouve au-dessous, et enfin Pluton est la terre, qui est au fond de l'eau. Cette terre renferme le principe aurifique ; elle est fixe et c'est elle qui fait la base de la pierre philosophale, source des

richesses. On a donc raison d'appeler Pluton, le dieu des richesses : et si l'on donne à Mercure l'épithète de *dator bonorum*, c'est que le mercure philosophique est l'agent de l'œuvre, et celui qui perfectionne la pierre. Quant à Chiron le Centaure, autre fils de Saturne et de Philyre, j'expliquerai dans son lieu ce qu'on doit en penser.

Ceux qui ont pris Saturne pour le Temps, l'ont représenté quelquefois avec une clepsydre ou sable sur la tête, au lieu d'un casque que quelques Anciens y avaient mis pour désigner sa force. Les ailes avec lesquelles quelques-uns représentent Saturne, contredisent visiblement ceux qui ont avancé qu'il avait les pieds liés avec des cordes de laine ; à moins qu'on ne veuille dire qu'on lui avait donné des ailes pour suppléer au défaut des pieds. Pour moi, je croirais plutôt que ceux qui se sont avisés anciennement d'expliquer allégoriquement les fables et de les représenter par figures symboliques sans être au fait de l'intention des auteurs de ces fables ont confondu la figure ou l'hiéroglyphe du Temps avec celle de Saturne. Je penserais donc qu'il faut distinguer les unes des autres, et ne regarder comme figure de Saturne que celles qui ont un rapport visible avec son histoire, et laisser au Temps celles qui lui conviennent. Je ne nie cependant pas que chez les Grecs et les Romains on n'ait pris Saturne pour le Temps, et qu'on ne lui en ait donné les attributs ; mais on ne trouve aucun monument

égyptien, et aucun auteur ne peut avancer, sur des raisons solides, que les Égyptiens ou les Phéniciens aient jamais regardé Saturne comme le symbole du Temps. Il peut se faire que dans les siècles postérieurs à ceux qui ont transporté les fictions égyptiennes dans la Grèce, les Artistes mal instruits de leurs intentions, aient représenté Saturne comme le Temps. Ainsi, les mauvaises interprétations des fables et les représentations de Saturne faites en conséquence, auront contribué à faire naître l'erreur, et à l'entretenir.

Aucun des philosophes disciples d'Hermès ne se sont avisés de donner dans cette erreur. Ils ont pris Saturne suivant l'idée des Égyptiens, et s'ils disent avec eux qu'il fallut combattre son frère Titan pour s'emparer du Trône c'est qu'ils savent que le fixe et le volatil sont frères ; que celui-ci dans la dissolution remporte la victoire, et demeure le maître ; de manière que Jupiter son fils, est le seul qui puisse le détrôner par les raisons que nous avons dites ci-devant. Ils savent aussi qu'Hésiode³⁷ avait raison de dire que la pierre avalée et rejetée par Saturne, fut déposée sur le *mont Hélicon*, où les Muses font leur séjour parce qu'ils n'ignorent pas que ce Mont Hélicon n'est autre chose que cette terre surnageante, en forme de mont, qui peut être appelée mont Hélicon ou *Mont noir*, d'ἐλικὸς, *niger*. On peut le dire proprement l'habita-

³⁷ Théog.

tion des Muses, puisque c'est sur lui que voltigent les parties volatiles, que nous avons dit dans le premier livre avoir été désignées par les Muses, comme nous le démontrerons encore dans la suite. C'est d'ailleurs cette pierre célèbre déposée sur le mont Hélicon, qui a fourni matière aux Poèmes d'Orphée, d'Homère et de tant d'autres. Ce mont a pris différents noms, suivant les différents états où il se trouve, et les variations de couleurs qu'il éprouve pendant le cours de l'œuvre. Lorsqu'il transpire ou transsude, c'est-à-dire que, lorsque, ayant la forme du chapeau qui s'élève sur le moût ou suc de raisin dans la cuve, il forme une espèce de monticule, et que l'eau mercurielle qui est au-dessous transsude à travers, pour s'élever en vapeurs et retomber en rosée ou pluie, on lui a donné le nom de mont Ida, d'ἰδοϛ, sueur ; quand après cela il devient blanc, beau et brillant, c'est le mont couvert de neige d'Homère³⁸ ; le mont Olympe, sur lequel habitent les dieux. Tantôt c'est l'île flottante, où Latone met au monde Phébus et Diane ; tantôt Nysa environné d'eau, où Bacchus fut élevé : ici c'est l'île de Rhodes, où tombe une pluie d'or à la naissance de Minerve, là c'est l'île de Crète, etc.

Les philosophes hermétiques représentent Saturne dans leurs figures symboliques de la même manière que les Anciens, c'est-à-dire sous la figure d'un vieil-

³⁸ Iliad. l. I, v. 420. et al oi.

lard tenant une faux et ayant des ailes. Nicolas Flamel nous a conservé dans ses figures hiéroglyphiques celles d'Abraham Juif, et nous présente dans la première Mercure ou un jeune homme ayant des ailes aux talons, avec un caducée ; et un vieillard venant à lui les ailes déployées, avec une faux à la main, comme pour lui couper les pieds.

Noël le Comte, entêté de sa morale, qu'il croit voir dans toutes les fables, ne peut souffrir qu'on leur donne d'explications qui tendent à un autre but. Il avoue que les chimistes interprètent la fable de Saturne des opérations de la chimie ; mais il paraît qu'il ne savait pas faire la distinction d'un chimiste vulgaire et d'un chimiste hermétique. « Comme on a attribué, dit-il³⁹, un métal à chaque planète, à cause de quelques ressemblances qu'on a cru remarquer entre elles, les tyrans des métaux ou chimistes ont expliqué presque toute cette fable relativement à leur art, voulant se donner par là pour les disciples et les imitateurs d'Hermès, de Geber et de Raymond Lulle qui étaient platoniciens. Car ces bourreaux des métaux s'efforcent d'inventer de tels et semblables artifices pour les transmuier et leur donner d'autres formes par la crainte qu'ils ont de la forme affreuse de la pauvreté. »

Cet auteur en traitant les Disciples d'Hermès de

³⁹ Myth. I. 2.

bourreaux des métaux, montre son ignorance parfaite de l'art hermétique ; premièrement, parce que Geber, Raymond Lulle et les autres philosophes ne parlent que des métaux philosophiques, et non des vulgaires ; et ont soin d'avertir que ceux du vulgaire sont morts, et les leurs vifs⁴⁰. Deuxièmement, ils ne suivent pas les procédés de la chimie vulgaire dans leurs opérations, et ne bourrellent pas les métaux, puisqu'on peut être très bon philosophe hermétique, et ignorer parfaitement la chimie vulgaire⁴¹. Celle-ci n'est guère occu-

⁴⁰ Corpora autem illa virginitate intemeratâ, et incorruptâ ; viva et animata, non extincta, qualia sunt quæ à vulgo tractentur, fumi necesse est ; quis enim à mortuis vitam expectet ? *D'Espagnet, Arcan. Herm. Philosof. Opus, Can. 21 et 23.* Lunæ nomine, Lunam vulgarem Philosophi non intelligunt. *Et in Can 44.* Lunam Philosophorum sive eorum mercurium, qui mercurium vulgarem dixerit ; aut sciens salte, aut ipse sallitur.

⁴¹ Studiosus tyro ingenio perspicax, animo constans Philosophiæ studio flagrans, Physicæ admodum peritus, corde purus, moribus integer, Deo plurimum addictus, licet Chemicæ praxeos ignarus, regiam naturæ viam considerenter ingrediatur. *D'espagnet, Can. 7.*

Ars Chemicæ ejusmodi subtilitates nunc invenit, ut vix majores possint reperriri... Si hodie revivisceret ipse Philosophorum pater Hermès, et subtilis ingenii Geber, cum profundissimo Raymundo Lullio, non pro Philosophis, sed potius pro discipulis à nostris Chemistis haberentur : nescirent tot hodie usitatas sistillationes, tot circulationes, tot calcinationes, et tot alia innumerabilia Artistarum opera, quæ ex illerum scriptis hujus sæculi homines inveniunt et excogitaverunt. *Cosmop. Nov. Lumen Chemic. Tract. 2.*

Est autem aliud Philosophorum Secretissimum opus, quod nec igne nec manibus perficitur ; et ad illud revocanda

pée que de la destruction des mixtes, l'autre travaille à les perfectionner. Les chimistes vulgaires ou plutôt les souffleurs, cherchent à faire de l'or, et détruisent celui qu'ils ont. L'art hermétique se propose de faire un remède qui guérisse les maladies du corps humain : il ne se flatte pas de faire de l'or immédiatement, mais de faire une matière qui perfectionne les bas métaux en or. D'ailleurs, Noël le Comte dit fort mal à propos que Geber, Hermès étaient platoniciens, puisque Platon fut très postérieur à Hermès. Mais peut-être ce mythologue le disait-il, comme saint Jérôme disait de Philon Juif : *aut Plato philonisat, aut Philo platonisat*.

Nous avons déjà parlé du règne de Saturne en Italie, dans le livre précédent, au chapitre du Siècle d'or. Il nous resterait à parler du culte de ce dieu, et des fêtes instituées en son honneur ; mais nous renvoyons cet article au livre suivant, qui traitera des fêtes, des jeux et des combats institués en l'honneur des dieux et des héros.

Chapitre IV : Histoire de Jupiter

Si je m'étais proposé d'expliquer toute la Mytho-

sunt omnia quæ dixerunt de operationibus et coloribus, etc. *Philal. Introit. Apertus, cap. 18.*

logie, ce serait ici le lieu de parler de Titan, Japet, Thétis, Cérès, Thémis et les autres enfants du Ciel et de la Terre : mais comme j'en parlerai dans les circonstances qui se présenteront, je les laisse pour ne pas rompre la suite de la chaîne dorée, et je viens à Jupiter.

Entreprendre de discuter ici tous les sentiments différents sur Jupiter, sa généalogie, ses différents noms ; vouloir aussi entrer dans le détail de tout ce que les historiens, les poètes et les mythologues en ont dit, soit pour rendre son histoire moins absurde, soit pour constater son existence réelle, comme dieu, ou comme roi, ou même comme homme, ce serait se mettre en tête un ouvrage qui n'aurait pas une liaison assez directe avec le but que je me suis proposé. On peut voir tout cela dans le premier livre du second tome de la Mythologie de M. l'Abbé Banier.

Ainsi, que des rois de la Grèce aient, si l'on veut, porté le nom de Jupiter, peu m'importe ; et quelque matière à contradiction que me fournisse la fixation des époques des vies et des règnes de ces prétendus rois, par le savant mythologue que je viens de citer, je n'examinerai point si, comme il le dit⁴², Apis, roi d'Argos et petit-fils d'Inachus, prit le nom de Jupiter, et vivait 1800 ans avant Jésus-Christ. S'il est vrai qu'un Astérius, roi de Crète, environ 1400 ans avant

⁴² *Loc. cit.* c. I.

l'ère chrétienne, ait pu enlever Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus, qui vint s'établir dans la Grèce, suivant le même auteur⁴³, 1350 ou 60 ans avant Jésus-Christ, la quatrième année du règne d'Hellénos, fils de Deucalion, qui régnait 1611 ans avant la même ère⁴⁴. Si le premier fait est vrai, il faut avouer que les Crétois gardaient la rancune et le désir de se venger par représailles bien longtemps, puisque plus de 400 ans ne purent d'éteindre. Hérodote, au commencement de son Histoire, convient avec Echemenide dans son histoire de Crète, que les Crétois, en enlevant Europe, ne le firent que par droit de représailles, les Phéniciens ayant auparavant enlevé Ino, fille d'Inachus. Il n'est pas moins surprenant qu'Apis, roi d'Argos et petit-fils d'Inachus, ait régné près de 1800 ans avant Jésus-Christ⁴⁵, pendant qu'Inachus lui-même ne s'établit dans le pays, qui depuis fut appelé Péloponnèse, que 1880 ans avant le même Jésus-Christ⁴⁶. On sent combien de telles fixations d'époques me donneraient d'embarras à discuter ; j'abandonne donc tout cela à ceux qui voudront se donner la peine de faire une critique suivie de ce savant et pénible ouvrage, pour

⁴³ *Loc. cit.* c. I.

⁴⁴ *Loc. cit.* p. 60.

⁴⁵ Tom. II, p. 14.

⁴⁶ Tom. III, p. 22.

m'en tenir à l'histoire de Jupiter, suivant l'opinion la plus commune.

Que nous regardions ici Jupiter comme Égyptien, ou comme Grec, c'est à peu près la même chose, puisque l'un et l'autre, selon presque toute l'Antiquité, étaient fils de Saturne et de Rhéa, et petits-fils du Ciel et de la Terre. Titan ayant fait une convention avec Saturne, par laquelle le premier céda l'empire à l'autre, à condition qu'il ferait périr tous les enfants mâles qu'il aurait de Rhéa ; Saturne les dévorait à mesure qu'ils naissaient. Rhéa, indignée d'en avoir déjà perdu quelques-uns, songea à sauver Jupiter, dont elle se sentait grosse ; et quand elle fut accouchée, elle trompa son mari, en lui présentant, au lieu de Jupiter, un caillou emmaillotté. Elle fit transporter Jupiter dans l'île de Crète, et le confia aux Dactyles pour le nourrir et l'élever. Les nymphes qui en prirent soin⁴⁷, se nommaient Ida et Adrasté : on les appelait aussi les Mélisses. Quelques-uns disent qu'on le fit allaiter par une chèvre, et que les abeilles furent aussi les nourrices ; mais quoique les auteurs varient assez là-dessus, tout se réduit presque à dire qu'il fut élevé par les Corybantes de Crète, qui feignant des sacrifices qu'ils avaient coutume de faire au son de plusieurs instruments, ou, comme quelques-uns le prétendent, dansant et frappant leurs boucliers avec

⁴⁷ Apollod. l. I.

leurs lances, faisaient un assez grand bruit pour qu'on ne pût entendre les cris du petit Jupiter.

Quand il fut devenu grand, Titan en fut averti ; et croyant que Saturne avait voulu le tromper et violer les conditions de la paix, en élevant des enfants mâles, Titan assembla les siens, déclara la guerre à Saturne, se saisit de lui et d'Opis, et les mit en prison. Jupiter prit la défense de son père, attaqua les Titans, les vainquit, et mit Saturne en liberté. Celui-ci, peu reconnaissant, tendit des pièges à Jupiter, qui par le conseil de Métis, fit prendre à son père un breuvage qui lui fit vomir premièrement la pierre qu'il avait avalée, et ensuite tous les enfants qu'il avait dévorés. Pluton et Neptune se joignirent à Jupiter, qui déclara la guerre à Saturne, et s'en étant saisi, il le traita précisément de la même manière qu'il avait traité lui-même son père Uranus, et avec la même faux. Il le précipita ensuite avec les Titans dans le fond du Tartare, jeta la faux dans l'île Drepanum, et les parties mutilées dans la mer, desquelles naquit Vénus.

Les autres dieux accompagnèrent Jupiter dans la guerre qu'il soutint contre les Titans et contre Saturne. Pluton, Neptune, Hercule, Vulcain, Diane, Apollon, Minerve, Bacchus même lui aidèrent à remporter une victoire complète.

Bacchus y fut si maltraité, qu'il y fut mis en pièces. Heureusement, Pallas le rencontra dans cet état, et

lui trouvant encore le cœur palpitant, elle le porta à Jupiter, qui le guérit.

Apollon, habillé d'une étoffe de couleur de pourpre, chanta cette victoire sur sa guitare, Jupiter, plein de reconnaissance envers Vesta, qui lui avait procuré l'empire, lui proposa de lui demander tout ce qu'elle voudrait. Vesta fit choix de la virginité et des prémices des sacrifices. Les Géants firent ensuite la guerre à Jupiter, et voulurent le détrôner, mais aidé encore des dieux, il les vainquit, les foudroya, et ensevelit les plus redoutables sous le mont Etna. Il est à remarquer que Mercure ne se trouva pas dans la guerre contre les Titans, et qu'il fut un de ceux qui combattirent avec le plus d'ardeur contre les Géants.

Les Anciens représentaient Jupiter de différentes manières. La plus ordinaire dont on le peignait, était sous la figure d'un homme majestueux, et avec de la barbe, assis sur un trône, tenant de la main droite la foudre, et de l'autre une victoire, ayant à ses pieds une aigle, les ailes déployées, qui enlève Ganymède, ou seule : ce dieu ayant la partie supérieure du corps nue, et la partie inférieure couverte. Pausanias⁴⁸ décrit la statue de Jupiter olympien en ces termes :

« Ce dieu est représenté assis sur un trône, il est d'or et d'ivoire, et il a sur la tête une couronne qui imite la feuille d'olivier. De la main droite, il tient

⁴⁸ In Eliac.

une Victoire, qui est aussi d'ivoire et d'or, ornée de bandelettes et couronnée ; de la gauche, Jupiter tient un sceptre où brillent toutes sortes de métaux. Une aigle repose sur le bout de ce sceptre. La chaussure et le manteau sont aussi d'or : sur le manteau sont représentés toutes sortes d'animaux, toutes sortes de fleurs, et particulièrement des lys. Le trône est tout éclatant d'or et de pierres précieuses : l'ivoire et l'ébène y font par leur mélange une agréable variété. »

Jamblique⁴⁹, dit que les Égyptiens peignaient Jupiter assis sur le lotus. Les Libyens le représentaient, ou sous la forme de bélier, ou avec des cornes de cet animal, et le nommaient Ammon, parce que la Libye où le temple de ce dieu fut bâti, était pleine de sable. La raison qu'ils croyaient avoir de le figurer ainsi, est parce qu'on le trouva, disent quelques-uns, entre des moutons et des béliers, après qu'il eut abandonné le Ciel par crainte des Géants ; ou qu'il se métamorphosa lui-même en bélier, de peur d'être reconnu. Je ne rapporte pas ici les autres raisons qu'en donne Hérodote au sujet du désir qu'Hercule avait de voir Jupiter, et Hygin en parlant des dispositions que Bacchus fit pour son voyage des Indes.

On trouve dans les Anciens, et l'on voit sur les monuments que le temps a épargnés, plusieurs autres représentations de Jupiter. L'Antiquité expliquée de

⁴⁹ De Myster. Ægyp.

D. Bernard de Montfaucon, en fournit de bien des sortes, mais on ne peut nier que la plupart des symboles, des attributs et des attitudes mêmes de ce dieu ne soient venus ou du caprice des ouvriers, ou de la fantaisie de ceux qui faisaient faire ces statues ou ces peintures. Cicéron nous en donne une grande preuve, lorsqu'il dit⁵⁰ : « Nous connaissons Jupiter, Junon, Minerve, Neptune, Vulcain, Apollon et les autres dieux, aux traits que leur a donnés le caprice des peintres et des sculpteurs ; et non seulement aux traits, mais encore à l'âge, à l'habillement, et à d'autres marques. » J'ai expliqué dans le premier livre ce qu'on entendait par Jupiter Sérapis.

Jupiter a été de tous les dieux du paganisme un de ceux dont le culte était le plus solennel et le plus étendu. Les victimes les plus ordinaires qu'on lui immolait, étaient la chèvre, la brebis et le taureau blanc, dont on avait soin de dorer les cornes.

Les Anciens varient si fort entre eux sur l'idée que l'on avait de Jupiter, qu'il serait très difficile de s'en former une fixe et nette. On peut en conclure seulement qu'ils ne le regardaient pas comme un dieu qui avait existé sous forme humaine, malgré que les Crétois, au témoignage de Lucien, voulussent faire croire qu'il était mort chez eux, et qu'ils étaient possesseurs

⁵⁰ De Nat. Deor. l. I.

de son tombeau⁵¹. Callimaque dit que les Crétois étaient des menteurs, puisque Jupiter vit toujours, et se trouve partout.

*Cretes mendaces semper, Rex alme, sepulcrum,
Erexere tuum: tu vivis semper, et usque es*⁵².

Les uns avec Horace⁵³, prenaient Jupiter pour l'Air : *Jacet sub Jove frigido* ; et Théocrite dans sa quatrième Églogue : *Jupiter et quandoque pluit, quandoque serenus*. Virgile parlait de lui sous le nom d'Éther.

*Tum Pater omnipotens saecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lata descendit, et omnes
Magnus alit magno conumistus corpore foetus.*

L. 2. GEORG.

Cicéron⁵⁴, dit aussi d'après Euripide, que l'Éther doit être regardé comme le plus grand des dieux. Anaxagore débitait que cette partie de l'Univers était toute ignée et pleine de feu, et que de là il se répandait pour animer toute la Nature. Platon,⁵⁵ semble

⁵¹ Cretenses non solum natum, apud se, et sepultum Joven testantur, sed etiam sepulcrum ejhus ostendum. *Luciam. in Sacrif.*

⁵² In Hymn.

⁵³ In I° Odar.

⁵⁴ De Nat. Deor. l. 2.

⁵⁵ Magnus sane dux in cœlo Jupiter volucrum impellens currum, primus incedit omnia coordinans, atque curans.

avoir pris Jupiter pour le Soleil. Mais lorsqu'on a voulu le présenter comme dieu, alors Jupiter est devenu le père des dieux et des hommes, le principe et la fin de tout, et celui qui conserve et gouverne toute la Nature, comme il lui plaît⁵⁶. C'est sans doute ce qui l'a fait nommer, tantôt Jupiter olympien ou le Céleste, et tantôt Jupiter infernal, comme on le voit souvent, et dans Homère et dans Virgile. Un ancien poète a même dit que Jupiter, Pluton, le Soleil et Bacchus n'étaient qu'une même chose.

Toute l'Antiquité s'accorde néanmoins à dire que Jupiter était fils de Saturne et de Rhéa ; et ce qu'il y a d'assez extraordinaire, c'est que la plupart des mythologues font Saturne fils du Ciel et de Vesta, qui est la Terre, selon eux de même que Cybèle, Ops, Rhéa et Cérès ; Rhéa serait par conséquent la propre mère à elle-même, et sa propre fille ; elle serait aussi mère,

Hunc sequitur Deorum ac Dæmoniorum exercitus in duodecim partes distributus : Vesta sola in atrio Deorum manet. *In Phædro.*

⁵⁶ Jupiter omnipotens est primus, et ultimus idem.
 Jupiter est caput, et medium ; Jovis omnia munus.
 Jupiter est fundamen humi, ac stellantis Olympi.
 Jupiter est mas est, et nescia fœmina mortis.
 Sipritus est cunctis, validi vis Jupiter ignis,
 Et pelagi radix, Sol, Luna est Jupiter ipse
 Omnipotens Rex est, Res omnis Jupiter ortus,
 Nam simul occubit, rursum extulit omnia læto
 Corde suo è sacro consultor lumine rebus.
Orpheus in Hymno quodam.

femme et sœur de Saturne. Cérès, qui eut Proserpine de Jupiter, serait devenue sa femme en même temps que sa mère et sa sœur. Il serait bien difficile d'accorder tout cela, si l'on ne l'explique allégoriquement ; et quelle allégorie trouvera-t-on qui puisse y convenir, à moins qu'on en fasse l'application à la chimie hermétique, où le père, la mère, le fils, la fille, l'époux et l'épouse, le frère et la sœur ne sont en effet que la même chose, prise sous différents points de vue ? Mais pourquoi, dira-t-on, inventer un si grand nombre de fables sur Jupiter et les autres ? C'était pour présenter la même chose de différentes manières. Les philosophes hermétiques ont fait une quantité prodigieuse de livres dans ce goût-là. Toutes leurs allégories ont pour but les mêmes opérations du grand œuvre, et néanmoins elles diffèrent entre elles suivant les idées et la fantaisie de ceux qui les ont inventées. Chaque homme s'est exprimé selon la manière dont il était affecté. Un médecin a tiré son allégorie de la médecine, un chimiste a formé la sienne sur la chimie, un astronome sur l'astronomie, un physicien sur la Physique, et ainsi des autres. Et comme la Pierre philosophale a, suivant l'expression d'Hermès⁵⁷, toutes les propriétés des choses supérieures et inférieures, et ne trouve point de forces qui lui résistent. Ses disciples ont inventé des fables qui pussent exprimer et indiquer tout cela.

⁵⁷ Table d'Émeraude.

Tel nous est représenté Jupiter, appelé en conséquence *Père des Dieux et des Hommes, le Tout-Puisant*. Hésiode, presque toutes les fois qu'il le nomme, ajoute le surnom de *Largitor bonorum*, comme étant la source et le distributeur des biens et des richesses. Il ne faut pas non plus s'imaginer avec quelques mythologues, que la prétendue cruauté de Saturne envers ses enfants lui a fait perdre la qualité de père des dieux, pendant que sa femme Rhéa ou Cybèle a été appelée la mère des dieux et la grand-mère, et était honorée comme telle dans tout le paganisme. La véritable raison qui a fait conserver ce titre à Cybèle, c'est que la Terre philosophique d'où Saturne et les autres dieux sont sortis, est proprement la base et la substance de ces dieux. Il est même bon de remarquer que quoiqu'on ait confondu souvent, et fait une même chose de Rhéa et de Cybèle, on n'a jamais donné le nom de mère des dieux à Rhéa, comme Rhéa, mais seulement comme Cybèle, parce qu'il paraît que l'on a fait le nom de Cybèle, de κύβη, *caput*, et de λάαξ, *lapis*, comme si l'on disait la première, la principale ou la plus ancienne, et la mère pierre. Les autres noms qu'on a donnés à cette mère des dieux, sont aussi pris des différents états où se trouve cette pierre ou terre, ou matière de l'œuvre pendant le commencement des opérations. Ainsi en tant que terre première ou matière de l'œuvre, mise dans le vase en commençant l'œuvre, elle fut nommée Terre, Cybèle,

mère des dieux et épouse du Ciel, parce qu'il ne paraît alors dans le vase, que cette terre avec l'air qui y est renfermé. Lorsque cette terre se dissout, elle prend le nom de Rhéa, et femme de Saturne, de ῥεω, *fluo*, et de ce que la noirceur appelée Saturne, se manifeste pendant la dissolution. On l'a ensuite nommée Cérès, et on l'a dite fille de Saturne et sœur de Jupiter, parce que cette terre dissoute en eau, redevient terre dans le temps que la couleur grise ou Jupiter paraît : et comme cette même terre où Cérès devient blanche, on a feint que Jupiter et Cérès avaient engendré Proserpine. Il est même très vraisemblable qu'on a fait le nom de Cérès du Grec Γῆ et Ἔρα qui signifient l'un et l'autre terre. Vossius lui-même paraît admettre cette étymologie⁵⁸, prétendant que les Anciens changeaient assez souvent le G en c. Varron et Cicéron ont pensé en conséquence que Cérès venait de *gerere*, et Arnobe dit⁵⁹, d'après eux : *Eamdem hanc (terram) alii quod salutarium seminum frugem gerat, Cererem esse pronunciant*. Mais Hésychius confirme mon sentiment, lorsqu'il dit : Ἀ'κερώ κ' Ὠ'ωις, κ' Ε'λλή, κ' Γ'ῆυς, κ' Γ'ῆ, κ' ημήτηρ ἡ αὐτή. Tout ceci suppose que Cérès vient du grec ; mais de quelque façon qu'on la prenne, tout le monde sait que par Cérès on entendait la terre, et cette idée est très conforme à celle qu'en ont les philosophes hermétiques, puisque leur eau étant deve-

⁵⁸ Etymol.

⁵⁹ L. III.

nue terre, est celle qu'ils appellent *terre feuillée*, dans laquelle il faut, disent-ils, semer le grain philosophique, c'est-à-dire leur or. Nous avons parlé de cette terre qu'il faut ensemençer, dans le Ier livre, et nous en ferons encore mention dans le quatrième, lorsque nous parlerons des mystères d'Éleusis.

Un quatrième nom donné à la Terre, était Ops, qu'on appelait proprement la déesse des richesses, et avec raison, puisque cette terre philosophique est la base de la Pierre philosophale, qui est la véritable source des richesses.

Les Anciens et les Modernes ne soupçonnant même pas les raisons que l'on avait eues de varier ainsi les noms de la mère des dieux, les ont souvent employés indifféremment. Mais Orphée et ceux qui étaient au fait du mystère, ont su en faire la distinction : nous avons trois Hymnes sous le nom de ce poète, en l'honneur de la Terre ; l'un sous le nom de la mère des dieux, l'autre sous celui de Rhéa, et le troisième sous son propre nom de Terre. Homère nous en a aussi laissé trois sous les mêmes noms qu'Orphée⁶⁰. Il les distingue même très bien, puisque dans celle de la Terre, il l'appelle mère des dieux, et l'épouse du Ciel. Dans celle de la mère des dieux, il désigne Rhéa, qui se plaît, dit-il, au son des crotales et autres instruments, sans doute à cause de ceux que les Corybantes,

⁶⁰ Hymn. 12, 13 et 29.

auxquels elle avait confié Jupiter, faisaient retentir pour empêcher Saturne d'entendre les cris de son fils. Homère distingue particulièrement Cérès en la joignant avec la belle Proserpine, et ne lui donne pas la qualité de mère des dieux, dont il avait honoré les deux autres. Enfin, il suffit de suivre les époques de leur naissance, pour voir qu'on doit les distinguer, et que les inventeurs de ces fables n'avaient pas intention de les confondre, et de parler de la Terre proprement dite sous ces différents noms. La Terre, épouse du Ciel, est la mère, Rhéa sa fille, et Cérès sa petite-fille. Telle est aussi la généalogie de la terre des philosophes. Une semblable allégorie ne peut s'expliquer historiquement, ni moralement, ni physiquement, dès que presque tous les mythologues sont d'accord à regarder Cybèle, Rhéa et Cérès, comme des noms différents d'une même chose, c'est-à-dire la Terre.

En distinguant ces trois déesses, comme le font les anciens poètes, Jupiter se trouve en effet fils de Rhéa, et frère de Cérès. Le son bruyant des instruments d'airain, que ceux à qui l'on avait confié son enfance, faisaient retentir pour empêcher Saturne d'entendre ses cris, est une allusion au nom d'airain et de *laton* ou *leton*, que les Disciples d'Hermès donnent à leur matière, lorsqu'elle tient encore de la couleur noire et de la grise. C'est cet airain dont il est parlé si souvent dans les ouvrages hermétiques, ce leton qu'il faut blanchir, et puis déchirer les livres, comme inu-

tiles⁶¹. Il en est fait mention presque à chaque page du livre qui a pour titre *la Tourbe*; et j'ai déjà rapporté un bon nombre de textes sur ce sujet : c'est proprement la signification des mots *Cymbalum*, *Tympanum*, quant à la matière de ces instruments. On peut voir sur cela le Traité de Frédéric-Adolphe Lampe, *de Cymbalis veterum*, et particulièrement le chapitre 14 du livre premier. Noël le Comte les appelle *tinnientia instrumenta*⁶².

C'est au bruit de ces instruments, que les abeilles s'assemblèrent auprès de Jupiter. On suit encore aujourd'hui cet usage pour conduire à la ruche un essaim qui veut s'échapper. On bat sur des chaudrons, des poêles, etc. Hercule employa de semblables instruments pour chasser ces oiseaux qui ravageaient le lac Stymphe, et dont le nombre et la grosseur étaient si prodigieux, que par la vaste étendue de leurs ailes, ils interceptaient la lumière du Soleil.

Les nymphes Adrastée et Ida nourrirent Jupiter, et l'on dit que les abeilles mêmes se joignirent à elles. Ces deux nymphes étaient filles des Mélisses, ou mouches à miel, et le firent allaiter par Amalthée. Nous avons dit que lorsque la couleur grise ou le Jupiter philosophique paraît, les parties volatiles de la matière dissoute se subliment, et montent en abondance au haut du vase en forme de vapeur, où elles se condensent

⁶¹ Morien, Entretien du Roi Calid.

⁶² Mythol. l. 2.

comme dans la distillation de la chimie vulgaire, et après avoir circulé, retombent sur cette terre grise qui surnage l'eau mercurielle. La fable pouvait-elle nous présenter cette opération par une allégorie plus palpable et mieux caractérisée que par cette feinte éducation de Jupiter. Les deux nymphes expriment par leurs noms mêmes cette matière aqueuse, volatile, puisqu'Ida vient d'ἰδοϛ, *sudor*, et Adrastée, d'α completif, et de δρχω, *fugio*. Si on les dit filles des Mélisses ou mouches à miel, n'est-ce pas de ce que ces parties volatiles voltigent au-dessus du Jupiter des philosophes, comme un essaim d'abeilles autour d'une ruche ? Ces parties volatiles nourrissent donc cette terre grise, en retombant dessus, comme une rosée ou une pluie qui humecte la terre, et la nourrit en l'imbibant. Il y a grande apparence que l'équivoque du mot grec αἰξ, qui veut dire également *chèvre* et *tempête*, a donné lieu à la fiction, ou plutôt à l'erreur de ceux qui ont dit que la chèvre Amalthée avait allaité Jupiter : car la volatilisation se faisant avec impétuosité, de même que la chute en pluie de ces parties volatilisées, représente proprement une tempête, et l'on sait qu'αἰξ vient d'αἰσσω, *ruo*, *cum impetuferror*. Cette idée même de tempête, jointe à ce que cette terre ou Jupiter des philosophes commence à devenir ignée, a sans doute fait donner à Jupiter la foudre pour attribut, parce que les tempêtes sont ordinairement accompagnées d'éclairs, de foudres et de tonnerres. C'est l'idée

qu'Homère semble avoir voulu nous en donner en divers endroits de son Iliade, où il parle du mont Ida, qu'il dit être le séjour de Jupiter. Ce mont est, selon ce poète, arrosé de fontaines⁶³, et couvert de nuages que Jupiter fait élever avec des tonnerres. Il dit même de quelle nature⁶⁴ étaient ces nuées, c'est-à-dire des

⁶³ Ad Idam pervenerunt fontibus irriguam.

Iliad. l. 14, v. 283.

In radice fontibus irriguæ Idæ.

Stant qui me ferant supra aridum et humidum.

Ibid. v. 307.

Jupiter vos ad Idam jubet venire quam celerrimè

Illi autem imperu facto volabant.

Idamque pervenerunt fontibus irriguam, materm ferarum.

Invenierunt autem latè fonantem Saturnium in gargago fummo fedentem, circumque ipsum odorata nubes circumtufa erat.

L. 15. v. 146 et suiv.

Nubes cogens Jupiter.

L. 14. v. 93 et alibi.

Tum vero Saturnius fumpfit ægidem fimbriat am Splendentem, Idamque nubibus cooperuti;

Fulguribus etiam emitis, admonendum grandè intonuit.

L. 17. v 93 et seq.

Ipse igitur ex Idâ magnùm tonabat.

L. 8. v. 75.

⁶⁴ Hoc in toro cubarunt, infuperque nubem fibi induerunt pulchram auream; lucidique decidebant rores.

Ibid. L. 14. v. 350.

Si nunc in amore cupis dormire

Idæ in verticibus. Hæc autem, etc.

Ibid. c. 341.

.....

Hanc respondens allocutus est nubes cogens Jupiter,

Juno, nec Deorum hoc metue, nec quemquam hominum

nuages d'or semblables apparemment à ceux qui produisirent les pluies d'or, dont nous avons parlé dans le livre précédent.

Telles sont les nuées que Jupiter excite sur le mont Ida, ou le mont de sueur ; telles sont la pluie et la rosée qui y tombent ; telles sont aussi ces parties volatiles qui circulent, montent et descendent, et à l'imitation des Abeilles, semblent aller chercher de quoi nourrir le petit Jupiter au berceau. Tel aussi est le lait d'Amalthée, celui dont Junon nourrit Mercure, celui dont Platon fait mention dans la Tourbe, et que les philosophes appellent *lait de vierge* ; celui enfin dont parle d'Espagnet en ces termes⁶⁵ : « L'ablution nous apprend à blanchir le corbeau, et à faire naître Jupiter de Saturne ; ce qui se fait par la volatilisation du corps ou la métamorphose du corps en esprit. La réduction ou la chute en pluie du corps volatilisé rend à la pierre son âme, et la nourrit d'un lait de rosée et spirituel, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force parfaite. » Il dit ensuite⁶⁶ : « Après que l'eau a fait sept révolutions ou circulé par sept cercles, l'air lui succède, et fait autant de circulations et de révolutions, jusqu'à ce qu'il soit fixé dans le bas, et qu'après avoir chassé Saturne du

Visurum esse : talem tibi ego nubem circumfundam
Auream, etc.

Ibid.

⁶⁵ Can. 63.

⁶⁶ Can. 78.

Trône, Jupiter prenne les rênes de l'empire. C'est à son avènement que l'enfant philosophique se forme et se nourrit ; il paraît enfin au jour avec un visage blanc et beau comme celui de la Lune. »

Ces paroles de d'Espagnet sont si appropriées au sujet que je traite, qu'elles semblent avoir été dites par ce philosophe, pour expliquer cette éducation de Jupiter. Elles doivent suffire à tout homme qui voudra sans préjugé en faire l'application. C'est pourquoi je passerai sous silence une quantité d'autres textes qui y ont aussi un rapport immédiat ; et je renvoie le lecteur à Homère⁶⁷, d'où il semble que d'Espagnet a tiré ce qu'il dit.

Jupiter, avant de détrôner son père, prit sa défense contre les Titans, et les vainquit ; mais enfin voyant que Saturne avait dévoré ses frères, et qu'il lui tendait des pièges à lui-même, il lui fit avaler un breuvage qui les lui fit rejeter. Alors, Pluton et Neptune se joignirent à Jupiter contre leur père ; et celui-ci l'ayant détrôné, le mutila, et le précipita dans le Tartare avec les Titans qui avaient pris son parti. D'Espagnet a renfermé tout cela dans le Canon que nous venons de rapporter, puisqu'il y dit : *Donec sigatur deorsum, et Saturno expulso, Jupiter insignia et regni*

⁶⁷ Eo visura almæ fines terræ,
Oceanumque Deorum Patrem, et matrem Tethyn
Qui me fuis in ædibus magnâ curâ nutrierunt et educa-
runt. *L. 14. v. 301.*

moderamen suscipiat. Il avait dit auparavant⁶⁸ en parlant des parties à mutiler sous le nom d'accidents hétérogènes, *superflua sunt externa accidentia, quæ susca Saturni sphæra rutilantem Jovem obnubilant. Emergentem ergo Saturni livorem separa, donec purpureum Jovis fidus tibi arrideat.*

C'est donc par la séparation de ces parties qui ont servi à la génération de Jupiter, que ce fils de Saturne monte sur le Trône ; ce sont ces mêmes parties Osiris, qu'Isis ne ramassa pas. Il faut entendre par les Titans, la même chose que par Typhon et ses compagnons qu'Horus, fils d'Osiris, vainquit. Il est inutile par conséquent d'en répéter ici l'explication, il suffit d'en faire le parallèle pour être convaincu qu'ils ne signifient que la même chose. Osiris, père d'Horus, fut persécuté par Typhon, son frère, qui voulait le détrôner et régner à sa place. Saturne fut attaqué par Titan son frère, pour la même raison. Typhon avec ses conjurés se saisirent d'Osiris, et l'enfermèrent dans un coffre. Saturne fut pris par les Titans, et mis en prison. Horus combattit Typhon, et le fit périr avec ses complices. Jupiter prit aussi la défense de Saturne, et après avoir vaincu les Titans, il les précipita dans le Tartare. Typhon, le plus redoutable des Géants, voulut aussi détrôner Horus ; il fut foudroyé, et enseveli sous le mont Vésuve ou Etna. Encelade,

⁶⁸ Can. 51.

que les mythologues mêmes confondent souvent avec Typhon, fut aussi foudroyé et enseveli sous la même montagne. S'il y a donc quelques petites différences dans les deux fictions, c'est que l'une a été imitée de l'autre, mais habillée à la grecque.

Après une telle victoire, Jupiter régna en paix. Tous les dieux et les déesses y prirent part : mais, si l'on voulait en faire une application à l'Histoire, je prierais le mythologue qui voudrait soutenir ce système de m'expliquer comment et pourquoi Bacchus, Apollon et Mercure se trouvèrent à cette guerre, eux qui étaient fils de Jupiter, et qui vraisemblablement, ou ne pouvaient pas encore être nés, ou n'avaient pas du moins l'âge propre à en soutenir les fatigues. Ils s'y trouvèrent néanmoins, si nous en croyons la fable, et Hercule même, fils d'Alcmène, puisqu'il y terrassa à coups de flèches plusieurs fois le redoutable Alcyonée. Apollon creva l'œil gauche au Géant Éphialte, et Hercule l'œil droit. Mercure, ayant pris le casque de Pluton, tua Hyppolytus ; et Bacchus ayant été mis en morceaux dans le combat, fut heureux d'être rencontré par Pallas.

En suivant le système de M. l'Abbé Banier, et en admettant avec lui les époques qu'il détermine dans l'histoire prétendue réelle de Jupiter, ce dieu ne commença à régner qu'après la mort de Saturne⁶⁹. Il vécut

⁶⁹ Tom. II. p. 24.

cent vingt ans, et en régna soixante-deux⁷⁰. « Devenu le maître d'un vaste empire, dit notre mythologue⁷¹, il épousa sa sœur, que les Latins nomment Junon, et les Grecs Héra, ou la maîtresse, et il ne fit en cela que suivre l'exemple de son grand-père et de son père. Jupiter, qui était un prince fort adonné aux femmes⁷², comme le nom même de *Zan*, qu'il portait, le signifie, eut, selon la coutume de ce temps-là, plusieurs maîtresses, et Junon se brouilla souvent avec lui sur ce sujet. Voilà l'origine de ce mauvais ménage, dont les poètes parlent si souvent. » Elle envoya deux dragons pour dévorer Hercule au berceau. On sait les persécutions qu'elle fit souffrir à Io, à Callisto, à Latone et à ses autres rivales. Enfin, il n'est parlé des amours de Jupiter que depuis son mariage avec Junon. Si Jupiter avait cinquante-huit ans, lorsqu'il épousa sa sœur, et qu'il commença à avoir des maîtresses, la première dut être Maïa, fille d'Atlas, puisque Mercure, qui en vint, fut dans la suite l'entremetteur et le messager de Jupiter pour toutes ses intrigues amoureuses. Il faut cependant que Junon ne fût pas si sensible qu'on le dit à l'infidélité de Jupiter, puisqu'elle nourrit de son lait même Mercure ; d'autres disent Hercule, à la sollicitation de Pallas, et que de là fut formée la Voie

⁷⁰ *Ibid.* p. 26.

⁷¹ *Ibid.* p. 24.

⁷² *Ibid.* p. 79.

lactée⁷³. Ce fut elle, qui pour se venger de Sémélé, se métamorphosa en vieille, et lui persuada de demander à Jupiter pour preuve de son amour, qu'il lui rendît visite avec tout l'éclat de sa majesté. Mais s'il est vrai que Junon fut jumelle avec Jupiter, elle avait au moins soixante et quelques années dans le temps que Jupiter voyait Sémélé. Junon par conséquent n'eut pas beaucoup de peine à faire cette métamorphose. Mais enfin, Hercule était arrière-petit-fils de Persée⁷⁴, fils lui-même de Jupiter et de Danaé. Il n'eût donc pas été possible qu'Hercule se fût trouvé au combat où Jupiter demeura victorieux des Géants, puisqu'en soixante-deux ans de règne, il ne pouvait s'être écoulé quatre ou cinq générations. Je laisse aux réflexions du lecteur la discussion des autres points, dont l'impossibilité n'est guère moins palpable.

Quoi qu'il en soit, la fable nous apprend qu'Apollon chanta cette victoire sur sa guitare, vêtu de couleur de pourpre. Si ce trait n'est pas allégorique, je ne conçois guère quelle raison on peut avoir eu d'affecter de marquer précisément la couleur de cet habillement d'Apollon. On ne peut avoir eu intention d'indi-

⁷³ Nec mihi celandā est formæ vulgata vetustas,
Mollior è niveo lactus fluxisse liquorem
Pectore Reginæ divūm, cœlumque liquore
Infecisse suo : quapropter lacteus orbis
Dicitur, et nomen causa descendit ab ipsa.
Marc. Manilius.

⁷⁴ Tom. III, p. 266.

quer le Soleil céleste, puisqu'il n'est pas de couleur de pourpre. L'auteur de cette fiction faisait donc allusion à un autre Apollon, et je n'en connais point d'autre vêtu de cette couleur, que l'Apollon, ou le Soleil, ou l'or des philosophes hermétiques. Il était tout naturel de feindre qu'il chantait cette victoire, parce qu'étant la fin de l'œuvre, et le résultat des travaux hermétiques, il annonce que toutes les difficultés qui s'opposaient à la perfection de l'œuvre, sont surmontées : aussi fut-il le seul qui chanta cette victoire, quoique tous les autres dieux y fussent présents. Les principaux furent Hercule ou l'Artiste, Mercure ou le Mercure des philosophes, Vulcain et Vesta, ou le feu, Pallas ou la prudence et la science pour conduire les opérations ; Diane, sœur d'Apollon, ou la couleur blanche, qui doit paraître avant la rouge, et qui a fait dire qu'elle avait servi de sage-femme à Latone, sa mère, pour mettre Apollon au monde ; enfin le dieu Mars ou la couleur de rouille de fer, qui se trouve intermédiaire, et sert comme de passage de la couleur blanche à la pourprée.

Vesta n'étant autre chose que le feu, et la réussite de l'œuvre dépendant du régime du feu philosophique, on a feint, avec raison, que cette déesse procura la Couronne à Jupiter : et si elle choisit la virginité pour récompense, c'est que le feu est sans tache, et la chose la plus pure qui soit dans le monde. Il est aisé de voir que ce qui regarde Vesta, n'était qu'un

pur hiéroglyphe chez les Égyptiens et les Grecs ; mais les Romains en firent un point de religion. Ils instituèrent des vierges appelées Vestales, qui devaient garder la virginité et entretenir un feu perpétuellement. Elles étaient punies de mort, lorsqu'elles se laissaient corrompre ou que le feu s'éteignait par leur négligence.

Le stratagème que Jupiter employa pour jouir de Junon, et le mariage qui en fut une suite, serait un conte à amuser des enfants, s'il était pris à la lettre : mais il n'en est pas de même, si l'on regarde dans son vrai point de vue la chose à laquelle il fait allusion. Le coucou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux ; ceux-ci couvent ces œufs, et nourrissent les petits coucous qui en sont éclos. Lorsqu'ils sont devenus grands, ils dévorent celles qui les ont couvés et nourris. Il serait ridicule de supposer une telle ingratitude dans des dieux et des déesses : mais on peut feindre dans une allégorie tout ce qu'on veut, quand ce qu'on y infère convient parfaitement à l'objet qu'on a en vue. Celle-ci est très conforme à toutes celles des philosophes dans pareil cas. Raymond Lulle l'a employée en ces termes⁷⁵ : « Notre argent-vif est cause de sa mort propre, parce qu'il se tue lui-même ; il tue en même temps son père et sa mère ; il leur arrache l'âme du corps, et boit toute leur humidité. » Basile

⁷⁵ Theor. test. c. 87.

Valentin donne pour allégorie un chevalier qui prend le sang de son père et de sa mère⁷⁶. Michel Maïer représente dans ses emblèmes un crapaud qui suce la mamelle d'une femme, sa mère, et lui donne la mort par son venin, Jupiter était d'ailleurs frère de Junon, et le mariage philosophique ne peut se faire qu'entre le frère et la sœur, témoin Aristée, qui dit⁷⁷ : « Seigneur roi, combien que vous soyiez roi, et votre pays bien fertile, toutefois vous usez de mauvais régime en ce pays, car vous conjoignez les mâles avec les mâles, et vous savez que les mâles n'engendrent point seuls ; car toute génération est faite d'homme et de femme : et quand les mâles se conjoignent avec les femelles, alors Nature s'éjouit en sa nature. Comment donc, lorsque vous conjoignez les natures avec les étranges indûment, ni comme il appartient, espérez vous engendrer quelque fruit ? Et le roi dit : Quelle chose est convenable à conjoindre ? Et je lui dis : Amenez-moi votre fils Gabertin, et sa sœur Béya. Et le roi dit : Comment sais-tu que le nom de sa sœur est Béya ? Je crois que tu es magicien. Et je lui dis : La science et l'art d'engendrer nous ont enseigné que le nom de sa sœur est Béya. Et combien qu'elle soit femme, elle l'amende ; car elle est en lui. Et le roi dit : Pourquoi veux-tu l'avoir ? Et je lui dis : Pour ce qu'il ne se peut faire de véritable génération sans elle, ni ne se peut

⁷⁶ 12 clefs.

⁷⁷ Épître à la suite de la Tourbe.

aucun arbre multiplier. Alors, il nous envoya ladite sœur, et elle était belle et blanche, tendre et délicate. Et je dis : Je conjoindrai Gabertin avec Béya. »

Ce serait ici le lieu d'expliquer comment Jupiter et ses deux frères, Neptune et Pluton partagèrent entre eux l'empire du Monde, M. l'Abbé Banier qui, suivant son système, regarde ce partage comme un fait réel se trouve obligé d'établir les bornes du Monde aux confins tout au plus de la Syrie vers l'Orient⁷⁸ ; au Midi par les côtes de la Libye et de la Mauritanie ; et à l'Occident, par les côtes de l'Espagne qui sont baignées par l'Océan. « Jupiter, dit-il, garda pour lui les pays orientaux, ainsi que la Thessalie et l'Olympe. Pluton eut les provinces d'Occident jusqu'au fond de l'Espagne qui est un pays fort bas, par rapport à la Grèce et Neptune fut établi amiral des vaisseaux de Jupiter, et commanda sur toute la Méditerranée. » Il ne faut pas se mettre l'esprit à la torture pour voir qu'un tel partage est trop mal concerté pour pouvoir se soutenir. Lorsque les poètes parlent de ces trois dieux, ils ne les nomment pas princes, ou rois, ou souverains d'une partie du Monde, telle qu'est la Phrygie, la Grèce, la mer Méditerranée et l'Espagne, mais ils appellent Jupiter le père des dieux et des hommes, le souverain du Ciel et de toute la Terre, c'est-à-dire de la superficie du Globe seulement ; Neptune, de toutes

⁷⁸ Tom. II, p. 59.

les eaux qui le couvrent et qui y sont répandues ; et Pluton eut les enfers, ou le fond de la Terre, que l'on a nommé en conséquence l'*Empire ténébreux*⁷⁹. Homère, qui savait bien que le Monde n'était pas renfermé dans des bornes si étroites que celles que lui donne M. l'Abbé Banier, quand il parle de Jupiter, dit qu'il régnait sur le Ciel, l'air, les nuages et la Terre commune à tous les êtres vivants. Il ne dit point aussi que Pluton commandait sur des lieux bas et occidentaux, mais sur les noires ténèbres. Or personne n'ignore que l'Espagne n'est pas un lieu ténébreux. Cette dénomination aurait mieux convenu aux Lapons et aux autres pays qui approchent du Pôle ; mais on aurait été embarrassé de trouver une raison qui eût pu faire donner à Pluton le nom de dieu des richesses. Les mines d'or des Pyrénées sont venues fort à propos au secours du savant mythologue qui n'a rien négligé de tout ce qui pouvait appuyer son système.

Le portrait même que les poètes nous font du séjour de Pluton, ne peut en aucune manière conve-

⁷⁹ Tres enim ex Saturno sumus fratres, quos pepetit Rhea.
Jupiter et ego, tertius autem Pluto inferis imperant :
Trifariam autem omnia divisa sunt, quisque vero fortitus
est dignitatem
Mihi fane obvenit canum mare habitare perputuò,
Motis fortibus ; Plutone autem obvenerunt tenebrae cali-
ginosæ :
Jovi vero obvenit Cælum latum in æthere et nubibus.
Terra vero etiamnum communis et excelsus Olympus.
Hom. Ilida. l. 15. v. 187.

nir à l'Espagne. Lorsqu'Homère raconte⁸⁰ le combat qui se donna entre les dieux qui favorisaient les Grecs et ceux qui prenaient le parti des Troyens, il dit que Pluton, roi des enfers, trembla même sous terre, et sauta tout épouvanté de son trône en bas, lorsque Neptune secoua la Terre entière avec tant de violence que les montagnes en étaient ébranlées jusque dans leurs fondements.

Les idées qu'Homère paraît avoir de Neptune ne s'accordent point non plus avec celles que M. l'Abbé Banier veut nous en donner. Hésiode est en cela de concert avec Homère, et l'un et l'autre donnent à ce dieu l'épithète de *quassator terræ* Ποσειδάωνος ἰχθυωγ⁸¹. Je ne vois pas la raison qui ait pu engager les poètes à qualifier aussi un Amiral : car, quelque redoutable qu'il puisse être, il n'aura jamais le pouvoir d'exciter des tremblements de terre en tout, ou même en partie. Mais tout cela convient très bien à ces trois dieux pris hermétiquement, et ce partage est tout naturel de la manière que je l'ai rapporté sur la fin du chapitre précédent, Jupiter y est en effet le dominant, le plus élevé ; il y occupe le Ciel philosophique. Neptune vient après, et domine sur la mer ou l'eau mercurielle ; la terre qui surnage, où Jupiter suit les moindres impressions des mouvements de cette eau ; ce qui fait nommer à bon droit Neptune

⁸⁰ Iliad. l. 20. v. 56 et suiv.

⁸¹ Hesiod. Opera et dies v. 667. Hom. *loc. cit.* v. 63.

quassator terræ. Ces impressions se communiquent même fort aisément à la terre qui est au fond du vase, à laquelle nous avons donné avec les philosophes le nom de Pluton. Il n'est donc pas surprenant qu'Homère feigne que ce dieu des enfers ressentit avec frayeur les secousses de la Terre que Neptune excita. Si des explications aussi simples que celles-là ne satisfont pas un esprit exempt de prévention, je ne sais pas trop s'il faut lui en chercher d'autres.

Mais pour achever de le convaincre, faisons quelques réflexions sur la manière dont les Anciens représentaient Jupiter. Il semble que celui qui avait fait ce Jupiter olympien sur son trône, dont Pausanias fait mention⁸², a voulu mettre devant les yeux tout ce qui se passe dans l'œuvre. Pourquoi ce trône est-il tout brillant d'or et de pierreries, et fait particulièrement d'ébène et d'ivoire ? Pourquoi Jupiter lui-même et la victoire sont-ils aussi d'ivoire et d'or ? Pourquoi son sceptre est-il un composé de tous les métaux réunis ? Pourquoi enfin Jupiter est-il représenté la partie supérieure du corps nue, et l'inférieure couverte d'un manteau sur lequel sont peintes toutes sortes d'animaux et toutes sortes de fleurs ?

Que le lecteur se donne la peine de rapprocher cette description de tout ce que nous avons dit de l'œuvre jusqu'ici, il n'aura pas de peine à voir dans

⁸² In Eliac.

l'ébène, l'ivoire et l'or, les trois couleurs principales qui surviennent à la matière pendant les opérations du Magistère ; c'est-à-dire la noire qui est la clef de l'œuvre, comme elle était celle qui dominait dans le trône de Jupiter ; la blanche représentée par l'ivoire ; et la rouge ou l'or philosophique désigné par l'or. Les autres couleurs moins permanentes, qui se manifestent séparément et intermédiairement, sont symbolisées par les différents animaux et les couleurs variées des différentes fleurs qu'on avait peint sur le manteau. Le coup d'œil et l'ensemble de tous ces objets formaient en même temps une espèce d'arc-en-ciel qui désignait l'assemblage des couleurs, que les philosophes appellent la *queue de paon*. Et comme cette Iris hermétique paraît dans le temps que le Jupiter des sages a commencé à se montrer, on avait eu soin de marquer cette variété de couleurs par les animaux et les fleurs peints sur son manteau qui ne lui couvrait en conséquence que la partie inférieure. On n'avait représenté que la partie supérieure de son corps nue parce que la couleur grise ou Jupiter se manifeste d'abord à la superficie pendant que le bas ou le dessous est encore noir, ou couvert du manteau coloré comme la queue de paon. La victoire d'ivoire et d'or indique celle que le corps fixe a remportée sur le volatil, qui lui avait fait la guerre en le dissolvant, le putréfiant pendant la noirceur, et le volatilisant. La couronne d'olivier est la couronne de paix

qui désigne la réunion du fixe et du volatil en un seul corps fixe de manière qu'ils sont inséparables ; aussi Jupiter après sa victoire sur les Géants, n'eut plus aucuns ennemis à combattre et régna perpétuellement en paix. Mais rien ne prouve mieux pour mon système que le sceptre de Jupiter, fait de tous les métaux réunis, et surmonté d'une aigle. La volatilisation qui se fait de la partie fixe ou aurifique, pouvait-elle être marquée plus précisément que par l'aigle qui enlève Ganymède, pour servir d'échanson à Jupiter ? Puisqu'on doit se souvenir que cette volatilisation arrive pendant le temps que règne la couleur grise. Ces parties volatilisées et aurifiques, qui retombent en rosée ou pluie dorée sur la terre, ou crème grise qui surnage, ne sont-elles pas bien exprimées par le nectar et l'ambroisie que Ganymède versait à Jupiter ? puisque l'eau mercurielle volatile est de même nature que l'or philosophique volatilisé ; qu'ils sont par conséquent immortels, comme l'or est incorruptible. L'une représente donc le nectar ou la boisson ; et l'autre l'ambroisie ou les viandes immortelles des dieux. On a choisi l'aigle entre les autres oiseaux tant à cause de sa supériorité sur les autres volatiles, qu'à cause de sa force et de sa voracité qui détruit, mange, dissout et transforme en sa propre substance tout ce qu'elle dévore. On disait aussi qu'elle était la seule entre tous les animaux qui pût regarder le Soleil d'un œil fixe et sans cligner la paupière, peut-être parce

que le mercure des philosophes est le seul volatil qui puisse s'attaquer à l'or, avoir prise sur lui, et le dissoudre radicalement.

Le sceptre de Jupiter est le symbole des métaux philosophiques par les métaux du vulgaire dont il était composé. Ils y étaient tous réunis, mais distingués, comme les couleurs de la matière se manifestent toutes successivement pour produire une seule chose, ou le sceptre de Jupiter, marque distinctive de sa Royauté et de son empire. Il est fâcheux que Pausanias n'ait point ajouté à sa description l'arrangement et l'ordre que ces métaux tenaient entre eux ; je suis persuadé qu'on les y remarquait dans l'ordre même successif des couleurs de l'œuvre ; c'est-à-dire le plomb, ou Saturne, ou la couleur noire dans le bas du sceptre ; ensuite l'étain ou Jupiter ou la couleur grise ; puis l'argent, ou la Lune, ou la couleur blanche ; après cela le cuivre ou Vénus, ou la couleur jaune-rougeâtre et safranée, le fer, ou Mars, ou la couleur de rouille venait sans doute après et enfin l'or, ou le Soleil, ou la couleur de pourpre. Tout le reste de la description s'accorde trop bien à mon système, pour que ma conjecture ne soit pas fondée. D'ailleurs, le sceptre de Jupiter olympien n'était pas la seule chose que les Anciens faisaient d'un électre composé de tous les métaux. Les Égyptiens représentaient Sérapis de la même manière, et y ajoutaient aussi du bois noir, comme on en mettait au trône de Jupiter olym-

pien. Tous les antiquaires savent que par Sérapis on entendait Jupiter, et avec raison ; puisque le bœuf Apis prenait le nom de Sérapis après sa mort, comme la couleur grise ou Jupiter paraît après la noire à laquelle les Disciples d'Hermès ont donné assez communément les noms de *mort*, *sépulcre*, *destruction*, et ont inventé des allégories en conséquence, comme on le voit dans les ouvrages de Flamel, de Basile Valentin, de Thomas Northon et de tant d'autres.

Enfin, pour conclure ce chapitre, je vais mettre devant les yeux du lecteur ce qu'Artéphi⁸³ dit des couleurs afin qu'il puisse voir si l'application que j'en ai faite est juste. « Pour ce qui est des couleurs, celui qui ne noircira point ne saurait blanchir parce que la noirceur est le commencement de la blancheur, et c'est la marque de la putréfaction et de l'altération ; et lorsqu'elle paraît, c'est un témoignage que le corps est déjà pénétré et mortifié. Voici comme la chose se fait. En la putréfaction qui se fait dans notre eau, il paraît premièrement une noirceur qui ressemble à du bouillon gras sur lequel on a jeté force poivre et ensuite cette liqueur s'étant épaissie et devenue comme une terre noire, elle se blanchit insensiblement en continuant de la cuire ; ce qui provient de ce que l'âme du corps surnage au-dessous de l'eau comme une crème qui étant devenue blanche les esprits s'unissent si

⁸³ De l'Art secret.

fortement, qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, ayant perdu leur volatilité. C'est pourquoi il n'y a, en toute l'œuvre, qu'à blanchir le laton ou leton, et laisser là tous les livres, afin de ne nous point embarrasser par leurs lectures en des imaginations et en des travaux inutiles et ruineux : car cette blancheur et la pierre parfaire au blanc et un corps très noble par la nécessité de sa fin qui est de convertir les métaux imparfaits en très pur argent, étant une teinture d'une blancheur très exubérante, qui les refait et les perfectionne, et qui a une lueur brillante, laquelle étant unie aux corps des métaux imparfaits, y demeure toujours sans pouvoir en être séparée. Tu dois donc remarquer ici que les esprits ne sont point rendus fixes que dans la couleur blanche, et par conséquent qu'elle est plus noble que celles qui l'ont devancé, et on doit toujours la souhaiter, parce qu'elle est en quelque façon et en partie l'accomplissement de toute l'œuvre : car notre terre se pourrit premièrement dans la noirceur, puis elle se nettoie en s'élevant et en se sublimant, et après qu'elle est desséchée, la noirceur disparaît et alors elle blanchit, et la domination humide et ténébreuse de la femme ou, de l'eau finit. C'est alors que le nouveau corps ressuscite, transparent, blanc et immortel, et *qu'il est victorieux de tous ses ennemis*. Et de même que la chaleur agissant sur l'humide produit la noirceur ou la première couleur principale qui se manifeste ; la même chaleur continuant son action et

agissant sur le sec, elle produit aussi la blancheur, qui est la seconde couleur principale de l'œuvre. Et enfin la chaleur agissant encore sur le corps sec, elle produit la couleur orangée et ensuite la rougeur qui est latroisième et dernière couleur du Magistère parfait. Ce texte d'Artéphiüs montre aussi assez clairement pourquoi on immolait à Jupiter des chèvres, des brebis et des taureaux blancs. Ces différentes couleurs expliquent en même temps les diverses métamorphoses de Jupiter, qu'un ancien poète a renfermées dans les deux vers suivants :

Fit taurus, cygnus, satyrusque, aurumque ob amoren. Europa, Lædes, Antiopæ, Danæ. »

Chapitre V : Junon

J'ai dit quelque chose de Junon dans les deux chapitres précédents ; mais une aussi grande déesse mérite bien qu'on entre dans un plus grand détail sur son histoire, puisque son mariage avec Jupiter, son frère, la rendit une des plus grandes divinités du paganisme. Elle était fille de Saturne et de Rhéa et sœur jumelle de Jupiter. Les Grecs la nommaient *Hera* ou *Mégalé*, la Maîtresse, la Grande. Homère

nous apprend⁸⁴ qu'elle fut nourrie et élevée par l'Océan et par Thétis, sa femme ; d'autres disent par Eubéa, Porsymna et Aéréa, filles du fleuve Astérion ; d'autres enfin prétendent que les Heures présidèrent à son éducation. Le poète que nous venons de citer la dit née à Argos⁸⁵ :

Junoque Argiva, atque Alalcomenia Minerva.

Les Samiens disputaient cet honneur à ceux d'Argos ; c'est pourquoi on la nommait indifféremment la Samienne et l'Argotique : mais comme elle était sœur jumelle de Jupiter, elle dut venir au monde dans le même endroit que lui.

Ce frère qui l'avait aimée dès sa plus tendre jeunesse, sentit augmenter son amour avec l'âge, et cherchant les moyens d'en jouir, se changea en coucou, comme nous l'avons dit, satisfit sa passion, et l'épousa ensuite solennellement. Il en eut un fils, nommé Mars, et selon Apollodore, Hébé, Illythye et Argé. Hésiode lui donne quatre enfants, Hébé, Vénus Lucine et Vulcain ; d'autres y joignent Typhon ; et Lucien⁸⁶ la fait mère de Vulcain sans avoir connu d'hommes. Ces mythologues ont même traité allégoriquement ces générations, puisqu'ils feignent que Junon devint mère d'Hébé, pour avoir mangé des lai-

⁸⁴ Iliad. l. 14, v. 202.

⁸⁵ *Ibid.* l. 4.

⁸⁶ Dialog.

tues ; de Mars, en touchant une fleur ; et de Typhon, en faisant sortir de terre des vapeurs qu'elle recueillit dans son sein.

Jupiter et Junon ne donnèrent pas l'exemple d'une union douce, et d'un mariage paisible : c'étaient presque toujours des querelles et des guerres entre eux. Jupiter qui était fort adonné aux femmes, ne souffrait pas patiemment les reproches jaloux de Junon. Il la maltraita en toutes manières, jusqu'à la suspendre en l'air par les bras au moyen d'une chaîne d'or, et lui mit à chaque pied une enclume. Les dieux en furent indignés, et firent leur possible pour l'en retirer ; mais ils ne purent y réussir⁸⁷. Lysimaque d'Alexandrie rapporte⁸⁸ qu'il y avait près d'Argos une fontaine nommée Canatho, où Junon se baignait une fois par an, et y recouvrait sa virginité à chaque fois.

Elle avait quatorze nymphes à sa suite ; mais Iris était celle qu'elle employait le plus.

⁸⁷ An non meministi, quando pependisti ab alto, à pedibus autem incudes demisi duas, circum manus atuem vinculum misi aureum infrangibile ? Tu autem in æthere et nubibus pependisti ; indignabantur interim Dii per excelsum Olym-pum solvere autem non poterant circumstantes : quemcumque autem prehenderem, projiciebam correptum de limine donec perveniret in terra vix spirans. *Homer. Iliad. lib. 15. v. 18 et seq.*

⁸⁸ In reb. Theb. l. 13 et Pausan. in Corinth.

Sunt mihi bis septem praestanti corpore nymphæ.

ÆNEID. L. I.

Junon fut aussi regardée comme la déesse des richesses. Les promesses qu'elle fit à Pâris, pour l'engager à prononcer son jugement en sa faveur lorsqu'elle se présenta devant lui avec Pallas et Vénus, en sont une grande preuve. Ovide les décrit ainsi⁸⁹ :

*Tantaque vincendi cura est; ingentibus ardent
Judicium donis sollicitare meum.
Regna Jovis conjux, virtutem filia jactat;
Ipse potens dubito, fortis an esse velum.*

Entre les oiseaux, le paon était particulièrement consacré à Junon, à cause sans doute, disent quelques mythologues, que cette déesse le choisit préférablement pour mettre sur les plumes de sa queue les yeux d'Argus, après que Mercure l'eut tué. L'oison était aussi un des oiseaux consacrés à Junon, et la vache blanche entre les animaux à quatre pieds, suivant ces paroles de Virgile :

*Ipsa tenens dextra pateram pulcherrima Dido,
Candentes vaccae media inter cornua fundit.*

ÆNEID. L. 4.

⁸⁹ Epist. Parid.

Sans doute, parce que chez les Égyptiens, la vache était le symbole hiéroglyphique de Junon.

On représentait ordinairement Junon assise, vêtue, avec un voile quelquefois sur la tête, un sceptre à la main ; mais cela est assez rare, c'est plus souvent une espèce de pique : on la voit aussi avec une patère. Mais en général les images de Junon ne sont pas aisées à distinguer de celles de plusieurs autres déesses. Le paon est son seul attribut distinct avec la patère, comme l'aigle est celui de Jupiter ; car pour les autres, ils dépendent ordinairement ou du caprice de l'Artiste, ou de la fantaisie de celui qui commandait la statue ou le monument, ou selon le nom ou le titre sous lesquels on invoquait cette déesse. Je laisse le détail des noms de Junon à ceux qui font des Mythologies en forme.

Les explications que j'ai données des différentes circonstances de l'histoire de Jupiter, dévoilent une partie de celle de Junon. Quand on sait ce que c'était que ce dieu, on devine aisément ce que pouvait être sa sœur jumelle. Ceux d'entre les mythologues qui ont pensé que le nom *Hera* de cette déesse était une simple transposition de lettres, et qu'en les remettant à leur place, on trouvait *ære* ; que par conséquent Junon et l'air étaient une même chose ; ceux-là, dis-je, ont touché plus près du but que les autres. L'auteur qui a pris le nom d'Orphée, favorise cette opi-

nion, quand on prend ses termes à la lettre⁹⁰. Il paraît que Virgile a été du même sentiment, lorsqu'il a dit que Junon excitait la grêle et le tonnerre :

*His ego nigrantem commista grandine nymbum
De super infundam, et tonitru coelum omne ciebo.*

ÆNEID. L. 4. 4.

Ceux qui, suivant Homère, prirent soin de l'éducation de Junon, indiquent quel air on doit entendre par cette déesse ; c'est-à-dire Océan et Thétis, ou l'eau. Les trois nymphes, que d'autres y substituent, ne signifient que la même chose, puisqu'on les dit filles du fleuve Astérion ; mais elles désigneraient plus particulièrement quelle était cette eau par le nom de leur père, si l'on ne savait d'ailleurs qu'Océan et Thétis étaient regardés eux-mêmes comme dieux.

Junon étant donc sœur jumelle de Jupiter, elle n'a pu naître qu'en même temps que lui. Et, comme l'air qui se trouve dans le vase au-dessus de la matière dissoute se remplit de vapeurs qui s'en élèvent dans le temps que le Jupiter philosophique se forme, il était naturel de personnifier aussi cette humidité vaporeuse et aérienne ; c'est donc à cette humidité vola-

⁹⁰ *Aeriam ostentans faciem Juno alma sinu quæ
Cyaneo resides, peæbens mortalibus auras
Magna jovis conjux faciles, ventosque salubres.
Hymn. in Junonem.*

tile et toujours en mouvement, suspendue néanmoins au haut du vase, et comme appuyée sur la terre qui surnage l'eau mercurielle, qu'on a jugé à propos de donner le nom de Héra, ou sœur de Jupiter. Plusieurs mythologues, qui ont voulu allégorifier l'histoire de Junon et l'appliquer à la physique, n'ont pas pris cette déesse pour l'air pris en lui-même, mais pour l'humidité qui y est répandue. Océan ou la mer des philosophes avec Thétis sont donc véritablement ceux qui ont pris soin de l'éducation de Junon, puisqu'ils ont fourni de quoi l'entretenir, par les parties volatiles qui s'en sont sublimées. Le nom de la nymphe Aéréa, qui vient d'ἄκρος, *summus*, *excelsus*, marque que Junon était dans un lieu élevé.

Jupiter et Junon étant nés ensemble, et toujours l'un près de l'autre, il n'est pas surprenant que ce frère ait aimé sa sœur dès la tendre jeunesse. Par leur situation dans le vase, ils étaient comme inséparables ; cette inclination se fortifia de manière qu'ils prirent enfin le parti de s'épouser. Les philosophes parlent si souvent de cette sorte de mariage entre le frère et la sœur, le roi et la reine, le Soleil et la Lune, etc. qu'il est inutile d'expliquer celui-ci par leurs textes. J'en ai déjà rapporté et peut-être en citerai-je encore dans la suite ; une répétition si réitérée deviendrait ennuyeuse. Les brouilleries qui s'élevèrent dans ce ménage venaient de la jalousie de Junon. Et comment en effet n'aurait-elle pas été susceptible de cette

folle passion ? Jupiter se trouvait sans cesse entre son épouse et quelques nymphes ; c'est-à-dire entre les vapeurs humides de l'air renfermé dans le haut du vase, et l'eau mercurielle sur laquelle il nageait et même les parties les plus pures qui s'élevaient du fond du vase pour s'unir à lui. Nous expliquerons ce qui regarde ces maîtresses de Jupiter, en parlant de ses fils. Les allées, les venues de cette épouse jalouse ne représentent-elles pas bien les différents mouvements de cette vapeur ?

Jupiter, ennuyé de ses reproches, la suspendit en l'air de la manière que nous l'avons rapporté. L'or philosophique volatilisé formait la chaîne qui tenait cette déesse suspendue. En vain les autres dieux voulurent-ils la mettre en liberté, ils ne purent y réussir, parce que cette chaîne de parties d'or volatilisé, se succède sans cesse jusqu'à ce qu'elle vienne se réunir à Jupiter, avec cette humidité. Alors, la paix se fait entre le fixe et le volatil, entre Jupiter et Junon. Les enclumes qu'elle avait aux pieds, sont un vrai symbole du fixe, par leur poids énorme qui les rend solides et fixes dans la situation où on les met. On suppose tout naturellement que cette pesanteur tirait Junon vers la terre, afin de désigner la vertu aimantine de la partie fixe, qui attire la partie volatile à elle, et avec laquelle elle se réunit à la fin.

Lysimaque d'Alexandrie⁹¹ et Pausania⁹² nous apprennent que le recouvrement de la virginité de Junon dans la fontaine Canatho, était un secret qu'on ne dévoilait qu'à ceux qui étaient initiés dans les mystères. Ce secret n'était autre que cette vierge philosophique, cette vierge ailée ou volatile, qui, suivant l'expression de plusieurs philosophes, conserve sa virginité, malgré sa grossesse⁹³, quand elle est bien lavée.

Junon, quoique vierge, eut donc plusieurs enfants, entre lesquels quelquesuns n'eurent pas Jupiter pour père. La naissance de Typhon s'explique d'elle-même, puisqu'il n'était guère possible que les vapeurs qui s'élèvent de la terre philosophique, ne fussent reçues dans le sein de celles qui voltigent déjà dans le haut du vase. Nous parlerons des autres dans leur lieu.

On voit déjà pourquoi Junon était regardée comme déesse des richesses. La chaîne d'or à laquelle elle était suspendue, le feu philosophique ou le soufre qu'elle engendra de Jupiter sont l'une et l'autre la source de ces richesses : et les quatorze nymphes qui accompagnaient cette déesse, sont les moyens qu'elle emploie pour parvenir à ce but, c'est-à-dire : les par-

⁹¹ L. 13. rerum Theban.

⁹² In Corynth.

⁹³ Recipe virginem alatum, optimè totam et mundatam femine spirituali primi masculi imprægnatam, intemeratæ virginitatis gloriâ remanente gravidam. *D'Espagnet, Can.* 58.

ties volatiles aqueuses, sublimées sept fois dans chacune de ces deux opérations. Si Iris est la nymphe favorite, c'est par la même raison qui fit donner la préférence au paon, pour placer sur sa queue les yeux d'Argos, et que ces couleurs de l'arc-en-ciel sont bien plus manifestes et plus distinguées dans l'œuvre que ne le sont les autres parties volatiles.

On peut enfin voir Jupiter et Junon dans Osiris et Isis. Ils sont à peu près la même chose, et peu s'en faut que les mythologues ne les aient confondus, puisque les Égyptiens les disaient également enfants de Saturne. Jupiter, sous cette couleur grise, est aussi un feu caché, comme une étincelle sous la cendre ; c'est lui qui, comme Osiris, anime tout dans l'œuvre et donne la vie à cette humeur qui produit tout par son moyen. C'est de là que naît ce Vulcain, ou cette minière du feu céleste, qui a fait dire que ce dieu boiteux forgeait les armes et les meubles de Jupiter et des autres dieux. La nature aqueuse de Junon est indiquée par la patère qu'on lui donne pour attribut, de même que le paon, parce que les couleurs variées de sa queue prouvent en se manifestant sur la matière, qu'elle se dispose à la volatilisation, et qu'elle est déjà dissoute ; ce qui annonce l'arrivée ou la présence de Junon.

Noël le Comte⁹⁴ avoue que les chimistes de son

⁹⁴ Myth. l. 2.

temps expliquaient les fables de Jupiter et de Junon dans le goût de celle de Saturne ; et voici ses termes :

« Junon, disent-ils, est fille de Saturne et d'Opis, sœur et femme de Jupiter, reine des dieux, déesse des richesses. Elle préside aux mariages et aux accouchements. Tout cela n'est autre chose que l'eau de mercure appelée Junon. On la dit fille de Saturne, parce qu'elle en est formée, et qu'elle distille de la terre. Cette terre donne des richesses ou l'or chimique, parce qu'elle distille en même temps Junon et Jupiter, ou l'eau de mercure, et qu'elle laisse le sel au fond du vase de verre et dans le grand vase, mais comme l'eau de mercure distille la première dans le vase, ils disent que Junon naquit avant Jupiter. »

Il paraît par ce galimatias de Noël le Comte, que les chimistes de son temps faisaient une application de la fable à la chimie, et pensaient comme nous, que cette science était le véritable objet de toutes ces fictions ; mais comme ce mythologue n'était pas au fait de la chimie hermétique, ou il a mal interprété les idées des philosophes à cet égard, ou il a puisé ses interprétations dans celles de quelques chimistes qui n'étaient pas plus au fait que lui.

Chapitre VI : Pluton et l'enfer des poètes

De quelque manière qu'on envisage l'enfer des poètes, il n'est pas possible d'en faire l'application aux Pays d'Italie et d'Espagne, selon le sentiment de

M. l'Abbé Banier, ni même dans la Thesprotie. A prendre l'opinion la plus reçue des mythologues, l'idée de l'enfer est venue d'Égypte ; et si l'on en croit Diodore de Sicile⁹⁵, « Orphée porta de ce pays dans la Grèce toute la fable de l'enfer. Les supplices des méchants dans le Tartare, le séjour des bons aux Champs-Élysées, et quelques autres idées semblables sont, suivant cet auteur, visiblement prises des funérailles des Égyptiens. Mercure, conducteur des âmes chez les Grecs, a été imaginé sur un homme à qui l'on remettait *anciennement* en Égypte le corps d'un Apis mort, pour le porter à un autre qui le recevait avec un masque à trois têtes, comme celle de Cerbère. Orphée ayant parlé en Grèce de cette pratique, Homère en a fait usage dans ces vers de l'Odyssée⁹⁶ » :

Avec son caducée, aux bords des fleuves sombres,
Mercure des héros avait conduit les ombres.

Le terme d'*anciennement* qu'emploie Diodore pourrait faire soupçonner avec raison que ce n'était

⁹⁵ L. I. c. 36.

⁹⁶ Traduction de M. Terasson.

pas un usage de son temps, et qu'il pouvait bien n'avoir appris et raconté tout ce qu'il en dit, que sur la foi d'une tradition populaire, sur laquelle on ne doit pas toujours faire beaucoup de fond. L'envie de faire tout venir à sa façon de penser, peut aussi avoir beaucoup influé dans les explications qu'il en donne, et les applications qu'il en fait.

Mais enfin, c'est des Pères des fables que nous devons prendre l'idée de l'enfer fabuleux. Les descriptions qu'ils nous en font ne conviennent point à l'Espagne, ni à la Thesprotie, ni par conséquent aux pays prétendus soumis à la domination de Pluton. Il peut bien se faire qu'Orphée ait pris occasion des funérailles des Égyptiens, pour former son allégorie de l'enfer, et fabriquer sa fable dans le goût des philosophes qui, comme lui, ont formé les leurs sur les sépulcres et les tombeaux; témoin Nicolas Flamel, Basile Valentin, et tant d'autres, sans cependant qu'il ait eu en vue de véritables funérailles, mais seulement de feintes et allégoriques, telles que celles du grand œuvre. Comme il avait pris en Égypte les sentiments de l'immortalité de l'âme, peut-être a-t-il donné carrière à son imagination sur l'état où elle était après la mort. Mais rien n'empêche que l'idée qu'Homère et la plupart des poètes nous donnent du séjour de Pluton, ne convienne très bien à ce qui se passe dans les opérations du grand œuvre. La différence des états s'y trouve parfaitement, comme on aura lieu d'en être

convaincu, lorsque nous expliquerons la descente d'Énée aux enfers.

Il ne faut point séparer l'idée du royaume de Pluton de celle de l'enfer, du Tartare et des Champs-Élysées. Les ténèbres sombres et noires échurent à Pluton dans le partage que les trois frères firent de l'Univers⁹⁷. Et quelles étaient ces ténèbres ? Le même auteur nous l'apprend⁹⁸ en divers endroits de son Iliade et de son Odyssée. C'est un lieu ténébreux, un abîme profond, caché sous terre, environné des marais bourbeux du Cocyte et du fleuve Phlégéon⁹⁹. Les portraits que les poètes nous en font, ne présentent à nos yeux que des spectacles tristes, horribles et effrayants. Il faut franchir tout cela pour arriver au royaume de Pluton, et l'on ne peut y parvenir, si l'on n'est conduit par une Sibylle.

On convient que toutes ces descriptions sont des fictions pures, il faut donc convenir aussi que le royaume de Pluton est fabuleux. Car quelle matière l'Espagne ou l'empire pouvaient-elles fournir aux poètes pour une description aussi affreuse ? Les Gorgones, les Furies, Caque, Minos et Rhadamante étaient-ils de ces pays-là ? Les Danaïdes, Tantale, Ixion et tant d'autres y ont-ils jamais été ? Ces lieux sont-ils même si bas par rapport au reste de la Grèce

⁹⁷ Iliad. l. 15.v. 191.

⁹⁸ *Ibid.* l. 8. v. 13 et suiv.

⁹⁹ Enéid. l. 6.

qu'on puisse dire avec M. l'Abbé Banier¹⁰⁰, que les poètes en ont pris occasion de les appeler l'enfer ? Une raison aussi faible que celle-là aurait-elle pu faire dire à Homère, que le Tartare est aussi enfoncé au-dessous de la Terre, que la Terre est éloignée du Ciel¹⁰¹ ? Mais laissons ces difficultés et tant d'autres que les mythologues seraient bien embarrassés de résoudre ; et voyons quel rapport Pluton peut avoir avec la philosophie hermétique.

Un ancien poète disait que par Jupiter, on entendait aussi Pluton, le Soleil et Denys :

Jupiter est idem, Pluto, Sol et Dionysus.

Si Pluton est une même chose avec Jupiter, l'histoire de celui-ci étant une allégorie chimique, l'histoire de celui-là ne peut manquer d'en être une ; mais on aura fait allusion à quelque autre partie de l'œuvre, et l'on a feint en conséquence que Pluton était fils de Saturne et de Rhéa.

Strabon¹⁰² dit que Pluton était le dieu des richesses. Junon, sa sœur, en était la déesse : Jupiter même en était regardé comme le distributeur. Tout cela marque le grand rapport qu'ils avaient ensemble. De tous les dieux, il est le seul qui ait gardé le célibat, parce

¹⁰⁰ Mythol. Tom. II. p. 449.

¹⁰¹ *Loc. cit.*

¹⁰² Liv. 3.

que sa grande difformité le faisait fuir de toutes les déesses. Il enleva néanmoins Proserpine, et la transporta sur son char attelé de chevaux *noirs*, jusqu'au fleuve *Chémare*, et de là dans son royaume, comme on peut le voir dans l'ouvrage que Claudien a fait sur cet enlèvement. Le taureau était la victime. En général toutes celles qu'on immolait aux divinités infernales, étaient noires¹⁰³, et les prêtres mêmes qui faisaient le sacrifice s'habillaient de noir dans la cérémonie, comme nous l'apprenons d'Apollonius de Rhodes¹⁰⁴. Strabon¹⁰⁵ rapporte que sur les rives du fleuve Coralus, où l'on célébrait les fêtes dites Pambéoties, on élevait un autel commun à Pluton et à Pallas, et cela, pour une raison mystérieuse et secrète qu'on ne voulait point divulguer parmi le peuple. Ce dieu portait souvent des clefs au lieu de sceptre.

Cette marque distinctive que l'on trouve dans les monuments qui représentent Pluton, avec l'idée que l'on nous donne de son ténébreux empire, ne pouvaient guère mieux nous désigner la terre philosophique cachée sous la couleur noire, appelée *clef de l'œuvre*, parce qu'elle se manifeste dès le commencement. Cette terre qui se trouve au fond du vase, est

¹⁰³ Tum Regi Stygio nocturnas inchoat aras. *Virg. Æneid. l. 6.*

.....

..... huc casta Sibylla

Nigratum pecudum multo te sanguine ducet. *Ibid.*

¹⁰⁴ Argonaut. l. 3.

¹⁰⁵ Liv. 9.

celle qui échut en partage à Pluton, qui fut en conséquence appelé dieu des richesses, parce qu'elle est la minière de l'or des philosophes, du feu de la Nature et du feu céleste, selon l'expression de d'Espagnet¹⁰⁶. C'est ce qui a fait dire que Pluton faisait son séjour sur les monts Pyrénées. Les Anciens parlent de ces montagnes comme fertiles en mines d'or et d'argent : on dit même, par une espèce d'hyperbole, que ces montagnes et leurs collines étaient presque toutes des montagnes d'or¹⁰⁷. Aristote nous apprend que les premiers Phéniciens qui y abordèrent, y trouvèrent une si grande quantité d'or et d'argent, qu'ils firent leurs ancrs de la matière précieuse de ces métaux. En fallait-il davantage pour feindre que des lieux si riches étaient le Séjour du dieu des richesses ? Ajoutez à cela que le nom même des Pyrénées exprimait parfaitement l'idée du feu précieux de la terre philosophique, puisqu'il semble venir de *πυρ*, *ignis* et de *αἰνεα*, *laudo*. Cette qualité ignée de Pluton lui fit élever un autel commun avec Pallas, par la même raison que cette déesse en avait aussi un commun avec Vulcain et Prométhée.

Établi dans l'enfer ou la partie inférieure du vase, Pluton était comme méprisé des déesses qui faisaient leur séjour avec Jupiter dans la partie supérieure. Il se trouva donc dans la nécessité d'enlever Proserpine

¹⁰⁶ Can. 122 et 123.

¹⁰⁷ Posidonius.

de la manière que je l'expliquerai dans le livre suivant. La situation du royaume de ce dieu fit feindre qu'il se précipita avec elle dans le fond d'un lac ; parce que cette terre, après s'être sublimée à la superficie de l'eau mercurielle, se précipite en effet au fond d'où elle était élevée, lorsqu'elle est parvenue à la couleur blanche désignée par le nom de Perséphone, de Proserpine. Le taureau était consacré à Pluton, par la même raison que le taureau Apis l'était à Osiris, puisque le nom de celui-ci signifie un feu caché, et que Pluton en est la minière. On verra ce qu'il faut entendre par Cerbère et les autres monstres de l'enfer, dans le chapitre de la descente d'Hercule dans ce séjour ténébreux, et dans les explications que nous donnerons de celle d'Énée à la fin du sixième livre.

Chapitre VII : Neptune

Les Anciens et les Modernes sont également partagés au sujet de l'idée qu'on doit avoir de Neptune. Le plus grand nombre ne le regarde que comme un être physique ou une divinité naturelle, qui désigne l'eau sur laquelle il présidait. Les philosophes stoïciens convinrent que ce dieu était une intelligence répandue dans la mer, comme Cérès était celle de la

terre : mais Cicéron avoue¹⁰⁸ qu'il ne concevait ni ne soupçonnait même pas ce que ce pouvait être que cette intelligence. Si nous en croyons Hérodote¹⁰⁹, les Grecs ne reçurent point ce dieu des Égyptiens, qui ne le connaissaient pas, et qui ne lui rendirent aucun culte, quand ils l'eurent mis au nombre des leurs. Mais, suivant le même auteur, les Libyens l'avaient toujours eu en grande vénération. Sur le témoignage de Lactance, d'après Evhemere, Dom Pezron et M. le Clerc l'ont pris pour un dieu animé, pour un personnage réel. Ce sentiment était trop favorable au Système de M. l'Abbé Banier, pour ne pas l'adopter ; et il est convaincu, dit-il¹¹⁰, que Neptune était un prince de la race des Titans. Homère et Hésiode le disent fils de Saturne et de Rhéa, et frère de Jupiter et de Pluton, Rhéa l'ayant caché pour le soustraire à la voracité de Saturne, dit qu'elle était accouchée d'un poulain, que le dieu dévora de même que les autres enfants de sa femme. Voilà l'origine de la fiction qui porte que ce dieu de la mer avait le premier appris à élever des chevaux ; ce qui a fait dire à Virgile¹¹¹ : *Et vous, Neptune, à qui la Terre, frappée de votre trident, offrit un cheval fougueux.*

Comme il serait très difficile, pour ne pas dire

¹⁰⁸ De Nat. Deor. l. 3.

¹⁰⁹ L. 2. c. 51. 92.

¹¹⁰ Tom. II. p. 298.

¹¹¹ Georg. l. 4. v. 13.

impossible, d'attribuer à un seul Neptune pris pour un personnage réel, et pour un prince Titan, toutes les histoires mises sur le compte de ce dieu, on a eu recours à la ressource ordinaire, et l'on en a supposé plusieurs du même nom. On a fait de celui de Libye un prince égyptien, qui eut pour enfants Belus et Agénor¹¹², et l'on dit qu'il vivait vers l'an 1483 avant Jésus-Christ. Mais si ce prince était Égyptien, comment était-il ignoré en Égypte ? Et si ce dieu n'y était pas connu, que deviendra le prétendu sacrifice que l'on suppose qu'Amymone, mère de Nauplius et fille de Danaüs, Égyptien, voulut faire à Neptune, lorsqu'elle fut poursuivie par un satyre qui voulait lui faire violence¹¹³ ?

Au reste, Neptune, fils de Saturne et de Rhéa, et celui qui donne lieu à ce chapitre, eut pour femme Amphitrite, fille de l'Océan et de Doris, de laquelle et de ses concubines il eut un grand nombre d'enfants. Libye lui donna Phénix, Pyrène, Io, que quelques-uns disent fille du fleuve Inaque. C'est cette Io dont Jupiter jouit, caché dans un nuage ; Junon les prit presque sur le fait. Jupiter, pour dérober sa maîtresse à la fureur jalouse de Junon, changea Io en vache blanche. Junon mit Argus à sa suite pour examiner sa conduite ; et après que Mercure eut tué Argus, Junon envoya un taon qui tourmenta si fort Io, qu'elle se mit

¹¹² Vossius de Idolo.

¹¹³ Philost. Fable de Neptune.

à parcourir les mers et les terres, jusqu'à ce qu'étant enfin arrivée sur les bords du Nil, elle y reprit sa première forme, et, selon les Grecs, y fut adorée par les Égyptiens sous le nom d'Isis¹¹⁴. De là les cornes que l'on mettait sur la tête d'Isis, et qu'on l'appelait, tantôt la Lune, et tantôt la Terre. La vache était aussi l'hiéroglyphe d'Isis, comme le taureau était celui d'Osiris.

Neptune avec Apollon et Vulcain bâtirent les murailles de Troie. Laomédon qui les avait employés, ayant refusé de payer à Neptune le salaire dont ils étaient convenus, ce dieu ravagea les champs et la ville, et envoya un monstre pour dévorer Hésione, fille de ce roi. Comme je dois expliquer cette fiction dans l'histoire des travaux d'Hercule, je n'en dirai pas davantage ici.

Le sceptre de Neptune était un trident. Ce dieu était porté sur une conque marine tirée par quatre chevaux ou par quatre veaux marins. Ses yeux étaient bleus ; son habillement était de la même couleur, et ses cheveux. On lui immolait des taureaux, suivant Homère :

Cyaneos crines taurin madetur habenti.

ODYS. L. 15

¹¹⁴ Ovid. Metamorph. l. I.

Et Virgile :

Taurum neptuno ; taurum tibi pulcher Apollo.

ÆNEID. L. 5.

L'oracle lui avait décerné cette victime, parce qu'on dit que les Perses ayant laissé beaucoup de bœufs à Corcyre, un taureau en revenant du pâturage allait vers la mer et y jetait des mugissements effroyables. Le vacher s'y transporta, et y aperçut une prodigieuse quantité de thons. Il en fut avertir les Corcyriens, qui se mirent en devoir de les pêcher, mais inutilement. Ils consultèrent l'oracle là-dessus, qui leur ordonna d'immoler un taureau à Neptune. Ils le firent, et prirent ces poissons¹¹⁵. D'autres mythologues prétendent qu'on immolait cette victime à Neptune, et qu'on le nomma μυχήτιας à cause du bruit de la mer qui ressemble aux mugissements des taureaux. On l'appelait encore τάρπος ou τάρπιος, et les fêtes qu'on célébrait en son honneur, τάρπεια.

On attribuait à Neptune les tremblements et les autres mouvements extraordinaires qui arrivaient sur la terre et dans la mer ; j'en ai dit les raisons dans le chapitre de Jupiter, outre les témoignages d'Homère et d'Hésiode que j'ai rapportés à ce sujet. Hérodote ¹¹⁶ lui donne aussi le titre de *terræ quassator*.

¹¹⁵ Pausan. in Phoc.

¹¹⁶ Ipsi quidem Thessali memorant Neptunum fecisse conval-

On met bien des galantries sur le compte de Neptune, et pour réussir dans ses amours, il se métamorphosa plus d'une fois, à l'exemple de Jupiter, son frère. Arachné dans le bel ouvrage qu'elle fit en présence de Minerve, y rassembla l'histoire de tous ces changements. Amphitrite, sa femme, lui donna Triton; de la nymphe Phénice, il eut Protée. Sous la forme du fleuve Enipe, il courtisa Iphimédie, femme du Géant Aloëus, et en eut Éphialte et Otus; sous celle d'un béliet, il séduisit Bisaltis; sous celle d'un taureau, il eut affaire avec une des filles d'Éole; sous celle d'oiseau, il eut une aventure avec Méduse; il prit la forme d'un dauphin dans celle de Mélanine, et enfin celle de cheval, pour tromper Cérès.

Triton devint le trompette et le joueur de flûte de Neptune. Il eut une fille, nommée Tritie, prêtresse de Minerve. Cette Tritie ayant eu affaire avec Mars, elle devint mère de Mélanippe. Triton fut cause en partie de la victoire que Jupiter remporta sur les Géants. Ceux-ci, surpris d'entendre tout à coup le son de la conque marine que Triton faisait retentir, prirent aussitôt la fuite. Les poètes ont feint que ce dernier avait la nature humaine dans toute la partie

lem per quam meat Poneus, haud absurdè sentientes. Qui enim arbitrantur Neptunum terram quarere, et quæ terræ motu diducta sunt, hujus Dei esse opera, ei cernenti hunc locum videtur Neptunus id fecisse. Namque diductio illa montium (ut mihi videtur) terræ motus est opus. *L. 7. c. 129.*

supérieure du corps et la forme d'un dauphin depuis la ceinture jusqu'en bas ; que ses deux jambes formaient une queue fourchue, retroussée comme un croissant. Ses épaules étaient de couleur de pourpre. Les Romains mettaient un Triton sur le sommet du temple de Saturne.

J'ai parlé de Neptune plus d'une fois ; et l'on a vu pourquoi il était fils de Saturne et de Rhéa. Il est proprement l'eau ou la mer philosophique qui résulte de la distillation de la matière. Il est donc raisonnable de le regarder comme le père des fleuves, le prince de la mer, et le seigneur des ondes. Par sa nature liquide et fluide, et par sa facilité à se mettre en mouvement, il excite les tremblements, tant de la terre qui est au fond du vase, que de celle qui lui surnage. La vigueur et la légèreté avec lesquelles courent les chevaux ont engagé les poètes à feindre que son char était tiré par quatre de ces animaux ; et afin de désigner la volatilité de cette eau, ils ont supposé qu'ils couraient même sur les ondes de la mer, et que ce dieu était toujours accompagné de Tritons et de Néréides, qui ne sont autres que les parties aqueuses, de *ψυρὸς humidus*. Ayant remarqué que cette eau philosophique avait une couleur bleue, qui lui a fait donner le nom d'eau céleste, les poètes philosophes ont feint que Neptune avait des cheveux, des yeux et des vêtements bleus. Sa légèreté, malgré son poids, c'est-à-dire sa volatilité malgré sa pesanteur, fit dire à Rhéa qu'elle était

accouchée d'un poulain, et donna occasion à sa métamorphose en cheval, lorsqu'il voulut tromper Cérès ou la terre philosophique ; parce qu'on a fait allusion à la légèreté du cheval dans la course, malgré la masse pesante de son corps. On a feint par la même raison son changement en oiseau. On sait ce que signifie le taureau ; une explication si répétée deviendrait ennuyeuse.

Quant à Triton, sa forme et sa naissance indiquent assez qu'il est ce qui résulte de l'eau philosophique ; sa queue fourchue en croissant désigne la terre blanche, ou Lune des philosophes, et la couleur de pourpre de ses épaules marque celle qui survient à la matière après la blanche. S'il fut la cause que Jupiter remporta la victoire sur les Géants, c'est parce que ce dieu n'est tranquille et paisible possesseur de son trône qu'après que la matière est parvenue au blanc, et qu'elle commence à cesser d'être volatile.

Dans certain temps des opérations, à mesure que l'œuvre se perfectionne, l'eau des philosophes devient rouge ; c'est Neptune qui se joint avec la nymphe Phénice, ainsi dite de φοινιξ, *purpura*, *puniceus color*. Protée naît de ce commerce ; ce Protée dont les métamorphoses perpétuelles sont un véritable symbole des changements que les philosophes disent survenir à la matière du Magistère. C'est de là sans doute que l'auteur des Hymnes attribuées à Orphée, disait que Protée était le principe de tous les mixtes :

*Gestantem claves pelagi te maxime Protheu
Prisce voco, a quo naturæ primordia primum
Edita sunt, formas in multas vertere nosti
Materiam sacram prudens, venerabilis, atque
Cuncta sciens, quae sint, fuerint, ventura trahantur.*

Homère s'explique dans le même sens au quatrième livre de son Odyssée :

*Concussit cervice jubas leo factus, et inde
Fit draco terribilis, modo sus, modo pardalis ingens,
Alticoma aut arbor, nunc frigida defluit unda,
Nunc ignis crepitat.*

Toutes ces métamorphoses dont parle Homère, conviennent très bien à cette matière, puisque les Disciples d'Hermès lui ont donné les mêmes noms que le poète donne à Protée, parce qu'ils ont fait allusion tant aux différentes couleurs qu'elle prend qu'aux divers changements qu'elle éprouve dans le cours des opérations.

Elle est appelée *lion*, lorsqu'elle est parvenue au rouge dans le premier œuvre ; *dragon*, dans la putréfaction du second ; *cochon* ou corps immonde, à cause de sa puanteur dans la dissolution ; *léopard*, *tigre*, *queue de paon*, lorsqu'elle se revêt des couleurs de l'iris ; *arbre solaire* ou *lunaire*, quand elle passe au blanc ou au rouge ; *eau*, parce qu'elle en est une ; et enfin *feu*, quand elle est soufre ou fixée.

Quant aux propriétés qu'Orphée lui attribue d'être le principe de tout, d'avoir les Clefs de la mer, et de se manifester dans tous les mixtes de la Nature, les philosophes en disent autant de leur matière. Écoutons le Cosmopolite¹¹⁷ : « Cette eau, dit-il, est-elle connue de beaucoup de personnes, a-t-elle un nom propre ? Il (Saturne) me disait à haute voix : peu la connaissent, mais tous la voient, et l'aiment. Elle a plusieurs noms, mais celui qui lui convient le mieux, est *l'eau de notre mer*, eau-de-vie qui ne mouille point les mains. Je lui demandai encore : s'en sert-on à d'autres usages ? Il me répondit : toutes les créatures s'en servent, mais invisiblement. Produit-elle quelque chose, lui dis-je ? Il me répliqua : toutes choses se font d'elle, vivent d'elle, et dans elle. C'est le principe de tout ; elle se mêle avec tout. Vous qui demandez à dieu le don de la Pierre philosophale, dit l'auteur des Rimes germaniques¹¹⁸, gardez-vous bien de la chercher dans les herbes, les animaux, le soufre, le mercure et les minéraux ; le vitriol, l'alun, le sel ne valent rien pour cela ; le plomb, l'étain, le cuivre, le fer n'y sont point bons ; l'or même et l'argent ne peuvent rien pour le Magistère ; mais prenez Hylé, ou le chaos, ou la première matière, principe de tout, et qui se spécifie dans tout. »

Cette matière n'a point de forme déterminée, dit

¹¹⁷ Énigme aux enfants de la vérité.

¹¹⁸ Théâtre. Chymiq. T. 6.

un autre auteur anonyme¹¹⁹ ; mais elle est susceptible de toutes les formes ; c'est le Protée des Anciens, qui, comme dit Virgile :

Omnia transformat sese in miracula rerum.

GEORG. 4.

Elle est l'esprit universel du monde, une substance humide, subtile, une vapeur visqueuse, qui cependant ne mouille pas les mains ; d'elle viennent la rose, la tulipe, l'or et les autres métaux, avec les minéraux, et en général tous les mixtes. Elle produit le vin dans la vigne, l'huile dans l'olivier, le purgatif dans la rhubarbe, l'astringent dans la grenade, le poison dans l'un et le contre-poison dans l'autre ; et enfin, suivant Basile Valentin¹²⁰, *elle est toute chose dans toute chose.*

Il me reste à parler d'un autre enfant de Saturne, mais qui ne l'était pas de Rhéa. C'est de Chiron le Centaure, qu'Apollonius de Rhodes dit être fils de Phillyre :

*Ad mare descendit montis de parte suprema
Chiron Phillyridas.*

L. I, ARGONAUT.

¹¹⁹ *Ibid.*

¹²⁰ 12 Clefs.

Et Ovide :

Et Saturnus equo geminum Chirona creavit.

MÉTAM. L. 6.

Suidas le croyait fils d'Ixion, comme les autres Centaures. Il serait assez difficile d'excuser Paléphate sur l'explication qu'il donne des Centaures, elles sont un peu ajustées au Théâtre, pour me servir des termes de M. l'Abbé Banier ; et les raisons qu'Isaac Tzetzès emploie pour contredire et censurer Paléphate ne valent pas mieux. Les historiens rapportent qu'il y a eu de vrais Centaures ; au moins Pline¹²¹ dit-il en avoir vu un à Rome, qu'on apporta d'Égypte sous l'empire de Claude. Saint Jérôme fait la description de l'Hippocentaure que saint Antoine rencontra dans le désert, lorsqu'il allait voir saint Paul Hermite. Mais les poètes parlent des Centaures comme d'un peuple, et non comme de quelques productions monstrueuses et rares de la Nature. Lucrèce avec beaucoup d'anciens auteurs ont regardé toutes les histoires de ces monstres demi-hommes et demi-chevaux, comme des fictions toutes pures.

¹²¹ Claudius Cæsar scribit Hippocentaurum in Thessaliâ natum, eodem die intercisse ; et nos principatu ejus allatum illu ex Ægypto in melle vidimus. *L. 7. c. 3.*

Comperti hominem equo mixtum, cui opinio Poëtarum Hippocentauro vocabulum indidit. *Sanct. Hyeronim. in vita Sancti Antonii.*

*Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Esse queat duplici natura et corpore bino
Ex alienigenis membris compacta potestas.*

Gallien lui-même nie aussi l'existence de ces monstres. « Il faut donc, suivant M. l'Abbé Banier¹²², ranger tout ce que disent sur ce sujet Philostrate et Lucien, l'un dans le Tableau des Centaurelles, l'autre dans la belle description du Tableau de Xeuxis, parmi les êtres qui ne subsistèrent jamais que dans le pays des tapisseries. » C'était aussi le cas qu'en faisait Rabelais. Je passerai ici sur les explications que M. Newton et quelques autres ont données de Chiron. Je dois m'en tenir à ce qu'en rapporte la fable, et je dis avec elle, que ce fils de Saturne épousa Chariclo, fille d'Apollon ou de l'Océan. Elle lui donna une fille, nommée Ocyroé.

Chiron avait comme les autres Centaures la figure humaine dans la partie supérieure du corps, et la forme d'un cheval dans toute la partie inférieure. Il naquit ainsi, de ce que Saturne étant surpris par Rhéa, lorsqu'il était avec Phillyre, il se métamorphosa en cheval pour s'empêcher d'être reconnu. Chiron devint très habile dans la médecine ; Diane lui apprit l'art de la chasse, et il entendait parfaitement la musique. Toutes ces sciences lui procurèrent l'éducation de Jason, d'Esculape, d'Hercule et d'Achille. Il

¹²² Tom. III, l. 2, c. II.

manait un jour sans trop d'attention une flèche d'Alcide, empoisonnée du venin de l'hydre de Lerne ; cette flèche lui tomba sur le pied, et la douleur qu'il ressentit de la blessure fut si vive, qu'il demanda instantanément à Jupiter la permission d'en mourir. Elle lui fut accordée, et ce dieu le mit au nombre des astres.

On peut juger de ce que signifie Chiron, tant par son père, sa naissance, sa figure et son apothéose, que par les disciples qu'il a eu. Né d'un dieu fabuleux et hermétique, pouvait-il ne pas appartenir à cet art ? Il épouse même une fille du Soleil, et de ce mariage vient une autre fille dont le nom signifie une eau qui coule avec rapidité, pour désigner la solution de la matière aurifique en eau. Je laisse les autres explications, parce que j'aurai occasion de parler de ce Centaure dans plus d'un endroit de cet ouvrage.

Chapitre VIII : Vénus

Il n'est point ici question d'un monstre effrayant, tel que l'est un homme demi-cheval. Il s'agit d'une déesse au sujet de laquelle les beaux esprits de tous les pays ont donné à leur imagination l'essor le plus vif et le plus gracieux. C'est cette déesse, mère de l'Amour, née suivant Hésiode, de l'écume de la mer et

des parties mutilées de Cœlus¹²³ ; ce qui la fit nommer par les Grecs Αφροδιτη. Homère la dit fille de Jupiter et de Dioné. Le sentiment le plus commun est qu'elle naquit de l'écume de la Mer. Le Zéphyr la transporta sur une conque marine dans l'île de Chypre, d'où elle fut appelée *Cypris*, et de là à Cythère. Les fleurs naissaient sous ses pas, Cupidon son fils, les jeux, les ris l'accompagnaient toujours ; elle faisait enfin la joie et le bonheur des dieux et des hommes. Une idée aussi riante ne pouvait que rendre agréables les descriptions que les poètes firent à l'envi de cette déesse. Rien n'égalait sa beauté. Les peintres et les sculpteurs saisirent cette idée, et employèrent tout leur art pour la représenter comme ce qu'il y avait de plus aimable dans le Monde. « Voyez cette Vénus, l'ouvrage du savant Apelle, dit Antiparer de Sidon ; voyez comment cet excellent maître a parfaitement exprimé cette eau écumeuse qui coule de ses mains et de ses cheveux, sans rien cacher de leurs grâces ; aussi dès que Pallas l'eut aperçue, elle tint à Junon ce discours : « Cédons, cédon, ô Junon ! à cette déesse naissante tout le prix de la beauté. » Pâris confirma ce jugement en adjugeant la pomme d'or à Vénus, et il en reçut pour récompense Hélène, la plus belle des femmes.

Le plus grand nombre des Grecs et des Romains regarda Vénus comme la déesse de l'amour et de la

¹²³ Théog.

volupté. Elle eut en conséquence une infinité de temples, et des femmes lascives et débauchées pour les desservir. Son culte était rempli de cérémonies conformes à ces idées.

Platon, dans son banquet, admettait deux Vénus : l'une fille du Ciel, et l'autre fille de Jupiter. La première, dit ce philosophe, est cette ancienne Vénus, fille du Ciel, dont on ne connaît point la mère, et que nous appelons Vénus la céleste ; et cette autre Vénus récente, fille de Jupiter et de Dioné, que nous nommons Vénus la vulgaire. C'est à ces deux qu'on doit attribuer tout ce que les auteurs grecs et latins disent des diverses Vénus, dont ils parlent sous des noms différents. Leur culte aussi n'était pas le même. Polemus¹²⁴ dit que celui des Athéniens était très pur. *Athenienses harum rerum observandarum studiosi, et in sacrificiis Deorum faciendis diligentes ac pii nephalia sacra faciunt Mnemosynæ, Musis, Auroræ, Soli, Lunæ, nymphis, veneri coelesti.*

Il est en général bien difficile de rien conclure de raisonnable de ce que disent tant d'auteurs au sujet de cette déesse, puisqu'ils en parlent, tantôt comme d'une femme débauchée, tantôt comme d'une déesse. Ils la considèrent quelquefois comme une planète, et quelquefois ils en parlent comme d'une passion. Les expressions des poètes sont toujours figurées. Mais

¹²⁴ Ad Timæum.

étant une déesse si bienfaisante, et si favorable à la corruption du cœur humain dans l'esprit du commun, aurait-elle pu trouver quelqu'un qui lui déclarât la guerre ? Mais lui-même, ce dieu de sang et de carnage, vit évanouir toute sa férocité à l'aspect de Vénus. Il était honteux de révéler Mars comme un dieu, lui qui semblait ne se plaire qu'à la destruction de l'humanité ; mais il était naturel d'accorder les honneurs de la divinité à Vénus qui était tout occupée à perpétuer les hommes. Mars fut en conséquence regardé comme le dieu de la guerre, et Vénus comme la déesse de la paix.

Les Égyptiens et la plupart des anciens Grecs ne prenaient pas Vénus pour la déesse de la volupté et du libertinage, mais pour la petite-fille de Saturne, ayant pour sœur la Vérité cachée dans le fond d'un antre. Il est vrai que quelques-uns en parlaient comme d'une femme belle par excellence. Les libertins qui ne saisirent pas la véritable idée des auteurs de ces fictions, ne la considèrent plus que comme propre à exciter le feu impur du libertinage ; et ignorants la Vérité, sœur de Vénus, ils prirent occasion de décerner à celle-ci un culte licencieux. Diodore de Sicile qui avait recueilli, autant qu'il avait pu, les traditions égyptiennes, dit en parlant des dieux d'Égypte, que suivant quelques-uns, Chronos étant devenu père de Jupiter et de Junon, Jupiter eut pour enfants Osiris, Isis, Typhon, Apollon, Aphrodite ou Vénus.

M. l'Abbé Banier, après avoir rapporté tous les différents sentiments au sujet de cette déesse, conclut en ces termes¹²⁵ : « Pour dire ce que je pense de cette fable, je crois qu'il faut en chercher l'origine dans la Phénicie. En effet, il n'y eut jamais d'autre Vénus que la Vénus céleste, c'est-à-dire la planète de ce nom, honorée parmi les Orientaux, comme nous l'avons dit dans le premier Volume ; et Astarté, femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec celui de cette planète, ou, ce qui revient au même, cette Vénus syrienne, la quatrième dans Cicéron, si célèbre dans l'Antiquité. Les Phéniciens, en conduisant leurs colonies dans les îles de la mer Méditerranée et dans la Grèce, y portèrent le culte de cette déesse. » Mais si Vénus et Astarté ne sont qu'une et même divinité, il faudra donc confondre la planète de Vénus avec la Lune, puisque, suivant ce mythologue¹²⁶ : la Lune et Astarté ne diffèrent point entre elles. Or qu'est-ce qui confondit jamais l'une avec l'autre ? Ce n'est donc point par cette raison qu'il faut faire venir de Phénicie ou d'Égypte l'origine de Vénus. Il n'en serait cependant

¹²⁵ Tom. II, p. 161.

¹²⁶ Cicéron, qui parle des différentes Vénus que la théologie païenne reconnaissait, dit (De Nat. Deor. l. 3.) que la quatrième, qu'on appelait Astarté, était née à Tyr dans la Syrie, et mariée à Adonis. Il aurait parlé plus juste, s'il avait confondu avec la première, qu'il dit avoir été fille du Ciel et de la lumière ; car Astarté était parmi les Syriens la même que la Lune, ainsi que nous le dirons ; cette origine lui convenait parfaitement. *M. l'Abbé Banier, Tom. I, p. 546.*

pas moins vrai que Vénus et Astarté pourraient être une même chose.

Les Disciples d'Hermès, mieux instruits sans doute de l'idée que leur maître attachait aux dieux feints de l'Égypte, s'y sont mieux conformés que les mythologues, et n'ont pas pris Vénus pour la volupté ou l'appétit des animaux pour perpétuer leurs espèces. Ils n'ont point eu en vue la planète appelée Vénus, ou *Lucifer*, qui paraît le matin avant le lever du Soleil, ou le soir avant le coucher de ce flambeau du monde ; puisqu'il n'est pas possible de la faire naître des parties mutilées de Cœlus et de l'écume de la Mer, ni de la dire avec quelque raison fille de Jupiter. Les chimistes vulgaires ne sauraient aussi attribuer cette filiation au cuivre, à l'égard de l'étain. De quelque manière qu'on l'entende, il ne sera donc pas possible d'accorder la naissance de Vénus avec les raisonnements susdits.

Michel Maïer dit que les Anciens entendaient par Vénus une matière sans laquelle on ne peut faire le grand œuvre, et la plupart des philosophes paraissent aussi l'avoir prise quelquefois dans ce sens-là. Flamel cite ces paroles de Démocrite : « Ornez les épaules et la poitrine de la déesse de Paphos, elle en deviendra très belle, et quittera sa couleur verte pour en prendre une dorée. Lorsque Pâris eut vu cette déesse dans cet état, il la préféra à Junon et à Pallas. Qu'est-ce que Vénus, dit le même auteur ? Vénus, comme un

homme, a un corps et une âme ; il faut la dépouiller de son corps matériel et grossier pour en avoir l'esprit tingent et la rendre propre à ce qu'on veut en faire. »

Philalèthe regardait Vénus comme un des principaux ingrédients qui entrent dans la composition du Magistère¹²⁷. D'Espagnet cite à cette occasion ces vers du sixième livre de l'Énéide :

..... *Latet arbore opaca*
Aureus et soliis, et lento vimine ramus
Junoni infernæ dictus sacer ; hunc tegit omnis
Lucus, et obscuris claudunt convallibus umbra,

Vix ea satus erat geminæ, cum sorte columbæ
Ipsa sub ora viri coelo venere volantes
Et viridi sedere solo : tum maximus Heros
Maternas agnoscit aves.

Ce philosophe, à qui Olaus Borrichius dit¹²⁸ : que les amateurs de la Chymie hermétique ont tant d'obligation, prend toujours Vénus dans le sens philosophique. « Il faut, dit-il¹²⁹, un travail d'Hercule pour la préparation ou sublimation philosophique du mercure ; car Jason n'aurait jamais entrepris son expédition sans l'aide d'Alcide. L'entrée est gardée par

¹²⁷ Vade mecum.

¹²⁸ Conspect. Chymic. celeb.

¹²⁹ Can. 42.

des bêtes à cornes, qui en éloignent ceux qui s'en approchent témérairement. Les enseignes de Diane et les *colombes de Vénus* sont seules capables d'adoucir leur férocité. Il ajoute au Canon 46 : « Cette eau est une eau-de-vie, une eau permanente très limpide, appelée eau d'or et d'argent... Cette substance enfin très précieuse est la *Vénus Hermaphrodite* des Anciens, ayant l'un et l'autre sexe, c'est-à-dire le soufre et le mercure. » Et au Canon 52 : « Le jardin des Hespérides est gardé par un affreux dragon ; dès l'entrée se présente une fontaine d'eau très claire, qui sort de sept sources, et qui se répand partout. Faites-y boire le dragon par le nombre magique trois fois sept, jusqu'à ce qu'étant ivre, il dépouille son vêtement sale et malpropre. Mais pour cet effet il faut vous rendre propices *Vénus* porte-lumière, et Diane la Cornue. »

Lorsque les philosophes ont fait allusion aux couleurs qui se manifestent dans l'œuvre, auxquelles ils ont donné les noms des planètes, ils ont employé celui de Vénus pour désigner la couleur jaune safranée. C'est dans cette vue que Canachus de Sicyone fit, au rapport d'Ératosthène¹³⁰, une Vénus d'or et d'ivoire, ayant un pavot dans une main, et une grenade dans l'autre. Vénus philosophique après la blancheur devint jaunâtre comme l'écorce d'une grenade, et enfin rouge comme l'intérieur de ce fruit, ou

¹³⁰ Liv. 3.

comme la fleur du pavot. C'est à cela qu'il faut aussi rapporter ces paroles d'Isimindrius¹³¹ : « Notre soufre rouge se manifeste quand la chaleur du feu passe les nues et se joint avec les rayons du Soleil et de la Lune. Vénus alors a déjà vaincu Saturne et Jupiter. » Brimellus¹³² dit aussi : « Il viendra diverses couleurs (à notre Vénus) ; le premier jour safran ; le second, comme rouille ; le troisième, comme pavot du désert ; le quatrième, comme sang fortement brûlé. »

Le terme d'*airain* que les Adeptes ont souvent employé pour désigner leur matière avant la blancheur, n'a pas peu contribué à faire prendre le change aux souffleurs et même aux chimistes vulgaires, qui ont regardé en conséquence le cuivre comme la Vénus des philosophes. Mais ce qui nous manifeste bien clairement l'idée que les Anciens attachaient à leur Vénus, est non seulement ses adultères avec Mercure et Mars, mais son mariage avec Vulcain.

Ce dernier étant le feu philosophique, comme nous l'avons prouvé et le prouverons encore, est-il surprenant qu'il ait été marié avec la matière des philosophes ? S'il surprend cette déesse avec le dieu de la guerre, c'est que la couleur de rouille de fer semble être tellement unie avec la couleur citrine et safranée, appelée Vénus, qu'on ne les distingue qu'après que la rouge est dans tout son éclat. Alors, Mars et

¹³¹ Code Vérité.

¹³² *Loc. cit.*

Vénus se trouvent pris dans les filets de Vulcain, et le Soleil qui les y voit, les décèle ; car la couleur rouge est précisément le Soleil philosophique.

Telle est l'explication la plus naturelle de cette histoire feinte de Vénus. Que les mythologues se tourmentent l'esprit tant qu'ils voudront, en trouveront-ils une plus simple ? M. l'Abbé Banier en rapporte plus d'une, et dit¹³³ *qu'il donne celle de Paléphate pour ce qu'elle vaut, parce que cet auteur a souvent inventé de nouvelles fables pour expliquer les anciennes. J'en dis de même, ajoute-t-il, de celle du Père Hardouin, aussi spirituelle que singulière.* Ce savant mythologue, assez hardi et assez fécond pour en trouver de semblables, n'a cependant pas osé en hasarder une dans cette circonstance : il s'est trouvé ici en défaut, et s'excuse sur *ce qu'il n'est ni possible, ni nécessaire d'expliquer tout ce que les poètes grecs ont dit, tant dans cette fable que dans les autres*¹³⁴.

Outre les deux Vénus, la céleste et la populaire dont nous avons parlé, les Anciens en ont introduit beaucoup d'autres, selon les lieux, les temps et les circonstances où ils imaginaient leurs fictions. Mais si l'on examine sérieusement tout ce que ces Amateurs disent de ces différentes Vénus, on conviendra aisément que les plus anciens au moins n'entendent parler que d'une même chose. Que Vénus soit donc

¹³³ Tom. II, p. 163.

¹³⁴ *Loc. cit.* p. 162.

filles de Saturne ou de Jupiter ; qu'elle le soit du Ciel et de l'écume de la mer, elle est toujours Vénus, ou une même chose qu'on a prise pour sujet de différentes allégories. Les philosophes ont imité en cela les Anciens ; car chacun a inventé sur le grand œuvre et ses procédés, des allégories, des fables et des fictions, suivant qu'il était affecté. Il n'en est presque pas deux qui se ressemblent, quoiqu'elles aient toutes la même chose pour objet. Nous achèverons l'histoire de Vénus à mesure que les sujets nous en fourniront l'occasion.

Chapitre IX : Pallas

Jupiter avait d'abord épousé Metis¹³⁵ ; mais après que cette déesse eut fait prendre à Saturne une boisson qui lui fit vomir le caillou et ses enfants qu'il avait dévorés, Jupiter avala à son tour cette fille de l'Océan, après qu'elle fût devenue enceinte. À peine eut-il fait cette belle action, qu'il se sentit femme sans cesser d'être dieu. Il fallut accoucher, et il ne put le faire qu'avec le secours de Vulcain, qui lui servit de sage-femme. Ce dieu de feu lui assena rudement un coup de cognée sur la tête, et l'on vit aussitôt sortir

¹³⁵ Apollod. Bibliot. I. I.

par la plaie une jeune et belle fille armée de pied en cap. Voilà donc Pallas née sans mère du cerveau de Jupiter. Homère¹³⁶ appelle Pallas Alalcoménie, parce que les Alalcoméniens prétendaient qu'elle était née dans leur ville. Strabon est du même sentiment, dans le neuvième livre de sa géographie, et dit ensuite dans le quatorzième, qu'il tomba une pluie d'or à Rhodes, lorsque Minerve y naquit du cerveau de Jupiter.

Plusieurs ont cru que Pallas et Minerve faisaient deux personnes différentes ; mais Callimaque assure le contraire et ajoute que Jupiter, son père, consent à tout ce qu'elle veut :

*Annuit his dictis Pallas, quodque annuit illa
Perficitur. natae Jupiter hoc tribuit
Ipse Minervæ uni, quæ sunt patris ominia ferre.*

HYMNE SUR LES BAINS DE PALLAS.

Hérodote la dit¹³⁷ fille de Neptune et du lac Triton, suivant le sentiment des Libyens, qui ajoutaient que cette fille s'était ensuite donnée à Jupiter. On convient néanmoins plus communément que Pallas et Minerve sont la même fille de Jupiter : et ce qui prouve son ancienneté, c'est que chez les Égyptiens elle était femme de Vulcain, le plus ancien et le premier de tous leurs dieux. Les auteurs de la Mytholo-

¹³⁶ Iliad. l. 4.

¹³⁷ L. 4. c. 180.

gie grecque avaient conservé cette idée qu'ils avaient puisée en Égypte ; et c'est de là sans doute qu'ils consacraient un autel commun à Vulcain et à Pallas. Le nom même *Ogga* que portait la Minerve d'Égypte, au rapport d'Euphotion dans Étienne de Byzance, et d'Hésychius, qui l'appelle aussi *Onka*, semble en indiquer la raison, si nous en croyons Gérard Vossius, qui, en expliquant l'histoire de Typhon, dit¹³⁸ que Og, duquel on a pu faire *Ogga*, signifie *ussit, ustulavit*.

Quoi qu'il en soit, il y a eu une Minerve honorée à Saïs en Égypte, longtemps avant Cécrops, qui en porta le culte dans la Grèce. Les Grecs en changèrent l'histoire dans la suite, ce qui fit dire à ceux d'Aliphère, dans l'Arcadie, que Minerve était née chez eux, et qu'elle y avait été nourrie¹³⁹.

Pallas, Minerve et Athéna n'étaient parmi les Grecs qu'une même divinité, mais ils regardaient proprement Minerve comme la déesse des Arts et des Sciences, et Pallas comme déesse de la guerre. Elle demeura toujours vierge. Elle rendit Tirésias aveugle, parce qu'il l'avait vue nue dans la fontaine d'Hippocrène, et Vulcain ne put l'engager à satisfaire la passion qu'il avait pour elle. Pallas tua le monstre Égide, fils de la Terre, qui vomissait beaucoup de feu, et avait embrasé les forêts depuis le mont Taurus jusqu'en

¹³⁸ De Idol. l. I. c. 26.

¹³⁹ Pausanias.

Libye, en ravageant sur son chemin la Phénicie et l'Égypte.

Cette déesse avait à Saïs un temple magnifique, dont Hérodote fait la description¹⁴⁰. Les fêtes qu'on célébrait en l'honneur de Pallas dans la Grèce, s'appelaient *Panathénées*. Les jeux et les exercices publics qui accompagnaient cette fête, étaient la course à pied, avec des flambeaux et des torches allumées, comme dans les fêtes de Vulcain et de Prométhée. On y en introduisit d'autres dans la suite.

Tous les Anciens ont pris Pallas pour la Sagesse et la Prudence, comme étant née du cerveau de Jupiter, parce que le cerveau est regardé comme le siège du jugement, sans lequel on ne peut réussir dans aucune affaire épineuse, non plus que dans le grand œuvre, appelé par cette raison *le Magistère des Sages*. Étant dans le secret des secrets, que Dieu ne révèle qu'à ceux qu'il veut en favoriser, ce serait le profaner que de le divulguer. Il faut avoir la sagesse de Pallas, pour l'apprendre et le garder. Salomon disait en conséquence¹⁴¹ : « Le Sage étudiera la sagesse des Anciens et s'exercera dans les prophéties. Il conservera scrupuleusement les discours des hommes de nom, et pénétrera dans la finesse des paraboles. Il découvrira leur sens caché, et s'exercera à dévoiler ce que renferment

¹⁴⁰ Liv. 2.

¹⁴¹ Ecclésiaste, ch. 19.

les proverbes. L'homme prudent et sage ne divulgue point le secret de la Science¹⁴². »

Les philosophes hermétiques ont toujours eu à cœur ce conseil, et ont voilé leur secret sous des allégories, des énigmes, des fables, des hiéroglyphes. Ils ont pris Pallas pour guide, et se sont fait un devoir de suivre ses instructions. C'est pourquoi la fable feint que cette déesse favorisa toujours Hercule et Ulysse dans toutes leurs entreprises, comme nous le verrons dans les livres suivants.

On feint que cette déesse aveugla Tirésias, parce qu'il l'avait vue nue dans le bain, comme Diane métamorphosa Actéon en cerf par la même raison ; afin d'avertir les Artistes d'être plus discrets, plus prudents et plus circonspects que ces deux téméraires, s'ils veulent éviter des malheurs semblables.

Junon, dit la fable, ayant appris la naissance de Pallas par l'accouchement extraordinaire de Jupiter, en devint furieuse, et parmi les exécutions qu'elle proférait, elle frappa rudement la terre, qui produisit aussitôt Typhon, ce père de tant de monstres. Apollon invita ensuite cette déesse à un repas que donnait Jupiter. Elle s'y rendit, et ayant mangé des laitues sauvages, de stérile qu'elle était, elle devint féconde, et mit au monde Hébé, qui servit quelquefois à boire à Jupiter. Hébé devint par là sœur de Mars et de Vul-

¹⁴² Prov. c. 10. et 12.

cain, et ensuite femme d'Hercule après la mort de ce héros. Nous avons expliqué l'histoire de Typhon dans le premier livre ; passons aux autres enfants de Junon.

Chapitre X : Mars et Harmonie

Après Pallas, déesse de la guerre, vient naturellement Mars, le dieu des combats. Homère¹⁴³, avec les autres poètes, le dit fils de Jupiter et de Junon ; Hésiode le regarde aussi comme tel¹⁴⁴. Ce n'est que parmi les poètes latins qu'on trouve la fable, qui dit que Junon, piquée de ce que Jupiter avait mis au monde Minerve sans sa participation, avait conçu Mars en touchant dans une prairie une fleur que Flore lui avait montrée.

On ne voit dans toute l'histoire de Mars, que des combats et des adultères. Celui qu'il commit avec Vénus, est célèbre dans tous les poètes. Vénus, la plus belle des déesses, ayant été mariée à Vulcain, le plus laid des dieux, contrefait d'ailleurs et ouvrier, s'en dégoûta bientôt, et prodigua ses faveurs à Mars. Vul-

¹⁴³ Iliad. l. I

¹⁴⁴ *Addita mox uxor post has est ultima Juno,
Lucinam, Martemque parit, quibus est prior Hebe:
Juno hominum regi, Regi cuncta Deorum.*
Hesiod. Théog.

cain les ayant surpris, les lia d'un lien imperceptible, après que le Soleil les eut trahis.

Les mythologues placent Mars au nombre des douze grands dieux de l'Égypte. Les poètes nous le peignent toujours plein d'une bile échauffée, et d'une fureur meurtrière : mais les Anciens l'ont pris pour une certaine vertu ignée, et une qualité inaltérable des mixtes, capable par conséquent de résister aux atteintes du feu les plus violentes. Si l'on met donc la Vénus des philosophes avec ce Mars, dans un lit ou vase propre à cet effet, et qu'on les lie d'une chaîne invisible, c'est-à-dire aérienne, et telle que nous l'avons décrite dans le chapitre de Vénus, il en naîtra une très belle fille, appelée Harmonie, dit Michel Maïer¹⁴⁵, parce qu'elle sera composée harmoniquement, c'est-à-dire parfaite en poids et en mesure philosophique. Hésiode¹⁴⁶ la dit née de cet adultère : mais Diodore de Sicile¹⁴⁷ la donne pour fille de Jupiter et d'Électre, l'une des filles d'Atlas.

Les poètes ont beaucoup chanté la beauté d'Harmonie, et les Anciens la regardaient comme une divi-

¹⁴⁵ Arcana arcaniss. l. 3.

¹⁴⁶ Marti Clypeos atque arma fecanti
Alma Venus peperit pallorem, unaque timorem,
Qui dare terga virum armatas jussere phalangas
In bello tristi : quam Cadmus duxit, at inde
Harmoniam peperit Marti Cytherea decorem.
Théog. v. 932.

¹⁴⁷ Liv. 5.

nité tutélaire. Elle épousa Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie. Jupiter qui avait fait ce mariage, assista aux noces, et y invita tous les dieux et les déesses, qui firent des présents à la nouvelle mariée. Cérès lui donna du blé, Mercure une lyre, Pallas, un collier, une robe et une flûte ; le collier était un chef-d'œuvre de Vulcain. Apollon joua de la lyre pendant les noces. La fin de ce mariage n'eut pas tout l'éclat du commencement. Après bien des traverses, Cadmus et Harmonie furent changés en dragons. Quelques auteurs ont avancé que le serpent qui dévora les compagnons de Cadmus, était aussi fils de Vénus et de Mars.

L'on voit par là que la fin de tous ces dieux, déesses et héros, répond très bien à leur origine ; ce que les auteurs de ces fictions ont imaginé et débité, afin qu'on les regardât comme des fables, et non comme des histoires véritables.

Harmonie est cette matière qui résulte des premières opérations de l'œuvre, et qu'il faut ensuite marier avec Cadmus (duquel la Cadmie a pris son nom). Alors, tous les dieux hermétiques se trouvent à leurs noces avec leurs présents et Apollon y joue de sa lyre, comme il le fit pour chanter la victoire que Jupiter avait remportée sur les Géants. Cadmus et Harmonie sont enfin métamorphosés en un serpent, et même en basilic ; car le résultat de l'œuvre incorporé avec son semblable, acquiert la vertu attribuée au basilic, comme le disent les philosophes. L'auteur

du Rosaire s'exprime ainsi : Lorsque vous m'aurez extrait en partie de ma nature, et ma femme en partie de la sienne, et que nous ayant réunis, vous nous ferez mourir, nous ressusciterons en un seul corps, pour ne plus mourir, et nous ferons des choses admirables. » Riplée¹⁴⁸ parlant de l'élixir philosophique qui, comme nous venons de le voir, est composé de Cadmus et d'Harmonie, ou du mari et de la femme, dit : « Il en résulte un tout qui devient par l'art une pierre céleste, dont la vertu ignée est si forte que nous l'appelons notre dragon, notre basilic, notre élixir de grand prix ; parce que, de même que le basilic tue de sa seule vue, de même notre élixir tue le mercure cru dans un clin d'œil, sitôt qu'il est jeté dessus. Il teint même tous les corps d'une teinture parfaite du Soleil et de la Lune. Notre huile, dit le même auteur, un peu avant, se fait par le mariage du second et du troisième menstrue, et nous le réduisons à la nature du basilic. De même, dit Maïer¹⁴⁹, que le basilic sort d'un œuf, et qu'en dardant ses rayons visuels envenimés, il infecte et tue les êtres vivants ; de même aussi notre teinture se produit de l'œuf philosophique, et par sa vertu coagule par le plus léger attouchement tout ce que les métaux contiennent de mercure. Elle rend stupide ce mercure, le tue en le fixant, et le dépouille de son soufre combustible. »

¹⁴⁸ 12. port.

¹⁴⁹ *Symbola Aureæ mensæ*, 10.

Peut-on voir quelque chose de plus précis ? Il n'y manque que les noms de Cadmus et d'Harmonie, qui sont l'époux et l'épouse du texte cité. Il est bon d'observer aussi que Mars avait un temple célèbre à Lemnos, séjour de Vulcain.

Le loup, le chien, le coq et le vautour étaient consacrés au dieu de la guerre : le loup et le vautour à cause de leur voracité, disent les mythologues, et le chien avec le coq pour leur vigilance. Mais ils auraient mieux deviné, s'ils avaient dit que c'est pour les raisons que nous avons rapportées dans le premier livre, en parlant d'Anubis et de Macedo ; c'est-à-dire parce que les animaux ont toujours été pris pour symboles des ingrédients du Magistère des philosophes. Je suis un loup ravissant et affamé, dit Basile Valentin¹⁵⁰. Je suis le chien de Corascene et la chienne d'Arménie, dit Avicenne¹⁵¹ avec la Tourbe. Je suis le coq et vous la poule, dit le Soleil à la Lune¹⁵², vous ne pouvez rien faire sans moi, et moi rien sans vous. Je suis le vautour qui crie sans cesse au haut de la montagne, dit Hermès¹⁵³.

¹⁵⁰ I. Clef.

¹⁵¹ De re rectâ.

¹⁵² Consilium Conjugii massæ Solis et Lunæ.

¹⁵³ Sept. Chap.

Chapitre XI : Vulcain

Ce dieu se trouve si souvent sur nos pas, que je ne m'étendrai pas beaucoup à son sujet. J'en ai déjà fait mention dans le premier livre, en parlant des dieux de l'Égypte. Voyons en peu de mots ce qu'en pensaient les Grecs. Vulcain était fils de Junon, suivant Hésiode.

Vulcanum peperit Juno conjuncta in amore.

THÉOG.

Quelques auteurs ont avancé qu'elle l'avait conçu sans connaissance d'homme, mais Homère¹⁵⁴ le dit positivement fils de Jupiter et de Junon, et que sa grande difformité le fit chasser du Ciel, d'où il tomba dans l'île de Lemnos. Le même poète fait parler Junon dans un autre endroit, comme ayant elle-même expulsé Vulcain de l'Olympe¹⁵⁵. Aussi Vulcain n'oublia-t-il pas cette injure, et fit, pour s'en ven-

¹⁵⁴ Me quoque de cœlo pede jecit Jupiter olim
Contra illum auxilium misero, ut mihi ferre pararem.
Ast ego cum cœlo, Phæboque cadente ferebar;
In Lemnum ut cecidi vix est vis ulla relictâ.
Iliad. l. I.

¹⁵⁵ Ipse meus natus Claudus Vulcanus ego ipsa
Hunc peperî, manibus capiens et in æquora jeci.
Filia mox cepit Nerei Thetis alma marini,
Germanasque adiit, quibus hunc portavit alendum.
Hymn in Apoll.

ger, une chaise d'or avec des ressorts secrets qui saisissaient ceux qui s'y asseyaient, sans qu'ils pussent s'en retirer. Il en fit présent à sa mère, qui s'y trouva prise aussitôt qu'elle s'y mit. Platon en parle dans sa République.

Quelques auteurs nous donnent Vulcain pour l'inventeur du feu, et d'autres disent avec aussi peu de raisons, que ce fut Prométhée. Chez les Égyptiens c'était, suivant Hérodote, le plus ancien des dieux, et chez les Grecs il était le moins respecté. On l'y regardait comme le père des Forgerons, et comme Forgeron lui-même. Il fabriquait les foudres de Jupiter et les armes des dieux. Il forma un chien d'airain, dont il fit présent à Jupiter après l'avoir animé. Jupiter le donna à Europe, Europe à Procris, et celle-ci à Céphale, son époux. Jupiter enfin le changea en pierre. Il fit faire à Vulcain la boîte de Pandore, pour être présentée aux hommes, au lieu du feu que Prométhée avait enlevé du Ciel. Ce dieu boiteux demanda à Jupiter Minerve pour femme, en récompense des armes qu'il lui avait fabriquées, et des services qu'il lui avait rendus, mais Minerve fut toujours sourde à ses demandes et rebelle à ses poursuites.

Le lion lui était consacré à cause de sa nature ignée. Brontes, Stérophes et Pyracmon furent les compagnons de Vulcain dans le travail de la forge. Hésiode

les dit tous trois enfants du Ciel et de la Terre¹⁵⁶ ; d'autres les font fils de Neptune et d'Amphitrite. Virgile en fait mention dans le huitième livre de l'Énéide.

Ardale et Brothée furent fils de Vulcain. Le premier fit la salle ou temple des Muses chez les Trézéniens ; et Brothée, devenu le jouet des hommes à cause de sa difformité, se jeta dans le feu pour ne pas survivre à sa honte.

Outre Vénus, Vulcain eut pour seconde femme Aglaia, l'une de Grâces, dont le nom signifie splendeur, beauté. Elle était fille de Jupiter et d'Eurynome, selon Hésiode.

Noël le Comte s'égaye à son ordinaire aux dépens des chimistes dans sa *Mythologie*¹⁵⁷. Ils prétendent, dit-il, que Vulcain n'est autre que le soufre ou l'argent vif, qui ne s'allient à rien qu'à ce qui est de leur nature. Mais il montre, ou son ignorance, ou sa mauvaise foi, quand il ne connaît d'autres usages du feu que pour cuire les viandes ou pour le travail de la forge. Il aurait eu bien plus beau jeu, s'il avait badiné sur l'usage qu'en font les souffleurs. Il n'aurait pas donné atteinte aux opérations admirables de la Chymie même vulgaire. Sans Vulcain, que deviendrait la médecine, et les remèdes chimiques aujourd'hui si fort à la mode ? Que deviendraient ces verreries,

¹⁵⁶ Théog.

¹⁵⁷ Chapitre 6 du liv. 2

ces manufactures de porcelaines, et tant d'autres ouvrages que nous admirons ?

Vulcain a été considéré et honoré partout comme dieu du feu. Quelques anciens mythologues le prenaient pour le feu de la Nature, mais comme le feu des forges et de nos cuisines est plus sensible et plus manifeste, le peuple prit bientôt le change ; ne connaissant ou n'étant frappé que de celui-là, il s'accoutuma à le prendre pour Vulcain, et il fut confirmé dans son erreur par les histoires allégoriques que les poètes débitèrent sur le compte de ce dieu, et par les cérémonies symboliques qu'on employait dans son culte.

Chez les Égyptiens, Vulcain était le plus ancien et le plus grand des dieux, parce que le feu est le principe actif de toutes les générations. Toutes les cérémonies de leur culte ayant été instituées pour faire allusion à l'art secret des prêtres : et le principal et seul agent opérant de cet art, étant le feu, il eut le plus superbe des temples à Memphis sous le nom d'*Opas*, et ils le regardaient comme leur protecteur. Mais les Grecs qui firent plus attention à la beauté de l'ouvrage qu'à l'ouvrier, ne firent pas de Vulcain tout le cas qu'en faisaient les Égyptiens. Frappés de l'abondance des soufres que l'île de Lemnos fournissait, et considérant le soufre comme le principe ou la matière du feu, ils feignirent que Vulcain faisait son séjour dans cette

île, et les Romains par la même raison établirent et fixèrent les forges de ce dieu sous le mont Etna.

Son éducation faite par les Néréides désignait assez quelle était la nature de ce feu et l'origine de Vulcain, mais le peuple accoutumé à prendre les fictions pour des vérités, sans en examiner trop les circonstances et sans y regarder de si près, prenait tout à la lettre. Il était cependant facile de voir au premier coup d'œil, que le feu commun ne pouvait guère avoir été élevé par l'eau qui le suffoque et l'éteint, quoiqu'à dire vrai l'eau est en quelque manière l'aliment du feu.

Les Égyptiens avaient donc en vue le feu philosophique, et ce feu est de différentes espèces, suivant les Disciples d'Hermès. Artéphius¹⁵⁸ est celui qui en parle plus au long, et qui le désigne le mieux. « Notre feu, dit cet auteur, est minéral, il est égal, il est continu, il ne s'évapore point, s'il n'est trop fortement excité ; il participe du soufre ; il est pris d'autre chose que de la matière ; il détruit tout, il dissout, congèle et calcine ; et il y a de l'artifice à le trouver et à le faire, et il ne coûte rien ou du moins fort peu. De plus, il est humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, subtil, aérien, non violent, incomburant, ou qui ne brûle point, environnant, contenant, unique. Il est aussi la fontaine d'eau vive qui environne et contient le lieu où se baignent le Roi et la Reine. Ce feu humide suf-

¹⁵⁸ De l'art Secret.

fit en tout l'œuvre, au commencement, au milieu et à la fin, parce que tout l'art consiste dans ce feu. Il y a encore un feu naturel, un feu contre nature, et un feu innaturel et qui ne brûle point ; et enfin pour complètement, il y a un feu chaud, sec, humide et froid. » Le même auteur distingue les trois premiers en feu de lampe, feu de cendres et feu, naturel de l'eau philosophique. Ce dernier est le feu contre nature, qui est nécessaire dans tout le cours de l'œuvre ; au lieu, dit-il, que les deux autres ne sont nécessaires que dans certains temps. Riplée¹⁵⁹, après avoir fait l'énumération de ces quatre mêmes feux, conclut ainsi : *Faites donc un feu dans votre vase de verre, qui brûle plus efficacement que le feu élémentaire.*

Raymond Lulle, Flamel, Gui de Montanor, d'Espagnet et tous les philosophes s'expriment à peu près de la même manière, quoique moins clairement. D'Espagnet recommande de fuir le feu élémentaire ou de nos cuisines, comme le tyran de la Nature, et il l'appelle *fratricide*. Les autres disent que l'Artiste ne se brûle jamais les doigts, et ne se salit point les mains par le charbon et la fumée. Il faut donc en conclure que ceux qui changent leur argent en charbon, ne doivent en attendre que de la cendre et de la fumée, et ne doivent point espérer d'autres transmutations.

¹⁵⁹ 12 Port.

Ces souffleurs ne connaissent donc pas Vulcain ou le feu philosophique.

Malgré toute la mauvaise humeur de Noël le Comte envers les chimistes, il avoue que les Anciens avaient fixé le séjour de Vulcain à Lemnos, parce que le terrain de cette île est chaud et médicinal. C'est de là qu'on nous apporte la terre sigillée, qui entre autres propriétés a, dit cet auteur, celle de tuer les vers et d'être un contre poison.

Si Vulcain est le feu hermétique nécessaire dans le cours de l'œuvre, au moins en certain temps on doit voir pourquoi la fable suppose qu'il fut chassé du Ciel et nourri par les Néréides. Il ne sera même pas difficile à deviner pour celui qui aura lu avec attention ce que nous avons dit jusqu'à présent du ciel, de la terre et de la mer des philosophes. On verra quelles sont les armes des dieux, et les foudres de Jupiter que Vulcain fabriqua. La séparation du pur d'avec l'impur, qui se fait par son moyen, annonce assez clairement la victoire que les dieux remportent sur les Titans. Ce prétendu forgeron est le feu qui puisse être chargé de faire le sceptre de Jupiter, le trident de Neptune et le bouclier de Mars, avec le collier d'Harmonie, et le chien d'airain de Procris qui doit être changé en pierre, parce qu'il est l'agent principal du second œuvre et que lui seul est capable de conduire l'airain philosophique à la perfection de la pierre des Sages.

La fixité de la matière de l'œuvre dans cet état a

donné lieu à la fiction de la chaise d'or que Vulcain présenta à Junon : car une chaise étant faite pour le repos, on pouvait feindre naturellement que Junon, que nous avons dit être une vapeur volatile, était venue s'y reposer, lorsque cette vapeur s'est fixée dans l'or ou la matière fixe des philosophes. Vulcain joua ce tour à sa mère pour se venger de ce qu'elle l'avait chassé du Ciel, d'où il tomba dans l'île de Lemnos. La terre ignée des Sages, après avoir occupé la partie supérieure du Vase, en se volatilisant avec la vapeur dont nous venons de parler, tombe au fond, où elle forme comme une espèce d'île au milieu de la Mer. C'est de là qu'elle agit et fait sentir sa force à tout le reste de la matière, tant aqueuse que terrestre. C'est dans ce même lieu que Brothée, fils de Vulcain, se précipita.

Les noms seuls des compagnons de ce dieu, indiquent la qualité sulfureuse et ignée de la matière, puisqu'ils signifient la foudre, le tonnerre et le feu. Mais Vulcain eut un second fils nommé Ardale, qui fit le temple des Muses ; car le feu philosophique, en agissant sur la matière, la volatilise en vapeurs qui retombent comme une pluie. C'est Ardale qui bâtit alors le temple des Muses, puisqu'il vient d'ἄρδω, *irrigo*, et que les Muses ne sont elles-mêmes que les parties aqueuses et volatiles. Enfin, si l'on dit que Vulcain est boiteux, c'est que le feu dont il est le symbole, ne suffit pas seul.

Chapitre XII : Apollon

Il est temps que le laid et boiteux Vulcain fasse place au brillant Apollon et à la belle Diane. Hérodote dit¹⁶⁰ que les Égyptiens prétendaient que ces deux divinités étaient enfants d'Osiris et d'Isis, et que Latone ne fut que leur nourrice. Celle-ci était comptée parmi les huit grands dieux de l'Égypte. Cérès, dit-on, lui confia son fils Apollon, pour en avoir soin et le soustraire aux poursuites de Typhon, qui cherchait à le faire périr. Latone le cacha dans une île flottante, qu'elle fixa pour cet effet. Mais les Grecs disaient qu'Apollon et Diane étaient fils de Jupiter et de Latone.

En vain Cicéron et bien des mythologues comptent-ils quatre Apollons¹⁶¹ ; le plus ancien, né de Vulcain ; le second, fils de Corybante, et natif de Crète ; le troisième, né de Jupiter et de Latone, qui passa du pays des Hyperboréens à Delphes ; le quatrième était d'Arcadie, et fut appelé Nomion. Si ces mythologues avaient examiné sérieusement tout ce que les Anciens ont dit d'Apollon, ils auraient vu avec Vossius¹⁶², que ce dieu n'est qu'un personnage métaphorique, sans cependant dire avec lui qu'il n'y eut jamais d'autre Apollon que le Soleil qui nous éclaire. Ils auraient

¹⁶⁰ Liv. 2. c. 56.

¹⁶¹ De Nat. Deor. l. 3.

¹⁶² De Orig. et progr. Idol.

reconnu que le véritable Apollon venait d'Égypte, et que les Grecs n'ont imaginé les leurs que sur celui-là. N'est-il pas évident en effet que ce qu'ils disent de leur île de Délos, où naquit Apollon, est tiré de ce que les Égyptiens, au rapport d'Hérodote¹⁶³, publiaient de celle de Chemmis où Latone avait caché Orus ? Les Grecs disaient que l'île de Délos était flottante avant la naissance d'Apollon et de Diane. Les Égyptiens disaient la même chose de celle de Chemmis. Hérodote, à qui on faisait ce conte, le regarde comme une fable, parce qu'avec toute l'attention qu'il put regarder cette île, il ne la vit jamais flotter. Les Grecs ajoutaient que Neptune, d'un coup de trident, avait fait sortir l'île de Délos du fond de la Mer, et l'avait fixée pour assurer à Latone, persécutée par Junon, un lieu où elle pût faire ses couches. N'est-ce pas une imitation fidèle de ce que les Égyptiens publiaient des persécutions de Typhon contre Isis, qui, pour dérober son fils à la cruauté de son beau-frère, en confia l'éducation à Latone qui le cacha dans l'île de Chemmis ?

Il est donc inutile d'admettre plusieurs Apollons, puisqu'il n'y en a point d'autres que celui d'Égypte, qui, de quelque façon qu'on explique son histoire, ne saurait être un personnage réel, encore moins le Soleil qui nous éclaire. N'ayant donc jamais existé, c'est à peu près la même chose qu'il soit fils de Jupiter

¹⁶³ *Loc. cit.*

ou de Denys, d'Isis ou de Latone. Il est même fort peu important qu'on fasse dans Latone la différence de mère et de nourrice. Mais comme nous avons expliqué Orus ou l'Apollon d'Égypte dans le premier livre, il faut expliquer ici celui des Grecs, et nous suivrons Hésiode, qui dit :

*At Phoebum peperit, peperit Latona Dianam,
Cælicolum Regi magno conjuncta tonanti.*

THÉOG.

Il faut cependant avouer que les Anciens ne nous ont rien laissé de certain et de déterminé sur Apollon ou le Soleil, et sur Diane ou la Lune. Les ont-ils pris pour une même chose ? Ou entendaient-ils le même par le Soleil et Apollon ? Les ont-ils pris pour les deux grands luminaires, ou pour des héros de la Terre ? Ils en parlent indifféremment, et nous n'avons rien de décidé là-dessus.

Cicéron parle de cinq Soleils ; l'un né de Jupiter, petit-fils d'Éther ; l'autre, fils d'Hypérion, le troisième, petit-fils du Nil et fils de Vulcain, en l'honneur duquel fut bâtie la ville d'Héliopolis ; le quatrième, qui naquit à Rhodes et fut fils d'Achante du temps des héros ; le cinquième enfin qui, dans la Colchide, fut père d'Aêtes et de Circé. Peut-on s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir que ce sont de pures fictions de poètes qui ont donné le même nom à la même chose ;

mais qui ont varié suivant les circonstances des lieux, des personnes et des actions qu'ils introduisaient sur la scène ? N'est-il pas visible que le Soleil, fils de Vulcain, est le même qu'Orus, quoique leurs noms soient différents ? Si ces Soleils étaient des dieux, pourquoi leur attribuer des actions qui ne conviennent qu'aux hommes ? Et s'ils ne furent que des hommes, pouvait-on dire d'eux raisonnablement ce qu'on ne peut dire que du Soleil ? Car souvent on a parlé du Soleil, de Phébus et d'Apollon, comme d'une même personne. Un peu de réflexion là-dessus aurait aisément fait du moins entrevoir que les quatre Apollons et les cinq Soleils de Cicéron, ne sont qu'un même personnage métaphorique et fabuleux, né d'autres personnages feints sous les noms de Vulcain, Osiris et Isis, Jupiter et Latone, etc.

Lorsqu'on a parlé du Soleil comme Soleil, les Anciens l'ont appelé l'œil du monde, le cœur du Ciel, le roi des planètes, la lampe de la Terre, le flambeau du jour, la source de la vie, le père de la lumière ; mais, quand il s'est agi d'Apollon, c'était un dieu qui excellait dans les beaux-arts, tels que la poésie, la musique, l'éloquence, et surtout la médecine ; on publia même qu'il les avait inventés.

C'eût été un crime punissable parmi les païens de ne pas regarder le Soleil et la Lune comme des dieux. Anaxagore, fort au-dessus du risque de sa vie, fut le premier qui tenta de désabuser de cette erreur par

une autre, en disant que le Soleil n'était qu'une pierre enflammée ; il démontra que les éclipses arrivaient très naturellement, et qu'elles n'étaient pas des maladies survenues à ces dieux, comme le pensait le commun du peuple, qui s'imaginait y remédier par le bruit qu'il faisait en battant sur des vases de cuivre, comme nous l'apprend Ovide :

Cum frustra resonant æra auxiliaria Lunæ.

MÉTAM. L. 4.

Quelques-uns, pour excuser l'erreur d'Anaxagore, prétendent qu'il ne parlait ainsi que pour se moquer de la superstition du peuple, qui devait bien voir que le Soleil ne pouvait être une pierre enflammée, et que ce philosophe parlait en même temps par allégorie, pour être entendu des seuls philosophes hermétiques. Il voulait, disent-ils, désigner par cette pierre enflammée, la pierre rouge ardente ou le Soleil philosophique, dont d'Espagnet parle en ces termes¹⁶⁴ : « Afin que nous n'omettions rien, que les studieux amateurs de la philosophie sachent que de ce premier soufre on en engendre un second, qui peut se multiplier à l'infini. Que le Sage qui a eu le bonheur de trouver la mine éternelle de ce feu céleste, la garde et la conserve avec tout le soin possible. » Le même auteur avait dit dans le Canon 80 : « Le feu

¹⁶⁴ Can. 123.

inné de notre pierre, est l'Archée de la Nature, le fils et le vicaire du Soleil ; il meut, digère et parfait tout, pourvu qu'il soit mis en liberté. » Presque tous les Disciples d'Hermès donnent à leur pierre ignée le nom de Soleil ; et lorsque dans la dissolution du second œuvre, la matière devient noire, ils l'appellent *Soleil ténébreux* ou *éclipse de Soleil*. Raymond Lulle en parle très souvent dans ses ouvrages¹⁶⁵. Je n'en rapporterai qu'un texte pour exemple : « Faites putréfier le corps du Soleil pendant treize jours, au bout desquels la dissolution deviendra noire comme de l'encre : mais son intérieur sera rouge comme un rubis, ou comme une pierre d'escarboucle. Prenez donc ce Soleil ténébreux, et obscurci par les embrassements de sa sœur ou de sa mère, et mettez-le dans une cucurbite avec son chapiteau, les jointures bien lutées, etc. »

On a souvent confondu Apollon avec le Soleil, et Diane avec la Lune ; cependant dans l'ancienne mythologie ils étaient distingués ; c'est qu'alors on savait faire la différence du Soleil céleste et du Soleil philosophique. Ceux qui n'étaient pas au fait de l'objet de cette ancienne mythologie, ont été la cause de

¹⁶⁵ Corpum ipsum folis putrefacias per tredecim dies: quibus elapsis, dissolutio erit ejusdem nigredinis, quale est atramentum scriptorium: sed intrinsecus erit rubicundistimum tanquam rubinus, vel tranquam carbunculus lapis. Accipe ergo tenebrosum solem et obscurum, cum complexu sororis, vel matris fuæ: pone ipsum in urinale cum alembico fuo, juncturis optime clausis, etc. Experimentum 13.

toutes les variations qu'on trouve, à cet égard, dans les auteurs. Il est cependant bon d'observer que l'Apollon et le Soleil philosophique n'étant qu'une même chose, les opinions différentes des auteurs peuvent se concilier, lorsqu'on fera la distinction du Soleil céleste et de l'Apollon de la Mythologie. C'est ce qui fait qu'Homère les distingue réellement en plus d'un endroit de ses deux poèmes.

Mais tel que puisse être cet Apollon, la fable nous le représente comme père de plusieurs enfants qu'il eut de différentes femmes. Calliope lui donna Orphée, Hyménée et Jaleme¹⁶⁶. Il eut Delphes d'Acachallide, Coronus de Chrysorre, Lin de Terpsichore, Esculape de Coronis, et une quantité d'autres, dont l'énumération serait trop longue.

On dit qu'Apollon vint des Hyperborées à Delphes, que les poètes appelèrent le nombril de la Terre, parce qu'ils feignirent que Jupiter voulant un jour en trouver le milieu, fit partir en même temps une aigle vers l'Orient, une autre vers l'Occident, qui volant avec la même vitesse, se rencontrèrent à Delphes; que pour cette raison, et en mémoire de ce fait, on lui consacra un aigle d'or. Il est aisé de voir que cette histoire est non seulement fabuleuse, mais qu'elle n'est d'aucune utilité, si l'on ne la prend pas allégoriquement. C'est dans ce sens que les philosophes hermétiques

¹⁶⁶ Asclepiad. in 6°. Tragic.

se sont exprimés, lorsqu'ils ont dit avec l'auteur du conseil tiré des épîtres d'Aristote : « Il y a deux principales pierres de l'Art, l'une blanche, l'autre rouge, d'une nature admirable. La blanche commence à paraître sur la surface des eaux au coucher du Soleil, et se cache jusqu'au milieu de la nuit, descend ensuite jusqu'au fond. La rouge fait le contraire : elle commence à monter vers la surface au lever du Soleil jusqu'à midi, et se précipite ensuite au fond. » Platon dit dans la Tourbe : « Celui-ci vivifie celui-là, et celui-ci tue celui-là, et ces deux étant réunis persistent dans leur réunion. Il en apparaît une rougeur orientale, une rougeur de sang. Notre homme est vieux, et notre dragon jeune, qui mange sa queue avec sa tête, et la tête et la queue sont âme et esprit. L'âme et l'esprit sont créés de lui ; l'un vient d'orient, savoir l'enfant, et le vieux vient d'Occident. » « Un oiseau méridional et léger arrache le cœur d'un grand animal d'Orient, dit Basile Valentin¹⁶⁷. L'ayant arraché, il le dévore. Il donne aussi des ailes à l'animal d'Orient, afin qu'ils soient semblables ; car il faut qu'on ôte à la bête orientale sa peau de lion, et que derechef ses ailes disparaissent, et qu'ils entrent dans la grande mer salée, et en ressortent une seconde fois, ayant une pareille beauté. »

Michel Maïer a fait le 46^e de ses Emblèmes

¹⁶⁷ Avant-propos des 12 Clefs.

chimiques, de ces deux aigles envoyées par Jupiter, et a mis ces vers au bas :

*Jupiter Delphis Aquilas misisse gemellas,
Fertur ad eoas occiduasque plagas:
Dum médium explorare locum desiderat orbis;
(Fama ut habet) Delphos hærediere simul,
Ast illæ lapides bini sunt, unus ab ortu,
Alter ab occasu, qui bene conveniunt*¹⁶⁸.

Ces deux aigles doivent donc s'interpréter des pierres blanches et rouges des philosophes hermétiques, c'est-à-dire de la matière parvenue à la couleur blanche, que les Disciples d'Hermès appellent or blanc volatil, et de la matière au rouge, appelée or vif.

Jupiter envoya ces aigles, puisque la couleur grise paraît avant la blanche et la rouge. Et si l'on dit que l'une fut du côté de l'Orient, et que l'autre prit son vol vers l'Occident, c'est que la couleur blanche est en effet l'orient, ou la naissance du Soleil hermétique, et la rouge son occident. Cette similitude a été prise aussi de ce que le Soleil en se levant répand

¹⁶⁸ De Delphes Jupiter un jour lança deux aigles
Aux plages de l'Aurore, à celles d'Occident.
Comme il voulait scruter ce lieu, centre du monde,
La fable dit qu'à Delphes ils revinrent tous deux.
Ce sont là les deux pierres : celle de l'Orient
Et celle du Couchant, qui aiment à s'unir. (NDE)

une lumière blanchâtre sur la Terre, et une rougeâtre quand il se couche.

Les deux aigles au bout de leur course, se rencontrèrent à Delphes, qui selon Macrobe, a pris son nom du mot grec *Delphos solus*, parce que le Magistère étant fini, la couleur blanche et la rouge ne sont plus qu'une même couleur de pourpre, qui fait le Soleil philosophique. Il est bon de remarquer aussi que la ville de Delphes était consacrée au Soleil, et sans doute allégoriquement, pour faire allusion à celui des Disciples d'Hermès.

Les Sages de la Grèce consacrèrent un trépied d'or à Apollon. Le genièvre et le laurier étaient ses arbres favoris, et tous ses ajustements, jusqu'à ses souliers mêmes, étaient d'or. Le griffon et le corbeau lui appartenaient. On lui immolait des bœufs et des agneaux. On le regardait comme l'inventeur de la musique, de la médecine et de l'art de tirer des flèches. Il était toujours représenté jeune, avec des cheveux longs. Les Anciens lui mettaient les Grâces à la main droite, un arc et des flèches à la gauche. Il fut surnommé pythien, de ce qu'il avait tué à coups de flèches le serpent Python, qui prit son nom de πύθω, putrefacio, parce qu'on feignait que ce serpent était né de la boue et du limon, et qu'ayant été tué par Apollon, la chaleur du Soleil le fit corrompre et tomber en pourriture.

La raison en est qu'Apollon est un dieu d'or, chaud,

igné, et dont le feu a la propriété de faire tomber le corps en putréfaction. Pouvait-on mieux choisir pour le dieu de la médecine, que la médecine même qui guérit toutes les maladies du corps humain ? Nous avons vu la même chose d'Orus dans le premier livre, et l'on sait qu'Apollon et Orus n'étaient qu'une même chose, suivant le témoignage même des Anciens. Les Grâces qu'il portait à la main, étaient un signe hiéroglyphique des biens gracieux, la santé et les richesses qu'il procure. L'arc et les flèches indiquaient la guérison des maladies représentées anciennement sous l'emblème des monstres et des dragons.

Le bœuf qu'on immolait à Apollon, convenait aussi à Orus, comme symbole de la matière dont les philosophes composent leur médecine solaire. Le trépied d'or marquait les trois principes, soufre, sel et mercure, qui par les opérations se réduisent en une seule chose, appuyée sur ces trois principes comme sur trois pieds.

Apollon par la même raison faisait son séjour sur le mont Parnasse, composé de trois montagnes, ou d'une montagne à trois têtes, que les poètes avaient coutume d'appeler seulement le double mont, parce qu'ils ne faisaient allusion qu'au mont Hélicon et au mont Parnasse.

§ I

Le poète Orphée, fils d'Apollon, père de la Poésie, a fait des choses incroyables. Il mettait les rochers en mouvement ; il faisait venir à lui les animaux les plus féroces, et les apprivoisait. Il arrêtait le cours des fleuves, les oiseaux au milieu de leur vol. Il conduisait les Vaisseaux, et tout cela, au son de sa lyre. Si l'on prend Orphée comme poète seulement, il a fait toutes ces choses dans le sens qu'il conduisit le navire Argo, c'est-à-dire qu'ayant été l'inventeur et le narrateur de ces fictions, il les a racontées et feintes de la manière qu'il lui a plu. Tous les poètes en font de telles dans ce sens-là.

Mais si on regarde Orphée comme fils d'Apollon, ce n'est plus le même Orphée. Ce sont les effets du Soleil même, qui de la même cause, son feu et sa chaleur, produit des effets contraires en durcissant une chose et ramollissant l'autre, comme dit Virgile :

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit.

EGLOG. 8.

C'est ce qui arrive dans les opérations du Magistère hermétique ; la matière sèche se tourne en eau, et d'eau elle devient terre.

Le son de la lyre d'Orphée n'est autre chose que l'harmonie de sa Poésie. Nos poètes disent encore

aujourd'hui qu'ils empruntent la lyre d'Apollon, et leurs ouvrages ne sont par conséquent que le son ou l'effet de cette lyre.

Orphée passe aussi pour avoir le premier transporté la religion des Égyptiens chez les Grecs ; et Pausanias dit¹⁶⁹ qu'il inventa beaucoup de choses utiles au commerce de la vie. Ce poète avoue lui-même qu'il parla le premier des dieux, de l'expiation des crimes, et de plusieurs remèdes pour les maladies¹⁷⁰. La médecine dont il parle est certainement la médecine solaire ; car tous les livres de physique qui nous restent sous son nom tendent à ce but. Il en fait une espèce d'énumération au commencement de celui que je viens de citer ; tels sont ses Traités de la génération des éléments, de la force de l'amour, et de la sympathie entre les choses naturelles, des petites pierres, et plusieurs autres sur différents sujets voilés sous des métaphores et des allégories. On trouve même une espèce de sommaire de toutes ses idées à cet égard dans celui des petites pierres, lorsqu'il décrit l'autre de Mercure, comme la source et le centre de tous les biens. Il donne aussi à entendre qu'il était instruit de beau-

¹⁶⁹ In Boeticis.

¹⁷⁰ Dicere sert animus quæ nunquam tempore lapso
Dixi, cum Bacchi, cum Regis Apollinis actus
Sum stimulo, horrenda ut narrarem spicula et ident
Fœdera cum superis mortalibus atque medelas.
In Argonaut.

coup de secrets de la Nature¹⁷¹. Quelques Anciens ont pensé en conséquence qu'Orphée était non seulement très versé dans la science des Augures et de la Magie, mais qu'il était même un Magicien d'Égypte. Mais n'en a-t-on pas dit autant du philosophe Démocrite, qui avait puisé sa science chez les Égyptiens ? Ce dernier entendait, dit-on, le langage des oiseaux, comme Apollonius de Thyane, et nous a laissé dans ses écrits, que le sang de plusieurs oiseaux qu'il nomme, mêlé et travaillé, produisait un serpent ; que celui qui aurait mangé ce serpent, entendrait aussi le langage des autres volatiles.

La plupart des Anciens étaient fort crédules ; ils prenaient tout à la lettre, et ne s'avisait pas même de douter des choses les plus absurdes. Cicéron lui-même a donné, ce semble, dans ce travers ; mais il n'avait cependant pas de Démocrite une si haute idée que bien d'autres, lorsqu'il dit¹⁷² de ce philosophe, que personne n'avait menti avec plus de hardiesse : *nullum virum majori autoritate, majora mendacia pro-*

¹⁷¹ At quemcumque virum ducit prudentia cordis,
(Coetera ut omittam quæ plurima maxima dicam)
Scire cupit si forte, sciet quæcumque colutant
Pectoribus tacitis mortales quæque volucres
Inter se stridunt Cœli per summa volantes,
Infandum ut crocitant cantum Mortalibus ullis,
Significantque jovis mentem, gens nuncia fati.
Is serpentis humi noscat firmare draconis
Sibilla serpentumque sciet superare venena.

¹⁷² In lib. Philosop.

tulit. Hippocrate en pensait bien autrement : il admira sa sagesse et disait que ses paroles étaient dorées. Platon se plaisait aussi beaucoup dans la lecture des ouvrages de Démocrite. Ces grands hommes entendaient sans doute les allégories de ce philosophe et Cicéron ne les soupçonnait même pas.

Ces prétendus oiseaux, dont Démocrite entendait le langage, n'étaient autres que les parties volatiles de l'œuvre philosophique, que les Disciples d'Hermès désignent presque toujours par les noms d'aigle, de vautour ou d'autres oiseaux. Et par le serpent qui naît du sang mêlé de ces volatiles, il faut entendre le dragon ou serpent philosophique dont nous avons parlé si souvent. Si quelqu'un mange de ce serpent, il entendra indubitablement le langage des autres oiseaux ; car celui qui a eu le bonheur de parfaire le Magistère des Sages et d'en faire usage, n'ignore pas ce qui se passe pendant la volatilisation, et par conséquent les différents combats qui se donnent dans le vase, lorsque les parties de la matière y circulent. Il suit pas à pas tous leurs mouvements et connaît les progrès de l'œuvre par les changements qui surviennent. C'est ce qui a fait dire à Raymond Lulle que la bonne odeur du Magistère attire, au sommet de la maison où l'on fait l'œuvre, tous les oiseaux des environs. Il indiquait par cette allégorie la sublimation philosophique, parce qu'alors les parties volatiles, désignées par les oiseaux, montent au haut du vase et

semblent s'y rendre de tous les environs. Les Traités hermétiques sont pleins de semblables allégories.

Orphée nous raconte aussi sa prétendue descente aux enfers, où il visita le sombre séjour de Pluton, pour y chercher Eurydice son épouse, qu'il aimait éperdument.

Eurydice fuyant les poursuites amoureuses d'Aristée, fils d'Apollon, un serpent la mordit au talon. La blessure devint mortelle, et cette aimable épouse perdit la vie aussitôt. Orphée au désespoir de sa perte, prit sa lyre, et descendit dans l'empire des morts pour en ramener Eurydice. Pluton se laissa fléchir, et Orphée l'aurait vue une seconde fois dans le séjour des vivants, si sa curiosité amoureuse n'avait précipité ses regards, et ne la lui avait fait envisager avant le terme marqué :

*Cetera narravi, quæ vidi, ut Tænara adivit
Umbrosas Ditisque domos et tristitia regna
Confisus Cythara, uxorisque coactus amorre.*

ORPH. ARGONAUT.

Virgile fait mention de ce voyage d'Orphée au quatrième de ses géorgiques, et Ovide dans le dixième de ses Métamorphoses. Cicéron dit qu'il avait lu dans un

livre¹⁷³ d'Aristote (que nous n'avons plus) qu'Orphée n'a non plus existé que sa Muse.

Que le lecteur se rappelle ce que j'ai dit de la lyre d'Orphée et qu'il se souvienne que ce poète était fils d'Apollon, de même qu'Aristée. Comme poète, Orphée est l'Artiste qui raconte allégoriquement ce qui se passe dans les opérations du Magistère. Dans cette circonstance de la mort d'Eurydice, il a fallu supposer un Aristée fils d'Apollon, et amoureux de la femme d'Orphée, parce que le fils de tout autre n'y serait point convenu.

Aristée, ou l'excellent, le très fort, est épris des charmes d'Eurydice; elle fuit, il court après elle jusqu'à ce qu'un serpent la morde au talon, et qu'elle meure de la blessure. Cet Amant est le symbole de l'or philosophique, fils d'Apollon; *son père est le Soleil, et la Lune sa mère*, dit Hermès¹⁷⁴. Eurydice représente l'eau mercurielle volatile. Les philosophes appellent l'un le mâle, et l'autre la femelle. Synésius nous assure que celui qui connaît *celle qui fuit, et celui qui la poursuit*, connaît les agents de l'œuvre. Eurydice est donc la même chose que la fontaine du Trévisan. « Seigneur, dit ce philosophe¹⁷⁵, il est vrai que cette fontaine est de terrible vertu, plus que nulle autre

¹⁷³ Gnomologia Homeri, per Duportum, imprimé à Cambridge.

¹⁷⁴ Tab. Smaragd.

¹⁷⁵ Philosoph. des Métaux.

qui soit au monde, et est tant seulement pour le très magnanime roi du pays, quelle connaît bien, et lui elle, car jamais ce roi ne passe ici qu'elle ne l'attire à soi.» Et quelques lignes après, il ajoute: «Alors, je lui demandai s'il était ami d'elle, et elle de lui. Et il me répondit: la fontaine l'attire à elle, et non pas lui à elle.»

Ne sont-ce pas là les attraits et les charmes d'Eurydice, et les poursuites d'Aristée? La partie volatile volatilise le fixe jusqu'à ce que le dragon philosophique l'arrête dans sa course; alors, Eurydice meurt, c'est-à-dire que la putréfaction survient, ou la couleur noire, qui est le triste séjour de Pluton. L'eau volatile attire donc le fixe en le volatilisant. Le Roi du pays du Trévisan est l'or et le fils du Soleil; ce qui fait voir que le fils de tout autre n'y eut point convenu. Orphée l'appelle aussi sa femme, parce qu'il était lui-même fils d'Apollon, et que, comme dit le Cosmopolite¹⁷⁶, *cette eau tient lieu de femme à ce fruit de l'arbre solaire*. Elle est elle-même fille du Soleil, puisqu'elle est tirée de ses rayons. Suivant le même auteur, qui ajoute que de là viennent leur grand amour, leur concorde, et leur envie de se réunir.

Orphée voyage dans le séjour de Pluton et raconte ce qu'il y a vu. Il en eût ramené Eurydice, s'il ne se fût mal avisé de regarder trop tôt. C'est ici le vrai por-

¹⁷⁶ Parab.

trait des Artistes impatients, qui s'ennuient de la longueur de l'œuvre. Ils aiment la pierre éperdument ; ils aspirent sans cesse après l'heureux moment où ils la verront dans le séjour des vivants, c'est-à-dire sortie de la putréfaction, et revêtue de l'habit blanc, indice de la joie et de la résurrection. Mais cet amour outré ne leur permet pas d'attendre le terme prescrit par la Nature. Ils veulent la forcer à précipiter ses opérations et ils gâtent tout ; Morien dit que toute précipitation vient du démon ; les autres philosophes recommandent la patience. Mais en vain donne-t-on des conseils à gens qui ne peuvent se résoudre à les suivre : l'amour n'écoute guère la raison. « Il faut agir, avec modération, dit Basile Valentin¹⁷⁷, et prendre garde à la même chose en notre élixir, auquel on ne doit faire tort d'aucun jour dédié et fixé pour sa génération, de peur que notre fruit étant cueilli trop tôt, les pommes des Hespérides ne puissent venir à une maturité extrêmement parfaite... C'est pourquoi le diligent opérateur des effets merveilleux de l'Art et de la Nature, doit prendre garde à ne pas se laisser emporter par une curiosité dommageable, de peur qu'il ne recueille rien et que la pomme ne lui tombe des mains. »

La mort d'Orphée mis en morceaux par des femmes, ses membres épars, ramassés et ensevelis

¹⁷⁷ 10. Clefs.

par les Muses, doivent rappeler au lecteur l'allégorie de la mort d'Osiris, avec toutes ses circonstances, et les explications que j'en ai données.

§ II — Esculape

Les Grecs ont encore emprunté ce dieu de l'Égypte et de la Phénicie ; car c'est dans ces pays où il faut chercher le véritable Esculape. Il y était honoré comme un dieu avant que son culte fût connu dans la Grèce. Marsham a cru voir dans les anciens auteurs un Esculape roi de Memphis, fils de Menès, frère de Mercure premier, plus de 1000 ans avant l'Esculape grec. Eusèbe parle aussi d'un Asclépius ou Esculape¹⁷⁸, qu'il surnomme *Tosorthrus*, Égyptien et médecin célèbre, à qui d'autres Anciens font honneur de l'invention de l'Architecture, et d'avoir beaucoup contribué à répandre en Égypte l'usage des lettres que Mercure avait inventées.

Mais, quoi qu'il en soit de ces divers Esculapes, je m'en tiens à l'opinion la plus généralement reçue dans la Grèce, qui le disait fils d'Apollon et de la nymphe Coronis¹⁷⁹, fille de Phlégyas. L'autre tradition qui lui donne Arsinoé pour mère, n'est pas vraisemblable au

¹⁷⁸ Chron. Dyn. 3. des Rois de Memphis.

¹⁷⁹ *Medicum morborum Æsculapium incipio canere*
Filium Apollonis, quem genuit diva Coronis.
Dotio in campo, filia Phlegyæ Regis.
Homer. Hymn. 15.

sentiment même de Pausanias, qui dit¹⁸⁰ que Trigone fut sa nourrice. Lucien assure avec plusieurs autres¹⁸¹, qu'Esculape ne naquit pas de Coronis, mais de l'œuf d'une corneille ; ce qui néanmoins revient au même.

Cette nymphe, enceinte de ce dieu de la médecine, fut tuée d'une flèche décochée par Diane. Elle fut ensuite mise sur un bûcher, et Mercure fut chargé de tirer Esculape du sein de cette infortunée. Quelques-uns disent que Phœbus en fit lui-même l'opération¹⁸².

Esculape fut ensuite mis entre les mains de Chiron ; il profita des leçons de médecine que lui donna ce maître célèbre, et acquit de si grandes connaissances dans cette école, qu'il ressuscita Hippolyte dévoré par ses propres chevaux. Pluton, outré de ce qu'Esculape, non content de guérir les malades, ressuscitait même les morts, en porta ses plaintes à Jupiter¹⁸³, disant que son empire en était considérablement diminué et qu'il courait risque de le voir désert. Jupiter irrité foudroya Esculape¹⁸⁴. Apollon, indigné de la mort de son

¹⁸⁰ In Arcad.

¹⁸¹ Dial. de salso Vate

¹⁸² Non tulit in cimeres labi sua Phœbus eosdem
Semina, sed natum flammis, uteroque parentis
Eripuit, geminique tulit Chironis in antrum.
Ovid. Métam. Lib. 2.

¹⁸³ Ovid. Métam. l. 15.

¹⁸⁴ Tum pater omnipotens aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem Medicinæ talis et artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas.

fil, en pleura, et pour s'en venger, il tua les Cyclopes qui avaient forgé la foudre dont Jupiter s'était servi. Jupiter, pour l'en punir, le chassa du Ciel. Devenu errant sur la terre, Apollon s'éprit d'amour pour Hycinthe, et jouant au palet avec lui, il le tua malheureusement¹⁸⁵. Apollon fut ensuite trouver Laomédon, et se loua pour travailler mercenairement aux murs de la ville de Troie.

Esculape épousa Epione, de laquelle il eut Machaon, Podalyre; et trois filles, Panacéa, Jaso et Hygiéa. Orphée dit cependant¹⁸⁶ qu'Hygiéa n'était pas fille, mais femme d'Esculape.

Le culte d'Esculape fut plus célèbre à Épidaure que dans aucun autre lieu de la Grèce. Les serpents et les dragons étaient consacrés à ce dieu, qui fut même adoré sous la figure de ces reptiles. Sur un médaillon frappé à Pergame, on voit Esculape avec la fortune. Socrate avant de mourir, lui fit immoler un coq, et on lui sacrifiait des corbeaux, des chèvres, etc. et suivant Pausanias, on nourrissait des couleuvres privées dans son temple d'Épidaure, où sa mère Coronis avait aussi une statue.

Les Anciens n'avaient-ils pas raison de regarder

Virgil. Eneid. l. 7.

¹⁸⁵ Ovid. Métam. lib. 5.

¹⁸⁶ Stirps Phœbi præclara, thori cui splendida consors
Est Hygiæa, gravis morborum pulsor et hostis.
Hymn. in Æsculap.

comme dieu de la médecine, la médecine universelle ? Et n'était-ce pas assez l'indiquer, que de dire Esculape fils d'Apollon et de Coronis, puisqu'on sait que cette médecine a le principe de l'or pour matière, et ne peut se préparer sans passer par la putréfaction, ou la couleur noire que les philosophes hermétiques de tous les temps ont appelée *corbeau*, *tête de corbeau*, à cause de la noirceur qui l'accompagne ? Sortir de la putréfaction ou de la couleur noire, c'était donc naître de Coronis, qui signifie une corneille, espèce de corbeau.

Mais un dieu ne devait pas naître à la manière des hommes, Diane eut Coronis, et Mercure ou Phœbus tire son fils des entrailles de cette mère infortunée. Le mercure philosophique agit sans cesse, et il rendit à Esculape dans cette occasion le même service qu'il avait rendu à Bacchus. La mère de l'un meurt sous les éclats de la foudre de Jupiter ; la mère de l'autre périt sous les coups de Diane ; tous deux ne viennent au monde que par les soins de Mercure, et après la mort de leur mère, Morien éclaircit en deux mots toute cette allégorie, lorsqu'il dit¹⁸⁷ que la blancheur ou le magistère au blanc, qui est médecine, est cachée dans le ventre de la noirceur : qu'il ne faut pas mépriser les cendres (de Coronis), parce que le diadème du Roi y est caché. La même raison a fait dire que Phlé-

¹⁸⁷ Entret. du Roi Calid.

gyas était père de Coronis, parce que φλιγω signifie *je brûle* ; et personne n'ignore que toutes choses brûlées se réduisent en cendre.

Ceux qui ont prétendu qu'Apollon lui-même avait servi de sage-femme à Coronis, ont fait allusion à l'élixir parfait en couleur rouge, véritable fils d'Apollon, et l'Apollon même des philosophes ; et si l'on a feint que Diane avait tué Coronis, c'est que la cendre hermétique ne peut parvenir à la couleur rouge qu'après avoir été *fixée* en passant par la couleur blanche, ou la Diane philosophique. « Cette cendre très rouge, impalpable en elle-même, dit Arnaud de Villeneuve¹⁸⁸, se gonfle comme une pâte qui fermente, et par la calcination requise, c'est-à-dire à l'aide du mercure qui brûle mieux que le feu élémentaire, elle se sépare d'une terre noire très subtile, qui demeure au fond du vase. » Il est aisé d'en faire l'application. Hermès l'avait dit depuis longtemps¹⁸⁹ ; « Notre fils règne déjà vêtu de rouge... Notre Roi vient du feu. » Trigone, nourrice d'Esculape, n'est ainsi nommée qu'à cause des trois principes, soufre, sel et mercure dont l'élixir est composé et dont l'enfant philosophique se nourrit jusqu'à sa perfection.

Les résurrections d'Esculape ne sont pas moins allégoriques que sa naissance, et s'il ressuscita Hippolyte, il faut l'entendre dans le sens des philosophes,

¹⁸⁸ Nov. lum. cap. 7.

¹⁸⁹ 7. Chap. Chap. 3.

qui personnifient tout. Écoutons Bonnellus à ce sujet¹⁹⁰ : « Cette nature, de laquelle on a ôté l'humidité, devient semblable à un mort ; elle a besoin du feu jusqu'à ce que son corps et son esprit soient convertis en terre, et il se fait alors une poussière semblable à celle des tombeaux. Dieu lui rend ensuite son esprit et son âme, et la guérit de toute infirmité. Il faut donc brûler cette chose jusqu'à ce qu'elle meure, qu'elle devienne cendre, et propre à recevoir de nouveau son âme, son esprit et sa teinture. » On peut voir ce que j'ai dit de telles résurrections, lorsque j'ai expliqué celle d'Éson¹⁹¹. Quant à l'éducation d'Esculape, elle fut la même que celle de Jason.

Les filles d'Esculape participaient aux mêmes honneurs que leur père, et eurent des statues chez les Grecs et les Romains. Mais la fiction de l'histoire de ces divinités se voit dans la seule signification de leurs noms. Panacéa veut dire médecine qui guérit tous les maux ; Jaso, guérison ; et Hygiéa, santé. L'élixir philosophique produit la médecine universelle ; l'usage de celle-ci donne la guérison, à laquelle est jointe la santé. Aussi dit-on que leurs deux frères étaient de parfaits médecins.

Quant à l'œuf de corneille, d'où l'on feint que sortit Esculape, Raymond Lulle nous l'explique en ces

¹⁹⁰ La Tourbe.

¹⁹¹

termes¹⁹² : « Après qu'il sera refroidi, l'Artiste trouvera notre enfant arrondi en forme d'œuf, qu'il retirera et purifiera. » Et dans son arbre philosophique : « Lorsque cette couleur (blanche) apparaît, il commence à se rassembler en forme ronde, comme la Lune dans son plein. » Le coq était consacré à Esculape, par la même raison qu'il l'était à Mercure ; le corbeau à cause de sa mère Coronis, et le serpent, parce que les philosophes hermétiques le prenaient pour symbole de leur matière, comme on peut le voir dans Flamel et tant d'autres.

Apollon eut beaucoup d'autres enfants ; en le confondant avec le Soleil, le nombre en augmente bien davantage. J'ai déjà parlé d'Ætèss dans le second livre ; je ferai mention d'Augias dans le cinquième, et je passerai les allégories des autres, parce qu'on peut aisément expliquer ces fictions par celles que je rapporte. Phaéton est cependant trop célèbre pour n'en pas dire deux mots. Tous les auteurs ne conviennent pas qu'il fut fils du Soleil. Plusieurs pensent, avec Hésiode¹⁹³, que Phaéton eut Céphale pour père, et pour mère l'Aurore. Suivant l'opinion commune, Phaéton était fils du Soleil et de Clymène¹⁹⁴.

¹⁹² De Quinta Essent. dist. 3. p. 2.

¹⁹³ Théog.

¹⁹⁴ Fuit hic animis æquilis et annis
Sole fatus Phaëton

.
Erubuit Phaëton, iramque pudore repressit

Ayant eu dispute avec Epaphus, fils de Jupiter, celui-ci lui dit qu'il n'était pas fils du Soleil. Phaéton piqué fut s'en plaindre à Clymène, sa mère, qui lui conseilla d'aller trouver le Soleil, et de lui demander pour preuve la conduite de son char. Le Soleil ayant juré par le Styx qu'il lui accorderait sa demande, ne pensant pas que son fils serait assez téméraire pour lui en faire une telle, la lui accorda, après avoir fait tous ses efforts pour l'en détourner. Phaéton s'en acquitta si mal que le Ciel et la Terre étaient menacés d'un embrasement prochain. La Terre alarmée s'adressa à Jupiter, qui renversa d'un coup de foudre le jeune Phaéton dans le fleuve Éridan, dont, selon quelques-uns, il dessécha les eaux, et les changea en or, selon d'autres.

Plusieurs auteurs croient, comme Vossius¹⁹⁵, que cette fiction est égyptienne ; elle n'en prouve que mieux mon système ; mais si avec eux on confond le Soleil avec Osiris, ce n'est pas sur le même fondement. Phaéton, comme Orus, est la partie fixe auri-fique des philosophes égyptiens ou hermétiques. Lorsqu'elle se volatilise, cette matière tout ignée semble faire insulte à Epaphus ou l'air, fils de Jupiter. Quand le Jupiter philosophique se montre, cette partie fixe et solaire, après avoir longtemps voltigé,

Et tulit ad Clymenem Epaphi convitia matrem.

Ovid. Métam. l. I.

¹⁹⁵ De Orig. et prog. Idol.

se précipite au fond du vase où se trouve l'eau mercurielle, dans laquelle elle se fixe en la coagulant et la rend aurifique comme elle. Voilà en peu de mots l'explication de la course de Phaéton, sa chute dans le fleuve Éridan et le dessèchement de ses eaux.

Chapitre XIII : Diane

Si je prenais ici Diane pour Isis, il suffirait de renvoyer le lecteur au livre premier de cet ouvrage, où j'ai expliqué ce que la fable nous a conservé des dieux de l'Égypte : mais je la considère suivant la mythologie des Grecs, c'est-à-dire comme sœur jumelle d'Apollon et qui naquit avant lui de Latone et de Jupiter, suivant Homère¹⁹⁶. Hérodote et Eschyle ne pensent pas là-dessus comme Homère, suivant ce que nous en avons rapporté dans le chapitre précédent. Des auteurs ont même avancé que les Arcadiens nommés *Prosélènes*, comme si l'on disait ante-lunaires, existaient en effet avant la Lune, et que Prosélène, fils d'un certain Orchomène, régnait en Arcadie lorsque Hercule faisait la guerre aux Géants, temps, disent ces auteurs, où la Lune se montra pour la première fois¹⁹⁷.

¹⁹⁶ Hymn. in Apoll.

¹⁹⁷ Apollon. Argonaut. lib. I.

Je ne discuterai point ici l'opinion de ceux qui ne font qu'une même chose de Diane et de la Lune, ou l'astre qui préside à la nuit. Latone fut-elle sa mère ou seulement sa nourrice¹⁹⁸ ? Selon moi, elle fut l'une et l'autre ; et Diane lui servit en effet de sage-femme, lorsqu'elle mit Apollon au monde. Mais frappée, dit la fable, des douleurs que Latone souffrit pendant cet enfantement, elle demanda à Jupiter de rester toujours vierge, et l'obtint. Elle fut surnommée Lucine, ou qui préside aux accouchements, de même que Junon, aussi sœur aînée et jumelle de Jupiter. On a feint qu'elle se plaisait beaucoup à la chasse, et qu'à son retour elle déposait son arc et ses flèches chez Apollon¹⁹⁹. Piquée de ce qu'Orion se vantait d'être le plus habile chasseur du monde, elle le perça d'un coup de flèche. Orphée, entre les autres, a dit²⁰⁰ que Diane était hermaphrodite. Elle est à reconnaître dans les monuments antiques, ou par le croissant qu'elle a ordinairement sur la tête, ou par l'arc et les flèches qu'on lui mettait en mains, et les chiens qui l'accompagnent. Elle est toujours habillée de blanc et

¹⁹⁸ Herodot. I. I.

¹⁹⁹ At postquam oblectata est ferarum speculatrix, sagittis gaudens,

Delectaveritque animum. Laxans flexilem arcum,

Venit in magnam domum fratris sui chari,

Phœbi Apollonis.

Ibi suspendens reflexum arcum, et sagittas.

Homer. Hymn. in Dian.

²⁰⁰ Hymn. in Dian.

quelquefois on la voit dans un char traîné par deux biches. La Diane d'Éphèse était représentée avec les attributs de la Terre ou Cybèle, ou plutôt la Nature même.

Latone est véritablement mère de Diane et d'Apolon : car, suivant tous les philosophes, le *laton* ou *leton* est le principe duquel se forment la Lune et le Soleil hermétiques. Notre laton, dit Morien, ne sert de rien, s'il n'est blanchi. Maïer a formé le onzième de ses Emblèmes Chymiques d'une femme accompagnée de deux enfants, l'un représentant le Soleil, l'autre la Lune, et un homme qui lave les cheveux noirs et les habits de cette femme ; les mots suivants sont au dessus :

Dealbate Latonam et rumpite libros.

Synésius indique expressément²⁰¹ ce que c'est que ce *laton*, lorsqu'il dit : « Mon fils, vous avez déjà, par la grâce de Dieu, un élément de notre pierre, qui est la tête noire, la tête du corbeau, ou l'ombre obscure, sur laquelle terre, comme sur sa base, tout le reste du Magistère a son fondement. Cet élément terrestre et sec se nomme laton, leton, taureau, fèces noires, notre métal. » Hermès avait dit dans le même sens : « l'azoth et le feu blanchissent le laton et en ôtent la noirceur. » Enfin, ils s'accordent tous à donner le nom

²⁰¹ De l'œuv. des Philos.

de *laton* à leur matière devenue noire : et d'ailleurs, Laton et Latone ne peuvent signifier qu'une et même chose, puisque, suivant Homère²⁰², Latone est fille de Saturne, et que le laton est également fils du Saturne philosophique. Apollodore, Callimaque²⁰³, Apollonius de Rhodes²⁰⁴ et Ovide, la disent fille de Coëus le Titan, ce qui ne change rien dans le fond de mon système, comme on le voit dans les chapitres de Saturne et de Jupiter.

Diane ne pouvait naître qu'à Délos, où Latone s'était réfugiée pour se soustraire aux atteintes du serpent Python. L'étymologie seule des noms explique la chose. Latone signifie oubli, obscurité. Y a-t-il rien de plus obscur et de plus noir que le noir même, pour me servir de l'expression des philosophes ? Ce noir est le laton ou la Latone de la fable. Diane est la couleur blanche, claire et brillante ; et Délos vient de *Dhloj*, clair, apparent, manifeste. On peut donc dire que la couleur blanche naît alors de la noire, puisqu'elle y était cachée et qu'elle semble en sortir. La fable a même soin de faire observer que l'île de Délos était errante et submergée avant les couches de Latone, et qu'elle fut alors découverte et rendue fixe par le commandement de Neptune. En effet, avant cet accouchement, la Délos hermétique est submergée,

²⁰² Hymn. I. in Apoll.

²⁰³ Hymn. Del. v. 150.

²⁰⁴ Argonaut. l. 2, v. 712.

puisque suivant Riplée²⁰⁵, « lorsque la terre se troublera et s'obscurcira, les montagnes seront transportées et submergées dans le fond de la mer. » La fixation, qui se fait de la matière volatile dans le temps de la blancheur, indique la fixation de l'île de Délos.

Diane perça d'une flèche Orion, fils de Jupiter, de Neptune et de Mercure, qui devenu aveugle fut trouver Vulcain à Lemnos pour être guéri. Vulcain en eut pitié, et l'ayant fait conduire au Soleil levant, Orion recouvra la vue. Quel secours autre que de son art Vulcain pouvait-il donner à Orion ? Et quel était l'art de Vulcain ? N'est-ce pas le feu philosophique ? Ce feu donne à la couleur blanche une couleur aurore ou safranée, qui annonce le lever du Soleil des philosophes, et qui nous enseigne en même temps par quel art Orion fut guéri. Il fallait que Diane le perçât d'une flèche, et l'arrêtât dans sa course, puisque la partie volatile doit être fixée pour parvenir à ce Soleil levant.

Orphée parlait en disciple d'Hermès, quand il disait que Diane était hermaphrodite. Il savait que la rougeur appelée mâle est cachée sous la blancheur de sa matière, nommée femelle²⁰⁶ ; et que l'une et l'autre, réunies dans un même sujet, comme les deux sexes dans le même individu, sont un composé hermaphrodite, qui commence à paraître lorsque la couleur safranée se manifeste.

²⁰⁵ 12 Portes.

²⁰⁶ Philalet. Enarrat. 3. Medic. Gebri.

Malgré ce qu'on a pu dire de la passion de Diane pour Endymion, l'opinion la plus commune est qu'elle a conservé sa virginité. On feint cependant qu'elle conçut de l'air et enfanta la rosée. Mais une vierge enfante-t-elle dans l'ordre de la nature, en demeurant néanmoins vierge ? La fiction serait ridicule, si elle n'était pas allégorique. Elle ne peut même convenir qu'aux opérations du grand œuvre. Les philosophes ont employé la même allégorie pour le même sujet. « Cette pierre, dit Alphidius, habite dans l'air ; elle est exaltée dans les nuées ; elle vit dans les fleuves ; elle se repose sur le sommet des montagnes. Sa mère est *vierge*, et son père n'a jamais connu de femmes. Prenez, dit d'Espagnet, une vierge ailée bien pure et bien nette, imprégnée de la semence spirituelle du premier mâle, sa virginité demeurant néanmoins intacte, malgré sa grossesse²⁰⁷. » Suivant Basile Valentin²⁰⁸, c'est une vierge très chaste, qui n'a point connu d'homme, et qui cependant conçoit et enfante.

Peut-on méconnaître dans Diane cette vierge ailée de d'Espagnet ? Et l'enfant philosophique qu'elle conçoit dans l'air, selon l'expression des Disciples d'Hermès, n'est-ce pas cette vapeur qui s'élève de la Lune des philosophes, et qui retombe en forme de

²⁰⁷ Can. 58.

²⁰⁸ Azoth des Philos.

rosée, dont le Cosmopolite parle²⁰⁹ en ces termes :
Nous l'appelons eau du jour et rosée de la nuit.

Enfin si Diane est sœur jumelle d'Apollon, et naît avant lui, c'est que la Lune et le Soleil philosophiques naissent successivement du même sujet, et que la blancheur doit absolument paraître avant la rougeur.

Chapitre XIV : De quelques autres enfants de Jupiter

Ce dieu est avec raison regardé comme le père des dieux et des hommes. Il a tellement peuplé le Ciel et la Terre de la fable, que le nombre de ses enfants est presque infini. Je laisse aux mythologues le soin de les passer tous en revue ; je ne m'arrêterai qu'à quelques-uns des principaux.

§ I — Mercure

Presque tous les Anciens sont d'accord sur les parents de Mercure. Il naquit de Jupiter et de Maïa,

²⁰⁹ Novum lum. Chem.

filles d'Atlas, sur le mont Cyllene²¹⁰ ; Pausanias dit²¹¹, contre le sentiment d'Homère et de Virgile, que ce fut sur le mont Coricée, près de Tanagris, et qu'il fut ensuite lavé dans une eau ramassée de trois fontaines. D'autres disent qu'il fut élevé sur une plante de pourpier, parce qu'il est gras et plein d'humidité. C'est pour cela sans doute que Raymond Lulle²¹² parle de cette plante comme étant de nature mercurielle, de même que la grande lunaire, la mauve, la chélidoine et la mercuriale. Quelques auteurs ont même prétendu que les Chinois savaient tirer du pourpier sauvage un véritable mercure coulant.

Dès que Mercure fut né, Junon lui donna sa mamelle ; le lait en sortant avec trop d'abondance, Mercure en laissa tomber, et ce lait répandu forma la Voie lactée. Opis, selon d'autres, eut ordre de nourrir ce petit dieu, et la même chose lui arriva qu'à Junon.

Mercure passa toujours pour le plus vigilant des dieux. Il ne dormait ni jour ni nuit ; et si nous en croyons Homère²¹³, le jour même de sa naissance

²¹⁰ *Mercurium lauda, Musa, Jovis ac Majæ filium in Cyllenem regnantem, et Arcadiæ pecoribus abundantem. Hom. Hymn. in Merc.*

Vobis Mercurius pater est, quem candida Maja
Cyllenes gelido conceptum culmine fudit.
Virgil. Æneid.

²¹¹ In Bæot.

²¹² Theor. Testam. c. 4.

²¹³ Mane natus, in medio die Citharam pulsabat,
Vespertinus boves, furatus est procul Jaculantis Apollinis.

il joua de la lyre, et le soir du même jour il vola les bœufs d'Apollon.

De telles fictions peuvent-elles renfermer quelques vérités historiques ou morales ? et si on les prend à la lettre, tout n'y est-il pas marqué au coin de l'absurde et du ridicule ? Si avec M. l'Abbé Banier, et quelques anciens mythologues, je regarde Mercure comme un homme réel, comme un prince Titan, il faudra accuser Homère et les autres de folie, pour avoir feint de telles absurdités inexplicables dans le sens historique et moral : mais si ce père de la Poésie ne délirait pas, il avait sans doute pour objet de ces fictions quelque vérité qu'il a cachée sous le voile de l'allégorie et de la fable. Il s'agirait donc de chercher quelle pouvait être cette vérité. Je la trouve expliquée dans les livres des philosophes hermétiques. J'y vois que la matière de leur art est appelée Mercure, et que ce qu'ils rapportent de leurs opérations est une histoire de la vie de Mercure. M. l'Abbé Banier avoue même²¹⁴ que la fréquentation des Disciples d'Hermès servit beaucoup à ce prétendu prince, qu'il se fit initier dans tous les mystères des Égyptiens, et qu'enfin il mourut dans leur pays. Voyons donc s'il sera possible d'adapter ce qu'on dit du Mercure de la fable, au Mercure hermétique.

Maïa, fille d'Atlas, et une des Pléiades, fut mère

Hom. Hymn. 3. v. 17.

²¹⁴ *Myth. T. II, p. 195.*

de Mercure, et le mit au monde sur une montagne, parce que le mercure philosophique naît toujours sur les hauteurs. Mais il faut observer que Maïa était aussi un des noms de Cybèle ou la Terre, et que ce nom signifie mère, ou nourrice, ou grand-mère. Il n'est donc pas surprenant qu'elle fût mère de Mercure, ou même sa nourrice, comme le dit Hermès²¹⁵ : *nutrix ejus est terra*²¹⁶. Aussi Cybèle était-elle regardée comme la grand-mère des dieux, parce que Maïa est mère du mercure philosophique, et que de ce mercure naissent tous les dieux hermétiques. Mercure après sa naissance fut lavé dans une eau ramassée de trois fontaines ; et le mercure philosophique doit être purgé et lavé trois fois dans sa propre eau, composée aussi de trois ; ce qui a fait dire à Maïer d'après un ancien²¹⁷ : « Allez trouver la femme qui lave le linge, et faites comme elle. »

Cette lessive, ajoute le même auteur, ne doit pas se faire avec de l'eau commune, mais avec celle qui se change en glace et en neige sous le signe du Ver-

²¹⁵ Tab. Smaragd.

²¹⁶ La terre est sa nourrice. (NDE)

²¹⁷ Arme vides, mulier maculis abstergere pannos
 Ut soleat calidis, quas superaddit aquis ?
 Hanc imitare, tuâ nec sic frotraberis arte ;
 Namque nigri fæces corporis unda lavat.
Atalanta fugiens, Embl. 3.

seau. C'est peut-être ce qui a fait dire à Virgile²¹⁸ que la montagne de Cyllene était glacée, *Gelido culmine*.

L'on voit dans cette allégorie les trois ablutions : la première, en coulant la lessive ; la seconde, en lavant le linge dans l'eau, pour emporter la crasse que la lessive a détachée ; et la troisième dans de l'eau nette et bien claire, pour avoir le linge blanc et sans taches. « Le mercure des philosophes naît, dit d'Espagnet²¹⁹, avec deux taches originelles : la première est une terre immonde et sale, qu'il a contractée dans sa génération, et qui s'est mêlée avec lui dans le temps de sa congélation : l'autre tient beaucoup de l'hydropisie. C'est une eau, crue et impure, qui s'est nichée entre cuir et chair ; la moindre chaleur la fait évaporer. Mais il faut le délivrer de cette lèpre terrestre par un bain humide et une ablution naturelle. »

Junon donne ensuite son lait à Mercure ; car, le mercure étant purgé de ses souillures, il se forme au-dessus une eau laiteuse qui retombe sur le mercure, comme pour le nourrir. Les mythologues prennent eux-mêmes Junon pour l'humidité de l'air.

On représentait Mercure comme un beau jeune homme, avec un visage gai des yeux vifs, ayant des ailes à la tête et aux pieds, tenant quelquefois une chaîne d'or, dont par un bout attaché aux oreilles des

²¹⁸ *Loc. cit.*

²¹⁹ Can. 50.

hommes, il les conduisait partout où il voulait. Il portait communément un caducée, autour duquel deux serpents, l'un mâle, l'autre femelle, étaient entortillés. Apollon le lui donna en échange de sa lyre. Les Égyptiens donnaient à Mercure une face en partie noire et en partie dorée.

Le mercure hermétique a des ailes à la tête et aux pieds, puisqu'il est tout volatil, de même que l'argent-vif vulgaire qui, suivant le *Cosmopolite*²²⁰, n'est que son frère bâtard. Cette volatilité a engagé les philosophes à comparer ce mercure, tantôt à un dragon ailé, tantôt aux oiseaux, mais plus communément à ceux qui vivent de rapine, tels que l'aigle, le vautour, etc. pour marquer en même temps sa propriété résolutive ; et s'ils l'ont nommé argent-vif et mercure, c'est par allusion au mercure vulgaire.

Le coq était un attribut de Mercure à cause de son courage et de sa vigilance, et que, chantant avant le lever du Soleil, il avertit les hommes qu'il est temps de se mettre au travail. Sa figure de jeune homme marquait son activité.

La chaîne d'or, au moyen de laquelle il conduisait les hommes où il voulait, n'était pas, comme le prétendent les mythologues, une allégorie de la force que l'éloquence a sur les esprits ; mais parce que le mercure hermétique étant le principe de l'or, et l'or

²²⁰ Dialog. de la Nat. et de l'Alchym.

le nerf des Arts, du commerce et l'objet de l'ambition humaine, il les engage dans toutes les démarches qui peuvent conduire à sa possession, quelque épineuses et quelque difficiles qu'elles soient.

Nous avons dit d'après les Anciens, que les Égyptiens ne faisaient rien sans mystères. Les Antiquaires le savent, et n'y font cependant pas assez d'attention, quand ils ont à expliquer les monuments d'Égypte que le temps a épargnés. Les Disciples du père des Arts et des Sciences, comme de ces hiéroglyphes mystérieux, se seraient-ils précisément rapprochés du naturel dans les représentations de Mercure, pour tomber dans le mauvais goût ? S'ils lui peignaient le visage moitié noir, moitié doré, souvent avec des yeux d'argent, c'était sans doute pour désigner les trois principales couleurs de l'œuvre hermétique, le noir, le blanc et le rouge, qui surviennent au mercure dans les opérations de cet art, où le mercure est tout, suivant l'expression des philosophes ; *est in mercurio quidquid quærunť sapientes : in eo enim, cum eo et per eum perficitur magisterium*. Ces yeux d'argent ont frappé un savant Académicien. Il a regardé ces yeux comme un vain étalage de richesse, guidé par le mauvais goût²²¹. S'il avait pris ses explications dans mon système, il n'aurait pas été si embarrassé pour trouver la raison qui avait fait mettre ces yeux d'argent à

²²¹ Recueil d'Antiq. T. I.

la figure de Mercure. Beaucoup d'autres choses qu'il traite de purs ornements, ou qu'il avoue ne pouvoir expliquer, auraient souffert très peu de difficultés, au moins celles qui ne dépendent pas de la pure fantaisie des Artistes, ordinairement très peu instruits des raisons que l'on avait de représenter les choses de telle ou telle manière. M. Mariette se trouve dans le même cas dans son *Traité des Pierres gravées*. Un seul exemple tiré des *Antiquités* de M. de Caylus prouvera la chose.

Ce savant infatigable, auquel le public a tant d'obligations pour les découvertes curieuses qu'il a faites sur la pratique des Arts par les Anciens, nous présente un monument égyptien qu'il avoue être un Mercure sous la figure d'Anubis, avec une tête de chien ; vis-à-vis de cet Anubis est Orus debout. Ils se regardent l'un et l'autre, placés chacun sur l'extrémité d'une gondole, dont le bout d'Orus se termine en tête de taureau, et celui d'Anubis en tête de béliet. »

Ces deux têtes d'animaux paraissent à M. de Caylus de purs ornements. Mais il n'ignorait pas que le taureau Apis était le symbole d'Osiris, qu'Orus était fils d'Osiris, et que ce père, son fils et le Soleil²²² n'étaient qu'une même chose. Il le dit en plus d'un endroit. Il savait même que le béliet était un des symboles hiéroglyphiques de Mercure, qui, comme le disent le

²²² J'entends le Soleil hermétique, et non pas le sens des mythologies.

Cosmopolite²²³, Philalèthe et plusieurs autres, se tire au moyen de l'acier, que l'on trouve dans le ventre du bélier.

Le Mercure des philosophes est donc représenté dans ce monument sous la figure d'Anubis et du bélier, comme principe de l'œuvre, et de la manière dont on le tire. Le bélier indique aussi sa nature martiale et vigoureuse. L'or ou le Soleil hermétique y est sous la figure d'Orus et du taureau, symbole de la matière fixe dont on le fait. Ils ne sont donc pas là pour servir de purs ornements, mais pour compléter l'hiéroglyphe de tout le grand œuvre. J'ai assez expliqué ce que c'était qu'Anubis dans le premier livre.

Deux serpents, l'un mâle, l'autre femelle, paraissent entortillés autour du caducée de Mercure, pour représenter les deux substances mercurielles de l'œuvre, l'une fixe, l'autre volatile, la première chaude et sèche, la seconde froide et humide, appelées par les Disciples d'Hermès serpents, dragons, frère et sœur, époux et épouse, agent et patient, et de mille autres noms qui ne signifient que la même chose, mais qui indiquent toujours une substance volatile, et l'autre fixe. Elles ont en apparence des qualités contraires ; mais la verge d'or, donnée à Mercure par Apollon, met l'accord entre ces serpents et la paix entre les ennemis, pour me servir des termes

²²³ Parab.

des philosophes. Raymond Lulle nous dépeint très bien la nature de ces deux serpents, lorsqu'il dit²²⁴ : « Il y a certains éléments qui durcissent, congèlent et fixent, et d'autres qui sont endurcis, congelés et fixés. Il faut donc observer deux choses dans notre art. On doit composer deux liqueurs contraires, extraites de la nature du même métal : l'une qui ait la propriété de fixer, durcir et congeler ; l'autre, qui soit volatile, molle et non fixe. Cette seconde doit être endurcie, congelée et fixée par la première ; et de ces deux il en résulte une pierre congelée et fixe, qui a aussi la vertu de congeler ce qui ne l'est pas, de durcir ce qui est mou, de mollifier ce qui est dur, et de fixer ce qui est volatil. »

Tels sont ces deux serpents entortillés et entrelacés l'un dans l'autre ; les deux dragons de Flamel, l'un ailé, l'autre sans ailes ; les deux oiseaux de Senior, dont l'un a des ailes, l'autre non, et qui se mordent la queue réciproquement.

La nature et le tempérament de Mercure sont encore assez clairement indiqués par la qualité de celui qui le nourrit. Mercure, dit-on, fut élevé par Vulcain ; mais il n'eut guère de reconnaissance des soins que ce Mentor prit de son éducation : il vola les outils que Vulcain employait dans ses ouvrages.

Avec un caractère aussi porté à la friponnerie,

²²⁴ De Quinta Essent. Dist. 3. De incerat.

Mercure pouvait-il en rester là ? Il prit la ceinture de Vénus, le sceptre de Jupiter, les bœufs d'Admète qui paissaient sous la garde d'Apollon. Celui-ci voulut s'en venger, et Mercure pour l'en empêcher lui vola son arc et ses flèches. À peine fut-il né qu'il vainquit Cupidon à la lutte. Devenu grand, il fut chargé de beaucoup d'offices. Il balayait la salle où les dieux s'assemblaient. Il préparait tout ce qui était nécessaire ; portait les ordres de Jupiter et des dieux. Il courait jour et nuit pour conduire les âmes des morts aux enfers, et les en retirer. Il présidait aux assemblées : en un mot il n'était jamais en repos. Il fut l'inventeur de la lyre, ajusta neuf cordes à une écaille de tortue qu'il trouva sur le bord du Nil, et détermina le premier les trois tons de musique, le grave, le moyen et l'aigu. Il convertit Batte en pierre de touche, tua d'un coup de pierre Argus, gardien d'Io changée en vache. Strabon dit²²⁵ qu'il donna des lois aux Égyptiens, enseigna la philosophie et l'astronomie aux prêtres de Thèbes. Marcus Manilius, qui est du même sentiment²²⁶, assure aussi que Mercure posa le premier les fondements de la religion chez les Égyptiens, en institua les cérémonies, et leur découvrit les causes de beaucoup d'effets naturels.

²²⁵ Geog. I. 17.

²²⁶ Tu Princeps authorque Sacri Cyllenici tanti,
Per te jam cœlum interius, jam sidera nota.
Astron. I. I.

Que conclure de tout ce que nous venons de rapporter ? Faut-il encore répéter ce que j'ai dit fort au long de Mercure dans le premier livre ? Oui, tout dépend de Mercure ; il est le maître de tout ; il est même le patron des fripons, c'est-à-dire de ces charlatans et de ces souffleurs, qui, après s'être ruinés à travailler sur les matières qu'ils appellent mercure, cherchent à se dédommager de leurs pertes sur la bourse des sots ignorants et trop crédules : mais la friponnerie de Mercure n'est pas dans ce goût-là. Il vola les instruments de Vulcain à peu près comme un élève vole son maître, lorsque sous sa discipline il devient aussi savant que lui, et exerce ensuite seul l'art qu'il a appris. Il puisa dans l'école de Vulcain, et se rendit propres son activité et ses propriétés. S'il prit la ceinture chamarrée de Vénus et le sceptre de Jupiter, c'est qu'il devient l'un et l'autre dans le cours des opérations du grand œuvre. En travaillant sans cesse dans le vase à purifier la matière de cet art, il balaye la salle d'assemblée, et la dispose à recevoir les dieux ; c'est-à-dire les différentes couleurs appelées : la noire, Saturne ; la grise, Jupiter ; la citrine, Vénus ; la blanche, la Lune ou Diane ; la safranée ou couleur de rouille, Mars ; la pourprée, le Soleil ou Apollon, et ainsi des autres qu'on trouve à chaque page dans les écrits des Adeptes. Les messages des dieux qu'il faisait jour et nuit, est sa circulation dans le vase pendant tout le cours de l'œuvre. Les tons de la musique,

et l'accord des instruments dont Mercure fut l'inventeur, indiquent les proportions, les poids et les mesures, tant des matières qui entrent dans la composition du magistère, que de la manière de procéder pour les degrés du feu, qu'il faut administrer clibaniquement, suivant Flamel²²⁷, et en proportion géométrique, selon d'Espagnet. Mettez dans notre vase une partie de notre or vif et dix parties d'air, dit le Cosmopolite : l'opération consiste à dissoudre votre air congelé avec une dixième partie de votre or. Prenez onze grains de notre terre, un grain de notre or, ou deux de notre Lune, et non de la Lune vulgaire ; mettez le tout dans notre vase et à notre feu, ajoute le même auteur. De ces proportions, il résulte un tout harmonique, que j'ai déjà expliqué en parlant d'Harmonie, fille de Mars et Vénus.

La charge qu'avait Mercure de conduire les morts dans le séjour de Pluton, et de les en retirer, ne signifie autre chose que la dissolution et la coagulation, la fixation et la volatilisation de la matière de l'œuvre.

Mercure changea Batte en pierre de touche, parce que la pierre philosophale est la vraie pierre de touche, pour connaître et distinguer ceux qui se vantent de savoir faire l'œuvre, qui étourdissent par leur babil, et qui ne sauraient le prouver par expérience. D'ailleurs, la pierre de touche sert à éprouver

²²⁷ Explicat. de ses fig.

l'or ; ce qui revient parfaitement à l'histoire feinte de Batte. Mercure, dit la fable, enleva les bœufs qu'Apolon gardait, il lui vola même son arc et ses flèches, et fut ensuite en habit déguisé, demander à Batte des nouvelles des bœufs volés. Cet habit déguisé est le mercure philosophique, auparavant volatil et coulant, à présent fixé et déguisé en poudre de projection ; cette poudre est or, et ne paraît pas avoir la propriété d'en faire : elle en fait cependant des autres métaux, qui renferment des parties principes d'or. Quand on les a transmués, on s'adresse à Batte, ou la pierre de touche, pour savoir ce que sont devenus les métaux imparfaits qu'il connaissait avant leur transmutation, Batte répond, suivant Ovide :

*Montibus, inquit, erant : et erant sub montibus illis
Risit Atlantiades, etc.*

METAM. I. 2.

Ils étaient premièrement sur ces montagnes ; ils sont à présent sur celles-ci : ils étaient plomb, étain, mercure ; ils sont maintenant or, argent. Car les philosophes donnent aux métaux le nom de *montagne*, suivant ces paroles d'Artéphiüs : « Au reste, notre eau, que j'ai ci-devant appelée notre vinaigre, est le vinaigre des montagnes, c'est-à-dire du Soleil et de la Lune. »

Après la dissolution de la matière et la putréfaction,

cette matière des philosophes prend toutes sortes de couleurs, qui ne disparaissent que lorsqu'elle commence à se coaguler en pierre et se fixer. C'est Mercure qui tue Argus d'un coup de pierre.

Les Samothraces tenaient leur religion et ses cérémonies des Égyptiens, qui l'avaient reçue de Mercure Trismégiste. Les uns et les autres avaient des dieux qu'il leur était défendu de nommer ; et pour les déguiser, ils leur donnaient les noms d'*Axioreus*, *Axiocersa*, *Axiocersus*. Le premier signifiait Cérès ; le second, Proserpine ; et le troisième, Pluton. Ils en avaient encore un quatrième nommé *Casmilus*, qui n'était autre que Mercure, suivant Dionysiodore, cité par Noël le Comte²²⁸. Ces noms ou leur application naturelle faisaient peut-être une partie du secret confié aux prêtres, dont nous avons parlé dans le premier livre.

Quelques Anciens ont appelé Mercure, le dieu à trois têtes, étant regardé comme dieu marin, dieu terrestre et dieu céleste ; peut-être parce qu'il connut Hécate, dont il eut trois filles, si nous en croyons Noël le Comte.

Les Athéniens célébraient le 13 de la Lune de novembre, une fête nommée *Choes*, en l'honneur de Mercure terrestre. Ils faisaient un mélange de toutes sortes de graines, et les faisaient cuire ce jour-là dans

²²⁸ Mythol. l. 5.

un même vase : mais il n'était permis à personne d'en manger. C'était seulement pour indiquer que le Mercure dont il s'agissait était le principe de la végétation.

Lactance met Mercure avec le Ciel et Saturne, comme les trois qui ont excellé en sagesse. Il avait sans doute en vue Mercure Trismégiste, et non celui à qui Hercule consacra sa massue après la défaite des Géants. C'est à ce dernier que le quatrième jour de la Lune de chaque mois était dédié, et on lui immolait des veaux²²⁹. On portait aussi sa statue avec les autres symboles sacrés dans les cérémonies des fêtes célébrées à Éleusis.

Mercure étant un des principaux dieux signifiés par les Hiéroglyphes des Égyptiens et des Grecs, et tous ceux qui étaient initiés dans ses mystères étant obligés au secret, il n'est pas surprenant que ceux qui n'en avaient pas connaissance se soient trompés sur le nombre et la nature de ce dieu ailé. Cicéron en reconnaissait plusieurs²³⁰ ; l'un, né du Ciel et du Jour, l'autre, fils de Valens et de Phoronis ; le troisième, de Jupiter et de Maïa ; le quatrième eut le Nil pour père. Il peut à la vérité s'en être trouvé plus d'un de ce nom en Égypte, tel qu'Hermès Trismégiste, peut-être

²²⁹ Diis tribus ille focos totidem de cespite ponit,
Lævum Mercurio, dextrum tibi bellica Virgo,
Ara jovis media est. Mactatur Vacca Minervæ,
Alipedi Vitulus, Taurus tibi summe Deorum.
Ovid. Metam. l. 4.

²³⁰ Ce Nat. Deor.

même en Grèce ; mais il n'y a jamais eu qu'un Mercure à qui l'on puisse attribuer raisonnablement tout ce que les fables en rapportent, et le Mercure ne peut être que celui des philosophes hermétiques, auquel convient parfaitement tout ce que nous en avons rapporté jusqu'ici. C'était sans doute aussi pour fixer cette idée qu'on le représentait ayant trois têtes, afin d'indiquer les trois principes dont il est composé, suivant l'auteur du Rosaire des philosophes :

« La matière de la pierre des philosophes, dit-il, est une eau ; ce qu'il faut entendre d'une eau prise de trois choses ; car il ne doit y en avoir ni plus ni moins. Le Soleil est le mâle, la Lune est la femelle, et Mercure le sperme, ce qui néanmoins ne fait qu'un Mercure. » Les philosophes, ayant reconnu que cette eau était un dissolvant de tous les métaux, donnèrent à Mercure le nom de *Nonacrite*, d'une montagne d'Arcadie appelée Nonacris, des rochers de laquelle distille une eau qui corrode tous les vases métalliques.

Il passait pour un dieu céleste, terrestre et marin, parce que le mercure occupe en effet le ciel philosophique, lorsqu'il se sublime en vapeurs, la mer des sages, qui est l'eau mercurielle elle-même, et enfin la terre hermétique, qui se forme de cette eau et qui occupe le fond du vase. Il est d'ailleurs composé de trois choses, suivant le dire des philosophes, d'eau, de terre, et d'une quintessence céleste, active, ignée, qui

vivifie les deux autres principes, et fait dans le mercure l'office des instruments et des outils de Vulcain.

Les mythologues, voyant qu'on consacrait les langues des victimes à Mercure, ne se sont pas imaginé qu'on le fit pour d'autres raisons que l'éloquence de ce dieu. N'auraient-ils pas mieux réussi si, faisant attention qu'on brûlait ces langues dans les cérémonies de son culte, et que ces cérémonies devaient être secrètes, ils avaient conclu qu'on les lui consacrait ainsi, non à cause de son éloquence prétendue, mais pour marquer le secret que les prêtres étaient obligés de garder ?

Tel est donc ce Mercure si célèbre dans tous les temps et chez toutes les nations, qui prit d'abord naissance chez les Hiéroglyphes des Égyptiens, et fut ensuite le sujet des allégories et des notions des poètes. Je ne puis mieux finir son chapitre que par ce qu'en dit Orphée, en faisant la description de l'ancre de ce Dieu²³¹. C'était la source et le magasin de tous les biens et de toutes les richesses ; et tout homme sage et prudent pouvait y en puiser à sa volonté. On y trouvait même le remède à tous les maux.

Il fallait qu'Orphée parlât aussi clairement, pour

²³¹ At quemcumque virum ducit prudentia cordis
 Mercurii ingredier speluncam, plurima ubi ille
 Deposuit bona, stat quorum prægrandis acervus :
 Ambabus valet hic manibus sibi fumere et ista
 Ferre domum : valet hic vitare incommoda cuncta.

faire ouvrir les yeux aux mythologues, et leur faire voir ce que c'était que le dieu Mercure, qui cachait dans son antre le principe de la santé et des richesses. Mais il a soin en même temps d'avertir que, pour les y trouver et s'en mettre en possession, il faut de la prudence et de la sagesse. Est-il difficile de deviner de quelle nature pouvaient être ces biens, dont l'usage pouvait rendre un homme exempt de toutes incommodités ? En connaît-on d'autres que la pierre des philosophes, auxquels on ait attribué de telles propriétés ? L'antre est le vase où elle se fait, et Mercure en est la matière, dont les symboles ont été variés sous les noms et figures de taureaux, de béliers, de chiens, de serpents, de dragons, d'aigles, et d'une infinité d'animaux ; sous les noms de Typhon, Python, Échidna, Cerbère, Chimère, Sphinx, Hydre, Hécate, Géryon, et de presque tous les individus, parce qu'elle en est le principe.

§ II — Bacchus ou Denys

Denys fut aussi fils de Jupiter, et assez célèbre pour trouver place dans cet ouvrage. Il eut Sémélé pour mère, et fut le même qu'Osiris chez les Égyptiens, et Bacchus chez les Romains. C'est pourquoi je le nommerai indifféremment, tantôt Denys, tantôt Bacchus, et tantôt Osiris.

Sémélé, fille de Cadmus et d'Harmonie, plut à Jupi-

ter : il la mit au nombre de ses concubines. La jalouse Junon en fut irritée ; et pour réussir à faire ressentir à Sémélé les effets de son courroux, elle prit la figure de Beroe, nourrice de sa rivale, et fut rendre visite à celle-ci déjà enceinte ; elle lui persuada d'engager Jupiter à lui jurer, par le Styx, qu'il lui accorderait tout ce que Sémélé lui demanderait. Celle-ci, suivant l'instigation de Junon, demanda que Jupiter lui rendît sa visite dans toute sa majesté, pour lui prouver qu'il était en effet le maître des dieux. Ce dieu le lui promit, et se rendit en effet chez Sémélé avec ses foudres et son tonnerre, qui réduisirent en cendre le palais et celle qui l'habitait. Suivant ce qu'en disent Euripide²³² et Ovide²³³. Mais Jupiter, ne voulant pas laisser périr avec Sémélé l'enfant qu'elle portait, le retira des entrailles de la mère, et l'enferma dans sa cuisse, jusqu'à ce que le temps marqué pour sa naissance fût accompli. C'est Ovide qui nous apprend ce trait

²³² Accedo Thebas Bacchus è Saturnnio
Natus jove, et Semele puella filia
Cadmi edidit me olim serenti fulmina. *In Bacchis.*

²³³ Rogat illa jovem fine nomine munus
Cui Deus, elige, ait : nullam patiere repulsam :
Quoque magis credas, Stygii quoque conscia sunt
Numina torrentis : timor, et Deus ille Deorum est.
Læta malo, nimiumque potens, perituraque amantis
Obsequio Semele, qualem Saturnia, dixit,
Te solet amplecti, Veneris cum fœdus ipitis ;
Da mihi te talem, corpus mortale tumultus
Non tulit aërios, donisque jugalibus arsit.
Metam. lib. 30

de bonté paternelle, qu'il regarde cependant comme fabuleux²³⁴, Orphée dit²³⁵ que Denys était fils de Jupiter et de Proserpine, et le repère dans son Hymne sur le nom de Μίσης, né d'Isis.

Il prit le nom de Denys de ce qu'il perça la cuisse de Jupiter, en naissant avec les cornes qu'il apporta au monde, ou, comme d'autres le prétendent, de ce que Jupiter fut boiteux tout le temps qu'il le porta, ou enfin à cause de la pluie qui tomba quand il naquit.

D'abord après sa naissance, Mercure le transporta dans la ville de Nysa, sur les confins de l'Arabie et de l'Égypte, pour y être nourri et élevé par les nymphes. D'autres disent que dès que Sémélé eut mis Bacchus au monde, Cadmus l'enferma avec son enfant dans un coffre de bois en forme de batelet, et l'exposa à la merci des flots de la mer, qu'étant abordé en Laconie, des pauvres gens ouvrirent le coffre, trouvèrent Sémélé morte et l'enfant tout élevé. Un auteur²³⁶ soutient que Jupiter ne le renferma pas dans sa cuisse, et que des nymphes le tirèrent des cendres de sa mère, et prirent soin de son éducation. Les Hyades furent ses nourrices, si l'on en croit Apollodore²³⁷ et Ovide²³⁸.

²³⁴ Imperfectus adhuc infans genitricis ab alvo
Eripitur, patrioque tener, si credere dignum est,
Insuitur femori, maternaque tempora copmlet. *Ibid.*

²³⁵ Hymn. à Bacchus.

²³⁶ Meleagr.

²³⁷ De Diis, l. 2.

²³⁸ Ora micant Tauri septem radiantia flammis

Orphée a dit le premier que Denys était né à Thèbes, sans doute par reconnaissance pour les Thébains, qui le reçurent parfaitement bien lorsqu'il allait en Égypte, et ne lui firent pas un moindre accueil à son retour. Aussi les Égyptiens raillaient-ils les Grecs de ce que ces derniers prétendaient que Denys était né chez eux. Le même Orphée donnait les deux sexes à Denys, car il s'exprime ainsi dans son Hymne sur Misen :

Famina masque simul, gemina huic natura.

Les effets de la jalousie que Junon avait contre Sémélé, s'étendirent jusque sur le fils : elle ne vit pas d'un œil tranquille que Jupiter l'eût transporté au Ciel ; Euripide nous assure²³⁹ qu'elle voulut l'en chasser. Denys craignant le courroux de la déesse, se retira pour fuir ses persécutions, et s'étant reposé sous un arbre, un serpent amphisbène, c'est-à-dire ayant une tête à chaque extrémité, le mordit à la jambe, Denys s'étant aussitôt réveillé, tua le serpent avec une branche de sarment de vigne qu'il trouva auprès de lui. Il parcourut pendant sa fuite une grande partie du monde et fit des choses surprenantes, si nous

Navita quas Hyadas Graius ab imbre vocat.
 Pars Bacchum nutrisse putat, pars credidit ipse
 Tethyos has neptes, Oceanique Senis.
²³⁹ Eximit illum ex igne postquam fulminis
 Cœloque parvum Jupiter infantem tulit :
 Cœlo volebat Juno eum depellere.

crojons ce qu'en rapporte Noël le Comte²⁴⁰ d'après Euripide. Il faisait sourdre de la terre du lait, du miel, et d'autres liqueurs agréables en s'amusant. Il coupa une plante de fêrûle, et il en sortit du vin ; il dépeça une brebis en morceaux, en dispersa les membres, qui se réunirent ; la brebis ressuscita, et se mit à paître comme auparavant.

Les auteurs Grecs qui font ce dieu originaire de la Grèce, sont si peu d'accord entre eux dans les fictions qu'ils ont inventées à son sujet, qu'on aime mieux s'en rapporter à Hérodote²⁴¹ à Plutarque²⁴² et à Diodore²⁴³, qui disent que Bacchus était né en Égypte, et qu'il fut élevé à Nysa, ville de l'Arabie Heureuse ; et que c'est le même que le fameux Osiris qui fit la conquête des Indes. Les Égyptiens en effet reconnaissaient un Denys comme les Grecs ; mais quoiqu'ils se proposassent le même but dans leur allégorie de Bacchus, ils racontaient l'histoire de ce dieu bien différemment.

Hammon, roi d'une partie de la Libye, disent-ils, ayant épousé la fille du Ciel, sœur de Saturne, fut visiter le pays voisin des montagnes Cérauniennes, et y fit rencontre d'une très belle fille, nommée Amalthée : elle lui plut, ils se virent ; il en naquit un fils

²⁴⁰ Venation. l. 4°.

²⁴¹ Liv. 2.

²⁴² Traité d'Isis et Osiris.

²⁴³ Liv. 3.

beau et vigoureux, qui fut nommé Denys. Amalthée fut déclarée reine du pays, qui par la forme de ses limites, représente la corne d'un bœuf, elle fut appelée la corne des Hespérides, et à cause de sa fertilité en toutes sortes de biens, la corne d'Amalthée, du grec ἄμα et ἅλθω, *je guéris tout ensemble, je guéris tout en même temps.*

Pour soustraire Bacchus à la jalousie de son épouse, Hammon le fit transporter à Nysa dans une île formée par les eaux du fleuve Triton, et située près des embouchures appelées les portes Nysées. Ce pays était le plus agréable du monde ; des eaux limpides y arrosaient des prairies charmantes ; il abondait en toutes sortes de fruits, et la vigne y croissait d'elle-même. La température de l'air y était si salubre, que tous les habitants y jouissaient d'une santé parfaite jusqu'à une extrême vieillesse. Les bords de cette île étaient plantés de bois de haute futaie, et l'on respirait dans ses vallons un air toujours frais, parce que les rayons du Soleil n'y pénétraient qu'à peine. La verdure agréable des arbres et l'émail perpétuel des fleurs y réjouissaient la vue, pendant que l'ouïe était sans cesse flattée par le ramage des oiseaux. C'était en un mot un pays de Fées, un pays enchanté, où rien ne manquait de tout ce qui pouvait contribuer à la satisfaction parfaite de l'humanité.

Denys y fut élevé par les soins de Nysa, fille d'Aristée, homme sage, prudent et instruit, qui se chargea

d'être son mentor. Pallas surnommée Tritonienne, de ce qu'elle était née près du fleuve Triton, eut ordre de préserver Denys des embûches que lui tendrait sa belle-mère.

Rhée devint en effet jalouse de la gloire et de la réputation que s'acquit Denys sous de si bons maîtres, et employa tout son savoir pour faire rejailir sur lui au moins une partie des effets de la rage dont elle était outrée contre Hammon. Elle le quitta pour se retirer chez les Titans, et y faire à l'avenir son séjour avec Saturne, son frère. À peine y fut-elle arrivée, qu'à force de sollicitations et de menaces, elle engagea Saturne à lui déclarer la guerre. Hammon se voyant hors d'état de lui résister, se retira à Idée, où il épousa Crète, fille d'un des Curètes, qui y régnait. L'île prit ensuite le nom de Crète, Saturne s'empara du pays d'Ham-mon, et rassembla une nombreuse armée pour se saisir de Nysa et de Denys ; mais sa tyrannie lui attira la haine de tous ses nouveaux sujets.

Denys informé de la fuite de son père, du désastre de son pays et des desseins de Saturne contre lui, rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible ; un bon nombre d'Amazones s'y joignirent, d'autant plus volontiers que Pallas devait les commander.

Les deux armées en vinrent aux mains ; Saturne y fut blessé. Le courage et la valeur de Denys firent déclarer la victoire en sa faveur ; les Titans prirent la fuite. Denys les poursuivit, les fit prisonniers sur le

territoire d'Hammon, et leur rendit ensuite la liberté, leur donnant l'option de prendre parti sous ses étendards ou de se retirer : ils choisirent le premier, et regardèrent Denys comme leur dieu tutélaire.

Saturne vaincu et poursuivi par Denys, mit le feu à sa ville et se sauva avec Rhéa à la faveur de la nuit ; mais ils tombèrent entre les mains de ceux qui les poursuivaient. Il leur proposa de vivre à l'avenir en bons parents et bons amis. Ils acceptèrent ses offres, et il leur tint parole ; les seuls Titans ressentirent les effets de son courroux, parce qu'ils se révoltèrent contre lui.

Victorieux de tous ses ennemis, Denys ne chercha qu'à se rendre recommandable par ses bienfaits ; il parcourut une grande partie du monde pour les répandre sur tous les humains ; mais en bon prince, il laissa Mercure Trismégiste à son épouse, pour l'aider de ses conseils ; il donna le gouvernement de l'Égypte à Hercule, et Prométhée eut l'intendante de tous ses États. Arrivé sur les montagnes de l'Inde, il y éleva deux colonnes près le fleuve du Gange²⁴⁴ ; ce que fit aussi Hercule dans la partie la plus occidentale de l'Afrique sur les bords de la mer Atlantide :

Arma eadem ambobus sunt termini utrique columnæ.

Cette expédition dura trois ans, après lesquels il

²⁴⁴ Sidon. Antip.

retourna par la Libye et l'Espagne, et fonda la ville de Nysa dans les Indes.

Les poètes grecs, emportés par le feu de leur imagination, ont enchéri sur la fiction égyptienne, et ont donné un témoignage non équivoque de la vérité de ces vers d'Horace :

..... *Pictoribus atque Poëtis*
Quidlibet audendi semper fuit aqua potestas.

ART. POET.

Bacchus n'est presque si fameux et si recommandable dans leurs écrits, que pour avoir su faire le vin ou planter la vigne. N'y eût-il pas eu de la folie chez les Anciens à nous laisser par écrit tant de choses si peu dignes d'attention, entremêlées de faits si surprenants, si peu vraisemblables, qu'ils tiennent plutôt du songe que du prodige ? Si nous les en croyons, Junon le frappa d'affection furieuse, ce qui le fit courir par tout le monde : les Cobales, espèces de démons malins, les Satyres, les Bacchantes et les Silènes l'accompagnaient partout avec des tambours et autres instruments bruyants. Son char était traîné par des lynx, des tigres, des panthères ; c'est Ovide qui le dit d'après eux²⁴⁵.

²⁴⁵ Ipse racemiferis frontem circumdatus uvis
 Pampineis agitat velatam frondibus hastam :
 Quem circa tigres, simulacraque inania lyncum

Le même poète dit que Bacchus conservait une jeunesse permanente, et qu'il était le plus beau des Dieux²⁴⁶. Isacius dit que les Anciens pensaient que Bacchus était jeune et vieux en même temps ; Euripide l'appelait Θήλυορφον, comme ayant un air efféminé. C'est pourquoi il est ordinairement représenté en jeune homme, sans barbe, quoiqu'il y ait aussi le Bacchus barbu ; on le trouve même quelquefois sous la figure d'un vieillard.

Bacchus se couvrait toujours de la peau d'un léopard. Il portait un thyrsé pour sceptre. Le lapin, le chêne, le lierre, le liseron et le figuier lui étaient consacrés : la pie entre les oiseaux, le cygne, le lion, la panthère entre les quadrupèdes, et le serpent ou dragon entre les reptiles. Les femmes qui célébraient ses fêtes se nommaient *Bacchantes*, *Thyades*, *Mimallonides*.

Pendant ses voyages, des pirates tyriens l'ayant rencontré sur les bords de la mer, voulurent l'enlever de force, malgré les représentations du pilote, sui-

Pictarumque jacent sera corpora pantherarum.

Metam. l. 3.

Tu bijugum pictis insignia frenis

Colla premis lyncum : Baccha, Satyrique sequuntur.

Ibid. l. 4°.

²⁴⁶ Tibi enim inconsumpta juvena est :

Tu puer æternus, tu formosissimus alto

Conspexeris cœlo.

Metam. l. 4.

vant ce qu'en dit Homère dans une Hymne en l'honneur de ce dieu. Bacchus se métamorphosa en lion, après avoir changé le mât et les rames en serpents. Les matelots effrayés voulurent se sauver, il les transforma en dauphins et ils se précipitèrent tous dans la mer.

Les Grecs ajoutèrent beaucoup d'autres fables à celle du Bacchus égyptien. Si nous en croyons Orphée²⁴⁷, Bacchus dormit trois ans chez Proserpine, et s'étant éveillé au bout de ce temps, il se mit à danser avec les nymphes.

À travers toutes ces fictions, on reconnaît aisément le Denys d'Égypte, qui, selon Hérodote, est le même qu'Osiris²⁴⁸ : nous l'avons déjà fait remarquer en parlant de ce dieu, et les mythologues modernes en conviennent²⁴⁹. On voit clairement ce dieu de l'Égypte tué par Typhon et ses complices dans Bacchus mis en pièces pendant le combat qu'il soutint contre les Titans. Isis ramasse les membres épars de son époux ; Pallas rencontre Bacchus le cœur encore palpitant

²⁴⁷ Terrestrem canimus Dionysum et numina Bacchi,
Cum Nymphis experrectum, quibus est coma pulchra,
Qui prope Persephonem sacris penetralibus olim
Dormivit Bacchi tempus tres segniter annos.
Ut tribus exactis convivia læta novantur,
Ille suis repetit mox cum nutricibus hymnum.

²⁴⁸ Deos autem ipsos non æquè omnes colunt Ægyptio,
præter iisdem et Osirim, quem Dionysium esse inquiunt. *In Euterpe.*

²⁴⁹ Mythol. de l'Abbé Banier, T. II. l. I. ch. 17.

et le porte à Jupiter, qui lui redonne la santé. Quant aux fêtes instituées en l'honneur de Bacchus, nous en parlerons dans le livre suivant.

Telle est en abrégé l'histoire de Bacchus, suivant les Égyptiens et les Grecs. Rappelons à présent les principaux traits de ces fictions, pour faire voir le rapport qu'ils ont avec les opérations de la philosophie hermétique, suivant les propres termes des auteurs qui en ont traité, afin de prouver clairement que le grand œuvre est le véritable objet auquel les Anciens ont voulu faire allusion.

La naissance de Denys est précisément semblable à celle d'Esculape, le premier fils de Sémélé, le second de Coronis, qui toutes deux signifient à peu près la même chose : l'un fut élevé par Chiron, l'autre par Mercure, et nourris par les nymphes, les Hyades ; c'est-à-dire par les parties aqueuses ou l'eau mercurielle des philosophes. Je renvoie le lecteur à l'article d'Esculape, pour ne pas tomber dans une répétition ennuyeuse.

Bacchus eut deux mères, Sémélé et Jupiter, et suivant Raymond Lulle²⁵⁰, l'enfant philosophique a deux pères et deux mères : il a été, dit-il, tiré du feu avec beaucoup de soins, et il ne saurait mourir en effet Jupiter porta ce feu en rendant visite à Sémélé, ce

²⁵⁰ Theor. Testam. c. 46.

feu des philosophes, dont parle Riplée²⁵¹, qui allumé dans le vase, brûle avec plus de force et d'activité que le feu commun. Ce feu tire l'embryon des Sages du ventre de sa mère, et le transporte, dans la cuisse de Jupiter jusqu'à sa maturité; alors, cet enfant philosophique, formé dans le ventre de sa mère par la présence de Jupiter, et élevé par ses soins, se montre au jour avec un visage blanc comme la Lune, et d'une beauté surprenante²⁵².

La description de l'île où est élevé le Bacchus des philosophes semble avoir été prise de celle où Hammon fit porter Denys. «Après avoir couru longtemps du pôle Arctique au pôle Antarctique, dit le Cosmopolite²⁵³, je fus transporté par la volonté de Dieu sur le rivage d'une vaste mer. Pendant que je m'amusaiss à voir voltiger et nager les Melosynes avec les Nymphes, et que je me laissais aller nonchalamment à mes idées, je fus surpris d'un doux sommeil, pendant lequel j'eus cette vision admirable. Je vis tout à coup Neptune, ce vénérable vieillard à cheveux blancs, qui flottait de notre mer, et qui m'ayant salué de la manière la plus gracieuse, me conduisit dans

²⁵¹ 12 Portes.

²⁵² Saturno (nigredine) expulso Jupiter insignia et regni moderamen suscipit, cujus adventu infans Philosophicus formatur, in utero nutritur, ac tandem in lucem prodit, candidâ et serenâ facie Lunæ splendorem referens. *D'Espagnet. Arcan. Hermet. Can.* 78.

²⁵³ Parabole.

une île charmante. Elle est située au Midi, et l'on y trouve en abondance tout ce qui est nécessaire aux commodités et aux plaisirs de la vie. Les Champs-Élysées de Virgile, lui sont à peine comparables. Les côtes de cette île sont plantées de grands cyprès, de beaux myrrhes et de romarins : les prairies y sont émaillées de fleurs ; les collines couvertes de vignes, d'oliviers et de cèdres ; les bois remplis d'orangers et de citronniers ; les chemins sont bordés de lauriers et de grenadiers, à l'ombre desquels les voyageurs se reposent : en un mot, tout ce qu'il y a d'agréable dans le monde, s'y trouve ramassé. »

Nous avons assez parlé des parents et de la naissance de Denys ; voyons ses actions. Nourri, élevé par les Nymphes et les Hyades, c'est-à-dire par l'eau mercurielle volatile, que les philosophes ont appelée *lait*, l'enfant croît, végète, s'en nourrit et prend de la force, comme dit Artéphi²⁵⁴. Approchez le crapaud (la partie fixe) de la mamelle de sa mère, et laissez-l'y jusqu'à ce qu'il soit devenu grand à force d'en sucer le *lait*. Ce sont les paroles d'un Adept^e que Maïer a employées pour faire son cinquième Emblème hermétique. Il est inutile de rapporter une infinité de textes où l'eau mercurielle est appelée *lait*, *lait virginal*, et nourriture de l'enfant. Nous avons montré plus d'une fois que les Nymphes et les Hyades ne sont autre

²⁵⁴ De la pierre des Philosophes.

chose que cette eau mercurielle volatile, et l'on voit aisément par là pourquoi la fable constitue Mercure Tuteur et Précepteur de Bacchus, après qu'il l'eut tiré des cendres de Sémélé.

Bacchus tua le serpent Amphisbène, comme Apollon tua Python; l'un et l'autre de ces dieux n'étant qu'une même chose, comme nous l'avons prouvé par Hérodote, et comme le dit un ancien auteur déjà cité :

Jupiter est idem Pluto, Sol et Dionysius.

Il est même à croire que l'Amphisbène et le serpent Python ne sont qu'une même chose : et si l'on dit que Bacchus le tua avec une branche de sarment de vigne, et Apollon à coups de flèches, les flèches de celui-ci signifient la partie volatile de la matière que Raymond Lulle²⁵⁵, presque dans tous ses ouvrages, appelle vin blanc et vin rouge, suivant le degré acquis de perfection, et suivant la couleur blanche ou rouge qui survient au mercure par la coction. Ce serpent Amphisbène est aussi le même que les deux du caducée de Mercure, les deux d'Esculape, les deux dragons de Flamel, l'un mâle, l'autre femelle, l'un ailé, l'autre non, qui ne font cependant qu'un même dragon Babylonien, ou le dragon des Hespérides, ou celui qui gardait la toison d'or, ou l'hydre de Lerne, etc. qui tous avaient plusieurs têtes.

²⁵⁵ De quinta Ess.

Denys faisait sortir du vin, de l'eau et plusieurs autres liqueurs de la terre. L'explication de ce prodige est très simple. La matière du Magistère est composée de terre et d'eau : lorsqu'elle se dissout, dessèche, elle se réduit en eau, cette eau est nommée par les philosophes, tantôt lait, tantôt vin, tantôt vinaigre, huile, etc. suivant le progrès qu'elle fait dans la suite des opérations. Elle acquiert de l'acidité, et devient vinaigre. Prend-elle la couleur blanche, c'est du lait, un lait virginal, un vin blanc. Est-elle parvenue au rouge, c'est du vin rouge ; et toutes ces liqueurs sortent de la terre, ou de la terre philosophique. Denys les fait sortir, étant lui-même la partie fixe de cette matière, appelée or, Phébus, Apollon des Sages.

Bacchus barbu et sans barbe, jeune et vieux et mâle et femelle en même temps, est tel chez les philosophes hermétiques, suivant ces termes d'Agmon²⁵⁶ : « Il est sans barbe, et en même temps barbu ; il a des ailes, et vole ; il n'a point d'ailes, et ne vole pas : si vous l'appellez eau, vous dites vrai ; si vous dites qu'il n'est pas eau, vous le dites avec raison ; » parce que c'est un composé hermaphrodite, volatil et fixe, celui-ci représente le mâle, l'autre la femelle ; ce qui lui a fait donner le nom de *Rebis*.

Quant à la façon dont les Égyptiens racontent l'histoire de Denys, qu'Hammon épousa Rhéa, sœur de

²⁵⁶ Cod. Veritatis seu Turba.

Saturne, et qu'il eut Denys de la nymphe Amalthée, il est à croire qu'ils ont eu plus égard à la chose même qu'aux noms, puisqu'ils y conviennent parfaitement. Les mythologues conviennent que ces peuples confondaient Denys avec Osiris, et s'ils les ont feints nés de parents différents par les noms, ils prouvent clairement par cette fiction qu'ils n'avaient pas dessein de donner ces fictions pour des histoires véritables.

Mais quel pouvait être l'objet de cette fable ? à quoi faisait-elle allusion ? Il est aisé de le voir par les explications données ci-devant. Pour convaincre encore plus parfaitement le lecteur, récapitulons l'histoire de Denys.

Par la ville Nysa, on entend le vase ; elle a des portes étroites et fermées ; c'est le col et le lut avec lequel on le scelle : la beauté du pays, les fleurs qui y naissent sont les différentes couleurs qui surviennent à la matière ; les fruits exquis qui y croissent, la saine température de l'air qui y fait vivre jusqu'à une extrême vieillesse dans l'abondance de tout, indiquent la médecine universelle et la poudre de projection ; celle-ci donne les richesses, et l'autre la santé ; Aristée aidé des conseils de Pallas, préposé pour avoir soin de l'éducation de Denys, est le prudent Artiste qui conduit les opérations de l'œuvre avec sagesse. Saturne sollicité par Rhéa, sa sœur, fait la guerre à Denys qui demeure victorieux, c'est la noirceur, suite de la dissolution de la matière, occa-

sionnée par l'eau mercurielle signifiée par Rhéa, de ῥεω, *fluo* : les parties volatiles qui voltigent sans cesse dans le vase, sont les Amazones qui lui procurent la victoire ; aussi dit-on que les Ménades, les Bacchantes qui accompagnaient Bacchus, et les Muses, avec les Amazones qui suivaient Denys, étaient toujours en chant, en danses et en mouvement, ce qui ne saurait mieux convenir aux parties volatiles, qui en lavant sans cesse la matière, font disparaître la noirceur ou Saturne, et manifestent la blancheur, signe de la victoire. « Remarquez, dit Synésius²⁵⁷, que cette terre sera ainsi lavée de sa noirceur par la cuisson, parce qu'elle se purifie aisément, avec les parties volatiles, de son eau ; ce qui est la fin du Magistère. »

Saturne s'enfuit pendant la nuit après avoir mis le feu à sa ville ; c'est le noir qui, disparaissant, laisse la matière grise comme de la cendre, résultat des incendies. Les philosophes lui ont même alors donné entre autres noms celui de cendre, témoin Morien²⁵⁸, qui dit : « Ne méprisez pas la cendre ; car le diadème de notre Roi y est caché. » Je ne m'arrêterai pas à expliquer l'expédition de Denys dans les Indes ; on peut avoir recours à ce que j'en ai dit au chapitre d'Osiris (Liv. I). Il suffit de faire remarquer que les auteurs de cette fiction ont affecté, en parlant des animaux qui suivaient Bacchus, ou qui traînaient son char, de

²⁵⁷ Œuvre des Philos. et Artéphijs dans sa récapitul.

²⁵⁸ Entretien du Roi Calid.

choisir ceux dont la peau est variée, pour être les hiéroglyphes et les symboles des différentes couleurs qui paraissent en même temps ou successivement sur la matière : tels sont les tigres, les lynx, les panthères, les léopards.

Bacchus eut, dit-on, un fils nommé Staphyle. Ce fils est-il autre chose que la même matière devenue rouge, que les philosophes ont appelée vin blanc lorsqu'elle est blanche laiteuse²⁵⁹, et vin rouge quand par la cuisson elle acquiert une couleur pourprée ? C'est Staphyle, du grec σταφυλη, *vigne*. Staphyle eut une fille nommée Rhéo, qu'Apollon ne trouva pas cruelle. Le père, s'étant aperçu de la grossesse de sa fille, l'enferma dans un coffre et la jeta dans la mer : les flots la portèrent à Eubée ; Rhéo s'y retira dans un antre, et y mît au monde un fils qu'elle nomma Anye, du grec Ανυειν, achever, accomplir. Anye eut trois fils de la nymphe Doripe, Œno, Spermo et Elaïs, qui furent changés en pigeons, et métamorphosèrent tout ce qu'ils touchaient, quand ils le voulaient, en vin, en blé et en huile, suivant les étymologies de leurs noms.

Cette postérité de Bacchus est un pur symbole de l'élixir philosophique, composé d'Apollon, de Staphyle et de Rhéo ; car suivant d'Espagnet²⁶⁰, il y entre trois choses : l'eau métallique ou mercure des philosophes, le ferment blanc ou rouge, suivant l'intention

²⁵⁹ Raym. Lulli, de Quinta Essent. et alibi.

²⁶⁰ Can. 124.

de l'Artiste, et le second soufre, le tout en poids et mesure requis. L'eau métallique est Rhéo, de ῥέω, je coule ; cette eau s'imprègne de l'or des philosophes, signifié par Apollon, et Staphyle est le second soufre, comme Bacchus est le premier. Suivant le même d'Espagnet : « Que les studieux amateurs de la philosophie sachent que de ce premier soufre il s'en engendre un second, qui peut être multiplié à l'infini. »

Anye est l'élixir même qui résulte de la jonction d'Apollon et de Rheo : celle-ci accouche dans un antre, c'est-à-dire dans le vase. Le mariage d'Anye avec Doripe, et les enfants qui en vinrent signifient la multiplication, qui ne se fait qu'avec deux matières, savoir l'élixir et l'eau mercurielle, comme le dit l'auteur que je viens de citer²⁶¹. « On multiplie l'élixir de trois manières, l'une est de prendre un poids de cet élixir, que l'on mêle avec neuf parties de son eau ; on met le tout dans le vase bien luté, et on le cuit à feu lent, etc. Les trois enfants d'Anye sont le vin, le blé et l'huile, parce que les Asiatiques croyaient ne manquer de rien, quand ils avaient ces trois choses, suivant ces paroles de l'Écriture sainte : *Dedisti laetitiam in corde meo : a fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt. In pace in idipsum dormiam et requiescam*²⁶². Et celle-ci de Jérémie : *Et venient, et exultabunt*

²⁶¹ Can. 134 et 135.

²⁶² Tu as mis plus de joie dans mon cœur qu'au temps où leur froment et leur vin nouveau abondent. En paix tout ensemble,

*in monte Sion, et confluent ad bona Domini, super frumento, et vino, et oleo, eritque anima eorum quasi hortus irriguus, et ultra non esurient*²⁶³. Ce qui caractérise les effets de la poudre de projection, qui donne la santé et les richesses.

Plus d'un auteur a pris Denys pour le Soleil, et Cérès pour la Lune ; Virgile au premier livre de ses Géorgiques ; *Vos, ô clarissima mundi lumina !* etc. et Orphée dans ses Hymnes : *Sol clarus Dionysium, quem cognomine dicunt*. Mais il faut observer que les poètes se conforment ordinairement aux notions reçues et à la façon de penser du vulgaire ; car si Denys et Osiris sont le même, comme nous l'avons assez prouvé, et qu'Apollon et Diane soient le Soleil et la Lune, comment pourra-t-on dire qu'Apollon est fils d'Osiris ? Le Soleil serait-il donc fils de lui-même ? Les poètes fourmillent de semblables absurdités, qui prouvent bien clairement que ceux qui les ont inventées ne prétendaient pas les donner pour de véritables histoires : aussi ajoutent-ils que Bacchus dormit trois ans chez Proserpine, qu'il naquit avec des cornes, qu'il fut changé en lion, qu'il mourut et ressuscita, que Médée fit à ses nourrices la même faveur qu'au

je me couche et je m'endors. *Psalm. 4.* NDE.

²⁶³ Ils arriveront en criant de joie sur la hauteur de Sion, ils afflueront vers les biens de Yahvé, vers le froment, vers le vin nouveau et vers l'huile fraîche, vers les brebis et les bœufs. *Cap. 31. v. 12.* NDE.

père de Jason, et tant d'autres fables qui ne peuvent s'expliquer que par la philosophie hermétique.

§ III — Persée

Il est peu d'histoires de ces temps-là, dit M. l'Abbé Banier²⁶⁴, plus obscures et plus remplies de fables, que celle de Persée. Elle est dans plusieurs de ses parties une énigme impénétrable. Après un tel aveu, comment ce savant ose-t-il hasarder tant de conjectures pour tenir lieu de bonnes raisons, et décider qu'il n'y a rien de fort extraordinaire dans la naissance de ce héros, et que son histoire est véritable²⁶⁵ ?

Acrise, qui n'avait qu'une fille nommée Danaé, ayant appris de l'oracle qu'un jour son petit-fils lui ravirait la couronne et la vie, fit construire une tour d'airain dans son palais, et y enferma sous bonne garde Danaé avec sa nourrice. Elle était belle, et Jupiter sensible à ses attraits, s'avisa d'un expédient tout nouveau ; il se coula dans la tour sous la forme d'une pluie d'or, se fit connaître, et rendit Danaé mère de Persée²⁶⁶.

²⁶⁴ Myth. Tom. III, p. 96.

²⁶⁵ *Ibid.* pag. 97.

²⁶⁶ Persea quem pluvio Danaë conceperat auro.

Ovid. Metam. L. 6.

Inclusam Danaën terris ahenea

Robustæque fores, et vigilum canum

Tristes excubiæ munierant satis

Nocturnis ab adulteris.

Danaé toujours renfermée accoucha, et nourrit son enfant pendant trois ans, sans qu'Acrise en eût connaissance ; mais l'ayant enfin découvert, il fit conduire sa fille à l'autel de Jupiter, où elle déclara qu'elle avait conçu du commerce qu'elle avait eu avec ce dieu. Acrise peu crédule fit mourir la nourrice, et fit exposer Danaé avec le petit Persée sur la mer, enfermés dans un coffre de bois en forme de petite barque, qui après avoir été le jouet des vents et des flots, s'arrêta sur les bords de la petite île de Seriphe, l'une des Cyclades : Dictys, frère du roi du pays, pêchait alors, et tira ce coffre avec son filet. Danaé le supplia d'ouvrir sa prison ; elle lui apprit qui elle était, et Dictys mena chez lui la mère et l'enfant. Polydecte, roi de l'île et petit-fils de Neptune, voulut faire violence à Danaé ; mais la présence de Persée y mettant un obstacle, il obligea celui-ci d'aller lui chercher la tête de Méduse, sous prétexte qu'il voulait la donner en dot à Hippodamie, fille d'Œnomaüs. Persée se mit en devoir d'exécuter les ordres de Polydecte ; Pallas lui fit présent d'un miroir, Mercure lui donna un cimenterre, Pluton un casque et un sac, et les nymphes

Si non Acrisium virginis abditæ
 Custodem pavidum Jupiter et Venus
 Risissent ; sore enim tutum iter et patens
 Converso in pretium Deo.
Horat. Carn. l. 3.

des souliers ailés : avec tout cet attirail, Persée volait aussi vite et aussi léger que la pensée²⁶⁷.

Méduse était fille de Phorcys, et la plus jeune des Gorgones, qui tuaient et pétrifiaient les hommes par leur seul regard ; leurs cheveux étaient hérissés de serpents ; elles avaient des dents crochues comme des détentes de sanglier, des griffes de fer, et des ailes d'or. Ces monstres faisaient leur séjour sur les confins de l'Ibérie, à peu de distance du jardin des Hespérides. Phorcys eut d'autres filles, sœurs aînées des Gorgones ; elles n'avaient entre elles qu'un œil et une dent, dont elles se servaient tour à tour, on les appelait *Grées*. Persée commença son expédition par elles ; il leur prit cette dent et cet œil, et les garda jusqu'à ce qu'elles lui eussent indiqué les nymphes

²⁶⁷ In eo autem et pulchricomæ Danaës filius Equei Perseus
Neque quidem contingens clypeum, neque longè separatus ab illo :

Miraculum magnum dictu ! quoniam nusquam nitebatur.
Ita enim illum manibus fecerat inclytus Vulcanus,
Aureum, circum pedes autem habebat alata talaria.
Ex humeris autem circa eum nigro capulo ensis pendebat
Æreus de loro : ipse autem velut cogitatio volabat.
Totum autem tergum ejus tenebat caput Sævi monstri
Gorgonis. Ipsum autem pera complectabatur, mirum visu,
Argentea, fimbriæque dependebant lucidæ
Aureæ. Sæva autem circum tempora Regis
Posita erat Orci galea, noctis caliginem gravem habens :
Ipse autem fugienti et formidanti similis
Perseus Danaïdes currebat.
Hesiod. Scut. Herculis, v. 216.

aux souliers ailés. De là il parvint à Méduse ; en approchant d'elle, il se couvrit du bouclier qu'il avait reçu de Pallas, avec le miroir ; il prit aussi le casque de Pluton, et ayant vu dans son miroir la situation de Méduse, il lui trancha la tête d'un seul coup et la présenta à Pallas qui lui avait guidé le bras. Du sang qui sortit de la plaie, naquit Pégase sur lequel Persée monta, et volant à travers la vaste étendue des airs, il eut occasion d'éprouver la vertu de la tête de Méduse avant son retour vers Polydecte. Andromède, fille de Céphée et de Cassiopée, avait été exposée, attachée à un rocher sur le bord de la mer d'Éthiopie, pour être dévorée par un monstre marin, en punition de ce que sa mère avait eu la témérité de dire que sa fille pouvait disputer de beauté avec les Néréides. Persée, ému de compassion et épris d'amour, délivra Andromède et l'épousa dans la suite. Ce héros fut ensuite en Mauritanie, où il changea Atlas, qui l'avait mal reçu²⁶⁸, en cette montagne qui depuis a porté son nom. Atlas eut une fille, nommée Méra, de laquelle parle Homère dans le premier livre de son Odyssée²⁶⁹. La fable dit

²⁶⁸ At quoniam parvi tibi gratia nostra est,
 Accipe munus, ait ; lævâque à parte Medusæ
 Ipse retroversus, squalentia protulit ora.
 Quantus erat... mons factus Atlas.
Ovid. Metamorph. I. IV.

²⁶⁹ Colit atria Diva
 Filia prudentis Atlantis, qui alta profundi
 Omnia cognovit pelagi.

qu'Atlas commandait aux Hespérides, et que Thémis interrogée, lui répondit qu'un des fils de Jupiter lui enlèverait les pommes d'or²⁷⁰.

Persée, après son expédition, emmena son épouse à Seriphe, où il fit périr Polydecte et prit le chemin d'Argos. La renommée ayant appris à Acrise les heureux succès de Persée, il s'enfuit d'abord et se retira à Larisse, où Persée se rendit et engagea son aïeul de retourner à Argos. Notre héros ayant voulu faire montre de son adresse avant leur départ, on y proposa un combat d'athlètes et différents jeux ; Persée ayant jeté son palet avec force, le malheur voulut qu'il en atteignît Acrise, qui mourut aussitôt de ce coup, comme l'oracle l'avait prédit, sans que la cruauté qu'il avait exercée contre sa fille et son petit-fils, l'en pût garantir.

Pégase ne fut pas le seul qui naquit du sang qui sortit de la blessure de Méduse ; Chrysaor y prit aussi naissance et devint père du célèbre Géryon, qu'Hercule fit mourir de la manière qui sera rapportée dans le cinquième livre.

À peine Pégase fut-il né près des sources de

²⁷⁰ Memor ille vetustæ
Sortis erat. Themis hanc dederat Parnassia sortem
Tempus, Atla veniet, tua quo spoliabitur auro
Arbor, et hunc prædètitulum jove natus habebit.
Metam. l. IV.

l'Océan²⁷¹, qu'il quitta la Terre et s'envola au séjour des Immortels. C'est là qu'il habite dans le palais même de Jupiter, dont il porte les éclairs et les tonnerres, Pallas le confia à Bellérophon, fils de Glaucû, dont Sisyphe fut père, Éole grand-père, et Jupiter bisaïeul. Bellérophon, monté sur Pégase, fut combattre la Chimère, monstre de race divine, selon Homère²⁷², ayant la tête d'un lion, la queue d'un dragon et le corps d'une chèvre. De sa gueule béante, il vomissait des tourbillons de flammes et de feux. Hésiode le dit fils de Typhon et d'Échidna²⁷³.

Cette fable de la Chimère porte avec elle un caractère tellement fabuleux que M. l'Abbé Banier, toujours ingénieux à saisir les moindres circonstances propres à favoriser son système, n'a rien osé adopter

²⁷¹ Hésiod. Théog.

²⁷² Iliad. l. 6.

²⁷³ Atque coercebatur apud Syros sub terra tetra Echidna
Immortalis Nympha, et senii experts diebus omnibus:
Huic Typhaonem aiunt mistum esse concubitu,
Vehementem et violentum ventum, nigris oculis decoræ
puellæ

Illa vero gravida facta peperit filios.

.....
Tum ipsa Chimæram peperit spirantem terribilem ignem
Trucemque, magnamque, pernicemque, validamque.
Illius arant tria capita: unumquidem terribilis leonis
Alterum capellæ, tertium serpentis robusti draconis
Ante leo, pone vero draco, in medio autem capra,
Horrendè efflans ignis vim ardentis.
Hanc quidem Pegasus cepit, et strenuus Bellerophontes.

de toutes les explications des mythologues, et dit²⁷⁴ qu'on ne doit pas s'attendre qu'il entreprenne de réaliser un monstre, dont le nom même est devenu synonyme avec les êtres de raison, qui ne sont eux-mêmes que de spécieuses chimères. Il condamne en conséquence le sérieux avec lequel Lucrèce a voulu prouver par de bonnes raisons que la Chimère ne subsista jamais. Les explications physiques de Plutarque, de Nicandre de Colophon, ne méritent pas plus de croyance que les conjectures de ceux qui ramènent cette fable à la morale. Mais ce savant Abbé a-t-il plus de raisons solides pour adopter les explications que Strabon, Pline et Servius ont données de cette fable ? Il avoue lui-même qu'on ne trouve point dans l'endroit de Crésias cité par ces auteurs²⁷⁵ le nom de Chimère, et qu'ils l'ont sans doute mal copié. Que l'on fasse quelques réflexions sur ce que pouvaient être Bellérophon, le cheval Pégase, Minerve qui le dompte et le mène à ce héros pour cette expédition. Pensera-t-on avec notre savant Académicien, qu'il est très raisonnable de croire qu'il ait fallu un tel appareil de guerre pour aller combattre des chèvres sauvages²⁷⁶ et des serpents, qui causaient beaucoup de ravages dans les vallons et les prairies et empêchaient qu'on y conduisît les troupeaux ? Il paraît même, par le texte

²⁷⁴ Tom. III, l. II, ch. VI.

²⁷⁵ Cod. 72.

²⁷⁶ Myth. Loc. cit.

d'Hésiode que je viens de citer, que M. l'Abbé Banier n'avait pas lu assez attentivement cet ancien poète, lorsqu'il avance que, en parlant du cheval Pégase, il ne dit pas que Bellérophon s'en fût servi.

Aux autres circonstances de cette fiction, Théopompe ajoute²⁷⁷ que Bellérophon tua la Chimère avec une lance, et non avec des flèches, que le bout de cette lance était armé de plomb, et que le feu que vomissait le monstre ayant fait fondre ce plomb, lorsque le héros la lui plongeait, ce plomb fondu coula dans les intestins de la Chimère, et la fit mourir. Avouons qu'un tel stratagème ne peut être venu dans l'idée d'un auteur qui aurait ignoré l'objet d'une telle fiction, et qu'il n'aurait osé le placer dans le cours de cette histoire, s'il n'avait eu en vue que l'histoire même.

Pégase ayant frappé du pied le double mont du Parnasse, en fit sourdre une source qui fut nommée Hippocrène, où Apollon, les Muses, les poètes et les gens de lettres vont boire. Cette eau réveille, échauffe leur imagination ; c'est elle sans doute qui rend les Muses si alertes, suivant la description qu'en fait Hésiode²⁷⁸.

²⁷⁷ Philip. l. 7.

²⁷⁸ A musis Heliconiadibus incipiamus canere
Quæ Heliconis habitant montem, montem magnum, divinumque :

Et circa fontem cœruleum pedibus teneris
Saltant, aramque præpotentis Saturnii
Atque ablutæ tenero corpore aquâ Permessi,
Aut Hippocrenes, aut olmii sacri,

Toutes les fictions des poètes se puisent dans la fontaine du Parnasse ; celle-ci vient de Pégase, Pégase du sang de Méduse, Méduse d'un monstre marin : elle fut tuée par Persée ; Persée était fils de Jupiter, Jupiter fils de Saturne, et Saturne eut pour père le Ciel, et pour mère la Terre. Il en est de même de Chrysaor, père de Géryon, dont les bœufs de couleur de pourpre furent enlevés par Hercule. Ainsi, toutes les fables aboutissent à Saturne, comme à leur principe, parce que ce premier des dieux, principe des autres, est aussi le premier principe des opérations et de la matière des philosophes hermétiques.

J'aurais pu mettre dans le chapitre d'Osiris le portrait qu'Hésiode fait des Muses ; il y serait venu à propos pour servir de preuve à l'explication que j'y ai donnée de ces déesses, et aurait convaincu qu'elle est parfaitement conforme à l'idée qu'en avaient les Anciens : mais comme les Muses ont été, sous ce nom, plus célébrées dans la Grèce qu'en Égypte, il semblait plus à propos de les réserver pour l'article du Parnasse, et de ce qui y a du rapport. Un philosophe hermétique aurait-il en effet imaginé une fiction plus circonstanciée, et plus propre à exprimer allégoriquement ce qui se passe dans le cours des opérations du

Summo in Helicone Choreas ducere solent,
 Pulchras amabiles, vehementerque tripudiare pedibus :
 Inde concitatae, volatae aere multo,
 Noctu incedunt.

grand œuvre ? Le mont Hélicon n'est-il pas la matière philosophique dont parle Marie dans son épître à Arès, lorsqu'elle dit : *prenez l'herbe qui croît sur les petites montagnes* ? Et Flamel dans son Sommaire :

*Non que je die toutefois,
Que les philosophes tous trois²⁷⁹
Les joignent ensemble pour faire
Leur mercure, et pour le parfaire,
Comme font un tas d'Alchimistes,
Qui en savoir ne sont trop mistes,
.....
.....
Mais jamais ils n'y parviendront,
Ni aucun bien y trouveront,
S'ils ne vont dessus la Montaigne
Des sept, où il n'y a nulle plaïne,
.....
Et au-dessus de la plus haute
Montaigne, cognoîtront sans faute
L'herbe triomphante, royale,
Laquelle on nomme minérale.*

Notre Mercure naît entre deux montagnes, dit Arnaud de Villeneuve, ce sont les deux sommets du Parnasse, ou le double mont. Notre *Rebis* se forme entre deux montagnes, comme l'Hermaphrodite

²⁷⁹ L'or, l'argent et le mercure vulgaires.

de la fable, dit Michel Maïer, qui en a composé son 38^e Emblème : tant d'autres enfin qu'il serait trop long de rapporter, et qui insinuent clairement, quoiqu'al-légoriquement, que leur poudre aurifique ou solaire se prend et se forme de et sur cette montagne. Il est même à croire que le mont Hélicon n'a pris son nom que de là, c'est-à-dire de Ἡ[~]λιος, Soleil, et κόνις, poudre, aussi était-il consacré à Apollon. Ceux qui le font venir de Ε[~]λικις, noir, prouvent également pour mon système, et plus particulièrement pour la cir-constance de l'œuvre où il s'agit des Muses ou des parties volatiles qui se manifestent dans le temps que la matière le réduit en poudre noire ; ce qu'Hésiode n'a pas oublié, comme nous le verrons ci-après.

L'autel de Jupiter qui y est placé, n'est-il pas le fils de Saturne, le Jupiter philosophique, dont nous avons, parlé si souvent ? La fontaine bleuâtre autour de laquelle les Muses dansent, est-elle autre chose que l'eau mercurielle, à laquelle Raymond Lulle dit²⁸⁰ qu'il donne le nom d'eau céleste, à cause de la couleur du ciel ? c'est ce même mercure que Phi-lalèthe appelle ciel, et qui doit être sublimé, ajoute cet auteur²⁸¹, jusqu'à ce qu'il ait acquis une couleur céleste ; ce que les idiots, dit-il, entendent du mercure vulgaire. La couleur bleuâtre, dit Flamel²⁸², marque

²⁸⁰ Lib. Secret. et alibi passim.

²⁸¹ Enarrat. Method.

²⁸² Explic. de ses Figur.

que la dissolution n'est pas encore parfaite, ou que la couleur noire fait place à la grise. C'est dans cette fontaine du Trévisan, que les Muses baignent leurs corps tendres et délicats, et autour de laquelle elles dansent ; car les parties volatiles, qui montent alors et descendent sans cesse dans le vase, retombent dans la fontaine pour s'y laver et en ressortent de nouveau en voltigeant et dansant, pour ainsi dire ; ce qu'Hésiode exprime par ces termes : *Choreas ducere solent, et vehementer tripudiare pedibus*. Il ajoute aussi, pour indiquer que c'est dans l'espace vide du vase, *velatæ sunt aere multo* : il désigne même la circonstance de l'opération où la matière est parvenue au noir, *noctu incedunt*. Aussi Ovide feintil qu'un nommé Pyrénée invita les Muses à entrer chez lui parce qu'il pleuvait ; qu'ayant été épris de leur beauté, il conçut le dessein de leur faire violence et les enferma pour cet effet ; mais que les dieux exauçant leurs prières, leur accordèrent des ailes, au moyen desquelles elles s'échappèrent de ses mains :

..... *Claudit sua tecta Pyreneus*
Vimque parat : quem nos sumptis effugimus alis.

METAM. L. 5.

Musée et plusieurs Anciens disaient que les Muses étaient sœurs de Saturne et filles du Ciel ; sans doute parce que la matière de l'œuvre parvenue au noir,

est le Saturne des philosophes : et si Hésiode les dit filles de Jupiter et de Mnémosyne, c'est que les parties volatiles voltigent dans le vase, lorsque le Jupiter des philosophes ou la couleur grise succède à la noire, exprimée par Mnémosyne, de $\mu\nu\eta\mu\alpha$, sépulcre, tombeau, Philalèthe et Nicolas Flamel, entre les autres y ont employé l'allégorie des tombeaux, pour indiquer cette couleur : « Donc cette noirceur enseigne clairement qu'en ce commencement la matière commence à se pourrir et dissoudre en poudre plus menue que les atomes du Soleil, lesquels se changent en eau permanente ; et cette dissolution est appelée par les philosophes, mort, destruction, perdition, parce que les natures changent de forme. De là sont sorties tant d'allégories sur les morts, tombes et sépulcres²⁸³. » Basile Valentin les a employées dans ses 4^e et 8^e Clefs, et dans la première opération de son Azoth.

Les Anciens pouvaient-ils donc se dispenser de faire présider Apollon au chœur des Muses, le Soleil philosophique étant la partie fixe, ignée, principe de fermentation, de génération, et la principale de l'œuvre, à laquelle les parties volatiles tendent enfin et s'y réunissent comme à leur centre ?

Il est temps de revenir à Persée, car l'épisode n'est déjà que trop long. Cette allégorie ne souffre pas plus de difficulté que les autres : la tour où Danaé est ren-

²⁸³ *Ibid.*

fermée est le vase ; Danaé est la matière ; Jupiter en pluie d'or est la rosée aurifique des philosophes, ou la partie fixe solaire, qui se volatilise pendant que la matière passe du noir à la couleur grise, et retombe en forme de pluie sur la matière qui reste au fond.

Persée naît de cette conjonction : car, comme le dit l'auteur du *Rosaire*, « le mariage et la conception se font dans la pourriture au fond du vase, et l'enfantement se fait en l'air, c'est-à-dire au sommet. » C'est pourquoi Acrise est dit le grand-père de Persée d'ἄγραις, sommet, comble. Senior dit en conséquence : « Comme nous voyons deux rayons du Soleil pleuvoir sur la cendre morte, qui revit de même qu'une terre aride semble renaître, lorsqu'elle est arrosée. C'est là le frère et la sœur qui se sont épousés par l'adresse de la préparation, et après que la sœur a conçu, ils s'envolent, et vont sur le haut des maisons des montagnes : voilà le Roi dont nous avons parlé, qui a été engendré dans l'air et conçu dans la terre. »

Arnaud de Villeneuve nous apprend quelle doit être l'éducation de Persée. « Il y a un temps déterminé pour qu'elle (Danaé) conçoive, y enfante et nourrisse son enfant. Ainsi, lorsque la terre aura conçu, attendez avec patience l'enfantement. Quand le fils (Persée) sera né, nourrissez-le de manière qu'il soit vigoureux et assez fort pour combattre les monstres, et qu'il puisse s'exposer au feu sans en craindre les atteintes. » C'est dans cet état qu'il se trouve armé

du cimenterre de Mercure, du bouclier de Pallas et du casque de Pluton. Il pourra s'exposer à attaquer Méduse, et fera naître Chrysaor du sang qui sortit de la plaie, c'est-à-dire qu'étant devenu poudre de projection, il vaincra les soufres impurs et arsenicaux qui infectent les métaux imparfaits, et les transmuera en or ; car Chrysaor vient de χρυσός, or. Les symboles de ces soufres malins, venimeux et mortels, sont les Gorgones ; aussi les représente-t-on encore sous des figures monstrueuses, les cheveux entrelacés de serpents, et ayant des ailes dorées, faisant leur séjour auprès du jardin des Hespérides.

§ IV — Léda, Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre

Léda, femme de Tyndare, roi de Sparte, fut aimée de Jupiter²⁸⁴. Ce dieu transformé en cygne, et poursuivi par un aigle, alla se jeter entre les bras de Léda, et au bout de neuf mois elle accoucha de deux œufs, de l'un desquels sortit Pollux et Hélène, et de l'autre Castor et Clytemnestre²⁸⁵. Le premier de ces œufs fut

²⁸⁴ Euripid. ; Ovid. Epist. d'Hel. à Pâris

²⁸⁵ Quod Jupiter fama est volavit ad matrem meam
 Ledam, oloris alitis formâ obsitus
 Fugâque sicta quod volucris nuntia
 Jovis fit insecuta, mox compressit hanc. *Euripid*
 Castora, Pollucemque mihi nunc pandite Musæ
 Tyndaridas jovis è Cœlesti femine natos.
 Taygeti peperit quondam hos sub vertice Leda
 Clam conjuncta jovi cœlestia regna tenenti.

la source de tous les maux prétendus qu'éprouvèrent les Troiens. Mais si Hélène n'a existé qu'en fiction, que deviendra la réalité de son rapt ? Que restera-t-il de la guerre de Troie ? Si Hélène n'est qu'une personne imaginaire, Castor et Pollux n'auront pas une existence plus réelle, ils n'auront assisté qu'en fiction à l'expédition des Argonautes, qui, selon les chronologistes, se passa environ cent ans avant la guerre de Troie : Clytemnestre n'aura pas été tuée par Oreste, fils d'Agamemnon. Qu'on supprime également la pomme d'or jetée par la Discorde, il n'y aura plus de dispute entre les déesses, et le rapt d'Hélène n'aura pas lieu. Ainsi, une pomme et un œuf ont été la source de mille maux ; mais, avouons-le de bonne foi, de maux aussi chimériques que la source qui les a produits : car trouverait-on autant de raison que M. l'Abbé Banier²⁸⁶, pour croire qu'on ne doit pas mépriser la *conjecture* de ceux qui prétendent que Lédä avait introduit son amant dans le lieu le plus élevé de son palais, qui pour l'ordinaire était de figure ovale, et par cette raison étaient appelés chez les Lacédémoniens ὠόν ; ce qui, selon lui, donna lieu à la fiction de l'œuf. Il faut avoir grand besoin de semblables conjectures, pour en former de telles. Pour en voir le ridicule, il suffit de faire attention que la fable ne dit pas que Lédä accoucha dans un œuf, mais d'un œuf. Cette princesse eût-elle

Homer, in Hymnis et Odyss.

²⁸⁶ Tom. III. l. 3. c. 9.

donc accouché d'un bâtiment ovale ? Mais laissons pour un moment cet œuf, et disons deux mots de Clytemnestre.

Agamemnon l'épousa et en eut Oreste ; il partit ensuite pour la guerre de Troie, et laissa auprès d'elle Égisthe, son cousin, avec un chanteur pour les observer. Égisthe s'étant fait aimer de Clytemnestre, se défit du trop vigilant gardien. Clytemnestre trouva aussi le moyen de se débarrasser de son mari à son retour de la guerre de Troie, et Oreste aurait été aussi la victime de cette intrigue, s'il n'eut pris le parti de la fuite. Il vengea dans la suite la mort de son père et de son aïeul, en faisant périr de sa propre main Égisthe et Clytemnestre dans le temple d'Apollon. Oreste reçut de l'Aréopage l'absolution de son crime ; les suffrages ayant été partagés pour l'absoudre ou le condamner, il éleva un autel à Minerve, qui par sa voix ôta l'équilibre ; il fut se purifier en buvant de l'eau d'Hippocrène. Mais le souvenir de son crime le poursuivait partout ; la fureur le saisit, et ayant consulté l'oracle pour apprendre le moyen d'en être délivré, il en eut pour réponse, qu'il devait aller en Tauride, pays des Scythes, en enlever la statue de Diane, ramener sa sœur Iphigénie avec lui, et se baigner dans un fleuve composé des eaux de sept sources.

Pendant tout ce voyage, Oreste avait conservé sa chevelure en signe de deuil, il la coupa dans la Tauride, et le lieu où il la déposa, fut nommé *Acem*.

Quelques-uns disent aussi qu'il le fit auprès d'une pierre sur laquelle il s'était assis le long du fleuve Cytée dans la Laconie²⁸⁷, lorsque sa fureur lui passa.

Étant de retour, il donna sa sœur Électre en mariage à son ami Pylade, et après qu'il eut tué Néoptolème, fils d'Achille, il épousa lui-même Hermione, dont il eut Tysamène. Il trouva aussi le moyen de se concilier les bonnes grâces d'Érigonê, fille d'Égisthe en eut Penthile, et mourut enfin de la morsure d'un serpent.

Dans la suite les Lacédémoniens eurent recours à l'oracle, pour terminer une guerre fort désavantageuse qu'ils avaient avec les Tégéens. L'oracle répondit qu'il fallait chercher les os d'Oreste dans un lieu où les vents soufflaient, où l'on frappait, où l'instrument frappant était repoussé, et enfin où se trouvaient la ruine et la destruction des hommes. Lychas interpréta cette réponse de la forge d'un ouvrier, où soufflent les vents, où le marteau frappe et est repoussé par l'enclume, et enfin où se travaillent les armes pour la destruction de l'humanité. Il y trouva en effet les os d'Oreste, et les ensevelit, suivant l'ordre de l'oracle, dans le tombeau d'Agamemnon auprès du temple des Parques.

L'Abbé Banier a, selon sa louable coutume, supprimé toutes les circonstances de cette fable qu'il ne pouvait plier au plan de son système. En effet,

²⁸⁷ Pausan. in Lacon.

à prendre les choses à la lettre, combien d'absurdités n'y trouve-t-on pas ? Mais ramenées à l'allégorie d'où elles tirent leur origine, tous ces crimes prétendus de la famille d'Oreste, et toutes ces absurdités s'évanouissent.

Nous expliquerons ce qu'il faut entendre par Agamemnon, lorsque nous parlerons de la guerre de Troie. Clytemnestre, son épouse, était fille de Jupiter et de Lédä, et non de Tyndare et de Lédä, mais née dans le palais de ce dernier, si nous en croyons Homère et Apollonius ; ce qui fit donner le nom de Tyndarides à Castor et Pollux, frères de Clytemnestre. Ils naquirent de deux œufs ; ce que M. l'Abbé Banier explique de la forme du haut du palais de Tyndare, parce que ce lieu était appelé ὠόν, et que ὠόν veut dire œuf, heu- reuse équivoque dont ce savant mythologue a bien su faire usage d'après les conjectures d'autrui²⁸⁸ : mais de semblables ressources n'en imposent qu'à ceux qui ne savent pas la distinction essentielle de la signification de deux mots marqués par des accents si différents. D'ailleurs la fiction de la métamorphose de Jupiter en cygne, ne suffisait-elle pas pour déterminer l'idée que présentait le terme d'ὠόν ? Un cygne se multiplie-t-il autrement que par des œufs proprement dits ? Il valait donc mieux regarder de bonne foi

²⁸⁸ *Loc. cit.*

cette fiction pour une fable pure, et dire que ces œufs et Lédà n'ont eu qu'une existence imaginaire.

Si M. l'Abbé Banier eut de bonne foi adopté cette conjecture, pourquoi ne s'en est-il pas servi pour expliquer aussi la naissance d'Esculape sorti d'un œuf ? Il avoue que le nom de Coronis, mère de ce dieu de la médecine, a pu donner lieu à cette fiction, parce que Coronis signifie une corneille. Quelle raison aurait pu empêcher de penser que la métamorphose de Jupiter en cygne aurait fait dire que Lédà accoucha de deux œufs ? La conjecture eût été bien plus naturelle que celle par laquelle on a eu recours à des appartements de forme ovale, où Lédà aurait introduit son amant. Mais notre savant ignorait que les auteurs de la fiction d'Esculape et de celle de Lédà avaient le même objet en vue, c'est-à-dire la matière de l'œuvre hermétique, que plusieurs philosophes ont appelée œuf ; ce qui a fait dire à Flamel²⁸⁹ : *le fourneau, est la maison et l'habitable du poulet*. Hermès dans son livre des Sept chapitres, appelés par Flamel les Sept sceaux égyptiens, dit que de la matière de l'œuvre il doit naître un œuf, et de cet œuf un oiseau. Basile Valentin a employé l'allégorie du cygne dans ses 6^e et 8^e Clefs. Raymond Lulle²⁹⁰ nous apprend que l'enfant philosophique s'arrondit en forme d'œuf dans le vase : et, comme dit Riplée, « nous appelons œuf notre

²⁸⁹ Explic. de ses Figur. c. 3.

²⁹⁰ De Quinta essentia.

matière, parce que de même qu'un œuf est composé de trois substances, savoir le jaune, le blanc et la petite peau qui les enveloppe, sans y comprendre la coque, de même notre matière est composée de trois ; savoir soufre, sel et mercure. De ces trois doit naître l'oiseau d'Hermès, ou l'enfant philosophique, en lui administrant un feu semblable à celui de la poule qui couve. » Moscus s'exprime²⁹¹ d'une manière à ne laisser aucun doute sur l'explication de la fable de Lédà et de Coronis. « Je vous déclare, dit-il qu'on ne peut faire aucun instrument, sinon avec notre poudre blanche, étoilée, luisante, et avec notre pierre blanche ; car c'est de cette poudre qu'on fait les matériaux propres à former l'œuf. Les philosophes ne nous ont cependant pas voulu dire, sinon par allégorie et par fiction quel était cet œuf, ou quel est l'oiseau qui l'a engendré ; mais il est d'abord œuf de corbeau (Coronis), et ensuite œuf de cygne (Lédà). »

Mais pourquoi Lédà accouche-t-elle de deux œufs ? et pourquoi de chaque œuf sort-il deux enfants, l'un mâle, l'autre femelle ? C'est que l'auteur de cette fable a eu en vue les deux opérations du grand œuvre, et que dans l'une et dans l'autre, la couleur passe par la couleur blanche et la rouge, la blanche appelée des noms de femme, Lune, Ève, Diane, etc. et la rouge, Apollon, Soleil, Adam, mâle, etc. Philalèthe nomme

²⁹¹ Tourbe.

même²⁹² la couleur rouge le jaune de l'œuf, et la couleur blanche le blanc. Rien d'ailleurs n'est si commun, dans les Traités de philosophie hermétique, que les allégories de frère et sœur jumeaux, par conséquent nés du même œuf, dont parle Servilius dans la Tourbe, en ces termes : « Sachez que notre matière est un œuf. La coque est le vase, et il y a dedans blanc et rouge (mâle et femelle). Laissez-le couvrir à sa mère sept semaines, ou neuf jours, ou trois jours... il s'y fera, un poulet ayant la crête rouge, la plume blanche et les pieds noirs. » Telle est donc la matière de ces œufs et des enfants qui en sortent.

Clytemnestre est mariée à Agamemnon, et son fils Oreste devient matricide dans le temple même d'Apolon, toutes les portes fermées. Un forfait si odieux eut plutôt mérité d'être enseveli dans les ténèbres de l'oubli que d'être conservé à la postérité, s'il eût été réel ; mais heureusement, il est purement fabuleux, et une suite nécessaire de l'allégorie qui la précède. On trouve ce crime prétendu dans presque tous les traités de philosophie hermétique ; rien n'y est plus commun que les allégories d'un fils qui tue sa mère²⁹³. Tantôt c'est la mère qui détruit son fils ; un enfant qui tue son père ; un frère qui dévore sa sœur et la res-

²⁹² Vera confect. Lap.

²⁹³ Flamel, Explicat. de ses figur. ; La Tourbe, etc. Raymond Lulle, Codicille.

suscite²⁹⁴ ; enfin tant d'autres fictions et métaphores de meurtres, homicides, parricides, etc. : tels on les voit dans les différents Traités sur le grand œuvre, tels ils sont dans la fable. On y trouve des incestes du père avec la fille, du fils avec la mère, du frère avec la sœur ; tels sont ceux de Cynira, d'Œdipe, de Jocaste, etc.

Pour être encore mieux convaincu du rapport immédiat que cette fable d'Oreste entretient avec la confection de la pierre des Sages, il suffit d'en remarquer et d'en peser toutes les circonstances.

Pourquoi Oreste tue-t-il sa mère dans le temple d'Apollon, et notez, les portes fermées ? Ce temple n'est-il pas précisément le vase où se forme, où réside, où est honoré et comme adoré le Soleil, l'Apollon philosophique ? Si la porte de ce temple ou de ce vase n'était pas fermée, clause, scellée et bien lutée, les esprits volatils qui cherchent à s'échapper n'agiraient plus ; Clytemnestre s'enfuirait ; Oreste, ou la partie fixe, ne pourrait tuer, c'est-à-dire fixer le volatil ; la putréfaction, appelée mercure, mort, destruction, sépulcre, tombeau, indiquée par la mort de Clytemnestre, ne se ferait pas, et l'œuvre resterait imparfaite.

Oreste ne fut absous de son crime qu'à condition qu'il irait se laver et se purifier dans l'eau d'une

²⁹⁴ Lettre d'Aristée.

rivière, composée de sept sources ; ce qui indique parfaitement le mercure des Sages ; puisque, comme le dit d'Espagnet²⁹⁵, « sitôt qu'on est parvenu à entrer dans le jardin des Hespérides, on trouve à la porte une fontaine qui se répand dans tout le jardin et qui est composée de sept sources. »

On sait que le volatil est signifié par les femmes : ainsi quand la fable dit qu'Oreste ramena sa sœur Iphigénie de la Tauride, c'est comme si l'on disait que la partie volatile est ramenée du haut du vase où elle circulait, dans le fond où elle se fixe avec la partie fixe représentée par Oreste, dont la fureur, le trouble ne signifient que la volatilisation ; car le fixe doit être volatilisé avant d'acquérir une fixité permanente, suivant ce précepte des philosophes : « volatilisez le fixe, et fixez le volatil ». C'est pourquoi l'oracle lui ordonna d'aller au temple de Diane, parce que la couleur blanche, appelée Diane par les philosophes, indique le commencement de la fixité de la matière du Magistère.

Monsieur l'Abbé Banier et presque tous les autres mythologues laissent une infinité de petites circonstances des fables sans explication, soit qu'ils ne puissent les expliquer, ou qu'ils les regardent comme inutiles, et comme ne pouvant avoir aucun rapport avec l'Histoire ou la Morale. Comment en effet expli-

²⁹⁵ Arc. Herm. Can. 52.

queraient-ils cette affectation des auteurs à marquer qu'Oreste conserva ses cheveux, de même qu'Osirîs, pendant un certain temps, et pourquoi Hésiode appelle Danaé la nymphe aux beaux cheveux ? Si ce fait ne signifie rien quant à l'Histoire et à la Morale, il devient un précepte pour la conduite des opérations du grand œuvre. Les cheveux sont regardés à peu près comme une chose superflue, la matière du Magistère paraît avoir quelque chose d'inutile et de superflu : mais, dit Geber²⁹⁶, « notre art ne consiste pas dans la pluralité des choses ; notre Magistère consiste dans une seule matière, à laquelle nous n'ajoutons rien d'étranger, et n'en diminuons rien ; nous en ôtons seulement le *superflu* dans la préparation. » Ce que Philalèthe explique ainsi : « Vous remarquerez que ce terme de superflu de Geber est équivoque parce qu'il signifie à la vérité une chose superflue, mais un superflu très utile à l'œuvre, qu'il faut cependant ôter en certain temps. Souvenez-vous bien de cela, car c'est un grand secret. » Plusieurs philosophes ont même donné le nom de cheveux à cette matière ; ce qui a induit en erreur nombre de chimistes, qui ont pris les cheveux pour la matière de l'œuvre hermétique. Ces cheveux d'Oreste doivent donc être conservés pendant son voyage, c'est-à-dire jusqu'à la fixation d'Oreste volatilité, qui ne les coupera que lorsqu'il sera parvenu à la pierre acem, c'est-à-dire à

²⁹⁶ Somme.

la matière rendue fixe comme une pierre, qui alors est un remède pour les infirmités du corps humain, comme l'indique l'étymologie de ce nom *acem*, qui vient d'ἄκος, remède. Pour finir l'article d'Oreste, il suffit de dire qu'il était un des descendants de Pélops, à qui les dieux avaient fait présent d'un bélier à toison d'or ; ce que les mythologues ont expliqué d'un sceptre couvert d'une toison dorée²⁹⁷.

§ V — Europe

Jupiter devenu amoureux d'Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, ordonna à Mercure de l'engager à aller se promener sur le bord de la mer, ou ce dieu s'étant métamorphosé en taureau blanc, la mit sur son dos, traversa la mer à la nage, et transporta Europe dans l'île de Crète. Du commerce qu'elle eut avec Jupiter naquirent Minos, Rhadamante et Sarpédon. J'ai déjà touché en passant l'allégorie de Cadmus, frère d'Europe ; la fondation de la ville de Thèbes en Béotie, lorsqu'il cherchait sa sœur.

Minos épousa Pasiphaé, fille du Soleil, sœur d'Actes, et en eut Ariane et Minotaure, qui fut enfermé dans le labyrinthe de Dédale, et fut tué par Thésée, avec les secours que lui fournit Ariane.

Les femmes que les fables, donnent pour maîtresses à Jupiter ont presque toutes des noms, qui dans leur

²⁹⁷ M. l'Abbé Banier, Mythol. T.III, liv. 6, ch. I.

étymologie signifient le deuil, la tristesse, quelque chose de noir, d'obscur, de sombre, comme tombeau, sépulcre, oubli, putréfaction, pourriture, etc. d'où pourrait venir cette affectation, dans le temps même que les auteurs de ces fixions nous les représentent comme des femmes d'une très grande beauté ; la couleur noire n'y était pas sans doute un obstacle, puisque l'Écriture sainte fait parler ainsi l'épouse des Cantiques : Je suis noire, mais je suis belle. *Nigra sum, sed formosa*. Le nom d'Europe a une signification à peu près semblable, si on le fait venir d'Εὐρώς, moisissure, pourriture, putréfaction ; et d'ὄπος, suc, humeur, comme si l'on disait suc gâté, moisi, pourri.

Ce n'est pas sans raison que les auteurs de ces fictions en choisissaient de telles, puisque le Jupiter des philosophes agit toujours sur la matière devenue noire, ou dans l'état de putréfaction, indiquée par ces femmes. Ce qui en résulte est l'enfant philosophique, dont il est parlé presque dans tous les livres hermétiques.

Jupiter se change en taureau blanc, pour enlever Europe pendant qu'elle se promène et se divertit avec des nymphes sur le bord de la mer. Mais la couleur du taureau pouvait-elle être autre que celle-là, puisque la blanche succédant à la noire, semble l'enlever et la ravir ? Ce taureau est, comme dans la fable d'Osiris, le symbole de la matière fixe volatilisée : il enlève Europe pendant qu'elle jouait avec ses compagnes ; ces jeux

sont les mêmes que les danses des Muses, c'est-à-dire la circulation des parties volatiles et aqueuses : la Mer est le mercure, appelé *Mer* par le plus grand nombre des philosophes. « Je suis déesse d'une grande beauté et d'une grande race, dit Basile Valentin dans son symbole nouveau. Je suis née de notre mer propre. » Le même auteur représente une mer dans le lointain de presque toutes les figures hiéroglyphiques de ses Douze Clefs. Flamel appelle ce mercure *l'écume de la mer rouge*.

Le Cosmopolite le nomme *eau de notre mer*. Les philosophes, dit d'Espagnet²⁹⁸, ont aussi leur mer, où naissent des poissons, dont les écailles brillent comme l'argent.

Minos épousa Pasiphaé, fille du Soleil, c'est-à-dire toute lumière ou claire ; car paj signifie tout, et fa[^]j, lumière ; Minos étant l'enfant qui naît de Jupiter et d'Europe, ou de la couleur grise et noire, épouse la fille du Soleil ou la clarté, représentée par la couleur blanche. Minotaure sort de ce mariage, et est renfermé dans le labyrinthe de Dédale, symbole de l'embarras et des difficultés que l'Artiste rencontre dans le cours des opérations : aussi est-il fait par Dédale, de Dai-dalÒj, qui veut dire Artiste. Thésée, le plus jeune des sept Athéniens envoyés pour combattre le Minotaure, vint à bout de s'en défaire par le secours d'Ariane,

²⁹⁸ Can. 54.

qu'il épouse dans la suite. Ces sept Athéniens sont les sept inhibitions de l'œuvre, dont la dernière où le plus jeune tue le monstre, en fixant la matière, et en se fixant avec elle il l'épouse. Si Thésée l'abandonne, et Bacchus la prend pour femme, c'est que la couleur rouge succède à la blanche, et Bacchus, comme nous l'avons expliqué dans son article, n'est autre chose que cette matière parvenue au rouge. Il fallait bien que le fil qu'Ariane fournit à Thésée fût fabriqué par Dédale, puisque c'est l'Artiste qui conduit les opérations ; aussi Dédale avait-il été à l'école de Minerve.

Les deux fils d'Europe, Minos et Rhadamante, furent constitués Juges de ceux que Mercure conduisait au royaume de Pluton ; ils condamnaient les uns à des supplices, et envoyaient les autres aux Champs-Élysées. La putréfaction de la matière dans le vase des philosophes est appelée mort, comme nous l'avons vu dans cent endroits de cet ouvrage. Cette putréfaction ne peut se faire qu'à l'aide du mercure des Sages ; ce qui a fait dire à quelques Anciens, que les hommes ne mouraient que par Mercure :

*Tum virgam capis : hac animas ille avocat Orce
Pallentes, alia sub tristitia tartara mittit :
Dat somnos, adimitque, et lumina morte resignat.*

ENEID. L. 4.

Dans cette putréfaction qui constitue le royaume

de Pluton, Minos et Rhadamante sont établis Juges des morts ; c'est-à-dire que se faisant alors une dissolution parfaite de la matière, et une séparation du pur d'avec l'impur, le jugement de Minos et de Rhadamante s'accomplit toujours par Mercure qui en est l'exécuteur. Les impures sont reléguées au Tartare ; ce qui leur a fait donner le nom de *terre damnée* ; les parties pures sont envoyées aux Champs-Élysées et sont glorifiées, suivant l'expression de Basile Valentin dans son Azoth, de Raymond Lulle dans la théorie de son Testament ancien, de Morien dans son Entretien avec le Roi Calid, et de plusieurs autres philosophes.

§ VI — Antiope

La fable d'Antiope a été fabriquée par différents auteurs ; elle est cependant de la première antiquité. Il est surprenant que M. l'Abbé Banier la regarde comme assez récente, et comme n'ayant eu cours qu'après Homère. « Ce poète, dit notre mythologue²⁹⁹, si savant dans la mythologie païenne, n'aurait pas manqué d'en parler dans l'endroit de l'Odyssée³⁰⁰ où il fait mention des deux princes (Amphion et Zéthus) qui fermèrent la ville de Thèbes par sept bonnes portes, et élevèrent des tours d'espace en espace ; sans quoi, dit-il, tout redoutables qu'ils étaient, ils n'eussent pu habiter

²⁹⁹ T. III, l. I, ch. 8, p. 78. de l'édit. in-4°. 1740.

³⁰⁰ L. 2.

sûrement cette grande ville. » Il y a premièrement une faute dans la citation, ce n'est pas dans le second livre, mais dans le onzième, qu'Homère parle de ces deux princes dans les termes cités. Secondement, M. l'Abbé Banier, ou n'a pas lu cet endroit d'Homère, ou s'imaginant mal à propos qu'on s'en rapporterait à sa bonne foi, a avancé avec trop de témérité qu'il n'y était fait aucune mention d'Antiope : sans doute la façon dont ce prince des poètes en parle, n'était pas favorable au système de ce mythologue. Homère fait parler Ulysse en ces termes³⁰¹ : « Après celle-là, je vis Antiope, fille d'Asope, laquelle se glorifiait aussi d'avoir dormi dans les bras de Jupiter, et d'avoir eu de ce dieu deux enfants, Amphion et Zéthus, qui les premiers jetèrent les fondements de la ville de Thèbes, etc. »

Amphion fut mis sous la discipline de Mercure, et y apprit à jouer si parfaitement de la lyre, que par la douceur de ses accords, il adoucissait non seulement la férocité des bêtes sauvages, et s'en faisait suivre ;

³⁰¹ Post hanc Antiopem vidi, Asopi filiam ;
 Quæ utique et jovis gloriabatur in ulnis dormiisse ;
 Et peperit duos filios Amphionemque Zethumque,
 Qui primi Thebarum fundamenta locarunt septemque
 portarum

Turribus circumdederunt, quoniam non absque turribus
 poterant

Habitare latas Thebas, quamvis fortes essent.
Homer. Odyss. l. II. v. 259 et sequ.

mais qu'il donnait le mouvement aux pierres mêmes, et les faisait arranger à son gré³⁰². On en a dit autant d'Apollon, quand il bâtit les murs de la ville de Troie. Orphée gouverna aussi le navire Argo au son de sa lyre, et faisait mouvoir les rochers.

Peut-on de bonne foi chercher quelque chose d'historique et de réel dans des fables aussi purement fables que celles-là ? Et n'est-ce pas abuser de la crédulité que de les présenter autrement que comme des allégories ? Voyons quel peut être l'objet de celles d'Antiope et de son fils Amphion. Les uns la disent fille du fleuve Asop, et plusieurs philosophes appellent leur matière de ce même nom Asop, d'autres Adrop, d'autres Atrop, et disent qu'il s'en forme un ruisseau, une fontaine, une eau, un suc, auquel ils donnent le nom de suc de la Saturnie végétale³⁰³. Ce suc s'épaissit, se coagule, devient solide ; n'est-ce pas alors Antiope ? δ'ἀντι et ὀπις c'est-à-dire qui n'est plus suc, qui est coagulé, qui n'est plus fluide. Ceux qui donnent Nyctée pour père à Antiope, ont eu le même objet en vue, c'est-à-dire la coagulation de la matière au sortir de la putréfaction, pendant laquelle cette matière devient noire, et est appe-

³⁰² Dictus et Amphion Thebanæ conditor urbis
Saca movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quoi vellet.
Horat. Art. Poët.

³⁰³ Flamel, Désir désiré.

lée *nuit, ténèbres* ; car de *νύξ*, nuit, a été fait *Nyctée* : par où l'on voit qu'*Antiope* a même caractère que les autres maîtresses de *Jupiter*. La métamorphose de ce dieu en *satyre* est expliquée dans l'article de *Bacchus*.

Quand on dit qu'*Amphion* fut mis sous la tutelle de *Mercury*, c'est parce que le *mercure philosophique* dirige tout dans l'œuvre ; et la férocité des bêtes qu'il savait adoucir, s'explique de même que celle des tigres, des lions, des panthères qui accompagnaient *Bacchus* dans ses voyages. Les pierres qui venaient se ranger à leur place au son de sa lyre, sont les parties fixes volatilisées de la pierre, qui en se coagulant se rapprochent les unes des autres, et forment une masse de toutes les parties répandues çà et là.

Tels furent les plus célèbres enfants que *Jupiter* eut de différences nymphes ou maîtresses. Il en eut une infinité d'autres, dont les fables se rapportent à celles que nous avons expliquées. Tels furent les frères *Palices* que *Jupiter* eut de *Thalie* ; *Arcus*, de *Callisto* ; *Pelagus*, de *Niobé*, *Sarpédon* et *Argus*, de *Laodamie* ; *Hercule*, d'*Alcmène*, femme d'*Amphitryon* ; *Deucalion*, d'*Iodame* ; *Bricomarte*, de *Carné*, fille d'*Eubulus* ; *Mégare*, de la nymphe *Schycinide* ; *Æchilie*, père d'*Endymion*, de *Prorogenie*, et *Memphis* qui épousa *Lydie*, de *Totédie*, *Arcesilas* ; *Colax*, d'*Ora* ; *Cyrné*, de *Cyrno* ; *Dardanus*, d'*Électre* ; *Hyarbas*, *Philée* et *Pilummus*, de *Garamantis* ; *Proserpine*, de *Cérès* ; *Taygetus*, de *Taygète* ; *Saon*, de *Savone*, et grand nombre d'autres qu'il

serait trop long de rapporter. Un poète a renfermé les principales métamorphoses de ce dieu dans les deux vers suivants :

*Fit taurus, Cycnus, Satyrusque, aurumque ob
amorem Europa, Lædes, Antiopa, Danæ.*

Je pourrais aussi parler des nombreuses familles de Neptune, de l'Océan, des fleuves et des rivières ; et sur l'aspect seul de leur simple généalogie, on verrait bientôt que les racines de cet arbre, ou les premiers anneaux de cette chaîne sont le Ciel et la Terre, et que Saturne en est le tronc. On en conclurait aisément que les personnes feintes de ces fables sont toutes allégoriques, et font allusion à la matière, aux couleurs, aux opérations, ou enfin à l'Artiste même du grand œuvre. Il suffirait de faire attention qu'en général tout ce qui dans les fables porte le nom de femme, fille ou nymphe, peut être expliqué de l'eau mercurielle volatile avant ou après sa fixation ; et tout ce qui y a le caractère d'homme doit s'entendre de la partie fixe, qui s'unit, travaille, se volatilise avec les parties volatiles, et se fixe enfin avec elles ; que les enlèvements, les rapt, etc. sont la volatilisation ; les mariages et les conjonctions de mâles et de femelles sont la réunion des parties fixes avec les volatiles ; le résultat de ces réunions sont les enfants : la mort des femmes signifie communément la fixation ; celle des hommes, la dissolution du fixe. Le mercure des phi-

losophes est très souvent le héros de l'allégorie ; mais alors, l'auteur de la fable a eu égard à ses propriétés, à sa vertu résolutive, quant à ses parties volatiles, et enfin à son principe coagulant, quand il s'agit de fixer par les opérations. Alors, c'est un Thésée, un Persée, un Hercule, un Jason, etc.

**LIVRE IV : FÊTES, CÉRÉMONIES,
COMBATS ET JEUX INSTITUÉS EN
L'HONNEUR DES DIEUX**

L'Homme ne peut guère compter sur la fidélité de sa mémoire : à la longue les faits se confondent, leurs circonstances s'obscurcissent, et l'imagination y supplée par sa faculté inventive. La tradition verbale, fondée sur une base si peu solide, est conséquemment sujette aux mêmes inconvénients. Les actions passées depuis longtemps, et les choses qui ne se voient point étant à peu près le même pour nous, il a fallu, pour en rappeler la mémoire ou en fixer l'idée, les présenter à nos yeux sous la forme de quelque objet sensible, parce que les choses qui frappent notre vue s'impriment bien plus profondément dans notre esprit, que ce que nous n'apprenons que par le discours :

*...Minus feriunt demissa per aures,
quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.*

HORAT. ART. POET.

Sur ce principe, les Anciens, tant juifs que païens, instituèrent des fêtes et des cérémonies pour rappeler dans la mémoire des peuples les faits dont le souvenir méritait d'être conservé à la postérité. Quelques-uns en rappelant aux hommes l'auteur de leur être et de tout bien, les engageaient à lui rendre grâces de

ceux qu'ils en avaient reçus, et à lui en demander de nouveaux.

Sur ces idées, Moïse, par l'ordre de Dieu même, institua différentes fêtes qui devaient être observées en certains temps, et à des jours marqués. De cette espèce sont chaque septième jour successif, où les Juifs étaient obligés de cesser tout travail manuel et servile, en mémoire du septième jour de la création, auquel l'Écriture dit que Dieu se reposa. La Pâque rappelait la mort des premiers-nés de l'Égypte, exterminés en une seule nuit par l'Ange du Seigneur; et la délivrance de leurs ancêtres israélites de la servitude où ils étaient réduits. La Pentecôte les faisait ressouvenir que Dieu avait lui-même donné à Moïse sur le mont Sinaï la Loi qu'ils observaient; et la fête des Tabernacles leur remettait devant les yeux les quarante années qu'ils avaient passées dans le désert.

La Sculpture et la Peinture devinrent d'un grand secours pour cet objet. On fit des statues et des tableaux pour servir de mémoire artificielle. On représenta les actions et les personnes qui y avaient eu part, et on les exposait chez les Grecs et les Romains, comme des monuments de faits mémorables. Les Égyptiens, et Hermès Trismégiste entre autres, frappés des biens terrestres qu'ils avaient reçus du Souverain Être, instituèrent des cérémonies et un culte pour lui en rendre grâces, et pour en rappeler sans cesse le souvenir au peuple ignorant.

Comme ces biens étaient de différentes espèces, les cérémonies furent différentes, suivant l'objet qu'ils avaient en vue. Dans ce genre se trouve le bœuf Apis, le choix que l'on faisait d'un bœuf noir marqué d'une tache blanche, sa consécration, son logement et sa nourriture dans le temple de Vulcain, le culte qu'on lui rendait, sa mort par la suffocation dans l'eau, son inhumation, et le nouveau choix que l'on faisait de son successeur. On y vit aussi les fêtes d'Osiris, de Cérès, d'Adonis et autres semblables, dont nous avons déjà dit quelque chose, et dont nous parlerons encore, telles que les Bacchanales, les Saturnales, etc. Il n'est point douteux que les instituteurs de ces fêtes se proposaient un bon objet, et que la seule ignorance des peuples les entraîna ensuite dans l'abus qu'ils en firent. Les prêtres, obligés par serment et sous peine de mort, aux secrets voilés sous ce culte et ces cérémonies, n'eurent pas assez d'attention d'instruire le peuple suivant l'idée qu'il devait en avoir.

Ils avaient deux manières de se transmettre ces secrets, l'une par des hiéroglyphes qui parlaient aux yeux du corps, et l'autre par l'explication des allégories des dieux, des déesses et des héros, dont ces hiéroglyphes représentaient l'histoire feinte. On en expliquait la lettre au peuple, et le sens à ceux que l'on voulait initier. Ces hiéroglyphes étaient pris des animaux et des autres choses corporelles peintes ou sculptées. La célébration des mystères, le vrai sens des

allégories, et l'explication naturelle des hiéroglyphes, semblaient n'être faits que pour les prêtres, et ceux qui devaient être instruits du fond des choses. Le peuple se contentait de l'extérieur. On lui disait que tout cela n'était institué que pour rendre à Dieu les grâces qu'on lui devait, et que ces différents objets ne leur étaient présentés que pour leur rappeler les différentes faveurs du Ciel. Par le moyen de cette explication, ils étaient en possession tranquille de leur secret. Nous avons dit quel était ce secret et pourquoi il était défendu de le révéler. Les prêtres en firent donc toujours un mystère ; et comme ils voulaient prouver au peuple que les instructions qu'ils lui donnaient à cet égard étaient les vraies explications de ces mystères, ils avaient un extérieur capable de prouver qu'ils regardaient en effet ces animaux comme des symboles de Dieu, et de quelque chose de sacré. Insensiblement le peuple fut plus loin : ce qui n'était d'abord que symbole devint pour lui la chose signifiée. Il adora la figure pour la réalité. Et ne voyons-nous pas encore aujourd'hui dans nos provinces la plupart des paysans être aussi jaloux de la dévotion du patron de leur paroisse, que de celles qu'ils doivent avoir envers Dieu ? Combien d'entre eux, malgré les instructions journalières de leurs pasteurs, ont plus de vénération et de respect pour la figure de bois ou de pierre de saint Roch et de son chien que pour Dieu même ? Ont-ils une maladie ? le cierge sera plutôt porté pour

être brûlé devant la figure d'un saint, que devant le très saint sacrement. L'idée de la plupart a-t-elle un autre objet que la figure même du saint ? J'en appelle au Jugement des personnes sensées qui ont occasion de fréquenter cette espèce de simulacre vivant de l'humanité.

Telle est la véritable source des erreurs, des abus et des superstitions introduits chez les Égyptiens ; une erreur entraîne dans une autre erreur, un premier abus en amène un second : c'est ainsi que les dieux se multiplièrent chez eux à l'infini. Quand on eut commencé à adorer un bœuf, aurait-on trouvé du ridicule à rendre le même culte à un autre animal ? Le commerce des Égyptiens avec les autres nations, et les colonies qu'ils formèrent, y portèrent les mêmes erreurs. Elles se communiquèrent ainsi d'un pays à un autre, et enfin presque par toute la terre.

Il ne faut donc pas recourir à la malédiction de Cham, pour trouver la source de l'aveuglement de ses descendants, puisque ceux de Sem et de Japhet y tombèrent aussi, quoique plus tard. Sans doute s'ils avaient eu la même occasion dans le même temps, ils y auraient donné comme les autres, et selon les apparences, encore plus tôt ; car les Arts et les Sciences ayant commencé à fleurir en Égypte avant même qu'on en eût connaissance dans les autres pays, ses habitants étaient par conséquent beaucoup plus ins-

truits, et doivent être censés avoir eu l'esprit plus fin et plus éclairé.

L'Égypte fut donc le berceau de l'idolâtrie. Hérodote³⁰⁴ dit que les Égyptiens furent les premiers qui connurent les noms des douze grands dieux, et c'est d'eux que les Grecs les ont appris. Lucien³⁰⁵ dit formellement que les Égyptiens sont les premiers qui ont honoré les dieux, et leur ont rendu un culte solennel. Le même auteur³⁰⁶ assure qu'Orphée, fils d'Œagre et de Calliope, introduisit le premier le culte de Bacchus dans la Grèce; et à Thèbes de Béotie, les fêtes appelées de son nom Orphéennes. Beaucoup d'autres en parlent de la même manière, et tous les savants conviennent que le culte des dieux a commencé en Égypte; qu'il s'est répandu de là en Phénicie, ensuite dans la partie orientale de l'Asie, puis dans l'occidentale, et enfin dans les autres pays.

On doit cependant dire des Égyptiens à cet égard, ce qu'un savant Anglais a dit de Zoroastre³⁰⁷: c'est-à-dire qu'ils adoraient un seul Dieu, Créateur du Ciel et de la Terre; qu'ils avaient une espèce de culte subordonné et quelques cérémonies purement civiles et allégoriques, à l'égard de leurs dieux prétendus. Il y a au moins beaucoup d'apparence que ce fut l'intention

³⁰⁴ In Euterpe.

³⁰⁵ De Deâ Syriâ.

³⁰⁶ Dial. de Astrol.

³⁰⁷ Thomas Hyde, Religion des anciens Perses.

des instituteurs de ces cérémonies et des premiers prêtres qui les observèrent ; et que le peuple dans la suite s'habituait à adorer comme dieux ce qui ne leur avait d'abord été présenté que comme des êtres créés et subordonnés au Créateur de toutes choses.

Chapitre premier

Les fêtes qu'Orphée introduisit en Grèce en l'honneur de Bacchus sont connues en général sous les noms de Dionysiaques, à cause de son nom de Dionysus ou Denys.

La principale de ces fêtes se célébrait tous les trois ans, et se nommait en conséquence Triétérie. Les Égyptiens en célébraient aussi une en l'honneur d'Osiris, de trois en trois ans, et pour la même raison, c'est-à-dire le retour des Indes de l'un et de l'autre. Cette fête était célébrée par des femmes et des filles, comme les autres mystères de Bacchus. Les vierges portaient des thyrses, et couraient en forcenées par bandes, comme saisies d'enthousiasme, avec des femmes échevelées, et qui faisaient en dansant des contorsions affreuses. On les nommait Bacchantes, et

Ovide³⁰⁸ les dépeint à peu près de la façon dont nous venons de parler.

Orphée avait institué cette fête sur le modèle que lui présentait celle d'Osiris. Mais pourquoi les instituteurs de celle-ci constituèrent-ils des femmes et des filles pour la célébrer ? C'est que les Muses avaient accompagné Osiris dans son voyage. Nous avons expliqué ce voyage dans le premier livre, et l'on a vu dans le troisième ce qu'il faut entendre par les Muses et leurs danses. Voilà la véritable raison des danses des prêtresses de Bacchus. Si dans la suite il s'y mêla tant d'indécences et d'infamies que Lycurgue, Diacrondas et plusieurs autres, firent des lois pour en abolir les assemblées nocturnes, il ne faut pas en rejeter la faute sur les instituteurs, mais sur le penchant que l'homme semble avoir naturellement pour la licence et le libertinage.

On disait aussi que Bacchus avait dormi trois ans chez Proserpine, et les Égyptiens nourrissaient Apis dans le temple de Vulcain pendant le même temps ; après quoi on le faisait noyer. Ces fêtes en l'honneur de Bacchus, s'appelaient communément orgies. Avant que l'usage y eût multiplié les cérémonies, on se contentait d'y porter en procession une cruche de vin, une branche de sarment une corbeille environnée de serpents, appelée corbeille mystérieuse, et

³⁰⁸ Metam. l. 4.

ceux qui portaient le *Phallus* venaient ensuite. La procession était fermée par les Bacchantes, dont les cheveux étaient entrelacés de serpents. On disait que les cruches vides, mises dans le temple de Bacchus pendant la durée de ces fêtes, se trouvaient à la fin remplies de bon vin. Je m'en tiendrai à cette simplicité, sans vouloir entrer dans le détail des autres cérémonies qui y furent ajoutées dans la suite. On peut les voir dans la Mythologie expliquée de l'Abbé Banier³⁰⁹.

Pour entendre quelle fut l'intention de l'instituteur de ces fêtes, il faut se rappeler qu'Osiris et Bacchus n'étaient qu'une même personne, et tout le monde en convient. Les orgies tirent donc leur origine de l'Égypte, et doivent leur institution, non à Isis, qui n'est qu'un personnage symbolique de même qu'Osiris, mais à Hermès Trismégiste, ou quelque autre philosophe égyptien, qui en attribua l'institution à la prétendue Isis, pour donner plus de poids et d'autorité à sa fiction. Je ne conçois même pas comment l'Abbé Banier³¹⁰ et les autres mythologues ont pu les attribuer à Isis, puisqu'ils disent que les Égyptiens prenaient la Lune pour Isis, que le Monument d'Arrius Balbinus, rapporté par les Antiquaires, portait cette inscription : *Déesse Isis qui est une et toutes choses*. Plutarque dit³¹¹ qu'à Saïs dans le temple de Minerve, qu'il

³⁰⁹ Tom. II, p. 272 et suiv.

³¹⁰ L'Abbé Banier, Mytholog. Expliq. T. II, p. 272.

³¹¹ De Iside.

croit être la même qu'Isis, on y lisait : *Je suis tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera, nul d'entre les mortels n'a encore levé mon voile. Ce qui convient parfaitement à ce qu'en dit Apulée*³¹², qui fait parler ainsi cette déesse : *Je suis la nature, mère de toutes choses, maîtresse des éléments, le commencement des siècles, la Souveraine des Dieux, la Reine des Mânes... Ma divinité uniforme en elle-même, est honorée sous différents noms et par différentes cérémonies : les Phrygiens me nomment Pessinuntienne, mère des Dieux, les Athéniens, Minerve Cécropienne ; ceux de Chypre, Vénus ; ceux de Crète, Diane Dyctinne ; les Siciliens, Proserpine ; les Éleusiniens, Isis ancienne Cérès ; d'autres Junon, Bellone, Hécate, Rhamnusia ; enfin les Égyptiens et leurs voisins, Isis, qui est mon véritable nom. Les mythologues assurent d'ailleurs qu'Isis et Osiris renfermaient sous différents noms presque tous les dieux du paganisme ; puisque, selon eux, la Terre, Cérès, Vénus, Diane, Junon, la Lune, Cybèle, Minerve, et toute la Nature en un mot ne sont qu'une même chose avec Isis, d'où elle a été appelée *Myrionyme*, c'est-à-dire qui a mille noms. Osiris, Bacchus ou Denys, Apollon, le Soleil, Sérapis, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan, Apis, Adonis, ne sont aussi que le même. Comment peut-on convenir de tout cela, et oser en fabriquer une histoire, la donner comme réelle, et vouloir la faire croire telle ? Comment peut-on dire _0_ qu'Osi-*

³¹² Metam.

ris et Isis ont été réellement roi et reine d'Égypte, et qu'Osiris était le même que Menés ou Mesraïm ? Car si Isis n'est autre que la Nature, ce n'est plus une personne réelle, c'est la Nature personnifiée ; ce n'est plus une reine d'Égypte. Et si Isis n'a pas existé sous la figure humaine, il est évident qu'Osiris, son frère et son époux, n'a existé que comme elle. Typhon, frère d'Osiris, ne sera donc plus le Sebon de Manéthon. Mais Osiris, Isis et Typhon ne seront par conséquent que des personnages empruntés, pour expliquer par une fiction les opérations de la Nature ou d'un Art qui emploie les mêmes principes, et qui imite ses opérations pour parvenir au même but. Nous avons expliqué ce qu'on doit en penser, dans le premier livre. Revenons donc à nos orgies.

Des femmes en étaient les principales actrices parce qu'elles avaient accompagné Osiris dans ses voyages ; elles dansaient, sautaient, faisaient des contorsions, pour marquer l'agitation de la partie aqueuse volatile dans le vase, indiquée par les femmes ; parce que le sexe féminin a été dans tous les temps regardé comme ayant un tempérament humide, léger, volage et inconstant. L'homme au contraire est supposé d'un tempérament plus sec, plus chaud, plus fixe, ce qui a donné occasion aux philosophes de désigner par l'homme la matière fixe du grand œuvre, et par la femme la matière volatile.

Des femmes portaient aussi le *Phallus*, c'est-à-dire

la représentation de la partie du corps d'Osiris qu'Isis ne put réunir aux autres membres, après la dispersion que Typhon en fit. Ce *Phallus* était le symbole des parties hétérogènes, terrestres, sulfureuses et combustibles, qui ne peuvent se réunir parfaitement avec les parties pures, homogènes et incombustibles, qui doivent se coaguler en un tout, au moyen de l'eau mercurielle, signifiée par Isis. La cruche pleine de vin indiquait le vin philosophique, ou le mercure parvenu à la couleur rouge, principal agent de l'œuvre. La branche de sarment signifiait la matière dont ce mercure est tiré. La corbeille mystérieuse était le vase dans lequel se font les opérations du grand œuvre ; on l'appelait mystérieuse, parce que les philosophes ont toujours fait et feront toujours un mystère de la matière du grand œuvre, et de la manière d'y procéder à ses opérations. La corbeille était couverte, pour marquer que le vase doit être scellé hermétiquement, et ce qu'elle contenait était seulement indiqué par les serpents dont elle était environnée : on a vu que les serpents ont toujours été pris pour l'hiéroglyphe de la matière parvenue à la putréfaction.

J'accorderai même à l'Abbé Banier l'explication qu'il donne de ces serpents : c'est-à-dire que ces reptiles semblant rajeunir tous les ans, par le changement de leur peau, indiquaient le rajeunissement de Bacchus ; non dans le sens qu'il l'entend, mais dans le sens hermétique. C'est-à-dire que le Bacchus phi-

losophique étant parvenu dans l'œuvre à la putréfaction, qui semble être un état de vieillesse et de mort, rajeunit et ressuscite, pour ainsi dire, lorsqu'il sort de cet état. Ce qui a fait dire allégoriquement à un philosophe hermétique : « Il faut dépouiller le vieil homme et revêtir l'homme nouveau. » Et d'Espagnet³¹³ dit en parlant de la préparation de la matière : « La partie impure et terrestre se purge par le bain humide de la nature ; et la partie aqueuse hétérogène est mise en fuite par le feu doux et bénin de la génération. Ainsi au moyen de trois ablutions et purgations, le dragon se dépouille de ses anciennes écailles ; il quitte sa vieille peau et rajeunit en se renouvelant. »

Une corbeille semblable à celle dont nous venons de parler, échut en partage à Eurypile après la prise de Troie. Il y trouva un petit Bacchus d'or ; ce qui prouve évidemment que le mystère de cette corbeille était le symbole du secret mystérieux de faire de l'or, dont l'histoire de la prise de Troie n'est qu'une pure allégorie.

Avec combien de mauvaise humeur, et avec quel tort accuse-t-on donc les instituteurs de ces fêtes d'avoir voulu répandre la licence et le libertinage ? Autrefois, et il n'y a pas même longtemps, on faisait des processions nocturnes de dévotion, on fait encore des assemblées dans des villes et des bourgs le jour

³¹³ Can. 50.

de la fête du patron de ces villes et de ces villages. Il s'y passait et s'y passe encore mille indécences ; l'ivrognerie y règne, la licence y est comme d'usage : doit-on donc pour cela en blâmer les instituteurs ? Les assemblées de dévotion, les processions sont de bonnes choses par elles-mêmes. Il s'y glisse des abus, et où ne s'en glisse-t-il pas ? Le cœur corrompu de l'homme en est une source intarissable.

Les vierges, qui portaient ces corbeilles d'or, allaient avec des enfants du temple de Bacchus à celui de Pallas ; preuve évidente que l'objet de la célébration de ces fêtes était tout autre que celui du libertinage, puisque Pallas était la déesse de la sagesse et de la prudence. On indiquait en même temps, par cette station, qu'il fallait être prudent, savant et sage, pour parvenir à la perfection de l'œuvre philosophique. C'est Pallas qui doit servir de guide à Bacchus dans ses voyages, c'est-à-dire que l'Artiste doit toujours agir prudemment dans la conduite des opérations. Le voyage commença par l'Éthiopie, et finit à la mer Rouge. La couleur noire n'est-elle pas le commencement et la clef de l'œuvre ? et la couleur rouge du mercure appelé mer, et celle-là même de la pierre qui est la fin de l'œuvre ?

La fête des Triétésies et les abus qui s'y glissèrent, donnèrent occasion d'en instituer plusieurs autres dans le même goût, mais de différents noms, et en différents endroits. Les Dionysiaques, qui prirent leur

nom de Dionysus ou Denys, se célébraient dans toute la Grèce. Elles se divisaient en grandes, en petites, en anciennes et en nouvelles, et chacune avait quelques cérémonies qui lui étaient particulières. Dans les Oschophories, les enfants divisés en bandes portaient une branche de sarment à la main, et allaient, comme dans les Triétéries, du temple de Bacchus à celui de Pallas, en récitant des espèces de Prières ; elles se célébraient tous les ans. Les Athéniens en célébraient une appelée Lenée au commencement du Printemps. Ils transvasaient alors le vin, recevaient les tributs des étrangers, et l'on se donnait des défis à qui boirait le mieux, en chantant à l'honneur de Bacchus, comme auteur de la joie et de la liberté. On célébrait encore dans la même ville les Phallophories, qui prirent leur nom du Phallus qu'on y portait au bout d'un Thyrses. Les Canéphories ou la fête aux corbeilles, venaient à la fin d'avril. Les jeunes Athéniennes qui approchaient de la puberté, y portaient des corbeilles d'or, suivant Démaratus³¹⁴, et pleines des prémices des fruits qu'elles allaient offrir à Bacchus. Les Ambrosiennes étaient fixées au mois de janvier, temps où l'on faisait transporter le vin de la campagne à la ville. Les Romains la reçurent chez eux, et lui donnèrent le nom de *Brumalia* ou *Bromialia*, de *Brumus* ou *Bromius*, surnom de Bacchus. Les Ascolies étaient célébrées aussi à Athènes. On y enflait des outres avec

³¹⁴ In Dionysiacis.

l'air que l'on y soufflait, et après les avoir étendues par terre, on y dansait, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. On donnait un prix à celui qui y dansait avec le plus d'adresse. Cet usage passa ensuite chez les Romains. Virgile en fait mention dans le second livre des géorgiques. On y immolait un bouc à Bacchus, parce que cet animal gâte les vignes, et l'on foulait ainsi aux pieds sa peau, dont les outres sont faites. Les Égyptiens immolaient un cochon dans les fêtes appelées *Dorpia*, instituées en l'honneur de Denys, suivant ce qu'Hérodote³¹⁵ en rapporte en ces termes : « Les Égyptiens tuent un cochon, chacun devant sa porte, et le rendent ensuite au porcher qui le leur avait apporté. » *Dionysio die solemnitatis Dorpiæ, suem ante fores singuli jugulantes, reddunt subulco illi qui attulerat ipsum suem.*

Ils avaient aussi d'autres fêtes en l'honneur de Bacchus, où l'on n'immolait point de cochon, mais où l'on observait à peu près les mêmes cérémonies que dans celles que célébraient les Grecs, ainsi que le dit le même auteur, qui continue ainsi : *Aliam solemnitatem sine suibus in honorem Dionysii agunt Ægyptii, eodem prope ritu, quo græci, at pro Phallis res alias illi excogitarunt, imagines scilicet cubiti magnitudinis, quas circumserunt mulieres per agros cum virile mem-*

³¹⁵ In Euterpe.

brum reliquo corpore non multo minus nutet. Præcedit autem tibia, atque illæ Dionysium sequuntur cantantes.

La plupart des orgies se célébraient la nuit, c'est pourquoi on y portait des torches allumées. Ceux qui les portaient se nommaient *Daduches*, et leur fonction était des plus honorables. Celle de porter la corbeille mystérieuse ne l'était pas moins. Les Anciens, dont l'Abbé Banier imite le silence sur ce qu'elle renfermait, se sont retranchés sur le respect religieux qui les empêchait de l'expliquer. Pourquoi ce mystère, si ces fêtes dont ces corbeilles d'or étaient le principal ornement, n'avaient pas été instituées pour indiquer quelque secret qu'on ne voulait pas divulguer ? Et quel pouvait être ce secret, sinon celui qui avait été confié aux prêtres d'Égypte, d'où ces fêtes avaient tiré leur origine ? Ces fêtes avaient premièrement été instituées en Égypte en l'honneur d'Osiris, le même que Denys, qui se trouve le principal dans la généalogie dorée, et cette institution tendait uniquement à conserver à la postérité la mémoire du secret de la médecine dorée, que Dieu leur avait accordé. Le vin que l'on y portait pour symbole du vin philosophique, fit que le peuple regarda Denys comme l'inventeur de la manière de faire le vin commun. Cette interprétation fausse fut reçue partout, et de là vinrent tant de fêtes instituées en l'honneur de Bacchus, où l'on remarque cependant quelques usages pris des Triétésies imitées de celle des Égyptiens. Nous avons

même encore dans le monde chrétien un exemple de ces abus. Les réjouissances de la Saint-Martin, de l'Épiphanie, du Carnaval. Quelques auteurs les ont regardées comme des restes du paganisme : mais est-il bien vrai qu'elles ont été instituées dans la même vue que les Saturnales ou les Dionysiaques ? Il faut en dire autant des fêtes des Égyptiens, instituées postérieurement à celles dont nous venons de parler. Ils ignoraient pour la plupart l'intention qu'avaient eue les premiers instituteurs ; ils prirent le signe pour la chose signifiée, et cette erreur les entraîna jusqu'à mettre dans la classe des dieux les choses mêmes les plus inutiles ; ce qui a fait dire d'eux par un ancien poète :

*O sanctas gentes, quibus hæ nascuntur in hortis
numina.*

JUVÉNAL.

On pourrait en dire à peu près autant des Grecs et des Romains, car les uns et les autres ajoutèrent encore d'autres dieux à ceux qu'ils avaient reçus d'Égypte, suivant ces termes de Lucain :

Nos in templa tuam Romana accepimus Isim,

*Semideosque Canes et sistra jubentia luctus,
Et quem tu plangens hominem testaris Osirim.*

DE ÆGYPTO.

Les Romains y ajoutèrent jusqu'aux maladies mêmes, comme le leur reproche Lactance³¹⁶ : *Romani pro Diis habuerunt sua mala, scilicet rubiginem, pallorem et febrem*. La fête de la Rouille se célébrait suivant Ovide³¹⁷ le 6 des Calendes de mai. Ils invoquaient la rouille afin qu'elle ne se mît pas aux instruments ruraux, et qu'elle ne gâtât pas les moissons. Ils adoraient la fièvre, afin de n'en pas être tourmentés. Ainsi, les uns étaient adorés pour le bien qu'ils faisaient, les autres pour le mal qu'ils pouvaient faire. Romulus, qu'ils appelaient Quirinus, la Fièvre, la Rouille et la Pâleur furent des dieux propres aux Romains, et de leur invention : mais ils empruntèrent des Égyptiens et des Grecs, Jupiter, Saturne, Apollon, Mercure et les autres grands dieux.

L'occasion qui fit établir le culte d'Esculape à Rome, mérite d'être rapportée. Les Romains affligés de la peste, consultèrent les livres des Sybilles, pour être délivrés de ce fléau. Ils y apprirent qu'il fallait aller en Épidaure chercher Esculape, et l'apporter à Rome, ainsi que le racontent Tite-Live³¹⁸, Orose³¹⁹, Valère Maxime³²⁰. Des députés furent donc envoyés à Épidaure : quand ils y furent arrivés, on les condui-

³¹⁶ Instit. l. I.

³¹⁷ In Fastis.

³¹⁸ Liv. 10 et 11.

³¹⁹ Liv. 3.

³²⁰ Liv. 1.

sit dans le temple d'Esculape, distant de cinq milles d'Épidaure. Alors, un serpent parut dans les rues de la ville, allant et venant fort doucement pendant trois jours consécutifs, au bout desquels il se rendit au vaisseau des Romains, et s'y logea de lui-même dans la chambre d'un des ambassadeurs. Les prêtres du temple assurèrent les Romains qu'Esculape se montrait aux Épidauréens sous cette forme, quoique très rarement ; que quand il se manifestait, c'était toujours un heureux présage pour eux, et qu'il en ferait de même à leur égard. Les Romains très satisfaits reprirent la route de Rome, et, lorsque le vaisseau aborda à Ancius, le serpent qui jusque-là était resté dans le vaisseau fort tranquille, descendit à terre, et fut se réfugier dans un temple d'Esculape qui n'en était pas éloigné. Il y resta trois jours, et retourna ensuite au vaisseau, qui ayant mis à la voile, aborda dans l'île du Tibre ; le serpent descendit et se cacha sous des roseaux. Dès ce moment la peste cessa. Les Romains pensèrent qu'Esculape avait choisi ce lieu pour sa demeure et y bâtirent un temple en son honneur. Ovide³²¹ raconte aussi la même chose. Saint Augustin³²² badine sur cette arrivée d'Esculape à Rome. « Esculape, dit-il, fut d'Épidaure à Rome pour exercer en savant médecin son art dans une ville aussi noble et aussi fameuse que celle-là. La Mère des

³²¹ Métam. l. 15.

³²² De Civ. Dei, l. 3. c. 12.

dieux, née je ne sais de qui, s'arrêta alors sur le mont Préneſte, regardant comme indigne d'elle d'être logée dans un quartier ignoble, pendant que ſon fils l'était ſur la colline du Capitole. Mais ſi elle eſt en effet la mère des dieux, pourquoi quelques-uns de ſes enfants l'ont-ils devancée à Rome ? Je ſerais fort ſurpris qu'elle fût mère de Cynocéphale, qui n'eſt venu d'Égypte que longtemps après elle. La déeſſe la fièvre ſerait-elle auſſi ſa fille ? J'en demande à Eſculape, ſon petit-fils. »

Nous avons expliqué aſſez au long ce qu'on doit entendre par Eſculape, et pour quoi le ſerpent lui était conſacré. La ſeptième des figures hiéroglyphiques d'Abraham Juif rapportées par Flamel, représente un désert dans lequel ſont pluſieurs ſerpents qui y rampent et trois ſources d'eau qui y coulent, parce que le ſerpent eſt le ſymbole de la matière dont on compoſe Eſculape ou la médecine dorée : c'eſt pourquoi on a feint que Panacée, Jaſo et Hygiéa furent ſes filles ; car on n'appellerait pas la guérison et la ſanté les filles d'un médecin, mais avec pluſ de raiſon les filles de la médecine ; puifque le médecin ne donne pas la ſanté, mais il ordonne les remèdes qui la procurent.

Tous ces dieux, qui ont été imaginés chez les Grecs et les Romains, n'étaient pas de la première origine de ceux des Égyptiens : il n'eſt donc pas ſurprenant que leur généalogie et leur culte n'aient pas un rapport

exact avec les plus anciens. Les abus qui se glissèrent dans les fêtes de ceux-ci, ne font par conséquent point partie de mon objet. Qu'on crie donc tant qu'on voudra contre ces infamies, que le Sénat de Rome fût enfin obligé de punir ; qu'on les représente avec les couleurs les plus capables d'en donner de l'horreur, c'est le fait d'un mythologue honnête homme. Je l'approuve, et je crois cependant qu'il vaudrait mieux les ensevelir dans un oubli éternel que de les rapporter dans le dessein même d'en éloigner le lecteur.

Il y a toute apparence que la célébration des fêtes des orgies n'eut d'abord, et même pendant longtemps, rien d'indécent et de condamnable, puisqu'elles ont subsisté des siècles entiers avant la suppression que l'on en fit à Rome sous le Consulat de Spurius Posthumus Albinus, et Quintus Marcus Philippus, suivant Valère Maxime³²³ ; d'où l'on doit conclure que le peuple ignorait le vrai but que s'étaient proposé leurs instituteurs.

Orphée, qui le premier les transporta des Égyptiens chez les Grecs, fut tué, disent quelques-uns, d'un coup de foudre, parce qu'il avait, pour ainsi dire, divulgué par là le secret que les Initiés d'Égypte lui avaient confié. Si le fait était vrai, il serait plus à croire que Dieu l'aurait puni pour avoir introduit l'idolâtrie.

³²³ Lib. 6. c. 3.

Chapitre II : Cérès

Les fêtes, célébrées chez les Athéniens, en l'honneur de Cérès et de Proserpine ont eu une même origine ; car, malgré tout ce qu'en ont pu dire jusqu'ici divers mythologues, la Cérès des Grecs ne diffère en rien de l'Isis des Égyptiens ; le culte de l'une n'est que celui de l'autre. Il ne faut cependant pas regarder avec

M. l'Abbé Banier³²⁴ la transmigration de Cérès ou Isis, comme certaine. Elle n'en est pas moins fabuleuse, et il n'y a eu que son culte de transporté dans la Grèce et ailleurs, ce qui a fait dire à Hérodote que les filles de Danaüs y portèrent les *Thesmophories*, une des principales fêtes de Cérès. Ce n'est donc pas à tort que l'auteur de la Chronique des marbres d'Arondel regarde comme une fable l'enlèvement de Proserpine et la recherche qu'en fit Cérès, le tout n'étant qu'une pure allégorie.

On dit que Triptolème fut l'instituteur des Thesmophories, en reconnaissance de ce que Cérès lui avait appris la manière de semer et de recueillir le blé et les fruits. La première célébration s'en fit à Éleusis, et ils furent nommés *Mystères Éleusiniens*. Car Cérès, dit la fable, cherchant sa fille Proserpine, enlevée par Pluton, arriva dans la ville d'Éleusis, et fut rendre visite

³²⁴ Myth. Tom. II. pag. 458.

au prince du lieu, qui portait le même nom. L'épouse de ce prince, nommée Yone, venait de mettre au monde un fils, à qui elle avait donné le nom de Triptolème. Elle cherchait une nourrice; Cérès s'offrit et fut agréée. Elle s'acquitta très bien de la commission. Pendant le jour elle le nourrissait d'un lait divin, et pendant la nuit elle le tenait caché sous le feu. Le père s'aperçut du progrès que faisait Triptolème pendant la nuit; il examina d'où cela pouvait venir, et ayant aperçu le manège de Cérès, il en fut tellement frappé, qu'il ne put s'empêcher de faire un cri. Ce cri fit connaître à Cérès que sa manœuvre n'était plus secrète. Elle en fut irritée: dans sa colère, elle fit mourir Éleusis, et donna à Triptolème un char attelé de deux dragons pour aller apprendre à toute la terre l'art de semer les grains³²⁵. M. l'Abbé Banier passe légèrement sur les circonstances de cette histoire de Cérès³²⁶. Il se contente de dire qu'elle instruisit Triptolème de tout ce qui regarde l'agriculture, et que lui ayant prêté son char, elle lui ordonna d'aller par toute la terre enseigner à ses habitants un art nécessaire. Sans doute que, ne pouvant les expliquer conformément à son système d'histoire, il a pris le parti de supprimer dans cette fable, comme presque dans toutes les autres, ce qui contredit son système ou ce qu'il ne peut y ajuster. Bon expédient pour se tirer d'em-

³²⁵ Callimaque, Hymne à Cérès.

³²⁶ Tom. II, p. 454.

barras : mais je laisse à juger aux gens de bonne foi, quelle solidité l'on peut espérer d'un édifice élevé sur un fondement si ruineux.

Cette fable ne paraît en effet susceptible d'aucune explication historique ou morale ; car que signifieraient ce lait et ce feu dont Cérès nourrissait le fils d'Yone ? A quoi rapporter ce char traîné par deux dragons ? On doit voir au contraire, au premier coup d'œil, que cette fable a tout l'air d'une allégorie chymique.

En effet, Triptolème est l'enfant philosophique, mis au monde par Yone, c'est-à-dire par l'eau mercurielle, d'ὕδωρ, pleuvoir, d'où l'on a aussi formé le nom *Hyades*. Cérès devient sa nourrice, parce que, comme le dit Hermès³²⁷, la terre est la nourrice de l'enfant philosophique.

Michel Maïer en a fait le second de ses Emblèmes, où un globe terrestre forme le corps d'une femme depuis les épaules jusqu'aux genoux : deux mamelles sortent de ce globe, et la main droite de la femme soutient un enfant qui tête à la mamelle, du même côté ; avec cette inscription au-dessus : *Nutrix ejus est terra*³²⁸, et celle-ci au-dessous :

*Quid mirum, teneræ sapientum viscera prolis
Si ferimus terram lacte nutrisse suo ?*

³²⁷ Table d'Émeraude.

³²⁸ La terre est sa nourrice. NDE.

*Parvula si tantas Heroas bestia pavit,
Quantus, cui nutrix terreus Orbis erit*³²⁹ ?

Le lait dont Cérès nourrissait Triptolème, est celui que Junon donna à Mercure : je l'ai expliqué en plus d'un endroit ; c'est pourquoi j'y renvoie le lecteur, pour ne pas tomber dans des répétitions ennuyeuses. Je dirai seulement de Cérès, avec Basile Valentin³³⁰ : *Je suis déesse d'une grande beauté, le lait et le sang coulent de mes mamelles*. Il n'y a rien d'extraordinaire à nourrir un enfant avec du lait ; mais le cacher sous la cendre, et le mettre dans le feu pendant la nuit, pour lui donner de la force et de la vigueur, c'est un expédient qui ne peut être en usage que chez un peuple Salamandrique : aussi Triptolème est-il le symbole de la salamandre des philosophes, et le vrai Phénix qui renaît de ses cendres. C'est ce Triptolème qu'il faut accoutumer au feu, pour qu'il puisse, étant devenu grand, résister à ses plus vives atteintes.

Trois seules choses dans la nature résistent au feu : l'or, le verre et le magistère parfait des philosophes ; le dernier avec le second doivent se former dans le

³²⁹ Faut-il donc s'étonner si, selon nous, la Terre
A nourri de son lait le tendre fils des Sages ?
Quand d'un faible animal le lait fit ces héros,
Comme il sera donc grand, celui dont la nourrice
Est le globe terrestre !

Atalanta fugiens, Epigramma II. NDE.
³³⁰ Symbole nouveau.

feu : l'un dans le feu élémentaire, l'autre dans le feu philosophique. Ils ne viennent à leur perfection que par l'espèce de nourriture qu'ils en tirent. Il est peu d'auteurs qui n'en parlent sur ce ton-là. Arnaud de Villeneuve dit³³¹ : « Lorsque l'enfant sera né, nourrissez-le jusqu'à ce qu'il puisse souffrir la violence du feu. » Raymond Lulle³³² : « Faites en sorte que votre corps s'imprègne du feu ; multipliez sa combustion, et il vous donnera une forte teinture. » D'Espagnet dit au Canon 78 : « Lorsque Saturne cède la conduite de son royaume à Jupiter, notre enfant se trouve tout formé, et se manifeste avec un visage blanc, serein et resplendissant comme la Lune. » Le même auteur ajoute³³³ : « Le feu de la nature, qui achevé la fonction des éléments, devient manifeste de caché qu'il était, lorsqu'il est excité par le feu extérieur. Alors, le safran teint le lis, et la couleur se répand sur les joues de notre enfant blanc, devenu par là robuste et vigoureux. » Le feu est donc la vraie nourriture de la pierre des Sages. Non pas, comme quelques-uns pourraient se l'imaginer, que le feu augmente la pierre en largeur, hauteur et profondeur, et qu'il devienne une substance qui s'identifie avec elle, comme il arrive à la nourriture que prennent les enfants : mais le feu nourrit et augmente sa vertu ; il lui donne ou plutôt

³³¹ Rosar. l. 2, c. 25.

³³² Théor. Testam. c. 29.

³³³ Can. 79.

manifeste sa couleur rouge, cachée dans le centre de la blanche, de la même manière que le nitre devient rouge au feu, de blanc qu'il était. Il n'y a donc pas à douter que Triptolème soit la Salamandre des philosophes, lorsqu'il est cuit et mûri sous le feu. Il devient alors le feu même, la terre, la chaux et la semence des Sages, qu'il faut semer dans sa terre propre et naturelle.

Avicenne³³⁴ le fait entendre par ces termes : « Il ne faut point cueillir les semences qu'au temps de la moisson. Les philosophes ont appelé notre pierre, Salamandre ; parce que notre pierre, de même que la Salamandre, se nourrit de feu, vit et le perfectionne dans le feu seul. »

Loin de passer aucunes circonstances de cette fable pour pouvoir l'ajuster à mon système, je veux en faire remarquer jusqu'aux plus petites parties, et l'on verra par là qu'il est le seul véritable. C'était pendant la nuit que Cérès cachait Triptolème sous le feu, serait-ce, comme on le croirait naturellement, pour le faire en secret avec plus de sûreté ? Point du tout ; c'est parce qu'elle ne lui donnait point de lait pendant ce temps-là, et qu'il fallait y suppléer par une autre nourriture ; c'est parce que le sommeil, image de la mort, s'emparait de lui pendant cet intervalle. Bonellus³³⁵ va nous l'apprendre. « La volonté de Dieu est telle, dit cet

³³⁴ De Lapide, c. 5.

³³⁵ In Turba.

auteur, que tout ce qui vit, doit mourir. C'est pour-quoi le mixte, auquel on a ôté son humidité, devient semblable à un mort, lorsqu'on l'abandonne pendant la nuit. Alors, cette nature a besoin du feu... Dieu, par ce moyen, lui rend son esprit et son âme, la délivre de son infirmité; et cette même nature se fortifie et se perfectionne. Il faut donc la brûler sans crainte.» En effet, que risque-t-on, puisque c'est une Salamandre qui se répare, se renouvelle et ressuscite dans le feu? La couleur noire est le symbole de la nuit, le signe du deuil et de la mort, et l'on ne parvient à la lumière qu'avec l'aide du feu. Le Triptolème philosophique ne peut aussi parvenir au blanc sans le secours du feu. Lorsqu'il est devenu grand, Cérès fait mourir son père, et donne à son nourrisson un char attelé de deux dragons, pour qu'il aille par toute la terre apprendre l'art de l'agriculture à ses habitants.

L'agriculture est un symbole parfait des opérations du grand œuvre. C'est pourquoi les philosophes en ont tiré une partie de leurs allégories, à l'imitation des Anciens, qui nous ont laissé les leurs sous l'apparence d'histoire. Une des plus grandes preuves que ces histoires prétendues sont de pures allégories, c'est que les auteurs des fables ont dit la même chose d'Osiris, de Denys, de Cérès et de Triptolème. Osiris parcourut toute la terre pour apprendre à ses habitants l'art de la cultiver. Denys fit le même voyage pour le même objet; Cérès en a fait autant; Triptolème va dans le

même dessein, et les uns et les autres par toute la terre. Et pourquoi tant de monde pour apprendre en différents temps un art qui n'a jamais péri parmi les hommes, et qu'il est d'un si grand intérêt pour eux de ne pas laisser abolir ? L'on dira sans doute que Denys et Osiris n'étaient qu'un même homme sous deux noms différents : nouvelle preuve de la vérité de mon système. Suivant mon idée, Triptolème et Cérès n'en sont distingués qu'eu égard aux différents états de la matière dans les opérations : mais ces quatre personnes sont-elles la même quant aux systèmes historiques et de morale ? J'en appelle à leurs auteurs. Quoi qu'il en soit, Denys fit son voyage sur un char attelé de bêtes féroces, et Triptolème sur un char attelé de deux dragons. L'un et l'autre apprirent aux hommes à semer et à cueillir les grains. Denys leur apprit même à planter la vigne et à faire le vin. Nous avons déjà expliqué, en je ne sais combien d'endroits, quels sont ces dragons et ces bêtes féroces ; nous les avons même suivis dans leurs voyages, et nous avons en même temps déduit ce qu'il fallait entendre par cet art de semer ; mais nous en dirons cependant encore deux mots d'après quelques philosophes hermétiques, parce qu'on ne saurait trop inculquer une chose aussi essentielle.

Le laboureur a une terre qu'il cultive pour y semer son grain ; le philosophe a la sienne. *Semez votre or dans une terre blanche feuillée*, disent les philosophes.

Basile Valentin en a fait l'Emblème de sa huitième Clef, et Michel Maïer le sixième des siens. Le grain ne saurait germer, s'il ne pourrit en terre auparavant. Nous avons parlé très souvent de la putréfaction des matières philosophiques comme de la clef de l'œuvre. Lorsque le grain a germé, il lui faut de la chaleur pour croître ; car la chaleur est la vie des êtres, et rien ne peut venir au monde sans chaleur naturelle. Il faut deux choses pour l'accroissement des plantes, la chaleur et l'humidité ; il faut aussi le lait et le feu au Tripotème philosophique, suivant ce qu'en dit Raymond Lulle³³⁶. « Sachez, dit-il, que rien ne naît sans mâle et femelle, et qu'aucun grain ne germe et ne croît sans l'humidité et la chaleur. C'est à quoi vous devez vous conformer dans notre œuvre. » Lorsque la tige sort de terre, elle paraît d'abord d'un rouge violet, puis d'un vert bleuâtre : quand le grain s'y forme, il est blanc comme du lait ; et lorsqu'il vient à sa maturité, on voit toute la campagne dorée. Il en est précisément la même chose du grain des philosophes.

Se taisent ceux, dit le Trévisan³³⁷, qui veulent extraire leur mercure d'autre chose que de notre serviteur rouge. Et d'Espagnet³³⁸ : « On doit trouver trois sortes de belles fleurs dans le Jardin des Sages : des violettes pourprées, des lis blancs et jaunes, et enfin

³³⁶ Theor. Testam. c. 46.

³³⁷ Philosoph. des Métaux.

³³⁸ Can. 53.

l'amarante pourprée et immortelle. Les violettes, comme printanières, se présenteront à vous presque dès l'entrée ; et comme elles seront arrosées sans cesse et abondamment par une eau d'or, elles prendront enfin une couleur très brillante de saphir. Gardez-vous bien d'en avancer la maturité. Ensuite avec un peu de soin, le lis leur succédera, puis le souci, et enfin l'amarante. » Jodocus Grèverus a composé un Traité particulier, où il fait une comparaison perpétuelle de la manière de cultiver le grain philosophique. Le lecteur curieux pourra y avoir recours. Je n'ajourerai donc plus au sujet de l'éducation de Triptolème, que ce que dit Flamel³³⁹ : « Son père est le Soleil, et sa mère est la Lune ; c'est-à-dire une substance chaude et une substance aqueuse. La Terre est sa nourrice. Il est nourri de son propre lait, c'est-à-dire du sperme dont il a été fait dès le commencement. L'enfantement arrive quand le ferment de l'âme s'ajuste avec le corps ou terre blanchie. Il ne peut venir à sa perfection, s'il n'est nourri du lait, et s'il ne prend vigueur par le feu. C'est de lui qu'il est dit dans la Tourbe : *Honorez votre Roi qui vient du feu.* » Musée croyait Triptolème fils de l'Océan et de la terre ; ce qui revient parfaitement à la génération de l'enfant philosophique qui se forme de la Terre et de l'eau mercurielle des philosophes, appelée Mer, Océan par plusieurs d'entre eux.

³³⁹ Désir Désiré.

Triptolème, étant une personne feinte, ne saurait avoir été l'instituteur des Thesmophories. J'aime bien mieux m'en tenir au témoignage d'Hérodote³⁴⁰ qui dit que les filles de Danaüs les apportèrent d'Égypte dans la Grèce, et les apprirent aux femmes Pélasges : *Danai filiaë ritum hunc (Thesmophoria) ex Ægypto attulerunt, eoqueue Pelasgicas mulieres imbuerunt*. Les auteurs qui ont avancé que Triptolème en était l'instituteur, l'ont dit sans doute dans le sens de ceux qui ont regardé Isis comme l'institutrice des fêtes que les Égyptiens célébraient en l'honneur d'Isis même et d'Osiris ; c'est-à-dire que Triptolème était en partie l'objet qu'avaient eu en vue les instituteurs des Thesmophories en Grèce, comme Isis l'avait été en Égypte.

Les Thesmophories étaient appelées Mystères, à cause du secret qu'on exigeait de ceux qui y étaient initiés. Hérodote³⁴¹ nous apprend la retenue et le respect qui y était requis, par ces termes : *De Cereris quoque initiatione, quam græci Thesmophoria vocant, a ferendis legibus, absit ut eloquar, nisi quatenus sanctum est de illa dicere*. Isis passait aussi pour avoir donné des lois aux Égyptiens. On a dû voir, dans le premier livre, que Danaüs mena d'Égypte une colonie en Grèce, et qu'il était au fait de l'Art hermétique. Les Mystères Éleusiniens étaient des plus sacrés chez les païens. On raconte diverses raisons qui engageaient à

³⁴⁰ In Euterpe.

³⁴¹ *Loc. cit.*

les tenir secrets. Les Mystères, dit Varron, se tiennent fermés par le silence et l'enceinte des murs où ils se passent. Par le silence, de manière qu'il ne soit permis à qui que ce soit de les divulguer, et ils doivent se passer dans l'enceinte des murailles, afin qu'ils ne soient vus et connus que de certaines personnes. Thomas de Valois, dans son *Commentaire sur la Cité de Dieu de saint Augustin*³⁴², dit : « Trois raisons engageaient les démons et leurs prêtres à faire un secret de leurs cérémonies. La première, parce qu'il eût été facile de les convaincre de fourberie, si ces cérémonies avaient été publiques, et que tout le monde eût pu en raisonner. La seconde est que ces Mystères renfermaient l'origine de leurs dieux, et ce qu'ils avaient été en effet. Quel avait été, par exemple, Jupiter, quand et comment on avait commencé à l'adorer ; et ainsi des autres. Si l'on avait divulgué tout cela parmi le peuple, il eût méprisé ces dieux prétendus, et la crainte qu'on leur en inspirait se fût évanouie ; ce qui eût mis le désordre dans l'État. Numa Pompilius regardait cette crainte si nécessaire, dit Tite-Live³⁴³, qu'il recommandait beaucoup de la faire naître et de l'entretenir parmi le peuple. La troisième raison est qu'il se passait, dans le secret, des choses dont le peuple aurait eu horreur, si elles étaient venues à sa connaissance. On y sacrifiait des enfants et des

³⁴² Lib. 4. c. 31.

³⁴³ De Urbis Orig. lib. I.

femmes enceintes, pour apaiser les démons, ou pour consulter, comme il arriva à Jules César, suivant le rapport de Socrate³⁴⁴. Ce prince fut dans la ville de Carra voir un idolâtre qui sacrifiait en secret dans un temple, pour savoir l'issue de la guerre qu'il voulait entreprendre. Il y trouva une femme nue suspendue par les cheveux, les bras étendus, le ventre et la poitrine ouverts. On lui fit examiner le foie, et il y vit la victoire qu'il devait remporter.

Voilà, dit Valois, la vraie raison qui faisait tenir ces Mystères secrets ; c'est elle qui avait fait imaginer la statue d'Harpocrate, dieu du silence, que l'on mettait à l'entrée de presque tous les temples où Isis et Sérapis étaient adorés. Saint Augustin en apporte une raison³⁴⁵, d'après Varron. C'était, dit-il, afin qu'on se gardât bien de dire que ces dieux avaient été des hommes. Ce saint docteur avait même dit ____, que c'était un crime capital chez les Égyptiens, de dire qu'Isis était fille d'Inaque, et par conséquent une femme mortelle. Ces raisons de Valois paraissent assez probables, au moins pour les temps où les abus s'étaient glissés dans la célébration de ces Mystères, et où l'idolâtrie était montée à son comble. Mais peuvent-elles avoir lieu pour le temps de l'instruction de ces cérémonies ? Est-il à croire que dans les temps mêmes postérieurs, et dans le siècle d'Hérodote, ces

³⁴⁴ Hist. Tripart.

³⁴⁵ De Civ. Dei, lib. 18, c. 5.

cérémonies fussent accompagnées de ces homicides exécrables ? Si cela eut été, cet auteur se serait-il exprimé dans les termes que nous avons rapportés ci-devant ? D'ailleurs, il s'agit du fond des Mystères Éleusiniens, et non des abus accidentels que l'aveuglement et l'ignorance des intentions de l'instituteur y ont introduits. Si l'on fait attention à toutes les circonstances de ces Mystères, on sera bientôt convaincu que la seconde raison de Thomas Valois est l'unique qui ait engagé à ne les découvrir qu'aux Initiés, et à en faire un mystère à tout le reste du peuple. Les deux autres raisons sont nées avec les abus mêmes. L'allégorie de Saturne, qui avait dévoré ses enfants, a fait que les superstitieux, prenant la fable à la lettre, s'imaginèrent que des hommes immolés en son honneur lui seraient plus agréables qu'aucune autre victime. Mars, le dieu de la guerre, semblait dans leur esprit ne devoir se plaire que dans le sang humain. Mais pouvait-on avoir la même idée de la déesse de l'agriculture, du dieu du vin, et de la Mère de l'Amour et de la Volupté ? L'intention de l'instituteur pouvait-elle être d'engager les Initiés dans la licence et le libertinage, puisqu'on exigeait beaucoup de retenue, et même une chasteté assez sévère des Mystes et des femmes qui présidaient aux solennités de la déesse Cérès. Les purifications et les ablutions qu'on y pratiquait doivent faire croire qu'on n'y était pas si dissolu que quelques auteurs l'ont prétendu. N'a-t-on

pas vu des auteurs accuser les chrétiens de la primitive Église d'adorer une tête d'âne, et même de plusieurs infamies exécrables, parce qu'ils faisaient leurs assemblées en secret, et qu'elles étaient un mystère pour les Païens³⁴⁶ ? Les mots barbares de *Conx et om pax*, que M. le Clerc a interprétés par *veiller et ne point faire de mal*, et que le prêtre prononçait à haute voix en congédiant l'assemblée, sont une espèce de garant qu'il ne s'y passait rien que de très honnête et de très décent.

Les Mystères Éleusiniens étaient de deux sortes, les grands et les petits ; et pour être initié dans les uns et dans les autres, il fallait être capable de garder un grand secret. Les petits servaient de noviciat préliminaire avant d'être admis aux grands. Les premiers se célébraient à Agra, près d'Athènes ; les grands à Éleusis. Le temps de l'épreuve durait cinq ans ; il fallait garder la chasteté pendant tout ce temps-là. Après bien des épreuves, on devenait *Mystes*, ou en état d'être *Épopte*, c'est-à-dire témoin des cérémonies les plus secrètes ; et quoiqu'on fût Initié ou reçu Épopte, on n'était pas au fait de tout ; car les prêtres se réservaient la connaissance de beaucoup de choses.

La fête de l'initiation durait neuf jours. Chaque jour avait ses cérémonies particulières ; celles du premier, du second et du troisième n'étaient que prépa-

³⁴⁶ Bibliot. univ. T. VI.

ratoires ; on peut les voir, avec celles que l'on observait pour la réception des Mystes et des Époptes, dans la Mythologie de M. l'Abbé Banier³⁴⁷. Le quatrième, on faisait traîner par des bœufs un chariot dont les roues étaient sans rayons apparents, et faites à peu près comme un tambour. Des femmes marchaient à la suite de ce chariot, criant *bon jour, mère Dio*, et portant des cassettes ou corbeilles dans lesquelles il y avait des gâteaux, de la laine blanche, des grenades et des pavots. Il n'était permis qu'aux Initiés de regarder ce chariot, les autres étaient obligés de se retirer, même des fenêtres, pendant qu'il passait. Le cinquième, on marchait toute la nuit, pour imiter, dit M. l'Abbé Banier, la recherche que Cérès fit de Proserpine, sa fille, après que Pluton l'eut enlevée. Le sixième, on conduisait d'Éleusis à Athènes la statue d'un grand jeune homme, couronné de myrte, et portant un flambeau à la main. On accompagnait cette statue, appelée *Iacchos*, avec de grands cris de joie et des danses. Le septième, le huitième et le neuvième étaient employés, ou à initier ceux qui ne l'avaient pas été, ou en actions de grâces, ou en supplications que l'on faisait à Cérès. Je suis surpris que M. le Clerc ait été chercher dans la langue phénicienne la signification d'*Iacchos*, puisqu'elle se présentait tout naturellement dans la [langue] grecque, où ἄχω, veut dire *faire de grands cris*. Ce n'était cependant pas ce qu'on

³⁴⁷ Tome II, p. 467 et suiv.

voulait dire par ce terme-là, comme si l'on eut voulu s'exciter les uns et les autres à crier ; c'était plutôt comme si l'on eut dit : voilà Bacchus, car *ἄκχος* signifie Bacchus, ou Hymne à Bacchus. Quelqu'un s'imaginera sans doute que Bacchus étant regardé comme le dieu du vin, l'une des plus belles productions de la terre, on avait voulu le faire participant, ou du moins le mettre pour quelque chose dans les fêtes que l'on célébrait en l'honneur de Cérès, déesse de l'agriculture. La raison paraît naturelle ; et il y était en effet, mais dans un autre sens, comme nous le verrons ci-après.

Tels étaient ces grands Mystères de la Grèce, auxquels la fable dit qu'Hercule et Esculape même voulurent être initiés. Le secret y était extrêmement recommandé, non comme l'ont prétendu M. le Clerc, Thomas Valois, Meursius et quelques Anciens, pour cacher les infamies et les crimes qui s'y commettaient ; mais parce qu'il renfermait le dénouement de l'allégorie historique de Cérès, de sa fille, etc. et non pas parce qu'on y découvrait que Cérès et sa fille n'avaient été que deux femmes mortelles, quoi qu'en pensent M. l'Abbé Banier et plusieurs mythologues, fondés sur ce que Cicéron³⁴⁸ insinue que c'était leur humanité, le lieu de leurs sépulcres, et plusieurs

³⁴⁸ Tuscul. Quæst. l. I, c. 13.

autres choses de cette nature, que l'on ne voulait point découvrir au peuple.

Les fêtes en l'honneur de Cérès ayant été imitées de celles qui avaient été instituées en Égypte en l'honneur d'Isis, il faut par conséquent y chercher l'intention des instituteurs. On convient d'ailleurs que Cérès et Isis sont la même personne, suivant le témoignage d'Hérodote³⁴⁹, qui dit aussi³⁵⁰ que dans une fête d'Isis, on portait sa statue sur un chariot à quatre roues. Le secret dont on faisait mystère dans les fêtes de Cérès, devait être le même que celui qui était recommandé, sous peine de la vie, aux prêtres égyptiens. Nous avons dit dans le premier livre en quoi consistait ce secret ; il est inutile de le répéter. Les philosophes hermétiques en font eux-mêmes un si grand mystère, qu'il est presque impossible de le découvrir, si Dieu, ou un ami de cœur ne le révèle, suivant ce qu'ils en disent eux-mêmes, Harpocrate en appuyant ses doigts sur sa bouche, annonçait dès l'entrée du temple le secret que l'on y gardait. Les Initiés avaient seuls la permission d'entrer dans le sanctuaire de ces temples. Un crieur préposé pour cela, avait soin d'annoncer aux profanes qu'ils eussent à s'en éloigner. C'est de là sans doute que Virgile a dit dans une occasion à peu près semblable : *Procul ô procul este Profani*. On aver-tissait aussi publiquement que ceux qui se sentiraient

³⁴⁹ In Euterpe.

³⁵⁰ In Melpom.

coupables de quelques crimes, se gardassent bien d'assister même aux solennités. Néron, quoiqu'empereur, n'osa s'y présenter ; Antoine au contraire voulut s'y faire initier, pour prouver sa probité.

Comme il était défendu d'y recevoir aucun étranger, et que bien des gens de nom et de probité des autres pays demandaient à être initiés, on institua les petites Thesmophories pour les satisfaire, et l'on prétend qu'Antoine ne fut reçu que dans celles-là. Les grandes étaient proprement celles de Cérès ou du secret ; les petites étaient celles de Proserpine ; on ne découvrait point le vrai mystère à ceux qui n'étaient reçus que dans les petites ; l'on dit même qu'Hercule fut du nombre de ces derniers, comme si Hercule eût jamais été à Athènes. La raison qui empêchait d'initier les étrangers dans les grandes, était, disait-on, qu'on ne voulait pas que ces secrets de la nature fussent connus dans les autres pays. Aussi les ignorait-on presque partout, non que ces solennités et leurs cérémonies ne fussent connues, au moins en partie, et même pratiquées en plusieurs autres endroits : mais les étrangers, si l'on en excepte les Égyptiens, n'en avaient que l'écorce. Les chrétiens mêmes en avaient connaissance, comme nous le voyons par ces paroles de saint Grégoire de Nazianze³⁵¹ : « On ne nous enlève point de vierge ; Cérès, ne court pas vagabonde pour

³⁵¹ Serm. de l'Épiph.

la chercher ; elle ne nous amène point des Céléus, des Triptolème et des dragons ; elle souffre en partie, et agit en partie : j'ai honte de mettre au jour ces sacrifices nocturnes, et de faire un mystère d'une infamie. Éleusis fait très bien tout cela de même que ceux qui assistent à ces cérémonies, sur lesquelles on garde un grand secret, et en effet, elles méritent bien qu'on les ensevelisse dans le silence. »

N'étant pas au fait par eux-mêmes, et n'en étant instruits que par les bruits vulgaires, pouvaient-ils en juger autrement ? Après tout, soit que chaque nation ait pris les Égyptiens pour modèles, soit de son propre mouvement, chacune a eu ses mystères, qu'il était défendu de divulguer parmi le peuple. Valère Maxime³⁵² nous apprend que Tarquin, roi des Romains, fit coudre Marcus Duumvir dans un sac de cuir, et le fit jeter dans la mer comme coupable de parricide, pour avoir donné à Petronius Sabinus le livre des secrets civils à transcrire, qu'on avait confié à sa garde. Valère ajoute même qu'il avait mérité cette punition, parce qu'on devait faire subir la même peine à ceux qui se rendaient coupables envers les dieux et envers leur père. Ces livres avaient été composés par une vieille femme inconnue, ou Sibylle, et présentés à Tarquin le Superbe, selon que le rapporte Aulu-Gelle³⁵³. Une certaine vieille inconnue, dit cet

³⁵² Lib. cap. I

³⁵³ Lib. I.

auteur, fut trouver Tarquin le Superbe, et lui porta neuf livres, qu'elle disait contenir les oracles sacrés, et les lui offrait à acheter. Le roi trouva le prix exorbitant, et se moqua d'elle. Alors, elle fit faire du feu en présence du roi y et brûla trois de ses volumes, en demandant au roi s'il voulait donner la même somme des six qui restaient. Il lui répondit, qu'elle radotait sans doute. Elle en jeta trois autres au feu, et lui demanda de nouveau si les trois derniers lui feraient plaisir pour le même prix des neuf. Le roi voyant la fermeté opiniâtre de cette vieille donna de ces trois derniers la somme qu'elle lui avait demandée pour les neuf. La vieille s'en fut et ne reparut plus. On appela ces livres les Oracles de la Sibylle ; on les ferma dans le lieu le plus sacré du temple, et quinze personnes étaient députées pour les consulter toutes les fois qu'il s'agissait d'interroger les dieux immortels sur quelque événement de conséquence.

L'esprit de l'homme est fait de manière que plus les choses sont cachées pour lui, plus elles piquent sa curiosité. Un philosophe, nommé Numénus, ayant trouvé le moyen de découvrir ce que c'était que les Mystères Éleusiniens, en publia le premier une partie par écrit. Macrobe³⁵⁴ rapporte que ce philosophe en fut très aigrement repris en songe par Cérès et Proserpine, qui se présentèrent à lui habillées en femmes

³⁵⁴ Songe de Scipion.

de mauvaise vie, se tenant debout à la porte d'un mauvais lieu. Numénus surpris de voir ces déesses dans cet équipage, il leur en témoigna son étonnement. Elles lui répondirent en colère, qu'il leur avait ôté leur habit d'honnêtes femmes, et les avait prostituées à tous allants et venants.

Numénus ne fut pas le seul curieux ; une infinité d'autres personnes, beaucoup de philosophes, et bien d'honnêtes gens ont désiré savoir le fond de ces Mystères ; mais peu, si l'on en excepte les prêtres et les Initiés, ont vu leur curiosité satisfaite. Et nous qui vivons dans un temps fort éloigné de celui-là, nous ne pouvons en juger que suivant le proverbe. *Ex ungue æstimatur leo* ; c'est-à-dire que la connaissance qui nous a été transmise d'une partie de ces Mystères, nous fait découvrir le tout. Par les signes, nous devenons la chose signifiée, et la cause, par ses effets.

Eumolpe, fils de Déiopes et de Triptolème fut, dit-on, le premier qui porta ces Mystères à Athènes. On a vu dans le premier livre, que les Eumolpides venaient des prêtres égyptiens et qu'ils étaient par conséquent initiés dans le secret qui leur avait été confié. Ils furent donc les auteurs de ces Mystères de Cérès. Un argument bien convaincant sur cela, est que tous les prêtres appelés Hiérophantes, étaient Eumolpides, descendus de cet Eumolpe. Acésidore dit que le terrain d'Éleusis fut d'abord habité par des étrangers, ensuite par les Thraces, qui fournirent des troupes

à Eumolpe, alors Hiérophante, pour faire la guerre à Érechtée. Androrius³⁵⁵ nous apprend qu'Eumolpe eut un fils du même nom ; de celui-ci naquit Antiphème ; d'Antiphème Musée, et Musée eut pour fils Eumolpe, qui institua les cérémonies que l'on devait employer dans les Mystères sacrés, et qu'il fut lui-même Hiérophante. Sophocle nous dit la raison qui donnait aux Eumolpides la préférence sur tous les autres, pour présider au culte de Cérès et aux cérémonies des Mystères Éleusiniens. C'est, dit-il³⁵⁶, que la langue des Eumolpides était une clef d'or.

ὦν καὶ χρυσία
 Κλεῖς ἐπὶ γλῶσσα βέβακει·
 Προσπῶλον Εὐμολπιδῶν.

Chapitre III : Enlèvement de Proserpine

Les habitants d'Éleusis montraient encore l'endroit où Proserpine avait été enlevée par Pluton, et celui où leurs femmes avaient commencé à chanter des Hymnes en l'honneur de Cérès. C'était près d'une pierre appelée *agelaste*, sur laquelle, disaient-ils, Cérès s'était assise, absorbée dans le chagrin que lui

³⁵⁵ Lib. 2, de Sacrif.

³⁵⁶ In Œdipe, in Colonne.

causait la perte de sa fille. Auprès de cette pierre était un lieu nommé *Callichore*. Pour que ce prétendu rapt de Proserpine ne fût pas regardé comme une fable, les Éleusiniens assuraient qu'il s'était fait chez eux. Les Siciliens en disaient autant de leur pays pour la même raison, suivant ce qu'en dit Ovide dans le quatrième livre des Fastes, et plusieurs autres poètes. Cicéron³⁵⁷ fait une fort belle description du lieu de la Sicile, où Proserpine fut enlevée en cueillant des fleurs. Mais les Éleusiniens et les Siciliens regardaient comme une histoire véritable ce qui n'était qu'une allégorie fabuleuse, puisque l'Isis d'Égypte, la même que Cérès, ne fut jamais à Éleusis ni en Sicile ; qu'elle n'eut point de fille du nom de Proserpine ; et qu'enfin, quoi qu'on en dise, son enlèvement n'est qu'une allégorie, non de la culture des terres ordinaires, mais de la culture du champ philosophique. Si cette histoire n'était qu'une allégorie de la manière de semer et de cueillir les grains, pourquoi faire un mystère de ce que le dernier des paysans savait parfaitement ? D'ailleurs est-il croyable que dans le temps fixé pour le règne prétendu de Cérès en Sicile, et de son arrivée dans l'Attique, on ne sut pas cultiver la terre pour en recueillir les fruits ? L'Écriture sainte nous prouve le contraire. En un mot, sans entrer dans une dissertation trop longue sur ce sujet, voyons seulement ce qu'était Pluton, le ravisseur de Proserpine, Proser-

³⁵⁷ In Verrem.

pine, elle-même, et Cérès sa mère. Cette dernière faisait son séjour ordinaire en un lieu délicieux de la Sicile, nommé Enna, ou fontaine agréable, suivant Cicéron³⁵⁸ et selon Brochart³⁵⁹, où il y avait de belles prairies arrosées de fontaines d'eau vive : suivant Diodore de Sicile, les violettes et autres fleurs y croissaient en grand nombre. Comparons l'idée que les auteurs nous donnent du séjour de Cérès avec celle que les philosophes nous donnent du lieu où habite la leur. Nous en avons déjà rapporté une partie en traitant de Nysa, où Bacchus fut élevé : mais il est à propos d'en remettre la description sous les yeux du lecteur. Homère³⁶⁰ parle de la Sicile en ces termes :

*Sans le travail du soc, sans le soin des semailles,
La terre fait sortir de ses riches entrailles
Tous ses dons, arrosés aussitôt par les Cieux.*

On pourrait comparer ce pays-là avec celui de Nysa, où des prairies émaillées des plus belles fleurs réjouissent la vue et l'odorat ; où les fruits croissent en abondance, parce que le terrain est arrosé par des fontaines agréables d'eau vive.

Voici la description que fait le Cosmopolite de l'île des philosophes. « Cette île est située vers le midi ;

³⁵⁸ *Loc. cit.*

³⁵⁹ Chan. liv. I, chap. 28.

³⁶⁰ Odyss. l. 9. v. 109.

elle est charmante, et fournit à l'homme tout ce qui peut lui être nécessaire pour l'utile et l'agréable. Les Champs-Élysées de Virgile peuvent à peine lui être comparés. Tous les rivages de cette île sont couverts de myrtes, de cyprès et de romarins. Les prairies verdoyantes, et remplies de fleurs odoriférantes et de toutes couleurs, présentent un coup d'œil des plus gracieux, et font respirer un air des plus suaves. Les collines sont décorées de vignes, d'oliviers et de cèdres. Les forêts sont composées d'orangers et de citronniers. Les chemins publics, bordés de lauriers et de grenadiers, offrent aux voyageurs la douceur de leur ombre contre les ardeurs du Soleil. On y trouve enfin tout ce qu'on peut souhaiter. A l'entrée du jardin des philosophes se présente une fontaine d'eau vive, très claire, qui se répand partout, et l'arrose tout entier, dit d'Espagnet³⁶¹. Tout auprès se trouvent des violettes, qui arrosées abondamment par les eaux dorées d'un fleuve, prennent la couleur du plus beau saphir. On y voit ensuite des lis et des amarantes. »

Voilà *Enna*, où sont des fontaines agréables d'eau vive, où l'on voit des prairies dans lesquelles naissent des violettes et des fleurs de toutes espèces. C'est dans ces lieux admirables que Proserpine, en se promenant avec ses compagnes, cueillit une fleur de narcisse, lorsque Pluton l'enleva pour en faire son épouse, et

³⁶¹ Can. 52 et 53.

partager avec elle l'Empire des enfers. Quelle idée nous présente-t-on de Pluton ? Tous les noms qu'on lui a donnés inspirent l'horreur, la tristesse ; ils signifient tous quelque chose de noir, de sombre ; on nous le représente, en un mot, comme le roi de l'Empire ténébreux de la mort, et néanmoins comme le dieu des richesses. Son nom *Adès*, signifiait *perte*, *mort*. Les Phéniciens l'appelaient *Muth*, qui veut dire *mort*. Les Latins le nommaient *Sumanus*, les Sabins *Soranus*, terme qui a du rapport avec cercueil, d'autres, *Orcus*, *Argus*, *Februus*. On lui mettait des clefs à la main, au lieu du sceptre ; on lui offrait des sacrifices de brebis noires. Les Grecs enfin le nommaient *Pluton* ou *Plouton*, de πλοῦτος, dieu des richesses.

Comment les philosophes s'expriment-ils au sujet de leur Pluton, après cette belle description du pays philosophique ? Il faut, disent-ils, enlever une vierge belle, pure, aux joues vermeilles³⁶², et la marier. Joignez la belle Beja avec Gabertin : après leur union, ils descendront dans l'empire de la mort. On n'y verra qu'horreur et ténèbres ; la robe ténébreuse se manifestera : notre homme avec sa femme seront ensevelis dans les ombres de la nuit. Cette noirceur est la marque de la dissolution ; et cette dissolution³⁶³ est appelée par les philosophes, *mort*, *perte*, *destruction*, *et perdition*. Aussi a-t-on voulu faire venir *Ades*, un

³⁶² D'Espagnet, Can. 58. Synésius, Artéphijs, la Tourbe, etc.

³⁶³ Flamel, Explicat. des figur. hiérog.

des noms de Pluton, du mot Phénicien *Ed*, ou *Aiid*, qui signifie *perte, destruction*. De là, continue Flamel, sont sorties tant d'allégories sur les morts, tombes et sépulcres. Quelques-uns l'ont nommée *putréfaction, corruption, ombres, gouffre, enfer*.

Que veut-on de plus précis ? Toutes les circonstances de ce rapt indiquent celles de la dissolution des philosophes, Proserpine cueille des fleurs avec les filles de sa suite. Pluton la voit, l'enlève, et part dans le moment sur son char attelé de chevaux noirs. Il rencontre un lac près duquel était la nymphe Cya-née, qui veut arrêter son char ; mais Pluton d'un coup de sceptre s'ouvre un chemin qui les conduit aux enfers. La nymphe désolée fond en pleurs, et est changée en eau. Cérès est la terre des philosophes, ou leur matière : Proserpine, sa fille, est la même matière encore volatile, mais parvenue au blanc ; ce que nous apprend son nom Phéréphata, du grec *φερω*, *je porte*, et de *φωω*, *je luis*, ou *φάος*, *lumière* ; comme si l'on disait : « je porte la lumière » ; parce que la couleur blanche indique la lumière, et qu'elle succède à la couleur noire, symbole de la nuit. Ce noir est même appelé de ce nom par les philosophes, comme on peut le voir dans leurs ouvrages, particulièrement dans celui du Philalèthe, qui a pour titre, *Enarratio Methodica trium gebri Medicinarum*³⁶⁴, où il appelle la

³⁶⁴ Édit. de Londres, 1648, p. 48.

matière philosophique devenue noire, *la noirceur de la nuit, la nuit même, les ténèbres*; et la matière sortie de la noirceur, *le jour, la lumière*. Ce Phéréphata philosophique mis dans le vase avec sa mère, pour faire l'élixir, se volatilise, et produit différentes couleurs. Ces parties qui se volatilisent avec elles, sont les filles de la suite : la fable dit qu'elle cueillait des narcisses, parce que le narcisse est une fleur blanche, et que cette blancheur disparaissant, le narcisse est cueilli. Pluton l'enlève dans ce moment, et prend le chemin de l'enfer. Avant que la couleur noire paraisse dans cette seconde opération, plusieurs autres couleurs se succèdent ; la céleste ou bleuâtre se manifeste ; elles deviennent ensuite plus foncées, et semblent un chemin qui conduit au noir : c'est pourquoi la fable dit que Pluton arriva près d'un lac, et y rencontra la nymphe Cyanée, du grec κύανος, *bleuâtre*. L'eau mercurielle renfermée dans le vase n'est-elle pas un vrai lac ? Le ravisseur de Proserpine n'a point d'égard aux prières de la nymphe Cyanée, et d'un coup de sceptre il s'ouvre un chemin aux enfers ; n'est-ce pas la matière devenue bleuâtre, qui continue de prendre une couleur plus foncée jusqu'au noir qui lui succède ? Alors, la nymphe fond en larmes, et se trouve changée en eau, c'est-à-dire que la dissolution de la matière en eau est parfaite, et la nymphe Cyanée disparaît avec la couleur bleue.

Voilà donc Proserpine arrivée dans l'Empire téné-

breux de Pluton. Elle y règne avec lui, et ne reviendra voir sa mère qu'au bout de six mois. En attendant que son retour nous donne lieu de l'expliquer, suivons la mère dans ses recherches.

Cérès informée du rapt de sa fille, la cherche par mer et par terre. Elle arrive enfin auprès du lac de la nymphe Cyanée ; mais la nymphe, fondue en pleurs et changée en eau, ne pouvait plus lui en donner des nouvelles. Elle aperçut le voile de sa fille qui flottait sur l'eau, et jugea par là que le ravisseur y avait passé. Aréthuse, nymphe d'une fontaine de même nom, dont les eaux s'écoulent dans les lieux voisins du Styx, confirma Cérès dans son idée, et voulut consoler cette mère affligée en lui apprenant que sa fille était devenue l'épouse du dieu des enfers.

A cette nouvelle, Cérès monte sur son char, traverse l'air, va trouver Jupiter et lui demande sa fille, qui était aussi la sienne. Jupiter consent qu'elle lui soit rendue, pourvu qu'elle n'ait pas même goûté des fruits qui naissent dans les enfers. Mais Ascalaphe, qui seul lui avait vu cueillir une grenade dont elle avait mangé trois grains, n'eut pas la discrétion de le taire. Jupiter ordonna donc que Proserpine demeurait six mois avec son mari, et six mois avec sa mère.

Cérès satisfaite du jugement de Jupiter, partit pour Éleusis. Arrivée près de cette ville, elle s'assit sur une pierre, pour se reposer de ses fatigues, et fut ensuite trouver Éleusis, père de Triptolème, qu'elle nourrit,

et lui enseigna l'art de semer et de cueillir les grains. Il n'est plus question de Proserpine, et la fable ne dit pas que Cérès l'ait revue depuis son voyage d'Éleusis.

Nous avons vu Cérès enfermée dans le vase avec sa fille Phéréphata ; la mère la cherche par mer et par terre, parce qu'il y a de l'eau et de la terre dans le vase. Cette eau forme le lac Cyanée, sur lequel Cérès voit flotter le voile de sa fille, c'est-à-dire une petite blancheur qui commence à paraître à mesure que la couleur noire s'éclaircit. « J'ai fait peindre un champ azuré et bleu, dit Flamel³⁶⁵ pour montrer que je ne fais que commencer à sortir de la noirceur très noire, car l'azuré et bleu est une des premières couleurs que nous laisse voir l'obscurité femme, c'est-à-dire l'humidité cédant un peu à la chaleur et sécheresse... la femme a un cercle blanc en forme de rouleau à l'entour de son corps, pour te montrer que notre *rebis* commencera à se blanchir de cette façon, blanchissant premièrement aux extrémités, tout à l'entour de ce cercle blanc. » Voilà le lac Cyanée, avec le voile de Proserpine qui flotte sur ses eaux. Cérès juge que le ravisseur s'est échappé par ce lac, et la nymphe Aréthuse lui apprend que sa fille est épouse du dieu des enfers. Suivant ce que nous venons d'apprendre de Flamel, Cérès ne pouvait s'y tromper. D'ailleurs la couleur de l'eau un peu rougeâtre orangé, tout auprès

³⁶⁵ *Loc. cit.*

de la lisière de ce cercle indiqué par la nymphe Aréthuse, la confirme dans son idée. Car, suivant Guido de Monte³⁶⁶, « le signe que la couleur noire commence à disparaître, que le jour va succéder à la nuit, et que la première blancheur se manifeste, est quand l'on voit un certain petit cercle capillaire, c'est-à-dire passant sur la tête, qui paraîtra à l'entour de la matière aux côtés du vaisseau, en couleur dans ses bords tirant sur l'orangé. » Le nom de la nymphe annonce assez cette couleur, puisqu'il vient du grec ἄρης, *fer*, θύω, *je suis agité*. La volatilisation ne se fait que par l'agitation des parties, et la dissolution du fer dans l'eau donne une couleur orangée. On dit aussi que les eaux de la fontaine du même nom coulent auprès de celles du Styx, parce qu'on suppose que le Styx est un des fleuves de l'enfer, signifié par la couleur noire.

Cérès, après ces nouvelles, monte sur son char, traverse les airs, et va trouver Jupiter, c'est cette volatilisation de la matière qui commence alors à monter dans l'espace du vase occupé par l'air. Elle demande sa fille à Jupiter, ou cette couleur grise qui succède à la noire. A la grise succède la blanche, que nous avons dit être Proserpine ou Phéréphata ; ce qui a fait dire qu'elle était fille de Cérès et de Jupiter. Ce dieu consent son retour, à condition qu'elle aura gardé une exacte abstinence depuis qu'elle était dans

³⁶⁶ Scala Philosoph.

les enfers ; mais Ascalaphe dit qu'elle a mangé trois grains de grenade. Jupiter avait raison, et Ascalaphe était le seul qui pouvait accuser Proserpine ; car dès que la couleur rouge, indiquée par les trois grains de grenade, commence à se manifester sur le blanc, elle ne peut plus se rétrograder ; le rouge se fortifiera de plus en plus. Pourquoi Ascalaphe est-il l'accusateur ? C'est que le commencement du rouge est orangé, et qu'Ascalaphe est fils de Mars, suivant ce qu'en dit Homère, et le Mars des philosophes est le commencement de la couleur rouge :

*His imperabant Ascalaphus et Jalmenus filii Martis
Quos peperit Astyoche in domo Actoris Azidæ.*

ILIAD. L. 2, v. 112.

Ces deux vers prouvent parfaitement ce que nous venons de dire ; car Astioché était fille de Phalente, de φαλης, *clair, blanc*, rocher qui paraît dans la mer. Aussi Astioché mit au monde Ascalaphe dans la maison d'Actor Azide, c'est-à-dire sur le rivage précieux, d'ακτος, *rivage*, et ἄζιος, *précieux, estimable* ; il signifie aussi *de vil prix* : ce qui convient en tout au magistère des philosophes, précieux infiniment par ses propriétés, et de vil prix quant à la matière dont il est composé. Ascalaphe indique par lui-même l'état de la matière, puisqu'il signifie dur au toucher, d'ασκάλος ὄφη.

Cérès contente part pour Éleusis, et se repose de ses fatigues sur une pierre appelée *agelaste*. N'est-ce pas la terre philosophique, qui, après s'être élevée au haut du vase, en se volatilissant, retombe au fond où elle se fixe et se ramasse en un tout, signifié par *agelaste*, d'ἄγελαζω, *assembler*. Cérès va ensuite trouver Éleusis, dont elle nourrit le fils Triptolème. Nous avons expliqué cette visite de Cérès et le reste de son histoire. Quant à la pierre que l'on montrait près de Callichore, en témoignage de la venue de Cérès dans l'Attique, on saura, une fois pour toutes, que de telles pierres sont toujours des signes hiéroglyphiques de la fixité de la matière. Telle est celle que Saturne dévora et rendit, qui fut déposée sur le mont Hélicon; celle dont Mercure tua Argus; celle que Cadmus jeta au milieu des hommes armés nés des dents du dragon qu'il avait semées; celle où Pirithoüs se reposa dans sa descente aux enfers: celle que Sisyphe roula sans cesse, etc.

Revenons à nos Thesmophories. Louis Vives³⁶⁷ ajoute les images des dieux aux choses qui étaient portées dans les solennités par des vierges et des femmes. Le grand Hiérophante portait la représentation du *Créateur*, le Porte-flambeau avait celle du *Soleil*, le Ministre de l'Autel, celle de la *Lune*; et celui

³⁶⁷ In lib. 7, c. 20; August. de Civ. Dei.

qui était chargé d'annoncer la solennité au peuple portait celle de *Mercure* .

Examinons le tout par parties. Le quatrième jour de la fête, des bœufs traînaient par les rues un chariot dont les roues étaient faites comme des tambours. Pourquoi par des bœufs ? et pourquoi cette forme de roues ? C'est que le bœuf ou le taureau était l'hiéroglyphe de la matière de l'Art chez les Égyptiens, et que cette matière, réduite en mercure, conduit tout l'œuvre. Les roues étaient faites en tambour, parce qu'elles représentaient la forme du matras philosophique, que Flamel compare à une écritoire. « Ce vaisseau de terre, dit-il³⁶⁸, fait en forme de fourneau, est appelé par les philosophes le triple vaisseau ; car dans son milieu il y a un étage, sur lequel il y a une écuelle pleine de cendres tièdes, dans lesquelles est posé l'œuf philosophique, qui est un matras de verre que tu vois peint en forme d'écritoire, et qui est plein des confections de l'Art. » Ces roues représentaient même le fourneau qui doit être fait en forme de tour. Or un tambour debout sur son plat ressemble à une tour. On ne dit point ce qu'il y avait sur ce chariot couvert, mais ce que des femmes portaient à sa suite l'indique assez. C'étaient des gâteaux, de la laine blanche, des grenades et des pavots. Le chariot était couvert, non pas tant pour cacher ce qu'il y avait dedans, que pour

³⁶⁸ Explicat. de ses Fig. hiérog.

marquer que le vase devait être scellé hermétiquement, et signifier l'obscurité ou la couleur noire qui arrive à la matière : c'est pourquoi le jour n'y entrait par aucune ouverture. A sa suite étaient ces femmes, et non dedans, parce qu'elles portaient des gâteaux de farine et de la laine blanche, pour indiquer que la couleur noire avait précédé la blanche, qu'elles montraient dans leurs corbeilles d'Or. Les grenades venaient ensuite, pour signifier la grenade philosophique qu'avait mangée Proserpine. Enfin paraissait le pavot, dernière couleur qui survient à la matière, comme le dit Pythagore³⁶⁹ : « Il se lève de trois parts : kuhul noir, puis lait blanc, sel fleuri, marbre blanc, étain, Lune, et des quatre parts se lèvent, airain, rouille de fer, safran, grenade, sang et pavot. » Et la Tourbe : « Sachez que notre œuvre à plusieurs noms, suivant ses différents états, lesquels nous voulons décrire : magnésie, kuhul, soufre, gomme, lait, marbre, safran, rouille, sang, pavot et or sublimé, vivifié et multiplié, teinture vive, élixir et médecine, etc. » Brimellus³⁷⁰ : « Prenez la matière que chacun connaît, et lui ôtez sa noirceur, et puis lui fortifiez son feu à temps, et il viendra diverses couleurs ; le premier jour safran, le second, comme rouille ; le troisième, comme pavot du désert, le quatrième, comme sang fortement brûlé ; alors, vous avez tout le secret. » On défendait à tout

³⁶⁹ La Tourbe.

³⁷⁰ *Ibid.*

profane de regarder ce chariot et sa suite, parce que tout l'œuvre y était indiqué hiéroglyphiquement, et que l'on craignait que quelque profane ne le devinât.

Le cinquième jour, on marchait toute la nuit dans les rues ; c'est qu'après avoir pour ainsi dire enseigné, par la procession de la veille, la théorie de l'œuvre, on venait le lendemain à instruire de la pratique. Cette procession nocturne indiquait plus clairement que le chariot couvert, ce qui se passe pendant que la couleur noire occupe la matière ; et c'est le temps, comme nous l'avons dit, où Cérès cherchait Proserpine.

Le sixième, on conduisait d'Éleusis à Athènes la statue d'un grand jeune homme couronné de myrte, et portant à la main droite un flambeau. On l'appelait *Iacchos*. On l'accompagnait avec de grands cris de joie, et ces danses. Ce jeune homme était l'enfant philosophique, le fils de Sémélé, Bacchus même, qui, suivant Hérodote³⁷¹, gouverne les enfers conjointement avec Cérès, parce que l'un est la partie fixe ignée de la matière, et l'autre la partie humide et volatile : *Inferorum principatum tenere Cererem et bacchum Ægyptii aiunt*. La veille, tout se faisait dans l'obscurité de la nuit : le lendemain Bacchus semblait naître ; on l'avait regardé presque comme perdu dans les cendres de sa mère ; tout le monde était dans la tristesse ; mais dès qu'il paraît avec les marques de la victoire qu'il vient

³⁷¹ In Euterpe, ch. 123.

de remporter sur les horreurs du tombeau, et qu'il porte la couronne de myrte, il répand la joie dans tous les cœurs : chacun s'empresse de la faire voir en criant *Iacchos, Iacchos*, voilà Bacchus, voilà Bacchus. Le flambeau qu'il porte à la main, signifie bien qu'il a chassé les ténèbres. Les danses que l'on fait à sa suite, sont la circulation des parties volatiles avant leur fixation.

Nicolas Flamel a suivi l'idée de ces processions pour former ses figures hiéroglyphiques du Charnier des Saints Innocents de Paris, où pour indiquer la suite des opérations et la succession des couleurs, il a fait peindre des hommes et femmes en procession, habillés de différentes couleurs, avec cette inscription :

*Moult plaît à Dieu procession,
S'elle est faire en dévotion.*

Enfin, les représentations du Créateur, que portait le grand Hiérophante, indiquaient que Dieu était l'auteur de tout, qu'il avait mis lui-même, dans la matière du grand œuvre, ou médecine dorée, les propriétés qu'elle a, qu'il en est l'auteur, et que, puisqu'il a daigné donner la connaissance de cette matière et de la manière de la travailler, c'est à lui seul qu'il faut en rendre grâces, et non au Soleil, à la Lune et à Mercure, qui ne sont que des noms donnés aux différents ingrédients qui composent cette médecine.

Nous avons fait voir qu'Osiris ou le Soleil était chez les Égyptiens l'hiéroglyphe de la partie fixe ; Isis ou la Lune, celui de la partie volatile, et que Mercure n'avait été supposé par eux le conseil d'Isis, que parce que le mercure philosophique fait tout, et que sans lui on ne peut rien faire. Le Soleil est son père, et la Lune sa mère, et le Mercure contient l'un et l'autre, disent les philosophes.

Les poètes ont ajouté à la fable de Proserpine, qu'elle avait eu un fils qui avait la forme d'un taureau ; et que Jupiter, pour avoir commerce avec elle, s'était métamorphosé en dragon ; ils disent aussi que le taureau était père de ce dragon ; de manière qu'ils étaient pères l'un de l'autre ; ce qui paraît d'abord un paradoxe des plus outrés. Comment en effet le fils peut-il être père de son propre père ? J'en appelle aux mythologues pour m'expliquer un fait si inouï, et en même temps inaccordable à leur système d'histoire ou de morale. C'est cependant une chose qui se passe dans le grand œuvre ; et rien n'est si commun, dans les traités des vrais philosophes, que ces paradoxes apparents. Rien au monde de si intelligible que cela ; preuve que ceux qui en ont été les inventeurs, ont voulu cacher quelque chose secrète sous une allégorie aussi difficile à expliquer.

Que Cérès ait eu Phéréphata de Jupiter, son père ou son grand-père, il n'y a rien contre la nature ; que Jupiter eût eu un fils de Proserpine, sa petite-fille,

rien encore d'extraordinaire : ce sont deux incestes attribués à Jupiter ; on lui en a supposé bien d'autres. Mais que pour jouir de Proserpine, il prenne la forme d'un dragon, et que de ce commerce il en naisse un taureau, père de ce même dragon, je ne vois pas d'autres moyens d'accorder tout cela, que de dire avec Hermès³⁷² : « Vous qui voulez parfaire l'Art, joignez le fils de l'Eau, qui est Jupiter, à Buba, et vous aurez le secret caché. » L'auteur du Rosaire : « On ne peut rien faire de mieux dans le monde, que de me marier avec mon fils. Joignez-moi donc avec ma mère, attachez-moi à son sein, gardez-vous de mêler avec nous quelque chose d'étranger, et continuez l'œuvre ; car rien ne s'unit mieux que les choses de même nature. Ma mère m'a engendré, et je l'engendre, à mon tour. Elle commence par prendre l'empire sur moi ; mais je dominerai sur elle, car je deviens le persécuteur de ma propre mère, avant que j'en aie reçu des ailes. Malgré cela, la nature parle toujours en elle, elle me nourrit, elle a tous les soins du monde de moi : elle me porte dans son sein jusqu'à ce que j'aie atteint un âge parfait. » Flamel : « Remettez l'enfant dans le ventre de sa mère qui l'a engendré, alors il deviendra son propre père. » Raymond Lulle³⁷³ : « Il faut inhumer la mère dans le ventre du fils qu'elle a engendré, afin qu'il l'engendre à son tour. »

³⁷² Sept. Chap. ch. 4.

³⁷³ Codicille, ch. 14.

On a déjà vu ce qu'on doit entendre par les dragons et les taureaux. Toute l'explication de cette parenté consiste par conséquent à savoir qu'il y a une unique matière du Magistère, composée néanmoins du volatil et du fixe. Le dragon ailé et la femme indiquent le volatil, et le dragon sans aile avec le taureau sont les symboles du fixe. Le mercure philosophique ou dissolvant des philosophes se compose de cette matière que les philosophes disent être le principe de l'or. L'or des Sages naît de cette matière, elle est par conséquent sa mère : dans les opérations de l'œuvre, il faut mêler le fils avec la mère ; alors, le fils, qui était fixe et désigné par le dragon sans aile, fixe aussi sa mère, et de cette union naît un troisième fixe, ou le taureau. Voilà le dragon père du taureau. Qu'on refasse le mélange de ce nouveau-né avec la femme, ou sa partie volatile dont il a été tiré, alors il en résultera le dragon sans aile, qui deviendra fils de celui qu'il a engendré ; parce que la matière crue est appelée dragon avant sa préparation, et dans le temps de chaque disposition ou opération de l'œuvre. Ce qui a fait dire à Aristée³⁷⁴ : « La pierre est une mère qui conçoit son enfant, et le tue et le met dans son ventre... après il tue sa mère et la met dans son ventre, et la nourrit... C'est l'un des plus grands miracles dont on ait ouï parler ; car la mère engendre le fils, et le fils engendre sa mère et la tue. » C'est-à-dire que l'or se dissout dans le dissol-

³⁷⁴ La Tourbe.

vant volatil des philosophes dont il est tiré ; c'est alors la mère qui tue son enfant. Cet or, en se fixant, fixe sa mère avec lui ; voilà l'enfant qui engendre sa mère, et la tue en même temps parce que, de volatile qu'elle était, il l'engendre en fixité ; et fixer le volatil, c'est le tuer. Voilà tout le mystère de ce paradoxe découvert.

Mais pourquoi portait-on les représentations du Soleil, de la Lune et de Mercure ? nous l'avons dit ci-devant ; il faut cependant l'expliquer un peu plus au long. Ceux qui ont voulu parler les premiers allégoriquement de la médecine dorée et de la matière dont elle se fait ont dit que cette matière était commune, et connue de tout le monde ; et, comme il n'y a rien dans l'Univers de si connu que le Soleil et la Lune, auxquels les Égyptiens donnaient les noms d'Osiris et d'Isis, ils ont pris ces deux planètes pour signes hiéroglyphiques de la matière du grand œuvre, parce que la couleur blanche de la Lune et le jaune-rouge du Soleil convenaient d'ailleurs aux couleurs qui surviennent successivement à cette matière dans les opérations. On ne doit pas s'imaginer qu'ils les aient pris pour hiéroglyphes de l'or et de l'argent vulgaires, si ce n'est relativement, et comme on dit *secundario*. Il fallait employer des choses connues pour être signes de choses inconnues, sans quoi on aurait ignoré l'un et l'autre. Ils ajoutaient ensuite Mercure comme le ministre, parce qu'il est le *factotum* de l'œuvre, et le milieu au moyen duquel on unit les teintures du Soleil

et de la Lune, comme le disent les philosophes. D'ailleurs, le Mercure est comme le fils de la matière indiquée par le Soleil et la Lune ; ce qui a fait dire à Hermès³⁷⁵ : *Le Soleil est son père, et la Lune sa mère*. L'image du Soleil marquait donc la force active du sujet philosophique, et la Lune la force passive, c'est-à-dire l'agent et le patient, le mâle et la femelle tirés de la même racine ; deux en nombre, différents seulement par leur forme et leurs qualités, mais d'une même nature et d'une même essence, comme l'homme et la femme, dont l'un dans la génération est agent, l'autre patient ; l'un chaud et sec, l'autre froid et humide. Le Mercure était comme le sperme des deux réunis. C'est dans ce sens que tous les philosophes en ont parlé, comme on peut en juger par les textes suivants. « Le Soleil, dit l'auteur du Rosaire, est le mâle, la Lune est la femelle, et Mercure le sperme ; car pour qu'il se fasse une génération, il faut joindre le mâle avec la femelle, et de plus qu'ils donnent leur semence. » Raymond Lulle³⁷⁶ : « Cuisez également votre œuvre avec résidence et constance ; et faites votre composé des choses qui doivent y entrer ; savoir, du Soleil, de la Lune et du Mercure. » Le Rosaire : « Je vous déclare que notre dragon, le Mercure, ne peut mourir qu'avec son frère et sa sœur, et avec un seul, mais avec les deux : le frère est le Soleil, et sa sœur est la Lune. »

³⁷⁵ Table d'Émeraude.

³⁷⁶ Theor. Test. c. 47.

Ces façons de parler des philosophes nous annoncent assez ce que nous devons penser de ces représentations du Soleil, de la Lune et de Mercure. Ce dernier texte de l'auteur du Rosaire explique même à ceux qui sont au fait de l'œuvre, comment il faut entendre la filiation et la paternité réciproques du dragon et du taureau.

Chapitre IV : Adonis et son culte

Adonis fut le fruit de l'inceste de Cinyras avec sa fille Myrrha. Cette fille fut trouver son père pendant la nuit, et y fut conduite par sa nourrice. Cinyras ayant joui de Myrrha, voulut voir cette beauté que la nourrice lui avait tant vantée : il reconnut sa fille ; la fureur le saisit, il voulut la tuer ; mais Myrrha profita de l'obscurité de la nuit pour se sauver, et se retira en Arabie, où elle mit au monde Adonis. Les nymphes du voisinage le reçurent à sa naissance, le nourrirent dans un antre, et prirent soin de son éducation. Vénus en devint si éperdument amoureuse, que Mars, devenu jaloux, engagea Diane à susciter un sanglier furieux pour se venger. Adonis à la chasse voulut poursuivre cet animal, qui se sentant blessé, tourna sa fureur contre l'auteur de son mal, et lui donna dans l'aine un coup de défense si violent qu'il

jeta par terre Adonis mourant. Vénus, l'ayant aperçu baigné dans son sang, accourut à son secours.

Passant auprès d'un rosier, elle fut piquée par une de ses épines, et le sang qui sortit de sa blessure teignit en rouge les roses, qui étaient blanches auparavant. Vénus continua son chemin, et fit tout son possible pour rendre la vie à son Amant ; mais ne pouvant y réussir, elle le changea en une fleur, que quelques-uns appellent *anémone*, dont Ovide désigne simplement la couleur rouge, en la comparant à la grenade :

..... *Nec plena longior hora*
Facta mora est, cum flos de sanguine concolor ortus,
Qualem quæ lento celant sub cortice granum
Punica ferre solent.

METAM. L. 10.

À peine Adonis eut-il paru dans le royaume de Proserpine, que cette déesse fut éprise pour lui des mêmes feux que Vénus conservait encore. Celle-ci désolée de la perte qu'elle en avait faite, demanda à Jupiter son retour sur la terre ; Proserpine ne voulait pas le rendre. Jupiter laissa la chose à décider à la Muse Calliope, qui pour accorder ces deux déesses, jugea qu'elles en jouiraient alternativement l'une et l'autre pendant six mois.

Encore un inceste que la fable nous met devant les

yeux ; Ovide³⁷⁷ s'est exercé à le décrire avec tout ce que la Poésie a de plus agréable, et avec tout ce dont un tel sujet était susceptible : mais ceux qui ont voulu adapter ce fait à l'histoire, et qui ont pris pour fondement le récit de ce poète, n'ont pas fait sans doute attention qu'il le regardait lui-même comme une fiction pure, puisqu'il commence ainsi :

*Dira canam, procul hinc natae, procul este parentes :
Aut mea si vestras mulcebunt carmina mentes,
Desit in hac mihi parte fides ; nec credite factum.*

Aussi M. l'Abbé Banier avoue-t-il³⁷⁸ que c'est une fable bien mystérieuse, et une énigme qu'on serait très embarrassé d'expliquer dans tous ses points : d'où il conclut qu'il est aisé de juger qu'elle est mêlée d'histoire et de physique. Il est peu de fables dont certaines circonstances ne mettent cet auteur dans le même embarras ; et c'est en vain qu'il fait ses efforts pour prouver qu'Adonis n'est pas le même qu'Osiris. Je dis plus : il est le même qu'Apollon et que Bacchus. Orphée nous apprend qu'il se plaît dans la diversité des noms, qu'il est mâle et femelle, ce qu'on dit aussi de Bacchus ; et qu'enfin Adonis est celui qui donne la vie à tous les mixtes :

³⁷⁷ *Loc. cit.*

³⁷⁸ *Myth. expliquée, Tom. I, p. 549.*

*Qui cunctis alimenta refert, prudentia cujus
Plurima, qui vario lætaris nomine Adoni:
Germinum et idem auctor pariter puer atque puella.*

HYMNO IN ADONIM.

Ce dernier trait doit être encore pour M. l'Abbé Banier, M. le Clerc, M. Selden et tant d'autres, un mystère bien difficile à dévoiler. Comment l'ajuster à l'histoire ? Voyons si la philosophie hermétique sera plus heureuse à mettre cette fable dans son véritable jour. Quant à l'inceste du père et de la fille, pris en lui-même, nous l'avons déjà expliqué dans plus d'un chapitre, et nous avons rapporté quantité de textes des philosophes, où l'on a vu de semblables incestes. Passons maintenant en revue toutes les circonstances de cette fable.

Qu'est-ce que Myrrha ? Qu'est-ce que Cinyras ? Myrrha vient de μύρω, *je coule, je distille* ; et Cinyra, de Κινύρομαι, *pleurer, se lamenter* ; d'où l'on a fait Κινύρα, *l'instrument triste et mélancolique*. Myrrha doit donc être regardée comme signifiant eau, ou gomme, ou quelque substance liquide. C'est ce qui a déterminé l'auteur de cette fable, à faire allusion à la myrrhe, qui se dit μύρρα, en grec, de μύρον, *parfum*, venu lui-même de μύρω, *je distille*. Or les philosophes appellent gomme, eau, une partie de leur composé, et celle précisément qui doit engendrer l'Adonis ou l'or philosophique. Notre matière, dit le

philosophe³⁷⁹, est un œuf, une *gomme*, un arbre, une eau. Prenez la *gomme* blanche et la *gomme* rouge, dit Marie à Aros dans son Dialogue, et joignez-les par un véritable mariage. Isindrius dit : Mêlez l'eau avec l'eau, la gomme avec la gomme. Je crois qu'il est inutile de citer un plus grand nombre de textes qui se trouvent à chaque page dans les livres des philosophes. Myrrha, ne signifie donc autre chose que la gomme ou eau des Sages, qu'ils appellent femelle et reine d'une grande beauté³⁸⁰. Sa nourrice ou l'eau mercurielle philosophique la conduit à Cinyras pendant la nuit, et l'inceste se commet. Voilà la nuit des philosophes, pendant laquelle ils disent que se fait la conjonction de leur mâle et de leur femelle. La tristesse et la mélancolie, indiquée par Cinyras, est aussi un des noms que les Adeptes donnent à leur matière parvenue au noir. Remarquez, dit Philalèthe³⁸¹, que les noms d'eau sulfureuse, eau venimeuse, eau aromatique, tête de corbeau, poids, *mélancolie*, nuit, *instrument de tristesse*, enfer, veste ténébreuse, etc. ne sont que des noms différents pour signifier la même chose. Y a-t-il rien de plus propre en effet que l'obscurité, la nuit, le noir, pour engendrer la mélancolie, et faire naître la tristesse ? Pourquoi Myrrha est-elle dite fille de Cinyras, ou de l'instrument de tristesse

³⁷⁹ La Tourbe.

³⁸⁰ Nouveau Symbole, de Basile Valentin.

³⁸¹ Enarratio method. trium Geberi medicin.

et de mélancolie ? C'est qu'elle l'était en effet ; elle y avait été conçue, comme Proserpine. Elle était belle, blanche, brillante et jeune, parce que la pierre au blanc a toutes ces qualités. S'agit-il d'en faire l'élixir ? Il faut que sa nourrice la conduise à son père Cinyras, parce que l'eau mercurielle est l'agent de la putréfaction, pendant laquelle Myrrha a commerce avec son père dans l'obscurité de la nuit ; et pour concevoir Adonis ou l'élixir, il faut nécessairement que la pierre au blanc, née de la putréfaction, y repasse une seconde fois.

On suppose que Cinyras ayant reconnu Myrrha, se mit en colère, et voulut la tuer ; mais qu'elle profita de l'obscurité de la nuit pour se sauver dans l'Arabie pétrée, afin de faire voir que la pierre passe du noir au blanc, et se fixe alors en pierre. La nuit étant un des noms que les philosophes ont donné au noir de leur matière, il est naturel de dire que Myrrha s'était échappée à la faveur de la nuit.

Elle y fut changée en arbre, et mit ensuite au monde Adonis, parce que la pierre au blanc est l'arbre philosophique, appelé par le Cosmopolite, *arbre lunaire*. Le fruit de cet arbre est Adonis, ou l'or philosophique, que les Nâïades et les nymphes reçoivent à sa naissance ; il naît en effet au milieu de l'eau mercurielle, qui le nourrit, et a soin de lui jusqu'à sa perfection.

À mesure qu'Adonis grandit, il devient beau de plus en plus. N'est-ce pas la couleur de l'or philo-

sophique, qui se fortifie et devient plus brillante ? Vénus en devient éperdument amoureuse, et l'accompagne dans les divertissements qu'il prend à la chasse. Rien de plus simple que cela ; il ne pouvait même pas se faire que Vénus ne l'aimât éperdument, et qu'elle ne l'accompagnât pas, jusqu'au moment malheureux où Adonis fut tué, et mourut. En voici la raison. La pierre passe de la couleur blanche à la safranée, appelée Vénus par les philosophes. Pendant que cette couleur dure, il se fait encore une circulation de la matière dans le vase ; c'est la chasse où Vénus suit Adonis. La couleur de rouille qui succède à la safranée, est nommée *Mars*. Voilà le sanglier que Mars jaloux envoie contre Adonis. Celui-ci meurt de la blessure, parce qu'il ne reste plus rien de volatil en lui. Vénus conserve même, après la mort de son Amant, l'amour qu'elle avait pour lui, parce que la couleur rouge que l'Adonis philosophique prend dans sa fixation, conserve toujours une partie de cette couleur safranée qu'il avait pendant qu'il chassait avec Vénus. Les roses que le sang de cette déesse teignit en rouge pendant qu'elle courait au secours de son Amant, ne signifient autre chose que la couleur rouge qui succède à la blanche par l'entremise de la safranée, nommée Vénus, comme nous venons de le voir. Abraham Juif, rapporté par Flamel, a pris le rosier pour hiéroglyphique de cette variation de couleurs³⁸².

³⁸² *Figures hiéroglyph. d'Abraham*, dans Flamel.

Le même Flamel nous fait encore voir ce qu'il faut entendre par la descente d'Adonis aux enfers, et de l'amour dont Proserpine se sent éprise envers lui. Nous avons démontré assez clairement que les philosophes donnent le nom de *mort*, de *sépulcre*, et d'*enfer* à la couleur noire ; voici encore néanmoins un texte de l'auteur cité ci-devant, qui servira de preuve à l'explication que nous allons donner de la mort d'Adonis, et de son retour vers Vénus. « Je t'ai donc fait ici peindre un corps, une âme et un esprit tout blancs, comme s'ils ressuscitaient, pour te montrer que le Soleil, la Lune et Mercure sont ressuscités en cette opération, c'est-à-dire sont faits éléments de l'air, et blanchis : car nous avons déjà appelé *mort* la noirceur ; continuant la métaphore, nous pouvons donc appeler la blancheur une vie qui ne revient qu'avec et par la résurrection. » Adonis, après avoir été atteint de la défense meurtrière du sanglier de Mars, meurt de sa blessure ; c'est l'imbibition que l'on donne à la matière, pour la faire passer de la couleur orangée à la rouge de pavot, en y mêlant un peu d'humidité qui y occasionne une couleur noire passagère. « En cette opération du rubifiement, dit Flamel³⁸³, encore que tu imbibes, tu n'auras guère de noir, mais bien du violet et bleu, et de la couleur de queue de paon : car notre pierre, est si triomphante en siccité, qu'incontinent que son mercure la touche, la Nature s'éjouissant de

³⁸³ *Ibid.* ch. 8.

sa nature, se joint à elle, et la boit avidement, et par-tant le noir qui vient de l'humidité, ne se peut montrer qu'un peu sous ces couleurs violettes et bleues. »

Voilà donc Adonis descendu dans l'Empire ténébreux de Proserpine ; elle en devient amoureuse, parce que le noir s'unit avec lui. Vénus le redemande à Jupiter, qui prend Calliope pour arbitre du différend entre les deux déesses. Cette Muse décide qu'elles en jouiront alternativement pendant six mois. La couleur grise, appelée Jupiter, succède toujours à la noire immédiatement ; c'est pourquoi Cérès pour ravoir Proserpine, Vénus pour ravoir Adonis, etc. s'adressent à ce dieu. Mais pourquoi choisit-il la Muse Calliope pour arbitre ? C'est qu'Adonis ne peut être rendu à Vénus, c'est-à-dire ne peut reprendre la couleur rouge orangée, qu'au moyen de l'imbibition de l'eau mercurielle, appelée dans cet état *vin rouge*, par Raymond Lulle, Riplée et plusieurs autres ; et que Calliope n'est autre que cette eau mercurielle, puisque ce nom lui vient de καλὸς, *beau*, et de ἔωος, *suc, humeur*, comme si l'on disait que le suc rouge ou beau suc a accordé le différend de ces deux déesses ; ce qui l'a fait appeler par Flamel, *lait virginal solaire*³⁸⁴. Cette alternative de jouissance des deux déesses, indique les différentes réitérations de l'œuvre pour la multiplication, parce qu'à chaque opération la matière doit repasser par le

³⁸⁴ *Ibid.*

noir, le gris, le blanc, l'orangé, la couleur de rouille et le rouge foncé, ou la couleur de pavot. M. l'Abbé Banier³⁸⁵ dit en note, qu'une tradition porte qu'Apollon avait suscité le sanglier qui tua Adonis, pour se venger de Vénus, qui avait aveuglé Érymanthe, fils de ce dieu, parce qu'il s'était moqué des galanteries de la déesse. Mais que ce soit Apollon ou Mars, l'un et l'autre est indifférent, puisque le Mars philosophique ou la couleur dérouille est proprement l'Apollon des philosophes commencé.

Ces expressions prises dans la nature même des choses, prouvent qu'Adonis ne diffère que de nom d'avec Osiris, Bacchus, etc.

Il n'est donc pas surprenant que son culte, établi en Phénicie et ailleurs, ait beaucoup de ressemblance avec celui d'Osiris chez les Égyptiens. L'un servira à expliquer l'autre, comme nous allons le voir.

Osiris et Adonis étaient représentés sous la figure d'un bœuf. On célébrait en Phénicie la fête d'Adonis en même temps et de la même manière qu'on célébrait celle d'Osiris en Égypte. On pleurait l'un et l'autre comme morts, et l'on se réjouissait comme s'ils étaient ressuscités. Adonis était chez les Phéniciens le symbole du Soleil, comme Osiris l'était en Égypte, et l'on portait dans leurs solennités les mêmes représentations.

³⁸⁵ Tom. I. p. 549.

Les Adoniades ou solennités d'Adonis se célébraient d'abord en Phénicie, à l'imitation de celles d'Osiris. Elles duraient huit jours. Tout le monde commençait par prendre le deuil, et donnait des marques publiques de douleur et d'affliction : on n'entendait de tous côtés que pleurs et que gémissements. Au dernier jour de la fête, la solennité changeait de face, la tristesse feinte faisait place à la joie, et on la faisait éclater avec des transports extraordinaires. Lucien rapporte³⁸⁶ que les Égyptiens exposaient sur la mer un panier d'osier que le vent poussait sur les côtes de Phénicie, d'où les femmes de Byblos, après l'avoir attendu avec impatience, l'emportaient dans la ville avec pompe ; la fête alors se terminait par la joie.

La Syrie communiqua le culte d'Adonis à ses voisins. On ne peut rien voir de plus superbe que l'appareil de cette cérémonie à Alexandrie. Arsinoé, sœur et femme de Ptolémée Philadelphe, y portait elle-même la statue d'Adonis. Les femmes les plus considérables de la ville l'accompagnaient, tenant à la main des corbeilles pleines de gâteaux, des boîtes de parfums, des fleurs et toutes sortes de fruits ; d'autres fermaient la pompe en portant des tapis sur lesquels étaient deux lits en broderie d'or et d'argent, l'un pour Vénus, l'autre pour Adonis : on allait ainsi jusqu'à la mer, ou

³⁸⁶ In Dea Syria.

à quelques fontaines, où l'on jetait les fleurs, les fruits et les plantes qu'on avait portés.

Un fleuve près de Byblos, au rapport du même Lucien, portait le nom d'Adonis, et ses eaux devenaient rouges, dit-on, pendant qu'on célébrait les fêtes en son honneur. On dit aussi que son sang rougit l'eau de ce fleuve, quand on y lava la plaie de cet amant de Vénus.

La première partie de cette solennité se nommait Α'φανισμὸς, pendant laquelle durait le deuil y et la seconde, Εὔρεσις, où la tristesse se changeait en joie.

On voit clairement que ces pleurs et ce deuil des Phéniciens et des Grecs, à l'occasion de la mort d'Adonis, ont un rapport manifeste avec les cris et les gémissements que tout le monde faisait entendre dans les solennités des fêtes de Cérès, où l'on supposait que cette mère désolée avait cherché sa fille Proserpine. Les Égyptiens affectaient aussi une semblable tristesse à la mort d'Apis. Le deuil durait dans les solennités de Cérès jusqu'à ce qu'on porte en triomphe la statue d'Iacchos, et dans celles d'Apis jusqu'à ce qu'on lui ait trouvé un successeur. Dans les unes et les autres, on portait à peu près les mêmes représentations, des corbeilles de gâteaux, de fleurs, de fruits, etc. On se réjouissait également, quand Iacchos, Apis reparaissaient, ou qu'on croyait Adonis ressuscité. On supposait que Proserpine demeurerait six mois avec Pluton, et six mois avec Cérès. On disait

aussi qu'Adonis séjournait six mois auprès de Proserpine et six mois auprès de Vénus.

Doutera-t-on que l'institution de ces diverses solennités ait eu le même objet, et qu'elle ne différerait guère que par les noms et quelques cérémonies ? Mais si Cérès, Proserpine et Osiris ne furent jamais que des personnes feintes, et leur histoire une allégorie, pourquoi n'en dirait-on pas autant d'Adonis ? En effet, quel fondement de réalité y a-t-il dans une histoire plus que dans l'autre ? Eh quoi ! des hommes aussi sensés que les Égyptiens auraient feint une tristesse réelle pour la mort d'un bœuf qu'ils suffoquaient eux-mêmes, et se seraient répandus en des transports de joie pour un bœuf trouvé, capable de succéder à l'autre, à cause qu'il était noir et qu'il avait une marque blanche faite en croissant ? Tout autre bœuf n'aurait pas été bon ; il le fallait avec ces marques, parce que sans doute elles signifiaient quelque chose. J'ai prouvé, je pense, assez clairement que l'histoire de Cérès n'était aussi qu'une allégorie ; je suis persuadé que tout homme sensé pensera de même de celle d'Adonis, et que les solennités instituées en son honneur, ne l'ont aussi été que pour en conserver la mémoire à la postérité. La première partie doit appelé Α'φανισμὸς, et pourquoi cela ? Les pleurs et les gémissements se faisaient à cause de la perte d'Adonis, et de son séjour dans le royaume ténébreux de Proserpine, comme on les faisait dans

les solennités de Cérès à l'occasion du rapt de sa fille, et de son séjour dans l'Empire noir et obscur de Pluton. Α'φανισμὸς, vient d'α privatif, et φαίνω, *je luis, j'éclaire*, d'où l'on a fait ἀφανής, *obscur, caché*; et enfin Α'φανισμὸς, comme si l'on disait *la fête, la cérémonie*, du temps de l'obscurité.

Si ces solennités ont le même objet, il est manifeste que cette noirceur, cette obscurité ne peut être que celle du royaume de Pluton et de Proserpine. On a vu par les explications précédentes, que ce royaume de Pluton et Pluton lui-même n'étaient qu'une allégorie de la noirceur qui survient à la matière philosophique; nous avons même prouvé que la mort d'Adonis ne signifiait que cela. Il est donc constant que les cérémonies, instituées en mémoire de cette mort prétendue, n'étaient aussi qu'une allégorie du temps que dure cette noirceur de la matière des philosophes.

La seconde partie de cette fête était appelée Εὖρεσις, d'Εὐρίσμω, je retrouve, et tout le monde était alors dans des transports de joie. La même chose arrivait dans les cérémonies de Cérès. La présence d'Iacchos faisait crier avec des démonstrations de joie, *voilà Bacchus, voilà Bacchus*, comme si on l'eût retrouvé après l'avoir perdu. Je renvoie le lecteur aux explications que j'ai données à cette occasion, puisqu'il est inutile de les répéter pour un sujet absolument semblable. Il est bon cependant de faire observer que ce n'était pas sans raison qu'on dirigeait la procession à la mer,

ou à une fontaine, pour chercher Adonis ; parce que les instituteurs de ces cérémonies savaient très bien qu'on ne pouvait le trouver que là, c'est-à-dire dans la mer des philosophes ou leur eau mercurielle, appelée aussi fontaine par Trévisan et plusieurs d'entre eux. On a dit aussi que le fleuve du nom d'Adonis devenait rouge pendant la solennité des fêtes instituées en son nom, parce que, suivant ce qu'en disent les Adeptes, leur eau mercurielle est rouge dans le temps que leur Adonis reparait.

Adonis est donc le Soleil philosophique, qui s'éclipse par la noirceur, et qui reparait à mesure que l'éclipse s'évanouit. Il est mâle et femelle, parce qu'il est le rebis des philosophes, et toujours jeune comme Bacchus, par les raisons que nous en avons apportées en parlant de ce fils de Jupiter. Il est enfin le même que Denys, Apollon et Osiris, qui ne sont que différents noms du Soleil philosophique, et non de l'Astre qui nous éclaire. Car y a-t-il apparence qu'on pût regarder cet Astre comme mâle et femelle, même allégoriquement ? J'accorderai, si l'on veut, que les Grecs l'ont adoré comme une divinité, puisqu'ils firent mourir Anaxagore par le poison, pour avoir dit que le Soleil n'était pas un dieu, mais une pierre ardente et enflammée. Mais doit-on penser pour cela qu'Orphée ou ceux qui leur avaient apporté la Théogonie d'Égypte avec ses cérémonies, aient prétendu leur persuader la divinité du Soleil ? Je sais bien, et per-

sonne n'ignore les abus qui ont infecté les premières cérémonies portées chez les Grecs. On ne doute point aussi des erreurs populaires qui se multiplièrent dans la suite ; mais il s'agit ici de la première institution, et non de ce qui s'en est suivi. Socrate fit bien voir qu'il avait sur les dieux d'autres idées que le peuple. Platon et les autres Sages pensaient-ils comme le vulgaire ?

Chapitre V

Les Grecs avaient une infinité d'autres fêtes, telles que la solennité des lampes, appelées pour cela *Lampadophories*, instituées en l'honneur de Vulcain, de Minerve et de Prométhée. Nous avons vu dans les chapitres de ces dieux, qu'ils étaient des dieux purement chimiques ; on doit juger de leurs fêtes dans le même goût. Les Autels, qui étaient communs à eux trois, indiquent assez qu'on devait penser d'eux comme étant la même chose, ou comme ayant du moins une grande analogie. Car enfin qu'entend-on par Vulcain, un des principaux des douze grands dieux de l'Égypte ? N'est-ce pas le feu ou l'ouvrier qui se sert du feu ? Qu'était Prométhée ? N'est-il pas représenté comme l'inventeur de plusieurs arts qui se font par le feu ? Suivant ce qu'en dit Eschyle en ces termes, qu'il prête à Prométhée : « Que dirai-je ?

Combien de commodités ignorées n'ai-je pas apprises aux hommes ? Qui est-ce qui a trouvé avant moi le fer, l'argent, l'or, le cuivre et la manière de les travailler ? Personne ne s'en flattera, s'il ne veut mentir. Prométhée est l'inventeur des Arts. » C'est lui qui vola une étincelle du feu céleste, pour le communiquer aux hommes. C'est lui qui montra à Hercule le chemin qu'il fallait prendre pour parvenir au jardin des Hespérides. Orphée parle de lui comme s'il eut été l'époux de Rhéa. Eschyle le dit l'inventeur de la médecine, qui guérit toutes les maladies³⁸⁷.

A quel autre mélange de drogues, à quelle autre composition a-t-on jamais attribué la propriété de guérir tous les maux, qu'à la médecine dorée ou Pierre philosophale ?

Il y avait sans doute une raison mystérieuse pour ériger un Autel commun à ces trois divinités, et c'était apparemment la même qui faisait observer les mêmes cérémonies des lampes dans leurs solennités. Pourquoi ces lampes allumées, sinon pour représenter le feu dont Vulcain et Prométhée étaient les symboles ? Ce feu pouvait-il donc être notre feu des forges et des

³⁸⁷ Illudque primum si quis aegritudinem
Sensisset, ullum non erat remedium,
Nulla unctio, nullum fuit potabile
His pharmacum. Arebant priusquam ipsis
Commistiones Pharmacorum protuli,
Omnes quibus levantur aegritudines.

cuisines, connu certainement avant Vulcain et Prométhée, quoiqu'on les dise en être les inventeurs ?

Telle est sans doute l'origine de ce feu que les Grecs et les Romains entretenaient perpétuellement en l'honneur de Vesta : car Vesta a été prise, tantôt pour la terre, tantôt pour le feu, et même pour la déesse du feu. Diodore de Sicile et Orphée la disent fille de Saturne, de même qu'Ovide dans le 2^e livre des Fastes :

Semine Saturni tertia vesta fuit.

Il croyait qu'il y avait eu deux Vesta, l'une mère de Saturne, l'autre sa fille ; la première était prise pour la terre, l'autre pour le feu :

*Vesta eadem est, et terra : subest vigil ignis utrique,
Significant sedem terra focusque suam.
Nec tu aliud vestam, quam vivam intellige flammam.*

On ne représentait Vesta sous aucune figure, parce que le feu n'en a proprement aucune de déterminée. C'est lui qui donne la forme à tous les êtres ; c'est lui qui les anime : c'est lui qui les vivifie, et ne peut être représenté que symboliquement. On se contentait donc d'entretenir perpétuellement un feu allumé dans le temple de Vesta, et l'on confiait ce soin à des jeunes vierges que l'on nommait Vestales. Celles par la négligence desquelles ce feu s'éteignait, étaient

punies de mort. Valère Maxime³⁸⁸ dit que le grand Pontife Licinus en condamna une à être brûlée vive, pour l'avoir une fois laissé éteindre pendant la nuit. Tite-Live³⁸⁹ regarde comme une chose surprenante, et une espèce de prodige, de ce qu'on avait été assez négligent pour laisser éteindre ce feu une fois.

On voit par là quel respect on avait pour le feu. Ce culte religieux était certainement venu d'Égypte, où Vesta et Vulcain étaient en grande vénération, comme on peut en juger par le fameux temple de ce dieu, où l'on nourrissait Apis. C'était même d'entre les prêtres établis pour le service de ce temple, que l'on tirait des rois. Les autres nations regardaient Vulcain comme le dernier des dieux, parce qu'il était boiteux, dit la fable, et qu'il avait été chassé du Ciel, pendant qu'en Égypte on le regardait comme un des principaux : c'est que ceux-ci entendaient par Vulcain le feu de la nature, qui anime tout, qu'ils représentaient symboliquement par le feu commun de nos cuisines ; et que les Grecs et les autres nations prirent le symbole pour la chose même. Les feux, ou lampes allumés et entretenus en Égypte, donnèrent lieu aux solennités des Lampadophories, et aux feux que les Vestales entretenaient chez les Romains. Les intentions des instituteurs, mal interprétées, sont la source de bien des abus.

³⁸⁸ Lib. I. c. I.

³⁸⁹ De Bello Punico, lib. 8.

Il est aussi aisé d'interpréter et d'expliquer les autres fêtes instituées en l'honneur des dieux, au moins celles qui sont les plus anciennes, et de la première institution : car pour celles qui n'en sont que des branches, et qui leur sont très postérieures, de même que les fables, qui sont de pures fictions des poètes qui voulaient s'amuser, elles n'entrent point dans le plan que je me suis proposé. Je m'en tiens à l'origine des choses, et non aux mauvaises interprétations que des gens peu au fait en ont données. On ne doit pas juger de la pureté de la source d'un ruisseau par la boue et la fange dont ses eaux sont remplies à une distance considérable. La source peut être très pure, et les ruisseaux qui en viennent très mal propres et malsains, à cause des ordures et des mauvaises qualités des terres dont leurs eaux s'imprègnent pendant leurs cours. Telle est la différence des fables primitives d'avec celles qu'on a inventées dans la suite, et des fêtes de la première institution, d'avec les solennités où les abus sans nombre se sont glissés.

Chapitre VI : Des jeux et des combats

La religion avait consacré ces sortes de spectacles ; et lorsque les Romains les eurent adopté le Sénat donna un Arrêt, qui portait qu'ils seraient tous dédiés

à quelque divinité. C'était même la coutume d'offrir des sacrifices avant de les commencer. Les Grecs en avaient quatre principaux, célébrés dans des temps marqués ; savoir : les Olympiques, les Pythiques, les Néméens, et ceux de l'Isthme. Le premier était dédié à Jupiter, le second à Apollon, le troisième à Arche-mor, fils de Lycurgue, et le quatrième à Neptune. Les plus fameux étaient ceux d'Olympie, qui se célébraient tous les quatre ans. Ils fondèrent même leur Chronologie sur l'intervalle de temps qui s'écoulait d'une Olympiade à l'autre. La récompense que l'on donnait aux vainqueurs n'était qu'une couronne de laurier, d'olivier, de peuplier, ou de quelque plante ; quelquefois on élevait des statues en leur honneur, et l'on chantait leur triomphe par toute la Grèce.

Le motif de la religion n'était pas le seul qui eût donné lieu à l'institution de ces jeux ; une double politique y eut part. Les jeunes gens s'y formaient à la guerre, et se rendaient plus propres aux expéditions militaires ; ils devenaient plus alertes, plus dispos, plus robustes, et acquéraient une santé vigoureuse. On conservait enfin par ces exercices, comme par les solennités des fêtes, la mémoire allégorique d'un secret connu aux Sages philosophes, mais ignoré du commun. On animait même les peuples à ces exercices par l'exemple des dieux prétendus qu'on leur disait y avoir été vainqueurs.

Ces jeux étaient de trois sortes : les Équestres ou

Curules, qui consistaient en des courses à cheval ou en chariots, étaient dédiés au Soleil et à Neptune ; les Agonaux et les Gymniques, composés de combats d'hommes, de femmes, de bêtes, étaient consacrés à Mars et à Diane ; les Scéniques enfin, les Poétiques, et ceux de la musique, qui consistaient en des tragédies, comédies, satires et danses, étaient dédiés à Vénus, à Apollon, à Minerve et à Bacchus.

Les quinze instituteurs de ces jeux qu'Hygin nomme dans sa fable 273, sont presque tous des héros de la fable ; tels sont Persée, Thésée, Hercule, les Argonautes, etc. Mais comme nous avons prouvé assez clairement que tous ces prétendus instituteurs n'étaient que des personnages feints, pour en former des fables allégoriques de la philosophie hermétique, il est à présumer que les vrais instituteurs nous sont inconnus. Danaüs, fils de Bélus, venu d'Égypte dans la Grèce, est peut-être le seul réel connu ; puisque, comme nous le prouverons dans le sixième livre, Priam, Achille, Énée n'ont pas plus existé en personnes réelles, que Persée et les Argonautes. Mais enfin, quel rapport, dira-t-on, ces jeux ont-ils avec votre prétendue Pierre philosophale ? J'avoue que la disposition que l'on prenait dans ces jeux, pour se rendre propre aux exercices militaires, est bien différente de celle qui est requise pour la médecine. L'un cherche à détruire les hommes, l'autre à les conserver. Mais enfin ignore-t-on que Minerve, déesse de

la Sagesse et des Sciences, l'était en même temps de la guerre et des combats ? L'art militaire est-il donc un chemin qui conduise aux Sciences, ou les Sciences conduisent-elles à l'art militaire ? Quelle incompatibilité entre le repos et la tranquillité du cabinet, avec le tumulte des armes et le fracas perpétuel des combats ! Apollon, le Président de l'assemblée des Muses, l'Inventeur de la Poésie et de la médecine, n'est-il pas cependant représenté comme le vainqueur de Typhon ? Ne le voit-on pas l'arc et la flèche à la main ? Non, non, ce n'était pas sans raison qu'on a dit qu'il fut le principal vainqueur à ces jeux-là ; que Zethus, fils de l'Aquilon, et Calaïs son frère, le furent au Diaule ou à la course redoublée ; Castor à celle du stade ; Pollux au combat du Ceste, Télamon et Persée au Jeu du palet ; Pélée à la lutte ; Méléagre au combat du javelot ; Cygnus, fils de Mars, sur Diodotus dans un combat à outrance ; Bellérophon à la course du cheval ; enfin Hercule dans toutes les sortes de jeux et de combats.

Il est constant que si les instituteurs de ces jeux avaient été des rois ou des princes, leurs noms auraient été conservés à la postérité. Qu'on examine sans préjugé ce qui donna lieu à l'institution de ces jeux, suivant ce qu'en rapporte Hygin et plusieurs autres. Persée en institue à l'occasion de la mort de Polydecte, qui avait pris soin de son éducation ; Hercule en fait célébrer à Olympie en l'honneur de Pélops,

duquel Cérès avait mangé l'épaule, lorsque Tantale, père de cet infortuné, le servit aux dieux dans le repas qu'il leur donna ; d'autres enfin pour des sujets aussi fabuleux.

C'est au jeu du palet qu'Apollon tua le jeune Hyacinthe, et Persée son grand-père Acrise. Hercule vainquit Antée à la lutte. Apollon et Esculape furent, suivant Gallien, les inventeurs du combat du javelot, qui consistait à lancer une pierre ou un javelot, ou quelque autre chose avec le plus d'adresse, et le plus loin qu'il était possible. Tantôt ce sont des dieux qui instituent ces jeux, et tantôt ce sont des hommes. Des dieux y combattent, des dieux y sont vainqueurs, des hommes tout de même. Mais quels dieux, quels hommes ? Des êtres de raison ; par conséquent ni dieux ni hommes, comme on a pu en juger par ce que nous avons dit jusqu'ici.

Il est donc vraisemblable que ces jeux furent institués par des particuliers, qui consultèrent moins leur gloire que le bien de leur patrie. N'est-il pas surprenant que l'on ne trouve dans toute l'Antiquité païenne, aucune époque ou ère suivie de chronologie avant les Olympiades ? Et comment, sur un aussi faible et aussi douteux fondement, les mythologues et les historiens modernes osent-ils entreprendre de fixer le temps précis et la durée des règnes des rois qui ont précédé les Olympiades ? Ne peut-on pas douter avec raison, non seulement des actions qu'on leur attribue, mais

de leur existence même ? Quelques auteurs ont divisé ces temps en trois ; le premier comprend le règne des dieux ; le second, le règne des héros, et le troisième, le règne des princes connus, leurs successeurs. Le premier nous est absolument inconnu, le second l'est un peu moins, et le troisième nous fournit des époques certaines. Varron avait fait cette division en temps inconnus, en temps fabuleux et en temps historiques. M. l'Abbé Banier a raison de ne trouver cette division bonne qu'à l'égard des Grecs ; puisque, comme il le dit fort bien, les Égyptiens et une bonne partie des Asiatiques avaient de puissantes monarchies, et un système de religion établi dès les siècles les plus reculés. Les dieux n'étaient point Grecs d'origine, et la Grèce ne les avait connus que par les colonies égyptiennes et phéniciennes qui vinrent s'y établir. Mercure Trismégiste, ou quelques Égyptiens sous son nom, avaient composé l'histoire de leur religion longtemps avant ces colonies ; l'on sait quel cas l'Antiquité faisait de ces livres. On doit même regarder comme certain que les chefs de ces colonies emmenèrent avec eux quelques prêtres d'Égypte au fait de la langue appelée sacrée, dans laquelle ces livres étaient écrits : et je suis persuadé que ces prêtres, ou quelques-uns de leurs successeurs instruits par eux, sont les vrais instituteurs des solennités, des fêtes, des cérémonies et des jeux dont nous parlons. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit des Eumolpides, et l'on en sera convaincu.

Je penserais volontiers que le temps qui a précédé immédiatement les Olympiades, n'est pas mal nommé le temps des héros, non que les dieux, les déesses, les héros et les héroïnes de la fable aient en effet vécu et existé pendant ce temps-là ; mais parce que ce sur le temps où d'autres héros plus réels vécurent, et dans l'imagination desquels prirent naissance les dieux et les héros. Tels furent Hermès, et beaucoup d'autres philosophes égyptiens, prêtres et rois : parmi les Grecs, Orphée, Linus, Mélampus, Musée, Amphion, Eumolpe, etc. qui furent les auteurs de la Théogonie des Égyptiens, des Grecs, etc. et qui purent bien par eux-mêmes, ou leurs successeurs, être les instituteurs des fêtes et des jeux.

Il serait très difficile de déterminer le temps précis où commencèrent les Olympiades. Mercator le met à l'an du monde 3154, d'autres en 3189. Ceux qui veulent concilier les époques avec la Chronologie de l'Écriture sainte, déterminent la première Olympiade à la 23^e année de la Judicature de Debbora. Diodore de Sicile, qui avait recueilli les traditions anciennes, dit que ce fut Hercule de Crète qui les institua, sans nous apprendre le temps. Quelques-uns pensent que ce fut Pélops ; qu'Atrée, son fils, les renouvela 1418 ans avant la venue de Jésus-Christ. Hercule, disent-ils, au retour de la conquête de la toison d'or, rassembla les Argonautes sur les bords du fleuve Alphée près de la ville de Pise dans l'Élide, non loin du mont Olympe,

pour y célébrer ces mêmes jeux, en action de grâce de l'heureux succès de leur voyage, et l'on promit de s'y rassembler de quatre ans en quatre ans pour le même sujet. On pense aussi qu'ils furent discontinués, et qu'Iphitus³⁹⁰, roi d'Élide, les rétablit 442 ans après, c'est-à-dire 775 ans, ou, comme d'autres le veulent, 777 ans avant l'ère chrétienne ; ce qui revient à peu près au temps du règne de Sabachus l'Éthiopien, roi d'Égypte.

Chaque Olympiade comprenait quatre années complètes, et se célébrait dans le cinquantième mois, appelé *Parthénius* ou *Apollonios*, suivant le commentateur de Pindare. Elle commençait le jour de la pleine Lune, et l'on s'y disposait par des sacrifices et des cérémonies. Les jeux duraient cinq jours : chaque jour était destiné à un jeu ou à un combat qui lui était propre. Hercule, suivant quelques auteurs³⁹¹, commença ces jeux en l'honneur de Jupiter, après qu'il eut puni Augias, roi d'Élide, fils du Soleil et d'Iphiboé, de ce qu'il n'avait pas donné à Hercule la récompense qu'il lui avait promise, pour avoir nettoyé l'étable des bœufs de ce roi. Ce héros consacra pour les frais de ces Jeux tout le butin qu'il avait fait dans l'Élide ; il détermina lui-même la longueur de la course, et donna à la stade Olympique 600 pieds mesurés sans doute avec son pied propre ; car la stade

³⁹⁰ Pausanias, lib. 5.

³⁹¹ Isacius et Pindare.

ordinaire avait ce même nombre de pieds, et la stade Olympique avait beaucoup plus de longueur que la stade ordinaire. Plutarque³⁹² remarque à ce sujet, que Pythagore avait jugé par là de la grandeur du corps d'Hercule sur la proportion du pied avec le reste du corps humain.

Il est inutile de dissenter ici sur les différents sentiments des auteurs au sujet du temps et des instituteurs des jeux Olympiques ; il suffit de dire qu'ils ont presque tous un fondement fabuleux. Est-il probable que l'Hercule Idéen, Dactyle (qui devait être un des Curètes ou Corybantes, que l'on dit avoir nourri et élevé Jupiter au milieu d'un charivari de tambours et autres instruments, pour empêcher que Saturne n'entendît ses cris) soit l'instituteur de ces jeux ? Puisque les Curètes, ou Corybantes auraient été contemporains de Saturne ; et suivant le calcul des Égyptiens, il faudrait reculer l'institution de ces jeux à près de vingt mille ans au-delà du temps qu'on l'a déterminée. Il en sera à peu près de même si on l'attribue à Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène ; car Jupiter était fils de Saturne. Tout le monde convient que ce calcul des Égyptiens est fabuleux. Mais pourquoi l'est-il ? C'est que la base sur laquelle il est fondé n'est pas moins fabuleuse. Saturne, Jupiter, Hercule sont des personnes feintes, par conséquent leur règne

³⁹² Aulu-Gelle in initio Noct. Att.

l'est aussi. Pélops, Atrée, son fils, n'ont pas plus de réalité, comme nous l'avons vu précédemment. Les mythologues auraient donc dû s'en tenir à l'institution d'Iphitus. On en a même une bonne raison, puisque tous ceux que les auteurs nomment comme vainqueur dans les jeux qui ont précédé celui où Coræbus remporta le prix, sont tous des dieux ou des héros fabuleux.

Mais quel était cet Iphitus ? Était-il roi, ou prince ? Aucun auteur ne lui donne ces qualités. Iphitus fut, dit-on, consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de faire cesser les guerres intestines et la peste qui désolaient la Grèce. La Pythie répondit que le renouvellement des Jeux Olympiques serait le salut de sa patrie. Iphitus ordonna aussitôt un sacrifice à Hercule pour apaiser ce dieu, et célébra ensuite les jeux Olympiques. Cet Iphitus était sans doute un simple particulier, recommandable par sa science, et peut-être en même temps par les armes. On a tant débité d'allégories et de fables sur l'institution de ces jeux, qu'il est à croire que les poètes ont donné dans les idées des philosophes, et qu'ils ne nous ont transmis que leurs allégories. On dit³⁹³ qu'Hercule les institua en l'honneur de Pélops ; ce qui est plus vraisemblable, que de dire que Pélops les institua. Pélops n'exista jamais qu'en allégorie de la première couleur

³⁹³ Hygin, *loc. cit.*

qui survient à la matière du grand œuvre, c'est-à-dire la noire, indiquée par le nom même, puisque Pélops vient de *πελας*, *noir*, et de *ἔωος*, *suc*, *humeur*, comme si l'on disait, *suc noir*. Il n'est donc pas surprenant que quelque philosophe Artiste du grand œuvre ait institué ces jeux en mémoire de Pélops, c'est-à-dire en mémoire du grand œuvre, dont la couleur noire, ou l'eau mercurielle parvenue à la noirceur, est le commencement et la clef, suivant le dire de tous les philosophes. On verra dans le livre suivant, qu'Hercule est presque toujours pris pour l'Artiste, quelquefois pour le mercure des Sages, qui fait tout dans l'œuvre.

Apollon vainquit Mercure à la course dans un de ces jeux. Le fait est bien difficile à croire. La fable nous représente Mercure comme le plus léger des dieux, ayant des ailes à la tête et aux pieds, et si agile qu'il ne peut rester en repos. Apollon est, à la vérité, peint comme un jeune homme, mais ayant une chaussure d'or, par conséquent extrêmement pesante, et bien capable de l'empêcher de courir avec la même vitesse que le ferait Mercure. Il faut donc qu'il y ait quelque chose de sous-entendu là-dessous. Je demanderais aux mythologues comment ils expliqueraient cela ? Dira-t-on que le Mercure vaincu n'était pas le même que le Mercure ailé, et qu'Apollon différait aussi du dieu de ce nom ? Ce serait une fort mauvaise raison, puisque ceux qui rapportent le fait ne les distinguent pas, et qu'ils disent au contraire que le dieu Apollon

vainquit le dieu Mercure. Il est inutile d'avoir recours à un tel subterfuge, ou à d'autres aussi peu satisfaisants. Tout homme qui aura lu avec attention ce que j'ai dit dans les chapitres d'Apollon et de Mercure, saura bientôt comment ce phénomène a pu arriver. Mercure est très agile, Apollon très pesant, c'est ce contraste qui étonne, et c'est précisément par cette pesanteur que Mercure fut vaincu. Chacun a ses armes propres, et sa manière de combattre. Les circonstances décident même souvent des armes que l'on emploie. Mercure tua Argus avec une pierre, et Apollon tua le serpent Python à coups de flèches. Nous avons expliqué ces deux faits, voyons comment il a pu se faire qu'Apollon avec une chaussure d'or ait vaincu Mercure, qui avait une chaussure et un casque ailé.

Les auteurs disent qu'Apollon fut vainqueur à la course la première fois que se firent les Jeux Olympiques : c'est-à-dire que cette prétendue première fois ne fut jamais célébrée que dans les idées du premier qui a avancé le fait, et qu'il parlait allégoriquement des jeux Olympiques, qui se passent dans les opérations de l'œuvre, où Apollon, le plus pesant des dieux, est celui qui demeure vainqueur de Mercure même ; parce que l'Apollon des philosophes, ou leur or, vient à bout d'arrêter le Mercure philosophique, qui est tout volatil, et de lui donner une fixité permanente. Voilà le phénomène éclairci. Voilà en quoi

consiste la victoire d'Apollon sur Mercure. Quand on dit donc que le premier vainquit le second à la course, la proposition est équivoque ; on penserait d'abord qu'Apollon courut plus vite que Mercure, et qu'ayant atteint le but plutôt, il demeura vainqueur. Point du tout : Apollon court, il est vrai, à la suite de Mercure et avec lui, parce que le mercure philosophique volatilise d'abord l'or des philosophes ; mais enfin, la fixité du dernier prend le dessus et fixe la volatilité de l'autre, de manière que tout devenant fixe, le champ de bataille demeure à Apollon, qui par conséquent est vainqueur. Pouvait-on s'expliquer autrement ?

Hercule institue ces jeux en mémoire de Pélops ; c'est-à-dire qu'un philosophe hermétique, sous le nom d'Hercule, les institua pour faire une allégorie mémoriale du grand œuvre, dont presque tous les philosophes qui en traitent, commencent seulement à en parler lorsque la matière dont se fait la médecine dorée, est parvenue à la couleur noire, et qu'elle ressemble à la poix noire fondue, ou à un suc noirci, signifié par Pélops.

Après la couleur noire, les combats, les courses des jeux Olympiques commencent dans le vase des philosophes. Alors, Hercule provoque tout le monde au combat ; aucun humain n'ose se mesurer avec lui. Jupiter déguisé se présente dans la lice. Hercule ose entreprendre de lui résister : la lutte s'engage, le combat dure longtemps ; mais Jupiter voyant que

la victoire était douteuse, prend le parti de se faire connaître, Mars vient ensuite et se manifeste aussi ; Apollon se présente enfin avec Mercure, et Apollon devient vainqueur. Ainsi se passèrent les premiers prétendus jeux Olympiques.

Nous l'avons dit plus d'une fois ; la volatilisation de la matière de la médecine dorée se fait lorsque cette matière est dans une parfaite dissolution, et cette dissolution ne se fait que lorsque la matière est parvenue au noir : alors, les parties volent çà et là dans le vase, en y circulant ; voilà les courses et les combats qui durent jusqu'à ce que la matière soit parvenue à un degré de fixité capable de résister aux plus vives atteintes du feu. On sait aussi que la couleur grise-blanche, appelée Jupiter par les philosophes, est la première qui se présente après la noire. Cette couleur noire est l'habit déguisé de Jupiter. Lorsque cette noirceur disparaît, c'est Jupiter qui se manifeste à Hercule, c'est-à-dire à l'Artiste. Avant la couleur rouge foncée, appelée Soleil ou Apollon, on voit la couleur de rouille de fer, nommée Mars. C'est alors ce dieu de la guerre qui devient vainqueur ; mais enfin, Apollon l'est aussi de Mercure, parce que le Magistère finit par la fixation au rouge.

On a donc eu raison de regarder ces prétendus combats des dieux aux jeux Olympiques comme une fable, ou plutôt comme une allégorie, mais dont l'explication est absolument impossible dans tout autre

système que celui sur lequel j'appuie les miennes : ce qui le prouve bien clairement, est que, suivant les auteurs, Hercule fut vainqueur dans toutes les espèces de combats ; c'est comme si l'on disait, l'Artiste ou le philosophe hermétique est le vainqueur dès qu'il a fini la médecine dorée.

Quelques auteurs disent que ces jeux furent institués par Hercule en l'honneur de Jupiter, et qu'il consacra aux frais et aux dépenses nécessaires en pareil cas tout le butin qu'il avait fait sur les terres d'Augias. Nous expliquerons dans le livre suivant ce qu'il faut entendre par Augias, ses bœufs et son écurie nettoyée par Hercule.

Il était tout naturel de les instituer alors en l'honneur de Jupiter ; puisque, comme nous le prouverons, tout cela n'était que la couleur noire, à laquelle succède le Jupiter philosophique ; aussi lui consacre-t-il toutes les dépouilles du fils du Soleil, ce qu'il faut expliquer de l'opération de l'élixir des philosophes.

Ceux qui disent que ces jeux furent institués en l'honneur du Soleil ou d'Apollon, et de Neptune, disent aussi la vérité ; puisque l'or philosophique et la mer, ou l'eau mercurielle des philosophes, sont tout le composé du grand œuvre. Les diverses origines et les différents instituteurs de ces jeux rapportés par les auteurs aboutissent donc à un point qui se trouve être le même que celui des fables primitives et des principales fêtes des dieux.

Chapitre VII : Des Jeux Pythiques

On prétend que les Jeux Pythiques ne sont pas d'une institution aussi ancienne que les jeux Olympiques ; quelques auteurs avancent néanmoins qu'Apollon lui-même les institua après la victoire qu'il remporta sur le serpent Python. Or Apollon était au moins contemporain d'Hercule, qui fut l'instituteur des jeux Olympiques, puisqu'Apollon y remporta le prix de la course sur Mercure, la première fois que ces jeux furent célébrés. Je croirais cependant que les Jeux Pythiques sont un peu moins anciens que les jeux Olympiques, puisque ceux-ci furent institués en mémoire de Pélops, qui est le commencement de l'œuvre philosophico-chimique, et que les Pythiques n'ont été institués qu'en l'honneur d'Apollon, qui en est la fin et le but. Quoi qu'il en soit, ces jeux ont été institués en l'honneur d'Apollon, en mémoire de ce qu'il avait tué le serpent Python, né de la boue laissée après le déluge de Deucalion, le long du fleuve Céphise, au pied du mont Parnasse. Pausanias³⁹⁴ attribue leur institution à Diomède, qui fit bâtir un temple à son retour de Troie, en l'honneur d'Apollon, dans le même endroit où l'on célébrait ces jeux. Quelques auteurs ont cependant prétendu qu'on les célébrait à Delphes longtemps auparavant, et que c'était dans

³⁹⁴ In Corinth.

cette ville même qu'Apollon avait tué Python à coups de flèches.

Les uns³⁹⁵ ont regardé ce Python comme un voleur et un brigand, qui ravageait les environs de Delphes, où il faisait son séjour ; et qu'un prince, ou un prêtre de ce dieu, qui portait le nom d'Apollon, en délivra le pays ; d'autres, sur un raisonnement aussi peu solide, disent que Python était un vrai dragon ou serpent, qui fut tué à coups de flèches par un nommé Apollon. Mais quoi ! Ovide dit que Python naquit de la boue sous une forme de serpent inconnue, et capable d'imprimer la terreur :

*Cœtera diversis, tellus animalia formis
Sponte sua peperit
. Sed te maxime Python
Tum gemuit, populisque novis incognito serpens
Terror eras : tantum spatii de monte tenebas.*

METAM. LIB. I. FAB. 8.

Un voleur, un brigand naît-il donc de la boue ? Comment, pour expliquer cette naissance M. l'Abbé Banier, si fécond en expédients, n'a-t-il pas dit qu'il fallait l'entendre de la lie du peuple ? L'explication eût paru toute simple. Mais un voleur, né même de la lie du peuple, a-t-il donc une forme inconnue et

³⁹⁵ M. l'Abbé Banier, Tom. II, p. 231.

capable d'imprimer la terreur ? Un brigand n'a-t-il pas la figure humaine, comme un honnête homme ? Rien, dit-on, ne ressemble mieux à un honnête homme qu'un fripon.

Que Python ait été un vrai serpent, est-ce donc un fait si extraordinaire que de tuer un homme ou un serpent à coups de flèches ? Doit-on penser qu'en mémoire d'une action de si peu de conséquence, il soit venu dans l'idée d'instituer des jeux si célèbres ? Et en l'honneur de qui ? Non du prince ou prêtre auteur du fait, mais du dieu Apollon, qui n'y aurait eu d'autre part que son nom. Ne cherchons pas à donner des explications des fables aussi forcées et aussi peu vraisemblables. Les païens regardaient Apollon comme un dieu qui avait habité le Ciel et la Terre, comme le dieu de la médecine et de la poésie, comme un dieu armé de flèches. Ils n'auraient osé en penser autrement. Quoiqu'il fût assez difficile de comprendre, et qu'il ne leur parût même pas trop raisonnable de décerner tant d'honneurs à un dieu pour avoir tué un serpent, ignorant même quel pouvait être et le serpent et celui qui l'avait tué, quelques-uns d'entre eux, pour rendre la chose plus vraisemblable, s'avisèrent de dire que ce serpent était ou un brigand ou un dragon réel. Mais une telle réponse peut-elle être de quelque poids auprès d'un homme sensé, qui sait parfaitement ce qu'il doit penser de la divinité d'Apollon ? Et peut-on s'imaginer que le motif

de l'institution de ces Jeux Pythiques ait été la mort d'un brigand ? Ne se moquerait-on pas aujourd'hui d'un homme, d'un prince même, qui voudrait en instituer de tels à l'occasion de la mort d'un Cartouche, ou d'un Rafiat ? Je laisse aux réflexions du lecteur les autres raisonnements qu'on peut faire ; revenons à nos Jeux Pythiques.

Typhon, dit Python par une simple transposition de lettres, fut un serpent qui naquit de la terre, près du fleuve Céphise, au pied du mont Parnasse, au seul coup de poing qu'y frappa Junon. Nous avons vu que Typhon fut père d'une nombreuse lignée de serpents et de dragons, tels que furent celui de la Toison d'or, celui que tua Cadmus, et celui du jardin des Hespérides. Le même Typhon était, dit-on, frère d'Osiris, et fut tué par Horus, ou l'Apollon d'Égypte. Il y a donc grande apparence que le Python de la Grèce, tué à coups de flèches par Apollon, est le même que Typhon d'Égypte tué par Horus. Je prie le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit à ce sujet ; c'est pourquoi je ne le répéterai pas. On observera seulement que ce prétendu serpent ne prit le nom de Python qu'après qu'il fut tué, et qu'il tomba en pourriture ; parce que les philosophes donnent communément le nom de serpent et de dragon à leur matière, lorsqu'elle est en putréfaction. J'ai cité une infinité de textes des philosophes à ce sujet ; on peut aussi se souvenir de ce que j'ai dit du mont Parnasse, et alors on verra pour-

quoi Python fut tué le long du fleuve qui coule au bas de cette montagne. Ovide nous donne lui-même à entendre ce que nous devons penser de la mort de Python, par la description qu'il en fait. Ce dieu qui porte l'arc, et qui ne s'était jusque-là servi de cette arme que contre les daims alertes et les chevreuils légers à la course, ôta la vie à ce monstre, en faisant sortir son venin par une blessure noire :

*Hunc Deus Arcitenens, et nunquam talibus armis
Ante, nisi in damis, capreisque fugasibus usus,
Mille gravem tellus exhausta pene pharetra
Perdidit effuso per vulnera nigra veneno.*

LIB. CIT.

Quelle pouvait donc être cette blessure *noire* par laquelle le venin de Python se répandit ? Cette épithète serait-elle mise là sans raison ? Une blessure n'est pas noire ; le sang qui en coule la rougit communément. On ne peut pas dire que cette épithète convenait pour faire le vers, puisque le terme de *rubra*, qui exprimait la couleur naturelle d'une blessure, se présentait d'abord à l'esprit, et aurait été aussi propre à la cadence et à la mesure du vers. Ovide avait donc une raison qui l'engageait à préférer l'épithète *nigra*, et la voici. Nous avons dit cent et cent fois que la matière du Magistère en putréfaction est noire, qu'alors les philosophes disent que leur dragon

est mort, comme nous l'avons vu dans le chapitre de la Toison d'or et dans celui du jardin des Hespérides ; c'est donc en mémoire de cette mort qu'Apollon institua les Jeux Pythiques, comme Hercule avait institué les jeux Olympiques en mémoire de Pélops, qui signifient la même chose : par où il est aisé de voir combien les fables s'accordent entre elles et qu'elles ont toutes eu le même objet, comme elles ont eu la même origine.

Les îles Cyclades, appelées ainsi de ce qu'elles étaient disposées en forme de cercle autour de l'île de Délos, où l'on disait qu'Apollon était né, célébraient les Jeux Pythiques au commencement du printemps ; et l'ancien usage était de chanter seulement la plus belle hymne de toutes celles qu'on y apportait en l'honneur d'Apollon. On y introduisait ensuite divers instruments de musique. La récompense qu'on donnait à celui qui avait remporté le prix était une couronne de laurier, parce que cet arbre était consacré à Apollon. Quelques auteurs disent³⁹⁶ qu'on leur donnait certaines pommes qu'on ne nomme point, mais qui étaient aussi consacrées à ce dieu de la musique.

Ces jeux devinrent enfin à peu près semblables aux Olympiques : on ne les célébrait d'abord que tous les neuf ans, c'est-à-dire après les huit ans révolus ; mais dans la suite, ils le furent tous les cinq ans, ou

³⁹⁶ Ister, de Coronis.

après les quatre ans expirés, et servirent d'époque aux habitants de Delphes et des environs. On disait que les neuf ans avaient été déterminés sur le nombre de neuf nymphes qui portèrent des présents à Apollon, après qu'il eut délivré le pays du serpent Python ; ce qui revient aux neuf aigles représentées tirant des flèches à un but environné d'un cercle, caractère chimique de l'or, que Senior³⁹⁷ a mis pour emblème du grand œuvre.

La première fois qu'on célébra ces jeux, Castor remporta le prix du stade, Pollux celui du pugilat, Calais celui de la course, Pélée celui du palet, Télamon celui de la lutte, Hercule celui du pancrace, et ils furent tous couronnés de laurier. Pausanias dit³⁹⁸ qu'à la première représentation, Chrysothémis de l'île de Crète remporta la victoire, et ensuite Thamyras, fils de Phylammon. On voit clairement que tous les noms de ces prétendus Athlètes sont empruntés, comme nous l'avons déjà prouvé : car le Chrysothémis de Pausanias n'est point différent d'Hercule, symbole de l'Artiste, puisque Chrysothémis signifie *qui gouverne l'or*, ou *qui en prend soin*, de *θεμισεύω*, *commander, gouverner*, venant de *θεμις* et de *χρυσός*, *or*. Il n'est donc pas surprenant que Chrysothémis ait remporté la victoire la première fois qu'on célébra les Jeux Pythiques, puisque cette première célébration n'est autre chose

³⁹⁷ Azot des Philosophes.

³⁹⁸ In Corinth.

que les opérations mêmes de sa médecine dorée, en mémoire de laquelle ces jeux furent institués : aussi distingue-t-on le premier vainqueur du second, c'est-à-dire de celui qu'on dit avoir remporté la victoire à la seconde célébration y et qui se nommait Thamyris, fils de Phylammon ; comme si l'on disait que la multitude assemblée de divers Pays ou nations, avait remporté le prix proposé dans la célébration réelle de ces jeux. Thamyris est le même que θάμυρας, qui signifie *assemblée solennelle* ; et Phylammon vient de φυλή, *race, tribu, nation*, et d'ᾠμάω, *assembler, ramasser* : parce que dans les opérations du grand œuvre, l'Artiste seul court après la victoire du pancrace ou lutte, que remporta Hercule dans tous les jeux, et que l'Artiste remporte en effet, au lieu que la couronne de laurier est le prix proposé à la multitude, pour récompense à celui qui sera vainqueur dans les jeux, qui n'en sont qu'une allégorie. Car pourquoi dit-on qu'Hercule ou l'Artiste fut le vainqueur au pancrace, et même à tous les combats ? C'est que la médecine dorée donne à celui qui la possède les richesses et la santé en quoi consiste tout l'utile et l'agréable de la vie ; qu'elle est la force de toutes les forces, suivant l'expression d'Hermès, et que pancrace vient de πᾶν, *tout*, et de κράτος, *force*.

M. l'Abbé Banier³⁹⁹ trouve singulier, vu le respect

³⁹⁹ Mythol. Tom. III, p. 600.

que l'on avait généralement pour tous ces jeux que la religion avait consacrés, et qui étaient spécialement dédiés à quelque divinité, que ni Orphée, qu'une haute sagesse et une profonde connaissance des Mystères rendaient recommandable, ni Musée, ne voulurent jamais s'abaisser à disputer le prix des jeux Pythiques ; et moi je trouve singulier l'étonnement de M. l'Abbé Banier à cet égard, puisque l'éloge qu'il fait lui-même d'Orphée est l'excuse de son refus. Si Orphée et Musée avaient une profonde connaissance de ces Mystères, ils voyaient bien que cette divinité à laquelle ces jeux étaient dédiés, n'était qu'une divinité imaginaire, et leur haute sagesse devait les empêcher de contribuer à confirmer l'erreur du peuple à cet égard. Ils voyaient bien d'ailleurs que ces jeux n'étaient qu'une allégorie du grand œuvre, dont Orphée et Musée s'étaient mis au fait dans leur voyage d'Égypte, où ils puisèrent la connaissance de ces Mystères, qu'ils communiquèrent ensuite par des allégories à toute la Grèce. Sachant donc parfaitement la nature de ces dieux fabuleux, qui devaient leur origine et leur existence à l'imagination de ces poètes, il n'est pas surprenant qu'ils eussent pour eux autant de mépris que le peuple avait de respect. On dit, ajoute M. l'Abbé Banier, qu'Hésiode ne fut pas reçu à disputer le prix, parce qu'en chantant il ne savait pas s'accompagner de la lyre : qu'Homère était allé à Delphes, mais qu'étant devenu aveugle, il

avait fait peu d'usage du talent qu'il avait de chanter et de jouer de la lyre en même temps. L'auteur qui a avancé ces deux faits, avait des raisons pour parler de la sorte. Il dit qu'Hésiode ne fut pas reçu à disputer le prix, et en apporte la raison ; c'est qu'il savait chanter ; c'est-à-dire, il savait bien chanter la généalogie de ces dieux et leurs actions prétendues, qu'il avait apprises, sans savoir, comme Orphée et Homère, ce que les allégories signifiaient, et sans pouvoir accompagner de la lyre, c'est-à-dire gouverner les opérations de l'Art hermétique, et faire l'œuvre : car il faut expliquer cela dans le même sens qu'on dit qu'Orphée gouvernait le navire Argo au son de sa lyre. Homère savait l'un et l'autre ; mais étant devenu aveugle, il ne put le faire.

On ne saurait douter qu'Orphée ne fût parfaitement au fait de tout le grand œuvre. Diodore de Sicile⁴⁰⁰ le compte comme le premier d'entre les Grecs qui furent en Égypte pour s'instruire. Il y joint Musée, Mélémpode, Dédale, Homère, Lycurgue de Sparte, Démocrite, Solon, Platon, Pythagore. « On montre encore des monuments, dit cet auteur, des statues, des lieux et des villes qui ont pris leurs noms de ce que contenait leur doctrine. Il est certain qu'ils apprirent en Égypte toutes les sciences qui les rendirent si recommandables dans leur pays : car Orphée en apporta

⁴⁰⁰ Lib. 2. c. 6.

beaucoup d'hymnes des dieux, les orgies et la fiction des enfers ; les solennités d'Osiris, qui sont les mêmes que celles de Denys ; celles d'Isis, qui sont semblables à celles de Cérès, et les unes et les autres ne diffèrent que de noms. »

Lucien⁴⁰¹ nous confirme dans cette idée, lorsqu'il dit qu'Orphée porta le premier dans la Grèce les fêtes de Bacchus, et qu'il institua à Thèbes de Béotie les solennités appelées Orphiques. Orphée nous allure lui-même qu'il savait faire l'œuvre ou le remède qui guérit toutes les maladies. J'en ai rapporté les preuves dans le chapitre où j'ai traité de lui, le lecteur pourra y avoir recours.

Quant à Musée, il suffit de savoir qu'il avait accompagné les Argonautes dans leur expédition de la Toison d'or ; c'est-à-dire qu'il les accompagna de la même manière qu'Orphée, parce qu'il avait écrit sur cette prétendue expédition dans le goût de ce poète ; comme on dit encore d'un historien, qu'il a suivi un tel jusque-là, pour dire qu'il en a raconté les actions jusqu'à quelque période déterminée de sa vie. Hésiode n'est pas compté parmi ceux qui furent en Égypte, et ses ouvrages seuls nous prouvent qu'il savait bien la généalogie des dieux, qu'il pouvait avoir apprise par les traditions verbales ou écrites de son temps. Il pouvait donc écrire parfaitement des unes et des autres,

⁴⁰¹ Dialog. de Astrolog.

sans être au fait du grand œuvre, dont elles ne sont que des allégories.

Les Hymnes que l'on chantait en l'honneur d'Apollon, étaient faites en mémoire de celle qu'Apollon lui-même chanta lorsque Jupiter eut vaincu les Titans, et détrôné son père Saturne. Apollon était alors habillé magnifiquement, comme le dit Tibulle :

*Sed nitidus pulcherque veni, nunc indue vestem
Purpuream, longas nunc bene necte comas :
Qualem te memorant Saturno rege fugato,
Victoris laudes tunc cecinisse Jovis.*

LIB. 2. ELÉGIES.

On a vu dans le troisième livre ce que l'on doit penser de ce prétendu dieu, et l'on doit être convaincu qu'Orphée et les autres poètes n'ont point entendu parler du Soleil qui nous éclaire, ni de quelque homme qui ait réellement existé ; mais d'un Apollon hiéroglyphique ou Soleil philosophique, dont nous avons si souvent expliqué la généalogie et les actions. Disons encore deux mots de la mort du serpent Python.

La putréfaction de ce serpent est ce qui a donné lieu à son nom et à celui de la Pythie. Raymond Lulle⁴⁰² s'exprime ainsi à ce sujet : « Et par cette raison, on doit dire allégoriquement que le grand dragon est né

⁴⁰² Theor. Testam. c. 10.

des quatre éléments confondus : il ne faut donc pas entendre à la lettre qu'il est terre, eau, air, ou feu ; mais qu'il est une seule nature qui a les propriétés des quatre éléments. » Il ne peut mourir que par la dissolution, et lorsque son venin sort par sa blessure noire : car, dit Morien⁴⁰³, s'il ne tombe point en putréfaction et ne noircit point. il ne se dissoudra pas ; s'il n'est point dissous, il ne sera pas pénétré par son eau ; et s'il n'est pas pénétré par son eau, il ne se sera pas de conjonction ni d'union.

Ce dragon fut tué au pied du mont Parnasse, parce que l'Apollon philosophique réside au haut avec les Muses ; c'est-à-dire que la matière en putréfaction étant au fond du vase, les parties volatiles qui montent en haut, signifiées par les Muses, avec lesquelles l'Apollon des philosophes se volatilise, retombent sur la matière qui est au fond, pour la pénétrer et la dissoudre. Ces parties volatilisées sont appelées *flèches*, parce que les flèches semblent voler, lorsqu'on les a lancées avec un arc, et qu'elles ne sont guère d'usage que pour arrêter les oiseaux dans leur vol et les animaux dans leur course.

⁴⁰³ Entretien du Roi Calid.

Chapitre VIII : Des Jeux Néméens

L'origine de ces jeux n'est pas moins fabuleuse que celle des jeux dont nous avons parlé. On dit que les Argonautes allant à la conquête de la Toison d'or, furent obligés de relâcher à Lemnos, où Jason, avant que de se remettre en mer, laissa Hypsipyle grosse d'un fils, dont elle accoucha quelque temps après. À peine cette princesse fut-elle délivrée, qu'étant devenue odieuse aux Dames du pays, sur quelques bruits qu'on répandit contre elle, elle prit le parti de s'enfuir sur le bord de la mer, pour éviter leur fureur. Elle fut enlevée par des pirates, et vendue à Lycurgue, qui la fit nourrice de son fils Archémore. Les Grecs qui allaient à l'expédition de Thèbes, passant dans le pays de ce prince, trouvèrent cette illustre nourrice seule avec Archémore dans un bois, où la soif les avait conduits pour y trouver du rafraîchissement. Ils la prièrent de leur indiquer quelque source d'eau ; elle le fit, et les y conduisit elle-même, laissant son enfant sur l'herbe, qui pendant son absence y fut mordu par un serpent, et mourut presque aussitôt. Les Grecs affligés de cette funeste aventure, tuèrent le serpent, firent à cet enfant de superbes funérailles, et instituèrent des jeux en son honneur, qui furent appelés Néméens, du nom du royaume de Lycurgue, ou plutôt de la fontaine auprès de laquelle cette aventure était

arrivée. Une autre tradition les attribuait à Hercule, qui les établit après avoir délivré la forêt de Némée et les environs du lion qui ravageait le pays, et dont Hercule porta la dépouille le reste de ses jours.

Les mêmes exercices des autres jeux étaient en usage dans ceux-ci, mais la récompense était différente ; une couronne d'ache verte, parce que cette plante était une de celles qu'on appelait funèbres, et que ces jeux avaient été institués en mémoire de la mort d'Archémore. Leur célébration servait d'époque aux Argiens et aux habitants de la partie de l'Arcadie voisine de la forêt de Némée.

On sait que l'expédition des Argonautes est une pure allégorie, par conséquent la connaissance que Jason fit d'Hypsiphile à Lemnos, sa grossesse, sa fuite, et toute son histoire. On voit bien que Jason est l'Artiste, Hypsiphile la matière, ainsi nommée de ὕψος, *hauteur*, et de φιλεω, *aimer*. Soit parce que ladite matière se cueille sur les hauteurs, comme le disent les philosophes, soit parce que la conception de l'enfant philosophique se fait dans le haut du vase. Nous avons cité plusieurs textes des philosophes à ce sujet⁴⁰⁴. Son accouchement est celui de l'enfantement philosophique ; la fuite de cette princesse est la volatilisation de la matière, de même que son enlèvement par les pirates ; son arrivée dans le royaume de

⁴⁰⁴ Voyez Liv. II Chap. I.

Lycurgue est la perfection du Magistère ; Lycurgue lui donne son enfant à nourrir, c'est le commencement de la seconde opération ou de l'élixir ; elle montre une fontaine aux Grecs, c'est la fontaine ou l'eau mercurielle des philosophes ; Archémore est mordu pendant ce temps-là par un serpent et meurt, c'est la putréfaction qui attaque l'enfant du Soleil philosophique ; la mort s'ensuit, c'est la dissolution et la noirceur. Voilà par conséquent le même objet pour l'institution des jeux Néméens que pour les Olympiques et les Pythiques. Quant à la mort du lion de la forêt de Némée, nous l'expliquerons dans le livre suivant, où nous parlerons des travaux d'Hercule.

Chapitre IX : Des Jeux Isthmiques

Les jeux Isthmiques n'ont pas une institution plus certaine que les autres ; on ignore également, et leur instituteur, et l'occasion qui y donna lieu. Si nous avons égard à ce qu'en rapportent les auteurs, nous n'y trouvons que des fables. Plutarque⁴⁰⁵ dit que Thésée les institua en l'honneur de Neptune, à l'imitation de ceux qu'Hercule avait institués en l'honneur de Jupiter olympien, c'est-à-dire à l'imitation des

⁴⁰⁵ In Vita Thesei.

jeux Olympiques. D'autres les attribuent à Sisyphe, fils d'Éole et frère d'Athamas, au sujet de la mort de Mélicerte, dont l'on raconta l'histoire de la manière suivante.

Athamas, roi des Orchoméniens, peuples de Béotie ou de Thèbes⁴⁰⁶, répudia sa femme Néphélé, dont il avait eu deux enfants, Phryxus et Hellé, pour épouser Ino, fille de Cadmus, dont il eut aussi deux fils, Léarque et Mélicerte. Athamas s'était déterminé à répudier Néphélé, parce que Bacchus l'avait rendue insensée. Ino fit tant par ses discours auprès d'Athamas, qu'il persécuta les deux fils de Néphélé au point de les contraindre à se sauver tous deux sur un bélier qui avait une Toison d'or. Junon vengea la persécution qu'Ino avait suscitée ; cette déesse agita de furie Athamas, qui s'imagina voir Ino changée en lionne et ses deux fils en lionceaux. Il saisit Léarque et le tua en le frappant contre un rocher. Ino prit la fuite avec son fils Mélicerte, qu'elle tenait entre ses bras. Elle se réfugia sur le rocher *Moluria*, d'où elle se précipita dans la mer avec son fils. Un dauphin porta le corps de Mélicerte dans l'Isthme de Corinthe, ou Sisyphe, frère d'Athamas, lui fit de superbes funérailles, et institua les jeux Isthmiques en son honneur. Le poète Archias dit que ces jeux ne furent pas institués en l'honneur de Neptune, mais de Palémon. C'est que la

⁴⁰⁶ Ovid. Metam. l. 4.

fable ajoute que Neptune ayant pitié d’Ino et de Mélicerte, changea la mère en Néréide, qu’il nomma Leucorhée⁴⁰⁷, et le fils, Palémon.

Ces jeux se faisaient presque avec les mêmes cérémonies que les autres, et avec les mêmes exercices. Le poète dont nous venons de parler exprime ces quatre jeux dans une épigramme grecque, qui a été traduite ainsi en latin :

*Quatuor in græcis certamina, quatuor illa
Sacra : duo superis, sunt duo sacra viris,
Sunt Jovis haec, Phoebique, Palaemonis, Archemorique.
Præmia sunt oleae, Pineae, Mala, Apium.*

On célébrait ces jeux tous les cinq ans, et l’on y couronnait les vainqueurs avec des branches de pin. Les Corinthiens les prirent pour époque, de même que les habitants de l’Isthme.

Toute cette histoire est frappée au coin de l’Art hermétiq, comme celles qui ont donné lieu aux autres jeux. On y voit l’origine de la Toison d’or, et cela seul suffirait pour le prouver : mais avec les incrédules, il ne faut pas être avare de preuves. Suivons donc cette histoire en abrégé. Néphélé vient de νεφέλη, *nuée* ; elle est femme d’Athamas, fils d’Éole, dieu du vent, parce que c’est dans l’air renfermé dans le vase, que s’élèvent en vapeurs les parties volatiles de la matière

⁴⁰⁷ Ovid. *Ibid.*

philosophique. Ces parties se réunissent en grand nombre en forme de nuée ; voilà le mariage d'Athamas avec Néphélé, car Athamas vient d' α completif et de $\theta\alpha\mu\acute{\alpha}$, fait d' $\alpha\mu\alpha$, *ensemble*. De ce mariage naquirent Phryxus et Hellé. Hellé en s'enfuyant avec son frère sur le bélier à toison d'or, tomba dans la mer, et s'y noya ; Phryxus fut porté en Colchide.

La fermentation des parties volatiles, qui s'assemblent en nuée, fait un mouvement et une agitation dans la matière qui se trouve au fond du vase, où est la partie fixe aurifique de la matière, c'est-à-dire la toison d'or, qui se volatilise aussi, avec la partie mercurielle aqueuse ; voilà la naissance et la fuite de Phryxus et d'Hellé, puisque Phryxus vient de $\phi\rho\iota\varsigma$, *agitation, bruit des flots*. Hellé se noie dans sa fuite, parce que ces parties volatiles se précipitent dans l'eau mercurielle qui est au fond du vase, appelée mer par les philosophes ; ce qui est même exprimé par Hellé, qui vient d' $\epsilon\lambda\omicron\varsigma$, *marais, eau dormante*. La folie de Néphélé, excitée par Bacchus, n'est autre chose que la fermentation de la matière mercurielle excitée par l'or philosophique, désigné par Bacchus, comme nous l'avons vu dans son chapitre. Athamas répudie Néphélé, et épouse Ino, dont il a deux fils, Léarque et Mélicerte. Ino est le mercure purifié par la sublimation philosophique ; car Ino vient d' $\iota\nu\epsilon\omega$, *purger*. De ce second mariage, c'est-à-dire des parties purgées, purifiées et réunies, naquit Léarque, c'est-à-

dire l'assemblage des principes de la pierre des philosophes, puisque Léarque vient de *λᾱος* *pierre*, attiquement *λεὼς*, et de *ἀρχη*, *principe*; ce qui indique en même temps la raison pourquoi l'auteur de la fable a feint qu'Athamas l'avait tué en le froissant comme une pierre, parce qu'à mesure que les parties volatilisées se fixent, elles perdent leur mouvement et leur volatilité, qui sont l'indice de la vie, et le repos, le symbole de la mort. Ino voyant cela, se précipita du rocher Moluria dans la mer avec son fils Méliscerte qu'elle tenait entre ses bras; c'est comme si l'on disait que la partie terrestre purifiée et blanche, qui contient le fruit philosophique, se précipite au fond du vase, et se trouve submergée par l'eau mercurielle. C'est ce qu'a très bien exprimé Riplée, déjà cité en pareille occasion, quand il a dit: Lorsque la terre se troublera, les montagnes se précipiteront au fond de la mer; *dum turbabitur terra transferentur montes in cor Maris*: ce qui exprime le trouble et l'agitation d'Ino, et sa submersion dans la mer. La terre philosophique nageait auparavant comme une île flottante; ce qui est signifié par le rocher Moluria, de *Μολεω*, *aller ça et là*, et de *ῥῶξ*, *rocher*. Neptune mit Ino au nombre des Néréides, lui donna le nom de Leucothée, comme si l'on disait blanche déesse, de *λευκός*, *blanc*, et *θεός*, *Dieu*; parce que quand la terre se précipite, elle est blanche, et comme elle ressemble à de la bouil-

lie, suivant le Philalèthe⁴⁰⁸ et plusieurs philosophes, Neptune donna le nom de Palémon à Mécicerte, de Πάλη, d'où l'on a fait Παλημάτιον, *potage* et *Palémon*. La fable de la naissance de Diane et d'Apollon revient à celle-ci ; car on dit que l'île de Délos était flottante, et que Neptune la fixa en faveur de Latone : on en a vu l'explication dans le troisième livre. Un dauphin transporta Mécicerte dans l'Isthme de Corinthe, où Sisyphe lui fit de superbes funérailles et institua les jeux Isthmiques en sa mémoire. Les funérailles sont l'opération de l'élixir, ou la perfection de l'œuvre : car Sisyphe était fils d'Éole, comme Athamas, et l'un fait assez connaître l'autre sans autre explication. Si l'on veut attribuer l'institution de ces jeux à Thésée, le rapport avec la médecine dorée n'en sera pas moins évident, comme on peut le voir par ce que nous avons dit de Thésée.

⁴⁰⁸ Enarrat. Methodica.

LIVRE V : DES TRAVAUX D'HERCULE

Chapitre premier

La réputation d'Hercule a été si universellement répandue, et ses travaux immenses ont fait tant de bruit dans le monde, qu'il n'est presque pas un coin de la terre où il n'ait été connu, dès l'antiquité la plus reculée. Il fut toujours regardé comme le plus grand des héros, le vainqueur des monstres et des tyrans. Il y aurait donc de l'absurdité et de la mauvaise humeur à vouloir combattre la réalité de son existence, au moins dans l'imagination des philosophes et des poètes qui ont suivi leurs idées. On veut qu'Hercule ait existé en personne ; on prétend même qu'il y en a eu plusieurs ; j'en tomberai encore d'accord. Je dis plus : chaque pays a eu le sien, et même plus d'un. Mais enfin, qu'Hercule ait été Égyptien, Phénicien, Idéen, Gaulois, Germain, ou de toute autre nation, il s'agit ici de celui à qui l'on a attribué tous ces travaux dont je dois parler dans ce livre. Sont-ce les travaux de plusieurs héros du même nom, que l'on a attribués à celui de Thèbes ? Je n'en crois rien ; et je conviendrai, malgré cela, qu'Hercule n'est qu'un surnom ou un attribut de tous ceux qui ont fait les actions dont il s'agit. Ainsi, que l'Hercule Tyrien s'appelât *Thasius* ; le Phénicien, *Desanaüs* ou *Agénor* ; le Grec, *Alcée* ou *Alcide* ; l'Égyptien, contemporain d'Osiris et général de ses troupes, *Osochor* ou *Chon* ; l'Indien, *Dorsane* ;

le Gaulois, *Ogmion*, etc. peu m'importe. Quelque nom qu'aient eu tous les Hercules du monde, ils n'en étaient pas moins des Hercules; et tous, quoi qu'on en dise, étaient fils d'Alcmène, comme on le verra bientôt. Ce qui me surprend, et qui doit surprendre tout le monde, c'est que les historiens et les poètes aient bien voulu compter parmi les exploits d'un si grand héros, et conserver avec de grands éloges à la postérité, une quantité de faits qu'un palefrenier ou tout autre homme de cette espèce a coutume de faire, ou peut exécuter. Quoi ! chasser des oiseaux d'une île en faisant un charivari de chaudrons, nettoyer une étable à bœufs, enlever des cavales, étouffer un homme en lui faisant perdre terre, tuer un aigle à coups de flèches, etc. sont-ce donc là des faits si inouïs, des actions si extraordinaires ? Ou changent-elles de nature, pour avoir été faites par un héros ? Alexandre, César, Pompée et tant d'autres, étaient des héros, mais les historiens auraient cru avilir leurs histoires, s'ils avaient pris pour motifs de leurs éloges des faits qu'ils auraient eus communs avec la plus vile populace. On se serait moqué et du héros et du panégyriste. Les autres faits d'Hercule sont pour la plupart si peu vraisemblables qu'un homme de bon sens rougirait de les regarder comme réels ; des gens d'esprit et très sensés nous en ont cependant conservé la mémoire. Tout cela doit donc nous faire penser qu'ils avaient d'Hercule une idée bien différente de celle

qu'on en a communément. Ils regardaient Hercule comme un héros, mais comme un héros fabuleux, issu des dieux de la fable, et ne faisaient pas difficulté de lui attribuer des actions qui ne peuvent convenir qu'à des dieux de la fable. Aussi le même Hercule est-il supposé en même temps dans l'Égypte, la Phénicie, l'Afrique, les Indes et la Grèce, Orphée, le plus ancien des poètes, Hermès Trismégiste, Homère et tant d'autres racontent les actions d'Hercule, et pas un ne se flatte d'avoir été son contemporain, d'avoir vu des vestiges de ses actions; les uns et les autres se contentent de les raconter: et Orphée, Homère, ces poètes qui ont été les pères de la fiction et des fables, sont-ils plus croyables sur les actions d'Hercule que sur celles de leurs dieux? Ne doit-on pas penser des unes comme des autres? Je veux dire qu'elles sont toutes de pures allégories, puisqu'Orphée est le premier qui a pris chez les Égyptiens toutes celles des dieux et des héros, qu'il a transportées dans la Grèce.

Il dit lui-même au commencement de son histoire des Argonautes, qu'il a fait un traité des travaux d'Hercule, un autre du combat de Jupiter avec les Géants, un troisième de l'enlèvement de Proserpine, du deuil qu'en porta sa mère, et des courses de celle-ci; un autre du deuil que faisaient les Égyptiens à l'occasion de la mort d'Osiris, et plusieurs autres pleins d'allégories, qu'il débita dans la Grèce, comme des faits des dieux et des héros. Si Orphée est le pre-

mier qui ait fait mention de tout cela, comme tous les auteurs en conviennent, il y a grande apparence que ceux qui sont venus après lui, ou n'ont suivi que ses idées, ou, comme Homère, ont puisé dans la même source. Sur quel autre principe peuvent donc raisonner les mythologues de nos jours, et ceux qui les ont précédés ? Sur quel fondement établiront-ils leur système d'histoire ? Sera-ce sur le rapport de quelques anciens qui, n'entendant pas les allégories de ces premiers poètes, s'efforçaient, par toutes sortes de moyens, de donner un air de vraisemblance à des faits qui n'en avaient point et ne pouvaient en avoir que pris allégoriquement ? Quelles époques prendront-ils pour déterminer les points chronologiques de l'histoire des personnes prétendues qui vivaient avant le siècle d'Orphée ? Il s'en trouve qui l'ont entrepris parmi les Grecs ; on en voit encore aujourd'hui ; mais, avouons-le de bonne foi, Bochart, M. le Clerc, Meursius, M. l'Abbé Banier et tant d'autres nous ont-ils donné là-dessus quelque chose qu'on puisse assurer être vrai ? J'en appelle au lecteur désintéressé, qui ne s'est pas laissé aveugler par des raisonnements spécieux, et qui n'a pas porté dans la lecture qu'il a faite de ces auteurs, un esprit prévenu, soit en faveur de l'auteur, soit en faveur de son système. Non, nous n'avons pas un seul auteur que l'on puisse croire sur ce rapport qu'il sait de ce qui s'est passé avant Orphée ; j'en excepte l'Écriture sainte : mais il n'est pas ques-

tion ici de la généalogie des Juifs ; il s'agit de la généalogie et des actions des dieux et des héros prétendus du paganisme. Les Égyptiens sont emportés à cet égard, comme à l'égard de bien d'autres choses, sur les Grecs et les autres nations. Ils ont servi d'exemple aux autres d'une vaine gloire fondée sur leur antiquité. L'on a vu des auteurs très postérieurs à Orphée, Homère, et bien des siècles après eux, en croire les Égyptiens sur leur parole, et dire comme eux, avec un grand sang-froid, que les dieux et les héros ont régné en Égypte dix-huit à vingt mille ans. Il suffit, pour les convaincre de faux, de suivre la généalogie de leurs dieux, dont Horus, suivant Hérodote⁴⁰⁹ fut le dernier : *Priores tamen his viris fuisse Deos in Ægypto principes, una cum hominibus habitantes, et eorum semper unum extitisse dominatorem ; et postremum illic regnasse Horum Osiris filium, quem græci Apollinem nommant. Tunc, postquam Typhonem extinxit regnasse in Ægypto postremum. Osiris autem, græca lingua, est Dionysus.* Si Horus est donc le dernier des dieux qui ait régné en Égypte, comme les Égyptiens avaient raison de le dire, puisque Horus ou Apollon est la perfection de l'œuvre hermétique ou l'élixir parfait au rouge. Sa généalogie ne compte pas beaucoup de générations. Horus était fils d'Osiris, celui-ci l'était de Saturne, et Saturne eut Cœlus ou le Ciel pour père. De qui Cœlus fut-il fils ? Ainsi, toute la chaîne des dieux, suivant

⁴⁰⁹ In Euterpe 144.

les Égyptiens, consiste dans Cœlus, comme la racine de l'arbre, d'où sont sortis successivement Saturne, Osiris et Horus. Voilà donc les dieux qui ont régné tant de milliers d'années. Ils ne pouvaient en effet en compter davantage, eu égard à l'objet qu'ils se proposaient dans ces dieux allégoriques, puisqu'ils ne sont que quatre dans l'Art hermétique, comme on a pu le remarquer constamment ici. Cœlus est la matière, Saturne la couleur noire, Isis la couleur blanche, et Horus la couleur rouge ; c'est-à-dire la matière mise dans le vase est Cœlus, qui règne jusqu'à ce que Saturne ou sa couleur noire paraisse : Saturne règne alors jusqu'à la couleur blanche, qui est Isis, enfin la couleur rouge survient à la matière, et succède à la blanche : voilà le règne d'Horus, qui est dit justement le dernier, puisque la rouge est permanente et ne varie plus. C'est donc mal à propos qu'on s'amuse à disputer, à contredire ou à vouloir justifier le calcul des Égyptiens sur la durée des règnes de ces dieux prétendus, puisque ces dieux et leurs règnes ne sont que de pures allégories. Mais revenons à Hercule.

Hercule était un des douze dieux de l'Égypte, suivant Hérodote⁴¹⁰. Si le fils d'Alcmène est originaire

⁴¹⁰ Atqui vetustus quidam Deus est apud Ægyptios Hercules, et (ut ipsi aiunt) decem et septem annorum millia sunt ad Amasin regem, ex quo Herculem, ex octo diis, qui duodecim facti fuerunt, unum esse arbitrantur. C'est de là, suivant le même auteur que les Grecs ont tiré le leur : Cujus nomen non Ægyptii à Græcis, sed Græci potius ab Ægyptiis acceperunt,

d'Égypte, je pense qu'on ne risque pas beaucoup à assurer que l'Alcée grec et l'Hercule égyptien pourraient bien être une même chose, car les différents noms qu'on donne à un même sujet ne changent point sa nature. Mais tel qu'il soit, il est fils d'Alcmène, suivant tous les auteurs, et Orphée nous apprend⁴¹¹ qu'il ne fallut pas moins de trois nuits et trois jours pour former un si grand homme. Homère est du même sentiment⁴¹².

Ces deux auteurs me paraissent préférables à ceux qui le disent fils d'Amphitryon. Alcmène était déjà enceinte du fait d'Amphitryon : mais elle voulut, dit-on, devenir grosse d'elle-même, et Jupiter s'étant prêté à ses désirs, réunit trois nuits dans une, et passa tout ce temps avec elle.

On voit bien par là que les poètes ont voulu mettre de l'extraordinaire dans cette conception d'Hercule, afin de donner à entendre que ce héros participait

et ii quidem Græci qui hoc nomen filio Amphitryonis imposuere... quod ujus Herculis uterque Parens, Amphitryon et Alcmena fuerunt ab Ægypto oriundi. *Loc. cit. c. 43.*

⁴¹¹ Hic prius Herculeum robur mihi cernitur : olim
Hunc Alcmena jovi pepetit conjuncta superno,
Cum latuit Phœbus longas tres ordine noctes
Continus, caruitque die sol, lumine soles.
In Argonaut.

⁴¹² Alcidum canimus natu jovis . quem valde fortissimum
Genuit terrestrium, Thebis in pulchrichoris,
Alcumena, mista cum nigrinube Saturnio.
In Hymno Herculis.

plus de la divinité que de l'humanité. Ils ont toujours mêlé du merveilleux dans l'histoire des grands hommes, afin de faire concevoir d'eux un certain respect. Ils ont supposé Pallas née du cerveau de Jupiter, pour marquer la force de la sagesse et la perspicacité du génie.

Les Égyptiens, premiers inventeurs des fictions, ne s'inquiétaient pas beaucoup de les rendre conformes au cours ordinaire de la nature, ni aux règles établies pour les mœurs. De là sont venus tous ces prétendus adultères et ces autres crimes monstrueux, dont leurs fables et celles qui ont été imitées des leurs sont remplies. Ils les attribuent non seulement aux hommes, mais aux dieux, et les publient avec éloge, comme s'ils avaient voulu indiquer par là que ceux dont il était question, n'étaient ou n'avaient été en effet ni dieux, ni hommes réels, mais seulement symboliques, et qui ne devaient leur être de dénomination spécifiée, qu'à l'imagination des hommes. Hermès Trismégiste, dans son Dialogue avec Asclépios, nous l'insinue assez, puisqu'il n'y parle toujours que d'un seul dieu souverainement bon, souverainement sage et parfait, duquel tout procède, qui a créé et qui gouverne toutes choses. Après avoir parlé des différents dieux, il dit qu'ils sont fabriqués par les hommes : *Sic Deorum fictor est homo*. Il ajoute : Nos aïeux incrédules étant tombés dans l'erreur à l'égard des dieux, et ne portant pas leur attention sur la religion et le culte du

vrai dieu, ont trouvé l'art de se faire des dieux. *Quoniam ergo Proavi nostri multum errantes circa Deorum rationem, increduli, et non animadvertentes ad cultum religionemque divinam, invenerunt artem qua Deos efficerent.* Tout homme qui lira avec attention cet ouvrage d'Hermès, y verra clairement que les Égyptiens ne reconnaissaient qu'un seul vrai dieu éternel, sans commencement ni fin, et que le nom de dieu qu'ils donnaient à d'autres êtres, ne doit point être pris dans le même sens, mais seulement comme Ministres dépendants et obéissants aux ordres du souverain Créateur de ces Ministres mêmes et de toutes choses. Mais ce n'est pas ici le lieu de dissenter sur la religion des Égyptiens ; ceux qui seront curieux de voir leur justification sur l'accusation, portée contre eux, d'avoir rendu les honneurs divins, même pendant le temps de leur gloire, aux choses les plus viles, et d'avoir autorisé par leur exemple le culte des dieux matériels, peuvent avoir recours au Traité qui a été fait par Paul-Ernest Jablonski, Docteur en théologie dans l'Université de Francfort le Vieil⁴¹³.

Les poètes ont donc feint qu'Hercule n'avait pas été fait aussi simplement que les autres hommes. Il fallait, pour donner une idée de la force de ce héros, le supposer fils du plus grand des dieux, et formé avec un travail et une attention conforme à ce qu'il devait

⁴¹³ Ce livre a pour titre : *Pantheon Ægyptiorum, sive de Diis eorum commentarius*, imprimé, in-8°, à Francfort, en 1751.

devenir. Il fallait même feindre le cours ordinaire de la nature changé à cause de lui. Ils avaient sans doute puisé ces idées chez les Égyptiens, qui, pourvu qu'ils se fissent entendre, et qu'ils exprimassent ce qu'ils pensaient de manière à le faire comprendre, s'embarrassaient fort peu si les moyens qu'ils employaient pour cela étaient conformes ou non au cours ordinaire des choses. Les Grecs furent quelquefois plus scrupuleux sur l'article ; ils indiquaient souvent les choses par les noms qu'ils leur donnaient, comme nous l'avons vu jusqu'ici par l'étymologie même de ces noms. Celui d'Alcée ou d'Alcide était de ce nombre, puisqu'il vient d'ἄλκη, *force, puissance*. Il fallait bien le supposer extrêmement fort et robuste, pour braver tous les dangers, vaincre tant de monstres et venir à bout de tous les travaux qu'on lui attribue ; ce n'était pas assez de le désigner comme un particulier, on devait supposer qu'il avait apporté, en venant au monde, une force de corps et un courage plus qu'ordinaire. Il fallait le dire fils de parents capables de produire un si grand homme ; aussi le dit-on fils d'un dieu, et si on ne lui donne pas une déesse pour mère, mais une femme, le nom d'Alcmène indique assez que ce n'est pas une femme commune. Il signifie la force du génie, la solidité du jugement, la grandeur d'âme, tout ce qu'il faut enfin pour former un parfait philosophe ; car ἄλκη, signifie *force*, et μένος, *âme, impétuosité, ardeur de l'esprit, force, courage*. Tel aussi doit être l'Artiste de

la médecine dorée, et tel le supposèrent ceux qui lui donnèrent le nom allégorique d'Alcée ou d'Hercule. Nous verrons, par l'explication de ce héros, que les Anciens n'entendaient pas autre chose, pour l'ordinaire ; je dis pour l'ordinaire, car ils ont quelquefois mis sur le compte d'Hercule ou de l'Artiste les effets ou opérations du Mercure philosophique. Les philosophes hermétiques s'expriment souvent dans ce sens-là, et disent : mettez ceci, mettez cela, imbiblez, semez, cohobez, broyez, etc. comme si l'Artiste le faisait en effet, quoique la nature elle-même le fasse en opérant dans le vase par le moyen du mercure, comme nous l'assure Synésius⁴¹⁴ en ces termes : « Remarquez que dissoudre, calciner, teindre, blanchir, imbiber, rafraîchir, baigner, laver, coaguler, fixer, broyer, dessécher, mettre, ôter, sont une même chose, et que tous ces mots veulent dire seulement cuire la nature jusqu'à ce qu'elle soit parfaite. » Et qu'est-ce qui fait tout cela ? C'est le Mercure philosophique, ou l'eau mercurielle. Suivant ce conseil du même auteur : « Je vous dis, mon fils, de ne faire aucun compte des autres choses, parce qu'elles sont vaines ; mais seulement de cette eau qui brûle, blanchit, dissout et congèle. C'est elle qui putréfie, et qui fait germer. »

Ainsi l'Artiste et le Mercure travaillant de concert à la perfection de la médecine dorée, ceux qui en

⁴¹⁴ De l'Art secret des philosophes.

traitent mettent indifféremment sur le compte de l'un et de l'autre tout ce qu'ils disent par similitude, par allégorie ou fabuleusement, des opérations par lesquelles la matière de cette médecine se travaille, se purifie et se perfectionne.

L'histoire d'Hercule a été fabriquée dans ce goût-là. C'est pour cette raison qu'on lui donne pour frère un certain Iphicle, qui n'avait pas son pareil pour la légèreté à la course, puisque Hésiode nous apprend qu'il marchait sur les eaux comme sur la terre, et sur des épis de blé sans les faire plier. Iphicle fut aussi un des principaux héros qui accompagnèrent Jason à la conquête de la Toison d'or. Tous ces traits de la vie d'Iphicle conviennent très bien au Mercure philosophique, ou à la partie volatile de la matière du grand œuvre.

Hercule naquit à Thèbes de Béotie. Cette ville fut bâtie par Cadmus, et la raison pour laquelle nous avons vu, dans le second livre, qu'il l'avait bâtie, est la même qui a fait déterminer la naissance d'Hercule dans cette ville.

Pour donner quelque vraisemblance à l'histoire d'Hercule, les poètes ont feint que Junon avait conçu pour lui une haine mortelle, dès avant qu'il fut né, et que, pour assouvir cette passion, elle avait usé d'un stratagème qu'Homère raconte de la manière sui-

vante⁴¹⁵. « Un jour Até, fille de Jupiter, trompa elle-même ce dieu, lui qu'on dit être plus puissant que les dieux et les hommes. Junon, quoiqu'elle ne soit qu'une femme, en fit autant le jour qu'Alcmène devait mettre au monde la force herculéenne dans la ville de Thèbes. Jupiter avait dit à tous les dieux, en se glorifiant : Écoutez-moi tous, dieux et déesses ; je veux vous faire part d'un projet que j'ai en tête. Aujourd'hui la déesse qui préside aux accouchements, Illithie, mettra au monde un homme qui régnera sur tous ses voisins, et cet homme sera de mon sang. Junon, qui méditait de lui jouer un tour, lui dit : « Vous nous en imposez, vous ne tiendrez pas ce que vous promettez ; jurez-nous donc que l'enfant qui naîtra aujourd'hui, issu de votre sang, régnera sur tous ses voisins. » Jupiter qui ne soupçonnait point la supercherie de Junon, jura un grand serment, et il lui en mésarriva. Junon descendit promptement de l'Olympe, se transporta à Argos, où elle savait que la femme de Sthénelus, fils de Persée, était grosse d'un garçon, et qu'elle était dans son septième mois. Elle la fit donc accoucher avant terme, et elle retarda l'accouchement d'Alcmène, en arrêtant Illithie. Junon vint ensuite dire à Jupiter : il vient de naître un homme de condition, savoir Eurysthée, fils de Sthénelus, et petit-fils de Persée qui était de votre sang ; il mérite par conséquent de régner à Argos. Jupiter fut très affligé de cette nouvelle ; la colère lui

⁴¹⁵ Iliad. l. 19. v. 95.

fit jurer par le plus grand serment, en prenant Até par sa belle chevelure, que puisqu'elle faisait du mal à tout le monde, elle ne retournerait jamais dans le ciel étoilé. Aussitôt il la saisit, la fit pirouetter d'un tour de main, la précipita du ciel, d'où elle fut se mêler dans les affaires des humains. »

Voilà la prétendue source du pouvoir qu'Eurysthée eut de commander à Hercule tous les travaux que ce héros fit dans la suite. Junon le persécuta dès sa naissance ; car à peine fut-il né, qu'elle envoya deux gros serpents pour le dévorer. Iphicle en eut peur, et sa légèreté lui fut d'un grand secours pour éviter le danger : mais Hercule les saisit, et les mit en pièces. Eumolpe⁴¹⁶ dit que Junon avait, à la vérité, pour Hercule une grande haine ; mais que Pallas la guérit si bien de cette passion, qu'elle la détermina même à nourrir Hercule de son propre lait ; ce qui le rendit immortel : qu'Hercule suçait avec trop de force et d'avidité la mamelle de Junon, le lait qu'il en tira de trop se répandit et forma la Voie lactée. D'autres rapportent ce fait de Mercure, comme nous l'avons vu dans son chapitre.

L'Alcide en devenant grand, montrait les grandes dispositions qu'il avait pour tout ; sa force et son courage se manifestaient dans toutes sortes d'occasions. Ce fut pour faire fructifier ces admirables semences,

⁴¹⁶ Lib. de Mysteriis.

qu'on prit de son éducation tous les soins possibles. Il apprit de Teutate, pasteur scythe, l'art de tirer de l'arc ; d'autres disent de Rhadamante, de Thes-tiade, d'Euryte. Lin, fils d'Apollon, l'instruisit dans les lettres ; Eumolpe lui apprit la musique ; Harpaly-cus, la lutte et les autres arts qui y ont du rapport ; Amphitryon, l'art de monter à cheval ; Castor, la manière de combattre en armes ; et Chiron enfin, le plus sage et le plus savant des hommes dans l'astro-nomie et la médecine, l'en instruisit, comme il avait fait Esculape et quelques autres.

Hercule eut donc huit maîtres pour les arts et les sciences. Était-ce trop pour un homme, pour la for-mation duquel Jupiter avait concouru de toutes ses forces pendant le temps de trois nuits et trois jours ? Il n'est pas surprenant qu'il soit devenu un grand homme ; il était fils d'un dieu, il avait toutes les dis-positions imaginables et des maîtres parfaits, chacun dans son espèce.

Quel merveilleux ! Est-il donc étonnant que des païens, qui regardaient comme véritable l'existence de Jupiter, et son commerce avec les hommes, aient eu la même idée de réalité de l'existence et des faits d'Hercule qui passait pour un des fils de ce dieu ? Mais que de nos jours mêmes on veuille admettre et expliquer comme réel ce que la fable nous rapporte de ses prétendus travaux ; qu'on veuille nous persua-

der la vérité de l'histoire suivie⁴¹⁷ que l'on fabrique sur sa naissance, son éducation et tout le reste de sa vie, c'est mesurer la crédulité de ses lecteurs sur la sienne propre. Car, s'il est vrai qu'il y ait eu plusieurs Hercules, mal à propos veut-on attribuer au seul Hercule grec les actions de tous les autres ; en vain se met-on l'esprit à la torture pour en fabriquer une seule histoire. Il y a eu un Hercule égyptien, ou feint ou réel ; Hermès en fait mention dans ses ouvrages. Cet Hercule fut établi gouverneur de l'Égypte par Osiris, dans le temps même qu'il donna Mercure pour conseil à Isis et qu'il fit Prométhée sous-gouverneur, pendant le voyage que ce roi fit dans les Indes. Pendant ce temps-là, Hercule eut affaire avec Anthée, et il se passa bien d'autres choses attribuées à Alcide. En admettant la réalité des deux, on ne peut aussi se dispenser d'avouer qu'il s'est passé bien des siècles entre le temps où vivait l'Hercule égyptien, et celui où vécut Alcide, puisque l'Hercule d'Égypte est de l'antiquité la plus reculée, et que celui de la Grèce lui est fort postérieur. Comment ose-t-on donc en faire une histoire unique ? Je laisse aux mythologues ces dissertations qui ne viennent pas directement à mon dessein. Hercule, ou Alcide, si l'on veut, n'est qu'un personnage introduit allégoriquement, tant dans les fictions égyptiennes que les fables grecques, pour signifier l'Artiste ou le philosophe hermétique qui conduit les

⁴¹⁷ Mythol. de M. l'Abbé Banier. T. III, l. 3, ch. 6.

opérations du grand œuvre : les preuves que j'en donnerai ci-après en convaincront le plus incrédule.

Si nous faisons attention à la racine d'où Hercule sortit, nous trouvons que Jupiter, son père, est un des principaux de la généalogie dorée, dont nous avons traité dans le troisième livre. Le fils tient du père, et il doit lui ressembler en quelque chose. Tel est le père, tel est le fils, mais à divers égards. L'un est le principal agent interne, l'autre l'agent externe ou l'Artiste, ou plutôt ses propres opérations. Tous les philosophes demandent dans l'Artiste un jugement solide, un esprit vif et pénétrant, un grand courage et une patience constante. Ce sont les qualités qu'on attribue à Alcide. La sagesse, la vigueur et la science sont de l'essence de Pallas ; elles sont requises dans le philosophe, et voilà pourquoi l'on a dit que cette déesse avait fait la paix d'Hercule avec Junon : nous en avons parlé dans le chapitre de Jason ; nous en parlerons encore dans le livre suivant au sujet d'Ulysse ; car ces trois héros sont proprement le symbole de l'Artiste. Aurélius Augurelle⁴¹⁸ en a pensé de même.

⁴¹⁸ Dites ubi pectine eburno
 Aurea perpetuo depectunt vellera Nymphæ,
 Quæ prima Horoum pubes ratè sancta petivit,
 Nec timuit tantos per fluctus quærere summis
 Tum Ducibus ditem sub Jasone et Hercule Cochon,
 Alter inauratam noto de vertice pellem,
 Principium velut ostendit quod sumere possis :
 Alter onus quantum subeas, quantumque laborem

Je ne doute pas que bien des gens ne puissent pas se mettre en tête qu'il y ait un vrai rapport entre l'histoire de ces héros et la chimie. Ils se sont rendus célèbres par des faits d'armes et par des actions de grands hommes ; ils étaient des princes, et la fable ne fait aucune mention de la chimie à leur égard. Cet art est même méprisé, et ne s'exerce guère que par des gens du commun ; ceux qui en font profession ne sont presque recommandables que par quelques découvertes utiles à la société. La plupart des chimistes sont des menteurs et des fourbes ; je parle des souffleurs ou chercheurs de pierre philosophale, qui, après avoir fait évaporer leurs biens en fumée, cherchent à s'en dédommager sur la crédulité d'autrui et demandent de l'or pour faire de l'or. Je conviens de tout cela : mais il est ici question d'une chimie plus noble et que les rois n'ont pas dédaigné d'exercer. Ce n'est pas celle qui apprend à distiller de l'eau rose, de l'esprit d'absinthe, à extraire les sels des plantes calcinées, en un mot à détruire les mixtes que la nature a formés ; mais celle qui se propose de suivre la nature pas à pas, d'imiter ses opérations, et de faire un remède

Impendas crassam circa molem, et rude pondus
 Edocuit. Neque enim quem debes sumere magnum
 Invenissw adeo est, habilem sed reddere massam
 Hoc opus, hic labor est, hic exercentur inanes
 Artificum curæ : variis hic denique nugis
 Sese ipsos, aliosque simul frustrantur inertes.
 Chrysop. l. 2.

qui puisse guérir toutes les infirmités de cette même nature, dans les trois règnes qui la composent, et d'en conduire tous les individus au dernier degré de perfection dont ils sont capables. Il est même des perfections requises dans l'Artiste, que n'ont pas la plupart de ceux qui s'adonnent à cette science : car, suivant Geber⁴¹⁹, il n'est pas possible d'y réussir, si l'on n'a pas un corps sain et entier dans toutes ses parties, un corps robuste et vigoureux, un esprit cultivé, un génie pénétrant, et une connaissance des principes de la nature.

Dicimus igitur, quòd si quis non habuerit sua completa organa, non poterit ad hujus aperis complementum pervenire per se, velut si cæcus fuerit, vel extremis truncatus. Si verò fuerit corpus debile et agrotum, sicut sebrientium, vel leprosum corpora, vel in extremis vitæ laborantium, et jam ætatis decrepitæ senum. Quomodo viam naturæ ingredietur qui principia naturæ ignorat: mente fit scutâ, ingenio constant, scientiâ pollens, iudicio solido, et patiens fit artifex ne longioris tædio temporis desperatus, opus derelinquat ante consummationem.

Je dis donc que l'Artiste ne pourra jamais faire notre Œuvre, s'il n'a ses organes entiers et sains : Par exemple, s'il est aveugle, ou s'il est estropié des mains et des pieds ; parce que devant être le Ministre de la nature, il ne pourra pas s'en aider pour faire les tra-

⁴¹⁹ Summa perfect. cap. 4.

vaux nécessaires, et sans lesquels l'Œuvre ne peut être parfaite. Il en sera de même, s'il a le Corps infirme ou malade, comme ceux qui ont la fièvre, ou qui sont ladres, à qui les membres tombent par pièces ; s'il est dans la décrépitude, et dans une extrême vieillesse : car il est certain qu'un Homme qui aura quelques-unes de ces imperfections ne pourra de lui-même, (et travaillant seul), faire l'Œuvre, ni la conduire à sa dernière perfection⁴²⁰.

Geber n'est pas le seul qui parle dans ce goût-là ; Arnaud de Villeneuve⁴²¹ s'exprime ainsi : « Trois choses sont requises dans l'Artiste ; savoir, un génie subtil et savant, un corps à qui il ne manque rien pour pouvoir opérer, des richesses et des livres. » Raymond Lulle en dit autant⁴²² : « Je vous dis, mon fils, que trois choses sont requises dans l'Artiste : un jugement sain et un esprit subtil, quoique naturel, droit et sans travers, dégagé de tout embarras ; l'opération de la main, des richesses pour fournir aux dépenses, et des livres pour étudier. »

Ce n'est donc pas mal à propos que Jason et Hercule sont supposés avoir eu une si belle éducation, et que l'on feint un certain Chiron, le plus sage et le plus savant de son temps, comme précepteur de l'un et de l'autre. Quant aux difficultés qui se rencontrent, et

⁴²⁰ Traduit par l'éditeur.

⁴²¹ Rosar. l. 2. c. 5.

⁴²² Theor. Test. c. 31

qui empêchent la plus grande partie de parvenir à la connaissance même de cette science, je renvoie le lecteur aux Traités qu'en ont fait Théobaldus de Hogelande, Pic de la Mirandole et Richard Anglois. Le Traité du premier a pour titre, *de difficultatibus Chemicæ*; celui du second, *de Auro*, et celui du troisième, *Correctio fatuorum*. On les trouve dans la *bibliotheca Chemica, curiosa Mangeti*. Il est bon qu'un Hercule chimique soit informé de toutes ces choses-là avant que d'entreprendre les travaux de l'Hercule de la fable, que nous allons expliquer. C'est à lui que nous revenons.

Nous avons vu dans le troisième livre et dans celui-ci, qu'Hercule appartient à la généalogie dorée des dieux, et dans le premier, qu'il était contemporain d'Osiris, qui l'établit gouverneur de l'Égypte pendant son expédition des Indes, qu'il arrêta pendant son gouvernement l'inondation du Nil, et qu'il eut Busiris, Anthée, Prométhée et Mercure pour collègues. On rapporte qu'il mit à mort les deux premiers à cause de leur tyrannie. On suppose par conséquent qu'Hercule vivait à peu près du temps de Saturne, de Jupiter, d'Osiris, et des autres dieux. Il est même visible que les Grecs n'entendaient pas par l'Hercule grec, un Hercule différent de celui d'Égypte, puisqu'ils le disaient disciple du centaure Chiron, et que Chiron était fils de Saturne et de Phillyre. Si cet Hercule est le même que celui qui accompagna Jason dans

son expédition de la Toison d'Or, il a dû vivre bien longtemps, puisque, selon le calcul des Égyptiens, il se serait écoulé plusieurs milliers d'années entre le règne d'Osiris et la naissance même de Jason.

On doit donc juger de la réalité de la chose par son absurdité palpable ; nous devons d'ailleurs juger d'Hercule par ses collègues Mercure, Prométhée, et par les compagnons de Jason, dont nous avons déjà parlé. Les maîtres qu'eut Hercule doivent aussi nous faire connaître quel fut le Disciple. Il apprit, dit-on, l'art de tirer les flèches, la poésie, la musique, la lutte, la manière de conduire les chariots et de monter à cheval, l'astronomie et l'art de combattre en armes. Ses maîtres furent Rhadamante, Lin, Eumolpe, Harpalicus, Autolycus, Amphitryon, Castor et Chiron ; et toutes ces instructions le mirent en état de venir à bout de tous les travaux qu'on lui attribue. Ils furent tous une suite de la haine de Junon, qui par son stratagème avait soumis Hercule aux ordres d'Eurysthée.

Chapitre II : Lion Néméen

Le premier ouvrage qu'Alcide entreprit, fut d'aller tuer un grand lion qui faisait son séjour dans la forêt de Némée sur le mont Cithéron. Tuer un lion était le fait d'un homme ordinaire ; mais il était réservé

à Hercule de tuer le lion de Némée, car ce lion était fort supérieur aux autres par la noblesse de sa race. Il était, disent quelques-uns, descendu du disque de la Lune⁴²³ ; d'autres, entre lesquels est Chrysermus⁴²⁴, disent que Junon voulant nuire, inquiéter, susciter des embarras, des peines, etc. à Hercule, intéressa magiquement la Lune dans sa haine, que celle-ci remplit une corbeille de salive et d'écume, et que ce lion en naquit. Iris le prit entre ses bras, et le porta sur le mont Ophelte, où il dévora le même jour le pasteur Apesamptus, suivant le rapport de Démodocus⁴²⁵. Ce lion était invulnérable ; Hercule, ayant à peine dix-huit ans, fut à sa rencontre, lui décocha quantité de flèches, qui ne purent le percer. Il prit alors une massue armée de beaucoup de fer, avec laquelle il l'assomma ; il le mit ensuite en morceaux, sans autre secours que de ses mains, après l'avoir dépouillé de sa peau que ce héros porta tant qu'il vécut.

Un fait tel que celui-là est bien l'action d'un jeune héros, et aurait mérité d'être conservé à la postérité, s'il avait été conforme à l'histoire dans toutes ses circonstances : mais qui n'y verra pas de l'allégorie, ou un signe hiéroglyphique de quelque chose que l'auteur de la fable a voulu cacher, sera certainement bien crédule, ou peu clairvoyant, ou enfin bien entêté de

⁴²³ Anaxagoras.

⁴²⁴ Lib. 2. Rerum Peloponn.

⁴²⁵ In Rebus Heraclæ.

son système historique ou moral. Toutes les circonstances de cette fable étaient embarrassantes pour

M. l'Abbé Banier ; il les a toutes laissées de côté et s'en est tenu au simple fait. Hercule donna la chasse à quelques lions de la forêt de Némée, entre lesquels il y en avait un fort grand, qu'il tua lui-même, dit cet auteur, et en porta la peau. Pour rendre ce fait plus mémorable, on publia dans la suite que ce lion avait mérité d'être mis au rang des astres. Il n'y avait rien en effet de fort extraordinaire, et il fallait bien rendre cette action mémorable par quelque endroit : mais au moins fallait-il nous dire par où ce lion avait mérité cet avantage. Si les circonstances de la naissance et de l'origine de ce lion n'étaient pas suffisantes pour cela, Manilius Eginus et ceux qui ont suivi ses idées auraient dû en fournir d'autres raisons. Mais ces auteurs voulaient nous donner ce fait comme réel, simple et historique, et avec ces circonstances il devient absolument fabuleux ou hiéroglyphique.

En effet, un lion invulnérable, descendu de l'orbe de la Lune, ou né de sa salive, ne peut guère être supposé réel ; il faut donc qu'il soit allégorique, il l'est aussi. C'est un lion purement chimique, presque invulnérable, et né de la salive de la Lune. On en sera convaincu par les textes suivants des philosophes hermétiques. Nous avons assez prouvé dans les livres précédents, que le nom de lion est un de ceux que les Adeptes donnent à leur matière ; mais pour ne pas

obliger le lecteur à se rappeler ce dont il ne se souvient peut-être qu'en général, qu'il écoute Morien⁴²⁶. « Prenez la fumée blanche, le *lion* vert, l'alмага rouge et l'immondice du mort ; et un plus après : Le *lion* vert est le verre, et l'alмага est le laiton. » L'auteur du Rosaire dit : « Nous trouvons d'abord dans notre *lion* vert, et notre véritable matière, et de quelle couleur elle est. Elle s'appelle aussi *adrop*, *azoth* ou *duenech vert*. » Riplée⁴²⁷ : « Aucun corps impur n'entre dans la composition de notre œuvre, que celui que les philosophes appellent communément *lion vert*. »

L'auteur du Conseil sur le Mariage du Soleil et de la Lune, nous apprend que ce lion est de nature lunaire. De même, dit-il, que le lion, le roi et le plus robuste des animaux, devient faible et débile par l'infirmité de sa chair, de même notre lion s'affaiblit et devient infirme par sa nature et son tempérament *lunaire*. On voit par ces textes que le lion est souvent pris par les Artistes pour le sujet ou la matière de l'Art : et comme le dernier auteur dit que ce lion est un Soleil inférieur qui a une nature lunaire, on voit aussi pourquoi la fable le dit être descendu du disque de la Lune.

Il n'est pas moins surprenant que la fable dise ce lion né de la salive de la Lune ; mais il y avait des raisons pour cela, et les mêmes, selon toutes les apparences, qui ont engagé les philosophes à employer

⁴²⁶ Entretien du Roi Calid.

⁴²⁷ 12 Portes.

de semblables expressions pour le même sujet. Un auteur anonyme dit dans un Traité qui a pour titre, *Aurora corsurgens*⁴²⁸ : « Quelques philosophes ont fait consister tout le secret de l'art dans le sujet, ou la matière, et lui ont donné divers noms convenables à l'excellence de sa nature, comme on le voit dans la Tourbe, où quelques-uns prenant occasion du lieu, l'ont appelée gomme, *crachat de la Lune*. »

Cet auteur nous fait observer que ce nom de crachat de la Lune a été donné à la matière des philosophes à cause du lieu sans doute où elle se trouve ; il paraît par conséquent avoir égard au lion engendré de l'écume dans le lien de la Lune : car le crachat et l'écume sont une même chose. On trouve cette dénomination de la matière en divers endroits de la Tourbe des philosophes, appelée Code de vérité. Astrate y dit : Celui qui désire parvenir à la vérité de la perfection de l'œuvre, doit prendre l'humeur de Soleil et le *crachat de la Lune*. Pythagore : Observez, vous tous qui composez cette assemblée, que le soufre, la chaux l'alun, le kuhul et le *crachat de la Lune* ne sont autres que l'eau de soufre et l'eau ardente. Anastrate : Je vous dis vrai ; rien n'est plus excellent que le sable rouge de la mer, et le crachat de la Lune, qui se conjoint avec la lumière du Soleil, et se congèle avec lui. Belus : Quelques-uns ont appelé notre eau, *crachat de la Lune* ;

⁴²⁸ Cap. 12.

d'autres, cœur du Soleil. Ces textes font assez voir dans quel sens le lion néméen naquit du crachat de la Lune : on n'a qu'à combiner ensemble ce que les philosophes entendent par lion et par ce crachat. Il est dit aussi que les flèches d'Hercule ne purent blesser ce lion, et qu'il fut obligé d'avoir recours à une massue ; parce que les parties volatiles représentées par les flèches, ne suffisent pas pour tuer, ou faire tomber en putréfaction la matière fixe, et pour marquer qu'elle était cette massue, la fable dit qu'Hercule, après en avoir fait usage, la consacra à Mercure ; parce que c'est le Mercure philosophique qui fait tout. Hercule après avoir tué ce lion le dépouilla : aussi faut-il le faire dans l'œuvre, c'est-à-dire qu'il faut purifier la matière, jusqu'à ce que ce qui était caché devienne manifeste : *Fac occultum manifestum*, disent les philosophes, et Basile Valentin⁴²⁹ : « Il faut dépouiller l'animal d'Orient de sa peau de lion, lui couper ensuite les ailes qu'il prendra, et le précipiter dans le grand océan salé, pour qu'il en ressorte plus beau qu'il n'était. » On dit aussi qu'à peine ce lion fut né, qu'Iris le prit entre ses bras, et le porta sur le mont Ophelte ; parce que les couleurs de l'iris apparaissaient alors sur la matière, et que les parties volatilisées se réunissent à la partie qui se fixe en s'accumulant ; car Ophelte vient d'ὀφελλειν, amasser, assembler, accumuler.

⁴²⁹ 12 Clefs.

Chapitre III : Filles de Thespius

Le bruit de la défaite de ce lion étant venu jusqu'aux oreilles du roi de Béotie, il crut ne pouvoir mieux faire que de s'attacher Hercule par quelque endroit ; pour cet effet, il lui livra cinquante filles vierges qu'il avait, dans l'espérance d'avoir par ce moyen une lignée de héros qui ressembleraient à leur père. Hercule accepta l'offre de Thespius, et eut assez de force pour jouir de toutes dans l'intervalle d'une seule nuit. Quelques-uns ont mis cette action au nombre d'un de ses plus rudes travaux, et l'ont compté pour le treizième en ces termes :

*Tertius hinc decimus labor est durissimus, una
Quinquaginta simul stupravit nocte puellas.*

Le fait est trop extraordinaire pour être vrai, et je ne crois pas qu'aucun auteur veuille le justifier. Théophraste⁴³⁰ est peut-être le seul qui fasse mention d'un fait approchant : il raconte, à l'occasion d'une plante, qu'un Indien s'en étant servi, devint un Hercule, mais qu'il y succomba et mourut. Il y a donc apparence que cette histoire est une pure allégorie, et une allégorie qui ne peut avoir rapport qu'au grand œuvre, où les parties aqueuses volatiles sont prises pour des

⁴³⁰ Hist. Plant.

femelles vierges, et la partie fixe pour le mâle, comme nous l'avons vu cette fois jusqu'ici. C'est à cette occasion qu'Arnaud de Villeneuve⁴³¹ a dit : Lorsque la terre ou la partie fixe aura bu et réuni à elle cinquante parties de l'eau, vous la sublimerez à un feu plus fort. Raymond Lulle en parle dans le même sens dans son Codicille⁴³². Plusieurs autres philosophes en parlent aussi, et toujours de manière à faire entendre que la matière fixe est ce qu'ils appellent mâle, et la partie aqueuse volatile est celle qu'ils nomment femelle. Ce qui doit même confirmer dans cette idée, c'est que la fable ajoute que ces cinquante filles concurent toutes, et que chacune mit au monde un enfant mâle ; parce que le résultat de la conception philosophique est la naissance de la pierre fixe appelée mâle, comme nous venons de le dire. On dit d'ailleurs qu'elles étaient fille de Thespius, et c'est avec raison ; parce que la matière commence à se volatiliser après la noirceur indiquée par la mort du lion néméen. C'est le présage le plus heureux de la réussite de l'œuvre, suivant le dire de tous les philosophes ; ce qui est très bien signifié par Thespius, qui a été fait de *θησπις*, oracle, présage, prophétie. C'est aussi peut-être par cette raison que les Muses furent nommées *Thespiades* ; et ce sont sans doute les mêmes que les filles de Thespius,

⁴³¹ Rosar. l. 2, c. 16.

⁴³² Chap. 53, paragraphe *Partus vero terræ*.

puisqu'elles ne signifient que la même chose, comme je l'ai dit dans l'article qui les regarde.

Hercule eut plusieurs enfants de Mégare, fille de Créon, roi de Thèbes, il en eut aussi de quelques concubines. Mais toute cette propagation doit se rapporter à la même que celle des filles de Thespius ; c'est la même chose rapportée différemment, ou présentée sous divers aspects ; car il est dit qu'Hercule devint furieux, et fit périr, quelques-uns disent par le feu, tous les enfants qu'il avait eus. Nous avons dit, en parlant des Bacchantes et d'Oreste, que cette fureur n'était que l'agitation de la matière, occasionnée par la fermentation, qui en volatilise les parties ; et les faire périr par le feu, n'est autre que les fixer au moyen du feu des philosophes.

Chapitre IV : Hydre de Lerne

Après cette pénible expédition, Alcide se tenait auprès d'Eurysthée, et se soumit à ses ordres. Celui-ci l'envoya pour exterminer l'Hydre, ce monstre à sept têtes (selon l'opinion la plus commune) qui habitait les marais de Lerne, et qui avait été nourri et élevé près de la fontaine Amydone. Quand on lui coupait une tête, il en naissait deux. Mais Jolaüs, fils d'Iphiclus, qui accompagnait Hercule, mettait le feu à la

blessure aussitôt qu'Hercule avait coupé la tête, de peur que le sang qui en serait sorti n'en formât de nouvelles. Apollodore ajoute ce fait, et Euripide dans sa tragédie, intitulée *Jon*, dit que la faux dont se servit Alcide pour couper les têtes de l'Hydre, était d'or.

En vain cherche-t-on à réaliser une fable aussi manifestement allégorique. Les marais de Lerne près d'Argos, infectés de plusieurs serpents, dont un était une Hydre, et ces marais purgés de ces reptiles, desséchés et rendus fertiles par Hercule, suivant M. l'Abbé Banier⁴³³, sont une fort mauvaise explication ; puisqu'outre que M. Fourmond, qui dans son voyage de la Morée, visita ce lieu, dit qu'il est encore tout marécageux et plein de roseaux, aucun historien ne parle de cette multitude de serpents. Il suffisait de faire attention à la signification simple des noms ; ils portent avec eux l'explication de cette fable. Hydre vient d'ὕδωρ, qui signifie proprement eau, d'où l'on a fait ὕδρα et ὕδρος, Hydre, serpent aquatique : ce serpent est le même que le serpent Python ; et nous avons déjà prouvé plus d'une fois que les philosophes ont donné le nom de serpent à leur eau mercurielle ; le serpent des philosophes est donc un serpent aquatique, une Hydre. Il fut élevé près, ou dans la fontaine Amydone, parce que cette eau mercurielle est d'une force extrême, et qu'ἀμύμων, veut dire brave, vaillant,

⁴³³ Mythol. Tom. III, p. 274.

fort, courageux. Il habitait le marais de Lerne ; car l'eau mercurielle est un vrai marais plein de boue ; le mot de Lerne indique clairement le vase où cette eau est renfermée, puisque *λαρνα* chez les Grecs signifie un vase, une urne de verre ou de pierre fondue, propre à tenir quelque liqueur. Haled⁴³⁴ a employé l'allégorie du marais en ces termes : Ce qui naît de la tête métallique noire, est le principe universel de l'art : cuisez-la donc au feu, puis au fumier de cheval pendant 7, 14 ou 21 jours, elle deviendra un dragon qui mangera ses ailes. Mettez-le dans un vase bien scellé, au fond d'un four : lorsqu'il sera brûlé, prenez sa cervelle, et broyez-la avec du vinaigre ou de l'urine d'enfants. Qu'il vive ensuite dans le *marais*, et qu'il s'y putréfie. Hercule n'aurait jamais réussi à tuer ce serpent, c'est-à-dire à fixer cette eau mercurielle, si Jolaüs, fils d'Iphiclus, ne lui avait aidé en appliquant le feu sur les blessures, parce que la mort de cette eau mercurielle est la fixation, qui se fait par le moyen du feu philosophique, et par son union avec la partie fixée, appelée pierre ; car Jolaüs vient d'*ἵος*, seul, et de *λάαξ*, pierre, comme si l'on disait pierre unique : pourquoi le dit-on fils d'Iphiclus ? c'est qu'Iphiclus, par sa volatilité surprenante, est le vrai symbole du Mercure des philosophes, dont cette pierre ou Jolaüs est formée. À chaque tête qu'Hercule coupait, il en renaissait d'autres : la volatilisation de la matière se

⁴³⁴ La Tourbe.

renouvelle sept fois, quelques-uns disent jusqu'à neuf fois avant la parfaite fixation, ce qui indique le nombre des têtes de l'Hydre. Hercule les coupait avec une faux d'or, pouvait-elle être d'un autre métal, puisque la partie fixe, à laquelle se réunit la volatile pour se fixer ensemble, est l'or philosophique ? Croirait-on que Lylio Giraldi ait imaginé que ce travail d'Hercule ne fût qu'un siège de forteresse, dont il ne put venir à bout qu'en y mettant le feu⁴³⁵ ? Ce ne seront point non plus les sept frères brigands et voleurs tués par Hercule, et retirés dans les marais de Lerne, suivant MM. Corcelli et Tzetzès⁴³⁶ ; enfin tant d'autres conjectures de divers auteurs, enfantées par leur imagination.

Chapitre V : Biche aux Pieds d'Airain

Eurysthée ne laissa pas Hercule tranquille : à peine eut-il tué l'Hydre, qu'il lui ordonna d'aller à la poursuite d'une biche dont les pieds étaient d'airain, et qui, contre l'ordinaire de cet animal, avait des cornes, et, ce qui est plus surprenant, des cornes d'or. Loin de conclure, comme M. l'Abbé Banier, qu'on don-

⁴³⁵ De Hercule.

⁴³⁶ Mémoires Historiques de la Morée.

nait des pieds d'airain à cette biche pour marquer figurativement sa vitesse, j'en aurais conclu qu'elle devait en être plus pesante : ces prétendues cornes d'or auraient bien dû aussi lui persuader l'allégorie de cette histoire, sur laquelle je ne m'étendrai pas ici, en ayant parlé assez au long dans le second livre.

Chapitre VI : Centaures Vaincus

Après qu'Hercule eut porté à Eurysthée la biche aux pieds d'airain, il fut combattre les Centaures, peuples nés du commerce d'Ixion avec la nuée que Jupiter lui avait fait présenter sous la forme et à la place de Junon. Ces monstres demi-hommes et demi-chevaux, faisaient de grands ravages ; mais Hercule les détruisit tous, après qu'ils l'eurent irrité lorsqu'il buvait un coup chez Pholus. J'ai expliqué ce qu'il faut entendre par les Centaures, lorsque j'ai parlé des Satyres, des Silènes et des Tigres qui accompagnaient Bacchus. Il me reste seulement à expliquer pourquoi la fable dit qu'Hercule défit les Centaures, qui l'avaient irrité chez Pholus. C'est que les parties hétérogènes représentées par les Centaures, se séparent de la matière homogène dans le temps que les couleurs variées se manifestent sur la matière ; ce qui est exprimé par Pholus, de φόλις, *bigarrure, peau de différentes cou-*

leurs. Basile Valentin⁴³⁷ nous l'exprime ainsi : « De Saturne, c'est-à-dire de la matière en dissolution et en putréfaction, sortent beaucoup de couleurs, comme la noire, la grise, la jaune, la rouge et d'autres moyennes entre celles-ci : de même, la matière des philosophes doit prendre et laisser beaucoup de couleurs avant qu'elle soit purifiée et qu'elle parvienne à la perfection désirée. » Quant au Centaure Chiron, qui apprit l'astronomie à Hercule, il n'eut pas une même origine que les autres ; nous avons expliqué la sienne plus d'une fois. Mais on pourrait peut-être me demander de quelle utilité devait être l'astronomie à Hercule ? Je réponds qu'il lui était indispensable de connaître un ciel qu'il devait un jour soutenir à la place d'Atlas ; mais ce ciel était le Ciel philosophique dont nous avons fait mention en parlant d'Atlas et de ses filles. Il fallait qu'Alcide connût les planètes terrestres dont il devait faire usage, et ces planètes ne sont pas le plomb, l'étain, le fer, l'or, le mercure, le cuivre et l'argent auxquels les chimistes ont donné les noms de Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Mercure, Vénus et la Lune, mais aux métaux philosophiques ou couleurs qui surviennent à la matière pendant les opérations de l'œuvre.

⁴³⁷ 12 Clefs, Clef 9.

Chapitre VII : Le Sanglier d'Érymanthe

Eurysthée donna une nouvelle occupation à Hercule. Un sanglier furieux ravageait la forêt d'Érymanthe ; Eurysthée envoya Hercule, non pour le tuer, mais pour le lui amener comme il avait fait de la biche aux pieds d'airain. Ce sanglier avait été envoyé par Diane pour faire du dégât dans le champ de Phocide. La neige qui était tombée en abondance, obligea cet animal de se retirer dans un petit verger où Hercule l'ayant surpris, le lia et le conduisit à Eurysthée. Le lieu de la naissance de ce sanglier indique de quelle nature il était. Érymanthe était une montagne d'Arcadie, et c'était aussi de Cyllène, montagne du même pays, qu'était venu Mercure ; il y avait une grande parenté entre eux, car le mercure philosophique et le sanglier d'Érymanthe ne sont qu'une même chose. Le sanglier avait été envoyé par Diane, et le mercure est appelé *lune* ; ce qui a fait dire à d'Espagnet : « Celui qui dirait que la Lune des philosophes, ou leur mercure, est le Mercure vulgaire, veut tromper, ou se trompe lui-même. » Le temps et la circonstance qui donnèrent occasion à Hercule de prendre le sanglier, montrent précisément le temps où le mercure philosophique n'agit presque plus ; c'est lorsque sa neige était tombée en abondance, c'est-à-dire quand la matière est parvenue au blanc. Il n'est pas dit qu'Hercule tua le

sanglier, mais seulement qu'il le lia, parce que le mercure n'est pas alors tout fixé et qu'il agit encore, non en dissolvant ou ravageant comme il faisait auparavant, mais en travaillant presque insensiblement à la perfection de la matière. C'est pourquoi la fable dit que ce sanglier était fatigué, qu'il se laissa surprendre et lier, pour être conduit à Eurysthée, comme si l'on disait que lorsque l'Artiste a conduit les opérations de l'œuvre jusqu'à ce que la matière soit revenue blanche comme la neige, le mercure alors commence à devenir eau permanente et fixe ; ce qui est signifié par Eurysthée, qui dans son étymologie veut dire *bien affermi, fiable, fixe*. Car la raison qui a fait donner à Eurysthée le droit de commander à Hercule, c'est que tout l'objet de l'Artiste est de travailler pour parvenir à la fixité du mercure. Eurysthée commande à Hercule dans le sens que l'on dit communément que les affaires commandent aux hommes, et une profession à celui qui l'exerce. Le soulier commande au cordonnier, la montre à l'horloger, les affaires à un procureur, les lettres à un homme appliqué à l'étude. On dit aussi que les dents de ce sanglier furent longtemps conservées dans le temple d'Apollon, parce que ses parties actives de la matière du magistère philosophique y sont les principes de l'Apollon ou du Soleil des philosophes.

Eurysthée était la fixité même, il fallait bien qu'il fût fils de Sthénéelus, qui veut dire la force de la cha-

leur du Soleil, de *σθενος*, *force*, et de *Ἑλη*, *chaleur du Soleil* ; parce que le Soleil ou l'or philosophique est une minière de feu céleste suivant ces paroles de d'Espagnet⁴³⁸ : « Le Sage Artiste qui sera venu à bout de trouver cette minière de feu céleste doit la conserver bien précieusement. » Quant à sa force, Hermès lui-même⁴³⁹ nous apprend quelle elle est, en ces termes : « Il monte de la terre au ciel, et redescend du ciel en terre ; il reçoit la puissance, la vertu et l'efficace des choses supérieures et inférieures. Par son moyen vous aurez la gloire de tout : c'est la force des forces, qui surmonte toutes forces. »

Mais pourquoi suppose-t-on ce sanglier sur une montagne ? Nous en avons dit plus d'une fois la raison ; nous l'appuierons encore par quelques textes des philosophes. Calid⁴⁴⁰ : « Allez mon fils, sur les montagnes des Indes, entrez dans leurs cavernes, et prenez-y les pierres honorées par les philosophes. » Rosinus dit : « Notre *rebis* naît sur deux montagnes. » Rasis : « Regardez attentivement les hautes montagnes qui sont à droite et à gauche, montez-y, et vous y trouverez notre pierre. » Morien dit la même chose, et Marie⁴⁴¹ : « Prenez l'herbe blanche, claire, honorée, qui croît sur les petites montagnes. »

⁴³⁸ Can. 123.

⁴³⁹ Table d'Émeraude.

⁴⁴⁰ Cap. 10.

⁴⁴¹ Epist. ad Aros.

Telle est la raison pourquoi la fable feint qu'Hercule a dompté, tué ou pris bien des bêtes féroces sur les montagnes. Le lion néméen et le sanglier d'Érymanthe sont de ce nombre. La matière, suivant Arnaud de Villeneuve⁴⁴², se gonfle dans le vase et se forme en montagne : le vase lui-même est souvent appelé de ce nom.

Chapitre VIII : Hercule nettoie l'étable d'Augias

Ne serait-on pas en droit de se mettre un peu de mauvaise humeur, quand on nous présente Hercule métamorphosé en palefrenier, et qu'on nous le donne pour un grand homme, un héros, parce qu'il a nettoyé une étable ? Il entreprend, à la vérité, de faire lui seul en un jour, ce que cent autres réunis n'auraient pu faire ; mais un fait de cette nature, s'il eût été réel, méritait-il d'être consacré parmi les actions d'un héros, et d'être conservé à la postérité ? Nettoyer une étable où trois mille bœufs avaient fait leur fumier depuis longtemps, n'était pas trop une action qui convînt au gendre du roi Créon, à l'héritier naturel du royaume de Mycènes ; mais la difficulté y donne un relief, auquel seul on doit faire attention.

⁴⁴² Testament.

Augias, roi d'Élide, et fils du Soleil, avait une étable où trois mille bœufs se retiraient. Eurysthée qui ne pouvait laisser Hercule en repos, lui ordonna d'ôter tout le fumier de cette étable en un jour. Hercule obéit aux ordres d'Eurysthée. Il fut trouver Augias et convint avec lui qu'il aurait la dixième partie des troupeaux de ce roi, s'il exécutait en un jour cette entreprise : il en vint à bout, et Augias refusa d'accomplir sa promesse. Ce fut pendant cet ouvrage, comme nous l'apprenons de Pausanias⁴⁴³, qu'Hercule, aidé par Minerve, fut obligé de se battre contre Pluton qui voulait le punir de ce qu'il avait emmené des enfers le chien Cerbère, et qu'il blessa ce dieu.

Ce nouvel embarras qu'il fallut surmonter rend l'action d'Hercule encore plus mémorable. Avoir un dieu à combattre et une étable à nettoyer en même temps, ce sont deux faits qui méritaient bien d'être alliés ensemble. Pluton qui, selon M. l'Abbé Banier⁴⁴⁴, était roi d'Espagne, quitte son royaume et va se battre contre un palefrenier, pour un chien enlevé : tant il est vrai qu'un dieu roi, et un roi homme, ne diffère guère d'un autre homme. Pluton avait bien que faire de sortir de son royaume et de dépouiller sa majesté pour aller en Élide chercher un coup de pelle. Mais je me trompe : Pluton, suivant le rapport d'Homère, fut blessé d'un coup de flèche. Une telle blessure

⁴⁴³ In Eliac.

⁴⁴⁴ Mythol. Tom. I.

convient mieux à un dieu. Le fait n'en sera pas pour cela plus vraisemblable : car il n'y a pas d'apparence que Pluton, fils de Saturne, ait vécu du temps de l'Hercule de Crète, quoiqu'on dise celui-ci son neveu. Saturne, Jupiter, Pluton étaient des dieux d'Égypte ; il faudrait donc rapporter ce fait à l'Hercule égyptien, qui vivait de leur temps : mais on ne dit pas que l'Hercule d'Égypte ait jamais été en Élide, non plus que Pluton égyptien, et supposé que ce Pluton, appelé dieu des enfers par Homère, ait vécu avec Hercule, ce doit être nécessairement celui qui, suivant M. l'Abbé Banier, était roi d'Espagne, puisque cet auteur lui donne la royauté d'Espagne, fondée sur ce qu'il est appelé dieu des enfers. D'ailleurs, la raison qui, selon Homère, engage Pluton à aller en Élide pour se venger d'Hercule, est l'enlèvement d'un chien chimérique, du chien Cerbère. M. l'Abbé Banier⁴⁴⁵, qui veut, d'une manière ou d'autre, faire revenir ce fait à l'histoire, dit que ce Cerbère était un gros serpent qui habitait l'ancre de Ténare, et qu'Hercule l'emmena enchaîné à Eurysthée ; mais Hésiode et Homère le disent positivement un chien à trois têtes, et le premier le dit même⁴⁴⁶ fils de Typhon et d'Échidna. J'aurais donc mieux aimé avouer de bonne foi que le tout était une allégorie, que de supposer comme vrai un fait qui n'a aucune apparence de réalité, puisque Eurysthée, Her-

⁴⁴⁵ Mythol. T. II, p. 438.

⁴⁴⁶ Théog.

cule, Typhon, Échidna et Cerbère, leur fils, n'ont pas plus existé que Pluton, Augias et ses bœufs, comme nous allons le voir.

Augias était, dit-on, fils du Soleil, parce que αὐγή, d'où l'on a fait Augias, signifie *éclat*, *splendeur*, et que l'éclat et la splendeur de la lumière sont un effet du Soleil. Augias était aussi roi d'Élide, d'Ἐλη, *chaleur du Soleil*. Nous avons expliqué dans le chapitre précédent ce qu'il fallait entendre par là. Augias avait trois mille bœufs dans une étable, et Hercule s'engagea de la nettoyer dans un jour. Un ouvrage comme celui-là était trop bas et trop vil pour avoir été entrepris par un si grand homme : car quel héros est comparable à Hercule ? Et qu'y a-t-il de plus bas que de nettoyer une étable ? On dit cependant qu'Eurysthée imposa ce travail à Hercule, et avec la dure nécessité de faire lui seul en un jour ce que cent autres n'auraient peut-être pu exécuter, puisqu'il y avait tout le fumier que trois mille bœufs y avaient fait pendant longtemps. Ce travail impossible à un homme même de la force d'Hercule, indique bien que c'est une pure allégorie. L'expédient de M. l'Abbé Banier, pour expliquer ce fait, n'est pas heureux. Le roi Augias, dit cet auteur⁴⁴⁷, avait une si grande quantité de troupeaux, que n'ayant pas assez d'étables pour les loger, il était obligé de les laisser aller au milieu de la cam-

⁴⁴⁷ Mythol. Tom. III, p. 276.

pagne ; et ses terres se trouvèrent à la fin si chargées de fumier et d'ordures, qu'elles en devinrent entièrement infructueuses. Hercule, avec le secours de ses troupes, y fit passer le fleuve Alphée et leur redonna leur ancienne fertilité. Est-il donc permis de changer la fable à son gré, pour l'expliquer, et la faire venir à ses idées ?

Est-il dit dans Homère, dans Hésiode, ou quelque autre Ancien de cette espèce, qu'Hercule fut un général d'armée ? Un champ est-il appelé une étable ? Quelqu'un a-t-il fait mention à ce sujet du passage du fleuve Alphée ? Quel auteur a parlé d'une marche de troupes espagnoles, ayant leur roi Pluton à leur tête, et qui aient été combattre Hercule dans cette opération ? C'est cependant ce qu'il faudrait dire, et ce qui aurait dû être dit, si le système et les explications que M. l'Abbé Banier donne à la fable de Pluton étaient vraies. Concluons donc encore une fois que ces bœufs, leur fumier et leur étable ne sont ni un champ, ni une étable, ni un troupeau d'animaux réels ; que le dieu des enfers ne vint point réellement en Élide : voici donc au vrai ce qu'il faut en penser. Il est parlé des bœufs d'Apollon dans plus d'un endroit de la fable ; ce dieu en a été dit le pasteur et l'on a vu, dans le chapitre de Mercure, que ce dieu ailé lui en enleva quelques-uns. Je croirais qu'Augias, fils du Soleil ou d'Apollon, en avait eu de semblables en héritage de patrimoine. Nous avons expliqué assez au

long ce qu'il fallait entendre par ces bœufs, tant dans les chapitres d'Apollon et de Mercure, que dans celui d'Apis, il s'agira donc seulement ici du fumier de ces bœufs ; quant à l'étable, on voit bien qu'elle n'est autre que le vase hermétique.

Tous les philosophes parlent de la matière du grand œuvre ou de la médecine dorée, comme d'une matière extrêmement vile, méprisée, et souvent mêlée avec le fumier, ils disent même qu'elle se trouve sur le fumier, parce qu'elle a beaucoup d'ordures et de superfluités dont il faut la purger. Il n'est donc pas surprenant que ce travail ait été imposé par Eurysthée à Hercule, qui est l'Artiste. Les témoignages des philosophes le prouveront mieux que le raisonnement, Morien dit⁴⁴⁸ : « Les Sages nos prédécesseurs disent que, si vous trouvez dans le *fumier* la matière que vous cherchez, vous devez l'y prendre ; et que si vous ne l'y trouvez pas, vous devez vous donner de garde de tirer de l'argent de votre poche pour l'acheter, parce que toute matière qui s'achète à grand prix est fausse et inutile dans notre œuvre. » Avicenne⁴⁴⁹ ; « Nous trouvons dans les livres qu'Aristote a écrits sur les pierres, qu'on en trouve deux dans le *fumier*, l'une de bonne odeur, l'autre de mauvaise, toutes deux méprisées, et de peu de valeur aux yeux des hommes ; si l'on savait leurs vertus et leurs propriétés, on en ferait un grand

⁴⁴⁸ Entretien du roi Calid.

⁴⁴⁹ De Animâ, dict. I. c. 2.

cas ; mais parce qu'on les ignore, on les méprise, on les laisse sur le *fumier* et dans des lieux puants ; mais celui qui saurait en faire l'union trouverait le magistère. » Gratien, cité par Zachaire, dit comme Morien : « Si vous la trouvez dans le *fumier*, et qu'elle vous plaise, prenez-la. » L'auteur du Rosaire cite Mercurinus, qui dit : « Il y a une pierre cachée et ensevelie dans une fontaine. Elle est vile, méprisée, jetée sur le *fumier* et couverte d'ordures. » Arnaud de Ville-neuve⁴⁵⁰ : « Elle se vend à vil prix ; elle ne coûte même rien. » Bernard Trévisan⁴⁵¹ : « Cette matière est devant les yeux de tout le monde et le monde ne la connaît pas, parce qu'elle est méprisée et foulée aux pieds. » Morien⁴⁵² : « Avant sa confection et sa parfaite préparation, elle a une odeur puante et fétide ; mais après qu'elle est préparée, elle en a une bonne... Son odeur est mauvaise, et ressemble à celle des sépulcres. » Calid⁴⁵³ : « Cette pierre est vile, noire, puante et ne s'achète point. »

Mais pour prouver encore plus clairement sa raison que l'auteur de la fable a eue de la comparer au fumier, et d'en former son allégorie, écoutons ce que dit Haimon⁴⁵⁴ : « Cette pierre que vous désirez est celle

⁴⁵⁰ Novum lumen, c. I.

⁴⁵¹ *Loc. cit.*

⁴⁵² Philos. des Métaux.

⁴⁵³ Cap. 9.

⁴⁵⁴ Épître sur les Pierres des Philosophes.

que l'on emploie dans la culture des terres, et qui sert à les rendre fertiles. »

En voilà bien assez pour donner à entendre ce que c'était que ce fumier des bœufs d'Augias, qu'Hercule devait enlever ; mais pour rendre la chose plus palpable, nous ajouterons que ce fumier doit se prendre pour la matière en putréfaction ; ce qui convient très bien au fumier. La chose est d'ailleurs indiquée par Pluton, qui vient combattre contre Hercule, et qui y est blessé d'une flèche ; car, comme nous l'avons vu dans le chapitre de Pluton, l'Empire ténébreux de ce dieu n'est autre chose que la couleur noire qui survient à la matière en putréfaction.

On dit qu'il se retira après avoir été blessé d'une flèche, parce que le noir disparaît à mesure que la matière se volatilise. Le travail de l'Artiste consiste donc à séparer le pur d'avec l'impur, à purifier la matière de ses parties hétérogènes, en la faisant passer par la putréfaction ; alors, les ordures et le fumier infecteront le vase représenté par l'étable, et tout ce travail se fera en un seul jour : non que la matière ne demeure qu'un jour noire et putréfiée, car les trois mille bœufs avaient séjourné bien plus d'un jour dans l'étable d'Augias, mais parce que la dissolution étant parfaite et entière, il ne faut pas plus d'un jour pour que la matière commence à manifester le petit cercle blanc dont nous avons parlé dans l'article de l'enlève-

ment de Proserpine. Lorsque le blanc paraît, la putréfaction cesse ; il n'y a plus par conséquent de fumier.

Hercule était convenu avec Augias que celui-ci lui donnerait en récompense la dixième partie de ses troupeaux ; parce que, suivant le Cosmopolite⁴⁵⁵, il faut que la fortune soit bien favorable à l'Artiste pour qu'il puisse en avoir plus de dix parties. *Erant quidem multi qui partim tentabant illuc aquam fontis per canales deducere, partim etiam ex variis rebus eliciebant ; sed sustraneus erat attentatus labor... et si habebatur, inutilis tamen suit, et venenosa, nisi e radiis solis vel lunæ, quod pauci præstare potuerunt ; et qui in hoc perficiendo fortunam habuit propitiam, nunquam ultra, decem partes potuit attrahere.* Cette eau dont parle le Cosmopolite devait s'extraire des rayons du Soleil, et heureux l'Artiste qui peut en avoir dix parties. Hercule demande aussi à Augias la dixième partie de ses troupeaux, ou des bœufs dont ce fils du Soleil avait hérité de son père. Pourquoi dit-on qu'Augias les refusa à Hercule, et qu'il les garda pour lui ? C'est qu'Augias, comme nous l'avons dit, signifie splendeur, lumière ; ce qui convient à la matière parvenue à la couleur blanche après la noire, puisque la matière au blanc est appelée lumière, splendeur du Soleil ; nous avons cité plusieurs textes des philosophes qui le prouvent. Ainsi, lorsque la couleur blanche, symbole

⁴⁵⁵ Parabole.

de la netteté, paraît sur la matière, l'étable d'Augias est nettoyée ; Augias garde pour lui la dixième partie de ses troupeaux qu'il avait promise à Hercule, parce que l'opération se continue et qu'il n'est pas encore temps que l'Artiste jouisse de ses travaux. Hercule piqué ravage tout le pays d'Augias ; c'est qu'en faisant l'Élixir, il se fait une nouvelle dissolution, une fermentation. Augias est lui-même attaqué par Hercule, qui le fait mourir ; c'est la putréfaction qui succède à la fermentation. Hercule consacre les dépouilles d'Augias à la célébration des jeux Olympiques, parce que ces jeux furent institués en mémoire de cette dernière opération qui fait la perfection de l'œuvre ou médecine dorée.

Les moins clairvoyants n'ont qu'à ouvrir un peu les yeux, pour voir clairement le rapport immédiat qu'ont ensemble toutes les parties de la fable. On doit juger de la solidité et de la vérité d'un système par l'enchaînement de ses principes et de ses conséquences. Y a-t-il dans chaque fable une seule circonstance qui ne s'accorde avec celles d'une autre ? Jusqu'ici toutes ont été bien d'accord ; il y a grande apparence que les suivantes le seront aussi.

Chapitre IX : Il chasse les Oiseaux Stympthalides

Hercule était propre à tout ; il avait tué un lion à coups de massue, pris une biche à la course, sabré les têtes de l'hydre de Lerne, lié le sanglier d'Érymanthe, nettoyé l'étable des bœufs du roi Augias. Eurysthée n'est pas content : après avoir éprouvé sa force et son courage, il veut aussi mettre son adresse à l'épreuve. Des oiseaux monstrueux habitaient le lac Stympphale, et désolaient l'Arcadie ; il fallait ou les exterminer, ou les en chasser. Les flèches ne faisaient rien contre eux ; elles étaient non seulement inutiles, mais il ne fallait pas même en faire usage. De quelles armes donc se servir contre des oiseaux, et des oiseaux dont les ongles crochus étaient de fer ? Quelques auteurs⁴⁵⁶ ont même dit que leur bec et leurs ailes étaient du même métal. Qu'auraient donc fait des flèches sur des oiseaux cuirassés ? Rien n'étonnait Hercule ; ce qu'il ne pouvait faire d'une façon, il l'entreprenait de l'autre. Les flèches n'avaient point eu de prise sur le lion de Némée ; il employa la massue. Mais qu'aurait servi la massue contre des oiseaux ? Ils ne se laissent pas approcher. Hercule est fertile en expédients. Il avait reçu en présent de Pallas une espèce de timbale d'airain, de l'invention et de l'ouvrage du dieu Vulcain : c'était un instrument de cuivre que quelques-

⁴⁵⁶ Timagène.

uns ont appelé *crotale* ; il était propre à faire un grand bruit. Hercule s'avise d'en faire usage, et à force de charivaris, il étonne tellement ces oiseaux, qu'ils prennent la fuite et vont se retirer dans l'île d'Arétie, suivant Pisandre de Camire et Séleucus dans ses œuvres mêlées. Apollonius nous le confirme en ces termes :

*Sed neque ut Arcadium petiit vis Herculis arcu
Ploidas inde lacu volucres Stymphalidas ulla,
Pellere vi potuit : namque hoc ego lumine vidi,
Ast idem ut manibus crotalum pulsavit in alta
Existens specula prospectans, protinus illae.
Cum clamore procul linquentes littus ierunt.*

ARGONAUT. LIB. 2.

M. l'Abbé Banier qui tire parti de tout, pour faire venir les fables à son système, n'a pas laissé échapper l'idée que lui a fourni Mnaséas. Comme lui, notre mythologue prend ces oiseaux pour des brigands et des voleurs qui ravageaient la campagne et détroussaient les passants aux environs du lac Stymphale en Arcadie. Il enchérit même sur cette idée ; car il ajoute qu'Hercule sut les attirer hors du bois où ils se retiraient, en les épouvantant par le bruit de ces cymbales et les extermina. Je ne vois pas cependant sur quoi on a pu fonder cette idée. Qu'on feigne que des voleurs aient des doigts crochus, qu'on suppose même qu'ils

soient cuirassés, il n'y a rien de surprenant ; mais qu'on les imagine ailés, ayant un bec de fer, invulnérables aux flèches, voltigeant toujours sur un lac, capables de s'étonner et de s'enfuir au seul bruit d'un instrument qu'ils connaissaient sans doute et à la vue d'un homme seul, c'est ce qui ne vient pas dans l'esprit. D'ailleurs, M. l'Abbé Banier a transporté une forêt dans cet endroit-là très gratuitement, puisque la fable n'en fait aucune mention. D'un autre côté, si l'on prend cette histoire à la lettre, si l'on veut en faire une application à la morale, je ne vois rien de si puéril : l'appliquera-t-on à la physique ? Je ne conçois pas comment. Car quel rapport aurait à tout cela un charivari de crotales et des oiseaux qui s'enfuient épouvantés par son bruit ? Mais si l'on veut l'expliquer de ce qui se passe dans les opérations de la chimie hermétique, tout y vient on ne peut mieux, parce que c'était en effet l'intention de l'auteur. Pallas et Vulcain, qui se trouvent mêlés dans cette affaire, nous le prouvent bien clairement. M. l'Abbé Banier s'est aperçu que ce dieu et cette déesse auraient tout gâté, ou du moins devenaient inutiles, dans cette action expliquée suivant son système, et suivant sa louable coutume, il les en a exclus.

Il est peu d'allégorie fabuleuse qui mette si clairement, devant les yeux du philosophe hermétique, le fondement de son art, et ce qui se passe dans certaines circonstances de ses opérations : c'est ce qu'on

va voir par les témoignages de ces philosophes, qui connaissaient très bien de quelle espèce était le crotale fabriqué par Vulcain et quels étaient ces oiseaux du lac Stymphe. Ce crotale d'airain n'est autre chose que le laton ou airain philosophique produit par le feu des philosophes, et fait conséquemment par Vulcain. Cet airain fixe les parties volatiles en les chassant du haut du vase dans le milieu du lac ou de l'eau mercurielle, où se trouve l'île appelée *Arétie*, ou de fermeté, d'ἄρετη, *force, courage, fermeté*, ou, si l'on veut, d'ἄρης, *fer*, à cause de la dureté du fer ; parce que les parties volatiles indiquées par ces oiseaux, vont se réunir aux parties fixes, ramassées en forme d'île au milieu du lac philosophique. La nature de ces oiseaux est signifiée par le nom de *Ploydes*, que leur a donné Apollonius déjà cité, car *Ploydes* veut dire, *qui nage sur l'eau*, de πλώω, *naviguer*, et de ὕδωρ, *eau*. C'est ce qui arrive aux parties volatiles, pendant qu'elles circulent au-dessus de l'eau mercurielle, avant que l'airain ou le crotale des philosophes les ait fixées. Écoutons sur cela l'auteur anonyme du Conseil sur le mariage du Soleil et de la Lune, qui s'exprime de même que Constans⁴⁵⁷, en ces termes : « Ne vous appliquer qu'à chercher deux argents vifs, l'un fixe dans l'airain, et l'autre volatil dans le mercure. » Invidus⁴⁵⁸ dit aussi : « Ce Soufre, c'est-à-dire l'argent-vif, à coutume de vol-

⁴⁵⁷ La Tourbe.

⁴⁵⁸ *Ibid.*

tiger et de s'enfuir ; il se sublime comme une vapeur. Il faut donc l'arrêter par le moyen d'un argent-vif de son genre, c'est-à-dire qu'il faut arrêter sa fuite, et lui assurer une retraite dans notre airain. » Eximidi⁴⁵⁹ : « Je vous dis la vérité, il n'y a point de vraie teinture de fixité, que dans notre airain. » Senior dans son Traité parle ainsi : « Il y a deux oiseaux homogènes, ou de même nature, l'un mâle qui ne peut voler, parce que le feu n'a aucune prise sur lui ; l'autre est notre aigle, qui est la femelle, elle a des ailes : elle seule peut exalter l'autre, en le corrompant pour le fixer ensuite avec lui. » Raymond Lulle⁴⁶⁰. « C'est avec une eau de cette espèce (ou notre airain) que nous fixons les oiseaux qui volent dans l'air. La vertu de notre pierre fait tout cela. » Pourquoi les philosophes disent-ils que leur airain a le pouvoir de fixer ? C'est qu'Archimius⁴⁶¹ nous apprend que la Vénus philosophique est la messagère du Soleil, et lui fait avoir sa seigneurie, que Mars lui présente ; c'est-à-dire que la matière en commençant à se fixer, prend la couleur citrine safranée que les philosophes appellent airain ; la couleur de rouille de fer succède, qu'ils nomment Mars, et enfin à celle-ci la couleur rouge de pourpre ou de pavot, qu'ils appellent leur or, leur Apollon, leur Soleil. L'auteur de la fable que nous expliquons a

⁴⁵⁹ *Ibid.*

⁴⁶⁰ Theor. Test. c. 57.

⁴⁶¹ Code de Vérité.

eu en vue cette succession de couleurs, et il y a toute apparence que son crotale d'airain n'est que la couleur safranée, et son île d'Arétie la couleur de rouille de fer, puisque, suivant ce que nous avons dit, Arétie vient d'Ἄρης, *fer*.

C'est ainsi qu'Hercule ou l'Artiste, aidé par Vulcain, et sous la conduite de Pallas peut donner la chasse avec le crotale aux oiseaux Ploydes qui voltigent sur le lac ou l'eau bourbeuse du lac Stymphalide, c'est-à-dire sur l'eau, mercurielle et boueuse renfermée dans le vase, qui est de verre. Enfin le bec, les ongles et les ailes de ces prétendus oiseaux étaient, dit-on, de fer, comme on dit que les Harpies les avaient d'or ; ce qui indique expressément leur nature métallique. Il ne faut donc pas se mettre l'esprit à la torture pour trouver le sens naturel de ces fables ; il suffit de les suivre pas à pas, et d'en combiner toutes les circonstances, au lieu de les supprimer.

Chapitre X : Le Taureau furieux de l'Île de Crète

Plusieurs auteurs ont confondu ce taureau avec le Minotaure ; Apollodore dit qu'il était le même que celui qui enleva Europe. Neptune, irrité, envoya ce taureau, qui jetait du feu par les narines, pour ravager l'île de Crète. Eurysthée envoya Hercule pour délivrer

cette île de ce taureau, et le lui amener. Hercule toujours prêt à obéir, particulièrement quand il s'agissait de quelque action dont le péril devait augmenter sa gloire, partit à l'instant, car il était infatigable. Suivant ces paroles qu'Ovide⁴⁶² lui fait dire : *Ego sum indefessus agendo*. Il arrive dans l'île ; il cherche l'animal, le combat, le saisit, le lie et le conduit à Eurysthée. À propos de cette conduite, ou de ces monstres menés par Hercule à Eurysthée, il me vient une réflexion qui aurait sans doute fait perdre aux mythologues l'envie d'expliquer historiquement ou moralement, ou suivant les principes de la physique vulgaire, tous les travaux d'Hercule ; la voici. Eurysthée, ordonne à Hercule, non de tuer, d'exterminer, ou d'anéantir tous les monstres contre lesquels il l'envoie combattre, mais de les lui amener. Quel est le prince dans le monde, dont on n'aurait pas envie de se moquer, *risum teneatis antici*, s'il donnait des ordres pareils ? Pourrait-on applaudir à un roi qui enverrait purger les autres pays des monstres furieux, qui y ravagent tout, pour en peupler le sien ? On le regarderait lui-même comme un monstre pire que ceux qu'il enverrait chercher. Telle est cependant l'idée que la fable nous donne d'Eurysthée, et néanmoins pas un seul auteur ne s'est avisé de décrier ce roi de Mycènes à ce sujet. Sans doute qu'Eurysthée avait le don de les apprivoiser, ou qu'il en décorait sa ménagerie : mais il eût fallu autant

⁴⁶² Metam. l. 9. Fab. 3.

d'Hercules pour en avoir soin et les *mettre à la raison* ; ce prince n'en avait qu'un, qu'il occupait sans cesse ailleurs. Un taureau qui jette le feu par les narines, un lion furieux descendu de l'orbe de la Lune, un sanglier envoyé par une déesse, ne sont pas des animaux fort aisés à conduire. Je ne vois guère qu'Eurysthée eut pu remplacer Hercule, à moins qu'il ne se soit trouvé pour lors dans son royaume quelqu'un aussi adroit et aussi intrépide que ceux⁴⁶³ qui ne voient dans ce taureau flammivome qu'un taureau d'une grande beauté ; Eurysthée en aurait eu grand besoin : car *le bon Eurysthée, selon le même auteur, n'était pas trop brave, puisqu'à la vue du sanglier d'érymanthe, il s'enfuit dans sa chambre, et se ferma sous la clef*. Voilà comment ce mythologue explique l'endroit de la fable qui dit qu'Eurysthée se cacha dans un tonneau d'airain. Il paraît que cet auteur connaissait peu le courage d'Eurysthée ; il lui prête une peur qu'il n'avait point ; car sans doute, s'il l'avait eue, il se serait bien gardé de donner de nouveaux ordres semblables à Hercule. Un taureau qui vomit du feu, n'est pas moins à craindre qu'un sanglier. Hercule le lui amena, et la fable, ne dit pas qu'il s'enfuit à sa vue. Il n'avait garde : il était trop ferme et trop intrépide depuis qu'il s'était mis dans le tonneau d'airain ; le lecteur en sera convaincu, s'il veut se rappeler tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la nature de cet airain et de celle d'Eurysthée. Je le ren-

⁴⁶³ M. l'Abbé Banier, *Myth. T. III*, p. 277 et 278.

voie aussi, pour abrégér, à ce que nous avons dit d'un semblable taureau dans le chapitre de la Toison d'Or. Il est bon seulement d'observer que ce taureau avait été envoyé par Neptune, et que ce prétendu dieu, qu'on explique communément par la mer, doit s'entendre de la mer des philosophes, ou de leur eau mercurielle, comme nous l'avons prouvé plus d'une fois.

Chapitre XI : Diomède mangé par ses chevaux

Jusqu'ici Hercule n'avait montré que de la force, du courage et de l'adresse ; il faut qu'il s'arme ici d'un peu d'inhumanité. Eurysthée l'envoie en Thrace pour se saisir de Diomède, qui en était roi, et lui en amener ses chevaux. Ce roi plus inhumain que ses chevaux n'étaient féroces, les nourrissait de la chair des étrangers qui abordaient dans son pays. Hercule n'eut aucun respect pour le fils de Mars. Il se saisit de Diomède, le fit manger à ses propres chevaux, en tua après cela quelques-uns, et mena les autres à Eurysthée. Hercule aurait dû, ce me semble, avoir quelques égards pour le dieu qu'il représentait. Son courage, sa force, son intrépidité et ses autres qualités guerrières le rendaient un second Mars ; mais Hercule ne tenait pas ces qualités de lui. D'ailleurs, Diomède était petit-fils de Junon, et cette déesse avait persé-

cuté Hercule. Ce héros n'avait obligation qu'à Pallas, qui l'aidait de ses conseils ; à Vulcain, qui lui fournissait les armes qu'il employait ; et à Mercure, dont le fils lui avait donné des leçons : Mars ne lui tenait par aucun endroit ; aussi éleva-t-il un Autel à Pallas, qui l'avait commun avec Vulcain, et il consacra sa mas-sue à Mercure. Ainsi par vengeance, ou plutôt pour obéir aux ordres d'Eurysthée, Hercule montra de l'inhumanité.

Erasme⁴⁶⁴, dont M. l'Abbé Banier a suivi l'idée, a fait de cette fable une métamorphose. Les chevaux de Diomède sont devenus entre leurs mains, premièrement, des cavales, mais comme il n'y avait guère moins d'embarras pour expliquer historiquement cette fable, ces cavales ont pris une nature humaine. Diomède se voit tout à coup père ; ses cavales sont devenues ses filles, et l'on ne fait pas de difficulté de couvrir d'infamie ce père, fils d'un dieu, en l'accusant d'avoir prostitué ses filles, qui s'engraissaient, dit notre auteur, aux dépens des victimes étrangères que leur lubricité attirait à la cour de Diomède. La férocité feinte des chevaux de Diomède, était sans doute la lubricité démesurée de ses filles. Cette qualité n'était-elle pas bien propre à engager Eurysthée d'en envier la possession ? Des filles prostituées devaient faire un grand ornement de sa cour.

⁴⁶⁴ In Adagiis.

Diomède était fils de Mars ; il appartenait par conséquent à la généalogie dorée des dieux. Il avait des chevaux furieux ; Hercule se saisit de lui et le leur fit manger. Les philosophes ont donné à leur matière tous les noms imaginables, parce qu'elle est le principe de tout. Ils ont pu conséquemment lui donner le nom de cheval dans cette allégorie, puisque Rhasis⁴⁶⁵ l'a aussi employé. « La couverture du *cheval*, dit cet auteur, est notre manteau blanc, et notre *cheval* est un lion fort et furieux, couvert de ce manteau. Ce cheval ou lion est notre matière ; dont le manteau est la couleur blanche qui lui survient. » Voilà les chevaux féroces de Diomède et de Mars, c'est-à-dire de la pierre parvenue au rouge de pavot, parce que cette couleur suit immédiatement la couleur de rouille, appelée Mars par les philosophes. Hercule ou l'Artiste saisit Diomède et le fait manger à ses propres chevaux ; c'est l'opération de l'élixir, où il faut que la matière repasse par la putréfaction et la dissolution ; alors, Hercule tue une partie de ces chevaux et mène l'autre à Eurysthée, parce qu'une partie de la matière volatile reste volatile, et l'autre est conduite à Eurysthée, c'est-à-dire est fixée. La férocité et l'ardeur de ces chevaux indiquent l'activité et la pénétration du mercure ; Diomède mangé par ces animaux est la dissolution du corps fixe des philosophes. La fable dit qu'il fut dévoré par ses *propres* chevaux, parce que le

⁴⁶⁵ Epistola.

dissolvant et le corps dissoluble sont de même nature et naissent de la même racine. Car, comme le dit Philalèthe⁴⁶⁶, « aucune eau ne peut dissoudre les espèces métalliques, à moins qu'elle ne soit de même nature, et qu'elle ne soit susceptible de la même matière, et de la même forme. C'est pourquoi l'eau qui n'est point de même espèce que les corps qu'elle doit dissoudre, ne les dissout point d'une dissolution réelle et naturelle. Il faut donc que l'eau leur soit semblable, pour pouvoir les ouvrir, les dissoudre, les exalter et les multiplier. »

Chapitre XII : Géryon tué par Hercule, qui emmène ses bœufs

Eurysthée ne se contenta pas d'avoir en sa possession le plus beau taureau de l'île de Grèce, le taureau flammivome ; il était envieux de tout et il s'adressait à Hercule pour satisfaire son envie. Géryon, homme monstrueux, puisqu'il avait trois têtes ou trois corps (fils de Chrysaor⁴⁶⁷, et celui-ci né du sang de Méduse), avait un troupeau de bœufs de couleur de pourpre ; ce troupeau était gardé par un chien à deux têtes, par

⁴⁶⁶ Enarratio Methodica, cap. De Spiritu dissolvente.

⁴⁶⁷ Hésiode, Theogon.

un dragon qui en avait sept, et par un vacher nommé Erythion. Eurysthée voulut avoir ces bœufs et commanda à Hercule d'aller les lui chercher. À la vue de tant de monstres, l'entreprise, eût paru difficile à tout autre qu'à Hercule ; mais il en avait bien vu d'autres, et d'ailleurs il fallait obéir. Il part donc, tue Géryon, les gardiens du troupeau, et conduit les bœufs à Eurysthée.

Presque tous les auteurs qui ont entrepris l'explication de cette fable, varient dans leurs sentiments. Les uns supposant Hercule général d'armée, disent qu'il défit un prince qui régnait sur les trois îles, Majorque, Minorque, et Ebuses ; selon d'autres, c'était Tartese, Cadix et Eurithie : ou bien sur trois princes alliés, regardés comme une même personne, à cause de leur union intime. Un autre trouvant trop de difficulté à supposer réel le voyage d'Hercule en Espagne, a mieux aimé dire que Géryon n'avait jamais régné dans ce pays-là, mais en Épire, et que c'est là qu'Hercule le défit et emmena ses bœufs. Que penser de tous ces différents sentiments ? qu'il n'y en a pas un seul de vrai. En vain, pour les appuyer, cite-t-on des anciens auteurs ; leur témoignage prouve seulement qu'ils ont expliqué cette fable de la même façon, et que les Anciens n'en savaient pas plus là-dessus que nos Modernes. M. le Clerc, Bochart, etc. ont voulu l'affiner sur les idées des Anciens. M. l'Abbé Banier adopte tous les sentiments, dès qu'ils favorisent son

système ; et toutes les explications de ces auteurs doivent paraître, et sont réellement fausses, puisque non seulement elles ne donnent point d'éclaircissements probables sur cette fable, mais qu'en en supprimant la plupart des circonstances, ils l'habillent de manière à ne plus la reconnaître. Par exemple, il est dit dans la fable que Géryon était un homme à trois corps, il n'y est fait aucune mention de troupes ni de combats, et il plaît à ces auteurs de supposer la défaite de trois corps d'armée. Ce sentiment n'étant pas assez vraisemblable, un autre suppose trois princes alliés et soumis à Géryon ; il n'a pas sans doute fait attention qu'il en mettait un de trop, car trois princes et Géryon font quatre, il eut donc fallu dire, Géryon à quatre corps, et non pas à trois. Géryon étant roi, avait sans doute des troupes à lui qui, jointes à celles des trois autres, faisaient quatre corps distingués, et alors la chose reviendrait au même. Mais il n'est parlé dans la fable que d'un troupeau de bœufs appartenant à Géryon ; et quand il serait fait mention de plusieurs, pourrait-on supposer qu'Hercule eut été combattre des troupeaux de bœufs, les prenant, comme un autre Dom Quichotte, pour une armée rangée en bataille ? Ces bœufs d'ailleurs étaient de couleur de pourpre, et gardés par un chien à deux têtes. Dans quel pays en vit-on de pareils ? Parce que les pâturages d'Eurythie ne sont pas propres à nourrir des bœufs, Bochart en conclut que Géryon n'était pas roi d'Espagne, mais

d'Épire. Je demande au lecteur ce qu'il penserait du raisonnement suivant, fondé sur cette proposition-ci. Louis XV, roi de France, avait un fort beau lion et une belle lionne ; il en a fait présent au roi d'Angleterre. Le fait est faux : ou Louis XV était roi en Afrique ; car la France ne nourrit point de lions. Mais laissons là de telles absurdités, qui prouvent clairement que l'auteur de cette fable avait une idée dans laquelle tous ces mythologues ne voient goutte. La vérité arrache ici un aveu à M. l'Abbé Banier, dont il n'a pas apparemment senti toute la conséquence, à l'égard des explications qu'il donne des autres travaux d'Hercule : *Tout ce que les Grecs disent des voyages de leur Hercule en Espagne et à Cadix est fabuleux*, dit ce savant mythologue⁴⁶⁸. Je prie le lecteur de ne pas oublier cet aveu. Non, Géryon n'était pas roi d'Espagne, il ne l'était pas plus d'Épire ; mais il l'était du pays charmant où régnait Cérès, où fut enlevée Proserpine ; il l'était de Nysa, où fut élevé Bacchus : on peut en voir la description dans les chapitres qui traitent de ces dieux. C'est là où régnait Géryon ; c'est dans ce beau pays que paissait son troupeau de bœufs, de couleur de pourpre, gardé par le chien Orthrus à deux têtes, et par un dragon qui en avait sept. Géryon est l'élixir des philosophes, parvenu à la couleur rouge de pavot, que les philosophes appellent *Roi*, parce qu'il est leur or. Il avait trois corps, comme étant composé de trois principes,

⁴⁶⁸ Tom. 3, page 278.

sel, soufre et mercure. D'ailleurs, ses trois corps qui ne sont qu'un homme, la couleur de ses bœufs, les gardiens de son troupeau, montrent bien que cette histoire prétendue est une pure allégorie. Le chien à deux têtes est de la même race que Cerbère, qui en avait trois ; le dragon, qui en avait sept, était aussi fils de Typhon et d'Échidna, et l'on sait ce que l'on doit en penser. Mais pour qu'on ne nous accuse pas d'avancer tout cela *gratis*, voyons si les philosophes nous fourniront quelques preuves par des allégories approchantes. Hermès dit : « J'ai vu trois têtes, c'est-à-dire trois esprits, nés d'un même père, car elles ne sont qu'un, elles ne composent qu'une même chose, étant de même genre et de même race ; l'une est dans le feu, l'autre dans l'air, la troisième dans l'eau, c'est le soufre, le sel et le mercure. » Hamuel sur Senior dit aussi : notre eau-de-vie est triple, quoiqu'elle ne fasse qu'un, dans lequel sont compris l'air, le feu et l'eau. Cette eau a une âme, que l'on appelle or, et eau divine. Leur père a réuni ces trois têtes, parce qu'elles sont homogènes.

On a placé le royaume de Géryon en Espagne, par la même raison qu'on y a mis le Jardin des Hespérides. Un philosophe anonyme⁴⁶⁹ a parfaitement bien pris l'idée de l'auteur de cette fable, lorsqu'il a dit : Par la grâce de dieu, le père et le fils résident dans un même

⁴⁶⁹ Cité par Maïer, dans son *Arcana arcaniss.* p. 233.

sujet, et règnent dans un royaume magnifique. Entre leurs deux têtes se montre celle d'un *vieillard* vénérable, très remarquable par son manteau de couleur rouge de sang. Mais enfin, a-t-on jamais vu dans la nature des bœufs de couleur de pourpre, et des bœufs qui, selon la fable, mangeaient ceux qui logeaient avec eux ? Des bœufs de cette espèce ne sont-ils pas précisément cette matière dissolvante des philosophes, qui dissout ce qu'on met dans le vase avec elle ? Ne sont-ils pas de la même nature que les chevaux de Diomède ? Les parents de Géryon ne donnent-ils pas bien à entendre ce qu'on en doit penser ? Chrysaor son père, vient de χρυσός, l'or, et sa mère Callirhoé signifie eau belle et coulante, de κάλος, beau, et de ῥεω, je coule ; parce que la circonstance que l'auteur de cette fable a eue en vue, est celle de l'élixir au rouge, où le dissolvant ou eau mercurielle, est une eau coulante qui en est le principe et la mère, qui après avoir dissous l'or philosophique, ou Chrysaor, ils s'unissent ensemble, et de ce mariage naît Géryon. La couleur de soufre ou or des philosophes est celle des bœufs, et ces bœufs sont la même chose que le dissolvant qui mange ses hôtes.

Pour venir à bout d'enlever ces bœufs, Hercule fut obligé de tuer Géryon, le chien Orthrus, le dragon, et Erythion qui en avaient soin ; c'est-à-dire que, pour parvenir à la fixation, signifiée, comme nous l'avons vu, par Eurysthée, il faut tuer ou faire putré-

fier ensemble les matières qui composent l'élixir. Le chien à deux têtes est le composé du corps dissoluble et du dissolvant ; le dragon à sept têtes sont les sept circulations ou sublimations qui se font avant que le composé devienne fixe. Erythion en est dit le pasteur, parce qu'il vient d'ἐρυειν, garder, défendre.

Mais ce n'était pas assez d'avoir enlevé ces bœufs, il fallait les mener à Eurythée. Hercule avait bien du chemin à faire, et devait s'attendre à mille obstacles qui s'opposaient à son dessein. Si Bochart avait un peu réfléchi sur le chemin que prit Hercule pour s'en retourner, il n'aurait pas traduit l'Espagne en Épire. Hercule conduisit d'abord ces bœufs d'une île de l'Océan, appelée Gardire, à Tartesse, comme si, l'on disait d'une île flottante à une terre ferme, puisque Gadire vient de γαῖα, terre, et de δεῖπω, venir et aller. On a vu la même chose de l'île de Délos. On dit cette île dans l'Océan ou la mer, parce que le mercure philosophique, où flotte l'île des philosophes, se nomme aussi mer par les Adeptes.

Libys et Alébion

En chemin faisant, un certain Libys, frère d'Alébion, voulut empêcher Hercule de conduire ses bœufs, Hercule le tua, c'est-à-dire qu'il fixa la partie du composé philosophique qui se volatilisait. Cette volatilisation qui ne peut se faire sans agitation de la matière,

est exprimée par ces deux noms de Libys et d'Alébion ; car Libys vient de λείβω, *distiller*, ou λίβυς, *vent qui fait pleuvoir* ; il était frère d'Alébion, parce qu'il a été fait d'ἁλάομαι, *errer, être vagabond*, d'où l'on a fait ἄλη, *erreur*, et de βίος, *vie*, comme si l'on disait, qui mène une vie errante, aussi la fable les dit fils de Neptune, c'est-à-dire de la mer des philosophes.

Alcyonée, Géant

En arrivant à l'Isthme de Corinthe, Hercule eut encore à combattre le Géant Alcyonée. Celui-ci s'était armé d'un caillou d'une grosseur extraordinaire, qu'il avait pris dans la mer Rouge ; il le jeta à Hercule, pour l'écraser, mais notre héros para le coup avec sa massue et tua ensuite le Géant. Le nom seul d'Alcyonée, et l'endroit où il prit le caillou, expliquent ce que l'auteur a voulu dire, car la pierre philosophale se forme de l'eau rouge mercurielle, que Flamel appelle⁴⁷⁰ mer rouge, et Alcyonée vient d'ἄλκη, *force*, d'ὕω, *pleuvoir*, et de νεός, *terre nouvellement travaillée*, comme si l'on disait terre forte, venue de l'eau, et nouvellementensemencée. Hercule le tua, c'est-à-dire : ôta à cette terre sa volatilité ; il jeta ensuite le caillou dans la mer, parce que cette terre, étant fixée, se précipite au fond de l'eau mercurielle.

⁴⁷⁰ Explicat. des Fig. hiérog.

Eryx, fils de Vénus et de Butha

Un certain Eryx, fils de Vénus et de Butha, eut aussi envie des bœufs qu'Hercule conduisait ; mais Hercule le traita comme les autres, et il faut l'expliquer de la même manière, puisque Eryx signifie retard, et qu'étant fils de Butha, qui vient de βυθός, *abîme, fond de l'eau*, et de Vénus, il ne peut que signifier une matière née de l'eau philosophique. Sa mort prétendue n'est aussi que sa fixation.

Hercule, après toutes ces traverses, conduisit enfin son troupeau à Eurysthée, c'est-à-dire qu'il vint à bout de la perfection de la médecine dorée, en mémoire de laquelle il éleva deux colonnes sur les confins de l'Ibérie, pour indiquer l'élixir au blanc, et l'élixir au rouge. L'une de ces colonnes se nommait Calpen, et l'autre Aliba, elles marquaient la fin de ses travaux, et son repos après les fatigues ; aussi Calpé signifie beau et glorieux repos, de κάλος, βεαν, βον, γλοριευξ ; et de παύω, *finir, cesser*. Aliba vient d'ἄλις ; *c'est assez* et de βαίνω, *affermir, fixer, consolider*, comme si l'on disait qu'après avoir fini l'œuvre, on en a assez pour avoir une tranquillité ferme et fiable.

Hercule eut bien d'autres obstacles à surmonter, tant en allant pour enlever les bœufs de Géryon, qu'en les conduisant à Eurysthée après les avoir pris. Nous en allons passer quelques-uns en revue, pour

faire voir que les moindres circonstances de cette fable contribuent à affermir notre système.

Lorsque notre héros partit de la Grèce pour son expédition, il se trouva un jour si fatigué du chaud et de l'ardeur du Soleil, qu'il s'en irrita contre cet astre, et banda son arc pour darder une flèche contre ce dieu. Apollon fut étonné de sa témérité; mais, admirant en même temps le courage et la grandeur d'âme d'Hercule, il lui fit présent d'une grande coupe d'or. Phérécydès⁴⁷¹ dit qu'Hercule s'en servit en guise de gondole, pour traverser l'Océan; qu'étant sur la mer, les flots faisaient tellement balancer cette gondole, qu'Hercule irrité tira une flèche contre l'Océan même, qui se mit en devoir de l'apaiser, et lui donna en effet satisfaction.

On voit bien que cette flèche tirée contre le Soleil, signifie la volatilisation de l'or philosophique, puisque les flèches d'Hercule, de Mercure, de Diane, sont toujours le symbole de la volatilité du dissolvant, ou eau mercurielle. Aussi le Soleil lui donna-t-il une coupe d'or, en récompense de sa grandeur d'âme; c'est-à-dire que le courage et la confiance de l'Artiste se trouvent récompensés par l'or des philosophes, qui est la fin du magistère; au moyen duquel l'Artiste passé l'Océan, pour parvenir au troupeau de Géryon; il tire dans ce trajet une flèche contre l'Océan agité, et

⁴⁷¹ Histor. liv. 3.

l'Océan s'apaise. C'est pour marquer que l'eau mercurielle s'agite dès le commencement de l'opération de l'élixir, se volatilise, et qu'ensuite son agitation cesse peu à peu, lorsque la matière commence à devenir noire. Alors, Hercule entre sur les terres de Géryon, et commence à combattre pour enlever ses bœufs.

Chapitre XIII : Hercule combat les Amazones, et enlève la ceinture de leur Reine Ménélippe

Après avoir combattu des monstres, Hercule va exercer son courage et sa force contre des femmes. On s'imaginera d'abord qu'Eurysthée n'ayant pu se défaire d'Hercule, en l'exposant à périr dans les dangers où il l'avait exposé, et dont il était toujours sorti avec gloire, voulut prendre un autre biais pour amollir son courage. Il savait qu'Hercule n'était pas ennemi du beau sexe, et qu'il ferait d'autant moins de difficultés d'obéir à ses ordres, que les femmes contre lesquelles il l'envoyait, étaient en réputation de courage et de valeur. D'ailleurs, l'objet de son expédition n'était pas de nettoyer une étable, de courir un an entier après une biche, de faire manger un homme à ses propres chevaux, d'enlever un troupeau de bœufs, mais de se saisir de la ceinture d'une reine, et d'une ceinture fort au-dessus des autres par sa valeur et

sa beauté. Alcide partit sur un vaisseau, et s'associa Thésée pour l'accompagner dans cette expédition. En passant par la Bébrycie, Mygdon et Amycus son frère, voulurent s'opposer au passage de nos héros, qui après les avoir fait mourir, ravagèrent tout le pays, et en firent présent à Licus, fils de Déiphile, qu'ils avaient amené avec eux.

Hercule étant enfin arrivé en présence des Amazones, les combattit, en tua une partie, mit les autres en fuite, prit Hippolyte, ou Antiope, prisonnière, qu'il donna à Thésée, et Ménélippe leur reine donna la fameuse ceinture pour sa ran-on, qu'Hercule porta à Eurysthée.

Bien des auteurs, Strabon entre autres, ont pensé que les Amazones n'ont jamais existé, et que tout ce qu'on en publie ne sont que de pures fables. Une des preuves que M. l'Abbé Banier⁴⁷² apporte de leur existence, d'après les auteurs qu'il cite pour ses garants, c'est qu'une de leurs reines, nommée Penthésilée, avait porté du secours à Priam, et fut tuée par Achille. Si nous n'en avons pas de meilleures, nous pourrions souscrire au sentiment de Strabon, puisque Priam, Achille et Penthésilée sont des personnages purement fabuleux, comme nous le verrons dans le livre suivant. Quoi qu'il en soit, Hercule n'étant aussi qu'un héros supposé, les héroïnes qu'il vainquit doivent l'être.

⁴⁷² Mythol. Tom. III, p. 290.

Cette histoire a, par elle-même, plus l'air d'une allégorie que d'un fait réel. Un roi lèvera-t-il une armée pour s'emparer d'une ceinture, fut-elle d'or et de diamants ? Les noms seuls de Procella, Prothoé, Eribée, que l'on donne aux Amazones mises en fuite par Hercule, marquent ce qu'on a voulu signifier par elles. Les autres qu'il prit, sont dites compagnes de Phœbus et de Diane. Ce dernier trait suffirait seul pour déterminer l'allégorie à la médecine dorée.

Il faut donc juger les Amazones comme des Muses, des Bacchantes, et des femmes guerrières qui accompagnèrent Osiris et Bacchus dans leurs expéditions, les unes et les autres ne sont qu'un hiéroglyphe des parties volatiles de la matière du grand œuvre. Procella fut ainsi nommée de sa grande vitesse ; Prothoé, de son extrême agilité, de *πρὸς*, *devant*, et de *θοός*, *vite*, *prompt* ; Eribée, d'ἐρίς, *débat*, et de βοάω, ou βον, *combat*, parce qu'il n'y a rien de plus preste et de plus agile que les parties volatiles, et que lorsqu'elles se mêlent au haut du vase, il semble qu'elles se combattent. Ce sont celles que la fable dit avoir été mises en fuite par Hercule. Celles qu'il prit, étaient Ménalippe leur reine, Antiope ou Hippolyte, Celene, etc. On dit qu'il les prit, c'est-à-dire qu'il les fixa, et c'est pour cette raison que la fable les dit compagnes de Phœbus et de Diane, parce que la matière des philosophes parvenue à la couleur blanche, appelée Diane, et à la couleur rouge, nommée Phœbus, est fixe et ne s'enfuit plus,

ce qui est exprimé par les noms de ces Amazones, puisque Antiope vient de ἀντι, qui marque χηανγε-μεντ, et ὀπος, *suc, humeur*, comme si l'on disait, qui n'est plus liquide, mais solide et congelé, parce qu'il faut que la matière, après s'être dissoute, se congèle et se coagule, pour parvenir au blanc et à la fixation, suivant le précepte de tous les philosophes, *solve et coagula*, et ce que dit Calid⁴⁷³ : « Lorsque j'ai vu l'eau se coaguler d'elle-même j'ai reconnu la vérité de la science et de l'art hermétique. »

Ménalippe est appelée reine des Amazones, et donne pour sa rançon la ceinture ornée de pierres précieuses, parce que Ménalippe est elle-même la Reine des philosophes, et leur Diane, puisqu'elle a pris son nom de Μηνη, *Lune*, et de λίπος, *graisse, embonpoint*, c'est-à-dire Lune dans son plein, ou la matière philosophique au blanc parfait. La ceinture qu'elle donne à Hercule pour sa rançon, est un cercle mêlé de blanc, de rouge, et d'autres couleurs qui se manifestent autour de la matière blanche, dans le temps qu'elle commence à passer du blanc au rouge. Ce cercle est dans le goût de celui que nous avons expliqué en parlant du voile de Proserpine. Hercule porte cette ceinture à Eurysthée : c'est-à-dire qu'il continue l'œuvre, et le conduit à sa perfection. Quant au présent qu'Hercule fit d'Antiope ou Hippolyte à Thésée,

⁴⁷³ Entretien de Calid et de Morien.

nous en ferons mention quand nous parlerons de ce ravisseur d'Ariane.

Chapitre XIV : Hésione, exposée à un monstre marin, et délivrée par Hercule

On ne convient pas du temps où Hercule fit cette expédition. Les uns prétendent que c'est en allant attaquer les Amazones, d'autres, après leur défaite, d'autres enfin disent qu'Hercule fut laissé dans la Troade par les Argonautes, lorsqu'il descendit pour chercher le jeune Hylas, qui s'y était égaré en allant puiser de l'eau.

Cette diversité de sentiment embarrasse beaucoup les mythologues, qui ne sauraient en conséquence faire cadrer leurs époques, quand il s'agit d'expliquer la fable historiquement. M. le Clerc regarde une partie de cette histoire comme réelle, l'autre comme allégorique, et dit en conséquence que le prétendu jeune prince Hylas ne signifie que du bois, que ce qui a donné lieu à la fable, c'est qu'Hercule descendit avec Télamon et ses autres compagnons, du vaisseau des Argonautes, et étant allé couper du bois sur le mont Ida, ils y firent un vaisseau pour l'expédition de Troie. Le bruit, ajoute-t-il, que le bois faisait en tombant, et

dont la forêt retentissait, donna lieu à la fable, qui dit qu'Hercule ne pouvant trouver le jeune Hylas, qu'il aimait tendrement, fit retentir tout le rivage du nom de son favori, ce qui a fait dire à Virgile :

*His adjungit Hylam nautæquo fonte relictum
Clamassent, ut lituus Hyla, Hyla omne sonaret.*

ECLOG. vI.

Le lecteur peut-il être satisfait d'une explication aussi mal concertée ? S'il est vrai que par le jeune et charmant Hylas, on ne doit entendre que du bois, je demande à M. le Clerc, quels charmes et quels attraits pouvaient avoir une planche, une solive, enfin un morceau de bois, pour gagner l'affection qu'Hercule avait conçue pour Hylas ? D'ailleurs y a-t-il apparence que les Argonautes se soient amusés à descendre à terre pour fabriquer un vaisseau dont ils n'avaient que faire ? Car d'où pouvait être venue à Hercule et à Télamon l'idée de construire un vaisseau, pour aller saccager la ville de Troie ? Ou quel motif pouvait l'engager à cette expédition ? La fable n'en dit pas le moindre mot. Si l'on dit que les Argonautes laissèrent Hercule à terre avec Télamon, et que ces deux héros voyant leurs compagnons continuer leur voyage sans eux, prirent le parti de fabriquer ce navire, le fait ne serait pas plus vraisemblable. Pour quelle raison, en effet, abandonner ainsi ces deux héros ? Et supposé

que cela soit arrivé, deux personnes, aidées même de quelques autres, si l'on veut, étaient-elles capables de construire un vaisseau ? Où auraient-ils trouvé les choses nécessaires pour l'équiper ? Étaient-ils assez de monde pour tenter une expédition ? Enfin, pour conclusion, conçoit-on que le bruit fait par un arbre coupé, qui tombe, ait pu faire dire à Virgile et aux auteurs de cette fable, qu'Hercule aimait si tendrement Hylas, que ne pouvant le trouver, il faisait retentir tout le rivage du nom de son favori ? La fable n'est point du tout conforme à cette explication : elle dit qu'Hylas était allé puiser de l'eau, et que soit qu'il eût été dévoré par quelque bête féroce, ou noyé dans quelque ruisseau, Hercule ne l'apercevant plus, le chercha inutilement. Si cet Hylas ne signifie que du bois, la fable dit mal à propos qu'Hercule ne put le trouver, puisque M. le Clerc lui en fait trouver assez pour fabriquer un vaisseau. Qui croirons-nous donc, de l'auteur de cette fable ou de son scholiaste ? Pour moi, je pense qu'il vaut mieux s'en rapporter au premier : le lecteur jugera si j'ai raison. M. le Clerc n'avait pas tort de regarder l'histoire de cet Hylas comme une allégorie, mais au lieu d'expliquer amplement le mot Hylas par celui de *bois*, il aurait dû faire attention qu'il pouvait aussi signifier autre chose, puisque ὕλη, d'où dérive Hyla, et d'où il vient en effet, veut non seulement dire *bois*, *forêt*, mais encore *matière* dont on fait quelque chose : ce qui a déterminé un bon nombre

de philosophes à employer le terme *ylé* ou *hylé*, pour désigner en général la matière de la médecine dorée, dont ils n'ont pas voulu dire le véritable nom. Je pourrais citer ici plusieurs textes de ces philosophes, mais je les omets pour abréger. Si quelqu'un en doute, qu'il lise la Théorie du Testament de Raymond Lulle, la page 38 du Traité de Philalèthe, qui a pour titre : *Vera Confectio lapidis philosophici*⁴⁷⁴.

C'est cette matière même des Adeptes, que l'auteur de la fable a eue en vue sous le nom d'Hylas ; il avait raison de dire qu'Hercule l'aimait tendrement, puisque c'est en elle que les philosophes mettent toute leur affection. Hylas était descendu pour puiser de l'eau, parce qu'on met la matière dans le vase, pour la faire dissoudre en eau. Hylas est dit jeune, parce que la matière que l'on descend dans le vase doit être fraîche et nouvelle ; car si elle était vieille, de naissance, ou de cueillette, elle ne vaudrait plus rien, suivant ce conseil d'Haimon⁴⁷⁵ et de plusieurs autres : *non accipias eam nisi recentem*. Hylas se noya, ou fut dévoré par quelque bête féroce, et Hercule ne put le trouver ; car la matière, auparavant solide, n'est plus telle lorsqu'elle est dissoute en eau, sa forme disparaît, sa solidité s'évanouit, et l'Artiste ne l'apercevant plus dans l'état qu'elle avait avant sa dissolution, peut bien dire allégoriquement qu'elle est noyée, ou

⁴⁷⁴ in-12, édition de Londres, 1678.

⁴⁷⁵ Epist.

que quelque bête féroce a dévoré Hylas, puisque, suivant ce que nous avons vu jusqu'ici, les philosophes emploient communément l'allégorie de dragons, ou de bêtes féroces qui dévorent les hommes, pour désigner la solution, ou de la matière par elle-même, ou de leur or par l'action de leur mercure. Il n'est pas non plus surprenant que l'auteur de cette fable ait supposé qu'Hercule fit retentir le rivage du nom de son cher Hylas, qu'il ne voyait plus. On prendrait mal ces cris, si on les regardait comme des plaintes ; c'était des cris de joie, d'étonnement, tels que ceux que le Trévisan⁴⁷⁶ dit avoir fait lorsqu'il vit que son livre à feuillets d'or était dissous et avait disparu dans la fontaine ; et tels que ceux du Cosmopolite⁴⁷⁷, lorsqu'il vit le fruit de l'arbre solaire fondu, et disparu dans l'eau où Neptune l'avait mis.

Alcide alors partit pour Troie, et rencontra Hésione, fille de Laomédon, exposée pour être dévorée par un monstre marin, afin d'apaiser Neptune irrité contre son père, de ce que celui-ci ne l'avait point récompensé du service qu'il lui avait rendu en bâtissant les murs de Troie. Hercule s'offrit de la délivrer, moyennant un attelage de beaux chevaux, admirables pour leur vitesse, et si légers que suivant les poètes, ils marchaient sur les eaux. Alcide exécuta son entreprise ; mais Laomédon n'ayant pas tenu sa promesse,

⁴⁷⁶ Philosophie des Métaux, Parabole.

⁴⁷⁷ Parabole.

Hercule le tua, fit épouser Hésione à Télamon, et donna la couronne de Laomédon à Podarce son fils, à la prière de la princesse, qui le racheta, et qui pour cela fut appelé Priam.

Pour avoir l'explication de cette fable, il suffit de la comparer avec celle d'Andromède, exposée aussi à un monstre marin, et délivrée par Persée, aussi ont-elles le même objet. Neptune ravageait la Troade parce qu'il était irrité contre Laomédon; les Néréides, déesses de la mer, ravageaient l'Éthiopie, parce qu'elles étaient irritées contre Cassiopée, mère d'Andromède. On consulte l'oracle pour faire cesser ces désolations; même réponse pour l'un et l'autre cas: Cassiopée doit exposer sa fille à la merci d'un monstre marin, envoyé par les Néréides, ce Laomédon doit exposer la sienne à un semblable monstre envoyé par Neptune. L'une et l'autre le sont en effet. Persée survient, et délivre Andromède; Hercule se présente, et délivre Hésione. Persée tue ensuite Phinée et épouse Andromède, Hercule tue Laomédon et donne à Télamon Hésione pour épouse.

Pourquoi deux fables aussi ressemblantes n'ont-elles pas été expliquées de la même façon par nos mythologues⁴⁷⁸? Selon eux, dans l'histoire d'Andromède, le monstre était un corsaire, dont le vaisseau portait le nom de baleine; dans la fable d'Hésione, ce

⁴⁷⁸ M. l'Abbé Banier, *Mythol.* tom. III, p. 292.

monstre est la mer même. La première idée n'était pas mauvaise ; un vaisseau peut très bien être nommé la baleine : mais la seconde n'est pas si heureuse, jamais on ne s'est avisé de donner à la mer un nom pareil. Paléphate⁴⁷⁹ ne se trouve pas en défaut à cet égard, il s'est mieux soutenu, mais a-t-il mieux réussi ? Pour lui, ces deux monstres sont des corsaires. Dans la fable d'Andromède, le monstre corsaire fut tué par Persée, dans celle d'Hésione, M. l'Abbé Banier fournit à Hercule les matériaux nécessaires pour élever une digue contre les flots impétueux de la mer. Pour moi qui n'ai pas les talents de Paléphate et de M. l'Abbé Banier pour construire des vaisseaux et pour élever des digues, je pense qu'il faut expliquer les mêmes faits de la même manière, et beaucoup plus simplement. La fable d'Hésione étant une suite de celle d'Hylas, reprenons-la où nous l'avons laissée.

Nous avons dit que ce jeune prince, dévoré ou noyé, est la matière philosophique en dissolution, ou dissolue en eau. Le temps de cette dissolution et de la putréfaction qui la suit, est celui qui a fourni aux philosophes la matière de toutes les allégories qu'ils ont faites sur les dragons et les monstres, sur les serpents, les bœufs et les chevaux qui dévorent les hommes. Chaque fable nous en a fourni jusqu'ici des exemples variés suivant l'idée de son auteur. On

⁴⁷⁹ Livre des choses incroyables.

a dû s'apercevoir qu'elles ne variaient point pour le fond, et qu'elles signifiaient toutes une même chose. Si l'on voulait se donner la peine d'y réfléchir et de rapprocher les circonstances différentes de chacune, on pourrait n'en faire presque qu'une histoire, où les circonstances seraient à peu près les mêmes, mais rapportées différemment. Un auteur la dirait passée dans un endroit, et attribuerait le fait à une personne ; l'autre la rapporterait comme passée ailleurs, et faite par un autre. Il se trouverait que l'un aurait dit bien des circonstances que l'autre aurait omises : c'est ce que l'on peut remarquer dans la fable que nous expliquons. Il n'y est plus mention d'Hylas, on le laisse submergé, et l'auteur transporte tout d'un coup Hercule à Troie, sans nous apprendre quel chemin il a pris pour y arriver, ni ce qu'il a fait pendant son voyage. Y est-il abordé par eau ? Il y a beaucoup d'apparence, car le lecteur remarquera, s'il lui plaît, qu'il n'est presque pas une fable où il ne soit parlé de mer, ou de rivière, ou de ruisseau, ou de fontaine, ou de lac. La chose ne pouvait être autrement, la mer ou l'eau mercurielle des philosophes étant le théâtre de leurs opérations et leur agent principal. C'est cette même eau qui est le vrai Neptune, père d'une race si nombreuse ; c'est de lui d'où sortent tous ces monstres et ces dragons, ceux de la Toison d'or, du jardin des Hespérides, Méduse, les Gorgones, les Harpies, etc. Ce sont les parties volatiles, dissolvantes, aux-

quelles on a donné le nom de femmes qui dansent, chantent, enfantent tant de héros, ces chevaux ailés et ces bœufs furieux. Ce sont ces chevaux mêmes si légers qu'ils marchent sur les eaux, promis à Hercule par Laomédon, pour récompense, en cas qu'il vînt à bout de délivrer Hésione. Il y réussit heureusement et Laomédon ne voulut pas tenir sa promesse. Ce manque de parole s'explique dans le sens et de la même manière que celui d'Augias envers le même Hercule, qui tua l'un et l'autre pour cette raison.

Enfin, Hercule abandonne Hylas noyé, ou, comme le dit aussi la fable, enlevé par les nymphes, et va trouver le fils d'Ilus. Il fallait bien supposer Laomédon fils d'Ilus ; car Hylas étant noyé ou dissous en eau, cette eau mercurielle s'épaissit, se trouble et forme proprement Ilus ou Ἰλυσ, *un borbier*, d'où naît peu à peu Laomédon, c'est-à-dire la pierre des philosophes, ou la pierre qui commande ou qui règne, de λαῶς, *pierre*, et μεδω, *je commande, je règne*.

Entre toutes les filles du sang royal proposées pour être exposées au monstre marin, le sort choisit Hésione. Elle fut exposée en effet, et Hercule la délivra, c'est-à-dire que, dans la seconde opération, la matière étant en voie de dissolution, ou exposée à l'action du mercure philosophique, signifié par le monstre marin, cette matière se volatilisant monte au haut du vase, et semble par là être enlevée aux dents meurtrières de ce monstre.

A cette délivrance, c'est-à-dire à la volatilisation de la matière, succède le mariage d'Hésione et de Télamon ; c'est proprement le mariage philosophique du fixe et du volatil, qui se réunissent en une seule matière, après lequel Hercule, à la prière d'Hésione, donne la couronne de Laomédon à Podarce, qui dans la suite fut nommé Priam, parce qu'il avait été racheté, c'est-à-dire volatilisé du fond du vase où il était retenu. Podarce vient de ποδος, *pied*, et d'ἄρκεῖν, *secourir*, comme si l'on disait : *secourir un homme lié par les pieds*. Priam vient de πρίαμαι, *racheter*.

La couronne de Laomédon est la couronne du roi des philosophes, donnée à son fils, c'est-à-dire à l'élixir sortant de la putréfaction, où il était détenu comme esclave et en prison ; c'est pourquoi on l'a nommé Priam après qu'il en a été délivré.

Chapitre XV : Anthée étouffé par Hercule

De Phrygie, Alcide fut en Libye, et y trouva un Géant nommé Anthée, fils de Neptune et de la Terre : il était d'une grandeur prodigieuse et d'une force extraordinaire ; il habitait les montagnes et les rochers, défiait tous les passants à la lutte, et les étouffait quand ils avaient le malheur de tomber entre ses mains. Hercule accepta le défi d'Anthée ; ils se saisirent : Hercule

le terrassa plus d'une fois par terre et croyait l'avoir tué ; mais toutes les fois qu'Anthée touchait à la terre sa mère, ce Géant y trouvait de nouvelles forces et recommençait le combat avec plus de vigueur. Hercule s'en aperçut ; et l'ayant soulevé, au lieu de le terrasser comme auparavant, il le soutint en l'air et le serra si fort qu'il l'étouffa.

Il n'y a point de rôle que M. l'Abbé Banier ne fasse jouer à Hercule. Dans la plupart des explications qu'il donne des travaux de ce héros, il en fait tantôt un général d'armée, tantôt un amiral ; il en fait aujourd'hui un marchand. « Comme il (Hercule) voulait établir une colonie en Afrique, pour faciliter le commerce, dit l'Abbé Banier⁴⁸⁰, il en fut repoussé d'abord par un *autre marchand* qui s'était établi dans la Libye, et qui était déjà si puissant qu'il n'était pas possible de l'y forcer. » Hercule entre ses mains devient un Protée. Il était marchand, il reparaît sous sa forme de héros. Les circonstances décident de ce qu'il doit devenir : « Car notre héros, ajoute notre auteur, l'attira adroitement sur mer, et lui ayant coupé les passages de la terre, où il allait se rafraîchir et reprendre des troupes, il le fit périr. De là est venue la fable d'Anthée, fameux géant, fils de la terre, qu'il fallut, dit-on, étouffer en l'air, à cause qu'il reprenait de nouvelles forces toutes les fois qu'il était terrassé. »

⁴⁸⁰ Mythol. Tom. III, p. 281.

L'auteur de cette fable n'a pas eu l'esprit de trouver un nombre de beaux et bons chevaux pour le service d'Hercule dans cette expédition, M. l'Abbé Banier en aurait fait des galères, comme il avait fait de ceux que Laomédon avait promis à Hercule. Elles n'auraient cependant pas été inutiles dans un combat naval : mais sans doute qu'Hercule avait un bon nombre de vaisseaux, du moins étaient-ils nécessaires à son dessein dans le système de M. l'Abbé Banier. Il n'en est pourtant fait aucune mention dans cette fable, ni même de rien qui puisse les signifier. Il y a donc grande apparence qu'Alcide n'en avait pas besoin. En effet, que lui auraient servi des vaisseaux pour se mesurer corps à corps avec Anthée, pour le soulever en l'air, et l'étouffer à force de le serrer ? Si l'explication que donne ce savant mythologue, est conforme à l'idée de l'inventeur de cette fable, Hercule ne savait pas son métier. Il ne pouvait faire une plus grande faute que d'obliger Anthée de se retirer au port, puisqu'il y trouvait de nouvelles forces pour rafraîchir ses troupes. Est-il à croire qu'un aussi grand héros ait fait une aussi grande bétise, et cela par trois fois ? Cela ne peut pas être, aussi la fable n'en dit-elle rien : elle suppose un combat de lutte, et non un combat naval, un combat d'homme à homme, et non un combat de troupes : elle dit qu'Hercule terrassa trois fois Anthée, et non qu'Anthée se retira à terre, elle dit qu'Hercule l'éleva en l'air et l'y étouffa, et non qu'il

l'attira sur mer, où il le fit périr. En un mot, quelque bien trouvée que soit l'explication de M. l'Abbé Banier, elle n'est point du tout conforme à l'idée que nous présente cette fable. Son objet est infiniment plus simple. Le nom seul d'Anthée peut confondre ce pénétrant mythologue, puisqu'il signifie proprement *tué en l'air*, de ἄνω, *sursum*, et de θύειν, *immoler*, ou θεῶ, *punir, faire périr*. Les fables supposent souvent Alcide vainqueur à la lutte, nous en avons déjà parlé plus d'une fois, mais il est bon d'en dire ici la raison. La lutte est un combat de deux hommes qui se saisissent corps à corps, et chacun fait tout son possible pour terrasser son adversaire : pour en venir à bout, il faut communément faire perdre terre à son adversaire, parce que n'ayant alors aucun point d'appui, il en est plus facilement culbuté. On ne peut pas supposer que l'auteur de cette fable ait voulu nous donner l'idée d'une vraie lutte entre Hercule et Anthée. Ce dernier, par sa grandeur et sa corpulence énorme, aurait écrasé Hercule par son seul poids. Hercule est supposé extrêmement fort et vigoureux, mais non de la taille d'Anthée, car, suivant même l'échelle chronologique de M. Henrion⁴⁸¹, il n'avait que dix pieds : Anthée au contraire, avec la force que la fable lui suppose, avait, dit-on, soixante et quatre coudées de hauteur. Hercule ne pouvait embrasser que le pouce

⁴⁸¹ Éloge de M. Henrion par M. de Boze, T. V, p. 379 des Mém. de l'Acad. des Inscript.

d'Anthée, tout au plus sa jambe. Comment aurait-il donc pu non seulement élever de terre une masse si énorme, mais l'y soutenir et l'étouffer en l'air, lui qui ne devait pas aller jusqu'aux genoux d'Anthée ? Il faut donc avoir recours à l'allégorie, et celle-ci nous explique tous les autres combats de lutte où Hercule a été vainqueur.

Anthée est certainement une personne feinte, qui n'a jamais existé que dans l'imagination du poète, et quoique M. l'Abbé Banier, sur la caution de Plutarque⁴⁸², nous dise qu'on a trouvé ses ossements à Tingi sur le détroit de Gibraltar, son existence n'en est pas plus réelle, puisqu'il est dit fils de Neptune et de la Terre, et que tout le monde sait parfaitement bien qu'un tel père et une telle mère n'ont jamais existé sous forme humaine.

Mais l'Anthée dont il est ici question, est en effet fils de Neptune et de la Terre, c'est-à-dire de l'eau et de la terre philosophiques, qui sont le père et la mère du magistère ou de la pierre des philosophes. Cette pierre ou cet Anthée défie à la lutte tous les étrangers, et écrase contre les rochers qu'il habite tous ceux qui ont la hardiesse de se mesurer avec lui, parce que tout ce qui n'est point de sa nature lui est étranger et n'a point de prise sur lui : elle est si fixe, que le feu même ne peut la volatiliser, tout ce qu'on peut mêler avec

⁴⁸² In Sertorio.

elle d'hétérogène se perd et se pulvérise sans effet. Le seul Hercule ou l'Artiste, à qui l'on attribue communément les effets du mercure philosophique, a prise sur elle ; et comme ce mercure est au moins aussi vigoureux que la pierre, quand il s'agit de faire l'élixir que Philalèthe⁴⁸³ appelle la préparation parfaite de la pierre, il faut qu'il se donne un combat de lutte entre eux, c'est-à-dire que cette pierre si fixe doit être volatilisée et élevée du fond du vase ; plus elle y resterait, plus elle deviendrait fixe, et acquerrait par conséquent de nouvelles forces, tant qu'elle demeurerait avec la Terre, sa mère. Hercule ne viendrait jamais à bout de tuer Anthée, s'il ne lui faisait perdre terre, parce que la matière de l'élixir ne pourra jamais tomber en putréfaction, si elle n'est auparavant volatilisée en toutes ses parties, car il faut pour cela une dissolution parfaite : mais sitôt que la partie fixe et terrestre est volatilisée, Anthée n'a plus de force à recevoir de sa mère ; il faut qu'il succombe aux efforts d'Hercule. C'est à ce sujet que tous les philosophes disent : *volatilisez le fixe, et fixez ensuite le volatil*.

Je suis surpris que M. l'Abbé Banier n'ait pas fait attention que l'Anthée dont il est ici question ne diffère en rien de celui qu'Osiris est supposé avoir établi gouverneur d'une de ses provinces, pendant le voyage qu'il fit dans les Indes. Il est dit de l'un et de l'autre

⁴⁸³ Enarrat. Methodica.

qu'Hercule les fit périr ; ce qui prouve très bien que la fable grecque du prétendu Anthée de Tingi, est tirée et imitée de la fable de l'Anthée égyptien, et que les deux Hercules ne sont aussi que la même personne ; ce qui est encore prouvé par l'histoire suivante.

Chapitre XVI : Busiris tué par Hercule

Nous avons vu dans le premier livre, qu'Osiris, avant de partir pour les Indes, donna le gouvernement de la Phénicie et des côtes maritimes de ses États à Busiris, et celui de l'Éthiopie et de la Libye à Anthée. La fable nous apprend que ce même Anthée fut étouffé par Hercule de la manière que nous venons de le voir ; elle nous dit aussi qu'après cela Busiris expira sous les coups de notre héros et que de la Libye, Alcide se transporta en Égypte pour cela. Je ne vois donc pas pourquoi sur un *on dit*, rapporté par Diodore de Sicile, M. l'Abbé Banier introduit sur la scène un autre Busiris, roi d'Espagne, tué par Hercule, pour avoir voulu faire enlever par des corsaires les filles d'Hespérus, frère d'Atlas, prince de Mauritanie et d'Hespérie. La fable ne fait aucune mention de cet enlèvement : et d'ailleurs

M. l'Abbé Banier a eu bientôt oublié qu'il avait dit, cinq pages auparavant, sur la caution de Bochart,

qu'Hercule n'a jamais été en Espagne, et qu'elle n'était pas connue de son temps. Comment peut-il donc se faire qu'Alcide ait tué un roi qu'il n'a jamais vu, et dont le pays même lui était inconnu ? Comment accorder, outre cela, le règne d'Atlas et celui de Saturne, son frère ? Selon le même Diodore, l'Hercule égyptien vivait à la vérité du temps d'Osiris, fils de Saturne, mais l'Hercule grec lui était postérieur de bien des siècles. Si c'est donc à ce dernier qu'il faut attribuer ce qu'on dit d'Hercule par rapport à Atlas, il fallait que ce prince de Mauritanie fut bien vieux, et ses nièces des beautés trop surannées, pour engager Busiris d'en envier la possession.

En admettant donc pour un moment l'existence réelle de ce Busiris, il me paraîtrait plus vraisemblable de ne pas distinguer Anthée et Busiris tués par Alcide, de ceux que l'on dit l'avoir été par l'Hercule égyptien ; mais il faudrait en même temps ne faire qu'un même homme d'Alcide et d'Hercule égyptien, et cela n'accommoderait pas le système de M. l'Abbé Banier. Ce n'est pas en cela seul qu'il n'est pas conforme à la fable. Elle dit qu'Hercule se transporta en Égypte, et non en Espagne, pour punir Busiris de son inhumanité. Ce Busiris était, dit-on, fils de Neptune et de Lysianasse. Sa cruauté l'engageait à surprendre tous les étrangers qui abordaient dans son pays et, quand il s'en était saisi, il les immolait à Jupiter. Hercule, voulant venger l'inhumanité d'un ennemi si redoutable,

se rendit en Égypte. Busiris lui tendit des embûches ; mais Hercule les évita, surprit Busiris lui-même avec Amphidamas son fils, ministre de sa cruauté et les sacrifia à Jupiter sur le même autel où ils avaient coutume de sacrifier les autres.

Voilà la fable toute simple ; il n'y est point question d'Atlas, ni des Hespérides, ni des pommes d'or données en récompense à Hercule pour avoir chassé des corsaires et tué Busiris. C'est néanmoins de cette dernière manière que M. l'Abbé Banier l'habille. L'histoire du Jardin des Hespérides est tout à fait étrangère à celle de Busiris, au moins prise comme histoire, car d'ailleurs ce sont deux allégories de la même chose, l'une à la vérité plus circonstanciée que l'autre. Celle de Busiris ne regarde que le commencement de l'œuvre, jusqu'à ce que la couleur grise, appelée Jupiter, paraisse ; au lieu que celle des Hespérides renferme allégoriquement l'œuvre jusqu'à la fin, comme on peut le voir dans le livre second, où j'ai expliqué, dans un chapitre particulier, tout ce qui regarde l'histoire de l'enlèvement des pommes d'or du jardin gardé par les filles d'Atlas ou d'Hespérus.

Busiris était fils de Neptune, par conséquent frère d'Anthée, c'est-à-dire sorti ou né de l'eau. On a dit, par cette raison, qu'Osiris l'avait constitué gouverneur des côtes maritimes de ses États. Quant à sa cruauté, il faut l'expliquer de la même manière et dans le même sens que celle de Diomède, d'Anthée, et la férocité des

bêtes dont nous avons parlé. La différence que la fable y met, est que Diomède faisait manger à ses chevaux les étrangers qui tombaient entre ses mains, et Busiris les sacrifiait à Jupiter. Le fond est le même, puisque les effets et les suites de cette prétendue cruauté sont toujours la mort de ces étrangers, c'est-à-dire la putréfaction ou la dissolution de la matière, on dit que Busiris les immolait à Jupiter, parce que la couleur grise, appelé Jupiter par les philosophes, suit immédiatement la couleur noire qui se manifeste pendant la putréfaction. Hercule fit subir le même sort à Busiris et à son fils, c'est que l'eau mercurielle ou dissolvant philosophique, signifié par ce fils et ce petit-fils de Neptune, se putréfient aussi avec la matière qu'ils dissolvent, et passent ensemble de la couleur noire à la couleur grise. Une preuve bien convaincante que mon explication est conforme à l'intention de l'auteur de cette fable, c'est qu'il dit Busiris fils de Lysianasse, ou de la dissolution, de λύσις, et ὄνα; car c'est des mêmes mots qu'on a composé celui d'*analyse*, qui signifie la même chose. Nous avons déjà parlé de Busiris dans le premier livre; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage. Isocrate l'a beaucoup loué, et Virgile dit qu'il ne mérite pas de lierre.

. *Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit busiridis aras?*

GEORG. L. 3;

Strabon⁴⁸⁴ dit qu'il ne fut ni roi, ni tyran.

Chapitre XVII : Prométhée délivré

Hercule était un grand coureur ; de la Grèce il va en Libye, de Libye en Égypte, d'Égypte aux monts Caucasus ou Hyperborées, et de là dans les autres lieux fort éloignés que nous verrons ci-après. S'il était en effet général d'armée, suivant l'idée que veut nous en donner M. l'Abbé Banier, il dut faire périr bien des troupes dans des marches aussi longues et aussi difficiles, et quel pays si peuplé eut pu y fournir ? Eurysthée, aux ordres duquel il obéissait, était roi de Mycènes, mais tous les habitants, même réunis, de ce petit royaume n'auraient pu composer un corps d'armée assez nombreux pour imprimer la terreur aux trois princes espagnols aux ordres de Géryon⁴⁸⁵. Supposons même que, conduits par un général aussi expérimenté que l'était Alcide, ils furent invincibles, à peu près comme la petite armée d'Alexandre le Grand ; il n'était pas possible qu'il n'en périsse beau-

⁴⁸⁴ Geogr. I. 17.

⁴⁸⁵ Je parle ici conformément à la note que M. l'Abbé Banier a mise lui-même dans son tome III, p. 396, où il avertit le lecteur que les États de ces rois de la Grèce se bornaient souvent à une ville et à quelques villages des environs.

coup, soit par la fatigue des marches, soit par les différents combats qu'ils eurent à soutenir. Son armée ainsi affaiblie, et sans recrues (car où les aurait-il prises ? Mycènes était trop éloignée de la Mauritanie pour en attendre d'Eurysthée), serait venue à rien. En attendant que M. l'Abbé Banier ou ceux qui adoptent ses idées, aient trouvé des expédients pour nous dire comment Hercule se tirait de cet embarras et de tant d'autres qui naissaient sous ses pas, qu'il serait trop long d'examiner ici, et qui d'ailleurs ne sont rien à mon système. Je trouve Hercule au mont Caucase, et je vais voir ce qu'il y fait, sans m'embarrasser comment il y est venu.

Hercule était ami de Prométhée depuis bien des siècles, puisqu'ils vivaient ensemble du temps d'Osi-
ris. Hercule avait la Surintendance générale de toute l'Égypte, et Prométhée en gouvernait seulement une partie. Le Nil vint à déborder et désola cette partie. Prométhée en fut si pénétré de douleur, qu'il se serait tué par désespoir, si Hercule ne lui avait prêté la main et n'avait trouvé le moyen d'arrêter ce débordement par des digues qu'il éleva. Mais si Prométhée survécut à cette douleur, ce ne fut que pour traîner la vie la plus douloureuse et la plus affreuse qui fût jamais. Prométhée vola le feu du Ciel, et le porta sur la terre, pour en faire part aux hommes. Jupiter résolut de s'en venger, et envoya Mercure se saisir de Prométhée, avec ordre de l'attacher sur le mont Caucase,

où une Aigle, fille de Typhon et d'Échidna, devait lui dévorer éternellement le foie ; car il en renaissait autant chaque nuit, selon Hésiode, que l'Aigle lui en avait dévoré pendant le Jour. Ce même auteur ne fixe point la durée du supplice de Prométhée ; mais d'autres Anciens le bornent à trente mille ans. Pourquoi M. l'Abbé Banier n'adopte-t-il pas ce dernier sentiment ? Il aurait pu lui servir à déterminer quelques époques historiques, et peut-être le temps de la délivrance de Prométhée serait tombé précisément à celui où il suppose que vivait Alcide. Mais non ; il fait observer⁴⁸⁶ *que cette aventure ne doit pas être mise sur le compte d'Hercule de Thèbes, mais du Phénicien ; puisque, dit le même auteur, Prométhée vivait plusieurs siècles avant Amphitryon.* Le même Hésiode ne dit point non plus que Jupiter emprunta le ministère de Mercure, mais qu'il attacha lui-même cet infortuné.

Hercule, quoique fils de Jupiter, ne put voir sans pitié son ami dans un tourment si affreux, et aux risques mêmes d'encourir la disgrâce de ce dieu redoutable, il se mit en devoir de délivrer Prométhée. Il se transporta au mont Caucase, il tua l'aigle, et le déchaîna.

L'amitié ne fut pas sans doute le seul motif qui déterminait Hercule : Prométhée lui avait rendu un service signalé, lorsqu'Hercule fut le consulter avant

⁴⁸⁶ Mythol. Tom. II, p. 121

d'entreprendre l'expédition du Jardin des Hespérides. Hercule suivit ses conseils, et s'en trouva bien. Il y a donc apparence qu'il n'avait pas oublié ce bienfait, et que la reconnaissance eut beaucoup de part dans la démarche qu'il fit pour le délivrer : mais enfin, quelque motif qu'il pût avoir, il y réussit.

La parenté de Prométhée indique assez ce qu'il était. Il avait eu pour père Japet, fils du Ciel et frère de Saturne ; sa mère se nommait Clymène, fille de l'Océan. Je n'entreprendrai point de discuter les différents sentiments des mythologues au sujet de sa généalogie ; ces discussions n'entrent point dans le plan que je me suis proposé. Je m'en tiens toujours à ce qu'en disent Hésiode, Homère et les plus Anciens. J'ai expliqué plus d'une fois ce que ces anciens auteurs des fables ont entendu par Saturne ; on sait par conséquent ce qu'il faut entendre par Japet son frère, qui, selon les apparences, vient d'ἰαίνω, *dissoudre, ramollir, verser*, et de πετάω, *ouvrir, développer* ; parce que dans la putréfaction, où la matière est parvenue au noir, appelé Saturne par les philosophes, la matière s'ouvre, se développe et se dissout ; c'est pour cela que Clymène, fille de l'Océan, est appelée sa femme, parce que les parties volatiles s'élèvent de l'Océan ou mer philosophique, et sont une des principales causes efficientes de la dissolution.

Ces parties volatiles ou l'eau mercurielle sont la

mère de Prométhée, qui est le soufre philosophique, ou la pierre des philosophes.

On dit qu'Osiris lui donna le gouvernement de l'Égypte, sous la dépendance d'Hercule, parce que l'Artiste, signifié par Hercule, gouverne et conduit les opérations de l'œuvre. Un débordement désola toute la partie de l'Égypte où commandait Prométhée ; c'est la pierre des philosophes parfaite qui se trouve submergée dans le fond du vase. Hercule fut le consulter en allant enlever les pommes d'or du Jardin des Hespérides, parce qu'avant de parvenir à la fin de l'œuvre, ou à l'élixir parfait, qui sont ces pommes d'or, il faut nécessairement faire et se servir de la pierre du magistère, signifiée par Prométhée. Le feu du Ciel, qu'il enlève, est cette pierre tout ignée, une vraie minière du feu céleste, suivant ces paroles de d'Espagnet⁴⁸⁷ : « Ce soufre philosophique est une terre très subtile, extrêmement chaude et sèche, dans le ventre de laquelle le feu de nature, abondamment multiplié, se trouve caché... On l'appelle, à cause de cela, père et semence masculine.... Que le sage Artiste qui a été assez heureux pour avoir en sa possession cette minière du feu céleste, ait soin de la conserver avec beaucoup de soins. » Il avait dit dans le Canon 121 : « Il y a deux opérations dans l'œuvre, celle par laquelle on fait le soufre ou la pierre, et celle

⁴⁸⁷ Can. 122.

qui fait l'élixir ou la perfection de l'œuvre. » Ce qui doit s'entendre, quand on ne veut pas le multiplier. Par la première, on obtient Prométhée et le feu céleste qu'il a volé par l'aide de Minerve, et par la seconde, l'Artiste enlève les pommes d'or du Jardin des Hespérides, de la manière que nous l'avons expliqué dans le chapitre que nous en avons fait exprès.

Jupiter, pour punir Prométhée de son vol, le condamna à être attaché sur le mont Caucase, et l'y fit enchaîner par Mercure, ou l'y attacha lui-même ; car l'un et l'autre est fort indifférent, puisque c'est le mercure philosophique qui forme Prométhée, et l'attache à cette montagne de gloire, ou, si l'on veut, Jupiter ; parce que la pierre commence à se fixer et à devenir pierre immédiatement après que la couleur grise, appelée Jupiter, se montre. Le temps du supplice de Prométhée n'était pas déterminé, l'Artiste en effet peut s'en tenir au soufre philosophique, s'il ne veut pas faire l'élixir, ou enlever la Toison d'or et les pommes du Jardin des Hespérides ; mais s'il le veut, il faut qu'il entreprenne de délivrer Prométhée ; alors, il doit tuer l'aigle qui lui dévore le foie. Cette aigle est l'eau mercurielle volatile ; et comment la tuer ? à coups de flèches. Nous verrons, dans le livre suivant, de quelle nature étaient ces flèches d'Hercule. On dit que cet aigle lui dévorait le foie sans cesse, et qu'il en renaissait autant qu'il en dévorait, parce que si l'on ne fait point l'élixir, la pierre une fois fixée resterait

éternellement au fond du vase au milieu du mercure, sans en être dissoute, quoique ce mercure soit d'une activité, et l'on peut dire, d'une voracité si extrême, que les philosophes ont pris pour son hiéroglyphe et lui ont donné les noms de dragon, loup, chien et autres bêtes voraces. Cette idée est aussi venue de l'équivoque des deux mots grecs ἄετος, qui veut dire *aigle*, et ἄητος, *insatiable*. On a supposé que Prométhée avait été attaché sur un rocher du mont Caucase, parce que le rocher indique la pierre philosophique, et le nom de Caucase sa qualité, et l'estime qu'on doit en faire ; puisque Caucase vient de καυχάμμαι, *se glorifier, se réjouir*, comme si l'on disait qu'il fut attaché sur le mont de gloire et de plaisir. C'est par la même raison que les philosophes lui ont donné le nom de *pierre honorée, pierre glorifiée*, etc. Voyez sur cela Raymond Lulle, *Testamentum Antiquissimum*, avec son *Codicillum*. On trouvera sans doute extraordinaire qu'à l'occasion de Prométhée, j'appelle le mont Caucase un mont de plaisir ; mais on n'en sera pas surpris, si l'on fait attention que le Caucase philosophique est une vraie source de joie et de plaisir pour l'Artiste qui y est parvenu. Toute cette allégorie de Prométhée n'a rien que de triste, d'effrayant et de révoltant, mais les philosophes en font souvent de telles. Tous les travaux d'Hercule ne nous représentent que des monstres et des fureurs : lui-même semble ne s'être acquis sa réputation du plus grand des héros que par des traits

de barbarie et d'inhumanité. Les histoires de Diomède et de Busiris en sont des preuves non équivoques. Mais, si on les prend pour des allégories, toute cette férocité s'évanouit ; elles ne présentent alors que des choses fort simples, et qui n'ont été enveloppées dans des nuages si obscurs, que pour les cacher au commun du peuple, et, comme le disent les philosophes, pour en éloigner ceux qui en font indignes, et qui feraient servir la connaissance qu'ils en auraient, et la chose même, s'ils la possédaient, à assouvir toutes leurs passions dérégées. Cette histoire de Prométhée n'a rien qui semble y conduire ; mais, si l'on fait attention que l'aigle était fille de Typhon et d'Échidna, on verra bientôt ce qu'elle signifie. C'est d'elle que Basile Valentin dit⁴⁸⁸ : « Un oiseau léger méridional arrache le cœur de la poitrine de la bête féroce et ignée de l'Orient. »

Chapitre XVIII : Combat d'Hercule avec Achéloüs

La Fable nous présente Achéloüs sous plusieurs points de vue différents : premièrement, comme un roi d'Étolie, selon Alcéus, fils de l'Océan et de la Terre ; et comme un fleuve, qui décharge les eaux dans la mer, près des îles Echinades. Les uns le disent

⁴⁸⁸ 12 Clefs.

fils du Soleil et de la Terre, les autres de Thétis et de la Terre. Quoi qu'il en soit, Achéloüs avait demandé Déjanire en mariage, et Hercule voulait aussi l'avoir. La dispute s'échauffa entre eux ; et Achéloüs crut ne pouvoir mieux faire, pour se défendre contre la vigueur et la force d'Hercule, que de prendre la forme de taureau, et fondre sur lui avec impétuosité. Il le fit en effet. Hercule, loin d'en être intimidé, le saisit par les cornes, et les lui arracha. Achéloüs céda, mais comme il voulait ravoir ses cornes, il les redemanda à Hercule, et Achéloüs lui donna la corne Amalthée.

Les Anciens comparaient assez communément les fleuves, les rivières, la mer, et même toutes forces d'amas d'eaux, aux taureaux, soit à cause de leur impétuosité, soit à cause du bruit que font les eaux, quand elles s'écoulent avec rapidité, parce que ce bruit a quelques rapports avec les mugissements d'un taureau. C'est de là sans doute que M. l'Abbé Banier a expliqué la fable d'Achéloüs par une digue qu'il suppose avoir été mise par Hercule pour arrêter l'impétuosité d'un fleuve de ce nom. Il explique aussi l'enlèvement des cornes d'Achéloüs changé en taureau, comme si l'on eût détourné un bras du fleuve. Ces explications ne seraient pas mauvaises pour expliquer toute autre fable ; mais elles ne peuvent convenir à celle-ci, où beaucoup d'autres circonstances restent par ce moyen sans être expliquées, et ne peuvent en effet l'être suivant son système. Elle ne dit pas

qu'Achéloüs ne se changea qu'en taureau ; il avait pris auparavant celle de dragon, et reprit ensuite celle d'homme, suivant Sophocle⁴⁸⁹ :

Ovide, en parlant de Protée, dit d'Achéloüs⁴⁹⁰ qu'il est tantôt un jeune lion, tantôt un sanglier, puis un serpent, un taureau, une pierre, un arbre, enfin fleuve de feu. Il faut donc juger d'Achéloüs comme de Protée ? L'un et l'autre avaient le pouvoir de changer de formes quand ils le voulaient. Il y a eu à la vérité un fleuve Achéloüs, mais je ne sais pas où M. l'Abbé Banier a pris que quelques Bergères firent naufrage dans une des inondations de ce fleuve, et que cela fit dire qu'elles avaient été changées en ces îles qu'on nomme Échinades. Il est aisé de se tirer d'embarras, quand on a inventé des faits pour servir de fondement à ses explications. Il faut avoir de la bonne foi, et rapporter les choses telles qu'elles sont. Il y aurait plus

⁴⁸⁹ Flumen fuit Procus mihi, Acheloum fero.

Formis tribus qui me petivit à patre :

Taurus, deinde pluribus ventrem notis

Pictus draco, vir inde, cui caput bovis :

Mento fluebat rivuli potabilis

Undæ nitentis, fontibus simillimi.

In Trachiniis.

⁴⁹⁰ Nam modo te juvenem, modo te videre leonem,
Nunc violentus aper : nunc quem tetigisse timerent,

Anguis eras : modo te faciebant cornua taurum.

Sape lapis poteras, arbor quoque sæpe videri.

Interdum faciem liquidarum imitatus aquarum

Flumen eras, interdum undis contrarius ignis.

Métam. l. 8.

de gloire à avouer son embarras qu'à se tirer d'affaire par des faits supposés.

Cette fable est des plus simples à expliquer, pour celui qui se ressouviendra de la manière toute naturelle dont j'ai expliqué les précédentes. Achéloüs était un fleuve, par conséquent de l'eau. Quelques-uns l'ont dit roi d'Étolie, mais ce titre ne change point de nature, qui à cause de sa propriété volatile et dissolvante, l'a fait appeler aigle par les philosophes. Il veut avoir Déjanire, fille d'Œnée, roi du même pays ; elle lui était promise et même fiancée. Voilà deux rois d'Étolie en même temps, et de bon accord ensemble, puisque l'un promet sa fille en mariage à l'autre. Comment accorder cela pour l'histoire ? Dans mon système, il n'y a point de difficulté. Achéloüs est l'eau mercurielle simple du commencement de l'œuvre, Œnée est l'eau mercurielle de la seconde opération, c'est ce qui lui fait donner le nom d'Œnée, d'οἶνος, *vin*. C'est celle-là même que Raymond Lulle appelle *vin* dans presque tous ses ouvrages, et Riplée a suivi son exemple dans plus d'un endroit. Achéloüs veut avoir la fille en mariage, et il l'a fiancée, parce que dans l'opération de l'élixir, on unit la fille d'Œnée avec l'eau mercurielle. Hercule se présente, et veut la lui enlever, c'est l'Artiste qui veut avoir le résultat de l'œuvre. On suppose en conséquence un combat entre le mercure et l'Artiste. Achéloüs voyant qu'il ne peut résister à Hercule, se change en serpent ; mais

Hercule ayant vaincu l'hydre de Lerne, qui ne différait en rien, pour le fond, d'Achéloüs en serpent, en vint bientôt à bout, et avec les mêmes armes. Achéloüs se changea pour lors en taureau, et en taureau furieux comme celui de Crète ; Hercule le combattit, et lui arracha les cornes, c'est-à-dire ce qui lui servait de défense. Quelle est la défense du mercure philosophique ? C'est sa volatilité, on la lui arrache en le fixant. C'est aussi ce qu'Ovide a voulu désigner, quand il a dit qu'Hercule ayant arraché les cornes d'Achéloüs, il le terrassa :

*Admissumque trahens sequitur, depressaque dura
Cornua figit humo, meque alta sternit arena.*

METAM. L. 9, FAB. I.

Achéloüs ne put soutenir la honte d'avoir été vaincu : il se précipita dans l'eau pour s'y cacher, et les Naïades remplirent sa corne de toutes sortes de fleurs et de fruits, de manière qu'elle devint une corne d'abondance. J'ai déjà dit plus d'une fois que la matière, étant fixée, se précipite au fond du vase. On sait ce que signifient les Naïades, et personne n'ignore que l'élixir parfait ou la pierre philosophale est la vraie corne d'Amalthée, ou la source de tous les biens.

Chapitre XIX : Le Centaure Nessus percé d'une flèche par Hercule

Hercule ayant vaincu Achéloüs, n'eut plus de compétiteurs. Il emmenait Déjanire avec lui, lorsqu'il fut arrêté dans son chemin par les eaux débordées et impétueuses d'un fleuve. Ne sachant comment le traverser, il eut recours au Centaure Nessus, qui savait les gués, et le pria de passer Déjanire de l'autre côté. Nessus y consentit, prit Déjanire sur son dos et la porta à l'autre rive ; mais en traversant la rivière, la beauté de Déjanire fit impression sur Nessus, au point de l'engager à vouloir lui faire violence, dès qu'il eut abordé le rivage. Déjanire se mit à crier, Hercule l'entendit, et se doutant du dessein de Nessus, il lui décocha une flèche empoisonnée du venin de l'hydre de Lerne, et le tua. Nessus en mourant donna sa robe, teinte de son sang, à Déjanire, qui en fit l'usage que nous verrons dans la suite.

Nous avons déjà parlé de ce Centaure, à l'occasion de Junon changée en nuée, il naquit d'Ixion et de cette nuée. Son nom indique ce qu'il était, c'est-à-dire le mercure au rouge pourpré, puisque *nÁsoj*, veut dire *une robe bordée de pourpre*, ce qui marque le temps où la couleur rouge commence à se manifester sur la matière, temps auquel Hercule lui décoche une flèche, après qu'il a passé le fleuve, c'est-à-dire

après que l'eau mercurielle ne peut plus se volatiliser, et l'emporter par l'impétuosité de ces flots. Hercule, dit-on, le tua, parce que la matière est alors fixe. Il donna sa robe, teinte de son sang, à Déjanire; c'est la matière au blanc, signifiée par Déjanire, qui reçoit la couleur rouge par l'action du mercure philosophique. Elle la fit porter à Hercule par Lichas, pour ravoir son amour, car elle le soupçonnait de l'avoir abandonnée, pour aimer Iolé, fille d'Euryte. Hercule la vêtit; mais, au lieu d'amour, elle lui imprima de la fureur: il tua Lichas et fit ce que nous dirons lorsque nous parlerons de sa mort. Lichas, domestique porteur de la robe de Nessus, est le mercure philosophique. Les philosophes, Trévisan entre autres⁴⁹¹, lui donnent le nom de serviteur rouge, et Basile Valentin, avec plusieurs autres, le nomment loup, à cause de sa voracité et de sa propriété résolutive, ce qui convient très bien à Lychas, qui vient de λύω, *dissoudre*, et de χεω, *fondre, se répandre*. On dit que Déjanire devint jalouse d'Iolé, parce que cette Iolé signifie la couleur de rouille qui prend la place de la blanche, d'ἰλος, *rouille des métaux*, et de λάω, *jouir*; c'est pour cela qu'on a supposé qu'elle avait supplanté Déjanire. On dit Iolé, fille d'Euryte, parce qu'il vient d'εὐρὺς, *nourriture, corruption*, et que la rouille vient de la corruption. Déjanire se tua avec la massue de son amant; c'est-à-dire que la matière volatile, représentée par Déjanire,

⁴⁹¹ Philosoph. des Métaux.

fut alors fixée par la partie fixe : Lychas fut changé en rocher par la même raison.

Chapitre XX : Mort de Cacus

Il n'y a pas beaucoup de choses à dire sur la mort de Cacus, après les explications que nous avons données jusqu'ici de la mort de ceux qui périrent par les mains d'Hercule. Cacus est dit fils de Vulcain, un brigand, un voleur, un méchant, ce qui même est signifié par son nom, à moins qu'on ne le fasse venir de καίω, *brûler*, et de κύων, *étincelle*, qui saute quand on bat le fer rouge ; alors, il sera proprement fils de Vulcain et, comme le feu ravage et détruit tout, on l'a personifié dans Cacus, voleur et brigand. Hercule, selon la fable, le mit à la raison ; c'est-à-dire que l'Artiste donne au feu un régime convenable, et l'empêche de gâter la besogne. C'est de lui dont parle d'Espagnet⁴⁹², lorsqu'il dit : « Le feu est un tyran et un destructeur, prenez bien garde à lui, fuyez ce fratricide qui vous menace d'un péril évident dans tout le progrès de l'œuvre. » Ovide dit que Cacus avait trois têtes et qu'il jetait du feu par la bouche et par les narines. On peut voir l'explication de cela dans le chapitre de Géryon,

⁴⁹² Can. 21.

dans celui de Vulcain, et dans ce que nous avons dit du dragon de la Toison d'or, de celui du Jardin des Hespérides, etc.

Chapitre XXI : Délivrance d'Alceste

Médée ayant persuadé aux filles de Pélias de le couper en morceaux, et de le faire bouillir dans un chaudron pour le rajeunir, Pélias n'en revint pas. Alceste, une des filles de ce malheureux, se retira dans la cour d'Admète, pour éviter les effets de la fureur d'Acaste, son frère, qui la cherchait pour venger la mort de leur père. Acaste la demanda à Admète, qui en étant devenu amoureux, ne voulait pas la rendre ; mais Acaste ayant pris Admète, après avoir ravagé son pays, Alceste s'offrir au vainqueur pour la rançon de son amant ; elle fut acceptée et immolée. Admète pria Hercule de la lui rendre : ce héros trouva la mort qui s'en était saisie ; il combattit contre elle, la vainquit, la lia avec des chaînes de diamants et lui fit promettre de rendre à la belle Alceste la lumière du jour.

Je ne conçois pas comment on a pu avoir l'idée d'expliquer historiquement une fable aussi visiblement allégorique que l'est celle-ci. Les circonstances de la mort de Pélias et le combat d'Hercule contre la mort, auraient quelque chose de si ridicule pour l'inven-

tion, que cette histoire ne serait bonne qu'à amuser des enfants; et si M. l'Abbé Banier avait pu pénétrer dans le vrai, il aurait vu que le ministère d'Apollon n'était pas inutile pour le dénouement.

Il suffirait, pour donner l'explication de cette fable, de mettre en français la signification des noms des personnes qui y entrent, alors elle serait ainsi: La Mer unique eut pour fille l'Agitation et le Mouvement. Neptune en devint amoureux; elle consentit à ses désirs, devint grosse, et mit au monde, sur le bord de l'eau agitée et menaçante, deux enfants jumeaux; savoir, le Noir livide, et le Cruel. Celui-ci, chassé par son frère, se retira au milieu, qui nage, et y épousa la Jaunisse, dont il eut douze enfants, tous tués par Hercule, excepté un, lorsqu'ils vinrent au secours du brillant et lumineux, qui était en guerre avec Hercule, parce qu'il avait refusé à ce héros la récompense qu'il lui avait promise, lorsqu'il nettoya ses étables. La Jaunisse épousa ensuite le Fort, son oncle, dont elle eut trois fils. Le Fort étant mort, le Noir livide lui succéda. Ce fut lui qui envoya Jason à la conquête de la Toison d'or. Il en emmena Médée, qui persuada aux filles du Noir de le couper en morceaux, et de le faire bouillir dans un chaudron: elles le firent; mais le Noir, leur père, loin de rajeunir, y resta mort. La Force, une de ses filles, se sauva vers celui qui n'avait pas encore été vaincu; il en devint amoureux, et ne voulut pas la rendre au petit Vaisseau léger, son frère, qui la lui

avait demandée. Celui-ci, piqué du refus, ravagea le pays de l'amant de la Force, qui ayant été pris, la lui rendit ; le frère immola la sœur, et Hercule la délivra.

Voici la même fable avec les noms grecs :

Salmonée eut une fille nommée Tyro ; Neptune fut épris d'amour pour elle, et ses poursuites ne furent pas vaines. Tyro devint grosse et mit au monde, sur le bord du fleuve Enippée, deux frères jumeaux, Pélias et Nélée. Celui-ci, chassé par son frère, se retira à Messène, et y épousa Chloris, dont il eut douze enfants, tous tués par Hercule, excepté un, lorsqu'ils vinrent donner du secours à Augias contre Hercule. Chloris épousa ensuite Crethée, son oncle, et en eut trois enfants. Crethée étant mort, Pélias lui succéda, et envoya Jason à la conquête de la Toison d'or. Il en ramena Médée, qui persuada aux filles de Pélias de le couper en morceaux et de le faire bouillir dans un chaudron, leur disant que par ce moyen il rajeunirait. Elles le firent, et il resta mort. Alcaste, une de ses filles, se sauva chez Admète, qui en devint amoureux, Acaste, son frère, l'y poursuivit pour venger la mort de son père. Il la demanda à Admète, qui refusa de la lui rendre, etc.

Sur cette généalogie d'Alceste, qu'on se rappelle les explications que nous avons données des différentes fables que nous avons traitées, ce que l'on en fasse ensuite la comparaison, on y verra un enfantement sur le bord d'un fleuve, et de quel enfant ? De la cou-

leur noire. On y trouve la mort de ceux qui ont porté du secours à Augias, et l'on sait ce qu'il faut entendre par l'histoire de ce dernier. Jason, neveu du prétendu Pélias, suffit seul pour apprendre à expliquer les deux histoires de son père Éson, et de son oncle Pélias. Pouvaient-on mieux exprimer la dissolution de la matière qu'en la supposant coupée en morceaux ? Dans quel temps, et par qui ? Précisément dans le temps du noir signifié par Pélias et par ses filles, c'est-à-dire par les parties volatiles qui s'en élèvent. Pélias demeure mort dans le chaudron, parce qu'il n'aurait plus été Pélias dès qu'il n'aurait plus été noir : mais il a un fils qui veut venger sa mort ; ce fils poursuit Alceste et ravage le pays d'Admète. Le frère des parties volatiles est alors volatilisé avec elles, mais il a un principe fixe, et ce principe, tant qu'il est volatil, ravage le pays qui n'avait pas encore été subjugué, c'est-à-dire qui n'avait pas encore été volatilisé, il se volatilise alors. Sitôt que le fixe prend la domination, il se met en possession d'Alceste, il l'emmène avec lui, et l'immole, c'est-à-dire qu'il la ramène au fond du vase, d'où elle s'était sauvée en se volatilisant. Là, il l'immole, en la confondant avec la matière en putréfaction, appelée *mort*. Elle y reste jusqu'à ce qu'Hercule, aidé du secours d'Apollon, combat la Mort, parce que la partie fixe aurifique, qui est l'Apollon des philosophes, travaille de concert avec l'Artiste, pour faire sortir la matière de la putréfaction et la tirer des bras de la

mort, c'est-à-dire la faire passer de la couleur noire à la couleur grise. C'est alors qu'Hercule la lie avec des chaînes de diamants, et lui fait promettre de rendre à Alceste la lumière de jour : car la surface de la matière est alors parsemée de petites parties brillantes, que quelques philosophes ont appelées *yeux de poissons*, et d'autres *diamants*. La lumière du jour, ou la vie à laquelle Alceste est rendue, est la couleur blanche qui succède à la grise ; car la blanche est appelée *lumière*, *jour*, *vie*, comme nous l'avons vu plus d'une fois dans les différents textes des philosophes, que nous avons rapportés à ce sujet dans les fables précédentes. La Mort ne s'en dessaisit que dans ce temps-là ; parce que, suivant Philalèthe⁴⁹³ et plusieurs autres, la putréfaction dure jusqu'à la blancheur.

Voilà le simple et le vrai de cette fable. En vain M. l'Abbé Banier s'efforce-t-il de nous la donner pour une histoire réelle. Toutes les circonstances qu'il rejette comme fabuleuses étaient très nécessaires pour le fond de l'allégorie ; mais tout est fable pour lui, dès qu'il ne peut l'expliquer suivant son système. Il fallait que cet auteur eût bien mauvaise idée des rois, des reines et des princesses qu'il suppose avoir vécu dans ces temps-là. Les rois étaient tous des tyrans, des meurtriers, des débauchés ; les reines des femmes prostituées, et les princesses des filles de

⁴⁹³ Enarrat. Methodica, p. 109.

joie. Les auteurs qu'il cite pour ses garants, sont-ils plus croyables que lui à cet égard ? Ils ne furent point témoins oculaires, et ont vécu bien des siècles après que ces fables ont commencé à être divulguées. Il avoue lui-même que Pausanias était si crédule, qu'il a farci son histoire de tous les faits qu'il avait appris dans ses voyages, sans en faire aucune critique, et sans s'embarrasser s'ils étaient vrais ou faux. Paléphate, qui est presque toujours le cheval de bataille de notre mythologie, est, suivant lui, un auteur très suspect, accoutumé à donner ses idées propres pour le fond des fables, et à les tourner à sa façon, pour avoir la facilité de les expliquer. Un système, appuyé sur un fondement si ruineux, peut-il donc se soutenir ? Je ne voudrais, pour le culbuter, que faire des remarques sur les seules généalogies, on y verrait une infinité d'anachronismes insoutenables : mais comme je ne me suis point proposé dans mon plan de relever tous les faux systèmes inventés pour expliquer les fables, je les laisse à d'autres, et je continue le mien.

Chapitre XXII : Thésée délivré des Enfers

Eurysthée n'avait pas donné un moment de relâche à Hercule ; et toujours de plus en plus jaloux de la gloire que ce héros acquérait par ses travaux

immenses, il chercha à lui en procurer un où il pût échouer. Il lui ordonna en conséquence d'aller aux enfers, et de lui en amener le Cerbère. Hercule ne se le fit pas dire deux fois, et la difficulté de l'entreprise ne fit que ranimer son courage ; il savait d'ailleurs que son ami Thésée y était détenu, et il était bien aise de l'en retirer. Mais avant de commencer cette expédition, il crut qu'il était à propos de se rendre les dieux propices, et pour cet effet il éleva un autel à chacun d'eux ; savoir, un à Jupiter, un à Neptune, un à Junon, à Pallas, à Mercure, à Apollon, aux Grâces, à Bacchus, à Diane, à Alphée, à Saturne et à Rhéa, il fut ensuite en Étolie, où il but de l'eau d'une fontaine, qu'il nomma Léthé⁴⁹⁴, parce qu'elle avait la vertu de faire oublier tout ce qu'on avait vu et fait auparavant.

Ayant donc fait des sacrifices aux dieux, Hercule se mit en devoir d'exécuter son entreprise, et entra dans l'ancre du Ténare ; il passa l'Achéron et les autres fleuves des enfers, et se rendit enfin à la porte du séjour de Pluton, où il trouva le Cerbère, ce dragon à trois têtes de chiens, et dont le reste du corps ressemblait à un dragon : il était fils de Typhon et d'Échidna⁴⁹⁵. Comme il était constitué gardien de l'entrée de ce royaume ténébreux, il voulut empêcher Hercule d'y pénétrer. Sa figure monstrueuse n'étonna point Alcide, il combattit le dragon, le lia de chaînes,

⁴⁹⁴ Demophatus, de rebus Etol.

⁴⁹⁵ Hésiod. Théogon.

et continua sa route. Il trouva enfin Thésée et son compagnon Pirithoüs, qui y étaient détenus l'un et l'autre, pour avoir voulu enlever Proserpine. Alcide demanda le retour des deux amis dans le séjour des vivants ; mais Aidonée ne voulut point consentir à celui de Pirithoüs, parce qu'il était descendu aux enfers de son plein gré. Il laissa donc Pirithoüs assis sur la pierre où il l'avait trouvé, emmena Thésée avec lui, et conduisit en même temps Cerbère à Eurysthée. En traversant l'Achéron, il y trouva un peuplier blanc, en coupa une branche, et s'en fit une couronne.

C'est ici où M. l'Abbé Banier déploie son savoir, et fait appeler à son secours Pausanias, Paléphate, et quelques autres auteurs qu'il ne décrie pas, lorsque leurs idées s'accordent avec les siennes, mais il ne fait pas attention que ses explications ne sont pas soutenues. Dans le chapitre de Pluton, il le dit roi d'Espagne ; il convient en même temps qu'Aidonée est le même que Pluton, et il dit cependant Aidonée roi d'Épire⁴⁹⁶. Il l'avait dit⁴⁹⁷ roi dit Thesprotie, et qu'il fut blessé d'un coup de flèche par Hercule, lorsqu'il vint l'interrompre pendant qu'il nettoyait les étables d'Augias. Ainsi, voilà Pluton roi d'Espagne, et roi d'Épire, car la Thesprotie en faisait partie. Ce sont sans doute ces deux royaumes qui composaient l'Empire des enfers. Mais comment accorder cela avec ce

⁴⁹⁶ Mythol. T. III, p. 287.

⁴⁹⁷ *Ibid.* p. 277.

que ce savant mythologue avait dit des enfers⁴⁹⁸ ? Il les place en Égypte, et prouve que l'idée que nous en donnent les Grecs, est prise de ce qu'en débitaient les Égyptiens, chez qui l'on trouvait l'Achéron ou le lac Achéruse, le Styx, Caron, les Juges Minos, Éaque et Rhadamante, etc. Comment, après cela, établir l'empire ténébreux de Pluton ou d'Aidonée dans la Grèce et dans l'Espagne ? Pourquoi, de tant de voyages faits par Hercule et Thésée dans l'Épire, n'en a-t-on connu aucun, comme voyage des enfers, quoique, selon notre mythologue⁴⁹⁹, l'Épire était prise chez les Grecs pour l'enfer, parce qu'elle était un pays bas par rapport au reste de la Grèce ? M. le Clerc⁵⁰⁰ avait supposé cela pour se tirer d'embarras. Il paraît que M. l'Abbé Banier a étudié à son école, car ses suppositions sont fréquentes, et le mal est qu'il n'avertit pas que ce sont des suppositions, il les donne comme des faits certains et reconnus. Mais passons là-dessus, et venons à des explications plus simples que les siennes.

Il suffirait, pour démontrer que cette histoire du retour de Thésée est une pure fable allégorique, de prouver qu'Hercule et Thésée, prétendu roi d'Athènes, n'ont pu être contemporains. On dira sans doute qu'il y a eu plusieurs Hercules, mais c'est ce qui reste à prouver. Supposé même qu'il y en ait eu trois,

⁴⁹⁸ *Ibid.* T. II L. 4. c. 5 et suiv.

⁴⁹⁹ *Ibid.* p. 457.

⁵⁰⁰ Biblioth. Univ. T. 6.

savoir l'Égyptien, l'Idéen et le Grec, auquel attribuera-t-on ce fait ? Ce ne peut être à l'Égyptien, il se serait écoulé trop de siècles entre l'existence de Thésée et la sienne. Ce ne pourrait être l'Hercule Idéen, puisqu'il était un de ces Dactyles à qui l'éducation de Jupiter fut confiée. Il faut donc que ce soit le Grec, fils d'Alcmène. Mais le Cerbère, fils de Typhon, aurait-il donc vécu depuis Osiris jusqu'à l'Hercule de Thèbes ? Comment d'ailleurs Thésée aurait-il pu accompagner Pirithoüs pour enlever Proserpine à Pluton ? Cérès sa mère n'est point distinguée d'Isis, suivant Hérodote ; M. l'Abbé Banier en convient lui-même, comme nous l'avons vu dans le chapitre de l'enlèvement de Proserpine. Si Cérès est donc la même qu'Isis, Thésée et Alcide n'étaient certainement pas contemporains de Proserpine, il y a eu un intervalle de bien des siècles entre eux ; d'ailleurs, l'une était Égyptienne, les autres étaient Grecs. Les généalogies de Thésée et d'Hercule que nous donne M. l'Abbé Banier, ne prouvent rien ; elles sont d'autant plus incertaines que les Anciens, sur lesquels il les établit, ne sont point du tout d'accord entre eux. Plutarque⁵⁰¹ et le scholiaste de Pindare, sur l'Ode 17, disent qu'Alcmène était fille de Lysidice, Apollodore⁵⁰² la dit fille d'Anaxo, d'autres la font descendre d'ailleurs, et tout ce qu'on peut assurer, c'est que la fable dit qu'Alcide naquit quelques mois après

⁵⁰¹ Vie de Thésée.

⁵⁰² Bibl. L. 2.

Eurysthée, fils de Sthénelus, qu'Amphitryon était frère d'Anaxo, nièce de Sthénelus, Amphitryon était oncle d'Alcmène, Sthénelus oncle d'Amphitryon, et qu'il serait par conséquent contre l'ordre de la nature, et presque impossible que Sthénelus, grand-oncle de la mère d'Alcide, eut pu engendrer Eurysthée dans le même temps qu'Alcmène devint enceinte d'Hercule. Ce n'est pas tout ; nous avons prouvé assez clairement, dans le chapitre de Persée, qu'il n'était qu'une personne allégorique. L'histoire de Méduse est manifestement fausse, de même que la délivrance d'Andromède. Si Persée n'a pas existé, que deviendront Alcée, grand-père prétendu d'Alcmène, bisaïeul d'Hercule, et Sthénelus, frère d'Alcée, également fils de Persée et d'Andromède, par conséquence père du grand-oncle d'Alcide ? De plus, quelle époque certaine nous donnera-t-on, qui puisse prouver que Pélops, fils de Tantale, vivait du temps de Persée, puisqu'il est dit qu'il servit aux dieux son fils Pélops dans un festin et que Cérès en mangea l'épaule ? Comment peut-il se faire dans ce cas-là que Mestor, fils de Persée, ait épousé Lysidice, fille de Pélops ? Si M. l'Abbé Banier et les autres auteurs qu'il prend pour garants de sa généalogie d'Hercule, avaient fait réflexion là-dessus, ils ne l'auraient point donnée avec cette confiance ; ils y auraient vu un labyrinthe dont il leur était impossible de se tirer, ils n'auraient osé avancer le voyage de Thésée aux enfers, et sa délivrance par Hercule,

comme une fable dont le fond était une histoire véritable. C'est vouloir se tromper et tromper les autres que de nous donner des fables pures pour des vérités. Le voyage seul de Thésée en Égypte pour combattre le Minotaure, aurait dû faire douter de l'existence de ce héros, qui s'était, dit-on, proposé Hercule pour modèle, lorsqu'il entendit le bruit que faisaient ses exploits. Le Minotaure n'existait point sans doute du temps d'Hercule, car Eurysthée n'eut pas manqué d'envoyer Alcide pour le lui amener. Il faudrait cependant dire qu'il existait du temps d'Alcide, puisque les Athéniens s'étaient engagés d'envoyer à Minos en Crète sept jeunes garçons et sept jeunes filles, tous les neuf ans, pour être dévorés par le Minotaure, et que Thésée ne fut pas de la première bande, ni de la seconde de ceux qui y allèrent.

Mais que doit-on penser de Thésée ? Son nom seul l'indique parfaitement dans mon système ; car il vient de *θής*, *serviteur*, *domestique*, et c'est le nom que les philosophes ont souvent donné à leur Mercure. Trévisan⁵⁰³ l'appelle notre serviteur rouge, Philalèthe et bien d'autres le nomment notre serviteur fugitif, à cause de sa volatilité. La fable l'indique assez, en le disant fils de Neptune, puisque c'est une eau mercurielle ; elle dit qu'il se proposa Hercule pour modèle, parce que le mercure agit de concert avec

⁵⁰³ Philos. des Métaux.

l'Artiste. C'est pourquoi la même fable suppose que Thésée accompagna Hercule quand il fut combattre les Amazones, et qu'Alcide lui donna Hippolyte pour récompense.

Que l'on suive Thésée pas à pas dans ses expéditions, et que l'on les compare avec celles d'Hercule, on les trouvera toutes semblables. Il précipita dans l'eau Sciron, qui y précipitait les passants, c'est-à-dire que la matière, devenue fixe comme la pierre, est précipitée au fond de la mer des philosophes par l'action du mercure, car σκίρος, signifie *du moellon, de la pierre*. Hercule précipita aussi la pierre d'Alcyonée; il fit manger Diomède à ses propres chevaux, parce qu'il avait fait subir la même mort aux étrangers qui venaient chez lui. Thésée étouffa Cercyon, Hercule étouffa Anthée. Thésée tua Polypémon, surnommé Sinis, qui veut dire *mal, perte, dommage*; Hercule tua Busiris. Thésée fit mourir un voleur nommé Périphète, fils de Vulcain; Hercule ôta aussi la vie à un brigand nommé Cacus, fils de Vulcain. Il combattit contre les Centaures, Hercule le fit aussi. Thésée enleva Ariane, Hercule enleva Déjanire. Ils détruisirent l'un et l'autre des brigands; ils purgèrent l'un et l'autre divers pays des monstres qui les infestaient. Ils eurent également diverses femmes, qu'ils abandonnèrent pour d'autres. Quelques auteurs disent que Thésée enleva la belle Hélène, sœur de Castor et de Pollux, et fille de Tyndare. Nous avons déjà parlé

de cette Hélène dans le chapitre de Castor et Pollux, et nous en parlerons dans le livre suivant.

L'histoire de Thésée donne beaucoup d'embarras à tous les mythologues, et M. l'Abbé Banier a raison d'avouer qu'elle fait une des plus considérables difficultés, pour adapter chronologiquement les époques de sa vie sur le rapport des auteurs. Des faits supposés et purement allégoriques, ont-ils été inventés pour former une histoire véritable ? On dit que Thésée était du nombre des Argonautes. Il faudrait cependant que Thésée fût très vieux dans le temps de cette expédition, s'il est vrai qu'il enleva Ariane, qui fut mère de Thoas et grand-mère d'Hypsiphile, dont Jason devint amoureux en allant à la conquête de la Toison d'or. On dit aussi qu'Hercule accompagna Jason. Hercule était plus vieux que Thésée, Hercule l'était donc extrêmement dans ce temps-là. On dit d'un autre côté qu'Égée, père de Thésée, épousa Médée ; ce qui ne put se faire qu'après que Jason l'eut emmenée avec lui de la Colchide. De quel âge devait donc être Égée ? Ce n'est pas tout. On avance que Thésée était fort jeune lorsqu'Égée épousa Médée, et qu'il s'habilla en fille, pour n'être pas découvert par Médée, qui avait dessein de le persécuter : comment aura-t-il donc pu enlever Ariane ? M. l'Abbé Banier, pour se tirer d'embarras, aime mieux dire que Thésée ne fut pas à Colchos avec Jason, et il ajoute, avec beaucoup de confiance, que Thésée vécut jusqu'à la

guerre de Troie ; il aurait pu dire même qu'il y assista, et je ne l'aurais pas contredit. Je dis même plus : Thésée était aussi à la conquête de la Toison d'or, quelque temps que l'on puisse supposer s'être écoulés entre l'une et l'autre expédition. Tout cela s'accorde parfaitement avec mon système, puisque la conquête de la Toison d'or et la prise de Troie, ne sont que deux différentes allégories de la médecine dorée, où Thésée est un des principaux acteurs, comme on le verra dans le livre suivant. Il n'est donc pas étonnant que les mythologues se donnent la torture inutilement pour expliquer ces fables allégoriques par l'histoire ; il leur sera toujours impossible d'en ajuster les époques de manière qu'elles fassent une histoire suivie, les anachronismes se trouveront à chaque pas, avec quelque soin et quelque adresse qu'on laisse à côté, comme fabuleux, tout ce qu'on ne saurait adapter. M. l'Abbé Banier l'entendait parfaitement. Mais aussi ne nous donne-t-il pas la fable dans sa pureté ; c'est une histoire de sa façon. On doit cependant le louer des recherches savantes qu'il a faites, il serait à souhaiter qu'elles eussent été faites moins inutilement. Mais revenons au voyage d'Hercule.

Quand on sait ce que c'est que le dragon des Hespérides, celui de la Toison d'or, l'Aigle qui dévorait le foie de Prométhée, le lion néméen, etc. tous frères ou sœurs, enfants de Typhon et d'Échidna, on sait ce que c'était que Cerbère, ou le chien à trois têtes, gar-

dien de l'entrée du palais ténébreux de Pluton, ou, si l'on veut, d'Aidonée, qui signifie la même chose, puisqu'il vient d'Ἅϊδης, qui est un surnom de Pluton, et qui signifie l'enfer, a moins qu'on ne veuille le faire venir d'Ἄϊδων, *brûlant, caustique*; il signifiera pour lors la dissolution qui se fait de la matière philosophique pendant le temps que dure la couleur noire, appelée enfer par les Adeptes. J'accorderai volontiers à M. l'Abbé Banier que le Cerbère était un dragon renfermé dans un antre, puisque les philosophes l'appellent communément dragon; il est renfermé dans un antre où il n'y a qu'une ouverture, étant dans le vase philosophique. Il est constitué gardien de la porte des enfers, car, pour parvenir à la couleur noire, qui est l'entrée de l'œuvre, ou la clef, il faut nécessairement que la matière se dissolve. Cerbère gardait donc l'entrée des enfers, comme le dragon des Hespérides était constitué gardien de la porte du Jardin où croissaient les pommes d'or, et de même qu'un autre dragon gardait aussi la porte de l'endroit où était suspendue la Toison d'or. On voit dans toutes les fables, que ces monstres sont toujours à la porte. Flamel⁵⁰⁴ en a mis deux au lieu d'un, parce qu'il a voulu signifier le combat du fixe et du volatil. Dans les autres fables, on a supposé qu'Hercule avait tué ces dragons; ici, on se contente de dire qu'il le lia pour l'emmener à Eurysthée; mais l'un et l'autre signifient la même

⁵⁰⁴ Explicat. des Fig. hiérog.

chose, puisque lier ou tuer sont des termes métaphoriques synonymes, dont les philosophes se sont également servis pour marquer la fixité. Northon, dans son ouvrage qui a pour titre, *Crede mihi*, emploie très souvent le terme lier dans ce sens-là. L'auteur anonyme du *Cato-Chemicus*, Arnaud de Villeneuve⁵⁰⁵ et bien d'autres s'en servent aussi. Il n'aurait pu en effet mener Cerbère à Eurysthée, s'il ne l'avait lié ou tué, dans le sens philosophique. J'en ai dit la raison, lorsque j'ai expliqué ce que c'était qu'Eurysthée et le sanglier d'Érymanthe.

Après avoir lié le Cerbère, Hercule continua sa route, et rencontra Thésée et Pirithoüs, il emmena le premier avec lui, et laissa l'autre assis sur la pierre où il l'avait trouvé. Pirithoüs est dit avec raison fils d'Ixion, puisque Pirithoüs signifie tentative inutile, et qu'Ixion tenta inutilement d'avoir commerce avec Junon. La même chose arriva à Pirithoüs, lorsqu'il voulut enlever Proserpine. Quand il accompagna Thésée, qu'il enleva Hélène, le sort décida de sa possession en faveur de Thésée, et Pirithoüs n'eut rien. Thésée lui promit seulement de l'aider quand il voudrait enlever une autre femme qui lui plairait. Il le fit à l'égard de Proserpine, et Pirithoüs échoua, quoique accompagné de Thésée, qui serait resté dans l'enfer avec lui, si Hercule n'était venu l'en délivrer.

⁵⁰⁵ Rosarium.

Voilà le vrai contraste, et la différence qui se trouve entre un chercheur de pierre philosophale et un véritable philosophe hermétique. Pirithoüs est le portrait du premier, et Hercule l'est du second. Ixion, que la fable dit-on à propos fils de Phlégyas, de φλῆγω, *brûler*, n'embrassa qu'une nuée, parce que les souffleurs n'ont que la fumée, qui semble une nuée pour résultat de leurs opérations. Le souffleur, fils d'Ixion, fait aussi des tentatives inutiles, quoiqu'il travaille quelquefois sur la matière requise, parce qu'il ne suffit pas d'avoir Thésée pour compagnon, il faut aussi avoir Hercule avec soi.

Pontanus⁵⁰⁶ avoue qu'il a été fort longtemps un vrai Pirithoüs, et qu'il a bien erré deux cents fois, quoiqu'il travaillât sur la manière due, mais parce qu'il ignorait le feu philosophique, dont il fut à la fin instruit par la lecture du Traité d'Artéphiüs. Si l'on brûle la matière, on deviendra un Ixion, fils de Phlégyas, et l'on n'embrassera que la fumée, ou l'on sera un Pirithoüs; on aura pour résultat une masse informe et solide comme une pierre, et l'on restera là, comme il resta sur celle où Hercule le trouva assis.

Il n'en est pas de même du véritable Artiste. Quand il travaille sur la véritable matière, il fait ramener Thésée au séjour des vivants, c'est-à-dire qu'il sait la faire sortir du noir, et la faire passer au blanc, après

⁵⁰⁶ Epistola.

avoir lié le Cerbère. C'est ce que la fable a voulu désigner, en disant qu'Hercule se fit une couronne de feuilles de peuplier blanc ; parce que les feuilles de cet arbre sont blanches par-dessus, et comme noires par-dessous, ce qui est un vrai symbole de la matière philosophique, dont la superficie commence à blanchir, lorsque le dessous est encore noir. Hercule conduisit ensuite le Cerbère à Eurysthée, comme il lui avait mené le lion néméen son frère, les troupeaux de Géryon, et les autres monstres dont nous avons parlé. C'est à ce sujet qu'on peut appliquer aux Artistes ignorants ces vers de Virgile.

. *Facilis descensus Averni:*
Noctes atque dies patet atri janua ditis,
Sed revocare gradum superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est; pauci quos aequus amavit
Jupiter aut ardens evexit ad aethera virtus.

ÆNEID. VI.

On peut trouver la vraie matière des philosophes, qu'ils ont cachée sous des noms si différents, qu'on ne peut guère la découvrir que par les propriétés qu'ils lui donnent. Le studieux Artiste qui aspire à la science hermétique, doit donc bien prendre garde à la différente signification de ces noms équivoques, que les philosophes emploient dans leurs écrits. Souvent,

dit d'Espagnet⁵⁰⁷, ils s'expriment de manière à donner à entendre le contraire de ce qu'ils pensent, non point à dessein de falsifier ou de trahir la vérité, mais seulement pour l'embrouiller et la cacher. Et s'ils se sont appliqués à cacher quelque chose, c'est particulièrement ce rameau d'or dont Énée eut besoin pour entrer dans les enfers, ce rameau,

. *Quem tegit omnis,
Lucus, et obscuris claudunt convallibus umbrae;
. Ipse volens facilisque sequetur,
Si te fata vocant; aliter non viribus ullis
Vincere, nec duro poteris convellere ferro.*

VIRG. ÆNEID. LIB. VI.

Virgile lui-même parle de ces ambages et de ces équivoques en ces termes, un peu au-dessus de ceux que nous avons cités en premier lieu :

*Talibus ex adito dictis Cumaea Sibylla
Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obscuris vera involvens.*

Que l'on suive avec attention la relation que fait ce poète de la descente de son héros aux enfers, et qu'on la compare ensuite avec ce que nous avons dit jusqu'ici, on y trouvera un rapport parfait. Il y met

⁵⁰⁷ Can. 15.

sous les yeux tous les personnages feints des fables que nous avons expliquées, et il les fait se trouver sur le chemin d'Énée, suivant la place qu'ils tiennent dans les allégories fabuleuses de la suite des opérations, comme on le verra à la fin du livre sixième de cet ouvrage.

Ce n'est pas assez de connaître la matière, il faut aussi savoir la travailler ; il faut un Alcide pour cela, et non pas un Pirithoüs ; car Jason n'aurait osé entreprendre la conquête de la Toison d'or, s'il ne l'avait eu avec lui, comme l'a fort bien dit Augurelle :

*Alter inauratam noto de vertice pellem,
Principium velut ostendit, quod sumere possis ;
Alter onus quantum subeas.*

CHRY SOP. L. 2.

Virgile semble avoir voulu indiquer la qualité naturelle de la terre des philosophes, et la manière de la cultiver, lorsqu'il a dit :

*Pingue solum primis extemplo a mensibus anni
Fortes invertant Tauri.
. Tunc zephyro putris se gleba resolvit.*

GEORG. I.

Je ne fais l'application de ces vers que d'après d'Es-

pagnet, qui était un philosophe bien en état de les appliquer à propos.

Je finis ici ce qui regarde Hercule, et je passe sous silence une infinité d'autres travaux qu'on lui attribue, parce qu'il sera aisé de les expliquer par ceux que j'ai rapportés. On y a vu le portrait de l'Artiste au naturel ; la confiance et la fermeté d'esprit qu'il doit avoir, la patience dans les opérations, et le travail qu'il a à faire. Ce n'est pas un secret de peu de conséquences que l'on cherche ; il mérite bien que l'on se donne des peines et des fatigues pour l'acquérir. Trévisan l'a cherché depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'à soixante-deux. Raymond Lulle ne l'aurait jamais cru vrai, si Arnaud de Villeneuve ne le lui avait prouvé par l'expérience, lorsqu'il se vit hors d'état de répondre aux arguments subtils et aux objections savantes de Raymond Lulle. Avicenne dit lui-même⁵⁰⁸ qu'il a usé plus d'huile à étudier la nuit, pour apprendre cet art-là, que les autres n'ont bu de vin. Il apporte trois arguments pour en prouver la vérité et l'existence, dont le dernier est en ces termes : « Si je ne voyais pas et si je ne touchais pas l'or et l'argent philosophiques, je dirais que le magistère des philosophes est faux, mais parce que je le vois, je crois, et je sais qu'il est vrai et réel. Comprenez, dit Calid, la vertu, la valeur du magistère, la grâce que Dieu vous fait de vous en

⁵⁰⁸ De anima, Dict. I, cap. 2.

donner sa connaissance, et travaillez. Dieu ne vous l'accorde pas pour votre vanité, votre esprit, votre subtilité, il en favorise ceux qu'il lui plaît. Travaillez donc pour sa gloire ; adorez votre Créateur, qui vous accorde une si grande grâce. »

LIVRE VI :
HISTOIRE DE LA GUERRE DE TROIE
ET DE LA PRISE DE CETTE VILLE

On a regardé depuis beaucoup de siècles cette fiction comme l'événement le plus célèbre de l'antiquité. Les deux plus fameux poètes, Homère et Virgile, l'ont chanté avec tout l'art dont ils étaient capables, et ce n'est pas peu dire : le premier en a fait le sujet de son Iliade et de son Odyssée, le second en a imaginé les suites, pour fournir à son admirable ouvrage de l'Énéide.

Le grand nombre de villes qu'on dit avoir été bâties par les Troiens, qui s'échappèrent et survécurent à la ruine de la leur, l'existence réelle de ces villes, et une infinité de faits rapportés par ces poètes, semblant prouver si solidement la réalité de cet événement, qu'on n'oserait presque se mettre en devoir de le révoquer en doute, à plus forte raison oserait-on encore moins entreprendre de le réfuter. Virgile, comme le dit fort bien M. l'Abbé Banier, a décrit, dans le second livre de son Énéide, la prise de cette ville de manière qu'en le lisant l'on se trouve dans Troie, qu'on en connaît jusqu'aux rues et aux principaux palais, et qu'on ne s'y égarerait pas. Bien d'autres auteurs, Quintus Calaber, Coluthus, Triphiodore, Darès Phrygien, Tile-Live, Denis d'Halicarnasse, en ont traité ; Dictys de Grèce va même jusqu'à assurer

qu'il y était présent. Comment n'en pas croire à de tels témoignages ? Malgré toutes ces preuves, cette histoire a un air si fabuleux, et ressemble si fort à une histoire inventée à plaisir, qu'on ne peut s'empêcher d'en douter quand on en examine de près toutes les circonstances. Homère est le premier qui en ait parlé ; tous ceux qui en traitent, historiens ou poètes, semblent l'avoir copié, au moins pour le fond, et pour l'accessoire, chacun l'a orné à sa fantaisie. Dictys de Crète et Darès le Phrygien, ont beau dire qu'ils y assistèrent, personne ne veut les en croire sur leur parole. M. l'Abbé Banier, aussi incrédule que les autres à cet égard, et qui en conséquence les aurait dû tenir pour suspects dans le reste, ne fait cependant pas difficulté d'employer leur autorité quand elle vient à propos pour son système. Mais enfin, chacun en croira ce qu'il voudra. On peut sans conséquence croire ce fait ou ne le croire pas, je laisse au lecteur la liberté là-dessus, et il se délibérera pour ou contre, comme bon lui semblera, après les preuves que j'aurai données pour prouver que c'est une pure allégorie.

Chapitre premier : Première preuve contre la réalité de cette histoire.

De l'origine de Troie

Dardanus est regardé comme le fondateur du royaume de Troie, et l'on n'a aucune preuve de son existence. On donne ensuite la généalogie, et l'on dit qu'il épousa la fille du roi Scamandre, dont il eut Éricthonius qui succéda à Dardanus. Tros vint ensuite, et succéda Éricthonius, Tros eut pour fils Ilus, et celui-ci Laomédon. C'est sous ce dernier qu'Apollon et Neptune furent exilés du ciel par Jupiter, pour avoir voulu lier ce dieu, de concert avec les autres et les déesses. Ils se retirèrent vers Laomédon, et s'engagèrent à lui, sous promesse de récompense, de bâtir les murs de Troie. Les uns disent que les pierres se rassemblaient et s'arrangeaient d'elles-mêmes au son de la lyre d'Apollon. D'autres avancent, avec Homère, que Neptune les éleva, pendant qu'Apollon gardait les troupeaux de Laomédon. Ovide est du premier sentiment⁵⁰⁹.

Virgile dit⁵¹⁰ qu'ils furent édifiés par Vulcain. La

⁵⁰⁹ *Ilion aspicias, firmataque turribus altis
Mœnia Phæbæ structa canore lyræ.
Epist. Paridis.*

⁵¹⁰ *..... An non viderunt mœnia quondam
Vulcani fabricata manu considerare in ignes ?*

fable ajoute que Laomédon ne voulut point donner à Neptune la récompense dont ils étaient convenus, qu'ayant respecté néanmoins Apollon comme un dieu et méprisé Neptune, celui-ci irrité s'en vengea en envoyant un monstre marin qui ravageait tout le pays. Nous en avons parlé lorsque nous avons fait mention de la délivrance d'Hésione par Alcide.

Voilà donc trois fondateurs de Troie, et trois fondateurs fabuleux, c'est-à-dire trois dieux, Apollon, Neptune et Vulcain, qui n'ont jamais existé ni dieux ni hommes. On peut néanmoins attribuer l'établissement de la ville de Troie à chacun d'eux en particulier, et dire en même temps que ces trois dieux y ont travaillé, puisqu'ils sont requis tous trois pour la perfection de l'œuvre hermétique, suivant ce que nous avons vu jusqu'à présent : Vulcain est le feu philosophique, Neptune est l'eau mercurielle volatile, et Apollon est la partie fixe, ou l'or des Sages. Il n'est pas surprenant qu'on ait dit que les pierres s'arrangeaient d'elles-mêmes au son de la lyre d'Apollon. On avait dit qu'Orphée faisait mouvoir les pierres et les arbres au son du même instrument, et qu'il avait conduit le navire Argo de la même manière. On a dû voir ci-devant que les parties qui composent le magistère des Sages, se rassemblent d'elles-mêmes pour s'arranger et se réunir en une masse fixe, appelée

Apollon ou Soleil philosophique, parce que la partie fixe est comme un aimant, qui attire les parties volatiles pour les fixer avec elle, et en faire un tout fixe, appelé pierre ; c'est ce qui forme la prétendue ville de Troie, qui en est le symbole. On dit pour la même raison qu'elle fut édiflée sous le règne de Laomédon, et que ces dieux travaillaient pour lui, parce que l'objet des opérations philosophiques est Laomédon même, qui signifie pierre qui commande, et qui a une grande puissance, de λαός, *pierre*, et de μεδω, *je commande*. Ce prétendu commandement et cette puissance ont fait donner à Laomédon le titre de roi.

Si l'on veut s'en tenir à la généalogie des prétendus rois de Troie qui ont précédé Laomédon, on trouvera précisément dans leurs noms une nouvelle preuve qu'elle n'est qu'une pure allégorie du magistère philosophique, puisque Dardanus qu'on dit avoir été le premier roi et le fondateur de Dardanie, qui prit ensuite le nom de Troie, signifie être en repos, dormir, de διαρθάνω, *dormir, se reposer* ; parce que la matière, après avoir été mise dans le vase au commencement de l'œuvre, reste longtemps comme assoupie et sans mouvement, ce qui a engagé les philosophes à donner au temps quelle demeure en cet état, le nom d'*hiver*, parce que la nature semble engourdie et assoupie pendant cette saison-là. Dans

cette *première* opération, dit Philalèthe⁵¹¹, que nous appelons l'hiver, la matière est comme morte, le mercure se mortifie, la noirceur se manifeste. Mais sitôt qu'elle commence à fermenter et à se dissoudre, Érichthonius naît de Dardanus ; car Érichthonius veut dire, dissous, brisé en pièces, d'ἐρείκω, *je romps, je brise*. La matière brisée et en voie de dissolution, est signifiée par Tros, fils et successeur d'Érichthonius ; car, selon Eustathe, τῑτράσκω vient de τρεσρω, *abattre, broyer*, et τρωσις, de *titrosco*. Cette matière étant dissoute, devient comme de la boue et de la fange ; et alors Ilus succède à son père Tros, parce qu'Ἴλυσ, veut dire *un bourbier, de l'ordure*, ce qui a donné occasion aux philosophes de nommer boue, fumier, leur matière dans cet état de putréfaction. Ilus fut père de Laomédon, et c'est sous son règne qu'Apollon édifia les murs de Troie, parce que la matière commence à se fixer et à devenir pierre des philosophes, lorsqu'elle sort de la putréfaction.

Voilà la véritable origine de Troie, voilà quels ont été ses rois et ses fondateurs, et je ne vois pas sur quoi M. l'Abbé Banier fixe la durée du règne de Dardanus à soixante-deux ans, celle d'Érichthonius à quarante-six, celle d'Ilus à quarante, et celle de Laomédon à vingt-neuf. Ce qu'on peut dire de vrai, en adoptant même son système, c'est qu'une ville telle qu'on nous repré-

⁵¹¹ Enarrat. Meth. p. 117.

sente celle de Troie au temps de sa ruine, n'aurait pu manquer d'être très célèbre auparavant ; il n'en est cependant fait aucune mention avant le voyage qu'y fit Hercule pour délivrer Hésione, fille de Laomédon. Comment aurait-il pu se faire qu'une ville fût devenue si peuplée, si célèbre en si peu de temps, et que sa ruine eut succédé immédiatement à sa naissance ? Aurait-on pu y ramasser assez de monde pour résister à toutes les forces réunies de la Grèce ? Quand on y aurait assemblé tous les habitants de la Phrygie, ils n'auraient pu tenir six mois, à plus forte raison dix ans, contre une armée aussi formidable et aussi nombreuse. Pour prouver le faux de ce qu'avance M. l'Abbé Banier (sans doute sur la foi d'anciens historiens, qui n'avaient pas fait toute l'attention nécessaire à ce qu'ils rapportent), il suffirait de rapprocher les faits qu'il cite. Cet auteur dit⁵¹² que Tros eut trois fils, dont l'un appelé Ganymède, fut enlevé par Tantale⁵¹³ ; que ce Tantale fit la guerre à Tros, et qu'après sa mort, Ilus la continua contre Pélops, fils de Tantale, que trente-cinq ans seulement avant la guerre de Troie sous Priam, Hercule avait saccagé cette ville, tué Laomédon, et enlevé Hésione⁵¹⁴, que Tantale vivait cent trente ans avant la prise de Troie⁵¹⁵ ; que Pélops

⁵¹² Myth. T. 3, p. 429.

⁵¹³ *Ibid.* p. 394 et 395.

⁵¹⁴ Tome II, page 515.

⁵¹⁵ Tome III, page 435.

eut pour fils Atrée, qui se retira chez Eurysthée, dont il épousa la fille Aéropè, et lui succéda peu avant la guerre de Troie. Le même auteur avait dit⁵¹⁶ que Mestor, fils de Persée, épousa Lysidice, fille de Pélops, que Sthénelus, frère de Mestor, épousa Micippe, aussi fille de Pélops, et en eut Eurysthée. Je demande au lecteur s'il comprend quelque chose dans un tel galimatias. Conçoit-on qu'Atrée, fils de Pélops, ait pu se retirer chez Eurysthée, épouser sa fille, et lui succéder, après qu'il eut été tué par Hillus, fils d'Hercule ? Est-il possible que Pélops ait pu faire la guerre à Ilus, si, suivant Plutarque⁵¹⁷ Pélops était bisaïeul d'Hercule, qui tua Laomédon, fils d'Ilus ? Quand même on donnerait Anaxo, fille d'Alcée, frère de Sthénelus, pour aïeule à Hercule, la même difficulté s'y trouverait également.

Ce n'est pas la seule. Hercule, dit notre mythologue, ravagea la ville de Troie, et tua Laomédon trente-cinq ans avant la ruine de cette ville par les Grecs. Les fils d'Hercule étaient encore jeunes quand leur père mourut. Ils devinrent grands, et avec le secours de Thésée, parent et ami d'Hercule, ils firent la guerre à Eurysthée, et Hillus le tua de sa propre main. Atrée, qui avait épousé sa fille Aéropè, lui succéda, en eut Ménélas et Agamemnon, qui furent eux-mêmes mariés, l'un à Hélène, l'autre à Clytemnestre, avant la

⁵¹⁶ *Ibid.* p. 266.

⁵¹⁷ Vie de Thésée.

guerre de Troie, et commandèrent les troupes qui en firent le siège.

Il faut avouer que M. l'Abbé Banier est un homme qui sait faire bien de la besogne en peu de temps. Il ne lui faut que trente-cinq ans pour former au moins deux générations de héros ; et, suivant son calcul, la conquête de la Toison d'or n'aura précédé la guerre de Troie que de trente-cinq ans, puisqu'Hercule quitta les Argonautes pour aller délivrer Hésione. Hercule, après cette expédition contre Troie, en fit encore bien d'aunes, avant que de mourir. Il délivra Thésée des enfers⁵¹⁸ : « après avoir pris un grand nombre de villes, et exécuté les travaux qu'Eurysthée lui avait ordonnés, il devint amoureux d'Iolé, fille d'Eurythe ; et ce prince la lui ayant refusée, il subjuga l'Oéchalie, enleva cette princesse, et tua le roi. » Ce n'est qu'après cette expédition que Déjanire lui envoya la robe de Nessus et qu'il mourut après l'avoir mise sur lui. Hil-lus son fils était jeune alors, il eut le temps de devenir grand et en état de faire la guerre à Eurysthée. Celui-ci est tué dans un combat. Atrée lui succède ; il a deux enfants, Ménélas et Agamemnon, ces deux enfants deviennent grands à leur tour. Agamemnon succède à Atrée, se marie, a un enfant nommé Oreste, et va se mettre à la tête des troupes de toute la Grèce réunies contre la ville de Troie, et tout cela se passe en trente-

⁵¹⁸ Mythol. T. III, p. 295.

cinq ans. Tant il est vrai que toute l'adresse et toutes les combinaisons des mythologues échouent, quand ils veulent accorder la fable avec un système historique qui n'entra jamais dans l'idée des auteurs de ces fables. Il ne faudrait que remonter à la souche d'où toutes ces branches de héros sont sorties, pour en reconnaître clairement le fabuleux. Mais nous allons examiner quels furent ceux qui entreprirent la guerre de Troie, et ceux qui défendirent cette ville.

Chapitre II : Tous ceux qui firent le siège de Troie, et qui la défendirent, sont fabuleux

Il faudrait ici passer en revue tous ces héros dont les noms et les actions surprenantes sont rapportés par Homère, Virgile et les autres auteurs ; il faudrait mettre devant les yeux leurs généalogies ; mais il suffirait, pour en montrer le fabuleux, de rapporter la racine de leur arbre généalogique. Il n'en est pas un seul qui ne tire son origine de Jupiter, de Neptune, ou de quelque autre dieu. Achille, le plus fameux d'entre eux, était fils de Pélée et de la déesse Thétis. Pélée eut pour père Éaque et pour mère la nymphe Endeïs. Éaque était fils de Jupiter et d'Égine, Thétis, selon

Hésiode⁵¹⁹, était fille du Ciel et de la Terre ; Homère⁵²⁰ la dit fille de Nérée, qui était lui-même fils de l'Océan. Jupiter en devint amoureux ; mais ayant appris de Prométhée que, suivant un oracle de Thémis, le fils qui naîtrait de Thétis, serait plus puissant que son père, Jupiter la donna en mariage à Pélée. Thétis, aux pieds d'argent, et fille du vieillard marin⁵²¹, trouva fort mauvais, suivant le même auteur⁵²² que Jupiter l'eût méprisée au point de lui faire épouser un mortel. Elle en fit ses plaintes à Vulcain, qui était extrêmement porté pour elle, en reconnaissance de ce qu'elle l'avait très bien accueilli lorsqu'il se retira chez elle après qu'il eut été chassé de l'Olympe. Homère, en un mot, en parle toujours comme d'une déesse, et tout ce qu'il en dit, particulièrement dans le vingt-quatrième livre de l'Iliade, convient parfaitement à ce qui se passe dans les opérations du magistère. Il y introduit⁵²³ Apollon, qui porte ses plaintes à Jupiter de ce

⁵¹⁹ Théogon.

⁵²⁰ Hymn. in Apollonem.

⁵²¹ Homer. Iliad. lib. I, v. 538.

⁵²² *Huic respondit deinde Thetis lacrymas refundens.*
Vulcane, an omnino jam ulla, quotquot Deæ sunt in Olympo,
Tot mente suâ pertulit mærores graves,
Quot mihi præ omnibus Saturnius Jupiter dolorem dedit?
Unam quidem me ex aliis marinis homini conjugem subjecit
Æacidæ Peleo, et sustinui hominis cubile,
Admodum invita.

Ilial. L. 18, v. 128.

⁵²³ *Iliad. liv. 24, v. 40 et suiv.*

qu'Achille s'est emparé du corps d'Hector, et ne veut pas le rendre. Junon lui répond : Hector a sucé le lait d'une femme mortelle, et Achille est fils d'une Déesse, ayant nourri et élevé moi-même sa mère, je l'ai mariée à Pélée, homme mortel, mais que les dieux aimaient beaucoup. Tous, pour lui faire honneur, assistèrent à ses noces, et vous-même, perfide, y assistâtes comme les autres. Apollon dit : Achille en est tellement fier et glorieux, qu'il n'est sensible ni à la pitié, ni à la honte. Vous êtes tous portés pour ce fier et superbe Achille, qui a dépouillé toute compassion et toute pudeur. Après avoir ôté la vie au noble et généreux Hector, il l'a attaché à son char, et le traîne autour du tombeau de son ami Patrocle, au lieu de le remettre à sa chère épouse, à son père Priam, à sa mère, à son fils, à son peuple, qui le pleurent et qui voudraient avoir la consolation au moins de le voir, quoique mort. Jupiter prit la parole, et dit : « Junon, ne vous mettez pas en colère, de tous les habitants d'Ilion, Hector fut le plus cher aux dieux. Il ne convenait pas à Achille d'enlever secrètement le corps d'Hector. Thétis, mère d'Achille, n'abandonne pas son fils un instant, elle ne le quitte ni jour ni nuit, mais, si quelqu'un veut l'appeler, et la faire venir, je lui parlerai, et je lui dirai qu'Achille rendra le corps d'Hector à Priam, qui le rachètera. »

« Aussitôt Iris partie, elle descendit sur la noire mer ; tout le marais en tressaillit. Elle trouva Thétis dans une caverne, assise au milieu de plusieurs

autres déesses marines, où elle pleurait le sort malheureux de son fils qui devait périr, loin de sa patrie, dans Troie la *pierreuse*. Levez-vous, Thétis, lui dit-elle, Jupiter vous demande, et veut vous parler : Que me veut ce grand dieu, répondit-elle ? Je n'ose plus fréquenter les immortels : mon cœur est navré de douleur et mon esprit est plein de tristesse. J'irai néanmoins, puisqu'il l'ordonne. Ayant ainsi parlé, cette déesse, la plus auguste de toutes, prit un voile noir, et *il n'y avait point d'habillement dans le monde plus noir que le sien*. Elle partit, Iris la précédait et la mer les environnait. À peine eurent-elles atteint le rivage, qu'elles s'envolèrent rapidement au ciel ; elles y trouvèrent Saturne et les autres dieux assis autour de lui. Thétis fut s'asseoir auprès de Jupiter, et Junon lui présenta une boisson *dorée* dans un beau vase en lui disant quelques paroles de consolation. Thétis but, et le lui rendit. »

« Jupiter, père des dieux et des hommes, parla ensuite, et dit : déesse Thétis, vous êtes venue dans l'Olympe, quoique triste, et je sais que vous avez du chagrin. Je suis très sensible à votre tristesse, mais écoutez pourquoi je vous ai mandée. Depuis neuf jours, les dieux immortels sont en contestation à l'occasion du corps d'Hector, et d'Achille, le destructeur des villes. On disait qu'il fallait l'enlever secrètement, mais à cause du respect que j'ai pour vous, et de l'amitié que je vous conserverai toujours, je veux lais-

ser à Achille la gloire de le rendre. Allez donc de ce pas, descendez promptement vers votre fils, et dites-lui que les dieux immortels, et moi plus que tous les autres, sommes indignés contre lui de ce qu'il retient le corps d'Hector dans son vaisseau *noir*, sans vouloir le rendre, quoiqu'on lui ait proposé de le racheter. S'il a quelque respect pour moi, qu'il le rende. Je vais envoyer Iris à Priam, pour lui dire qu'il aille lui-même aux vaisseaux des Grecs le demander, et qu'il porte avec lui des présents qui soient du goût d'Achille.»

Thétis aux pieds d'argent obéit, elle descendit de l'Olympe avec précipitation, et parvenue à la tente de son fils, elle l'y trouva renfermé, et répandant beaucoup de larmes, au milieu de ses compagnons, qui préparaient le déjeuner. Ils avaient tué pour cela une grande brebis, dont la toison était belle et bien fournie. Elle s'assit auprès de lui, elle le flatta et le caressa, puis elle lui dit : « Jusqu'à quand, mon fils, abandonnerez-vous votre cœur au chagrin qui le ronge, au point de ne vouloir même prendre aucune nourriture ni sommeil ? » Je suis votre mère, et vous ne doutez point que je n'eusse beaucoup de plaisir à vous voir marié ; mais le Destin vous menace d'une mort violente et précipitée. Écoutez-moi donc, je viens vous parler de la part de Jupiter : il m'a dit de vous déclarer que les dieux immortels sont très irrités contre vous, de ce que vous ne voulez point consentir au rachat du corps d'Hector, que vous retenez dans vos vaisseaux

noirs. Croyez-moi, rendez ce corps, et recevez-en la rançon. »

Achille se laissa gagner aux prières de sa mère, et dit qu'on n'avait qu'à apporter la rançon, qu'il rendrait Hector. Iris de son côté exécuta sa commission ; elle engagea Priam à se rendre auprès d'Achille avec des présents, et accompagné d'un seul héraut d'armes. Hécube fit tout ce qu'elle put pour empêcher Priam d'y aller ; mais loin de l'écouter, il lui fit des reproches. Il prit avec lui des présents, qui consistaient en douze robes très belles, douze tapis magnifiques, douze tuniques, et dix talents d'or bien pesés. Il partit ainsi, et Jupiter le voyant en chemin, dit à Mercure son fils : Mercure, vous vous plaisez plus que qui que ce soit à rendre service aux mortels ; allez donc, et conduisez le vieillard Priam aux vaisseaux des Grecs ; mais faites-le de manière que personne ne le voie et ne s'en aperçoive, jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans la tente du fils de Pélée. Mercure ajusta pour lors ses talonnières d'ambrosie et d'or, qui le portent sur la mer et sur la terre avec le vent ; il n'oublia pas son caducée. Ayant pris la figure d'un jeune homme beau, bien fait et d'une physionomie royale, il se rendit à Troie, trouva Priam et celui qui l'accompagnait. Ils furent surpris de sa rencontre, la peur les saisit, mais Mercure les rassura, et leur dit : Où allez-vous ainsi pendant le silence de la nuit ? Ne craignez-vous pas de tomber entre les mains des Grecs vos ennemis ? Si

quelqu'un d'eux vous apercevait avec les présents que vous portez, comment, vous qui n'êtes point jeune et qui n'êtes accompagné que d'un vieillard, pourriez-vous vous défendre si l'on vous attaquait ? Quant à moi, soyez tranquille, je viens pour vous défendre, et non pour vous faire insulte, car je vous regarde comme mon père. Je vois bien à votre air et à votre discours, répondit Priam, que quelque dieu prend soin de moi, puisqu'ils vous ont envoyé pour m'accompagner. Mais faites-moi le plaisir, beau jeune homme, de me dire qui vous êtes et quels sont vos parents ? Je suis domestique d'Achille, lui répondit Mercure ; je suis arrivé avec lui dans le même vaisseau : je suis un des Myrmidons, et mon père s'appelle Polyctor ; il est très riche, et déjà sur l'âge comme vous ; il a six fils, et je suis le *septième*⁵²⁴ : nous avons tiré tous sept au sort à qui irait avec Achille, et le sort est tombé sur moi. Priam l'interrogea sur l'état actuel du corps d'Hector, et Mercure lui en donna de si bonnes nouvelles que Priam lui offrit en présent une belle coupe, et le pria de le conduire. Mercure refusa le présent, mais il lui dit qu'il l'accompagnerait toujours par mer et par terre, même jusqu'à *Argos*, et aussitôt il sauta sur le char de Priam, se saisit des rênes des chevaux, et en prit la conduite. Ils arrivèrent enfin à la Tour des vaisseaux. Les sentinelles étaient occupées à souper ; et Mercure, qui endort ceux qui veillent et réveille ceux

⁵²⁴ Le septième des métaux.

qui dorment, les plongea dans un sommeil profond ; il ouvrit ensuite les portes, et introduisit Priam avec ses présents. Ils arrivèrent à la tente élevée d'Achille, que les Myrmidons lui avaient faite de bois de sapin, qu'ils avaient couverte de joncs coupés dans la prairie ; ils l'avaient environnée de pieux ; la porte était fermée par un gros verrou de sapin, et trois Grecs la gardaient ; il y avait aussi trois enceintes. Achille y était seul alors. Mercure, *auteur des commodités de la vie*, ouvrit la porte au vieillard, et l'introduisit avec ses présents. Il lui dit ensuite : Je suis Mercure, dieu immortel, envoyé par Jupiter pour vous servir de guide et vous accompagner : je n'entrerai pas avec vous, et je m'en retourne ; car il ne conviendrait pas que je parusse devant Achille, et qu'il s'aperçût qu'un dieu immortel favorise ainsi un homme. Pour vous, entrez, embrassez les genoux d'Achille, et priez-le de vous rendre votre fils. Mercure, après ces paroles, s'envola dans l'Olympe. Priam descendit de son char, et y laissa Idée, qui l'avait accompagné. Entré dans la tente d'Achille, il se jeta à ses genoux et lui demanda Hector. Après plusieurs discours de part et d'autre, Achille accepta les présents de Priam, et lui rendit son fils. Ils convinrent ensuite d'une trêve de douze jours. Priam enfin emmena le corps d'Hector dans son char, avec le secours de Mercure, et l'ayant porté à Troie, il le remit entre les mains des Troiens, qui lui firent

des funérailles de la manière suivante⁵²⁵. « Ils amas-
sèrent les matériaux pendant neuf jours, le dixième,
ils levèrent le corps d'Hector en pleurant, le placèrent
sur le sommet du bûcher, et y mirent le feu. Le lende-
main le peuple s'assembla autour du bûcher, et étei-
gnit le feu avec du vin *noir*, les frères et les compa-
gnons d'Hector ramassèrent ses os *blancs*, en versant
des larmes abondantes, et les renfermèrent dans un
cercueil d'or, qu'ils enveloppèrent d'un tapis de cou-
leur de pourpre. »

Il est aisé de voir par ce que nous venons de rap-
porter, qu'Homère, auteur de l'histoire de cette
guerre, ne prétendait parler de Thétis que comme
d'une déesse, et non comme d'une femme ordinaire,
par conséquent qu'elle était pour lui, comme elle doit
être pour nous, une personne purement fabuleuse.
Il la dit en conséquence fille de Nérée, dieu marin,
parce que Nérée signifie un lieu creux et humide,
de *νηπὸς*, et que le vase philosophique est un creux
dans lequel naît Thétis, ou Thétis que les poètes Grecs
prenaient pour la terre, et les Latins pour la mer,
parce que ce nom veut dire nourrice. Junon se vante
de l'avoir nourrie, élevée et mariée à Pélée ; c'est la
terre philosophique, signifiée par Thétis, qui après
avoir demeuré quelque temps dans le vase, épouse la
noirceur, c'est-à-dire devient noire, car Pélée vient

⁵²⁵ *Ibid.* v. 785 et suiv.

de *πελὸς*, *noir*. De ce mariage naquit Pyrisous, ou qui sort du feu sain et sauf, parce que le feu de la matière, réduite en mercure des philosophes, résiste aux atteintes du feu le plus violent. Dans la suite, il prit le nom d'Achille, ce guerrier fier et superbe, qui bravait tous les chefs des Grecs et des Troiens, il pouvait le faire, puisqu'il était invulnérable, par la raison que nous venons de dire. Il devint amoureux de Briséis, c'est-à-dire du repos ; car Briséis vient de *βρίζω*, *je repose* ; parce que le mercure philosophique cherche à être fixé.

Ce que nous venons de rapporter du dernier livre de l'Iliade, prouvera clairement, à ceux qui ont lu les livres des philosophes, qu'Homère n'avait en vue que le grand œuvre, puisqu'il y pense comme eux, qu'il s'exprime de même, et qu'il y donne précisément la description de ce qui se passe dans les opérations de l'élixir, qui est la fin de l'œuvre, comme il en fait la fin de son ouvrage. Rappelons en quelques traits, ce n'est pas s'écarter de notre sujet.

Jupiter envoie Iris à Thétis, et Iris descend sur la *noire mer* : voilà la mer philosophique, ou la matière en dissolution parvenue au noir. Iris trouve Thétis, ou la terre philosophique, assise dans une caverne, c'est-à-dire dans le vase des philosophes. Iris représente les différentes couleurs qui paraissent en même temps lorsque la fermentation et la dissolution se fait. Thétis pleurait, c'est la matière qui se réduit en eau.

Après avoir ouï le sujet de la députation d'Iris, Thétis prend un voile noir, et des habits plus noirs qu'aucun qui fut dans le monde. Les philosophes appellent le noir qui survient alors à la matière, noir plus noir que le noir même, *nigrum nigrius nigro*. J'ai rapporté cent textes des philosophes à ce sujet, je ne les répéterai pas.

Thétis partit pour l'Olympe ; Iris la précédait, et l'une et l'autre étaient environnées de la mer. C'est la sublimation de la matière qui commence : cette mer est l'eau mercurielle, au-dessus de laquelle se trouve la terre comme une île. Telle était celle de Crète, où naquit Jupiter, celle de Délos, où Phœbus et Diane vinrent au monde. Elles arrivent devant Jupiter, et Thétis y trouve Saturne, c'est le Saturne philosophique dont nous avons parlé si souvent. Elle y paraît avec un air triste et un habit de deuil, parce que la noirceur est le symbole du deuil et de la tristesse.

Jupiter lui dit d'aller trouver son fils Achille, et de l'engager de rendre à Priam le corps d'Hector. Elle se rend auprès de lui et, pendant ce temps-là, Iris va trouver Priam pour le déterminer à aller seul avec Idée dans la tente d'Achille. La matière, avant de quitter le noir, reprend encore les couleurs variées qui avaient d'abord paru. Thétis détermine son fils. Priam se met en chemin avec Idée, c'est-à-dire la sueur, d'ἰδος, *sueur* ; parce que la matière, en se dissolvant, semble suer. Priam rencontre Mercure, qui prend la conduite

de son char ; c'est que le mercure philosophique est le conducteur de l'œuvre, c'est de lui et par lui que les opérations s'accomplissent. Il prend ses talonnières, parce qu'il est volatil. Elles le portent dans l'air avec le vent : Hermès l'avait dit⁵²⁶ : *le vent le porte avec lui, l'air l'a porté dans son ventre*. Mercure réveille ceux qui dorment et endort ceux qui veillent, parce qu'il volatilise le fixe et fixe le volatil. Il ouvre les portes, et introduit Priam avec des présents, c'est qu'il est le dissolvant universel, et que dissoudre, en termes même de Chymie, c'est ouvrir. Il laisse Priam, qui entre, et embrasse les genoux d'Achille : le fixe se réunit avec le fixe, et le dissolvant est encore volatil. Priam donne ses présents, qui consistent en tapis, en étoffes et en or : ce sont les différentes couleurs passagères qui se manifestent, l'or, c'est lui-même, ou l'or philosophique. Achille lui rend le corps d'Hector enveloppé dans deux de ces tapis, et les deux plus beaux : ce sont les deux couleurs principales, le blanc et le rouge. Priam s'en retourne à Troie avec le corps de son fils, et Mercure qui l'attendait, reprend la conduite de son char, par la raison que nous avons dite ci-devant. Ils entrent dans Troie, on dresse un bûcher, on y brûle le corps d'Hector, et l'on ramasse ses os blancs : voilà la couleur blanche, ou l'or blanc des philosophes. Les Troiens les mettent dans un cercueil d'or, qu'ils couvrent d'un tapis couleur de pourpre : c'est la fin

⁵²⁶ Table d'émeraude.

de l'élixir, ou la matière parvenue à la dernière fixité, et à la couleur d'amarante ou de pavot des champs, comme le disent les philosophes.

Cette explication serait plus que suffisante pour persuader un homme que le préjugé n'aveugle pas ; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en voir la vérité et la simplicité. Mais j'ai affaire à des gens prévenus, il faut plus d'une preuve pour les convaincre ; ne nous laissons donc pas d'en donner. Il ne suffit pas d'avoir prouvé que Thétis est une personne feinte, il faut aussi montrer que Pélée et les autres le sont aussi.

Pélée fut, dit-on, fils d'Éaque et de la nymphe Endeïs⁵²⁷, fille de Chiron. Comment pouvait-il se faire qu'Éaque eût épousé la fille de Chiron, puisque ce dernier fut fils de Saturne et de la nymphe Philyre, et naquit sans doute avant que Jupiter eût mutilé Saturne ? Quand même on regarderait les uns et les autres comme des personnes réelles, on ne pourrait pas nier qu'il ne se fût écoulé au moins plusieurs siècles depuis la naissance de Chiron jusqu'à Éaque : la fille de ce Centaure devait donc alors être bien vieille. Mais son père est imaginaire, la fille l'est donc aussi, et d'ailleurs Éaque lui-même ne l'est pas moins, puisqu'on le dit fils de Jupiter et de sa nymphe Égine, et que Jupiter, pour avoir commerce avec cette nymphe, fut obligé de se métamorphoser en feu. La

⁵²⁷ Selon Pausanias et le scholiaste de Pindare et d'Apollo-dore.

fable dit même que Sisyphe s'étant aperçu de la fréquentation de Jupiter et d'Égine, il en avertit Asope, père de cette nymphe. Jupiter, pour la soustraire à la colère de son père, la métamorphosa en l'île qui porte son nom. Il eut donc fallu qu'Égine après sa métamorphose, eût accouché d'Éaque, ce qui serait ridicule à dire, en voulant prendre la chose historiquement, mais prise allégoriquement, le fait n'est pas plus surprenant que la naissance d'Adonis, après la métamorphose de Myrrha, sa mère, en l'arbre qui porte son nom.

Il est bon de remarquer ici que tous les héros dont nous avons à parler, et dont nous avons fait mention jusqu'ici, sont non seulement tous descendus de dieux imaginaires et chimériques, mais qu'ils ont cela de commun que leurs généalogies sont toujours composées de nymphes, de Filles de l'Océan, ou de quelques Fleuves. Ces généalogies ne montent pas non plus au-delà de cinq ou six générations, et aboutissent presque toutes à Saturne, fils du Ciel et de la Terre. On peut les confronter dans les colonnes suivantes, où l'on trouvera celles des héros grecs, et celles des chefs des Troiens.

FABLES

FABLES

Pàris et Hector. Priam ou Podarce Laomédon. Ilus. Tros. Érichthonius. Dardanus. Jupiter. Électre fut sa mère, et était fille de l'Océan et de Thétis.	Hélène naquit de Lédà, femme de Tynde, mais d'un adultère qu'elle commit avec Jupiter changé en Cygne. Lédà accoucha en même temps de deux œufs: de l'un sortirent Pollux et Hélène, de l'autre Castor et Clytemnestre.	Agamemnon et Ménélas. Atrée ou Thyeste. Pélops. Tantale, fils de la Nymphé Ploutò. Jupiter. Saturne.
Memnon. Tithon et l'Aurore. Imomédon. Ilus. Tros. Érichthonius. Dardanus. Jupiter et Électre. Saturne.	Patrocle. Ménétiùs. Actor. Neptune. Patrocle. Ménétiùs. Japet. Le Ciel et la Terre. <i>Selon Hésiode.</i>	Achille. Pélée et Thétis. Jupiter et Égine. Saturne.
Ajax, fils d'Oïlée, un des Argonautes.	Ajax, fils de Télamon. Éaque. Jupiter et Égine. Saturne.	Diomède. Tydée. Oénée. Protée, à Thèbes. <i>Iliad.</i> , I. 14. v. 115.
Ulysse. Læte. Acrise.	Palamède. Nauplius. Neptune et Amymone. Saturne.	Eurypile. Téléphe. Hercule. Jupiter et Alcmène. Saturne.
Laocoon. Priam. Laomédon. Ilus. Tros. Érichthonius. Dardanus. Jupiter et Électre. Saturne.	Protésilas. Iphicle. Amphitrion. Alcée. Persée. Jupiter et Danaé. Saturne.	Philoctète. Poean ou Apollon. Jupiter. Saturne.
Nestor. Nélée et Chloris. Neptune et Tyrus. Saturne.	Idoménée. Deucalion. Prométhée. Japet et Clymène. Le Ciel et la Terre. <i>Selon Hésiode.</i>	Idoménée. Deucalion. Minos. Jupiter et Europe. Saturne. <i>Homère, Iliad.</i>

Voilà les principaux d'entre les Grecs et les Troiens ; je passe sous silence Asca-laphe et Jalmenus, tous deux enfants de Mars et d'Astioché ; Démophoon, fils de Thésée ; Euryalus, fils de Mestiché ; Teucer de Télamon ; Schédius et Epistropius, fils d'Iphitus ; Agapénor du pilote Ancée ; Thespius, Thoas, Tlépolème, Eumélus, Polypète, et tant d'autres, qui étaient fils des Argonautes, ou qui avaient eux-mêmes assisté à l'expédition de la Toison d'or, car il n'est pas surprenant qu'on les ait supposés présents à ces deux expéditions, l'une et l'autre étant une allégorie de la même chose.

Le fabuleux n'est pas moins facile à prouver par la généalogie des femmes, d'où sont sortis ces héros. Électre, mère de Dardanus, était fille de l'Océan et de Thétis. Aurore, mère de Memnon, eut Théa pour mère et Hypérion pour père. Asope, fils de l'Océan et de Thétis, fut père de la nymphe Égine. Clymène, grand-mère de Ménétiüs, était aussi fille de l'Océan. Circé, qu'Ulysse connut dans son voyage, était fille du Soleil. Thétis était une déesse ; Énée fut fils de Vénus, et ainsi des autres. Il est donc absurde de vouloir réaliser des personnages aussi fabuleux que ceux-là.

Mais une preuve pour le moins aussi convaincante, se trouve dans les noms des Troiens, des Éthiopiens, et des autres nations qu'on suppose être venues au secours de Priam. On conviendra sans doute que la langue des Phrygiens et celle des Éthiopiens étaient

bien différentes de celle des Grecs ; comment est-il donc arrivé, que tous les noms, tant des Troiens que de leurs alliés, se trouvent grecs, et d'origine grecque ? Le voici : c'est qu'Homère, auteur de cette allégorie, était grec. Il lui eut été fort aisé de tirer ces noms des langues éthiopienne et phrygienne. Il avait fait dans ces pays un assez long séjour pour en savoir au moins quelques-uns. Pourquoi ne l'a-t-il donc pas fait ? C'est sans doute qu'il ne voulait pas ajouter cette vraisemblance à une fiction qu'il ne prétendait pas donner pour une réalité. Il est étonnant que les historiens et les mythologues qui sont venus après lui n'aient pas fait cette réflexion. Homère lui-même nous apprend que l'armée des Troiens était composée de troupes de diverses nations et de différentes langues, et qu'ils ne s'entendaient pas les uns et les autres.

*Nec enim omnium erat una vociferatio, nec una vox,
Sed lingua mista erat, e multis nempe locis convocati
fuerant.*

ILIAD. L. 3, v. 437.

Il faut donc nécessairement convenir qu'Homère a substitué des noms grecs aux vrais noms que portaient les Troiens et les Éthiopiens que Memnon amena à leur secours. Mais quelle raison aurait-il pu avoir d'en agir ainsi ? Si un poète français s'avisait de faire l'histoire du fameux siège de Prague par les

Autrichiens, et défendue avec tant de gloire par les Français, après qu'ils eurent abandonné la Bavière, et qu'il donnât des noms français aux assiégeants et aux assiégés : cette seule chose suffirait aux lecteurs pour faire naître des doutes sur la réalité de ce siège ; on n'aurait certainement aucune foi à son récit, si quelque historien ne le rectifiait.

Mais que serait-ce encore si le poète qui le premier nous aurait laissé ce fait par écrit, faisait descendre tous les officiers généraux, et les autres de Mer-Lusine, de Gargantua, de Roland le furieux, de Robert le Diable, de Fierabras, d'Olivier, compagnon de Roland, de Jean de Paris et de quelques autres personnages qui n'ont jamais existé que dans les romans ? Quand même il nommerait les villes voisines, les bourgs, les rivières, la situation du camp, qu'il spécifierait jour par jour les travaux des assiégeants, qu'il nommerait ceux qui ont monté la tranchée, l'en croirait-on davantage ? Et si les historiens postérieurs ne fondaient leur narration d'un tel fait, que sur le récit de ce poète, ou sur quelque tradition verbale émanée de la fiction de ce même poète, seraient-ils plus croyables ? Telles sont cependant les choses à l'égard de la ville de Troie et du siège qu'en firent les Grecs. Hérodote, que Cicéron⁵²⁸ appelle père de l'histoire ; Hérodote, qui était lui-même de l'Asie

⁵²⁸ Liv. des Lois.

Mineure, où l'on dit qu'était situé Ilion, ne parle de cette guerre que d'après Homère et la tradition verbale de quelques prêtres Égyptiens. Il doute même du fait, et dit⁵²⁹ : *Qu'on ajoute foi, si l'on veut, à Homère et aux vers Cypriens. Pour moi, j'ai voulu m'informer si les faits extraordinaires, peu vraisemblables, et sentant la chimère, que les grecs racontent s'être passés à Troie, étaient vrais.* Termes qui montrent bien le peu de foi qu'il ajoutait à cette histoire, qu'il rapporte néanmoins sur ce qu'il en avait appris par tradition. Il s'efforce cependant d'en prouver le faux, et dit pour cet effet⁵³⁰ : « Je conjecture qu'Hélène ne fut point à Troie ; car si elle y avait été, lorsque les Grecs furent la revendiquer, les Troiens l'auraient certainement rendue, soit qu'ils eussent forcé Alexandre de la rendre, soit qu'il l'eût fait de bonne grâce. Car Priam, ou ses parents n'auraient pas été assez insensés pour occasionner, à leurs enfants et à leurs citoyens, tous les maux dont on les menaçait, uniquement pour faire plaisir à Alexandre et lui procurer la jouissance d'Hélène. Et quand même, ils auraient eu cette idée dans les commencements de cette prétendue guerre, il est à croire que, lorsque Priam aurait vu deux ou trois de ses enfants périés en combattant contre les Grecs, si toutefois on doit en croire les poètes là-dessus, Priam

⁵²⁹ In Euterpe, c. 118.

⁵³⁰ *Ibid.* c. 120.

eût-il eu lui-même Hélène pour concubine, il l'aurait remise aux Grecs pour se garantir de tant de maux. »

Hérodote rapporte encore d'autres raisons que l'on peut voir dans son ouvrage, dans lequel il dit positivement que la langue phrygienne était absolument différente des autres, et rapporte à ce sujet⁵³¹, qu'avant le règne de Psammétichus en Égypte, les Égyptiens se flattaient d'avoir existé les premiers dans le monde. Que, du temps de ce roi, la dispute à ce sujet se renouvela et qu'elle fut décidée en faveur des Phrygiens sur la preuve suivante. Psammétichus, ne trouvant aucun moyen de décider cette question, s'avisa de prendre deux enfants nouveaux nés de parents obscurs, pauvres, et les donna à nourrir et à élever à un berger, avec ordre d'en avoir tous les soins possibles, mais de les tenir séparément dans des cavernes écartées, de les faire allaiter par des chèvres, et défense à lui de jamais prononcer un mot qu'ils pussent entendre ; afin que lorsque leurs organes commenceraient à se former, et qu'ils seraient en âge de pouvoir parler, il pût savoir de quelle langue seraient les premiers mots qu'ils prononceraient. La chose s'exécuta ; et, quand ces deux enfants eurent atteint l'âge de deux ans, le berger, en ouvrant la porte de l'endroit où étaient ces enfants, les vit tendre les mains, et prononcer distinctement *beccos*. Le berger ne dit mot pour lors ; mais

⁵³¹ Liv. II.

voyant qu'à chaque fois qu'il entraît, ils répétaient le même mot, il en avertit le roi, qui se les fit apporter ; et leur ayant entendu lui-même prononcer *beccos*, il s'informa à quelle langue pouvait appartenir ce mot. On trouva qu'en langue phrygienne *beccos* signifiait du pain ; alors, les Égyptiens consentirent à céder aux Phrygiens la gloire d'être plus anciens qu'eux.

Puisque la langue phrygienne était si différente de la langue égyptienne et de la grecque, comment est-il arrivé que tous les Troiens et leurs alliés éthiopiens, thraces, etc. aient eu tous des noms Grecs ? La raison en est toute simple, c'est qu'ils étaient nés de parents Grecs, c'est-à-dire de l'imagination des poètes et des écrivains de la Grèce, qui ont parlé de la prise de Troie.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans les suites de cette prétendue guerre, c'est que tous les héros de part et d'autre, si l'on en excepte un petit nombre, ont disparu avec la ville de Troie et ont été comme ensevelis sous ses ruines. Hérodote⁵³² dit qu'Homère vivait environ cent soixante ans après la guerre de Troie ; et Homère ne nous dit pas avoir vu un seul des successeurs de tant de rois ligüés contre Priam. Quoi donc ! en 160 ans la génération de tant de grands hommes a-t-elle pu s'éteindre de manière qu'Homère, dans le pays même, n'en ait vu aucun reste ? Il nous parle à

⁵³² In vita Homeri.

la vérité de Pyrrhus, fils d'Achille, de Télémaque, fils d'Ulysse, et de quelques autres ; mais il ne dit mot de leurs descendants : ce que les autres auteurs nous en disent est si peu capable d'en prouver la réalité, qu'ils la détruisent manifestement par la variété de leurs sentiments à cet égard. Dans quelle incertitude en effet n'est pas un lecteur, à la vue de toutes ces variétés qui se trouvent dans les plus anciens, même à ce sujet ? Et que doit-on en conclure ? Qu'ils n'ont ainsi varié, que parce qu'ils n'avaient aucune époque réelle, aucun monument subsistant et aucuns mémoires certains, sur lesquels ils aient pu appuyer leur récit. Chacun trouvait et dans la narration d'Homère et dans la tradition (qui sans doute y prit naissance) tant de difficultés, et si peu de vraisemblance, que chaque auteur s'avisa d'ajuster son récit de la manière qui lui parut la plus propre à donner à cette fiction un air d'histoire réelle. Y a-t-il apparence, disait au milieu de Troie même, Dion Chrysostome dans une de ses Harangues, que les Grecs, revenant chez eux vainqueurs et triomphants, eussent été si mal reçus, qu'il y en eût qui fussent assassinés, pendant que la plupart des autres, chassés honteusement, furent, dit-on, obligés d'aller chercher des établissements dans des pays éloignés ? Comment serait-il arrivé encore que les Troiens vaincus et subjugués, au lieu de se retirer dans les différentes contrées de l'Asie où ils avaient des amis et des alliés, eussent traversé les mers et

passé près des côtes de la Grèce, pour aller fonder des villes et des royaumes en Italie, et dont quelques-uns, comme Hélenus, s'établir au milieu de la Grèce ? Il n'y a, dit cet auteur, aucune vraisemblance, et il faut abandonner la tradition commune.

Il est donc à croire que ces prétendus héros de part et d'autre étaient de même nature que les compagnons de Cadmus, et qu'ils ont péri de la même manière qu'ils ont été engendrés, c'est-à-dire que l'imagination des poètes, où ils avaient pris naissance, leur a servi aussi de tombeau. Il suffirait de rapporter ce que dit Hérodote, pour prouver que le calcul de M. l'Abbé Banier est faux, lorsqu'il détermine l'époque de cette guerre à 35 ans après la mort d'Hercule. Je choisis ce seul exemple, pour ne pas multiplier les discussions inutiles. Hérodote dit⁵³³ qu'Homère vivait environ quatre cents ans avant lui, et cent soixante ans après la guerre de Troie. Le siège de cette ville ne se serait fait par conséquent que cinq cent soixante ans avant Hérodote et, suivant le calcul de M. l'Abbé Banier, Hercule n'aurait précédé Hérodote que de 595 ans. Ce qui ne s'accorde point du tout avec ce que dit ce dernier auteur⁵³⁴ : « Depuis Dyonisus, qu'on dit fils de Sémélé, fille de Cadmus, jusqu'à moi, dit-il, il s'est écoulé presque seize cents ans, et depuis Hercule, fils d'Alcmène, presque neuf cents. Hercule, selon Héro-

⁵³³ In vita Homeri.

⁵³⁴ In Euterpe, c. 145.

dote, vivait donc près de trois cents ans avant la prise d'Ilion. » Je laisse au lecteur à juger, avec ce calcul d'Hérodote, ce qu'il doit penser de celui de M. l'Abbé Banier, tant sur l'époque de la guerre de Troie que sur celle de l'expédition des Argonautes, à laquelle on dit qu'Hercule assista.

Chapitre III : L'origine de cette guerre

Remontons à la source de cette guerre, et prenons-la, *ab ovo*, suivant l'expression d'Horace⁵³⁵, puisqu'en effet un œuf en fut le premier principe, et une pomme y donna occasion. Jupiter, devenu amoureux de Lédæ, femme de Tyndare, se changea en cygne, jouit de Lédæ qui mit au monde deux œufs : de l'un sortit Pollux et Hélène, et de l'autre Castor et Clytemnestre. Hélène épousa Ménélas, et Clytemnestre fut femme d'Agamemnon. Voilà l'œuf, voyons la pomme.

Jupiter épris des charmes de la déesse Thétis, ayant appris de Prométhée que, suivant un oracle de Thémis, l'enfant qui naîtrait de cette déesse, serait plus puissant que son père, se détermina à la marier avec Pélée, fils d'Éaque, fils de Jupiter même et d'Égine. Thétis fut très mécontente de voir qu'on lui faisait

⁵³⁵ Art. Poët.

épouser un mortel, mais Jupiter le voulait, il fallut y consentir. Jupiter invita lui-même tous les dieux à la cérémonie et au repas de ce mariage, afin de le rendre plus célèbre, la seule discorde fut oubliée, ou exclue. Cette déesse, pour se venger de ce mépris, se rendit secrètement aux noces, et jeta au milieu de l'assemblée une pomme d'or, avec cette inscription, *pour la plus belle*. Il n'était aucune des déesses qui n'y prétendît, mais soit qu'elles fussent moins susceptibles, soit qu'elles eussent de la déférence pour Junon, Minerve et Vénus, elles leur cédèrent leurs prétentions. Il fallut adjuger la pomme à une des trois. Tous les dieux sentant bien l'embarras où se trouverait celui d'entre eux qui se porterait pour juge dans cette dispute, ne voulurent point se charger d'une affaire si délicate. Jupiter lui-même ne crut pas devoir décider entre son épouse, sa fille et Vénus ; il les envoya sous la conduite de Mercure à un berger, nommé Alexandre, qui gardait ses troupeaux sur le mont Ida. Ce berger prit dans la suite le nom de Pâris, et était fils de Priam, roi de Troie. Les déesses se présentèrent au berger de la manière que chacune crut la plus propre à relever sa beauté. Elles lui firent d'abord les promesses les plus flatteuses, chacune en particulier. Junon lui offrit des sceptres et des couronnes ; Minerve lui promit la vertu et les belles connaissances, et Vénus, la plus belle femme qui fût sur la terre. Elles consentirent même aux conditions qui pouvaient d'abord alarmer

leur pudeur ; mais que Pâris exigea, pour porter son jugement avec connaissance de cause. Enfin, soit que l'appât d'une couronne fit peu d'impression sur l'esprit de Pâris, et que la vertu le touchât moins que les charmes d'une belle femme, il adjugea la pomme à Vénus, qui en effet passait pour la plus belle.

On sent bien que Junon et Minerve ne furent point satisfaites de cette décision ; aussi jurèrent-elles de s'en venger sur leur juge, sur Priam son père, et sur la ville de Troie, dont la perte fut résolue, et ensuite exécutée. Pâris laissa exhaler leur ressentiment, et ne pensa plus qu'à voir effectuer la promesse de Vénus. Cette déesse ne tarda pas à l'accomplir. Elle fit naître l'occasion à Pâris d'aller dans la Grèce ; elle le conduisit à Sparte chez Ménélas, qui en était roi, et fit en sorte qu'Hélène son épouse, la plus belle femme de son temps, devînt sensible aux vœux de Pâris, qui l'enleva : ce rapt fut cause de la guerre et de la ruine de Troie.

Tous les dieux prirent parti dans cette guerre ; et combattirent les uns contre les autres. Jupiter, à la prière de Thétis, prit longtemps le parti des Troiens, pour venger Achille de l'injure que lui avait faite Agamemnon, de lui enlever sa chère Briséis. Il menaçait même de son courroux ceux d'entre les immortels qui favorisaient les Grecs ; mais enfin, ayant rassemblé tous les dieux et les déesses dans l'Olympe, le seul Océan excepté, ils s'y rendirent tous jusqu'aux nymphes des

forêts, des fleuves et des prairies : Neptune lui-même quitta le fond de la mer pour y assister⁵³⁶. Jupiter leur dit qu'il leur laissait alors la liberté d'aller combattre pour ou contre les Troiens. Junon, Minerve, Neptune, Mercure, auteur des commodités de la vie, et Vulcain, se rendirent aux vaisseaux des Grecs. Mars, Apollon, Diane, Latone, Xanthe et Vénus furent joindre les Troiens⁵³⁷. Chacun exhortait les siens à haute voix. Jupiter fit gronder son tonnerre ; Neptune excita un tremblement de terre qui répandit l'épouvante et la frayeur dans la ville de Troie, et mit une espèce de confusion parmi les vaisseaux mêmes des Grecs qu'il favorisait. Les secousses en furent si terribles que le mont Ida en fut ébranlé jusque dans ses fondements. Pluton lui-même en tressaillit de peur dans le fond des enfers, et craignant que la voûte de son palais ténébreux ne s'écroulât sur lui, il sauta au bas de son trône, et fit un grand cri⁵³⁸. Apollon avec ses flèches d'or combattit contre Neptune ; Minerve eut Mars et Vénus contre elle ; Junon attaqua Diane, et Mercure Latone. Xanthe, ainsi nommé par les dieux, et Scamandre par les hommes, avait Vulcain en tête. Ainsi combattirent les dieux contre les dieux, et Achille contre Hector.

C'est donc un œuf et une pomme qui furent la

⁵³⁶ Iliad. l. 20, v. 5

⁵³⁷ *Ibid.* v. 33.

⁵³⁸ *Ibid.* v. 56.

source de l'expédition des Grecs et la cause de la ruine de Troie. Si on ne les admet point comme tels, ou que l'on suppose qu'ils n'ont jamais existé, c'en est fait de la prétendue expédition des Grecs. Car si cet œuf n'a pas existé, Hélène, la plus belle des femmes, digne récompense de Pâris, n'aura pas existé, puisqu'on la dit sortie de cet œuf, fille de Jupiter changé en cygne, et nourrie de lait de poule ou de coq. Et si la pomme de discorde ne fut jamais, que deviendra Achille, né du mariage de Pélée et de la déesse Thétis ? Il n'y aura jamais eu de dispute sur la beauté entre Junon, Minerve et Vénus. S'il n'y a point eu de différend entre elles, Pâris n'a pu en être le juge. Vénus n'aura point eu cette pomme chimérique, et n'aura point promis Hélène pour récompense. Si Hélène n'a pas existé, comment Pâris aura-t-il pu en devenir le ravisseur ? Comment Ménélas aura-t-il intéressé toute la Grèce dans sa querelle, pour venger l'injure qui ne lui a pas été faite, et pour ravoir en sa possession une femme qui n'exista jamais ?

Bien plus ; si nous ôtons l'existence réelle à Neptune, Apollon et Vulcain, qui fondèrent et bâtirent la ville de Troie, à Jupiter qui enleva Ganymède ; à Télémon qui épousa Hésione, fille de Laomédon ; à Junon, Pallas et Vénus, qui allumèrent le flambeau de la guerre ; à Pélée, Thétis et la déesse Discorde : quelles raisons resteront aux Grecs pour faire la guerre aux Troiens ? Quelle ville auront-ils dont ils puissent

faire le siège ? Et, si Ilion n'a point existé, où Priam aura-t-il régné ? Que faudra-t-il penser des longues et pénibles courses d'Énée et d'Ulysse, celles de l'un comme un effet de la colère du courroux de Junon, et celles de l'autre, comme une vengeance de Vénus ? Le songe d'Hécube n'a-t-il pas lui-même tout l'air d'une fable, de même que la naissance de Pâris et son éducation. Hécube, dit-on, étant grosse, eut un songe funeste : elle pensait qu'elle portait dans son sein un flambeau qui devait embraser un jour l'empire des Troiens. L'oracle, consulté sur ce rêve, répondit que le fils que cette princesse mettrait au monde serait cause de la désolation du royaume de Priam. La reine étant accouchée, on fit exposer l'enfant sur le mont Ida, où heureusement pour lui quelques bergers le trouvèrent, et le nourrirent. Alexandre (c'est le nom qu'il porta d'abord) étant devenu grand, devint amoureux d'une belle bergère, nommée Cœnoné, fille du fleuve Cédrenne, entre les bras de laquelle Pâris fut mourir sur le mont Ida, après avoir été blessé devant la ville d'Ilion.

Voyons si toute cette fable n'a pas un rapport plus immédiat avec la philosophie hermétique qu'avec l'Histoire, et l'on jugera par là si ce n'est pas plutôt une allégorie qu'un fait réel. Hécube, étant grosse, songe qu'elle porte dans son sein un flambeau qui doit embraser et causer la ruine d'Ilion. Nous avons dit plus d'une fois que les philosophes hermétiques

appellent *feu*, *flambeau*, *minière de feu*, leur soufre philosophique, et nous avons cité à ce sujet le traité hermétique de d'Espagnet, avec celui de Philalèthe, sur les trois sortes de médecines de Geber. Nous avons aussi prouvé qu'ils donnent le nom de femme à leur eau mercurielle, qu'ils parlent de conception et d'enfantement, qu'ils nomment cette eau *mère*, de même que leur matière, et qu'ils appellent *enfant* le soufre philosophique qui en a été produit. On peut voir Morien à cet égard, et l'on va voir que toute l'histoire de Pâris y convient parfaitement.

Hécube est l'eau mercurielle, ou la matière qui la produit, et Pâris est le soufre philosophique qu'elle porte dans son sein, et qui, après avoir été mis au monde, est exposé sur le mont Ida, dont j'ai parlé précédemment. Ce mont est appelé Ida, comme si l'on disait mont qui sue ; de ἰδος, *sueur*, parce qu'il paraît toujours des gouttes d'eau dessus, comme si ce mont philosophique suait. C'est de lui dont les philosophes ont dit : enfermez-le dans une chambre ronde transparente et chaude, afin qu'il y *sue*, et qu'il soit guéri de son hydropisie, la Tourbe en parle, Avicenne, et plusieurs autres philosophes.

Pâris étant devenu grand sur le mont Ida, y devint amoureux d'Œnoné, fille du fleuve Cédrenne. C'est comme si l'on disait en français : Pâris étant devenu grand sur le mont qui sue, il devint amoureux de l'eau vineuse, ou de couleur de vin, fille du fleuve appelé *la*

sueur brûlante. On peut se rappeler qu'en expliquant d'autres fables, nous avons dit que l'eau mercurielle devient rouge comme du vin, lorsque le magistère, ou soufre philosophique est en voie de perfection, et que Raymond Lulle, Riplée, et quelques autres lui ont donné en conséquence le nom de *vin* : Ænoné où cette eau mercurielle est en effet fille de Cédrenne, ou de la sueur brûlante, puisqu'elle ne devient rouge qu'à mesure que le mont de sueur philosophique sue, et qu'il rougit. Or Ænoné vient d'οἶνος, *vin*, et Cédrenne de Κέω, *je brûle*, et ἰδρώς, στυερ. Pâris fut mourir, entre les bras d'Ænoné, des blessures qu'il avait reçues dans le siège d'Ilion : c'est-à-dire que le soufre philosophique, ayant été dissous pendant l'opération de l'élixir, dont le siège d'Ilion est l'allégorie, il fut enfin fixé dans l'eau mercurielle couleur de vin ; car, suivant Morien, la seconde opération n'est qu'une répétition de la première. Les blessures de Pâris sont désignées par la dissolution ; et l'état de la matière de l'élixir en putréfaction, est indiqué par Ilion, qui vient d'ἴλος, *lie, ordure, borbier*.

Quant aux dieux et aux déesses, nous avons dit dans le troisième livre et ailleurs ce qu'on doit en penser. Et si l'on a égard à ce que les auteurs disent d'Hélène, on sera aisément convaincu que son histoire est une fable pure, puisqu'il n'est pas possible qu'elle fût assez jeune pour être encore la plus belle des femmes du temps où l'on feint que Pâris l'enleva. On est obligé

d'avouer qu'il se rencontre des difficultés insurmontables sur l'âge de cette princesse⁵³⁹, quand même on accorderait à cet auteur les combinaisons déterminées de chronologie qu'il fait à ce sujet, Hélène aurait eu au moins soixante et quelques années au temps du siège de Troie. Mais suivons M. l'Abbé Banier dans ses calculs chronologiques, et l'on verra que les choses ne peuvent s'accorder, malgré la torture qu'il s'est donnée pour ajuster tout à son système, en rejetant ce qu'il ne peut y amener et en n'admettant seulement que ce qu'il croit pouvoir y convenir.

Selon cet auteur⁵⁴⁰, Pélops eut d'Hippodamie, Pithée et Lysidice, Pithée fut père d'Ethra, et Lysidice mère d'Alcmène. Il avait dit⁵⁴¹ qu'Alcmène était fille d'Anaxo et d'Electrion, et que Mestor, fils de Persée et frère d'Electrion, avait épousé Lysidice, fille de Pélops, dont il eut Hyppothoé, enlevée par Neptune ; mais passons-lui cette contradiction ; l'indulgence est extrêmement nécessaire à cet égard, quand on lit son ouvrage⁵⁴². Ethra fut mère de Thésée, qui, selon le même auteur, avait au moins cinquante ans quand

⁵³⁹ M. l'Abbé Banier, *Mythol.* Tom. III, p. 516.

⁵⁴⁰ Tom. III. p. 317.

⁵⁴¹ *Ibid.* p. 266.

⁵⁴² Je sais que M. l'Abbé Banier n'est pas l'inventeur de ces généalogies, mais est-il moins blâmable de les adopter toutes, quelque contradictoires qu'elles soient, par la seule raison sans doute que ces contradictions viennent de temps en temps fort à propos pour le tirer d'embarras.

il enleva Hélène. Après qu'il l'eut enlevée, il fut avec Pirithoüs pour enlever Proserpine, femme d'Aidonée ; il fut arrêté prisonnier par Aidonée, et Hercule le délivra de cet esclavage. Après cette expédition, Hercule en fit bien d'autres avant que de mourir ; il délivra Alceste ; il fit la guerre aux Amazones avec Thésée, à qui il céda Antiope, l'une d'entre elles ; il accompagna Jason avec Thésée à l'expédition de la Toison d'or ; il fut ensuite à Troie, où il délivra Hésione, et tua Laomédon, et mourut enfin âgé seulement de cinquante-deux ans. Par conséquent, depuis l'enlèvement d'Hélène par Thésée jusqu'à la mort d'Hercule, il doit s'être écoulé environ une dizaine d'années. Or, si Thésée avait lors de cet enlèvement au moins cinquante ans, il en avait donc au moins soixante quand Hercule mourut. Thésée était par conséquent plus âgé de dix-huit ans qu'Hercule. Mais comment accorder cela avec l'histoire de Thésée, rapportée dans la page 317. du même tome III ? M. l'Abbé Banier représente Thésée comme un jeune homme dont la gloire, la vertu et les grandes actions d'Hercule enflammaient le courage naissant ; qui n'estimait rien au prix de lui, et était toujours prêt à étonner ceux qui lui racontaient quel personnage c'était, et surtout ceux qui l'avaient vu, et qui pouvaient lui apprendre quelques particularités de sa vie ; que l'admiration que lui donnait la vie d'Hercule, faisait que ses actions lui revenaient la nuit en songe et qu'elles le piquaient le jour d'une

noble émulation et excitaient en lui un violent désir de l'imiter.

Si Thésée avait 60 ans à la mort d'Hercule, arrivée 30 ans avant la guerre de Troie, comment Thésée n'en avait-il que 70 la première année du siège ? Il en aurait eu 90, et si Ethra sa mère se trouva parmi les esclaves d'Hélène, lors de la prise d'Ilion, et que Démophoon la demanda à Agamemnon, Ethra devait avoir alors cent quinze ou seize ans au moins, car elle avait sans doute quinze ou seize ans quand elle mit Thésée au monde ; et le siège de Troie dura dix ans. Autre contradiction.

Admettons pour un moment que Thésée soit mort à l'âge de soixante et dix ans, la première année de la guerre de Troie, et Hercule cinquante-deux, trente ans avant le commencement de cette guerre. Cinquante-deux et trente font quatre-vingt-deux ans, qu'aurait eus Hercule, s'il eût vécu jusqu'à la mort de Thésée. Hercule n'aurait donc eu que douze ans, lorsque Thésée naquit ; peut-on dire qu'Hercule à cet âge eut détruit tant de brigands, les eût cherchés par toute la terre, et eut fait toutes ces belles actions qui faisaient l'admiration de Thésée, et qui excitaient en lui un violent désir de l'imiter ? Il y aurait bien d'autres observations à faire au sujet d'Hercule et de Thésée, mais passons à celui d'Hélène.

Quelques anciens auteurs ont assuré que Thésée, après avoir enlevé Hélène, et avant son voyage d'Épire,

la laissa grosse entre les mains de sa mère Ethra, et qu'elle accoucha d'une fille. Si la chose est ainsi, il fallait qu'Hélène fût déjà d'un âge fait, puisque ses frères jumeaux étaient alors en état de conduire une armée et que, pendant l'absence de Thésée, on dit que Castor et Pollux prirent les armes, se rendirent maîtres de la ville d'Aphidnès, délivrèrent leur sœur, qu'ils ramenèrent à Sparte avec Ethra, mère de Thésée, qui devint par là esclave d'Hélène, qui la mena à Troie, lorsque dans la suite elle fut enlevée par Pâris.

J'ai dit qu'Hélène devait avoir au moins soixante ans au temps de la guerre de Troie ; et si je ne lui en ai pas donné davantage, c'est que ce nombre d'années sur la tête d'Hélène suffisait pour prouver ce que j'avançais alors, et que je me servais des armes mêmes de M. l'Abbé Banier pour le combattre. Mais si nous nous en rapportons à Apollonius⁵⁴³ et à Valérius Flaccus⁵⁴⁴, Hélène devait être beaucoup plus âgée, puisqu'ils nous apprennent que Jason racontait à Médée l'histoire de Thésée et d'Ariane comme une histoire du temps passé. Elle l'était en effet : car Hypsipyle était fille de Thoas, et Thoas fils de cette même Ariane que Thésée avait abandonnée dans l'île de Naxos, après l'avoir enlevée de l'île de Crète, lorsque par son secours il eut défait le Minotaure. Jason devint amoureux d'Hypsipyle dans l'île de

⁵⁴³ Liv. 3. v. 996.

⁵⁴⁴ Liv. 6. v. 90.

Lemnos, en allant à la conquête de la Toison d'or, et y fit un séjour assez long, car il y eut deux enfants d'Hypsiphile, dont l'un fut appelé Thoas et l'autre Ennéus. Thésée n'était pas fort jeune dans le temps qu'il enleva Ariane, c'est à son retour qu'il succéda à son père, qui s'était précipité dans la mer, lorsqu'il vit revenir le vaisseau de son fils avec des voiles noires, parce qu'il lui avait dit d'en mettre de blanches s'il retournait heureusement de son expédition. Thésée avait déjà fait alors toutes ces grandes actions qu'on lui attribue, il avait combattu avec Hercule les Centaures qui troublaient les noces de Pirithoüs son ami ; et cette action se passa avant qu'Hercule par ordre d'Eurysthée, fût chercher le sanglier d'Érymanthe, car c'est en y allant qu'il défit le reste des Centaures, et que Chiron mourut d'une blessure que lui fit une flèche d'Hercule empoisonnée du venin de l'Hydre de Lerne. La prise de ce sanglier est regardée comme le troisième des travaux d'Hercule. Or, suivant Hérodote⁵⁴⁵, Hercule vivait près de trois cents ans avant la guerre de Troie ; Hélène ne devait donc en avoir guère moins. Mais abandonnons, si l'on veut, le sentiment d'Hérodote, il est du moins constant que Thésée enleva Hélène avant que Pirithoüs se mît en devoir d'enlever Proserpine. Pirithoüs était fils de Jupiter, suivant Homère⁵⁴⁶, et Proserpine fille de Cérès, et

⁵⁴⁵ In Euterpe.

⁵⁴⁶ Iliad. l. 4.

femme de Pluton ; ce qui reculerait encore davantage la naissance d'Hélène. M. l'Abbé Banier croit devoir s'en tenir à la généalogie de Pirithoüs, donnée par Diodore de Sicile. Il ne fait pas attention qu'elle n'en est pas moins fabuleuse, et qu'elle prouve encore mieux combien Pirithoüs était éloigné du temps de la guerre de Troie. De tous les enfants de l'Océan et de Thétis, dit Diodore, un des plus fameux fut Pélée, qui donna son nom à un fleuve de Thessalie⁵⁴⁷. Ce prince épousa Créüse, dont il eut Iphéus, et une fille nommée Stilbia. Apollon eut de cette princesse Centaurus et Lapithus. Celui-ci eut de sa femme Eurionné, veuve d'Arsinoüs, deux fils, Phorbas et Périphas. Phorbas lui succéda, mais après sa mort, Périphas prit sa place, et ayant épousé Astiagée, fille d'Iphéus, il en eut plusieurs enfants, dont Antion fut le plus connu, pour avoir donné naissance à Ixion, qui épousa Clia, ou Dia, et en eut Pirithoüs.

Il s'ensuit de cette généalogie que Pirithoüs est le septième, depuis Océan et Thétis, qu'Hésiode compte pour le plus ancien des dieux, et le sixième depuis Apollon. Il faudrait, pour prouver cette antiquité, rappeler ici la généalogie des dieux, mais il n'est pas nécessaire de répéter ce que nous avons dit dans le troisième livre et ailleurs. On ne finirait pas si l'on voulait examiner tous les articles qui causent tant de

⁵⁴⁷ Hésiode avait dit (Théogon.) que ce Pénée était ce fleuve lui-même.

difficultés et d'embarras aux mythologues. Car plusieurs auteurs accrédités⁵⁴⁸ prétendent qu'Hélène ne fut enlevée que par Thésée, qui ne la mena pas à Aphidnès, comme on le dit communément, mais en Égypte, où il la mit entre les mains de Protée, fils de Neptune, dont Hercule tua les enfants Tmylus et Télégonus, parce qu'ils faisaient mourir les étrangers qui venaient chez eux. Et pour le dire en deux mots, c'est perdre son temps et ses peines de vouloir arranger historiquement des faits purement fabuleux. J'aimerais mieux dire, avec quelques auteurs, qu'Hélène était immortelle, un tel sentiment a un rapport plus immédiat avec la fable ; aussi Servius⁵⁴⁹ embrasse-t-il ce sentiment. D'autres, pour éluder tant de difficultés insurmontables, ont dit que la guerre de Troie ne fut point entreprise par les Grecs à l'occasion d'Hélène, mais à cause de l'enlèvement d'Hésione que Priam voulait ravoir. Mais alors, toute l'Iliade serait fausse ; et c'est cet ouvrage d'Homère qui a enfanté tous les autres faits à ce sujet.

⁵⁴⁸ Servius, Sur le V de l'Énéide.

⁵⁴⁹ Sur le 2 de l'Énéide.

Chapitre IV : On ne peut déterminer au juste l'époque de cette guerre

Les auteurs anciens et modernes sont si différents les uns des autres sur cet événement, qu'il est impossible ne les concilier. Coringius et le Chevalier Newton le mettent 900 ou 907 ans avant l'ère vulgaire, et le P. Souciet 1388 ans. On compte au moins 40 ou 50 opinions, qui, pour accorder ces deux extrémités, approchent ou éloignent plus ou moins cet événement. On peut consulter là-dessus Scaliger, le P. Petau, et Dom Pezron, de même que le dixième chapitre du troisième livre des *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens Peuples*, par M. Fourmont l'aîné.

Homère est le premier qui ait fait mention de cette guerre. Il l'a prise pour le sujet de son Iliade et de son Odyssée, mais il se contente de parler des dieux, des déesses, des nymphes, des héros et des héroïnes qui s'y trouvèrent, sans déterminer aucun temps fixe pour cet événement, ni pour rien de ce qui pouvait y avoir quelque rapport. Cela seul devrait faire penser que c'est une pure fiction de ce poète, qui a voulu égayer son imagination et faire voir à la postérité la fécondité de son génie. S'il est vrai que cette prétendue guerre n'est qu'une allégorie du grand œuvre, il eût pu la décrire en moins d'une page ; suivant ce

qu'en dit le Cosmopolite⁵⁵⁰. Cette manière de traiter le grand œuvre n'est pas extraordinaire, Denis Zachaire a aussi supposé le siège d'une ville ; mais il n'a fait qu'un seul traité ; et l'histoire du siège qu'il suppose, est contenue dans un seul chapitre. Philalèthe a fait au moins 28 ouvrages sur cette matière ; et Raymond Lulle l'a étendue dans une infinité de volumes.

Ceux qui sont venus après Homère et qui ont voulu déterminer l'époque fixe de cette expédition, auraient dû nous dire sur quoi ils fondaient leur sentiment : sans cette précaution, nous avons droit de les récuser et de ne pas les en croire sur leur parole : nous avons même raison de penser que c'est une pure supposition de leur part. Hérodote, à l'histoire duquel Strabon⁵⁵¹ dit qu'il ne faut pas beaucoup ajouter foi, dit sans aucune preuve⁵⁵² qu'il croit qu'Homère vivait environ 400 ans avant lui, et 160 ans après la guerre de Troie. Aulu-Gelle⁵⁵³ ne met que cent ans d'intervalle entre la prise d'Ilion et la naissance d'Homère. Hérodote semble déterminer cet événement sous le règne de Protée, roi d'Égypte, que toutes les fables disent fils de Neptune, par conséquent un personnage fabuleux ; et d'ailleurs, on ne peut déterminer l'époque du règne de ce roi.

⁵⁵⁰ Épilogue de ses Douze Traités.

⁵⁵¹ Liv. 14.

⁵⁵² Liv. 2. c. 53.

⁵⁵³ Liv. 17. c. 21.

Varron, qui fit tout son possible, et employa tout son esprit à rapprocher de la raison la théologie des païens, et à la rappeler au civil ou au physique, suivant le témoignage de saint Augustin⁵⁵⁴, est un des premiers qui, sur le raisonnement d'Homère, ait voulu fixer l'époque de la guerre de Troie. Mais il a puisé cela, comme bien d'autres choses, dans son imagination, et saint Augustin le réfute très solidement. Virgile, sur le témoignage de Varron, fixe le siège de Troie à l'an 300 avant le siège de Rome. Livius et les autres Romains, qui sont venus après, ont suivi aussi Varron, et ont donné le fait et son époque pour certains, de même que mille autres choses qui ne furent jamais.

On ne sait pas même en quel temps vivait Homère ; on ignore jusqu'à sa patrie, et l'endroit où il est mort, et quoiqu'Hérodote ait écrit la vie d'Homère en abrégé, il était lui-même incertain de ce qu'il dit à ce sujet, puisqu'il se sert souvent du terme, *je pense, je conjecture*. Thomas Valois⁵⁵⁵ avoue que la variété des sentiments des auteurs, sur ce qui regarde Homère, fait qu'il est impossible de rien déterminer sur le temps où a vécu ce poète. Saint Augustin⁵⁵⁶, Eusèbe

⁵⁵⁴ De la Cité de Dieu, liv. 6. c. 3 et 4.

⁵⁵⁵ Sur le liv. 3 de S. August. de la Cité de Dieu, ch. 2.

⁵⁵⁶ *Ibid.* ch. 6 du l. 22.

et saint Jérôme⁵⁵⁷, Aulu Gelle⁵⁵⁸, conviennent tous qu'Homère vivait avant Romulus. Eutrope dit qu'il vivait du temps d'Agrippa Sylvius, roi d'Albanie, auquel succéda Arenius Sylvius, qui régna 9 ans, à celui-ci Aventinus Sylvius, qui en régna 34. Procas Sylvius vint ensuite, qui porta la couronne 22 ans ; enfin Amulius, à la septième année duquel naquit Romulus ; ce qui fait environ 80 ans d'intervalle entre Romulus et Homère.

Cicéron⁵⁵⁹ dit que sept villes se disputaient la gloire d'avoir vu naître Homère dans leur sein ; et il nomme entre autres Smyrne, Chio, Salamine, Colophone, Argos. Aulu Gelle, avec plusieurs autres, ont cru qu'il était né en Égypte, et Aristote le croyait né dans l'île Io. De manière que ceux qui approchaient le plus du temps d'Homère, n'étaient pas mieux instruits de ce qui le regardait que ceux qui sont venus dans la suite. On ne peut donc en juger que par conjecture, et l'on n'a rien de certain.

Homère étant donc le premier qui ait parlé de la guerre de Troie, et de la ruine de cette ville, les autres auteurs ne pouvant nous donner rien d'assuré sur l'époque de cet événement et sur l'événement lui-même, ne peut-on pas le regarder comme une fiction pure ? Les temps doivent répondre à certains temps

⁵⁵⁷ In Chronicis.

⁵⁵⁸ Liv. 9.

⁵⁵⁹ Orat. pro Archia Poëta.

déterminés, les choses aux choses, et les personnes aux personnes, quand il s'agit d'établir et de constater la réalité d'un fait. On sait, par exemple, en quelle année et sous quel roi d'Égypte Moïse est né. Nous savons où, et sous quel empereur Jésus-Christ notre Sauveur a pris naissance ; sous quels consuls Corinthe fut détruite, et Carthage ruinée, enfin tant d'autres faits de cette espèce, dont personne ne doute. Mais il n'en est pas de même de la ville de Troie. Rien ne nous certifie son existence et sa destruction, que ce qu'en ont dit Homère et ceux qui l'ont copié, ou qui en ont écrit sur des traditions émanées des écrits de ce poète.

Nous trouvons à la vérité dans Homère, qu'Énée, après la destruction de Troie, se sauva en Italie ; et les écrivains romains n'ont pas manqué de faire valoir ce trait, pour donner du lustre à leur ville, en faisant descendre Romulus de ce héros, au moins par les femmes ; car ils lui donnaient le dieu Mars pour père. Tout cela s'accordait fort bien avec la fable. Énée était fils de Vénus, et Romulus fils de Mars, et qui ne sait le bon accord qui régnait entre ce dieu et cette déesse ? Les Romains étaient-ils de pire condition que les autres, qui se flattaient à l'envi d'avoir des dieux pour fondateurs de leurs villes ? Lorsque ces fondateurs n'étaient pas des dieux, ils savaient les immor-

taliser. Et si un Ancien⁵⁶⁰ se moquait des Égyptiens, en disant que cette nation était bien heureuse de voir naître des dieux dans ses jardins ; on aurait bien pu le dire des Romains et des Grecs, qui se vantaient hautement d'être tous descendus des dieux. Saint Augustin ne laissa pas tomber ce trait de leur vanité, il le rappelle⁵⁶¹ en ces termes : « Nous lisons, et on nous dit que Romulus a fondé Rome et qu'il y a régné. On nous a aussi laissé par écrit qu'il a été mis au nombre des dieux. Les écrits nous apprennent les faits, mais ils ne les prouvent point ; car on ne montre aucun monument, aucun prodige qui atteste que cela lui soit arrivé. La louve qu'on dit avoir nourri les deux frères, pourrait à la vérité être mise au nombre des prodiges : mais quel est un tel prodige, et que prouve-t-il pour la divinité de Romulus ? Si cette prétendue louve ne fut pas une femme prostituée, mais un animal réel, ce prodige étant commun aux deux frères, pourquoi l'un et l'autre ne sont-ils pas réputés dieux ? »

Quelques auteurs n'ont pas même fait difficulté d'avancer que Romulus pouvait bien être l'enfant qui naquit de l'ancien adultère de Vénus et de Mars, lorsque Vulcain les lia ensemble, quand il les prit sur le fait. D'autres ont dit que Romulus était né d'une vierge vestale, parente de Vulcain. Mais quoi, doit-on regarder comme un dieu, un homme qui a commencé

⁵⁶⁰ Juvenal.

⁵⁶¹ De la Cité de Dieu, l. 22, c. 6.

son règne par un fratricide ? On dit même fort sérieusement qu'un aigle fut l'augure de la fondation de ce royaume et de sa dénomination ; qu'une oie prit la défense de la ville de Rome, et la protégea (lorsque les Gaulois attaquèrent le Capitole), et qu'elle fut gouvernée par une poule avec ses poussins (lorsqu'un aigle, qui en emportait un, le laissa tomber dans le sein de Livie) : que ce poussin était d'une race si heureuse, que les Romains n'auraient osé entreprendre aucune expédition, sans avoir consulté auparavant les poulets qui en étaient issus.

Les Romains, à l'imitation des Troiens, regardaient donc Mars et Vénus comme les dieux tutélaires de leur ville et de leur empire. On peut voir particulièrement dans le Liv. III de la Cité de Dieu, comment saint Augustin parle aux païens là-dessus. Il est surprenant qu'on ait encore aujourd'hui assez de crédulité pour penser que Rome soit un phénix ressuscité des cendres de Troie. On dira peut-être qu'on peut le croire, en faisant abstraction de l'origine divine d'Énée et de Romulus ; mais ce sentiment ne sera fondé sur le témoignage d'aucun auteur ancien. Ceux par qui nous avons appris l'origine et la fondation de Troie et de Rome ne nous ont rien laissé que de fabuleux à ce sujet ; sur quoi les modernes fonderont-ils donc la réalité de ces faits ? On sait bien que Rome a existé ; mais on n'a aucune preuve de cette

origine divine⁵⁶². Il n'en est pas de même de Troie ; on ne l'a jamais connu que par le récit d'Homère ; elle est périée sans aucun reste qui ait pu attester son existence, sinon le prétendu établissement d'Énée, et de quelques héros grecs dans l'Italie, suivant le récit du même poète. Puisqu'Homère est regardé comme fabuleux, tant sur la fondation de Troie que sur la plupart des faits qui se sont passés pendant le siège de cette ville, pourquoi ajoutera-t-on plus de foi à ce qu'il dit de la fuite d'Énée et de son établissement en Italie ? La manière dont ce poète fait parler et agir les dieux et les déesses dans toutes les occasions, prouve bien qu'il regardait le tout comme une pure fable, et qu'il n'en parlait qu'autant qu'ils venaient à propos, soit pour embellir sa fiction, soit pour égayer son imagination. Homère fondant donc sur des fables l'établissement d'Ilion, et tout ce qu'il dit du siège, sans doute que le tout n'est qu'une fiction pure. Je ne conçois pas après cela comment les mythologues osent avec un grand sérieux nous débiter tant de fables à ce sujet, uniquement fondés sur le témoignage de Pausanias et de quelques auteurs qu'ils méprisent eux-mêmes, et avec raison, puisqu'ils sont pleins de fables, de contradictions, de puérités, et qu'enfin ces Anciens n'avaient pas plus de preuves de ce qu'ils avançaient qu'en ont aujourd'hui nos mytho-

⁵⁶² Tout le monde en convient, Tite-Live lui-même. Voyez sa Préface.

logues modernes. La table Isiaque, les pierres gravées, les marbres de Paros sont des monuments fort postérieurs à Homère, et qui prouvent tout au plus qu'on racontait cet événement dans le temps qu'ils ont été faits, comme on le raconte aujourd'hui.

Chapitre V : Fatalités attachées à la ville de Troie

On était intimement persuadé, dans l'armée des Grecs et des Troiens, que la ville de Troie ne pouvait être prise, si l'on n'était attentif à exécuter certaines choses dont le sort de cette ville dépendait. Homère ne fait pas expressément mention de toutes ; mais Ovide, Lycophron, et quelques autres Anciens en ont parlé. On peut cependant les déduire de ce que rapporte Homère en différents endroits ; tels que ceux où il décrit ce que l'on fit pour aller chercher Philoctète à Lemnos, Pyrrhus à Scyros ; l'attention que les Grecs avaient à empêcher que les chevaux de Rhésus ne bussent de l'eau du Xanthe, et les dangers qu'ils bravèrent pour enlever le Palladium.

Ces fatalités avaient été déclarées aux Grecs par Calchas, lorsque Agamemnon et les autres chefs de l'armée des Grecs furent le consulter sur la réussite de l'expédition qu'ils projetaient contre la ville de Troie. Calchas répondit :

1. qu'ils ne prendraient jamais cette ville, si Achille et son fils Néoptolème ne les accompagnaient,
2. qu'il fallait avoir les flèches d'Hercule, dont ce héros avant de mourir avait fait présent à Philoctète ;
3. que l'enlèvement du Palladium conservé soigneusement par les Troiens dans le temple de Minerve, était absolument requis ;
4. qu'un des os de Pélops devait nécessairement être porté à Troie avant le siège ;
5. qu'il fallait enlever les cendres de Laomédon ;
6. qu'on se donnât bien de garde de laisser boire de l'eau du Xanthe aux chevaux de Rhésus.

On peut, des écrits d'Homère, en conclure deux autres, dont la première est qu'il était nécessaire de faire mourir Troïle, fils de Priam, avant de prendre la ville ; en second lieu, que la destinée de Troie dépendait tellement d'Hector, que cette ville ne serait jamais prise tant qu'il vivrait. On en a enfin ajouté une septième ; savoir que Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, devait nécessairement y être appelé et combattre pour les Grecs.

Il est constant que tout homme sensé à qui on dirait de pareilles choses, les regarderait comme des fables ; et qu'elles paraissent telles en effet. Car quel rapport

peuvent avoir des choses si différentes et si étrangères au but que se proposaient les Grecs, le siège d'une ville et la ruine des Troiens ? A quoi pouvaient servir aux Grecs un des os de Pélops, et en quoi pouvait-il nuire à ceux qui défendaient Ilion ? Quand on ne regardera Achille que comme un héros, brave, belliqueux, et qui par son savoir dans l'art de la guerre, peut être d'une grande utilité dans l'armée où il se trouvera, passe ; on a raison de le croire nécessaire ; mais quand on fondera cette nécessité sur ce qu'Apolon et Neptune, employés par Laomédon à bâtir la ville de Troie, avaient prié Éaque de les aider⁵⁶³, afin que l'ouvrage d'un homme mortel venant à être mêlé avec celui des dieux, la ville, qui sans cela aurait été imprenable, pût un jour être prise ; et qu'il fallait par conséquent qu'un des descendants de celui qui avait aidé à la bâtir, aidât aussi à la détruire. N'était-il pas plus naturel d'imaginer que le petit-fils de celui qui avait contribué à son élévation, s'opposerait de toutes ses forces à sa destruction ? À moins qu'on ne veuille supposer quelque chose d'allégorique dans tout cela. Des murs de cette ville ne tombent pas au son des trompettes : il fallait autrefois des béliers, et aujourd'hui non seulement le bruit du canon, mais le choc des boulets. L'Écriture nous apprend cependant que les murs de Jéricho s'écroulèrent⁵⁶⁴ au seul son

⁵⁶³ Scholiaste de Pindare sur la cinquième Olymp.

⁵⁶⁴ Josué, c. 6.

des trompettes que Josué fit retentir autour de cette ville ; mais nous savons aussi qu'il le fit par un ordre exprès de dieu, et l'Écriture nous atteste la vérité du fait. Ce que nous rapportent les poètes n'a pas ce degré de certitude ; on doit même le regarder comme des fictions pures, puisqu'elles ne sont pas même vraisemblables. Examinons ces fatalités chacune en particulier.

Première Fatalité : Achille et son fils Pyrrhus sont nécessaires pour la prise de Troie.

M. l'Abbé Banier et les partisans de son système sont bien embarrassés pour y adapter ces fatalités : aussi se contente-t-il de les rapporter, sans se mettre en devoir d'en donner presque aucune explication. Quant à cette première, il conjecture que Calchas, gagné par les chefs de l'armée des Grecs, imagina cette fatalité pour attirer Achille et ses troupes au siège de Troie ; et que pour y réussir, on en donna la commission à l'artificieux Ulysse. Mais prenons les choses dans le sens naturel que nous présente la fable ; et voyons si elles ne renferment pas une allégorie toute simple de la philosophie hermétique.

On feint qu'Achille était fils de Pélée et de Thétis. Quoique nous ayons déjà expliqué ce que la fable a voulu nous donner à entendre par là, il est à propos d'en retoucher quelque chose, pour rendre la preuve

plus complète. Pélée vient de *πελὸς*, *noir, brun, livide* ; ou de *πηλὸς*, *boue, borbier*. Thétis est prise pour l'eau. Isacius dit que Pélée, par le conseil de son père, eut commerce avec Thétis, lorsqu'entre les différentes formes qu'elle prenait pour éviter les poursuites de Pélée, elle eut pris celle d'un poisson, connu sous le nom de *sèche*. Ainsi, voilà Achille fils de la Boue noire et de l'Eau. On sait que la sèche jette une liqueur noire qui tient l'eau dans laquelle elle se trouve, et la change pour ainsi dire en encre. Tout cela convient donc bien à la circonstance de la conception de l'enfant philosophique que nous avons dit se faire, suivant les philosophes, lorsque la matière mise dans le vase est parvenue à un état semblable à celui d'une boue noire, ou à de la poix noire fondue. Par la même raison, la fable dit que les noces de Pélée et de Thétis se firent sur le mont Pélion en Thessalie.

À peine Achille fut-il né que sa mère, pour l'accoutumer à la fatigue et le rendre comme immortel, le nourrit et l'éleva d'une façon qui ne fut propre qu'à Cérès et à Thétis. Elle le cachait toute la nuit dans le feu, pour consumer en lui tout ce qu'il avait de mortel et de corruptible ; pendant le jour, elle l'oignait d'ambrosie. Cette méthode lui réussit seulement pour Achille ; tous ses autres enfants en moururent, c'est ce qui lui fit donner le nom de Pirithoüs, comme sauvé du feu, ou vivant dans le feu. Pélée ayant voulu se mêler de l'éducation d'Achille, Thétis l'abandonna

et se retira avec les Néréides. On mit ensuite Achille entre les mains de Chiron, pour être instruit dans la médecine et les arts.

Comme Achille avait appris de Thétis qu'il périrait dans la guerre de Troie, lorsqu'il fut question de cette guerre, Achille se retira chez Lycomède, pour ne pas s'y trouver. Il se déguisa sous un habit de femme, et y eut commerce avec Déïdamie, dont il eut Pyrrhus. Les Grecs, ayant appris de Calchas la nécessité de la présence d'Achille, chargèrent Ulysse de le chercher. Il le trouva après bien des perquisitions, et l'engagea à joindre les autres chefs de l'armée des Grecs. Cette action est une de celles qui font le plus d'honneur à Ulysse.

Il faut regarder Ulysse comme le symbole de l'Artiste prudent et habile dans son art, ou l'agent extérieur qui conduit l'œuvre. Achille est l'agent intérieur, sans lequel il est impossible de parvenir au but que le philosophe se propose. Nous avons parlé, dans le cinquième livre, des qualités requises dans l'Artiste; qu'on se rappelle ce que nous avons dit à ce sujet, et qu'on fasse attention à ce que nous allons rapporter d'après Geber, on y reconnaîtra le portrait d'Ulysse d'après nature. «Celui qui n'a point un génie étendu et un esprit subtil, propre à pénétrer dans les secrets replis de la Nature, à découvrir les principes qu'elle emploie, et l'artifice dont elle use dans ses opérations pour parvenir à la perfection des mixtes et

des individus, ne découvrira jamais la simple et véritable racine de notre précieuse science. » Tels sont les termes de Geber⁵⁶⁵, qui après avoir fait l'énumération des défauts de l'esprit, qui donne l'exclusion à cette science, tels que sont l'esprit pesant et bouché, l'ignorance, la crédulité téméraire qui en est une suite ; l'inconstante, l'inquiétude des affaires qui occupent trop, l'avarice, la nonchalance, l'ambition, et le peu d'aptitude pour les sciences ; conclut enfin dans le chapitre septième par un épilogue, où l'on reconnaît Ulysse comme dans un miroir. « Nous concluons donc, dit cet auteur, que l'Artiste de cet œuvre doit être versé dans la science de la philosophie naturelle, et qu'il doit en être parfaitement instruit ; parce que, quelque esprit et quelques biens qu'il ait, il n'en obtiendra jamais la fin sans cela... Il faut donc que l'Artiste appelle à son secours une méditation profonde de la Nature, et un génie fin, industrieux. La science seule ne suffit pas, ni le génie seul ; il les faut tous deux, parce qu'ils se prêtent un secours mutuel. Il doit être d'une volonté constante, afin qu'il ne coure pas tantôt à une chose, tantôt à l'autre ; car notre art ne consiste pas dans la multitude des choses. Il n'y a qu'une pierre, qu'une médecine et qu'un magistère. Il doit être attentif et patient, afin qu'il n'abandonne pas l'œuvre à moitié fait. »

⁵⁶⁵ Summa perfect. part. I. c. 5.

« Il ne faut pas qu'il soit prompt et trop vif : la longueur de l'œuvre l'ennuierait. Qu'il sache enfin que la connaissance de cet art dépend de la puissance divine, qui en favorise qui il lui plaît, qu'il ne la communique pas aux avares, aux ambitieux et à ceux qui ne cherchent qu'à assouvir leurs passions déréglées ; car Dieu est plein de justice, comme il est plein de bonté. »

Ovide, dans ses *Métamorphoses*⁵⁶⁶, introduit Ulysse et Ajax, qui se disputent les armes d'Achille. Chacun d'eux fait l'énumération des droits qu'il a sur ces armes, par les belles actions qu'il a faites et par les services qu'il a rendus aux Grecs. Quand on a lu l'Iliade d'Homère, on voit bien qu'Ulysse peut se comparer à Ajax pour les actions de bravoure et de courage. Ajax en fait trophée dans Ovide ; il montre son bouclier tout criblé de coups de lances et de javelots, et reproche à Ulysse que le sien est encore entier dans toutes ses parties. Quoique Ajax haranguât des guerriers qui n'ignoraient point sa valeur, et qui naturellement auraient été disposés à donner la préférence à un aussi grand héros, ils les adjugèrent cependant à Ulysse, quand ils eurent entendu sa harangue. En quoi consistait-elle ? A rappeler :

1. qu'il avait su découvrir Achille, déguisé même

⁵⁶⁶ Liv. 13. Fab. 1.

sous l'habit de femme, et l'amener dans l'armée des Grecs ;

2. qu'il a vaincu Télèphe, et l'a guéri de sa blessure ;
3. qu'il a pris les villes d'Apollon ;
4. qu'il est cause de la mort d'Hector, puisqu'il a succombé sous les armes d'Achille ;
5. qu'il a déterminé Agamemnon à sacrifier Iphigénie pour le bien public ;
6. que malgré le danger qu'il y avait à se présenter devant Priam, pour revendiquer Hélène, il n'a point craint d'y aller avec Ménélas ;
7. que les Grecs ennuyés de la longueur et des fatigues du siège, et ayant pris le parti de l'abandonner et de se retirer, il fit tant, par ses exhortations et ses remontrances, qu'il les détermina à les continuer : qu'il tendait des pièges aux Troiens, et avait mis le camp des Grecs à l'abri de leurs insultes par un bon mur de circonvallation : que par ses conseils et ses expédients l'abondance avait toujours été entretenue dans l'armée. C'est moi, ajoute-t-il, qui ai surpris Dolon. J'ai pénétré moi-même jusqu'à la tente de Rhésus et je lui ai ôté la vie. Ajax dans les horreurs de la nuit, a-t-il passé à travers les sentinelles ; pénétré non seulement dans la ville, mais jusqu'aux forts mêmes au milieu du fer

et du feu, et enlevé le Palladium ? Oui, j'ai pris la ville par cette action, puisque par elle je l'ai mise en état d'être prise. J'ai amené Philoctète au camp avec les flèches d'Hercule, et c'est par leur secours que nous avons vaincu.

Si l'on veut faire attention aux explications des différentes fables que j'ai données jusqu'ici, on verra clairement que tous ces faits sur lesquels Ulysse fonde ses droits sur les armes d'Achille, sont précisément des allégories des opérations du magistère des Sages. Voyons-en quelques-uns. Nous avons dit qu'Achille est le symbole du feu du mercure philosophique. La fable dit qu'Achille était fils de Pélée et de Thétis, ou de la boue noire. La boue est composée de terre et d'eau, le mercure des philosophes s'extrait de ces deux matières. Suivant d'Espagnet⁵⁶⁷, « on l'appelle tantôt terre, et tantôt eau, pris sous divers aspects, dit cet auteur, parce qu'il est naturellement composé de ces deux. » Pour indiquer l'état de cette terre philosophique, ou du sujet sur lequel travaillent les philosophes, lorsqu'il doit enfanter le mercure, d'Espagnet cite les vers suivants de Virgile, qui expriment très bien la dissolution et la putréfaction de cette matière, signifiée alors par Pélée, parce qu'elle est comme une boue noire, à laquelle presque tous les philosophes la comparent.

⁵⁶⁷ Arcan. herm. Philos. opus, Can. 46.

*Pingue solum primis extemplo à mensibus anni
Fortes invertant tauri
Tunc zephyro putris se gleba resolvit.*

GEORGIC. I.

Lorsqu'Achille fut né, Thétis le nourrit comme Cérès avait fait Triptolème ; elle le cachait la nuit sous le feu, et le jour elle l'oignait d'ambrosie. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit là-dessus dans l'article de Cérès, le lecteur peut y avoir recours.

Achille, devenu grand, se retira chez Lycomède ; où il devint amoureux de Déïdamie, et en eut un fils nommé Pyrrhus. Le mercure, parvenu au temps où il commence à se fixer, quitte pour ainsi dire la maison paternelle et maternelle, en passant de la couleur noire à la blanche. Dans cet état, il se retire chez Lycomède, parce qu'il se change en une espèce de terre que les philosophes appellent or blanc, Soleil blanc, pierre qui commande, et qui règne ; ce qui est exprimé par Lycomède, qui vient de *λύκος*, *Soleil*, et de *medw*, je commande, je prends soin. C'est pour cela que Lycomède est appelé père de Déïdamie ; car la partie fixe dans cet état a une vertu propre à fixer la partie volatile ; elle a, disent les philosophes, une vertu aimantive qui attire à elle la partie volatile, pour la fixer et ne former qu'un corps des deux. Tout le monde sait que le mercure est volatil. L'amour qu'Achille, symbole de ce mercure, a pour Déïdamie, est cette vertu

aimantine et attractive réciproque, qui fait que l'un et l'autre se réunissent, et que le volatil devient enfin fixe. On ne pouvait l'exprimer plus heureusement que par le nom de Déïdamie, puisqu'il signifie une chose qui en fixe une autre, ou qui l'arrête dans sa course, de *θεω*, *je cours*, et de *δαμάω*, *je dompte*, *j'arrête*.

Déïdamie donna un fils à Achille, qui fut pommé Pyrrhus à juste titre, puisque de l'union du fixe et du volatil se forme le soufre philosophique, qui est un vrai feu ou une pierre ignée, que d'Espagnet appelle *minière de feu céleste*; Philalèthe le nomme *feu de nature*. Alphidius dit, que lorsque celui qui fuit est arrêté dans sa course par celui qui le poursuit, la course des deux finit; ils se réunissent et ne font plus qu'un, qui devient rouge et feu. Homère désigne cette volatilité du feu mercuriel, en disant toujours d'Achille, qu'il a le pied léger, qu'il est extrêmement prompt à la course: *πόδυσ ὤκὺς, πόδαρκης*. Ce poète l'insinue encore mieux⁵⁶⁸, lorsqu'il dit qu'Achille dit à Automédon d'atteler son char pour Patrocle son ami, et d'y mettre ses deux chevaux Xantheis et Balius, dont la vitesse égalait celle du vent; Harpuie Podarge les avait engendrés de Zéphire, lorsqu'elle paissait sur les bords de l'Océan, et qui plus est, ces chevaux étaient immortels⁵⁶⁹.

Ulysse ayant déterminé Achille à se joindre aux

⁵⁶⁸ Iliad. l. 16. v. 145.

⁵⁶⁹ *Ibid.* l. 17. v. 444.

Grecs, celui-ci assemble les Myrmidons ses sujets, il se mit à leur tête, avec Menestius, fils du fleuve Sperchius, dieu, et fils de Jupiter et de la belle Polydore⁵⁷⁰, avec Eudorus, fils de Mercure, appelé dans cette circonstance le pacifique⁵⁷¹; mais Eudorus, étant devenu grand, était célèbre par sa grande légèreté à la course. Pisandre fut le troisième chef des Myrmidons : Homère⁵⁷² dit de lui qu'il était le plus vaillant de cette troupe, après Achille. Phœnix, vieillard, fut le quatrième, et Alcimédon, fils de Lærce, le cinquième.

Pyrrhus étant né, ou le soufre philosophique parfait, il faut que l'Artiste pro-cède à la seconde opération, que les philosophes appellent le second œuvre, ou l'élixir. C'est cet élixir, ou le procédé qu'il faut tenir en le faisant, qu'Homère a eu en vue dans son Iliade. La première fatalité de Troie était qu'Achille, et après lui son fils Pyrrhus, devaient nécessairement se trouver dans le camp des Grecs, pour que cette ville fût prise. La raison est que l'élixir ne peut se faire sans le mercure philosophique, qui en est le principal agent. Cette seconde opération n'est, selon Morien⁵⁷³, qu'une répétition de la première, quant au régime et aux signes apparents, ou à ce qui se passe dans le vase, par rapport aux couleurs qui se succèdent. Homère

⁵⁷⁰ *Ibid.* l. 16. v. 173.

⁵⁷¹ *Ibid.* v. 185.

⁵⁷² *Ibid.* v. 194.

⁵⁷³ Entretien du roi Calid et de Morien.

dit en conséquence qu'Achille assembla les Myrmidons, et joignit les autres Grecs. On est surpris qu'Homère commence son Iliade par la colère d'Achille, que M. l'Abbé Banier⁵⁷⁴ ne regarde que comme un pur incident. Ce poète, pour suivre son but, ne pouvait pas commencer autrement, ou il aurait renversé l'ordre des choses. Il suppose la première opération parfaite, ou l'or philosophique, que j'ai nommé ci-devant soufre. Il vient par conséquent tout d'un coup à la dispute d'Agamemnon et d'Achille, qu'il fait naître de la demande que Chrysès, prêtre d'Apollon, fait de Chryséis : on sait que χρυσὸς veut dire *de l'or* ; on y introduit Apollon, pour désigner l'or philosophique. Agamemnon refuse, dit-on, de rendre Chryséis, qu'il dit être vierge, et qu'il préfère à Clytemnestre son épouse. Les philosophes lui donnent aussi le nom de vierge. Prenez, dit d'Espagnet⁵⁷⁵, une vierge ailée, bien nette et bien pure, ayant les joues teintes de couleur de pourpre⁵⁷⁶. Néanmoins, Agamemnon se rend aux exhortations d'Ulysse, et rend Chryséis ; mais il proteste à Achille qu'il s'en dédommagera, en lui enlevant Briséis qu'Achille aimait éperdument. Agamemnon remet donc Chryséis entre les mains du sage Ulysse, c'est-à-dire de l'Artiste, pour la mener à Chrysès son

⁵⁷⁴ Tom. III, p. 389.

⁵⁷⁵ Can. 18.

⁵⁷⁶ Il est bon de remarquer qu'Homère dit aussi que Chryséis avait les joues belles et vermeilles. Iliad. liv. I, v. 323.

père. Ulysse fut constitué le chef de la députation, et fit montrer Chryséis dans un vaisseau, c'est-à-dire qu'il la mit dans le vase. Après qu'Ulysse fut parti, Agamemnon envoya prendre de force Briséis⁵⁷⁷. Ceux qui furent envoyés trouvèrent Achille assis dans sa tente, et dans son vaisseau noir. Il reconnut aussitôt le sujet qui les amenait, et dit à son ami Patrocle de tirer Briséis de sa tente, et de la leur remettre pour la conduire à Agamemnon. Patrocle le fit ; et Achille, la voyant partir, se mit à pleurer en regardant la mer *noire*, et se plaignit à Thétis, sa mère, de l'injure que venait de lui faire Agamemnon. Elle entendit ses plaintes du fond de la mer *blanche*, où elle était avec le vieillard Nérée son père, et aussitôt elle s'éleva du fond comme un nuage. Il lui raconta comment, après avoir ruiné Thèbes, Agamemnon avait eu Chryséis en partage, et lui Briséis ; qu'Agamemnon obligé de remettre Chryséis à son père, parce qu'Apollon irrité avait envoyé la peste dans le camp des Grecs, il s'en était vengé sur lui Achille, en lui enlevant de force sa chère Briséis. Thétis lui répondit aussi en pleurant : « Pourquoi, mon fils, vous ai-je mis au monde et vous ai-je élevé avec tant de soins ? Vous êtes le plus malheureux des hommes, car je sais que le destin fatal vous menace d'une mort prochaine. Je vais cependant trouver Jupiter dans l'Olympe *plein de neige*, et je ferai mon possible pour l'engager à seconder vos

⁵⁷⁷ *Ibid.* v. 324 et suiv.

désirs. Pour vous, demeurez dans vos vaisseaux sans combattre aucunement, et nourrissez votre colère contre les Grecs. Jupiter fut hier en Éthiopie, pour assister à un repas avec tous les autres dieux.» Ayant ainsi parlé, elle s'en fut. Pendant ce temps-là, Ulysse avec Chryséis abordèrent à Chryse, ville d'Apollon, et ayant mis le vaisseau à l'ancre, il remit Chryséis entre les mains de Chrysès son père, qui adressa ses vœux à Apollon, dont l'art est d'argent, afin qu'il favorisât les Grecs. Le lendemain Ulysse appareilla des *voiles blanches*, et Apollon leur ayant envoyé un vent *humide* favorable, ils arrivèrent heureusement au camp des Grecs.

Il ne faut qu'avoir lu, même très superficiellement, les livres des philosophes hermétiques, pour reconnaître dans ce que je viens de rapporter des propres termes d'Homère, les mêmes façons de s'exprimer, et tout ce qui se passe dans le vase, depuis que les ingrédients qui composent l'élixir commencent à se dissoudre et à tomber en putréfaction, jusqu'à ce que la matière soit parvenue au blanc. On peut le comparer avec ce que nous allons rapporter de d'Espagnet⁵⁷⁸ : « Les moyens ou signes démonstratifs sont, dit-il, les couleurs qui apparaissent successivement, et qui font voir à l'Artiste les changements qui affectent la matière, et le progrès de l'œuvre. On en compte trois

⁵⁷⁸ Can. 64.

principales, qui sont comme des symptômes critiques auxquels il faut bien faire attention : quelques-uns en ajoutent une quatrième. La première couleur est noire, on lui a donné le nom de la tête de corbeau, à cause de sa grande noirceur. Lorsqu'elle commence à noircir, c'est un signe que le feu de nature commence son action ; et quand le noir est parfait, il indique que les éléments sont confondus ensemble, et que la dissolution est achevée ; alors, le grain tombe en putréfaction, et se corrompt pour être plus propre à la génération. La couleur blanche succède à la noire ; le soufre blanc est alors dans son premier degré de perfection : c'est une pierre qu'on appelle bénite ; c'est une terre blanche feuillée, dans laquelle les philosophes sèment leur or. La troisième couleur, est la citrine, qui est produite par le passage de la couleur blanche à la rouge : elle est comme une couleur moyenne et participante des deux, comme l'aurore safranée, qui nous annonce le Soleil. La quatrième enfin est la rouge, ou couleur de sang, qui se tire de la blanche par le seul moyen du feu. Comme la parfaite blancheur s'altère aisément, elle passe assez vite ; mais la rougeur foncée du Soleil dure toujours, parce qu'elle parfait l'œuvre du soufre, que les philosophes appellent sperme masculin, feu de la pierre, couronne royale, or, et fils du Soleil. »

Revenons à l'Iliade d'Homère, et voyons si ce qu'il dit est conforme à ce que nous apprend d'Espagnet, que je me contente de citer : pour ne pas multiplier les

citations sans nécessité, j'en rapporterai de différents auteurs, pour preuve des expirations que je donnerai.

Nous avons vu ci-devant qu'Achille, symbole du feu du mercure, était le principal agent dans l'œuvre philosophique ; nous avons suivi sa vie jusqu'à la naissance de Pyrrhus chez Lycomède. Homère a passé tout cela, et commence par le supposer amoureux de Briséis, c'est-à-dire en repos, ou dans l'état que se trouve le mercure après que sa volatilité a été arrêtée dans sa course par Déïdamie. C'est ce qu'il fait dire à Achille dans la plainte qu'il porte à Thétis sa mère. Après avoir ruiné Thèbes, dit-il, Agamemnon eut Chryséis en partage, et les Grecs me donnèrent Briséis. On sait que Thèbes fut le terme des courses de Cadmus ; c'est aussi là qu'Achille trouva Briséis, qui, comme nous l'avons dit, signifie dormir, se reposer. Il s'agit de faire le second œuvre, semblable au premier ; Homère suppose donc les matières dans le vase, et l'opération commencée, c'est-à-dire, la fermentation de la matière. Cette fermentation occasionne un mouvement dans la matière, qui menace le mercure, ou Achille, de lui ôter son repos, ou Briséis. A cette fermentation succède la dissolution, et la putréfaction causée par l'or philosophique, ou Apollon, c'est la peste qu'Apollon envoie dans le camp des Grecs. A cette peste succède la mort des Grecs, ou la noirceur, appelée mort par nos philosophes. Dans cet état, le volatil domine sur le fixe, et cette peste ne cessera

que lorsque Chryséis sera rendue à son père, c'est-à-dire quand la matière aura passé de la couleur noire à la blanche, qui est l'or blanc des philosophes. Que peuvent signifier le voyage de Jupiter et des autres dieux en Éthiopie, et leur retour dans l'Olympe plein de neige, sinon la noirceur de la matière et son passage de la couleur noire à la blanche ? Les larmes de Thétis et d'Achille n'expliquent-elles pas la matière qui se dissout en eau ? Le voyage d'Ulysse indiqua tout cela, et encore mieux ce qui se passa dans le camp des Grecs jusqu'à son retour.

À peine, dit Homère, Chryséis fut-elle partie sous la conduite d'Ulysse, c'est-à-dire mise dans le vase philosophique par l'Artiste, qu'Agamemnon envoie prendre Briséis dans la tente d'Achille : voilà la fermentation qui commence. Ils arrivent à son vaisseau *noir*, et le trouvent dans sa tente assis, mais extrêmement irrité ; c'est la putréfaction et la noirceur, indiquée aussi par les Myrmidons, auxquels Homère feint qu'Achille commandait. La fable nous donne elle-même à entendre ce qu'il faut penser des Myrmidons, en nous apprenant qu'ils naquirent des fourmis, et cela parce que les fourmis sont noires, et que quand elles sont toutes ensemble dans leur fourmilière, leur tas représente assez bien la matière dans son état de noirceur. La même raison a fait dire que Pélée, père d'Achille, règne en Phthie sur les Myrmidons, parce que Pélée veut dire boue noire, ordure, et Phthie, cor-

ruption, de φθεω, *corrompre*. Les autres chefs qui commandaient les Myrmidons sous les ordres d'Achille, indiquent par l'étymologie seule de leurs noms, tout ce qui se passe dans l'œuvre. Ménestius marque le repos où est d'abord la matière, et la qualité de cette même matière, puisqu'il vient de μενω, *attendre en repos*, et de στία, *petite pierre*, ou de ζάω, *être fixe et immobile*. Le second se nommait Eudorus, d'εὐδω, *dormir*. Homère en conséquence dit qu'il était fils de Mercure *le pacifique*; mais il ajoute aussi que, quand il fut en âge, il se rendit célèbre par sa légèreté à la course, afin de nous indiquer la volatilisation de la matière fixe. Le troisième était Pisandre, ou qui verse à boire, qui arrose, de πίω, *j'arrose*; d'où l'on a fait πεῖσος, *prés, lieu arrosé*; et ἄνδηρον, *faîte, cime*; parce que la matière en se volatilissant monte au sommet du vase en forme de vapeur, et retombe ensuite sur la matière en forme de pluie ou de rosée. Il était, dit Homère, le plus brave des Myrmidons après Achille, et il le dit avec raison, car sans cette rosée la terre philosophique ne produirait rien, de même qu'un terrain toujours aride ne serait point propre à faire germer le grain: la terre est le réceptacle des semences, et la pluie en est la nourrice. Le quatrième était Phœnix, c'est-à-dire la pierre même des philosophes parvenue au rouge. Aussi les philosophes lui donnent-ils le nom de Phœnix, non seulement parce que dans l'élixir il renaît de ses cendres, mais à cause de sa couleur de

pourpre ; car Phœnix vient de φοῖνιξ, *rouge, couleur de sang*. C'est l'oiseau fabuleux du même nom ; on le dit rouge pour cette raison, et personne ne peut se flatter d'en avoir vu d'autres ; aussi les Égyptiens faisaient-ils courir le bruit que cet oiseau venait dans la ville du Soleil pour y faire son nid, et y renaître de ses cendres. Le cinquième enfin était Alcimédon, ou qui commande à la force même, c'est-à-dire la pierre parfaite. Hermès⁵⁷⁹ lui donne le même nom et dit qu'elle est la force qui surpasse toute force, dès qu'elle est fixée en terre. Mais revenons à Ulysse.

Un des faits les plus remarquables de sa vie, est d'avoir su découvrir Achille déguisé sous un habit de femme, et de l'avoir engagé à se réunir avec les Grecs, pour aller ruiner la ville de Troie. Quel rapport, dirait-on, peut avoir ce déguisement avec le grand œuvre ? Le fait n'est-il pas tout simple et tout naturel ? Un jeune homme veut se cacher pour ne pas aller à une guerre dans laquelle on lui a prédit qu'il mourrait : n'était-ce pas un expédient qui pouvait réussir selon son dessein ? Mais pense-t-on que partout on nous donne d'Achille une idée bien différente de celle d'un poltron ? Ce trait seul aurait été capable de le faire mépriser des Grecs, bien loin de le faire considérer par-dessus tous les autres. En effet, quelle idée aurions-nous d'un jeune homme, fils d'un roi, d'un

⁵⁷⁹ Table d'Émeraude.

prince ou d'un grand seigneur, qui dans le temps que les troupes s'assemblent et se mettent en mouvement pour aller à une bataille ou à un siège périlleux, s'aviserait de se déguiser sous un habit de femme, et irait se confondre avec les suivantes d'une princesse, pour éviter le danger qui le menace ? Quelque bonne que fût l'idée qu'il eût donnée jusque-là de son courage et de sa bravoure, une telle action ne le ferait-elle pas mépriser à jamais ? On ne voit cependant rien de tout cela ; Achille est au contraire estimé, considéré, et regardé comme le plus vaillant de tous les Grecs. D'où peut donc venir un tel contraste ? Qu'on se rappelle les explications que nous ayons données jusqu'ici, on en verra bientôt le dénouement. Nous avons prouvé en plus d'un endroit que les philosophes prenaient le sexe féminin pour symbole de l'eau mercurielle volatile, la fable nous en parle sous les noms de Muses, de Bacchantes, de Nymphes, de Naïades, de Néréides. Voilà précisément la raison pour laquelle on dit qu'Achille se cacha sous l'habit de femme, car le mercure des philosophes n'est proprement mercure que lorsqu'il est eau ; et loin qu'Achille sente énerver son courage sous ce déguisement, il n'en devient que plus actif ; il faut même qu'il passe par cet état pour devenir propre à l'œuvre ; sans cela, il ne saurait pénétrer les corps durs et les volatiliser.

On a raison de regarder cette découverte d'Ulysse comme une de ses plus belles actions, puisque selon

tous les philosophes hermétiques, la dissolution de la matière en eau mercurielle est la clef de l'œuvre. Cherchez, dit le Cosmopolite, une matière de laquelle vous puissiez faire une eau, mais une eau pénétrante, active, et qui puisse cependant dissoudre l'or sans bruit, sans corrosion, et d'une dissolution naturelle ; si vous avez cette eau, vous avez un trésor mille fois plus précieux que tout l'or du monde ; avec elle vous ferez tout, et sans elle vous ne ferez rien. C'est pourquoi avec Achille les Grecs pouvaient tout contre la ville de Troie, et sans lui ils ne pouvaient rien faire. On dit qu'il devait y périr, et il y périt en effet ; c'est que, pour parfaire l'œuvre, il faut fixer le mercure philosophique, et faire en sorte que la partie volatile ne fasse qu'une même chose avec la fixe. Cette dernière est représentée par les Troiens, qui pour cela sont toujours appelés *Dompteurs de chevaux*, ou sont qualifiés par des épithètes qui signifient quelque chose de pesant, de fixe et de propre à arrêter ce qui est en mouvement. Hector lui-même⁵⁸⁰ est comparé par Homère à un rocher. Les Grecs, au contraire, et tout ce qui leur appartient, sont toujours représentés comme actifs, toujours en mouvement. Homère dit de presque tous les chefs, qu'ils n'avaient pas leurs semblables pour la légèreté à la course, pour l'adresse à tirer de l'arc et à lancer le javelot ; leurs chevaux sont

⁵⁸⁰ Iliad. liv. 13, v. 137.

légers comme le vent, les juments de Phérétide⁵⁸¹ marchent aussi vite que les oiseaux volent ; Apollon lui-même les avait élevées dans le séjour des Muses. Enfin, tout ce qui peut désigner le volatil est attribué aux Grecs, et tout ce qui est propre à dénoter le fixe est attribué aux Troiens.

On voit par ce que nous avons dit, pourquoi la présence d'Achille était nécessaire pour la prise de Troie, et pourquoi l'on feint qu'Éaque son grand-père avait aidé à Apollon et à Neptune à bâtir cette ville. Car Éaque signifie proprement la terre, d'ἄα, *terre*, ou la matière dont on fait l'œuvre : cette matière mise dans le vase, se corrompt ; voilà le royaume de Phthie, où règne Pélée, c'est-à-dire la noirceur, qui est un effet de la corruption. Cette dissolution ou putréfaction produit le mercure philosophique ; c'est par conséquent Achille qui naît de Pélée. Le soufre des philosophes étant parfait, Troie est bâtie : et par qui ? Par Éaque, Neptune et Apollon ; parce que le soufre a été fait d'eau et de terre. Cette terre étant le principe de l'or philosophique, ou d'Apollon, il n'est pas surprenant qu'il y ait concouru, puisque c'est la propriété fixative de cette terre qui fait la fixité de ce soufre. Mais pour finir l'œuvre, ce n'est pas assez d'avoir ce soufre, ou la ville de Troie édifiée, il faut détruire cette ville ; et c'est ce qui fait le sujet de l'Iliade, où l'on voit

⁵⁸¹ *Ibid.* liv. 2, v. 763.

qu'après la mort d'Achille on va chercher son fils Pyrrhus encore fort jeune ; parce que, selon la fatalité, il fallait qu'il y eût quelqu'un de la race d'Éaque. Pourquoi cela ? C'est qu'à la fixation du mercure, signifiée par la mort d'Achille, succède Pyrrhus, ou la pierre ignée, comme nous l'avons vu ci-devant. Cette fixation est indiquée par le nom de celui qui tua Achille, c'est-à-dire Pâris ; car Pâris vient de *παρὰ* et d'*ἵζω*, *je fixe, je fais asseoir* ; ou si l'on veut, de *παρίημι*, *j'ôte la vigueur, je rends languissant*.

La seconde raison d'Ulysse, pour justifier son droit sur les armes d'Achille, est qu'il a pris et ruiné les villes d'Apollon, c'est-à-dire qu'il a fait l'œuvre et la pierre ; par conséquent que le résultat doit lui en rester, car sans les armes d'Achille, c'est-à-dire sans l'action pénétrante, dissolvante et volatilissante du mercure, il n'aurait pu venir à bout de pousser l'élixir à sa perfection. Nous pourrions discuter ses autres raisons dans la suite, en expliquant les fatalités suivantes, et la suite du siège.

Deuxième Fatalité : Sans les flèches d'Hercule, Troie ne pouvait être prise

Hercule en mourant sur le mont Cœta, fit présent de ses flèches à Philoctète, et l'obligea par serment et de ne découvrir à personne ce qu'était devenu son corps, et ce qui lui avait appartenu. Lorsque les Grecs entre-

prirent la guerre de Troie, ils consultèrent l'oracle de Delphes sur sa réussite, et il leur fut répondu que la ville ne pourrait être prise sans les flèches d'Hercule. Ulysse découvrit que Philoctète les avait ; il fut donc le trouver, et les lui demanda ; Philoctète ne répondit rien, sinon qu'il ne pouvait lui en donner des nouvelles. Ulysse ne se contenta pas de cette réponse, il insista ; Philoctète se voyant pressé, montra avec le pied le lieu où elles étaient. Ulysse les prit, et les porta aux Grecs. D'autres disent qu'Ulysse engagea Philoctète à joindre les Grecs, et les porter lui-même. En allant à Troie, les Grecs l'abandonnèrent inhumainement à Lemnos, à cause d'un ulcère qui lui était venu pour avoir été mordu d'un serpent⁵⁸², lorsqu'il cherchait à Chryse un autel d'Apollon où Hercule avait autrefois sacrifié, et où les Grecs devaient, selon l'oracle, sacrifier avant d'aller au siège d'Ilion ; ou, comme d'autres le prétendent, cet ulcère lui était venu d'une blessure que lui fit une des flèches d'Hercule, qu'il laissa tomber sur son pied. Ces flèches teintes du sang de l'hydre de Lerne, en avaient été empoisonnées. Ulysse fut donc député une seconde fois à Philoctète, quoiqu'ils fussent ennemis parce que Ulysse avait été un de ceux qui furent d'avis qu'on l'abandonnât dans cette île à cause de sa blessure. Malgré cela Ulysse réussit et l'emmena au siège. Et qui en effet aurait pu résister à Ulysse, ce capitaine

⁵⁸² Iliad. l. 2. v. 723.

rusé et artificieux, qui venait à bout de tout ce qu'il entreprenait ?

La fable nous apprend que Philoctète fut un héros célèbre, et compagnon d'Hercule, comme Thésée, l'un et l'autre pour la même raison que nous avons apportée lorsque nous avons parlé de Thésée, c'est-à-dire parce que, suivant Homère⁵⁸³, Philoctète tirait parfaitement de l'arc. Ce fut lui que les Grecs en conséquence jugèrent le plus digne de succéder à Achille, et de venger la mort de ce héros ; ce que Philoctète exécuta en tuant Pâris. Sans doute, cette adresse qu'Homère lui suppose, détermine Hercule à le faire l'héritier de ses flèches, comme il avait consacré sa massue à Mercure ; avec les flèches, il atteignait les monstres de loin, et avec la massue il les assommait quand ils se trouvaient à sa portée. Ce sont aussi les deux armes nécessaires à l'Artiste du grand œuvre : le volatil pour inciser, ouvrir, amollir, dissoudre, et pénétrer les corps durs et fixes ; et le fixe, pour arrêter le volatil et le fixer. Il n'est donc pas surprenant que l'on regardât les flèches d'Hercule comme absolument nécessaires pour la prise de Troie. Qu'on fasse attention aux circonstances où l'on suppose que Philoctète en fit usage, on verra qu'elles ne signifient que cela. La première fois qu'il veut s'en servir, une de ces flèches lui tombe sur le pied, et lui

⁵⁸³ Iliad. l. 2, v. 718.

cause un ulcère si puant qu’Ulysse est d’avis qu’on abandonne Philoctète à Lemnos, séjour de Vulcain, et le lieu où les Argonautes abordèrent d’abord ; ce qui indique le commencement de l’œuvre. La putréfaction qui survient à la matière dans le vase, ne se fait que par l’action du volatil sur le fixe, en occasionnant sa dissolution ; c’est même l’évaporation du volatil qui nous fait sentir la puanteur des choses pourries. Ces flèches, symboles du volatil, sont donc la véritable cause de l’ulcère de Philoctète. On dit qu’on le laissa à Lemnos, parce que tant qu’Achille vécut, ou que le mercure ne fut point fixé, on pouvait se passer de Philoctète ; mais, sitôt qu’Achille fut mort, il fallut recourir aux flèches d’Hercule ; c’est pourquoi Ulysse fut chargé d’aller chercher Philoctète et de le ramener au camp des Grecs. On voit par là pourquoi il est mis au nombre des Argonautes. Les flèches servent à atteindre de loin les oiseaux ou les animaux qu’on n’ose ou qu’on ne peut approcher. On suppose aussi qu’Apollon et Diane avaient un arc et des flèches ; l’un s’en servit pour tuer le serpent Python, et l’autre pour faire mourir Orion. C’est encore d’un coup de flèche qu’Apollon tua Patrocle. Mais nous avons assez parlé de ce que signifient ces flèches d’Hercule, lorsque nous avons expliqué ses travaux. On remarquera ici en passant, qu’Homère parle d’Hercule, de Thésée et de Pirithoüs, comme étant des enfants des dieux, et

comme ayant vécu longtemps avant lui⁵⁸⁴ ; ce qui est contredit par M. l'Abbé Banier.

Troisième fatalité : Il fallait enlever le Palladium

On ne sait proprement à quoi s'en tenir au sujet de ce Palladium ; on dit communément, d'après Apollodore⁵⁸⁵, que c'était une statue de Minerve, haute de trois coudées, tenant une pique de la main droite, une quenouille et un fuseau de la gauche ; que c'était une espèce d'automate, qui se mouvait de lui-même ; que lorsque Ilus eut bâti Ilion dans l'endroit où s'était arrêté un bœuf de différentes couleurs qu'il avait suivi, il pria les dieux de lui donner quelque signe qui fît connaître que cette ville leur était agréable ; qu'alors cette statue tomba du ciel auprès d'Ilus ; et qu'ayant consulté l'oracle là-dessus, il lui fut répondu que la ville de Troie ne serait jamais détruite, tant qu'elle conserverait cette statue. Le sentiment le plus commun est qu'elle fut enlevée par Ulysse, étant entré la nuit dans la citadelle, par artifice, ou par le moyen de quelque intelligence qui, selon Corion⁵⁸⁶, fut concertée avec Hélénius, fils de Priam. Mais cet auteur prétend que ce fut Diomède seul qui l'enleva ; ce qui n'est pas conforme à ce qu'Ovide fait dire à

⁵⁸⁴ Odyss. liv. II. v. 629.

⁵⁸⁵ Liv. 3.

⁵⁸⁶ Nar. 3.

Ulysse lui-même dans sa harangue aux Grecs, dont nous avons fait mention ci-devant. Ovide dit aussi⁵⁸⁷ que ce Palladium tomba du ciel sur le fort d'Ilion, et qu'Apollon consulté, répondit que le royaume de Troie durerait autant de temps que ce Palladium y serait conservé. Les Troiens avaient donc une attention particulière pour conserver ce gage précieux, et les Grecs faisaient tout leur possible pour le leur enlever. Voilà l'idée que nous en donnent les anciens auteurs païens, et même chrétiens, puisque Arnobe⁵⁸⁸, saint Clément d'Alexandrie⁵⁸⁹, et Julius Firmicus⁵⁹⁰ parlent de ce Palladium comme ayant été fait des os de Pélopes.

Il est surprenant qu'on ait adopté des choses aussi absurdes, et qu'on ne se soit pas mis en peine, non seulement si une telle figure a pu tomber du ciel, mais si elle a seulement existé. Comment les mythologues de nos jours, qui semblent devenus pyrrhoniens à l'égard de beaucoup de choses au moins vraisemblables, et qui veulent qu'on les regarde comme des gens incapables de rien admettre, qui n'ait été examiné au tribunal de la critique la plus sévère ; comment ne s'avisent-ils pas de douter de tant d'autres, qui portent visiblement le caractère de fable pure ? Suffit-il donc qu'une chose soit rapportée par des

⁵⁸⁷ De Fastis, l. 6.

⁵⁸⁸ Adv. Gent. l. 4.

⁵⁸⁹ Strom. liv. 6.

⁵⁹⁰ De error. pros. relig.

auteurs anciens, pour qu'il ne soit pas permis d'en douter, ou qu'il ne vienne pas dans l'esprit d'examiner le fait ? Quoi qu'il en soit de ce Palladium, il y a grande apparence que le ciel d'où il est tombé n'est autre que le cerveau d'Homère ; c'est de lui suivant Elie⁵⁹¹, que tous les poètes ont emprunté presque tout ce qu'ils ont dit ; et c'est avec raison qu'un peintre nommé Galaton, représenta autrefois Homère vomissant au milieu d'un grand nombre de poètes, qui tiraient parti de ce fonds d'Homère. Il est proprement la source qui a formé tous ces ruisseaux de fables et de superstitions qui ont inondé dans la suite la Grèce et les autres nations. On doit donc penser de ce Palladium comme de bien d'autres choses, dont la non-existence est la cause de toutes les opinions différentes que les auteurs ont eues à leur sujet. Une chose qui n'a jamais existé ne peut pas manquer de donner occasion à bien des sentiments différents, quand il s'agira d'en contester l'existence, la manière d'être, le lieu où elle fut et ce qu'elle sera devenue. Aussi voit-on des auteurs⁵⁹² qui assurent que ce Palladium ne fut point enlevé par les Grecs ; qu'Énée s'en étant saisi, le porta en Italie avec ses dieux Pénates, et que les Grecs n'en avaient enlevé qu'une copie, faite à la ressemblance de l'original. Ovide⁵⁹³ ne veut

⁵⁹¹ Liv. 13. chap. 22.

⁵⁹² Denys d'Halicarn. Antiq. Rom. l. 2.

⁵⁹³ De Fastis, lib. 6.

point décider ce fait ; mais il dit que ce Palladium était de son temps conservé à Rome dans le temple de Vesta. Tite-Live⁵⁹⁴ dit la même chose. On pensait à Rome, à l'égard de ce Palladium, ce que les Troiens en pensaient par rapport à leur ville. On en a compté même jusqu'à trois, le premier fut celui d'Ilion ; le second celui de Lavinium, et le troisième celui d'Albe, donc Ascagne passait pour fondateur. Tullus Hostilius ruina cette dernière ville, qu'on appelait la *mère de Rome*. Virgile n'est pas du sentiment de Denys d'Halicarnasse puisqu'il dit, en propres termes, que les Grecs enlevèrent le Palladium.

. *Coesis summæcustodibus arceis*
Corripuere sacram effigiem, manibusque cruentis
Virgineas ausi divea contingere vittas.

ÆNEID. LIB. II.

Solinus⁵⁹⁵ semble avoir voulu accorder ces différences opinions, en disant que Diomède porta ce Palladium en Italie, où il en fit présent à Énée.

Que penser donc de cette statue prétendue, et que décider au milieu de tant de sentiments qui se contredisent ? Que chacun a ajusté le fait de la manière la plus conforme à ses idées et au but qu'il avait en vue ; qu'Homère ayant donné lieu à toutes ces opinions,

⁵⁹⁴ De sec. Bello Punico.

⁵⁹⁵ Liv. 3. c. 2.

c'est chez lui que nous devons en prendre la véritable idée. Mais qu'en pensait-il ? On peut en juger par les explications que nous avons données du reste. Le Palladium était une représentation de Pallas, et l'on sait que cette déesse marquait le génie, le jugement, et les connaissances dans les sciences et les arts. On peut donc, sans crainte de se tromper, dire qu'Homère a voulu dire par là que, sans la science, le génie et les connaissances de la nature, un Artiste ne peut parvenir à la fin de l'œuvre ; c'est pour cela qu'on feint qu'Ulysse l'enleva, parce que Ulysse est le symbole de l'Artiste. Il est représenté, dans toute l'allégorie de la prise de Troie, comme un esprit fin, un génie étendu, prudent et capable de venir à bout de tout ce qu'il entreprend. Il faut selon Geber⁵⁹⁶, que l'Artiste ait toutes les qualités d'Ulysse, qu'il connaisse la nature, qu'il sache dévoiler ses procédés et les matières qu'elle emploie, et qu'il ne pense pas pouvoir réussir s'il ne se rend Minerve favorable. En vain ferait-on donc des dissertations sur l'existence de cette image de Pallas, et l'on ne chercherait pas moins inutilement si elle est descendue du ciel, ou si elle était l'ouvrage des hommes. Il est certain que la sagesse et la connaissance des sciences et des arts est un don du Père des lumières, de qui procède tout bien ; c'est par conséquent avec raison qu'Homère et les autres disaient que le Palladium était descendu du ciel.

⁵⁹⁶ Summa perfect. part. I, c. 5 et 7.

Quatrième Fatalité : Un des os de Pélops était nécessaire pour la prise de Troie

Les trois choses dont nous avons parlé, que l'on regardait comme requises pour le siège de la ville de Troie, pouvaient raisonnablement avoir quelque rapport avec une telle entreprise. Un guerrier brave, courageux tel qu'Achille, n'est pas d'une petite importance. Des flèches étaient les armes du temps, il en fallait ; il n'était pas absolument nécessaire qu'elles eussent appartenu à Hercule ; mais après tout, c'était des flèches. On peut supposer que l'idée des Grecs et des Troiens, sur la protection accordée par une divinité, avait au moins un fondement dans leur imagination. Mais que l'os d'un homme mort depuis longtemps, d'un homme qui n'était regardé ni comme un dieu, ni même absolument comme un grand héros, se trouve au nombre de ces fatalités, je demande à nos mythologues s'ils y voient quelque rapport ? Pour moi, j'avoue qu'en adoptant leurs systèmes, je serais obligé d'avouer que je n'y vois rien de conforme à la raison. Que pouvaient faire les os d'un homme mort contre une ville où tant de milliers d'hommes vivants perdaient leurs peines et leurs travaux ? En un mot, quel rapport avait Pélops avec la ville de Troie ? Fils de ce Tantale, que la fable nous représente tourmenté sans cesse dans les enfers, par la crainte de se voir écrasé à chaque instant par un rocher suspendu sur sa tête,

et par l'impossibilité de jouir du boire et du manger dont il est environné. Pélops n'avait point concouru avec Éaque à l'édification d'Ilion. On ne peut donc pas apporter cette raison pour prouver la nécessité de sa présence, comme des Anciens ont déduit celle d'Achille. Tantale était, dit-on, fils de Jupiter et de la nymphe Flore. Ayant reçu les dieux chez lui, il crut ne pouvoir mieux les régaler qu'en leur servant Pélops son propre fils. Les dieux s'en étant aperçus, loin de lui en savoir gré, ils en furent indignés ; Cérès fut la seule qui, sans reconnaître l'espèce de mets qu'on lui présentait, parce qu'elle avait l'esprit occupé de l'enlèvement de sa fille Proserpine, en détacha une épaule et la mangea. Les dieux eurent pitié de ce fils malheureux, et ayant remis les morceaux épars et divisés de son corps dans un chaudron, ils lui rendirent la vie, en le faisant cuire de nouveau. Mais comme l'épaule que Cérès avait mangée ne s'y trouvait pas, ils y suppléèrent par une d'ivoire ; ce qui a fait dire à Lycophron que Pélops avait rajeuni deux fois.

Voilà le crime de Tantale, qu'Homère⁵⁹⁷ dit avoir été puni par une soif et une faim perpétuelles, qu'il ne peut éteindre, quoique plongé dans l'eau jusqu'au menton ; parce que, quand il veut se baisser pour en boire, cette eau s'enfuit, et se baisse aussi ; et que lorsqu'il veut prendre les différentes sortes de fruits

⁵⁹⁷ Odyss. liv. II, v. 581.

qui paraissent à la portée de sa main, l'air s'agite, et les éloigne de lui. Ovide dit de même du supplice de Tantale, mais il l'attribue à l'indiscrétion avec laquelle il divulgua parmi les hommes les secrets que les dieux lui avaient confiés.

*Quærit aquas in aquis, et poma fugacia captat
Tantalus; hoc illi garrula lingua dedit.*

Pélops épousa Hippodamie, fille d'Ænomaüs, roi d'Élide, après qu'il eut vaincu ce roi à la course du char. Ce, prince effrayé par la réponse d'un oracle qui lui avait dit qu'il serait tué par son gendre, ne voulait pas marier sa fille; et pour éloigner ceux qui auraient voulu entrer dans cette alliance, il leur proposait une condition périlleuse pour eux: il promet la princesse à celui qui le surpasserait à la course, et ajoutait qu'il tuerait tous ceux sur qui il aurait l'avantage. L'amant devait courir le premier; Ænomaüs le suivait l'épée à la main, et s'il l'atteignait, il lui passait son épée au travers du corps. Treize avaient déjà péri sous son bras, et les autres avaient mieux aimé abandonner leur prétention, que de courir les mêmes risques; Ænomaüs avait même promis de bâtir en l'honneur de Mars un temple, avec les crânes de ceux qui y péri-raient. Pélops n'en fut pas intimidé; mais pour être plus assuré de son coup, il gagna Myrtille, cocher d'Ænomaüs et fils de Mercure, et l'engagea, sous espoir de récompense, de couper en deux le chariot

du roi, et d'en rejoindre les deux pièces de manière qu'on ne s'en aperçût pas. Myrtille le fit ; et le char s'étant rompu pendant la course, Œnomaüs tomba, et ce roi se rompit le col. Pélops ayant ainsi obtenu la victoire, épousa Hippodamie, et punit Myrtille de sa lâcheté, en le jetant dans la mer. Vulcain fit ensuite à Pélops l'expiation de ce crime.

Si l'on veut se donner la peine de comparer cette prétendue histoire avec les autres anciennes qui y ont du rapport, on verra qu'elle est une pure fiction. Pélops est, dit-on, rajeuni par les dieux après avoir été tué et cuit dans un chaudron ; Bacchus l'avait été de la même façon par les nymphes, Éson par Médée. Le repas de Tantale n'est pas moins fabuleux, et je ne pense pas qu'aucun mythologue veuille en défendre la réalité. On accuse Tantale d'avoir divulgué le secret des dieux. Quel pouvait être ce Secret ? Le repas prétendu et le mets qui y fut servi l'indiqueraient assez, quand on n'aurait pas ajouté que Cérès en mangeât. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit des Mystères Éléusiens, si célèbres chez les Égyptiens et les Grecs ; et l'on saura en quoi consistait ce secret. Il y a donc grande apparence que toute cette histoire est une allégorie, telle que celle d'Osiris et d'Isis, la même que Cérès ; telle que celle de Bacchus ou Denys, et celle d'Éson et de Médée. Il faut donc expliquer celle de Pélops dans le même sens. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'il fut aimé, dit-on, de Neptune ; que ce dieu

lui donna le char et les chevaux avec lesquels il vainquit Œnomaüs, puisque l'eau mercurielle volatile des philosophes est souvent appelée Neptune. D'ailleurs, Vulcain que l'on mêle dans cette histoire comme l'expiateur du crime de Pélops, prouve encore plus clairement que c'est une allégorie du grand œuvre. Cette idée n'est pas de moi ; Jean Pic de la Mirandole⁵⁹⁸ en a parlé dans le même sens ; il dit même⁵⁹⁹ que plusieurs pensent que les richesses de Tantale venaient de la Chymie, qu'il avait la façon de faire l'or, d'écrire sur du parchemin, et que Pélops et ses fils étendirent par là leur empire ; qu'il n'est donc pas surprenant que Thyeste ait cherché tous les moyens d'obtenir ou de s'emparer de force de ce prétendu agneau qui contenait ce secret, et qui avait été confié à Atrée son aîné ; ce qui occasionna dans la suite toutes les scènes tragiques dont parlent les auteurs. Les poètes, Cicéron, Sénèque, et plusieurs autres en ont fait mention, dit notre auteur ; mais ils ne nous l'ont transmis que sous le voile obscur de l'allégorie.

Il faut penser la même chose de l'os de Pélops, que l'on dit avoir été d'une grandeur énorme. On a formé cette allégorie sur ce que les os sont la partie la plus fixe du corps humain, et qu'il faut nécessairement une matière fixe dans l'œuvre, puisqu'elle doit l'être, ou le devenir assez par les opérations, pour fixer le

⁵⁹⁸ Lib. 2, c. 2, de Auro.

⁵⁹⁹ Lib. 3. cap. 1.

mercure même, qui surpasse tout en volatilité. On sait aussi que les Grecs adorèrent la terre sous le nom d'Ops ; qu'ils la regardaient en même temps comme la déesse des richesses. Il est aisé de voir que l'on a composé le nom de Pélops de ce même mot *Ops* et de *Pélops*, que nous avons expliqué en plus d'un endroit. Or, qu'il faille pour l'œuvre une terre fixe, tous les philosophes le disent ; l'auteur anonyme du Conseil sur le mariage du Soleil et de la Lune, cite même de Gratien les paroles suivantes, qui ont un rapport immédiat avec l'allégorie de l'os de Pélops. « La lumière, dit-il, se fait du feu répandu dans l'air du vase ; de l'os du mort on fait de la chaux fixe ; en desséchant son humidité, il devient cendre. C'est d'elle que parle Aziratus, dans la Tourbe, lorsqu'il dit, que cette cendre est précieuse. » Morien en parle aussi⁶⁰⁰, et recommande de ne point mépriser cette cendre, parce que le diadème du Roi y est caché. C'est cette cendre qui a donné lieu à la cinquième fatalité de Troie, que nous allons expliquer.

**Cinquième Fatalité : Il fallait, avant que de prendre
la ville, enlever les cendres de Laomédon, qui
étaient à la porte de Scée.**

Laomédon avait bâti les murs de Troie, ou plutôt Neptune et Apollon sous ses ordres. Vulcain y avait

⁶⁰⁰ Entretien du roi Calid.

aussi travaillé. Ce roi ayant refusé à ces dieux la récompense qu'il leur avait promise, Neptune, piqué de ce refus, envoya un monstre marin qui ravageait le pays ; et ce dieu ne put être apaisé que par le sacrifice d'Hésione, que Laomédon fut contraint d'exposer, pour être dévorée par ce monstre. Hercule le délivra de ce péril et tua Laomédon. Les Troiens conservaient les cendres de ce roi à la porte de Scée. Nous avons expliqué cette fable dans le livre précédent ; mais comme nous n'avons rien dit des cendres de Laomédon, il faut expliquer ici ce qu'on doit en penser.

Il est assez difficile de concevoir qu'il faille profaner le tombeau d'un roi et en enlever les cendres, comme une condition absolument requise, sans laquelle on ne puisse prendre une ville. Si ce tombeau eût été un fort placé à la seule avenue par où l'on pût entrer dans la ville, je conviens qu'il eût été absolument nécessaire de s'en emparer ; mais il n'en est pas fait mention sur ce ton-là. Et d'ailleurs pourquoi en enlever les cendres ? A quoi pouvaient-elles servir ? On en donne la commission à Ulysse et il l'exécute. Pourquoi Ulysse plutôt qu'un autre ? On en devine bien la raison dans mon système. On a vu dans la fatalité précédente, qu'il fallait des os, et que de ces os on faisait de la cendre. Les os et la cendre sont deux noms allégoriques de deux choses requises pour l'œuvre. Les auteurs hermétiques en parlent dans une infinité d'endroits. « Le corps duquel on a ôté l'humid-

dité, dit Bonnellus⁶⁰¹, ressemble à celui d'un mort ; il a besoin alors du secours du feu, jusqu'à ce qu'avec son esprit il soit changé en terre, et dans cet état il est semblable à la cendre d'un cadavre dans son tombeau. Brûlez donc cette chose sans crainte, jusqu'à ce qu'elle devienne cendre, et une cendre propre à recevoir son esprit, son âme et sa teinture. Notre laton a, de même que l'homme, un esprit et un corps. Lorsque Dieu les aura purifiés et purgés de leurs infirmités, il les glorifiera. Et je vous dis, fils de la sagesse, que si vous gouvernez bien cette cendre, elle deviendra glorifiée, et vous obtiendrez ce que vous désirez. » Tous les autres s'expriment dans le même sens. Basile Valentin a employé deux ou trois fois les os des morts et leurs cendres pour la même allégorie.

Il faut donc des cendres pour faire la médecine dorée, mais les cendres d'un sujet particulier, les cendres de Laomédon, c'est-à-dire de celui qui a bâti la ville de Troie, et qui a perdu la vie à cause d'elle. On doit savoir ce que c'est que *perdre la vie* dans le sens des philosophes hermétiques. Ainsi, il en est de Laomédon comme des descendants d'Éaque ; l'un et l'autre avaient travaillé à élever la ville de Troie, l'un et l'autre doivent contribuer à sa destruction. C'est pourquoi les auteurs hermétiques disent souvent que la fin de l'œuvre rend témoignage à son commence-

⁶⁰¹ La Tourbe.

ment, et que l'on doit finir avec ce que l'on a employé pour commencer. Voyez et examinez, dit Basile Valentin⁶⁰², ce que vous vous proposez de faire, et cherchez ce qui peut vous y conduire, car la fin doit répondre au commencement. Ne prenez donc pas une matière combustible, puisque vous vous proposez d'en faire une qui ne le soit pas. Ne cherchez pas votre matière dans les végétaux; car après avoir été brûlés, ils ne vous laisseraient qu'une cendre morte et inutile. Souvenez-vous que l'œuvre se commence avec une chose, et finit par une autre; mais cette chose en contient deux, l'une volatile, l'autre fixe. Ces deux doivent enfin se réunir en une toute fixe, et tellement fixe qu'elle ne craigne point les atteintes du feu.

Sixième Fatalité : Il fallait empêcher les chevaux de Rhésus de boire au fleuve Xanthe et les enlever avant qu'ils eussent pu le faire⁶⁰³

De quelque manière qu'on envisage cette fatalité, elle présente toujours quelque chose de ridicule, en prenant le fait même historiquement. Il est à croire qu'avant d'entreprendre le siège de Troie, les Grecs étaient parfaitement informés de ces fatalités, c'est-à-dire des conditions requises pour que cette ville fût

⁶⁰² Préface de ses Douze Clefs.

⁶⁰³ *Ardentesque avertit equos in castra, priusquam Pabula gustassent Troja, Xantumque bibissent.*
Enéid. l. I v. 472.

prise. Il n'est donc pas si vraisemblable que le pense M. l'Abbé Banier⁶⁰⁴, qu'Ulysse lui-même eût répandu le bruit de cette fatalité, pour porter efficacement les Grecs à empêcher que Rhésus ne secourût la ville. Il n'y aurait pas eu beaucoup d'esprit à cela ; puisque tout le monde sait que pour prendre une ville assiégée, il faut empêcher le secours d'y entrer. D'ailleurs, la fatalité ne portait pas qu'il ne fallait pas laisser entrer Rhésus et ses troupes dans la ville ; mais qu'il était nécessaire de tuer Rhésus, et d'enlever ses chevaux avant qu'ils eussent bu de l'eau du Xanthe. Si l'on racontait aujourd'hui des choses semblables, on rirait au nez de celui qui ferait un conte pareil ; et sans doute que les Grecs en auraient fait autant envers Ulysse, s'il s'était avisé d'un si puéril stratagème pour ranimer le courage abattu des Grecs.

Il faut donc prendre la chose dans un autre point de vue, et remarquer avec Homère⁶⁰⁵ que Rhésus arriva vers la fin du siège, le dernier de tous ceux qui vinrent au secours de Troie : qu'il était fils d'Eionée, et roi de Thrace : que les chevaux étaient grands, beaux, plus blancs que la neige, et vites comme le vent. Enfin, Ulysse les emmena avec les dépouilles, après que Diomède eût tué Rhésus et douze autres Thraces auprès de lui, sans que personne s'en aperçût. Il est bon aussi d'observer que le Xanthe était un fleuve de la Troade,

⁶⁰⁴ T. III. p. 409.

⁶⁰⁵ Iliad. l. 10, v. 434.

dont les eaux avaient la réputation de rendre d'un jaune-rougeâtre les animaux qui en buvaient.

Tout est parfaitement combiné dans ces fatalités, comme dans Homère, et il n'y a rien de ridicule quand on prend les choses dans le sens allégorique qu'elles ont été dites. Rhésus vient sur la fin du siège, et ne devait pas arriver plus tôt. Ses chevaux étaient blancs, cette couleur en est la preuve ; puisque la couleur blanche indique dans la matière le commencement de la fixité, et ne se manifeste que vers la fin de l'œuvre. Les philosophes avertissent les Artistes de prendre garde à ne pas y être trompés, et à faire en sorte que les couleurs se succèdent de manière que la noire paraisse la première, ensuite la blanche, puis la citrine et enfin la rouge ; que si elles ne paraissent pas dans cet ordre-là, c'est une preuve qu'on a forcé le feu et que tout est gâté. La couleur de pavot champêtre se montre sur la matière, dit le Trévisan⁶⁰⁶, quand on force trop le feu, et alors le rouge paraît au lieu du noir. Isaac Hollandais dit que la couleur de brique au commencement de l'œuvre, le rend inutile ; mais lorsqu'il est sur le point de sa perfection, la matière prend la couleur jaune, qui devient ensuite rouge, et enfin de couleur de pourpre. Quant à la couleur jaune, Cérus dit dans la Tourbe : Cuisez avec attention votre matière jusqu'à ce qu'elle prenne une belle couleur

⁶⁰⁶ Philosop. des Métaux.

de safran. Et Borates : Cuisez et broyez le laton avec son eau jusqu'à ce qu'elle devienne d'une couleur de safran dorée.

Cette couleur jaune indiquant donc un manque de régime, et un défaut dans les opérations, lorsqu'elle se manifeste dans le commencement de l'œuvre, et avant la couleur blanche, l'Artiste doit donner toute son attention pour que les chevaux de Rhésus ne boivent point l'eau du Xanthe, c'est-à-dire que le jaune ne paraisse point avant le blanc. C'est ce qu'Homère a voulu nous indiquer, puisqu'il dit que les chevaux étaient blancs, et qu'Ulysse les emmena avant qu'ils eussent bu ; parce que ξανθὸς veut dire *jaune*. Et quand il dit qu'ils étaient vite comme le vent, c'est pour marquer l'état du mercure qui est encore volatil. Voilà la véritable raison pourquoi Homère fait remarquer que Rhésus avec les Thraces étaient venus les derniers de ceux qui s'étaient rendus au secours de Troie. Memnon, qu'on suppose roi d'Éthiopie, accourut le premier, parce que la couleur noire indiquée par l'Éthiopie, paraît la première. Pandarus, fils de Lycaon, emmena en même temps les Zéléïens, qui boivent l'eau *noire* d'Esèpe, et qui habitent au pied du mont Ida⁶⁰⁷. On sait que la dissolution de la matière se fait pendant la noirceur, et que les philosophes ont donné souvent le nom de loup à

⁶⁰⁷ Iliad. l. 2, v. 824 et suiv.

leur matière ; nous avons cité plus d'une fois dans cet ouvrage, les textes des philosophes à ce sujet. Il n'est donc pas surprenant qu'Homère suppose un Pandarus ou brise-tout de race de loup, pour commander à des soi-disant buveurs d'eau noire. C'est peut-être de là qu'est venu le nom de *Pendar*, que le peuple donne assez communément aux hommes scélérats, brutaux et méchants. Vinrent ensuite Adrastus et Amphius, tous deux fils de Mérops le Percose ou le tâcheté, qui commandaient les Adrastéens et les Apésiens. N'est-ce pas comme si Homère avait dit : Après la couleur noire, parut la couleur variée, que les philosophes appellent *la queue de paon* ? Avec les Apésiens vinrent ceux de Percos, de Sestos et d'Abydos, commandés par Asius, ou le boueux, le fangeux, plein de limon, d'ἄσις, *limon*, *boue* ; parce qu'après la dissolution la matière des philosophes ressemble à de la boue. Après les Percosiens, Hippothoüs, ou le cheval qui va extrêmement vite, conduisit les Pélasges, ou ceux qui touchent à la terre, de πελας, *près*, et de γῆ, *terre* ; comme si Homère avait voulu dire que la terre ou la matière fixe des philosophes se volatilîsât.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver qu'Homère ne disait pas sans raison que Rhésus était venu le dernier au secours des Troiens. En suivant l'énumération qu'il fait, tant des Grecs que des Troiens, on y trouverait clairement tous les signes démonstratifs, ou les couleurs qui se manifestent sur la matière ;

mais il faudrait pour cela faire un commentaire suivi de toute l'Iliade, et ce n'est pas le dessein que je me suis proposé. Par les endroits que j'explique, on peut juger de ceux dont je ne parle pas. Comment les partisans de la réalité du siège de Troie expliqueront-ils l'action d'Ulysse et de Diomède, qui seuls entreprennent de pénétrer dans le camp des Thraces ; et, y ayant pénétré, y tuèrent bien du monde, Rhésus lui-même ; et s'en retournèrent à leur camp avec les chevaux de ce roi, sans que personne s'en aperçût. Tels sont les termes d'Homère⁶⁰⁸ : « Diomède ne se laissa point fléchir aux prières de Dolon : il lui fendit la tête d'un coup de sabre. Après qu'ils lui eurent ôté son casque garni d'une peau de fouine, et la peau de loup qui le couvraient, et son arc resplendissant, et sa longue pique, Ulysse les prie, les élève en l'air pour les offrir à Minerve, et dit : Réjouissez-vous, déesse, du coup que nous venons de faire, et que l'offrande que je vous fais soit agréable à vos yeux, car vous êtes la première des habitants immortels de l'Olympe que nous invoquerons. Conduisez-nous, je vous prie, aux tentes des Thraces, et à l'endroit où sont leurs chevaux. Ayant ainsi parlé, il mit toutes ces dépouilles de Dolon sur un tamaris, et y fit un signal en arrachant les roseaux et les branches des environs, afin de pouvoir les trouver à leur retour, et qu'ils ne les perdissent pas dans l'obscurité de la nuit. Marchant donc l'un et

⁶⁰⁸ Iliad. l. 10, v. 455 et suiv.

l'autre à travers les armes et le sang noir des blessés, ils arrivèrent bientôt aux premiers rangs des Thraces qu'ils trouvèrent endormis de fatigue. Leurs armes couchées sur trois rangs étaient auprès d'eux. Chacun avait aussi deux chevaux. Rhésus dormait au milieu d'eux et avait aussi ses chevaux auprès de lui. Ulysse l'aperçut le premier, et dit à Diomède : Diomède, voilà l'homme et les chevaux que Dolon nous a si bien désignés. Allons, courage, ranimez-vous ; il ne faut pas que vous restiez ici oisif avec vos armes ; détachez les chevaux, ou tuez les hommes, et je fais mon affaire des chevaux. Minerve alors réveilla le courage de Diomède et, lui ayant inspiré de la force, il tuait à droite et à gauche, en frappant de son sabre ; des ruisseaux de sang rougissaient la terre et les tristes gémissements des blessés se faisaient entendre. Il ressemblait à un lion qui se jette au milieu d'un troupeau mal gardé. Il en tua douze ; à mesure qu'il les tuait, le prudent Ulysse les traînait par les pieds, pour les mettre à côté : afin qu'en emmenant les chevaux, ils trouvassent le chemin libre, et ne furent point épouvantés en marchant sur les cadavres : car ils n'y étaient pas encore accoutumés. Le fils de Tydée étant donc enfin arrivé auprès du roi, il lui ôta la vie, et fut le treizième de ceux que Diomède tua. Le fils d'Œnée lui procura un mauvais songe cette nuit-là par le conseil de Minerve. Pendant que Diomède travaillait ainsi, Ulysse détachait les chevaux ; il les conduisit ensuite

avec leurs harnais, en les frappant avec son arc (car il avait oublié de prendre les fouets), et les sépara de la troupe. Il siffla ensuite pour avertir Diomède, mais celui-ci ne l'entendait pas ; car il méditait s'il enlèverait le char où étaient les armes du roi, après en avoir ôté le timon, ou s'il tuerait encore quelques Thraces. Mais Minerve s'approchant lui dit : Fils du courageux Tydée, pensez qu'il est temps de vous en retourner à vos vaisseaux. Craignez qu'un autre dieu ne réveille quelque Troien, et ne vous oblige à prendre la fuite. Il reconnut la voix de la déesse, et ayant monté sur les chevaux qu'Ulysse frappait avec son arc, ils retournèrent aux vaisseaux. »

Je demande si un tel fait est croyable ; et s'il est possible qu'un homme en tue douze au milieu d'un millier d'autres, quoiqu'endormis, sans qu'aucun d'eux s'en aperçoive. Leur sommeil pouvait-il être si profond que les gémissements des blessés ne furent pas capables de l'interrompre, et d'en réveiller au moins un ? Quoi, pas une sentinelle, pas une garde debout ? On traînera des corps morts et blessés à travers les autres ; on y fera passer des chevaux sans faire assez de bruit pour réveiller quelqu'un ? Un homme fondra sur des gens comme un lion et frappera d'estoc et de taille à droite et à gauche sans réveiller personne ? Il faudra qu'Apollon même s'avise de crier aux oreilles d'Hippocoon, cousin de Rhésus et couché auprès de lui, pour le réveiller et l'engager à sonner l'alarme ?

Je laisse au lecteur à en juger. Pour moi, je dis avec Homère, que Minerve a fait ce coup, et qu'elle a présidé à cette action, comme à toutes celles d'Ulysse. Homère n'aurait pu si mal concerter un fait, s'il avait voulu nous le donner pour réel. Mais, en le donnant comme allégorique, il est naturel. L'Artiste de la médecine dorée travaille de concert avec le mercure philosophique, et les actions leur sont communes. La matière étant au noir représente la nuit et le sommeil; le massacre de Rhésus et des Thraces signifie la dissolution, et la mort de Dolon aussi. On lui ôte son casque couvert d'une peau de fouine, et la peau de loup qui le couvrait; parce que ces peaux sont d'une couleur brune, qui indique un affaiblissement de la couleur noire. Ulysse les expose sur un tamaris; le choix qu'Homère fait de cet arbre, fait bien voir son attention à désigner les choses exactement. Le tamaris est un arbre de moyenne hauteur, son écorce est rude, grise en dehors, rougeâtre en dedans, et blanchâtre entre ces deux couleurs. Ses fleurs sont blanches et purpurines. N'est-ce pas comme si ce poète avait dit : à la couleur noire, ou à la dissolution désignée par la mort de Dolon, succède la couleur brune; à celle-ci la grise, puis la blanche, enfin la rouge? A qui Ulysse pouvait-il mieux consacrer les dépouilles de Dolon qu'à Minerve, puisqu'elle est la déesse de la sagesse et des sciences?

Enfin, Ulysse et Diomède parviennent au camp

des Thraces, et après le massacre qu'ils en font, ils emmènent les chevaux blancs de Rhésus ; voilà la volatilisation de la matière, qui se fait après la putréfaction, à laquelle volatilisation se manifeste la couleur blanche. Diomède est incertain s'il emportera aussi le chariot du roi et les armes qui étaient dedans, mais Minerve le détermine à partir sans cela. Pourquoi ? c'est que le chariot était d'argent, et les armes qu'il renfermait étaient d'or⁶⁰⁹, Diomède ne pouvait donc pas les emporter, non qu'elles fussent trop pesantes, mais parce que la matière parvenue à la blancheur, appelée *Lune* ou *argent* par les philosophes, est alors fixe et non volatile ; à plus forte raison quand elle a pris la couleur rouge ou l'or philosophique. Les armes étaient dans le char ; car la rougeur est cachée dans l'intérieur de la blancheur, suivant le dire de tous les auteurs hermétiques. « A l'arrivée de Jupiter, ou de la couleur grise, dit d'Espagnet⁶¹⁰, l'enfant philosophique est formé. Il se nourrit dans la matrice, et paraît enfin au jour avec un visage blanc et brillant comme la Lune. Le feu extérieur aidant ensuite au feu de la Nature, il fait l'office des éléments. *Ce qui était caché se manifeste* ; le safran donne sa couleur au lis, et la rougeur se répand enfin sur les joues de l'enfant devenu plus robuste. » Après avoir enlevé les chevaux, Ulysse et Diomède retournent au camp

⁶⁰⁹ *Ibid.* v. 438.

⁶¹⁰ Can. 78.

des Grecs ; c'est pour signifier que la matière, étant montée au haut du vase en se volatilissant, retombe au fond d'où elle était partie.

Tels sont les chevaux de Rhésus qu'il fallait enlever avant qu'ils eussent bu de l'eau du Xanthe. Il était, comme on l'a vu, nécessaire de les enlever avant ce temps-là, puisque la matière parvenue au jaune, ou à la couleur de safran, n'aurait pu être volatilisée ; condition cependant requise pour la perfection de l'œuvre, ou la prise de Troie.

A ces fatalités, on a ajouté celles de la mort de Troïle et d'Hector. L'un et l'autre perdirent la vie sous les coups du vaillant Achille. On sait ce que signifient les deux noms de Tros et d'Ilus, dont celui de Troïle a été fait ; il est par conséquent inutile d'entrer dans une nouvelle explication à cet égard. Je dirai seulement que la dissolution et la putréfaction de la matière étant désignée par ce nom même ; et l'une et l'autre étant absolument requises pour la réussite de l'œuvre, c'est avec raison qu'on regardait la mort de Troïle comme une condition requise pour la prise de la ville de Troie. Celle d'Hector ne l'était pas moins, puisqu'il en était le principal défenseur. Il vit Achille venant à lui, semblable à Mars, avec une contenance terrible, menaçante et brillante comme le feu ou le Soleil levant, dit Homère⁶¹¹. Dès qu'Hector l'aperçut,

⁶¹¹ Iliad. l. 22, v. 131.

il en fut épouvanté ; et malgré le cœur, la bravoure qu'il avait montrée jusque-là ; malgré les exhortations qu'il s'était faites lui-même pour ranimer son courage, il ne put soutenir la présence d'Achille et l'attendre de pied ferme. La crainte s'empara de lui, il prit la fuite. Achille aux pieds légers le poursuivit avec la même rapidité qu'un oiseau de proie fond sur une colombe épouvantée. Hector fuyait avec beaucoup de force et de vitesse, mais Achille le poursuivait encore plus vite. Ils arrivèrent aux deux sources du Scamandre plein de gouffres et de tournants. L'une est chaude et exhale de la fumée, l'autre est toujours congelée même au plus fort de l'été. Ils passèrent outre, et Achille ne l'aurait peut-être pas atteint, si Apollon ne s'était présenté devant Hector. Il lui releva le courage. Minerve s'étant aussi présenté à lui sous la figure de Déïphobe son frère, il s'arrêta, fit face à Achille : celui-ci allongea un coup de lance à Hector, qui l'évita. Hector lui porta un coup de la sienne avec tant de violence, qu'elle tombât en pièces au bas du bouclier d'Achille, avec lequel il avait paré le coup. Hector se voyant sans lance, eut recours à son sabre, et se ruait sur Achille, lorsque celui-ci le prévint par un coup de lance, qu'il lui porta à la clavicule, et le jeta par terre. Hector en mourant lui prédit que Pâris, aidé d'Apollon, lui ferait perdre la vie.

Il ne faut pas réfléchir beaucoup pour voir que cette fuite d'Hector et la poursuite d'Achille signi-

fient la volatilisation de la matière. Alphidius, que j'ai déjà cité à ce sujet, dit que, lorsque celui qui poursuit arrête celui qui fuit, il s'en rend le maître. Achille et Hector arrivent aux deux sources du Scamandre, l'une chaude et liquide, l'autre congelée, parce qu'en effet il y a deux matières au fond du vase, l'une liquide, l'autre coagulée, c'est-à-dire l'eau et la terre congelée, qui s'est formée de cette eau même. Ils ne s'y arrêterent point ; mais ils firent plusieurs tours et retours, parce que la matière, en se volatilisant, monte et descend plus d'une fois avant de se fixer. Aussi Hector ne s'arrêta qu'après qu'Apollon lui eut parlé ; car la matière volatile ne se fixe que lorsqu'elle se réunit avec la fixe. Alors se donne le combat singulier où Hector succombe ; et il prédit à Achille qu'il mourra sous les coups de Pâris et d'Apollon, par la même raison que le même dieu fut cause de la mort de Patrocle et d'Hector.

Télèphe enfin, fils d'Hercule et d'Auge, était absolument nécessaire pour la prise de Troie. Nous avons dit, dans le livre précédent, qu'Hercule était le symbole de l'Artiste. Auge signifie splendeur, éclat, lumière, et l'on sait que les philosophes donnent ces noms à la matière fixée au blanc, par contraste avec le noir qu'ils nomment nuit et ténèbres. Télèphe signifie qui luit et brille de loin, c'est pour cela qu'on le dit fils de la Lumière. Il devait être nécessairement

à la prise de Troie, puisqu'elle ne saurait l'être si la matière n'est fixée.

Telles étaient les fatalités de la ville de Troie, et tel est le sens dans lequel on doit les prendre. Ce sont des fables, ou plutôt des allégories qui, prises dans le sens historique, n'auraient rien de ridicule. Les partisans du système historique l'ont bien senti ; aussi ne se sont-ils pas mis en devoir de les expliquer. Elles ont toutes été l'ouvrage d'Ulysse, comme Ovide le lui fait dire dans sa harangue pour disputer les armes d'Achille. Il découvrit Achille sous son déguisement de femme, et l'engagea à joindre ses armes à celles des Grecs. Il emmena Philoctète au camp, et y porta les flèches d'Hercule : il enleva le Palladium, il apporta l'os de Pélops, enleva les chevaux de Rhésus, et fut cause, dit-il, de la mort d'Hector et de Troïle, puisque ces deux enfants de Priam succombèrent sous les armes d'Achille. Enfin, il engagea Télèphe à se joindre aux Grecs contre les Troiens, quoiqu'il fût allié de ces derniers, et qu'il dût être ennemi des premiers, qui lui avaient livré une bataille dans laquelle il fut blessé. On a raison de dire qu'il était allié des Troiens ; la nature de Télèphe, ou de la pierre au blanc l'indique assez, puisqu'elle est de nature fixe comme la pierre au rouge, ou l'élixir désigné par les Troiens. Homère nous apprend lui-même qu'il faut avoir d'Ulysse la même idée que celle que nous avons d'Hercule.

Il le fait parler ainsi⁶¹² dans sa descente aux enfers : « Hercule me reconnut dès qu'il m'aperçut, et me dit : Brave et courageux fils de Laerte, Ulysse qui savez tant de choses, hélas ! pauvre misérable que vous êtes, vous me ressemblez : vous avez à surmonter bien des peines et des travaux semblables à ceux que j'ai subis, lorsque je vivais sur la terre. J'étais fils de Jupiter, et malgré cette qualité, j'ai eu bien des maux à souffrir. J'étais obligé d'obéir aux ordres du plus méchant des hommes, qui n'avait rien que de dur à me commander. Il s'imagina que le plus difficile et le plus périlleux travail qu'il pût m'ordonner, était celui de venir ici enlever Cerbère. J'y vins, et je l'arrachai des enfers, sous la conduite de Minerve et de Mercure. » Ces guides d'Hercule sont bien remarquables. Ce sont aussi les mêmes qui conduisaient Ulysse dans ses opérations. On voit toujours Minerve à côté de lui. Ils en étaient bien reconnaissants l'un et l'autre. Hercule consacra sa massue à Mercure ; Ulysse offrit à Minerve les dépouilles de Dolon ; il eut même soin, en le faisant, d'avertir cette déesse qu'il la préférerait à tous les habitants de l'Olympe, et qu'elle était la seule de tous à qui il faisait cette offrande. Elle appelle même Ulysse⁶¹³, le plus fin, le plus rusé et le plus ardent des hommes : « Mais, lui dit-elle, ne disputons pas ensemble de ruses et de finesses ; nous en

⁶¹² Odyss. l. II. v. 614.

⁶¹³ Odyss. l. 13. v. 292 et suiv.

savons assez l'un et l'autre, puisque vous n'avez pas votre pareil, quant aux conseils et à l'éloquence. Je suis de même par rapport aux dieux. Vous ne reconnaissez donc pas Minerve, la fille de Jupiter ; moi qui me suis toujours fait un plaisir de vous accompagner partout, et de vous aider dans tous vos travaux⁶¹⁴ ? » Ce témoignage n'est point contredit par les actions d'Ulysse. On y voit toujours un homme sage, prudent, qui ne fait rien à la légère, et enfin à qui tout réussit. Tel était Hercule, il n'entreprit rien dont il ne vînt à bout. Tel est ou tel doit être le philosophe hermétique qui entreprend les travaux d'Hercule, ou les actions d'Ulysse, c'est-à-dire le grand œuvre, ou la médecine dorée. En vain se mettra-t-il en devoir de les exécuter, s'il n'a pas toutes les qualités de ces héros. En vain travaillera-t-il s'il ne connaît pas la matière dont fut bâtie la ville de Troie ; s'il ignore la racine de l'arbre généalogique d'Achille. Les philosophes l'ont déguisée sous tant de noms différents, qu'il faut avoir la pénétration et le génie d'Ulysse pour la reconnaître. C'est cette multitude de noms qui, selon Morien⁶¹⁵, induit en erreur presque tous ceux qui s'appliquent à la connaître. Pythagore, dans la Tourbe, dit que toute la science de l'Art hermétique consiste à trouver une matière, à la réduire en eau, et à réunir cette eau avec le corps de l'argent-vif et de la magnésie. Cherchez,

⁶¹⁴ Iliad. l. 10, v. 278, et dans l'Odyss. l. 13, v 300.

⁶¹⁵ Entretien du Roi Calid.

dit le Cosmopolite, une matière dont vous puissiez faire une eau qui dissolve l'or naturellement et radicalement. Si vous l'avez trouvée, vous avez la chose que tant de monde cherchent et que peu de gens trouvent. Vous avez le plus précieux trésor de la terre.

Telles sont, ou à peu près, semblables les indications que les auteurs hermétiques donnent de cette matière. Il faudrait être plus qu'un Œdipe pour la deviner par leurs discours. Sans doute que c'est une chose fort commune, et peu ignorée, puisqu'ils en font un si grand mystère, et qu'ils font tout leur possible pour la déguiser et la faire méconnaître. Sans doute aussi que les opérations sont bien aisées, puisque le Cosmopolite et bien d'autres assurent qu'on peut le décrire non en peu de pages, mais en peu de lignes, et même en peu de mots. C'est cependant cette chose qui peut s'exprimer et se dire en peu de paroles, qu'Homère a trouvé dans son génie assez de fécondité pour étendre de manière à en faire toute son Iliade. Preuve pour le Cosmopolite qui dit que celui qui est au fait du grand œuvre, y trouvera assez de matière pour composer une infinité de volumes. Ainsi, par le siège de Troie et la réduction de cette ville en cendres, Homère n'a eu en vue, et n'a décrit allégoriquement que la manière de renfermer Pâris et Hélène, ou la matière dans le vase, et d'indiquer ce qui s'y passe pendant les opérations. Il suppose un homme et une femme, parce que cette matière est en partie fixe et en partie vola-

tile, en partie agente et patiente en partie. Ce vase est le temple d'Apollon le Thymbrien, où Achille fut tué par Pâris. Ce surnom d'Apollon lui vient de ce que la plante ou petit arbrisseau appelé *Thymbre*, a les tiges couvertes d'une laine assez rude, de couleur purpurine. On a vu que cette couleur est le signe de la parfaite fixation de la matière. Alors, la ville de Troie est prise, et la plupart des héros qui y ont assisté se retirent dans les pays étrangers, comme firent Énée, Diomède, Anténor et tant d'autres, et vont y fonder des royaumes. Cette dispersion indique l'effet de la poudre de projection, qui a la propriété de fonder des royaumes et de faire des Rois, c'est-à-dire de changer les différents métaux en or, qui est appelé le Roi des métaux. Le Trévisan⁶¹⁶ a employé cette allégorie dans ce sens-là; Basile Valentin⁶¹⁷ en a fait de même. Et en effet, si l'on regarde l'or comme le Roi des métaux, n'est-ce pas fonder de nouveaux royaumes dans les pays lointains, que de changer en or les métaux mêmes qui ont le moins d'affinité avec l'or ?

Pâris, Hélène et Achille sont donc les trois principaux héros de l'Iliade, ensuite Hector et Pyrrhus. Ulysse est proprement le conseil des Grecs, c'est-à-dire celui qui conduit les opérations. Achille est l'agent intérieur ou le feu inné de la matière, qui pendant un temps reste endormi, et comme assoupi;

⁶¹⁶ Philosoph. des métaux.

⁶¹⁷ Azoth des philosophes.

il se réveille enfin, et agit. Il est enfin tué par Pâris, cet homme efféminé, à qui l'on reproche toujours sa nonchalance et sa mollesse; mais qui cependant montre, de temps en temps, un grand courage. Pyrrhus aux cheveux roux succède à son père Achille, et ruine la ville de Troie. Cette couleur rouge des cheveux de Pyrrhus n'est pas désignée sans raison: car Homère savait bien que la ville de Troie est prise, ou que l'œuvre est fini, lorsque l'élixir a acquis la couleur rouge. La qualité ignée d'Achille a déterminé le poète à représenter ce héros comme brave, courageux, toujours animé, et presque toujours en colère. La légèreté du feu lui a fait donner les épithètes de *πόδας, ὤκυν, πόδαρκης*. Son analogie avec le feu a fait dire que Vulcain fabriqua son bouclier. C'est de là qu'il fut nommé *Pyrisoüs*, parce que ce feu vit dans le feu même sans en être consumé. Après qu'il eut tué Hector, le plus vaillant des Troiens, le corps de ce héros fut racheté par un poids égal d'or. Lorsqu'Achille eut été tué par Pâris, les Grecs rachetèrent aussi son cadavre au même prix. Ces héros étant d'or, et descendus des dieux aurifiques, pouvaientils être rachetés autrement? On feint aussi en conséquence que leurs os furent déposés dans des cercueils d'or, et couverts d'étoffe de couleur de pourpre. Celui d'Achille avait été donné à Thétis par Bacchus. L'histoire de Bacchus nous en apprend la raison: car c'est ce dieu d'or qui accorda à Midas la propriété de changer en or tout

ce qu'il toucherait. Achille après sa mort fut marié à Médée dans les Champs-Élysées ; on sait que Médée avait le secret de rajeunir les vieillards et de guérir les maladies : on ne pouvait donc feindre un mariage mieux assorti, puisqu'Achille philosophique a les mêmes propriétés. Pendant sa vie, même la rouille de ses armes avait guéri la blessure qu'elles avaient faite à Téléphe.

On reconnaît Pyrrhus dans une infinité de textes des philosophes hermétiques ; mais je ne citerai que Raymond Lulle à ce sujet. « La nature de cette tête rouge est, dit-il⁶¹⁸, une substance très subtile et légère ; sa complexion est chaude, sèche et pénétrante. » Cet auteur n'est pas le seul qui ait eu, ce semble, en vue dans ses allégories ce qui se passa au siège de Troie. Basile Valentin fait nommément mention de Pâris, Hélène, Hector et Achille dans sa description du vitriol. Plusieurs auteurs ont eu de cette guerre la même idée que moi, et en ont parlé dans le même goût.

Je ne prétends pas que l'Iliade d'Homère ne renferme que cela. Il est vrai que ce n'est qu'une allégorie de même que son Odyssée ; mais une allégorie faite en partie pour expliquer les secrets physiques de la Nature, et en partie pour donner à la postérité des leçons de politique. C'est sans doute par ce dernier

⁶¹⁸ Test. Theor. c. 81.

endroit qu’Alexandre en faisait si grand cas, qu’il portait toujours Homère avec lui, et qu’il le mettait sous son chevet pendant la nuit. Et à dire le vrai, y a-t-il apparence qu’on eut regardé les ouvrages d’Homère comme la plus belle production de l’esprit humain, si l’on avait pensé qu’il fut regardé comme réel tant de choses puériles qu’il rapporte et les adultères, les meurtres, les vols et les autres scélératesses qu’il attribue aux dieux et aux déesses ? Il en parle d’une manière infiniment plus propre à les faire mépriser que respecter. Les discours qu’il leur fait tenir, les reproches injurieux qu’il leur met dans la bouche, et tant d’autres choses font bien voir que son idée était de parler allégoriquement ; car il n’est pas vraisemblable qu’un si grand homme eût parlé sur ce ton-là des dieux qu’il aurait cru réels. Il pensait bien que les gens d’esprit sauraient séparer le noyau de la noix, et qu’ils verraient les trésors sous le voile qui les cache.

Il faut donc envisager dans les ouvrages d’Homère au moins quatre choses : un sens hiéroglyphique ou allégorique, qui voile les plus grands secrets de la physique et de la Nature. Les seuls philosophes naturalistes, et ceux qui sont au fait de la science hermétique par théorie bien méditée ou par pratique sont en état de le comprendre. Ils admirent dans ses ouvrages mille choses qui les frappent et les saisissent d’admiration, pendant que les autres les passent et n’en sont point touchés. Les politiques y trouvent des règles

admirables de conduite pour les rois, les princes, les magistrats, et même pour les personnes de toutes conditions. Les poètes y remarquent un génie fécond, une invention surprenante pour les fictions, les fables, et tout ce qui concerne les dieux et les héros. C'est une source inépuisable pour eux. Les orateurs enfin admirent la noble simplicité de ses discours, et le naturel de ses expressions.

Il peut bien se faire qu'Homère ait mêlé quelque chose d'historique dans son Iliade et son Odyssée ; mais il l'aura fait pour rendre ses allégories plus vraisemblables, comme font encore aujourd'hui la plupart des auteurs des romans. Le vrai y est noyé dans tant de fictions, et tellement déguisé, qu'il n'est pas possible de le démêler. Ainsi posé le cas de l'existence d'une ville de Troie quelques siècles avant Homère, on pourra dire que sa ruine lui a fourni le canevas de son allégorie ; mais il ne s'ensuivra pas de là que le récit qu'il en fait est véritable. Denis Zachaire, qui vivait dans le seizième siècle, a fait de même qu'Homère ; il a supposé le siège d'une ville, à la vérité il ne la nomme pas, mais il en parle comme d'un fait réel : *la différence qui se trouve entre les deux auteurs, c'est que le Français avertit qu'il parle allégoriquement, et le Grec le laisse à deviner.*

On doit donc conclure de tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, que l'Iliade d'Homère renter ne peu ou point du tout de vérités historiques, mais

beaucoup d'allégoriques. La preuve en est palpable. Supposons pour un moment avec Hérodote⁶¹⁹, qu'Homère vécût environ cent soixante ans après la prise de Troie. Il ne restait certainement alors aucun de ceux, ni même des premiers et presque des seconds descendants de ceux qui y assistèrent. L'on sait que selon le cours ordinaire de la Nature, quatre générations au moins se succèdent dans l'espace de cent soixante ans. Il n'est donc pas probable qu'Homère ait pu apprendre avec certitude les faits qu'il raconte, et partiellement le détail circonstancié des actions de chaque chef. Je ne parle pas de ces différentes allées et venues des dieux et des déesses, des foudres lancées par Jupiter, du tremblement de terre qu'excita Neptune, à la secousse duquel Pluton lui-même fut saisi de frayeur sur son trône infernal. Je laisse là les différents combats que se donnèrent les Immortels à cette occasion. Tout le monde convient que ce sont de pures fictions du poète ; mais tous ne pensent pas de même des actions d'Ajax, d'Agamemnon, de Ménélas, de Diomède, d'Ulysse, de Memnon, d'Hector, de Pâris, d'Achille, de Patrocle, etc. Que signifient ces pierres que ces héros se jetaient en combattant ? Est-ce donc que des guerriers tels que ceux-là se seraient battus comme feraient aujourd'hui des polissons, au lieu de faire usage de leurs armes ? Hector tua Epigée d'un

⁶¹⁹ In vita Homeri.

coup de pierre⁶²⁰. Lorsque Patrocle vit venir Hector à lui, il prit son javelot de la main gauche, et de l'autre une pierre blanche, de laquelle il frappa au front Cébrión, cocher d'Hector, et le renversa par terre⁶²¹. Ajax culbuta aussi Hector d'un coup de pierre, qu'il lui donna dans la poitrine, et cette pierre était une de celles qui croient sur le rivage, pour y attacher les vaisseaux⁶²². Hector d'un coup semblable avait terrassé Teucer⁶²³ : jusque-là, un seul des combattants en avait jeté contre l'autre, mais sans doute qu'Ajax et Hector aimaient cette façon de combattre. Après s'être battus à coups de javelots, ils s'accablaient à coups de pierres ; mais de quelles pierres ? Ce n'était pas un caillou qu'on puisse lancer aisément, elles faisaient autant d'effet qu'une meule de moulin qui tomberait d'en haut⁶²⁴. Diomède, aussi robuste pour le moins qu'Ajax, voulait écraser Énée d'une pierre si grosse et si pesante que deux hommes n'auraient pu même la lever. Mais le fils de Tydée la remua seul, et la lança même avec tant de facilité qu'elle tomba sur la hanche d'Énée, et l'aurait accablé si Vénus sa mère n'était accourue à son secours⁶²⁵.

En croira-t-on Homère sur sa parole ? Et ne s'ima-

⁶²⁰ Iliad. l. 16, v. 577.

⁶²¹ *Ibid.* v. 734.

⁶²² *Ibid.* l. 14, v. 410.

⁶²³ *Ibid.* l. 8, v. 327.

⁶²⁴ *Ibid.* l. 7, v. 265.

⁶²⁵ *Ibid.* l. 5, v. 302.

gine-t-on pas lire dans Rabelais les actions de Pantagruel⁶²⁶, qui, pour s'amuser, éleva lui seul sur quatre piliers un rocher d'environ douze toises en carré ? Il y a cent autres faits aussi peu vraisemblables : on ne s'avise cependant pas d'en douter. Il faut en croire le poète sur sa bonne foi ; car il ne cite aucun garant de ce qu'il avance. Il est plausible qu'il n'en avait point ; car quelque mauvaise et mal écrite qu'eût été l'histoire d'un siège aussi fameux, *Homère en aurait pu rapporter quelques fragments pour preuves de ce qu'il avançait, ou quelque autre auteur nous en aurait parlé.* Il faut donc convenir qu'Homère a puisé le tout dans son imagination, puisqu'une tradition verbale aurait à la vérité pu conserver la mémoire de quelques actions remarquables des chefs des deux partis ; mais non un détail aussi circonstancié que celui que nous trouvons dans ce poète. J'avoue qu'il y a quelques vérités dans Homère. Les lieux dont il parle ont existé au moins en partie ; mais l'impossibilité où l'on est de pouvoir expliquer comment il a pu se faire, par exemple, que Memnon soit venu d'Éthiopie au secours de Priam, a occasionné une infinité de dissertations, qui, au lieu de constater le fait, n'ont servi qu'à le rendre plus douteux. Il n'est pas trop aisé, dit M. l'Abbé Banier⁶²⁷, de déterminer qui il était, et d'où il venait, les savants étant fort partagés à ce sujet.

⁶²⁶ Liv. 2. ch. 5.

⁶²⁷ T. III, p. 497.

On peut voir Perizonius et M. Fourmond l'aîné, qui se sont donné beaucoup de peines pour examiner cet article. Ils appuient leurs sentiments l'un et l'autre sur l'autorité des anciens auteurs. Ils ne s'accordent point entre eux, et par conséquent ne nous laissent que des conjectures. Les incertitudes de Perizonius prouvent la faiblesse de son opinion : M. Fourmond⁶²⁸ croit avoir démontré sous quel roi d'Égypte Troie fut prise, en préférant Manéthon aux historiens grecs ; mais il n'a pu trouver le Tithon des Grecs et son fils Memnon dans celui qui régnait alors à Diospolis. D'ailleurs, dit très bien M. l'Abbé Banier⁶²⁹, sur quel fondement peut-on assurer que le roi d'Égypte de ce temps-là était parent et allié de Priam qui régnait en Phrygie, et qu'il envoya du fond de la Thébàïde, son fils avec vingt mille hommes au secours d'une ville si éloignée, et dont apparemment il n'avait jamais oui parler ? Les rois d'Égypte, surtout ceux de Diospolis, qui régnaient en ce temps-là, fiers de leur puissance, de leurs forces, et de leurs richesses, méprisaient souverainement les autres rois, et ne voulaient faire avec eux aucune comparaison.

Convenons donc que les fictions et les fables qui inondent cette histoire, et dans lesquelles elle est comme absorbée, doivent la rendre au moins suspecte.

⁶²⁸ Réflexions sur les histoires des anciens Peuples.

⁶²⁹ *Ibid.* p. 498.

Quant à la réalité des villes et des lieux qui sont rapportés dans Homère, outre qu'un grand nombre n'ont jamais pu être découverts par Strabon et les autres Géographes ; leur existence même antérieure à Homère ne signifierait autre chose, sinon que sa fiction a été ajustée à leur situation, et qu'il leur a supposé des fondateurs et des rois imaginaires, à l'imitation des Égyptiens, qui se vantaient d'avoir eu des dieux pour rois jusqu'à Orus, fils d'Isis et d'Osiris. Nous avons déjà dit, d'après Diodore de Sicile, que les anciens poètes, Méléampe, Homère, Orphée, etc. avaient donné aux endroits des noms conformes à leur doctrine ; sans doute que ceux que l'on n'a pu découvrir dans la suite étaient feints, et que la plupart des autres tiraient leur origine de là. On en a une preuve assez convaincante dans les étymologies que j'ai données. Elles confirment le dire de Diodore, puisqu'elles cadrent parfaitement avec la doctrine que je suppose avoir donné lieu à l'Iliade. Il n'y a même que ce seul moyen d'accorder toutes les différentes opinions des auteurs à ce sujet. Tant de dissertations faites sur les endroits obscurs et difficiles d'Homère, deviennent inutiles, au moins quant à cela. La seule utilité qui nous en reste, sont beaucoup d'autres points de l'histoire dont ces endroits d'Homère ont occasionné l'éclaircissement. Les savants qui les ont mises au jour, ont fait connaître par là leur travail infatigable, ils ont acquis la considération du public. Leurs ouvrages

sont des flambeaux, dont la lumière n'a dissipé que les ténèbres répandues sur les noms de leurs auteurs. Mais enfin, ils ont fait leur possible ; ils se sont épuisés de bonne foi à force de veilles et de fatigues ; ils ont cru se rendre utiles ; il est donc juste qu'on leur en tienne compte. Avouons-le de bonne foi ; les auteurs de ces dissertations, et les Anciens dont ils tirent leurs preuves, n'ont pas vu dans Homère plus clair les uns que les autres. La preuve en est palpable : ils ont tous puisé dans la même source et ils ont tous des opinions contraires. Mais que l'on donne Homère à expliquer à un philosophe hermétique, qui a étudié la Nature, et qui sait la théorie et la pratique de son Art ; ou à quelqu'un qui, comme moi, ait fait une longue étude de leurs ouvrages, pour tâcher au moins de se mettre au fait de la tournure de leurs allégories, de développer leur style énigmatique, de dévoiler leurs hiéroglyphes, de voir si leurs ouvrages et leur art a un objet réel, si cette science mérite d'être autant méprisée qu'elle l'est, et enfin de donner par la combinaison de leurs raisonnements et par la concordance de leurs expressions, un éclaircissement sur une science aussi obscure, je suis persuadé qu'ils ne se trouveraient pas contraires les uns aux autres. Ils expliqueraient tous la même chose du même objet, et de la même manière. Ce sont même les applications répétées qu'ils font de différents traits de la fable à leur matière et leurs opérations, qui m'ont fait naître l'idée

de cet ouvrage. J'ai vu leur accord dans ces applications, et j'ai remarqué avec plaisir qu'ils avaient tous les mêmes principes. De tant d'auteurs qui ont écrit sur la philosophie hermétique, je n'en ai pas vu un seul contraire à un autre, j'entends ceux qui ont la réputation d'avoir été au fait de cette science ; car les autres ne doivent pas entrer en ligne de compte. S'ils paraissent se contredire, c'est qu'ils écrivent énigmatiquement, et que le lecteur explique d'une opération ce que l'auteur dit d'une autre. L'un paraît dire oui où l'autre dit non, mais c'est qu'ils prennent la chose dans différents points de vue. Celui-là appelle eau ce que celui-ci appelle terre, parce que leur matière est composée des deux, et qu'elle devient successivement eau et terre.

Enfin pour finir ce que nous avons à dire de l'Iliade, qu'on en examine sérieusement les héros et les circonstances ; on n'y verra proprement qu'un Ulysse, qui par sa prudence, ses conseils, ses discours, et souvent ses actions gouverne tout, dirige tout, est chargé de tout. Instruit des fatalités de Troie, ou des conditions sans lesquelles cette ville ne saurait être prise, il les exécute, ou met les Grecs en état de les exécuter. Ce qu'il fait par lui-même, ce sont précisément les soins et les démarches de l'Artiste. Ce que les Grecs et les Troiens font, c'est ce qui se passe dans le vase philosophique, par le secours de l'Art et de la Nature ; Ulysse enfin dispose tout, fait une partie des

choses, et les Grecs agissent quand il les a mis dans le cas de le faire. Après lui vient Achille, comme l'agent intérieur, sans lequel la Nature n'agirait point dans le vase, parce qu'il en est le principal ministre. C'est par son moyen que la matière se dissout, se putrifie et parvient au noir. Aussi Homère a-t-il soin de dire qu'Achille s'était retiré dans son vaisseau *noir*. Euryalus, Ménésthéus, Thoas, Idoménée, Podarce, Eurypile, Polypete, Prothous, Créthon, Orsilochus, et la plus grande partie des Grecs avaient amené des vaisseaux noirs. Protésilas, qu'on suppose avoir été tué dès le commencement, est détenu et enseveli dans la terre noire. Enfin, Ulysse est le seul dont Homère dise que la proue de son vaisseau était rouge; qu'il prit un vaisseau noir pour ramener Chryséis à son père Chrysès, et qu'il y mit des voiles blanches à son retour. Un des autres héros de la pièce est Pyrrhus ou Néoptolème; on a vu pourquoi. Enfin, Pâris est celui contre qui les Grecs combattent pour ravoir Hélène, qui est l'objet de tant de peines et de tant de travaux. Les autres acteurs n'ont été ajoutés que pour l'ornement, et pour former le corps de sa fiction: Agamemnon comme le chef principal, Ajax comme un brave guerrier, et Diomède comme compagnon d'Ulysse. Les autres sont pour remplir les incidents qu'il a fallu faire naître, pour former le vraisemblable de sa fiction, à quoi il a ajouté les lieux de la Grèce, de la Phrygie, de la Thrace, etc.

Que Troie ait donc existé ou non ; qu'elle ait été détruite ou qu'elle ne l'ait pas été ; il est toujours vrai que l'Iliade d'Homère a l'air d'une pure fiction ; que l'on doit en juger comme des travaux d'Hercule, et comme l'on pense des fables qui regardent les dieux et les héros. Il ne faut donc pas juger de la réalité du fait, par ce qu'en disent les auteurs postérieurs à Homère ; puisqu'ils ne sont venus que bien des siècles après lui, qu'ils ont tous puisé chez lui, et que malgré cela ils ne sont point d'accord entre eux. Quelques-uns ont voulu corriger dans Homère ce qu'ils n'ont pu expliquer, d'autres l'ont contredit, sans faire attention qu'ils rendaient par là le fait encore plus incertain. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Hérodote, la guerre de Troie ne peut être que fausse ; puisqu'Hélène, pour laquelle on suppose qu'elle fut faite, était alors détenue chez Protée, roi d'Égypte. Cicéron appelait cependant cet auteur le père de l'histoire, tant à cause de son antiquité qu'à cause du fond de l'ouvrage, et de la manière de l'écrire.

Aurons-nous plus de foi aux autres auteurs païens, qui admettaient les fables les plus ridicules pour des vérités ? Eux qui ont copié aveuglément Orphée, Lin, Mélampe, Musée, Homère et Hésiode ; et d'où ces derniers ont-ils tiré ce qu'ils ont avancé ? On le sait : c'est d'Égypte, source de toutes les fables. Les Égyptiens se vantaient de l'avoir appris d'Isis, Isis de Mercure, et Mercure de Vulcain.

Mais enfin, si l'on veut soutenir opiniâtrement qu'il y a des vérités historiques cachées sous le voile de ces fables, que l'on m'accorde au moins qu'on a pu prendre occasion de ces histoires pour former des allégories, et même des allégories des choses les plus cachées et les plus secrètes. Paracelse, Fernel et tant d'autres l'ont fait ; c'est ce qui rend leurs ouvrages inintelligibles presque à tout le monde. Dans les systèmes de ceux qui ont voulu expliquer les fables historiquement ou moralement, il se trouve des difficultés insurmontables, qu'ils avouent eux-mêmes ne pouvoir débrouiller ni résoudre. Dans le mien, il ne s'en trouve aucune. Tout est plein, tout est simple, tout est naturel. C'est du moins une présomption qui marque son avantage sur les autres, et qui fait tenir lieu de preuve, aux gens de bonne foi et exempts de préjugés, qu'il est le seul véritable.

Descente d'Énée aux enfers

Tout le monde sait que quoique l'Énéide de Virgile soit sans contredit le plus beau Poème latin que nous ayons, elle est cependant une imitation d'Homère, on ne sera donc pas surpris que je joigne à l'Iliade⁶³⁰

⁶³⁰ Il est à propos de remarquer que le terme même d'*Ilias* a été pris par beaucoup d'auteurs pour signifier la fin, le terme d'une chose. Le Cosmopolite l'a employé dans ce sens-là. *Ita etiam*, dit-il, dans son premier Traité, *generosa natura semper agit usque in ipsum Iliadum, hoc est, terminum ultimum, postea*

un lambeau de l'Énéide. Virgile a suivi ses idées : il a donné carrière à son imagination ; mais il ne s'est pas écarté du canevas qu'Homère lui avait fourni ; il se l'est seulement rendu propre par la manière dont il l'a traité. Je ne prétends donc pas attribuer à Virgile toutes les connaissances de la philosophie hermétique ; il avait sans doute emprunté d'ailleurs ce qu'il en dit, comme il avait fait beaucoup d'autres choses ; on pourrait aussi penser que Virgile en avait quelque idée : qu'il sentait quel était l'objet de l'Iliade et de l'Odyssée, et qu'il ne les regardait que comme des allégories de la médecine dorée. Il se trouvait peut-être dans le cas de bien des savants, qui, par une étude assidue et réfléchie des auteurs hermétiques, ont des idées vraies, quoiqu'indéterminées, de la matière, et des opérations de cet Art ; mais qui ne mettent point la main à l'œuvre faute de quelque ami, qui leur indique quelle est précisément cette matière, et qui fixe leur indétermination pour le commencement et les suites du travail requis pour la réussite⁶³¹.

cessat.

⁶³¹ « J'ai tout expliqué dans ces douze Traités, dit le même Cosmopolite dans son Épilogue, et j'ai rapporté toutes les raisons et les preuves naturelles, afin que le lecteur craignant Dieu et désireux de cet Art, puisse plus facilement comprendre, tout ce que Dieu aidant, j'ai vu, et j'ai fait de mes propres mains sans aucune fraude ni sophistication. Il n'est pas possible de parvenir à la fin de cet Art, sans une connaissance profonde de la Nature, à moins que Dieu, par une faveur singulière, ne daigne le révéler, ou qu'un ami de cœur ne déclare ce secret. »

Il n'est donc pas surprenant que Virgile ait glissé dans son *Énéide* quelques traits qui y ont du rapport. Tel est en particulier celui de la descente d'Énée aux enfers. D'Espagnet⁶³², Augurelle⁶³³, Philalèthe⁶³⁴, et plusieurs autres philosophes ont adopté les propres termes de Virgile, et en ont fait des applications très heureuses dans les traités qu'ils ont composés sur le grand œuvre. Je ne suppose donc pas sans fondement ces idées à Virgile, et je me conformerai aux applications qu'en ont faites ces auteurs, dans les explications que je donnerai à la narration de ce poète.

Énée ayant pris terre à Cumès⁶³⁵, dirigea ses pas vers le temple d'Apollon, et vers l'autre de l'effrayante Sibylle, que ce dieu inspire, et à laquelle il découvre l'avenir. L'entrée de ce temple était décorée par une représentation de la fuite de Dédale, ayant les ailes qu'il s'est fabriquées et qu'il consacra ensuite à Apollon, en l'honneur duquel il avait édifié ce temple. On y voyait aussi le labyrinthe que Dédale construisit en Crète pour renfermer le Minotaure, les peines et les travaux qu'il fallait essayer pour vaincre ce monstre et pour sortir de ce labyrinthe quand on s'y était une

⁶³² Arcanum Herm. Philosophiæ opus.

⁶³³ Chrysopoeia.

⁶³⁴ Introitus apertus.

⁶³⁵ *Enéid.* l. 6. v. 2 et suiv.

fois engagé ; le filet qu'Ariane donna à Thésée pour cet effet⁶³⁶.

Ces représentations frappèrent Énée, et il s'arrêtait à les contempler ; mais la prêtresse lui dit que le temps ne lui permettait pas de s'y amuser. Il se rendit donc à l'autre où la Sibylle rendait ses oracles et, à peine y fût-il arrivé, qu'il la vit saisie de la fureur qui avait coutume de l'agiter dans ces circonstances.

⁶³⁶ Les décorations de ce Temple sont remarquables, et il n'est pas étonnant qu'elles aient attiré l'attention d'Énée. Un Artiste ne saurait trop réfléchir sur une entreprise telle que celle du grand œuvre, afin de pouvoir venir au point de prendre, comme Zachaire (Opuscule), une dernière résolution qui ne trouve aucune contradiction dans les auteurs. Non seulement les opérations et le régime sont un vrai labyrinthe, d'où il est très difficile de se tirer ; mais les ouvrages des philosophes en forment un encore plus embarrassant. Le grand œuvre est très aisé, si l'on en croit les auteurs qui en traitent, tous le disent, et quelques-uns ont même assuré que ce n'était qu'un amusement de femmes et un jeu d'enfants ; mais le Cosmopolite fait observer, que quand ils disent qu'il est aisé, il faut entendre, pour ceux qui le savent. D'autres ont assuré que cette facilité ne regarde que les opérations qui suivent la préparation du mercure. D'Espagnet est de ce dernier sentiment, puisqu'il dit (Can. 42.) : « Il faut un travail d'Hercule pour la sublimation du mercure, ou sa première préparation, car sans Alcide, Jason n'aurait jamais entrepris la conquête de la Toison d'or. » Augurelle (Chrysop. l. 2.) s'exprime à ce sujet dans les termes suivants.

*Alter in alio atam noto de vertice pellem
Principium velut ostendit, quod sumere possis,
Aliter onus quantum subeas.*

J'ai expliqué la fable du Minotaure et de Thésée. On peut y avoir recours.

Les Troiens qui accompagnaient Énée furent saisis de frayeur. Énée lui-même trembla à cet aspect, et adressa, du meilleur de son cœur, sa prière à Apollon. Il lui rappela la protection toute particulière dont il avait toujours favorisé les Troiens, et le pria instamment de la leur continuer. Il promit par reconnaissance d'élever deux temples de marbre, l'un en son honneur, l'autre en celui de Diane⁶³⁷, dès qu'il serait établi en Italie avec les compagnons de son voyage. Il s'engagea même d'instituer des fêtes de Phœbus, et de les faire célébrer avec toute la magnificence possible. Il adressa ensuite la parole à la prêtresse, et la pria de ne pas mettre ses oracles sur des feuilles volantes, crainte que le vent ne les dissipât et qu'on ne pût les recueillir.

La Sibylle parla enfin, et prédit à Énée toutes les difficultés qu'il rencontrerait, et les obstacles qu'il aurait à surmonter tant dans son voyage, que dans son établissement en Italie⁶³⁸. Mais elle l'exhorta à ne pas

⁶³⁷ Apollon et Diane étant les deux principaux dieux de la philosophie hermétique, c'est-à-dire la matière fixée au blanc et au rouge, c'est avec raison qu'Énée s'adresse à eux, et qu'il promet de leur élever des temples. Le marbre indique par sa dureté la fixité de la matière; et l'établissement d'Énée en Italie désigne le terme des travaux, de l'Artiste, ou la fin de l'œuvre.

⁶³⁸ Les difficultés qui se rencontrent pour parvenir à cet établissement ne sont pas petites, puisque tant de gens le tentent et l'ont tenté sans y réussir. Nous pouvons en juger par ce que dit Pontanus (Epist.), qu'il a erré plus de deux cents fois, et

perdre courage, et à prendre occasion de là de pousser sa pointe avec plus de vigueur. Ses oracles étaient⁶³⁹ cependant pleins d'ambiguïtés, d'équivoques, et l'in-

qu'il a travaillé pendant très longtemps sur la vraie matière sans pouvoir réussir, parce qu'il ignorait le feu requis. On peut voir l'énumération de ces difficultés, dans le traité qu'en a fait Thibault de Hogelande.

⁶³⁹ Cette manière de s'expliquer par des termes ambigus et équivoques, est précisément celle de tous les philosophes. Il n'en est pas un qui ne l'ait employée ; et c'est ce qui rend cette science si difficile, et presque impossible à apprendre dans les ouvrages qui en traitent. Écoutons d'Espagnet là-dessus (Can. 9) : « Que celui qui aime la vérité, et qui désire apprendre cette science, fasse le choix de peu d'auteurs, mais marqués au bon coin, qu'il tient pour suspect tout ce qu'il lui paraît facile à entendre, particulièrement dans les noms *mystérieux* des choses, et dans le secret des opérations. La vérité est tachée sous un voile très obscur, les philosophes ne disent jamais plus vrai que lorsqu'ils parlent obscurément. Il y a toujours de l'artifice, et une espèce de supercherie dans les endroits où ils semblent parler avec le plus d'ingénuité. » Il dit aussi (Can. 15) : « Les philosophes ont coutume de s'exprimer en termes ambigus et équivoques, ils paraissent même très souvent se contredire. S'ils expliquent leurs mystères de cette façon, ce n'est pas à dessein d'altérer ou de détruire la vérité, mais afin de la cacher sous ces détours, et de la rendre moins sensible. C'est pour cela que leurs écrits sont pleins de termes synonymes, homonymes, et qui peuvent donner le change. Leur usage est aussi de s'expliquer par des figures hiéroglyphiques et pleines d'énigmes, par des fables et des symboles. Il suffit de lire ces auteurs pour y reconnaître ce langage. Quant aux fables d'Orphée, de Thésée et d'Hélène, nous les avons expliquées dans les livres précédents.

telligence n'en était pas facile ; car elle enveloppait le vrai d'un voile obscur et presque impénétrable⁶⁴⁰.

Énée répondit à la Sibylle qu'il avait prévu tout ce qui pouvait lui arriver, qu'il y avait réfléchi, et qu'il était disposé à tout. « Mais puisqu'on assure, lui dit-il, que c'est ici l'entrée du ténébreux Empire de Pluton, je souhaiterais ardemment voir mon père Anchise, lui que j'ai sauvé des flammes à travers de mille traits dardés contre nous, lui qui, malgré la faiblesse de son âge, a eu le courage de s'exposer aux mêmes dangers que moi et de m'accompagner dans tous les travaux que j'ai essayés. Il m'a lui-même recommandé de venir vous trouver, et de vous demander cette grâce. Rendez-vous propice à mes vœux, vous qu'Hécate a sans doute préposée ici pour cela. On l'a bien accordée à Orphée pour y aller chercher sa chère épouse. Castor et Pollux y vont et en reviennent alternativement tous les jours. Thésée y est descendu pour enlever Proserpine ; et Hercule pour en emmener le Cerbère. Ils étaient fils des dieux, je le suis aussi. »

La Sibylle lui répondit : « Fils d'Anchise et des dieux, il est aisé de descendre aux enfers, la porte de ce lieu obscur est ouverte jour et nuit⁶⁴¹ ; mais l'embarras est d'en revenir et de remonter au séjour des vivants⁶⁴².

⁶⁴⁰ *Ibid.* v. 98.

⁶⁴¹ *Ibid.* v. 126.

⁶⁴² La Sibylle a raison de dire que l'entrée de ce lieu est ouverte jour et nuit, puisque les philosophes disent qu'en tout

Il en est peu qui puissent le faire. Il faut être fils des dieux, il faut par une sublime vertu s'être rendu semblable aux Immortels, ou avoir du moins mérité l'affection de Jupiter toujours équitable. Au milieu de ce lieu sont de vastes forêts environnées du noir Cocyte. Mais, puisque vous montrez une si grande envie de passer deux fois le lac du Styx, et de voir deux fois

temps et en tous lieux on peut faire l'œuvre. Mais ce n'est pas le tout que d'y entrer ; il faut être au fait des opérations, savoir faire l'extraction du mercure, et deviner de quel mercure parlent les philosophes. C'est précisément à cela que d'Espagnet fait l'application de ces paroles de la Sibylle, *Pauci quos oequus*, etc. Car comme le dit le même auteur (Can. 36) : Pour empêcher de distinguer quel est le mercure dont parlent les philosophes, et le cacher dans des ténèbres plus obscures, ils en ont parlé comme s'il y en avait de plusieurs fortes ; et l'ont nommé Mercure dans tous les états de l'œuvre où il se trouve, et dans chaque opération. Après la première préparation, ils l'appellent leur Mercure, et Mercure sublimé ; dans la seconde, qu'ils nomment la première, parce que les auteurs ne font point mention de cette première, ils appellent ce mercure, Mercure des corps, ou Mercure des philosophes ; parce qu'alors le Soleil y est réincrudé ; le tout devient chaos ; c'est leur Rebis ; c'est leur tout, parce que tout ce qui est nécessaire à l'œuvre s'y trouve. Quelquefois même ils ont donné le nom de Mercure à leur élixir, ou médecine tingente, et absolument fixe, quoique le nom de Mercure ne convienne guère qu'à une substance volatile. Il faut donc être fils des dieux pour se tirer d'embarras, et suivre exactement les enseignements de la Sibylle, si l'on veut passer deux fois le lac du Styx, et voir deux fois le séjour du Tartare, c'est-à-dire faire la préparation de la pierre ou du Soufre, et puis l'élixir. Dans chaque opération on voit une fois le noir Styx et le ténébreux Tartare, c'est-à-dire la matière au noir.

le séjour ténébreux du Tartare, je veux bien seconder vos désirs. Écoutez donc ce que vous avez à faire pour réussir, et retenez bien ce que je vais vous dire.

« Un arbre épais cache dans la multitude de ses branches un rameau flexible, dont la tige et les feuilles sont d'or. Il est consacré à Proserpine. Il n'est point de forêts, point de bocages, point de vallées couvertes où l'on ne le trouve⁶⁴³.

⁶⁴³ Cet arbre est le même que celui où était suspendue la Toison d'or ; c'est la même allégorie expliquée dans le second livre. Mais la difficulté est de reconnaître cette branche ; car les philosophes, dit d'Espagnet (Can. 15), ont donné une attention plus particulière à cacher ce rameau d'or, que toute autre chose ; et celui-là seul peut l'arracher, ajoute le même auteur d'après les paroles de la Sibylle : *qui*

*Maternas agnoscit aves
 Et geminæ cui forte columbæ.
 Ipsa sub ora viri cælo venere volantes.*

Il n'est pas étonnant que les philosophes se soient appliqués à cacher ce rameau d'or, puisqu'il est devant les yeux de tout le monde (Comosp. Epilog. et in Ænigm.), qu'il se trouve partout, que tout le monde en fait usage, et que tout en provient. Il est connu des jeunes et des vieux, dit l'auteur du Traité qui a pour titre, *Gloria mundi* ; il se trouve dans les champs, les forêts, les montagnes et les vallées. Mais on le méprise, parce qu'il est trop commun. La force ni le fer ne sont point nécessaires pour l'arracher ; c'est la science de l'œuvre. Ce rameau est le même que cette plante appelée Moly, que Mercure donna à Ulysse (Odys. l. 10, v. 302 et suiv.) pour se tirer des mains de Circé.

*Sic utique loquutus Mercurius proebuit remedium
 Ex terra evulsum ; et mihi naturam ejus monstravit
 Radice quidem, nigrum erat, lacti autem simile flore ;*

On ne saurait pénétrer dans ces lieux souterrains sans avoir cueilli ce rameau, qui porte des fruits

*Et Moly ipsum vocant Dii; difficile vero effossu
Viris utique mortalibus.*

On voit par là qu'Homère et Virgile sont d'accord; mais le premier indique plus précisément la chose, puisqu'il marque la couleur de la racine et de la fleur. Les auteurs anciens qui pensaient bien qu'Homère n'écrivait qu'allégoriquement, ne se sont pas avisés de chercher cette plante dans le nombre des autres. Ils ont pensé qu'Homère n'avait voulu signifier par-là que l'érudition et l'éloquence. On peut voir à cet égard Eustathe (fol. 397, lig. 8) et Théocrite (Idyll. 9. v. 35). Ils ont même voulu le prouver par la langue hébraïque, dont plusieurs pensent que ce poète était parfaitement instruit, de même que des cérémonies du culte des Juifs. Philostrate favorise ce sentiment (In Heroïcis, fol. 637). Voyez aussi Photius dans sa biblioth. (fol. 482), Duport (Gnomolog. Homeric.), Noël le Comte (Mythol. l. 6, ch. 6; Antholog. fol. 103). Pline le Naturaliste a cru que cette plante était le Cynocéphale, en latin *Antirrhinum*, et en français *mufle de veau* (L. 25, c. 4. et liv. 30). L'Eméri dans son Dictionnaire des Plantes, pense que le Moly est une espèce d'ail, dont il donne la description sous le nom de *Moly*. Ptolem. Héphaestion en parle aussi (l. 4, Collat. *cum Scholiis Sycophron*, v. 679). On peut encore consulter là-dessus Maxime de Tyr (§ 19); mais les uns et les autres n'ont pas touché au but. Homère parlait à la vérité allégoriquement, mais il faisait allusion aux couleurs qui surviennent à la matière du grand œuvre pendant les opérations. La racine de cette plante est noire, parce que les philosophes appellent racine et la clef de l'œuvre la couleur noire, qui paraît la première. La couleur blanche qui succède à la noire sont les fleurs de cette plante, ou les roses blanches d'Abraham Juif, et de Nicolas Flamel, le lis de d'Espagnet et de tant d'autres; le narcisse que cueillait Proserpine, quand elle fut enlevée par Pluton, etc. On voit par là pourquoi la force et le fer sont inutiles pour arracher cette plante.

d'or. C'est le présent que Proserpine veut qu'on lui offre. On le trouve toujours : car à peine l'a-t-on arraché, qu'il en pousse un autre de même métal. Voyez, cherchez-le de tous vos yeux ; et lorsque vous l'aurez trouvé, saisissez-le, vous l'arracherez sans peine ; si le destin vous est favorable, il viendra de lui-même ; mais s'il vous est contraire, tous vos efforts deviendront inutiles ; il n'est ni force, ni fer qui puisse en venir à bout.

« Vous avez encore une autre chose à faire. Vous ignorez sans doute que le corps mort d'un de vos amis infecte toute votre flotte ; allez donc l'inhumer ; et pour expiation, sacrifiez des bêtes noires : c'est par là qu'il faut commencer⁶⁴⁴ ; vous pourrez ensuite

⁶⁴⁴ Proserpine exige qu'on lui présente ce rameau d'or ; il n'est pas même possible d'aller à elle sans l'avoir. Mais avant de le cueillir, il faut inhumer celui qui a toujours accompagné Hector jusqu'à la mort, et que Triton avait fait périr parmi les rochers de la mer. C'est-à-dire qu'il faut mettre dans le vase le mercure fixé en pierre dans la mer philosophique, et continuer le régime de l'œuvre ; alors la matière se disposera à la putréfaction et à l'inhumation philosophique, comme faisaient les compagnons d'Énée à l'égard du corps de Misène, auxquels il laisse le soin des funérailles, pendant qu'il cherche le rameau d'or. On sait ce qu'il faut entendre par la mort et les funérailles, nous en avons parlé bien des fois dans les livres précédents. Virgile, qui ne voulait pas donner cette histoire comme vraie, mais comme une pure allégorie, a soin d'en prévenir le lecteur une fois pour toutes, en disant (v. 173) : *Si credere dignum est*. Ce n'est donc qu'après l'inhumation de Misène qu'Énée pouvait voir le lac du Styx, et l'Empire ténébreux de Pluton ; et c'est pendant les funérailles, pendant que

les Troiens pleurent sur le corps du défunt ; qu'ils environnent le bûcher de feuillages noirs (v. 213) ; qu'ils lavent le cadavre, et lui font des onctions ; c'est alors qu'Énée trouve ce rameau tant désiré, sous la conduite des deux colombes. Morien (Entret. du Roi Calid) parle en plusieurs endroits de ce corps infect et puant qu'il faut inhumer, qu'il l'appelle *l'immondice du mort*. Philalèthe emploie le même terme dans son *Traité De vera confectione lapidis* (p. 48) et il dit, que la graisse, le plomb, l'huile de Saturne, la magnésie noire, le venin igné, les ténèbres, le *Tartare*, la terre noire, le fumier, le voile noir, l'esprit fétide, l'immondice du mort, le menstrue puant, sont tous des termes synonymes, qui ne signifient que la même chose, c'est-à-dire la matière parvenue au noir. Quant aux colombes, d'Espagnet a employé la même allégorie, et dit (Can. 42 et 52) : que l'entrée du Jardin des Hespérides est gardée par des bêtes féroces, qu'on ne peut adoucir qu'avec les attributs de Diane, et les colombes de Vénus, Philalèthe a parlé aussi plus d'une fois de ces colombes, dans son *Traité Introitus apertus ad occlusum Regis palatium*. Sans elles, dit cet auteur, il n'est pas possible d'y parvenir. Qu'on fasse attention à ce que signifient les attributs de Diane, et l'on verra qu'il n'est pas plus facile de pénétrer dans le séjour de Proserpine sans leur secours, qu'il était possible de prendre la ville de Troie sans les flèches d'Hercule : c'est pour cela que les colombes vinrent à Énée en volant, et furent aussi en volant le reposer sous l'arbre double, qui caché le rameau d'or. Le Cosmopolite fait mention de cet arbre (Énigme.) en ces termes : « Je fus ensuite conduit par Neptune dans une prairie, où il y avait un jardin, dans lequel étaient plusieurs arbres dignes d'attention, et parfaitement beaux. Entre plusieurs on en voyait deux principaux, plus élevés que les autres, sortis d'une même racine, dont l'un portait des fruits brillants comme le Soleil, et dont les feuilles étaient d'or, l'autre produisait des fruits blancs comme les lis, et ses feuilles étaient d'argent. Neptune appelait l'un l'arbre solaire, et l'autre l'arbre lunaire. » Lorsque les colombes arrivèrent près d'Énée, elles se posèrent sur le gazon ; c'est la prairie du Cosmopolite. Elles s'écartèrent de l'entrée du puant enfer,

voir les bois Stygiens, et ces Empires inaccessibles aux vivants. » Énée s'en retourna donc tout pensif avec Achate son compagnon fidèle. Ils trouvèrent sur le rivage le cadavre de Misène, fils d'Éole, que Triton avait fait noyer en le précipitant à travers les rochers de la mer (si cependant le fait est croyable). Ils se mirent donc en devoir d'exécuter les ordres de la Sibylle, et pour cet effet ils se transportèrent dans une forêt ancienne et en coupèrent du bois pour former le bûcher. Énée pendant ce travail regardait à travers cette forêt avec des yeux avides de découvrir le rameau d'or dont la Sibylle lui avait parlé.

Sur ces entrefaites, deux colombes⁶⁴⁵ vinrent à lui en volant, et se reposèrent sur le gazon. Il les reconnut pour les oiseaux consacrés à sa mère, et le cœur plein de joie, il leur adressa la parole en ces termes : « Servez-moi de guides, et dirigez mes pas dans l'endroit de la forêt, où croît ce rameau d'or. Et vous, déesse ma mère, ne m'abandonnez pas dans l'incertitude où je suis. »

Ayant ainsi parlé, il se mit en marche, observant avec attention les signes que les colombes lui donnaient et la route qu'elles prenaient. Elles prirent leur

parce que la matière se volatilise pendant la putréfaction. Elles furent se reposer sous l'arbre solaire, c'est-à-dire que la volatilisation cesse dès que les parties volatiles se fixent en une matière que les philosophes appellent *or*.

⁶⁴⁵ V. 190.

vol, et furent aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Mais lorsqu'elles arrivèrent à l'entrée du puant enfer, elles s'en écartèrent promptement, et furent se poser, suivant le désir d'Énée, sur le double arbre dont les rameaux ont la brillante couleur d'or.

Énée ayant aperçu le rameau⁶⁴⁶ tant désiré, le saisit avec ardeur, et le porta dans l'ancre de la Sibylle. Il rejoignit ensuite ses compagnons occupés aux funérailles de Misène. Chorinée en recueillit les ossements et les enferma dans une urne d'airain⁶⁴⁷.

⁶⁴⁶ V. 210.

⁶⁴⁷ Virgile ne dit pas qu'on mît les ossements de Misène dans une urne d'or, ni d'argent, comme Homère dit qu'on avait enfermé ceux d'Hector et ceux de Patrocle; mais dans une d'airain: et ce n'est pas sans raison. Ce sont trois états où se trouve la matière, bien différents les uns des autres. Celui qui est représenté par Misène est le premier des trois; le temps même où la matière est en putréfaction, et c'est alors que les philosophes l'appellent *airain*, *laton* qu'il faut blanchir. Blanchissez le laton, et déchirez vos livres, ils vous font alors inutiles, dit Morien (Entretien du Roi Calid). Les Sages dans cet art l'ont appelé dans cet état *chyle*, *plomb*, *Saturne*, et quelquefois *cuivre* ou *airain*, à cause de la couleur noire et de son impureté dont il faut le purger (Philalèthe, *Loc. cit.* p. 43). « Par ce moyen, dit Riplée (Récapitulation de son Traité), vous aurez un soufre noir, puis blanc, puis citrin, et enfin rouge, sorti d'une seule et même matière des métaux; c'est ce qui a fait dire aux philosophes: Quand vous ignoreriez tout le reste, si vous savez connaître notre laton ou airain: » Cuisez donc cet airain, ajoute Philalèthe après avoir cité ce trait de Riplée, cuisez cet airain, et ôtez-lui sa noirceur en l'imbibant, en l'arrosant jusqu'à ce qu'il blanchisse. Notre airain, dit Jean Dastin, se cuit d'abord et devient noir, il est alors proprement notre

Énée lui éleva un tombeau, et se rendit vers la Sibylle pour se conformer aux conseils qu'elle lui avait donnés. Son antre était élevé, pierreux, gardé par un lac noir, et environné d'une sombre forêt. Les oiseaux ne sauraient voler par-dessus impunément⁶⁴⁸ ; car une vapeur noire et puante s'exhale de l'ouverture, s'élève jusqu'à la convexité du ciel, et les fait tomber dedans.

Énée sacrifia ensuite quatre taureaux noirs⁶⁴⁹, en invoquant Hécate, dont la puissance se fait sentir dans le Ciel et dans les enfers. Il offrit une brebis noire à la Nuit, mère des Euménides, et à la Terre sa sœur ; et immola enfin une vache stérile à Proserpine, et finit par des sacrifices à Pluton.

La Sibylle entra dans cette ouverture effrayante⁶⁵⁰,

laton qu'il faut blanchir. Voilà l'urne d'airain dans laquelle on mit les ossements de Misène. Ceux de Patrocle furent mis dans de l'argent, et ceux d'Hector dans de l'or, parce que l'un signifiait la couleur blanche de la matière appelée argent, ou or blanc, lorsqu'elle est dans cet état ; et l'autre indiquait la couleur rouge appelée or.

⁶⁴⁸ Les oiseaux ne pouvaient passer en volant sur l'ouverture de l'antre qui sert d'entrée à l'enfer, sans y tomber ; parce que la matière qui se volatilise, signifiée par les oiseaux, retombe dans le fond du vase après être montée jusqu'au sommet. L'espace qui se trouve vide entre la matière et ce sommet, est appelé *Ciel* par les philosophes : ils donnent aussi le nom de *Ciel* à la matière qui se colore. La noirceur qui survient à la matière ne pouvait être mieux désignée que par les sacrifices et les immolations d'animaux noirs qu'Énée fait à Hécate, à la Nuit et à Pluton.

⁶⁴⁹ V. 243.

⁶⁵⁰ V. 270.

et Énée l'y suivit d'un pas ferme. Ils marchaient l'un et l'autre dans une obscurité semblable à celle où, sur la fin du jour, on commence à ne plus distinguer la couleur des objets. On trouve à l'entrée de ce lieu, les soins, les soucis, les maladies, la mort, le sommeil et les songes. On y voit divers monstres, tels que les Centaures⁶⁵¹, les Scyllas à deux formes, Briarée, l'Hydre

⁶⁵¹ Virgile présente ici sous un seul point de vue tout ce que les fables renferment d'hideux, d'horrible et d'effrayant ; on dirait qu'il a voulu nous apprendre que toutes ces fables différentes n'ont qu'un même objet, que ce sont des allégories de la même chose, et qu'en vain chercha-t-on à les expliquer différemment. C'est ce but que je me suis proposé dans cet ouvrage, toutes mes explications ne tendant qu'à cela. On peut se rappeler celles que j'ai données jusqu'ici ; on verra que j'ai expliqué tous ces monstres de la même manière, c'est-à-dire de la dissolution qui se fait pendant que la matière est noire : j'ai tiré mes preuves des ouvrages des philosophes, et je les ai expliquées selon les circonstances ; on peut donc y avoir recours. Mais Virgile suit pas à pas ce qui se passe dans l'œuvre, et nous conduit insensiblement. Des monstres il va au fleuve Achéron, tout bourbeux ; ce qui forme la boue philosophique ; et les fables du Cocyte indiquent les parties de la matière dont la réunion compose la pierre. De là, il vient à Charon. Au portrait qu'il en fait, peut-on méconnaître la couleur d'un gris sale qui succède immédiatement au noir ? Cette barbe grise de vieillard mal peignée, ces haillons de toile malpropres qui le couvrent, sont un symbole des plus faciles à entendre. La commission qu'il a seul de passer les ombres au-delà du noir et bourbeux Achéron, indique parfaitement qu'on ne peut passer de la couleur noire à la blanche, sans la couleur grise intermédiaire. L'Erèbe qui fut père de Charon, et la Nuit sa mère, nous font encore mieux comprendre quel il était.

de Lerne, la Chimère, les Gorgones, les Harpies, et les Ombres à trois corps.

Tel est le chemin qui mène au fleuve Achéron, plein de la boue du Styx et du sable du Cocyte. Charon, l'affreux Charon, est le garde de ces eaux; sa barbe est à demi blanche, sale et mal peignée; un haillon de toile malpropre lui sert de vêtement: c'est lui qui est chargé de passer de l'autre côté les ombres qui se présentent.

Une multitude innombrable⁶⁵² d'ombres erraient et voltigeaient sur les bords du fleuve, et priaient instamment Charon de les passer. Il repoussait brutalement toutes celles dont les corps n'avaient pas été inhumés; mais enfin au bout d'un temps, il les prenait dans sa barque⁶⁵³.

⁶⁵² V. 305 et suiv.

⁶⁵³ Il eût été bien difficile d'exprimer la volatilisation de la matière pendant et après la putréfaction, par une allégorie plus expressive que celle des ombres errantes et voltigeantes sur les bords du Styx, la chose s'explique d'elle-même. Mais pourquoi Charon refusait-il de passer celles dont les corps étaient sans sépulture? La raison en est fort simple. Tant que les parties volatiles errent et voltigent dans le haut du vase au-dessus du lac philosophique, elles ne sont point réunies à la terre des philosophes, qui passe de la couleur noire à la grise, signifiée par Charon; cette terre nage comme une île flottante, et a donné occasion de feindre la barque. Lorsque ces parties volatiles sont au bout d'un temps réunies à cette terre, le temps qui leur est fixé pour errer est fini; elles retournent d'où elles étaient parties, et passent avec les autres. Virgile a parfaitement bien exprimé ce qu'il faut entendre par cette inhumation, c'est-à-

La Sibylle et Énée⁶⁵⁴ continuèrent leur route, et s'approchèrent du Styx. Charon les ayant aperçus de sa barque, adressa ces paroles à Énée : « Qui que vous soyez qui vous présentez en armes sur le rivage de ce fleuve, parlez : que venez-vous faire ici ? Retirez-vous ; ce séjour est celui des ombres, de la nuit et du sommeil. Il ne m'est pas permis d'admettre les vivants dans ma barque ; Je me suis bien repenti d'y avoir reçu Hercule, Thésée et Pirithoüs, quoique fils des dieux, et d'une valeur extraordinaire. Le premier eut la hardiesse d'y lier Cerbère, gardien du Tartare, et de l'emmener ; les deux autres eurent la témérité de vouloir enlever Proserpine. »

La Sibylle voyant Charon en colère, lui dit : « Apaisez-vous, cessez de vous échauffer, nous ne venons pas dans le dessein de faire aucune violence. Que le gardien dans son antre aboie éternellement, si bon lui semble, et que Proserpine demeure tranquille tant qu'elle voudra à la porte de Pluton, nous ne nous y opposerons pas. Énée est un héros recommandable par sa piété ; le désir seul de voir son père l'a mené ici. Si une envie aussi religieuse ne fait point d'impres-

dire cette réunion des parties volatiles voltigeantes, avec celles qui sont au fond du vase, d'où elles croient séparées. *Sedibus hunc refer ante suis, et conde sepulchro*, dit Virgile, v. 152, en parlant de Misène, et v. 327, en parlant des ombres :

*Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta
Transportare prius, quam sedibus ossa quierunt.*

⁶⁵⁴ V. 384.

sion sur vous, reconnaissez ce rameau d'or.» Énée le tira pour lors de dessous son habit où il le tenait caché.

A l'aspect de ce rameau, Charon se radoucit, et après l'avoir admiré assez longtemps, il conduisit sa barque au rivage où était Énée. Il en éloigna les ombres; et ayant introduit Énée dans son bord avec la Sibylle, il les passa de l'autre côté du fleuve limoneux. Là se trouve le Cerbère à trois gueules, dont les aboiements affreux retentissent dans tout le royaume de Pluton. Dès qu'il aperçut Énée, il hérissa les couleuvres qui lui couvrent le cou; mais la Sibylle l'endormit, en jetant dans sa gueule béante une composition soporifique de miel et d'autres ingrédients⁶⁵⁵; il l'engloutit avidement, mais sa propriété fit son effet. Cerbère se coucha, tout de son long, et l'immensité

⁶⁵⁵ Il est inutile de répéter ici ce que nous avons dit dans le second livre, au sujet de la composition que Médée donne à Jason, pour endormir le dragon, gardien de la Toison d'or. Le lecteur voit bien que ce sont deux allégories tout à fait semblables, et qu'elles doivent par conséquent être expliquées et entendues de la même manière; ce qui forme une nouvelle preuve, qui justifie l'idée que je veux donner de cette descente d'Énée aux enfers. Le dragon, constitué gardien du Jardin des Hespérides, y a encore un rapport très immédiat, Cerbère était frère des deux, né comme eux de Typhon et d'Échidna. L'hydre de Lerne, le serpent Python, le Sphinx, la Chimère, étaient aussi sortis du même père et de la même mère que Cerbère. Cette parenté explique ce qu'ils étaient et ce qu'on doit en penser.

de son corps remplissait tout l'antre. Énée débarqua aussitôt, et s'empara de l'entrée.

Dès qu'il eut fait quelques pas, il entendit les pleurs et les cris des enfants que la mort cruelle a arrachés de la mamelle de leurs mères ; les gémissements de ceux que l'on a condamnés injustement à la mort ; chacun y a sa place déterminée et va subir l'interrogatoire de Minos. Au près de ces deniers, sont ceux qui se sont eux-mêmes donné la mort par ennui de la vie, dont ils voudraient bien jouir aujourd'hui, dussent-ils même y être sujets aux travaux les plus pénibles et plongés dans la dernière misère. On en voit une infinité d'autres répandus çà et là, et qui versent des larmes amères : les Amants et les Amantes, à qui les soins et les soucis ont donné la mort ; Phèdre, Procris, Eriphyle, Evadnes, Pasiphaé, Laodomie, Cénéus et Didon. Dès qu'Énée l'aperçut, il fut à elle et lui parla, mais les excuses du héros ne firent point d'impression sur elle ; elle lui tourna le dos, prit la fuite, et fut joindre Sichée son époux, qui payait son amour d'un retour parfait, et qui voulait la consoler dans son affliction. De là Énée fut aux lieux occupés par ceux qui s'étaient fait un nom par leurs travaux militaires. Le premier qui se présenta à ses yeux fut Tydée, puis Parthénopée et Adraste. Il vit ensuite, entre autres Troiens morts pendant la guerre de Troie, Glaucus, Médonte, Thersiloque, Anténor, Polybete, favori de Cérès, et Idée, cocher de Priam. La plupart des Grecs

qui aperçurent Énée avec ses armes brillantes, furent saisis de crainte ; les uns s'enfuirent, les autres se mirent à jeter des cris. Il vit Déiphobe, fils de Priam, et en le voyant il ne put retenir un soupir, parce que Déiphobe lui parut des oreilles, du nez et des mains cruellement mutilé⁶⁵⁶.

⁶⁵⁶ Cette énumération des ombres que vit Énée, semble n'être placée là que pour orner le récit, et le rendre plus intéressant, mais il n'en est pas de même de la description qu'il fait du Tartare. Tisiphone la cruelle exécutrice des supplices auxquels les dieux condamnent les criminels, et les criminels eux-mêmes sont désignés par leurs supplices. On y voit les Titans, Othus et Ephialtes, ces deux Géants énormes dont parle Homère (liv. II de l'Odyssée), Salmonée, Tytius, les Lapithes, Ixion, son fils Pirithoüs et son ami Thésée, Phlégyas, etc. On croit même que Virgile a voulu faire allusion à quelques personnes vivantes de son temps, en désignant les crimes dont le bruit public les disait coupables, et qu'il parlait d'eux sous des noms empruntés de la fable. Aussi Virgile ne dit pas qu'Énée y fût, mais que la Sibylle lui raconta ce qui s'y passait. Le portrait que ce poète fait du Tartare, semble être mis à dessein, pour désigner les souffleurs et chercheurs de pierre philosophale, qui travaillent sans principes, et qui passent toute leur vie dans des travaux fatigants, dont ils ne retirent que les maladies et la misère. Nous avons déjà dit que Pirithoüs en était le symbole. Les autres le sont encore d'une manière plus déterminée. Ixion qui n'embrasse qu'une nuée, y est attaché à une roue qui tourne sans cesse ; pour nous donner à entendre que les souffleurs ne recueillent de leurs travaux que des vapeurs, et la fumée des matières qu'ils emploient, et que ce sont une espèce de gens condamnés à un travail perpétuel et infructueux. Sisyphe y roule un rocher pesant, et fait tous ses efforts pour le monter au sommet d'une montagne, lorsqu'il croit être sur le point de l'y placer, le rocher lui échappe des mains, et retombe au pied de la montagne, où il va le rechercher, pour recommencer le même

Ils tenaient ensemble conversation, lorsque la Sibylle craignant qu'elle ne s'étendît trop loin, aversit Énée que l'aurore commençait à paraître, et que le temps fixé pour de telles opérations avançait. Énée, lui dit-elle, voilà la nuit qui se passe, et nous perdons le temps à pleurer. C'est ici où le chemin⁶⁵⁷ se partage

travail avec aussi peu de fruit. C'est ici le vrai portrait de ces souffleurs de bonne foi, qui travaillent jour et nuit dans l'espérance de réussir, parce qu'ils croient être dans le bon chemin, mais après bien des fatigues, lorsqu'ils sont parvenus presque au point qu'ils attendaient, ou leurs vaisseaux se cassent, ou quelque autre accident leur arrive, et ils se trouvent au même point où ils étaient lorsqu'ils ont commencé, ils ne se rebutent point, dans l'espérance de mieux réussir une autre fois. Les Danaïdes, qui puisent sans cesse de l'eau qui leur échappe, parce que le vase est percé, représentent parfaitement ceux qui puisent toujours dans leur bourse et dans celle d'autrui, des biens qui leur échappent, sans qu'il leur reste autre chose que les vases, où ces biens s'évanouissent et se perdent. On peut juger des autres par ceux-ci.

⁶⁵⁷ Le chemin qui conduit au Tartare est celui que prennent les gens dont je viens de parler, celui qui mène aux Champs-Élysées est celui que suit Énée, et avec lui les philosophes hermétiques. Les premiers trouvent dès l'entrée Tisiphone et les furies, et ils ne rencontrent au bout qu'un air empressé, un séjour sombre et ténébreux, avec un travail pénible et infructueux. Les seconds au contraire, assurés de leur fait, parce qu'ils ont la Sibylle pour guide, aperçoivent dès l'abord les murs et la porte du palais du dieu des richesses; tout ce que la nature a de plus agréable se présente à leurs yeux. On peut se rappeler à cette occasion ce que j'ai rapporté d'après les philosophes, au sujet du séjour de Bacchus à Nysa, et de Proserpine en Sicile; c'est une description des Champs-Élysées sous autre nom. Il suffit de gémir comme Énée sur le sort malheureux de ceux qui n'étant pas guidés par la prêtresse d'Apollon,

en deux ; l'un mène aux murs ou palais de Pluton et aux Champs-Élysées, l'autre qui est à gauche, conduit au Tartare. Énée ayant levé les yeux, aperçut tout à coup de grands murs élevés sur le rocher qui était à gauche ; il était environné d'un fleuve de flammes très rapide, qu'on nomme Phlégéon, et qui fait un grand bruit par le choc des cailloux qu'il roule. En face était une grande et vaste porte, aux deux côtés de laquelle étaient posées deux colonnes de diamants, que les habitants du ciel même ne sauraient tailler avec le fer ; une roue de fer s'élevait dans les airs, Tisiphone en garde l'entrée jour et nuit.

Après ce récit, la vieille prêtresse d'Apollon dit à Énée : « Il est temps de continuer notre route et de finir l'ouvrage que nous avons entrepris ; je vois déjà les murs de la demeure des Cyclopes, et les portes du palais voûté où nous devons déposer le rameau d'or. »

prennent le chemin du Tartare ; mais il ne faut pas les suivre, c'est même perdre le temps que de s'amuser à les contempler : il vaut mieux continuer sa route et aller placer le rameau d'or. L'aurore commençait à paraître lorsqu'ils aperçurent les murs du palais, c'est-à-dire que la couleur noire, signifiée par la nuit, commençait à faire place à la couleur blanche, appelée lumière et jour par les philosophes. Ils marchèrent donc ; et étant arrivés à la porte, Énée y plaça le rameau d'or ; parce que la matière dans cet état de blancheur imparfaite, commence à se fixer, et à devenir par conséquent or des philosophes. C'est pourquoi l'on dit qu'Énée enfonça son rameau dans le seuil de la porte, car la porte indique l'entrée d'une maison, comme cette couleur de blanc imparfait est un signe du commencement de la fixation.

Ils marchèrent donc, étant arrivés à ces portes, Énée se lava le corps, et enfonça son rameau dans le seuil même. Ce qu'ayant exécuté, ils se transportèrent dans ces lieux fortunés, où l'on ne respire qu'un air suave, et où la béatitude a établi son séjour.

On y voit les Troiens⁶⁵⁸ qui se sont sacrifiés pour leur patrie, les prêtres d'Apollon qui ont vécu religieusement, et qui ont parlé de ce dieu de la manière qu'il convient, ceux qui ont inventé ou cultivé les arts, et ceux qui se sont rendus recommandables par leurs bienfaits⁶⁵⁹; tous le front ceint d'une bandelette blanche et un diadème de même couleur. La Sibylle leur adressa à tous ces paroles, et à Musée en particulier⁶⁶⁰: « Dites-nous, âmes bienheureuses, dites-nous,

⁶⁵⁸ V. 662.

⁶⁵⁹ Ils entrèrent ensuite dans ce lieu de délices, de joie et de satisfaction, dont tous les habitants ont un diadème blanc. Voilà le progrès insensible de l'œuvre; voilà les différentes nuances des couleurs qui se succèdent. On a vu le noir représenté par la nuit, l'obscurité de l'antre de la Sibylle par les eaux noires des fleuves de l'enfer, et la dissolution de la matière par les monstres qui habitent les bords de ces fleuves, la couleur grise, par la barbe de Charon et ses sales habillements; le blanc un peu plus développé, par le jour que répand l'aurore, et l'apparence des murs du palais. Voilà enfin le blanc tout à fait manifesté par les bandelettes blanches, et le diadème des habitants des Champs-Élysées.

⁶⁶⁰ La Sibylle adressa la parole à Musée en particulier; et pourquoi? C'est que Musée passe pour un de ceux qui avaient puisé en Égypte la connaissance de la généalogie dorée des dieux, et qui a peut-être le premier transporté dans la Grèce leur Théogonie. Il avait parlé d'Apollon, ou l'or philosophique,

illustre Musée, où trouverons-nous Anchise ? En quel endroit de ces lieux fait-il son séjour ? C'est l'envie de le voir qui nous a mené, et qui nous a fait traverser les grands fleuves de l'enfer. » « Nous n'avons point de retraite fixe, leur répondit Musée, nous habitons tous également ces agréables rivages, ces prairies verdoyantes et toujours arrosées : mais, si vous le voulez, montons sur cette élévation, et nous passerons de l'autre côté. »

Musée y étant monté avec eux, leur fit remarquer ces campagnes brillantes, dont l'éclat éblouissait les yeux. Ils descendirent ensuite de l'autre côté, et aperçurent Anchise, qui parcourait avec des yeux attentifs les ombres Troiennes et autres, qui devaient aller joindre les immortels. Il repassait sans cesse dans son esprit ceux qui lui appartenaient par les liens du sang, leur état, leurs mœurs, leurs actions. Il aperçut sur ces entrefaites Énée qui venait à lui ; des larmes de joie mouillèrent ses joues ; il lui tendit les bras, en lui disant : « Vous voilà donc venu, et l'amour paternel vous a fait vaincre les travaux d'un voyage si pénible : je vous vois, je vous parle, je comptais jusqu'aux quarts d'heure dans l'impatience de vous voir, et mon espérance n'a point été vaine. Combien de terres,

de la manière qu'il convenait de le faire, il avait même cultivé l'art qui apprend à le faire, et à en parler. Ce n'est donc pas sans raison qu'on feint que la Sibylle s'adressa à lui pour trouver ce qu'Énée cherchait.

combien de mers avez-vous parcourues ! Combien de dangers avez-vous essuyés ! Que j'ai eu d'inquiétudes à cause de vous ! Je craignais bien fort que la Libye ne ruinât votre projet⁶⁶¹. »

Énée lui répondit : « Depuis que la mort nous avait séparés, la tristesse s'était emparée de mon cœur, vous étiez toujours présent à mon esprit, et l'ardent défi de vous voir m'amène ici. J'ai laissé ma flotte sur les rivages Tyrrhéniens : ne soyez point inquiet d'elle ; permettez que je vous embrasse, et ne me privez pas de cette satisfaction. » En exprimant ainsi sa joie, il versait des larmes abondantes, il tendit trois fois les bras pour l'embrasser, et trois fois l'ombre d'Anchise,

⁶⁶¹ La Libye est au couchant de l'Égypte ; c'est une partie de l'Afrique, qui eut anciennement les noms d'Olympie, Océanie, Coryphé, Hespérie, Ortygie, Éthiopie, Cyrenne, Ophiussé. Anchise avait raison de dire qu'il avait craint pour Énée au sujet de la Libye ; puisque le régime le plus difficile de l'œuvre est, selon tous les philosophes, celui qu'il faut garder pour parvenir à sa couleur noire, et pour en sortir, car le noir est la clef de l'œuvre, et c'est la première couleur solide qui doit survenir à la matière ; elle est le signe de la dissolution et de la corruption qui doit nécessairement précéder toute génération. Si l'on presse trop le feu, disent les philosophes, la couleur rouge paraîtra avant la noire, on brûlera les fleurs, et l'on fera frustré de son attente. Donnez donc toute votre attention, ajoutent-ils, au régime du feu, cuisez votre matière jusqu'à ce qu'elle devienne noire, parce que c'est la marque de la dissolution et de la putréfaction ; quand vous y serez parvenu, continuez vos soins pour blanchir votre laiton (Philalèthe, Enarrat. Method. p. 80), lorsqu'il sera blanc, réjouissez-vous alors, car le temps des peines est passé : *dealbate latonem, et rumpite libros*.

semblable à l'image d'un songe, s'évanouit de ses mains.

Pendant cette conversation, Énée vit à côté d'eux un bosquet situé dans une vallée écartée; c'était une demeure tranquille pour ses habitants, et le fleuve Léthé l'environnait de toutes parts; une multitude innombrable d'ombres de toutes les nations voltigeaient tout autour, et ressemblaient à un essaim d'abeilles, qui dans un beau jour d'été fondent en troupes, et voltigent autour des lys et des fleurs qui émaillent une prairie⁶⁶². Énée, tout étonné de ce spec-

⁶⁶² Cette affectation de Virgile à citer d'abord les lys, qui est une fleur extrêmement blanche et peu commune dans les prairies, semble n'avoir eu d'autre but que de confirmer l'idée de la matière parvenue au blanc, qu'il avait d'abord désignée par les bandelettes blanches, qui ceignent le front des habitants des Champs-Élysées. On dirait même qu'il n'a pas poussé au-delà la description de l'œuvre, s'il n'avait ajouté que beaucoup d'autres fleurs émaillent les prairies. Quelque variées que soient ces fleurs en total, on sait que prises chacune en particulier, elles ne sont communément que toutes blanches, ou jaunes, ou rouges, ou nuancées de quelques-unes de ces couleurs. Virgile avait désigné la blanche en particulier par les lys, il s'est contenté d'indiquer les deux autres en général, qui marquent la suite de l'œuvre jusqu'au rouge. La réponse que fait Anchise à Énée le prouve parfaitement. Cet esprit igné répandu dans la matière, est précisément celui que les philosophes hermétiques disent être dans leur magistère parfait, à qui ils ont donné aussi le nom de Microcosme, ou petit Monde, comme étant un abrégé de tout ce que le Macrocosme a de parfait. Il est, disent-ils, le principe de tout; c'est de lui que tout est fait; il produit le vin dans la vigne, l'huile dans l'olivier, la farine dans le grain, la semence dans les plantes, la

tacle, demanda ce que c'était que ce fleuve, et cette troupe d'hommes répandus sur son rivage, Anchise l'en instruit, en ces termes : « Dès le commencement, un certain esprit igné fut infusé dans le Ciel, la Terre,

couleur dans les fleurs, le goût dans les aliments, il est le principe radical et vivifiant des mixtes et de tous les corps, c'est l'esprit universel corporifié, et qui se spécifie suivant les différentes espèces des individus des trois règnes de la nature. Le magistère est, dit d'Espagnet, une minière de feu céleste. Il faut observer à cet égard que Virgile a eu soin de distinguer les astres terrestres d'avec les célestes, afin que le lecteur ne les confondît pas ; c'est pour cela qu'il les a appelés Titaniens, parce qu'on sait que les Titans étaient fils de la Terre. Les astres terrestres sont les métaux, auxquels la chimie a donné les noms des planètes. Virgile ajoute que ce feu est d'origine céleste, parce que, suivant Hermès (Table d'Émeraude.), le Soleil est son père, et la Lune sa mère. Tous les philosophes hermétiques le disent comme lui. On remplirait un volume de citations à ce sujet ; j'en ai même rapporté un assez bon nombre dans le cours de cet ouvrage. Quand le magistère a donc acquis sa perfection, il est alors ce feu concentré, cet esprit igné de la nature, qui a la propriété de corriger les imperfections des corps, de les purifier de ce qu'ils ont d'impur, de ranimer leur vigueur, et de produire tous les effets que les philosophes lui attribuent. C'est enfin une médecine de l'esprit, puisqu'elle rend son possesseur exempt de toutes les passions d'avarice, d'ambition, d'envie, de jalousie, et autres qui tyrannisent sans cesse le cœur humain. En effet, ayant la source des richesses et de la santé, que peut-on désirer davantage dans le monde ? On n'aspirerait guère aux honneurs, si la misère y était attachée. On n'envie pas le bien et la fortune d'autrui, quand on en a de quoi se satisfaire, et en rendre les autres participants. Les philosophes ont donc raison de dire que la science hermétique est le partage des hommes prudents, sages, pieux, et craignant Dieu ; que s'ils n'étaient pas tels lorsque Dieu a permis qu'ils en eussent la possession, ils le sont devenus dans la suite.

la Mer, la Lune et les astres titaniens ou terrestres ; cet esprit leur donne la vie, et les entretient ; une âme ensuite répandue par tout le corps, donne le mouvement à toute la masse. De là, sont venues toutes les espèces d'hommes, de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons ; cet esprit igné est le principe de leur vigueur ; son origine est céleste, et il leur est communiqué par les semences qui les ont produits. Anchise les conduisit ensuite au milieu de cette multitude d'ombres qu'ils avaient vues, et étant monté sur une petite élévation, pour mieux voir tout son monde, et les passer en vue l'un après l'autre, il désigna à Énée tous ceux qui dans l'Italie devaient dans la suite des temps descendre de lui, et soutenir la gloire du nom Troien.

FIN

Table des matières

LIVRE III : LA GÉNÉALOGIE DES DIEUX	4
Chapitre premier	5
Chapitre II : Du Ciel et de la Terre	10
Chapitre III : Histoire de Saturne	17
Chapitre IV : Histoire de Jupiter	47
Chapitre V : Junon	83
Chapitre VI : Pluton et l'enfer des poètes	94
Chapitre VII : Neptune	100
Chapitre VIII : Vénus	113
Chapitre IX : Pallas	123
Chapitre X : Mars et Harmonie	128
Chapitre XI : Vulcain	133
Chapitre XII : Apollon	141
§ I	152
§ II — Esculape	160
Chapitre XIII : Diane	168
Chapitre XIV : De quelques autres enfants de Jupiter	174
§ I — Mercure	174
§ II — Bacchus ou Denys	192
§ III — Persée	213
§ IV — Léda, Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre	227
§ V — Europe	238
§ VI — Antiope	242
 LIVRE IV : FÊTES, CÉRÉMONIES, COMBATS ET JEUX INSTITUÉS EN L'HONNEUR DES DIEUX	 248
Chapitre premier	255
Chapitre II : Cérès	271

Chapitre III : Enlèvement de Proserpine	293
Chapitre IV : Adonis et son culte	314
Chapitre V	329
Chapitre VI : Des jeux et des combats	333
Chapitre VII : Des Jeux Pythiques	348
Chapitre VIII : Des Jeux Néméens	361
Chapitre IX : Des Jeux Isthmiques	363

LIVRE V : DES TRAVAUX D'HERCULE 369

Chapitre premier	370
Chapitre II : Lion Néméen	391
Chapitre III : Filles de Thespius	397
Chapitre IV : Hydre de Lerne	399
Chapitre V : Biche aux Pieds d'Airain	402
Chapitre VI : Centaures Vaincus	403
Chapitre VII : Le Sanglier d'Érymanthe	405
Chapitre VIII : Hercule nettoie l'étable d'Augias	408
Chapitre IX : Il chasse les Oiseaux Stympthalides	418
Chapitre X : Le Taureau furieux de l'Île de Crète	423
Chapitre XI : Diomède mangé par ses chevaux	426
Chapitre XII : Géryon tué par Hercule, qui emmène ses bœufs	429
Libys et Alébion	435
Alcyonée, Géant	436
Eryx, fils de Vénus et de Butha	437
Chapitre XIII : Hercule combat les Amazones, et enlève la ceinture de leur Reine Ménélippe	439
Chapitre XIV : Hésione, exposée à un monstre marin, et délivrée par Hercule	443
Chapitre XV : Anthée étouffé par Hercule	452
Chapitre XVI : Busiris tué par Hercule	458
Chapitre XVII : Prométhée délivré	462
Chapitre XVIII : Combat d'Hercule avec Achéloüs	469
Chapitre XIX : Le Centaure Nessus percé d'une flèche par Hercule	474
Chapitre XX : Mort de Cacus	476

Chapitre XXI : Délivrance d'Alceste	477
Chapitre XXII : Thésée délivré des Enfers	482

LIVRE VI : HISTOIRE DE LA GUERRE DE TROIE	
ET DE LA PRISE DE CETTE VILLE	500

Chapitre premier : Première preuve contre la réalité de cette histoire.	503
De l'origine de Troie	503
Chapitre II : Tous ceux qui firent le siège de Troie, et qui la défendirent, sont fabuleux	510

FABLES	524
---------------------	------------

Chapitre III : L'origine de cette guerre	534
Chapitre IV : On ne peut déterminer au juste l'époque de cette guerre	549
Chapitre V : Fatalités attachées à la ville de Troie	557
Première Fatalité : Achille et son fils Pyrrhus sont nécessaires pour la prise de Troie.	560
Deuxième Fatalité : Sans les flèches d'Hercule, Troie ne pouvait être prise	581
Troisième fatalité : Il fallait enlever le Palladium	585
Quatrième Fatalité : Un des os de Pélops était nécessaire pour la prise de Troie	590
Cinquième Fatalité : Il fallait, avant que de prendre la ville, enlever les cendres de Laomédon, qui étaient à la porte de Scée.	595
Sixième Fatalité : Il fallait empêcher les chevaux de Rhésus de boire au fleuve Xanthe et les enlever avant qu'ils eussent pu le faire	598
Descente d'Énée aux enfers	629



© Arbre d'Or, Genève, septembre 2007

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : David Roberts, *Le jardin des Hespérides*, Leighton, D.R.

Composition et mise en page © ARBRE D'OR PRODUCTIONS